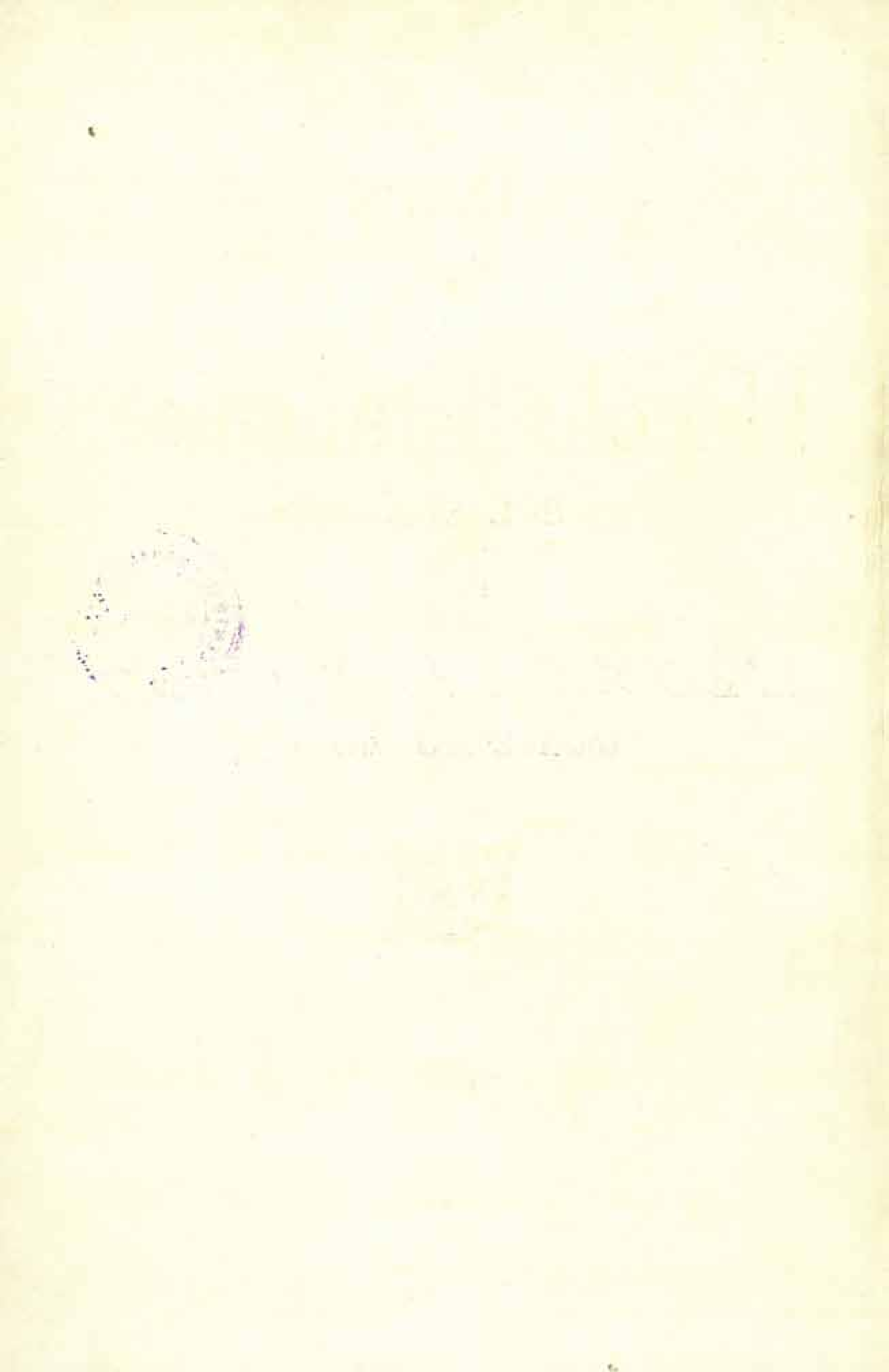
BULLETIN

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'EXTRÊME-ORIENT



BULLETIN

DE

l'École Française

D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XXX. — 1930



HANOI

1931

A Monsieur PIERRE PASQUIER

Gouverneur général de l'Indochine.

DOCUMENTS D'ABHIDHARMA

traduits et annotés

par Louis de LA VALLÉE POUSSIN

Membre d'honneur de l'École Française d'Extrême-Orient.

PREMIÈRE PARTIE.

Textes relatifs au Nirvāṇa et aux Asaṃskṛtas en général.

I

Vibhāṣā, 31-32, sur les trois Nirodhas et les deux Nirvāṇadhātus.

Nous traduisons Vibhāṣā, cahiers 31-32, éd. Taishō, t. 27, p. 161, col. 1, l. 8-p. 168, col. 3, l. 1. C'est le commentaire de Jñānaprasthāna, 2, Taishō, t. 26, p. 923, col. 2, l. 6-18 : deux paragraphes dont le premier est cité et expliqué Vibhāṣā p. 161, col. 1-p. 167, col. 2, et le second Vibhāṣā, p. 167, col. 2-p. 168, col. 3.

1. *Les trois Nirodhas.*

Pourquoi l'auteur [du Jñānaprasthāna] dit-il : « Qu'est-ce que le Pratisaṃkhyānirodha ? » et le reste ? [P. 16., col. 1, l. 8.]

Pour réfuter les autres systèmes et exposer l'opinion correcte. Il y a, en effet, des docteurs pour qui le Pratisaṃkhyānirodha, l'Apratisaṃkhyānirodha et l'Anityatānirodha ne sont pas d'une nature réelle (1) : à savoir les Dārṣṭāntikas. L'auteur veut réfuter cette doctrine et montrer que les trois sortes de Nirodha ont tous une nature réelle. Il y a encore des docteurs pour qui les trois sortes de Nirodha sont « inconditionnées » (*asaṃskṛta*) : à savoir les Vibhajyavādins. L'auteur veut montrer que les deux premiers Nirodhas sont inconditionnés, que le troisième est conditionné.

---

(1) 擇滅非擇滅無常滅非實有體. — Sur les trois Nirodhas, Kośa, I, p. 35, VIII, p. 189. — Synonymes d'*anityatānirodha*, *lakṣaṇanirodha*, II, p. 222, et *svarasanirodha*, II, p. 280, 自然滅. — On ajoute parfois le *samāpattinirodha* et l'*upapattinirodha*, I, p. 35.

[Le Jñānaprasthāna dit :] Question (*āha*) : « Qu'est-ce que le Pratisaṃkhyānirodha ? » — Réponse (*ucyate*) : « Tout Nirodha qui est disjonction (*visaṃyoga*). » (1) C'est-à-dire : le Dharmanirodha qui comporte encore disjonction, qui comporte l'acquisition (*prāpti*) de disjonction, c'est ce qu'on nomme Pratisaṃkhyānirodha.

[Le Jñānaprasthāna dit :] « Qu'est-ce que l'Apratisaṃkhyānirodha ? — Tout Nirodha qui n'est pas disjonction. » C'est-à-dire : le Dharmanirodha qui comporte non-disjonction, qui ne comporte pas l'acquisition de disjonction, c'est ce qu'on nomme Apratisaṃkhyānirodha.

[Le Jñānaprasthāna dit :] « Qu'est-ce que l'Anityatānirodha ? — La dispersion, la brisure, la cessation, la chute, la mort, la perte (2) des Saṃskāras : tel est l'Anityatānirodha. » Ces divers termes, dispersion, etc., diffèrent, mais indiquent de même ce Nirodha. Il ne s'agit pas d'un déplacement local comme quand on disperse des fèves. On veut seulement indiquer que, par l'Anityatānirodha, l'activité [des Saṃskāras] (3) prend fin. Les termes dispersion, etc., n'indiquent pas la destruction de l'être propre (*svabhāva*) des Saṃskāras. On veut seulement indiquer que, par l'Anityatānirodha, les Saṃskāras n'ont plus d'activité. En effet, l'être propre des Saṃskāras existe toujours : en raison de la naissance (litt. en raison du *jātilakṣaṇa*), leur activité surgit ; en raison de la destruction (*nirodhalakṣaṇa*), ils n'ont plus d'activité. C'est là ce qu'on nomme la dispersion... des Saṃskāras. [P. 161, col. 1, l. 26.]

[Le Jñānaprasthāna dit :] « Quelle différence entre l'Apratisaṃkhyānirodha et l'Anityatānirodha ? — Le premier, c'est, sans qu'intervienne la science (*pratisaṃkhyā*), la délivrance (4) des diverses « choses de Māra », maladie, calamité, chagrin, détresse, Dharmas douloureux ; la délivrance de Dharmas temporels (5) ; non pas le fait de dompter le désir (*kāmarāga*) ou le fait de le couper (6). Pour le second, on le définit comme ci-dessus. Telle est la différence de ces deux Nirodhas. »

Dans ce texte, les mots : « délivrance des choses de Māra . . . » se rapportent à l'Apratisaṃkhyānirodha des Dharmas impurs (*sāsrava*) ; les mots : « délivrance des Dharmas temporels » se rapportent à l'Apratisaṃkhyānirodha des Dharmas purs (*anāsrava*) ; les mots : « non pas le fait de dompter . . . » marquent la différence de l'Apratisaṃkhyānirodha et du Pratisaṃkhyānirodha.

---

(1) 離繫. Kośa, I, p. 8, II, p. 278.

(2) 散, dispersion, *vikiraṇa*, *viśiraṇa* ; 壞, brisure, *bhedana*, *vibhava*... ; 破, cessation, *bheda*, *uparama* ; 沒, chute, *cyuti* ; 亡, mort, *maraṇa* ; 退, perte, *hāni*, *parihāṇa*, *vivartana*.

(3) 作用, *kāritra*. — Voir Kośa, V, p. 55, et la discussion du Sarvāstivāda, doctrine de l'existence du Dharma passé et futur.

(4) 解脫, *vimukti*.

(5) « Dharmas temporels », 行世法. — Sur Pratisaṃkhyā, ci-dessous, p. 3 sq.

(6) 調伏, dompter, *viṣkambhana* ; 斷越, couper, dépasser, *prahāṇa*.

Pourquoi l'auteur parle-t-il seulement de la différence de l'Apratisaṃkhyānirodha et de l'Anityatānirodha, pourquoi ne parle-t-il pas du Pratisaṃkhyānirodha ? . . . (1) [P. 161, col. 2, l. 4.]

Il devrait dire : Quelle est la différence du Pratisaṃkhyānirodha, de l'Apratisaṃkhyānirodha, de l'Anityatānirodha ? — Le premier est la destruction des Dharmas impurs par la force de la science, le deuxième est, sans qu'intervienne la force de la science, la délivrance de la maladie. . . ; le troisième est la dispersion-brisure... des Saṃskāras.

Le premier est délivrance (*vimukti*), est disjonction (*visaṃyoga*) ; le deuxième est délivrance, non pas disjonction ; la troisième n'est ni l'une ni l'autre.

Le premier est obtenu à l'endroit des Dharmas impurs des trois époques, passés, présents, futurs. Le deuxième, à l'endroit des Dharmas conditionnés (*saṃskṛta*) non destinés à naître (2). Le troisième a pour objet (*pravartate*) tous les Dharmas présents.

Le premier est bon (*kuśala*), et son acquisition (*prāpti*) aussi est bonne. Le deuxième est non-défini (*avyākṛta*), et son acquisition aussi est non-définie. Le troisième est des trois sortes, comme aussi son acquisition.

Le premier est pur (*anāsrava*) : son acquisition est pure ou impure. Le deuxième est pur ; son acquisition est impure. Le troisième est des deux sortes, comme aussi son acquisition.

Le premier est en dehors des Dhātus (*aparyāpanna*) (3) ; son acquisition appartient au Rūpadhātu, à l'Ārūpyadhātu, ou est en dehors des Dhātus (4). Le second est en dehors des Dhātus ; son acquisition appartient à n'importe lequel des trois Dhātus. Le troisième est des trois Dhātus ou est en dehors des Dhātus, de même son acquisition.

Le premier est *naivaśaikṣanāśaikṣa* ; son acquisition est *śaikṣa*, ou *aśaikṣa* ou *naivaśaikṣanāśaikṣa*. Le deuxième est *naivaśaikṣanāśaikṣa* ; de même son acquisition. Le troisième est des trois sortes, comme aussi son acquisition.

Le premier est « non à couper » (*aheya*) ; son acquisition est de deux sortes : « à couper par la méditation » (*bhāvanāheya*), « non à couper ». Le deuxième est « non à couper » ; son acquisition est « à couper par la méditation ». Le troisième est des trois sortes, comme aussi son acquisition.

---

(1) 是作論者意欲爾故乃至廣說.

(2) 不生 ; l'original est, non pas *ajāta*, *anutpanna*, mais *anutpattika*.

(3) 不繫.

(4) On obtient le Pratisaṃkhyānirodha dans un recueillement de Rūpadhātu ou d'Ārūpyadhātu, ou dans un recueillement pur (*anāsrava*) qui est au-dessus des Dhātus. — Sur la *prāpti* des deux Nirodhas, Kośa, II, p. 180, 187.

Le premier et le deuxième sont tous deux non-souillés (*akliṣṭa*) (1), ainsi que leur acquisition ; le troisième est souillé ou non-souillé, de même son acquisition.

Pour le *sāvadyatva* et l'*anavadyatva*, la *parihāṇi* et l'*aparihāṇi*, comme pour la souillure (2). [P. 161, col. 2, l. 26.]

Le premier est sans rétribution (*avipāka*) (3) ; son acquisition est avec ou sans rétribution. Le deuxième est sans rétribution, comme aussi son acquisition. Le troisième est des deux sortes, comme aussi son acquisition.

Le premier est fruit du chemin (*mārgaphala*) ; son acquisition, ou bien est chemin et fruit du chemin, ou bien n'est ni chemin ni fruit du chemin. Le deuxième n'est ni chemin ni fruit du chemin, de même son acquisition. Le troisième, ou bien est chemin sans être fruit du chemin, ou bien est chemin et aussi fruit du chemin, ou bien n'est ni chemin ni fruit du chemin ; de même son acquisition.

Le premier est compris dans la vérité de la destruction (*nirodhasatya*) ; son acquisition est comprise dans les trois autres vérités. Le deuxième n'est pas compris dans les vérités ; son acquisition est comprise dans les deux premières vérités (*duḥkha* et *samudaya*). Le troisième est compris dans trois vérités, en excluant la vérité de la destruction ; de même son acquisition.

Il convenait d'expliquer au long ces différences ; si elles ne sont pas expliquées [dans le Jñānaprasthāna], c'est parce qu'elles l'ont déjà été. [P. 161, col. 3, l. 7.]

Le texte dit que le Pratisaṃkhyānirodha est disjonction (*visaṃyoga*), que les deux autres Nirodhas ne sont pas disjonction. Comme ces deux ne sont pas disjonction, il convient d'expliquer en quoi ils diffèrent. On remarque encore que les deux derniers Nirodhas ont ce caractère commun d'être acquis sans effort : il convient d'expliquer en quoi ils diffèrent. Pour le premier Nirodha, comme il diffère des deux autres en étant acquis par effort, il n'y a pas lieu d'insister. [P. 161, col. 3, l. 11.]

Nous savons déjà que le Pratisaṃkhyānirodha a pour nature la disjonction. On demande pourquoi il reçoit le nom de Pratisaṃkhyānirodha.

Le mot *pratisaṃkhyā* signifie *prajñā*, science (4) ; le Nirodha qui est son fruit, le Nirodha qui est obtenu par la *pratisaṃkhyā*, est nommé Pratisaṃkhyānirodha.

Lorsque par exclusif travail, exclusif exercice, exclusive application (5),

---

(1) 染汚, *kliṣṭa*.
(2) 有罪無罪退不退.
(3) 無異熟.
(4) 擇者謂慧.
(5) 一向劬勞一向加行一向功用, *ekānta yatna, prayoga, ābhoga*.

on distingue les Dharmas (1), alors on obtient ce Nirodha qui est donc nommé Pratisaṃkhyānirodha.

Lorsque, à plusieurs reprises, on discerne (2) la douleur et les autres vérités, on obtient ce Nirodha qui est donc nommé Pratisaṃkhyānirodha. C'est-à-dire : la *duḥkhe kṣānti* et le *duḥkhajñāna* discernent la vérité de la douleur (3) ; on acquiert alors le Nirodha des Dharmas qui sont à couper par la vue de la douleur (*duḥkhadarśanaheya*). De même la *samudaye kṣānti* et la *samudayajñāna*... La *mārge kṣānti* et le *mārgajñāna* discernent la vérité du chemin : on acquiert alors le Nirodha des Dharmas qui sont à couper par la vue de la vérité du chemin. Par les *duḥkhajñāna... mārgajñāna*, on discerne à plusieurs reprises les vérités de la douleur... du chemin (4) : on obtient ainsi le Nirodha des Dharmas qui sont à couper par la méditation (*bhāvanāheya*). — C'est pourquoi le Pratisaṃkhyānirodha reçoit son nom. [P. 161, col. 3, l. 21.]

Le Pratisaṃkhyānirodha est-il, de sa nature, une seule chose (*ekadravya*) (5) ou une multiplicité ?

Certains docteurs disent qu'il est unique. — Dans cette hypothèse, quand l'ascète réalise (*sākṣātkaroti*) (6) le Nirodha des Dharmas à couper par la vue des vérités (*darśanaheya*), réalise-t-il aussi le Nirodha des Dharmas à couper par la méditation (*bhāvanāheya*) ? Si c'est le cas, la pratique de la méditation est sans utilité. Si ce n'est pas le cas, comment distinguer dans une chose unique une partie qui serait réalisée, tandis qu'une autre partie ne le serait pas ?

Certains docteurs disent qu'il est deux choses : Nirodha des Dharmas à couper par la vue, Nirodha des Dharmas à couper par la méditation. Mais nous demanderons si l'ascète qui réalise le Nirodha des Dharmas à couper par la vue de la douleur (*duḥkhasatyadarśana*) réalise aussi le Nirodha des Dharmas à couper par la vue de l'origine (*samudayasatya*), de la destruction (*nirodhasatya*), du chemin (*mārgasatya*). Si c'est le cas, la culture des contrecarrants successifs (*uttarottarapratipakṣa*) est sans utilité. Si ce n'est pas le cas, même remarque que ci-dessus. [P. 161, col. 3, l. 29.]

---

(1) 簡擇諸法, *dharmapravicaya*, définition de Prajñā, Kośa, IV, 367, IX, 24 a 4, XXIII, 6 a 2 ; aussi *pratisaṃkhyāna*.

(2) 決擇, *nirvadha*, *viniścaya*.

(3) Les deux premiers moments du chemin, Kośa, VI, p. 179.

(4) C'est le *bhāvanāmārga* pur (*anāsrava*) : vue répétée des vérités.

(5) 一物, *ekadravya*. — Ce problème est examiné dans Kośa, I, p. 9. — Voir Vasumitra, Mahāsāṃghikas, thèse 34.

(6) 證.

Certains docteurs disent qu'il est cinq choses : quatre Nirodhas, des Dharmas à couper par la vue de chacune des quatre vérités [P. 162] ; un Nirodha, des Dharmas à couper par la méditation. — [Mais il y a lieu de distinguer les trois Dhātus...]

Certains docteurs disent qu'il est onze choses : quatre Nirodhas, des Dharmas de Kāmadhātu à couper par la vue de chacune des quatre vérités ; quatre Nirodhas, des Dharmas de Rūpadhātu et d'Ārūpyadhātu à couper par la vue de chacune des quatre vérités ; trois Nirodhas, des Dharmas à couper par la méditation, Dharmas de Kāmadhātu, Rūpadhātu, Ārūpyadhātu. — [Mais les Dharmas à couper par la méditation sont, pour chaque Dhātu, de neuf classes : classe forte-forte, forte moyenne, forte faible, moyenne-forte... Quand on coupe la première, coupe-t-on la seconde ?...]

Certains docteurs disent qu'il est 35 choses : 8 Nirodhas, des Dharmas à couper par la vue ; 27 Nirodhas, des Dharmas à couper par la méditation. — [Mais il y a lieu de distinguer neuf terres : le Kāmadhātu est une terre ; le Rūpadhātu est les quatre terres des quatre Dhyānas ; l'Ārūpyadhātu aussi est quadruple. Chaque terre comporte les neuf catégories, forte-forte, etc.]

Certains docteurs disent qu'il est 89 choses : 8 Nirodhas, des Dharmas à couper par la vue, 81 Nirodhas, des Dharmas à couper par la méditation (9 catégories × 9 terres). — Mais comment compter seulement 8 Nirodhas pour les Dharmas à couper par la vue ? Ces Dharmas sont de trois Dhātus, de neuf terres, de quatre classes, de neuf catégories. En outre, Dharmas à couper par la vue et la méditation sont de multiples sortes dans chaque terre, chaque classe, chaque catégorie. Comment admettre que le Pratisaṃkhyānirodha soit d'une seule sorte ?

Opinion orthodoxe [1]. — Le Pratisaṃkhyānirodha se diversifie d'après la nature des Dharmas impurs (*sāsrava*) [2]. La disjonction (*visaṃyoga*) est parallèle aux objets de jonction (*saṃyogavastu*) [3]. [P. 162, col. 1, l. 24.]

Nous savons donc qu'il y a autant de Pratisaṃkhyānirodhas qu'il y a d'objets de jonction. On demande maintenant si, lorsque les êtres (*sattvajāti*) [4] réalisent le Pratisaṃkhyānirodha, ils réalisent ensemble un unique Nirodha ou s'ils réalisent à part des Nirodhas identiques, mais distincts. Les deux hypothèses font difficulté.

---

(1) 評曰, ailleurs 評家曰. — On explique que ces mots, dans la Vibhāṣā, introduisent l'exposé de la doctrine considérée comme orthodoxe par les trois cents Arhats. K'ouei-ki emploie l'expression 評家義 pour indiquer la doctrine orthodoxe (Dharmapāla) de l'école Vijñaptimātra, voir Siddhi, p. 690.

(2) 隨有漏法，有爾所體，擇滅亦爾. L'expression *eul so*, Vibhāṣa, 46, p. 240, col. 3, l. 14 ; K'ouei-ki, éd. Siddhi, VIII, 22 b 6.

(3) 所繫事, Kośa, I, p. 9. V, p. 150. — *Saṃyojanīyavastu* est traduit 繫縛事, ibid., I, p. 286.

(4) 諸有情類.

S'ils réalisent le même Nirodha, comment peut-on dire que le Nirvāṇa est un Dharma « non-commun » (*asādhāraṇa*) ? [1] En outre, un être acquérant (*prāp-*) le Nirvāṇa, tous les êtres l'acquerraient : ils seraient donc délivrés spontanément [2], et non point par l'effort.

S'ils réalisent des Nirodhas distincts, comment le Nirvāṇa est-il nommé « sans pareil » (*asabhāga*) ? [3] « On devra, en outre, expliquer l'affirmation du Sūtra : Il n'y a pas de différence entre la délivrance (*vimukti*) du Tathāgata et celle des autres, Arhats, etc. » [P. 162, col. 2, l. 2.]

Lorsque les êtres réalisent le Pratisaṃkhyānirodha, ils réalisent ensemble un Nirodha. Le Nirvāṇa est cependant nommé « non-commun », parce que, s'il est commun en soi, il est non-commun quant à l'acquisition qu'on en prend : dans la série personnelle (*svasaṃtāna*) de chaque être surgit à part l'acquisition de la disjonction. Un être acquérant le Nirvāṇa, les autres êtres ne l'acquièrent pas du même coup : car on dit qu'une certaine personne acquiert le Nirvāṇa lorsque se produit, dans cette personne, l'acquisition du Nirvāṇa ; non pas autrement. Donc l'objection : « que tous les êtres obtiendraient le Nirvāṇa », est sans valeur.

D'après d'autres maîtres, lorsque les êtres réalisent le Pratisaṃkhyānirodha, ils réalisent à part des Nirodhas distincts.

Comment, dans cette hypothèse, peut-on dire que le Nirvāṇa est « sans-pareil » (*asabhāga*) ? — 1. On lui donne ce nom pour indiquer qu'il n'a pas de « cause pareille à lui-même » (*sabhāgahetu*, Kośa, II, p. 255). Les Pratisaṃkhyānirodhas, n'ayant pas de « cause pareille », sont nommés « sans pareils » ; on ne veut pas dire que les Pratisaṃkhyānirodhas, obtenus par les êtres, ne soient pas semblables entre eux [4]. Mais, dira-t-on, la *dharmajñānakṣānti* (Kośa, VI, p. 180) n'a pas de « cause pareille », tout comme le Nirvāṇa : pourquoi réserver à celui-ci le nom de « sans pareil » [5] ? — Cette *kṣānti* n'a pas de « cause pareille », mais elle est « cause pareille » (Kośa, II, p. 263) : c'est pourquoi elle est dite « pareille » (*sabhāga*). Tel n'est pas le Nirvāṇa. — 2. En outre, les Dharmas conditionnés (*saṃskṛta*), pareillement, sont compris dans les Skandhas-dhātus-āyatanas, font partie [6] des trois mondes, ont origine et fin (*utpāda-nirodha*), ont des degrés (supérieur, moyen, inférieur), se modifient [7], naissent de causes, engendrent des fruits :

---

(1) 不共法.

(2) 自然解脫, *svarasavimukti*.

(3) 不同類.

(4) 展轉, *anyonya*, *paraspara*.

(5) La *duḥkhe dharmajñānakṣānti* est la première pensée pure (*anāsrava*) qui se produise dans une série mentale : elle n'a pas de « cause pareille », de pensée pure antérieure qui puisse l'amener, Kośa, I, p. 71.

(6) 墮, *patita*.

(7) 有先後.

c'est pourquoi ils sont dits *sabhāga*. Tel n'est pas le Nirvāṇa, qui est donc *asabhāga*. — 3. En outre, parmi tous les Dharmas, le seul Nirvāṇa est bon (*kuśala*) et éternel (*nitya*) : les autres Dharmas sont bons et non-éternels (: les bons conditionnés) ou sont éternels sans être bons (: l'Ākāśa et l'Apratisaṃkhyānirodha). Par conséquent, le Nirvāṇa est « sans pareil », *asabhāga*. [P. 162, col. 2, l. 22.]

Comment entendre cette déclaration du Sūtra, que la délivrance du Tathāgata n'est pas différente de celle des autres, Arhat, etc. (1) ?

Les délivrances des personnes des trois véhicules (2) sont différentes; cependant, parce qu'elles sont pareillement bonnes et éternelles, on dit qu'elles ne sont pas différentes. — En outre, le Sūtra fait savoir (3) que, dans une même série (ou « personne »), coexistent les chemins des trois Véhicules, qui pareillement font réaliser la délivrance. Quant à la délivrance réalisée par une autre personne, il y a différence [suivant le Véhicule] : mais les trois Véhicules, existant dans une seule personne, font pareillement réaliser la délivrance. Quel que soit, en effet, le Véhicule sur lequel elle s'appuie pour produire le chemin (*āryamārga*), tous sont capables de faire obtenir (4) le Nirvāṇa. [P. 162, col. 2, l. 28.]

D'après la doctrine orthodoxe, cette théorie est fausse. Tous les êtres obtiennent semblablement le même Pratisaṃkhyānirodha à l'endroit de chacun des Dharmas impurs ; nous avons vu que les Pratisaṃkhyānirodhas sont aussi nombreux que les « objets de jonction ». — Donc la première opinion n'est pas bonne. [P. 162, col. 3, l. 2.]

Obtient-on le Pratisaṃkhyānirodha à l'endroit des choses extérieures (5)? — Ceci fait difficulté. — Si vous répondez : « Oui », puisqu'on ne possède pas (6) les choses extérieures (: « puisqu'on n'est pas muni des choses extérieures »), comment pourrait-on posséder (: « être muni de ») le Pratisaṃkhyānirodha de ces choses ? En outre, vous devrez rendre compte du Sūtra : « Śāriputra dit : J'ai coupé la soif ; j'ai obtenu la délivrane intérieure » (7). — Si vous répondez : « Non », vous devrez expliquer le Sūtra : « Il est nommé *prahāṇadhātu*

(1) Sur ce point, Siddhi de Hiuan-tsang, X, 23 b, trad., p. 702 ; Vasumitra, Sectes, Sarvāstivādin, thèse 37, Dharmagupta, thèse 3, Mahīśāsaka, thèse 22. Masuda réfère à Vibhāṣa, 143. [Douze raisons pourquoi les Aśaikṣas des deux premiers Véhicules ne sont pas nommés Buddhas.]

(2) 三乘身中.

(3) 顯示.

(4) Obtenir, 證得, *lābha*, *adhigama*.

(5) 外物.

(6) 成就. *samanvāgama*, *prāpti*. — Il n'y a pas « possession des choses extérieures », Kośa, II, p. 179.

(7) 內解脫.

en raison de la coupure de tous les Saṃskāras ; *virāgadhātu*, en raison du détachement de tous les Saṃskāras ; *nirodhadhātu*, en raison de la destruction de tous les Saṃskāras » ([1]).

Réponse. — Le Pratisaṃkhyānirodha est acquis à l'endroit des choses extérieures. Comment est-ce possible, direz-vous, puisque les choses extérieures ne sont pas possédées ? Peu importe : on en acquiert cependant la disjonction ou Pratisaṃkhyānirodha. De même qu'on ne possède pas les huit *indriyas* (*jīvitendriya*, etc.) passés et futurs, et qu'on en acquiert cependant le Pratisaṃkhyānirodha. — Quelle contradiction à ce qu'il en aille de même des choses extérieures ? [P. 162, col. 3, l. 14.]

Quant à la déclaration de Śāriputra, 1. comme Śāriputra dit qu'il a obtenu la délivrance à l'endroit des Skandhas intérieurs, nous savons qu'on obtient aussi la délivrance à l'endroit des extérieurs ; 2. la délivrance des choses extérieures étant obtenue en s'appuyant sur l'intérieure, peut aussi être nommée intérieure ; c'est-à-dire : on l'obtient quand, intérieurement, on cultive le chemin ; 3. l'acquisition (*prāpti*) de la délivrance des choses extérieures est intérieure : donc cette délivrance peut aussi être nommée intérieure ; l'acquisition qui acquiert cette délivrance est comprise dans les Skandhas intérieurs ; 4. quand on coupe les passions (*kleśas*), qui sont intérieures, on obtient la destruction (*nirodha*) des choses extérieures : donc la délivrance des choses extérieures peut ausssi être nommée intérieure ; quand on coupe les passions qui, intérieurement, lient aux choses extérieures, on obtient le Pratisaṃkhyānirodha, quel qu'il soit, de ces choses. — Pour toutes, ces raisons le Sūtra dit que Śāriputra a obtenu la délivrance intérieure. [P. 162, col. 3, l. 22.]

D'après d'autres maîtres, point de Pratisaṃkhyānirodha à l'endroit des choses extérieures, car, si on acquiert le Pratisaṃkhyānirodha, c'est seulement en coupant l'attache (*bandhana*) des passions (*kleśa*) qui lient (*saṃyoga*). — Le Sūtra dit, il est vrai : « Il est nommé Prahāṇadhātu en raison de la coupure de tous les Saṃskāras... » (Ci-dessus, p. 8) : il ne devrait pas dire : « de tous les Saṃskāras », mais simplement « des Saṃskāras » ; il dit « tous », visant la totalité partielle. Il y a deux totalités, la partielle et la complète ([2]). Le Sūtra ici vise la première.

D'après certains docteurs, il existe un Pratisaṃkhyānirodha des choses extérieures ; mais il est impossible de l'acquérir.

Théorie orthodoxe [P. 163]. — Ceci est inadmissible. Dites que ce Pratisaṃkhyānirodha n'existe pas ! mais ne dites pas qu'il existe et qu'on ne peut en prendre possession : à quoi servirait ce Nirodha sans utilité, puisqu'il est hors

(1) 斷界.離界.滅界. — Voir Kośa, VI, p. 301, Vibhāṣā, 31, p. 162, col. 3. — *Prahāṇadhātu*. Śāriputrābhidharma, 7, Takakusu, 28, p. 576, col. 3.

(2) 少分一切 et 全分一切.

d'atteinte ? — A la vérité, le Pratisaṃkhyānirodha des choses extérieures existe et on peut l'acquérir. Comment cela ? Les Dharmas impurs, depuis toujours [1], sont liés par les passions, et on n'obtient pas d'en être délivré. Lorsqu'on coupe les passions, on se disjoint d'avec ces Dharmas et on obtient d'en être délivré. Soit, en effet, un homme lié : lorsqu'il y a délivrance, c'est de l'homme qu'on dit qu'il est délivré, non pas des cordes, etc. Donc on obtient [2] délivrance à l'endroit de l'objet auquel on est lié (*saṃyojanīya*) [3] ; donc on acquiert [4] délivrance à l'endroit des choses extérieures. — Nier ceci, c'est contredire une déclaration du Prakaraṇapāda : « Quels sont les Dharmas qu'on peut réaliser [5] ? Tous les bons Dharmas. » S'il y avait un Pratisaṃkhyānirodha qu'on ne put acquérir, il s'ensuivrait que certain bon Dharma ne peut être réalisé. [P. 163, col. 1, l. 10.]

Le Pratisaṃkhyānirodha, de sa nature, est-il Skandha, ou seulement absence de Skandhas [6] ? — S'il est Skandha, les êtres, d'origine, sont en possession de la délivrance, car tous, d'origine [7], sont en possession des Skandhas. S'il est seulement absence de Skandhas, comment peut-on s'appliquer à pratiquer le saint chemin en vue d'une absence ?

Il faut dire que le Pratisaṃkhyānirodha n'est pas Skandha, n'est pas absence de Skandhas. C'est seulement relativement aux Skandhas impurs (*sāsrava*) qu'il obtient son existence propre [8]. [P. 163, col. 1, l. 15, fin du cahier 31.]

Le Pratisaṃkhyānirodha reçoit différents noms.

I. Nirvāṇa [9]. — 1. *vana* signifie *gati* (destinée, existence), *nir* signifie « sortie » [10]. Le Pratisaṃkhyānirodha est la sortie absolue de toute *gati* [P. 163, col. 2], et est donc nommé Nirvāṇa ; 2. *vana* signifie *durgandha*, « mauvaise odeur » [11], *nir* signifie « absence » (*abhāva*). Etant l'absence absolue des mauvaises odeurs, des ordures, passions et actes, il est nommé Nirvāṇa ; 3. *vana* signifie « forêt » [12], *nir* signifie « absolu abandon » [13] ; étant l'absolu abandon de la forêt des Skandhas avec leurs trois feux

(1) 無始時來.
(2) 證得.
(3) 所繫.
(4) 得.
(5) 作證.
(6) 但蘊無, *skandhābhāvamātra*.
(7) 本來.
(8) 但於有漏諸蘊中得別有自性.
(9) 涅槃.
(10) 出.
(11) *Vā*, « to emit an odour, to smell » (Monier Williams), Petavatthu, p. 6 : ... *duggandhā pāti vāyati* (signalé par Rhys Davids-Stede).
(12) Le calembour dans Suttanipāta, 1131, Dhammapada, 283, etc. — On a d'ailleurs : *van* = aimer, désirer.
(13) 永離.

et leurs trois caractères, il est nommé Nirvāṇa ; 4. *vāna* signifie « tissage », *nir* est la négation : les fils des passions et des actes y manquent absolument ; on n'y tisse pas l'étoffe qui a pour fruit de rétribution les existences. Il est donc nommé Nirvāṇa. Le reste comme ci-dessus. [P. 163, col. 2, l. 6.]

2. Asabhāga, « sans pareil ». — Ainsi nommé parce qu'il n'a pas de *sabhāgahetu* et n'est pas *sabhāgahetu*. Le reste comme ci-dessus, p. 7-8.

3. Asamudaya (?) (1). — Ainsi nommé parce qu'étranger à tout composé (2). Les docteurs qui ne reconnaissent pas la « durée » (*sthiti*) comme un des « caractères » (*lakṣaṇa*) du Saṃskṛta ou « conditionné » disent que tout Dharma conditionné comporte quatre « composants » (3), à savoir la chose elle-même (*svabhāva*) et trois « caractères ». Ceux qui reconnaissent la durée disent qu'il y a cinq composants, à savoir la chose elle-même et les quatre « caractères » (Kośa, II, p. 222). — En outre, Dhātus, Gatis, Yonis, Skandhas, Lokas, Duḥkhas : tout cela est nommé *samudaya*. Le Pratisaṃkhyānirodha diffère de tout cela ; c'est pourquoi il est nommé *asamudaya*. [P. 163, col. 2, l. 13.]

4. Avarṇa (4). — 1. *varṇa* signifie « éloge » (5). Les qualités du Nirvāṇa sont bien établies pour les doctes ; les éloges sont superflus. Donc le Nirvāṇa est nommé *avarṇa*. En outre, les qualités du Nirvāṇa n'ont pas de limites et ne peuvent être louées. Comme on dit : « L'habileté de cet homme est sans limites ; il est impossible de la louer ». Donc le Nirvāṇa est nommé *avarṇa* ; 2. *varṇa* signifie « blâme » (6). Les qualités du Nirvāṇa sont absolument complètes, comme la parfaite limpide splendeur de la pierre précieuse (7). Etant incritiquable, il est donc nommé *avarṇa*. En outre, les qualités du Nirvāṇa sont absolument fixes (8), de même que la nature de la pierre précieuse ne supporte ni accroissement ni diminution où que la pierre soit placée. Le Nirvāṇa, étant fixe, est incritiquable, et, par conséquent, nommé *avarṇa* ; 3. *varṇa* signifie « description » (9). Or le Nirvāṇa est réalisé par les Āryas dans une connaissance immédiate (*pratyakṣa*). Il est indescriptible ; donc il est nommé *avarṇa*. En outre, les Dharmas conditionnés ont cause, ont fruit : il est donc possible de décrire le Dharma, fruit, au moyen

---

(1) 非聚. Aux équivalents de Rosenberg, d'après Vyutpatti, *āya, samavāya, gaṇa, vṛnda, samagra, upadhi, samudita*, ajouter *rāśi* (Kośa, X, 18 b 8), *kalāpa* (XVIII, 10 b 9), *saṃyoga* (V, 18 a 8), *saṃcaya* (XX, 7 a 8) ; ailleurs *saṃkṣipta*.

(2) 離諸聚.

(3) 共聚, Siddhi, I, 15 b 1, si les atomes « s'accumulant » produisent la matière étendue.

(4) 非顯.

(5) 稱讚, *varṇanā*.

(6) 毀呰, *nindā*.

(7) 末尼珠周圓光淨.

(8) 安住, *sthita, supratiṣṭhita, niśrita, saṃniviṣṭa*.

(9) 顯說.

de sa cause, le Dharma, cause, au moyen de son effet. Mais le Nirvāṇa, inconditionné, n'a ni cause, ni fruit : il est donc indescriptible, et, par conséquent, il est nommé *avarṇa* ; 4. *varṇa* signifie « indication » ([1]). Or le paisible (*śānta*) Nirvāṇa ne peut être indiqué par les différences de caste ([2]) (*varṇa*), brāhmane, kṣatriya, etc. ; il ne peut être indiqué par les caractères de blanc, rouge et autres [couleurs (*varṇa*)]. Par conséquent il est nommé *avarṇa* ; 5. *varṇa* signifie « manifestation » ([3]). Les Dharmas conditionnés, ou bien sont matériels, auquel cas leurs caractères sont manifestes ; ou bien, quoique immatériels, existent en relation avec la matière de telle sorte qu'ils se manifestent. Il en va autrement du Nirvāṇa. C'est pourquoi il est nommé *avarṇa*. [P. 163, col. 2, l. 29.]

5. Parama, le premier ([4]). — Le Nirvāṇa est ainsi nommé parce qu'il est excellent. De même, dans le monde, l'excellent vêtement, aliment, ornement, ustensile, est dit *parama*. C'est ce que dit Ghoṣaka : « Le Nirvāṇa est le premier Dharma de tous les Dharmas ; le premier bien (*artha*) de tous les biens ; le premier objet (*vastu*) de tous les objets ; le premier *li* de tous les *li* ; le premier fruit de tous les fruits » ([5]). [P. 163, col. 3, l. 6.]

6. Prativedha, pénétration. — Le mot *prativedha* ([6]) signifie « science » (*prajñā*). Le Nirvāṇa, étant le fruit de la science, est nommé pénétration ; de même que les neuf *parijñās* ([7]) (Kośa, V, p. 110), [bien qu'elles ne soient pas « savoir » *jñāna*], sont nommées *parijñā*, parce qu'elles sont le fruit du savoir ; de même que les six Āyatanas (œil, etc.) sont dits être « l'acte ancien », parce qu'ils sont le fruit de l'acte (*karmaphala*) ([8]) ; de même encore que l'œil divin et l'ouïe divine sont nommés *abhijñā* parce qu'ils sont le fruit de l'*abhijñā* (Kośa, VII, p. 107). [P. 163, col. 3, l. 10.]

7. Arhat (*a la han*) ([9]). — 1. Le Nirvāṇa est ainsi nommé parce qu'il est digne d'hommages ([10]). Le mot *a-la-han*, d'ensemble, signifie « qui doit », (*arhati*) ([11]) : or il n'est pas dans le monde d'excellent hommage que le Prati-

---

(1) 顯示.
(2) 種姓.
(3) 顯現.
(4) 最勝 ; excellent, 上女妙.
(5) On a 法義事理果. — La traduction de *li* est difficile.
(6) 通達.
(7) 遍知.
(8) Saṃyutta, II, p. 65 et ailleurs.
(9) 阿羅漢. Etymologies pālies, par exemple, Sumaṅgalavilāsinī, I, p. 145. — Eitel, Handbook ; Lotus, IV, st. 54 ; Lettre à l'ami, JPTS., 1886, p. 7.
(10) 應受供養故.
(11) 應. — Sur la traduction *arhat* = *ing*, Vyutpatti, 223, 66, Siddhi, V, 4 a 3, trad. p. 268. — La Kārikā, dit la Siddhi, ne parle que des Arhats : à la vérité, il s'agit aussi de Bodhisattvas, mais la Kārikā les désigne sous le nom d'Arhat parce que même 應義.

saṃkhyānirodha-Nirvāṇa ne doive recevoir [Ou : qu'il ne faille que le Nirvāṇa reçoive] ; 2. *lahan* signifie « qui doit . . . . » ; *a* est la négation. Or, le Pratisaṃkhyānirodha-Nirvāṇa ne doit pas circuler [1] dans les Gati-Dhātus : il est donc nommé « pas-il doit » *pou-ing* (*a-lahan*) ; 3. *lahan* signifie « voleur », « ennemi » ; *a* signifie « absence de ». Dans le Nirvāṇa ne se trouvent pas ces voleurs (*taskara*), ces ennemis qui sont les passions. Le Pratisaṃkhyānirodha est donc nommé *alahan*. [P. 163, col. 3, l. 16.]

8. Apremaka [2] (?) « non aimable », car il est à part de la racine de l'amour. Les Saṃskṛtas sont *sapremaka* [3] « aimables » parce qu'on convoite [4] leurs fruits ; par exemple ceux qui convoitent la fraîcheur-ombre, les fleurs, les feuilles, les fruits d'un arbre, aiment l'arbre. Le Nirvāṇa n'a pas de fruit qu'on puisse convoiter, donc il n'est pas « aimable ».

9. Paṇḍitapremaṇiya [5]. — Les sages, *paṇḍita*, sont le Buddha et ses fils. Le Nirvāṇa, qu'ils doivent connaître et réaliser [6], est dit « aimé de ces sages » ; mais il est « non aimable » puisqu'ils n'en convoitent pas le fruit. [P. 163, col. 3, l. 22.]

10. Asevya [7]. « non à pratiquer » (Kośa, IV, p. 255), parce qu'il ne réside pas dans la série mentale. Les Dharmas qui résident dans la série, quand on se les rend présents (*saṃmukhībhāva*) [8] à plusieurs reprises, peu à peu s'accroissent ; ils sont donc « à pratiquer » (*sevya*). Il n'en est pas de même du Nirvāṇa. — Mais, dira-t-on, si le Nirvāṇa ne réside pas dans la série, comment expliquer la stance qui dit : « Gautama, sous l'arbre, méditatif (*dhyāyin*) et non distrait (*apramatta*), ne foule pas longtemps la trace du chemin ; le Nirvāṇa réside dans sa pensée » ? [9] — La stance dit que le Nirvāṇa réside dans la pensée, parce que l'acquisition du Nirvāṇa a son point d'appui, pour naître dans la pensée. [P. 163, col. 3, l. 29.]

11. Kāmanīya, « chéri » [10], parce qu'il est chéri des Āryas. — 1. Les Āryas ont peur de la douleur ; le Nirvāṇa est à part de la douleur : donc les Āryas le chérissent. — 2. Les Āryas sont dégoûtés de la naissance-mort ; le Nirvāṇa est sans naissance-mort : donc les Āryas le chérissent : dans le

---

(1) 流轉, *saṃsar—*, *saṃcar—*.
(2) 不親近, *bhajana*, *preman*, *āpta*, *niṣevita*, *upavāsa* (Rosenberg).
(3) 有親近.
(4) 貪.
(5) 智者應親近.
(6) 解了 et 起得證.
(7) 不修習.
(8) 現前.
(9) 喬答摩樹下靜慮不放逸不久履道迹涅槃在心中. — On a une bonne finale : *nirvāṇaṃ hṛdaye sthitam*.
(10) 可愛樂.

Nirvāṇa, en effet, on est complètement exempt de toutes les choses du devenir (*pravṛttivastu*). — 3. Les Āryas sont dégoûtés de l'immoralité (*dauḥśīlya*) (1) ; le Nirvāṇa est sans immoralité : donc les Āryas le chérissent ; dans le Nirvāṇa, en effet, on est complètement exempt de toutes les choses d'immoralité. C'est en raison du Nirvāṇa que le Buddha dit que la moralité pure (*anāsrava śīla*) reçoit le nom de « moralité chérie des Āryas » (*āryakānta* (2) *śīla*). La moralité pure fait obtenir l'exemption de l'immoralité : c'est pourquoi elle est aussi nommée « délivrance temporelle et chérie » (*sāmayikī kāntā vimukti*), parce que, temporairement et tendrement, elle fait obtenir le Nirvāṇa (Voir Kośa, VI, p. 260). [P. 164, col. I, l. 7.]

Antike (3), proche, 1. car il est immédiatement obtenu par ceux qui ont acquis le chemin. Le Sūtra dit en effet : « Plein de zèle, muni de quinze Dharmas, il est dit « fouler le chemin des Śaikṣas (4) et proche du Nirvāṇa » (5). — 2. Le Nirvāṇa est réalisé sans qu'il y ait distinction de personnes (*saṃtāna*) : donc il est proche. Le noble, le brāhmane, etc., qui cultivent le chemin, réalisent tous le Nirvāṇa. — 3. Pas de distinction de lieu : en ville comme dans l'ermitage, tous ceux qui cultivent le chemin réalisent le Nirvāṇa. — 4. Le Pratisaṃkhyānirodha est encore dit « proche » en raison de l'aspiration (*adhimukti*) (6) : les Āryas, au moment où est présent *nirodhakṣānti* ou *nirodhajñāna*, par la force de l'aspiration, comme s'il était en face, le contemplent clairement. — 5. Le Pratisaṃkhyānirodha est dit « proche », parce qu'il est comme une chose proche. Où que l'on soit, on peut le réaliser. Ainsi que dit le Prakaraṇa : « Quels sont les Dharmas lointains ? — Les Dharmas passés et futurs. Quels sont les Dharmas proches ? — Les Dharmas présents et les Asaṃskṛtas » (7) ? — 6. Parce qu'on l'acquiert en prenant point d'appui sur le « proche ». En effet, c'est en prenant point d'appui sur le temps présent qui est proche, qu'on produit l'acquisition de la disjonction (*visaṃyoga*), qu'on

---

(1) 破戒.

(2) 所愛, comme Kośa, VI, p. 261, 293.

(3) 近.

(4) 名履學迹及近涅槃. On a *śaikṣapratipad* = *sekhapaṭipadā* ; un *pāṭipada* est un homme qui « foule » la *paṭipadā* ; Majjhima, I, 357, *sekho pāṭipado*. — On a III, p. 76, *sekho paṭipado*. — Le Sekha possède 8 *aṅgas*, l'Arahat en possède dix (comp. Kośa, VI, p. 295). — La traduction de pratipad est 通行 (Kośa, VI, p. 279) ; *nirvāṇapratipādana* se dit 能通達趣涅槃. — Mais 行, Kośa, VII, p. 32 (aspect de la vérité du chemin) ; dans le même emploi, la Vyutpatti a 迹. — Dans Aṅguttara, II, p. 79, Majjhima, I, p. 147, *magga* et *paṭipadā* sont distingués.

(5) *Nibbanassa santike, santike nibbānaṃ*, Udānavarga IV, 30, Dhammapada, 372, Theragātha, 794 ; Saṃyutta I, 33, IV, 74, Aṅguttara, II, 39 (en raison de quatre Dharmas), III, 331 (en raison de six) ; VI, 29 (en raison de sept).

(6) 勝解.

(7) *Dūre dharmāḥ katame | atītānāgatā dharmāḥ | antike dharmāḥ katame | pratyutpannā dharmā asaṃskṛtaṃ ca.* — Cité Kośa, V, p. 107.

obtient le Pratisaṃkhyānirodha. — 7. Parce qu'on y entre en quittant le « proche » : car c'est en quittant le présent qui est proche, qu'on entre dans le Nirvāṇa.— 8. Pārśva dit : « En s'appliquant à la culture du chemin, on va droit (1) au Nirvāṇa : c'est pourquoi il est proche ». — 9. En outre, les personnes qui servent de point d'appui au chemin (*mārgāśraya*) sont chacune différentes ; mais le Nirvāṇa n'est pas par là spécialisé (2) ; c'est pourquoi il est proche. Tous ceux qui cultivent le chemin l'obtiennent en effet. [P. 164, col. 1, l. 25.]

13. Praṇīta, excellent (3). — Le chemin aussi est excellent, car le Prakaraṇa dit : « Quels Dharmas sont excellents ? — Les Dharmas de Śaikṣa et d'Aśaikṣa, et le Pratisaṃkhyānirodha asaṃskṛta. » Pourquoi réserver au Nirvāṇa le nom d'excellent ? — Parce que le Nirvāṇa est excellent parmi les excellents. En outre, le chemin, quoiqu'excellent, est mêlé [au non-chemin] et impermanent (4) : ce qui n'est pas le cas du Nirvāṇa. En outre, bien que le chemin soit excellent, il est contrecarré ; on prend en dégoût les bons Dharmas qu'est le chemin par les samādhis de *śūnyatāśūnyatā*, etc. (voir Kośa, VIII, p. 187) : ce qui n'est pas le cas du Nirvāṇa. C'est pourquoi le Nirvāṇa, seul, a le nom d'excellent. [P. 164, col. 2, l. 1.]

14. Niḥsaraṇa, échappatoire.— Le chemin aussi est un Dharma où on s'échappe (*niḥsaraṇīya*) (5), car le Prakaraṇa (6) dit : « Quels sont les Dharmas où on s'échappe ? — La bonne moralité du Kāmadhātu ; le bon recueillement, né de détachement (*naiṣkramya* et *viveka*), du Rūpadhātu, de l'Ārūpyadhātu, les Dharmas de Śaikṣa et d'Aśaikṣa, et le Pratisaṃkhyānirodha asaṃskṛta. » Pourquoi réserver au Nirvāṇa le nom d'échappatoire ? — On s'échappe dans le Nirvāṇa, on ne s'échappe pas du Nirvāṇa (= le Nirvāṇa est *niḥsaraṇa*, il n'est pas *saniḥsaraṇa*) ; tandis qu'on s'échappe dans le chemin et du chemin : au moment du Parinirvāṇa, on s'échappe en effet du chemin. — Le Nirvāṇa, en outre, est le vrai *niḥsaraṇīya* Dharma. Il y a deux sortes d'abandon (*tyāga*) des Dharmas impurs (*sāsrava*) : l'abandon par coupure (*prahāṇa*), l'abandon par rejet (*nisarga*) ; quant aux Saṃskṛtas purs, non pas coupure, mais toutefois rejet. Le seul Nirvāṇa est exempt des deux sortes d'abandon (7)

---

(1) 直趣.

(2) 聖道所依各有差別. 涅槃無定.

(3) 如妙, *praṇīta*.

(4) 雜無常.

(5) 出離法, *niḥsaraṇīyadharma*.

(6) Prakaraṇa, 6, Takakusu, 26, p. 716, col.2, l.19, une version plus développée que celle qu'on lit ici.

(7) Deux 捨, le 斷捨 et le 棄捨. — Comparer Siddhi, p. 666 - 667 et Kośa, IV, p. 99, VI, p. 173 : deux *tyāgas* ou *hānis*, par *parihāṇi* et par *vihāni*. — Tous les saṃskṛtas, le chemin compris, doivent être abandonnés ; ils sont *saniḥsāra*, Kośa, I, 7, p. 12 ; la comparaison du radeau, ibid. et III, p. 186.

— Le Nirvāṇa est le *niḥsaraṇa* absolu (*ātyantika*), car le sūtra dit : « Par le Rūpa, on s'échappe du Kāma ; par l'Ārūpya, on s'échappe du Rūpa ; par le chemin, on s'échappe de l'Ārūpya ; par le Nirvāṇa, on s'échappe de tous les saṃskṛtas. [P. 164, col. 2, l. 12.] (1)

Nous savons que l'Apratisaṃkhyānirodha n'est pas « disjonction » (*visaṃyoga*) ; nous demandons pourquoi il est nommé Apratisaṃkhyānirodha ?

C'est un Nirodha qui est acquis sans qu'intervienne la *pratisaṃkhyā* ou *prajñā* (discernement, science) ; d'où son nom ; il n'est pas le fruit de la *pratisaṃkhyā* en effet. — Ce Nirodha n'est pas acquis par le discernement des Dharmas, effort, exertion, application exclusifs. — Il n'est pas acquis par la répétition de la connaissance précise (2) de la douleur, etc. [P. 164, col. 2, l. 18.]

Comment donc est-il acquis ?

Par le manque (ou « déficience ») des conditions (*pratyayavaikalyāt*) (3). Par exemple, lorsqu'on est tourné d'un côté (*diś*) (4), les divers objets — couleurs, sons, odeurs, saveurs tangibles, — qui sont des autres côtés, périssent : les pensées et mentaux qui pourraient porter sur ces divers objets, par le manque des conditions, ne naissent absolument pas. En raison de cette non-naissance, l'Apratisaṃkhyānirodha de ces pensées et mentaux est acquis. [P. 164, col. 2, l. 21.]

A quelle époque appartiennent les Dharmas à l'endroit desquels on acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha ?

D'après certains maîtres, aux trois époques, puisque ces Dharmas sont « conditionnés » (*saṃskṛta*). Mais alors quels sont les Dharmas à l'endroit desquels on n'acquiert pas ce Nirodha ? Et quelle différence entre l'acquisition et la non-acquisition de ce Nirodha ?

D'après les deuxièmes maîtres, on acquiert ce Nirodha à l'endroit des Dharmas passés et futurs, non pas à l'endroit des Dharmas présents : car ceux-ci existent dans la personne (5). Mais alors ce Nirodha, de moment en moment (6) (*kṣaṇe kṣaṇe*), déjà acquis est perdu, déjà perdu est réacquis. Quand le futur entre dans le présent, l'Apratisaṃkhyānirodha qui était acquis est perdu ; quand le présent entre dans le passé, l'Apratisaṃkhyānirodha qui était perdu est réacquis. Et on ne peut admettre semblables alternatives.

---

(1) Sur les variétés de *niḥsaraṇa*, Itivuttaka, § 72, trois *nissaraṇiyadhātu*, *nekkhamma*, *āruppa*, *nirodha*; Aṅguttara, III, p. 245 (cinq) ; Kośa, VIII, 141 ; références de Rhys Davids-Stede.

(2) 決擇.

(3) 緣闕. — Kośa, I, p. 10, reproduit cette explication.

(4) 對一方.

(5) 在身行.

(6) 一一念.

D'après les troisièmes maîtres, l'Apratisaṃkhyānirodha est acquis seulement à l'endroit des Dharmas futurs ; non à l'endroit des Dharmas passés qui ont existé dans la personne, non à l'endroit des Dharmas présents qui y existent. Mais dira-t-on, dans cette hypothèse, l'Apratisaṃkhyānirodha, après avoir été acquis, sera perdu : car les Dharmas futurs entrent dans le présent.

Opinion orthodoxe : l'Apratisaṃkhyānirodha est acquis à l'endroit des Dharmas futurs non destinés à naître (1). — Comment cela ? — La raison d'être (2) de ce Nirodha est de faire que les Dharmas *saṃskṛta* ne naissent absolument pas. Quand un Dharma ne doit pas naître, l'acquisition de ce [Nirodha] surgit. Comme, pour les êtres liés (3) aux choses de désir, les présents ont lieu ; les passés ont eu lieu ; les futurs auront lieu : pour les uns et les autres, naissance. Par conséquent, il n'y a pas acquisition de ce Nirodha à leur endroit. [P. 164, col. 3, l. 8.]

On demande si les Pratisaṃkhyānirodhas sont plus nombreux que les Apratisaṃkhyānirodhas ou inversement.

D'après certains maîtres, les premiers sont plus nombreux, car on les acquiert à l'endroit des Dharmas des trois époques, tandis qu'on acquiert les seconds à l'endroit des seuls Dharmas futurs non destinés à naître. D'après d'autres maîtres, les seconds sont plus nombreux, car on les acquiert à l'endroit des Dharmas impurs et purs, tandis qu'on acquiert les premiers à l'endroit des seuls Dharmas impurs.

Opinion orthodoxe. — Les seconds sont plus nombreux, parce que les Apratisaṃkhyānirodhas sont aussi nombreux que les Dharmas *saṃskṛta*, tandis que les Pratisaṃkhyānirodhas sont seulement aussi nombreux que les Dharmas impurs. S'il en était autrement, quand les Dharmas susceptibles de naître (4) obtiennent de ne pas naître (5), on n'acquerrait pas d'Apratisaṃkhyānirodha à leur endroit. [P. 164, col. 3, l. 16.]

Tel est le rapport quantitatif des deux Nirodhas. A considérer l'acquisition, on établit quatre alternatives : 1. seulement Pratisaṃkhyānirodha des Dharmas impurs passés, présents, futurs susceptibles de naître (*utpattidharman*) ; 2. seulement Apratisaṃkhyānirodha des Dharmas purs futurs non destinés à naître (*anutpattidharman*) ; 3. les deux Nirodhas, des Dharmas impurs non destinés à naître ; 4. aucun Nirodha, des Dharmas purs passés, présents, futurs destinés à naître (6). [P. 164, col. 3, l. 23.]

---

(1) 未來不生. — Littéralement « non-né », mais le sens est « non destiné à naître » : *anutpatti[ka]*, *anutpattidharman*.
(2) 本欲, traduit *abhiprāya*, « intention », Kośa, XIII, 1567, trad. IV, p. 36.
(3) 繫屬, *pratibaddha*.
(4) 可生法, *utpattidharman*.
(5) 得不生.
(6) Ce paragraphe est reproduit dans Kośa, I, p. 10.

Les êtres [1] acquièrent-ils ensemble l'Apratisaṃkhyānirodha ? — On ne peut répondre d'une manière catégorique. Ils l'acquièrent ensemble à l'endroit des Dharmas communs, à part à l'endroit des Dharmas non-communs [2]. Les Pṛthagjanas [3] qui se trouvent dans une certaine destinée (*gati*) acquièrent d'instant en instant l'Apratisaṃkhyānirodha à l'endroit des Dharmas des autres destinées, car, quand périssent d'instant en instant les objets (couleurs, etc.), les connaissances (la visuelle, etc.) qui les visent deviennent non-destinées à naître. Comme pour les destinées, de même pour les Dhātus, les Bhūmis et les Āyatanas. [P. 164, col. 3, l. 28.]

Quels sont les bons Dharmas dont la culture procure l'acquisition de l'Apratisaṃkhyānirodha des mauvaises destinées ? [P. 165.]

Ces bons Dharmas sont le don (*dāna*), la moralité (*śīla*), la science provenant d'audition (*śrutamayī prajñā*), la science provenant de réflexion (*cintāmayī*), la science provenant du recueillement (*bhāvanāmayī*) [4].

Don. — Il y a des hommes qui, pendant douze ans, prodiguent les grands dons sans obtenir l'Apratisaṃkhyānirodha des mauvaises destinées, comme Ve-lā-ma-gu-ru-la [5], parce qu'ils ne prennent point le dégoût de la naissance-mort. D'autres l'obtiennent par le don d'une seule bouchée, parce qu'ils se dégoûtent profondément de la naissance-mort.

Moralité. — Il y a des hommes qui, jusqu'à la mort, observent la moralité du Prātimokṣa sans obtenir cet Apratisaṃkhyānirodha, et cela pour la raison susdite. D'autres l'obtiennent en observant la moralité d'un jour-nuit (= l'Upavāsa), et cela pour la raison susdite.

Science d'audition. — Il y a des hommes qui savent le sens des textes des trois corbeilles sans obtenir cet Apratisaṃkhyānirodha, et cela pour la raison susdite. D'autres l'obtiennent en sachant une seule stance de quatre vers, et cela pour la raison susdite.

Science de réflexion. — Il y a des hommes qui ont réfléchi [6] sur les livres-traités non-bouddhiques et bouddhiques sans obtenir cet Apratisaṃkhyānirodha, et cela pour la raison susdite. D'autres l'obtiennent qui n'ont

---

(1) 諸有情類.

(2) Dharmas communs et non communs, *sādhāraṇa*, *asādhāraṇa* 共有法 et 不共法.

(3) 異生類.

(4) Voir Vibhāṣa, 68, p. 352, col. 1, 7, 33, col. 2, analysé dans Siddhi, Appendice, p. 740.

(5) 吠邏摩屈路羅. Comparer le brahmane Velāma d'Aṅguttara, IV, p. 393 (référence à ce texte dans Jātaka, I, p. 228 ; Comm. Dhammapada, Burlingame, II, p. 268) dont les dons sont sans grande valeur faute d'un bon réceptacle.

(6) 思維.

réfléchi que sur une petite partie des *bhāvanādharmas* (1) et cela pour la raison susdite. Il s'agit de l'*aśubhabhāvanā*, *ānāpānasmṛti* et des *smṛtyupasthānas* (2).

Science de recueillement. — Il y a des hommes qui possèdent les recueillements mondains (*sāṃvṛta*) (3) des huit terres sans obtenir cet Apratisaṃkhyānirodha, pour la raison susdite, à savoir Udraka Rāmaputra et autres hétérodoxes. D'autres l'obtiennent qui n'ont pratiqué qu'une petite partie des *bhāvanāmukhas* (4). Il s'agit de la chaleur, des têtes et de la Kṣānti (5). [P. 165, col. 1, l. 20.]

Les hommes de facultés morales très molles (*atimṛdvindriya*) acquièrent l'Apratisaṃkhyānirodha des mauvaises destinées quand ils acquièrent la Kṣānti inférieure.

Le Bhadanta dit : « Il faut comprendre le Pratītyasamutpāda par la science pure (*anāsravā prajñā*) pour acquérir l'Apratisaṃkhyānirodha des mauvaises destinées ; car on ne peut, sinon par le chemin (*āryamārga*), franchir (*atikram*) un kalpa sans tomber dans les mauvaises destinées (6). »

Opinion orthodoxe. — Cela est faux, car le Bodhisattva au cours des 91 kalpas (7) ne tombe pas dans les mauvaises destinées. Dira-t-on qu'il a compris le Pratītyasamutpāda par la science pure ? [Non, évidemment, puisqu'il reste Pṛthagjana jusqu'à l'arbre.] La vérité est qu'on acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha des mauvaises destinées soit par le don, soit par la moralité... soit par la Kṣānti inférieure. [P. 165, col. 1, l. 21.]

On demande si on acquiert à la fois ou séparément l'Apratisaṃkhyānirodha des trois mauvaises destinées.

D'après une opinion, à la fois. — Mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il que Devadatta (8) ait acquis l'Apratisaṃkhyānirodha de deux mauvaises destinées, destinée animale, destinée de Preta, non pas l'Apratisaṃkhyānirodha de l'enfer ? — Devadatta a acquis à la fois l'Apratisaṃkhyānirodha de deux mauvaises destinées et l'Apratisaṃkhyānirodha des naissances infernales à l'exception d'une naissance. — Mais, répondra-t-on, cette exception ne montre-t-elle pas que les Apratisaṃkhyānirodhas des mauvaises destinées sont acquis séparément ?

---

(1) 少分觀法...... 不淨觀. — *Kouan* pour *bhāvanā* dans *aśubhabhāvanā* ; mais *bhāvanādharma* et *bhavanāmukha*, bien douteux ; voir Bukkyō Daijiten, 352, I. et 1731-32 (les six portes).

(2) Kośa, VI, p. 148.

(3) 世俗定.

(4) 修習少分觀門.

(5) Kośa, VI, p. 163.

(6) 越一去不墮.

(7) Kośa, IV, p. 225 ; Siddhi, p. 733.

(8) Sur la destinée de Devadatta et la durée de l'existence dans l'Avīci, Milinda, p. III, Kośa, IV, p. 207, note, III, p. 182.

D'après une autre opinion, quand on acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha par le don, la moralité ou la science d'audition, on l'acquiert soit à la fois pour les trois mauvaises destinées, soit séparément pour chacune. Quand on l'acquiert par les Nirvedhabhāgīyas (science de réflexion), on l'acquiert à la fois pour les trois mauvaises destinées. — Mais Devadatta n'avait-il pas acquis les Nirvedhabhāgīyas ?

Opinion orthodoxe.— Par la Kṣānti, acquisition à la fois ; dans les stades qui précèdent la Kṣānti, acquisition à la fois ou séparément. [P. 165, col. 2, l. 5.]

Expliquons maintenant l'Apratisaṃkhyānirodha des bonnes destinées.

Au stade de la Kṣānti supérieure (*adhimātra*), on obtient l'Apratisaṃkhyānirodha de toute naissance à l'exception de sept naissances parmi les hommes et les dieux du Kāmadhātu ([1]) et d'une naissance dans chacune des résidences du Rūpadhātu et de l'Ārūpyadhātu.

Le Srota-āpanna qui n'est pas fixé quant au temps d'entrée dans le fruit de Sakṛdāgāmin (?) ([2]) acquiert, dès le Prayogamārga, l'Apratisaṃkhyānirodha de six des sept naissances dans le Kāmadhātu. Celui qui est fixé acquiert ce Nirodha au sixième Ānantaryamārga [du détachement du Kāmadhātu].

Le Sakṛdāgāmin qui n'est pas fixé quant au temps d'entrée dans le fruit d'Anāgāmin (?), acquiert, dès le Prayogamārga, l'Apratisaṃkhyānirodha de la septième naissance dans le Kāmadhātu. Celui qui est fixé acquiert ce Nirodha au neuvième Ānantaryamārga [du détachement du Kāmadhātu].

C'est à ce neuvième Mārga que l'un et l'autre acquièrent le Pratisaṃkhyānirodha de toutes les naissances dans le Kāmadhātu.

L'Aparihāṇadharman [= le saint qui ne peut tomber] qui n'est pas fixé quant au temps du détachement du premier Dhyāna (?), acquiert, dès le Prayogamārga, l'Apratisaṃkhyānirodha de deux naissances dans le premier Dhyāna [, non pas de trois, car les Āryas ne renaissent jamais dans le ciel de Brahmā]. Celui qui est fixé, acquiert ce Nirodha au neuvième Ānantaryamārga [du détachement du premier Dhyāna]. L'un et l'autre, à ce neuvième Mārga, acquièrent le Pratisaṃkhyānirodha de toutes les naissances dans le premier Dhyāna.

C'est à ce neuvième Mārga que le Parihāṇadharman, fixé ou non, acquiert le Pratisaṃkhyānirodha de toutes les naissances dans le premier Dhyāna.

---

(1) Kośa, V., p. 200.

(2) 預流者趣一來果時不起定者.— Le Kośa enseigne que le Srota-āpanna, qui doit renaître sept fois dans le Kāmadhātu, obtient, au sixième *ānantaryamārga* du détachement du Kāmadhātu (c'est-à-dire quand il a détruit les trois catégories fortes et les trois catégories moyennes des Kleśas du Kāmadhātu) la qualité de Sakṛdāgāmin, « qui renaît une fois dans le Kāmadhātu » (Kośa, VI, p. 208). D'ailleurs, on peut tomber du fruit de Sakṛdāgāmin, p. 257.— Le Kośa ne sait rien de la distinction qu'établit ici la Vibhāṣā.

Il n'acquiert pas l'Apratisaṃkhyānirodha, puisqu'il est susceptible de tomber.

[Et ainsi de suite pour les trois Dhyānas suivants et les premiers Ārūpyas. Enfin :]

L'Aparihāṇadharman qui n'est pas fixé quant au temps du détachement du Naivasaṃjñānāsaṃjñāyatana (?), acquiert, dès le Prayogamārga, l'Apratisaṃkhyānirodha d'une naissance dans cet Āyatana. Celui qui est fixé, acquiert ce Nirodha au neuvième Ānantaryamārga [du détachement du Naivasaṃjñānāsaṃjñāyatana]. L'un et l'autre, à ce neuvième Mārga, acquièrent le Pratisaṃkhyānirodha de toute naissance.

Le Parihāṇadharman qui n'est pas fixé quant au temps du détachement du Naivasaṃjñānāsaṃjñāyatana (?) acquiert, dès le Prayogamārga, l'Apratisaṃkhyānirodha des naissances dans les huit Bhūmis inférieures (Kāma... troisième Ārūpya), celui qui est fixé acquiert ce Nirodha au neuvième Ānantaryamārga. L'un et l'autre, à ce neuvième Mārga, acquièrent le Pratisaṃkhyānirodha de toute naissance.

Telle est l'acquisition de l'Apratisaṃkhyānirodha des naissances (*upapattyāyatana*) (1). [P. 165, col. 2, l. 29.]

Apratisaṃkhyānirodha des Kleśas ou « passions-erreurs ».

A la Kṣānti supérieure, Apratisaṃkhyānirodha des Kleśas « à couper par la vue des vérités » (*darśanaheya*) des trois Dhātus.

A l'Ānantaryamārga convenable du chemin de vue (*darśanamārga*), Pratisaṃkhyānirodha des mêmes.

Quant aux Āryas dans le chemin de méditation (*bhāvanāmārga*), mêmes distinctions que ci-dessus pour les naissances : l'Aparihāṇadharman, non fixé quant au temps du détachement du Kāmadhātu, acquiert, dès le Prayogamārga, l'Apratisaṃkhyānirodha des Kleśas du Kāmadhātu à couper par méditation (*bhāvanāheya*). Fixé, il acquiert le Nirodha en arrivant à l'Ānantaryamārga convenable. A ce Mārga, dans les deux cas, Pratisaṃkhyānirodha. — Pour le Parihāṇadharman, Pratisaṃkhyānirodha en arrivant à l'Ānantaryamārga convenable ; jamais d'Apratisaṃkhyānirodha.

Et ainsi de suite jusqu'au Naivasaṃjñānāsaṃjñānāyatana.

A quel moment le Parihāṇadharman acquiert-il l'Apratisaṃkhyānirodha des Kleśas à couper par la méditation ?

D'après une opinion, lorsque le Śraddhādhimukta (Kośa, VI, p. 196) acquiert la qualité de Dṛṣṭiprāpta par le perfectionnement de ses facultés (*indriyasaṃcāra*), lorsque le Samayavimukta (Kośa, VI, p. 251) acquiert de même la qualité d'Akopya, il y a pour ces deux saints acquisitions de l'Apratisaṃkhyānirodha des Kleśas qui ont déjà été coupés [par le Pratisaṃkhyānirodha].

---

(1) 生處.

D'après l'opinion orthodoxe, quand le saint obtient le *niyama* [1], la certitude de ne pas tomber et de ne pas produire tel kleśa, il acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha de ce Kleśa. [P. 165, col. 3, l. 14.]

Acquiert-on le Pratisaṃkhyānirodha de ce dont on acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha ? — Quatre alternatives :

De certains Dharmas on obtient d'abord l'Apratisaṃkhyānirodha, ensuite le Pratisaṃkhyānirodha : des Kleśas des trois Dhātus qui sont coupés par la vue (*darśanaheya*) ; pour l'Aparihāṇadharman qui n'est pas fixé, des Kleśas des trois Dhātus qui sont coupés par la méditation (*bhāvanāheya*).

De certains Dharmas on obtient d'abord le Pratisaṃkhyānirodha, ensuite l'Apratisaṃkhyānirodha. Le Parihāṇadharman... [P. 166, col. 1, l. 2.]

Apratisaṃkhyānirodha du chemin.

Le Śraddhānusārin acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha du chemin de Dharmānusārin. (Kośa, VI, p. 196.)

Le Dharmānusārin acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha des chemins de Śraddhādhimukta et de Samayavimukta.

Le Śraddhādhimukta, s'il doit nécessairement (*niyata*) [2] obtenir le fruit d'Arhat en s'appuyant sur le chemin de Śraddhādhimukta, acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha du chemin de Dṛṣṭiprāpta...

Le Śrāvakagotra, lorsqu'il obtient la détermination (*niyama*) dans le chemin de Śrāvaka, acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha des chemins de Pratyekabuddha et de Buddha...

L'Arhat du sixième gotra (Parihāṇadharman) qui doit arriver au but par le chemin de ce gotra, acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha des chemins des cinq gotras supérieurs (Kośa, VI, p. 251)... [P. 166, col. 1, l. 20.]

Si on acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha au moment du Viśeṣa[mārga], comment ce Nirodha n'est-il pas « fruit du chemin » (*mārgaphala*) ? [3]

Parce qu'on ne cultive pas le chemin en vue de ce Nirodha : on le cultive en effet en vue du Nirvāṇa et en vue du détachement (*virāga*). [Mais], en raison de la culture du chemin, on obtient l'Apratisaṃkhyānirodha des mauvaises destinées, etc. Si on cultivait le chemin en vue de ce Nirodha, on n'obtiendrait pas ce Nirodha des mauvaises destinées, etc. [4]. Quelqu'un qui n'a pas un profond dégoût pour la naissance-mort, est incapable d'obtenir ce

(1) 得決定.

(2) 若決定.

(3) Sur les quatre chemins, Prayoga, Ānantarya, Vimukti, Viśeṣa, Kośa, VI, p. 277.— Viśeṣa 勝進. — C'est le chemin postérieur à l'acquisition d'un fruit et qui mène au fruit supérieur. Par exemple, ci-dessus, les chemins de détachement du Kāmadhātu postérieurs à l'acquisition du fruit de Srota-āpanna.

(4) En effet, celui qui viserait l'Apratisaṃkhyānirodha des mauvaises destinées, sans plus, ne serait pas dégoûté de toute naissance-mort. Et quelqu'un qui n'a pas . . .

Nirodha des mauvaises destinées. C'est pourquoi l'Apratisaṃkhyānirodha n'est pas nommé « fruit du chemin ». Comme dit le Prakaraṇa. 6 (Takakusu, 26, p. 716, col. 2) : « Quels Dharmas sont fruits ? Les Saṃskṛtas et le Pratisaṃkhyānirodha. — Quels Dharmas ne sont pas fruits ? L'Ākāśa et l'Apratisaṃkhyānirodha. » [P. 166, col. 1, l. 27.]

De quelle pensée l'acquisition de l'Apratisaṃkhyānirodha est-elle le fruit ?

D'après une opinion, elle est le fruit de la pensée qui projette le Nikāyasabhāga (1) ; d'après une autre opinion, le fruit de la pensée à la conception (*pratisaṃdhicitta*) (2) ; d'après l'opinion orthodoxe, le fruit de la pensée, n'importe laquelle, où l'on se tient en acquérant l'Apratisaṃkhyānirodha. [P. 166, col. 2, l. 2.]

A l'endroit de quels Dharmas acquiert-on l'Apratisaṃkhyānirodha ?

A l'endroit des Dharmas « intégrés » (*āpta*, *paryāpanna*) aux trois Dhātus et des Dharmas « non-intégrés » (3). Une personne née dans le Kāmadhātu peut l'acquérir à l'endroit de ces quatre catégories ; de même celles nées dans les deux autres Dhātus.

L'acquisition (*prāpti*) de l'Apratisaṃkhyānirodha appartient à la « terre » (*bhūmi*) où est née la personne en cause. (Kośa, II, p. 187.)

Elle est non-souillée-non-définie (*anivṛtāvyākṛta*). (Comp. Kośa, II, p. 188.)

Elle est seulement d'écoulement (*naiḥsyandika*) (4). [P. 166, col. 2, l. 6.]

[Sur l'accroissement progressif de l'acquisition de l'Apratisaṃkhyānirodha. On examine sur quels Dharmas porte le Nirodha dans les divers Dhātus. Plusieurs problèmes accessoires, p. 167, col. 1, l. 21.]

Quel est le cas le plus fréquent, qu'on obtienne d'abord le Parinirvāṇa (= Pratisaṃkhyānirodha), ensuite l'Apratisaṃkhyānirodha, ou inversement ? — Il arrive plus souvent qu'on obtienne d'abord le Parinirvāṇa, ensuite l'Apratisaṃkhyānirodha. Comme sous le Buddha Kāśyapa, l'acquisition préalable du Parinirvāṇa est plus fréquente que sous le Buddha Śākyamuni ; sous le Buddha Śākyamuni l'acquisition préalable du Parinirvāṇa est plus fréquente que sous le Buddha Maitreya. [P. 167, col. 1, l. 27.]

L'Arhat, à sa dernière pensée, est en possession d'Apratisaṃkhyānirodhas. Ceux-ci sont-ils plus nombreux quand l'Arhat se trouve dans le Kāmadhātu, ou dans le Rūpadhātu ou dans l'Ārūpyadhātu ? — Plus nombreux quand l'Arhat se trouve dans l'Ārūpyadhātu... [P. 167, col. 2, l. 13.]

---

(1) 引衆同分心果, Kośa, II, p. 195, IV, p. 117.
(2) 續生心果.
(3) 不繫法.
(4) Le texte ajoute *yathāśrayabalaṃ prāptipratipādanāt*, 隨所依力起此得故.

2. *Les deux Nirvāṇadhātus* (1).

1. [Le Jñānaprasthāna dit :] « D'après le Sūtra, il y a deux Nirvāṇadhātus, à savoir le *sopadhiśeṣanirvāṇadhātu* et le *nirupadhiśeṣanirvāṇadhātu* », et le reste. — Pourquoi l'auteur fait-il un Śāstra là-dessus ? — Pour élucider (2) au long le sens du Sūtra. Celui-ci dit bien qu'il y a deux Nirvāṇadhātus, le *sopadhiśeṣa* et le *nirupadhiśeṣa*, mais il n'explique pas (3) au long. Qu'est-ce que le *sopadhiśeṣa* ? Qu'est-ce que le *nirupadhiśeṣa* ? Cela est la racine fondamentale (4) qui sert d'appui à ce śāstra. Or, cela n'est pas élucidé, il convient de l'élucider.

On a dit ci-dessus que le Pratisaṃkhyānirodha est toute destruction (*nirodha*) qui est disjonction (*visaṃyoga*). Cette disjonction est le Nirvāṇa. Mais le Nirvāṇa est de deux sortes, *sopadhiśeṣa* et *nirupadhiśeṣa*. L'auteur veut établir la différence de ces deux pour écarter les autres théories et illustrer la vraie doctrine. [P. 167, col. 2, l. 23.]

D'après une théorie, le *sopadhiśeṣa* existe en soi (5), non pas le *nirupadhiśeṣa*. L'auteur écarte cette théorie et montre que ces deux Nirvāṇadhātus existent en soi.

D'après une théorie, le premier est impur (*sāsrava*), le second est pur (*anāsrava*). En vérité, tous deux sont purs.

D'après une théorie, le premier est « produit par les causes » (*saṃskṛta*, « conditionné »), le second est « non produit par les causes » (*asaṃskṛta*, « inconditionné »). En vérité, tous deux sont « inconditionnés ».

D'après une théorie, le premier est bon (*kuśala*), le second est non-défini (*avyākṛta*). En vérité, tous deux sont bons.

D'après une théorie, le premier est chemin (*mārga*), non pas fruit du chemin (*mārgaphala*) ; le second est fruit du chemin, non pas chemin. En vérité, tous deux sont fruits du chemin.

---

(1) Voir « Nirvāṇa » (Beauchesne, 1925), p. 173 ; - Senart, JA., 1876, II, p. 482-4 ; Mahāvastu, I, 69 et notes ; - Oldenberg, Buddha, 6e éd., p. 326 ; - Rhys Davids-Stede, s. voc. upādi ; - Siddhi, p. 668 ; - Śāriputrābhidharma, 7, Takakusu, 28, p. 576, qui rappelle par plusieurs traits Itivuttaka, § 44. 此比丘阿羅漢，諸漏盡，所作竟，捨於重擔，逮得己利，是盡有煩惱，正智得解諸陰界入 : *bhikṣur arhan kṣīṇāsravaḥ kṛtakaraṇīyo 'vahitabhāro 'nuprāptasvārthaḥ parikṣīṇabhavasaṃyojanaḥ samyagājñāvimuktaḥ sarvaskandhadhātvāyatanebhyaḥ* . . . = *bhikkhu arahaṃ hoti khīṇāsavo* [*vusitavān*] *ohitabhāro anupattasadattho parikkhīṇabhavasaṃyojano sammadāññāvimutto* . . . Le texte ancien le plus clair est sans doute Aṅguttara, IV, p. 77. — Le *sa-upādisesa* dure *yāv'assa kāyo ṭhassati*.

(2) 廣分別.

(3) 廣辨.

(4) 根本.

(5) 有自性 : *sasvabhāva*, possède *svabhāva* ; le Nirupadhiśeṣa est 無自性, *niḥsvabhāva*.

D'après une théorie, le premier est fruit du chemin, non pas le second. En vérité, tous deux sont fruits du chemin.

D'après une théorie, le premier n'est pas compris dans les vérités (*satya-saṃgṛhīta*), non pas le second. En vérité, tous deux sont compris dans les vérités.

D'après une théorie, le premier est *aśaikṣa*, « appartenant spécifiquement à l'Arhat », le second est *naivaśaikṣanāśaikṣa*, «ni-de-saint-non-Arhat-ni-d'Arhat ». Pour écarter cette théorie, pour montrer que tous deux sont *naivaśaikṣanāśaikṣa*, pour toutes les raisons dites ci-dessus, l'auteur fait ce Śāstra. [P. 167, col. 3, l. 13.]

2. [Le Jñānaprasthāna dit :] « Qu'est-ce que le Sopadhiśeṣanirvāṇadhātu ? — L'Arhat chez qui les vices sont complètement épuisés (*kṣīṇāsrava*), la vie demeurant, la série des grands éléments et de la matière secondaire (*upādāyarūpa*) n'étant pas coupée, la série mentale étant en activité en s'appuyant sur le corps muni des cinq organes, comme restent tous ces *upadhis*, le complet épuisement des liens qu'il atteint, prend, touche, réalise, c'est le Sopadhiśeṣanirvāṇa » (1). [P. 167, col. 3, l. 17.]

Par « vie » (*āyus*), il faut entendre le *jīvitendriya* (Kośa, II, p. 105).

Pourquoi ne pas nommer la *sabhāgatā* (Kośa, II, p. 195) comme restant aussi ? . . . (2) Il conviendrait de la nommer ; elle n'est pas nommée : le texte doit être complété (*saśeṣa*). D'ailleurs, le *jīvitendriya* et la *sabhāgatā* sont tous deux fruits de l'acte qui projette l'existence (*ākṣepakakarman*) (3), le *jīvitendriya* est exclusivement rétribution (*vipāka*) : il est donc, sans vigueur dans l'expression, nommé seul (4).

C'est en s'appuyant sur eux que les autres matières et les pensées, etc., sont en activité : les grands éléments, étant le point d'appui, sont nommés les premiers. La matière secondaire naît en s'appuyant sur les grands éléments. La pensée (*citta*) et les mentaux (*caitta*) apparaissent en s'appuyant sur la matière secondaire. La pensée, étant soi, est seule nommée : mode de parler peu rigoureux.

Par les mots « grands éléments, matière secondaire », est désigné d'une manière générale le corps matériel (*rūpakāya*) ; par les mots « série de la pensée qui s'appuie sur le corps muni de cinq organes », sont désignés la pensée et les mentaux.

Sans doute existent aussi chez l'Arhat les *viprayuktasaṃskāras* (Kośa, II, p. 178), à savoir les *lakṣaṇas*, naissance, etc. Mais ils sont « difficiles à

(1) 若阿羅漢諸漏永盡.壽命猶存.大種造色相續未斷.依五根身心相續轉.有餘依故.諸結永盡得獲解證名有餘依涅槃界.

(2) 是作論者意欲爾故乃至廣說.

(3) 此中偏說.

(4) 牽引.

connaître » ([1]); ils dépendent des Dharmas qui précèdent. C'est pourquoi ils sont omis. [P. 167, col. 3, l. 27.]

La série de tous ces Dharmas n'étant pas coupée, le complet épuisement des liens qui est objet de prise (*prāpya*) ([2]), c'est ce qu'on nomme le Sopadhiśeṣanirvāṇadhātu ([3]).

D'après une opinion, les grands éléments et la matière secondaire sont le corps; les cinq organes sont les organes, la série de la pensée est l'intellect (*buddhi*) ([4]). — La série du corps, des organes et de l'intellect n'étant pas coupée, le complet épuisement des liens est ce qu'on nomme Sopadhiśeṣanirvāṇadhātu. D'après le Sūtra : « Le corps, les organes, l'intellect [P. 168] n'étant pas coupés, c'est nommé Sopadhiśeṣanirvāṇadhātu ».

Le texte dit: « Comme reste Upadhi ». — L'Upadhi est de deux sortes, à savoir *kleśopadhi* et *janmakāyopadhi* ([5]). L'Arhat n'a pas la première, mais il a la seconde. L'Upadhi est encore de deux sortes, souillée ([6]), non-souillée. L'Arhat n'a pas la première, mais il a la seconde.

Le texte dit: « Le complet épuisement qui est *prāpta*, *pratilabdha*, *spṛṣṭa*, *sākṣātkṛta* ». Ces termes sont distincts, mais traduisent le même sens. [P. 168, col. 1, l. 6.]

3. [Le Jñānaprasthāna dit:] « Qu'est-ce que le Nirupadhiśeṣanirvāṇadhātu ? — L'Arhat chez qui les vices sont complètement épuisés, la vie étant détruite, la série des grands éléments et de la matière secondaire étant coupée, la pensée qui s'appuie sur le corps muni des cinq organes ne pouvant plus procéder, comme il ne reste pas d'Upadhi, le complet épuisement des liens est ce qu'on nomme Nirupadhiśeṣanirvāṇadhātu. » [P. 168, col. 1, l. 9.]

L'expression « la vie étant détruite » signifie « le *jīvitendriya* et la *sabhāgatā* étant détruits ». Comme ces deux sont le fruit de l'acte qui projette la naissance, l'auteur ne nomme que le *jīvitendriya*; mais il désigne aussi la *sabhāgatā*... [Est répété *mutatis mutandis* ce qui précède, p. 25, l. 20.] [P. 168, col. 1, l. 17.]

Lorsque l'Arhat va « parinirvāner » ([7]), un vent se produit dans le corps qui fait que celui-ci n'est pas en bon état ([8]); par suite, le feu intérieur

---

([1]) 難了知. — Dans Siddhi, cette expression traduit *asaṃvidita*, « inconscient ».
([2]) 所得.
([3]) Itivuttaka : *tassa (arahato) tiṭṭhanteva pañcendriyāṇi... tassa yo rāgakkhayo dosakkhayo mohakkayo ayaṃ vuccati sa-upādisesā nibbānadhātu.*
([4]) 覺, *buddhi*.
([5]) 煩惱依, 生身依. — On a Kośa, XIV, 1667 : blesser le *janmakāya* du Tathāgata.
([6]) 染污, *kliṣṭa*.
([7]) 將般涅槃, *parinirvāṇakāle*.
([8]) 調適.

s'affaiblit ; par suite, les aliments ne se digèrent pas ; par suite, le désir d'aliment ne se produit pas ; par suite, cessation du boire et du manger ; par suite, dépérissement (1) des grands éléments ; par suite, dépérissement consécutif de la matière secondaire et des organes ; par suite du dépérissement des organes, la pensée et les Dharmas mentaux, n'ayant plus de point d'appui, ne se continuent plus en série ; par suite, coupure du *jīvitendriya*, etc. ; en raison de cette coupure, ce qu'on nomme : entrée dans le Nirvāṇa (2). [P. 168, col. 1, l. 24.]

Le texte dit : « Comme il ne reste pas d'Upadhi » : les deux sortes d'Upadhi manquent, la *kleśopadhi* et la *janmakāyopadhi*, la *kliṣṭa* et l'*akliṣṭa*.

Comme il ne reste pas d'Upadhi, le complet épuisement des liens est nommé Nirupadhiśeṣanirvāṇadhātu.

Pourquoi ne pas reprendre ici les termes de la définition du Sopadhiśeṣa, et dire : « le complet épuisement des liens qui est acquis, pris, touché, réalisé, est nommé Nirupadhiśeṣa » ?

Ces termes, atteint, etc., se rapportent à une « acquisition » (possession) présente (3). Or, toute acquisition présente est coupée.

En outre, si on parle (4) d'acquisition, prise, etc., c'est par rapport à un Pudgala [qui acquiert . . .]. Or il n'y a pas ici de Pudgala. Il y a seulement la Dharmatā (5). C'est pourquoi les termes, acquis, etc., manquent dans la définition du Nirupadhiśeṣa. [P. 168, col. 2, l. 1.]

Peut-on admettre qu'un Arhat ne réside (6) ni dans le Sopadhiśeṣanirvāṇadhātu ni dans le Nirupadhiśesa ? — Non pas, en raison ; oui, cependant, à s'en tenir aux définitions ci-dessus d'après lesquelles il y a Sopadhiśeṣa quand trois choses sont présentes, Nirupadhiśeṣa, quand elles manquent.

D'après ces définitions, l'Arhat né dans l'Ārūpyadhātu, n'ayant pas de corps matériel (*rūpakāya*), ne réside pas dans le Sopadhiśeṣa ; mais comme sa pensée est active (*pravartate*) (7), il ne réside pas non plus dans le Nirupadhiśeṣa. Quant à l'Arhat, né dans un Dhātu de Rūpa (8) (Kāmadhātu et Rūpadhātu), qui est entré dans la Nirodhasamāpatti, il ne réside pas dans le Sopadhiśeṣa puisque sa pensée est inactive ; il ne réside pas dans le Nirupadhiśeṣa puisqu'il

(1) 損減 (équivalent de *apavada*).
(2) 入涅槃.
(3) 現在得.
(4) 施設, *prajñapti*.
(5) 唯有法性. — J'ai remarqué, Siddhi, p. 744-5, que cette formule, qui correspond à la définition du Nirvāṇa-sans-reste dans le système d'Asaṅga, manquait probablement dans l'original sanskrit de la Vibhāṣā. — J'aurais dû voir qu'elle manque dans les éditions des Song, Yuan, Ming.
(6) 住, *tiṣṭhati*.
(7) 有色界.
(8) 轉.

a un corps matériel. Pour l'Arhat né dans le Kāmadhātu et à qui manquent les cinq organes, il ne réside pas dans le Sopadhiśeṣa, puisqu'il ne possède pas les cinq organes ; il ne réside pas dans le Nirupadhiśeṣa, puisqu'il a un corps matériel. [P. 168, col. 2, l. 11.]

Par conséquent, quelques-uns disent que le texte devrait être rédigé comme il suit : « Qu'est-ce que le Sopadhiśeṣanirvāṇadhātu ? — L'Arhat, la vie demeurant, le complet épuisement des liens acquis, pris, touché, réalisé.— Qu'est-ce que le Nirupadhiśeṣanirvāṇadhātu ? — L'Arhat, la vie étant épuisée, le complet épuisement des liens. » — On voit dès lors que l'Arhat, dans quelque Dhātu qu'il soit né, possédant ou ne possédant pas un corps matériel, sa pensée étant active ou non, les cinq organes existant ou manquant, si seulement il vit, réside dans le Sopadhiśeṣa. Quand la vie est épuisée, il réside dans le Nirupadhiśeṣa.

L'auteur du traité s'est exprimé comme il l'a fait dans l'intérêt des disciples pour qu'ils comprennent plus facilement. [P. 148, col. 2, l. 20.]

On demande si la disjonction (*visaṃyoga*) acquise par le Pṛthagjana ou par le Śaikṣa rentre (*saṃgṛhīta*) dans l'un ou l'autre des deux Nirvāṇadhātus.—Ni dans l'un ni dans l'autre. La disjonction acquise par le Pṛthagjana est nommée coupure (*prahāṇa*), détachement (*virāga*), destruction (ou cessation, *nirodha*), vérité (*satya*) ; elle n'est pas nommée « connaissance-complète » (*parijñā*, Kośa, V, p. 110), fruit de la vie religieuse (*śrāmaṇyaphala*, Kośa, VI, p. 241), Sopadhiśeṣa ou Nirupadhiśeṣanirvāṇadhātu. La disjonction acquise par le śaikṣa est nommée *prahāṇa*, *virāga*, *nirodha* et *satya* ; dans certains cas, est nommée *parijñā* ; dans certains cas, n'est pas nommée *parijñā* ; dans certains cas, est nommée *śrāmaṇyaphala* ; dans certains cas, n'est pas nommée *śrāmaṇyaphala* ; n'est pas nommée Sopadhiśeṣa ou Nirupadhiśeṣanirvāṇadhātu. La disposition acquise par l'Aśaikṣa est nommée *prahāṇa... śrāmaṇyaphala*. A certain moment [: aussi longtemps que vit l'Aśaikṣa], elle est nommée Sopadhiśeṣanirvāṇadhātu. A certain moment [: quand la vie de l'Aśaikṣa prend fin], elle est nommée Nirupadhiśeṣanirvāṇadhātu. [P. 168, col. 3, l. 1.]

La Vibhāṣā, cahier 34, p. 168, col. 3 ; p. 171, col. 2, l. 7, commente Jñānaprasthāna : « Le Nirvāṇa est-il *śaikṣa*, *aśaikṣa*, *naivaśaikṣanāśaikṣa* ? » Elle établit que le Nirvāṇa est *naivaśaikṣanāśaikṣa* contre les Vātsīputrīyas pour qui le Nirvāṇa est des trois sortes, contre les Vibhajyavādins qui ont deux théories : 1. le Nirvāṇa est d'abord *naivaśaikṣanāśaikṣa* et devient ensuite *śaikṣa* ; il est d'abord *aśaikṣa* et devient ensuite *śaikṣa* ; 2. le Nirvāṇa est des trois sortes. — Voir Kośa, VI, p. 232-3 ; Dhammasaṅgaṇi, 1017.

(*A suivre*)

LES INSCRIPTIONS MALAISES DE ÇRĪVIJAYA

Par G. CŒDÈS,

Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

INTRODUCTION.

Comparée à l'épigraphie javanaise, dont l'inventaire comprend plusieurs centaines de numéros, l'épigraphie de Çrīvijaya est singulièrement pauvre : elle se réduit actuellement à cinq inscriptions dont trois ont été trouvées à Sumatra (infra : I, II, III), une dans l'île de Bangka (IV), et une sur la Péninsule Malaise (1). Les inscriptions de Kalasan (2) et de Kĕlurak (3) à Java, qui ont pour auteur un roi de la dynastie des Çailendra, font actuellement l'objet d'un litige (4) sur lequel j'aurai sans doute l'occasion de revenir ; celles de Pagar Ruyong (5), Batu Beragung (6), Padang Chandi (7) et Kubur Raja (8) à Sumatra sont postérieures à la chute de Çrīvijaya (9) et émanent du Malāyu (10). Les rois de Çrīvijaya, — même si, d'accord avec M. Stutterheim, on les dépossède de cette période sumatranaise de l'histoire de Java que leur avait attribuée M. Krom (11), — ont joué en Indonésie un rôle de premier plan attesté par les textes chinois et arabes (12) et par l'épigraphie indienne (13), mais ils ont aussi

(1) Inscription sanskrite de Vat Sêma Mương (Ligor) connue précédemment sous le nom (inexact) de Vieng Sa (*BEFEO.*, XVIII, 6, p. 29).

(2) Publiée par Brandes, *Tijd.*, XXXI, 1886, p. 240 ; R. G. Bhandarkar, *J. Bomb. branch RAS.*, XVII, n° 47, 1887, p. 1 ; Bosch, *Tijd.*, LXVIII, 1928, p. 57.

(3) F. D. K. Bosch, *De Inscriptie van Kĕloerak*, Tijd., LXVIII, 1928, p. 1.

(4) W. F. Stutterheim, *A Javanese period in Sumatran history*, Surakarta, 1929.— F. D. K. Bosch, *Bespreking van Dr. W. F. Stutterheim, A Javanese period in Sumatran history*, Tijd., LXIX, 1929, p. 135. — Mus, CR. du mémoire de Stutterheim, *BEFEO.*, XXVIII, p. 515.

(5) Publiée par R. Friederich, *Verh.*, XXVI, 1854-1857, p. 31 ; Kern, *Bijdr.*, 1873, p. 188 (= *V. G.*, VI, p. 265) ; N. J. Krom, *Oudh. Verslag*, 1912, p. 51.

(6) Publiée par Kern, *Bijd.*, 1872, p. 289, et 1877, p. 159 (= *V. G.*, VI, p. 249).

(7) Publiée par Kern, *Tijd.*, XLIX, 1906, p. 159 (= *V. G.*, VII, p. 163).

(8) Publiée par Kern, *Bijdr.*, 67, 1913, p. 401 (= *V. G.*, VII, p. 215).

(9) Cf. G. Cœdès, *La chute du royaume de Çrīvijaya*, Bijdr., 83, 1927, p. 459.

(10) G. Ferrand, JA., 1922 (2), p. 238.

(11) *De Sumatraansche periode der Javaansche Geschiedenis*, Leiden, 1919.

(12) G. Ferrand, *L'empire sumatranais de Çrīvijaya*, JA., 1922 (2).

(13) Cf. la grande charte de Leyde (*Arch. Surv. Southern India*, IV, p. 206) et la charte de Devapāladeva à Nālandā (EI., XVII, 1924, p. 310 ; — Bosch, *Een Oorkonde van het groote klooster te Nālandā*, Tijd., LXV, 1924, p. 509).

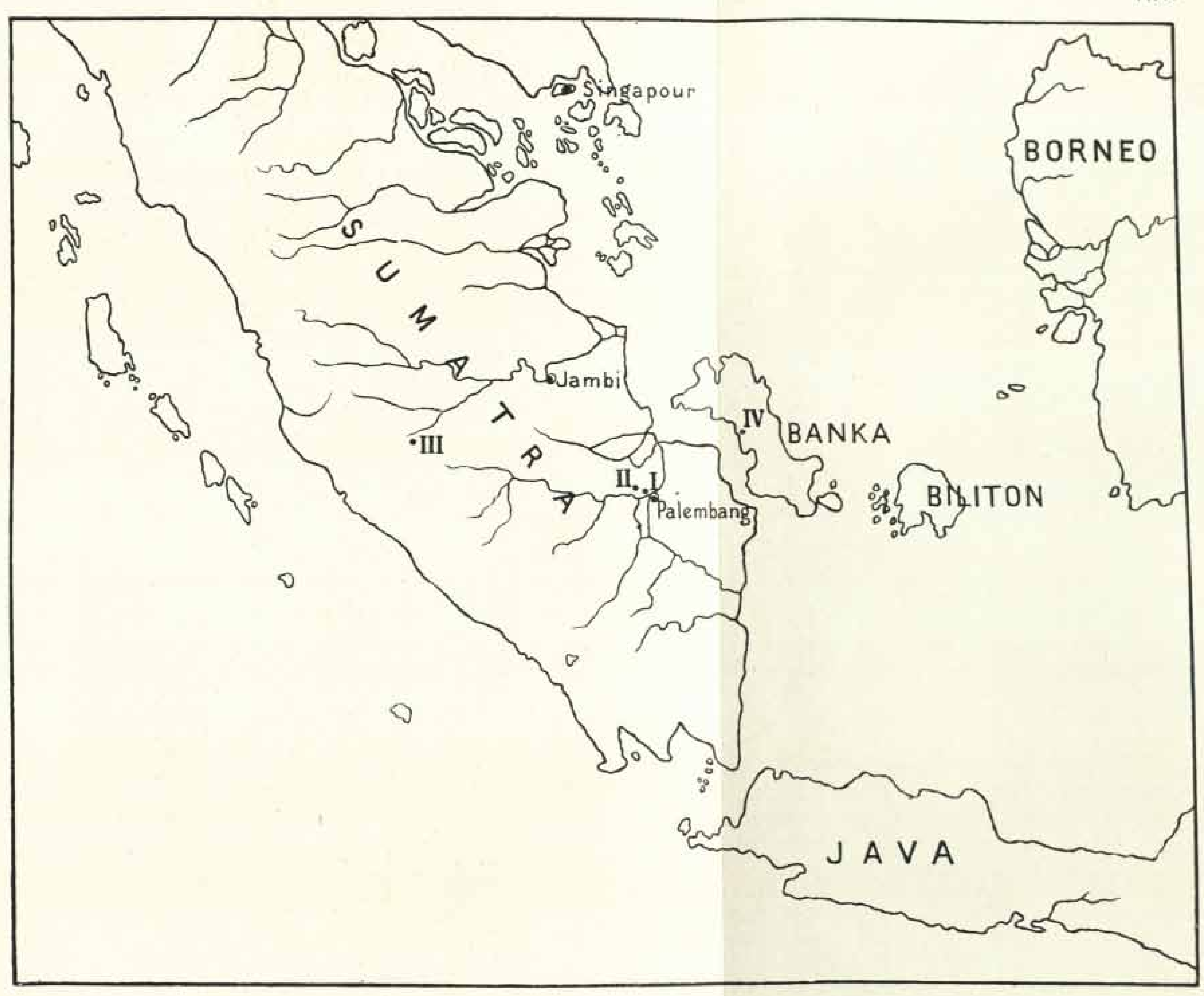
peu écrit qu'ils ont peu construit. La pauvreté archéologique et la pénurie épigraphique du royaume sumatranais contrastent d'une manière surprenante, et encore inexpliquée, avec la richesse de monuments et d'inscriptions dont s'enorgueillit l'île de Java. Si, avec M. Krom, on attribue à l'influence de Çrīvijaya la construction des grands monuments bouddhiques de Java central, l'absence presque complète de vestiges archéologiques à Palembang reste un mystère dont on n'entrevoit pas encore la solution.

Les inscriptions malaises trouvées à Palembang, à Karang Brahi (Jambi) et à Kota Kapur (Bangka) offrent un double intérêt, historique et linguistique : historique, parce qu'avec un ou deux passages de Yi-tsing (1) et quelques mentions d'ambassades dans les Annales chinoises (2), elles sont les seuls documents relatifs aux débuts du royaume de Çrīvijaya (fin du VIIe siècle), — linguistique, parce que ce sont les plus anciens textes malais connus, et, avec les inscriptions chames, les plus anciens textes écrits dans une langue de la famille malayo-polynésienne.

Ces inscriptions ont déjà été publiées : celle de Kota Kapur par Kern (3), celles de Palembang par le Professeur Ph. S. van Ronkel (4), celle de Karang Brahi par le Professeur N. J. Krom (5). Il semblera peut-être superflu et quelque peu prétentieux de reprendre l'étude de textes édités par de tels maîtres. Ce qui m'y décide, c'est d'abord le désir de donner de bonnes reproductions qui font défaut dans les travaux de ces auteurs : le fac-simile de l'inscription de Kota Kapur inséré dans les œuvres de Kern a été exécuté d'après un simple calque, non d'après un estampage, et la photographie de l'inscription de Talang Tuwo (Palembang) publiée dans *Djâwâ* (6) a été prise après que les creux des lettres avaient été blanchis, procédé déplorable qui a pour résultat de rendre certains caractères absolument méconnaissables (Pl. III). Le Service archéologique des Indes Néerlandaises ayant eu l'obligeance de me procurer d'excellents estampages de toutes ces inscriptions, qu'il a bien voulu m'autoriser à publier, je suis en mesure de donner au *Bulletin* la primeur de reproductions fidèles et vraiment scientifiques, sauf pour l'inscription de Kĕdukan Bukit qui est gravée sur une pierre arrondie et dont il est impossible de déployer l'estampage à plat pour la photographie (Pl. II).

D'autre part, une étude attentive de l'inscription de Talang Tuwo à la lumière des textes bouddhiques, en même temps qu'elle me permettait

(1) Cités par Ferrand, *loc. cit.*, p. 3.
(2) *Ibid.*, p. 7.
(3) *Bijdr.*, 67, 1913, p. 393 (= *V. G.*, VII, p. 205).
(4) *Acta Orientalia*, II, 1924, p. 12.
(5) *Tijd.*, LIX, 1920, p. 426.
(6) L. C. Westenenk, *Uit het land van Bitterlong (Zuid-Soematra)*, Djâwâ, I, 1921, p. 5.



CARTE INDIQUANT LES POINTS D'OÙ PROVIENNENT LES QUATRE INSCRIPTIONS DE ÇRĪVIJAYA.

(P. 29.)

d'arriver à une traduction plus satisfaisante que celle de M. van Ronkel, m'a permis de déterminer le sens de plusieurs mots qui avaient mis en défaut la science et l'ingéniosité de Kern, et d'améliorer ainsi sur plusieurs points sa traduction de l'inscription de Kota Kapur.

Enfin, la langue de ces textes ayant fait l'objet d'intéressantes remarques de Kern, puis de MM. Blagden (1), Bosch (2), Ferrand (3) et van Ronkel, j'ai cru utile de les réunir avec les miennes sous la forme d'un lexique énumérant tous les mots qui apparaissent dans les quatre inscriptions.

Au seuil de cette étude, je tiens d'abord à saluer la mémoire de Kern qui, après avoir rendu aux études indochinoises l'inestimable service de fonder l'épigraphie cambodgienne, a par sa magistrale publication de l'inscription de Kota Kapur ajouté à tant d'autres titres de gloire celui d'avoir créé l'épigraphie de Çrīvijaya.

Je tiens aussi à exprimer publiquement à M. le Professeur van Ronkel mon regret d'avoir eu si souvent à m'écarter de ses traductions, mais je ne doute pas qu'il ne veuille bien accueillir et examiner mes critiques avec le même esprit d'impartialité qui les anime.

Note sur la transcription. — Les inscriptions malaises de Çrīvijaya étant écrites au moyen d'un alphabet indien et contenant un très grand nombre de mots sanskrits, j'ai adopté le système de translitération en usage pour les textes sanskrits. C'est d'ailleurs celui qui a été employé par Kern et par M. van Ronkel, sauf cependant sur un point assez important : la transcription du signe de l'anusvāra représenté dans ces textes, comme dans l'Inde propre et en Indochine, par un petit cercle ou un gros point placé au-dessus de l'akṣara dont la voyelle est nasalisée. Kern rend ce signe par *ṅ* guttural et M. van Ronkel par *n̄g*, même dans les mots sanskrits où c'est l'anusvāra *ṃ* que l'on attend. La transcription de Kern et de M. van Ronkel est évidemment basée sur le fait que les mots malais affectés dans les inscriptions du signe de l'anusvāra sont prononcés actuellement avec une nasalisation gutturale figurée dans les romanisations par *ṅ*, ŋ ou *ng*, et que dans les alphabets indonésiens le signe correspondant à celui de l'anusvāra sanskrit représente une nasale gutturale. Selon Kern, la prononciation gutturale de l'anusvāra est ancienne : les graphies *vaṅça*, *siṅha*, *triṅçat*, etc., de l'inscription de Čangal, dont on trouve d'autres exemples au Cambodge et dans l'Inde propre, prouvent qu'à l'époque ancienne, « dans quelques parties de l'Inde aussi bien qu'au Cambodge et à Java, l'anusvāra avait la prononciation gutturale qu'il a conservée dans les alphabets javanais, balinais, batak, Lampong » (*Verspr. Geschr.*, VII, p. 125). Cette

(1) *J. Straits branch RAS.*, 64, 1913, p. 69 et 65, 1913, p. 37.
(2) Citées par M. van Ronkel dans son article de *Acta Orientalia*.
(3) CR. de Cœdès, *Le royaume de Çrīvijaya*, JA., 1919 (2), p. 150 et suiv.

observation est probablement juste, seulement la transcription du signe de l'anusvāra par *ṅ* ou *ng* a le grave inconvénient de confondre dans la romanisation deux signes bien distincts dans l'alphabet indien, l'anusvāra et la nasale gutturale, et cette confusion n'a pas été sans provoquer de curieuses méprises. C'est ainsi que M. C. O. Blagden met phonétiquement sur le même plan les mots *urang, pulang*, etc., écrits dans le texte original avec l'anusvāra, et les mots *dagan, jāngan*, écrits avec la nasale gutturale (*J. Str. branch RAS.*, 65, 1913, p. 37). Kern lui-même est victime de sa transcription lorsqu'il fait cette remarque inattendue (*loc. cit.*, p. 213) : « La graphie *dalañña* est étrange, ce mot devait sans doute être prononcé *dalañña* par assimilation de *dalaṃña*. Il me semble que l'orthographe ancienne devait être *dalaṃña*. » Or, *dalaṃña* est précisément la forme donnée par le texte (infra, Inscr. IV, l. 3) et la graphie *dalañña* devant laquelle s'étonne Kern n'est que le résultat de sa transcription du signe de l'anusvāra par *ṅ*. De même, à propos de *nitānaṃ* (Inscr. II, l. 2), M. van Ronkel écrit (*loc. cit.*, p. 15) : « La racine *tanang* n'existe pas à côté de *tanam*, mais les mutations entre les nasales finales *m*, *n* et *ng* sont bien connues. » La représentation de la nasale labiale à la finale par l'anusvāra est courante en sanskrit et *tanang* est une forme créée par la transcription adoptée par l'auteur. En fait, si dans la plupart des mots malais l'anusvāra correspond actuellement à une prononciation gutturale, dans tous les mots sanskrits des inscriptions (*saṃbodhi*, *svayaṃbhū*, etc.) et dans quelques mots malais (*nitānaṃ*, *niminuṃ*, *dalaṃ*) il correspond à une nasale labiale. La règle suivant laquelle l'anusvāra aurait eu, dès cette époque, la prononciation gutturale qu'il a maintenant dans les alphabets indonésiens n'est donc pas aussi absolue que le pensait Kern. Aussi ai-je jugé préférable de le transcrire partout par le signe habituel *ṃ*, translitération purement mécanique qui ne préjuge de rien et évitera les confusions dont je viens de donner des exemples.

I. — INSCRIPTION DE KĔDUKAN BUKIT (PALEMBANG)
(Planche II).

Cette inscription a été découverte par M. Batenburg, le 29 novembre 1920, chez une famille malaise du village de Kĕdukan Bukit, au bord du Sungei Tatang, affluent du Musi, au pied de la colline de Bukit Seguntang qui s'élève au Sud-Ouest de la ville actuelle de Palembang ([1]). Cette trouvaille est mentionnée dans le rapport archéologique pour le quatrième trimestre de 1920 (*Oudheidkundig Verslag*, 1920, p. 117), en même temps que la découverte de l'inscription de Talang Tuwo. Dans son article *Uit het Land van Bittertong*, publié dans la revue *Djâwâ* (vol. I, 1921, p. 5), M. L. C. Westenenk ne parle que de cette dernière, mais dans un autre article intitulé *Boekit Segoentang en Goenoeng Mahameroe uit de Sedjarah Melajoe* (Tijd., LXIII, 1923, pp. 221 et 226), il fait allusion à une seconde inscription découverte à Palembang. Cette inscription de Kĕdukan Bukit était complètement inconnue avant sa publication par M. van Ronkel dans *Acta Orientalia*, vol. II, 1924, p. 19. Elle a été signalée et étudiée par M. Krom dans son *Hindoe-Javaansche Geschiedenis*, p. 119.

L'inscription qui compte dix lignes est gravée sur un gros galet arrondi (déposé au Musée de Batavia sous la cote D 146), mesurant approximativement 45 cm. sur sa plus grande longueur et 80 cm. de circonférence. Elle est bien conservée sauf la fin des trois dernières lignes qui a disparu par suite d'une cassure. La forme arrondie de la pierre rend très difficile la prise d'un bon estampage ; celui qu'a bien voulu m'envoyer le Service archéologique des Indes Néerlandaises m'a été d'un grand secours, mais il est impropre à la reproduction. J'ai dû me contenter de donner ici la photographie de la pierre elle-même : les lettres ont malheureusement été blanchies et quelques-unes se trouvent déformées.

([1]) Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Bosch, qui ajoute que la découverte de cette inscription lui fut annoncée le 30 novembre par M. L. C. Westenenk, résident de Palembang. D'après ce dernier, la pierre était depuis longtemps en possession de cette famille qui l'utilisait comme « mascotte » au moment des courses de bateaux. Voir la carte des environs de Palembang reproduite par M. Westenenk dans les deux articles de *Djâwâ* et du *Tijdschrift* mentionnés ci-dessus.

TEXTE.

(1) *svasti çrī çakavarṣātīta 605* (1) *ekādaçī çu*(2)*klapakṣa vulan vaiçākha ḍapunta hiyaṃ* (2) *nāyik di* (3) *sāmvau* (3) *mañalap siddhayātra di saptamī çuklapakṣa* (4) *vulan jyeṣṭha ḍapunta hiyaṃ* (2) *marlapas dari minãña* (5) *tãmvan* (4) *mamãva yaṃ vala dualakṣa dañan ko-* (6) *duaratus cāra di sāmvau dañan jālan sarivu* (7) *tlurātus* (5) *sapulu dua vañakña dātaṃ di mata jap* (6) (8) *sukhacitta* (7) *di pañcamī çuklapakṣa vula*[*n*] -- (9) *laghu mudita* (8) *dātaṃ marvuat vanua* --- (10) *çrīvijaya siddhayātra subhikṣa* ---

TRADUCTION.

Prospérité ! Fortune ! En çaka 605, le onzième jour de la quinzaine claire du mois de Vaiçākha, Sa Majesté monta en bateau pour aller chercher la puissance magique. Le septième jour de la quinzaine claire du mois de Jyeṣṭha,

---

(1) Le chiffre des centaines est sûr (v. infra, p. 51) ; quant à celui des unités, ce ne peut être que 4 ou 5, mais 5 est plus probable.

(2) M. van Ronkel lit *hyang*, ne tenant pas compte de la voyelle *i*, qui est cependant très nette.

(3) Sur ce mot, v. infra, p. 36. La diphtongue *au* est sûre.

(4) M. van Ronkel lit ces caractères : *minānga hāmwar*. Des trois derniers caractères de la ligne 4, l'antépénultième est certainement *mi* ; les deux suivants, moins distincts, ne laissent guère le choix qu'entre les lectures *nāña* et *rāña*, mais celle de M. van Ronkel est la plus vraisemblable. Le premier caractère de la ligne 5 est sûrement *tā* et non pas *hā* ; le groupe *mva* est très net ; quant au caractère final, il ressemble plus à *n* qu'à *r*.

(5) La lecture de M. van Ronkel, *tmu*, est inexacte et l'a du reste embarrassé. Le groupe est nettement *tlu* « trois », qui donne le sens attendu.

(6) Le dernier caractère visible de la ligne 7 n'est presque certainement pas *ya*, comme l'a lu M. van Ronkel. C'est soit un *da*, soit un *ja* (dont je crois voir le trait horizontal médian) suivi d'un second caractère surmonté du virāma. Il me semble distinguer les extrémités supérieures des deux traits verticaux de la lettre *p*.

(7) M. van Ronkel lit *suka*, comme en malais moderne, mais le *kh* est très net.

(8) La lecture de M. van Ronkel, *mudik* « remonter », donne un sens acceptable, mais le caractère lu *k* par cet auteur est plus probablement un *t* qui n'est d'ailleurs pas surmonté du virāma.



A



B



C

Inscription de Kédukan Bukit (I). — A : lignes 1 à 5; B: lignes 4 à 8; C: lignes 6 à 10.
(P. 33.)

le roi se libéra de . . . . . ([1]). Il conduisit une armée de vingt mille (hommes) ; des suivants ([2]) . . . au nombre de deux cents se déplaçant ([3]) en bateau, des suivants à pied au nombre de mille trois cent douze arrivèrent en présence (du roi ?), ensemble ([4]), le cœur joyeux. Le cinquième jour de la quinzaine claire du mois de . . . , léger ([5]), joyeux, vint et fit le pays ([6]) . . . Çrīvijaya, doué de puissance magique, riche . . .

Remarques.

Quel est au juste l'objet de cette inscription ? Bien que M. van Ronkel ne se soit pas expliqué clairement à ce propos, il résulte de sa traduction que pour lui le texte commémore la montée ou le débarquement du roi à Sāmbo,

---

([1]) M. van Ronkel considère *Minãña Hãmvar* comme un nom de lieu ou de pays, d'ailleurs inconnu. On pourrait peut-être interpréter *minãña* comme un substantif abstrait formé avec le suffixe *-a* (v. infra, p. 63), et tiré d'une forme passive de la racine verbale *mañ* (sur l'infixe *-in-*, cf. p. 64) ; cette racine serait celle qui apparait sous la forme redoublée *maṃmaṃ* à la ligne 10 de l'inscription de Kota Kapur et qui signifie « jurer » : *m-in-ãñ-a* (avec allongement de l'*a* sous l'influence du suffixe [v. infra, p. 62]) serait « ce qui a été juré », c. à d. par exemple un serment. *Tamvan* est encore plus embarrassant : s'il était possible d'établir quelque rapport entre ce mot et batak *amban* « lien », le sens de la phrase serait que le roi se libéra du serment qui le liait (à un suzerain ?). Cette expression rappellerait celle qui est employée par l'inscription sanskrite de Bàksĕi Čăṃkrŏṅ pour dire que les rois des Kambuja se proclamèrent indépendants : *apāstabalibandha* « rejetant les liens du tribut » (JA., 1909 [1], p. 489), et le roi de Çrīvijaya aurait par la magie (*siddhiyātrā*) accompli ce qu'accomplit au siècle suivant le roi du Cambodge Jayavarman II. Celui-ci, revenu de Java, institua un rituel magique pour se libérer de sa dépendance (*āyatta*) vis-à-vis de Java (*BEFEO.*, XV, 2, pp. 62 et 71). Mais tout cela est tellement hypothétique que je me refuse à en faire état dans la traduction.

([2]) M. van Ronkel considère *dañan* comme une autre orthographe de la copule *dṅan* (mod. *dĕngan*), mais la phrase dans ce cas se construit assez mal. Malais *dĕngan* a aussi le sens de « serviteur » ; batak *dongan* signifie « compagnon ». Il s'agit apparemment de la suite du roi.

([3]) Au lieu du sens de « guide » que M. van Ronkel donne à *cāra*, je préfère celui de « action de se déplacer » que ce mot a aussi en sanskrit.

([4]) *Di-mata* « en vue de, en présence de » est sûr, mais *jap* « tous ensemble » l'est beaucoup moins : aussi la traduction reste-t-elle assez hypothétique.

([5]) M. van Ronkel a pris *laghu* pour le nom d'un mois : il aurait dû donner une référence. La *Bṛhatsaṃhitā* qualifie bien de *laghu* les nakṣatra *Hasta*, *Açvinī* et *Puṣya* (XCVIII, 9), mais je n'ai jamais rencontré cet adjectif employé pour désigner un mois. Le mot suivant étant *mudita*, et non pas *mudik* « monter », rien n'empêche de prendre *laghu* dans son sens ordinaire.

([6]) M. van Ronkel traduit *vanua* par « forteresse ». Dans les inscriptions de Karang Brahi et de Kota Kapur, ce mot a son sens ordinaire de « pays, royaume » ; je ne vois pas de raison pour lui en donner un autre ici.

sa délivrance de Minãña Hãmbar, son arrivée à Mataya, et finalement la fondation de la forteresse de Çrīvijaya. J'ai indiqué dans les notes du texte et de ma traduction que les lectures *sãmvo*, *minãña hãmvar*, *mataya* sont inexactes : d'ailleurs, rien dans le contexte ne prouve que ces noms soient des toponymes. Je ne reviendrai pas sur les deux derniers de ces termes dont la lecture reste douteuse ; mais mon interprétation du premier appelle quelques explications.

M. van Ronkel ayant lu *sãmvo* et prenant ce mot pour un toponyme, s'était demandé (p. 19) si ce terme ne serait pas de nature à jeter quelque lumière « sur le nom énigmatique de *Samboja(ya)* = *San-fo-ts'i* à côté de Çrīvijaya, et si ce *Sãmbo* ne serait pas celui qui est mentionné dans le Sĕjarah Malayu. » M. van Ronkel aurait pu trouver d'ingénieux arguments en faveur de cette double hypothèse dans les *Researches on Ptolemy's geography*, pp. 617-619, dans un passage où Gerini, par sa méthode habituelle, identifie le *Sambo(r)* des Annales malaises (éd. Shellabear, p. 39 ; trad. Leyden, p. 39) avec l'îlot *San-fo* (*San-fo siu*) placé par une carte chinoise de l'an 1339 (*J. North-China branch RAS.*, XXI, 1886) en face de l'embouchure de la rivière de Jambi, et conclut : « Though this term has disappeared, unless still represented partially and in a corrupt form in the strait now called *Sabayoro*, west of Singkep Island, the record of it is QUITE SUFFICIENT to prove that *Śambhu* or *Śambhor*, the old designation of the straits leading to Palembang from the North, MUST have come to them from the name of their southern terminus, i. e. the Palembang district itself, which name MUST therefore have been *Śambhu*, *Śambhor*, or a derivative of it, say, *Śambhujaya* or *Śambhujā*. » Avant d'adopter ces brillantes identifications, il faudrait d'abord être certain que l'îlot de *San-fo* situé sur la carte de 1339 juste au-dessus de Kieou-kiang (= Palembang) n'est pas né de quelque confusion avec *San-fo-ts'i*, et que *San-fo-ts'i* n'est pas, comme l'a proposé Aurousseau (*BEFEO.*, XXIII, p. 477) issu d'une faute de scribe pour *Che-fo-ts'i* = Çrīvijaya. Je préfère pour ma part une interprétation beaucoup plus terre à terre, et j'ai adopté celle de M. Poerbatjaraka, mentionnée par M. Krom (*Hindoe-Javaansche Geschiedenis*, p. 119, n. 2), d'après laquelle le mot lu *sãmvo* par M. van Ronkel ne serait autre que vieux-javanais *sambo* (1) « bateau » (cf. Rāmāyaṇa javanais, éd. Kern, XXII, 32). La lecture rectifiée ne peut que renforcer cette hypothèse, car la forme *sãmbau* est évidemment celle qui a été empruntée par les Cambodgiens et les Siamois (khmèr *sãṃbau*, pron. *sampou* ; siamois *sãṃbhau*, pron. *samphao*) pour désigner la jonque de haute

(1) JUYNBOLL, *Kawi-Balineesch-Nederl. Glossarium* donne la forme *samboṅ*, mais il cite *sambo* comme la graphie donnée par l'édition du Rāmāyaṇa, et rapproche le mot de malgache *sambu*.

mer que ces peuples, peu navigateurs, n'ont guère pu connaître que par les Indonésiens ou les Chinois.

Adoptant pour *sāmbau* le sens de « bateau », j'interprète le texte de la façon suivante : le roi se rendit d'abord en bateau dans un lieu, non précisé, où il acquit une puissance magique qui lui permit le mois suivant de se libérer (de quelque chose dont la lecture n'est malheureusement pas certaine) ; ensuite de quoi il conduisit son armée et sa suite, tant en bateau (*di sāmbau*) que par terre (*jālan*), en procession solennelle et joyeuse (*sukhacitta, laghu, mudita*) et fit apparemment une cérémonie pour conférer à son royaume les pouvoirs surnaturels qu'il avait été chercher au cours de son voyage (*siddhiyātrā*).

Si l'inscription gravée sur le galet de Kĕdukan Bukit ne relate pas, comme le pensait M. van Ronkel, la fondation de la forteresse de Çrīvijaya [1], elle doit cependant, à mon sens, commémorer un événement important de l'histoire du royaume sumatranais. Dans les pays hindouisés d'Indochine et d'Indonésie, la fondation d'un royaume, d'une dynastie, s'accompagnait de pratiques magiques auxquelles l'épigraphie fait allusion (cf. Bosch, *Het Lingga-Heiligdom van Dinaja*, Tijd., LXIV, 1924, p. 227). Antérieure d'un an à l'inscription de Talang Tuwo (II) qui relate en 684 A. D. la fondation d'un jardin aux portes de la capitale, de trois ans à celle de Kota Kapur (IV) « gravée (en 686) au moment où l'armée de Çrīvijaya s'en allait châtier Java », précédant de peu la conquête du Malāyu à laquelle Yi-tsing vers 690 fait allusion comme à un événement tout récent (*BEFEO.*, IV, p. 328), l'inscription gravée en 683 A. D. sur le galet trouvé au pied du Bukit Seguntang, la montagne sacrée d'où les rois de Çrīvijaya tiraient peut-être leur nom dynastique de « rois de la montagne » (*Çailendra*, cf. Blagden, *J. Straits branch RAS.*, 81, 1920, p. 26), est à n'en pas douter un document de grande importance pour l'histoire de Çrīvijaya, et peut-être le premier qui ait été gravé par ordre d'un de ses premiers rois.

---

(1) Krom, *loc. cit.*, p. 119, repousse cette interprétation parce que les Chinois connaissaient déjà le nom de Çrīvijaya avant 678. En fait, d'après les dépouillements de M. Pelliot (*Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 334), la première mention du *Che-li-fo-che* dans les Annales chinoises se rapporte à des ambassades qui furent envoyées à la cour de Chine de la période *hien-heng* (670-673) à la période *k'ai-yuan* (713-741). La mention du royaume de *Kin-*(pour *Che-*) *li-p'i-che* se rapporte peut-être à une période un peu antérieure (*Ibid.*, p. 324, n. 5).

II. — INSCRIPTION DE TALANG TUWO (PALEMBANG)
(Planches III et IV).

Talang Tuwo est situé à l'ouest de Palembang, à environ 5 kilom. à vol d'oiseau au nord-ouest du Bukit Seguntang. C'est là que, le 17 novembre 1920, M. L. C. Westenenk, résident de Palembang, découvrit dans une plaine marécageuse une pierre dont la face reposant sur le sol portait une inscription de quatorze lignes, très bien conservée. Le rapport archéologique pour le quatrième trimestre de 1920 (*Oudheidkundig Verslag*, 1920, p. 117) mentionna cette découverte et l'envoi de la pierre au Musée de Batavia (cote : D 145), en même temps que M. L. C. Westenenk publiait dans le premier numéro de la revue *Djâwâ* (I, 1921, p. 5) une photographie de l'inscription (Pl. III) et annonçait que, suivant un premier déchiffrement de M. Bosch, celle-ci daterait de 606 çaka (684 A. D.).

M. L. C. Westenenk ayant eu la grande amabilité de me faire part de sa trouvaille le lendemain même, et de m'envoyer peu après un tirage à part de son article de *Djâwâ*, je l'informai que l'importance de ce texte m'engageait à en publier sans retard une transcription avec un essai de traduction. M. van Ronkel m'écrivit quelque temps après qu'il préparait de son côté, en collaboration avec M. Bosch, une étude sur les deux inscriptions de Palembang (I et II). Je lui répondis aussitôt que je lui laissais bien volontiers la primeur de ce travail de déchiffrement. Son article ne parut que trois ans après, dans le vol. II d'*Acta Orientalia* (p. 12 : *A preliminary notice concerning two old Malay inscriptions in Palembang, Sumatra*), presque en même temps que, dans un compte-rendu de *L'Empire sumatranais de Çrīvijaya* de M. Ferrand (*BEFEO.*, XXIII, p. 473, n. 2), je donnais la transcription des deux premières lignes de l'inscription de Talang Tuwo. M. N. J. Krom la cite dans son *Hindoe-Javaansche Geschiedenis* (p. 118) et en donne un résumé d'après le mémoire de M. van Ronkel.

Le texte comprend 14 lignes gravées sur un bloc de grès : la surface inscrite couvre 50 cm. × 80 cm. L'écriture est très lisible et bien conservée, sauf deux ou trois caractères à la fin des lignes. La transcription de M. van Ronkel est généralement correcte, sauf quelques erreurs que je signale en note, mais elle ne reproduit pas la ponctuation, indiquée dans l'original par un gros point, et ne distingue que rarement les voyelles longues des voyelles brèves : c'est ainsi que l'allongement de la voyelle finale d'un mot devant le suffixe *-ña*, qui est de règle dans ces textes (cf. infra, p. 62), n'apparaît que sporadiquement dans sa transcription.



Inscription de Talang Tuwo (II) (photographie de la pierre).
(P. 38.)

TEXTE.

(1) ‖*svasti* ° *çrī çakavarṣātīta 606 diṃ dvitīya çuklapakṣa vulan caitra* ° *sāna tatkālāña parlak çrīkṣetra* [1] *ini* ° *niparvuat* (2) *parvāṇḍa punta hiyaṃ* [2] *çrī jayanāça* [3] ° *ini praṇidhānāṇḍa punta hiyaṃ* ° *savañakña yaṃ nitānaṃ di sini* ° *ñiyur pinaṃ hanāu* ° *ru*(3)*mviya dñan samiçrāña* [4] *yaṃ kāyu nimākan vuaḥña* ° *tathāpi hāur vuluḥ pattuṃ ityevamādi* ° *punarapi yaṃ parlak vukan* (4) *dñan tavad talāga savañakña yaṃ vuatku* [5] *sucarita parāvis prayojanākan puṇyāña sarvvasatva sacarācara* ° *varo pāyāña tmu* (5) *sukha* ° *di āsannakāla di antara mārgga lai* ° *tmu muaḥ ya āhāra dñan āir niminuṃña* ° *savañakña vuatña huma parlak mañcak mu*-(6)*aḥ ya maṃhidupi paçu prakāra* ° *marhulun tuvi vṛddhi muaḥ ya jāñan ya niknāi savañakña yaṃ upasargga* ° *pīḍanu* [6] *svapnavighna* ° *varaṃ vua*-(7)*tāña kathamapi* ° *anukūla yaṃ graha nakṣatra parāvis diya* ° *nirvyādhi ajara kavuatanāña* ° *tathāpi savañakña yaṃ bhṛtyāña* (8) *satyārjjava dṛḍhabhakti muaḥ ya dya* ° *yaṃ mitrāña tuvi jāñan ya kapaṭa* [7] *yaṃ viniña mulaṃ anukūla bhāryyā muaḥ ya* ° *varaṃ sthā*(9)*nāña lāgi cūri ucca vadhāña* [8] ° *paradāra di sāna* ° *punarapi tmu ya kalyāṇamitra* ° *marvvañun vodhicitta dñan maitri* – (10) – *dhāri* [9] *di daṃ hyaṃ ratnatraya*

---

(1) Dans sa transcription, M. van Ronkel donne *śra(?)kṣetra* et dans sa traduction *śrī(?)kṣetra*. La voyelle ī est nette sur l'estampage.

(2) M. van Ronkel transcrit *parwaṇḍa punta hyang*. L'ā long de *parvāṇḍa* et l'i de *hiyaṃ* ne sont pas douteux.

(3) Dans *BEFEO.*, XXIII, p. 473, n. 2, j'ai transcrit ce nom *Jayanāga*, lecture signalée par M. Krom, *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 118, n. 10. C'est M. van Ronkel qui a raison et la vraie leçon est *Jayanāça*. On peut se demander toutefois si *ça* n'est pas une faute pour *ga* : *Jayanāga* est en effet, comme nom de roi, beaucoup plus vraisemblable que *Jayanāça*, la terminaison *-nāga* étant une de celles qui caractérisent les noms princiers (cf. A. HILKA, *Die altindischen Personennamen*, Indische Forschungen, 3, 1910, p. 144).

(4) La transcription de M. van Ronkel donne *samitraña*, mais c'est probablement un lapsus, car dans son commentaire (p. 15), il écrit *samiçraña*, forme qui n'est d'ailleurs pas tout à fait correcte : l'*a* final de *miçra* s'est allongé devant *-ña*.

(5) M. van Ronkel a lu ce mot *vuatkña*, forme a priori peu vraisemblable qu'il n'a d'ailleurs pas réussi à expliquer. Ce qu'il a pris pour un ñ souscrit est le signe de la voyelle *u*. Dans ces textes, le ñ souscrit a partout sa forme pleine et n'est jamais réduit à un simple trait courbe.

(6) Transcrit *pidanu*, sans signes diacritiques, par M. van Ronkel.

(7) Lu *kapada* par M. van Ronkel.

(8) Le texte semble porter *ucci vadhāñca*.

(9) La lecture de M. van Ronkel : *nibodhi* est sûrement inexacte. L'estampage n'est pas net, mais M. Bosch, qui a bien voulu examiner la pierre pour moi, me confirme l'impossibilité de la lecture de M. van Ronkel et propose *jaṭadhāri*, que j'hésite à adopter : le premier caractère de la ligne 10 peut bien à la rigueur être lu *ṭa*, mais il est sûrement bref ; et le mot proposé s'accorde assez mal avec le contexte. Seuls les mots *maitri* et *dhāri* sont certains.

jñan marsārak dňan daṃ hyaṃ ratnatraya ◦ tathāpi nityakāla tyāga marçila kṣānti marvvañun vīryya rājin (11) *tāhu di samiçrāña çilpakalā parāvis ◦ samāhitacinta ◦ tmu ya prajñā ◦ smṛti medhāvi ◦ punarapi dhairyyamānī mahāsattva* (1) (12) *vajraçarīra ◦ anupamaçakti ◦ jaya ◦ tathāpi jātismara ◦ avikalendriya ◦ mañcak rūpa ◦ subhaga hāsin halap ◦ āde*(13) *yavākya* (2) ◦ *vrahmasvara ◦ jādi lāki ◦ svayaṃbhu ◦ puna*[*ra*]*pi tmu ya cintāmaṇinidhāna ◦ tmu janmavaçitā* (3) ◦ *karmmavaçita ◦ kleçavaçitā* (14) *avasāna tmu ya anuttarābhisamyaksaṃvodhi* ‖ ⁝ ‖ ❋ ‖ ⁝ ‖ —

TRADUCTION.

Prospérité ! Fortune ! En çaka 606, le deuxième jour de la quinzaine claire du mois de Caitra : c'est à ce moment-là que ce jardin (nommé) Çrīkṣetra a été fait sous la direction (4) de S. M. Çrī Jayanāça. Voici le vœu (5) de Sa Majesté :

Que tout ce qui est planté ici, cocotiers, aréquiers, palmiers à sucre, sagoutiers et les divers arbres dont on mange les fruits, ainsi que les bambous *hāur*, *vuluḥ* et *pattum*, et cætera ; et aussi, que les autres (6) jardins avec les barrages, les étangs, et toutes (7) les bonnes œuvres (8) faites par moi, servent au bien (9) de tous les êtres, mobiles ou immobiles, et soient pour eux le meilleur moyen (10) d'obtenir la félicité (11). S'ils ont faim (12) à la halte ou en cours de

---

(1) M. van Ronkel lit *mahāsarvva* qui n'est guère possible. Bien que l'estampage ne soit pas très net, je crois que ma lecture a beaucoup de chances d'être exacte.

(2) Les deux caractères *āde*, que M. van Ronkel a laissés en blanc sont suffisamment nets sur l'estampage.

(3) Lu *wangšitā* (*vaṃçitā*) par M. van Ronkel. Il semble en effet y avoir une trace d'*anusvāra* au-dessus du *va*, mais ce n'est peut-être qu'un défaut de la pierre, et si c'est une faute, elle n'est pas répétée après *karma* et *kleça*.

(4) Ou : par ordre. Sur *parvāṇḍa*, v. lexique, s. v.

(5) Sur le sens technique du mot *praṇidhāna*, que M. van Ronkel a traduit par « prière », cf. infra, p. 43.

(6) M. van Ronkel donne à *vukan* le sens que *bukan* a en malais moderne et traduit « although the gardens be not with dams and ponds », ce qui n'est pas bien satisfaisant. Le sens de « autre » (v. lexique, s. v.) s'impose ici : après avoir parlé du jardin Çrīkṣetra et des plantes qu s'y trouvent (*di sini*), le roi mentionne aussi (*punar api*) les *autres* jardins plantés par lui.

(7) Sur *parāvis*, v. lexique, s. v.

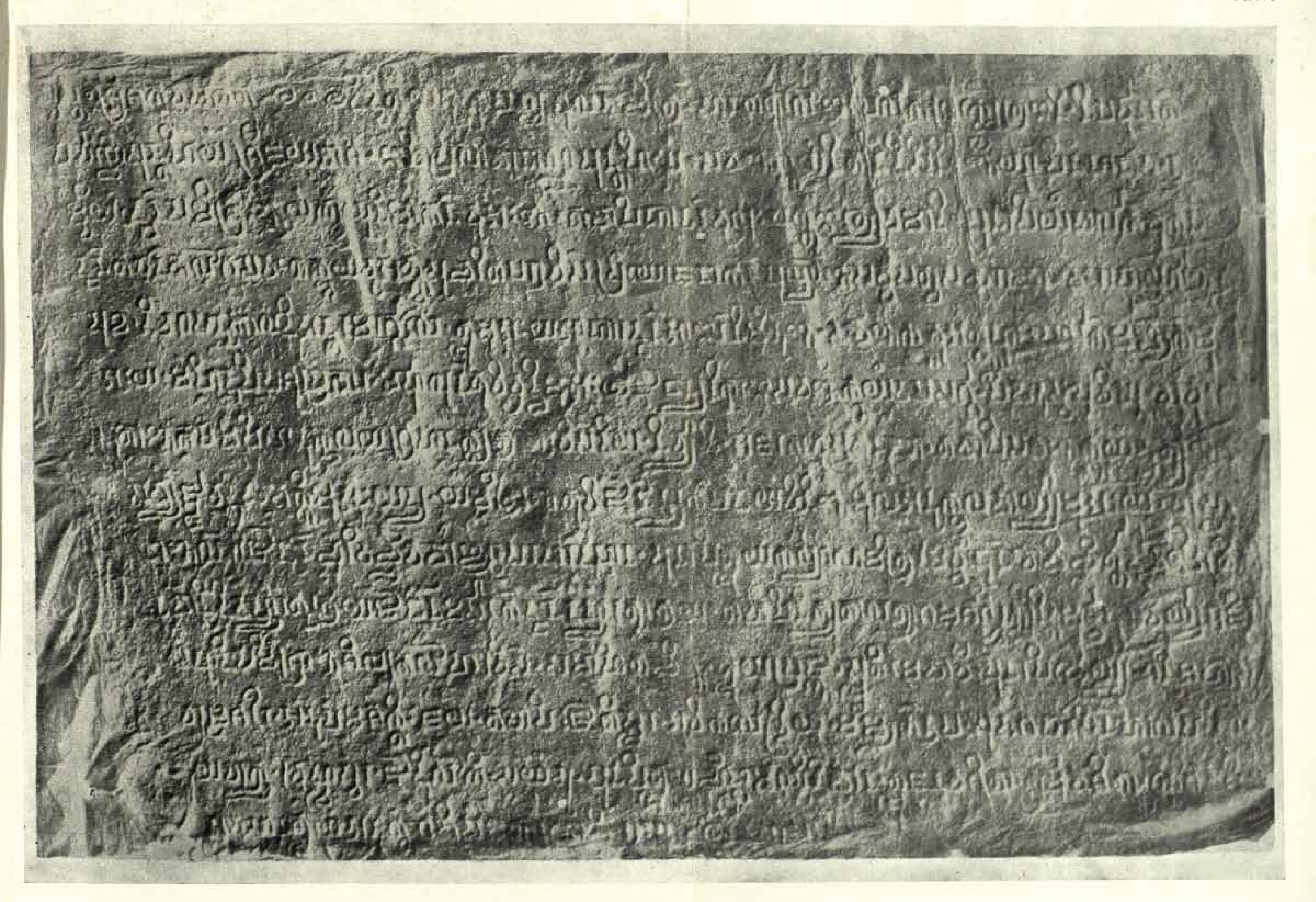
(8) M. van Ronkel traduit *sucarita* comme un adjectif : « well laid ».

(9) M. van Ronkel traduit *puṇya* par « property », prenant ce mot dans le sens qu'il a en malais vulgaire, ce qui est peu vraisemblable à pareille époque et ne donne pas un sens satisfaisant. *Puṇya* est à prendre ici dans son sens bouddhique de « mérite ».

(10) Sur la valeur de *upāya* dans la langue bouddhique, cf. infra, pp. 43-44.

(11) M. van Ronkel construit *sukha* avec ce qui vient ensuite et traduit : « for enjoyment in the immediately succeeding time, upon the intermediate way ». Pour le sens que je donne à *āsannakāla* et *antara mārga*, v. le lexique. La phrase se termine avec *sukha*, et tout ce qui vient après comprend l'énumération des félicités que le roi souhaite aux êtres.

(12) Sur le sens de *lai*, v. lexique, s. v.



Inscription de Talang Tuwo (II) (photographie d'un estampage).
(P. 38.)

route, qu'ils trouvent des alimentset de l'eau à boire. Que tous les défrichements et jardins faits par eux soient pleins (de récoltes). Que le bétail de toute espèce élevé par eux, et aussi que les esclaves possédés par eux ([1]) prospèrent. Qu'ils ne soient atteints d'aucune calamité, ni tourmentés par l'insomnie. Quoi qu'ils fassent ([2]), que toutes les planètes et les constellations leur soient favorables, et qu'ils soient exempts de maladie et de vieillesse durant leurs entreprises ([3]). Et aussi, que tous leurs serviteurs leur soient fidèles et dévoués, et encore que leurs amis ne les trahissent ([4]) pas et que leurs femmes soient pour eux des épouses ([5]) fidèles. Et par surcroît, en quelque place qu'ils se trouvent, qu'il n'y ait en cet endroit-là ni voleurs ([6]), ni violents, ni assassins, ni adultères. De plus, qu'ils possèdent un ami de bon conseil ([7]) ; qu'en eux naisse la pensée de Bodhi ([8]) et l'amitié.....des Trois Joyaux, et qu'ils ne soient pas séparés d'avec les Trois Joyaux ([9]). Et aussi, (qu'ils pratiquent) continuellement la libéralité, l'observance des préceptes, la patience ; qu'en eux naissent l'énergie, l'application, la connaissance de

---

([1]) La traduction de M. van Ronkel « the cattle shall be bred as servants » est suspecte a priori, car *hulun* (malais *ulun*) « esclave » ne s'applique qu'aux humains. Dans tout le passage, depuis *di āsannakāla* (l.5) jusqu'à *paradāra di sāna* (l.9), les propositions principales définissant les souhaits du roi sont placées en apodose, après les propositions subordonnées précisant dans quelles circonstances ces souhaits doivent se réaliser. Toute difficulté disparait dès qu'on interprète le passage d'après cette construction.

([2]) M. van Ronkel, n'ayant pas reconnu la construction par apodose indiquée dans la note précédente, raporte *varaṃ vuatāña* à ce qui précède.

([3]) M. van Ronkel traduit : « healthy and eternally young shall be what is made here ». Les termes *nirvyādhi* et *ajara* peuvent difficilement être appliqués à une plantation. C'est à tous les êtres (*sarvasattva*) que le roi souhaite santé et longévité. Sur la forme *kavuatanāña*, v. lexique, s. v.

([4]) La lecture *kapada*, au lieu de *kapaṭa* « traître », a inspiré à M. van Ronkel cette singulière traduction : « not return to their wives ».

([5]) M. van Ronkel a pris *bhāryya* dans le sens de « serviteur ». Il eût évité cette méprise s'il avait correctement transcrit ce mot avec le signe de la longue *bhāryyā*.

([6]) M. van Ronkel comprend que ce sont les serviteurs (*bhṛtya*, l. 7) qui ne doivent pas commettre les méfaits énumérés ici. Voici d'ailleurs sa traduction de tout ce passage : « But all servants thereof must be true and upright, of faithul truth, and they must be their friends, and not return to their wives, as willing servants, and they may at no place deceive, nor kill, nor commit adultery. »

([7]) Sur le rôle de l'ami de bon conseil dans la carrière des Bodhisattva, cf. Burnouf, *Introduction*, p. 284, n. 1, et les références du dictionnaire de la Pāli Text Society, s. v. *kalyāṇa*, et aussi *Mahāvastu*, I, p. 243, l. 13. Le traité de bouddhisme javanais *Sang Hyang Kamahāyānikan* applique l'épithète de *kalyāṇa* au Vajrācārya, au maître qui initie le novice aux mystères du Vajrayāna (éd. Kats, p. 28 ; cf. Speyer, ZDMG., 1913, p. 360).

([8]) En sanskrit *bodhicittotpāda* : c'est le sujet du célèbre traité *Bodhicittotpādaçāstra* attribué à Vasubandhu.

([9]) Un souhait analogue est formulé dans le *Bodhicaryāvatāra*, X, 32.

tous les arts divers [1] ; qu'ils aient un esprit concentré, possèdent science, mémoire, intelligence. Et de plus, qu'ils soient fermes dans leurs opinions, aient le corps de diamant [2] des Mahāsattva, une puissance sans égale, la victoire, et aussi le souvenir de leurs vies antérieures [3], des sens au complet [4], une forme pleine, le bonheur, le sourire, la tranquillité, une voix agréable, la voix de Brahmā [5]. Qu'ils naissent mâles [6], existant par eux-mêmes [7] ; qu'ils soient le réceptacle de la Pierre merveilleuse [8], jouissent de la maîtrise des naissances, de la maîtrise du karman, de la maîtrise des souillures [9], et qu'ils obtiennent finalement la complète et suprême Illumination.

Remarques.

La version qu'on vient de lire est très différente de celle qu'a donnée M. van Ronkel dans *Acta Orientalia*, non seulement par suite des traductions nouvelles que j'ai cru pouvoir proposer pour certains termes et que j'ai essayé de justifier dans les notes et le lexique, mais surtout à cause de la façon dont j'interprète le sens général du texte. D'après la version de M. van Ronkel, l'inscription de Talang Tuwo relate la fondation d'un parc par Çrī Jayanāça. Ce parc avec tout ce qu'il contient est destiné à servir aux êtres vivants, animaux et plantes. Une série de prescriptions morales sont adressées aux fidèles qui, s'ils les suivent, pourront prétendre aux plus hautes félicités bouddhiques, jusques et y compris la complète Illumination [10].

---

(1) M. van Ronkel traduit ce passage : « They must be constantly sacrificing, and with rock-like patience they shall accomplish strength, industry and knowledge in all manner of handicrafts. » Il ne s'est pas aperçu qu'il y a ici une énumération des six *pāramitā* ou perfections des Bodhisattva (cf. Burnouf, *Lotus*, App. VI, p. 544 ; *Dharmasaṅgraha*, XVII ; etc.).

(2) Sur l'expression *vajraçarīra*, v. infra, p. 55.

(3) *Jātismara* est la première des trois sciences (*vidyā*), la quatrième des cinq (ou six) connaissances transcendantes (*abhijñā*) et la huitième des forces de sagesse (*jñāna* ou *prajñābala*) ; cf. P. Demiéville, *Sur la mémoire des existences antérieures* (BEFEO., XXVII, 283).

(4) *Indriya* a aussi le sens de « qualité morale » : il y en a cinq qui sont la foi (*çraddhā*), la contemplation (*samādhi*), l'énergie (*vīrya*), la mémoire (*smṛti*) et la science (*prajñā*), cf. *Dharmasaṅgraha*, XLVII.

(5) La voix de Brahmā (pāli *brahmassara*) est mentionnée dans *Dīghanikāya*, II, 211 ; *Jātaka*, I, 96 ; V, 336. C'est un des attributs du Buddha.

(6) Ce souhait est exprimé par le *Bodhicaryāvatāra*, X, 30.

(7) *Svayambhū* est une épithète courante du Buddha.

(8) Une stance du *Bodhicaryāvatāra*, IX, 36, éclaire ce souhait : « De même que la Pierre merveilleuse et l'Arbre des souhaits comblent les vœux des créatures, ainsi apparaît le corps du Buddha par suite de ses vœux antérieurs (*praṇidhāna*) et des actes des fidèles eux-mêmes. » (trad. Finot).

(9) Les dix *vaçitā* des Bodhisattva sont énumérées dans *Mahāvyutpatti*, XXVII, et *Dharmasaṅgraha*, LXXIV.

(10) Ce résumé est celui que donne M. Krom, *Hindoe-javaansche Geschiedenis*, pp. 118-110.

La principale critique que l'on peut formuler à l'égard de cette interprétation est qu'elle ne répond pas à la définition que le texte donne lui-même de son contenu. Ce que M. van Ronkel considère comme une prière aux fidèles, et comme l'énoncé de prescriptions morales est intitulé *praṇidhāna*. Or, dans la langue technique du bouddhisme, *praṇidhāna* désigne quelque chose de très précis, qui ne correspond pas à ce que M. van Ronkel a tiré du texte de l'inscription. « *Praṇidhāna*, dit excellemment Burnouf (*Lotus*, p. 551), c'est la demande que l'homme qui aspire à devenir Buddha adresse à un Buddha pour obtenir sa bénédiction, à l'effet de devenir un jour lui-même un Buddha sauveur des hommes. Le mot signifie également, d'une manière générale, le vœu que l'on fait soi-même de ne rien négliger pour arriver à cet état de perfection. » M. S. Lévi (*Mahāyānasūtrālaṃkara*, II, p. 126, n. 1) définit *praṇidhāna* « l'engagement initial pour un candidat à la Bodhi et à partir duquel commence sa carrière de Bodhisattva ». Pour M. Suzuki (*Outlines of Mahāyāna buddhism*, p. 107), c'est « un désir violent, une aspiration, une prière, une détermination inflexible de réaliser sa volonté même à travers une série infinie de renaissances . . . Chaque Bodhisattva est considéré comme ayant son *praṇidhāna* propre, afin de prendre sa part dans l'œuvre de salut universel. Son ombre corporelle peut s'évanouir en même temps que son karman est épuisé, mais son *praṇidhāna* survit sous une enveloppe nouvelle. »

Je m'excuse de rappeler ces notions, banales pour quiconque est tant soit peu familier avec les doctrines du bouddhisme Mahāyāna. C'est ici le lieu d'invoquer un principe d'exégèse formulé par M. S. Lévi, qui en a fait une brillante application dans son étude de l'inscription de Mahānāman à Bodhgāyā (*Indian studies in honor of C. R. Lanman*, p. 47) : « Je me suis proposé de montrer à quel point *l'épigraphie bouddhique est inséparable de l'étude des textes*, quelle lumière elle peut en recevoir et aussi leur apporter. »

Or, si l'on analyse la formule du *praṇidhāna* de l'inscription de Palembang, on constate qu'elle est construite de la façon suivante : 1) les lignes 2 à 4 énumèrent une série d'œuvres, et se terminent par les mots *savañakña yaṃ vuatku sucarita parāvis*, « toutes les bonnes œuvres faites par moi » ; — 2) ces bonnes œuvres sont dites *prayojanākan sarvasattva* « destinées à servir au bien de tous les êtres » ; — 3) elles sont le meilleur moyen (*varopāya*) pour que les êtres obtiennent une série de félicités, dont les premières sont purement matérielles et propres à satisfaire l'instinct animal, mais par une lente progression s'élèvent peu à peu dans le plan moral et dans le plan mystique jusqu'à l'Illumination.

On voit immédiatement en quoi ce vœu mérite d'être appelé un *praṇidhāna*. Le mot *upāya* qui apparaît à l'endroit précis où le texte s'articule et qui établit le lien entre l'énumération des bonnes œuvres du roi et celle des souhaits qu'il formule en faveur de tous les êtres, est lui aussi un terme technique dans la langue du bouddhisme. L'*upāya* est, comme le *praṇidhāna*,

une des dix perfections du Bodhisattva et est expliqué tout au long dans le deuxième chapitre du *Lotus de la Bonne Loi*. C'est le moyen, le stratagème employé par le Bodhisattva, dans sa compassion envers les créatures, pour les sauver d'une manière appropriée. Comme le dit Burnouf (*Lotus*, p. 551) : « La méthode a un but qu'on pourrait dire unique, c'est la conversion des êtres à la Loi ; mais les moyens (*upāya*) qu'elle emploie sont nombreux » [1].

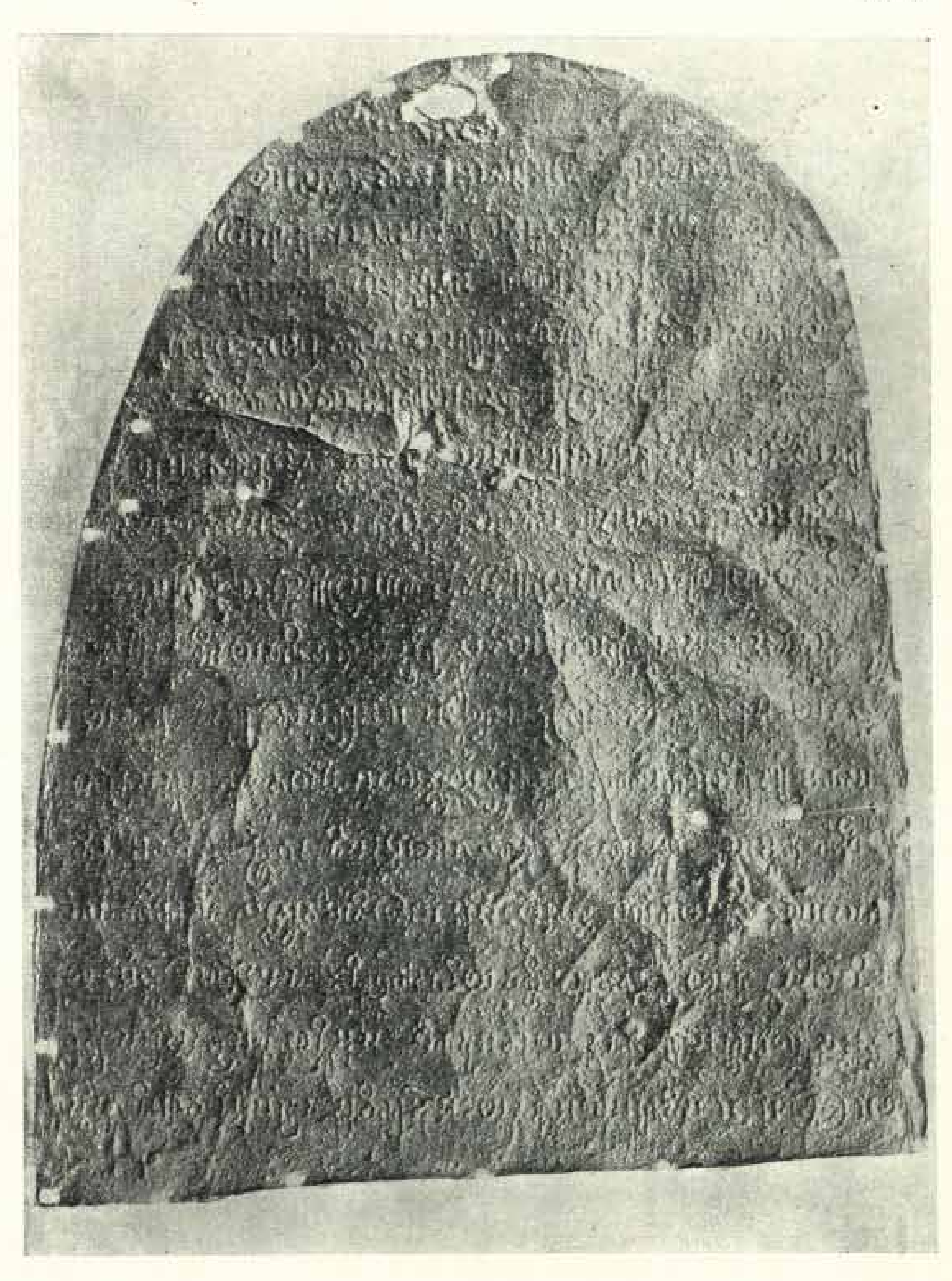
Les traités mahâyânistes enseignent que le *praṇidhāna* et l'*upāya* ont deux aspects différents, suivant qu'ils ont pour but l'obtention de la Sambodhi pour soi-même, ou le salut des êtres en général. Le vœu du roi Jayanāça qui reporte sur tous les êtres mobiles et immobiles (*sarvasattva sacarācara*) les mérites (*puṇya*) acquis par ses bonnes œuvres (*sucarita*) est un *praṇidhāna* du deuxième type : il a en vue, comme disent les textes, le bien ou la maturation des êtres, *sattvārthāya* (*Dharmasaṅgraha*, CXI-CXII), *sattvaparipākāya* (*Mahāyānasūtrālaṃkara*, XVII, 69, 76) [2]. C'est donc, pour employer la langue technique du Mahāyāna, une *pariṇāmanā*, analogue à cette formule gravée sur une image de bronze de Lokanātha trouvée à Sumatra dans la résidence de Tapanuli : *imāni kuçalamūlāni sarvvasattvasādhāraṇīkṛtva anuttarāyāṃ samyaksambodhau pariṇāmaṃ yāmi* « ayant fait de ces racines de vertu le bien commun de tous les êtres, je réalise l'Illumination suprême », formule retrouvée par Kern (*Versp. Gesch.*, VII, p. 144) dans l'*Aṣṭasāhasrikāprajñāpāramitā* (éd. de Calcutta, 1888, pp. 138-142). Mais on notera que, dans son *praṇidhāna*, le roi Jayanāça ne vise pas seulement l'illumination pour lui-même, mais la pose comme le terme des félicités (*sukha*) qu'il souhaite aux créatures.

Je reviendrai plus loin sur diverses particularités de ce texte et sur ce qu'il révèle du bouddhisme pratiqué à Çrīvijaya vers la fin du VIIe siècle (p. 54). Il suffira d'en avoir déterminé ici le sens général et d'avoir justifié les améliorations que j'ai cru pouvoir apporter à la traduction de M. van Ronkel.

---

[1] On trouvera cette idée développée dans Suzuki, *Outlines*, p. 293, n. 1. Sur le sens qu'a pris *upāya* dans les textes tântriques, cf. Kern, *Manual*, p. 127, n. 3 ; — de La Vallée Poussin, *Bouddh.*, *Et. et mat.*, p. 216 ; — Bhattacharyya, *Two Vajrayāna works* (Gaekwad Or. Ser., XLIV), pp. xiv-xv.

[2] Cf. encore de La Vallée Poussin, *Vjiñaptimātratāsiddhi*, pp. 262-264, avec des références à *Bodhisattvabhūmi* et *Daçabhūmi*.



Inscription de Karang Brahi.
(P. 45.)

III. — INSCRIPTION DE KARANG BRAHI (JAMBI) (Planche V).

Selon des renseignements communiqués à la Société de Batavia par Rouffaer (*Notulen*, 1909, p. 115 : 19 juillet), cette inscription a été découverte en 1904 par M. L. Berkhout, contrôleur à Bangko, dans la province de Jambi (Sumatra). Karang Brahi est situé sur le cours supérieur du Mĕrangin, affluent sud du Batang Hari ou rivière de Jambi, un peu en amont de Djĕlatang. La pierre, mesurant 78 cm. de hauteur sur 62 cm. de largeur, est restée in situ, et d'après M. O. L. Helfrich, ancien résident de Jambi, cité par M. Krom (*Tijd.*, LIX, 1920, p. 426), elle gît au pied de l'escalier conduisant à la mosquée, et les visiteurs s'en servent comme d'une dalle pour s'y laver les pieds. En février 1906, le résident de Palembang, M. J. A. van Rijn van Alkemade, prit un estampage de l'inscription et l'envoya à Kern qui le déclara illisible, mais reconnut cependant que l'écriture en était analogue à celle de l'inscription de Caṅgal de 732 A. D., et précisa que ce document, le plus ancien qui eût été trouvé à Sumatra, devait être contemporain de l'inscription de Kota Kapur (IV). Si l'on excepte une brève mention sous le n° 145 de la *Voorloopige Lijst van Oudheden in de Buitenbezittingen, Res. Djambi, Div. Bangko* (*Oudheidkundig Verslag*, 1914, p. 132), la stèle de Karang Brahi sombra dans l'oubli jusqu'en 1920, date à laquelle M. Krom lui consacra une de ses notes épigraphiques (*Epigraphische Aanteekeningen*, XVI, Tijd., LIX, p. 426). Il indique que le texte en est identique, moins la fin, à celui de Kota Kapur publié par Kern en 1912, et, sans juger utile d'en donner une transcription, il note de quelle manière se répartissent ses seize lignes, et donne les variantes qu'il présente par rapport à celui de Kota Kapur. Dans son mémoire *De Sumatraansche Periode der Javaansche Geschiedenis* (p. 14 = *BEFEO.*, XIX, p. 129) et dans son *Hindoe-Javaansche Geschiedenis* (pp. 114-115), M. Krom s'est occupé à nouveau de la stèle de Karang Brahi, mettant en relief son importance pour l'histoire politique de Çrīvijaya, sur laquelle je reviendrai plus loin.

Les caractères sont très usés en maint endroit et la lecture en serait malaisée sans le secours apporté par la pierre si bien conservée de Kota Kapur. Ne jugeant pas utile d'imprimer deux fois le même texte, je me bornerai à donner les variantes de l'inscription de Karang Brahi dans les notes de la transcription et de la traduction de celle de Kota Kapur.

IV. — INSCRIPTION DE KOTA KAPUR (BANGKA) (Planche VI).

Kota Kapur est situé dans l'île de Bangka, au nord de la rivière de Mĕnduk, entre la rive et le point nommé Pangkal Mundo (= Pangkalan Mĕnduk, « débarcadère de la rivière de Mĕnduk ») sur la carte de Stemfort et Ten Siethoff (éd. de 1898, n° II). Ces renseignements topographiques ont été donnés en 1919 à Rouffaer (cf. *Bijdr.*, 74, 1918, p. 142) par M. J. K. van der Meulen qui découvrit l'inscription en décembre 1892, alors qu'il était administrateur à Sungei Sĕlan. La pierre sur laquelle elle est gravée est taillée en forme d'obélisque (mesurant 1 m. 77 de hauteur sur 32 cm. de largeur à la base et 19 cm. au sommet) et a dû être importée dans l'île de Bangka où l'on n'en rencontre pas de semblable. Elle se trouvait, lors de la découverte, à côté des restes d'un mur en terre.

Au début du mois d'août 1893, le résident de Bangka envoya au Directeur de l'Enseignement des Indes Néerlandaises un estampage de l'inscription qui fut transmis le 5 août à la Société de Batavia. Au cours de la séance du 8 août, cet estampage fut remis à Brandes et il fut décidé qu'on demanderait à l'administration l'envoi de la pierre au Musée (*Notulen*, 1893, pp. 106, 107 g). A la séance du 2 octobre suivant, Brandes annonçait l'arrivée de la pierre à Batavia (*Ibid.*, p. 141, IV b), où elle est actuellement conservée sous la cote D 90. Brandes semble avoir été le seul à cette époque à prendre quelque intérêt à l'inscription de Kota Kapur : il la mentionne dans son article *Oudheden* de l'Encyclopédie des Indes Néerlandaises (III, 1902, p. 134), et la décrit comme une inscription en écriture *veṅgi*, datée de 608 (?) çaka, rédigée dans une sorte de malais et prononçant une malédiction contre ceux qui abîmeraient la pierre.

A la mort de Brandes en 1905, on trouva dans ses papiers un grand nombre de transcriptions, parmi lesquelles figurait celle de l'inscription de Kota Kapur : elle a été imprimée sous le n° CXXI (p. 257) des *Oud-Javaansche Oorkonden, nagelaten transcripties van wijlen Dr. J. L. A. Brandes, uitg. door* Dr. N. J. Krom (Verhandelingen, LX, 1913). Dès 1909, la curiosité de Rouffaer avait été éveillée par la transcription de Brandes qui révélait un texte différent de tout ce que l'épigraphie javanaise avait fait connaître jusque là : dans la séance du 27 septembre de la Société de Batavia, il demandait qu'un estampage de l'inscription de Kota Kapur fût adressé à Kern (*Not.*, 1909, p. 151), et le 8 novembre (*Ibid.*, p. 177) il annonçait l'envoi prochain de cet estampage. Kern publia trois ans après le résultat de son déchiffrement dans les *Bijdragen* (67, 1912, p. 393) sous le titre *Inscriptie van Kota Kapoer* (réimprimé dans *Verspreide Geschriften*, VII, p. 205) : j'ai dit plus haut mon admiration pour ce travail génial. Celui-ci inspira à M. C. O. Blagden d'intéressantes remarques linguistiques qu'il publia l'année suivante : *The Kota Kapur (W. Bangka) inscription*, J. Straits Branch RAS.,

64, 1913, p. 69 ; *A further note on the Kota Kapur inscription*, Ibid., 65, 1913, p. 37.

L'inscription de Kota Kapur figure sous le n° 173 dans *Voorloopige Lijst van Oudheden in de Buitenbezittingen, Res. Bangka, Div. Soengei Liat* (*Oudheidkundig Verslag*, 1914, p. 139). Elle a été abondamment commentée dans les divers travaux relatifs à l'histoire de Çrīvijaya: G. Cœdès, *Le royaume de Çrīvijaya*, BEFEO., XVIII, 6, p. 1 ;— G. Ferrand, CR. de l'article précédent, JA., 1919 (2), pp. 150-155 ; *L'empire sumatranais de Çrīvijaya*, JA., 1922 (2), p. 36 ; — N. J. Krom, *Hindoe-Javaansche Geschiedenis*, p. 114.

Le texte comprend 10 lignes admirablement bien conservées. Il est identique à celui de la stèle de Karang Brahi, mais contient deux passages qui ne figurent pas dans celle-ci. Dans la transcription qui suit, tout ce qui est entre crochets est propre à l'inscription de Karang Brahi (III) et tout ce qui est en romaine ne se trouve que dans celle de Kota Kapur (IV).

Texte.

[1] (1) ° ‖ siddha ‖ titaṃ hamvan vari [1] *avai ° kandra kāyet ni[2]paihumpaan* [2] *namuha ulu lavan tandrun luaḥ makamatai ta[3]ndrun luaḥ vinunu paihumpaan [°] hakairu muaḥ kāyet nihumpa u[4]nai tuñai ° (2) umenteṃ bhaktī niulun haraki ° unai tuñai ‖ kita savañakta de[5] vata mahar[d]dhika sannidhāna ° maṃrakṣa yaṃ kadatuan çrīvijaya ° kita tuvi tandrun [6] luaḥ vañakta devata mūlāña* [3] *yaṃ parsumpahan (3) parāvis ° kadāci* [4] *yaṃ uraṃ [7] di dalaṃña bhūmi* [5] *[ājñāna kadatuan inī] parāvis [°] drohaka hañun ° samavuddhi la[8]van drohaka ° mañujāri drohaka ° niujāri drohaka tāhu diṃ* [6] *drohaka ° tīda [9] ya (4) mar[p]pādaḥ* [7] *tīda*

---

(1) La coupe *hamva avari* adoptée par Kern est impossible : le caractère *n*, qui est surmonté du virāma, est sûrement final.

(2) Entre les caractères *pa* et *an*, III laisse un espace qui semble correspondre à un défaut de la pierre.

(3) Le caractère *ña* est peu visible dans III.

(4) Ici et plus bas, l. 8 de IV, Kern a lu *kadādhi*, ce qui est inexact.

(5) Lu par Kern *bhāmi*. L'*ū* est très clair dans III comme dans IV. Krom (*Tijd.*, LIX, p. 428) lit sous toutes réserves le passage propre à III : *aya di dalaññа bhāmi*. Mon estampage, assez net, donne la lecture indiquée ci-dessus entre crochets.

(6) Kern transcrit *tālu din* (écrit par erreur *diṅ* dans *Bijdr.*, 67, p. 394, et *Verspreide Geschriften*, VI, p. 208). Les deux textes portent nettement *tāhu* ; III a *diṃ*, mais IV a *din*.

(7) Kern a hésité sur la lecture de ce mot qu'il transcrit *mar- ? daḥ*. III a clairement *marpādaḥ* et IV *marppādaḥ*.

ya bhakti ∘ tīda ya *tatvārjjava diy āku* ∘ *dṅan di iyaṃ nigalarku sanyāsa datūa* ∘ dhava vuatña uraṃ inan ∘ *nivunuḥ* [*10*] *ya sumpaḥ nisuruḥ tāpik ya mulaṃ* [∘] *parvvāṇḍan dātu çrīvi*(5)*jaya* ∘ *tālu muaḥ ya dṅan* [*11*] *gotrasantānāña* ∘ *tathāpi savañakña yaṃ vuatña jāhat* ∘ *makalaṅit uraṃ* ∘ *makasā*[*12*]*kit* ∘ *makagīla* ∘ *mantrā gada* [∘] *viṣaprayoga* ∘ *upuḥ tūva* ([1]) ∘ *tāmval* (6) [∘] *sarāmvat* [∘] *kasī*[*13*]*han* ∘ *vaçīkaraṇa* ∘ *ityevamādi* ∘ *jāñan muaḥ ya siddha* ∘ *pulaṃ ka iya muaḥ* ([2]) *yaṃ doṣā*[*14*]*ña vuatña jāhat inan* ∘ tathāpi nivunuḥ ya sumpaḥ ∘ tuvi mulaṃ yaṃ mañu(7)ruḥ marjjahāti ∘ yaṃ marjjahāti yaṃ vātu nipratiṣṭha ini tuvi nivunuḥ ya sumpaḥ tālu muaḥ ya mulaṃ ∘ sāraṃbhāña uraṃ drohaka tida bhakti tida ([3]) tatvārjjava diy āku dhava vua(8)tña nivunuḥ ya sumpaḥ ∘ *ini grañ kadāci iya bhakti tatvārjjava* ([4]) *diy āku* ∘ *dṅan di yaṃ ni*[*15*]*galarku sanyāsa datūa* ∘ *çānti muaḥ* ([5]) *kavuatāña* ∘ *dṅan gotrasantānāñā* ∘ (9) *samṛddha* [*16*] *svastha* [∘] *niroga* [∘] *nirupadrava subhikṣa muaḥ yaṃ vanuāña* ([6]) *parāvis* ‖ çakavarṣātīta 608 diṃ pratipada çuklapakṣa vulan vaiçākha ∘ tatkālāña (10) yaṃ maṃmaṃ sumpaḥ ini ∘ nipāhat di velāña yaṃ vala çrīvijaya kalivat manāpik yaṃ bhūmi jāva tida bhakti ka çrīvijaya ∘ ‖ ⁝ ‖ ❊ ‖ ⁝ ‖ —

Traduction.

Succès! (suit une formule d'imprécation inintelligible). O vous, toutes les divinités puissantes qui êtes rassemblées et qui protégez (cette) province (*kadatuan*) de Çrīvijaya ([7]) ; vous aussi, Tandrun luaḥ (?) et toutes les divinités par qui débutent toutes ([8]) les formules d'imprécation!

Lorsqu'à l'intérieur de toutes les terres (*bhūmi*) [dépendant de cette province (*kadatuan*)] ([9]) des gens se révolteront. . ., conspireront avec les révoltés, parleront aux révoltés, prêteront l'oreille aux révoltés, con-

---

([1]) Kern lit *ḍḍuḥ tuva*. Je crois que la vraie lecture est *upuḥ tūva* ; mais dans IV, il semble y avoir *tūva ipuḥ*.

([2]) Dans IV le mot *muaḥ* a disparu dans un trou de la pierre.

([3]) Ce mot a été sauté par Kern dans sa transcription, bien qu'il soit très net dans la reproduction qui accompagne la réimpression de son article dans *Verspreide Geschriften*, VII, p. 209.

([4]) Dans III, il y a entre les caractères *va* et *di* un espace qui correspond à un trou dans la pierre.

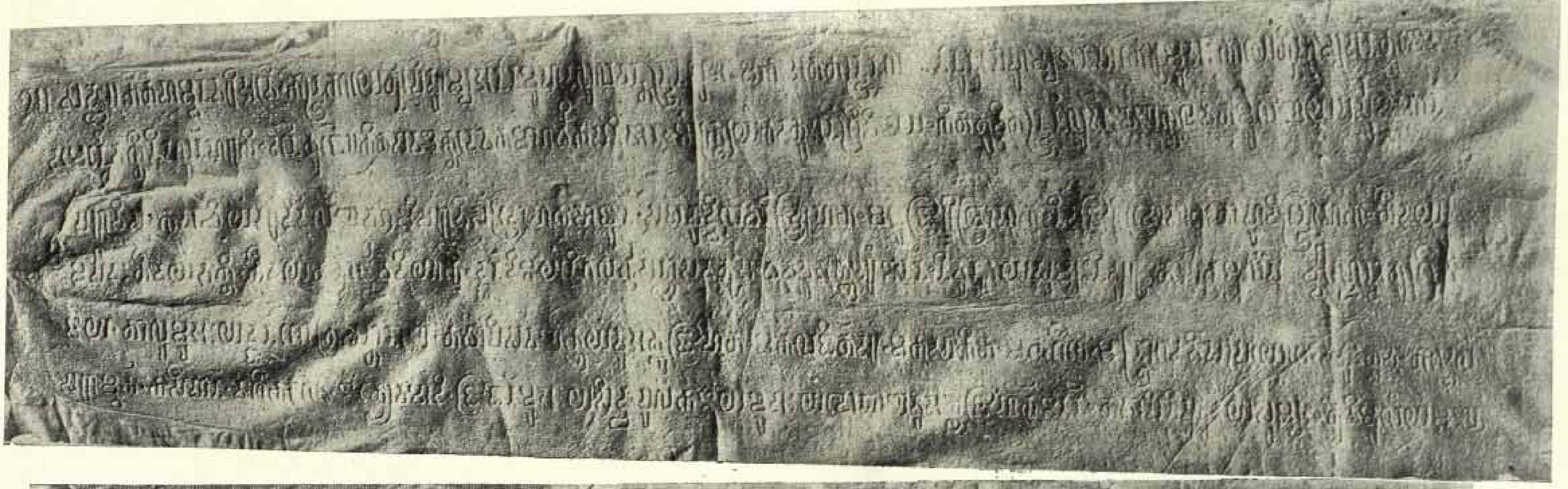
([5]) Dans IV, il y a après *muaḥ* un espace fruste dans lequel semble apparaître le caractère *di*.

([6]) Ce mot est douteux dans III. Le premier caractère ressemble à un *na* et l'*a* qui précède *ña* ne paraît pas comporter le signe de la longue.

([7]) Kern a pris ce nom pour celui du roi et traduit : S. M. Vijaya. Sur cette question, v. infra, p. 52, n. 1.

([8]) Sur *parāvis*, que Kern a pris pour le nom d'un pays, v. le lexique, s. v.

([9]) Les mots entre crochets ne figurent que dans l'inscription III.



INSCRIPTION DE KOTA KAPUR.
(P. 46.)

naîtront (1) les révoltés, ne seront pas déférents (2), ne seront pas soumis, ne seront pas fidèles envers moi et envers ceux qui sont investis par moi de la charge de dātu, que les gens *auteurs de ces actions-là* (3) soient tués par l'imprécation ; qu'une expédition (4) (dirigée contre eux) soit envoyée sur le champ sous la conduite du (ou des ?) dātu de Çrīvijaya, et qu'ils soient châtiés, ainsi que leur clan et leur famille. Et de plus, que toutes leurs mauvaises actions, (telles que) troubler l'esprit des gens, les rendre malades, les rendre fous, faire usage de formules, de poisons, employer les poisons upas et tuba, le chanvre, le sarāmvat (5), les philtres, soumettre les autres à leur volonté, et cætera, (que ces actions) soient dépourvues de succès et retombent sur ceux qui sont coupables de ces mauvaises actions, *et aussi qu'ils soient tués par l'imprécation. Et par surcroît, que ceux qui inciteront à endommager, qui endommageront la pierre placée ici, soient tués aussi par l'imprécation et soient châtiés aussitôt. Que les meurtriers* (6), *les révoltés, ceux qui ne sont pas dévoués, qui ne sont pas fidèles envers moi, que les auteurs de ces actions soient tués par l'imprécation* (7). Mais si (8) les gens sont soumis, sont fidèles envers moi et envers ceux qui ont été investis par moi de la charge de dātu, que la bénédiction soit sur leurs entreprises, ainsi que sur leur clan et leur famille : succès, aise, santé, absence de calamités, abondance pour tous leurs pays !

Çaka 608, le premier jour de la quinzaine claire du mois de Vaiçākha, c'est à ce moment-là que fut proférée cette imprécation ; elle a été gravée au moment où l'armée de Çrīvijaya venait de partir en expédition (9) *contre la terre de Jāva qui n'était pas soumise à Çrīvijaya* (10).

Remarques.

Kern avait parfaitement compris le sens général de cette inscription, et ma traduction ne diffère de la sienne que sur des points de détail. Seule la formule placée en tête du texte avait déjoué sa sagacité, et l'interprétation

(1) Kern qui a lu *talu* traduit par « se soumettre ».

(2) Kern ne traduit pas le mot *marpādaḥ*.

(3) Les mots en italique ne figurent que dans l'inscription IV. Kern donne à *dhava* le sens de « fourbe » qu'il a en effet en sanskrit. Je le prends dans celui, plus courant et mieux attesté, de « maître », et traduis *dhava vuatña* par « auteur de l'action ».

(4) Kern n'a pas traduit le mot *tāpik*, sur lequel cf. lexique, s. v.

(5) Kern n'a pas traduit les mots *upuḥ, tāmval, sarāmvat.*

(6) Sur le mot *sārambha* que Kern a traduit par « entreprise », cf. lexique, s. v.

(7) Le passage en italique ne figure que dans IV.

(8) Kern ne traduit pas *grañ*.

(9) Kern traduit *manāpik* par « châtié ». Sur le sens de ce mot, cf. lexique, s. v.

(10) Le passage en italique ne figure que dans IV.

hypothétique qu'il en propose n'est pas à retenir. J'ai préféré renoncer à traduire ce passage dont presque aucun mot n'est reconnaissable et dont la phonétique même est singulière. Les trente mots qui le composent ne comportent *pas un seul s*, mais offrent par contre un nombre surprenant de *h* ; la diphtongue *ai* qui, dans les autres inscriptions, n'apparaît qu'une seule fois dans un mot malais (*lai*, inscr. II, l. 5) est répétée ici jusqu'à *neuf fois*. Etant donné qu'il s'agit d'une formule qui doit avoir pour effet de tuer automatiquement quiconque commettra les méfaits prévus dans le texte qui suit, il n'est pas impossible qu'elle soit conçue dans un langage cabalistique ayant sa phonétique propre, ou encore que les mots en soient volontairement déformés et en quelque sorte atténués afin d'en éviter les redoutables effets au lecteur naïf et innocent : dans mainte langue, les jurons sont soumis à des phénomènes phonétiques de cet ordre. Il est fort à craindre que l'imprécation proférée par le roi de Çrīvijaya ne reste à jamais inexpliquée.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Les quatre inscriptions publiées ci-dessus sont, avec les passages de Yi-tsing et des annales chinoises rappelés au début de cette étude (pp. 30, 37), les seuls documents que l'on possède à l'heure actuelle sur les premiers temps de Çrīvijaya. Elles acquièrent de ce fait une grande valeur, et il importe d'en extraire toutes les données certaines et d'essayer de comprendre les allusions qu'elles font à l'état politique et religieux du royaume sumatranais à la fin du VII[e] siècle. M. N. J. Krom s'est déjà acquitté d'une partie de cette tâche dans son *Hindoe-Javaansche Geschiedenis* (pp. 118-119) : je voudrais compléter ses informations sur divers points.

Une première question se pose : celle de la date. Dans les traductions qui précèdent, j'ai supposé le problème résolu et adopté pour les dates exprimées en chiffres dans les inscriptions I, II et IV les lectures 605, 606 et 608 çaka. (L'inscription III n'est pas datée, mais comme elle donne le même texte que l'inscription IV, elle doit être contemporaine.) Dans les trois cas, le chiffre des centaines a la même forme, et mes devanciers ont été embarrassés pour l'identifier.

En déchiffrant l'inscription IV, Brandes avait hésité entre 1080, 1089 et 608 (cf. *Verh.*, IX, p. 258, n. 1) ; il adopta finalement 608 dans son article *Oudheden* de l'Encyclopédie des Indes Néerlandaises. Kern se décida aussi pour 608, mais non sans faire d'expresses réserves : « Je ne saurais dire avec certitude si le chiffre des centaines est bien un 6, car il diffère passablement des symboles employés ailleurs pour ce nombre ; mais il diffère encore davantage de tous les autres chiffres de 1 à 9. » (*Verspr. Gesch.*, VII, p. 214.) Selon M. van Ronkel, M. Bosch « conjecture » que la date de l'inscription II doit se lire 606 (*Act. Or.*, II, p. 12). Pour M. Krom (*loc. cit.*, p. 118), les dates sont « incertaines ».

Le doute a été levé par la découverte de deux fragments de l'inscription de Dinaya de 682 çaka, la plus ancienne inscription de Java donnant une date en chiffres. En effet, dans la partie anciennement connue, cette date est exprimée en termes symboliques sanskrits qui ne prêtent à aucune ambiguïté : *nayanavasurase* « les (deux) yeux, les (huit) Vasu et les (six) saveurs », soit 682 (*Tijd.*, LVII, 1916, p. 411). Or, dans le fragment retrouvé en 1923 (*Ibid.*, LXIV, 1924, p. 227), le même nombre est répété en chiffres, et celui des centaines est identique à ceux qui figurent dans les inscriptions I, II et IV (v. Pl. VII). Les lectures 605, 606 et 608 sont donc correctes et donnent du même coup les plus anciennes dates de l'épigraphie indonésienne. L'épigraphie indochinoise connaît des dates plus hautes exprimées en sanskrit ou, comme par exemple les inscriptions pyu de Birmanie, au moyen d'akṣara doués d'une valeur numérique conventionnelle ; mais, par une coïncidence, qui n'est peut-être pas entièrement fortuite, c'est exactement en 605 çaka qu'apparaît

la première date en chiffres avec valeur de position sur un piédroit de Saṃbór (K 627 = *Corpus des inscriptions du Cambodge*, XLVII, l. 3).

Les quatre inscriptions malaises de Çrīvijaya ont donc été gravées dans l'espace de quatre ans, entre 683 et 686 A. D. Ont-elles toutes les quatre pour auteur le même roi ? Cela n'est pas certain, car celui-ci n'est explicitement nommé qu'une fois, dans l'inscription II : dans I, il n'est désigné que par son titre *ḍapunta hiyaṃ* ; dans III et IV, rédigées à la première personne, il n'y a ni nom (¹), ni titre. Et même, s'agit-il bien du roi ? Pour III et IV, cela n'est guère douteux : ce personnage qui profère une imprécation contre les insoumis, nomme des *dātu*, lance une expédition militaire contre Java, et fait graver la même ordonnance en deux points aussi éloignés l'un de l'autre que Kota Kapur et Karang Brahi, ne peut être que le souverain du pays. En ce qui concerne les inscriptions I et II, le titre (*ḍa*)*punta hiyaṃ* n'est peut-être pas strictement réservé au roi : son équivalent khmèr *kamrateñ añ* était porté à la fois par le roi et par les grands dignitaires. Toutefois, la teneur même des inscriptions favorise leur attribution au souverain : acquérir des pouvoirs magiques afin de rendre le pays puissant et prospère, exécuter des travaux d'utilité publique, tels que réservoirs et digues, destinés évidemment à l'irrigation, sont des actes du pouvoir royal. Je crois donc que les quatre inscriptions ont pour auteur le roi de Çrīvijaya. J'incline même à penser que la cérémonie magique par laquelle celui-ci s'est libéré et a fortifié son pays, l'aménagement d'un parc auprès de la capitale, l'affirmation de l'autorité de Çrīvijaya sur l'hinterland de Jambi et à Bangka, et enfin l'envoi d'une expédition militaire à Java, marquent les diverses étapes de la carrière d'un seul et même roi, peut-être de celui qui, d'après Yi-tsing, annexa le Malāyu peu avant 690.

Le silence que trois inscriptions sur quatre gardent sur son nom est assez frappant et complètement étranger aux habitudes de l'épigraphie javanaise, chame et khmère, qui ne manque jamais de nommer tout au long le roi régnant. Le même fait se retrouve dans l'inscription sanskrite de Văt Séma Mương, qui sur sa première face désigne le roi par les titres de *Çrīvijayendrarāja*, *Çrīvijayeçvarabhūpati*, *Çrīvijayanṛpati*, et sur sa seconde par celui de *Çrīmahārāja* (BEFEO., XVIII, 6, pp. 29-30), sans prononcer nulle part son nom personnel ni son nom de règne. Il serait peut-être exagéré de chercher dans ce silence le résultat d'un tabou qui est encore observé en

---

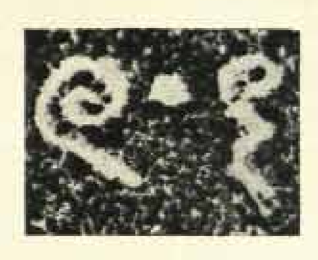
(¹) Kern, suivi par M. Ferrand (JA., 1919 [2], pp. 150-155, et 1922 [2], p. 170, n. 5), avait pris Çrīvijaya pour le nom du roi. J'ai démontré l'impossibilité de cette interprétation (*BEFEO.*, XVIII, 6, p. 1, et XXIII, p. 472). MM. Vogel (*Bijdr.*, 75, p. 626), Blagden (*J. Straits Branch RAS.*, 81, p. 23) et Krom (*Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 114) ont adopté mon point de vue.



a



b



c



d

A

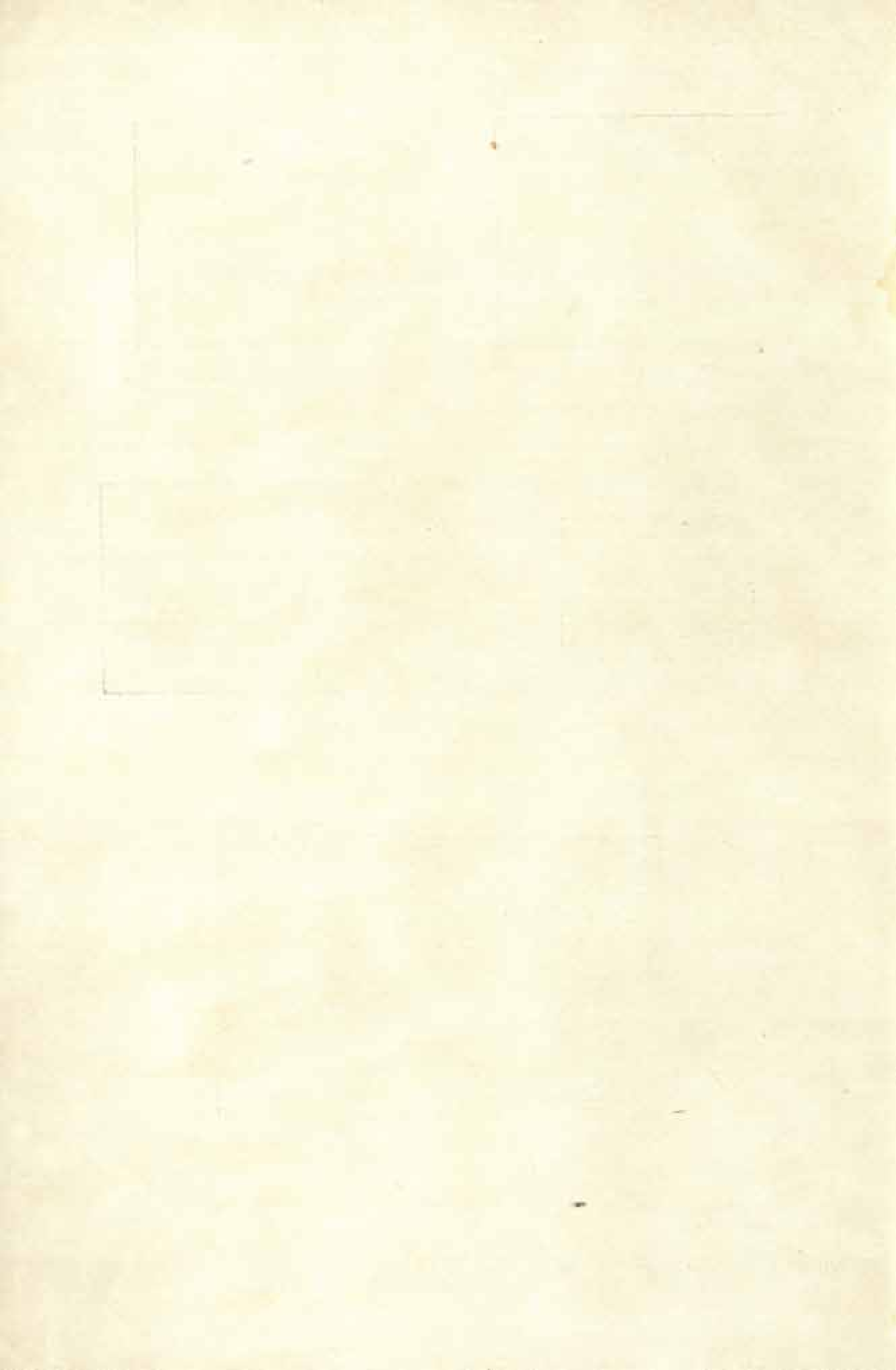


B

A. Dates en chiffres (cf. p. 51).

a. 605, inscription II (d'après d'une photographie de l'estampage prise par transparence).
b. 608, inscription IV.
c. 605, inscription de Sambór, Cambodge (K 127).
d. 682, inscription de Dinaya, Java.

B. Inscription sur un galet trouvé près de Kota Kapur (cf. p. 59).



mainte contrée et notamment en Malaisie (Skeat, *Malay magic*, p. 28, n. 2). En tout cas, la coutume — si coutume il y a — n'était pas à ce point inviolable que le nom du roi ne pût jamais être prononcé, puisque l'inscription II fait connaître celui de Çrī Jayanāça (ou Jayanāga ?).

L'histoire politique peut tirer des quatre inscriptions qui viennent d'être publiées quelques informations sur les débuts du royaume et le développement de sa puissance. Leur date coïncide en gros avec celle des premières ambassades du *Che-li-fo-che* à la cour de Chine (supra, p. 37, n. 1). S'il est exagéré de chercher dans l'inscription I, comme l'a suggéré M. van Ronkel, un écho de la fondation de la capitale même du royaume de Çrīvijaya, il n'est cependant pas impossible qu'elle fasse allusion à l'établissement d'une dynastie nouvelle (1). D'autre part, M. Krom interprète les inscriptions III et IV comme la proclamation d'une prise de possession de nouveaux territoires, et n'hésite pas à prononcer à ce propos le mot de « politique d'expansion » (*Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 115). Jusqu'où s'étendit cette expansion à la fin du VIIe siècle ? Les inscriptions l'indiquent par leur présence même. En 686, l'île de Bangka était soumise, et le Malāyu ou pays de Jambi, s'il ne l'était déjà (l'inscription III n'est malheureusement pas datée) ne devait pas tarder à être annexé, puisque, d'après Yi-tsing, cette annexion était un fait accompli en 690.

La mention de *bhūmi Jāva* dans l'inscription de Bangka a, comme il arrive chaque fois que ce nom se rencontre dans un texte, donné lieu à des interprétations divergentes. Pour Kern (*Versp. Gesch.*, VIII, p. 214) et pour M. Blagden (*J. Straits branch RAS.*, 64, p. 69), *bhūmi Jāva* désigne soit Java, soit Sumatra. Rouffaer (*Bijdr.*, 74, p. 141) se déclare en faveur de Java. Mais M. Krom (*Tijd.*, LIX, p. 430) suppose qu'il s'agit de l'île de Bangka, ou bien encore (*Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 114) de cette partie de l'archipel qui sera désignée plus tard par les Arabes sous le nom de Zābaj, « car, dit-il, s'il s'agit de Java, on ne comprend pas pourquoi l'expédition contre *bhūmi Jāva* serait mentionnée par une inscription trouvée à Bangka ». A cela on peut répondre que l'inscription ne parle pas d'une prise de possession à la suite d'une campagne. Elle dit simplement que le texte en a été gravé « au moment où l'armée de Çrīvijaya venait de partir en expédition contre la terre de Jāva qui n'était pas soumise à Çrīvijaya ». Cette expédition

---

(1) On serait sans doute fixé sur ce point, si l'on savait de quoi ou de qui le roi s'est « libéré ». En tout cas, les cérémonies magiques qu'il est allé accomplir (*siddhiyātrā*) et grâce auxquelles il a rendu son royaume prospère, rappellent singulièrement l'établissement par le roi Jayavarman II, fondateur de la dynastie des rois d'Angkor, d'un rituel destiné à libérer par la magie (*siddhi*) le Cambodge de sa dépendance vis-à-vis de Java (*BEFEO.*, XV, 2, p. 62). Cf. supra, p. 35, n. 1.

est évidemment citée comme un exemple destiné à faire réfléchir la population du lieu où est placée l'inscription, c'est-à-dire de l'île de Bangka, pour le cas où elle aurait des velléités de révolte contre l'autorité de Çrīvijaya. *Bhūmi Jāva* est donc à chercher ailleurs qu'à Bangka, et il n'y a aucune raison pour ne pas l'identifier avec le pays qui porte le nom de Java depuis toute éternité. S'il y a réellement eu dans l'histoire de Java une période pendant laquelle Çrīvijaya exerça sa suzeraineté sur une partie de l'île, peut-être faut-il en chercher l'origine dans cette expédition de 686.

Les textes sont à peu près muets sur l'organisation sociale et les institutions administratives du pays. Les renseignements qu'on peut tirer de l'inscription II sur les cultures pratiquées et l'aménagement de la terre sont assez vagues. Pour administrer les territoires relevant de son autorité, le roi, d'après l'inscription IV, nommait des *dātu*, qui devaient gérer chacun un *kadatuan*, et éventuellement diriger les opérations militaires.

Les textes permettent des inférences plus précises sur la religion pratiquée par le roi et sur les croyances de la population.

J'ai déjà dit (p. 43) que le *praṇidhāna* du roi Jayanāça nous transporte en plein Mahāyāna. L'éveil de la pensée de Bodhi (II, l. 9), la pratique des six *pāramitā* (ll. 9-10), l'obtention des pouvoirs surnaturels (l. 12), les maîtrises sur la naissance, sur le karman et sur les souillures (l. 13) et enfin l'Illumination finale (l. 14) marquent autant d'étapes dans cette « marche à la lumière » qui est un thème favori de tous les grands çāstra du Mahāyāna. Le début de cette marche ascendante, tel qu'il est décrit dans l'inscription de Jayanāça, depuis l'éveil de la pensée de Bodhi jusqu'à la pratique des perfections inclusivement, rappelle d'assez près le commencement du troisième chapitre du *Bodhicittotpādanaçāstra* attribué à Vasubandhu et résumé par M. Suzuki dans son manuel du bouddhisme Mahāyāna (*Outlines*, pp. 308-309, § 1-5); d'autre part, j'ai indiqué dans les notes de ma traduction une série de rapprochements avec le *Bodhicaryāvatāra* de Çāntideva.

L'inscription de Talang Tuwo est actuellement le plus ancien témoignage daté concernant l'existence du Mahāyāna en Indonésie, et même en Indochine. A Java, il n'est pas attesté avant 778, date de l'inscription de Kalasan. Au Cambodge, la première mention datée du bouddhisme se trouve dans une inscription de Vat Prei Vār de 665 (K 49) qui parle seulement de deux *bhikṣu*. Celles de Bō Ika (K 400) et de Hīn Khọn (K 388), peut-être plus anciennes, semblent également bouddhiques, mais n'appartiennent pas nécessairement au Mahāyāna. La belle statue d'Avalokiteçvara, d'art khmèr préangkoréen et provenant de Rạch-giá (*Et. As.*, I, p. 238, Pl. 16) n'est pas datée, pas plus que l'inscription d'Aṃpĭl Rolüṃ (K 163) qui relate des donations d'esclaves au Buddha (*Çāstar*), à Maitreya et à Avalokiteçvara. Ce n'est qu'en 791, que nous avons dans l'inscription de Pràsàt Tà Kãm (K 244) un témoignage daté

du culte d'Avalokiteçvara (1). Au Champa, l'apparition du Mahāyāna est encore plus tardive et nous ne possédons à cet égard aucun document certain avant la charte de fondation du monastère de Đồng-dương en 873 (C 66).

On comprend immédiatement toute l'importance de l'inscription de Talang Tuwo qui, en attestant dès 684 l'existence du Mahāyāna à Çrīvijaya, permet de résoudre une question qui a été fort discutée. On sait que Yi-tsing, parlant de l'état du bouddhisme dans l'archipel à la fin du VIIe siècle, affirme que le Mūlasarvāstivādanikāya est adopté à peu près partout dans les mers du Sud (Takakusu, *Record*, p. 10). Cette assertion a été nettement contredite par M. Finot (*BEFEO.*, XX, pp. 146-147) qui s'appuie toutefois sur des données un peu postérieures au voyage de Yi-tsing, et ne tient pas compte de deux autres passages du même auteur : un peu après la phrase incriminée (*Record*, p. 11), Yi-tsing mentionne la présence de quelques mahâyânistes au Malāyu (Jambi, récemment annexé par Çrīvijaya), et dans un autre ouvrage (Chavannes, *Religieux éminents*, pp. 76-77), il constate l'existence à Çrīvijaya du texte du *Yogaçāstra*, c'est-à-dire apparemment du *Yogācāryabhūmiçāstra* attribué à Asaṅga. M. Krom (*Barabudur*, éd. anglaise, II, p. 288) se refuse à croire que Yi-tsing, qui vécut plusieurs années à Çrīvijaya, ait pu être mal informé sur l'état de la religion dans ces parages, et il suppose qu'un changement a dû se produire peu de temps après son passage. L'inscription de Talang Tuwo nous apporte un point de repère sûrement daté : dès 684 le Mahāyāna était pratiqué à Çrīvijaya, et le témoignage de Yi-tsing sur la prédominance d'une école du Hīnayāna provient sans doute du fait que le Mahāyāna, d'importation récente en Indonésie, n'y était pas répandu en dehors de certains milieux lorsqu'il visita l'Insulinde.

Il y a même dans l'inscription de Talang Tuwo une expression qui permet de préciser sous quelle forme il avait été importé à Palembang, et incidemment quelle était son origine probable. A la ligne 12, le roi Jayanāça souhaite à ceux qui sont entrés dans la carrière des Bodhisattva d'obtenir le *vajraçarīra*, « le corps de diamant ». Ceci nous transporte en plein tântrisme. Le *vajrakāya* est un attribut essentiel de Vajrasattva, le Buddha suprême et transcendant des écoles tântriques, et le *kāyavākcittavajrasādhana*, « l'acquisition du diamant du corps, de la voix et de la pensée » apparaît à M. de La Vallée Poussin (*Bouddh., Et. et mat.*, p. 146) « comme le rite capital du bouddhisme tântrique » (2). Le terme de *vajraçarīra*, synonyme de *vajrakāya*, ne laisse aucun doute sur le caractère du bouddhisme professé par Jayanāça.

---

(1) *Samaguṇaçaçinagaçāke prathito yas supratiṣṭhito bhagavān*
Jagadçīvara iti nāmnā sa jayati Lokeçvarapratimaḥ.

« Vive la célèbre et vénérable statue de Lokeçvara, nommée Jagadīçvara, bien érigée en çaka qualités (3) - lune (1) - montagnes (7) » (=713, soit 791 A. D.).

(2) « Le corps de Bhagavat est un corps mystique, dégagé de tout *nimitta* répandu dans l'espace infini, corps de diamant et d'ākāça .... Bhagavat étant identique à

Les recherches sur le Vajrayāna (Mantrayāna ou Tantrayāna) et les récentes publications de textes qui s'en réclament ([1]) ont montré que cette école, issue de l'école Yogācāra, se développa principalement au Bengale et commença à se manifester ouvertement vers le milieu du VII[e] siècle. Saraha, le premier guru de la secte Vajrayāna, aurait été pour un temps chef du monastère de Nālandā ([2]). Un des plus célèbres auteurs de traités tântriques, Anaṅgavajra, qui composa la *Prajñopāyaviniçcayasiddhi* (Gaekwad Or. Ser., XLIV) et était contemporain du roi Jayanāça, aurait été l'un des fils de Gopāla, le fondateur de la dynastie Pāla du Bengale.

La preuve de l'existence du Vajrayāna à Palembang dès 684 est du plus haut intérêt : elle montre la rapidité avec laquelle une nouvelle doctrine à la mode dans l'Inde propre pouvait se répandre dans l'Inde extérieure. Cette doctrine populaire au Bengale, associée au nom du couvent de Nālandā ([3]) et à la jeune dynastie des Pāla, était appelée à avoir à Java un immense succès : c'est elle qui est la principale source d'inspiration du bouddhisme javanais que, après une minitieuse enquête, M. Krom définit avec

---

chacun de nous, nous manifesterons cette identité en perfectionnant le corps, la voix et la pensée. » (*Ibid.*, pp. 151-152 ; cf. encore pp. 134 et 180, et du même auteur, *Studies in buddhist dogma*, JRAS., 1906, p. 977). Le *Pañcakrama* (v. note suivante) invoque au chap. I, v. 206-209, Vajrasattva, Vajrakaya, Vajravaca (identifié à Samantabhadra) et Vajrakama. Dans la *Sādhanamālā* (éd. Bhattacharyya, I, pp. 162-163) c'est dans le *Sādhana* de Mañjuvajra une des formes de Mañjuçri, qu'apparait l'invocation à Vajracitta, Vajravāca et Vajrakāya.

([1]) L. de La Vallée Poussin, *Bouddhisme. Etudes et matériaux*, Londres, 1898 ; *Pañcakrama*, édité dans *Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie de l'Université de Gand*, 16[e] fasc., 1896. — N. J. Krom, *Barabudur* (édition anglaise, vol. II, chap. XIII), La Haye, 1921. — Benoytosh Bhattacharyya, *Buddhist Iconography*, Oxford, 1924 ; *Glimpses of Vajrayāna* (Proc. Madras Oriental Conference) ; *Sādhanamālā* (Gaekwad Or. Ser., XXVI, XLI) ; *Two Vajrayāna works* (Ibid., XLIV) ; *Origin and development of Vajrayāna*, Ind. Hist. Quart., III, 1927, p. 733. — Vidhusekhara Bhattacharyya, *The Vajrayāna*, Modern Review, XLVIII, 1930, p. 395. — Au moment où j'envoie ce texte à l'impression, je reçois le fasc. d'oct.-déc. 1929 du *JA.*, dans lequel M. S. Lévi publie un petit texte attribué à Açvaghoṣa, et nommé *Gurupañcāçikā* : c'est une collection de stances en l'honneur du *guru vajrācārya*, qui débute par le nom de Vajrasattva. Ainsi que le fait remarquer M. S. Lévi (p. 258), « c'est la question du tântrisme et de ses origines qui se pose à l'occasion de ce petit traité ». Je suis convaincu avec lui et avec M. Chintaharan Chakravarti (*Antiquity of Tāntricism*, Ind. Hist. Quart., VI, 1930, p. 114), qu'avant de se déclarer au grand jour, le tântrisme, qui a d'ailleurs de profondes racines dans le yoga, a pu pendant fort longtemps « conserver un aspect ésotérique, une vie mystérieuse ». Mais j'avoue avoir quelque peine à croire que ces stances assez médiocres puissent être l'œuvre d'Açvaghoṣa.

([2]) Bhattacharyya, *Sādhanamālā*, II, p. xliv.

([3]) C'est à Nālandā que professa pendant trente ans, à l'époque où Hiuan-tsang visitait l'Inde (tr. St. Julien, I, p. 123, 191 ; III, p. 46), Dharmapāla de Kañci (élève de Diṅnāga) qui vers la fin de sa vie se serait rendu à Suvarṇadvīpa, c. à d. Sumatra (Tāranātha, p. 160).

beaucoup de justesse comme un mahâyânisme tântrique basé sur les doctrines de l'école des Yogācārya (*Barabudur*, II, chap. xiii). Le *Sang Hyang Kamahāyānikan* (1), ce traité de mahâyânisme javanais qui est si précieux pour l'interprétation de l'iconographie et du symbolisme architectural des grands monuments bouddhiques de Java central (2), se réclame des Yogācārya (p. 17) et de l'autorité de Diṅnāga (p. 45) : il appartient en fait très nettement au Vajrayāna (Krom, *loc. cit.*, II, p. 315).

Pour expliquer la présence à Kalasan d'un monument et d'une inscription reflétant cette doctrine, point n'est donc besoin comme le fait M. Stutterheim (*A Javanese period in Sumatran history*, pp. 9-10), d'avoir recours à l'hypothèse du mariage d'un roi de Java avec une princesse du Bengale qui aurait apporté avec elle la nouvelle doctrine (3). M. Krom, que le pamphlet de M. Stutterheim a pour principal objet de contredire et de réfuter, avait exprimé à diverses reprises l'opinion que le mahâyânisme tântrique de Java se fût développé sous l'influence de Çrīvijaya (4). Il aurait pu être plus affirmatif s'il n'avait pas eu, au sujet de la lecture *606* çaka pour la date de l'inscription II, des doutes sérieux que j'ai cru pouvoir lever d'une façon concluante (supra, p. 51). Rien dans cet ordre d'idées n'empêche désormais de considérer avec lui les monuments bouddhiques de Java central comme ayant été construits sous l'influence, ou sous la domination directe, des Çailendra de Çrīvijaya, puisque ceux-ci, dès 684, professaient précisément le mahâyânisme tântrique du Vajrayāna qui en inspira la conception.

En prononçant un *praṇidhāna* en faveur des créatures, le roi Jayanāça se pose comme un Bodhisattva. Il suit en cela une tradition qui paraît générale dans les monarchies bouddhiques et d'après laquelle le roi s'identifie avec quelqu'une des grandes figures du panthéon bouddhique et va même jusqu'à

---

(1) *Sang Hyang Kamahâyanikan. Oud-Javaansche tekst, met Inleiding, Vertaling en Aantekeningen*, door J. Kats, La Haye, 1910. — J. S. Speyer, *Ein altjavanischer mahâyânistischer Katechismus*, ZDMG., 67, 1913, p. 347. Ce texte, dans sa forme actuelle, date du début du X[e] siècle, mais dérive sans doute d'un autre texte plus ancien (Krom, *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 12).

(2) N. J. Krom, *Barabudur*, II, chap. xii-xiii ; *Inleiding tot de Hindoe-Jav. Kunst*, 2[e] éd., La Haye, 1923. — J. L. Moens, *Hindoe-Javaansche portretbeelden*, Tijd., LVIII, 1919, p. 493 ; *De Tjandi Mendut*, Ibid., LIX, 1920, p. 529. — Bosch, *Buddh. gegevens uit Balische Handschr.*, Med. K. Ak. Wet., Afd. Letterk., 68, série B, n° 3, Amsterdam, 1929.

(3) Les relations entre le roi « ornement de la famille des Çailendra, destructeur des héros ennemis » et le Bengale ressortent nettement de la charte de Nālandā et d'un passage de l'inscription de Kĕlurak qui mentionne un guru du Gauḍīdvīpa (l. 5, cf. Tijd., LXVIII, pp. 29-30).

(4) *De Sumatraansche periode*, pp 23-26 ; *Barabudur*, II, p. 288, 315 ; *Hindoe-Jav. Gesch*, p. 115 et suiv.

faire figure de « Buddha vivant ». L'histoire de Java en fournit plusieurs cas : Viṣṇuvardhana s'identifie avec Amoghapāça, Kṛtanagara avec Akṣobhya, Jayanagara avec Amoghasiddhi, pour ne citer que quelques exemples qu'on pourrait multiplier (1). A Ceylan, au Xe siècle, les moines de l'Abhayagiri considéraient les rois comme des Bodhisattva (*Ep. Zeyl.*, I, p. 240) et le dernier roi singhalais portait le titre de Bodhisattvāvatāra (2). Au Cambodge, Jayavarman VII, dont la folie mystique a suscité à la fin du XIIe siècle la floraison de l'art du Bàyon, avait consacré une statue de sa mère sous les traits de la Prajñāpāramitā « mère des Buddha ». Se croyant évidemment doué d'une sorte de pouvoir de canonisation, il multiplia les images de ses proches et de ses serviteurs sous les traits d'Avalokiteçvara et sous le vocable de *kaṃrateṅ jagat*, c'est-à-dire de Jagadīçvara = Lokeçvara, fabriquant en quelque sorte des Bodhisattva : tel un Buddha par sa prédiction (*vyākaraṇa*) fait entrer un fidèle dans la voie qui doit le conduire à la délivrance. En plein XXe siècle, le roi de Siam est encore Phră Phŭtthichào (*braḥ Buddha cau*) « le saint Maître Buddha », et le protocole de la cour d'Ayuthya donnait au prince héritier le titre de *Nŏ Phră Phŭtthichào* « germe ou pousse de Buddha » (=*Buddhāṅkura*) (3). Le *praṇidhāna* de Jayanāça rentre donc dans un ensemble de traditions qui semblent être communes aux monarchies dont le bouddhisme est la religion officielle.

On a vu que l'inscription de Kĕdukan Bukit commémore une cérémonie par laquelle le roi, ayant acquis des pouvoirs magiques, les conféra à son royaume. Le mot employé pour désigner le pouvoir magique est *siddhayātra*, précisément celui qui, dans une inscription du Champa, est appliqué au même concept. La stèle de Nhan-biểu (C 149) du début du Xe siècle, parle d'un fonctionnaire qui se rendit à deux reprises à Java pour y acquérir la puissance magique. *Siddhayātra*, plus correctement *siddhiyātrā*, désigne un voyage ou un pèlerinage dont on revient doué de pouvoirs surnaturels : c'est bien le sens qu'a ce mot dans l'inscription de Nhan-biểu, et aussi dans l'inscription de Kĕdukan Bukit, suivant laquelle le roi monta en bateau pour aller acquérir la puissance magique, en un lieu que le texte ne précise malheureusement pas.

Le terme de *siddha* se retrouve inscrit sur un galet découvert près du site d'où provient l'inscription de Kota Kapur. Ce galet, mentionné sous le no 173

---

(1) Krom, *Hindoe-Jav. Gesch.*, pp. 324, 339, 391. — Moens, *Hindoe-Jav. portretbeelden*, Tijd., LVIII, p. 493.

(2) Cf. S. Paranavitane, *Mahayanism in Ceylon*, Ceylon J. of Science, Sect. G, II, p. 59.

(3) *Koṭ maṇḍirapāla*, éd. Bradley, p. 92. Dès le IVe siècle, à la cour des Pallava, un prince, fils de *Buddha*-varman, prend le nom de *Buddhyaṅkura*, cf. EI., VIII, p. 144.

dans *Voorloopige lijst van Oudheden in de Buitenbezittingen, Res. Bangka, Afd. Soengei Liat* (Oudh. Versl., 1914, p. 139) et conservé au Musée de Batavia sous la cote D 126 (Pl. VII B), fut signalé en 1911 par M. L. J. Boers, Ingénieur en chef des mines et faisant fonctions de résident à Bangka (*Notulen*, 1911, p. 95, séance du 4 septembre 1911). L'année suivante, M. Krom annonça que l'écriture de ce graffito était analogue à celle de l'inscription de Kota Kapur et qu'on distinguait les caractères *jaya-idhha-* (*Not.*, 1912, p. 103, séance du 28 octobre, et p. CXXXIX). Dans son *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 119, M. Krom donne la lecture complétée : *jayasiddha*. Sur l'estampage qui m'a été communiqué on distingue les traces d'un caractère avant *ja* et d'un autre après *ddha*. Cette inscription commémore probablement la réussite de quelque opération magique. L'imprécation des inscriptions III et IV est *siddha* : elle est réussie et tuera automatiquement les criminels ; par contre les maléfices de ces derniers, tels que charmes, poisons, stupéfiants, philtres, procédés de suggestion, n'auront aucun effet (*jāñan muaḥ ya siddha*) et se retourneront contre eux.

Il n'est pas certain qu'il y ait, comme le croit M. Krom (*Barabudur*, II, p. 314 ; *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 119) une relation entre le caractère tântrique du bouddhisme professé dans ces régions et l'importance qu'y prend la *siddhi*, c'est-à-dire la magie. J'ai indiqué plus haut (p. 53, n. 1) le rôle que celle-ci avait joué lors de la proclamation d'indépendance du Cambodge vis-à-vis de Java et de l'établissement de la royauté khmère dans la région d'Angkor : or, il ne semble pas que le bouddhisme ait joué un grand rôle au Cambodge à cette époque, et les çāstra sur lesquels Jayavarman II fonda le culte du *devarāja* sont nettement çivaïtes (cf. P. C. Bagchi, *On some Tāntrik texts studied in ancient Kambuja*, Ind. Hist Quart., V, 1929, p. 754 ; VI, 1930, p. 97 ; cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 356). Ce qu'on peut dire, c'est que la magie, qui depuis l'époque préhistorique devait être fort en honneur parmi les populations primitives de l'Indonésie, s'accommodait mieux avec le tântrisme hindouiste ou bouddhique qu'avec toute autre religion. En tout cas, les données précises des inscriptions I, II et IV confirment la faveur dont elle jouissait dans l'archipel, et que l'inscription de Nhan-biêu faisait pressentir. Et ce n'est probablement pas un effet du hasard que la plus ancienne mention au Cambodge de la *siddhi* et de traités tântriques soit en relation avec le nom d'un roi qui revenait de Java.

Au point de vue paléographique, les quatre inscriptions malaises de Çrīvijaya sont très différentes, d'une part des inscriptions de Pūrṇavarman à Java [1], antérieures d'au moins deux siècles, et d'autre part des inscriptions

[1] Cf. Kern, *Verspr. Geschr.*, VII, pp. 1 et 129, et Vogel, *The Yūpa inscriptions of King Mūlavarman from Koetei (East-Borneo)*, Bijdr., 74, 1918, p. 167.

javanaises plus récentes. Elles sont pratiquement identiques à celle de Cañgal de 732 et aux inscriptions du Cambodge primitif. Kern a fort bien décrit et caractérisé cette forme d'écriture (*Verspr. Geschr.*, VII, p. 123) : je ne m'y attarderai donc pas. Elle présente cependant une particularité qui appelle quelques explications, c'est la double forme qu'y prend la lettre *r*.

Au Cambodge, pendant toute la période primitive et jusqu'au début de l'établissement de la royauté à Angkor, le caractère *r* est figuré par deux hastes parallèles d'égale longueur et réunies en bas par un trait courbe. Cette forme, qui est attestée dans l'Inde au VIIe siècle dans l'épigraphie des Cālukya et des Pallava, subsiste sporadiquement au Cambodge jusqu'au XIe siècle. Mais dès le début du siècle précédent apparaît la forme simple, constituée par un trait vertical surmonté d'un petit trait ou d'un fleuron, qui est en somme une régression vers l'ancien type brāhmī et qui supplante peu à peu la forme à deux branches. Au Cambodge, la forme simple constitue donc une innovation. Il semble en avoir été de même à Java. Les inscriptions de Pūrṇavarman donnent au caractère *r* la forme qu'il a dans l'Inde aux Ve-VIe siècles : celle d'une longue barre verticale se recourbant vers la gauche et remontant au moins jusqu'à la moitié de la hauteur du trait initial. Plus tard, dans l'inscription de Cañgal de 732, la lettre *r* composée de deux jambages égaux réunis par un trait courbe présente le même type qu'au Cambodge primitif. Plus tard encore, l'inscription de Dinaya de 760 emploie la forme simple.

Or, parmi les inscriptions de Çrīvijaya, les deux qui proviennent des environs de Palembang (I et II) et qui sont les plus anciennes donnent à la lettre *r* la forme simple, tandis que celles de Karang Brahi (III) et de Kota Kapur (IV) lui donnent la forme double. L'emploi, à deux ans d'intervalle, de deux formes aussi différentes ne doit pas autrement surprendre, puisqu'au Cambodge on observe le même phénomène, parfois même à l'intérieur d'une même inscription. On est même tenté de l'expliquer de la façon suivante : à un moment donné, une innovation se produisit dans l'écriture, qui consista à simplifier la forme du caractère *r*, et cette innovation fut adoptée par les scribes de la capitale avant qu'elle fût connue de ceux habitant dans des régions éloignées, telles que l'île de Bangka et l'hinterland de Jambi.

La donnée importante qui résulte de l'examen des inscriptions I et II, c'est que la graphie simplifiée de *r* était déjà employée en 683-684, longtemps avant sa première apparition à Java et au Cambodge. Il serait évidemment téméraire d'en conclure que cette innovation a pris naissance à Çrīvijaya, car les rares inscriptions de cette époque qui sont parvenues jusqu'à nous ne représentent qu'une infime partie de la matière écrite. Le fait est simplement à noter, en attendant que d'autres découvertes permettent d'arriver à une conclusion plus précise sur ce point, qui est d'ailleurs important comme criterium des documents non datés.

Reste à dire quelques mots au sujet de la langue des inscriptions de Çrīvijaya, en guise d'introduction au lexique qui termine cet article. En

publiant l'inscription de Kota Kapur, Kern déclarait (*Versp. Gesch.*, p. 207) que la langue, tant au point de vue de la grammaire que du vocabulaire, en est si différente du malais classique et du parler de Minangkabau, que la connaissance de ces deux dialectes est de peu de secours dans son interprétation. Cette opinion est véritablement surprenante, en face du fait statistique suivant : abstraction faite des mots presque tous inintelligibles qui composent l'imprécation liminaire et des mots sanskrits, cinquante mots sur les soixante-treize que j'ai relevés dans l'inscription de Kota Kapur s'expliquent directement par le malais ou sont dérivés de racines malaises par des procédés dont Kern a d'ailleurs parfaitement reconnu l'emploi. On se demande si Kern n'en serait pas resté à la première impression qu'il a dû éprouver devant le texte de l'imprécation, que le malais est en effet impuissant à expliquer. Pour l'inscription IV, M. van Ronkel semble se ranger à l'opinion de Kern, puisqu'il parle de l'idiome incertain (*uncertain idiom*) de l'inscription de Kota Kapur (*Acta Orientalia*, II, p. 12). Cela est d'autant plus étrange que, dans la phrase suivante, il reconnaît du malais authentique dans les inscriptions de Palembang publiées par ses soins, et déclare que l'identité presque complète entre les formes verbales attestées au VII[e] siècle et celles attestées au XVI[e] siècle, et en grande partie encore de nos jours, est « certainement un remarquable exemple de conservatisme linguistique ». Or, il est impossible de constater aucune différence phonétique, morphologique ou syntaxique entre la langue de l'inscription de Kota Kapur et celle des inscriptions de Palembang : la très juste remarque de M. van Ronkel sur la stabilité de la langue malaise depuis le VII[e] siècle s'applique à l'ensemble des documents étudiés ci-dessus. M. C. O. Blagden avait d'ailleurs été frappé de son côté par ce conservatisme, et c'est pour attirer l'attention sur ce point qu'il avait publié dans le *J. Straits branch RAS.*, 64, 1913, p. 69, sa note sur l'inscription de Kota Kapur. M. G. Ferrand, qui a apporté une contribution importante à l'interprétation des inscriptions de Çrīvijaya en signalant d'indiscutables rapprochements avec le malgache, qualifie la langue de ces textes : « vieux haut-indonésien occidental » (JA., 1919 [2], p. 153, n. 1). Cette définition, calquée sur la terminologie des germanistes, est peut-être de nature à faire illusion sur la précision de nos connaissances en matière de dialectologie indonésienne. Je crois que le plus raisonnable est de parler, avec M. van Ronkel, d'inscriptions en « vieux-malais ».

Un simple coup d'œil sur le lexique et sur les rapprochements qu'il donne avec le malais moderne, montre immédiatement la stabilité phonétique de la langue.

Les voyelles ont gardé leur timbre ancien, sauf *u* qui, dans la plupart des cas, s'est ouvert et changé en *o* (*uraṃ* > *orang*, *vunuḥ* > *bunoh*, etc.). L'alphabet indien ne possédant pas de signe pour le pĕpĕt (*ĕ*), celui-ci, s'il existait à cette époque en malais, est représenté par la voyelle inhérente aux consonnes de l'alphabet sanskrit, c'est-à-dire par un *a* (bref), tandis qu'à

la voyelle *a* du malais moderne correspond *ā* long dans les inscriptions. Dans celles-ci, d'ailleurs, la quantité de la voyelle varie suivant qu'elle porte ou non l'accent. Ce fait, qui avait déjà été signalé par Kern (*Versp. Gesch.*, pp. 212-213), est défini en ces termes par M. Blagden (*J. Straits br. RAS.*, 64, p. 70) : l'addition au mot racine d'un suffixe, ou même simplement d'un enclitique, produit un déplacement de l'accent d'intensité ; c'est une vieille loi indonésienne qui s'est un peu oblitérée dans le malais parlé aujourd'hui dans la Péninsule, mais l'orthographe classique du malais témoigne de son application à date ancienne ; c'est ainsi que l'on a *marjahā́ti* dérivé de *jā́hat*, *datū́a* dérivé de *dā́tu*, etc.

Les consonnes n'ont subi ni aspiration, ni assourdissement, ni aucune de ces vicissitudes qui sont communes à presque tous les parlers indochinois ; seule l'aspiration *h* s'est affaiblie, et la plupart des mots ou des racines commençant par *h* dans les inscriptions l'ont perdu en malais. Une question se pose à propos de la semi-voyelle que j'ai transcrite par *v*, conformément aux habitudes de la romanisation du sanskrit, et qui est plus généralement transcrite par *w*. M. Blagden fait observer (*loc. cit.*, p. 70) que « beaucoup des mots qui ont un *w* sont prononcés en malais moderne avec un *b*, tandis que le javanais conserve souvent l'ancien *w*, comme dans *watu*, *wulan* ». Kern dit de son côté (*loc. cit.*, p. 210) que « *w* représente une prononciation ancienne ». La question est mal posée. La vérité est que l'écriture des inscriptions, de même que l'ancienne écriture khmère, ne distingue pas le *b* du *v*. Le caractère transcrit ici par *v* correspond à un phonème qui n'était peut-être prononcé exactement ni *b*, ni *v*, et qui servait indifféremment à exprimer le *b* de *buddha* et le *v* de *velā*. Le malais possédait-il au VII[e] siècle deux phonèmes assez voisins qui ont été transcrits tous deux par l'unique caractère de l'alphabet adopté, ou bien n'en avait-il qu'un seul qui a évolué ensuite dans deux directions différentes pour aboutir d'une part à la semi-voyelle labiale, et d'autre part à l'occlusive sonore ? La même question se pose pour le khmèr, et l'on notera à ce propos que parmi les mots sanskrits à initiale *v*, ce sont souvent les mêmes mots qui, en malais et en khmèr, ont actuellement un *b* (par exemple : skt. *vaṃça* > malais *bangsa*, khmèr *baṅs* [pron. *poṅ*]). L'étude de l'évolution du *b* et du *v* sanskrit dans les langues indochinoises et indonésiennes, qui sort complètement du cadre de cet article, serait de nature à donner de précieuses indications sur la prononciation des immigrants indiens, et conséquemment sur leur origine [1].

En ce qui concerne la morphologie, la langue des inscriptions emploie les mêmes procédés de dérivation que le malais, avec cette restriction que plusieurs des affixes employés au VII[e] siècle ont disparu de la langue

(1) Sur la question de la confusion du *b* et du *v* dans certains alphabets indiens, cf. R. D. Banerji, *The origin of the Bengali Script*, p. 47 ; G. A. Grierson, *Prākritica*, 4. *Prakrit* b *and* v, JRAS., 1925, p. 231.

moderne et ne sont conservés que dans d'autres dialectes de la même famille (cf. Blagden, *loc. cit.*). Voici ceux que j'ai relevés :

PRÉFIXES. *ka-*, mod. *kĕ-*, ne se trouve employé seul que dans le mot *ka-livat*, mais apparaît combiné avec le suffixe *-an* (v. infra).

ni-, servant à former le passif, a disparu de l'usage moderne qui emploie le préfixe *di-*. Mais il existe encore en batak, à Nias, à Makassar (van Ronkel, *Acta Or.*, II, p. 14) et en malgache (Ferrand, *JA.*, 1919 [2], p. 153, n. 1) ; *ni-tānam* « être planté », *ni-mākan* « être mangé », etc. Il se combine avec le suffixe *-i* (v. infra).

par-, mod. *pĕr*. préfixe dénominatif. Sa valeur n'est pas très claire dans les mots *par-āvis*, *par-vā* ; combiné avec le suffixe *-an* (v. infra), son emploi est celui du malais moderne.

ni-par-, combinaison des deux préfixes précédents : *ni-par-vuat* « fait ».

maka-, inconnu en malais, est nettement un préfixe causatif : *maka-gīla* « rendre fou », *maka-sākit* « rendre malade ».

maṁ-, de même qu'en malais le préfixe *mĕ-* + infixe nasal, s'assimile à l'initiale de la racine : *maṃ-rakṣa* « protéger », *maṅ-alap* « aller chercher », *mañuruḥ* (de *suruḥ*) « ordonner », *manāpik* (de *tāpik*) « envoyer une expédition », *mamāva* (de *bāva*) « conduire ». Il sert à former des verbes actifs et se combine avec le suffixe *-i* (v. infra).

mar-, correspond au malais *bĕr-* (Blagden, *loc. cit.*, p. 70), mais la forme *mar-* existe en batak (van Ronkel, *loc. cit.*, p. 16). Il donne aux verbes une valeur analogue à celle du moyen : *mar-lapas* « se libérer », *mar-vaṅun* « s'éveiller », *mar-çīla* « observer les préceptes ».

SUFFIXES. *-a*, disparu en malais, mais conservé en javanais, en bisaya et en malgache (Kern, *loc. cit.*, p. 213), sert à former des noms abstraits ; *datū-a* « charge de dātu », *vuat-a* « action ». Il apparaît combiné avec le préfixe *ka-* et le suffixe *-an* dans *kavuat-an-a* « entreprise ».

-an, forme comme en malais des substantifs tirés d'un verbe ou d'un autre substantif : *kasīh-an* « philtre d'amour ». Il se combine avec divers préfixes :

avec *ka-* (malais *kĕ-an*) : *ka-datu-an* « circonscription d'un dātu »,

avec *par-* (malais *pĕr-an*) : *par-sumpah-an* « formule d'imprécation ».

-i, suffixe du locatif comme en malais, indique que le mot suivant est gouverné par le verbe auquel il est suffixé. Dans les

inscriptions, il n'apparaît que combiné avec divers préfixes :
avec *ni-* : *ni-ujār-i* « être interpellé par »,
avec *maṃ-* : *mañ-ujār-i* « parler à »,
avec *mar-* : *mar-jahāt-i* « faire du mal à ».

-kan, comme le malais *-kan*, indique la direction, le but : *prayojanā-kan* « dans le dessein de ».

INFIXE. L'infixe *-in-*, qui sert dans divers dialectes à former le passif [1], apparaît peut-être dans *v-in-unu* « être tué » et *m-in-āñ-a* « serment ? », mais ces deux mots sont douteux (v. lexique).

---

[1] Cf. BRANDES, *Het infix in . . .*, Album Kern, p. 199. — R. A. KERN, *Deutung des in-Infixes in den austronesischen Sprachen*, Acta Orientalia, IX, 1930, p. 1.

LEXIQUE.

Ce lexique donne sans aucune exception tous les mots qui figurent dans les quatre textes. Ceux qui composent la formule par laquelle débutent III et IV sont placés entre parenthèses : ils sont presque tous inintelligibles et leur interprétation est réservée. Tous les mots sanskrits ont été relevés : l'adjonction d'un préfixe (*maṃ-rakṣa*, *mar-çīla*) ou d'un suffixe (*prayojanā-kan*, *velā-ña*, etc.) prouve qu'ils étaient pour la plupart naturalisés. De plus, certains d'entre eux sont encore d'un usage courant en malais : il n'est pas sans intérêt de les trouver attestés dès le VII[e] siècle. Les faits rassemblés à propos de chaque mot du lexique sont présentés dans l'ordre suivant :

1) le mot tel qu'il apparaît dans les inscriptions ;

2) les références à tous les passages où paraît le mot : les chiffres romains de I à IV désignent les quatre inscriptions, les chiffres arabes désignent les lignes de chaque inscription ;

3) la forme du mot en malais moderne, orthographiée d'après la romanisation officielle en Malaisie ; ou, quand le mot n'existe plus en malais, un rapprochement avec le parler indonésien qui offre la forme la plus voisine. J'aurais pu multiplier ces rapprochements, si j'avais voulu faire œuvre linguistique pure, ce qui n'était pas mon dessein. En me bornant, toutes les fois que cela est possible, au seul malais, j'ai voulu montrer que dans la grande majorité des cas cette langue suffit à l'interprétation des textes. Les abréviations employées sont les suivantes :

Bat. = batak ; sauf indication contraire, il s'agit du Toba-batak (J. Warneck, *Tobabataksch-Deutsches Wörterbuch*, Batavia, 1906).
J. = javanais.
V. J. = vieux-javanais (H. H. Juynboll, *Kawi-Balineesch-Nederlandsch Glossarium op het Oudjavaansche Râmâyaṇa*, La Haye, 1902).
M. = malais (R. J. Wilkinson, *A Malay-English dictionary*, Singapore, 1901-1903).
Sk. = sanskrit.

La formule « dérivé de M. . . . » est une formule abrégée qu'il faut comprendre ainsi : tel mot attesté dans les inscriptions est dérivé d'un mot qui n'y figure pas, mais dont la forme en malais moderne est. . .

4) la traduction ;

5) des références aux travaux linguistiques dont ces inscriptions ont déjà fait l'objet :

F = G. Ferrand, CR. de G. Cœdès, *Le royaume de Çrīvijaya*, JA., 1919 (2), pp. 150-155.
B = C. O. Blagden, *The Kota Kapur (Western Bangka) inscription*, J. Straits branch RAS., 64, 1913, pp. 69-70.
B' = Id., *A further note on the Kota Kapur inscription*, Ibid., 65, 1913, p. 37.

R = PH. S. VAN RONKEL, *A preliminary notice concerning two Old Malay inscriptions in Palembang (Sumatra)*, Acta Orientalia, II, pp. 12-21;

6) les remarques auxquelles l'interprétation d'un mot donne lieu dans certains cas.

ajara, II, 7. — (Sk.) exempt de vieillesse.
anukūla II, 7, 8. — (Sk.) favorable, fidèle.
anuttarābhisamyaksaṃvodhi, II, 14. — (Sk.) complète et suprême illumination.
anupamaçakti, II, 12. — (Sk.) puissance sans égale.
antara, II, 5. — (Sk., M.) intervalle de temps ou d'espace : *di antara mārgga* « en cours de route ». R, 18.
avasāna, II, 14. — (Sk.) conclusion ; ici dans le sens adverbial : finalement.
avikalendriya, II, 12. — (Sk.) ayant les organes des sens (ou les qualités morales) au complet ; cf. supra, p. 42, n. 4.
(*avai*, III, 1 ; IV, 1. — identifié par K, 210, avec V. J. *away*, *awe*, signe.)
air, II, 5. — (M. *ayer*) eau.
āku, III, 9, 14 ; IV, 4, 7, 8. — (M. *aku*) pronom de la première personne du singulier : je, moi. B, 70. Forme enclitique : *-ku*, q. v.
ājñāña, III, 7. — (Sk. *ājñā* + suff. *-ña*) ordre, commandement (de...).
ādeyavākya, II, 12-13. — (Sk., Pāli *ādeyyavāco* [Vin. II, 158]) ayant une voix agréable.
āsannakāla, II, 5. — (Sk.) R, 18, traduit ce mot par « immediately succeeding time ». Orthographié comme il l'est dans le texte, il signifie généralement « l'heure de la mort », mais comme il est opposé à *antara mārga*, « en cours de route », je propose de corriger *āsanakāla* « au moment de la halte ».
āhāra, II, 5. — (Sk.) aliments.
ityevamādi, II, 3 ; III, 13 ; IV, 6. — (Sk.) et ainsi de suite, et cætera.
inan, III, 14 ; IV, 6. — démonstratif placé à la suite d'un substantif désignant des objets énumérés précédemment. B, 70 : « that ». — Ce mot semble correspondre pour le sens à M. *itu*, et pour la forme à M. *nan*, employé actuellement comme relatif.
ini, II, 1, 2 ; III, 7 (*inī*), 14 ; IV, 8, 10. — (M. *ini*) celui-ci. B, 70 : « this ».
ipuḥ, III, 12. — (M. *ipoh*) poison extrait de *l'antiaris toxicaria* ; v. *upuḥ*.
iya, IV, 6,8. — (M. *ia*, *iya*) pronom de la troisième personne : il, lui, eux. B, 70. — Cf. *ya*. Forme enclitique : *-ña*.
īyaṃ, IV, 4. — relatif, var. de *yaṃ*, q. v. K, 213 ; B, 70.
ucca, II, 9. — (Sk.) violent (?)
(*unai*, III, 3-4, 4 ; IV, 1, 2. — apparaît les deux fois dans l'expression *unai tuñai*.)

upasargga, II, 6. — (Sk.) infortune, calamité.

upuḥ, IV, 5. — (J. *upas*) poison extrait de l'*antiaris toxicaria*; v. *ipuḥ*. — Il n'est pas sans intérêt de trouver à Bangka la forme avec *u* initial, comme en javanais.

(*umentem*, III, 4; IV, 2.)

uraṃ, III, 6, 11; IV, 3, 4, 5, 7. — (M. *orang*) homme. B, 69.

(*ulu*, III, 2; IV, 1. — K, 211, propose M. *hulu*, tête.)

ekadāçī, I, 1. — (Sk.) onzième (jour).

ka, III, 13; IV, 6, 10. — (M. *ka*) vers, envers. B, 70.

kathamapi, II, 7. — (Sk.) de quelque façon que.

kaḍatuan, III, 5, 7; IV, 2. — (J. *kĕḍaton*, *kĕraton*, résidence princière) territoire sous l'autorité d'un *dātu*, q. v. B, 69; F, 150: «forme dérivée du type malais *jāhat*, méchant, *kajahātan*, méchanceté, *rāja*, roi, *karajāan*, royaume. *Kaḍatuan* ne me semble pas avoir ici le sens de royaume, mais plutôt celui de circonscription administrative d'un *dātu*, district administré par un *dātu*.»

kadāci, III, 6, 14; IV, 3, 8. — (Sk. *kadā cit*) toutes les fois que.

(*kandra*, III, 1; IV, 1. — K, 210 propose Sk. *kandara*, croc, ankus.)

kapaṭa, II, 8. — (Sk.) traître, trahison. R, 13, ayant lu fautivement *kapada*, traduit ce mot par «retourner».

karmmavaçitā, II, 13. — (Sk.) maîtrise du karman.

kalivat, IV, 10. — (J. *kĕliwat*; M. *lewat*) passé. F, 152: «employé avec un verbe au présent, il indique que l'action exprimée par le verbe vient de s'accomplir.»

kalyāṇamitra, II, 9. — (Sk.) bon ami, ami de bon conseil. Sur ce mot, cf. supra, p. 41, n. 7.

kavuatāña, III, 15; IV, 8. — (dérivé de *vuat* [M. *buat*, *buwat*] «faire», par préfixation de *ka*- et suffixation de -*a*, avec allongement de cette dernière voyelle devant -*ña*) leur entreprise. K, 213.

kavuatanāña, II, 7. — (mot composé comme le précédent avec adjonction du suffixe -*an*) leur entreprise. R, 16.

kasīhan, III, 12-13; IV, 6. — (dérivé de M. *kasih*, amour) philtre. B, 69.

kāyu, II, 3. — (M. *kayu*) arbre.

(*kāyet*, III, 1, 3; IV, 1. — K, 210, 211, et B, 69, identifient ce mot avec M. *kait*, crochet.)

kita, III, 4, 5; IV, 2. — (M. *kita*) vous. En malais, *kita* a le sens de nous (inclusif). B, 70, fait observer que ce pronom est employé ici pour la deuxième personne du pluriel. Or c'est précisément l'emploi qu'il a en sundanais et en balinais (cf. KERN, in *Bijdr.*, 6. volgr., V, p. 640), ainsi qu'en Bat., où il est usité à l'égard des personnes que l'on veut honorer: c'est le cas ici. Forme enclitique: -*ta*, q. v.

-ku, forme enclitique de *āku*, pronom de la première personne du singulier, v. *nigalar-ku*, *vuat-ku*.

kleçavaçitā, II, 13. — (Sk.) maîtrise des souillures.

kṣānti, II, 10. — (Sk.) patience.

gada, III, 12; IV, 5. — (Sk) maladie, poison.

gotrasantānāña, III, 11, 15; IV, 5, 8. — (Sk. *gotrasantāna* avec allongement de la finale + suff. *-ña*) leur clan et leur famille. K, 213.

grañ, III, 14; IV, 8. — (M. *gĕrang*[*an*]) dans le cas où. B, 70; B', 37.

graha, II, 7. — (Sk.) planète.

cāra, I, 6. — (Sk.) marche, action de se déplacer. R, 20, traduit ce mot par « espion, guide », sens qu'il a en sanskrit et en V. J. Mais cette dernière langue connaît aussi le sens de « marche ». En M., *chara* a pris celui de « façon, manière ».

cintāmaṇinidhāna, II, 13. — (Sk.) réceptacle de la Pierre merveilleuse. Cf. supra, p. 42, n. 8.

cūri, II, 9. — (M. *churi*) voleur. Ce mot d'origine indienne, mais non sanskrite, a en M. le sens de « vol », et il est attesté en V. J. avec celui de « traître ».

caitra, II, 1. — (Sk.) nom d'un mois (Mars-Avril).

janmavaçitā, II, 13. — (Sk.) maîtrise des naissances.

jap (lecture douteuse), I, 7. — (M. *jap*, Bat. *djop*), ensemble, tous.

jaya, II, 12. — (Sk., M.) victoire, succès.

jāñan, II, 6, 8, 9, 10; III, 13; IV, 6. — (M. *jangan*) conjonction vétative. B, 70.

jātismara, II, 12. — (Sk.) souvenir des naissances antérieures.

jādi, II, 13. — (M. *jadi*) naître.

Jayanāça, II, 2. — (Sk.) nom d'un roi.

jālan, I, 6. — (M. *jalan*) chemin.

Jāva, IV, 10. — Java. Sur ce terme, cf. supra, p. 53.

jāhat, II, 11, 14; IV, 5, 6. — (M. *jahat*) mal, mauvaise action. B, 70.

jyeṣṭha, I, 4. — (Sk.) nom d'un mois (Mai-Juin).

-ña, passim. — (M. *-nya*) forme enclitique du pronom de la troisième personne (infixe nasal + *ya* : v. infra s. v. *-ṇḍa*), indique comme en M. la possession ou sert à préciser la relation entre deux mots d'une phrase : *vini-ña* « leurs épouses », *puṇyā-ña sarvasattva* « le bien des créatures ».

ñiyur, II, 2. — (M. *nyiur*, *nyior*) cocotier. R, 15.

ḍapunta, I, 2, 4. — Titre royal dans l'expression *ḍapunta hiyaṃ*, dérivé de *punta*, q. v. R, 19 et 14-15 : « *Ḍapunta*, which occurs in Old-Javanese inscriptions, — Dr. Krom drew my attention to *Old-Javanese Documents* in Verh. Bat. Gen., vol. 60, p. 4, and Dr. Bosch to *Ibid.*, p. 34 and 45 —, has the prefix of the *pluralis honorificus*, as in Javanese *datu*, *ratu*, Malay *datuk*,

Jav. *raka*, *rayi*, &c., familiar as suffix in Malay *anakda*, *baginda*, Jav. *sira* &c. » — Sur *ḍa-*, cf. ci-dessous *-ṇḍa*.

-ṇḍa. — pronom honorifique de la troisième personne, encore employé en malais littéraire. M. van Ronkel ne l'a pas reconnu et s'est trouvé embarrassé par les deux mots dans lesquels il apparaît : *parvā-ṇḍa* et *praṇidhānā-ṇḍa* (loc. cit., p. 14). Cela est d'autant plus surprenant que quelques lignes plus loin, à propos du mot *punta* (q. v.), il cite les expressions malaises *anakda*, *baginda*, comme exemples du suffixe dénotant ce qu'il appelle le *pluralis honorificus* (v. ci-dessus, s. v. *ḍapunta*). Dans cette phrase prise au hasard dans le *Malay Reader* de M. Winstedt (p. 41) et tirée du Sĕjarah Malayu : *Maka baginda pun mangkat-lah. Maka anakanda baginda Raja Iskandar Shah naik raja menggantikan kerajaan ayahanda*, « Le roi mourut et le fils (de ce roi) monta sur le trône de son père », l'enclitique *-nda* tient exactement la place qu'occuperait *-ña* dans une phrase analogue, mais se rapportant à des gens du commun. L'inscription malayisante de Gandasuli (*Old Jav. doc.*, CV, Verh. Bat. Gen., vol. 60, p. 236) donne de nombreux exemples du même pronom honorifique : *nāmā-ṇḍa* « nommé », *ayā-ṇḍa* « père de » etc. De même que *-ña* est formé du pronom *ya* précédé de l'élément nasal qui a la valeur de l'article ou du relatif (v. *diṃ*, *yaṃ*), *-ṇḍa* est évidemment formé de ce même élément suivi de *ḍa* qui apparaît dans *ḍapunta* (q. v.) et qui est plutôt un véritable pronom qu'un simple préfixe comme le dit M. van Ronkel.

-ta. — forme enclitique de *kita*, pronom de la deuxième personne du pluriel. v. *vañak-ta*, *savañak-ta*.

tatkālāña, II, 1 ; IV, 9. — (Sk. *tatkāla* avec allongement de la voyelle finale + suff. *-ña*. M. *tatkala*, *tĕtkala*, *tĕtĕkala*) à ce moment-là. B, 70.

tatvārjjava, III, 9, 14 ; IV, 4, 7, 8. — (Sk. *tattvārjava*) loyal, sincère.

tathāpi, II, 3, 7, 10, 12 ; III, 11 ; IV, 5, 6. — (Sk., M. *tĕtapi*) et, aussi. Le sens de « mais, néanmoins » que ce mot a en M. et en V. J. semble atténué et réduit à celui d'une simple copule. B, 70.

(*tandrun*, III, 2, 2-3, 5-6 ; IV, 1, 2. — dans l'expression *tandrun luaḥ*. K. 211, rapproche ce mot d'un vocable telugu, signifiant « chef ».)

talāga, II, 4. — (M. *tĕlaga* < Sk. *taṭāka*) lac, étang. Ce mot a passé sous la forme *talāj*, pour *talāg*, dans le *Voyage du marchand arabe Sulaymān* par Abū Zayd Ḥasan, dans un passage relatif à Çrīvijaya, cf. Ferrand, *Textes géogr.*, p. 83 ; *Empire sumatranais*, JA., 1922 (2), p. 57 ; *Classiques de l'Orient*, VII, pp. 97-98, 144.

tavad, II, 4. — (M. *tĕbat*) digue, barrage. R, 15.
tāpik, III, 10 ; IV, 4. — (Malg. *tāfikā*) armée, expédition militaire. K, 213, avait traduit conjecturalement par « châtié ». Ce mot a été identifié par F, 152.
tāmvan (lecture douteuse), I, 5. — Cf. supra, p. 34, n. 4 et p. 35, n. 1.
tāmval, III, 12 ; IV, 5. — (Sk. *tāmbala*) chanvre, haschisch.
tālu, III, 10 ; IV, 5, 7. — (V. J. et Bat. *talu*) châtié, battu. K, 212.
tāhu, II, 11 ; III, 8 ; IV, 3. — (M. *tahu*) savoir.
(*titaṃ*, III, 1 ; IV, 1. — K, 210, voit dans ce mot une forme balinaise hors d'usage, de *tityang*, homme.)
tĭda, III, 8, 9 ; IV, 3, 4, 7, 10. — (M. *tidak*) négation. B, 70, fait remarquer qu'en M. le *-k* final n'est pas plus étymologique que dans *datok* < *dātu*, q. v.
(*tuñai*, III, 4 ; IV, 1, 2. — dans l'expression *unai tuñai*.)
tuvi, II, 6, 8 ; III, 5 ; IV, 2, 6, 7. — (V. J. *tuvi* <Sk. *tuvi* ?) en vérité, aussi. R, 16.
tūva, III, 12 ; IV, 5. — (M. *tuba*) poison extrait de la racine de *derris elliptica*. B, 69.
tmu, II, 4, 5, 9, 11, 13, 14. — (M. *tĕmu*) obtenir, jouir de. R, 16, 17, 20. — En M. ce mot a le sens de « rencontrer », mais en V. J. et dans l'épigraphie chame (cf. Finot, *Notes d'épigraphie indochinoise*, BEFEO., XV, 2, p. 206, s. v. *tmu*, *tmuv*), il a comme dans l'inscription II le sens de « jouir de, obtenir, posséder ».
tyāga, II, 10. — (Sk.) libéralité.
tlu, I, 7. — (M. *tĕlu*) trois. R, 19, 20 lit fautivement *tmu*.
dañan, I, 5, 6. — (M. *dĕngan*, serviteur ; Bat. *dongan*, compagnon) suivant. R, 19, 20, a pris ce mot pour une autre forme de *dñan*, q. v.
daṃ, II, 10. — (M. *dang*) titre honorifique dans l'expression *daṃ hyaṃ*. En M., il est réservé aux femmes. Sur l'emploi de ce mot en V. J., cf. *Bijdr.*, 1889, p. 107. R, 17, dit qu'il est composé de l'honorifique *ḍa*, écrit *da*, suivi du suffixe relatif (*-ṃ*). Cf. *ḍapunta* et *-ṇḍa*.
datūa, III, 9, 15 ; IV, 4, 8. — (dérivé de *dātu* par suffixation de *-a*, avec glissement de la quantité sous l'influence du suffixe) charge, fonction de *dātu*, q. v. K, 213.
dari, I, 4. — (M. *dari*) de, venant de, « from ».
dalaṃña, III, 7 ; IV, 3. — (M. *dalam* + suff. *-ña*) l'intérieur de. K, 213 ; B, 69.
dātaṃ, I, 7, 9. — (M. *datang*) venir.
dātu, III, 10 ; IV, 4. — (M. *datok* ; V. J. *ratu*) chef. B, 69 ; F, 150. - Sur la forme du mot, cf. supra *ḍapunta* et *tida*. En Bat. *datu* a pris le sens de « sorcier ».
di, I, 2, 3, 6, 7, 8 ; II, 2, 5, 9, 10, 11 ; III, 7, 9, 14 ; IV, 3, 4, 8, 10. — (M. *di*) préposition du locatif. B, 70.

dim, II, 1 ; III, 8 ; IV, 9. — particule locative formée de la préposition *di*, suivie du suff. -*m* équivalant à un article ou à un relatif. K, 213 ; B, 70 ; R, 14.

din, IV, 3. — autre forme de la particule précédente, avec assimilation de la finale par l'initiale du mot suivant *drohaka*. K, 213.

diya, *dya*, II, 7, 8. — (M. *diya*, *dia*) pronom de la troisième personne, il, eux. Cf. *iya*, *ya*. En M., cette forme est usitée après un mot terminé par -*n*, ou avec un sens emphatique. Dans l'inscription, il semble être plutôt une contraction de *di-ya*.

diyāku, *dyāku*, III, 9, 14 ; IV, 4, 7, 8. — pronom de la première personne (*āku*, q. v.) précédé de la préposition *di*.

dṛḍhabhakti, II, 8. — (Sk.) fidèle, dévoué.

dua, I, 5, 6, 7. — (M. *du*[w]*a*) deux. R, 20, fait remarquer que la construction *sapulu dua* « douze » (I, 7) est celle employée en Karobatak, tandis que l'indonésien commun dit *duwa belas*.

dṅan, II, 3, 4, 5, 9, 10 ; III, 9, 10, 14, 15 ; IV, 4, 5, 8. — (M. *dĕngan*) et. B, 70 ; R, 20.

devata, III, 4-5, 6 ; IV, 2. — (Sk. *devatā*, M.) divinité. B, 70.

doṣāña, III, 13-14 ; IV, 6. — (Sk. *doṣa*, M. *dosa*, avec allongement de la finale + suff. -*ña*) leur offense. K, 213 ; B, 70.

drohaka, III, 7, 8 ; IV, 3, 7. — (Sk., M. *dĕrhaka*, *durhaka*) révolté, traître. B, 70.

dvitīya, II, 1. — (Sk.) deuxième (jour).

dhava, IV, 4, 7. — (Sk.) maître, dans l'expression *dhava vuatña* « maître de l'acte, auteur de l'action ».

dhairyyamāni, II, 11. — (Sk.) ferme dans son opinion.

nakṣatra, II, 7. — (Sk.) mansion lunaire.

(*namuha*, III, 2 ; IV, 1. — K, 211.)

nāyik, I, 2. — (M. *naik*) monter.

niujāri, III, 8 ; IV, 3. — (dérivé passif de M. *ujar*) être interpellé par, écouter les paroles de. B, 70.

(*niulun*, II, 4 ; IV, 2. — K. 211.)

niknāi, II, 6. — (dérivé passif de M. *kĕna* « contact » + suff. locatif -*i*) être touché par. R, 16.

nigalarku, III, 9, 14-15 ; IV, 4, 8. — (dérivé passif de M. *gĕlar* « nomination à un emploi » + suffixe de la 1re personne du sing.) être nommé par moi. K, 213 ; B, 70 ; F, 153, n. 1, rapproche cette forme du malgache au point de vue de la construction.

nitānam, II, 2. — (dérivé passif de M. *tanam*) être planté. R, 15.

nityakāla, II, 10. — (Sk.) perpétuellement.

niparvuat, II, 1. — (dérivé passif de *vuat*, M. *buat*, action) être fait. R, 14, rapproche cette forme de *diparbuatkan* dans l'inscription de Pagar Ruyong, l. 9 (*Oudh. Versl.*, 1912, pp. 51-52).

nipāhat, IV, 10. — (dérivé passif de M. *pahat*) être gravé. B, 70 ; F, 153, n. 1.

(*nipaihumpaan*, III, 1-2 ; IV, 1. — K, 211. Cf. *nihumpa* et *paihumpaan*.)

nipratiṣṭha, IV, 7. — (Sk.) érigé, planté.

nimākan, II, 3. — (dérivé passif de M. *makan*) être mangé.

niminumña, II, 5. — (dérivé passif de M. *minum* + suff. *-ña*) être bu par eux. R, 16.

nirupadrava, III, 16 ; IV, 9. — (Sk.) exempt de calamités.

niroga, III, 16 ; IV, 9. — (Sk. *nīroga*) exempt de maladie. K, 213.

nirvyādhi, II, 7. — (Sk.) exempt de maladie.

nivunuḥ, III, 9 ; IV, 4, 6, 7, 8. — (dérivé passif de M. *bunoh*) être tué. B, 70 ; F, 153, n. 1.

nisuruḥ, III, 10 ; IV, 4. — (dérivé passif de M. *suroh*) être commandé. B, 70 ; F, 153, n. 1.

(*nihumpa*, III, 3 ; IV, 1. Cf. *nipaihumpaan* et *paihumpaan*.)

pañcamī, I, 8. — (Sk.) cinquième (jour).

pattuṃ, II, 3. — (M. *bĕtong*) bambou de grande taille. R, 15.

paradāra, II, 9. — (Sk.) adultère.

parāvis, II, 4, 7, 11 ; III, 6, 7, 16 ; IV, 3, 9. — tous, sans exception. K, 212, avait pris ce mot pour le nom d'un pays, et son interprétation a été adoptée par B, 69. Rouffaer (*Bijdr.*, 74, 1918, pp. 128-143) suivi par F, 154, précisa qu'il s'agissait de l'île de Bangka. Van Ronkel (*Bijdr.*, 75, 1919, pp. 1-3) démontra l'impossibilité de cette hypothèse et proposa le sens de « île ». En publiant l'inscription III (*Tijd.*, 59, 1920, p. 429), Krom constata qu'un tel sens était impossible dans un texte provenant de l'hinterland de Jambi et proposa celui de « dépendance », mais dans son *Hindoe-Jav. Gesch.*, p. 114, n. 1, il est moins affirmatif et considère *parāvis* comme un appellatif (?). La présence de ce mot dans l'inscription II, dans un contexte qui ne s'accommode pas des interprétations précédentes, posa le problème à nouveau. R, 15-16, après avoir rejeté comme impossibles les explications de Rouffaer et de M. Krom, dit : « According to the form it might correspond to a Malay *per(h)abis* and lend a perfective strength to the verb, which, however, is here out of the question. Dr. Bosch pointed out to me that both in the Bangka inscription and in this inscription (II) it follows upon a substantive and that it might perhaps have the meaning of 'altogether' or 'all'. Prof. Krom drew my attention to *Old-Javanese Documents* in Verh., vol. 60, pp. 236-238, where instead of *pangawis*, *parāwis* may be read ; I cannot decide whether this throws any light upon the subject. It may after all be asked whether the Malay word *pĕrawis* in its ordinary meaning of 'a means to attain something' cannot lurk in *parāwis*. » — L'interprétation proposée par M. Bosch est sûrement la bonne, et c'est celle à laquelle j'étais arrivé de mon côté.

Quant à la forme même du mot, M. van Ronkel a raison de le rapprocher de M. *pĕrawis* qui a aussi le sens de « facteurs, composants », et il n'est pas impossible que ce mot lui-même soit dérivé de M. *habis*, non dans son acception actuelle « fin, fini », mais dans celle du cham *abiḥ* qui, à côté du sens de « fini, cesser », a aussi celui de « tous, tout, tout à fait » (cf. Dict. d'Aymonier-Cabaton, s. v.). Les langues indochinoises présentent le même fait sémantique : le même mot y désigne l'achèvement et la totalité (khmèr *as*, siamois *mōt*, etc.).

parlak, II, 1, 3, 5. — (Bat., Achinais) jardin. R, 14.

parvāṇḍa, II, 2, *parvvāṇḍan*, III, 10 ; IV, 4. — sous la conduite de, sous les ordres de. K, 213, avait renoncé à expliquer ce mot. R, 14-15, reproduit une hypothèse de M. Bosch d'après laquelle il s'agirait d'un titre formé du préfixe *par-* et d'un mot *bandan* < Sk. *bhaṇḍa*. L'expression *praṇidhānāṇḍa* attestant dans l'inscription II l'emploi d'un suffixe honorifique *-ṇḍa* (q. v.), je considère *parvā* comme un dérivé d'une racine *vā*, qui n'est attestée en M. que sous la forme *bawa* (d'où *mamāva* de l'inscription I, l. 5), mais qui existe en cham sous la forme *bā* « mener, conduire », ainsi que dans divers dialectes de la famille mon-khmère [1] (d'où elle a pu passer en siamois *bā*, pron. *pha* « conduire ») et en achinais [2] avec le même sens. La traduction de *par-vā-ṇḍa* « sous la conduite de » est très satisfaisante dans les deux cas où ce mot est employé. Quant à l'*n* final de *parvvāṇḍan*, c'est probablement, comme dans le mot *din* (q. v.), le suffixe relatif *-ṃ*, assimilé par l'initiale du mot suivant *dātu*.

parsumpahan, III, 6 ; IV, 2. — (dérivé de M. *sumpah*, *bĕrsumpah*) action de proférer des imprécations, formule d'imprécation. B, 69.

paçu, II, 6. — (Sk.) bétail.

pinaṃ, II, 2. — (M. *pinang*) aréquier. R, 15.

pīḍanu, II, 6. — (Sk. *pīḍana*) affliction, oppression. R, 16 : la correction de *nu* en *-na* a été proposée par M. Bosch.

puṇyāña, II, 4. — (Sk. *puṇya* avec allongement de la voyelle finale + suff. *-ña*) le bien (de...). R, 18, donne à ce mot le sens de « propriété » qu'il a en M. vulgaire. Le sens ancien de ce mot est attesté en V. J.

punarapi, II, 3, 9, 11, 13. — (Sk.) de plus.

punta, II, 2. — titre royal dans l'expression *punta hiyaṃ* ; cf. *ḍapunta*. R, 14, analyse ce mot de la façon suivante : *pu* « maître » + suff. de

---

[1] Cf. Skeat-Blagden, *Pagan races*, vocab., s. v. B 401.

[2] Sur les rapports entre l'achinais et les langues mon-khmères, cf. C. O. Blagden, *Achinese and Mon-khmer*, Feestbundel Bat. Gen., I, p. 35.

la première personne du pluriel (*-ta*) précédé lui-même de l'élément relatif *-n* (< *ṃ*). Ce titre est construit comme les titres indochinois : khmèr *kamrateṅ añ*, môn *tala poi*, siamois *chåo ku*, cf. BEFEO., XVIII, 9, p. 7.

pulaṃ, III, 13 ; IV, 6. — (M. *pulang*) revenir au point de départ. B, 70.

(*paihumpaan*, III, 3 ; IV, 1. — Cf. *nihumpa* et *nipaihumpaan*.)

prakāra, II, 6. — (Sk., M. *pĕrkara*) espèce.

prajñā, II, 11. — (Sk.) sagesse, sapience.

pratipada, IV, 9. — (Sk. *pratipad*) premier jour de la lune croissante.

praṇidhānāṇḍa, II, 2. — (Sk. *praṇidhāna* avec allongement de la voyelle finale + suff. *-ṇḍa*) résolution, vœu (de . . .). Sur le sens technique de ce mot dans le bouddhisme, cf. supra, p. 43. R, 15, n'a pas reconnu le suffixe *-ṇḍa* (q. v.) et a été arrêté par ce mot.

prayojanākan, II, 4. — (Sk. *prayojana* avec allongement de la voyelle finale + suff. *-kan*) en vue de. R, 16.

bhaktī, III, 4, 9, 14 ; IV, 2, 4, 7, 8, 10. — (Sk., M. *bakti*) dévotion, soumission. B, 70.

bhāryyā, II, 8. — (Sk.) épouse.

bhūmi, III, 7 ; IV, 3, 10. — (Sk., M. *bumi*) terre. B, 70.

bhṛtyāña, II, 7. — (Sk. *bhṛtya* avec allongement de la finale + suff. *-ña*) leur serviteur.

maṃmaṃ, IV, 10. — (Bat. *mangmang*) jurer.

maṃrakṣa, III, 5 ; IV, 2. — (Sk. *rakṣa* précédé du préf. *maṃ-*) protéger. F, 153, n. 1.

maṃhidupī, II, 6. — (M. *mĕnghidopi*, enfanter), élever.

makagīla, III, 12 ; IV, 5. — (dérivé causatif de M. *gila*) rendre fou. B, 70.

(*makamatai*, III, 2 ; IV, 1. — probablement : faire mourir. K, 211 ; B, 70.)

makalaṅit, III, 11 ; IV, 5. — (dérivé causatif de M. *lĕngit*, « démoralisé ») mettre hors de soi, hors de ses sens. K, 212 : « décevoir, duper ».

makasākit, III, 11-12 ; IV, 5. — (dérivé causatif de M. *sakit*) rendre malade.

maṅalap, I, 3. — (Bat. *mangalap* dérivé de *alap* « prendre », attesté en V. J., Sundanais) aller chercher. R, 20-21 : « acquérir ».

maṅujāri, III, 8 ; IV, 3. — (dérivé de M. *ujar*, parole) parler avec. B, 70.

mañuruḥ, IV, 6-7. — (M. *menyuroh*, dérivé de *suroh* par préfixation de *maṃ-* avec assimilation entre la finale du préfixe et l'initiale de la racine) ordonner. B, 70 ; F, 153, n. 1.

mañcak, II, 5, 12. — plein. R, 16-17, n'a pas compris ce mot. Je l'identifie à Tobabatak (dialecte d'Angkola) *mandjo* « bon à marier » (concept qui dans les langues indochinoises est volontiers exprimé par un adjectif signifiant « plein »), probablement identique aux formes *mĕncho'*, *mĕnchok* « gras, obèse » des dialectes de la Péninsule Malaise (Skeat-Blagden, *Pagan races*, vocabulaire, s. v. F. 34).

mata, I, 7. — (M. *mata*) œil : *di-mata* « en vue de, en présence de ».

manāpik, IV, 10. — (Malg. *manāfikâ*) faire la guerre, partir en expédition. K, 214, avait traduit hypothétiquement par « châtié ». B, 70, avait reconnu un composé de *tāpik* (q. v.). F, 152, 153, n. 1, a correctement expliqué le mot par le malgache.

mantrā, III, 12 ; IV, 5. — (Sk. *mantra*, M. *mantĕra*, *mĕntĕra*) formule. K, 213, et B, 70, font remarquer qu'il faut corriger en *mantra*. La même graphie avec *ā* long dans l'inscription III exclut la possibilité d'une faute du lapicide.

mamāva, I, 5. — (V. J. *mamawa*, produire ; M. *mĕmbawa*, conduire) conduire. R, 20, explique cette forme (dérivée de *bawa*) par une mutation de l'occlusive en nasale. Il semble plutôt qu'il s'agisse d'une assimilation de la finale du préf. *maṃ-* par la labiale initiale de la racine : cf. supra, *mañuruḥ*, *manāpik*.

marjjahāti, IV, 7. — (dérivé causatif de *jāhat*, q. v., avec déplacement de la quantité sous l'influence du suffixe) faire du mal, causer un dommage. K, 213 ; B, 70.

marppādaḥ, III, 9 ; IV, 4. — (dérivé causatif de M. *padah*, invitation adressée à un supérieur) rendre hommage, faire acte de déférence. K, 212, n'a pas traduit ce mot dont le sens reste un peu douteux.

marlapas, I, 4. — (dérivé de M. *lĕpas*, action de quitter) se séparer de, partir. R, 20.

marvuat, I, 9. — (dérivé de *vuat*, M. *buat* = *bĕrbuat*) faire. R, 20.

marvvañun, II, 9, 10. — (dérivé de M. *bangun* = *bĕrbangun*, *mĕmbangun*) se lever. R, 17.

marçīla, II, 10. — (Sk. *çīla* précédé du préf. *mar-*) observer les préceptes. R, 17.

marsārak, II, 10. — (dérivé de M. *sarak*, séparation = *bĕrsarak*) se séparer de. R, 17, 21.

marhulun, II, 6. — (dérivé de M. *ulun*, serviteur) avoir des serviteurs. R, 16.

maharddhika, III, 5 ; IV, 2. — (Sk.) tout puissant. B, 70, indique que la forme moderne en M. (*mĕrdĕheka*, *mĕrdahika*) a pris le sens de « libre ».

mahāsattva, II, 11. — (Sk.) être supérieur, synonyme de bodhisattva.

mārgga, II, 5. — (Sk.) chemin.

mitrāña, II, 8. — (Sk. *mitra* avec allongement de la finale + suff. *-ña*) leur ami.

mināña, I, 5. — Cf. supra, p. 35, n. 1.

muaḥ, II, 5, 5-6, 6, 8 ; III, 3, 10, 13, 15, 16 ; IV, 1, 5, 6, 7, 8, 9. — K, 211 et R, 16, ont identifié ce mot avec V. J. *muwah* « de nouveau », mais ce sens ne donne nulle part une traduction satisfaisante. K, 213, est plus près de la vérité lorsqu'il remarque que *muah* semble avoir dans certains cas la valeur du futur. Ce mot a en fait partout celle de l'optatif. Au point de vue de la forme, on

peut le rapprocher de Minangkabau *muah* (var. *mòh*, *mah*) décrit comme une particule plaçant l'emphase sur le mot qui la précède. C'est peut-être simplement le verbe indiquant la présence ou la possession (français : « avoir, y avoir ») qui revêt dans les dialectes de la Péninsule Malaise les formes *moah*, *moa*. *moh*, *mu'*, etc. (Skeat-Blagden, *Pagan races*, vocab., s. v. B, 88) : l'emploi de ces diverses formes correspond à celui de M. *ada* qui, fait à noter, n'apparaît pas dans les inscriptions. Sémantiquement, l'emploi du verbe indiquant la présence et la possession pour exprimer l'optatif n'a rien qui doive surprendre: pour la mentalité primitive, affirmer qu'une chose est présente, c'est en provoquer la réalisation.

mudita, I, 9. — (Sk.) réjoui, joyeux. R, 19, lit fautivement *mudik*.

mulaṃ, II, 8 ; III, 10 ; IV, 4, 6, 7. — mot de signification douteuse. K, 213 et B, 70, le rapprochent de *pulang*, sans proposer de traduction. Cham *mulaṅ* « aussitôt, sur le champ », donnerait dans les inscriptions un sens acceptable.

mūlāña, III, 6 ; IV, 2. — (Sk. *mūla*, M. *mula* avec allongement de la finale + suff. *-ña*) le commencement de. K, 212 ; B, 70.

medhāvi, II, 11. — (Sk.) intelligent.

maitri, II, 9. — (Sk.) amitié.

ya, II, 5, 6, 8, 9, 11, 13, 14 ; III, 9, 10, 13, 14 ; IV, 3, 4, 5, 6, 7, 8. — (M. *ya*, *ia*) pronom de la troisième personne, il(s), lui, eux. B, 70 ; R, 17. — Cf. *iya*.

yaṃ, I, 5 ; II, 2, 3, 4, 6, 7, 8 ; III, 5, 6, 9, 11, 13, 14, 16 ; IV, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10. — (M. *yang* dérivé du pronom de la 3ᵉ personne, par suffixation de *-ṃ*) article et pronom relatif. K, 212 ; B, 70.

ratnatraya, II, 10. — (Sk.) les Trois Joyaux.

rājin, II, 10. — (M. *rajin*) application.

rātus, I, 6 (*duaratus*), 7. — (M. *ratus*) cent.

rumviya, II, 2-3. — (M. *rumbia*, *rĕmbiya*) sagou. R, 15.

rūpa, II, 12. — (Sk., M. *rupa*) forme.

lakṣa, I, 5. — (Sk.) probablement : dix mille, comme M. *laksa*.

laghu, I, 9. — (Sk.) léger. R, 21, prend ce mot pour le nom d'un mois, cf. supra, p. 35, n. 5.

lavan, III, 2, 7-8 ; IV, 1, 3. — (V. J. *lawan*) avec. M. *lawan* a le sens de « combattre, résister » et V. J. a aussi le sens d'« adversaire » : ce sont sans doute deux acceptions d'un même mot. K, 211.

lāki, II, 13. — (M. *laki*) mâle.

lāgi, II, 9. — (M. *lagi*) encore, de plus.

(*luaḥ*, III, 2, 3, 6 ; IV, 1, 2. — dans l'expression *tandrun luaḥ*. K, 211, identifie ce mot avec V. J. *luah* « eau, rivière » et traduit hypothétiquement *tandrun luaḥ* par « nāga ».)

lai, II, 5. — (Bat. *le*; Busang [1] *laò*) avoir faim. R, 16, a cru reconnaître dans ce mot un terme du dialecte de Minangkabau signifiant « être, être présent », mais le rapprochement que je propose donne un sens beaucoup plus satisfaisant.

vajraçarīra, II, 12. — (Sk.) corps de diamant. Sur ce mot, cf. supra, p. 55.

vañakña, I, 7. — (M. *banyak* + suff. *-ña*) en quantité, au nombre de.

vañakta, III, 6; IV, 2. — (M. *banyak* + suff. *-ta* indiquant la seconde personne, cf. *kita*) vous qui êtes en grand nombre, vous tous.

vadhāña (lecture douteuse), II, 9. — (Sk. *vadha* avec allongement de la finale + suff. *ña*) assassin.

vanua, I, 9. — (M. *bĕnu*[w]*a*) pays, royaume. R, 20-21, traduit par « forteresse ».

vanuāña, III, 16; IV, 9. — (Le mot précédent avec allongement de la finale + suff. *-ña*) leur pays. B, 69.

varaṃ, II, 6, 8. — (M. *barang*) chose, quelque chose: *varaṃ vuatāña*, quoi qu'il fasse. R, 17.

(*vari*, III, 1; IV, 1. — [M. *bĕri*, donner ?] K, 210; B, 70.)

varopayāña, II, 4. — (Sk. *varopāya* [M. *upaya*] avec allongement de la finale + suff. *-ña*) leur meilleur moyen de. R, 18. Cf. supra, pp. 43-44.

vala, I, 5; IV, 10. — (Sk., M. *bala*[*tĕntĕra*]) armée. B, 70; R, 20.

vaçitā, cf. *karmma-*, *kleça-*, *janmavaçitā*.

vaçīkaraṇa, III, 13; IV, 6. — (Sk.) action de soumettre quelqu'un à sa volonté par des pratiques magiques. K, 212.

vātu, IV, 7. — (M. *batu*) pierre. B, 69.

viniña, II, 8. — (M. *bini* + suff. *-ña*) leur épouse. K, 7.

(*vinunu*, III, 3; IV, 1. — K, 211 et B, 70, considèrent ce mot comme une forme passive dérivée de *vunuḥ* (M. *bunoh*) « tuer », par infixation de *-in-*, mais l'absence du visarga est surprenante, et le même texte exprime le passif de *vunuḥ* par la forme *nivunuḥ*.)

viṣaprayoga, III, 12; IV, 5. — (Sk., M. *bisa*) usage du poison.

vīryya, II, 10. — (Sk.) énergie.

vuaḥña, II, 3. — (M. *bu*[w]*ah* + suff. *-ña*) leur fruit.

vuatāña, II, 6-7. — (dérivé de *vuat*, M. *buat* par suffixation de *-a* avec allongement devant le suff. *-ña*) leur action.

vuatku, II, 4. — (M. *buat* + suff. indiquant la première personne du singulier) fait par moi. R, 15, lit *vuatkña*, fausse lecture qui lui a inspiré des hypothèses qui ne sont pas à retenir.

vuatña, II, 5; III, 11, 14; IV, 4, 5, 6, 7-8. — (M. *buat* + suff. *-ña*) faire, fait par lui (ou eux). B, 70.

---

[1] J. P. J. Barth, *Boesangsch-Nederlandsch woordenboek*, Batavia, 1910.

vukan, II, 3. — (Cham *bukan*) autre. R, 18, donne à ce mot le sens actuel de M. *bukan* et le traduit par la négation, ce qui donne une phrase à peu près dépourvue de signification. La valeur de « autre » que ce mot a en Cham donne une traduction des plus satisfaisantes. Ce sens a d'ailleurs laissé des traces dans l'emploi de *bukan* en M., ainsi qu'il résulte de la fine analyse qu'en a donnée M. Winstedt (*Malay grammar*, p. 135) : « Really *tidak* simply denies ; *bukan* not only denies but implies that the reverse of what has been stated should be affirmed ; *tidak* qualifies the sentence, *bukan* the word to which it is attached in the sentence ; *tidak dia jahat* or *dia tidak jahat* « he is not wicked » ; *dia jahat tidak* « is he wicked or not ? ». But *dia bukan jahat* « he is not wicked but he is something else » ; *bukan dia* (*yang*) *jahat* « it is not he but some one else who is wicked » ; *dia jahat bukan* « he is wicked ? Surely the reverse is not true. »

vulan, I, 2, 4, 8 ; II, 1 ; IV, 9. — (M. *bulan*) mois. B, 69 ; R, 14.

vuluḥ, II, 3. — (M. *buloh*) bambou. R, 15.

vṛddhi, II, 6. — (Sk.) augmentation.

velāña, IV, 10. — (Sk. + suff. *-ña*) le moment où.

vaiçākha, I, 2 ; IV, 9. — (Sk.) nom d'un mois (Avril-Mai).

vodhicitta, II, 9. — (Sk.) pensée de bodhi.

vrahmasvara, II, 13. — (Sk.) voix de Brahmā, voix céleste. Sur ce mot, cf. supra, p. 42, n. 5.

çakavarṣātīta, I, 1 ; II, 1 ; IV, 9. — (Sk.) l'ère çaka écoulée.

çānti, III, 15 ; IV, 8. — (Sk.) prospérité, bénédiction.

çilpakalā, II, 11. — (Sk.) les arts.

çuklapakṣa, I, 1-2, 3, 8 ; II, 1 ; IV, 9. — (Sk.) quinzaine claire, lune croissante.

çrī, I, 1 ; II, 1. — (Sk.) fortune.

crīkṣetra, II, 1. — (Sk.) « terrain fortuné », nom du jardin planté par le roi.

çrī Jayanāça, v. *Jayanāça*.

Çrīvījaya, I, 10, ; III, 5, 10 ; IV, 2, 4-5, 10. — (Sk.) le royaume de Çrīvijaya.

sacarācara, II, 4. — (Sk.) mobile et immobile.

satyārjjava, II, 8. — (Sk.) dévoué, fidèle.

sannidhāna, III, 5 ; IV, 2. — (Sk.) présence, réunion.

sanyāsa, III, 9, 15 ; IV, 4, 8. — (Sk. *sannyāsa*) charge, dépôt.

sapulu, I, 7. — (M. *sapuloh*) dix.

saptamī, I, 3. — (Sk.) septième (jour).

samavuddhi, III, 7 ; IV, 3. — (Sk.) bonne entente, complicité.

samāhitacinta, II, 11. — (Sk.) esprit concentré.

samiçrāña, II, 3, 11. — (Sk. *samiçra* [M. *mĕsĕra*] avec allongement de la finale + suff. *-ña*) mélangé, divers. R, 15.

samṛddha, III, 15 ; IV, 9. — (Sk.) doué de succès, victorieux.

sarāmvat, III, 12 ; IV, 6. — Ce mot que K, 212, a renoncé à traduire désigne évidemment quelque maléfice, mais son sens précis reste à trouver.

sarivu, I, 6. — (M. *saribu*) mille.

sarvvasattva, II, 4. — (Sk.) tous les êtres.

savañakña, II, 2, 4, 5, 6, 7 ; III, 11 ; IV, 5. — (M. *sabanyak* + suff. *-ña*) tous tant qu'ils sont, tous ceux qui. B, 70.

savañakta, III, 4 ; IV, 2. — (M. *sabanyak* + suff. *-ta* indiquant la seconde personne du pluriel, cf. *kita*) tous tant que vous êtes.

sāna, II, 1, 9. — (M. *sana*) là.

sāmvau, I, 3, 6. — (V. J. *sambo*[*ṅ*] ; Malg. *sambu*) bateau. R, 19, lit *sāmwwo* qu'il considère comme un nom de lieu ; cf. supra, p. 36.

sāraṃbhāña, IV, 7. — (Sk. *sārambha* avec allongement de la finale + suff. *-ña*) meurtrier (?). K, 213, semble considérer *sārambha* comme un synonyme de *samārambha* et le traduit par « entreprise ». En pāli et dans un passage du *Divyāvadāna* (p. 425, l. 24) *sārambha* a le sens de « colère, orgueil, paroles injurieuses ». Enfin, pāli *sārambha* et *samārambha* signifient par surcroît « meurtrier, mettant la vie en danger ». Ce dernier sens semble être le plus satisfaisant ici.

siddha, III, 1, 13 ; IV, 1, 6. — (Sk.) succès, réussite.

siddhayātra, I, 3, 10. — (Sk. *siddhiyātrā*, pèlerinage fait en vue d'obtenir des pouvoirs magiques) magie, pouvoirs magiques. Sur ce mot, cf. supra, p. 58.

sini, II, 2. — (M. *sini*) ici.

sukha, II, 5. — (Sk., M. *suka*) bonheur, félicité.

sukhacitta, I, 8. — (Sk., M. *sukachita*) cœur réjoui.

sucarita, II, 4. — (Sk.) bonne action.

subhaga, II, 12. — (Sk.) fortuné, heureux.

subhikṣa, I, 10 ; III, 16 ; IV, 9. — (Sk.) riche, ayant d'abondantes ressources.

sumpaḥ, III, 10 ; IV, 4, 6, 7, 8, 10. — (M. *sumpah*) imprécation. B, 69.

sthānāña, II, 8. — (Sk. *sthāna* avec allongement de la finale + suff. *-ña*) position, situation.

smṛti, II, 11. — (Sk.) mémoire.

svapnavighna, II, 6. — (Sk.) insomnie.

svayaṃbhu, II, 13. — (Sk.) existant par soi-même.

svasti, I, 1 ; II, 1. — (Sk.) prospérité.

svastha, III, 16 ; IV, 9. — (Sk.) dans un état normal, en bonne santé.

(*hakairu*, III, 3 ; IV, 1.)

hañun, III, 7 ; IV, 3. — mot de sens inconnu. K, 212.

hanāu, II, 2. — (M. *ĕnau*) palmier à sucre (*arenga saccharifera*). R, 15.

(*hamvan*, III, 4; IV, 1. — dans l'expression *hamvan vari* lue fautivement par K, 208, 210, suivi par B, 69: *hamva nvari*.)

(*haraki*, III, 4; IV, 2. — K, 211.)

hăur, II, 3. — (M. *aur*) espèce de bambou. R, 15.

hālap, II, 12. — (M. *alap*, calme; V. J. *halĕp*, beau) calme, ou beau, les deux sens s'accordant également bien avec le contexte. R. 17.

hāsin, II, 12. — (Sk.) souriant.

hiyaṃ, *hyaṃ*, I, 2, 4; II, 2, 10. — (V. J. *hiyang*; M. *yang*) sacré, employé dans les titres honorifiques *ḍapunta hiyaṃ*, *punta hiyaṃ*, *daṃ hyaṃ*.

huma, II, 5. — (M. *huma*) champ obtenu par défrichement, rizière de montagne, « raï ».

LES INSCRIPTIONS MÔN DU SIAM

éditées et traduites par

R. HALLIDAY

avec la collaboration de C. O. BLAGDEN.

Des inscriptions en langue môn ont été découvertes au Siam [1], à Lamphun et à Lopburi. M. Cœdès en a publié quatre (dont trois relevées à Lamphun et l'autre à Lopburi) en appendice à son article *Documents sur l'histoire du Laos occidental*, paru dans le *BEFEO*., t. XXV, 1925, accompagnées d'une introduction et d'une traduction en français. L'auteur a ajouté au texte des planches reproduisant trois d'entre elles et trois autres encore. Ces sept inscriptions se retrouveront ici avec introductions, traductions et notes explicatives.

Je dois une très grande reconnaissance au Dr. C. O. Blagden, Doyen de l'Ecole des Etudes Orientales de Londres : sa grande expérience en matière de lecture et d'explication des inscriptions môn de Birmanie font de lui une autorité dont il faut s'inspirer pour toutes les questions traitant du texte ou de l'interprétation des anciennes inscriptions môn. Sauf en ce qui concerne l'inscription de Lopburi [2], j'ai rédigé moi-même les transcriptions, puis je les ai soumises aux critiques du Dr. Blagden. Il m'a toujours donné d'utiles suggestions, et il a souvent été à même de me mettre sur la bonne voie lorsque je me trouvais embarrassé. Avec son aimable autorisation, j'utilise ici un grand nombre de ses notes sur le texte et la traduction, telles qu'il les a rédigées, ou en les modifiant légèrement. Quel que soit le mérite de ce recueil d'inscriptions, une grande part lui en revient.

---

(1) Dans l'inventaire des inscriptions publié dans son *Recueil des inscriptions du Siam*, vol. I (Bangkok, 1924), M. Cœdès mentionne deux autres inscriptions d'une ligne plus ou moins douteuses.

(2) Voir infra, p. 82, introduction à l'Inscription de Lopburi.

INSCRIPTION DE LOPBURI

(Planche VIII).

Cette inscription, découverte dans les ruines d'un monument appelé San Sung, à Lopburi, est actuellement conservée à la Bibliothèque Nationale de Bangkok. Elle y fut d'abord classée comme « inscription en langue inconnue ». M. Cœdès y reconnut certains mots môn et soumit un estampage de cette inscription à M. Duroiselle, Chef du Service archéologique de Birmanie. Ce dernier en rendit compte dans son rapport de 1919 (1). Une photographie du document fut adressée au Dr. Blagden, qui apporta quelque amélioration au texte et donna de précieuses suggestions pour la traduction. Par la suite, M. Cœdès publia le texte (2) avec une note explicative et une traduction.

L'inscription consiste en quatre textes brefs, séparés, écrits à l'aide des mêmes caractères, gravés sur un pilier octogonal. Il est regrettable que les lacunes du texte, dues aux détériorations de la pierre par endroits, la présence de caractères archaïques et de mots incompréhensibles, en rendent l'interprétation quelque peu malaisée. Le sens général paraît clair. De toute évidence, il s'agit de la liste de certains dons faits à un monument bouddhique, probablement un monastère.

Les dons d'esclaves, de bétail, etc., nous rappellent les mêmes dons, accompagnés de donations de terrains, rapportés par l'inscription de Sabbādhisiddhi au sujet de la fondation de temples et de monastères à Lamphun. Des dons de même nature sont mentionnés par les inscriptions de Pagan à l'occasion d'œuvres pieuses telles que l'édification de monastères et de temples, la construction de citernes et autres œuvres méritoires.

Les lettres qui composent cette inscription sont d'un type plus archaïque que celles des inscriptions de Lamphun et même des inscriptions de Pagan. Elles offrent une certaine ressemblance avec les caractères des inscriptions cambodgiennes des VIe et VIIe siècles. Elles rappellent également les lettres des brèves inscriptions pāli « *ye dhammā* » de Phra Pathom au Siam, où l'on peut voir les mêmes piliers octogonaux. Sans aucun doute, cette inscription de Lopburi constitue le plus ancien texte môn qui ait été déchiffré et publié jusqu'ici.

---

(1) *Report of the Superintendent, Archæological Survey of Burma, 31st march 1919.*
(2) *BEFEO.*, t. XXV (1925) et *Recueil des inscriptions du Siam*, vol. II, p. 17.

I

TEXTE.

1. *vo'* ([1]) *puṇya upājhāy . . . . ' ey*
2. *prajñāvanta ḍek mun jun ta kyā-*
3. *k II vudradā. .* ([2]) *II sīlapāl(a) II grel(a) II*
4. *sīlakumār(a) II ne' II kḅaḥ II laṅkaḥ*
5. *glīk kyāk ku(ṃ)* ([3]) *II na' rān jlo-* ([4])
6. *v moy laṅgur II kvel moy II*
7. *khāḥ ca puṇya (c)ā(p) sumbaṅ* ([5]) *ḍek mun*
8. *jun ta kyāk (II) vud(dha) . . . . . . II duṅ(a)*
9. *sāsnapāl(a) II . . . . mo-*
10. *y jlov* ([6]) *moy (laṅgur)* ([7]) *II kve-*
11. *l moy II sa:ldhā ka. u. . .*

TRADUCTION.

(1) Voici les bonnes œuvres de l'upājhāy, mon. . . . . ([8]) (2) Prajñāvanta. Les esclaves offerts à la pagode ([9]) (furent) (3) Vudradā, . . . , Sīlapāla, Grela, (4) Sīlakumāra, Ne', Kḅaḥ. (5) Des robes ([10]) (furent données) à la pagode aussi. . . . . ([11]) une paire (6) de bœufs et un char. (7) . . . . . . ([12]) La bonne

---

([1]) M. Cœdès lit *vau'*, mais il faut probablement lire *vo'*.

([2]) La dernière partie pouvait être *s(a)*.

([3]) Il semble qu'il y ait un trait ici, mais assez haut.

([4]) M. Cœdès déchiffre *jlau*. — Voir supra, note 1.

([5]) Semble être *sumuṅ*, mais *sumbaṅ* paraît convenir mieux.

([6]) M. Cœdès lit *jlauv*.

([7]) Restitution hypothétique du texte.

([8]) Ou bien « ... de moi ».

([9]) Le mot *kyāk* désigne soit le Buddha, soit une statue du Buddha, soit enfin une pagode renfermant quelque relique du Buddha.

([10]) Le mot *glīk* employé seul ne désigne, dans le langage moderne, que la ceinture dont un homme se ceint les reins. En môn ancien, ce substantif semble avoir eu une signification plus large ; on l'employait alors pour désigner à la fois les habits religieux et les vêtements laïques.

([11]) Ces deux mots sont très nets ici. On peut les considérer, *na'* comme la forme ancienne du *na* moderne qui veut dire « corbeille » ou « avec » ; et *rān* comme celle de moderne *rān* « acheter ». Mais la construction n'est pas aussi aisée. On peut interpréter « en achetant ». D'autre part, *na' rān* peut désigner une corbeille d'une espèce particulière.

([12]) La lecture présente ici de réelles difficultés. On peut construire : *khāḥ ca*, forme moderne de *khuiḥ ca*, « prospérer » ou « être mené à bien » ; nous pouvons encore lire *khāḥcs* ou *khāḥc* (comme II, 4), forme archaïque du moderne *khu:ḥ* « bon, bien ». Au XIe siècle, l'orthographe était *khis*, et nous sommes peut-être en présence d'une forme encore plus archaïque et plus bizarre.

action de Cāp Sumbaṅ [1]. Les esclaves (8) offerts à la pagode (furent) Vuddha..... (9) Sāsnapāla, un.... (10) une paire de bœufs, un char. (11).... [2]

II

TEXTE.

1. *vo'* [3] *puṇya ju smac yu grāh*
2. *ḍek mun jun ta kyāk II sa-*
3. *ddhā carita yamo'* [4] *ñaḥ II*
4. *khāḥc* [5] *puṇya cāp inda* [6]
5. *ḍek mun jun ta kyāk*
6. *II vuddharakkha* [7] *laḥ* [8] *II si'* [9] *II jlo-*
7. *v pi' plaḥ* [10] *(II)* [11]

TRADUCTION.

(1) Voici la bonne action de Ju Smac Yu, le maître de maison [12]. (2) L'esclave offert à la pagode [13] : Saddhā(3)carita, tel est son nom. (4) Elle fut bienfaisante, la bonne action de Cāp Inda. (5) Les esclaves offerts à la pagode (6) furent Vuddharakkha, Laḥ et Si'. (7) Trois bœufs...... [14]

---

(1) Peut-être une autre forme du *Sambeṅ* des inscriptions de Pagan. *Cāp* et *Sambeṅ* sont sans doute tous deux des titres ou des appellations.

(2) Le Dr. Blagden voudrait restaurer *kāruṇya* après *saddhā*, ce qui témoignerait de l'intention bienfaisante dans laquelle sont faites les offrandes.

(3) Voir I, 1 et note.

(4) M. Cœdès déchiffre *saddhacaritaya moy*.

(5) Ou bien *khāḥ c(a)*.

(6) La forme de la lettre *ī* est bizarre.

(7) M. Cœdès lit *Vuddharakṣa*.

(8) Ou bien *laña*.

(9) Il se peut qu'une lettre ait été souscrite sous l'*s*. Peut-être est-ce *sāi'*.

(10) Lecture douteuse.

(11) M. Cœdès lit *ka*. Le double trait est douteux.

(12) On admet que *grāh* représente la forme moderne du mot *garah*, qui désigne un laïque.

(13) Cf. p. 83, note 9.

(14) La lecture *plaḥ* est douteuse, le sens n'est pas clair.



INSCRIPTION SUR UN PILIER OCTOGONAL PROVENANT DU SAN SUNG (LOPBURI)
(P. 82.)

III.

Texte.

1. *Il vo'* (1) *puṇya cāp*
2. *dyañgan Il .idayya* (2) *Il sa-*
3. *ṅgha pa thāk Il kandaṃ puñ*

Traduction.

(1) Voici la bonne action de Cāp (2) Dyañgan, .iddaya et de Sañgha Pathāk (3). Une œuvre méritoire fut accomplie.

IV.

Texte.

1. *yul* (4) *no* (5) *(j)ñaḥ savighna......*
2. *y go' puṇya tna(p)* (6) *su.....*
3. *khāḥ* (7) *(pa po)' .. pañcā (na)..........*

Traduction.

(1) Si rien (?) ne triomphe.................. (2) .. parviendra à une bonne action.......... (3) bon..............

(Ce texte est si fragmentaire et si incertain qu'il est difficile d'en tirer quoi que ce soit.)

---

(1) Cf. I, 1 et II, 1.

(2) La lettre initiale de ce mot est inconnue.

(3) Cette interprétation n'est pas bien certaine. *Pathāk* peut être considéré comme une expression composée des deux mots *pa thāk*, dont le premier serait le verbe « faire ».

(4) Probablement le *yal*, « si » des inscriptions de Pagan.

(5) Lecture douteuse.

(6) On voudrait pouvoir lire *tnas* « au nom de, pour l'amour de », mais on n'est pas certain de la lettre finale.

(7) Nous sommes ici en présence de la même forme que celle de I, 7, et II, 4. Cependant la question se complique de la présence des deux syllabes suivantes, qui sont douteuses. Il se peut que le signe surmontant l'hypothétique *pa* soit purement accidentel.

LES INSCRIPTIONS DE LAMPHUN.

Sept inscriptions môn ont été découvertes à Lamphun, l'ancien Haribhuñjai, ou dans les environs (1). Le texte de six d'entre elles est donné plus loin avec une traduction et des notes. Les noms des différentes inscriptions sont ceux des monastères où elles ont été trouvées respectivement, savoir : Vat Don, Vat Kukut, Vat Sen Khao Ho, Vat Mahāvan et Vat Ban Hlui (2). La pierre découverte au Vat Ton Keo était en si mauvais état qu'elle n'a pas été estampée.

Note sur l'alphabet, l'orthographe et la langue des inscriptions de Lamphun, par M. C. O. Blagden.

L'alphabet des inscriptions de Lamphun est le même que celui des inscriptions môn remontant à la période du Roi Kyansitthā (1085 à 1113 A. D.) et les formes des caractères se ressemblent beaucoup.

L'orthographe, bien qu'en accord, sous de nombreux rapports, avec celle des anciens textes de Birmanie, s'en éloigne dans bien des cas. Et elle s'en éloigne dans le sens qui prévalut finalement au XIe siècle et qui s'accuse bien plus nettement encore de nos jours, à savoir : affaiblissement de l'avant-dernière syllabe (et surtout de la voyelle) des mots dissyllabiques, l'accent principal portant sur la syllabe finale. Ainsi, au lieu des formes archaïques *tirla* (*tirla'*, *tarla*, *tarla'*), *cirvek*, *puṃrey*, *cirmat*, *kinta* (*kinta'*, *kanta*), *tirḍey*, *pirlit*, *girloṅ* (*girluñ*), *tirley* (*tarley*), *birḅār*, les inscriptions de Lamphun portent : *trala*, *cravek*, *paṃrey*, *cramat*, *kanta*, *traḍoy*, *pralat*, *graloṅ*, *traley*, *braḅār*. Les formes de ce type apparaissent parfois encore dans les inscriptions du XVe siècle en Birmanie : par exemple *cravek*, dont la forme moderne est écrite *cvek*, bien qu'en fait une voyelle brève soit prononcée entre les deux premières consonnes. Certaines des variantes données plus haut entre parenthèses prouvent que dès le XIe siècle il y avait une tendance à cette évolution. Des formes telles que *raḥss*, pour *rās*, à Lamphun, paraissent indiquer un conflit entre la pratique littéraire traditionnelle et la prononciation courante. L'orthographe médiévale et moderne est *raḥ*. De même : *yamo'* représente une transition entre l'archaïque *imo'* et le moderne *ymu*. Mais les variantes *himo'* et *simo'* peuvent être dues à des différences dialectales.

Une particularité frappante de l'orthographe des inscriptions de Lamphun est le double procédé employé pour indiquer les consonnes finales des mots. Le *virāma* est largement utilisé, mais nous le voyons souvent remplacé par le redoublement de la consonne finale : ceci rappelle la graphie des anciennes inscriptions thai de Sukhodaya, mais la dépasse, car les inscriptions môn de

(1) Elles sont actuellement rassemblées au Vat Phra That de Lamphun.

(2) V. la carte des environs de Lamphun, *BEFEO.*, XXV, pl. XIV.

Lamphun ne limitent point ce système aux syllabes finales à voyelles brèves, telles que *tharr*, *dass*, *cvass*, etc. ; elles l'étendent à d'autres cas tels que *eyy*, *deyy* et *moyy*. Ceux-ci, néanmoins, sont en très petit nombre. Je n'ai pas rencontré cette méthode de traitement des consonnes finales dans les inscriptions môn de Birmanie.

A part ces différences négligeables et assez superficielles, le langage des inscriptions de Lamphun est, en substance, le même que celui des anciennes inscriptions môn de Birmanie. Il s'en rapproche beaucoup plus que du langage des inscriptions de Birmanie datant du XV[e] siècle. D'autre part, il faut reconnaître que les inscriptions de Lamphun contiennent un bon nombre de mots qu'on ne rencontre pas dans les anciennes inscriptions môn de Birmanie : jusqu'à présent le sens de certains d'entre eux n'a pas pu être déterminé. Il est possible que ces mots aient été particuliers à la forme de môn employée à Lamphun et qu'ils n'aient pas été usités en Birmanie. On peut admettre que certains sont d'origine étrangère. La difficulté de déterminer la signification de mots inconnus par ailleurs s'accroît encore beaucoup du fait de l'état fragmentaire dans lequel nous sont parvenues plusieurs des inscriptions de Lamphun.

VAT DON

(Planches IX et X).

Cette inscription fut déchiffrée la première fois sur des estampages qui me furent remis par M. Cœdès lors d'une visite que je fis à la Bibliothèque Nationale de Bangkok. Ce n'était pas la première inscription de Lamphun que j'eusse vue, mais c'était la première dont j'eusse réellement un bon estampage. C'est la mieux conservée de toutes et elle ne présente pas de grandes difficultés. Elle constitua donc un intéressant sujet d'études. M. Cœdès mit au point la partie du texte rédigée en pāli et donna le résultat de ce travail dans le *BEFEO.*, XXV, p. 190, avec une traduction qui répète en partie le contenu de la partie môn du texte.

Par la suite, le Dr. Blagden étudia l'inscription à l'aide d'estampages qui lui furent envoyés à Londres. Il fit des remarques du plus haut intérêt, et certaines modifications heureuses furent apportées à la transcription.

L'auteur de l'inscription est Sabbādhisiddhi, dont le nom se retrouve dans les différentes listes de rois d'Haribhuñjai, et les deux dates données correspondraient respectivement, d'après M. Cœdès, aux années 1213 et 1219 A. D. Les principaux faits mentionnés sont : l'érection d'un monastère appelé Jetavana ; les dons en terrains, esclaves et bétail, qui lui furent faits ; la construction de trois *cetiya* devant ce monastère ; les dons de même nature dont ils furent gratifiés ; enfin le fait que l'auteur et ses deux fils se retirèrent du monde pour venir vivre dans le monastère, probablement pour un temps seulement.

Texte.

A

1-6. (Pāli.)
7. *lena ratanattayasmiṃ* II ○ II *ey mahimo' Savvādhisiddhi trala rās kā-*
8. *l ey duk* (1) *ḅār cvas turov cnām* ○ *maggasūr* (2) *samvatṣar mṣun crave-*
9. *k jestha* (3) *ādityavār uttarā..l..* (4) *rikṣa lmoḥ ey pa siṭhān je-*
10. *tavan vo' uposatha vo'* ○ *kāl ey duk pi cvas moy cnā-*
11. *m lmoḥ ey pa sinās vo' moy* (5) ○ *na tejas puva krakel e-*
12. *y dey rat paṃrey ma pi vo'* ○ *at sat gumloñ nor dukkha* (6) *or*
13. *tit* (7) *blaḥ han sukh or tluñ* ○ *ti ma ey kil ḍey uposatha vo'*
14. *senās vo'* ○ *ḍey jey bal bnañ mṣun cvas* ○ *kār* (8) *krasañ bnañ*
15. *moy klaṃ duṃpoḥ cvas dincām* ○ *kār dvāk sgis* (9) *bnañ ḅār klaṃ ku pan* ○ *ḍe-*
16. *y dinlāy* (10) *tlo'* (11) *pi* ○ *ḍik trus cas turov ḍik brov ḅār cvas*
17. *ḅār jlov* (12) *cas* II ○ II *ḍik ma ey cut krov vo' moy las da'*
18. *ñaḥ trus cas pan ñaḥ brov pi' cvas* II ○ II

B

1. II ○ II *vo' selālekh cramatt sambhār at*
2. *dnāt ey ma pa* ○ *yañ cetī kanta upostha vo' pi kindarr e-*
3. *y ḅār ku kon ey ma pa vo'* ○ *ti trala poy cetī mramo-*
4. *k ḍey pdarr yaboñ bnañ pi ḍik trus moy ḍik brov moy jlov*

---

(1) Peut-être *ḍuk*. Même remarque pour la ligne 10 (et B 12, 14).

(2) Peut-être, au lieu de *maggasūr*, faut-il lire *migga-*, *mirgga-*, ou *margga-sūr*.

(3) Peut-être faut-il lire *jesth*. Cf. B 12, 13.

(4) La seule lettre clairement visible ici est le *l*. Si c'était *phalgu*, comme on l'a suggéré, le groupe *ph* serait bizarrement formé. Il s'agit plus vraisemblablement d'un autre substantif, synonyme peut-être du nom d'un des nakṣatras.

(5) Semble être *boy*, mais cette lecture n'est guère probable.

(6) Doit probablement se prononcer *duk*. L'orthographe plus correcte serait sans doute *dukkh*.

(7) Restitution hypothétique. Seul le *t* final est visible.

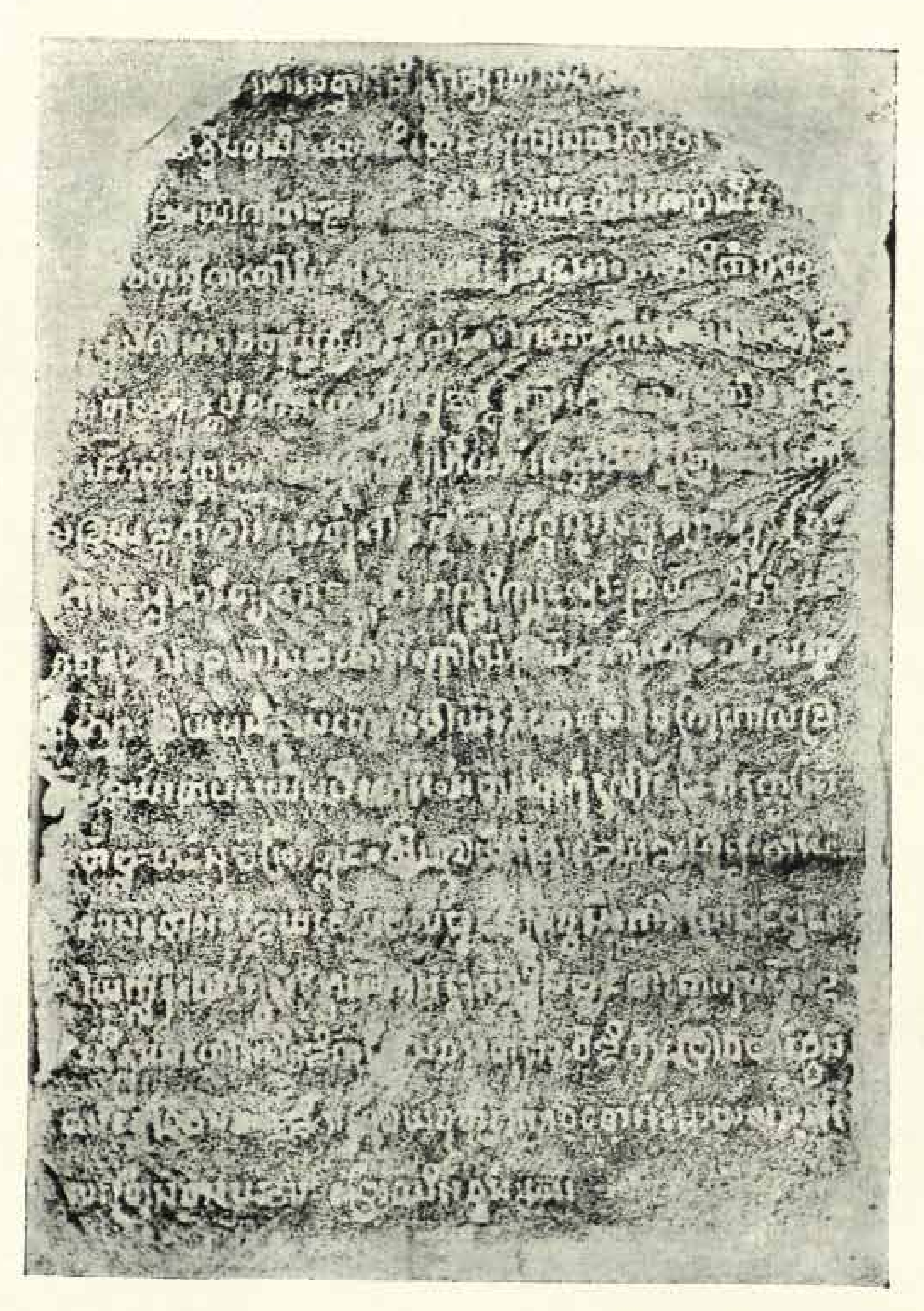
(8) Au lieu de *cvas* ○ *kār*, on pourrait lire *cvas kor*, ou *cvass kār*. Le point supposé n'est pas clairement visible.

(9) Peut-être *svis*.

(10) Semble être *jinlāy*, variante possible.

(11) Ceci paraît être la lecture exacte et constitue peut-être l'ancienne forme de *kla'* qui désigne un jardin, une plantation.

(12) Paraît être *dlov*, variante possible de *jlov*.



Stèle de Vat Don (Lamphun). Face A.
(P. 87.)

5. *ḅār ñum* ([1]) *suk ma klon* ◦ *ti trala poy cetī traḍoy ḍoy pañ yit*
6. *bnañ dincām ḍik trus ḅār ḍik brov pi jlov ḅār ñum (phe)ñ* ([2]) *ma klon* ◦ *ti tra-*
7. *la poy cetī pralat ḍey pdarr yaboñ bnañ pi ḍik trus moi ḍi-*
8. *k brov moy jlov ḅār ñum surr* ([3]) *ma klon II* ◦ *II*
9. *II* ◦ *II vo' selālekkh* ([4]) *cramat sambhār ey ma simo' savvādhi siddhi tra-*
10. *la rās kāl ma ey tit ār m-īr ḍey upostha jetavan vo' ko-*
11. *m ku kon ey ḅār moy simo' mahānām* ([5]) *moy simo' kaccāy*
12. *ḍey kāl goḥ ey ḍuk cnām pi cvas ḅār jestha* ([6]) *samvatṣar cas pi mra-*
13. *mok jesth-añgārvār citrarikṣa* ([7]) *ḍey kāl goḥ yiñ trala ey ma-*
14. *hāther ma simo' rājaguru ma das aggather trala ey goḥ ḍuk cnām*
15. *dincām cvas ḅār da trala ey goḥ kuṃ kom ku trala ey sañgha dincā-*
16. *m cvass graloñ ku trala ey sāmaṇer moy klaṃ ku ḅār tinmo' ma*
17. *tāv dey sithān jetavan vo' II* ◦ *II*

Traduction.

A

(Après 6 lignes 1/4 de pāli) :

(7) Moi, nommé Savvādhisiddhi, maître du pays, lorsque je parvins (8) à l'âge de vingt-six ans accomplis, en l'année Maggasiro, le 5e jour de la lune décroissante de (9) Jestha, un dimanche, dans la mansion lunaire Uttarā..... ([8]) alors ([9]) je construisis ce monastère Jetavana, (10) et cette salle d'Uposatha ([10]). Lorsque j'eus trente-et-un ans accomplis (11), alors j'édifiai

---

([1]) Peut-être *ñūm*.

([2]) Lecture contestable. Ce pourrait être *thāñ*. Étant donné que c'est un nom propre, on ne saurait être bien affirmatif.

([3]) Peut-être *ñām* et *sūrr*.

([4]) Ou bien *selālekkha*, car aucun *virāma* n'est visible au-dessus du mot. Mais il faut probablement lire sans voyelle finale. Cf. *dukkha* ou *dukkh* dans A, 12.

([5]) La lecture de ce nom n'est pas très certaine.

([6]) Ou bien *jesth*. Cf. A, 9.

([7]) Ou bien *cī* ".

([8]) Le nom de cette mansion lunaire n'est pas clair. M. Cœdès en fait Uttaraphalgunī.

([9]) Le mot *lmoḥ*, *lmuh*, qui veut dire « maintenant », paraît être employé ici dans un sens assez différent. Mais il ne semble pas y avoir d'autre manière de comprendre.

([10]) Probablement : salle à l'usage de ceux qui observaient les jours de l'*uposatha* au monastère. Childers donne *uposathāgāraṃ* comme un des noms de « la salle ou la chapelle d'un monastère où se fait la lecture du Pātimokkha ».

ce logement. Par l'influence de cette mienne action, et par ce don (12) aux trois Joyaux précieux, puissent toutes les créatures être affranchies de leurs souffrances (13) et atteindre au bonheur! Le terrain que j'ai donné à ce sanctuaire, (14) cette habitation, comprend dans Jey Bal cinquante *bnaṅ* [1]; dans Kār Krasaṅ (15) cent soixante-dix-huit *bnaṅ*, et dans Kār Dvāk Sgis deux cent quatre *bnaṅ*. (16) Sur ces trois domaines il y avait comme esclaves seize hommes, vingt-deux femmes, (17) et dix têtes de bétail.

Les esclaves que j'offris par la suite, en une fois, comprenaient (18) quatorze hommes et trente femmes.

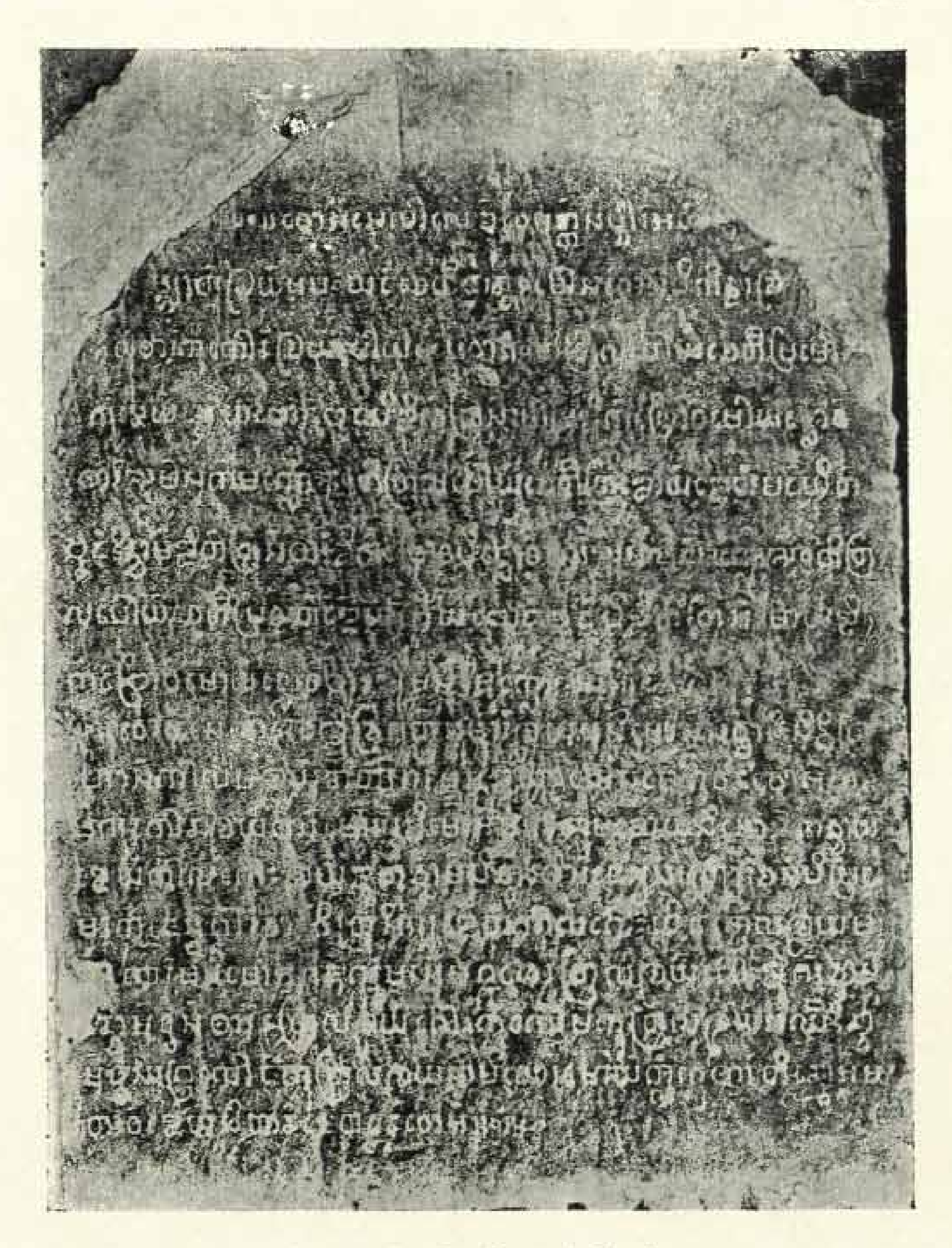
B

(1) Ceci est le récit véridique, inscrit sur pierre, des œuvres (2) faites par ma famille. Mes deux femmes (3) et mon fils ont édifié ces trois pagodes (*cetiya*) devant ce sanctuaire. Le terrain de la pagode orientale, (4) trois *bnaṅ* dans Pdarr Yaboṅ, avec un esclave, une esclave et deux têtes de bétail, (5) tout cela est l'œuvre de Ñum Suk. Le terrain de la pagode du milieu, (6) soit huit *bnaṅ* dans Paṅ Yit, avec deux esclaves hommes, trois esclaves femmes, et deux têtes de bétail, tout cela est l'œuvre de Ñum Pheṅ. (7) Le terrain de la pagode occidentale, soit trois *bnaṅ* dans Pdarr Yaboṅ, ainsi qu'un esclave (8) et deux têtes de bétail sont l'œuvre de Ñum Ur.

(9) Voici le récit véridique de mes œuvres, à moi, Savvāddhisiddhi, maître (10) du pays, quand je me retirai dans ce sanctuaire du Jetavana (11) avec mes deux fils, l'un nommé Mahānām, l'autre Kaccāy. (12) A cette époque, j'avais atteint l'âge de trente deux ans : (c'était) une année Jestha, le 13e jour de la lune croissante de (13) Jestha, un Mardi, dans la mansion lunaire Citra. A cette époque, le Vénérable Mahāthera (14) nommé Rājaguru en était le chef. Mon maître avait atteint l'âge de (15) quatre-vingt deux ans. Mon maître, ainsi que les révérends membres du Saṅgha, au nombre de quatre-vingts, (16) et les révérends novices au nombre de cent deux, tous résidaient dans (17) ce monastère Jetavana.

---

[1] C'est une mesure agraire comme l'acre anglaise. On ne sait toutefois exactement ce qu'elle représentait. *Akkharavidhāna*, le dictionnaire pāli-môn, en fait l'égal du *karīsam*, soit la superficie de terrain qui pouvait être ensemencée avec quatre *ambaṇa* de semence. Le terme n'est plus employé aujourd'hui dans ce sens, l'acre anglaise étant la mesure agraire type usitée à présent en Birmanie, comme le rai l'est au Siam. Le terme survit dans le nom donné aux sillons de la rizière : *juk bnaṅ*.



Stèle de Vat Don (Lamphun). Face B.
(P. 87.)

VAT KUKUT (I)

(Planches XI et XII).

C'est une inscription sur deux faces, qui comportaient probablement à l'origine dix-neuf lignes chacune. Dans cette hypothèse, les premières six lignes 1/2 auraient été rédigées en pāli ; le reste est rédigé en môn. La pierre paraît avoir été brisée en quatre morceaux qui ont été réunis pour la prise de l'estampage. Sur chaque face, l'inscription occupe un espace de 0 m.90 sur 1 m.50. Sans cette fracture, l'inscription serait assez bien conservée. La forme des lettres est à peu près la même que celle des inscriptions de Pagan remontant à la même époque et les consonnes finales sont marquées de la même manière.

On déchiffra une première fois cette inscription d'après des photographies envoyées par M. Cœdès, qui désirait utiliser l'inscription dans l'article qu'il publia sous le titre *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental*, dans BEFEO., XXV (1925). Des estampages furent ultérieurement envoyés à Londres ; grâce à eux, d'importantes améliorations ont pu être apportées au déchiffrement et par suite à la traduction.

TEXTE.

A

1-6. (Pāli, une très petite partie seulement est visible.)
7. *kkhāṇatiṇṇo va tha te* (*v*) .... (*tra*)*l*(*e*)*y rata-*
8. *nacetī vo' mūn* (1) *bāñ* (2) *ey ma himo'* ....
9. *ñin pa tuy ḍuk pun kuli ār kraman* (3) *bā*(*r*) .... (4)
10. *tlañ cas ey ma himo' sarvvādhisiddhi trala rās* ......
11. *liñ dñah na ti vo' ḍa kṣīv* (5) *thatt bām ḍey kāl goḥ*
12. *besākh saṃvatṣar cas pi mramok cetra ādityavār*
13. *piya*(*ri*)*kṣa* (6) *lmoḥ ey navakarma traley ratanacetī vo-*

(1) Ou bien *mun*, ce qui serait plus courant.

(2) Pourrait être lu *thañ* ou *vāñ*. D'après le contexte, il s'agit, semble-t-il, d'un terme désignant un degré de parenté comme « oncle, père, ou ancêtre ».

(3) Peut-être *kramun*, bien qu'il n'y ait pas de trace précise de la lettre *u*.

(4) Les mots disparus devaient être quelque chose comme *cnām tuy ḍey*. Il n'y a guère de place pour le mot *cvas* après *bār*.

(5) Ou bien *kṣiv*.

(6) Les deux lettres entre parenthèses sont conjecturales. Il n'est pas possible d'identifier la mansion lunaire.

14. ' *ma tmāy ku tharr ma ka sak go' ceti c-āñ ma stup ḍe-*
15. *y rās vo' ey lñor at ku kāl na anubhāv*
16. *II* (1) *ey lñor traley ratanacetī vo' yiñ at sa-*
17. *kala* (2) *antarāy ma kaḥ moy prakār or(r)* (3) *līñ yiñ maṅga-*
18. *l paṃrey or(r)* (3) *maṅgal(l)* (3) *sat guṃloñ at ko' kāl yī-*
19. *ñ drap (ma) ey kil ḍey trala poy vo' tharr (ḅ)ār pi klaṃ lñī-* (4)

B

1. *(m)* .... *(cvas)* ...... (5) *diṅkel srañ cas pan diṅkel*
2. *(sluy)* (6) *turov klaṃ ku cas diṅkel ti ḍey suluñ* (7) *tār* (8)
3. *saprip* (8) *bnañ ḅār cvas ḍey (may)* (8) *broñ* (8) *bnañ pi cvas pan*
4. *ḍey* (9) *raṃ* (8) *smarr stil* (8) *bnañ pan cvas dincit ḍey tric* (8) *bnañ dincām*
5. *cvas ḍey narasiñ bnañ mṇun ḍey tralay tariy* (10) *(bnañ cas)* (11)
6. *turov ḍey kir krañ bnañ cas ḅār ḍik (trus) cas tu-*
7. *rov ḍik (brov) ḅār cvas turov* ....*ñ moy*

---

(1) Le double trait pourrait représenter les traces de la lettre *ma*.

(2) Paraît être *sakal* ou *sakarla*. Mais aucun de ces deux mots n'est correct ou courant. Les traces visibles au-dessus sont probablement accidentelles et se confondent avec la boucle inférieure de l'*e* de la ligne supérieure ; elles ne représentent ni un *virāma* in, un *r* suscrit.

(3) Les lettres ajoutées entre parenthèses à la fin de ces mots sont douteuses.

(4) Tels qu'ils se présentent, ces mots ne sauraient être déchiffrés avec certitude. Il paraît absurde de mentionner un poids total aussi incertain que deux ou trois cent mille, etc., ticaux d'or. En outre, le total ainsi mentionné est considérable et c'est là une manière peu commune de désigner d'aussi grosses sommes. Nous pensons que l'intention première était d'écrire *ḅār lñīm pi klaṃ*, et que *lñīm*, ayant été omis à la place que ce mot devait occuper, a été rajouté ensuite. Après *klaṃ* se trouve un signe qui paraît être un trait, mais il est probablement accidentel, car il y a là bien peu de place pour un trait. Il se peut que le mot *lñī-* soit *lñī*. L'*m* figurait probablement au début de la ligne 1 de la face B.

(5) On attend ici un numéral ; *cvas* même est douteux. Le mot qui précède immédiatement pourrait être *pan*, et le suivant paraît être *discac* ou *discav*. Mais il est difficile de croire que l'une ou l'autre de ces lectures plausibles représente *diñcac (dincit)* ou *diñcam (dincam)*.

(6) Purement hypothétique.

(7) Peut-être *suṃluñ*, mais *ṃ* n'est pas clairement visible. L'*u* est presque certainement long.

(8) Selon toute probabilité, ces mots sont des noms de lieux.

(9) La voyelle *e* figure à la fin de la ligne précédente.

(10) Ou bien *tadiy*.

(11) Hypothétique : il y a tout juste assez de place pour ces lettres.



Stèle à deux faces de Vat Kukut (Lamphun). Face A.
(P. 91.)



Stèle à deux faces de Vat Kukut (Lamphun). Face B.
(P. 91.)

8. .... *t(ī)* [1] *kyāk bisukal ma da*

9. ....*(ḥ)* [2] *tlañ smarr* [5] *tralāc* [3] *bissu-*

10. ....[4] *sra* [5] *bāri* [5] *gūṇ* [5] *daḥ tlañ suṃlū-*[6]

11. *ñ* ...... *(rā)ja* [7] *gū(ṇ)* [8]........[9] *pralat* ∘ *yiñ suṃbal* [10] *tra-*

12. *ley ratanacetī vo' ma ey k(u)l* [11] *sro' (mṣu)n klaṃ ci-*

13. *ñ ḅār* ∘ *mirmoy* [12] *ciñ goḥ ñus pan* [13] *pan lakṣa graloñ II II*

14. *ti ḍey saprip* [5] *ku ti tric* [5] *ḍik trala ey vo' kuṃ* .... [14]

15. *jik tlañ mramok kinta*........[15] *(ñah)..(s)* [16] ∘ *tlañ smar ñūm* [17] *(pala)* [18]

16. *ñ* ∘ *tlañ pralat ñūm* [17] *sudah* ∘ *tlañ suṃluñ ñūm* [17]. *(ir)* [19].. ∘ *ti ma*

---

(1) On peut lire *(ce)ḥ(ī)*. D'autre part la voyelle peut être *i* et non *ī*. En ce cas, le passage se rapporterait au terrain d'une pagode (*ti*) et non pas à une pagode. Mais il manque une si grande partie du texte que ce point demeure difficile à éclaircir.

(2) Probablement *daḥ* comme à la ligne suivante.

(3) Ou bien *trala rac*. Mais voir la note sur Mahâvan, A, 5. On peut encore songer à *tralāv*.

(4) Quelque part dans l'espace représenté par les points de cette ligne (ou des deux lignes précédentes) se place un fragment détaché qui, dans la pl. XII, paraît être renversé et devoir se lire :

kinta.....
..yin tri (ou *tra*?)

On ne sait où placer ce fragment.

(5) V. p. 92, n. 8.

(6) Cette lecture semble certaine.

(7) Le *rā* est purement hypothétique.

(8) Le *ṇ* semble très probable si l'on compare à ce qu'il en reste dans le mot *gūṇ*, l. 10.

(9) Ici, on peut rétablir par hypothèse *daḥ tlañ*, qui remplit exactement la lacune.

(10) Peut-être *suṃ bal*, en deux mots. L'expression semble désigner quelque chose comme « des offrandes ». Ecrite en deux mots, elle pourrait signifier « toutes les offrandes ». (Cf. le pali *bali*.)

(11) L'*u* n'est pas nettement visible. L'orthographe *kal* « donner » est tout aussi plausible. Nous trouvons ailleurs *kel*, *kil*, *keil*, et *kul*.

(12) Les traces de l'*r* sont douteuses.

(13) Ce mot paraît être *pun* ; toutefois, l'*u* supposé peut n'être qu'une crevasse dans la surface de la pierre, descendant plus bas que ne le ferait un *u* normal. Le redoublement signifie que chacun des diamants (?) valait 40.000 et concorde assez bien avec le redoublement de *mi(r)moy*.

(14) Les lettres non transcrites étaient peut-être *lan*.

(15) Un nom de lieu suit probablement le mot *kinta* pour déterminer la limite de ce côté.

(16) Le mot précédent paraît être *cvas*.

(17) La voyelle est probablement longue dans tous ces mots. Cela paraît certain pour le troisième.

(18) Lecture douteuse, surtout du fait que c'est un nom propre.

(19) Le mot paraît être *irka*, mais les traces de l'*r* sont imprécises, et l'*i* n'est nullement certain.

17. *go' mi(r)moy* [1] *tlañ de(y)* .... [2] ° *dey tric*
18. *bnañ braḅīr* [3] *cvas ° a(c)* .... *go' ta saṅgha dey ci-*
19. *thān vo' kuṃ II ° II*

TRADUCTION.

A

(1 à 7)..... ce joyau divin qu'est (8) cette pagode (*ratanaceliya*), que mon ... [4] nommé..... (9) avait fait après (deux [5] années ?) accomplies de règne sur (10) les dix points de l'espace [6], moi, dont le nom est Savvāddhisiddhi, le maître du pays...... (11) mis en ruines par un très violent tremblement de terre, qui eut lieu à cette époque, (12) en une année Vaisākha, le treize de la lune croissante de Caitra, un dimanche, (13) dans la mansion lunaire de Piya (?), moi, je restaure à présent le joyau divin qu'est cette pagode, (14) laquelle est ornée d'or et n'a point sa pareille en (15) ce pays. Je l'adore à tout moment en sa gloire. (16) (Par) [7] l'adoration que je voue au joyau divin qu'est cette pagode, puissent tous les dangers (17) de différentes sortes se dissiper ! Puisse la suprême (18) bénédiction bénir toutes les créatures dans tous les temps ! Les (19) dons matériels dont je gratifie cette pagode sont : or, deux mille trois cents.

B

.....[8] (quarante)... ticaux ; argent, quatorze ticaux ; (2) cuivre (?), six cent dix ticaux ; terrains : dans Suluñ Tār (3) Saprip, vingt *bnañ* ; dans (May ?) Broñ,

---

[1] Ici, l'*r* est encore plus douteux que celui de la l. 13.

[2] La partie qui manque contenait quelque chose comme *saprip bnañ mṣun mṣun*, dont il ne paraît rester que quelques traces, les dernières étant peut-être les plus nettes.

[3] Paraît être *ḅrabār*. Mais comme *ḅ* ne se trouve pas normalement à cette place dans une syllabe redoublée, et que *braḅīr* concorde mieux avec l'orthographe que *birḅār*, mieux vaut lire *braḅīr*.

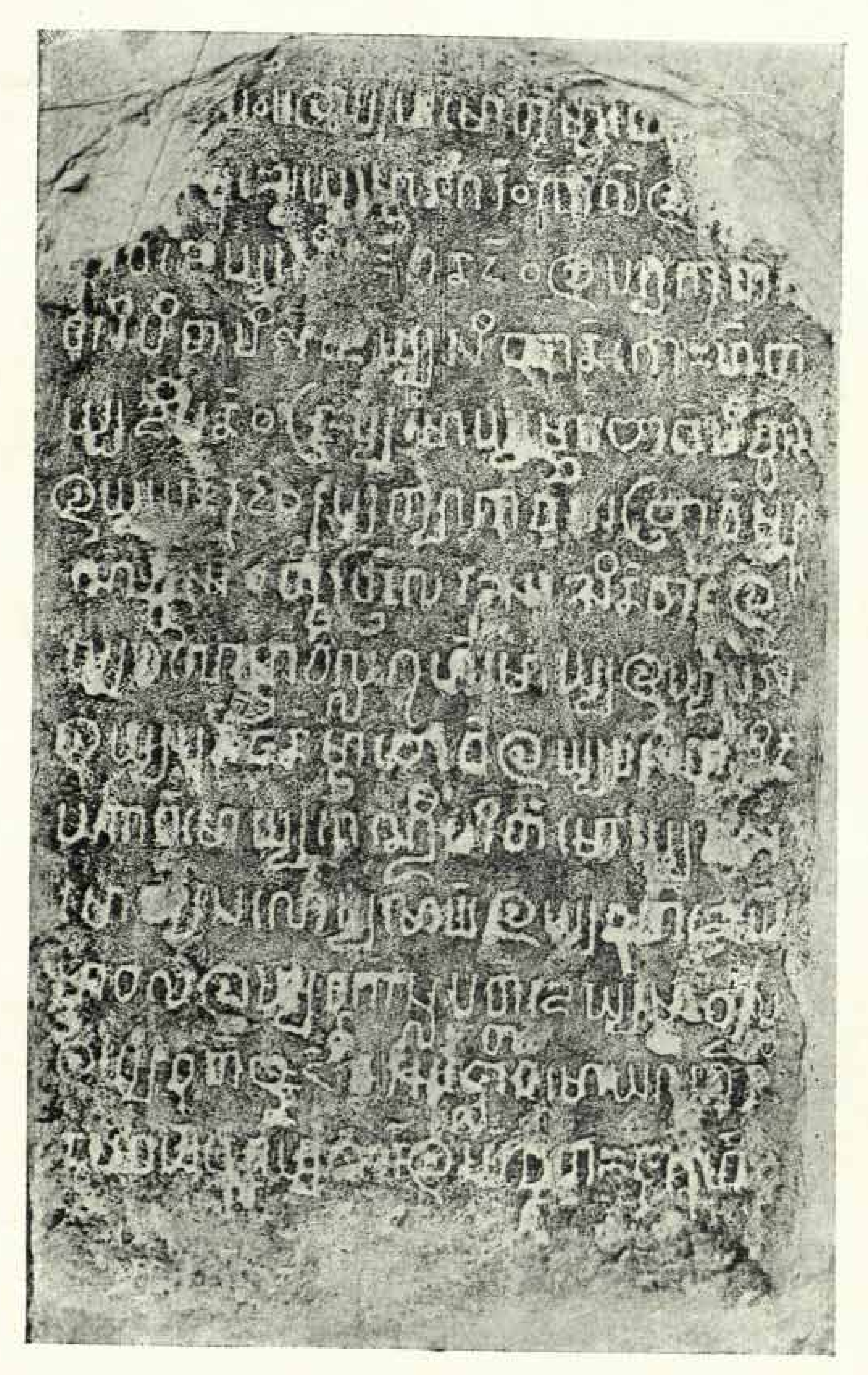
[4] La signification de ce mot et sa lecture (*bañ* ?) ne sont pas certaines.

[5] Ou « vingt ».

[6] Ceci veut indiquer une sorte de monarchie absolue.

[7] S'il était possible de lire *ma* au lieu du double point qui figure au début de la ligne 16, une traduction plus satisfaisante deviendrait possible. Au lieu de : « à tout moment en sa gloire. Par... », mettre un point après « moment » et poursuivre : « par la puissance de mon adoration », etc.... C'est l'interprétation du texte publié dans *BEFEO.*, XXV, qui ne tient aucun compte du double point.

[8] Nous pensons que « mille » fut omis, puis écrit par la suite après le mot « centaine ».



Stèle de Vat Sen Khao Ho (Lamphun).
(P. 95.)

trente-quatre *bnañ*; (4) dans Raṃ Smar Stil, quarante-neuf *bnañ*; dans Tric, quatre-vingts (5) *bnañ*; dans Narasiñ, cinquante *bnañ*, dans Tralay Tariy, (seize *bnañ* ?). (6) Dans Kir Krañ, douze *bnañ*. Esclaves : seize hommes, (7) vingt-six femmes ; un...(8).... (terrain?) de Kyāk Bisukal qui (touche?) [1] (9) (au côté Est)......... le côté septentrional ; Tralāc Bissu (10)........ Sra Bāri Guṇ touche au côté Sud ; (11)..... (Rā)ja Guṇ (touche) au côté Ouest. Le... de ce (12) joyau divin qu'est cette pagode, et que je donne (sont) : cinq cents corbeilles de riz (non décortiqué) et (13) deux diamants (?), dont chacun (?) vaut quatre laks [2].

(14) Le terrain sis à Saprip, et celui sis à Tric, les esclaves asservis à cette pagode aussi (vont ?) (15) labourer ; le côté oriental...... ; le côté Nord, Ñum (Palañ) .... ; (16) le côté Ouest, Ñum Sudah ; le côté Sud, Ñum... Les terrains que (17) chaque côté comprend [3] (sont) : dans (Saprip, cinq *bnañ*?) ; dans Tric, (18) vingt *bnañ*... obtenus pour la communauté des moines à (19) cet endroit aussi.

VAT SEN KHAO HO

(Planche XIII).

Cette inscription de quatorze lignes est rédigée en caractères un peu plus grands que ceux des autres inscriptions ; elle est dans un assez bon état de conservation. Les coins supérieurs ont néanmoins disparu, et il faut deviner ce qui se trouvait à la fin des deux premières lignes. Elle paraît être l'œuvre de quelque ecclésiastique et mentionne la construction d'une salle ainsi que la plantation de figuiers sacrés, l'érection de statues du Buddha, et la plantation de cocotiers. Avec l'aide du chef de l'état, il creusa aussi un caveau et y déposa certains objets. A cette occasion, il fit encore don de terrains et de bétail. On doit déplorer que les difficultés présentées par la lecture s'accroissent du fait que plusieurs mots ne peuvent être identifiés. Cette courte inscription contient une proportion considérable de mots inconnus.

Texte.

1. .... *// ° // eyy yamo tju mhāthe(r)....*
2. .... *(Hari)bhuñjeyymhānagar ° kāl eyy*
3. *(tā)v ḍeyy sinaḥ ganaṭ* [5] *° eyy kuta(r)*
4. *va(s)i(v)ita pi' ḍeyy sithān goḥh ta-*

---

(1) Hypothétique.
(2) Un *lak* = 10.000 pièces (de quelque menue monnaie).
(3) Cette traduction viole l'ordre syntaxique, mais paraît exacte.
(4) Hypothétique.
(5) Peut-être *ganañ*.

5. *yy di pan ० jrapp moyy mhābodh pi cvass*
6. *eyy pareñ ० rupp kyāk cass brāv mṣū-*
7. *ṇ cvass ० tju trala raḥss ñin vāñ e-*
8. *yy calo mhācall guh moyy eyy pa'*
9. *eyy punjan mhābodh eyy pa' taḍiñ*
10. *pakāv moyy kaṇḍī parit moyy na'*
11. *moyy salopp moyy eyy cut ḍeyy*
12. *mhācal eyy cnak slapatt ḍeyy mhācall*
13. *eyy cut bnañ cass jlov moyy lañgur* [1]
14. *na moyy slopp ḅār eyy cnak ij(j)* [2] *guh*

TRADUCTION.

(1) Moi, dont le nom est Tju Mhāthera..... (2)..... de (Hari)bhuñjeyymhānagar, au temps où j'(3)habitais la demeure (Ganaṭ ?), je fis trois..... (4)..... à cet endroit......... (5)..... une salle, trente figuiers sacrés, (6) je (plaçai ?) dix statues de Buddha, (et) cinquante (7) cocotiers. Tju Trala Raḥss m'aida à (8) creuser le grand caveau que je fis. (9) J'offris un figuier sacré. Je fis un parasol ornemental; (10) une section du *paritta*, une corbeille, (11) un *salopp*, je les plaçai dans (12) le grand caveau. Je déposai un livre saint dans le caveau. (13) Je donnai dix *bnañ* (de terrain), une paire de bœufs, (14) une corbeille, deux *slopp*. Je donnai le caveau en offrande.

VAT KUKUT (II)

(Planche XIV).

Cette inscription paraît fragmentaire. Elle mesure environ 0 m.60 de côté, mais elle est plus longue que large. Les lignes sont irrégulièrement espacées. Le tout semble plutôt être l'œuvre d'un amateur. La pierre paraît usée par les intempéries surtout vers le milieu, et elle est très écornée. On y constatera l'emploi du redoublement des consonnes à la fin des mots, au lieu du *virāma*.

TEXTE.

1. ० *tju tarla rās (pu)n(jaiṭhā)n(a I* [3] *ku)-*
2. *I kutar (p)dass. (i). i(s)* [4] *(v)o' tulā-*

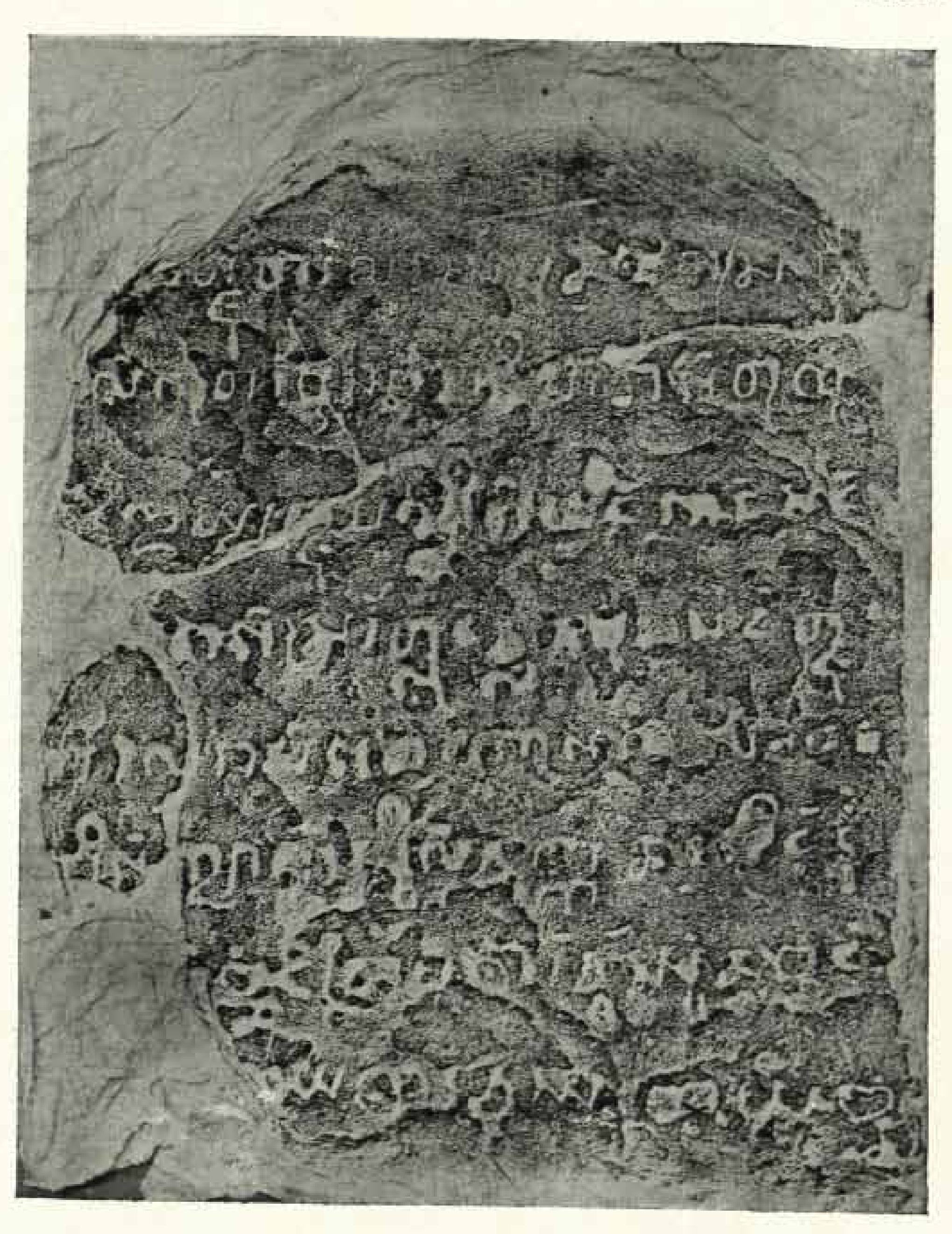
---

(1) L'*u* n'est pas clairement visible. Le mot peut être *lañgar*.

(2) Le second *j* est douteux. Peut-être est-ce un *u*.

(3) Toutes les lettres placées entre parenthèses sont très douteuses. Pour *na I*, on pourrait lire *nā*.

(4) Semble être *cilis*.



Stèle à une face de Vat Kukut (Lamphun).
(P. 96.)

3. (ṅ) ḍeyy tju (p)a(ṇḍ)i(t) yiṅ (āṅ) saṅ [1]
4. . . (vo)' orr tluṅ clacc (m)u. . sa(ṅ) [2] tju
5. (ti)rla rās at ko' k(a)l (II). . . .
6. (t)i' kyāk . . . .(v)il cakk na(ras)iṅ duṃ-
7. (poh) bnaṅ tram [3] ḅār cvass-sūn(n) bnaṅ
8. . . . . . .(ss) [4] ḅār c(vass) moy bn-

TRADUCTION.

(1) Le chef du pays de Punjai [5] (2) a fait [6] faire ce... [7] (et) apporta (3) aux savants.... du Saṅgha (4)... Puissent-ils venir à la salle d'audience....... [8] (5) Le chef du pays en tout temps....... (6) Les (terrains) de la pagode (à)....... Cakk Narasiṅ [9] (comprennent) sept *bnaṅ* (7), (à Tram) vingt-cinq *bnaṅ*, (8) (à)... vingt et un *bnaṅ*...

---

[1] Les trois mots précédents pourraient être des titres désignant quelque classe de fonctionnaires, telle que celles mentionnées dans le n° IX des inscriptions de Pagan. Peut-être *yiṅ* correspond-il à *yaṅ*, marquant le début d'une phrase.

[2] Ou bien *saṭ*.

[3] Ou *vram*.

[4] Ou bien . . . . .*y* ?

[5] M. Cœdès fait de *tju* un nom propre, mais d'après l'emploi de ce mot ici et dans l'inscription de Vat Sen Khao Ho, où il semble être suivi de *mhāthe(r)*, on est tenté de le considérer comme une sorte de terme honorifique applicable aux dignitaires laïques et ecclésiastiques. S'il faut vraiment lire *Punjai*, ce mot serait une abréviation possible de Haribhuñjai.

[6] Le Dr. Blagden écrit : « *Kutar*, à mon avis, représente la forme transitive (de même que *tulāṅ* à la fin de la ligne). En admettant qu'on lise *kul*, la forme môn moderne de la phrase serait : *kuiv katuiv ddah*. Cf. *stuluṅ* dans I, D, 41, traduit par « apportera ». Il y a d'autres exemples de verbes semblables vocalisés, avec un *u* à la pénultième, pour les rendre verbes transitifs, par ex. *guraṅ*, « exposer, expliquer. » (I, A 53 ; G 37 ; H 21, 22 des inscriptions de Pagan).

[7] Nous n'avons aucune indication sur la chose qu'avait faite le chef, sinon qu'elle était transportable, probablement une statue ou quelque objet de cette sorte.

[8] Il est impossible de dire ce que signifient réellement les mots *mu..saṅ* (?). La lecture elle-même n'en est pas certaine. Peut-être précisent-ils davantage le lieu de réunion.

[9] Le mot ou les mots précédant *cakk* peuvent ou non faire partie du nom de lieu. Il est même douteux que *cakk* soit une partie de ce nom de lieu et qu'il faille lire *narasiṅ*. Le Dr. Blagden ajoute encore ici : « J'avoue que j'aime la juxtaposition du disque de Viṣṇu (*cakra*) et du nom Homme-Lion (*narasiṃha*) qui est celui d'un de ses avatars. Mais ce n'est là peut-être qu'un de ces effets de l'imagination qui vous induisent en des erreurs de lecture. Cependant il est possible qu'un lieu puisse porter le nom d'une ancienne fondation Vaiṣṇava. »

Tout ce qui a été déchiffré de cette inscription fragmentaire et très endommagée, est dû à l'aide inappréciable apportée par le Dr. Blagden.

VAT MAHĀVAN

(Planches XV et XVI).

C'est une inscription sur trois faces, une large et les deux autres étroites. Sur la face A, les lignes occupent une surface d'environ 0 m.73 sur 0 m.70. Les quatre coins sont érodés, mais le coin supérieur gauche est le moins endommagé. Il ne manque qu'une ou deux lettres dans cette fin de la deuxième ligne. Dans les autres coins plusieurs lettres manquent totalement sur plusieurs lignes. En outre, beaucoup de lettres sont si effacées qu'elles sont indéchiffrables. Il est très regrettable qu'une si grande partie de l'inscription soit perdue par suite de l'usure de la pierre.

Les lignes de la face B occupent 0 m.37 sur 0 m.21, et sur la face C, 0 m.32 sur 0 m.16.

A

TEXTE.

1. .... *II ○ II vo' lekh cramatt sambhār* (1) (*ey*) ....
2. ...... (*II*) *kāl ñin* (*go'*) ....
3. *cetra II cinmo'* (*da*) *ñin pa'* (*sa*) ....
4. (*din*)*kell ku pi cvass* (*ḅ*)*āy* (2) *II srañ* (*pi cvas*) .... *ḅār di* (3) ....
5. *tralāc* (4) *bissukar ma dass* (5) ....

---

(1) Bien qu'on ne puisse reconnaître que très peu de chose des trois derniers mots, la lecture est pratiquement certaine, car elle est confirmée par des passages plus ou moins similaires d'autres inscriptions (Vat Don, B, 1, 9; Vat Ban Hlui, 1).

(2) Peut-être *vāy*. Ce qu'il faudrait serait un terme indiquant des divisions d'un tical, tel que le *ḅāy* moderne, qui est le seizième du tical, ou l'ancien *pai* (*bai*) siamois, qui valait 1/32e de tical.

(3) Ou bien *ri*. Par suite de la disparition de ce qui suivait, il est impossible d'en être tout à fait sûr.

(4) Vat Kukut, B, 9, paraît aussi contenir ce mot (bien qu'ici il soit possible de lire *trala rac*, ce qui pourrait vouloir dire « surintendant des routes », ou pourrait encore être un nom propre). La lecture *tralāc* (ou *tralāv* ?) étant claire dans cette inscription, il est naturel de penser que le passage de Vat Kukut doit être traduit de la même manière. Il ne faut pas se hâter de conclure que Bissukar désigne dans ces passages l'architecte céleste, car dans le langage moderne son nom en est venu à s'appliquer aux architectes en général.

(5) Le mot qui suit commence par *sra* ou par *o*.



Stèle de Vat Mahāvan (Lamphun). Face A.
(P. 98.)

samvatṣar (1) . . . .
6. *pa' cetīy ku gūh vo' II* . . . . (*kya*) . . . . (*sarāy*) . .
7. *kla(ṃ)m ku dincit cvass tnuñ II tṣāy* . . . . *y* . . . . *kla(ṃ)m* (*mṣū*)-
8. (*nn*) *cvass diṅkely II tharr mṣunn cvass* (*diṅkell*). . . . . (*moy klaṃm*) . . . . (*diṅkell*) . . . . (*ttri*) (2) . . . . (*di*)-
9. (*ṅkely*) (3) *II kṣār pi' dinkely II* (*suṃ*) (4) . . . . *klaṃm dinkely II* . .
10. . . . . . . *dinkely II pār cass dinkel*(*l*) . . . . (*oy*) . . . *i* . . . . . .
11. *y* . . . . *II* . . *nciñ moy II* . . . . *ku* . . . . . (*moy*) *II srañ* . . . .
12. *dinkell ku moy tapāl II tral* . . . . . . (*kyāk rāja*). *suṃbal moy*
13. *koṭ turov lakk mṣunn klaḍiṅ II* o *II* . . *kyā* . . . . (*pi'*) . . . . *mṣunn diṅkell* (*ku*) *pi' cvass* (*ḅāy*) (5). . . .
14. . . . . (*ss*) *dumpoh diṅkel II sluy turov diṅkel* . . . . (*ratt*) *II kyot* (*sluy com*) . . . .
15. . . . . . *slāk moy pi diṅkel II* (6) . . . . (*moy cass*) *dinkel II* . . . . *i* . . . .
16. . . . . *II* (*kyāk*) . . . . *siṭhān ḅār II* . . . . (*siṭhān moy*) *II* . . . . . (*drañ*) *pi' II*. . . . .
17. . . . . . *tmo'moy* . . . . . *moy II* . . . . *turov II suṃbal duṃpoh* (*II*) . . . .
18. . . . . *i sithān* . . . . . *moy II*. . . . . (*p*)*i* (*klaḍiṅ*) *II pin jo da* (*m*)*o* (7). .
19. (*ka'II*) *mreṅ kṣāy moy II* (*di*)*k moy II ti tlo' ndo* . . . . . .
20. . . . . *a* . . . . . *tana drañ* (8) *moy II* . . . . *ti' tlo'* . . . . *tacc si* . . . . . .
21. . . . . *II sapp moy lakṣa*. . . . .
22. . . . . (illisible)

---

(1) Ou bien *savvatṣar*, *sabbatṣar* ?
(2) Ou bien *ppri* ?
(3) Assez difficile à déchiffrer.
(4) Ceci semble être suivi de *leñ*.
(5) Cf. supra, p. 98, n. 2.
(6) Ici un mot qui semble être *lacak*.
(7) On ne peut rien tirer de ces quatre syllabes.
(8) Plutôt douteux, mais cf. la fin de la ligne 16.

TRADUCTION.

(1) Ceci est le récit véridique des travaux que moi, ... (2) . . . . A l'époque où. . . . . (3) (le mois) de Caitra [1] Le . . . . . [2] qui fut fait . . . . . (4) ticaux et trente *ḅāy* [3]. Argent : trente . . . . deux ticaux [4]. (5) Tralāc Bissukar [5] qui était. . . . . l'année [6] . . . (6) fit cette pagode et ce caveau . . . . *sarāy* . . . . . . (7) cent quatre-vingt dix [7] . . . . cent (8) cinquante ticaux. Or : cinquante ticaux . . . . cent et . . . . ticaux . . . . . . (9) ticaux. *Kṣar* [8] : trois ticaux. Ainsi que . . . . (10) ticaux. *Pār* [9] : dix ticaux . . . . (11) . . . . un. . . . . et . . . . un . . . . Argent . . . . (12) ticaux et un *tapāl* [10]. La Pagode Rāja . . . . toutes les offrandes (furent) (13) cent cinquante mille *kladiṅ* [11] . . . . trente [12] cinq ticaux et trente *ḅāy* [3] . . . . (14) . . . . sept ticaux . . . . Cuivre : six ticaux . . . . *kyot* [13] . . . . (15) . . . . un . . . de bronze . . . trois ticaux. Un . . . . dix ticaux . . . . (16) . . . . Kyāk [14] . . . . deux endroits . . . . un endroit . . . . trois [15] . . . . . . (17) . . . . . . une pierre [16] . . . . un . . . six . . . . Toutes les sept offrandes . . . . (18) . . . . lieu, un . . . . trois *kladiṅ* [11] . . . . (19) . . . . un *mreṅ kṣay* [17] ; un esclave. Le . . . . terrain cultivé (20). . . . . un . . . d'ivoire (?) . . . . terrain cultivé . . . . (21) . . . . dix mille . . . .

---

[1] Ici on s'attendrait à trouver une date.

[2] Le sens du mot *cinmo'* est inconnu.

[3] Voir la note du texte.

[4] En supposant que *di* soit le commencement du mot *diṅkel*, on attend devant *ḅār*, « deux », un nombre exprimant des centaines et des dizaines.

[5] Voir la note du texte.

[6] Ici il doit de nouveau être question d'une date.

[7] Le mot *tauṅ* est un terme classificateur qui accompagne les nombres se rapportant à des objets longs ou pointus, tels que piliers, pointes, etc.

[8] Le sens du mot *kṣār* est inconnu.

[9] Le sens du mot *pār* est inconnu.

[10] Le sens du mot *tapāl* est inconnu.

[11] Le sens du mot *kladiṅ* est inconnu.

[12] On s'attendrait à ce que *cvass* fût le mot qui manque entre *pi'* et *mṣunn*.

[13] Le sens du mot *kyot* est inconnu.

[14] Il est impossible de dire si ce terme se rapporte au Buddha, aux statues du Buddha ou à une pagode.

[15] Si c'est bien là ce qu'il faut déchiffrer, ce mot désignerait l'ivoire et s'appliquerait à un objet dont le nom s'est perdu.

[16] Le mot *tmo'* veut dire « pierre, rocher, colline ».

[17] Le sens des mots *mreṅ kṣay* est inconnu.

Face B.



Face C.

Stèle de Vat Mahāvan (Lamphun).
(P. 98.)

B

1. *gih II de . . . .*
2. *vannū II bila II (sila) II. . . . . . .*
3. *. . II taña et II bok(a) . . . . .*
4. *II gana ḍak* [1] *II (ronn)* [2] *II īn II*
5. *ḅann* [3] *II oṃ pa* [4] *II iḅacc II si-*
6. *kavass II k(l)ay II sadass* [5] *II*
7. *mhāsvass II (s)omayass* [6] *II*
8. *kass II kḍass II g(lu') II can-*
9. *(d)viya II sūk* [7] *dviya II bañ ya-*
10. *ss II glu' II kbu' II bro-*
11. *(v) II lvut II santhāy II nra-*
12. *y II pal II vāñ* [8] *II svar II*
13. *suk vass* [9] *II īya II bañ* [10] *. .*
14. *yass II sur* [11] *II gmah II bacc* [12]
15. *yass II sut* [13] *II pur II sre-*
16. *ñ II kass raā(p)* [14] *II su(d)* [15]
17. *II khop II ett II ḅup II rupp*
18. *gragar II svar II bīya II kya-*
19. *k II tmo' II tāba* [16] *II*
20. *(rah)* [16] *II juma* [16] *ita II magga* [17] *II*
21. *(gla)' II sreñ II . . . .*

---

[1] Peut-être *gā ḍek*. Etant donné que la totalité, ou du moins la plus grande partie, de cette liste de mots semble être constituée par des noms propres, la lecture, lorsqu'elle est douteuse, ne saurait être contrôlée.

[2] Très douteux.

[3] *Dhann* est possible.

[4] Tous deux très douteux.

[5] *Sarass* est possible.

[6] Il existe sous la lettre *m* un signe inconnu.

[7] Ou bien *suk*.

[8] Ou bien *bāñ*.

[9] Ou bien *sukavass*.

[10] Ou bien *bav*.

[11] Ou bien *surr*, *suda*.

[12] Lecture plus que douteuse. Le mot ressemble davantage à *bavla*, et il semble qu'il y ait un fragment de lettre après lui.

[13] Ou bien *mut*.

[14] Très douteux.

[15] Ou bien *sur*.

[16] Tout ceci est très douteux.

[17] Ou bien *ma gma*.

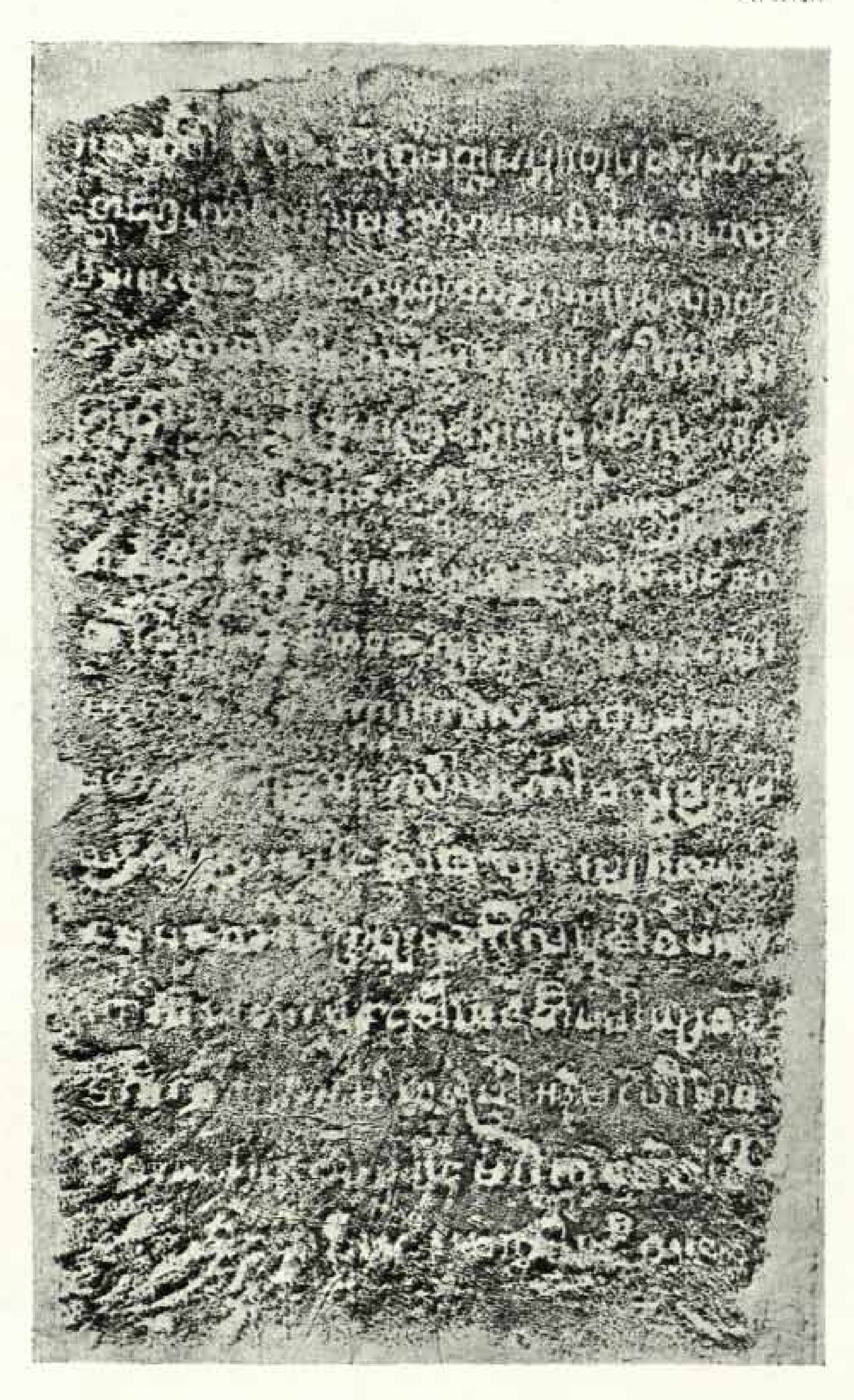
C

1. . . . . *tra ne*
2. . . . . *(l)e(va)*
3. . . . . *II tuc (II)*
4. . . . . *(ṇadaku)*
5. . . . . *II tru(h)*
6. . . *(pha ḅa) II sreñ*
7. . . *II. (onisa) II bro(v)*
8. *sanda(da) II sur II suda(sa)-*
9. *ka II luta II sudassa(da)-*
10. *yy II (ḅe)cc II ḍeñ(ru)-*
11. *k(u h)iṅ(ada) II malo*
12. . . *ḍeñ II baṅ(a) dlov*
13. . . *truh ḍeñ (II). .*
14. . . . . *sumana II . . . .*
15. . . . . . . *(II) suraya . . . .*
16. . . . . *ḍeñ II. e . . . .*
17. . . *(II) ma sra. . . . .i. . . .*
18. *(da II) tmo' II glu'*
19. . . *brov ḍeñ (II)*
20. *(bva II svar) II nann II vann (II)*

VAT BAN HLUI

(Planches XVII et XVIII).

Le texte de cette inscription est très peu satisfaisant. Sur la face A, les mots et même les phrases sont, par endroits, totalement indéchiffrables. Parfois une partie des mots est seule visible. Au premier abord, la face B paraît bien meilleure. De fait, on en peut déchiffrer une plus grande partie. Pourtant on y trouve un si grand nombre de mots qui dans leur forme actuelle n'offrent aucun sens, que l'on ne saurait l'interpréter d'une manière intelligible. De toute évidence, l'inscription a pour objet de mentionner les travaux accomplis et les dons faits en faveur de fondations religieuses. Le nom propre Jetavana apparaît sur l'une et l'autre face ; très nettement visible sur l'une, il n'en reste sur l'autre que des traces suffisantes pour rendre la restitution possible. Ce nom se retrouve aussi dans une autre inscription, celle du Vat Don. On peut présumer qu'il figure ici comme nom d'un célèbre monastère d'Haribhuñjai. Sur la face A se trouve apparemment une liste des dons faits au monastère ; malheureusement les noms de ces objets sont perdus ou inconnus. Sur la face B, il est question d'un caveau et d'une pagode, et les dons qui sont mentionnés ici sont évidemment ceux dont ils furent gratifiés. De nouveau, quelques noms sont indéchiffrables, et certains de ceux qui ont été déchiffrés n'ont pas de sens connu.



Stèle de Vat Ban hlui (Lamphun). Face A.
(P. 102.)

A

Texte.

1. *II ◦ II vo' lekh cramatt sambhār* . . . . (1)
2. *vatt . . gralo(ṅ) as(suṃ)* (2) *ma ḍa ñiṇ (pa' II) . i . . . . . . lo* (3)
3. *(hā II) . . (m)o(ṅ ḍā)*. . . . .
4. *(yy saṃbhāl)* (4) . . . .
5. . . . . *tra* (5) . . . .
6. . . . . *(II)* . . . . *(tt)* . . . .
7. *(II)* . . . . *n(ava)*
8. . . . . *(jetavan) . . (lvapp)* . . . . *(ler)*
9. *kk II kal man t* . . . .
10. *lo(p) kom lvapp m(o)-*
11. *y(y)* . . . . *(n tharr tha)* . . . . *rapp* (6) . . . .
12. . . . . *drāpp ma ḍa kil pujāv (sakar)*
13. *ko(m)* . . . . *(b)oy juti moyy (ca)n(ā)*
14. . . . . *(moy) sro' duṃmpoh* . .
15. . . . . *ma* . . . . *i* . .
16. . . . . *(II)*

Traduction.

(1) Voici le récit véridique des travaux . . . .
(2) . . . . qui tous furent accomplis . . . .
(3) . . . . (L'endroit) . . . .

---

(1) La lecture donnée ici est pratiquement certaine. Mais ce qui suit le mot *sambhār* est inintelligible. C'est peut-être une suite de titres et de noms propres qui semblent être *tnu paṅ svass iṅ*.

(2) Les mots placés entre parenthèses sont plus que douteux ; cependant *gralon* paraît certain.

(3) On ne peut rien tirer de ce passage. Le début paraît être *silā*.

(4) Très douteux ; il est impossible de dire ce que ce mot pourrait signifier, à moins qu'il ne soit une variante de *sambhār*. Néanmoins il se peut que la vraie lecture soit *suṃbhāl*.

(5) Après *tra* . . . . suit un groupe de lettres qui peuvent passer pour *sabbasiddhi*. Ce serait une orthographe erronée. De plus, cette lecture n'est pas satisfaisante. On pourrait aussi lire *amba si* . . ., mais tout ce passage est trop douteux pour permettre une restitution.

(6) Ici *jarapp* semble possible.

(4-6) . . . .
(7) . . . . nouveau (8) . . . .
Jetavana . . . (arme ?) . . . . (9) . . . . au
temps où . . . . . . (10) . . . . entra avec une arme
(11) . . . . or . . . (salle ?) . . . . . (12) . . . .
. . . . les choses qu'il fit offrir en offrande (13) ainsi que . . . . . . un . . .
. . . . (14) . . . . un. . . . . sept. . . . . . .
. . . . . . de paddy (15) . . . . qui . . . .
(16) . . . .

B

TEXTE.

1. *(II)* [1] *l(ū)kov (suṃ)* [2] . . . *(v) lñim lūkov* . . [3]
2. . *(r) a* . . . . [4] *moyy* . . *(h). vo' (v)a-*
3. *(n)att gaṃm pa(va') jjetavann (a)t pāk mra.*
4. . . . *ta tuy ḍik pun II ᴼ II amba sra* . . . .
5. *(l)mo' eyy ma pa cetīy moy ku gū-*
6. *h moy vo' gralon̈ (drā)pp* [5] *man ey*
7. *(th)āpanā (na' pi') nun̈ moy juk lin̈g(a)-*
8. *(nn) moy sra(v)a(cc) g* . . . . *moy (b)ok anu-*
9. *(n̈) (m)oyy (inu) (t)akk (tarlec) (m)oy r(u)p anu-*
10. *(n̈) moy can(d)am moyy (gade) lñā moyy*
11. *(tarī)n moy (m)a ta goh eyy (cut) ḍe-*
12. *yy (ra)tt (ra)tt traleyy man pi prakā-* [6]
13. *r vo' II (la-a)t ḅār klaḍin̈ tsā-*
14. *yy mu(s)ūn cavass (tro)n̈ adāy*
15. *pi cavass tnun̈ sluy ḅār klaṃm .i .n.n̈*
16. . . . . *pi .si(n) ke. pā(r)*

---

[1] Le signe de ponctuation est plutôt douteux.
[2] Pourrait être *suṃm*.
[3] Rien n'est visible ici, mais il y a place pour une lettre.
[4] Il peut y avoir trois mots ici, et la lettre finale de la phrase peut être *ṇ* surmonté d'un signe.
[5] Si c'est bien là ce qu'il faut lire, c'est une faute pour *drapp*.
[6] Le *k* est surmonté d'un signe (= *kā*).



Stèle de Vat Ban hlui (Lamphun). Face B.
(P. 102.)



Traduction.

(1) Pendant . . . . mille, pendant . . (2) . . . . un . . . . (3) . . . . Jetavana . . . . (4) . . . . fut achevé . . . . (5) . . . . . . Je fis cette pagode et ce caveau. (6) Toutes les choses matérielles que j'y (7) enfermai furent trois corbeilles, une aiguière (?), (8) une partie de . . . . un . . . . (9) un . . . . un . . . . (10) un . . . . un . . . . un . . . .(11) un ornement; (tout cela) je le voue aux (12) trois Joyaux. (13) Deux *klaḍiṅ* de . . . . (14) cinquante *tsāy*, trente *troṅ adāy*; (15) cuivre : deux cents . . . . . . (16) trois . . . .

(*Traduit de l'anglais par Mlle* J. Wilkin.)

ESSAI SUR LE *ĐÌNH*

ET LE CULTE DU GÉNIE TUTÉLAIRE DES VILLAGES AU TONKIN

Par NGUYỄN-VĂN-KHOAN,

Assistant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

INTRODUCTION.

Afin de situer le *đình* et les cultes qu'il abrite dans l'ensemble du système religieux des Annamites, nous commencerons par jeter un coup d'œil sur ce système. Il est complexe. Les Annamites adorent le Ciel et la Terre, les esprits qui les peuplent, le Buddha, les âmes des morts, les personnages célèbres.

Pour plus de clarté, nous diviserons ces différents cultes en deux groupes.

Le premier comprend : *a*) les cultes officiels : culte du Ciel et de la Terre, culte de Chen-nong (sino-ann. : Thần-nông) 神農 ou génie de l'agriculture, culte de Confucius ; *b*) les cultes communaux : culte des génies protecteurs des villages, culte du génie du sol, culte du Buddha; c) les cultes familiaux : culte des ancêtres, culte du génie de la cuisine. Ces cultes sont réguliers ; ils ont leurs jours de fête fixes ; leurs prêtres sont désignés par l'Etat ou par la communauté : les mandarins et les notables des villages pour les cultes du Ciel et de la Terre, de Thần-nông, des génies tutélaires des villages ; les bonzes pour le culte bouddhique ; les chefs de famille pour les cultes familiaux. Les temples sont construits et entretenus aux frais de l'Etat quand il s'agit d'un culte national (*văn-miếu* 文廟, *xã-tắc* 社稷, *tịch-điền* 籍田), et aux frais des villages quand il s'agit d'un culte communal.

Les jours des sacrifices sont fixés par le *Khâm định Đại Nam hội điển sự lệ* 欽定大南會典事例 (1) pour les cultes officiels, et par les coutumiers des villages pour les cultes communaux. Le culte des ancêtres est codifié dans le *Kia-li* 家禮 (*Gia-lễ*) de Tchou Hi 朱熹 (Chu Hi) (2) et principalement

---

(1) Chap. 85-96. Sur le *Hội điển*, cf. *BEFEO.*, IV, pp. 655-656.

(2) V. la traduction de C. de Harlez, *Livre des rites domestiques chinois*, Paris, Leroux, 1889 (Bibl. Orient. Elzév., LX).

dans le *Thọ-mai gia-lễ* 壽梅家禮, dont un chapitre est consacré au culte du génie du foyer [1]. Ainsi, par exemple, le sacrifice à Confucius a lieu deux fois l'an, le 1er jour *đinh* 丁 du printemps et de l'automne, et celui aux génies des villages, le jour anniversaire d'un événement important de leur histoire (naissance, mort, etc.), ou tout autre jour fixé par le coutumier.

Le cérémonial en est toujours minutieusement réglé ; et malheur aux officiants qui contreviendraient aux prescriptions de l'usage, non point tant par les effets de la colère des génies, qu'à cause de l'amende infligée par le village !

Dans le second groupe, nous classerons les cultes dits populaires : culte aux esprits errants, aux âmes abandonnées, aux *chư vị* 諸位, c'est-à-dire aux innombrables esprits formant la suite de la déesse Liễu-hạnh 柳杏, aux généraux de Trần Hưng-Đạo 陳興道, en un mot à tous les esprits qui passent pour exercer une influence sur la vie des hommes. Si l'on songe à quel degré les Annamites — en particulier les femmes — sont superstitieux, on ne s'étonnera pas de la multiplicité des esprits qu'ils adorent et de la fréquence des sacrifices qu'ils leur font. On leur sacrifie quand un membre de la famille est malade, quand on entreprend un voyage, quand on passe un examen, bref à propos du moindre événement.

Il existe bien un jour de fête pour chacun de ces génies : mais ce jour varie suivant les convenances du sorcier ou des médiums. D'ailleurs il est à remarquer que le sacrifice fait pendant ce jour de fête n'est pas toujours le plus important ; la solennité dépend surtout de l'état de fortune ou de la générosité des personnes qui réclament l'intervention du génie.

---

(1) Le *Thọ-mai gia-lễ*, « Les rites familiaux de Thọ-mai », est, dans son ensemble, le *Kia-li* adapté aux coutumes du pays ; il contient un appendice consacré au cérémonial du mariage, aux sacrifices aux génies, aux patrons de métiers, etc. Cet ouvrage, rédigé partie en caractères, partie en *nôm*, a pour auteur un certain Hồ-gia-Tân 胡嘉賓, originaire du village de Trung-lập 中立, *huyện* de Đường-hào 唐豪, *xứ* de Hải-dương 海陽, qui a passé une grande partie de sa vie au village de Hồng-mai 紅梅, *huyện* de Thọ-xương 壽昌 (*phủ* de Phụng-thiên 奉天, aujourd'hui Hanoi). Son pseudonyme littéraire : Thọ-mai cư-sĩ 壽梅居士 « lettré demeurant à Thọ-mai », est formé du premier des deux caractères composant le nom de Thọ-xương et du second caractère de celui de Hồng-mai.

M. Thiện-đình (*Nghi-lễ phổ thông* in *Nam-Phong*, nº 146, janvier 1930, p. 45), attribue, par suite d'une confusion, le *Thọ-mai gia-lễ* à Hồ-sĩ-Dương 胡士揚, auteur du *Hồ thượng-thư gia-lễ* 胡尚書家禮 « Les rites familiaux du ministre Hồ ». Ce dernier, originaire du village de Hoàn-hậu 完厚, *huyện* de Quỳnh-lưu 瓊瑠, *xứ* de Nghệ-an, fut reçu docteur (*tiến-sĩ* 進士) en la 4e année Khánh-đức 慶德 de Lê Thần-tôn 黎神宗 (1652), et remplit les fonctions de ministre de la justice (cf. *Đỉnh khiết đại Việt lịch triều đăng khoa lục* 鼎鍥大越歷朝登科錄, q. 3, p. 17), alors que Hồ-gia-Tân n'avait que le titre de *hồng-lô tự tự ban* 鴻臚寺序班 (agent de bureau du 9e degré, 1ère classe sous les Lê, cf. *Thiên Nam dư hạ tập* 天南餘暇集, mss. de l'EFEO., q. 3, p. 67). Hồ-gia-Tân cite d'ailleurs Hồ-sĩ-Dương dans sa préface.

La partie du *Thọ-mai gia-lễ* relative aux funérailles a été traduite par le P. E.-C. Lesserteur, *Rituel domestique des funérailles en Annam*, Paris, Chaix, 1885.

Trois cultes populaires principaux se partagent la faveur de la masse : celui des *chư vị*, celui des généraux de Trần Hưng-Đạo et celui des esprits infernaux, patrons des sorciers.

Les prêtres des *chư vị* sont des *bà đồng* 婆童 (médiums femmes) [1] ; ceux des généraux de Trần Hưng-Đạo, les *ông đồng* 翁童 (médiums hommes) ou *thày pháp* 柴法 (maîtres des formules magiques) [2] ; ceux des esprits infernaux enfin sont les *thày bùa* 柴符 (maîtres des amulettes) ou *thày phù-thủy* 柴符水 (maîtres des amulettes et de l'eau) [3].

Les titres de *ông đồng*, de *bà đồng* et de *thày phù-thủy* ne sont consacrés par aucun acte officiel ; ils ne sont pas reconnus par l'Etat qui, tout au plus, les tolère. Les *bà đồng* se recrutent de préférence parmi les veuves sans enfants ou les vieilles filles, les obligations d'une mère, le soin des enfants étant incompatibles avec l'état de *bà đồng*. On devient *bà đồng* à la suite d'un rêve ou de la consultation d'un devin, après que la prédestination a été révélée. Chez certaines femmes la prédestination est marquée par la *plique*, c'est-à-dire par la présence d'une mèche de cheveux qui, d'eux-mêmes, s'enchevêtrent et résistent au peigne. Chez d'autres, c'est une maladie ou de la répulsion pour tous les travaux du ménage. Comme les *bà đồng*, les *ông đồng* sont des hommes prédestinés ; mais il est à remarquer qu'ils sont presque toujours mariés et pères de famille ; peut-être est-ce parce que les hommes même mariés sont plus qualifiés que les femmes pour l'exercice d'un culte. Mais, de nos jours surtout, peut se constituer *bà đồng* et *ông đồng* qui veut. Une femme qui élève chez elle un autel aux *chư vị* peut prendre le titre de *bà đồng*, et un homme qui sait quelques formules magiques peut prendre celui de *ông đồng* ou de *thày bùa*.

L'entretien des temples affectés à ces cultes et les frais qu'ils nécessitent sont à la charge des *bà đồng*, des *ông đồng* et des *thày bùa* qui les desservent. Mais en fait, médiums et sorciers reçoivent de leur clientèle, qui est

---

(1) Sur le culte des *chư vị*, cf. DUMOUTIER, *Essais sur les Tonkinois, Sorcellerie et divination* (Rev. Indoch., 1908, 1er sem., pp. 22-76), et GIRAN, *Magie et Religion annamites*, pp. 267-296. Sur la légende de Liễu-hạnh, principal personnage dans le culte des *chư vị*, voir : Đào-thái-HANH, *La Déesse Liễu-hạnh* (B. A. V. H., 1914, pp. 167-181). M. E. GASPARDONE prépare une étude sur *le culte de Liễu-hạnh et le pèlerinage de Phủ-giầy* (*BEFEO.*, XXIX, p. 469).

(2) Sur Trần Hưng-Đạo et ses lieutenants, v. DUMOUTIER, *Les cultes annamites*, pp. 74-83, et GIRAN, *op. cit.*, pp. 430-433.

(3) Sur les *thày phù-thủy* et leurs patrons, cf. DUMOUTIER, *Etudes d'ethnographie religieuse annamite* (Actes du XIe Congrès International des Orientalistes, Paris, 1899, Extraits, pp. 275-409, ou *Rev. Indoch.*, 1908, 1er sem., pp. 22-76) ; — GIRAN, *op. cit.*, pp. 195-217 ; — CADIÈRE, *Croyances et pratiques religieuses des Annamites dans les environs de Huê*, (*BEFEO.*, XIX, II, pp. 105 sq.). L'auteur donne p. 107-108 une description de pratiques religieuses des *thày bùa*.

très nombreuse, une contribution qui leur permet non seulement de couvrir tous les frais, mais encore d'économiser pour leur fortune personnelle. Si leur nombre ne se multiplie pas trop, c'est parce qu'on croit la profession peu favorable au bonheur de la famille.

Pour un observateur superficiel, les Annamites paraissent des pratiquants fervents, qui fréquentent les temples avec un esprit religieux très développé. La vérité est que, s'ils pratiquent tous ces cultes à la fois, ils ne sont croyants que d'une façon tout à fait relative. D'abord il faut remarquer que ces cultes n'ont pas tous la même faveur chez les hommes. Ainsi les mandarins qui servent Confucius, soit par devoir de leur charge, soit parce qu'ils regardent la pratique de son culte comme un apanage de leurs fonctions, ne font guère de sacrifice au Buddha, aux génies protecteurs ou aux autres esprits ; c'est peut-être qu'ils ne laissent pas au fond d'eux-mêmes de se croire supérieurs à ces génies, étant chargés annuellement de les proposer au roi pour une récompense honorifique. Et s'il se trouve des mandarins qui s'occupent par exemple de la construction d'un temple dédié à un génie, c'est moins par désir de se concilier ses bonnes grâces que pour s'illustrer eux-mêmes : ils ne manqueront pas de faire commémorer leurs services par une stèle érigée dans l'enceinte du temple. Au village, ce sont les notables qui officient dans le *đình*, et ce sont les vieilles femmes qui officient dans le *chùa*. Les notables ne viennent faire des *lạy* devant le Buddha, et les femmes devant les génies protecteurs que les jours de grands sacrifices.

Les édifices affectés à ces cultes sont très nombreux au Tonkin. On en voit partout, dans l'intérieur des villages, au milieu des rizières, sur le bord des routes. Il y en a de toutes dimensions, depuis de vastes bâtiments s'étendant dans des parcs séculaires jusqu'aux simples niches logées dans un tronc d'arbre et aux blocs de maçonnerie au coin des chemins. Les Européens les désignent sous les noms génériques de temples ou de pagodes et pagodons. Les Annamites ont pour chacun d'eux un nom spécial, et il leur suffit ordinairement d'entendre prononcer ce nom pour connaître la nature et l'importance du monument qu'il désigne. Mais tous ces termes n'ont pas toujours un sens bien fixe. Certains qui s'appliquent à des édifices déterminés dans une région, peuvent s'appliquer à des édifices différents dans une autre ; ceux de *đền* et *miếu* notamment sont souvent pris l'un pour l'autre. Voici la nomenclature généralement adoptée au Tonkin [1].

Le *đình* 亭 est la maison communale. Il comprend d'abord un bâtiment renfermant l'autel du ou des génies protecteurs du village, puis de vastes salles servant pour la fête et pour les réunions des notables.

---

[1] Dans cette nomenclature, les caractères chinois 亭 *đình*, 廟 *miếu*, 殿 *điện*, 府 *phủ*, 靖 *tĩnh*, sont donnés simplement comme des équivalents phonétiques des termes qu'ils désignent. Les autres termes qui n'ont pas de correspondants phonétiques sino-annamites sont représentés par des *chữ nôm* ou caractères démotiques.

Le *đền* 殿 est un temple national ou régional, de dimensions considérables, élevé à la mémoire d'un roi, d'un génie ou d'un personnage célèbre qui a rendu un service aux habitants. Un *đền* affecté au culte d'un génie féminin est quelquefois appelé *phủ* 府 (Phú-giầy dédié à Liễu-hạnh, au Nam-định).

Le *chùa* 廚 est un temple bouddhique, qui comprend un ensemble de bâtiments, généralement en briques, avec les statues composant le panthéon bouddhique annamite, le clocher et les bonzeries. Un petit *chùa* élevé dans un endroit désert, au pied d'une montagne ou à la lisière d'un bois, s'appelle *am* 庵. Quand il est construit à proximité des cimetières et réservé au culte des âmes errantes et abandonnées (*preta*), on l'appelle *chùa âm hồn* 廚陰魂 (pagode des âmes des ombres) ou *am chúng sinh* 庵衆生 (pagode de tous les êtres, c'est-à-dire spécialement des âmes abandonnées).

Le *miếu* 廟 est un petit temple, réduit quelquefois aux proportions d'une niche ou un simple bloc maçonné, élevé au milieu des champs, au pied d'un arbre, et dédié au génie de l'agriculture, au génie du sol, ou aux personnes mortes de mort violente. Dans ce dernier cas, le temple peut être appelé *miễu*.

Le *điện* 殿 est un *đền* de moindre importance dédié aux lieutenants de Trần Hưng-Đạo, ou aux esprits infernaux, patrons des sorciers ; il est le plus souvent la propriété de particuliers et s'élève près de l'habitation ou dans l'habitation même.

Le *tĩnh* 靖, voué au culte des *chư vị*, est ordinairement, comme le *điện*, la propriété de particuliers.

Le *cây hương* ou *cây nhang* 棲香 (arbre d'encens, arbre de parfum), infime pagodon ou trône de maçonnerie construit au bas de la pente du toit, ou perché sur un pilier au milieu de la cour ou du jardin, est dédié aux esprits de l'air, ou aux constellations qui président à la vie des femmes de la maison.

Le *văn-miếu* 文廟 est un *đền* affecté au culte de Confucius et de ses disciples, élevé dans chaque chef-lieu de province. C'est le temple de la littérature. Chaque *phủ* ou *huyện* possède le sien : c'est le *văn-chỉ* 文址 (base de la littérature) ; celui du canton ou du village s'appelle *từ-chỉ* 祠址 (base du temple [de la littérature]).

Nous avons omis à dessein les *đàn xã-tắc* 壇社稷 (esplanades pour le sacrifice au Ciel et à la Terre) et l'autel pour le sacrifice du *tịch-điền* 籍田 (labourage des rizières par les mandarins), ces édifices n'existant plus ou étant abandonnés depuis longtemps au Tonkin. Nous n'avons pas parlé non plus des *vọng-cung* 望宮 (palais d'attente) ou *hành-cung* 行宮 (palais pour le passage), construits au chef-lieu de chaque province, et que les Européens désignent sous le nom impropre de pagodes royales. Bien que se rapprochant des *đền* par l'ordonnance de leurs pièces, ce ne sont pas à proprement parler des édifices religieux. Comme leur nom l'indique, ils sont essentiellement destinés à recevoir le roi quand celui-ci est de passage dans la province ; et l'occasion en est devenue fort rare. Les mandarins y font des *lạy* à l'adresse

du roi le jour de l'an, à la réception des calendriers [1] distribués par la Cour, ainsi qu'au printemps et à l'automne.

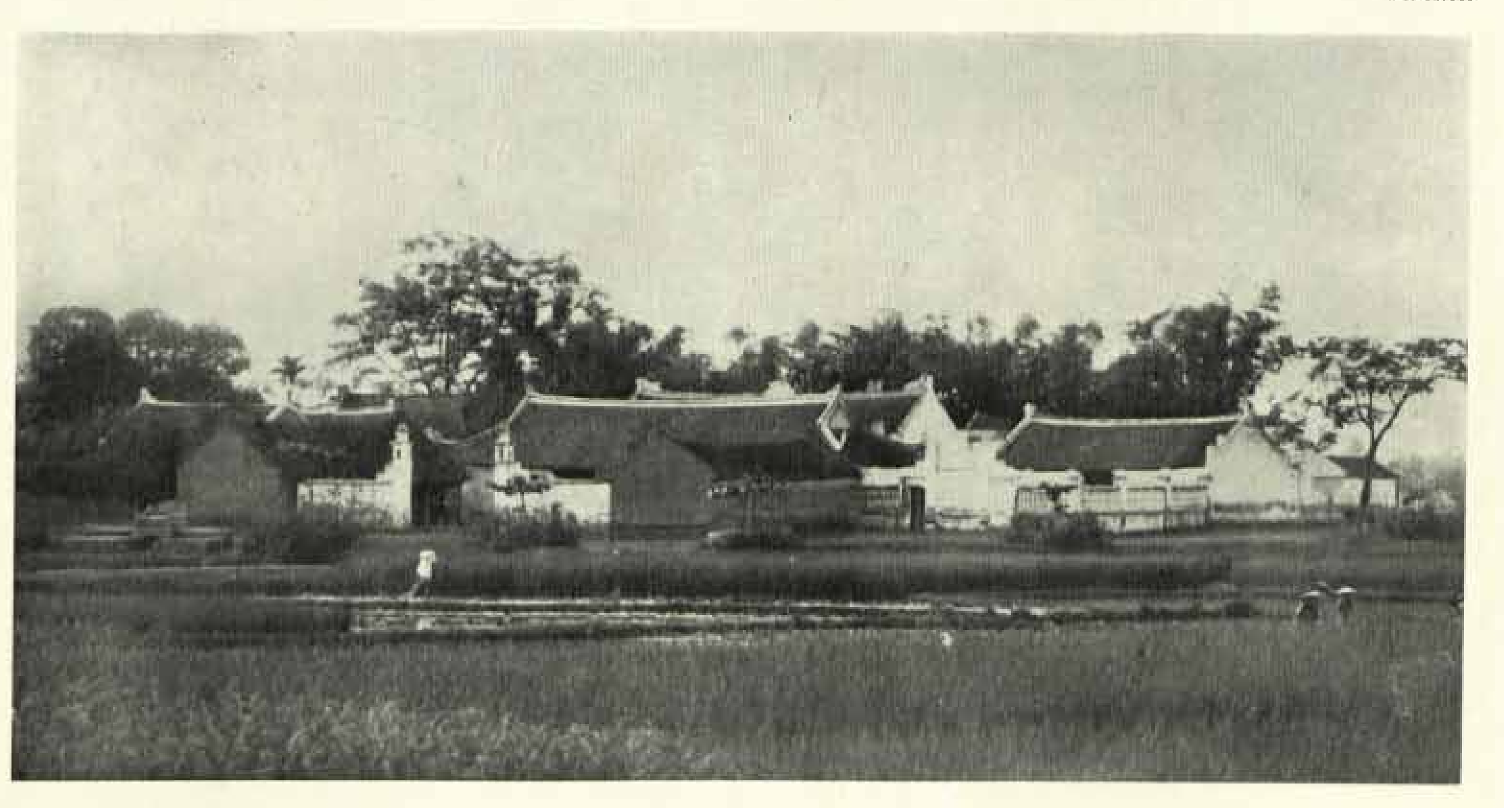
De tous ces édifices religieux, le plus important et le plus intéressant est, selon nous, le *đình*. Nous ne pouvons mieux faire, pour résumer la nature et le rôle du *đình* dans la vie annamite, que de reproduire ici les termes mêmes par lesquels M. Giran l'a sommairement défini : « Le *đình* où demeure le génie protecteur de chaque village, est le foyer de la vie collective de la communauté ; c'est là que se font les réunions des notables, que se traitent les questions d'administration ou de justice intérieure ; c'est là que se font les cérémonies religieuses, que s'accomplissent, en un mot, tous les actes qui sont la vie de la société annamite. Le génie protecteur représente de manière sensible la somme des souvenirs communs, des aspirations communes ; il incarne la règle, la coutume, la morale, et en même temps la sanction ; c'est lui qui punit ou récompense selon qu'on enfreint ou qu'on observe ses lois. Il est en fin de compte la personnification de cette autorité supérieure qui a sa source, qui tire sa force de la société même. De plus il est le lien de tous les membres de la communauté ; il en fait un bloc, une sorte de personnalité morale dont tous les attributs essentiels se retrouvent dans chaque individu. » [2]

Mais si certains édifices religieux (*đền*, *chùa*, *văn-miếu*) ont été étudiés avec beaucoup de détails par des auteurs européens, il n'en est pas de même du *đình*. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'étude d'ensemble relative à ce dernier où soient donnés à la fois le détail des bâtiments et des objets de culte, ainsi que le caractère des génies et des sacrifices en leur honneur. Nous nous sommes efforcé, dans l'étude suivante, de donner de ce monument et de son rôle dans la vie annamite, une monographie assez complète pour combler cette lacune, tout en nous limitant au *đình* du Delta tonkinois.

---

(1) Nous empruntons au *B. A. V. H.*, *1914-1923*, p. 68, cette note relative à la distribution des calendriers : « La cérémonie Ban-Sóc 頒朔, ou distribution des calendriers officiels, a lieu le 1er jour de la 12e lune de chaque année. Les princes, les mandarins civils et militaires, en costume de cour, sont réunis au Ngọ-Môn. Un haut fonctionnaire du Ministère des Finances leur distribue les calendriers, *Bửu-lịch* 寶曆, et *Khâm-thiên-giám-lịch* 欽天監曆 ; les mandarins font les prosternations rituelles au trône. »

(2) GIRAN, *Magie et Religion annamites*, pp. 334-335.



Vue d'ensemble du *dinh* du village de Yên-mân, Bắc-ninh. (Cf. p. 113.)

I. — LE *ĐÌNH*, SES CARACTÉRISTIQUES.

Le *đình* est le temple du génie protecteur du village. Il est construit de préférence un peu à l'écart des habitations. Il comprend toujours un ensemble de bâtiments assez vastes pour contenir l'autel du génie, les objets de culte, et pour permettre aux habitants de s'y réunir les jours de fête.

D'une façon générale, il se compose avant tout d'un bâtiment en T renversé, dont le trait vertical forme le sanctuaire, et le trait horizontal, la salle de fête. Ce bâtiment, appelé *hậu-cung* 後 宮 (palais postérieur) ou *đình trong* (*đình* intérieur), est précédé d'un autre, presque toujours de même longueur (3, 5, 7 entre-colonnements, suivant la richesse du village). C'est dans ce dernier bâtiment, appelé *tiền-tế* 前 祭 (bâtiment antérieur pour les sacrifices), ou *đình ngoài* (*đình* extérieur), que les notables en costume bleu font la cérémonie officielle au génie les jours de fête. Une petite cour le sépare du *hậu-cung*.

Viennent ensuite deux bâtiments latéraux construits à droite et à gauche d'une cour placée devant le *tiền-tế* et se faisant face ; ce sont les *hành-lang* 行 廊 (galeries latérales) ; ils se composent de 3 à 7 entre-colonnements, quelquefois davantage. C'est dans ces bâtiments que se font les préparatifs de fête : on y sacrifie les animaux et on y prépare le riz glutineux destinés au culte ; on y prépare également les repas servis au *đình*.

La cour peut être fermée par une triple porte monumentale occupant l'espace libre entre les pignons des *hành-lang*. Le plus souvent la cour reste ouverte, et l'entrée n'est constituée que par deux ou quatre piliers de maçonnerie, reliés quelquefois par des pans de mur (v. pl. XIX).

Dans le sanctuaire se trouve l'autel du génie. Celui-ci est représenté par une statue ou, le plus souvent, par un *ngai* ou un *ỷ* 椅 (trône d'autel), l'un et l'autre également drapés de soie rouge ou jaune, couronnés d'un bonnet de mandarin et munis d'une paire de bottes. L'âme du génie est figurée par les brevets royaux qui lui ont été conférés et que l'on conserve dans un coffret laqué et doré. Le sanctuaire reste toujours fermé les jours ordinaires. Il communique avec le compartiment qui le précède par des portes en panneaux pleins ou ajourés, qui ne s'ouvrent que les jours de fête. C'est pour cette raison qu'il est appelé *cung cấm* 宮 禁 (palais interdit). Seuls le notable chargé des fonctions de principal officiant (le *cai đám* ou *tế đám*) (1), et le gardien du temple (*thủ từ* 守 祠) ont le droit d'y accéder.

Dans l'entre-colonnement central du bâtiment qui précède le sanctuaire, et juste devant ce dernier, se dressent les tables d'autel *hương-án* 香 案 (littéralement: tables à encens) en bois sculpté et doré, surchargées d'objets de

---

(1) Sur le *cai đám*, cf. *infra*, pp. 131-132.

culte (brûle-parfums, chandeliers, lampadaires, vases à baguettes d'encens, vases à fleurs, service d'alcool, etc.) et flanquées des deux côtés de parasols,

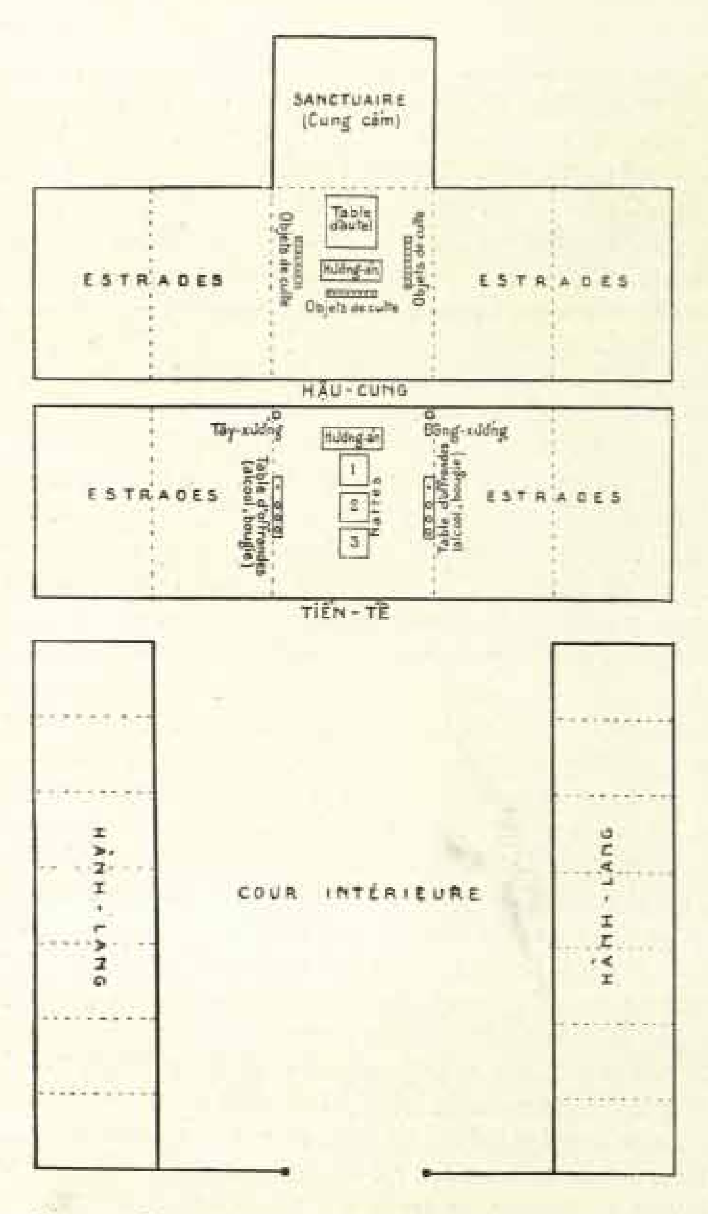
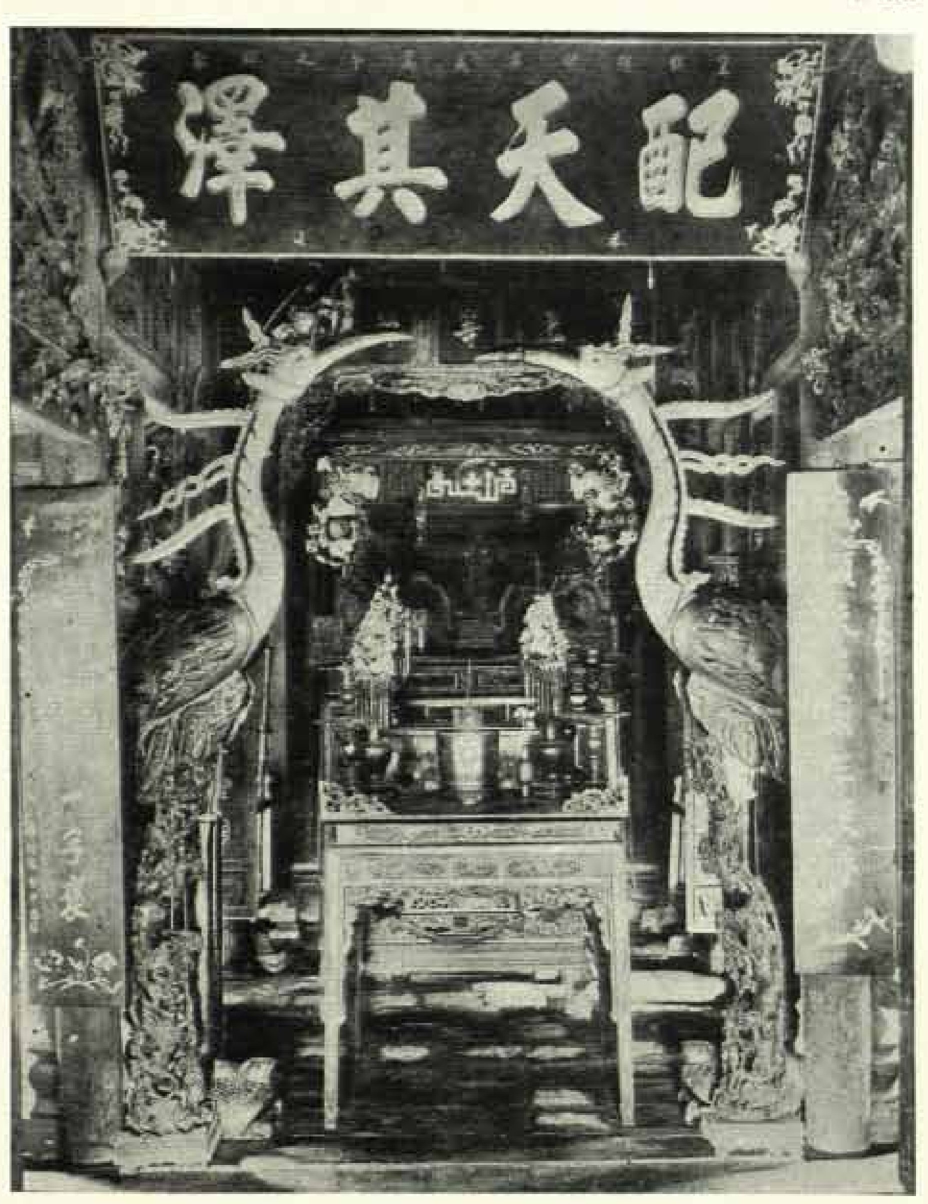


Fig. 1. — Plan schématique du *đình* de Yên-mẫn (Bắc-ninh).



Autel du génie du village de Phù-mẫn, Bắc-ninh. (Cf. p. 115.)

de dais, de drapeaux, des *lỗ-bộ* 鹵簿 (objets d'apparat) et des *bát bửu* 八寶 (huit objets précieux) [1] (v. pl. XX et XXI).

Dans les autres entre-colonnements, le sol est surélevé par des sortes d'estrades de planches ou de maçonnerie. Sur ces estrades recouvertes de nattes se tiennent les vieillards et les notables les jours de fête ou de réunion.

Il en est de même dans le *tiền-tề* : l'entre-colonnement central sert de lieu de cérémonie ; sur les estrades se placent les habitants autres que les vieillards et les notables lors des banquets généraux du village.

Dans les *đình* dédiés aux génies-hommes, on trouve généralement un cheval [2] en bois laqué de rouge (*ngựa hồng*) ou de blanc (*ngựa bạch*), grandeur naturelle, et monté sur un rectangle de bois muni de roulettes (v. pl XXII). Il est placé soit dans un des bâtiments déjà cités, soit dans un petit abri construit spécialement à cet effet. Quand le *đình* est dédié à un génie-femme, le cheval est remplacé par un palanquin [3] de chanvre rouge (*võng đào*) suspendu à un fléau aux bouts sculptés en têtes de dragon. Ce fléau qui repose sur deux chevalets formés de trois bâtons croisés, est recouvert d'une sorte de toiture en bambou tressé imitant une carapace de tortue (*mai luyện*).

---

(1) G. Dumoutier décrit, dans *Les symboles, les emblèmes et les accessoires du culte chez les Annamites*, une série de *lỗ-bộ* (pp. 109-115) et de *bát bửu* (pp. 116-119). Ed. Nordemann, dans sa *Chrestomathie annamite*, 2e éd., p. 175, donne une série identique des *bát bửu*. La nôtre diffère de cette dernière en ce que « les deux flûtes accouplées » (*đôi sáo*) sont superposées à la guitare pour former le groupe des *đàn sáo* (guitare et flûtes) et sont remplacées par le « sac à poèmes » (*túi thơ*) qui, dans la pensée annamite, va de paire avec la calebasse d'alcool » (*bầu riệu*) : le *túi thơ* et le *bầu riệu* sont, en effet, les sources d'inspiration des poètes. Voici sur notre photographie, l'ordre des *bát bửu*, de gauche à droite : 1° guitare et flûtes (*đàn, sáo*), 2° corbeille de fleurs (*lẵng*), 3° livre et épée (*thư, kiếm*), 4° calebasse (*bầu riệu*), 5° sac à poèmes (*túi thơ*), 6° tablettes littéraires et pinceaux (*cuốn thơ, bút*), 7° instrument sonore (*khánh*), 8° éventail (*quạt vả*). Les motifs décoratifs qui surmontent ces emblèmes représentent parfois les *pa-sien* 八仙 (sino-ann. *bát tiên*), ou huit immortels (sur les huit immortels, cf. *Mythologie asiatique illustrée*, pp. 324-327).

Les deux inscriptions en caractères *tchouan* (s.-a. *chiện*) (*túc tĩnh* 肅靜 « prenez une attitude respectueuse » sur celle de gauche, et *hồi tị* 迴避 « garez-vous » sur celle de droite) ne font pas partie des *bát bửu*, mais des *lỗ-bộ*. On les voit dans beaucoup de *đình* et de *đền* de quelque importance. Elles servent, dans les processions, à inviter la foule à se garer et à adopter une attitude respectueuse (cf. *BEFEO.*, XXVII, 463). Elles sont aussi le symbole de l'autorité des mandarins gouverneurs de province. D'après le *Khâm định Đại Nam hội điển sự lệ*, les *tổng-đốc* 總督 ont droit à deux de chaque tablette, les *tuần-phủ* 巡撫 à une seule. On voyait naguère au Tonkin des mandarins provinciaux sortir en palanquin, précédés des porteurs de ces tablettes.

(2) Cf. Dumoutier, *op. cit.*, pp. 127-132.

(3) Cf. Dumoutier, *op. cit.*, pp. 104-107, et *B. A. V. H.*, 1929, n° 2, pl. LXV.

Les jours de grande fête, le cheval est richement caparaçonné, le palanquin est tendu de soie et couvert de fins stores peints. Ils sont censés porter l'âme du génie. On les sort du *đình* à l'occasion des processions solennelles à la suite du char du génie, le cheval tiré avec des cordons de soie, le palanquin porté par des jeunes filles.

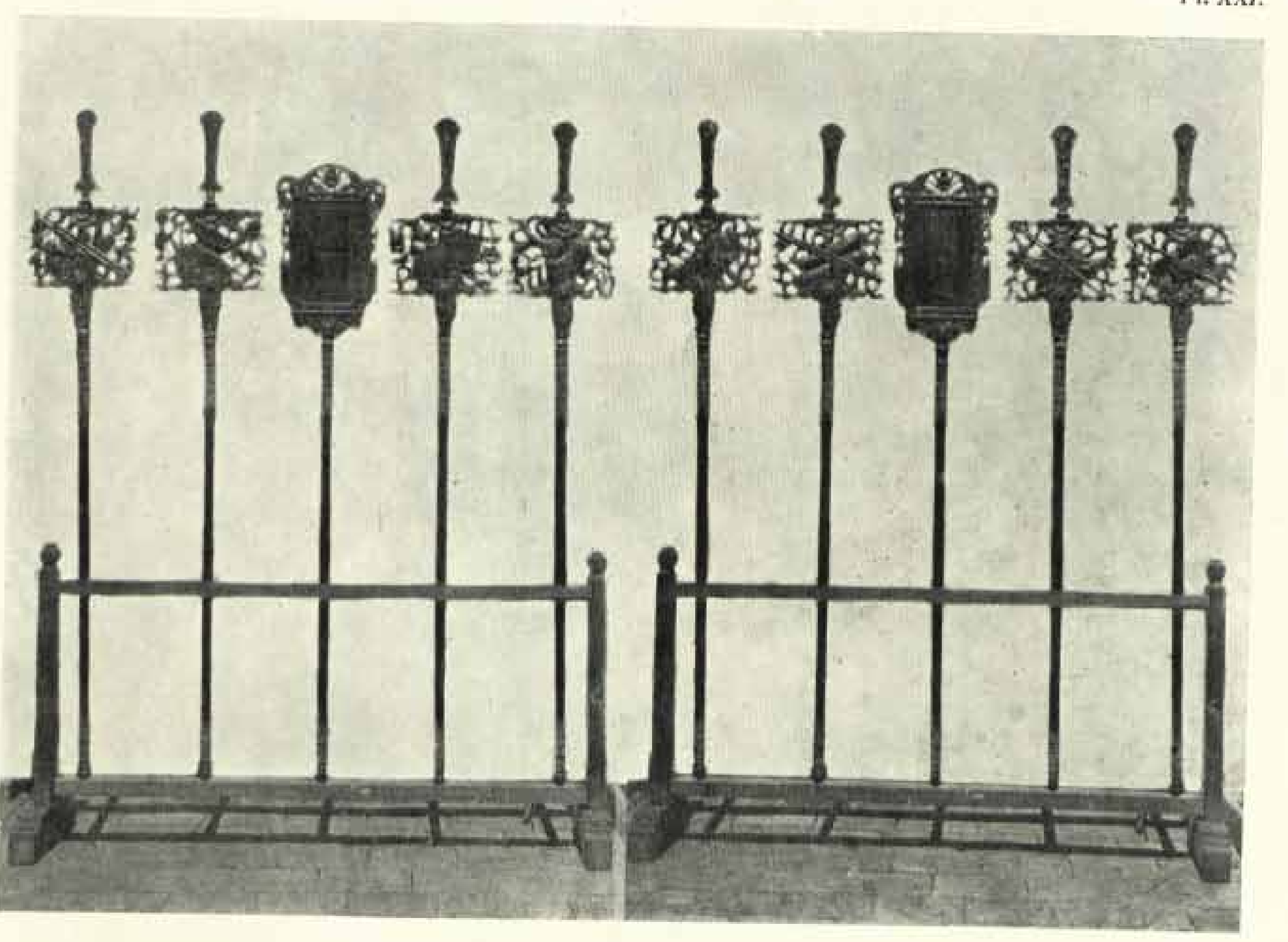
Le char du génie [1] (*kiệu* 轎), qui fait aussi partie du mobilier cultuel, est une sorte de trône plat ou de pagodon, en bois sculpté et doré. Il est porté par 8, 12, ou 16 hommes, au moyen d'un rectangle démontable formé de pièces de bois sculptés en têtes de dragons, laquées et dorées, reposant les unes sur les autres. C'est l'élément principal d'une procession (v. pl. XXIII).

Ceci nous conduit à parler d'un second lieu de culte qui est pour ainsi dire le pendant du *đình* : nous voulons parler du *nghè*. L'origine du *nghè* nous est inconnue ; nous nous contenterons ici de le décrire. C'est le lieu d'aboutissement de la procession annuelle en l'honneur du génie. Il est formé par une esplanade aménagée dans un terrain facilement accessible et assez élevé pour ne pas être inondé les jours de pluie. Il est recouvert d'herbe et planté de grands arbres ; lieu sacré, les cultures y sont absolument interdites. Certains villages élèvent à leur *nghè* un autel découvert en maçonnerie ; quand la procession arrive, on officie sur cet autel ; mais la plupart du temps on ne construit pas d'autel, et on se contente de poser le char sur le sol et d'y sacrifier au génie. Le sacrifice terminé, la procession retourne au *đình*. Dans certaines régions du Tonkin, notamment dans les provinces de Hà-đông et de Hưng-yên, l'esplanade est remplacée par un petit temple construit à l'intérieur du village. La procession va du *đình* à ce temple et vice versa. Quand les habitants ont à faire au génie une offrande de peu d'importance, c'est à ce temple qu'ils lui sacrifient.

Le génie tutélaire d'un village peut être un génie céleste (*thiên-thần* 天神) comme le génie du mont Tản-viên 傘圓山神 à Sơn-tây, adoré par les villages de Nhân-lý 仁里 et de Tiên-tiên 進仙, *huyện* de Chương-mỹ (Hà-đông), ou le Đề-thích 帝釋, adoré par le village de La-tràng 羅橦, *huyện* de Ân-thi (Hưng-yên) et le village de Nhật-tảo 日早, *huyện* de Hưng-nhân (Thái-bình). Il peut être un génie humain (*nhân-thần* 人神 ou *phúc-thần* 福神), c'est-à-dire un homme qui, à cause de ses actions vertueuses ou à la suite d'un événement quelconque, reçoit un culte, comme Lý-Ông-Trọng 李翁仲, adoré par le village de Thụy-phương 瑞芳, *huyện* de Từ-liêm (Hà-đông), les frères Trương-Hống 張吽 et Trương-Hát 張喝, adorés par le village de Nội-duệ đông 內裔東, *huyện* de Tiên-du 仙遊, et celui de Đỗ-xá 杜舍, *huyện* de Vũ-giang 武江 (Bắc-ninh).

---

[1] Cf. Dumoutier, *op. cit.*, pp. 124-126.



Bát bửu du village de Phù-mẫn, Bắc-ninh. (Cf. p. 115.)

Ainsi un mandarin peut devenir le génie protecteur d'un village auquel il a rendu service. Il peut être adoré comme tel de son vivant, comme S. E. Hoàng-cao-Khải 黄高啓, ancien *kinh-lược* 經畧 du Tonkin, qui a fondé le village de Thái-hà ấp, aux portes de Hanoi, et comme M. Nguyễn-Cẩn 阮謹 (1), *tuần-phủ* en retraite, du village de Du-lâm 楡林, *phủ* de Từ-sơn 慈山 (Bắc-ninh), qui a fondé le village de Đông-lâm 東林, *huyện* de Đông-triều 東潮 (Hải-dương) alors qu'il exerçait les fonctions de *bố-chính* 布政 de l'ancienne province de Lục-nam (2). Au lieu de brevets de génie, les villages se procurent des portraits de leurs bienfaiteurs, devant lesquels ils font chaque année les sacrifices rituels. Une part des offrandes est portée chaque fois aux « génies » vivants.

Il n'y a pas que les grands hommes qui puissent devenir génies protecteurs de villages, et il n'est pas toujours nécessaire qu'un homme ait accompli des actions d'éclat ou ait fait quelque bien à un groupe pour mériter ce titre. Des villages adorent des voleurs (village de Lộng-khê 弄溪, *huyện* de Phụ-dực 附翼, province de Thái-bình 太平, etc.). Un village a pour génie un petit enfant mort de gourmandise (village de Đông-thôn 東村, *huyện* de Hoàn-long 環龍, province de Hà-đông 河東).

Enfant et voleurs sont devenus génies, simplement parce qu'ils moururent de mort violente et à une heure dite *giờ thiêng* « heure sacrée », ce qui leur conféra des pouvoirs occultes. Nous donnons plus loin quelques légendes relatives à cette catégorie de génies. Sauf une ou deux, elles n'ont été trouvées écrites nulle part. Peut-être les villages conservent-ils dans leurs archives les légendes de ces génies ; mais en ce cas, ils les cachent jalousement, et les informateurs qui recueillent dans les provinces, pour l'École Française d'Extrême-Orient, les légendes de génies, se sont toujours heurtés à des refus catégoriques de la part de ces villages. « Nos papiers ont été perdus, répondent-ils ; et c'est tellement ancien qne nous en avons perdu le souvenir. » La plupart des légendes que nous donnons proviennent donc surtout de traditions orales.

Un village peut adorer un ou plusieurs génies. Ainsi le village de Nội-duệ đông 內裔東, *huyện* de Tiên-du 仙遊 (province de Bắc-ninh 北寧), adore les deux frères Trương-Hồng 張吽 et Trương-Hát 張喝 ; le village de Hát-môn 喝門, *huyện* de Đan-phượng 丹鳳 (Hà-đông 河東), adore les

---

(1) Je tiens ce dernier renseignement de son cousin germain, M. Nguyễn-hàm-Chuẩn, lettré à l'E. F. E. O. Voir dans Cheon, *Recueil de cent textes annamites*, no 28, *Les génies tutélaires des villages*, l'amusante histoire d'un génie vivant ; elle montre bien l'idée que les Annamites se font du génie protecteur de village.

(2) La province de Lục-nam, dont le siège se trouvait à Sept-Pagodes, a été supprimée ; les *huyện* de Đông-triều et de Chí-linh ont été rattachés à Hải-dương, le reste a servi à former la province de Bắc-giang.

deux sœurs Trưng-Trắc 徵側 et Trưng-Nhị 徵貳. Par contre, plusieurs villages peuvent vénérer un seul et même génie tutélaire, tel le Đế-thích, patron et du village de La-tràng 羅幢, *huyện* de Ân-thi 恩施 (province de Hưng-yên 興安) et de celui de Nhật-tảo 日早, *huyện* de Hưng-nhân 興仁 (Thái-bình); tel encore le génie du mont Tản-viên 傘圓山神, patron du village de Nhân-lý 仁里 et de celui de Tiên-tiên 進僊, *huyện* de Chương-mỹ 彰美 (Hà-đông) et de plusieurs autres villages sur le bord du canal des Rapides.

Nous avons vu plus haut deux villages, Đông-lâm 東林 et Thái-hà ấp 泰河邑, adorer comme génies protecteurs leurs fondateurs et bienfaiteurs. Mais il arrive que des villages nouvellement fondés n'aient pas le bonheur de trouver des hommes qui méritent leur culte. Ils empruntent à d'autres villages plus prospères leurs génies tutélaires, et dès lors un lien d'alliance les unit.

Comme il faut absolument que le génie soit représenté dans le *đình*, le village qui emprunte le génie d'un autre, demande à celui-ci de lui passer un ou plusieurs des brevets (*thần-sắc* 神敕) conférés au génie. Ces brevets sont placés sur l'autel du nouveau *đình*. A défaut de brevets, le nouveau village fait une copie de la légende du génie (*thần-tích* 神跡) qui est précieusement conservée par la commune, tout comme la généalogie familiale (*gia-phả* 家譜) l'est par les particuliers.

Quand plusieurs villages sont unis par un culte commun au même génie tutélaire, ils s'arrangent toujours de façon que le jour de fête (le jour principal, car la fête anniversaire du génie de village dure toujours plusieurs jours) varie avec le village. Des sacrifices sont faits dans chaque *đình* aux dates convenues. Les villages alliés y participent par l'envoi d'une délégation. Des processions sont parfois organisées pour promener le char du génie d'un village à l'autre.

Si un nouveau groupe vient à se constituer (tel est souvent le cas sur les grandes concessions modernes) et qu'il n'emprunte pas, pour une raison quelconque, de génie à d'autres villages, soit parce qu'aucun ne consent à lui prêter le sien, soit parce qu'il ne trouve pas de génie à sa convenance, il construit toujours un *đình* et y adore un vague génie du sol (*thổ-thần* 土神) qui préside à la localité, en attendant l'occasion d'accueillir un génie qu'agréeront les habitants.

On voit ainsi que dès qu'un groupement humain s'est formé, il lui faut absolument un génie pour le protéger. Ces génies, dit Giran (*op. cit.*, p. 336), « ont au spirituel, la charge des intérêts de la communauté comme les mandarins ou les notables l'ont au temporel. Les dieux communaux sont véritablement les mandarins, les délégués de l'Empereur céleste. » A ce titre, ils sont chargés de veiller à la tranquillité, à la prospérité et au bonheur de tous les habitants. Et selon qu'ils remplissent plus ou moins bien leur rôle, ils peuvent recevoir des brevets royaux qui leur confèrent les grades de *thượng đẳng thần* 上等神, « génie du rang supérieur », *trung đẳng thần* 中等神, « génie du



Cheval de culte du village de Phú-mẫn, Bắc-ninh. (Cf. p. 115.)

rang moyen », ou de *hạ đẳng thần* 下等神, « génie du rang inférieur » (1). Cette institution de plusieurs degrés de génies permet au roi de rétrograder ceux d'entre eux qui négligent leurs devoirs de protecteurs en donnant asile dans leur *đình* aux malfaiteurs, ou en laissant périr beaucoup d'habitants ou d'animaux.

II. — CÉRÉMONIES DANS LE *ĐÌNH*.

Les cérémonies célébrées dans le *đình* en l'honneur du génie tutélaire sont fixes : outre le 1er et le 15e de chaque mois (*lễ sóc* 禮朔 et *lễ vọng* 禮望), on lui sacrifie : au printemps (*xuân-tế* 春祭, le premier jour *đinh* 丁 du 2e mois), à l'automme (*thu-tế* 秋祭, le premier jour *đinh* du 8e mois), à la fête *hạ-điền* 下田, au moment du repiquage du riz, à la fête *thượng-điền* 上田, au moment où le repiquage est terminé, à la fête *thường-tân* 嘗新 (littéralement : goûter du nouveau) (v. pl. XXIV), c'est-à-dire la fête du riz nouveau du 9e mois (2),

---

(1) Dans les brevets qui leur sont conférés et dans les prières qu'on leur adresse, on appelle les génies de cette dernière catégorie *phúc-thần* 福神 ou *tôn-thần* 尊神.

(2) A propos du sacrifice du riz nouveau (*lễ thường-tân* 禮嘗新), M. Giran écrit : « Le sacrifice se compose seulement de riz à l'exclusion de chair animale, contrairement à ce qui se passe dans les rites précédents. Les offrandes des prémices du riz doivent avoir lieu obligatoirement entre le 1er et le 5e jour du 5e mois et le 1er et le 10e jour du 10e mois ; à cet effet on cultive un riz spécial dit : *lúa sớm*, « riz hâtif », ou encore : *lúa ba giăng*, « riz de trois lunes ». (*Magie et Religion annamites*, p. 300). A notre connaissance, il n'y a pas de sacrifice pour les prémices du 5e mois. Si au 5e mois on sacrifie aux génies dans les *đình* et aux ancêtres dans les familles et si l'on apporte des cadeaux à ses parents ou à ses bienfaiteurs, c'est à l'occasion de la fête du 5e jour du 5e mois, appelée en sino-annamite *tiết đoan-ngọ*, et en langue populaire *tết ông thầy bà cốt*, c'est-à-dire « la fête des maîtres, médecins, sorciers et femmes médiums ». Au 5e mois, dit-on, les émanations morbides sont sur le point d'atteindre leur extrême virulence, les épidémies peuvent sévir très facilement. Pour s'en préserver, on porte des amulettes faites avec des fils de cinq couleurs différentes (*chỉ ngũ sắc*), on consomme du *riệu nếp*, sorte de riz glutineux fermenté, et des fruits acides (prune, pêche, etc.). Enfin on cueille, à midi juste, toutes sortes de plantes qui acquièrent de ce fait, même les plus vénéneuses, la plus grande efficacité médicinale. (Sur la fête du 5e jour du 5e mois, v. NORDEMANN, *Chrestomathie annamite*, p. 39-40, et CHÉON, *Recueil de cent textes annamites*, p. CCLXVI-CCLXVII). Mais toutes ces précautions ne suffisent pas à rassurer ; on songe alors aux médecins, aux sorciers et aux médiums qui pourraient, le cas échéant, vous venir en aide les uns avec leurs médicaments, les autres avec leurs amulettes, et on leur apporte des cadeaux. Le sacrifice du riz nouveau n'a lieu qu'une fois l'an, dans le courant du 9e mois, du 1er au 9e jour. Le riz offert en sacrifice dans le *đình* n'est pas le « riz de trois lunes » qui se cultive du 4e au 5e mois et se récolte entre les 7e et 8e mois. C'est là un riz de qualité médiocre, que les familles riches ne consomment pas. Les riz nouveaux qu'on offre au *đình* sont un riz glutineux à balle jaune de très bonne qualité, *nếp vàng* par opposition à *nếp mây* (riz glutineux à balle jaune-gris de qualité moindre) et un riz ordinaire très recherché à cause de son odeur appétissante : le *gạo dự cánh* ou le *gạo tám xoan*. Ce sont ces deux variétés

à la fête *thượng-nguyên* 上 元 (1) (le 15e jour du 1er mois), appelée aussi *lễ kỳ yên* 祈 安 (pour demander la tranquillité), à la fête *trung-nguyên* 中 元 (15e jour du 7e mois, jour de la délivrance des âmes) (2), le 7e jour du 1er mois, *lễ khai ấn* 開 印 (ouverture des sceaux, ancienne coutume qui fixe au 7e jour du 1er mois la date de la réouverture des bureaux officiels, et par suite la reprise générale du travail). On lui sacrifie encore pour les fêtes du 3e jour du 3e mois (*tết mồng ba tháng ba* ou *lễ hàn thực* 寒 食, consommation de mets froids et principalement de gâteaux immergés dans l'eau froide : *bánh trôi nước*), du 5e jour du 5e mois (*tết mồng năm tháng năm* ou *đoan ngọ* 端 午, midi juste), du 15e jour du 8e mois (*tết rằm tháng tám* ou *trung thu* 中 秋, mi-automne, pour la contemplation de la

---

de riz que le notable chargé des sacrifices au *đình* et les particuliers « ensemencent avec un empressement particulier » et pour lesquels ils « donnent leurs meilleurs soins au semis de manière à pouvoir faire les offrandes en temps voulu. »

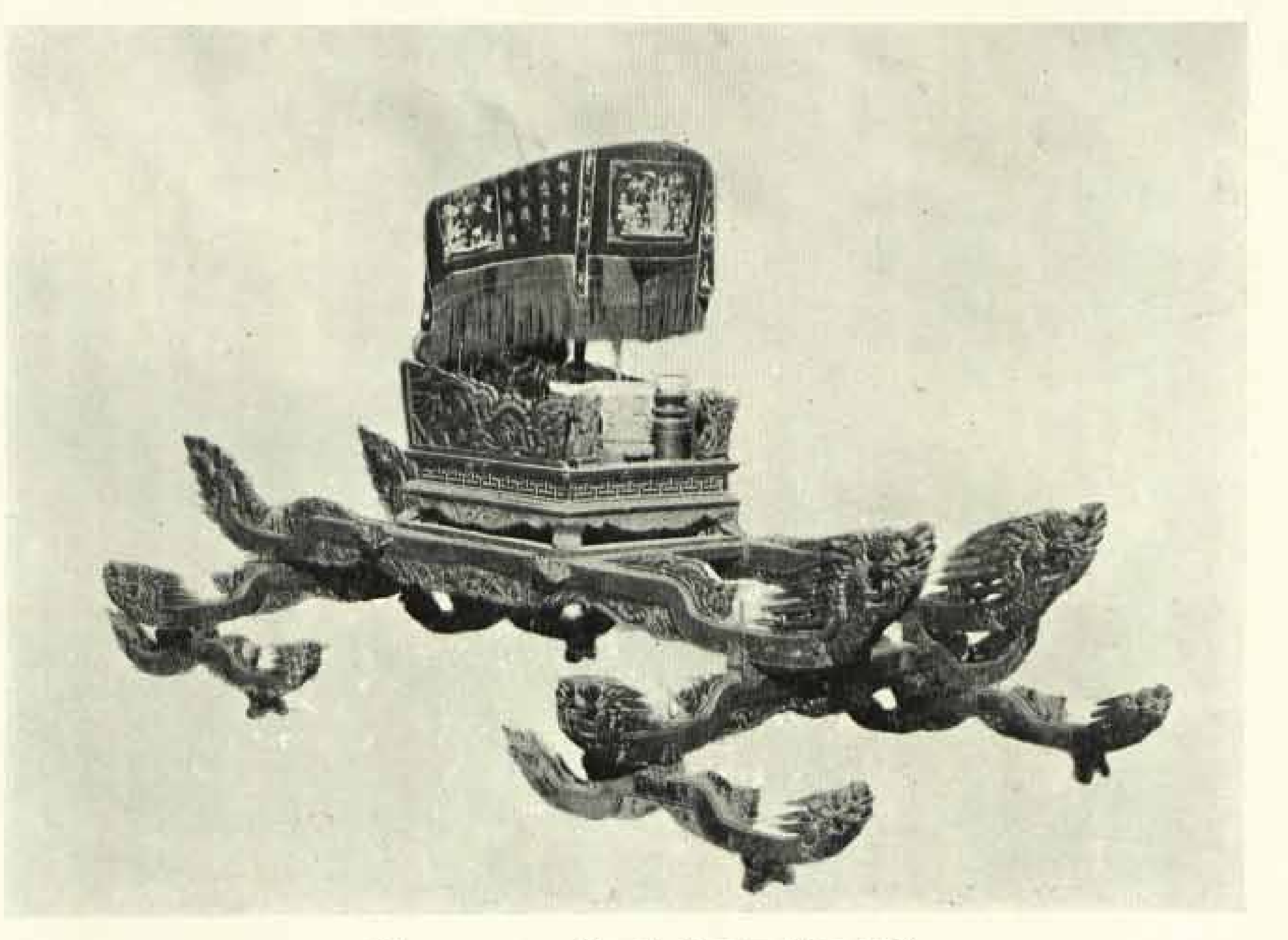
Enfin dans ce sacrifice du riz nouveau, on offre, outre le riz, de la viande de porc ou de poulet. Les cadeaux qu'on fait à l'occasion de cette fête consistent principalement en *gạo dẻ cánh mới* ou *gạo tám soan mới* et en *chim ngói* (sorte de tourterelles à chair très délicate qui n'apparaissent qu'à cette époque de l'année). Comme fruits, on offre des kakis *(quả hồng)*, prémices de la saison.

(1) C'est *thượng-nguyên* 上 元 (premier commencement), et non *trạng-nguyên* 狀 元 (premier docteur) comme l'a écrit Dumoutier dans *Les cultes annamites*, p. 15.

Le but des sacrifices qu'on fait à l'occasion de cette fête du 15e jour du 1er mois, est de demander la paix et la tranquillité pour toute l'année qui commence. On sacrifie au *đình*, mais surtout au *chùa*. Les feux de joie et les processions de lanternes dont parle M. Giran (*Magie et Religion annamites*, p. 253), n'ont pas lieu, du moins dans les provinces. Ce n'est pas non plus « une fête essentiellement de nuit, en l'honneur des étudiants, pendant laquelle les jeunes gens se livrent à toutes sortes de divertissements », comme l'avance Dumoutier pour expliquer sa transcription fausse de *trạng-nguyên* pour *thượng-nguyên*. Notons que M. Giran, *op. cit.*, p. 253, écrit correctement 上 元, mais transcrit *trạng-nguyên*, tandis que quelques pages plus loin (p. 262) il donne la bonne transcription *thượng-nguyên*, mais, par suite d'une confusion, l'appuie des caractères 下 元 *hạ-nguyên*, au lieu de 上 元 *thượng-nguyên*.

(2) La fête du 15e jour du 1er mois et celle du 15e jour du 7e mois sont des fêtes bouddhiques. Mais le village y attache une grande importance, car il ne s'agit de rien de moins que de demander la paix pour les vivants et le repos pour les morts. Des prières ferventes sont faites au Buddha dans le *chùa* ; mais on en adresse autant au génie protecteur, son intervention n'étant pas de trop dans ces circonstances. A la fête du 15e jour du 7e mois surtout, on brûle beaucoup de papiers votifs à l'intention des génies (sans doute pour acheter leurs faveurs), et à celle des morts, car c'est jour de pardon général. On fait encore d'autres actes méritoires : achat d'oiseaux et de poissons vivants qu'on lâche dans l'air et dans l'eau, etc. Sur ces deux fêtes et quelques autres, cf. Chéon, *op. cit.*, n° 87, *Les fêtes annamites*.

Ne pas confondre ce *lễ kỳ yên* du 15e jour du 1er mois avec celui qui a lieu dans le courant du 4e mois, vulgairement appelé *lễ cầu mát* « cérémonie pour demander la fraîcheur », c'est-à-dire pour conjurer les maladies épidémiques qui sévissent souvent à cette époque de fortes chaleurs.



Kiệu du village de Yên-mẫn, Bắc-ninh. (Cf. p. 116.)

pleine lune), du 2e jour du 12e mois ou *lạp-tiết* 臘節 (cérémonie de fin d'année), etc. (1). A ces fêtes qui sont fixes, s'ajoutent les sacrifices occasionnels ; quand un habitant du village meurt, quand il y a un mariage, quand un vieillard fête ses noces d'argent ou d'or (*khao lão*), quand un fonctionnaire fête sa nomination, une promotion, etc., c'est-à-dire à toutes les occasions qui donnent lieu à ripailles dans le village.

De plus, le service d'entretien du feu et de l'encens est assuré durant toute l'année, sinon de nuit et de jour, sans interruption, du moins tous les soirs par le *thủ từ* (gardien du temple) ou le *cai đám* ou *tế đám* (principal officiant).

Mais la fête la plus importante de l'année est le *vào đám* « entrée en réunion » ou *vào hội* « entrée en assemblée ». Elle est donnée généralement au printemps ou en automne, ou encore à l'occasion de l'anniversaire de la naissance ou de la mort du génie (2).

Cinq à dix jours avant l'ouverture de la fête, on procède à une cérémonie dite *nhập tịch* 入席 (entrée en banquet) (3). A partir de ce jour *nhập*

---

(1) Ed. Nordemann, dans sa *Chrestomathie annamite*, donne l'explication de toutes ces fêtes et surtout (p. 222) un tableau d'ensemble de fêtes annamites et chinoises. La *Chrestomathie annamite* de Ed. Nordemann et le *Recueil de textes nouveaux* de A. Chéon que nous citerons plus loin sont deux recueils de textes annamites authentiques très intéressants pour l'étude du folklore.

(2) M. Giran écrit (*Magie et Religion annamites*, p. 347) : « Les fêtes communales pour le renouvellement de l'an sont très importantes : elles s'échelonnent sur une période de deux semaines consécutives. Elles sont, avec plus de pompe, identiques aux fêtes familiales... Ce jour-là (le 1er jour de l'an), dès le matin, tous les habitants présents, la cérémonie commence ; elle dure trois jours à peu près sans interruption ». En réalité, le jour de l'an, ainsi que le 23e jour du 12e mois et le 7e jour du 1er mois, on sacrifie au génie très simplement, comme un jour de fête quelconque, sans éclat ni pompe d'aucune sorte, les habitants étant trop préoccupés par les affaires de leurs maisons pour venir au *đình* au complet. La fête la plus importante est la fête anniversaire, le *xuân-tế* ou le *thu-tế*. A celle-là le village apporte tous ses soins. — Dans *Les chansons du Che king au Tonkin*, M. P. Demiéville a dit excellemment : « ... mais l'événement capital de son culte est la grande fête annuelle, dite « assemblée » *hội* 會, dont la date diffère selon les communes : elle a généralement lieu au printemps, et s'accompagne de sacrifices importants, de réjouissances, de joutes, de toutes sortes de jeux traditionnels, de pantomimes ou de rites singuliers qui sont rattachés plus ou moins artificiellement à la légende du dieu ... » (cf. 支那學論叢, publié à l'occasion de la 60e année du Professeur Kano, partie française, p. 6).

(3) La cérémonie *nhập tịch* n'offre rien de très particulier. Elle a lieu 5, 6, 8 ou 10 jours avant la fête principale, et réunit à cette occasion les notables au *đình*, pour arrêter d'une façon définitive les détails de la fête, notamment pour procéder à la désignation des personnes appelées à y participer. Le *nhập tịch* est, en somme, destiné à permettre à ces dernières de se préparer convenablement à leur rôle, en se faisant confectionner des vêtements neufs, en réglant leur présence au *đình* les jours de la fête, et surtout en se tenant très propres. L'offrande faite au génie en cette occasion consiste en un porc ou un poulet et un plateau de riz gluant, ainsi qu'en bétel et alcool. Les vieillards et les *quan viên*, une fois réunis au complet, le *cai đám* sacrifie

tịch et jusqu'à la fin de la fête, qui dure plusieurs jours, aucune cérémonie funéraire ne doit avoir lieu. Si un habitant vient à mourir dans le village, la famille devra l'enterrer secrètement sans lamentations ni musique, et le cortège funèbre devra suivre un chemin détourné et non la route normale. Si la famille tient à donner au mort des funérailles convenables avec le concours du village, elle doit prendre les précautions nécessaires pour conserver le cadavre et attendre la fin de la fête pour déclarer officiellement le décès. C'est que, pour cette fête, tous les habitants doivent être tenus dans un état de pureté rigoureux, et l'on sait que, parmi les causes d'impureté, l'approche d'un mort est la plus redoutable.

Pendant la durée de la fête, des cérémonies ont lieu tous les jours en l'honneur du génie. On lui sacrifie solennellement (*tế*), et on promène son char (*rước*) avec un grand déploiement d'objets de culte, drapeaux, dais, armes de parade, du *đình* au *nghè* ou du village à un village allié.

C'est pendant cette fête que beaucoup de villages organisent des divertissements variés : théâtre (*hát tuồng, hát chèo*), luttes à main plate (*đánh vật*), jeux d'échecs (*đánh cờ*), combats de coqs (*chọi gà*), combats de rossignols (*chọi chim họa mi*), procession et formation de caractères (*chạy chữ*, littéralement : courir, caractères), dispute de la boule (*xe trái*, litt. : charrier le fruit, ou *cướp cầu*, se disputer la boule) [1], etc.

---

au génie ; il récite une prière dans laquelle il annonce au génie que la fête en son honneur se déroulera de tel à tel jour. Si le village décide d'apporter un changement notable à la fête projetée (addition ou suppression d'une partie du programme ordinaire), l'assentiment du génie est indispensable. Dans la prière, le *cai đám* énonce le motif qui a déterminé le village à demander ce changement. Pour obtenir l'avis du génie, il a recours au moyen couramment employé dans ce cas : *xin âm dương*, « demander le principe mâle et le principe femelle », ou *khất keo* ou encore *xin keo* « demander l'avis ». Le matériel employé consiste en deux sapèques déposées dans une assiette, le tout placé préalablement sur l'autel du génie. La prière récitée, le *cai đám* s'agenouille devant l'autel, saisit l'assiette de la main gauche, les deux sapèques de la main droite en les maintenant horizontalement l'une au bout de l'index, l'autre au bout du majeur, le paume de la main ouvert. Après une minute de recueillement, il lève légèrement les sapèques pour les laisser retomber dans l'assiette. Si les deux sapèques tombent sur leur revers (*mặt trái*), c'est que le génie approuve ; si, au contraire, elles tombent sur leur face (*mặt phải*), le génie désapprouve ; si encore l'une tombe sur sa face et l'autre sur son revers, il hésite : on dit qu'il « rit » (*tiếu* 笑). Dans ce dernier cas, on recommence l'opération jusqu'à ce qu'on obtienne une réponse ferme. Mais très souvent, quand on n'obtient pas une réponse favorable, on insiste auprès du génie en lui adressant une nouvelle prière et on répète l'opération une, deux ou trois fois, s'il le faut.

[1] Le *chạy chữ* et le *xe trái* ou *cướp cầu* sont organisés, à l'occasion de leur fête annuelle, par certains villages du Tonkin. On peut voir le premier au temple Phủ-giầy (Nam-định), les deux à la fois au village de Yên-mẫn (Bắc-ninh).

Dans le *chạy chữ*, des hommes valides, vêtus de leurs beaux habits ou seu-



Yên-mẫn, Bắc-ninh. — Offrande de prémices : riz gluant, kakis, noix d'arec, poulet, etc. (Cf. p. 119.)

Ces divertissements peuvent être variés à l'infini ou supprimés sans inconvénients.

* * *

Un fait d'importance est à signaler, dont la signification semble avoir échappé à Dumoutier comme à M. Giran. C'est que pendant les cérémonies célébrées à l'occasion de la grande fête (*vào đám*), un rite rappelle les traits saillants de la vie du génie. On organise ainsi une scène de combat pour un dieu guerrier (village de Phù-đổng) (1), une scène de cambriolage pour un génie voleur (village de Lộng-khê) (2). Ce rite appelé *hèm* (3) en annamite et

lement d'un jupon, portent des objets de culte (*bát bửu*, *lỗ-bộ*, drapeaux, etc.) pris dans le temple. Ils sont d'abord placés deux à deux, puis, à un signal donné par leur chef, ils se mettent en marche en se formant en file indienne. Ils évoluent dans un espace relativement restreint de sorte que, pareille à un serpent enroulant ses anneaux, la file se retourne plusieurs fois sur elle-même. Quand elle a couvert le tracé d'un caractère et que les personnes qui la composent se sont assises sur leurs talons, en abaissant les objets qu'elles portaient, on voit apparaître un immense caractère formé par des hommes aux vêtements et aux armes de diverses couleurs. Les caractères formés à cette occasion sont généralement ceux qui portent un vœu de bonheur et dont l'exécution est facile. Ceux de *bình an* 平安 et de *thiên hạ thái bình* 天下太平 se répètent presque tous les ans.

Dans le *xe trái* ou *cướp cầu*, les hommes sont vêtus simplement d'un cache-sexe (*đóng khố*). La boule, de la grosseur d'un ballon de foot-ball, est en bois laqué ; elle est déposée sur l'autel du génie. Deux trous de 0 m. 30 de diamètre sur 0 m. 50 de profondeur sont creusés dans la cour du *đình* à une grande distance l'une de l'autre. Le *cai đám* porte la boule de l'autel du génie à la cour où sont réunis les joueurs, qui aussitôt cherchent à s'en saisir dans une mêlée inextricable. Bientôt on voit un joueur s'en détacher, la boule précieuse entre les bras, et courir éperdument ; il se glisse entre les adversaires pour la porter dans un des trous. Mais là il se heurte à d'autres joueurs qui défendent les trous ; il lui faut beaucoup de force et d'adresse pour réussir à y mettre sa boule. S'il y réussit, il est déclaré gagnant. Il retire alors la boule, la porte sur sa tête, revient au *đình* où il se prosterne quatre fois devant l'autel du génie. Il reçoit une récompense qui consiste en un carré d'étoffe, une boite de thé ou quelque argent ; il est en outre assuré de vivre heureux toute l'année.

(1) On trouve une description détaillée de cette fête dans *Rev. de l'Hist. des Relig.*, XXVIII, juill.-août 1893, pp. 67-75 : *Une fête religieuse annamite au village de Phù-đổng (Tonkin)* par Dumoutier.

(2) Cf. *infra*, p. 136.

(3) Le mot annamite *hèm* a son correspondant chinois dans le caractère 諱 *houei* (*húy*, en sino-annamite). Voici les divers sens que donne le Dictionnaire Couvreur de ce dernier caractère : « Éviter de dire, taire, cacher ; pallier les défauts ou les fautes de quelqu'un ; s'abstenir par crainte ou par respect ; après la mort de quelqu'un, s'abstenir de prononcer et d'écrire son nom d'enfance ; nom que l'on s'abstient de prononcer après la mort de quelqu'un. » Dans le culte des génies au Tonkin, le mot *hèm* s'applique non seulement au nom, mais encore aux passions, aux défauts ou qualités du génie, à une habitude de vie à laquelle il tenait beaucoup, en un mot, à un trait de caractère qui lui était propre. Ce mot sert aussi à désigner les interdictions et l'acte par lequel on les observe.

très souvent tenu secret, est un des traits essentiels des cultes communaux; le négliger serait compromettre la prospérité du village. Il se célèbre le plus souvent la nuit, quand il rappelle un fait peu honorable (nous verrons que c'est souvent le cas), tandis qu'il est célébré au grand jour, quand il rappelle une vertu ou un acte de bravoure. Le *hèm* se traduit souvent par des offrandes et l'emploi d'un mobilier cultuel tout à fait inattendus. On dit que le village de Cổ-nhuế, *phủ* de Hoài-đức (Hà-đông), adore un vidangeur comme génie tutélaire : parmi les objets de culte figurent un panier (*cái thúng*) et une paire de pincettes (*cái cặp*). Les pincettes servent à ramasser des excréments et le panier à les recueillir. Lors de l'accomplissement de ce rite singulier, des bananes épluchées sont dispersées sur des nattes, figurant les excréments, et le *cai đám* en prend quelques-unes pour les mettre dans le panier. La légende dit encore que les jeunes garçons et les jeunes filles du village de Cổ-nhuế, même les plus riches, se font vidangeurs, au moins pendant quelque temps, car en dérogeant à cette coutume, ils ne trouveraient personne pour se marier, ou ils feraient un mariage malheureux [1].

Le *hèm* s'observe surtout dans le langage : prononcer le nom du génie est absolument interdit. Si, dans la conversation, des mots homonymes sont nécessaires pour exprimer une idée, on en modifie la prononciation ou même on leur substitue un synonyme : ainsi on dit *bánh* pour *bính*, *nhang* pour *hương*. Dans les villages qui adorent le génie Linh-lang 靈郎神 (temple de Thủ-lệ 守隷, connu par les Européens sous le nom de Pagode Balny ; et village de Vân-hồ 雲湖, ville de Hanoi, du côté de la Route de Huế), les habitants ne disent jamais *lang* (nom du génie). Ils emploient d'autres mots pour le remplacer : ainsi ils disent *khoai dây* (patates rattachées les unes aux autres par leurs racines) pour *khoai lang* (patates), *lợn lương* [2] pour *lợn lang* (porc à robe tachetée de blanc), *thầy lương* pour *thầy lang* (médecin). De plus, le mot *lang* signifiant « tachetée de blanc », ils se gardent bien de nourrir des animaux à robe tachetée de blanc. On ne rencontre dans ces villages que des animaux domestiques à robe unie, blanche, jaune ou noire. Si un de ces animaux produit un petit à robe tachetée — ce qui arrive quelquefois — son propriétaire considère l'événement comme un présage funeste pour sa famille, et il s'en débarrasse au plus vite.

III. — LE RITUEL.

De toutes les fêtes, les unes sont célébrées simplement : ce sont les *lễ sóc* et les *lễ vọng*, le *lễ thường-tân*, les *lễ thượng-điền* et *hạ-điền*, les fêtes *thượng-nguyên* et *trung-nguyên* ; les autres sont célébrées avec beaucoup

---

[1] Cf. Chéon, *Recueil de cent textes annamites*, 2e éd., pp. CCXXII-CCXXIII, *A propos du village de Cổ-nhuế*.

[2] *Lương* est ici un simple substitut phonétique de *lang*.

de pompe et d'éclat : ce sont les *xuân-tề* et *thu-tề* et surtout la fête *vào đám* « entrée en assemblée ».

Dans le premier cas, le sacrifice est dit *lễ* 禮 « saluer », et dans le second, le sacrifice est dit *tề* 祭 « officier ». Les auteurs européens semblent ignorer cette différence, soit que leurs observations soient incomplètes, soit qu'ils n'y attachent pas d'importance [1]. Nous allons ouvrir ici une parenthèse pour montrer une fois pour toutes en quoi les deux sacrifices diffèrent l'un de l'autre.

Notons d'abord que dans les deux sacrifices, le nombre de *lạy* (prosternations) est fixé à dix, et celui des libations d'alcool, à trois.

Dans le *lễ* (sacrifice simple), les offrandes étant disposées convenablement sur l'autel, l'officiant (en l'espèce le *cai đám* ou *tề đám*) commence par brûler de l'encens, puis fait quatre *lạy* au génie « pour le recevoir » (*nghênh thần* 迎神) et reste à genoux, les mains jointes, les bras formant cercle, à hauteur du front. Pendant ce temps, un assistant verse une première

[1] Dans *Magie et Religion annamites* (p. 344 sq.), M. Giran qui fournit une description détaillée d'une cérémonie ne signale pas la différence entre les deux sacrifices. De plus, dans la description qu'il donne et qui est celle du second (*tề*), les divers gestes des officiants ne sont pas toujours énumérés dans l'ordre normal. On peut s'en rendre compte en comparant sa description avec la nôtre, tirée du *Thọ-mai gia-lễ* 壽梅家禮, manuel des rites familiaux, qui renferme un chapitre sur les sacrifices aux génies (*Tề thần nghi tiết* 祭神儀節). — Dans *Religions annamite et non annamites* (*L'Indochine* publiée par G. Maspero, t. I, p. 285-286), le P. Cadière a défini exactement le *tề* (sacrifice solennel) qu'il oppose au *cúng*. « Ce dernier mot, dit-il, s'applique spécialement aux offrandes que l'on fait aux morts ; mais il désigne aussi une offrande privée, faite à des génies ; et on l'emploie souvent dans un sens générique, pour toutes sortes de sacrifices, même pour les sacrifices solennels. . . » Le P. Cadière n'a pas mentionné le *lễ*, qui est une autre forme de sacrifice et n'a pas, par conséquent, signalé la différence entre le *lễ* et le *tề*, différence qui n'intéresse d'ailleurs que le culte des génies tutélaires des villages. Voici en quelques mots comment il faut entendre ces trois termes : *cúng*, *lễ* et *tề*. Le mot *cúng* est un terme général pour dire : faire une offrande à une divinité. Ainsi, dans le langage courant, on dit : *cúng thần* (faire une offrande au génie), *cúng phật* (faire une offrande au Buddha), *cúng tiền* (faire une offrande d'argent), *cúng hoa quả* (faire une offrande de fleurs et de fruits). Ce mot est encore employé pour dire : contribuer par un don en nature ou en espèce à une fondation pieuse ou à une œuvre de charité. Ainsi l'on dit couramment : *cúng ruộng vào chùa* (faire un don de rizière à la pagode), *cúng tiền làm nhà thương* (souscrire une somme d'argent pour la construction d'un hôpital), etc. Du point de vue où nous nous sommes placé, le mot *cúng* signifie : faire un sacrifice au génie, sacrifice nécessitant obligatoirement, outre l'offrande principale (riz gluant, viande, fruits, etc.), du bétel, de l'alcool, de l'eau et des baguettes d'encens. Toujours dans le même sens, l'acte nommé *cúng* se présente sous deux aspects : la forme simple *lễ* et la forme compliquée et solennelle *tề*.

fois l'alcool dans trois tasses sur l'autel, un autre lit la prière [1]. La lecture terminée, de l'alcool est versé une deuxième fois dans les mêmes tasses. Alors l'officiant se relève, fait encore deux *lạy* au génie. On verse une troisième fois l'alcool dans les trois tasses. L'officiant fait quatre *lạy*, dits *lạy* de remerciement (*lễ tạ* 禮謝). On brûle la prière, et le sacrifice est terminé. Les autres assistants peuvent alors venir faire quatre *lạy* au génie devant l'autel. Pendant tout ce temps, la musique joue, mais une musique réduite le plus souvent à un gros tambour (*trống cái*) et à un gong (*chiêng*)

Le *tế*, ou sacrifice solennel, exige le concours de plusieurs notables : il faut un *chủ tế* 主祭 (principal officiant), deux *bồi tế* 陪祭 (officiants assistants), un *đông xướng* 東唱 (proclamateur de commandements de l'Est), un *tây xướng* 西唱 (proclamateur de commandements de l'Ouest) [2], et des *chấp sự* 執事 (notables qui seront chargés de remettre au *chủ tế* l'encens et l'alcool à offrir et de les porter ensuite au sanctuaire). Le nombre des *chấp sự* varie de deux à huit. Mais ce chiffre n'a rien de rigoureux ; plus le nombre en est grand, plus la cérémonie est solennelle. Tous ces personnages mettent pour la circonstance la robe bleue, le bonnet de gaze et les bottes de flanelle ou de velours. Les mandarins, quand ils sont appelés à officier, revêtent leurs beaux costumes de cérémonie (*áo chào*), coiffent leurs bonnets à ailes de libellules (*mũ cánh chuồn*), chaussent leurs bottes et tiennent des deux mains leur *hốt* (plaquette d'ivoire munie d'un petit miroir dans lequel ils se regardent constamment pour surveiller leur maintien).

Trois nattes sont étendues à la suite devant l'autel du génie. Sur la première, la plus proche de l'autel, sont faites l'offrande de l'alcool et la lecture de la prière ; sur la deuxième, a lieu le rite dit *ẩm phúc* 飲福, « breuvage du bonheur » ; la troisième est la place qu'occupe le *chủ tế* à

---

(1) Le lecteur de la prière peut être le *lý-trưởng* 里長 ou un notable lettré du village. La prière est écrite par le *tiên-chỉ* 先紙 ou *thủ-chỉ* 首紙 (celui qui signe le premier dans les papiers administratifs). Le *tiên-chỉ* ou *thủ-chỉ* est l'habitant du village le plus élevé en grade universitaire ou en grade mandarinal, suivant le coutumier du village. Il reçoit la part d'offrande la plus importante et notamment la tête du porc ou de tout autre animal immolé.

(2) Si l'on veut donner à la cérémonie un grand éclat, on adjoint aux deux proclamateurs réglementaires (*đông xướng* et *tây xướng*) deux autres proclamateurs. Les deux premiers sont alors appelés *ngoại tán* 外贊 (aides ou proclamateurs extérieurs), les seconds, *nội tán* 內贊 (aides ou proclamateurs intérieurs). Les *ngoại tán* proclament les commandements destinés à la fois au *chủ tế* et aux autres officiants ; les *nội tán* qui, comme les *ngoại tán*, se répartissent en *đông tán* 東贊 (proclamateurs de l'Est) et *tây tán* 西贊 (proclamateurs de l'Ouest), proclament ceux qui s'adressent exclusivement au *chủ tế* ; de plus, ils se déplacent avec le *chủ tế*, le premier pour le conduire à l'endroit où celui-ci doit sacrifier, le second pour le ramener à sa place primitive, alors que les *đông xướng* et *tây xướng* ne se déplacent pas.

son arrivée, et c'est là qu'il doit revenir après chaque déplacement pour les offrandes. Les *bồi tế* restent debout derrière le *chủ tế*, et les *chấp sự* se divisent en deux groupes à sa droite et à sa gauche. Les proclamateurs de commandements se tiennent aussi à droite et à gauche du *chủ tế*, mais en avant.

Tous les gestes qu'ont à faire les officiants (*chủ tế*, *bồi tế* et *chấp sự*), pendant la durée du sacrifice, sont proclamés à haute voix par le *đông xướng*; le *tây xướng* ne fait que répéter de temps en temps : *Hương!* pour permettre aux officiants de se relever quand ils sont prosternés. Ceux-ci ne font rien sans leurs commandements.

Avant tout commandement aux officiants, le *đông xướng* commence par ordonner [1] :

I. *Khởi chinh cổ* 起鉦鼓! « Frappez le gongs et le tambour! » (On fait résonner à trois reprises le gong, puis trois fois le gros tambour ; à chaque batterie les coups sont d'abord très espacés et très forts, puis se rapprochent de plus en plus en diminuant d'intensité.)

II. *Nhạc sinh cử nhạc* 樂生舉樂! « Que les musiciens jouent! » (C'est la musique proprement dite : clairon, tambour, flûte, violon, etc., cf. *infra*, p. 130.)

Aussitôt après, les proclamateurs commencent à annoncer les diverses phases du sacrifice ; les voici telles qu'elles sont fixées par le recueil des rites *Thọ-mai gia-lễ* :

1. *Củ sát tế vật* 糾察祭物! « Examinez les offrandes! » (Deux *chấp sự* prenant chacun une bougie, suivent le *chủ tế* pour lui permettre de vérifier les offrandes) (v. pl. XXV).

2. *Ế mao huyết* 瘞毛血! « Enterrez le poil et le sang! » (Quand un animal est immolé, un homme porte le poil et le sang au dehors pour les enterrer).

3. *Chấp sự giả các tư kì sự* 執事者各司其事! « Que les *chấp sự* se préparent à leur rôle! » (Tous les *chấp sự* rectifient leur tenue, puis vont prendre place en deux groupes, dans l'entre-colonnement de droite et dans l'entre-colonnement de gauche.)

4. *Tế quan dữ chấp sự quan các nghệ quán tẩy sở* 祭官與执事官各詣盥洗所! « Que les officiants et les *chấp sự* se rendent au lieu de la toilette! » (Ils se dirigent tous vers deux cuvettes d'eau apportées à cet effet.)

5. *Quán tẩy* 盥洗! « Lavez-vous! » (Ils se lavent les mains dans les cuvettes.)

6. *Thuế cân* 帨巾! « Essuyez-vous les mains! » (Ils s'essuient les mains avec un mouchoir rouge attaché au support des cuvettes.)

---

[1] Ces deux commandements I et II ne sont pas mentionnés dans le recueil des rites. L'auteur les a négligés, parce qu'ils ne s'adressent pas aux officiants. Mais ils constituent les préliminaires indispensables.

7. *Bồi tế quan tựu vị* 陪祭官就位! « Que les *bồi tế* gagnent leur place ! » (Les *bồi tế* vont se placer debout sur la 3e natte, l'un à côté de l'autre, face à l'autel.)

8. *Tế quan tựu vị* 祭官就位! « Que le *chủ tế* gagne sa place ! » (Le *chủ tế* va se tenir debout au milieu de la 3e natte en avant des *bồi tế*.)

9. *Thượng hương* 上香! « Présentez l'encens ! » (Un *chấp sự* prend une boîte d'encens, un autre, un brûle-parfums, qu'ils présentent au *chủ tế*. Celui-ci allume l'encens, le met dans le brûle-parfums qu'il élève en s'inclinant, puis les rend aux *chấp sự* qui les portent solennellement au sanctuaire.)

10. *Nghênh thần cúc cung bái* 迎神鞠躬拜! « Saluez pour recevoir le génie ! » (Le *chủ tế* et les *bồi tế* font quatre *lạy*, en se prosternant et en se relevant quatre fois, aux commandements des proclamateurs.)

11. *Hưng* 興! « Relevez-vous ! » (Ils se relèvent.)

12. *Bình thân* 平身! « Tenez-vous droit ! »

13. *Hành sơ hiến lễ* 行初獻禮! « Procédez à l'offrande de la première libation ! »

14. *Nghệ tửu tôn sở* 詣酒樽所! « Allez aux vases d'alcool ! » (Le *chủ tế* se rend aux tables portant les services d'alcool.)

15. *Tư tôn gia cử mịch* 司樽者舉冪! « Que le préposé au service de l'alcool enlève le voile ! » (Un servant enlève le voile qui recouvre les services d'alcool.)

16. *Trước tửu* 酌酒! « Versez l'alcool ! » (Le *chủ tế* verse l'alcool dans une tasse.)

17. *Nghệ đại vương thần vị tiền* 詣大王神位前! « Présentez-vous devant l'autel du génie ! » (Le *chủ tế* s'avance sur la première natte. Deux *chấp sự* prennent l'un le vase d'alcool, l'autre un *cái đài* contenant la tasse d'alcool, et s'avancent aussi vers la première natte.)

18. *Quị* 跪! « Agenouillez-vous ! » (Le *chủ tế* s'agenouille au milieu de la première natte. Les *chấp sự* font de même, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, et se faisant face.)

19. *Tiến tước* 進爵! « Présentez la coupe ! » (Le *chấp sự* qui a la tasse d'alcool, la remet au *chủ tế*. Celui-ci lève la tasse à hauteur de son front et s'incline, puis la rend au *chấp sự*.)

20. *Hiến tước* 獻爵! « Offrez la coupe ! » (Les *chấp sự* portent le vase et la tasse d'alcool au sanctuaire où le *thủ từ* les reçoit pour les poser sur l'autel.)

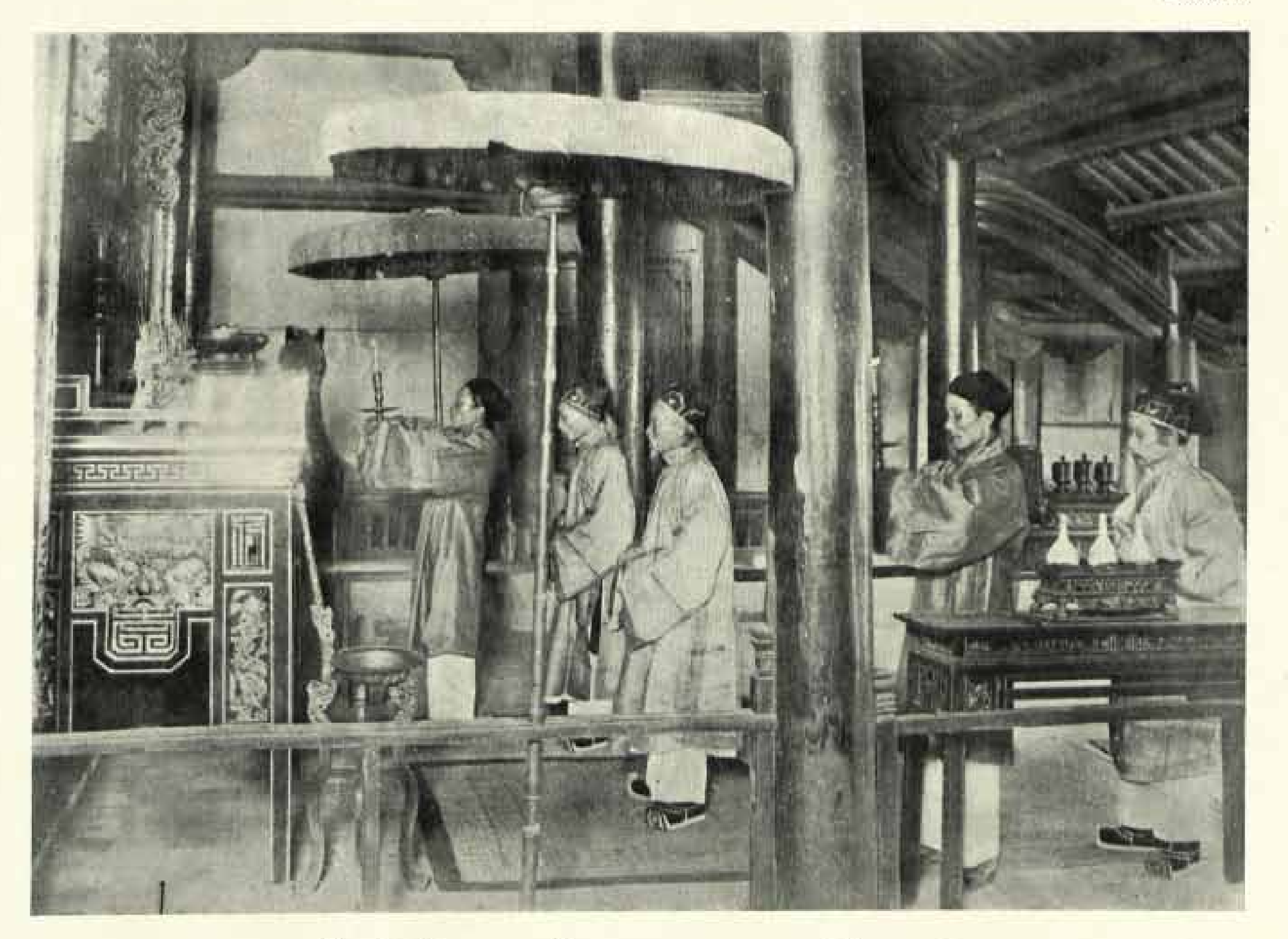
21. *Phủ phục* 俯伏! « Prosternez-vous ! » (Le *chủ tế* se prosterne.)

22. *Hưng* 興! « Relevez-vous ! » (Il se relève.)

23. *Bình thân* 平身! « Tenez-vous droit ! »

24. *Phục vị* 復位! « Revenez à votre place ! » (Il reprend sa place au milieu de la 3e natte.)

25. *Độc chúc* 讀祝! « Lisez la prière ! » (Un servant apporte la prière écrite sur une feuille de papier rouge collée sur un écran en bois laqué.)



Yên-mãn, Bắc-ninh. — Vérification des offrandes. (Cf. p. 127.)

26. *Nghệ độc chúc vị* 詣 讀 祝 位! « Allez à la place pour la lecture de la prière ! » (Le *chủ tế* s'avance sur la première natte. Le *lý-trưởng* ou le notable chargé de la lecture de la prière vient se mettre à sa gauche.)

27. *Dai quị* 皆 跪! « Que tous s'agenouillent ! » (Le *chủ tế*, les *bồi tế* et le lecteur de prière s'agenouillent.)

28. *Chuyển chúc* 轉 祝! « Passez la prière ! » (Le servant qui a apporté la prière, la dépose à gauche [1] du *chủ tế*, et la lecture commence.) (v. pl. XXVI.)

29. *Phủ phục* 俯 伏! « Prosternez-vous ! » (Le *chủ tế* et les *bồi tế* se prosternent deux fois pour exécuter deux *lạy*, aux commandements des proclamateurs.)

30. *Hưng* 興! « Relevez-vous ! » (Ils se relèvent.)

31. *Bình thân* 平 身! « Tenez-vous droit ! »

32. *Phục vị* 復 位! « Revenez à votre place ! » (Le *chủ tế* revient se placer au milieu de la 3e natte.)

Ici l'offrande de la première libation est terminée.

33. *Hành á hiến lễ* 行 亞 献 禮! « Procédez à l'offrande de la deuxième libation ! » (Les mêmes commandements et les mêmes gestes rituels indiqués aux nos 14 à 24 se répètent et s'exécutent.)

34. *Hành trung hiến lễ* 行 終 献 禮! « Procédez à l'offrande de la dernière libation ! » (Même observation.)

Ici les offrandes proprement dites sont terminées. Une phase très importante de la cérémonie va commencer : il s'agit de celle où le *cai đám*, représentant attitré du village, va recevoir la bénédiction du dieu protecteur. Une partie des offrandes prise sur l'autel du génie même, avant que le sacrifice soit complètement terminé, va lui être donnée. En la recevant et en l'avalant à l'instant même, il entrera en communion avec lui.

35. *Ẩm phúc* 飲 福! « Buvez le bonheur ! » (Ce *phúc* consiste en une tasse d'alcool et une chique de bétel pris sur l'autel du génie.)

36. *Nghệ ẩm phúc vị* 詣 飲 福 位! « Allez à la place pour le breuvage du bonheur ! » (Le *chủ tế* s'avance au milieu de la 2e natte.)

37. *Quị* 跪! « Agenouillez-vous ! » (Il se met à genoux.)

38. *Ẩm phúc* 飲 福! « Buvez le bonheur ! » (Un servant lui présente une tasse d'alcool prise sur l'autel du génie.)

39. *Thụ tộ* 受 胙! « Recevez la viande ! » (En principe, c'est un morceau de viande, pris sur l'autel, qu'on doit lui donner ; mais dans la pratique, on lui donne une chique de bétel.)

40. *Phủ phục* 俯 伏! « Prosternez-vous ! » (Il se prosterne, et se relève deux fois, exécutant deux *lạy* pour remercier le génie. Ces deux *lạy* ne sont pas comptés dans les dix *lạy* réglementaires.)

---

(1) Ce détail est d'importance ; c'est seulement dans les cérémonies funéraires que la prière est placée à droite de l'officiant.

41. *Hưng* 興! « Relevez-vous ! »

42. *Bình thân* 平 身 ! « Tenez-vous droit ! »

43. *Phục vị* 復 位 ! « Revenez à votre place ! » (Il reprend sa place au milieu de la 3e natte.)

44. *Lễ từ cúc cung bái* 禮 辭 鞠 躬 拜 ! « Saluez pour remercier le génie ! » (Le *chủ tế* et les *bồi tế* font quatre *lạy* pour remercier le génie, toujours aux commandements des proclamateurs.)

45. *Hưng* 興 ! « Relevez-vous ! »

46. *Bình thân* 平 身 ! « Tenez-vous droit ! »

47. *Phần chúc* 焚 祝 ! « Brûlez la prière ! » (La prière est détachée et brûlée.)

48. *Lễ tất* 禮 畢 ! « Le sacrifice est terminé ! »

C'est la fin de la cérémonie. Les autres personnes qui y assistent sont admises à venir saluer le génie en faisant quatre *lạy* devant son autel.

Pendant la cérémonie la musique joue. Outre le gros tambour (*trống cái*) et le gong (*chiêng*), qu'on ne frappe que de temps à autre pour ponctuer certains commandements, il y a le *kèn* (clarinette) et le *trống con* (tambour plat). A ces instruments aux sons stridents et monotones, s'ajoute le groupe des *bát âm* 八 音 « les huit sons », qui donne des airs plus doux et plus harmonieux. Les *bát âm* comprennent huit instruments à vent et à corde : le *sênh tiền* (castagnettes à grelots), le *nguyệt* (guitare à deux cordes), le *tam* (guitare à trois cordes), le *nhị* (violon), le *sáo* (flûte), le *trống bộc* (petit tambour dont un seul bout est tendu de peau, l'autre restant libre), le *tiu* et le *cảnh* (1).

---

(1) Le *tiu* est une sorte de petite timbale. C'est un petit bassin en cuivre semi-sphérique, d'environ dix centimètres de diamètre. On le tient renversé et en frappe le fond avec un bâtonnet. Le *cảnh* est un petit gong à main, assujetti dans un cercle de métal et muni d'une poignée. (D'après NORDEMANN, *Chresthomathie annamite*, p. 179 et 275.)

Le groupe des *bát âm* se voit dans presque toutes les cérémonies rituelles de quelque importance. Mais il est rarement au complet : le *sênh tiền* et le *tam*, qui sont d'un usage moins courant, manquent le plus souvent.

Dans *Les chants et les traditions populaires des Annamites*, p. x-xiii, Dumoutier donne une série de *bát âm* sensiblement différente de la nôtre. Au lieu du *sênh tiền*, du *tiu* et du *cảnh*, il donne le *đàn tỳ* (guitare à ventre oblong), le *đàn thập lục* (psaltérion) et le *thiều canh* (?). Notons seulement que le *đàn thập lục*, qui s'écrit en caractères 彈 十 六 (guitare à trente-six cordes), est, de par sa constitution, difficile à jouer, surtout quand le musicien doit accompagner la procession, ou simplement se tenir debout comme cela est de règle dans les cérémonies rituelles. Il se joue posé sur un guéridon, le musicien étant assis. Quant au *thiều canh* de Dumoutier, c'est vraisemblablement la fusion erronée des deux mots *tiu* et *cảnh*.

Si, dans la fabrication des instruments, le principe des *bát âm* chinois est respecté, il n'en est pas de même dans la pratique, où il est plutôt tenu compte du



PHÚ-MÃN, BẮC-NINH. — LECTURE DE LA PRIÈRE. (Cf. p. 129.)

Les offrandes consistent, outre le bétel et l'alcool (*giầu, riệu*) qui sont de rigueur dans tous les sacrifices, en pains de riz (*oản*), bananes (*chuối*) ou autres fruits de la saison : oranges (*cam*), kakis (*hồng*), un ou plusieurs coqs cuits et un plateau de riz glutineux cuit à l'étuvée (*sôi*), dans les circonstances ordinaires. Dans les grandes fêtes, on offre, avec le riz glutineux, soit trois animaux (*tam sinh* 三牲 : 1° un porc, 2° un bœuf ou un buffle, et 3° un bouc ou une chèvre), soit seulement un porc, un bœuf ou un buffle.

Ces offrandes sont fournies, à tour de rôle, par les habitants de telle ou telle classe [1], ou sont achetées aux frais du village.

Le village possède des rizières et des terrains communaux dont le produit sert à couvrir les frais des fêtes. Ces rizières et terrains sont cultivés par une classe d'habitants désignée par le coutumier du village. Mais une partie en est obligatoirement confiée au *cai đám* ou *tè đám*, à charge pour lui de la cultiver assez tôt afin d'avoir du riz nouveau à temps pour le sacrifice du *lễ thường-tân* « fête du riz nouveau ».

Dans les grandes fêtes qui nécessitent de gros frais, une contribution est payée par chacun des habitants. Mais le village a d'autres sources de revenus : quand une jeune fille du village se marie, elle doit payer à la communauté une somme d'argent (*nộp cheo*) de 2, 3 ou 5 piastres [2] ; si elle se marie avec un garçon étranger au village, cette taxe, dite *cheo*, est majorée. Quand un habitant, qui a reçu un grade de mandarinat, veut faire officiellement reconnaître son titre et se voir attribuer dans le *đình* la place de préséance correspondante, il doit payer une somme d'argent (*vọng*). Les personnes sans postérité mâle qui veulent, à leur mort, se faire assurer un culte par le village (*bầu hậu*), lui paient une somme d'argent ou lui font don de rizières, etc. Le village peut aussi vendre des places de préséance. Ainsi un habitant d'une classe inférieure peut, moyennant une certaine somme, sauter une ou plusieurs classes pour être rangé, par exemple, parmi les *quan viên* ou parmi les *các cụ*.

La charge d'officiant auprès du génie du village est dévolue au *tè đám* ou *cai đám*. C'est une fonction très en vue ; les Annamites considèrent comme un grand bonheur et comme un honneur insigne le fait d'en être investis. D'abord il faut, pour être *tè đám* ou *cai đám*, se trouver classé à la tête des douze *quan viên*, et n'être frappé d'aucun deuil proche ou lointain ni d'aucune infirmité ; toutes ces conditions sont assez difficiles à rempir. Le

---

nombre des instruments que des matières dont ils sont faits, à savoir : *bào* 匏 (calebasse), *thổ* 土 (terre), *cách* 革 (peau), *mộc* 木 (bois), *thạch* 石 (pierre), *kim* 金 (métal), *ti* 絲 (soie), *trúc* 竹 (bambou). Cf. G. Soulié, *La musique en Chine* in *Bull. Ass. Am. franco-chinoise*, vol. VII, n° 2, avril 1910, pp. 152-153.

(1) Sur les conditions de ce classement et des suivants, cf. *infra*, p. 132 sq.

(2) En fait, c'est la famille du mari qui paie cette taxe.

cai đám a l'initiative de toutes les affaires du village, à l'exception des affaires de police, des corvées et des rapports avec les autorités civiles. Il est obligatoirement consulté dès qu'une dépense est engagée ou une recette effectuée au nom de la commune. Il est pour ainsi dire le représentant attitré du génie.

Pour comprendre comment un habitant peut parvenir à cet emploi si envié de *cai đám*, il faut connaître l'organisation intérieure d'un village. Nous allons en donner le principe général, du point de vue auquel nous nous sommes placé [1].

On sait que les habitants mâles d'un village annamite se répartissent en classes qui ont chacune un rôle particulier à jouer.

En tête se trouve la classe des *các cụ*, vieillards qui ont dépassé un certain âge, cinquante ans par exemple. Les *các cụ* sont exemptés de tout travail vis-à-vis du village. Ils assistent aux sacrifices, prennent part aux banquets communaux, mais n'ont plus à s'occuper de rien : comme ils ont été à la peine, ils sont à l'honneur.

Après les *các cụ*, il y a les douze *quan viên* chargés de tous les sacrifices au génie. Ils sont obligatoirement consultés sur toutes les affaires cultuelles du village. Le premier de ces *quan viên* est *cai đám* de droit [2], il préside les cérémonies, centralise les recettes et ordonne les dépenses. A part ces charges, les *quan viên* jouissent des autres privilèges reconnus aux *các cụ*. Ils forment la première table.

La 2e table comprend les 6 *lềnh*, dont le rôle principal est de faire l'achat des offrandes et de tout ce qui est nécessaire aux fêtes, sur les indications du *cai đám*. Pour cela, ils ont quelquefois à faire des avances d'argent qui ne leur sont remboursées qu'après la clôture de la fête [3].

Puis viennent la 3e et la 4e tables composées chacune de 6 habitants. Ces dernières tables sont chargées du nettoyage des locaux et des objets de culte, de la préparation des offrandes (abatage des animaux, cuisson du riz,

---

(1) C'est l'organisation du village de Yên-mẫn, province de Bắc-ninh, que nous décrivons ci-dessus. Sur l'organisation du village annamite, cf. Dumoutier, *Essais sur les Tonkinois, La commune* (*Revue Indochinoise*, 1907, p. 305 sq.).

(2) S'il est frappé par une infirmité ou par un deuil, la charge de *cai đám* revient au second ; si celui-ci en est empêché à son tour, elle revient au troisième, et ainsi de suite. La récusation pour cause d'infirmité est définitive ; celle pour cause de deuil n'est que provisoire. A la fin de son deuil, on reprend les fonctions de *cai đám* pour les conserver jusqu'à l'âge où on passera parmi les *các cụ* (vieillards).

(3) M. Giran, *op. cit.*, p. 340, dit que « le président des sacrifices est souvent aussi le fournisseur des offrandes et le gardien responsable du temple et des objets de culte. . . Cette institution paraît n'exister que dans certaines provinces du Tonkin et dans celle de Bắc-ninh, notamment ». En effet, le cas est plutôt rare, la charge étant excessivement lourde pour une seule personne.

découpage de la viande pour la préparation des plats) et de la garde des objets de culte pendant les jours de fête.

La 5e table est composée aussi de 6 habitants qui ont pour fonction d'apporter les plats au moment des banquets, de servir l'alcool, de répartir les baguettes et les bols, etc.

Les personnes de la 6e table offrent les cadeaux [1], pourvoient le *đình* des meubles, des tasses, théières, plateaux, etc., nécessaires pendant la fête.

Ainsi les *quan viên*, les *lềnh*, et les habitants qui composent les 3e, 4e, 5e, et 6e tables, se partagent les travaux qu'exigent les cérémonies. Ils ont leur place au *đình* où leur présence est obligatoire les jours de fête. Si, pour une cause quelconque, deuil, maladie, absence du village, ils ne peuvent venir au *đình* remplir leurs obligations, ils doivent payer une somme d'argent à ceux de leur table, qui travailleront pour eux.

Les autres habitants, bien qu'inscrits sur le registre du village, n'ont aucun rôle à jouer. Ils sont admis, sauf en cas de deuil, à venir au *đình* saluer le génie ou participer aux banquets communaux. Ils peuvent être désignés par le *cai đám* et les *quan viên* pour remplir certaines fonctions : porter le char du génie (*kiệu*), les oriflammes (*cờ*), les dais (*tán* et *tàn*) ou autres objets de culte dans les sacrifices ou les processions.

La répartition des habitants en classes se fait d'après leur âge ; cet âge est décompté, non pas à partir de l'année où ils sont nés, mais à partir du jour où ils se font inscrire sur le *hương ẩm bạ* 鄉飲簿 « registre des festins du village » (litt. : des *beuveries*), c'est-à-dire le registre dans lequel les habitants du village sont classés par ordre de préséance.

Sauf la classe des *các cụ* (vieillards), à laquelle on accède à l'âge réglementaire, les autres classes sont à effectif limité ; on n'y passe, à priorité d'âge, que si une vacance se produit. Toutefois le village peut, contre versement d'une somme d'argent, admettre parmi les *các cụ*, les inscrits des classes inférieures qui, par suite de leurs occupations professionnelles ou de leurs infirmités, ne peuvent satisfaire aux obligations qu'ils devraient normalement remplir dans les classes intermédiaires. Ils sont classés parmi les *các cụ*, mais placés après ceux-ci, et attendent, pour y être définitivement rangés, qu'ils aient atteint l'âge réglementaire. La faculté d'acheter une ou plusieurs classes est réservée aux

---

[1] Les personnes étrangères au village, mais qui y sont attachées à quelque titre (les gendres, leurs parents, ceux qui y ont des tombeaux, des amis), viennent faire des sacrifices au génie à l'occasion de la grande fête. Elles apportent en la circonstance du bétel, de l'alcool, du papier-monnaie, des pétards et même de l'argent. En retour, le village leur envoie chez elles un cadeau dit *lộc thánh*, « faveur du Saint », lequel comprend du bétel, un pain de riz gluant (*oản*) et un morceau de viande ou, à défaut, une banane.

personnes qui, inscrites tardivement, veulent cependant être classées parmi celles de leur âge : elles sont classées à la suite des élus de l'âge et avancent automatiquement avec eux, en participant aux privilèges et aux charges attachés à leur nouvelle classe. Mais la charge vénale la plus recherchée est celle des *quan viên* (notables qui officient au génie). Elle est surtout honorifique ; le seul avantage qu'on en retire est d'être admis à officier au *đình* avec les douze *quan viên* promus par l'âge, et d'être exempté des corvées et prestations en nature. Ceux qui l'achètent continuent à compter dans leur classe normale et à participer aux avantages et obligations attachés à cette dernière. Ils sont appelés des *quan viên nhiêu*, c'est-à-dire des *quan viên* qui sont exemptés de certaines charges. Peuvent encore acquérir ce titre ceux qui ont rendu au village des services déterminés (avoir été *lý trưởng* ou secrétaire communal pendant la durée réglementaire, etc.).

Pour être complet, il faut citer encore les *tư văn* 斯文 qui forment une association semi-officielle dans le village. Cette association comprend tous les habitants titulaires d'un titre universitaire ou d'un grade de mandarinat. Elle a son budget propre, mais n'a pas de place spéciale dans le *đình* comme semble le supposer Dumoutier en disant : « La 4e classe est celle des tư-văn ». Elle est absolument indépendante du village ; nous la citons, parce qu'elle est admise à officier en certaines occasions (aux *xuân-tế* et *thu-tế*) en l'honneur du génie tutélaire.

IV. — QUELQUES *HÈM* SINGULIERS (1).

1. *Génie amoureux.*

Le village de Hoài-bão trung 懷抱中, *huyện* de Tiên-du, province de Bắc-ninh, a pour génie tutélaire un génie-homme. Un village voisin, celui de Hoài-bão thị-thôn 懷抱市村, adore un génie-femme.

La tradition veut qu'autrefois, la déesse de ce dernier village se soit éprise du génie de l'autre. Elle quitta son *đình* pour aller vivre avec lui. Pendant son absence le village subit toutes sortes de malheurs : morts d'hommes et d'animaux, incendies, etc. Un devin fut consulté qui révéla la cause de ces malheurs. Alors le village de Thị-thôn s'en fut à Trung-thôn supplier, par de grands sacrifices, le génie de lui rendre sa déesse. Le génie écouta la prière et la paix revint aussitôt.

---

(1) Les *hèm* 2 et 3 sont tirés de Chéon ; les 4 autres sont inédits ; ils ont été recueillis par nous de la bouche des témoins dont nous donnons les noms à la suite de chaque description. Diguet, dans son ouvrage *Les Annamites*, p. 352-353, signale un sacrifice de bouse de vache à une divinité locale, Ả Nùng, à qui un culte est rendu par la commune de Ngọc-phả, province de Cao-bằng.

De nos jours, pour éviter une nouvelle désertion de la déesse, les habitants de Thị-thôn prennent plusieurs précautions. La fête en l'honneur de la déesse a lieu le 10e jour du 1er mois, tandis que celle en l'honneur du génie de Trung-thôn, est célébrée le 2e jour du même mois. A l'occasion de cette dernière, Trung-thôn organise une procession qui doit passer devant le *đình* de Thị-thôn pour aller au *nghè*. Thị-thôn fait venir ce jour-là, bien que ce ne soit pas celui de sa fête, une troupe de théâtre qui joue dans son *đình*. D'autre part, il envoie une députation à Trung-thôn pour lui demander de faire arrêter la musique au moment où le char du génie approche du *đình* de Thị-thôn. Dans ce dernier, les hommes frappent alors le plancher des pieds et des mains, tandis que les acteurs chanten et que les musiciens font retentir leurs instruments pour étouffer tout bruit provenant de la procession : ces dispositions ont pour but de détourner l'attention de la déesse du passage de son ancien amant.

Les jeunes filles de Thị-thôn sont de mœurs peu sévères. Souvent mariées très jeunes, elles ne rejoignent pas aussitôt leurs maris. Après les cérémonies d'usage, elles retournent vivre chez leurs parents plusieurs années encore. Pendant ce temps, elles continuent à mener leur vie de jeune fille qu'il leur est loisible de rendre plus libre. Elles ne vont chez leurs beaux-parents que pour certaines fêtes ; elles peuvent y rester un jour ou deux ; mais, sitôt les fêtes terminées, elles repartent. Quelquefois elles n'y passent pas la nuit.

Beaucoup ne rentrent définitivement chez leurs maris que quand elles se croient grosses. Alors tout le monde est content : le mari d'avoir enfin sa femme avec lui ; la femme de n'avoir pas à cacher sa faute ; et l'enfant qui naîtra sera bien leur enfant à eux.

Cette inconduite des femmes est, dans les autres villages, sévèrement jugée. Sans être tolérée, elle l'est beaucoup moins à Thị-thôn. La cause de ce relâchement des mœurs des femmes de Thị-thôn est attribuée au caractère de la déesse.

(Renseignement fourni par M. Nguyễn-thiện-Chính, *tú-tài* 秀才, *tri-huyện*, attaché au bureau du *tuần-phủ* de Hưng-yên, et originaire du village de Hồi-bão 回抱, voisin des villages de Thị-thôn et de Trung-thôn.)

2. *Génie aux coups de poing* (Thần đấm).

Le hameau supérieur du village de Duyên-tục 延續, canton de An-lạc 安樂, *huyện* de Thần-khê 神溪 (Thái-bình), adore un voleur mort des coups de poing qu'il reçut. Son surnom est *thần đấm* (génie aux coups de poing).

Le jour de l'anniversaire de sa mort, à la nuit tombée, après les cérémonies d'usage, tous les habitants du hameau, hommes et femmes, jeunes et vieux,

viennent au temple saluer le génie. Après quoi, on éteint toutes les lumières et on se livre à une véritable rixe à grand renfort de coups de poing.

(D'après Chéon, *Recueil de textes nouveaux faisant suite au Cours de langue annamite*, p. 64.)

3. *Génie voleur* (Thần ăn trộm).

Le village de Lộng-khê 弄溪, canton de Đào-xá 陶舍, *huyện* de Phụ-dực 附翼 (Thái-bình), a pour génie un voleur, tué par un habitant du village qui l'avait surpris.

L'anniversaire de la mort du génie tombe le 26e jour du 2e mois. Une grande fête a lieu avec sacrifices et procession. La nuit, les jeunes garçons du village, munis de torches allumées, circulent autour du temple, pénètrent dans les ruelles comme s'ils allaient à la recherche d'un voleur. Puis le gardien du temple passe la statue du génie par une petite ouverture pratiquée dans le mur de derrière du sanctuaire ; du côté extérieur se tient posté le premier notable. Dès que la statue est sortie, ce dernier l'empoigne par le cou et lui assène trois coups de poing en criant : « Je le tiens ! Je le tiens ! ». Après quoi, on remet la statue sur le char (*kiệu*), et l'on la ramène processionnellement au *đình*.

(D'après Chéon, *Recueil de textes nouveaux faisant suite au Cours de langue annamite*, p. 14.)

4. *Génie enfant* (Thần trẻ con).

Au village de Đông-thôn 東村, canton de Trung 中, *huyện* de Hoàn-long 環龍 (Hà-đông), un tout petit enfant mourut asphyxié en voulant avaler une grosse boule de *bánh chôi* (gâteaux immergés dans l'eau froide). Il devient génie protecteur du village.

Chaque année, le 12e jour du 1er mois, anniversaire de sa mort, des sacrifices lui sont faits comme à tous les autres génies. Comme il est trop jeune pour distinguer les offrandes, l'officiant doit énumérer celles-ci et en indiquer la nature, disant : « Ceci est du riz gluant ; cela est un morceau de foie », etc., etc.

(Renseignement fourni par M. Hà-văn-Bình, habitant du village de Hồ-khẩu 湖口, voisin de Đông-thôn, canton de Trung.)

5. *Génie débauché* (Dâm thần).

Le village de Dị-nậu 易耨, *huyện* de Tam-nông 三農 (Phú-thọ), adore un génie débauché. Le 15e jour du 1er mois a lieu la fête du village. A cette occasion, les habitants fabriquent un phallus de bois et un sexe féminin en spathe d'aréquier. On suspend ces simulacres au bout d'une

longue perche de bambou plantée dans le sol. Un notable du village agite violemment la perche pendant que des femmes et des jeunes filles du village s'empressent autour pour se disputer à qui mieux mieux les simulacres, qui finissent par tomber. On croit ce rite nécessaire pour la paix du village et l'on affirme que le sexe du premier enfant qu'auront ces femmes ou ces jeunes filles sera déterminé par l'organe dont elles auront attrapé le simulacre.

(Renseignement fourni par M. Nguyễn-xuân-Hạnh, secrétaire principal au Contrôle financier de l'Indochine, qui affirme avoir assisté à ce *hèm* bizarre.)

6. *Génie à tête coupée* (Thần cụt đầu).

C'est le génie du village de Khắc-niệm thượng 克念上, *huyện* de Vũ-giang 武江, province de Bắc-ninh.

Le 9e jour du 1er mois, jour de la fête du génie, on lui sacrifie un porc. L'animal est amené dans une cage devant l'autel. Un habitant est désigné par le coutumier pour l'immoler. On lit une prière à l'adresse du génie, et la cage est ouverte. Le sacrificateur, armé d'un sabre bien affilé, l'abat sur le porc dès que celui-ci est sorti. Il doit manœuvrer de façon à trancher la tête d'un seul coup. D'autres habitants s'en saisissent alors et vont la plonger dans une grosse marmite contenant de la saumure (*nước mắm*) bouillante. Quand elle est jugée à peu près cuite, on la porte sur l'autel.

(Renseignement fourni par M. Trương-bội-Quỳnh, ancien chef du quartier de Tiền-an 前安, Bắc-ninh, titulaire du grade de 9e degré et de la Médaille d'honneur, qui y a assisté plusieurs fois.)

CONCLUSION.

Jusqu'ici les auteurs qui ont traité du culte des génies protecteurs de villages, se sont surtout attachés à nous en décrire les diverses cérémonies officielles. Celles-ci, qui se répètent partout à peu près de la même façon, n'en constituent cependant que la manifestation extérieure, calquée en quelque sorte sur les grandes cérémonies d'État (du Nam-giao et des Văn-miếu). Derrière cette forme officielle, s'en cache une autre certainement plus ancienne et, selon nous, beaucoup plus intéressante : la célébration du *hèm* ou rite secret. Elle doit être la survivance de rites antiques, et son étude nous révélerait l'originalité propre de chaque génie. C'est précisément cette partie de culte qui a été négligée.

« Or la reconnaissance officielle des cultes communaux semble dater seulement du XVIe siècle [1]. Le Ministère des Rites commença alors à

---

[1] Cf. *BEFEO.*, XVI, 1, 17, n. 1.

fixer par écrit et à uniformiser les légendes locales. Ensuite l'autorité royale, par des brevets, investit les dieux de dignités hiérarchiques. Mais si l'on compare ces légendes officielles, que l'École Française d'Extrême-Orient a entrepris de faire copier méthodiquement au Tonkin, avec les légendes orales non officielles ayant cours dans les villages, on constate entre elles des différences sensibles ; souvent aussi les coutumes dont nous avons parlé ne s'expliquent nullement par la légende écrite, tandis qu'elles ont avec la légende orale des rapports étroits. Il est probable qu'en voulant organiser officiellement les cultes locaux, le gouvernement se heurta à des croyances populaires qu'il lui fut impossible d'admettre, mais qui n'en ont pas moins survécu jusqu'à nos jours. » [1]

C'est ainsi que de nombreux villages adorent comme génies un ramasseur de fumier, un voleur, etc. ; d'où résultent des rites spéciaux accomplis lors de la fête annuelle, et des interdits et des coutumes spéciaux à chaque localité.

Les Annamites conçoivent l'autre monde à l'image du monde terrestre. Puisqu'il existe dans celui-ci des gens de conditions diverses, il doit en exister aussi dans celui-là. De même, chaque génie, comme chaque individu, a son histoire propre. Les rites spéciaux célébrés lors de la cérémonie annuelle en son honneur, ont pour but de rappeler les principaux épisodes de son histoire.

Cette manière de commémorer le souvenir des génies est de rigueur, car c'est de son observance plus ou moins fidèle que dépend le bonheur des habitants. Est-ce à dire que ceux-ci ne se rendent pas compte du caractère quelquefois puéril de ces rites ? Loin de là, ils s'en rendent si bien qu'ils ne célèbrent ces rites que la nuit le plus souvent, ou au fond du sanctuaire, où aucun regard indiscret ne pénètre.

On pourrait rapprocher de ces observances rituelles la coutume de brûler, à l'intention des morts, des papiers votifs représentant les objets dont ceux-ci, de leur vivant, ont fait un usage courant. Dans les familles qui ont eu un ancêtre fumeur d'opium, par exemple, on prépare, le jour de son anniversaire, un service de fumerie qu'on dépose sur l'autel avec les autres offrandes. La lampe est allumée, et des pipes d'opium cuites, comme si le mort devait fumer véritablement.

Certes, les quelques *hèm* que nous avons signalés ci-dessus peuvent paraître singuliers ; mais, nous tenons à le dire, ils ne constituent qu'une infime partie des *hèm* existants ; et ce ne sont peut-être pas les plus curieux. Il en existe sans doute bien d'autres que seule une enquête méthodique et persévérante pourrait amener à découvrir.

---

[1] Ứng-hòe, *Coup d'œil sur l'histoire d'Annam*, X, dans *L'Écho annamite*, n° du 1er mai 1925.

L'étude approfondie des *hèm* est malaisée, par suite du manque de documents et de la crainte qu'ont les habitants de voir s'exercer contre eux la vengeance des génies dont ils oseraient révéler les rites secrets. Mais nous ne pensons pas qu'elle soit impossible. Elle demande surtout beaucoup de patience. Il faut beaucoup de temps pour enquêter sur place, recueillir toutes les traditions orales et observer les mœurs des habitants, puis les contrôler en tâchant d'obtenir des villages intéressés l'autorisation d'assister aux rites secrets qu'ils accomplissent en l'honneur de leurs génies. Cette enquête est d'autant plus urgente qu'à l'heure actuelle, sous la poussée des idées nouvelles, on a tendance à tout moderniser, même les rites.

BIBLIOGRAPHIE

Indochine française.

PHAN KẾ-BÍNH. — *Việt Hán văn khảo. Etudes sur la littérature sino-annamite* (sic). [2e éd.]. — Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1930, in-8°, 175 p.

L'ouvrage de M. Phan Kế-Bính (1) sur la littérature annamite et la littérature chinoise est devenu classique dans les pays annamites. Il offre un bon modèle de travail consciencieux et méritoire, aussi utile qu'agréable, bien que toutes les parties n'en soient pas d'une égale valeur. Les trois premiers chapitres consacrés à la versification pèchent par le manque de composition : les matières ne sont pas suffisamment fondues, l'unité du plan et de l'idée n'apparaissent pas assez, bien des paragraphes ressemblent à une réunion de notes plutôt qu'à un exposé organique.

---

(1) M. Phan Kế-Bính (Bưu-văn), né à Thụy-khuê (Hà-đông) en 1875, fut reçu *cử-nhân* au concours littéraire de Nam-định en 1906, collabora successivement au *Đăng cổ tùng báo* 登鼓叢報, « L'Eveil annamite », au *Lục tỉnh tân-văn*, « Gazette de la Cochinchine », au *Đông-dương tạp chí*, « Revue indochinoise », et au *Trung-Bắc tân-văn*, « Gazette de l'Annam-Tonkin », et mourut en 1921, alors qu'il entreprenait la traduction du *Đại Nam liệt truyện* 大南列傳, « Collection de biographies de l'Annam » (*Đông-dương tạp chí*, 1918, p. 1005-1452). Pendant cette courte vie de 47 ans, ou plutôt pendant les 15 années qu'il consacra au journalisme, cet éminent lettré fit des recherches studieuses sur l'Annam : l'histoire du pays et sa littérature attirèrent particulièrement son attention. De 1909 à 1917, il publia : *Tam quốc chí*, « Les trois Royaumes », Hanoi, 1909, 4 vol. ; *Nam hải dị nhân liệt truyện*, « Biographies des hommes célèbres de l'Annam », Hanoi, 1912 ; *Hưng-đạo vương*, « Biographie de Trần Hưng-đạo », Hanoi, 1914 ; *Việt-nam phong tục*, « Mœurs et coutumes de l'Annam » (*Đông-dương tạp chí*, 1915, p. 1305-2408) ; *Đại Nam điển lệ toát yếu*, « Règlement des six Ministères » (*ibid.*, 1916, p. 2441-3200) ; *Đại Nam nhất thống chí*, « Géographie de l'Annam » (*ibid.*, 1916, p. 3233-4520 ; 1917, p. 9-936). Le *Việt Hán văn khảo* dont nous avons à rendre compte, est une réimpression d'une étude parue en 1918 dans le *Đông-dương tạp chí*. Il est étrange que les éditeurs n'aient pas compris la nécessité d'une table dans un livre si plein de noms et de faits.

La seconde partie, véritable tableau littéraire de la Chine des origines au XIX[e] siècle, a une unité plus sensible : on y assiste pour ainsi dire à un drame, avec prologue et épilogue, et dont l'intérêt ne languit pas un instant. Il y a là, condensée dans un espace relativement court, une prodigieuse masse de faits, choisis avec discernement. On ne sait ce qui étonne le plus, de la lecture immense que suppose ce dépouillement des documents littéraires, ou de l'intelligence avec laquelle les traits vraiment importants et caractéristiques ont été mis à part pour l'instruction du lecteur annamite. M. P. K.-B., qui a voulu, non pas lui présenter un jugement tout fait, mais le mettre à même de s'en former un, a soin de lui faire connaître, autant que possible, à propos de toute œuvre importante, par des citations nombreuses et parfaitement choisies, ce que l'auteur avait en vue en y travaillant, l'idée qu'il poursuivait, les circonstances et les sentiments au milieu desquels il l'avait entreprise et continuée.

Dans son dernier chapitre, M. P. K.-B. retrace sommairement le mouvement littéraire de l'Annam, dont l'originalité consiste surtout dans un développement considérable de la poésie lyrique, didactique, allégorique et satirique. « L'emploi abondant de la langue nationale dans la littérature de notre pays, dit Ngô Thời Nhậm 吳時任 (*Hải-đông chí lược* 海東志畧, Ms. du fonds annamite de l'E. F. E. O., A 103, f° 38 v°), commença avec [Nguyễn] Thuyên, [vers 1280] », 我國文字多用國語自詮始 (1). C'est en effet la fin du XIII[e] et le commencement du XIV[e] siècle qui représentent l'époque du plein épanouissement des *thơ* 詩 et des *phú* 賦 proprement annamites. Autour de Nguyễn Thuyên, se groupent un nombre considérable de poètes de tous les rangs de la société, mais surtout, comme bien l'on pense, de grands mandarins. Nguyễn Thuyên, Nguyễn Sĩ Cò 阮士固 (2) et, plus tard, Chu Văn An 朱文安 (3) peuvent être considérés comme les chefs de la nouvelle école. Ces trois hommes de même que plusieurs de leurs contemporains ne sont pas seulement connus par leurs poésies lyriques ; ils se sont exercés, avec plus ou moins de succès, dans d'autres genres, spécialement dans la poésie allégorique et satirique, qui procède en grande partie de la poésie chinoise. L'élégie est représentée, à l'époque des Lê, par une œuvre hors ligne, le *Cung-oán ngâm-khúc* 宮怨吟曲 de Nguyễn Gia Thiều 阮嘉玿, marquis de Ôn-như 溫如侯 (cf. *infra*), et le roman en vers, au début des Nguyễn, par le *Kim Vân Kiều* 金雲翹 de Nguyễn Du 阮攸, qui reste un des monuments les plus imposants de cette vieille poésie annamite, sobre, mais pleine de vigueur et de finesse. La prose (*văn sách*

---

(1) Cf. L. Cadière et P. Pelliot, *Première étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam*, BEFEO., IV, 621, n., et 658. — Sur Nguyễn Thuyên 阮詮, *alias* Hàn Thuyên 韓詮, cf. Cadière et Pelliot, *op. cit.*, IV, 620, n.

(2) Connu surtout par un recueil intitulé *Quốc âm thi phú* 國音詩賦.

(3) Auteur d'un *Quốc ngữ thi tập* 國語詩集 ; cf. Phan Huy Chú 潘輝注, *Lịch triều hiến chương loại chí* 歷朝憲章類誌, *Văn tịch chí* 文籍誌, Ms. du fonds annamite de l' E. F. E. O., A. 1551, *quyển* 43, f° 6 r°. — Sur la vie de Chu Văn An, voir dans Georges Cordier, *Littérature annamite, Extraits des poètes et des prosateurs*, p. 179-180, la traduction annamite d'une inscription en caractères chinois composée par Nguyễn Công Thái 阮公泰.

文 策, *kinh nghĩa* 經 義) (1) se distingue surtout par des grâces de style ; elle échappe le plus souvent à toute analyse et ne peut guère être goûtée que dans la langue originale. Certaines compositions exhalent un ennui profond et ont un mérite littéraire assez mince. M. P. K.-B. a su néanmoins faire saisir la portée de quelques-unes de ces œuvres par des comparaisons souvent heureuses avec des œuvres chinoises analogues. Il a surtout cherché à exposer les résultats acquis à la science par les publications de textes faites de 1900 à 1918, et ne s'est pas livré sur des points spéciaux à des recherches originales. Nous ne songeons pas à lui en faire un reproche. Des livres de ce genre, quand ils sont écrits, comme dans le cas présent, avec la compétence voulue, ont deux avantages : ils répandent dans le grand public annamite des notions claires sur des périodes littéraires qui lui demeureraient sans cela tout à fait inconnues, et ils font passer sous les yeux des annamitisants des tableaux d'ensemble qui ne laissent pas d'être instructifs. Voici, pour compléter, dans une certaine mesure, les travaux parus jusqu'à ce jour, quelques noms peu connus, qui pourront, dans la reconstitution des œuvres et de la vie des écrivains, servir de point de départ à une critique plus saine de la littérature annamite :

Hoàng Sĩ Khải 黃 仕 愷, marquis de Vịnh-kiều 詠 橋 侯, reçu *tiến-sĩ* en 1544, auteur de : *Sứ Bắc quốc ngữ thi tập* 使 北 國 語 詩 集, *Sứ trình khúc* 使 程 曲, *Tứ thời khúc* 四 時 曲 (cf. Phan Huy Chú, *Lịch chiều hiến chương loại chí* 歷 朝 憲 章 類 誌, *Văn tịch chí* 文 籍 誌, Ms. du fonds annamite de l'E. F. E. O., A. 1551, *quyển* 43, f° 20 r°) ;

Đỗ Cận 杜 覲 (né en 1434), *Kim-lăng ký* 金 陵 記 (cf. Phan Huy Chú, *op. cit.*, *q.* 43, f° 20 r°) ;

Nguyễn Khăng 阮 沆 (Nại-hiên 耐 軒 ; seconde moitié du XV° siècle), *Đại-đồng phong cảnh phú* 大 同 風 景 賦, *Tam ngung động phú* 三 嵎 峒 賦, *Tịch cư ninh thể phú* 僻 居 寧 體 賦 ;

Phùng Khắc Khoan 馮 克 寬 (né en 1528), *Ngư phủ nhập đào nguyên truyện* 漁 父 入 桃 源 傳, *Sấm văn* 讖 文 (cf. Trần Văn Vi 陳 文 爲, *Lê sử toản yếu* 黎 史 纂 要, A. 1452, *q.* 5, f° 50 r°) ;

Đào Duy Từ 陶 維 慈 (1571-1634), *Ngọa-long cương văn* 臥 龍 岡 挽 (cf. Nguyễn Văn Mại 阮 文 邁, *Việt Nam phong sử* 越 南 風 史, Ab 320, f° 95 r°) ;

Vũ Duy Đoán 武 維 斷, vicomte de Đường-xuyên 唐 川 子 (né en 1621), *Dị văn ký* 異 聞 記, *Du ngũ hồ phú* 遊 五 湖 賦, *Lưu hầu quốc ngữ truyện* 留 侯 國 語 傳, *Nông gia khảo tích* 農 家 攷 績, *Trạch hương phong cảnh dẫn* 澤 鄉 風 景 引 (cf. *Mộ-trạch Vũ tộc ngũ chi phả* 慕 澤 武 族 五 支 譜, A 659, f° 96 v°) (2),

(1) V. dans G. Cordier, *Essai sur la littérature annamite*, Revue indochinoise, 1er sem. 1914, p. 150, une traduction « très large » de la dissertation (*văn sách*) de Lê Quí-Đôn 黎 貴 惇 (reproduite par M. P. K.-B., p. 60), « sur la question de savoir pourquoi les jeunes filles désirent n'épouser que des étudiants » : cf. Edm. Nordemann, *Chrestomathie annamite*, 1ère éd., p. 127.

(2) « La littérature en langue nationale, dit Phan Huy Chú (*op. cit.*, *Nhân vật chí* 人 物 誌, *q.* 11, f° 18 r°), compte parmi ses plus illustres représentants le marquis de Vịnh-kiều [Hoàng Sĩ Khải] et le vicomte de Đường-xuyên [Vũ Duy Đoán], le premier avant [1660], le second après la restauration [des Lê] » (中 興 以 前 詠 橋 侯, 中 興 以 後 唐 川 子, 蓋 言 國 音 文 體 得 之 淸 高 也).

Trịnh Căn 鄭根 (1682-1709), *Thiên hoà doanh bách vịnh* 天和嬴百詠 [1];

Nguyễn Tôn Khuê 阮宗奎 (né en 1693), *Ngũ luân tự* 五倫敘, *Sứ trình tân truyện* 使程新傳;

Nguyễn Phúc Tứ 阮福泗 (1699-1753), *Hoa tình khúc* 花情曲 (cf. *Đại Nam liệt truyện*, tiền biên 大南列傳，前編, q. 2, f° 16 v°);

Trương Ngọc-trong 張玉紬 (1755 ?), *Lý triều đệ tam hoàng thái hậu, cổ lục thần tích quốc ngữ diễn ca văn* 李朝第三皇太后，古錄神蹟國語演歌文;

Vũ Trinh 武楨 (1759-1828), *Cung oán thi tập* 宮怨詩集;

Đặng Trần Thường 鄧陳常 (1759-1813), *Hàn vương tôn phú* 韓王孫賦;

Nguyễn Huy Lượng 阮輝㥠, marquis de Chương-lĩnh 章嶺侯, *Bình Tây khúc* 平西曲, *Cung oán thi* 宮怨詩, *Hồi loan khúc* 回鑾曲, *Ngự đạo hành cung nhật trình* 御道行宮日程; *Tây hồ tụng* 西湖頌;

Phạm Thái 范彩 (né en 1777), *Phản Tây hồ tụng* 反西湖頌;

Nguyễn Hữu Chỉnh 阮有整, duc de Bằng 鵬郡公, mort en 1787, *Cung oán thi* 宮怨詩, *Ngôn ẩn thi tập* 言隱詩集, *Quách Tử-nghi phú* 郭子儀賦, etc.

Il n'était peut-être pas inutile d'attirer ici l'attention sur ces œuvres et ces auteurs, auxquels leurs réels mérites vaudront sans doute un jour une place honorable dans l'histoire de la littérature annamite.

M. P. K.-B. ne pouvait, sans s'écarter du plan qu'il s'était fixé, entrer dans une discussion détaillée de certaines questions qui n'ont pas encore été résolues d'une façon satisfaisante : je veux parler, par exemple, des *chữ nôm* et du théâtre annamite.

Les *chữ nôm*, ou caractères démotiques dérivés des caractères chinois, sont employés par les Annamites pour transcrire leur langue. Il est très probable, dit M. Paul Pelliot (*BEFEO.*, IV, 621, n.), qu'ils ont été inventés à la fin du XIII[e] siècle, époque où « se développa en Annam la littérature en langue vulgaire ». Dans quelle mesure cette hypothèse peut-elle être tenue pour définitive ? On a pu espérer quelque temps que les inscriptions permettraient de résoudre la question (cf. *BEFEO.*, XII, 1, p. 7, n. 1). Mais les inscriptions ne permettent de fixer qu'un *terminus ad quem* et leur silence ne saurait infirmer un témoignage positif de l'histoire et de la tradition. Celles-ci attestent, l'une et l'autre, l'existence des *chữ nôm* 布 *bố* « père » et 蓋 *cái* « mère », dès la fin du VIII[e] siècle, dans le titre de *bố cái đại vương* 布蓋大王 « grand roi père-et-mère », décerné à Phùng Hưng 馮興 par son successeur et par ses sujets. Phùng Hưng était, comme on sait, parvenu en 791 à renverser le gouverneur chinois et à s'emparer du Protectorat d'Annam [2]. L'ancienne langue annamite, note le *Việt sử thông giám cương mục*, tiền biên, 越史通鑑綱目,

(1) Cet ouvrage ainsi que les suivants se trouvent, à l'état de manuscrits, dans le fonds annamite de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

(2) 峯州唐林馮興起兵攻都護府據之 (*Việt sử... cương mục*, tiền biên, q. 4, f° 25 v°). — « Tous élevèrent son fils An [le fils de Phùng Hưng] à la dignité royale et vénérèrent Hưng sous le titre de *bố cái đại vương* », 衆立其子安爲都府君，尊興爲布蓋大王 (*Cương mục*, tiền biên, q. 4, f° 26 r°). — « An éleva son père au titre posthume de *bố cái đại vương* », 安乃追尊父爲布蓋大王 (*Thịnh-hào phường thần-tích* 盛豪坊神跡, ou charte du *đình* de Thịnh-hào, Hà-đông, Ms. du fonds annamite de l'E.F.E.O., AEa 2, f° 8 v°).

前編 (*q.* 3, f° 26 v°), appelait le père *bò* et la mère *cái* (1). 古俗號父曰布. 母曰蓋.

Pour ce qui est du théâtre, d'aucuns prétendent qu'il a rendu de grands services à la nation. D'abord il a formé sa langue. D'elle-même cette langue était ample, mais traînante et embarrassée ; la vivacité de l'action dramatique l'a rendue plus rapide et plus nette ; elle a déjà cette qualité dans les duos du *trống quân* (2). Un autre mérite de ce théâtre, c'est d'avoir répandu les légendes chinoises et de les avoir rendues aussi populaires en Annam que si elles y avaient été nationales. De cette manière, il a préparé le public aux chefs-d'œuvre de l'époque des Lê. Grâce à lui, Nguyễn Huy Tự 阮輝似 et Nguyễn Thiện 阮僐 (3) l'ont trouvé prêt pour eux, connaissant déjà les sujets qu'ils allaient traiter, familiarisés avec leurs personnages et s'intéressant d'avance à leur histoire.

Malgré ces *desiderata* et plusieurs autres, le petit livre de M. P. K.-B. est, je le répète, loin d'être sans mérite ; il fait honneur au goût et à l'érudition de son auteur ; c'est le fruit de la longue expérience qu'il avait acquise comme rédacteur au *Đông-dương tạp chí* ; malheureusement c'était aussi son testament littéraire !

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

---

(1) L'opinion quasi générale veut que « la langue chinoise ait dépassé en Annam le domaine purement littéraire pour envahir la vie publique et privée » (cf. *BEFEO.*, XIV, IX, 1). Or, l'emploi des *chữ nôm* fut des plus répandus, du moins à certaines époques de l'histoire d'Annam, témoin cette curieuse lettre adressée en 1670 par le Japonais Kadoya Sichirobei 角屋七郎兵衛 (connu en Annam sous le nom de Cha Chánh 吒柾) au fils de Hiền Vương 賢王, Nguyễn Phúc-Trăn 阮福溙, et dont je dois la communication à l'obligeance de M. Lê Dư 黎輿, attaché à la bibliothèque japonaise de l'Ecole Française d'Extrême-Orient : 翁門歲. 固蔑媄碎於垣 (*sic*) 安南. 宜㐌𠆳作碎翁. 明㦖. 油門理時𠆳忌𥶄恩. 翁門歲. *Ông muôn tuổi ! Có một em tôi ở đất An-nam, nghe rằng đã làm tôi ông, mừng lắm. Dầu muôn lẽ thời đã cậy lòng* (ou *trông*) *ơn. Ông muôn tuổi !* (*ap.* KAWASHIMA MOTOJIRO 川島元次郎. *Shuin-sen bōekishi* 朱印船貿易史. Tōkyō, 1921, p. 469) : « Je vous souhaite dix mille ans. J'apprends qu'un de mes frères [Shichirojiro 七郎次郎] qui vit en Annam est devenu un de vos sujets. J'en conçois un vif plaisir. Je le recommande en toutes circonstances à votre bienveillance. Je vous souhaite dix mille ans. »

(2) *Hát trống quân*, chansons s'accompagnant de la corde vibrante ; cf. Edm. NORDEMANN, *Chrestomathie annamite*, 1ère éd., p. 165 et 283 ; G. CORDIER, *Essai sur la littérature annamite, La chanson*, Revue indochinoise, 1er sem. 1920, p. 330-349.

(3) Nguyễn Huy Tự est l'auteur du *Hoa-tiên ký* 花箋記, adaptation en vers annamites du *Ti pa tsai tseu Houa tsien ki* 第八才子花箋記, revue par Nguyễn Thiện. Le texte de ce poème a été publié en quốc-ngữ, pour la première fois, dans le *Đông-dương tạp chí*, 1er sem. 1916, p. 2853 sqq., où il figure sous le titre de *Chuyện Hoa-tiên* et sous le nom de Nguyễn-lai-Thạch. En réalité, Lai-thạch 萊石 est le nom du village natal de Nguyễn Huy Tự (cf. le manuscrit en *chữ nôm* de l'E. F. E. O., Ab. 269) : ce dernier peut être considéré comme le précurseur du *truyện* ou roman en vers. Quelle action a-t-il exercée sur l'auteur du *Kim Vân Kiều* ? La pénurie de documents, et aussi ce qu'il y a de fuyant et de mobile dans la nature de Nguyễn Du, rendront sans doute cette étude assez difficile. Il est cependant un fait incontestable : c'est que bien des idées de Nguyễn Huy Tự ont trouvé plus tard leur expression définitive dans les écrits de Nguyễn Du.

NGUYỄN QUANG-OÁNH. — *Ngâm khúc* [Elégies] : I, *Cung-oán* ; II, *Chinh-phụ* ; III, *Tỳ-bà*. — Hanoi, Vĩnh-hưng-long thư-quán, 1930, in-8°, II-147 p. (Việt-văn thư-xã [Bibliothèque de littérature annamite].)

Le grand mérite de ce recueil, dû à un inspecteur de l'enseignement primaire franco-annamite au Tonkin, est de mentionner pour la première fois, grâce à un document inédit (1) découvert par M. Lê Dư dans le fonds annamite de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, le nom de l'auteur du *Cung-oán ngâm-khúc* (2) : Nguyễn Gia Thiều 阮嘉玿, marquis de Ôn-như 溫如侯 (1741-1798) (3). On ne peut que féliciter M. Nguyễn Quang-Oánh du choix des pièces qu'il a publiées. La littérature annamite offre, en effet, peu d'élégies d'un intérêt aussi grand que celles auxquelles son ouvrage est consacré. Le texte de la première, celui du *Cung oán*, est un de ceux qui ont gravement souffert de l'ignorance des copistes et de la brillante fantaisie des éditeurs de la fin du XIXe siècle. M. Nguyễn-văn-Vĩnh, directeur du *Trung-Bắc tân-văn*, ouvrit une voie nouvelle à l'étude du poème par son édition de 1911 (4). Il laissa néanmoins subsister une doctrine fâcheuse qui a séduit, à des degrés divers, tous ses successeurs. Quoi qu'il en soit, le service rendu était considérable : la mauvaise direction dans laquelle on s'est obstiné jusqu'ici doit être, en bonne justice, reproché moins à M. Nguyễn-văn-Vĩnh qu'aux éditeurs subséquents. Ceux-ci ont trop souvent manqué soit de critique, en acceptant sans contrôle les assertions les plus téméraires, soit de patience et de conscience dans des travaux qui ne demandent pas seulement du savoir, mais encore du temps et des scrupules.

---

(1) *Nguyễn gia phả ký* 阮家譜記, Ms. du fonds annamite de l'E. F. E. O., A. 2351, f° 49 v°.

(2) V. la traduction de M. G. CORDIER dans *Etudes asiatiques publiées à l'occasion du 25e anniversaire de l'E. F. E. O.*, t. I, p. 169-198.

(3) La notice sur Nguyễn Gia Thiều (p. 1-5) est claire, souple et ne sent point l'effort. Mais M. N. Q.-O. n'a pas assez bien précisé ce qui est sa part personnelle dans le travail et ce qui est traduction pure du *Nguyễn gia phả ký*. Ce registre généalogique est d'une remarquable précision : il met, en peu de mots, le lecteur au courant des questions. L'auteur ou les auteurs s'effacent presque toujours. Leur tendance est apologétique et leur commentaire s'adapte parfaitement aux œuvres du marquis de Ôn-như. Voici quelques observations de détail : P. 1, Nguyễn Gia Thiều naquit vers 1741 au village de Liễu-ngạn 柳岸, canton de Liễu-lâm 柳林 (et non canton de Liễu-ngạn), province de Bắc-ninh. P. 2, Un de ses compagnons de plaisir s'appelle Vũ Tất Nhiệm 武必任 et non Vũ Tất-Phật 武必佛. Ib., Le surnom donné à Nguyễn Gia Thiều par le dernier roi Lê est Sơn thủy nhân hoa 山水人花 et non Sơn-trung nhân hoa 山中人花. P. 4, Ses œuvres sont : *Cung-oán ngâm-khúc*, *Tây-hồ thi tập* 西湖詩集, *Tứ trai tập* 四齋集 (et non *Từ-trai*) ; ajouter : *Tiền thi tập* 前詩集.

(4) ÔN-NHƯ hầu, *Cung oán ngâm khúc*, diễn ra quốc-ngữ và chú dẫn các điển tích. Sau có phụ thêm bài tình-nghĩa *Mẹ ơi, con muốn lấy chồng !* của ông Bảng-nhỡn ĐÔN làm ra. Hanoi, Nguyễn-văn-Vĩnh et Cie, 1911.

L'édition de M. N. Q.-O. est aussi importante que celle de M. Nguyễn-văn-Vĩnh; malheureusement, comme dans l'édition de M. Nguyễn-văn-Vĩnh, il y a beaucoup à reprendre, s'il y a beaucoup à louer. M. N. Q.-O. donne, en maint endroit, libre carrière à cet esprit d'aventure qui nous a valu tant de leçons ingénieuses, mais invraisemblables. « Nous avons, dit-il p. II, collationné avec soin les éditions et les manuscrits en *chữ nôm* ainsi que les éditions en *quốc-ngữ* que nous avions pu nous procurer, et nous nous sommes livré à un nouvel examen des différentes leçons pour ramener dans la mesure du possible le texte à sa pureté primitive. » (*Chúng tôi đem những bản in hay chép bằng chữ nôm cùng những bản bằng chữ quốc-ngữ mà chúng tôi đã tìm được, so sánh kỹ càng, khảo lại cho gần được như nguyên bản.*) Mais il n'indique ni les archétypes dont il s'est servi [1], ni les procédés auxquels il a eu recours pour reconstituer son texte. Sans doute M. N. Q.-O. a le don de trouver des corrections qui plaisent à première vue, qui séduisent, se rapprochant à la fois des textes en *chữ nôm*, faisant comprendre l'erreur du copiste, et offrant un sens convenable. Et, en bien des endroits, M. N. Q.-O. nous paraît avoir rétabli la leçon authentique avec certitude, en beaucoup d'autres avec une haute vraisemblance. Mais il se satisfait trop aisément de ses brillantes improvisations : elles eussent gagné à être reprises et débarrassées de certaines inutilités, voire de quelques erreurs. Trop souvent, en regardant de plus près, on s'aperçoit que, si la leçon proposée par M. N. Q.-O. est probable, celle de la tradition ne l'est pas moins, ou l'est même davantage. Souvent aussi, on accordera que le texte des éditions xylographiées est corrompu, mais n'importe quelle correction déjà tentée ou facile à trouver paraîtra tout aussi acceptable que celle de M. N. Q.-O.

---

[1] Le critique, dans ces circonstances, a le choix entre deux procédés également justifiables. Ou bien il s'attachera à un petit nombre d'éditions et de manuscrits choisis et il essayera de retrouver la main de l'auteur par des procédés d'observation minutieuse. Ou bien il réunira le plus de témoignages possible, il les classera, il en tirera le fonds commun et rejettera le reste. Si l'unité primitive n'apparaît pas clairement dans les diverses copies, il faudra les juxtaposer : l'une, tour à tour, fournira le texte, et les autres les variantes. Entre ces deux procédés, M. N. Q.-O. n'a pas pris son parti bien franchement. De là, des inconséquences, des tâtonnements continuels dans son texte ; de là, cet esprit bigarré que présentent, par exemple, les vers 10 et 28 du *Cung-oán*.

Hương giời, trên *nguyệt*, trơ *hoa* (p. 10) ;
Thiên tiên cũng xếp *nghê thường* trong *giăng* (p. 12).

En principe, c'est la première des deux méthodes que M. N. Q.-O. paraît adopter. Mais l'application qu'il en fait soulève plus d'une objection. Que prouve l'accord entre la leçon qu'il propose et une citation chinoise ? M. N. Q.-O. n'a-t-il pas transposé, si je puis m'exprimer ainsi, dans le style du XVIIIe siècle certaines expressions modernes ? C'est ici encore qu'on se demande si l'une des conditions essentielles de toute critique, mais particulièrement de la méthode adoptée par M. N. Q.-O., est suffisamment remplie : l'exacte et patiente observation des habitudes de chaque éditeur et de chaque copiste, l'étude attentive et systématique du style de l'écrivain lui-même.

Ainsi, les vers 18 et 19 du *Cung-oán* qui figurent dans l'édition en *chữ nôm* de 1866 (1) sous la forme :

朗 胗 𡗶 鴈 謹 魚 沙

Lửng da *giời nhạn ngẩn ngơ sa*

香 𡗶 眈 月 痴 花

Hương giời đắm *nguyệt* say (3) *hoa* (2).

« Du haut de l'azur les grues, fascinées, se laissaient choir.
« A voir ma beauté céleste la lune et les fleurs se grisaient. »

deviennent dans le recueil de M. N. Q.-O. (p. 10) :

Lửng lưng *giời, nhạn ngẩn-ngơ sa.*
Hương giời, trên *nguyệt,* trơ *hoa.*

« Du haut des cieux les grues, fascinées, se laissaient choir.
« A la vue de ma beauté céleste, la lune et les fleurs demeuraient tout interdites. »

M. N. Q.-O., qui a un tact grammatical des plus délicats, ne sent-il pas l'aspérité des mots *lửng lưng giời*? A vrai dire, *lửng da giời* a, lui-même, quelque chose de plat et offre cet inconvénient de former une antithèse bien fragile avec le *chìm đáy nước* du vers précédent. Quoi qu'il en soit, la correction de M. N. Q.-O. est formellement contredite par d'autres témoignages, notamment par celui de la tradition orale :

Chìm đáy nước, cá lờ-đờ lặn ;
Liệng lưng *giời, nhạn ngẩn-ngơ sa.*

« Plongeant au fond des ondes, les poissons nageaient, hébétés,
« Planant au haut des airs, les grues, confondues, se laissaient choir. »

Je reproduis le vers 17 pour montrer l'opposition des mots *chìm* « plonger » et *liệng* « planer », *đáy* « au fond » et *lưng* « au haut ». M. N. Q.-O. n'a pas démontré la valeur réciproque de ces différentes leçons. On peut le regretter ; car sa correction, quelque bien fondée qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins hypothétique, et on aimerait à la voir confirmée par une discussion et une réfutation sérieuse des autres leçons. Je sais que sa finesse est exempte de subtilité : il donne rarement dans ces distinctions chimériques et arbitraires dont certains auteurs sont si prodigues. Mais il conviendra que le premier devoir d'un éditeur est de s'assurer de l'origine des leçons qu'il adopte et des conjectures qu'il mentionne : il ne doit jamais professer un dédain facile pour les travaux des éditeurs qui l'ont précédé. Sans doute la tâche est plus lourde aujourd'hui qu'il y a trente ans, mais faut-il s'en plaindre ?

Les notes explicatives de M. N. Q.-O. offrent de sérieuses qualités : une méthode strictement historique, une abondance de renseignements précieux. La manière dont ces notes sont conçues diffère sensiblement de celle de ses devanciers : la plupart de ceux-ci supposent des lecteurs absolument étrangers à la poésie annamite,

(1) Hanoi, Phú-văn đường 富文堂, 19e année Tự-đức = 1866, et non 1865 comme l'écrit M. G. Cordier (*Etudes asiatiques*, t. I, p. 174).

(2) Ou *sì*.

(3) Leçon adoptée par M. Nguyễn-văn-Vĩnh (*Cung oán ngâm khúc*, p. 6) et par M. G. Cordier (*Etudes asiatiques*, t. I, p. 178).

et ils leur donnent des explications très complètes, souvent trop complètes ; en outre, ils ne dépassent guère l'explication matérielle des mots et du sens. M. N. Q.-O. procède autrement : il s'adresse à des lecteurs qui sont déjà en possession des éléments de la prosodie annamite, et il nous semble en effet que c'est à des lecteurs de ce genre qu'une édition de textes, même populaire, doit surtout s'adresser. Il évite ainsi ces explications souvent oiseuses et ces répétitions perpétuelles qui ne laissent pas de place pour un commentaire approfondi. Il cherche en revanche à pénétrer plus avant dans l'intention du poète, dans les finesses de la pensée et de l'expression, et à donner à ses lecteurs une connaissance exacte et vivante de la langue et de la poésie de ses auteurs par des rapprochements entre le passage expliqué et d'autres tirés des écrivains annamites ou chinois.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

EPICTÈTE. — *Manuel* (1). Traduit [en annamite sur la version française de THUROT] par PHẠM QUỲNH. Introduction de G. PEYROT. — Hanoi, Nguyễn-văn-Vĩnh, éditeur, 1929, in-8°, XVI-56 p. (La Pensée de l'Occident, Bibliothèque de traductions fondée par M. le Résident Supérieur René ROBIN, dirigée par MM. Emile VAYRAC et NGUYỄN-VĂN-VĨNH.) (2)

M. Phạm Quỳnh s'est écarté, et avec raison, à notre avis, de la méthode de traduction souvent suivie de nos jours. Par une préoccupation d'exactitude fort mal entendue, des traducteurs ont souvent pris la littéralité pour la fidélité et écrit dans une langue qui n'est ni annamite, ni sino-annamite : méthode d'ailleurs aisée qui dispense de comprendre son auteur et d'être intelligible. Le directeur du *Nam*

(1) La traduction annamite du titre est donnée p. 1 : *Sách cách-ngôn của ông Epictète.*

(2) Les neuf premiers volumes de la collection sont : *Préface et introduction. Quelques remarques sur la science, la culture et les vicissitudes des civilisations.* Par Emile VAYRAC. *Dịch văn thư xã « Âu-Tây tư tưởng » lập ra vì những lẽ gì ? Có phụ thêm hai đoạn trích-lục trong bài tựa sách « Sử-ký Thanh-hoa » nói về khoa-học và văn-hoá, lại có bài luận về những cuộc tang-thương của các văn-minh.* Traduit par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Hanoi, Editions du Trung-Bắc tân-văn, 1926. — Alexandre DUMAS, *Truyện ba người ngự-lâm pháo thủ* (*Les Trois Mousquetaires*). Traduit par NGUYỄN-VĂN-VĨNH, Hanoi, 1926-1927. — FÉNELON, *Truyện Tê-lê-mặc phiêu lưu ký* (*Les aventures de Télémaque*). Traduit par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Hanoi, 1927. — P. BLANCHARD DE LA BROSSE, *Một cái nghị-lực to của dân-tộc Đại-Pháp. Lịch-sử ông Paul Bert* [Une des grandes énergies françaises. Paul Bert]. Traduit par DƯƠNG-PHƯỢNG-DỰC. Hanoi, 1928 — J. SWIFT, *Qui-li-ve du ký sang nước Li-li-bút* (*Les Voyages de Gulliver à Lilliput*). Traduit par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Hanoi, 1928. — *Những bài hài-kịch của* MOLIÈRE *tiên-sinh* (*Les comédies de* MOLIÈRE. I, *Bệnh tưởng, Le malade imaginaire* ; II, *Trưởng-giả học làm sang, Le Bourgeois gentilhomme* ; III, *Người biển-lận, L'avare.*) Traduit par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Hanoi, 1928. — *Chuyện trẻ-con của* PERRAULT *tiên-sinh* (*Les Contes de* PERRAULT). Traduit par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Hanoi, 1928. — *Thơ ngụ ngôn của* LA FONTAINE *tiên-sinh* (*Les Fables de La Fontaine*). Publié et traduit par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Hanoi, 1928. — H. de BALZAC, *Truyện miếng*

phong tạp chí 南風雜誌 a cherché à pénétrer jusqu'au fond de la pensée d'Epictète, à saisir la suite des idées, et si, dans le travail de transposition auquel il s'est attaché, il a laissé parfois se perdre le sens, il n'a rien négligé pour le comprendre et le faire comprendre à ses lecteurs.

P. 3. *Còn như lòng dục-vọng thì hẳng nên tuyệt hẳn nó đi.* Cela veut dire : « Quant au désir, supprime-le définitivement » [1]. Epictète dit seulement : « Quant au désir, supprime-le absolument pour le moment » (II, 2) ; plus tard, quand tu auras fait des progrès dans la sagesse, tu désireras ce qui est honnête [2]. — P. 4. Pourquoi avoir rendu « les gens qui vous jettent de l'eau » (IV) par *kẻ này xô mình xuống nước*, « ceux-ci vous poussent dans l'eau » ? — P. 9. *Phải biết rằng muốn giữ ý-chí mình cho hợp với lẽ thiên-nhiên, lại muốn chăm-chút cả những việc ở ngoài, thì khó lắm,* « Sache qu'il est très difficile de conserver sa volonté dans un état conforme à la nature, et en même temps de veiller sur les choses du dehors ». La version française dit « qu'il n'est pas facile » (XIII) (*không phải dễ đâu*), et non « qu'il est très difficile » (*khó lắm*). — Ib. De même, elle dit : « Si tu veux que ton esclave ne commette pas de fautes, tu es fou » (XIV), et non « tu es trop fou », *muốn cho kẻ tôi-tớ không phạm lỗi gì, thì là cuồng quá.* — P. 11. *Khi nghe thấy tiếng con quạ kêu, là cái điềm quái-gở,* « Quand un corbeau pousse un cri, c'est un sinistre présage », contresens pour « Quand un corbeau pousse un cri de mauvais augure... » (XVIII) [3], etc.

---

da lừa (La peau de chagrin). Traduit par Nguyễn-văn-Vĩnh. Hanoi, 1928. — Lesage, *Truyện Gil-Blas de Santillane.* Traduit par Nguyễn-văn-Vĩnh. Hanoi, 1929-1930.

Ce sont de ternes petits livres (0 m. 095 × 0, 140), tristes d'aspect, aux lettres grasses et laides, et qui rappellent la collection dite *Bibliothèque nationale.* Le *Manuel* d'Epictète est, par exception, imprimé sur un papier sensiblement meilleur, au format 13 × 19, avec des types nets, ne fatiguant pas le regard.

La Pensée de l'Occident étant faite pour figurer surtout sur les tables des ménages les plus pauvres, chez l'homme qui travaille de ses mains, chez l'ouvrier et le paysan, il n'est pas indifférent que, par leur extérieur même, les volumes qui la composent rappellent des idées d'ordre et de correction. Par son exécution matérielle, la traduction d'Epictète est donc fort méritoire. La collection le deviendra davantage encore si — et nous nous plaçons maintenant au point de vue intellectuel — ses directeurs veulent bien écarter certaines œuvres qui, dans une entreprise pareille, sont assurément fâcheuses. La publication d'une bibliothèque tirée à un nombre énorme d'exemplaires, faite pour répandre dans les couches profondes du pays la connaissance de la « pensée » occidentale, est chose des plus sérieuses : aucune production ne doit y être admise sans qu'il soit bien certain qu'un avantage véritable en résultera pour la multitude des lecteurs ; car on ne s'adresse plus aux curieux, au petit nombre des lettrés, mais à la foule, et l'œuvre a forcément un caractère de propagande intellectuelle autant que littéraire.

(1) Le mot *hẳng*, qui marque l'impératif mieux que *hãy*, ne peut être considéré comme tenant la place de *bây giờ* ou de *hiện nay* « pour le moment » : *Còn như lòng dục-vọng thì* bây giờ *hẳng nên tuyệt hẳn nó đi.*

(2) Epictète. *Manuel.* Traduction française par François Thurot, accompagnée d'une introduction et revue par Charles Thurot. Paris, Hachette. P. 3 et 35.

(3) Le croassement du corbeau est toujours, chez les Annamites, d'un très mauvais augure (cf. J. Pouchat, *Superstitions annamites relatives aux plantes et aux animaux,*

Ce serait, comme on dit vulgairement, chercher la petite bête que de vouloir relever les autres erreurs d'interprétation dans le travail de M. P. Q. ; ces légères taches ne déparent en rien sa traduction qui, outre l'avantage qu'elle présentera, pour les Annamites et pour les annamitisants, comme moyen de contrôler et d'affermir les notions grammaticales, servira encore à l'étude du vocabulaire philosophique annamite [1] et à la comparaison logique et esthétique des deux langues. Il y a plus de syntaxe comparative dans une page de français bien traduite en annamite que dans maint traité de linguistique. Mais cette syntaxe comparative s'y trouve à l'état latent ; il s'agit de la dégager et de comprendre les raisons qui ont obligé le traducteur à substituer un tour à un autre, à séparer ce qui était réuni, à remplacer un mot abstrait par une expression concrète, ou inversement à représenter par un mot indéterminé ce qui était exprimé d'une façon matérielle et précise.

Il est fâcheux que la brochure ne soit pas accompagnée de la version française : une traduction, quelque soignée qu'elle soit, ne suffit pas ; quand, en particulier, il s'agit de principes du stoïcisme, il y a nécessité absolue de permettre au lecteur de voir dans l'instant le texte original, qui est, en l'espèce, la traduction de François et Charles Thurot.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

Anonyme. — *Phật giáo Nam lai khảo* 佛教南來攷 [*Fo kiao Nan lai k'ao*. Recherches sur l'introduction du bouddhisme en Annam]. — *Nam phong tạp chí* 南風雜志, n° 128, avril 1928, partie chinoise, pp. 45-48.

Cet article donne un aperçu de l'histoire du bouddhisme en Annam du Ier (?) au Xe siècle (l'empereur Đại-hành, 980-994, cf. p. 48, col. 6).

BEFEO., X, 606) ; mais il n'en était pas de même chez les Grecs et les Romains. Une note de THUROT (*op. cit.*, p. 36) le rappelle d'ailleurs : «Le corbeau et aussi la corneille (*Festus*, p. 197 a) étaient du nombre des oiseaux que les Romains appelaient *oscines*, dont le cri était considéré comme un présage. Cicéron, *de Divin.*, I, 52, 120 : « Efficit in avibus divina mens ut... tum a dextra, tum a sinistra parte canant oscines.» Horace, *Odes*, III, 27, 11 : « Oscinem corvum prece suscitabo solis ab ortu » ; ce qui était un bon présage ; s'il faisait entendre son cri du côté du couchant, le présage était mauvais. »

[1] Le vocabulaire annamite des sciences morales et politiques, des sciences mathématiques, physiques et naturelles, est tout entier emprunté du chinois. Cf. le lexique des t. I-III du *Nam phong tạp chí*, 1917-1918 ; VŨ-ĐÌNH-HẢI et Eug. CONTI, *Dictionnaire des lettrés*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, [1929] ; *Néologie*, Imprimerie de Hien-hien, 1925 ; J. MÉDARD, *Vocabulaire français-chinois des sciences morales et politiques*, Tientsin, Société française de librairie et d'édition, [1927] ; Ch. TARANZANO, *Vocabulaire des sciences mathématiques, physiques et naturelles*. Vocabulaire français-chinois et vocabulaire chinois-français, Sien-hsien, Imprimerie de la Mission catholique, 1914, 1920 et 1921, 2 vol. et 1 suppl.

L'auteur utilise les sources suivantes : *Fo tsou li tai t'ong tsai* 佛祖歷代通載 [cf. Nanjio, n° 1637], *Fo tsou t'ong ki* 佛祖統紀 [cf. Nanjio, n° 1661], *Kao seng tchouan* 高僧傳 [cf. Nanjio, n° 1490], *Ta T'ang k'ieou fa kao seng tchouan* 大唐求法高僧傳 [cf. Nanjio, n° 1491], et se sert d'un article paru dans la même revue en 1927 (n°s 21 et suiv.) sous la rubrique *Đại Nam cao tăng chuyện* 大南高僧傳 [*Ta Nan kao seng tchouan*, Les Religieux éminents en Annam].

Il nomme d'abord deux moines indiens : 耆域 [Jīvaka, cf. *Fo hio ta ts'eu tien*, 佛學大辭典, p. 1712] et 佛陀跋陀羅 [Buddhabhadra, cf. Nanjio, app. II, n° 42] ; puis, il donne une biographie sommaire de deux autres moines qu'il appelle T'ang-seng 唐僧 (moines des T'ang) : T'an-hong 曇弘 et 僧伽跋摩 [Saṅghavarman, cf. Nanjio, app. II, n° 80]. Il mentionne ensuite les bouddhistes annamites qui sont allés dans l'Inde chercher la Loi du Buddha.

Après avoir cité ces religieux, l'auteur affirme que l'introduction du bouddhisme en Annam dut avoir lieu en même temps qu'en Chine. Afin de montrer l'influence de cette religion en Annam, il emprunte à la biographie de Thông-biện les paroles de l'empereur Kao-tsou des Souei citées dans la biographie du Maître de la Loi T'an t'ien et l'exposé que Thông-biện présenta à la reine des Trần. Pour prouver que le bouddhisme était très florissant en Annam sous les T'ang, il cite six pièces de vers que les grands poètes des T'ang dédièrent aux moines de l'Annam. Il insiste particulièrement sur le rôle que les bouddhistes du IX° et du X° siècle ont joué en Annam dans l'enseignement des caractères chinois.

En conclusion de son article, l'auteur fait une petite esquisse des deux écoles du Grand Véhicule et du Petit Véhicule. Le bouddhisme a été apporté dans l'Annam de l'époque des T'ang (c'est-à-dire le Tonkin et le Nord de l'Annam actuel) par les moines indiens et chinois ; il s'agissait du Grand Véhicule. Mais plus tard, l'Annam a englobé le Champa et le Tchen-la, où était répandu le Petit Véhicule ; ainsi le bouddhisme actuel en Annam est un mélange de ces deux écoles.

L'auteur de cet article a le grand mérite d'avoir traité une question que peu d'auteurs ont étudiée jusqu'ici. Son travail renferme des renseignements assez nombreux et témoigne de recherches sérieuses. Mais nous nous permettons quelques remarques.

Il place l'arrivée du moine Jīvaka en Annam en la 4° année Yong-p'ing des Han 漢永平四年, en précisant la date : 61 A. D. La 4° année Yong-p'ing des Han correspond bien à l'an 61 de l'ère chrétienne. Mais nous ignorons quelle est l'édition du *Fo tsou li tai t'ong tsai* qu'il a utilisée pour reculer l'introduction de cette religion en Annam à une date si lointaine. D'après l'édition du Tripiṭaka de Tōkyō (XXXV, 10, p. 41 v°, col. 12-16), en la 4° année Yong-p'ing du règne de l'empereur Houei des Tsin, c'est-à-dire 294 A. D., le çramaṇa indien Jīvaka vint à Lo-yang. Mais avant d'y arriver, il passa à Kiao et Kouang (Tonkin et Canton actuels). Le passage à la même page (col. 6) où l'on dit : 改元元康又改永平, ce qui signifie « changer le nom de période en Yuan-k'ang et le changer encore en Yong-p'ing » a passé inaperçu de l'auteur de cet article et lui a fait faire une erreur de plus de deux siècles concernant l'arrivée de Jīvaka. De plus, cette date est celle de son arrivée en Chine et non en Annam.

L'auteur cite un texte inédit tiré du *Fo tsou t'ong ki* concernant Buddhabhadra. Ce moine indien vint au Tonkin, puis se rendit en Chine, y demeura vingt-quatre ans et rencontra Kumārajīva à Tch'ang-ngan.

Des deux moines qu'il appelle T'ang-seng, c'est-à-dire « chinois », T'an Hong seul est Chinois, et son séjour au Tonkin n'était pas connu jusqu'ici. Mais Saṅghavarman est un Sogdien ; le texte même donne son pays d'origine 康國 = 康居 (Sogdiane), il est donc Sogdien et non Chinois.

En ce qui concerne les pèlerins annamites, l'auteur ne cite que trois noms : 1° Vận-kì 運期 (Yun-k'i) ; 2° Mộc-soa-đề-bà 木叉提婆 (Mou-tch'a-ti-p'o) (Mokṣadeva) ; 3° Khuy-sung 窺冲 (K'ouei-tch'ong). Nous avons trouvé encore dans l'ouvrage de Yi-tsing trois autres religieux annamites dont un était originaire de Kiao (Giao = Tonkin) et deux de Ngai (Ái = Nord de l'Annam actuel, région de Thanh-hoá) : 1° Huệ-đạm 慧琰 (Houei-yen) ; 2° Trí-hành 智行 (Tche-hing) ; 3° Đại-thừa-đăng 大乘燈 (Ta-tch'eng-teng). En dehors de ces bouddhistes annamites, il y a encore d'autres pèlerins chinois qui firent soit un certain séjour, soit une escale en Annam où ils contribuèrent sans doute à propager le bouddhisme. Il est intéressant de citer leurs noms : Đàm-nhuận 曇潤 (T'an-jouen) ; Trí-hoằng 智弘 (Tche-hong) ; Minh-viễn 明遠 (Ming-yuan) ; Huệ-mạng 慧命 (Houei-ming) ; Vô-hành 無行 (Wou-hing).

Au sujet de la biographie du Maître de la Loi T'an-t'ien, l'auteur cite les paroles de l'empereur Kao-tsou des Souei. De quel empereur Kao-tsou des Souei est-il question ? La dynastie des Souei dura de 581 à 616 et ne comporte que trois empereurs : 1° Wen-ti ; 2° Yang-ti ; 3° Kong-ti ; Kao-tsou n'est pas mentionné.

D'autre part, l'auteur a laissé inaperçus quelques documents chinois très importants se rapportant à cette étude.

M. P. Pelliot, dans son article intitulé « *Meou-tseu ou les Doutes levés* » (1), nous apprend que « Meou-tseu probablement natif de Ts'ang-wou, c'est-à-dire de l'actuel Wou-tcheou sur le Si-kiang, s'était retiré au Tonkin avec sa mère, sans doute avant la mort de l'empereur Ling (189) ... Dès son séjour au Tonkin, semble-t-il, notre jeune lettré s'était épris du bouddhisme ... Meou-tseu, malgré les critiques qui ne lui étaient pas épargnés, persista dans sa foi ».

A propos de la traduction de l'ouvrage intitulé *Che eul yeou king* 十二遊經 « court résumé de la généalogie mythique, de la jeunesse et des douze années de prédication du Buddha Çakyamuni » (2), M. P. Pelliot nous donne des indications de Fei Tch'ang-fong 費長房 publiées dans le *Li tai san pao ki* 歷代三寶記 et indique d'autres sources. Il montre que « ... c'est au Tonkin que le premier [bouddhiste] Kālaruci .... d'origine indo-scythe [Yue-tche], aurait fait une traduction en 255 ou 256. » (3)

Ed. Chavannes a étudié la biographie de Seng-houei 康僧會 (4) dont les ancêtres originaires de Sogdiane s'étaient établis depuis plusieurs générations dans le T'ien-tchou 天竺. Son père se transporta dans le Kiao-tche 交趾 (Tonkin) pour y faire le commerce. Après la mort de ses parents, Seng-houei se convertit au bouddhisme. Il fut ensuite un des grands traducteurs du bouddhisme chinois. Il se rendit à Nan-king en 247 et convertit le roi Wou.

(1) Cf. *T'oung-pao*, t. XIX, 1920, pp. 255-443.
(2) Cf. Paul Pelliot, *La théorie des quatre fils du ciel*. T'oung-pao, t. XXII, p. 97.
(3) Cf. *Ibid.*, p. 124.
(4) Cf. *T'oung-pao*, 1909, pp. 199-211.

Ce sont là les premiers bouddhistes venus en Annam et probablement les premiers propagateurs de cette religion. Le Tonkin paraît avoir été un foyer d'expansion du bouddhisme. Le bouddhisme annamite a peut-être donné à la Chine plus qu'il n'a reçu d'elle.

L'auteur de l'article n'a mentionné ni Meou-tseu, ni Kālaruci, ni Seng-houei, il a donc négligé de consulter les ouvrages chinois suivants : le *Meou-tseu li houo* 牟子理惑, le *Heou Han chou* 後漢書 et le *Leang kao seng tchouan* 梁高僧傳. Il s'est servi du *Fo tsou li tai t'ong tai*, mais les passages concernant les premiers bouddhistes en Annam sont demeurés inaperçus.

En outre, le *Song kao seng tchouan* 宋高僧傳 (les biographies des religieux éminents écrites au temps des Song) n'est pas signalé. Cet ouvrage consacre (au chapitre II) un paragraphe à Tche-hien 智賢 (Jñānabhadra) et ce paragraphe relate des faits du VII[e] siècle très importants pour cette étude.

« Le nom du religieux Jñānabhadra était en chinois Tche-hien 智賢. Il était originaire du royaume de Po-ling 波淩 (ou Ho-ling 訶淩). Il avait fort bien étudié les trois recueils. Au milieu de la période Lin-té (664-666), un çramaṇa de Tch'eng-tou, Houei-ning, voulut se rendre en Inde pour y contempler et y adorer les vestiges sacrés. Il s'embarqua et se dirigea vers l'Ouest. Sur son chemin, il passa par Po-ling. Alors Tche-hien (Jñānabhadra) et lui traduisirent en deux chapitres la section postérieure de Nirvāṇa-sūtra (涅槃後二卷). Celle-ci est tirée des livres sacrés Āgama ; il y est raconté comment on brûla le cercueil de l'Honoré du monde (世尊) et comment on recueillit les reliques (設利羅 = çarīra). Ce texte offre plusieurs différences avec le Mahāparinirvāṇa-sūtra. La traduction finie, le livre fut envoyé dans le Kiao-tcheou (交州 = Tonkin). Houei-ning se rendit alors dans les contrées occidentales. Au commencement de la période Y-fong (676-679), le gouverneur du Kiao-tcheou, Leang Nan-ti 梁難敵, envoya un délégué avec Yun-ki (Cf. I-TSING, traduction Ed. CHAVANNES, n° 26), disciple de Houei-ning, en les chargeant d'une requête pour présenter le livre à la Cour. La troisième année, qui était l'année Ou-yin (678 A. D.), un çramaṇa du temple de Ta-ts'eu-ngan 大慈恩寺 (c'est le temple que Hiuen-tchoang a illustré par son séjour), Ling-houei 靈會, adressa à l'héritier présomptif une requête pour qu'on répandît cet ouvrage. C'est parce que personne plus que Yun-ki n'avait pris à cœur le service de son maître, que celui-ci lui ordonna de présenter le livre sacré et de propager la conversion. C'est pourquoi il ne put accompagner son maître de son ombre et aller dans les pays d'Occident » (cf. *Les Religieux éminents*, trad. Ed. CHAVANNES, p. 60, n. 4).

On voit par là les rapports établis entre les nations qui constituent le monde bouddhique de l'époque des T'ang et que le Tonkin fut un intermédiaire entre l'Inde et la Chine.

Enfin l'auteur n'a pas mentionné les sources annamites pourtant essentielles. En étudiant le *Đại Việt thông-sử* 大越通史 de Lê-quí-Đôn 黎貴惇 (1),

---

(1) Sur cet ouvrage, M. P. Pelliot donne dans l'introduction de son article intitulé *Première Etude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam* (paru dans le *BEFEO.*, t. IV, pp. 617-671) la note suivante : [Cet ouvrage,] « conçu sur le plan de l'histoire

érudit éminent du XVIII[e] siècle et le *Lịch-triều hiến-chương loại-chí* 歷朝憲章類誌 de Phan-huy-Chú 潘輝注 (1), historien remarquable du XIX[e] siècle, nous avons trouvé des chapitres consacrés à la littérature et à la bibliographie des auteurs annamites. Dans ces chapitres sont mentionnés les ouvrages suivants relatifs à l'histoire du bouddhisme en Annam : *Nam-tôn-pháp-đồ* 南宗法圖 (description chronologique de la Loi de la secte du Sud [Annam]), un volume, écrit par le bonze Thường-chiếu 常照, précédé d'une préface de Lương-thế-Vinh 梁世榮 ; *Thiền-uyển-tập-anh* 禪苑集英 (Les religieux éminents des sectes de l'Ecole du Dhyāna), un volume, écrit par un auteur de la période des Trần (1225-1409), où il est question des religieux depuis les T'ang (618-906) jusqu'aux Trần en passant par les dynasties des Đinh (970-979) et des Lê (980-1008).

Phan-huy-Chú ajoute encore un autre ouvrage accompagné d'une note très claire : *Nam-minh-thiền-lục* (Histoire de l'Ecole du Dhyāna au pays du Sud [Annam]) ; l'auteur, d'ailleurs inconnu, donne des biographies détaillées des bonzes de toutes les dynasties annamites.

A ces ouvrages qui sont restés jusqu'ici introuvables, nous pouvons ajouter : le *Tam-giáo nhất-nguyên thuyết* 三教一源說 et le *Tam-giáo thông-khảo* 三教通考 que l'Ecole Française d'Extrême-Orient a signalés dans un des comptes rendus de son *Bulletin* (t. XX, p. 247) en soulignant : « Indispensables pour l'étude... et plus spécialement du bouddhisme en Annam » ; — le *Đại Nam thiền-uyển chuyền đăng-lục* 大南禪苑傳燈錄, un volume d'un auteur inconnu, édité par le bonze Phúc-điền 福田和尚 ; les planches sont conservées à la pagode Tiêu-sơn (Bắc-ninh) ; — le *Ngự-chế thiền-uyển thông-yếu kế đăng-lục* 御製禪苑統要繼燈錄, trois volumes, écrits par le bonze Như-sơn 如山 de la pagode Hồng-phúc (Hanoi) et précédés d'une préface de l'auteur ; les planches sont conservées à la pagode Nguyệt-quang (près de Haiphong). Ces deux ouvrages sont conservés à la bibliothèque de l'Ecole Française ; le premier porte le n° A. 1782 et le second A. C. 158.

Nous ne pousserons pas plus loin cette critique. Le sujet mérite d'être repris dans une étude plus complète.

TRẦN-VĂN-GIÁP.

TRẦN TRỌNG-KIM. — 儒教 *Nho-giáo. La doctrine des lettrés.* T. I. — Hanoi, Ed. du Trung-bắc tân-văn, 1930. In-8° de III-345 p.

Dans sa préface, l'auteur sacrifie à la mode de tirer en parallèle le plus de noms de philosophes étrangers possible. Mais à cela près, sagement limité à la préface, son livre est une honnête exposition du confucianisme classique, je veux dire d'après

---

des Song, devait comprendre un *Nghệ-văn chí* 藝文志 « tableau de la littérature ». Malheureusement le *Đại Việt thông-sử* n'existe plus à Huê que par fragments, et dans ces fragments ne se trouve aucune des monographies, etc... ». Nous avons eu la bonne fortune de découvrir ce chapitre « de la littérature », copié et conservé à la Bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Hanoi.

(1) Cf. *BEFEO.*, t. IV, p. 657, n° 98.

Tchou Hi. Le premier chapitre présente un rapide coup d'œil sur l'antiquité chinoise et l'origine traditionnelle des lettrés. Le deuxième esquisse une période Tch'ouen-ts'ieou et la vie de Confucius. Les deux suivants exposent la doctrine : dans l'un, l'auteur caractérise ce qu'il appelle la partie *spéculative* (*quan-niệm về trời và người*, « conception du ciel et de l'homme ») à l'aide de citations, empruntées principalement à la seconde glose du *Yi king* (*Hi ts'eu*, B 繫辭. 下) et au *Tchong yong*, et appliquées à définir les notions de *t'ai-ki* 太極, de *pien-hoa* 變化, de *tchong* 中, de *cheng* 生, de *jen* 仁, de *t'ien ming* 天命, de *kouei* et de *chen* 鬼神, de *king* et de *tch'eng* 敬誠, de *cheng* et de *sseu* 生死 ; dans l'autre, il en expose la partie pratique en expliquant de la même manière, à l'aide surtout du *Louen yu*, les notions de *kiun tseu* 君子 et de *siao jen* 小人, d'études, *hio wen* 學問, de morale personnelle, *sieou chen* 修身, *tch'ou ki* 處己, et sociale, *tsie wou* 接物, *po ngai* 博愛, de rites, de musique, de gouvernement. Le chapitre V traite des six *king* 六經, « les livres de Confucius », *những sách của Khổng Phu-tử* ; le court chapitre VI, de ses disciples ; le chapitre VII, des écoles confucéennes, *các học-phái của Nho-giáo* (p. 264, une citation intéressante du *Han Fei tseu*, l. XIX, § 50, 顯學 : 自孔子之死也 ... ; p. 275-6, reproduction du court texte classique du *Ta hio*). Le chapitre VIII et dernier de ce premier volume est consacré à Mencius, sa vie, sa morale, sa politique, et ses attaques contre Yang Tchou et Mei Ti. Le jugement de M. T. sur le confucianisme se trouve p. 236-7 : *Nói rút lại, đạo của Khổng Phu-tử là đạo trung-dung, tuy không huyền-diệu, siêu-việt như đạo Lão, đạo Phật, nhưng cũng cao-minh lắm, mà lại rất thích-hợp với chân-lý, thật là cái đạo xử-thế rất hay, rất phải, ai theo cũng được và thi-hành ra đời nào cũng được*, « En somme, la doctrine de Confucius est celle du juste milieu (中庸). Moins profonde et sublime que celle de Lao tseu ou du Buddha, elle est pourtant noble et pure, éminemment conforme à la raison droite ; c'est vraiment une éthique très belle, très logique, à la portée de tous et praticable dans tous les siècles ». Cet ouvrage sans nouveauté a le mérite de fournir un bon exposé élémentaire en annamite vulgaire. Son analyse de mots-types, par le fait que les principales propositions de la philosophie confucéenne sont reproduites en caractères chinois, transcrites en sino-annamite, traduites enfin et expliquées en annamite, forme une sorte de vocabulaire comparatif qui n'est pas sans utilité [1].

E. Gaspardone.

Kuroita Katsumi 黒板勝美. — *Ankoruwatto sekichū kibun ni tsuite* アンコルワット石柱記文について [*A propos de l'inscription de la colonne de pierre d'Aṅkor Vat*], in *Shigaku-zasshi* 史學雜誌, t. XLI, n° 8 (août 1930), p. 974-976, et hors-texte p. 893.

L'inscription dont il s'agit se trouve à Aṅkor, à l'angle S.-O. de la galerie coupant du nord au sud la terrasse centrale du temple. Elle s'élève à une hauteur

[1] Quelques fautes d'impression : *u* pour *n*, et inversement, *passim* ; *y* pour *g*, p. 264, etc.

d'environ 2 m. 75 et consiste en douze lignes à l'encre de Chine, que leur longue exposition au plein air a rendues d'un déchiffrement difficile. Elle a été signalée par un journaliste japonais, dont la lecture a été reproduite dans la chronique du *BEFEO.*, XXVII, p. 516. Le prof. Kuroita la visita en août 1927, au cours d'une mission en Indochine, et s'en occupa à son tour, notamment dans une conférence publiée dans le recueil de la Société Keimei, sous le titre de *Nanyō ni okeru Nihon kankei shiryō iseki ni tsuite* 南洋に於ける日本關係史料遺蹟に就いて [*Documents et monuments des pays du Sud sur le Japon*] (1). Une photographie de l'E. F. E.-O. due à M. Marchal, conservateur d'Aṅkor, en révélant certaines particularités des caractères devenues imperceptibles sur l'original, a permis à M. K. d'en publier dans son article la lecture suivante :

1 寛永九年正月ニ初而此所来ル．生國日本

2 肥州之住人藤原之朝臣森本右近太夫

3 一房御堂ヲ心ニ為．千里之海上ヲ渡．一念

4 之儀ヲ念．生々世々娑婆壽世之思ヲ清者也

5 為 其ヒ佛ヲ四體立奉物也

6 攝州北西池田之住人森本儀太夫

7 右實名一吉．善魂道仙士為ニ娑婆一ニ

8 是ヲ書物也

9 尾州之國名谷之都後室其

10 老母者明信大姉為ニ後世一ニ是

11 書物也

12 寛永九年正月七日

Cette inscription, où quelques expressions sont obscures ou incorrectes, nous apprend que son auteur, Morimoto 森本, avait comme nom personnel (*jitsumyo* 實名) Kazufusa 一房 et comme appellation Ukondaiyu 右近太夫 (l. 2-3). Il appartenait aux *asomi* 朝臣 (*kabane*) des Fujiwara, et il se déclare originaire du Shisū 肥州 (Hizen ?) (l. 2). Arrivé à Aṅkor (qui n'est point nommé) pour la première fois le premier mois de la 9e année *kan-ei* (1632) (l. 1), il fit une

(1) *Keimeikai kōen shū* 啓明會講演集, no 27, 22 déc. 1928, p. 3-38 (le texte de l'inscription est donné p. 31).

offrande de quatre statues bouddhiques (l. 5) pour l'*upakāra* présent de son père, Morimoto, nom personnel Kazuyoshi 一吉, appellations Gidaiyū 儀太夫 et Zenkondōsenshi 善魂道仙士, originaire d'Ikeda 池田, au Sesshū 攝州 (Settsu) (l. 6-8), et la *bodhi* posthume de sa mère, appelée Myōshintaishi 明信大姉, originaire de la ville de Naya 名谷, au Bishū 尾州 (Owari) (l. 9-11).

Voici maintenant le commentaire du prof. Kuroita. Le caractère 七 de la 12e ligne semble une correction postérieure sur un primitif 廿 (七 et 月, qui le précède, étant d'un type plus gros que le reste). Le Naya de la ligne 9 désigne Nagoya. Morimoto Gidaiyū, au service de Katō Kiyomasa 加藤清正, est connu par ses exploits pendant la guerre de Corée (1592 s.). Son fils quitta les Katō pour servir chez les Matsura 松浦. Son écrit étant de cinq mois antérieur à la date de la destitution des Katō, Morimoto Kazufusa a dû s'embarquer l'année précédente, 8e de *kan-ei*. Le but de cet écrit est la commémoration de son offrande, faite le 7 du 1er mois de la 9e année *kan-ei* (1632). Le *Kasshiyawa* 甲子夜話, vaste recueil hétéroclite composé par Matsura Kiyoshi 松浦清 (1760-1841), mentionne dans son livre XXI le voyage que Morimoto Kazufusa racontait avoir accompli en Chine, puis aux Indes, où il aurait fait l'ascension du mont Daṇḍaka 檀特山, vu le Jetavana 祇園精舎, et rapporté de ce temple un plan dont la copie aurait été transmise par un de ses descendants, en service chez les Matsura. Il n'est pas évident, observe le prof. K., que ce plan ait été transmis à Hirado, résidence des Matsura. Et il remarque encore que les données du *Kasshiyawa* et celles des légendes accompagnant la copie du faux Jetavana conservé au Shōkōkan de Mito (1) présentent entre elles d'intéressantes ressemblances.

En terminant, le prof. K. reproduit, sous réserve, la nouvelle que M. Shiyoda 鹽田, de Saigon, a récemment découvert sur la face opposée de la même colonne trois lignes commençant toutes également par les mots : *Nihon Shishū* 日本肥州, mais dont la première seule, où l'on dit avoir lu ensuite : *Honchaya Kaemon* 本茶屋嘉右衛門, a pu être, d'après la dite nouvelle, entièrement déchiffrée.

E. Gaspardone.

Chine.

Marcel Granet. — *La civilisation chinoise. La vie publique et la vie privée.* Avec cinq cartes et deux figures dans le texte et dix planches hors-texte, plus un index. (L'évolution de l'humanité, XXV). — Paris, Renaissance du livre, 1929, in-8° de XXI-523 p. Prix : 30 fr.

Moins de deux ans après *La Chine antique* (2) de M. Henri Maspero, M. G. publie le premier volume d'un nouveau manuel de l'antiquité chinoise. Conçu dans un esprit tout différent, et fondé aussi sur une étude attentive et sévère, longuement

(1) Cf. N. Peri, *Un plan japonais d'Aṅkor Vat*, *BEFEO.*, XXIII, p. 119-126, avec une planche h.-t.

(2) Sur ce livre, *BEFEO.*, XXVIII, 530 s.

exercée par la monographie et l'enseignement, ce livre, sans faire double emploi avec le premier (il en est même théoriquement une sorte de réplique), provoque autant d'intérêt et rendra autant de services.

Il s'achève avec les Han et se divise en deux parties : l'histoire politique, la société chinoise. Un second volume, consacré à l'histoire des idées, doit compléter l'ouvrage.

Dans la première partie, en face des données qu'il ne pouvait employer toutes sans mêler la légende à l'histoire et qu'il ne pouvait trier sans s'exposer à des choix et des coupures également arbitraires, l'auteur s'est décidé à résumer en un livre l'histoire telle que l'a faite la tradition chinoise et à esquisser dans un autre livre, après quelques mots de méthode, les traits généraux d'une représentation moderne de cette histoire. A son tour, la matière de la deuxième partie a été distribuée logiquement en quatre livres dans lesquels sont étudiés successivement le peuple des campagnes, la fondation des chefferies, la ville seigneuriale et la société au début de l'ère impériale ; cette disposition bien ordonnée met de la clarté dans la confusion des données chinoises. Ayant à exposer des institutions où il n'apercevait de certitude ni dans l'évolution ni dans la chronologie, M. G. y a procédé par études de milieux.

La première partie est surtout critique. La deuxième est surtout constructive : c'est là que l'auteur a mis le plus de lui-même ; c'est une synthèse dont une contre-partie analytique se trouve dans *Fêtes et chansons* et *Danses et légendes*. Ce qui n'était dans ces livres que discussion, et ce qui n'y était qu'à l'état latent sous la longue et patiente citation des documents, apparaît ici dégagé de leur fatras qui masquait le caractère constructif de ces recherches et permet d'en mesurer, d'après l'auteur, les tendances générales et l'aboutissement actuel.

De cet aboutissement, nous dirons tout de suite qu'il constitue un enrichissement de nos connaissances par l'explication qu'il apporte de certains faits et la découverte d'ordres de faits contenue dans cette explication. C'est ainsi que, sur la famille, sur les fêtes paysannes, sur les rivalités de prestige, et sur plusieurs autres points capitaux, nous devons à M. G. et des faits et des interprétations de faits qui appartiennent déjà à l'histoire ou dont l'histoire ne peut plus ne pas tenir compte. Que M. G. ait entrepris de pénétrer dans un domaine dont la connaissance semble désespérée, à l'aide de postulats et d'hypothèses nouveaux surtout en sinologie, cela ne scandalisera que les érudits trop satisfaits des cadres consacrés, et M. G., appliquant avec adresse et prudence une méthode qui s'est révélée productive et féconde, est certes fondé à affirmer les droits de la sociologie en histoire (1) Comme la philologie, la sociologie doit devenir là un instrument d'investigation légitime. Est-ce à dire que la suspicion qui pèse encore sur les travaux de l'école sociologique permette en réaction, de nier la portée, la valeur fondamentale de l'histoire (2) ? La critique philologique que l'on contre-attaque porte plus sur les principes discutables de la sociologie que sur les résultats solides déjà acquis à partir de ces principes. La

(1) Notamment in *Danses et légendes de la Chine ancienne*, 1926, p. 58-59.

(2) Voir surtout *Danses et légendes*, p. 1 : « L'histoire a passé là ... » ; p. 3 : « Pour imaginer cette révolution..., un historien a toutes ses aises... » ; p. 37 : « ...ces suites de faits singuliers, hypothétiques et abstraits qui forment une histoire », etc. ; cp. la démonstration des p. 194 s. Ces formules sont assez surprenantes. On n'en trouve pas d'aussi extrêmes dans *La civilisation chinoise*.

critique sociologique, qui existe aussi, et qui est valable aussi, n'exerce-t-elle pas une injustice en retour en imputant à l'histoire les abus de sa méthode ? Quand M. G., par exemple, illustre la faiblesse de thèses *historiques* possibles à base d'hypothèses (*Danses et légendes*, p. 3 s.), que dit-il à quoi la critique historique ne puisse en principe souscrire ? A-t-on éliminé la part des hypothèses *ingénieuses* (1) dans une explication pour laquelle la déficience des données est extrême quand on a montré que l'histoire n'évite ces hypothèses qu'en renonçant à tout expliquer ? En quoi la position de la sociologie diffère-t-elle en ce cas de celle de l'histoire (2) ? Leur opposition est peut-être d'esprit plus que de méthode (v. *infra*). Les deux disciplines ont également pour but la connaissance, d'après un même résidu de documents, d'un même groupe donné de phénomènes ; l'une et l'autre contribuent également, au degré près, à nous en rapprocher : il semble donc qu'il y ait entre elles concours effectif et dispute théorique. Nous voilà ramenés aux tendances générales.

Leur discussion exigerait un examen rigoureux auquel nous ne pouvons penser en ce moment. Elles constituent une application très assouplie et originale de la méthode durkheimienne à l'histoire chinoise ancienne. Elles sont à la fois critiques et constructives. Leur côté critique a lui-même une double face : purement négative quant à l'histoire philologique, négative et interprétative quant aux données chinoises.

A la vérité, M. G. ne laisse pas d'utiliser soigneusement, quand elles existent, les acquisitions de l'histoire philologique, ni même de la pratiquer partiellement (3) pour son propre compte ; car qu'est-ce que reproduire, comparer, analyser les différents extes relatifs à un objet pour en retrouver le procédé de composition et l'idée qu'elle a élaborée, sinon appliquer, d'une manière chez M. G. singulièrement alerte et neuve, la critique de témoignage et la critique d'évidence ? Mais M. G. nie que l'histoire ordinaire puisse conduire à une connaissance positive : « L'historien, écrit-il à propos de l'entrevue de Kia-kou 夾谷, ne voit qu'un fait, qu'il intitule fait historique, savoir : l'acte de Confucius. Les textes dont il dispose sont contradictoires ; ils sont remaniés : dans quel sens ? Il faut le décider avant de conclure. Prend-on la décision en vertu d'une théorie générale (consciente ou non) ? il y a postulat. Prend-on parti en considérant seulement les textes ? il y a pétition de principe. Evite-t-on la faute de ne pas voir dans le document une formule toute faite ? nul problème ne semble plus en jeu. » (*Danses et légendes*, p. 35-36). Prenons ces propositions telles quelles : l'impuissance que M. G. impute à l'histoire tient-elle bien à elle-même ? « Pour le moment, écrit-il encore, tout essai de précision géographique ou historique ne serait qu'une duperie, et, plus encore, tout essai de précision ethnographique. » (*Civilisation chinoise*, p. 163). Dates, rôle des individus, hasard dispa-

---

(1) Le mot est de M. G., *La civilisation chinoise*, p. 8 ; cp. *Danses et légendes*, p. 38 : « Voilà matière à une discussion ingénieuse ».

(2) *Danses et légendes*, p. 51 s. : « Je propose l'hypothèse que voici… ».

(3) M. G. en effet ne le fait pas toujours. Voir p. ex., in *Danses et légendes*, p. 42, n. 4, deux règles de pratique auxquelles je ne saurais souscrire : usage exclusif et systématique des éditions courantes (habitude qui valut jadis bien des mécomptes à Fustel de Coulanges), dédain des corrections de textes (les pratiquer n'empêche point de profiter de l'instruction des erreurs de graphie).

raissent de ce fait comme inconnaissables. Ce que M. G. entend ici, c'est seulement « définir un ensemble d'attitudes caractérisant le système social des Chinois de l'antiquité », « un choix de comportements caractéristiques » (*ibid.*, p. 4 et 8). Pour les données chinoises, il se refuse « à rien nier comme à rien accepter de la tradition orthodoxe » (p. 160).

Cet agnosticisme paraît dépasser le radicalisme qu'il reproche à la critique historique. Mais c'est pour sauver ce qu'elle sacrifie qu'il la sacrifie à son tour. L'histoire chinoise ancienne est fausse, parce que « tous les documents ont été remaniés et reconstruits par une critique érudite » (*ibid.*) ; mais un tableau général de la société chinoise ancienne est possible, parce que « les Chinois, quand ils bâtissent ou rebâtissent systématiquement leur histoire, ne pensent et ne s'expriment qu'à l'aide de formules consacrées et dans le cadre de rubriques traditionnelles. Rubriques et formules, à la condition de les détacher d'abord du système, constituent des données positives. » (*ibid.* et p. 161). Toutefois ces données positives n'ont de sens qu'intégrées dans un système nouveau : car qu'est-ce autrement que le classement de M. G. ? La tâche du sociologue historien est selon lui de classer ces fragments achroniques, puis les milieux sociaux auxquels il est possible de les rapporter (1). Il est certain que la valeur de ce classement comme du système qu'il implique dépend des opérations préliminaires de critique externe et interne qui constituent précisément la philologie ; il est évident que les documents anciens, quoique limités en nombre, sont encore loin d'avoir tous été soumis à cette analyse préalable et qu'une bonne part des témoignages se trouvent dès lors mis en question. L'hypothèse, chassée par la porte de la chronologie et des faits particuliers, revient ainsi par la fenêtre de l'intemporel et des faits schématiques. M. G. l'admet, et reconnaît le subjectif et l'extérieur des conclusions où l'on peut arriver aujourd'hui, sinon toujours (cp. p. 8 et 163). N'a-t-on pas droit de croire, en conséquence, que ces sœurs ennemies que sont actuellement la philologie et la sociologie, avec des moyens différents et face à de mêmes obstacles, travaillent à la même fin, qui est de servir l'histoire ? (2)

E. Gaspardone.

Robert Gauthiot et Paul Pelliot, avec la collaboration d'Emile Benveniste. — *Le Sūtra des causes et des effets du bien et du mal*, édité et traduit d'après les textes sogdien, chinois et tibétains (Mission Pelliot en Asie Centrale, série in-4°, II). — Paris, P. Geuthner. Tome I. Fac-simile des textes sogdien et chinois, 1920, 4 p., 52 pl. ; tome II, Transcription, traduction, commentaire et index, 1er fasc., 1926, XI-66 p., 2e fasc., 1928, p. 67-102.

Le texte sogdien de ce sūtra a été découvert en 1908 par M. Pelliot à Touen-houang et signalé par lui en 1911 dans les *Mélanges d'indianisme* offerts à M. S. Lévi, p.

(1) Cp. *Danses et légendes*, p. 33-34, 39-53.

(2) M. G., *ibid.*, p. 36, dit bien, au dernier membre de phrase près : « Ainsi, dans la mesure où elle juge utile et possible d'établir un fait singulier, l'analyse sociologique vient aider la critique historique — impuissante sans son secours. »

329-331. Il occupe un rouleau manuscrit de 577 lignes, sur papier chinois, actuellement à la Bibliothèque Nationale (Mss. Pelliot 3515), reproduit en fac-similé pl. I-XLIV du tome I. Il a été déchiffré et traduit par Gauthiot, aidé de la version chinoise traduite par M. P. L'œuvre laissée inachevée par Gauthiot a été revue par M. A. Meillet, puis par M. E. Benveniste, qui de plus a mis au point le glossaire et ajouté des notes (t. II, p. 31-32). A une époque où l'étude du sogdien était à peine amorcée, ce sūtra apportait un vocabulaire d'environ mille mots, désignant un bon nombre d'animaux ou d'objets usuels, et pour la moitié inconnus encore. Quoiqu'apocryphe, il est le plus long texte sogdien bouddhique après le *Vessantara-jātaka*.

C'est le titre chinois, *Chan ngo yin kouo king* 善惡因果經, porté par le manuscrit sogdien, qui permit à M. P. de l'identifier avec le sūtra de même titre contenu dans le *Supplément* de Kyōto, 1er *t'ao*, 1re *tsi*, fasc. IV, fol. 349b-352b (fac-similé, pl. XLVI-LII), ainsi que dans deux autres manuscrits de Touen-houang (Bibl. Nat., mss. Pelliot 2922 et British Museum, mss. S[tein] 714, ch. 1607), (4 p. en fac-similé pl. XLV). Il manque dans le *Tripiṭaka* dit de Tōkyō et dans le *Taishō Issaikyō*. Le *Kanjur* en possède deux traductions tibétaines anciennes (cf. l'introduction de M. P., t. II, p. IX-X), dont un colophon prétend remonter à un original hindou. L'original est au contraire chinois d'après M. P., qui se fonde sur le fait que cinq noms communs du texte semblent bien des traductions sogdiennes du chinois. Les versions chinoise, sogdienne et tibétaines présentent quelques divergences, et la chinoise a un petit nombre de noms d'animaux ou d'insectes non déchiffrés et quelques graphies aberrantes ou vulgaires (commentaire, t. II, p. 46-66). Certaines difficultés du texte chinois ont été l'occasion, entre MM. P. et von Zach, d'une polémique sur laquelle nous ne pouvons ici que renvoyer au *T'oung pao*, XXVI (1929), p. 367 s.

Ce sūtra en un chapitre, sans particularité remarquable, est une œuvre populaire qui a été assez répandue en Asie Centrale ; signalé dès 695, il l'est de nouveau en 720, et le ms. sogdien date peut-être du VIIIe siècle.

E. GASPARDONE.

Bernard KARLGREN. — *On the authenticity and nature of the Tso chuan.* (Göteborgs högskolas årsskrift, XXXII, 3). — Göteborg, Wettergren & Kerbers förlag, 1926, in-8°, 65 p. Prix : 7 c.

ID. — *The authenticity of ancient Chinese texts*, reprinted from *The Bulletin of the Museum of Far Eastern antiquities*, n° 1, Stockholm, 1929, p. 165-183.

Il n'est pas de livre ni d'article de M. K. qui ne marque un pas en avant ou ne pose quelque problème important dans la difficile étude de la linguistique et de la lexicographie chinoises. Les deux opuscules ci-dessus abordent l'un et l'autre la

question de l'authenticité des anciens textes et de leur critique ; ils sont de plus liés en ce que le premier est la démonstration d'un critère positif d'authenticité que le second défend contre les objections qui lui ont été faites, tout en élargissant la discussion par l'examen de neuf autres critères usuels en Chine, tous négatifs, et dont M. K. demande la révision.

La première étude répond aux deux questions, résolues affirmativement par la tradition chinoise : le *Tso tchouan* est-il antérieur à 213 *a. C.* ? — est-il une œuvre confucéenne originaire de Lou ? M. K., comme M. Granet, amené par des voies indépendantes à se défier de la critique chinoise, se range du côté de la tradition sur la première question (1[re] partie, p. 3-30) et propose sur la seconde une solution nouvelle par une analyse grammaticale qui est aussi, ainsi qu'il le souligne, le premier essai d'éclairer par ce moyen la nature et la parenté des classiques chinois entre eux. A l'aide de quelques pronoms et de quelques particules (若 et 如 ; 於 et 于 ; 吾, 我 et 予 ; 斯 (then, thereupon) et 斯 (this) ; 乎 (préposition), 與 (finale interrogative) et 反 = 與, il prouve que le *Tso tchouan* ne ressemble à aucun autre ancien monument connu, en particulier, ceux du pays de Lou (*Louen yu*, *Mencius*, parties du *Li ki*), et que cela révèle l'existence, dans la Chine ancienne, de dialectes caractérisés par des systèmes grammaticaux différents (2[e] partie, p. 31-65).

A cette théorie des dialectes, MM. A. Forke (*Orientalische Literaturzeitung*, 1928, p. 514 s.) et H. Maspero (*J. A.*, 1928, p. 159 s.) ayant opposé une théorie des styles, cela a fourni à M. K. l'occasion de précisions qui occupent la dernière moitié de sa seconde étude (p. 176 s. ; cp. la n. de la p. 172). Il y démontre l'absurdité des conséquences d'une théorie qui attribue une valeur de style à des pronoms et à des particules. L'exposé ne manque pas d'*humour* et la condamnation de M. K. paraît s'imposer si l'on restreint à ces deux éléments la théorie des styles. Mais un style comprend un vocabulaire et surtout une syntaxe, où pronoms et particules en tant que tels perdent beaucoup de leur importance et peuvent être déterminés par l'usage de certains tours exclusifs de certains autres. De même, quand M. K. entreprend d'examiner s'il existe une langue spéciale à la philosophie (p. 179 s.), on est frappé de la justesse de ses remarques sur trois mots : 斯, 邪 (finale interr.) et 與 (id.), mais on ne peut guère conclure là-dessus avec lui : « So there was no "philosophical language" ».

Quoi qu'il en soit, la critique de M. K., saine, vigoureuse, riche de suggestions, illumine des points de détail, découvre des perspectives, oblige à voir les problèmes et à s'en occuper. Ses présomptions que même à l'époque des Han la langue écrite n'était pas encore très éloignée de la langue parlée, qu'au contraire le vocabulaire et la prononciation, comme la grammaire, sous leurs anomalies apparentes et dans leurs différences plus ou moins probables, trahissent un état de fait explicable seulement par l'existence de dialectes, ses présomptions, aujourd'hui à peine soutenues par quelques exemples, d'ailleurs bien choisis, annoncent au moins des recherches fondamentales qu'elles ont déjà le mérite d'avoir amorcées. Rien ne servira mieux à montrer l'étroite corrélation de la linguistique et de la philologie. Le point de départ et le principe en aura été le critère positif que M. K. formule ainsi : « Le système grammatical d'un texte présente certaines particularités auxquelles il doit son caractère propre et qui ne peuvent avoir été imaginées ni imitées par un faussaire postérieur ; donc le texte est authentique » (p. 176).

Le début de l'article du *Bull. of the Mus.* traite des neuf critères négatifs dégagés par M. K. des travaux de l'érudition chinoise : 1. Les données historiques du texte en fixent le *terminus ante quem non* ; — 2. Les citations contenues dans les livres anciens (Han ou Six dynasties) d'un texte des Tcheou ne se trouvent pas dans sa version moderne ; — 3. Le contenu de l'ouvrage est *futile et vulgaire* 淺陋 ; — 4. Le style n'en semble pas ancien ; — 5. Les données des éditeurs et commentateurs postérieurs *sur l'auteur* sont fausses ; — 6. L'histoire de la transmission du texte provenant de sources différentes a des lacunes telles qu'elles font soupçonner un faux ; — 7. Le nombre des divisions varie suivant les sources anciennes, notamment les catalogues ; — 8 Le texte examiné en cite un autre, apocryphe ; — 9. Il est fait de passages qui se retrouvent dans des œuvres anciennes et d'autres qui ne s'y retrouvent pas, ce qui conduit à le suspecter comme une sorte de compilation tardive avec addition de matière apocryphe. M. K. rejette comme sans valeur 3, 4 et 5, qui n'ont en effet que l'intérêt de refléter certaines habitudes d'esprit très anciennes qui ont pesé d'un grand poids sur le sort de toute la littérature chinoise. Il reconnaît 1, 2, 6 pour des critères de premier ordre, à la condition de les manier avec précaution : 1 et 6 ne condamnent un texte que s'ils sont applicables à plusieurs passages de ce texte, s'ils ne portent que sur un seul cas, ils ne valent que pour lui seul, qui peut être le fait d'une interpolation ; 2 ne vaut que si l'on est en présence d'un ouvrage entier, les citations anciennes pouvant provenir de passages perdus. Enfin 7, 8 et 9 sont dangereux et rarement probants par eux-mêmes : 7 est fragile, 8 se réfute en inversant ses termes (si un texte A cite ou contient un passage en commun avec un pseudo-B, pourquoi ne serait-ce pas le faussaire de pseudo-B qui se serait servi de l'authentique A ?), 9 n'est évident qu'en cas d'emprunt manifeste ou de paraphrase.

La critique lucide de M. K. fait naître le sentiment du danger de la démonstration filiforme. Soutenues d'autres preuves, l'exclusion de 4 et 5 peut à la rigueur passer pour contestable : ces critères douteux peuvent confirmer les conclusions de critères plus sûrs. 1, 2 et 6 à ce point de vue ne diffèrent de 4 et 5 que par le fait que ces autres preuves, ils se les administrent eux-mêmes. 7, 8 et 9, offrant l'état intermédiaire entre critères sûrs et critères douteux, sont peut-être ceux où cette sanction de la concordance est la plus nécessaire : suffira-t-il, pour prouver l'inefficacité de 7, de trouver un accord entre le texte dont l'authenticité est en question et sa préface ? dans quelle mesure 8 est-il appliqué strictement et, partant, affecté par la réversion de M. K. ? la paraphrase qui étayera 9 ne tombe-t-elle pas dans le cas de 4 ? et ne tiendra-t-on pas compte, pour 9 et pour 7, des corrections éventuelles de scribes et d'éditeurs *intelligents* ? L'exemple que M. K. (p. 172-4) essaie de tirer pour ces trois derniers critères en réfutant l'emploi que M. H. Maspero en aurait fait pour condamner le *Kouan tseu* (*Chine antique*, p. 585) montre surtout, à notre sens, que dans la pratique ils ne vont plus guère isolément, ne se rencontrent pas toujours à l'état pur et sont de maniement assez subtil. En tous cas, M. K., après avoir réussi à isoler ces neuf critères, atteint pleinement son but, qui était de marquer la nécessité d'une étude complète des textes incriminés et d'un contrôle de la critique.

E. Gaspardone.

Lieou Fou 劉復 et Li Kia-jouei 李家瑞. — *Song Yuan yi-lai sou-tseu pou* 宋元以來俗字譜 [*Table des caractères vulgaires depuis les Song et les Yuan*]. (Publications du Séminaire d'histoire et de linguistique de l'Institut national central 國立中央研究院歷史語言研究所, III). — Changhai et Pei-p'ing, 1930, in-4° de 6-8-12-137 p. Prix : 2d., 20.

Cette table, composée l'an dernier, est tirée de douze ouvrages populaires allant des *Femmes illustres de l'antiquité, Kou lie niu tchouan* 古列女傳, à l'*Histoire anecdotique du Ling-nan, Ling-nan yi che* 嶺南逸史, d'après huit exemplaires Song, Yuan, Ming et Ts'ing et quatre reproductions d'exemplaires conservés au Japon. Leur premier feuillet est reproduit en fac-similé après la préface et l'index. Environ treize cents caractères-rubriques, dans un ordre un peu décevant, car il n'observe qu'à demi celui des 214 clés, forment la table principale (p. 1-114), où les caractères vulgaires sont rangés ensuite par ouvrage, sur plusieurs lignes dans le cas, peu fréquent, de variantes pour la même rubrique et le même ouvrage (ainsi, p. 63 : 籠, 讔, 篧, 諂). Une table par nombre de traits (p. 115-137) comprend les classements douteux des caractères vulgaires déjà enregistrés ou non. Les recherches sur l'écriture, avec les Tch'en Ta-ts'i 陳大齊, les Ts'ien Hiuan-t'ong 錢玄同, les Lou Fei-k'ouei 陸費逵, etc., depuis une dizaine d'années connaissent en Chine une certaine faveur. Les caractères aberrants, *pie-tseu* 別字, des Six dynasties ont commencé tôt à être étudiés. Le *Tchong-kouo Ta ts'eu-tien pien-tsouan tch'ou* 中國大辭典編纂處, bureau de préparation du dictionnaire, recueille aujourd'hui ceux des T'ang. M. Lieou Fou annonce pour son compte un *Kin sou-tseu* 今俗字 embrassant les caractères vulgaires des petites chansons 小唱 à partir des années *t'ong-tche* (1862 s.). Il a tenu à informer le monde, dans sa préface, de tout le mal qu'il s'est donné pour constituer sa petite compilation.

E. Gaspardone.

(Fondation Ôtani et Wada) 法寶義林 *Hōbōgirin*. Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises, publié sous le haut patronage de l'Académie impériale du Japon et sous la direction de Sylvain Lévi et J. Takakusu. Rédacteur en chef, Paul Demiéville. Premier fascicule : *A-Bombai*. Maison franco-japonaise, Tôkyô, 1929, in-8° de vi-96-xvi pages. Prix : 6 yen.

Répondant à un vœu exprimé depuis plusieurs années par l'ensemble des Sociétés asiatiques et à un besoin évident des études orientales, le premier dictionnaire encyclopédique européen du Bouddhisme est né de la plus heureuse collaboration franco-japonaise. Synthèse partielle et mise au point des principaux dictionnaires japonais du bouddhisme, le *Hōbōgirin* présente aussi un premier dépouillement du Canon chinois, source des dictionnaires japonais à laquelle les auteurs se sont imposé le méritoire effort de remonter sans cesse. On sait à quel point la bouddhologie est tributaire de la sinologie : autant au moins qu'aux sinologues, ce recueil très précieux

rendra des services aux indianistes qui s'occupent de bouddhisme et à l'historien des religions.

Une telle entreprise ne pouvait être menée à bien qu'en limitant dès l'abord son objet. Les auteurs ont choisi la partie doctrinale, « termes techniques » et « noms propres d'êtres surnaturels » comme étant « la partie la plus neuve et la plus difficile de l'œuvre ». C'est en dire à la fois l'importance, qui est fondamentale, et les bornes : l'histoire, la géographie et la bibliographie propres ont été écartées pour une deuxième partie éventuelle. L'iconographie, au contraire, a été soignée (cf. les art. *Amida*, *Ashuku*, *Aizemmyōō*, etc.) ; excellente auxiliaire pour la pénétration des symbolismes, elle est ici sainement fondée sur les textes et offre une belle preuve de sa dépendance des textes.

Les matériaux purement japonais ont beaucoup fourni. Toutes les illustrations en proviennent. Ils forment parfois toute l'iconographie d'un article (cf. *Bishamon*, p. 82). Ils contribuent à tous les articles, d'une façon souvent dominante (*Ajari*, *Ango*, *Batōkannon*, *Benzaiten*, *Bishamon*), et leur intérêt est indiscutable. La place du Japon dans le bouddhisme extrême-oriental, l'apport des savants japonais à la connaissance du bouddhisme, le lieu enfin et les conditions de la composition de ce dictionnaire, justifieraient assez, s'il en était besoin, une telle disposition. Les documents sanskrits, pâlis et tibétains, ainsi que quelques travaux européens ne sont utilisés (sauf en ce qui concerne les correspondances des noms, toujours données) qu'avec la plus extrême réserve (cf. *Bashi*, *Benzaiten*, *Bichū*).

Le classement est l'ordre alphabétique français de la prononciation japonaise des mots chinois. Il y a là, pour les lecteurs non familiers avec le japonais, un petit inconvénient que les index doivent réduire. Quelques noms sont à chercher non à leur ordre alphabétique, mais dans le corps d'un article relatif à un autre nom avec lequel ils ont du rapport (Abidarai, sous *Ashuku*, p. 40 ; rankōshō, sous *Ari*, p. 37) ; c'est aussi une affaire d'index. On comprend moins le renvoi d'un véritable article sur l'abhidharma à « une partie ultérieure du dictionnaire » (*Abidatsuma*, p. 6).

Les grands articles sont divisés en paragraphes commodes, indiquant successivement les diverses définitions, les interprétations du petit et du grand Véhicule, et quelquefois des sectes, les significations extérieures ou cachées, les termes composés, les catégories numériques, etc. On ne s'est point astreint, en ces rubriques, à une symétrie qui n'eût pu être que factice : l'économie d'un article reflète l'état de la recherche, sans peut-être marquer toujours nettement le point où elle s'est arrêtée. Un court aperçu général, au début de chacun de ces articles, a pour but de préparer le lecteur occidental à l'intelligence du reste, au moyen même d'un détour assez éloigné du bouddhisme (*Araya*, p. 35 a), et en évitant une systématisation dangereuse. De vrais petits traités originaux se trouvent sous les titres : *A*, *Amida*, *Ango*, *Araya*, *Ashura*, *Baramon*, *Batōkannon*, *Bimoshittara*, *Bishamon*. L'article *Ai* expose d'une manière frappante les transformations auxquelles les notions indiennes furent soumises en Chine sous la double influence du Mahāyāna et du génie indigène. *Bodai*, *Bombai* sont particulièrement développés et riches en données inédites. Dans l'ensemble, ce dictionnaire est une œuvre neuve. L'usage seul en fera apparaître les qualités et les défauts.

Les articles se réfèrent constamment à la magnifique édition du Tripiṭaka chinois

dite du *Taishō Issaikyō* 大正一切經 [1]. Un fascicule annexe, actuellement sous presse, et comprenant une série d'index, permettra de se reporter aux textes et de manier l'énorme corpus avec toute la commodité désirable. Malgré le dessein des auteurs (Suppl. au 1er fasc., p. XI), il est arrivé que des renvois soient restés insuffisamment précis : l'article *Araya* (p. 37 *a*) renvoie ainsi à un commentaire d'Yi-hing 一行, des T'ang, chap. II, lequel occupe 37 colonnes dans le *Taishō Issaikyō* (t. XXXIX), après avoir renvoyé en bloc à l'ouvrage commenté (t. XVIII), qui est le *Ta P'i-lou-tche-na tch'eng fo chen pien kia tch'e king* 大毘盧遮那成佛神變加持經, du même Yi-hing et de Chan-wou-wei 善無畏, et qui a sept livres. Le *Taishō Issaikyō* ayant adopté la pagination à l'européenne, il est souhaitable que la page au moins soit partout donnée dans les références, comme elle l'a été jusqu'ici çà et là par exception.

Une liste, qui sera complétée, des termes techniques, permet de retrouver rapidement les équivalents adoptés. Certains d'entre eux sont aussi heureux qu'ils pouvaient l'être : cp., p. 5 *a*, l'expression 卽事而眞, non relevée dans la liste, et rendue d'une manière à la fois ferme et littérale par « l'Immanence immédiate de la Vérité ». Peut-être la traduction de certains autres s'imposait-elle moins : gagne-t-on, par ex., à remplacer *dhyāna* par *extase*, *maitrī* par *bonté*, *lakṣaṇa* par *caractère*, *preta* par *trépassé* ? Les mots sanskrits, suffisamment répandus, avaient l'avantage de conserver aux notions qu'ils désignent leur spécificité complexe ; leur remplacement par des mots plus familiers a le défaut qu'ils entraînent avec eux un faisceau de suggestions propres à nous faire méconnaître la nature étrangère des termes qu'ils nous masqueront. Il semble qu'il faille quelquefois se résigner à ne point traduire. Ici cependant le caractère doctrinal du dictionnaire comme l'unité de la série terminologique ont logiquement entraîné la traduction même de termes déjà pleinement significatifs pour le lecteur occidental et partant en quelque sorte naturalisés. Aussi le tableau de ces équivalences servira-t-il encore à rappeler leur relativité. La difficulté de trouver des correspondants à des termes souvent mal définis, créés sur des plans de pensée inconnus à la nôtre, a été sans doute en partie atténuée par quelques bonnes traductions qui existent en Europe de traités sanskrits. Elles puisent largement et légitimement au vocabulaire scolastique.

---

(1) Exactement *Taishō shinshū Daijōkyō* 大正新修大藏經, publié sous la direction de MM. TAKAKUSU Junjirō 高楠順次郞 et WATANABE Kaigyoku 渡邊海旭, Société du *Taishō Issaikyō*, Tōkyō, 1924-1929, 55 vol. in-4°, suivis de deux volumes de *Tables*, *Showa Hōbō sōmokuroku* 昭和法寶總目錄, 2 vol. in-4°, même éditeur, Tōkyō, 1929, et d'un Supplément en 28 vol., dont 10 sont parus (juin 1930). — La même société a publié en mai 1930 un *Taishō shinshū Daijōkyō sōmokuroku* 大正新修大藏經總目錄, pet. in-8° de 11-213-67-29 p., index abrégé ne donnant que les titres, numérotés suivant le *Taishō Issaikyō*, le nombre des livres (卷), et les noms d'auteurs et traducteurs, avec une liste des collaborateurs du *Taishō Issaikyō* et des membres de la société. Cet index, non mis dans le commerce, contient surtout une suite à la table principale du t. I du *Showa Hōbō sōmokuroku*, c'est-à-dire, les nos 2185-3098, manquant dans cette dernière. P. 169 (n° 2455) et 173 (n° 2521), il signale deux ouvrages japonais, l'*Ajigishaku* 阿字義釋, en un livre, de Kakuban 覺鑁, et l'*Ajikanyōjinkūketsu* 阿字觀用心口決, également en un livre, de Jitsue 實惠 (784-847), à ajouter à la bibliographie de l'art. *A* (p. 1, col. 2).

Est-il besoin d'ajouter que les animateurs de ce grand ouvrage sont MM. Sylvain Lévi et Junjirō Takakusu ? A MM. Ōtani Sonyu 大谷尊由 et Wada Kyūzaemon 和田久左衛門 sont dus les fonds sans lesquels il n'aurait pas été fait. Enfin l'exécution de ce premier fascicule revient presque tout entière à l'admirable activité de M. Paul Demiéville, de la Maison Franco-Japonaise, et à ses collaborateurs japonais : MM. Wada, Akamatsu, Hasuzawa, Kuno, Narita et Yamada.

E. Gaspardone.

Japon.

Ishida Mosaku 石田茂作. — *Shakyō yori mitaru Narachō Bukkyō no kenkyū* 寫經より見たる奈良朝佛教の研究 [*Etude sur le bouddhisme de l'époque de Nara d'après les livres sacrés manuscrits*] (Tōyō bunko runso 東洋文庫論叢[1], vol. XI). Tōkyō, Tōyōbunko, 1930, in-8° de 5-254 p., avec 14 tableaux et 13 planches de fac-similés hors-textes ; suivi d'un *Narachō genzai Issaikyō sho mokuroku* 奈良朝現在一切經疏目錄 [*Catalogue des sūtra et des commentaires de l'époque de Nara*], 155 p. ; d'un index des titres, d'un index biographique et d'une table des prononciations, 55 p. ; et d'un sommaire en anglais par M. Harada Jiro, 25 p. En appendice, deux tableaux généraux : 1) *scriptoria* des livres sacrés 寫經所, 2) copistes 經師, correcteurs 校正 et *relieurs* 裝潢.

Cette importante publication est basée sur un dépouillement des documents originaux conservés au Shōsōin 正倉院, complété à l'aide des inventaires de temples (*shizai-chō* 資財帳) et des chroniques anciennes. La grande collection des archives de temples et des archives familiales connue sous le nom de *Komonjo*, ou *Dai Nihon Komonjo* 大日本古文書, ainsi que les vieux catalogues ont également servi, la première de façon constante, à fixer les dates des premiers manuscrits de tous les ouvrages mentionnés dans le *Catalogue*.

Cette étude directe a permis à M. I. de mettre en évidence et de décrire avec exactitude deux faits capitaux de l'histoire du bouddhisme japonais du VIII[e] siècle : l'un est l'importation des livres sacrés (I[re] partie), l'autre, l'organisation des copies centralisée au *Shakyōjo* 寫經所 de Nara (III[e] partie). L'histoire primitive des écoles ou sectes a été à son tour éclairée par la même investigation (II[e] partie).

C'est la première fois que le fait de l'importation des écritures bouddhiques à l'époque de Nara se trouve établi sur un examen particulier de ce qui en reste. Le résultat confirme la tradition. Commencé aux environs du VII[e] siècle, le flot de la littérature bouddhique atteignit son plus haut niveau durant la période *Tempyō* (729-748). Le *Tripiṭaka* d'alors eut, selon M. I., presque la grosseur du *Tripiṭaka* d'aujourd'hui. Le bouddhisme disposa d'environ dix mille volumes, parmi lesquels l'emportaient

(1) Sur cette collection, v. Pelliot, *Les Publications du Tōyō bunko*, *TP.*, XXVI, 1929, p. 357-366.

les *sūtra* mahāyānistes (2125 rouleaux) et les commentaires de *sūtra* (1790 r.) et d'*abhidharma* (1208 r.). L'existence de certains ouvrages signalés seulement dans les anciens catalogues se trouve mise hors de question et celle d'autres encore inconnus, révélée. Le nombre des livres sacrés ainsi obtenu dépasse celui fourni par la liste de la période chinoise précédente (713-742), le *K'ai-yuan che-kiao lou* 開元釋教錄. Suivant quelles proportions et par quels canaux cette introduction massive s'est-elle effectuée ? Pour s'en assurer, l'auteur compare la période étudiée aux périodes antérieures, d'après les commentaires de Shōtoku Taishi 聖德太子, le *Nihon shoki* 日本書紀 et les témoignages de l'épigraphie. Dix-huit ouvrages sont attestés pour l'époque d'Asuka 飛鳥 (593-628), onze pour la période *hakuhō* (673-86), plus quatre-vingt-onze douteux. La venue de Kanshin 鑑眞 en 754 est accompagnée de quarante-huit ouvrages. La même année, le retour de la mission japonaise à la Chine en ramène vingt-quatre. Telles sont les données textuelles. Elles prouvent l'importance des acquisitions de 754, mais ne rendent compte que d'une infime partie du canon bouddhique possédé par le Japon pendant la suprematie de Nara. Au moyen d'une douzaine de tables chronologiques, dressées par lui et ayant leur valeur propre, l'auteur a ingénieusement inféré l'existence de quatre autres introductions de traités et de commentaires en 735 [1] et en 750 ou 751, de Chine ; en *c.* 742 et 746 ou 747, de Corée. Il montre avec quelle rapidité les traductions et les commentaires chinois passaient au Japon (en cinq ou sept ans) ; il découvre que les vingt-quatre textes rapportés par la mission de 754 y étaient tous nouveaux, tandis que, de ceux apportés par Kanshin, dix-huit seulement y étaient encore inconnus ; et il conclut que les envois du Japon à la Chine suivaient un plan de recherche systématique dont le but était de ne laisser subsister aucune lacune. L'organisation est toutefois plus visible dans l'entreprise générale de copie, parallèle à l'extension des établissements bouddhiques dans le pays (création des temples provinciaux *kokubunji* 國分寺 et des *stūpa* à sept étages *shichiju no tō* 七重塔, 737 et 739), et destinée à les pourvoir de textes. Rien que pour Nara et ses environs, on trouve, outre les ateliers de copie privés ou dépendants des grands temples, trois bureaux centraux de copie : *shakyōjo* 寫經所, *shashojo* 寫疏所, et *shagokyōjo* 寫後經所, pratiquant la division du travail, munis d'un personnel nombreux et spécialisé, et dont l'activité, inaugurée en 729, arrive à son maximum entre 739 et 750 et commence dès lors son déclin. Le *Shōsōin* a livré là-dessus à M. I. tous les détails souhaitables.

Non moins nouveau et non moins suggestif est le tableau des différentes divisions du bouddhisme de Nara que l'auteur a su tirer des mêmes sources. Nous ne noterons ici que quelques points essentiels concernant les débuts des écoles. Le mot *shu* 宗, désignant l'*école* ou la *secte*, apparaît pour la première fois en 751, en remplacement partiel du mot *shu* 衆, attesté en 747, et désignant le *groupe*. En même temps que la date approximative du commencement des six sectes (Kegon 華嚴, Hosshō 法性, Sanron 三論, Ritsu 律, Kusha 俱舍, Jojitsu 成實), ce détail, d'après M. I., semble nous découvrir l'origine de la *secte* dans le *groupe* d'étude, lequel a d'ailleurs continué longtemps de coexister avec la secte. Celle-ci est organisée, possédant dans le temple des maîtres, une salle de réunion, une bibliothèque, un autel, mais, différence tranchée avec l'état actuel, ne possédant pas le temple, qui en abritait

---

[1] Sur cette ambassade, cp. Takakusu in *BEFEO.*, XXVIII, p. 7 s.

plusieurs. Les sectes subséquentes (Hokke 法華, Himitsu 秘密, Jōdo 淨土, Zen 禪, Nehan 涅槃, Jiron 地論, Shōron 攝論, Sankai 三階 et Inmyo 因明) émergent dès lors à cet état de groupes, et c'est là une autre découverte due aux documents du Shōsōin, expliquant par un autre détail caractéristique la naissance et le rapide succès des nouvelles sectes de l'époque de Heian. Loin d'être, comme on l'a cru, à un stade primitif, le bouddhisme paraît fortement enraciné dans le sol japonais à l'époque de Nara. Chacune de ces trois parties est traitée avec une étendue de lecture, une richesse d'information qui font du livre une contribution de premier ordre à l'histoire du Japon et à celle du bouddhisme.

E. Gaspardone.

Nobuhiro Matsumoto [松本信廣]. — *Le japonais et les langues austro-asiatiques*. Etude de vocabulaire comparé. (*Austro-asiatica*, documents et travaux publiés sous la direction de Jean Przyluski, t. I). — Paris, Geuthner, 1928, pet. in-4° de x-117 p.

Id. — *Recherches sur quelques thèmes de la mythologie japonaise*. (Même collection, t. II). — Paris, Geuthner, 1928, pet. in-4° de 133 p., 9 planches h.-t.

Voici le premier doctorat ès-lettres dont les thèses aient été consacrées au problème austroasiatique au moins autant qu'à la linguistique et à la religion du Japon. M. M., élève de M. Przyluski, inaugure avec elles la collection où celui-ci se propose de publier les résultats d'une enquête générale sur le domaine ainsi désigné, domaine mal délimité, peu connu, difficile à connaître, sur lequel les recherches de H. Kern, d'E. Kuhn, du P. W. Schmidt, de M. Przyluski lui-même et de M. P. Rivet ont réussi à attacher l'attention des savants.

L'étude linguistique comprend, outre l'introduction (p. 5-43) et les tables, un vocabulaire comparatif (p. 45-76) et un exposé des correspondances phonétiques (p. 77-93) qu'en a tirées l'auteur. L'introduction est une revue rapide, généralement précise et exacte, des principaux rapprochements déjà tentés, en Europe et au Japon (sur ces derniers un certain nombre de renseignements inédits seront particulièrement bien accueillis), entre le japonais, le ryū-kyū, le coréen, l'altaïque et l'océanien, ainsi que des principales données et hypothèses fournies par l'anthropologie, l'archéologie, l'ethnographie et la mythologie, et enfin des sources du vocabulaire japonais ancien. Ces sources japonaises, utilisées par M. M. avec leurs commentaires et quelques études modernes, sont le *Kojiki*, le *Nihongi*, le *Mannyoshū*, le *Kogoshūi*, les *norito* conservés dans l'*Engishiki* 延喜式 et le *Wamyō ruishū shō* 和名類聚抄, auxquels il a joint les deux recueils d'ancien ryū-kyū, l'*Omoro zōshi* おもろざうし et le *Konkōkenshū* 混効驗集. Les sources du vocabulaire des langues austroasiatiques ne sont pas indiquées, et on peut le regretter, bien qu'elles se puissent retrouver facilement, leur nombre et leur qualité restant condamnés pour longtemps encore à l'insuffisance. Les dialectes japonais sont invoqués à peine, leur étude, malgré les vocabulaires déjà recueillis, ne faisant aussi que commencer. Mais l'auteur soutient avec quelque raison la légitimité de la méthode

comparative [1] même dans l'état actuel très imparfait des recherches (p. 28), et son livre constitue une contribution de grand intérêt, où l'importance dans le japonais d'un élément qu'il possède en commun avec les langues de l'Asie méridionale et du Pacifique sud-occidental est établie sur un vocabulaire comparé de cent treize exemples. Si même certains de ces exemples manquaient d'évidence, le nombre en demeurerait encore bien supérieur à ceux qui ont suffi, dans des domaines tout voisins, à faire penser à des parentés. Il n'est d'ailleurs ni ne prétend être exhaustif. Les correspondances phonétiques trouvées par M. M. se réduisent aux suivantes : JAP. ARCH. et AUSTROAS. COMM., *K*, *T*, *P* ; JAP. ARCH., *M* = AUSTROAS. COMM., *M* ou *B* ; JAP. ARCH., *R* = AUSTROAS. COMM., *R* ou *L* (cp. p. 93). La conclusion de cette étude, comme son objet même, essentiellement de vocabulaire, et portant sur un seul des groupes de langues comparables, ne pouvait être que limitée : aussi bien l'auteur, qui semble avoir d'abord entrepris son travail avec une espérance plus nette (cp. p. 29), affirme simplement à la fin le rapport étroit du japonais et des langues austro-asiatiques, tout en insistant sur la probabilité d'une parenté initiale plus grande que la probabilité d'emprunt. Si l'on observe que la centaine d'exemples étudiés consiste surtout en mots usuels et peu susceptibles de transfert [2], on jugera que le résultat atteint ne laisse pas d'être extrêmement suggestif [3].

L'objet du second volume est assez éloigné de celui de la collection ; la comparaison n'y apparaît qu'à l'arrière-plan Il nous est donné, et il peut à la rigueur être considéré comme en formant une sorte d'introduction par la mythologie japonaise. « Pour étudier cette mythologie, il faut, écrit l'auteur, en distinguer les différents éléments et localiser chacun de ceux-ci. Telle est la méthode que nous avons adoptée ici » (p. 1). Elle n'est pas nouvelle (Chamberlain, Florenz, Aston, Satow, Baelz, etc.). Mais la valeur du livre est dans l'application qui en est faite et qui consiste à caractériser les thèmes mythiques d'après les cultes locaux. Une bonne part de son intérêt vient de travaux récents d'historiens et d'ethnographes japonais comme MM. Shiratori, Yanagida, Ifa, Tsuda, Origuchi, Sayama, Onishi, etc., fort peu connus en Europe et dont l'auteur a su étayer intelligemment ses recherches propres et ses inductions. Les sources restent celles du précédent ouvrage, plus les *Fudoki* 風土記, le *Kujiki* 舊事記, le *Konjaku mono-*

(1) Il y aurait de grandes réserves à exprimer sur l'emploi que M. M. fait ici de cette méthode et qui ne lui est d'ailleurs pas particulier. L'analogie extérieure seule, même de forme et de sens, n'est qu'un guide très suspect quand il s'agit, comme dans le cas présent, de rapprocher de mots choisis d'une langue connue, des mots pris dans le hasard de vocabulaires plus ou moins sûrs de langues inconnues. La valeur des concordances phonétiques extraites des mots rapprochés dépend alors de celle de ce rapprochement beaucoup plus qu'elle ne l'établit.

(2) Substantifs désignant les parties du corps humain, la parenté, le sexe, les animaux, les plantes, les phénomènes naturels ; verbes exprimant les actes ordinaires de la vie, les gestes de l'agriculture ; adjectifs indiquant les qualités les plus communes.

(3) P. 14. Les deux dernières publications citées n'ont pas de références complètes. — P. 45 s. *Čam* est fautivement imprimé *cam*. — P. 46, ex. 3. Ajouter : ANNAMITE, *mũi*, nez. — P. 47, ex. 5. Ajouter : ANNAM., *má*, joue. — P. 58, ex. 46. Ajouter : ANNAM., *đja* (CHINOIS, *ti*), terre. — P. 63, ex. 62.[1] Ajouter : ANNAM., *non*, montagne. — P. 63, ex. 63. Ajouter : ANNAM., *hẹp*, étroit. — P. 70, ex. 88. Ajouter : ANNAM., *mở*, ouvrir.

gatari 今昔物語, le *Fusōryakki* 扶桑畧記, le *Wei chou*, k. 30, et quelques textes ou commentaires moins anciens ; M. M. présente les premiers en peu de pages (3-8) et cite les autres à mesure qu'il les utilise. Il consacre son premier chapitre à un résumé du *Kojiki* depuis le couple Izanagi-Izanami jusqu'à la naissance de Jimmu (p. 9-35), et les trois chapitres suivants (p. 36-112), centre du livre, à l'étude des dieux d'Izumo, selon M. M. avant tout dieux de l'eau et du tonnerre (cp. p. 70-71), à celle des dieux solaires du Yamato et aux traditions de Kyūshū. Ce dernier chapitre, trop court (il n'a que dix pages), est le seul qui contienne des rapprochements avec les mythes méridionaux ; mais l'histoire du dieu marin Hikohohodemi 彥火々出見 comporte avec ceux-ci de telles analogies : dépôt du nouveau-né sur le rivage de la mer (Ryu-kyū), hameçon retrouvé (Palau, Célèbes, Kei, Sumatra), et surtout descendance d'animaux aquatiques (Chine méridionale et Indochine), que l'auteur croit avec raison à l'apparentement de ces diverses légendes. Sans doute eût-il fallu développer davantage ce chapitre essentiel et le renforcer de nouveaux parallèles : l'épisode où la princesse Toyotama 豐玉 aborde au pays de son époux avec sa sœur cadette fait songer à la polygynie sororale, et l'épisode où elle est surprise par son mari et se venge de cette honte n'est pas sans ressemblance avec l'aventure aux enfers d'Izanagi poursuivi par sa femme. Mais l'histoire d'Izanagi se rattache aux pays du Sud et en même temps à la Chine par le thème de l'aménagement de la terre (cp. p. 115 s.), et la considération de la Chine eût entraîné M. M. dans un nombre d'analogies trop grand pour son propos (1). Cela ressort de la disposition adoptée par lui pour les mythes du Yamato et de l'Izumo, qu'il a étudiés plus longuement, en renvoyant ses comparaisons dans un premier appendice, qui comprend quatre parallèles (2) avec les thèmes méridionaux, et dans un second appendice où il relève les rencontres avec le mythe aïnou de la réapparition de la déesse du soleil (p. 113-133). Les mythes d'Izumo et de Yamato offrent des rapports généraux communs à tous les peuples de l'Extrême-Orient, et il est souhaitable que l'analyse comparative soit aussi poursuivie dans cette direction. M. M. rejette l'hypothèse aventureuse d'un débarquement de population malaise à Hiūga, tout en admettant que la mythologie japonaise telle qu'elle nous est parvenue représente l'amalgame encore partiellement discernable de mythologies reflétant des systèmes politiques libres à l'origine, absorbés ensuite par l'empire, dont les chroniqueurs officiels se sont efforcés de compléter la victoire en subordonnant à la religion impériale les religions affaiblies où survivait le souvenir des anciennes indépendances locales.

Une allure moins rapide, une exposition plus appuyée et surtout une moindre parcimonie de preuves eussent encore élevé la qualité de ces essais (3). Clairs et simples, composés, ils retiennent l'attention non seulement par l'intérêt de leur sujet, mais aussi par le détail de leurs remarques curieuses et même en leurs plus manifestes hypothèses.

E. Gaspardone.

---

(1) Il y eût retrouvé les danses où le sorcier est dieu, les thèmes des doubles-soleils (p. 92), de la marche contre le soleil et du corbeau (p. 91), du sorcier malhabile (M. M. ne cite Granet que pour celui-ci, p. 95, n. 2), etc.

(2) Terre tirée des eaux, mariage du frère et de la sœur, marche autour de la colonne, séparation du ciel et de la terre

(3) Nous apprenons que l'auteur prépare une édition japonaise revue du second.

Sadahiko Shimada. *Studies on the Prehistoric Site of Okamoto, Suku in the Province of Chikuzen.* — Suyeji Umehara. *Essay on the ancient mirrors from Suku.* — Appendix: Tanenobu Aoyagi. *Illustrated Description of ancient Objects found at Mikumo Village, Ido-gun in Chikuzen Province.* (Report upon Archæological Research in the Department of Literature, volume XI.) — The Kyoto Imperial University, 1930, in-4°, 28-115 p., xxx planches, 39 figures.

Le Xe volume des *Report upon Archæological Research in the Department of Literature* a paru en 1927; le XIe, dont nous parlons ici, en 1930; il est fort intéressant. Rédigé en caractères japonais, de nombreuses planches et figures soignées et bien choisies l'illustrent; le lecteur européen s'en félicitera, 27 pages d'un résumé en anglais lui étant seules accessibles. Suivons les signataires du premier article, MM. S. Shimada et K. Hamada.

L'étude des anciens bronzes du Japon, dagues, hallebardes, etc., ont stimulé le zèle des archéologues. Ils ont porté leurs investigations dans la partie Nord de Kiushū riche en semblables reliques. Un type d'urnes funéraires en poterie s'y rencontre souvent; elles sont considérées comme des productions énéolithiques ayant d'étroites relations avec les armes de bronze.

A Okamoto de Suku un champ de recherches a livré depuis 1822 jusqu'à nos jours quantité de pièces remarquables. M. Sadahiko Shimada et ses collaborateurs ont eu la bonne fortune d'y découvrir onze séries d'urnes funéraires et une dague en bronze.

Okamoto, partie la plus septentrionale de Suku, est un petit groupe de maisons du village de Kasugu, hameau situé dans une plaine diluviale au pied d'une rangée de collines ondulées. Les fouilles de septembre 1929, entreprises près du hameau et dans le hameau, mirent au jour les objets ci-dessous:

a) Instruments en pierre, un fragment de couteau en schiste; deux haches en pierre, des têtes de flèches triangulaires, etc. Jamais un instrument lithique n'a été trouvé dans une urne.

b) Poterie presque toute du type de Yayoi; brun rouge, finement faite au tour [1], les formes de ses pièces sont simples. Elle appartient à la dernière phase du Néolithique au Japon et fut probablement importée du continent. Les objets découverts sont des jarres, des bols avec un haut support, des piédestaux, des bols de modèle ordinaire.

c) Dague en bronze et autres fragments. Elle est jusqu'ici la seule arme en bronze trouvée au Japon dans des fouilles scientifiques.

Ajoutons à cette liste des morceaux de miroirs et une perle en bois de cerf à double perforation.

Avant la mission de M. Sadahiko Shimada, à Okamoto et dans les environs, des découvertes avaient déjà été faites.

M. S. Shimada et M. K. Hamada ne se contentent pas de rendre compte de l'expédition, ils étudient avec conscience la question des urnes funéraires; il en existe

[1] Le tour des potiers était employé en Chine avant la dynastie des Han.

dans le monde deux sortes : les urnes simples et les urnes jointes ou urnes doubles. Ces dernières ont une forme spéciale et sont, d'après l'auteur, le produit d'une civilisation particulière au Japon.

Elles sont nombreuses dans la partie nord de Kiushû ; quelques exemplaires ont été signalés dans d'autres régions du Japon et en Corée. Enterrées dans des plaines d'altitude où souvent se trouvent des instruments en pierre et de la poterie du type Yayoi, elles sont en séries de plusieurs douzaines. Leur emplacement était-il indiqué par un insigne placé sur le sol, morceau de bois, pierre ou groupe de pierres ? Le temps aurait fait disparaître ces modestes indications. Un tertre ou un tumulus rond était érigé à l'occasion (à Mine et à Itatsuki) pour désigner les sarcophages d'une famille ou d'un groupe d'individus.

Les urnes étaient le plus souvent inclinées à 30°. C'était le meilleur moyen de préserver les jarres des bris sans les coucher horizontalement. La position verticale est celle des urnes de l'Age de Pierre et de la période énéolithique ; elles renfermaient des corps contractés. Dans les urnes doubles de 6 pieds de long environ (1), on plaçait le cadavre étendu ; elles ne renferment en général plus de squelette ; à Hiratsuka, cas exceptionnel, la moitié supérieure contenait les os du crâne et l'inférieure ceux des jambes.

Ces grands vases sépulcraux peuvent être classés en deux types et une variété :

a) les urnes inférieure et supérieure sont presque de même taille et de même forme.

b) l'urne supérieure est beaucoup plus petite et a la forme d'un couvercle.

Variété : il n'y a pas d'urne supérieure.

Même dans la catégorie *a*, la moitié supérieure est en général un peu plus petite que l'inférieure (2). La forme des urnes inférieures de la catégorie *b* diffère selon les localités. La variété est un type décadent ; à Hirata le couvercle est remplacé par une dalle de pierre.

Les urnes doubles, de la catégorie *a*, servaient à l'inhumation dans la position étendue. Quand on les inclina, afin de les préserver, le cadavre se tassa, laissant un espace dans le récipient du haut. Les indigènes observèrent ce fait et firent de la moitié supérieure un vase plus petit, se rapprochant d'un couvercle ; d'où le type *b*. En même temps on enterra de moins en moins dans une position étendue, puis on y renonça. D'abord le cercueil fut conforme au mode d'enterrement, ensuite on disposa le corps d'après la forme du cercueil.

A l'origine, les parents avaient dû prendre un ustensile de ménage, une jarre commune à large ouverture, pour y placer les restes de leur petit enfant. Cette coutume fut adoptée et on façonna de grandes jarres pour adultes. L'art des potiers de Yayoi était au degré nécessaire pour ce genre de productions.

M. S. Shimada aborde ensuite un problème important : l'usage des urnes doubles et la coutume de la position étendue donnée au cadavre furent-ils importés au

---

(1) Les plus grandes ont 7 pieds de long et les plus petites 2 ; pour adultes et pour enfants, semble-t-il.

(2) L'urne inférieure était enterrée la première, le corps y était placé, on cassait les bords de l'urne supérieure pour mieux faire le joint.

Japon ? Ils ne s'y rencontraient pas dans la première phase du Néolithique. En Corée au Ier siècle A. D., ils étaient adoptés. D'après de vieux écrits chinois, des urnes funéraires doubles, comme le cercueil des « barbares orientaux », furent découvertes en 508 A. D. au pied de Tan-yang chan. Elles étaient semblables ou presque aux spécimens de Kiushû. Les explorateurs japonais en trouvèrent près de Port Arthur de la fin de la période Tcheou, dans un pays où existait la culture chinoise. Mais cela ne prouve pas qu'elles furent introduites de Chine au Japon, car on en trouve dans d'autres parties du monde (1). Ce problème sera résolu plus tard.

Les jarres doubles ne fournissent que des données vagues sur leur ancienneté. Les objets qui leur sont associés, les miroirs en première ligne, sont datés d'une manière assez précise. En bronze, généralement façonnés en Chine, ils ont été trouvés pour la plupart à Suku et à Mikumo. Le modèle à méandres, celui à étoile et à nuage peuvent être antérieurs à la première dynastie des Han ; les plus récents, ceux à phénix, sont attribués à la première période des Han postérieurs.

Les dagues en bronze donnent aussi des renseignements, mais moins rigoureux. Deux types, le type élancé que l'on attribuerait aux dynasties des Han et le type plus large qui appartiendrait à une petite phase postérieure. Le disque en verre est un objet fabriqué au temps des Han.

Les urnes doubles dateraient donc, d'après les probabilités, de la période « 100 B. C. - 100 A. D. », à peu près le temps de Wang Mang.

Les poignards en bronze et les hallebardes sont parfois aussi dans des tombes en ciste de pierre. Elles ont eu une répartition plus grande, même au début, que les urnes funéraires, après la disparition desquelles elles semblent avoir prévalu quelque temps. Elles renferment le type large d'armes en bronze, les urnes contiennent le type élancé. Le ciste est une méthode d'inhumation commode ; on se procurait plus facilement de la pierre que de grandes poteries.

Le développement ultérieur des sépulcres au Japon est la transformation des cistes funéraires. Ils évoluèrent en sarcophages de pierre, blocs solides, joints, allant de paire avec le développement des tumuli. L'urne funéraire était une manifestation passagère dans une région peu étendue.

L'art de la poterie du type de Yayoi n'a pas disparu avec les urnes, il s'est adapté aux nouveaux rites funéraires, il a produit les cylindres et les figures primitifs et grossiers qui décorent les tertres d'Haniwa.

Les auteurs terminent par quelques considérations géographiques importantes. Les localités où fut pratiquée l'inhumation en doubles urnes se trouvent dans un angle occidental du Japon où la civilisation continentale pénétrait librement. Les armes de bronze de Chine et les miroirs trouvés dans les tombes sont une éloquente attestation de cette influence ; elles montrent que la civilisation Han se répandait le long des côtes péninsulaires de Leao-tong, en Corée méridionale et dans le Japon occidental. L'ancien port de Hakata (maintenant Fukuoka) a été dès les temps néolithiques une florissante station par laquelle entrait la culture chinoise.

---

(1) En août 1928 et mai 1929 on a trouvé près de Pondichéry des urnes sépulcrales doubles (*L'Asie Française*, juin-juillet 1930).

Le fameux cachet en or découvert dans l'îlot de Shiga-shima, à la fin du XVIIIe siècle, est considéré comme ayant été donné par l'empereur Kouang Wou en 59 A. D. au « roi Na ». Il est la plus brillante relique attestant les rapports entre Chinois et Japonais en ces temps reculés.

Voilà l'analyse du résumé en anglais du travail de MM. S. Shimada et K. Hamada. Ces auteurs méritent d'être félicités pour les documents et les observations qu'ils fournissent à l'archéologie.

A la suite de ce travail, M. Umehara publie un essai sur les miroirs anciens trouvés à Okamoto, Suku. Il fait d'abord l'historique des découvertes de fragments de ces objets en bronze, puis il indique les méthodes rigoureuses employées pour les dater. Ces faits viennent à l'appui des conclusions des auteurs, le cimetière d'Okamoto ayant fourni les meilleurs matériaux pour l'étude des miroirs en bronze.

M. Colani.

Inde.

Ivan Stchoukine. — *La peinture indienne à l'époque des grands Moghols.* — Paris, Ernest Leroux, 1929, gr. in-4°, 216 p., 100 pl. (Etudes d'art et d'archéologie publiées sous la direction d'Henri Focillon.)

Sœur cadette de la rayonnante miniature persane, la peinture moghole ne fut étudiée qu'à dater du début de ce siècle. Elle n'était considérée jusqu'à ce jour que sous l'aspect d'une branche souvent inférieure des expressions esthétiques iraniennes. Vue sous l'angle de l'art indien, elle retrouve la place importante qui lui était due. Nous avons rendu compte dans les notes bibliographiques de ce *Bulletin*, M. Parmentier en 1919, nous-même en 1929, d'un ouvrage de M. E. B. Havell intitulé *Indian Sculpture and Painting*. Cet auteur eut le premier le mérite de placer l'école moghole et l'école néo-indienne à leur rang légitime. M. I. S. rend un juste hommage à M. Havell ainsi qu'à ses successeurs dans l'appréciation des choses sous cet angle nouveau.

Il était cependant fort regrettable de constater la pauvreté de la littérature française sur cette question. Nous ne pouvons donc que féliciter vivement M. I. S. de nous avoir offert un important volume sur un sujet à peu près neuf dans notre langue. La nouveauté de ce dernier exigeait la méthode rigoureuse qui a présidé à l'élaboration de ce travail. Dans une première partie historique, M. I. S. étudie la filiation des traditions anciennes avec l'école moghole et néo-indienne. L'auteur insiste sur la continuité de la tradition artistique indienne. Les moyens d'expression des formes picturales de l'homme, puis de la nature, leur définition et leur classement font l'objet d'une seconde partie analytique. Enfin, l'auteur entreprend de déterminer la formation esthétique de la peinture moghole dans une dernière partie, où il étudie, synthétiquement, le rythme de la composition et de la couleur.

Il est un fait certain : c'est la peinture qui s'est le moins bien conservée au cours des siècles. Cependant, quelques épaves ont miraculeusement survécu aux

intempéries, aux invasions et aux guerres. Comme, d'autre part, de nombreuses allusions littéraires font mention de peintures, nous avons en mains les données suffisantes pour que l'historien d'art puisse reconstituer les étapes de l'évolution de cet art. Quoique notre connaissance des débuts soit nécessairement déformée par la légende, la peinture semble avoir tenu à cette époque lointaine une grande place dans la pensée indienne. Elle était le délassement préféré des princes, et la bibliographie amoureuse y trouve largement son compte. Toute personne cultivée avait chez elle le matériel nécessaire à l'exécution d'un portrait, et ceux-ci étaient, paraît-il, fort ressemblants. Mais le caractère profane de la représentation des personnages fut tel qu'au début il était interdit aux moines bouddhiques de séjourner dans les lieux où de pareilles images étaient exposées. Cette interdiction ne dura d'ailleurs pas et l'Eglise bouddhique comprit rapidement la nécessité d'user à son tour de ce puissant moyen de favoriser sa propagande. La connaissance de ces interdictions suffit à déterminer l'origine laïque de la peinture indienne. Les canons aux règles impérieuses ne font leur apparition que vers le VIIe siècle et superposent la formule d'école à l'inspiration directe de la nature. Ces lois enrayeront ainsi graduellement l'évolution de cette forme d'art.

En ce qui concerne la décoration des monuments, les plus anciennes fresques sont celles de la grotte Jogîmârâ (Orissâ) datant du début de notre ère et celles d'Ajaṇṭâ qui remontent, pour certaines « caves », aux deux premiers siècles. Ces représentations, dont le thème est emprunté aux *Jâtakas*, révèlent une technique en possession de moyens très développés. Notons en passant que les différents auteurs qui ont traité de ce sujet (1) ne sont pas parfaitement d'accord sur les différents moyens mis en œuvre par cette technique.

La symétrie des volumes, la sécheresse, une raideur générale, sont les corollaires de la soumission de l'artiste aux canons. Décadence que nous constatons à partir du Xe siècle jusqu'au XIIIe dans les sculptures des temples de Bhuvaneśvara, de Koṇârak et du mont Âbû. De nombreux récits nous ont laissé une notion précise de ce qu'était la peinture dans l'Inde du XVe siècle, mais rien ne nous est parvenu de cette époque, en raison de la fureur iconoclaste musulmane. Nous n'avons donc qu'une idée approximative sur ce qu'elle était à la veille de l'invasion moghole.

Le souverain moghol qui accorda le plus d'intérêt à l'art fut Akbar, qui régna pendant une grande partie de la seconde moitié du XVIe siècle. Son époque vit l'apogée de l'école artistique, mais cependant dans un genre procédant de deux styles différents. Par son influence directe et personnelle, tant esthétique que matérielle, Akbar sut créer des conditions favorables à la production des œuvres d'art, portraits, enluminures et peintures murales. Uzbeks, Qalmâqs, Persans, Arabes et surtout Indiens, se côtoyaient dans les ateliers sous la direction de deux maîtres : ʿAbd uṣ-Ṣemad et Mîr Sayyid ʿAlî. Le souverain eut à lutter d'ailleurs avec la tradition islamique dans la représentation de la figure humaine. M. I. S. nous donne quelques uns des principaux noms d'artistes sur les cent quarante-cinq connus, qui, ayant, grâce à ces écoles, nivelé ou mieux égalisé leur talent, atteignirent à la célébrité

(1) E. B. Havell, *Indian Sculpture and Painting*, p. 171-172. V. Goloubew, *Ajaṇṭâ*, Ars Asiatica, vol. X, p. 11. C. E. Luard, *Les grottes de Bagh et leurs fresques*, Revue des Arts asiatiques, mars 1926.

Malheureusement, les fresques ont à peu près complètement disparu et l'époque akbarienne nous est surtout connue sous la forme de très nombreuses enluminures de manuscrits.

C'est grâce à son goût prononcé pour l'art que Akbar accueillit les missionnaires jésuites qui lui apportaient les images du Christ, de la Vierge et d'autres saints. Son admiration esthétique fut telle que, non seulement il fit copier les peintures religieuses chrétiennes, mais son tombeau fut orné de crucifix, de madones, d'archanges et de chérubins. Les religieux purent, à tort, croire et même écrire qu'ils avaient converti le souverain musulman.

A l'exemple de son père auquel il succéda, l'empereur Jahângîr fut à la fois tolérant à l'égard de toutes les religions et protecteur des arts. Laissant les rênes de l'état à son épouse, il vécut à la fois fastueux et bon vivant, développant l'étendue de son érudition sur toutes choses. Son goût de collectionneur lui fit rassembler un nombre considérable d'œuvres d'art qu'il analysait peut-être plus au sujet de la perfection de la technique qu'au point de vue de l'esthétique pure. Abu'l-Ḥasan et Ustâd Manṣûr, ce dernier comme animalier, furent des maitres reconnus par le souverain lui-même. Indiens et musulmans ouvraient ensemble à cette époque, la différence de religion n'ayant qu'une importance relative. Plus encore que sous le règne d'Akbar, l'influence européenne fut favorablement accueillie en ce début du XVII[e] siècle par l'école moghole. Les sujets religieux chrétiens, vie de Jésus ou Légende Dorée, étaient même traités « à la Franque » par ces musulmans, ce qui donna une « vive satisfaction » aux missionnaires à qui il fut donné d'en contempler les témoignages.

Le successeur de Jahângîr au trône des Grands Moghols fut Shâh Jahân. Nous lui devons le célèbre Tâj Maḥal, mais il manifesta moins de prévenances pour la peinture et les artistes que ses prédécesseurs. Malgré cela, il conserva les traditions paternelles quant à la tolérance des images chrétiennes et aux importations artistiques occidentales, toujours au seul point de vue esthétique.

Ses fils n'attendirent pas sa mort pour se disputer le trône. A chacun était dévolue une des qualités de leur aïeul Akbar, ce fut hélas ! le guerrier qui l'emporta sur l'artiste et sur le fin lettré. (Ce dernier avait même traduit les *Upaniṣad* en persan.) Le nouvel empereur fut intransigeant, il réprouva la collaboration indienne. Son étroite orthodoxie, non seulement mit fin à l'évolution artistique, mais chercha à détruire l'œuvre des règnes précédents. Il ne put heureusement y parvenir parfaitement, tant était ancrée l'habitude d'honorer les peintres et d'admirer leurs œuvres. Les guerres qui commencèrent alors conduisirent, au cours du XVIII[e] siècle, l'empire moghol à son démembrement. A la déchéance politique correspondait naturellement l'extinction de la culture et des arts. Une école cependant subsistait à Delhi sous la direction de Mîr Chand qui sut, malgré tout, faire valoir un style personnel caractéristique du XVIII[e] siècle indien.

Le développement artistique dans les états vassaux de l'Empire moghol fait l'objet du chapitre suivant. Tant que celui-ci usa de tolérance vis-à-vis de ses voisins, leur développement fut en quelque sorte parallèle, avec un léger décalage, à celui de la nation suzeraine. Mais les répressions qui précédèrent la décadence eurent pour conséquence naturelle une émigration de tout ce qui constituait l'élite intellectuelle ou artistique, et comme résultat l'expansion de la tradition la plus pure au travers de l'empire des Indes tout entier. Les plus petites principautés râjputes, l'état de Kângrâ, de Theri-Garhwâl, de Jamû vécurent une ère de prospérité ; ils eurent, eux

aussi, leurs écoles de peinture et le nom de leurs maîtres nous a été conservé. Dans le Dekkan également, les arts trouvèrent les conditions les plus favorables à leur développement.

L'auteur achève la première partie de son ouvrage par quelques précisions sur la technique généralement employée par les artistes moghols. Traditions, copies d'anciens et poncifs avaient une valeur prépondérante. Il n'y aurait évidemment pas « école » s'il n'y avait continuité, autant dans la formation de l'esprit que dans les moyens employés.

M. I. S. étudie ensuite le rôle de la nature dans la peinture indienne. Dans celle-ci, la tradition vient également imposer ses règles stérilisantes à l'interprétation de la nature dont elle s'était inspirée largement à ses débuts. Les Persans la voient sous ses possibilités décoratives, en visions magnifiées par leur sens poétique, mais les influences exercées par l'Europe sur la peinture moghole conduisent peu à peu celle-ci à une vision plus exacte des montagnes, des arbres et des effets de ciel, vision qui succéda à une transposition décorative excessive. L'école moghole saisit la poésie de la vérité, et sa conception du paysage devient purement naturaliste. Les écoles régionales suivent, avec quelque retard, la même évolution.

Dans la représentation de la faune, l'art persan est également tenu par les règles d'une expression stylisée, d'une convention décorative ; mais l'évolution sous l'influence européenne, de la figuration des animaux, ne le porte pas vers l'expression de la nature comme pour le paysage. Elle fait évoluer la convention représentative dans le sens de stylisations nouvelles également conventionnelles. Une continuité de tradition est cependant très nettement visible.

La figuration de l'homme a toujours tenu une place prépondérante dans la peinture indienne. Nous suivons jusqu'au moyen âge la même évolution qui va de l'amour de la nature à une stylisation codifiée par des règles précises où le souci de l'exactitude dans le détail oppresse la conception de l'ensemble. L'influence iranienne pénétrant avec la conquête moghole dans l'art indien, à l'opposé, apporte une image colorée, fugitive, vivante, à peine effleurée par l'homme. La manière occidentale, d'une conception trop différente, ne fit subir à la peinture que de très subtiles transformations. Le modèle occidental influence les visages seuls, dont les physionomies deviennent plus expressives, tandis que l'anatomie reste conforme aux traditions anciennes. Il en résulte que l'art du portrait devait évoluer en quelque sorte avec indépendance. Le XVIIe siècle vit son apogée.

La troisième partie du volume de M. I. S. étudie synthétiquement les moyens employés par les artistes indiens afin de réaliser l'unité de leur peinture. Le tracé de l'évolution des règles de la composition et du coloris suit logiquement les mêmes variations que l'histoire de l'Inde elle-même. Antiquité libre, naturelle ; palette riche, mais technique se codifiant de telle manière que le joug de la formule l'enserre jusqu'à l'étouffer. Au XVIe siècle, l'école moghole propage la tradition persane, l'artifice du dessin et de la couleur a pour but de créer une impression d'imprévu qui donne le caractère mouvementé des compositions où les personnages s'évadent du cadre. L'influence occidentale du XVIIe siècle a sa part de responsabilité dans l'évolution des techniques et s'allie adroitement aux sources indiennes pour donner le calme et la plénitude à des compositions qui ne manquent pas d'un certain caractère monumental. Les écoles régionales suivent et le XVIIIe siècle voit une assimilation réciproque du style

indigène et local avec les principes de l'école de Delhi. A la grandeur de la composition succède, ainsi qu'il est de règle, l'emphase froide et théâtrale.

Cette longue et précise étude se complète par une conclusion claire et logique, par quelques notes ou appendices et surtout, ce qu'apprécieront ceux qui voudront approfondir l'étude de la peinture indienne à l'époque des Grands Moghols, par une abondante bibliographie. D'un seul coup, cet ouvrage qui est le premier en français sur ce sujet, se place à un rang que ses successeurs pourront difficilement dépasser.

Cent planches de reproductions de peintures et de nombreux dessins in extenso illustrent abondamment et utilement ce fort ouvrage.

J. Y. Claeys.

Ivan Stchoukine. — *Les miniatures indiennes de l'époque des Grands Moghols au Musée du Louvre.* — Paris, E. Leroux, 1929, in-4°, 108 p., 20 pl.

Cet ouvrage traite des miniatures indiennes de l'époque des Grands Moghols. Si nous nous reportons aux considérations établies par le même auteur dans le gros volume dont nous rendons compte ci-dessus, il y a là une distinction qui mérite d'être retenues, car les autres écoles indiennes ne sont représentées dans notre Musée National que par de très rares spécimens. Cet ouvrage, qui peut fort bien passer pour un catalogue de luxe bien illustré, ne comporte en effet, en plus de la nomenclature descriptive détaillée des miniatures et d'une vingtaine de planches fort bien réussies, qu'une courte introduction sur l'historique de la collection du Musée du Louvre. On n'y cherchera donc pas d'autre renseignement que celui de l'estimation de nos richesses nationales en cette matière. La valeur de cette collection paraît d'ailleurs assez inégale ; cependant, malgré la faible quantité d'artistes représentés, l'ensemble mérite d'être considéré avec attention.

Le XVIIIe siècle n'est révélé que par des œuvres d'intérêt secondaire, productions de bazar dont la seule valeur est de constituer des documents sur la vie populaire de cette époque. Les écoles régionales sont malheureusement absentes pour la même période. Tel qu'il est, ce petit volume rendra de grands services, par sa classification claire et précise, autant à ceux qui, sur des données plus complètes, étudieront dans ses détails l'évolution de la peinture indienne, qu'aux simples curieux de bien connaître la valeur réelle de nos collections nationales.

J. Y. Claeys.

Généralités.

Martin Hurlimann. — *Ceylan et l'Indochine. Architecture, paysages, scènes populaires.* — Paris, A. Calavas, 1930, in-4°, xxxix p., 288 pl. (Orbis Terrarum.)

Un bel album d'images commenté par une préface assez brève. Au reste, celle-ci ne compte guère et son développement est judicieusement en rapport avec la destination de l'ouvrage. On ne peut retenir, de prime abord, les exclamations admiratives en feuilletant ces pages : des cocotiers noirs en silhouette sur des ciels chargés d'orage,

des gros plans de types ethniques, des architectures tourmentées sous des végétations évocatrices.

Reprocherons-nous à M. M. H. son habileté de photographe ? La vulgarisation des techniques photo-cinématographiques les plus modernes nous ont révélé la prestidigitation des « angles » en prise de vues. Un maigre palmier impose l'ambiance ; d'un type d'individu, parfois monstrueux, rencontré au hasard ou choisi, on fait un spécimen de caractère, sur un « coin pittoresque » on évoque une contrée tout entière. Aussi nous ne dissimulerons pas une certaine méfiance avant de nous laisser séduire par le charme dangereux des photographies trop adroites de M. M. H. Et nous connaissons tel cocotier unique, voisin du Vat Kukut près de Lāṃbūn (Pl. 138), qui joue inévitablement son rôle de premier plan, tels dragons aussi bruyamment neufs que vulgairement polychromes à Xieng Mai (Pl. 131), ou tel *cửu phẩm* devant une natte bariolée pompeusement devenu « mandarin de la Cour d'Annam », qui nous interdisent d'employer l'expression « document pur » en traitant de cet album.

Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une publication à prétentions scientifiques et si nous en rendons compte ici, c'est qu'elle englobe, tout au moins visuellement, une bonne partie des territoires dévolus aux recherches de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. S'il y avait opportunité à rechercher des comparaisons, nous évoquerions volontiers un rapprochement avec la forme poétique des choses, car l'auteur a su enregistrer les rythmes aériens au travers de l'optique de son objectif, par la chimie du bromure d'argent jusqu'au mordançage de l'héliogravure.

A défaut de texte rigoureusement exact, la disposition de la préface est assez heureuse. Chaque pays, sommairement décrit, est suivi de l'indicatif des planches commentées. Ceylan en compte plus de 50, la Birmanie 80, illustrée d'un schéma étique du temple d'Ananda. Le Siam, avec 47 numéros, est uni au Cambodge — 57 planches — grâce à la transition, qui va jusqu'à la confusion, offerte par le spectacle des danseuses royales. Ce dernier pays est naturellement assez développé sur le vaste sujet photogénique qu'offrent les temples d'Aṅkor. Puis, par une erreur de date, Huê étant capitale depuis 1801 et non depuis 1892 (p. xxxiv), nous abordons l'Annam-Tonkin par le Champa qui comporte 37 planches seulement. Le film documentaire de notre voyage en pays bouddhiques s'achève au Yunnan par 17 vues.

Mais le texte, vraiment indigent dans la préface, est souvent fautif dans les sous-titres, et la langue française y subit parfois quelque dommage. Ceci pour nous éviter de perdre de vue qu'il s'agit d'une série de publications étrangères, qui continuent avec d'indéniables progrès, il faut le reconnaître, leur périple mondial.

Plantage de thé (Pl. 24), le mot *Lampang* à supprimer du texte français (Pl. 135 et 139), *Chet Theo* et non *Chietao* (Pl. 147), les textes des Pl. 152 et 154 à intervertir, l'erreur de genre du mot *stūpa* (Pl. 158) et celle de lieu : *île des tortues* mis pour *Ngọc sơn* (Pl. 261), et le savoureux : *Bangkok, Danseuse royale* (*Phnom-Penh*) de la Pl. 177, sont autant d'erreurs faciles à relever.

Délivré de ces quelques soucis, nous pouvons admirer l'album sans autres restrictions et féliciter son auteur. Le peintre et le littérateur en mission peuvent marquer un échec. L'esprit moderne avide et prompt préférera la précision de ces images, où l'art trouve largement son compte, aux descriptions emphatiques ou aux suggestions dans lesquelles la personnalité de l'auteur tient vaniteusement, à défaut de la meilleure, presque toujours la plus importante place. L'ouvrage de M. M. H. est vraiment un très bel album d'images.

J. Y. Claeys.

Etienne DENNERY. — *Foules d'Asie. Surpopulation japonaise, expansion chinoise, émigration indienne.* — Paris, A. Colin, 1930. in-8°, 247 p., 3 cartes dans le texte.

Nous nous félicitons que M. E. DENNERY, géographe déjà spécialisé dans l'étude des émigrations, titulaire en 1926 d'une bourse « Autour du Monde » de la fondation A. Kahn, ait réservé aux pays surpeuplés de l'Inde et de l'Extrême-Orient le meilleur de son attention. Son voyage nous vaut un livre excellent, de lecture agréable, et dans lequel la richesse d'une solide documentation s'ordonne suivant un plan très clair, faisant leur part, harmonieusement mesurée, aux descriptions vivantes, aux données précises, aux idées générales. Car, aussi accablant que puisse paraître le sujet traité, l'auteur en reste toujours maître; de la masse des détails, il dégage toujours quelques formules nettes et toujours cherche dans l'étude des faits passés et actuels un enseignement pour l'avenir. Aussi son ouvrage n'est-il pas seulement profitable à tous les gens cultivés; les faits qu'il présente, l'interprétation qu'il en donne et les conclusions qu'il en tire méritent d'être soigneusement étudiés et profondément médités par tous ceux qui, aux prises avec les réalités, s'efforcent de résoudre les problèmes immenses et angoissants que pose l'effervescence de ces régions d'Asie.

Le sous-titre même du livre annonce ses trois parties essentielles et caractérise déjà, d'une façon incisive, la situation singulière du Japon, de la Chine et de l'Inde: singularité qu'on est si souvent tenté d'oublier, et qui n'apparaît pas dans cette expression « péril jaune », dont on a tant usé et abusé.

L'auteur montre bien comment l'émigration ne semble pas pouvoir être un remède efficace à la surpopulation japonaise. Le Japon a vu le nombre de ses habitants doubler presque depuis la révolution de Meiji de 1867, non pas par l'abaissement du taux de la mortalité, mais par l'élévation extraordinaire de celui des naissances. La densité atteint actuellement le chiffre énorme de 954 habitants par km² de terre arable, le plus élevé du monde (France 171; Belgique 629); chaque famille dispose en moyenne d'un hectare de terre seulement (donc moins encore, croit-on pouvoir affirmer malgré l'incertitude de nos recensements, que dans les deltas d'Indochine), et près de 75% des cultivateurs japonais exploitent une superficie inférieure à cette moyenne. Cette surpopulation inouïe se traduit: dans les campagnes, par une crise agraire que provoquent directement la hausse des fermages et la disparition des rapports personnels qui liaient autrefois tenanciers et propriétaires; dans les villes, par le chômage industriel et aussi par la multiplication, plus dangereuse encore, des intellectuels sans emploi.

Or, au delà des limites de l'Empire japonais, on ne compte pas plus de 600.000 Nippons, et les Etats-Unis viennent de fermer brutalement leur porte aux Jaunes. Dans les territoires soumis en fait à la domination ou au contrôle japonais, ils ne sont qu'une faible minorité: en Corée 450.000, 2,5% de la population; à Formose 200.000, 4,5%; dans la riche Mandchourie, que leur gouvernement soumet à un contrôle jaloux, et dont le climat leur semble particulièrement propice, leur nombre dépasse à peine 100.000. C'est qu'en réalité le Japonais reste très attaché à son pays natal, et redoute de le quitter définitivement; les émigrants ne se recrutent guère qu'au voisinage de la mer, au Sud-Ouest de Hondo, malgré l'entremise officielle. En conséquence, pour combattre la surpopulation, les Japonais devront employer d'au-

tres armes : contrôle de la natalité, d'ailleurs combattu par la presqu'unanimité de l'opinion ; développement de l'agriculture, très possible, mais lentement progressif ; industrialisation, qui se heurte à la médiocrité de la main-d'œuvre, et surtout à la pénurie des matières premières et à l'incertitude des débouchés ; et la grande menace que la surpopulation du Japon fait peser sur la paix mondiale réside dans la nécessité où ce pays se trouve d'organiser la Chine à son profit, en dépit des autres volontés étrangères.

Si 8 millions de Célestes vivent hors de la République, ce chiffre n'est pas énorme encore, comparé au total de la population chinoise qui paraît bien s'établir entre 300 et 350 millions. A l'inverse de la surpopulation japonaise, celle de la Chine est due avant tout à la très mauvaise exploitation des ressources naturelles, aggravée par les irrégularités climatiques. D'autre part, l'émigration chinoise revêt des formes beaucoup plus variées que celle des Nippons, et M. Dennery analyse les principales avec précision et talent [1].

L'émigration en masse se traduit par une expansion dans des territoires limitrophes de la Chine même, et l'exemple actuel le plus typique en est certainement celui de la Mandchourie, que les empereurs avaient pour ainsi dire fermée à leurs sujets, par raisons politiques, jusqu'à la fin du XIXe siècle, mais qui, depuis 30 ans, a reçu plusieurs millions de colons chinois ; l'exode s'est intensifié depuis 1920, et, dans la seule année 1928, la Mandchourie en a vu entrer plus de 2 millions, venus surtout du Chan-tong et du Tche-li ; il faut lire la description saisissante (p. 114) de ces hordes quittant leurs pays, tous leurs biens entassés dans des chariots à bœufs, les tablettes ancestrales empaquetées dans un linge, pillant et abandonnant les mourants tout au long de la route.

Un autre type d'émigration, c'est celle qui, depuis plusieurs siècles, va constituer outre-mer des noyaux de commerçants lentement grossis et dont les éléments se renouvellent sans cesse avec prudence et méthode. L'exemple choisi nous intéresse particulièrement, puisque c'est l'Indochine française, où, en effet, le chiffre des émigrants chinois n'a jamais dépassé 40.000 par an, et où ils se livrent presque tous au négoce. Si M. Dennery ne montre pas suffisamment, à notre gré, la situation privilégiée des Chinois en Indochine française, il avance, avec raison, semble-t-il, que « la principale garantie contre le danger politique des Chinois en Indochine est, plus encore qu'une législation restrictive, un déclin réel de leur puissance économique ». Nous croyons pouvoir dire qu'il est d'accord sur ce point avec la tendance officielle, telle qu'elle se manifeste dans le traité conclu tout récemment entre la Chine et l'Indochine, et dans la promulgation de l'arrêté qui obligera graduellement les commerçants chinois, comme tous les autres, à tenir une comptabilité en caractères latins et chiffres arabes, donc aisément vérifiable. En fait, le déclin économique des Chinois de l'Indochine française semble déjà commencé : les rizeries annamites et françaises de Cochinchine accroissent depuis plusieurs années leur production

---

[1] On pourra lire encore, à propos des différents types d'émigration chinoise, l'article récent de H. Schmitthenner, *Der Geographische Typus der Chinesischen Kolonisation* (Geographische Zeitschrift Hettner, 1929, p. 526-540).

aux dépens des usines chinoises; d'autre part, l'emprise que les Célestes exercent par l'usure sur le cultivateur indigène se desserrera de plus en plus avec le développement du crédit agricole; si celui-ci vient d'être étendu récemment à la plus grande partie de l'Indochine, il a déjà obtenu de remarquables résultats dans plusieurs provinces cochinchinoises, le montant des seuls prêts nouveaux consentis en 1928 atteignant presque 6 millions de piastres.

De nature très différente est aujourd'hui l'émigration chinoise vers la Malaisie britannique, car elle est celle d'hommes partant spontanément, avec le désir de faire une fortune rapide dans un pays qui a connu depuis la fin du siècle dernier un prodigieux essor. Elle entraîne depuis la guerre un nombre considérable d'individus: en 1927, 359.000 Chinois ont débarqué à Singapour; et les Célestes, qui produisent encore 51 % du minerai d'étain de la Malaisie, n'ont nulle part ailleurs mieux manifesté leurs aptitudes à assimiler les techniques et les méthodes des Blancs.

L'Inde anglaise permet, mieux que tout autre pays, d'étudier un autre type d'émigration, celle de misérables qui se laissent entraîner passivement par la nécessité, malgré leur répugnance à quitter leur village. Si, en effet, l'« Emigration Act » a supprimé depuis 1922 l'exode des travailleurs par contrat, des « indentured », si les départs sont aujourd'hui libres, l'émigration indienne actuelle garde encore « plus le caractère d'une fuite que d'une aventure » (p. 212). En 1921, 2.150.000 Indiens travaillaient outre-mer, y compris ceux de Ceylan (150.000); aujourd'hui en raison des restrictions formulées par les Dominions, le plus gros du flot est canalisé vers Ceylan et la Malaisie britannique, et il est issu, pour plus de 80 %, de la présidence de Madras dont M. Dennery étudie l'exemple avec beaucoup de finesse. Si la vie matérielle du Tamoul s'améliore généralement dans ces pays d'exil, il y reste cependant presque toujours sous la dépendance du recruteur, du « khangani », et il est exceptionnel qu'il s'enrichisse et qu'il s'élève; c'est là un grand contraste avec l'évolution fréquente de l'émigrant chinois, et il n'y a encore aucune liaison entre la masse dans laquelle se recrutent les travailleurs indiens et les politiciens qui revendiquent bruyamment leurs droits.

Tous ces faits nous conduisent à une conclusion mesurée, nuancée, qui marque bien la complexité du problème et la difficulté des pronostics. S'il ne faut pas songer à l'irruption soudaine de ces « Foules d'Asie » dans les pays des Blancs, il ne faut pas ignorer non plus les rivalités qui les opposent à nous. Sans doute l'Asie paraît encore impuissante à réaliser même ses désirs d'indépendance, obligée qu'elle est à demander aux Blancs leurs propres armes pour les vaincre. Mais cette impuissance se perpétuera-t-elle ? Et la surpopulation de ses plaines paraît, en même temps qu'une lourde menace pour nous, le principe d'une faiblesse interne, d'une anarchie qui attire dangereusement sur ces pays les ambitions de l'Occident. Cependant on veut encore espérer que les progrès d'une compréhension mutuelle et d'une tolérance réciproque limiteront les horreurs et les dommages du conflit.

Ch. Robequain.

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE.

Ecole Française d'Extrême-Orient. — M. Louis FINOT a quitté définitivement Hanoi le 14 janvier et, après un court passage au Cambodge, s'est embarqué à Saigon le 20 janvier. Il a interrompu son voyage à Colombo pour faire à Ceylan les recherches sur l'archéologie singhalaise dont il avait été chargé par arrêté du 23 novembre 1929. Dans le courant du mois de juin, il a fait à Paris, devant la Commission archéologique de l'Indochine et devant la Commission de l'Ecole Française à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, deux communications sur la situation et les travaux de l'Ecole Française. M. Finot a bien voulu accepter le titre de membre d'honneur de l'institution qu'il a fondée et qu'il a pendant trente ans, à Hanoi ou de Paris, dirigée et guidée.

— M. George CŒDÈS, directeur de l'Ecole, au cours d'une tournée en Annam du 9 au 13 avril 1930, a visité le Musée Khải-định à Huề et le Musée cham de Tourane où il a choisi les pièces de sculpture chame qui doivent figurer à l'Exposition coloniale; il s'est rendu en compagnie de M. J. Y. Claeys, inspecteur du Service archéologique, aux ruines de Trà-kiệu et aux monuments de Đồng-dương et de Chiên-đàng. A Huề, il est entré en pourparlers pour l'achat d'un immeuble destiné à loger la Conservation des monuments historiques de l'Annam-Champa. Appelé à Aṅkor pour recevoir au début de mai LL. MM. le Roi et la Reine de Siam, il s'est rendu au Cambodge par voie de terre, visitant au passage les monuments chams en bordure de la route coloniale n° 1. La visite des souverains siamois à Aṅkor n'ayant duré qu'un jour, il a profité du temps disponible pour examiner avec le Conservateur d'Aṅkor diverses questions relatives au dégagement et à l'entretien des monuments, et pour visiter plusieurs temples qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de voir, notamment Bantãy Srĕi dont la restauration a pu être inscrite au programme de 1931 grâce au concours financier du budget local du Cambodge. Il a fait enfin au dépôt archéologique d'Aṅkor un choix des sculptures qui doivent être envoyées à l'Exposition coloniale, au Musée Albert Sarraut et au Musée Blanchard de la Brosse. A son passage à Phnom Penh, il a examiné avec M. Groslier les travaux d'agrandissement du Musée Albert Sarraut, et a pris part le 12 mai aux fêtes de l'inauguration de l'Institut indigène d'études bouddhiques. A son passage à Saigon, il a visité le Musée Blanchard de la Brosse. Le 18 juin, il a assisté à des fouilles pratiquées par M. Pajot aux villages de Hoà-chung et de Bình-hoà (Thanh-hoá), qui ont livré diverses céramiques des époques Han et Song. Il a visité quelques-uns des monuments en instance de classement.

A Hanoi, tout en surveillant l'impression du *Bulletin* (tome XXIX) dans lequel il a publié la suite de ses *Etudes cambodgiennes*, M. Cœdès a préparé et soumis à la signature de M. le Gouverneur général un arrêté nommant des membres d'honneur

de l'Ecole Française, et un arrêté (dont le projet a été établi par son prédécesseur) pour déclasser certains monuments historiques et en classer de nouveaux. Il a mis à jour la liste des monuments historiques et préparé, après entente avec les chefs des gouvernements locaux une décision créant quatre conservations locales des monuments historiques : Annam-Tonkin, Annam-Champa, Cochinchine-Cambodge et Laos. Il a passé avec l'Imprimerie d'Extrême-Orient et avec les Editions Van Oest deux marchés pour l'impression du *Bulletin* et des *Publications* de l'Ecole.

Il a surveillé l'exécution du programme établi pour la participation de l'Ecole à l'Exposition coloniale, et pris part aux délibérations de la Commission instituée par arrêté du 8 juillet 1929 au sujet de la création d'un musée d'histoire naturelle et d'ethnographie, et à celles du Comité consultatif des langues orientales dont il est vice-président.

M. Cœdès a été nommé membre (de droit) du Conseil de Recherches scientifiques de l'Indochine, membre d'honneur de l'Institut d'archéologie de l'Empire allemand et de la Siam Society de Bangkok, vice-président de l'India Society de Londres. Il a reçu de S. M. le Roi du Cambodge la Médaille d'or de Monivong.

— M. Victor GOLOUBEW, membre permanent, a continué de remplir, jusqu'à son départ en congé, en janvier 1930, les fonctions de secrétaire-bibliothécaire. Il a quitté l'Indochine en même temps que M. Finot qu'il a accompagné pendant sa mission à Ceylan. En exécution du programme de propagande dont il a été chargé par arrêté du 14 janvier 1930, il a fait le 13 juin 1930 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une conférence avec projections sur « les fouilles récentes au Cambodge » et une seconde le 20 juin sur « les fouilles en Annam et au Tonkin (Trà-kiệu, Thanh-hoá, etc.) ». A l'occasion de la réception à Paris de S. A. R. le Prince Damrong, il a fait le 1er juin au Musée Guimet une causerie avec projections sur Sambór-Prei Kŭk et une autre le 4 juin à la Sorbonne sur l'archéologie au Siam (sous le patronage de la Société asiatique, de l'Association française des Amis de l'Orient et de l'Institut de civilisation indienne). Le 14 juin, il a pris la parole à l'assemblée générale annuelle de la Société asiatique sur les travaux archéologiques en Indochine au cours de l'année 1929, et le 21 juin, il a fait à l'Agence économique de l'Indochine une conférence avec projections cinématographiques sur Aṅkor. M. Goloubew, qui est délégué de l'Ecole Française pour la préparation de l'Exposition coloniale de 1931, s'est en outre occupé de diverses questions relatives à la participation de l'Ecole à cette Exposition.

— M. Paul MUS, membre permanent, indianiste, chargé, au départ de M. Goloubew, des fonctions de secrétaire-bibliothécaire, a pris, avec l'approbation du directeur, diverses mesures de première urgence pour assurer l'enrichissement régulier de la Bibliothèque de l'Ecole et la conservation des collections qui la composent. Il a collaboré à la rédaction du *Bulletin*, notamment de la bibliographie et de la chronique pour l'année 1929, composé un article sur *Les balistes du Bàyon* (Etudes indiennes et indochinoises, III), et continué ses recherches linguistiques sur la langue chame avec l'aide de Bô-Thuận, thừa-phái de 4e classe, lại-mục du huyện de Phan-lý (Bình-thuận), qui a été détaché et mis à la disposition de l'Ecole Française d'Extrême-Orient comme lettré par décision du Résident supérieur en Annam à la date du 10 juillet 1930.

— M. Emile GASPARDONE, membre permanent, sinologue, a collaboré à la rédaction du *Bulletin* pour l'année 1929, dans lequel il a publié la première partie d'une étude intitulée *La géographie de Li Wen-fong* (*Matériaux pour servir à l'histoire d'Annam*, I) et plusieurs comptes rendus. Sur la proposition de M. Sylvain Lévi, fondateur et premier directeur de la Maison franco-japonaise de Tōkyō, l'Ecole Française a été sollicitée par cette maison d'envoyer au Japon un de ses membres afin de surveiller le travail de rédaction et d'impression du *Hōbōgirin*, dictionnaire du bouddhisme japonais, en l'absence de M. Demiéville. M. Gaspardone, particulièrement qualifié pour assumer cette tâche, a été envoyé en mission au Japon par arrêté du 21 mai 1930. Parti de Hanoi le 23 mai, il a profité de son passage à Hongkong pour visiter Canton : il s'y est mis en rapport avec l'Université Tchong-chan, dont les Instituts d'Histoire, d'Ethnographie et de Pédagogie lui ont fait don pour l'Ecole de diverses publications chinoises intéressant surtout le folklore et l'ethnographie. Il est arrivé à Tōkyō le 15 juin et s'est mis immédiatement au travail qui fait l'objet de sa mission.

Service archéologique.

— M. Henri PARMENTIER, membre permanent, chef du Service archéologique, est reparti en tournée le 19 janvier et est arrivé le 28 au Prāḥ Vihār où le directeur l'avait invité à se rendre pour recevoir au nom de l'Ecole Française S. A. R. le Prince Damrong, président de l'Institut royal de Siam et membre d'honneur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Il profita de son passage et de son séjour au Prāḥ Vihār pour achever l'étude de ce monument sur lequel il compte publier prochainement une monographie détaillée. Il est allé ensuite s'installer à Kòḥ Kèr dont il prépare aussi la description et a fait au monument central de ce groupe divers travaux de soutènement. Cette consolidation était d'autant plus urgente que le Gouvernement local du Cambodge vient, par une heureuse initiative, de faciliter l'accès de cet important groupe de ruines qui fut la capitale du Cambodge dans la première moitié du Xe siècle. M. Parmentier est revenu le 14 juin à Siemréap où il doit diriger la Conservation d'Aṅkor pendant le séjour de M. Marchal à Java. Le Chef du Service archéologique assure provisoirement la Conservation des Monuments historiques du Cambodge et de la Cochinchine.

— M. Henri MARCHAL, membre permanent, conservateur du groupe d'Aṅkor, suivant des instructions du directeur de l'Ecole, s'est rendu dans le courant du mois de mars 1930 aux deux monuments de Sek Tà Tuy et de Trapāṅ Čŏṅ, pour étudier les rapports de leur ar hitecture et de leur décoration avec celles du temple de Bantāy Srĕi dont ils sont contemporains. M. Marchal a quitté Aṅkor le 18 juin à destination des Indes Néerlandaises où il doit étudier le fonctionnement du Service archéologique et les méthodes de conservation et de restauration employées par ce service. Cette mission qui lui a été confiée par arrêté du 29 avril 1930, inaugure l'échange de personnel scientifique et technique entre l'Indochine et les Indes Néerlandaises et est libéralement défrayée par le budget général de l'Indochine.

— M. Charles BATTEUR, membre permanent, inpecteur du Service archéologique, a été nommé conservateur des monuments historiques de l'Annam-Tonkin. Il a fait de

nombreuses tournées dans les provinces de Nam-định, Ninh-bình, Thái-bình et Phúc-yên, soit pour surveiller les travaux de réparation de monuments classés, soit pour examiner de nouvelles requêtes présentées par des autorités communales annamites qui ont sollicité le concours technique et budgétaire de l'Ecole pour les réfections nécessitées notamment par le typhon du 30 juillet 1929. M. Batteur a repris la collaboration avec le service des Travaux publics pour les travaux de construction du nouveau Musée de l'Ecole Française. Il a continué son cours à l'Ecole des Beaux-Arts de l'Indochine et a fait commencer par certains de ses élèves un grand relevé du *đình* de Đình-bảng qui figurera à l'Exposition coloniale de 1931. Il a collaboré d'autre part avec le Comité local du Tonkin pour la préparation de cette Exposition.

— M. Jean-Yves Claeys, membre permanent, inspecteur du Service archéologique, est rentré à Hanoi avec M. Cœdès par Phnom Penh et la Cochinchine où ils visitèrent divers monuments classés ou en instance de classement, notamment le tombeau de l'Evêque d'Adran et la sépulture mégalithique de Xuân-lộc. De retour à Hanoi, M. Claeys commença la rédaction de ses notes de mission au Siam et rédigea divers comptes rendus pour le *Bulletin*. En février 1930, il fut délégué par le directeur de l'Ecole afin d'étudier avec M. Jabouille, résident supérieur p. i. en Annam, la possibilité d'organiser à Huế une Conservation locale des monuments historiques de l'Annam et du Champa. Il profita de ce voyage en Annam pour inspecter la section chame du Musée Khải-định, le Musée cham de Tourane, ainsi que les fouilles du R. P. Henri de Pirey à Cao-lao hạ (Quảng-bình) et celles de M. Pajot à Thanh-hoá. Nommé conservateur des monuments historiques de l'Annam-Champa, il a quitté Hanoi le 19 mars. Après avoir assisté aux cérémonies triennales du Nam-giao, il présenta à M. le Gouverneur général Pasquier la section chame du Musée Khải-định et l'accompagna sur le site de Trà-kiệu et aux ruines de Đồng-dương. Après plusieurs tournées d'inspection à Tourane, Faifo, Trà-kiệu, Mĩ-sơn, Đồng-dương et autres sites chams de la province de Quảng-nam, il installa en avril le siège de la conservation locale dans un immeuble situé à Huế, route de Nam-giao, dont l'achat a été rendu possible par l'allocation d'une somme de 1.200 piastres due à la libéralité de M. Jabouille, résident supérieur p. i. Dès que l'installation le lui a permis, il a entrepris différents travaux dont on trouvera ci-dessous le résumé (p. 213). En avril, M. Claeys a fait à LL. MM. le Roi et la Reine de Siam les honneurs de la section chame du Musée Khải-định.

— M. Léon Fombertaux, membre permanent, inspecteur du Service archéologique, a été nommé conservateur des monuments du Laos. Il est reparti en décembre 1929 pour Vieng Chan, Luang Prabang et Xieng Khuang, chargé de préparer pour l'Exposition coloniale de 1931 une documentation photographique sur les pagodes du Laos et d'obtenir des dons ou des prêts d'objets archéologiques destinés à figurer à ladite exposition. En dehors d'une abondante collection de clichés, il a pu obtenir de S.M. le Roi de Luang Prabang le prêt de onze pièces archéologiques. Après être venu rendre compte de sa mission à Hanoi en avril 1930, M. Fombertaux a rejoint Vieng Chan au début du mois de mai pour commencer les travaux de restauration du That Luong conformément au programme établi pour 1930. Ces travaux, subventionnés conjointement par le budget général, le budget local du Laos et celui de l'Ecole Française, sont menés de pair avec la réfection de la bibliothèque de Vat

Sisaket qui sont défrayés par le budget local du Laos. Le contrat de M. Fombertaux a été renouvelé pour une durée de trois ans à compter du 7 avril 1930.

Assistants.

M. Nguyễn-văn-Tố, commis à l'Ecole Française, a été, par arrêté du 8 janvier 1930, nommé assistant de 1re classe, sur son mémoire *L'Argot annamite de Hanoi*, paru dans les *Etudes asiatiques* publiées à l'occasion du 25e anniversaire de l'Ecole, t. II, p. 171-197. Tout en continuant à surveiller l'exécution des diverses publications de l'Ecole, M. Nguyễn-văn-Tố a rédigé pour le présent fascicule du *Bulletin* plusieurs comptes rendus d'ouvrages annamites. Il a été nommé Officier d'Académie par arrêté ministériel en date du 16 février 1930.

*
* *

Membres d'honneur. — Un arrêté du 12 avril 1930 a, sur la proposition du Directeur de l'Ecole, conféré aux personnalités suivantes le titre de membre d'honneur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, créé par un arrêté du 7 février 1930 :

M. Paul Boyer, administrateur de l'Ecole nationale des Langues Orientales vivantes, Paris ;

S. A. R. le Prince Damrong Rajanubhab, conseiller suprême, président de l'Institut Royal de Siam ;

MM. Paul Doumer, président du Sénat, ancien ministre, ancien gouverneur général de l'Indochine ;

Louis Finot, ancien directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Alfred Foucher, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, président de l'Institut de civilisation indienne, ancien directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Bernard Karlgren, professeur à l'Université de Goeteborg ;

Charles Rockwell Lanman, professeur à l'Université de Harvard, correspondant de l'Institut de France ;

Louis de La Vallée Poussin, membre de l'Académie royale de Belgique, ancien professeur à l'Université de Gand ;

Sylvain Lévi, professeur au Collège de France, président de la Société asiatique ;

Sir John Marshall, directeur général du Service archéologique aux Indes anglaises ;

Georges Maspero, ancien résident supérieur en Indochine ;

Antoine Meillet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ;

Paul Pelliot, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ;

Albert Sarraut, sénateur, ancien ministre, ancien gouverneur général de l'Indochine ;

Sir M. Aurel Stein, chargé de mission spéciale par le Service archéologique des Indes anglaises, membre de l'Académie britannique, correspondant de l'Institut de France ;

J. Takakusu, professeur honoraire à l'Université impériale de Tōkyō ;

J. Ph. Vogel, professeur à l'Université de Leyde.

Les nouveaux membres d'honneur ont exprimé en termes chaleureux leur satisfaction pour la distinction qui leur a été conférée.

Membres correspondants. — Les correspondants de l'Ecole ont continué à lui prêter le même concours que les années précédentes.

— Le L[t]-C[el] A. BONIFACY a rédigé une étude sur une collection de peintures chinoises acquises par l'Ecole en 1927 et représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884-1885. Cette étude paraîtra parmi les publications faites à l'occasion de l'Exposition coloniale de 1931.

— M. J. BOUCHOT, conservateur du Musée Blanchard de la Brosse à Saigon, a obtenu du Directeur de l'Ecole une mission gratuite d'études, à l'effet de rechercher dans les bibliothèques et archives de France les documents concernant l'histoire ancienne de la Cochinchine.

— M. G. GROSLIER, directeur des Arts cambodgiens, a visité du 15 au 20 février une quarantaine de pagodes dans la région du Bassac, de Bak Nam à Kompong Chhnang. Il nous a adressé un important dossier de photographies, une carte et une nomenclature qui complètent son précédent rapport relatif aux pagodes du Mékong. M. Groslier a entrepris d'autre part au Musée Albert Sarraut de grandes transformations dont il est parlé plus bas (p. 211).

— M[lle] S. KARPELÈS, conservateur de la Bibliothèque royale du Cambodge, a tenu l'Ecole Française au courant des progrès de cet établissement. Elle ne manque d'ailleurs jamais, au cours de ses nombreuses tournées, de noter l'état des monuments anciens qu'elle a l'occasion de visiter et d'en rendre compte au Directeur de l'Ecole. La création de l'Institut indigène d'etudes du bouddhisme du Petit Véhicule et la nomination de M[lle] Karpelès aux fonctions de secrétaire de cet Institut, en augmentant son champ d'action, rendront encore plus efficace sa collaboration avec l'Ecole Française.

— M. M. MEILLIER a été nommé résident de Siem-reap. Cette désignation particulièrement heureuse assurera la collaboration la plus étroite entre la Conservation des monuments d'Aṅkor et l'Administration de la province.

— Le P. Henri de PIREY a fait du 9 au 15 février 1930 une fouille au village de Cao-lao hạ (huyện de Bố-trạch, province de Quảng-bình) qui a révélé les fondations de trois petites tours chames très ruinées.

— Le P. Max de PIREY a étudié les monnaies trouvées au cours des fouilles de Thanh-hoá et rédigé une longue note à leur sujet.

— Le D[r] A. SALLET, conservateur du Musée cham de Tourane, a rédigé, sur les instructions du Directeur de l'Ecole, le libellé des étiquettes qui vont être fixées incessamment à toutes les pièces du Musée cham, et a entrepris la rédaction d'un guide au musée. Pour toutes les questions techniques, il a été assisté par M. F. Enjolras, ingénieur des Travaux publics, conservateur-adjoint du Musée cham.

*
* *

— Mlle M. Colani, attachée à l'Ecole Française, a fait, du 15 février au 25 avril 1930, deux explorations dans la province de Thanh-hoá. Du 9 mai au 18 juillet 1930, elle a fait une tournée dans la province de Quảng-bình. Ces missions ont donné d'intéressants résultats qui seront exposés plus loin (p. 214).

— Dans la province de Thanh-hoá, M. L. Pajot a poursuivi, pour le compte de l'Ecole, des fouilles fructueuses sur lesquelles on trouvera plus loin quelques précisions (p. 215).

— MM. Ch. Robequain et E. Aubouin, anciens membres de l'Ecole Française, et M. P. Gourou, professeur agrégé au Lycée Albert Sarraut, ont donné au *Bulletin* quelques comptes rendus.

*
* *

Section de photographie. — La section de photographie, confiée à M. M. Chavanieux, a été réorganisée pour faire face au travail considérable imposé par la préparation de l'Exposition coloniale de 1931, l'extension des recherches menées pour le compte de l'Ecole dans le domaine de la préhistoire et l'exécution de nombreuses photographies de manuscrits chams (246 clichés).

La section a pris 376 clichés d'objets préhistoriques, d'œuvres d'art et de pièces anciennes du Musée. Elle a photographié une centaine d'estampages siamois, chams ou annamites, ainsi que les aquarelles chinoises de la prise de Lạng-sơn, éditées et commentées par le Lt-Cel Bonifacy (cf. *supra*, p. 190), en 77 clichés. Elle a eu à exécuter 26 clichés de sites préhistoriques dans la province de Thanh-hoá, région du phủ de Quảng-hoá et Phong-y, et, sous la direction du conservateur des monuments du Tonkin : 42 clichés dans la pagode de Chùa Cói (Vĩnh-yên), 70 clichés du *đình* de Đình-bảng (Bắc-ninh), 88 clichés à Bút-tháp (Bắc-ninh), 73 clichés à Phù-đổng (Bắc-ninh), 53 clichés à Phật-tích (Bắc-ninh), 40 clichés à Thổ-hà (Bắc-giang). On a également tiré les épreuves de 150 clichés pris au Laos par M. Fombertaux. Une partie de ces clichés serviront au tirage des épreuves qui figureront à l'Exposition coloniale de Paris en 1931, soit en agrandissement, soit en 18 × 24.

En outre, la section a photographié pour le *Bulletin* et *Ars Asiatica* une centaine de pièces provenant des fouilles de Thanh-hoá (région de Đông-sơn et Hà-trung). Elle a exécuté 63 clichés de projection qui seront utilisés par M. Goloubew au cours de sa mission de propagande. Tous ces travaux ont été exécutés en format 18 × 24.

Le catalogue des clichés de l'Ecole Française est sous presse.

Bibliothèque. — Le fonds européen s'est accru de 674 volumes, 836 numéros de périodiques et 37 cartes géographiques. Parmi les dons, il convient de signaler la collection des *Adatrecht*, ou Recueils des coutumiers de l'Indonésie, offerte par l'Institut de La Haye. Le service d'échange avec les sociétés et bibliothèques de France et de l'étranger fonctionne régulièrement, et son extension est envisagée pour l'année 1931 : l'échange avec la *Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft* de Berlin, inauguré au début de 1930, tiendra l'Ecole au courant des publications

allemandes. Le catalogue sur fiches par noms d'auteurs est tenu régulièrement à jour; le catalogue par matières, négligé depuis plusieurs années, a été repris et sera complet dans un avenir assez proche. L'École est en contact permanent avec la direction des Archives et Bibliothèques, en ce qui concerne les commandes de livres hors d'Indochine.

Le fonds annamite s'est enrichi de 96 volumes imprimés et de 51 manuscrits. Quelques disparitions ayant été constatées, une réglementation plus sévère des prêts et de la salle de lecture a été mise en vigueur, et les ouvrages manquants seront remplacés par des copies exécutées à Huê.

Le fonds chinois a acquis 231 volumes et le fonds japonais 117 volumes et 5 numéros de périodiques. Cet accroissement est notoirement insuffisant et ces deux collections présentent de graves lacunes qui seront comblées en partie par les achats que doit faire au Japon M. Gaspardone.

Un des fournisseurs ordinaires de livres et manuscrits annamites a été envoyé dans le Haut-Tonkin pour acquérir des manuscrits taï.

La collection d'estampages annamites s'est accru de 153 numéros, pris dans la province de Hải-dương. Les missions de M. Parmentier ont fourni plusieurs estampages d'inscriptions cambodgiennes, dont quelques-unes sont nouvelles (infra, p. 223). Une salle pour la conservation et la lecture des estampages est en cours d'aménagement.

La cabine de stérilisation, dont la création remonte au mois de novembre 1928, continue à rendre de grands services, et l'atelier de reliure, spécialisé jusqu'à présent dans la réparation des livres chinois, relie maintenant les livres européens, à bien meilleur compte que les maisons de commerce locales.

— Voici la liste des acquisitions nouvelles [1] :

Giorgio ABETTI e Alberto ALESSIO. *Geofisica gravità e magnetismo*. Bologna, Nicola Zanichelli, 1929. (Spedizione Italiana de Filippi nell' Himàlaia, Caracorù e Turchestàn cinese, 1913-1914, Ser. I, vol. II.)

Abhisamayālaṅkāra-Prajñāpāramitā-Upadeśa-Śāstra, the work of Bodhisattva MAITREYA, edited, explained and translated by Th. STCHERBATSKY and E. OBERMILLER. Fasc. I. Introduction, Sanskrit text and Tibetan translation. Leningrad, Acad. Sc. USSR., 1929. (Bibl. Bud., XXIII.)

N. ADONTS. *Denis de Thrace et les commentateurs arméniens*. Édité et commenté par N. ADONTS. Petrograd, 1915. (Bibliotheca Armeno-Georgica, IV.)

Gopal ADVANI. *Etude sur la vie rurale dans le Sind (Inde)*. Montpellier, Imprimerie de la Charité, 1926.

AGGAVAṂSA. *Saddanīti, la grammaire palie* d'AGGAVAṂSA. Texte établi par Helmer SMITH. II. *Dhātumālā* (Pariccheda XV-XIX). Lund, C. W. K. Gleerup, 1929. (Skrifter Utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet I Lund, XII, 2.)

---

[1] Les titres suivis de la mention [*Don*] sont ceux de livres ou de périodiques offerts par le corps savant, la société, l'institution ou le service officiel qui les a fait éditer. Les autres donateurs sont l'objet d'une mention spéciale. Les publications suivies de la mention [*Ech.*] sont celles qui ont été reçues à titre d'échange. La mention « dépôt légal » [*Dép.*] désigne les livres ou périodiques envoyés obligatoirement à notre bibliothèque en exécution de l'article 26 de l'arrêté du 20 septembre 1920. Les titres qui ne sont suivis d'aucune mention sont ceux des ouvrages qui sont entrés par voie d'achat.

Agni Puranam. A Prose English Translation of Agni Puranam. Edited and published by Manmatha Nath DUTT. Calcutta. H. C. Das, 1903-1904, 2 vol.

S. Krishnaswami AIYANGAR. *Early history of Vaishnavism in South India.* London, Oxford University Press, 1920.

ID. *Maṇimēkhalai in its historical setting.* London, Luzac, 1928.

ID. *The Beginnings of South Indian History.* Madras, Modern Printing Works, 1918.

ĀPADEVA. *The Mīmāṅsā Nyāya Prakāśa or Āpadevī : A treatise on the Mīmāṅsā system* by ĀPADEVA. Translated into english, with an introduction, transliterated sanskrit text, and glossarial index, by Franklin EDGERTON. New Haven, Yale University Press, 1929.

A. K. ARENDS. *Vocabulaire persan-russe des termes techniques de physique.* Leningrad, 1928. (Matériaux pour un dictionnaire de la langue persane vivante, n° 1.) [*Ech.*]

Arrêté du 11 février 1930 promulguant le statut organique des lycées français d'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Dép.*]

Arrêté du 5 novembre 1925 réglementant la circulation des véhicules de toutes sortes dans la ville de Saigon. Saigon, Nguyễn-văn-Của, 1925. [*Id.*]

Arrêté réglementant le mode de distribution de l'eau potable sur le territoire de la ville de Saigon. Approuvé par le Gouverneur de la Cochinchine le 27 septembre 1924. Saigon, Nguyễn-văn- Của, 1924. [*Id.*]

L'Art à Huế. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1918. (Bull. Amis Vieux Huế, VI, n° 1, janvier-mars 1919.)

Arthur AVALON. *Tantrik Texts.* Vol. V, *Kulârnava Tantra,* Edited by Târânâtha VIDYÂRATNA. Vol. IX, *Karpûrâdistotram* with introduction and commentary by VIMALÂNANDA SVÂMÎ. Translated by Arthur AVALON. Vol. X, *Kâmakalâ-Vilasa* with the commentary of NATANÂNANDANÂTHA. Edited by Mahâmahopâdhyâya SADÂSHIVA MISHRA. Translated by Arthur AVALON. Vol. XI, *Kaula and other Upanishads* with commentary by BHÂSKARARÂYA. Edited by SÎTÂRÂMA SHÂSTRÎ. Vol. XII, *Tantrarâja Tantra.* Part II, chap. XIX-XXXVI. Edited by Mahâmahopâdhyâya SADÂSHIVA MISHRA. Calcutta, Âgamânusandhâna Samiti, 1917-1926.

H. BAILLON. *Dictionnaire de botanique.* Paris, Hachette, 1876-1892, 4 vol.

Roger BALLET. *L'Evolution de la poésie française contemporaine.* [Kyōto, 1930.] (Institut franco-japonais du Kansai, Cours n° 8, 9, 10.) [*Ech.*]

H. de BALZAC. *Truyện miếng da lừa* (La Peau de Chagrin). NGUYỄN-VĂN-VĨNH diễn quốc-âm. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1928. (La Pensée de l'Occident, Sér. A, n° 5.) [*Dép.*]

Raymond BARTHÉLEMY. *Etude sur les colmatages du Mékong.* Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1913. (Ann. Soc. Géogr. comm., Sect. indoch., Avril 1913.)

F. BAUDOIN. *Le Cambodge pendant et après la Grande Guerre (1914-1926).* Phnom Penh, Editions khmèr, 1927.

G. BEAU. *Recueil des textes relatifs à l'organisation et au fonctionnement de la Caisse Intercoloniale des Retraites, Décret du 1er novembre 1928 et Textes complémentaires.* Hanoi, Les Presses tonkinoises, 1930.

François BENOIT. *L'architecture. Antiquité.* Paris, Renouard, H. Laurens, 1911. (Manuels d'histoire de l'Art.)

C. Bernard. *La valeur éducative de l'histoire de la science.* Hanoi, Taupin, 1929.

Nalini Kanta Bhattasali. *Iconography of buddhist and brahmanical sculptures in the Dacca Museum.* Published by Rai S. N. Bhadra Bahadur. Dacca, Sreenath Press, 1929. Cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 440.

La Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Russie, 1728-1929. Esquisse et guide. Leningrad, 1929. [*Ech.*]

Bijutsu Kogeitaikwan 美術工藝大觀. Tōkyō, 1923-1928, 4 vol.

Laurence Binyon. *Remains of a T'ang Painting discovered by Sir Aurel Stein, described by* Laurence Binyon. [London, 1925.] (Burl. Mag., June, 1925.)

R. Blanchard. *Asie Occidentale,* par R. Blanchard. *Haute Asie,* par F. Grenard. Paris, A. Colin, 1929. (Géographie universelle, t. VIII.)

Abel Bœuf. *Histoire de la conquête de la Cochinchine (1858-1861).* Saigon, Nguyễn-văn-Của, 1927.

The Book of the Kindred Sayings (Saṃyutta-Nikāya) or Grouped suttas. Part III-IV. Translated by F. L. Woodward, assisted by Mrs. Rhys Davids. London, Pali Text Society, [1924-1927]. (Pali Text Society, Transl. Ser., n[os] 13 et 16.)

Paul Boyer et N. Spéranski. *Manuel pour l'étude de la langue russe.* Paris, A. Colin, 1905.

F. Brachet. *Le ciel visible en Indochine.* Hanoi, Taupin, 1929.

A brief sketch of the Palace Museum Peping, China. [*Don de l'éditeur.*]

Francis Buchanan. *An Account of the district of Purnea in 1809-10.* Edited from the Buchanan Mss. in the India Office Library, by V. H. Jackson. Patna, Bihar and Orissa Research Society, 1928. [*Id.*]

Buddhaghosa. *Manorathapūraṇī.* Buddhaghosa's *Commentary on the Aṅguttara-Nikāya.* Vol II. *Eka-duka-tika-nipāta-vaṇṇanā.* Edited by Max Walleser and Hermann Kopp. London, H. Milford, 1930. (Pali Text Society.)

Id. *Samantapā sādikā.* Buddhaghosa's *Commentary on the Vinaya Piṭaka.* Edited by J. Takakusu and M. Nagai. Vol. III. London, H. Milford, 1930. (Pali Text Society.)

J. G. Bühler. *On the Indian Sect of the Jainas.* Translated from the German. Edited with an Outline of Jaina Mythology, by Jas. Burgess. London, Luzac, 1903.

S. M. Burrows. *The Visitor's Guide to Kandy & Nuwara Eliya, with a short historical sketch.* 6th ed. Colombo, Ferguson, 1903.

L. Cadière. *Sur quelques faits religieux ou magiques observés pendant une épidémie de choléra en Annam.* Wien, Anthropos, 1910. (Anthropos, t. V, 1910, fasc. 2, 3, 5, 6.)

Çāntideva. *Bodhicaryāvatāra. Traduction mongole Chos-Kyi-Ḥod-Zer'a.* I. Texte. Edité par B. I. Vladimirtsov. Leningrad, Acad. des Sciences de l'URRS., 1929. (Bibl. Bud., XXVIII.)

Albert Carnoy. *Grammaire élémentaire de la langue sanscrite comparée avec celle des langues indo-européennes.* Louvain, Editions Universitas; Paris, Paul Geuthner, 1925.

Douglas Carruthers. *The Desert Route to India, being the journals of four travellers by the Great Desert Caravan Route between Aleppo and Basra, 1745-1751.* Edited by Douglas Carruthers. London, Hakluyt Society, 1929. (Hakluyt Society, 2d. Ser., n° LXIII.)

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale. Auteurs. Tomes XCIV et XCV (Lemaistre-Lescalopier). Paris, Imprimerie Nationale, 1929. [*Don.*]

Haran Chandra Chakladar. *Social life in Ancient India : Studies in Vātsyāyana's Kāmasūtra.* Calcutta, Greater India Society, 1929. (Greater India Society Publication, n° 3.) Cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 429.

Hari Chand. *Kālidāsa et l'art poétique de l'Inde (Alaṅkāra-Śāstra).* Paris, Champion, 1917.

Georg Cleinow. *Neu-Sibirien (Sib-kraï). Eine Studie zum Aufmarsch der Sowjetmacht in Asien.* Berlin, Reimar Hobbing, 1928.

Code de l'Instruction publique (Arrêtés du 21 décembre 1917 et du 20 juin 1921). 2e éd. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1921.

H. W. Codrington. *Ceylon coins and currency.* Colombo, A. C. Richard, 1924. (Mem. Colombo Museum, Ser. A, n° 3.) [*Don de l'éditeur.*]

Collection Couturier. Monnaies antiques, grecques et romaines. Monnaies françaises, gauloises, mérovingiennes et capétiennes, Monnaies féodales et étrangères, Médailles et Jetons. Vente aux enchères publiques à Paris, Hôtel des Commissaires-priseurs, 9, rue Drouot, salle n° 9, les lundi 7, mardi 8, mercredi 9 et jeudi 10 avril 1930. Paris, Imprimerie Chaufour. [*Id.*]

Georges Contenau. *Les Antiquités orientales. Monuments hittites, assyriens, phéniciens, perses, judaïques, chypriotes, araméens.* Paris, Editions Albert Morancé, 1930. (Documents d'Art, Musée du Louvre.)

Contrat de la colonie avec l'Institut Pasteur pour l'organisation d'un service de lutte anti-malarienne sur les chantiers des Travaux publics de l'Indochine. [Hanoi, 1930.] (Inspection générale des Travaux publics.) [*Dép.*]

Ananda K. Coomaraswamy. *Catalogue of the Indian Collections in the Museum of Fine Arts, Boston.* Part VI. *Mughal painting.* Cambridge, Harvard University Press, 1930. [*Don de l'auteur.*]

Henri Cordier. *Catalogue des albums chinois et ouvrages relatifs à la Chine conservés au Cabinet d'Estampes de la Bibliothèque Nationale.* Paris, Imprimerie Nationale, 1909. (J. A., sept.- oct. 1909.)

Id. *Les Douanes impériales maritimes chinoises.* Paris, Comité de l'Asie française, 1902. (Bull. Com. Asie franç.)

Corpus Inscriptionum Semiticarum ab Academia Inscriptionum et Litterarum Humaniorum conditum Atque Digestum. Pars quarta. Tomus III. Fasc. primus. Parisiis, E. Reipublicæ Typographeo, 1929. [*Don.*]

Henry Cousens. *The Antiquities of Sind, with historical outline.* Calcutta, Government of India Central Publication Branch, 1929. (Arch. Surv. of India, Imp. Ser., vol. XLVI.) [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

F. S. Couvreur. *Petit dictionnaire chinois-français.* Ho kien fou, Imprimerie de la Mission catholique, 1903.

William Crooke. *The North-Western Provinces of India. Their History, Ethnology and Administration.* London, Methuen, 1897.

Id. *Religion & Folklore of Northern India.* Oxford University Press, 1926.

Cūlavaṃsa, being the more recent part of the Mahāvaṃsa. Edited by Wilhelm Geiger. Vol. I. London, Pali Text Society, 1925. (Pali Text Society.)

Theodor-Wilhelm Danzel. *Handbuch der prakolumbischen Kulturen in Lateinamerika.* Hamburg und Berlin, Hanseatische Verlagsanstalt, 1927. (Veröffentlichungen des Ibero-Amerikanischen Instituts, Reihe A : Handbücher.) [*Ech.*]

Id. *Kultur und Religion des primitiven Menschen.* Stuttgart, Strecker und Schröder, 1924. [*Id.*]

Id. *Magie und Geheimwissenschaft in ihrer Bedeutung für Kultur u. Kulturgeschichte.* Stuttgart, Strecker und Schröder, 1924. [*Id.*]

Dau-yang Lin. *Chapters on China and Forestry.* Shanghai, Commercial Press, 1916.

Alexandra David-Neel. *Initiations lamaïques. Des théories. Des pratiques. Des hommes.* Paris, Adyar, 1930.

Décret du 2 mars 1910 portant règlement sur la solde et les allocations accessoires des fonctionnaires, employés et agents des services coloniaux, mis à jour au 1er mars 1929. Paris, Charles-Lavauzelle, 1929.

Maurice Delafosse. *La langue mandingue et ses dialectes (Malinké, Bambara, Dioula).* I, *Introduction, Grammaire, Lexique français-mandingue.* Paris, P. Geuthner, 1929. (Bibl. Ec. Nat. Lang. Orient. Vivantes, t. X.) [*Ech.*]

M. W. De Visser. *Ancient buddhism in Japan.* Sūtras and ceremonies in use in the seventh and eighth centuries A. D. and their history in later times. Tome Ier, 2e fasc. Paris, P. Geuthner, 1929. (Buddhica, 1ère Sér., Mém., III.)

Dhammapālācariya., *Paramattha-Dīpanī. Udānaṭṭhakathā* of Dhammapālâcariya. Edited by F. L. Woodward. London, Pali Text Society, 1926. (Pali Text Society.)

The Dharma Śāstra. Edited by M. N. Dutt. Calcutta, H. C. Dass, 1908-1909, 3 vol.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, publié sous la direction du Rme Dom Fernand Cabrol et de Dom Henri Leclercq. T. I-VIII (*A-Lexique*). Paris, Letouzey et Ané, 1914-1929.

Dictionnaire de la Bible. Supplément publié sous la direction de Louis Pirot. T. I (*Abdeh-Chronologie*). Paris, Letouzey et Ané, 1928.

Dictionnaire de théologie catholique, contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire. Commencé sous la direction de A. Vacant, E. Mangenot, continué sous celle de E. Amann. T. I-X (*Aaron-Mystique*), et Table analytique des t. I-IX, 1ère partie (*A-L*) par Bernard Loth. Paris, Letouzey et Ané, 1923-1929.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les documents. Ouvrage fondé par Ch. Daremberg et rédigé sous la direction de Ed. Saglio avec le concours de Ed. Pottier. T. V (*T-Z*) et table. Paris, Hachette.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques publié sous la direction de Mgr Alfred Baudrillard, continué par A. de Meyer et Et. Van Cauwenbergh. T. I-III (*Aarchs-Athéisme*). Paris, Letouzey et Ané, 1912-1930.

Đỗ-đức-Khôi. *Troisième supplément pour la mise à jour jusqu'au 31 décembre 1929, du Régime financier des Colonies (décret du 30 décembre 1912).* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient.

Georges Dumézil. *Le problème des centaures. Etude de mythologie comparée indo-européenne.* Paris, P. Geuthner, 1929. (Ann. Mus. Guimet, Bibl. Et., t. XLI.) [*Ech.*]

P. Andreas Eckardt. *Geschichte der koreanischen Kunst.* Leipzig, Karl W. Hiersemann, 1929. Cf. *BEFEO.*, XXIX, 409.

Wilber Theodore Elmore. *Dravidian Gods in Modern Hinduism. A study of the local and village deities of Southern India.* Madras, The Christian Literature Society for India, 1925. (Reprinted from the « University Studies of the University of Nebraska », vol. XV, n° 1, 1915.)

Encyclopædie van Nederlandsch-Indië. Aanvullingen en Wijzigingen. Afl. 21, Nieuwe Serie, Afl. 6, Januari 1930. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1930.

Encyclopédie de l'Islam. Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans. Livraison 41, *Mandingue-Maroc.* Leyde, E. J. Brill; Paris, A. Picard, 1930.

R. E. Enthoven. *The Folklore of Bombay.* Oxford, Clarendon Press, 1924.

Epictète. *Manuel.* Traduit par Phạm Quỳnh. Hanoi, Nguyễn-văn-Vĩnh, 1929. (La Pensée de l'Occident.) [*Dép.*] Cf. *supra*, p. 149.

Jean Escarra. *Code pénal de la République de Chine,* promulgué le 10 mars 1928, entré en vigueur le 1er septembre 1928. Traduit du chinois, avec une introduction, des notes et une suite de textes complémentaires et de documents annexes par Jean Escarra. Paris, Marcel Giard, 1930. (Bibl. Inst. Droit comparé Lyon, Sér. de Criminologie et de Droit pénal comparé, t. II, 1ère partie.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Id. *Le régime des concessions étrangères en Chine.* Paris, Hachette, 1929. (Académie de Droit international.) [*Don de l'auteur.*]

Estampes et Peintures japonaises. Objets d'art du Japon et de la Chine. Paris, Lahure, 1928.

Exercices de chinois parlé, suivis d'un vocabulaire et d'appendices. Nouvelle édition. Pékin, Imprimerie des Lazaristes du Pei-t'ang, 1915.

Exposition Coloniale Internationale de Paris de 1931. Commissariat de l'Indochine. Directives générales (suite au Programme général du 28 mars 1927). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. [*Dép.*]

Id. *Section rétrospective française. But et organisation.* S. l. n. d. [*Id.*]

Id. *Son but. Son organisation. Allocutions prononcées à l'occasion du 25e anniversaire de la Fédération des Industriels et Commerçants français le samedi 23 juin 1928.* Paris. [*Id.*]

Id. *Territoires africains sous mandat de la France* (*Cameroun-Togo*). S. l. n. d. [*Id.*]

Exposition de récentes découvertes et de récents travaux archéologiques en Afghanistan et en Chine. Paris, Musée Guimet, 14 mars 1925. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Edmond Faral. *La légende arthurienne. Etudes et Documents.* 1ère partie : Les plus anciens textes. T. I-III. Paris, H. Champion, 1929. (Bibl. Ec. Haut. Et., Sc. hist. et philol., 255-257.) [*Ech.*]

Alix de Fautereau-Vassel. *De Hanoi à Angkor. Vingt-six bois originaux.* [Hanoi, 1925.]

Feestbundel uitgegeven door het Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen bij gelegenheid van zijn 150 jarig bestaan, 1778-1928. Deel II. Weltevreden, G. Kolff, 1929. [*Don.*]

Fénelon. *Truyện Tê-lê-mác phiêu lưu ký* (*Les aventures de Télémaque*). Nguyễn-văn-Vĩnh diễn quốc-âm. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1927. (La Pensée de l'Occident, Ser. A., n° 1.) [*Dép.*]

K. Florenz. *Die historischen Quellen der Shinto-Religion, aus dem Altjapanischen und Chinesischen*, übersetzt und erklärte von Karl Florenz. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1919. (Quellen der Religions-Geschichte, 3.)

Alfred Forke. *Die Gedankenwelt des chinesischen Kulturkreises*. Munich und Berlin, R. Oldenbourg, 1927. (Handbuch der Philosophie.)

Id. *Geschichte der alten chinesischen Philosophie*. Hamburg, L. Friederichsen, 1927. (Hamburgische Univ. Abh. Gobiet der Auslandskunde, Bd. 25.)

C. Formichi. *La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha. Le Rigveda. L'Atharvaveda. Les Brahmanas et les Upanishads*. Traduction de Fernand Hayward. Paris, Payot, 1930.

James George Frazer. *L'Homme, Dieu et l'Immortalité*. Traduit de l'anglais par Pierre Sayn. Paris, P. Geuthner, 1928.

The Garuda Puranam. Translated into English by M. N. Dutt. Calcutta, Society for the Resuscitation of Indian Literature, 1908.

Arthur Girault. *Principes de colonisation et de législation coloniale*. T II, 2e part. 5e éd. Paris, Recueil Sirey, 1929.

M. Goupillon. *Essai de vocabulaire français — chau-ma avec traduction en annamite*. Saigon, Nguyễn-văn Việt, 1929. [*Don de l'auteur*.] Cf. *BEFEO*., XXIX, p. 359.

Charles E. Gover. *The Folk-songs of Southern India*. Madras, Higginbotham, 1871.

Charles Gravelle. *Le Cambodge. 1921. Deux conférences*. Quinhon, Imprimerie de Quinhon. [*Don de M. V. Goloubew*.]

Id. *Gingi, suprême solitude. Rajahs, Sultans, Vichnou, Allah, Gloire, Prière, et puis, plus rien*. Pondichéry, Société de l'Histoire de l'Inde française, 1921. [*Id*.]

Id. *Pondichéry et ses environs*. Pondichéry, Imprimerie moderne, 1919-1920. [*Id*.]

Id. *Quatre conférences sur Angkor*. Quinhon, Imprimerie de Quinhon, 1921. [*Id*.]

Ernst Grosse. *Die ostasiatische Plastik*. Zürich, Verlag Seldwyla, 1922. [*Ech*.]

René Grousset. *Histoire de l'Extrême-Orient*. Paris, P. Geuthner, 1929. (Ann. Musée Guimet, Bibl. Et., t. XXXIX-XL.) [*Id*.]

Id. *Les Civilisations de l'Orient*. I, *L'Orient*. II, *L'Inde*. Paris, G. Crès, 1929-1930.

Gustav Haloun. *Seit wann kannten die Chinesen die Tocharer oder Indogermanen überhaupt*. 1ter teil. Leipzig, Asia Major, 1926. [*Don de l'éditeur*.]

Hán-Việt từ-điển, bản thảo, n°s 37-41. Huế, Đắc-lập, 1930. [*Dép*.]

Harivamsha. *A prose english translation of harivamsha*. (Translated literally into English Prose.) Edited and published by Manmatha Nath Dutt. Calcutta, H. C. Dass, 1897.

The Hatha Yoga Pradipikā. Translated into english by Pancham Sinh. Allahabad, Indian Press, 1915.

Robert Heine-Geldern. *Eine Szene aus dem Sutasoma-Jātaka auf hinterindischen und indonesischen Schwertgriffen*. (Sond. Ipek, 1925.)

Alfred Hillebrandt. *Vedische Mythologie*. 2te Aufl. Breslau, Marcus, 1927-1929, 2 vol.

Albert Herrmann. *Die Verkehrswege zwischen China, Indien und Rom um 100 nach Chr. Geb. 1922. Originalkarte in Zweifarbendruck mit erläuterndam Text*. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1922. (Veröffentlichungen des

Forschungsinstituts für vergleichende Religionsgeschichte an der Universität Leipzig, Nr. 7.)

T. C. Hodson. *The Nāga Tribes of Manipur*. London, Macmillan, 1911.

Otto Homburger. *Museumskunde*. Breslau, Ferdinand Hirt, 1924. (Jedermanns Bücherei.) [*Ech.*]

Ernst Honigmann. *Die sieben Klimata und die poleis episemoi. Eine Untersuchung zur Geschichte der Geographie und Astrologie im Altertum und Mittelalter*. Heidelberg, Carl Winter, 1929. [*Id.*]

W. Hopkins. *Legends of India*. New Haven, Yale University Press, 1928.

James Hornell. *The Sacred Chank of India : a monograph of the Indian Conch (Turbinella Pyrum)*. Madras, Government Press, 1914. (Madras Fisheries Bureau, Bull., n° 7.)

Horyoji no hekiwa 法隆寺壁畫. Kyōto, Benrido, 1920.

Hsüntze. *The Works of* Hsüntze. Translated from the chinese, with notes by Homer H. Dubs. London, A. Probsthain, 1928. (Probsth. Orient. Ser., vol. XVI.)

Fr. Hübotter. *Die chinesische Medizin zu Beginn des XX. Jahrhunderts und ihr historischer Entwicklungsgang*. Leipzig, Asia Major, 1929.

Martin Hürlimann. *Ceylan et Indochine. Architecture, Paysages, Scènes populaires*. Paris, A. Calavas, 1930. (Orbis Terrarum.) Cf. *supra*, p. 182.

Ikaruga no Nokorihikari 斑鳩之餘光. Tōkyō, Ōkaku Koishikawa, 1926.

Indian studies in honor of Charles Rockwell Lanman. Cambridge, Harvard University Press, 1929. Cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 411.

L'Industrie minière en Indochine. Supplément illustré de *La Presse Coloniale*, décembre 1929. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Jalālu'd-Dīn. *The Masnavī*. Book II. Translated for the first time from the persian into prose, with a commentary by C. E. Wilson. Vol. I. Translation. Vol. II. Commentary. London, Probsthain, 1910. (Probsthain's Oriental Series, vol. III-IV.)

D. Jenness. *Comparative vocabulary of the Western Eskimo Dialects*. Ottawa, F. A. Acland, 1928. (Rep. of the Canadian Arctic Expedition 1913-18. Southern party, 1913-16. Vol. XV, part A.) [*Ech.*]

Julius Jolly. *Hindu law and custom*. Authorised Translation by Batakrishna Ghosh. Calcutta, Greater India Society, 1928. (Greater India Society Publication n° 2.) [*Id.*] Cf. *BEFEO.*, XXIX, 429.

Kālidāsa. *Le Raghuvaṃça. (La lignée des Fils du soleil)*. Poème en xix chants traduit du sanscrit par Louis Renou. Paris, P. Geuthner, 1928. (Les Joyaux de l'Orient, VI.)

Bernhard Karlgren. *Etudes sur la phonologie chinoise*, 4. Upsala, K. W. Appelberg, 1924. (Archives d'études orientales, vol. 15, 4.)

H. Kern. *Verspreide Geschriften*. Vol. IX-XV, Register en Bibliographie. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1920-1929.

S. Khuda Bukhsh. *Essays indian and islamic*. London, Probsthain, 1912. (Probsthain's Or. Ser., vol. V.)

I. Kipšidze. *Grammaire de la langue mingrélienne (avec chrestomathie et glossaire)*. [En russe.] St-Pétersbourg, 1914. (Matériaux de linguistique japhétique, VII.)

Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, 1778-24 April 1928. Verslag der Viering van den 150sten Gedenkdag. Weltevreden, G. Kolff, 1928.

I. KRAČKOVSKIJ. *Le Cheihk aṭ-Ṭanṭâvî, professeur à l'Université de St.-Pétersbourg (1810-1861).* Leningrad, Académie des Sciences de l'URSS., 1929. (Trav. Comm. d'hist. des Sciences, 8.) [*Ech.*]

V. A. KRAČKOVSKI. *Epitaphes arabes du Musée de paléographie de l'Académie des Sciences de l'URRS.*, 1929. (Travaux du Musée de Paléographie, III.)

Augusten KRÄMER. *Palau.* 4. Teilband und 5. Teilband. Hamburg, Friederichsen, De Gruyter, 1929. (Hamburgische Wissenschaftliche Stiftung und Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft. Ergebnisse der Südsee-Expedition 1908-1910, II. Band 3.) [*Id.*]

F. E. A. KRAUSE. *Geschichte Ostasiens.* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1925, 3 vol.

KRISHNA-DWAIPAYANA-VYASA. *The Srimad-Bhagbatam.* Translated into English Prose from the Original Sanskrit Text by J. M. SANYAL. Vol. I, part I-II. Calcutta, Oriental Publishing C°, 1929.

J. KUNST. *Een overwalsche Bloedverwant van den Javaanschen Gamelan.* Weltevreden, G. Kolff. (Nederl. - Ind., Oud en Nieuw, 14ᵉ Jaar., Afl. 3.) [*Don de M. V. Goloubew.*]

ID. *Over Soendaneesche Zangmuziek.* Weltevreden, G. Kolff, 1928. [*Id.*]

Blanchard de LA BROSSE. *Một cái nghị-lực to của dân-tộc Đại-Pháp. Lịch-sử ông Paul Bert.* [*Une des grandes énergies françaises. Paul Bert.*] DƯƠNG-PHƯỢNG-DỰC dịch thuật. Hanoi, Editions du Trung-Bắc tân-văn, 1928. (La pensée de l'Occident, Ser. C., Sect. III.) [*Dép.*]

B. LAFAYE. *Dictionnaire des synonymes de la langue française.* 9ᵉ éd. suivie d'un suppl. Paris, Hachette.

LA FONTAINE. *Thơ ngụ-ngôn.* (*Les Fables de* LA FONTAINE). Traduites par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Hanoi, Editions du Trung-Bắc tân-văn, 1928. (La Pensée de l'Occident, Ser. A, n° 4.) [*Dép.*]

Mˡˡᵉ LAFUGIE. *Les séjours d'une artiste peintre française dans les monastères du Tibet.* Kyōto, le 3 novembre 1929. (Institut franco-japonais du Kansai. Conférence n° 5.) [*Ech.*]

Gabriel LAMBERT. *Etude de l'eau d'alimentation de la ville de Hanoi et du fonctionnement de l'installation filtrante qui sert à son epuration.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1911. (Bull. écon. Indochine, sept.-oct. 1911.)

E. LANG. *La Mahajjātakamālā.* Paris, Imprimerie Nationale, 1912. (J. A., mai-juin 1912.)

R. LANTIER. *Hommage à Henri Hubert.* Paris, E. Leroux, 1928. (Rev. Arch.)

P. A. LAPICQUE. *Sur le Haut Yang-tseu. Guide du voyageur.* Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1912. (Ann. Soc. Géogr. comm., Sect. indoch., déc. 1912.)

Larousse du XXᵉ siècle. Tome II. Paris, Librairie Larousse, 1929.

Latinæ Linguæ. I. *Rudimenta.* 3ᵉ éd. II. *Elementa.* Chang-hai, Typographia Missionis Catholicæ, 1912.

Owen LATTIMORE. *The Desert Road to Turkestan.* London, Methuen, 1928.

Berthold LAUFER. *Arabic and Chinese trade in Walrus and Narwhal ivory,* by Berthold LAUFER with Addenda by Paul PELLIOT. Leide, E. J. Brill, 1913. (T'oung pao, vol. XIV.)

Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten. Von fachgelehrten zusammengestellt unter schriftleitung von M. Heepe. Berlin, Reichsdruckerei, 1928.

Louis de La Vallée Poussin. *L'Inde aux temps des Mauryas et des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tchi.* Paris, E. de Boccard, 1930. (Histoire du Monde, t. VI, 1.)

Dr. Albert von Le Coq. *Auf Hellas Spuren in Ostturkistan. Berichte und Abenteuer der II. und III. Deutschen Turfan-Expedition.* Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1926.

Id. *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittel-Asiens.* Berlin, Dietrich Reimer, 1925. [*Ech.*]

[Lê Dư] Sở-cuồng. *Nam Quốc Nữ Lưu.* Hanoi, Trung-Bắc Tân-Văn, 1929. [*Don de l'auteur.*]

Id. *Nữ lưu văn học sử.* Hanoi, Đông-Tây ấn-quán, 1929. [*Id.*]

Georges Lefebvre. *La Révolution française.* Par Georges Lefebvre, Raymond Guyot et Philippe Sagnac. Paris, Alcan, 1930. (Peuples et Civilisations, XIII.)

Pierre Lefevre-Pontalis. *Notes sur des amulettes siamoises.* Paris, P. Geuthner, 1926. (Ann. Musée Guimet, Bibl. Vulg., t. 45.) [*Ech.*]

Dr Le Roy des Barres. *L'organisation de l'assistance médicale et de l'hygiène publique en Indochine française.* [Bangkok,] 1922. (Conférence extrême-orientale des Sociétés de la Croix-Rouge. Bangkok, nov.-déc. 1922.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Lesage. *Truyện Gil-Blas de Santillane.* Nguyễn-văn-Vĩnh diễn âm. Fasc. 1-12. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-Văn, 1929. (La Pensée de l'Occident.) [*Dép.*]

Li Chin-Shi. *Chinese phonetic system and language.* Translated into english by Alex. R. Mackenzie. Shanghai, Commercial Press, 1921.

Lochard. *Science pure et Science appliquée. Remarques sur le rôle des races blanches en Extrême-Orient.* (Extrême-Asie, 1926.)

A. H. Longhurst. *Pallava Architecture.* Part III, The Later or Rājasimha Period. Calcutta, Government of India Central Publication Branch, 1930. (Mem. Arch. Surv. India, n° 40.)

Lü Bu We. *Frühling und Herbst* des Lü Bu We. Aus dem Chinesischen verdeutscht und erlaütert von Richard Wilhelm. Jena, Diederichs, 1928.

William McCulloch. *Bengali Household Tales,* collected and translated by the Rev. William McCulloch. London, Hodder and Stoughton, 1912.

McCrindle's *Ancient India as described by Ptolemy.* A facsimile reprint, edited, with an introduction, notes and an additional map by Surendranath Majumdar Śāstrī. Calcutta, Chuckervertty, 1927.

David Macdonald. *The Land of the Lama. A description of a country of contrasts and of its cheerful, happy-golucky people of hardy nature and curious customs; their religion, ways of living, trade, and social life.* London, Seeley, 1929.

Frédéric Maclair. *Trois conférences sur l'Arménie faites à la Fondation Carol I à Bucarest (Roumanie).* Paris, P. Geuthner, 1929. (Ann. Mus. Guimet, Bibl. vulg., t. 49.) [*Ech.*]

George Macmunn. *Afghanistan, from Darius to Amanullah.* London, G. Bell, 1929.

Manuel de recherches préhistoriques, publié par la Société préhistorique française. 2e éd. Paris, A. Costes, 1929.

The Manyôśû. Translated and annotated by Dr. J. L. Pierson Jr. Book I. Leyden, Brill, 1929.

Georges Margouliès. *Evolution de la prose artistique chinoise*. München, Encyclopädie-Verlag, 1929. (China-Encyclopaedia, Section IV, vol. 6 a.)

Jean Marquet. *Lettres d'Annamites. Lettres de Guerre. Lettres de Paix*. Hanoi, Editions du Fleuve Rouge, 1929. [*Dép.*]

N. Marr. *Le Caucase japhétique et le troisième élément dans la composition de la culture de la Mer Noire*. [En russe.] Leipzig, 1920. (Matériaux de linguistique japhétique, XI.)

Id. *Extrait du dictionnaire svane-russe*. Petrograd, 1922. (Matériaux de linguistique japhétique, X.)

Id. *Obituaire du Monastère de la Croix de Jérusalem*. Texte georgien édité avec 16 photographies de manuscrits. St Pétersbourg, 1914. (Bibliotheca Armeno-Georgica, III.)

A. M. Meerwarth. *Grammaire de la langue tamoule parlée*. Leningrad, 1929. (Publ. Institut Oriental Leningrad, 34.) [*Ech.*]

Mémoires de la Mission archéologique de Perse. Vol. XV-XXI. Paris, E. Leroux, 1914-1929. [*Don du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.*]

Mesrop. *Hatowatq Erkaoagir Hin Ktakarani Handerd Hnograkan Patkeraw*. Petrograd, 1915. (Bibliotheca Armeno-Georgica, V.)

Gaston Migeon. *Au Japon. Promenades aux sanctuaires de l'art*. Nlle éd. Paris, P. Geuthner, 1926.

J. P. Mills. *The Ao Nagas*. With a foreword by H. Balfour, and supplementary notes and bibliography by J. H. Hutton. London, Macmillan, 1926. (Published by direction of the Government of Assam.)

Id. *The Lhota Nagas*. With an introduction and supplementary notes by J. H. Hutton. London, Macmillan, 1922. (Published by direction of the Government of Assam.)

[Mö tseu.] *The ethical and political works of Mo tse* 墨子 translated from the original chinese text by Yi-Pao Mei. London, A. Probsthain, 1929. (Prob. Orient. Ser., vol. XIX.)

Molière. *Những hài-kịch của* Molière *tiên-sinh* (*Les comédies de* Molière). Nguyễn-văn-Vĩnh dịch quốc-âm. 1° *Bệnh tưởng* (*Le malade imaginaire*) ; 2° *Trưởng-giả học làm sang* (*Le Bourgeois Gentilhomme*) ; 3° *Người biển lận* (*L'avare*). Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1928. (La Pensée de l'Occident, Sér. A, n° 3.) [*Dép.*]

Dr Henry G. S. Morin. *Enquête de l'Institut Pasteur sur le paludisme des chantiers et exploitations relevant de l'administration des Travaux publics en Indochine. Enquête malariologique et indications prophylactiques*, I-V. [Hanoi, 1930.] (Inspection générale des Travaux publics.) [*Dép.*]

G. Morisse. *Contribution préliminaire à l'étude de l'écriture et de la langue si-hia*. Paris, Imprimerie Nationale, 1904. (Ext. Mém. prés. par divers savants à l'Acad. Insc. Belles-Lettres, 1re sér., t. XI, 2e partie.)

Hosea Ballou Morse. *The Chronicles of the East India Company trading to China, 1635-1834*. Vol. V, Supplementary, 1742-74. Oxford, Clarendon Press, 1929.

Probhat Kumar Mukherjee. *Indian literature abroad (China)*. Calcutta Oriental Press, 1928. (Calcutta Orient. Ser., n° 22, E. 14.)

C. Mus. *La première Université Indochinoise*. Hanoi, Taupin, 1927. (Extr. du Bull. Instr. publ. Indochine.) [*Don de l'auteur.*]

Paul Mus. [*Notes critiques*, 1928.] Hanoi, 1929. (Extr. BEFEO., t. XXVIII, 1928. [*Id.*]

O. Nachod. *Geschichte von Japan*. Zweiter Band. II. Hälfte. Herausgegeben vom Japaninstitut in Berlin. Leipzig, Asia Major, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

K. M. Nadkarni. *The Indian Materia Medica*. Edited and published by K. M. Nadkarni. Bombay, K. M. Nadkarni, 1927.

Bunyiu Nanjio. *A Catalogue of the chinese translation of the buddhist Tripiṭaka, the sacred canon of the buddhists in China and Japan*. Edition photographique. Oxford, Clarendon Press, [1929].

Marcel Ner. *L'organisation familiale en pays moï*. Conférence faite à la Société de Géographie le 22 décembre 1927. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1928. (Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi, 15e cah.) [*Don.*]

Niddesa. I. *Mahāniddesa*. Vol. I. Edited by L. de La Vallée Poussin and E. J. Thomas. London, H. Milford, 1916. (Pali Text Society.)

J. F. Niermeyer. *Handleiding ten gebruike bij de Platen van Nederlandsch Oost- en West-Indië*, door J. F. Niermeyer, A. W. Nieuwenhuis, J. Dekker, L. A. Bakhuis, H. D. Benjamins. Deel I-IV. Haarlem, Kleynenberg, 1912-1913. (Schetsmatige Beschrijving der Hedendaagsche Nederlandsche Koloniën.)

A. W. Nieuwenhuis. *Platen van Nederlandsch Oost- en West-Indië*, uitgegeven met beschrijving onder leiding van A. W. Nieuwenhuis met medewerking van A. W. Nieuwenhuis, J. F. Niermeijer, J. Dekker, L. A. Bakhuis, H. D. Benjamins. 1ste-3de series. Haarlem, Kleynenberg; 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1913, 3 albums.

Niẓāmī of Ganja. The Haft Paikar (The Seven Beauties) containing the life and adventures of King Bahrām Gūr, and the Seven stories told him by his seven Queens. Translated from the persian, with a commentary by C. E. Wilson. Vol. I. Translation. Vol. II. Commentary. London, Probsthain, 1924. (Probsthain's Orient. Ser., vol. XII-XIII.)

Edmond Nordemann. *Chrestomathie annamite contenant 180 textes en dialecte tonkinois suivie d'un lexique encyclopédique annamite-français illustré de 62 fac-simile, et d'un index français se rapportant à ce lexique*. 2e éd. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1917.

Notice historique, administrative et politique sur la ville de Saigon. Saigon, Nguyễn-văn-Của, 1928. [*Dép.*]

E. Obermiller. *Indices verborum sanscrit-tibetan and tibetan-sanscrit to the Nyāyabindu of Dharmakirti and the Nyāyabinduṭīkā of Dharmottara*. Compiled by E. Obermiller from the edition of the sanscrit and tibetan texts by Th. Stcherbatsky. II. *Tibetan-sanscrit index*. Leningrad, Academy of Sciences of USSR., 1928. (Bibl. Bud., XXV.)

A. Onian. *Recueil des noms svanes désignant des arbres et des plantes (dialecte laškhe)*. Petrograd, 1917. (Matériaux de linguistique japhétique, VIII.)

Id. *Textes svanes en dialecte laškhe*. Petrograd, 1917. (Matériaux de linguistique japhétique, IX.)

C. H. Payne. *A short History of the Sikhs*. London, Th. Nelson.

Paul Pelliot. [C. R. de : Ivanov, *Traduction des œuvres de Han-Fei tseu.*] (JA., sept.-oct. 1913.)

Id. *Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient.* Leide, E. J. Brill, 1914. (T.P., vol. XV, n° 5, déc. 1914.)

Id. *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine.* (JA., mai-juin, 1913.)

Id. *Les documents chinois trouvés par la mission Kozlov à Khara-Khoto.* (JA., mai-juin 1914.)

Id. *Les plus anciens monuments de l'écriture arabe en Chine* par P. Pelliot, avec des notes de Cl. Huart et Denison Ross. (JA., juil.-sept. 1913.)

Id. *Les prétendus jades de Sou-tcheou (Kan-sou).* Leide, E. J. Brill, 1913. (T. P., vol. XIV.)

Id. *Quelques transcriptions chinoises de noms tibétains.* Leide, E. J. Brill, 1915. (T. P., vol. XVI.)

Id. *Répertoire des collections Pelliot « A » et « B » du fonds chinois de la Bibliothèque Nationale.* Leide, E. J. Brill, 1913. (T. P., vol. XIV.)

Id. *Sur quelques mots d'Asie centrale attestés dans les textes chinois.* (JA., mars-avril 1913.)

Id. *La version ouigoure de l'histoire des princes Kalyāṇaṃkara et Pāpaṃkara.* Leide, E. J. Brill, 1914. (T. P., vol. XV, n° 2, mai 1914.)

Penoendjoek Djalan pada orang-orang jang hendak melihat Kamar Intan di Gedong Artja. Batawi, 1919. (Batav. Genoot. van Kunst. en Wetens.)

Perrault. *Chuyện trẻ con của* Perrault *tiên-sinh (Les contes de* Perrault). Nguyễn-văn-Vĩnh diễn quốc-âm. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1928. (La Pensée de l'Occident, Sér. A, n° 2.) [*Dép.*]

B. A. Pestovski. *La Poésie bouddhique en Chine à l'époque des T'ang.* I-II. Tachkent, 1926. (Ext. Bull. Asie Centrale, n° 13, 1926.) [*Ech.*]

Phạm-huy-Toại. *Một tấm lòng.* 1re et 2e dé. Hanoi, Ngô-tử-Hạ, 1928-1930. [*Don de l'auteur.*]

André Piganiol. *La conquête romaine.* Paris, Félix Alcan, 1927. (Peuples et Civilisations, III.)

Don Diego de Prado y Tovar. *New light on the discovery of Australia as revealed by the journal of Captain* Don Diego de Prado y Tovar. Edited by Henry N. Stevens, with annotated translations from the Spanish by George F. Barwick. London, Hakluyt Society, 1930. (The Hakluyt Society, 2d Ser., n° LXIV.)

Beni Prasad. *Theory of Government in Ancient India (Post-vedic).* With a foreword by A. B. Keith. Allahabad, The Indian Press, 1927.

Proceedings of the Seventeenth International Congress of Orientalists, Oxford, 1928. Oxford University Press ; London, H. Milford, 1929. [*Don de l'éditeur.*] Cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 461.

Programma van het Congres Gehouden van 27 tot en met 29 december 1929 in de Kapatihan Mangkoenagaran te Soerakarta, ter Gelegenheid van het Tienjarig Bestaan van het Java Instituut 1919-1929. [*Don.*]

Programmes des fêtes d'inauguration de l'Institut indigène d'études du Bouddhisme du Petit Véhicule à Phnom Penh, le 12 mai 1930. Phnom Penh, A. Portail, 1930. [*Don de M. G. Cœdès.*]

E. Raguet. *Petit dictionnaire français-japonais pour la conversation.* Tōkyō, Sansaisha, 1905.

Rangga lawe Middel-javaansche Historische Roman Critisch, uitgegeven door C. C. BERG. Weltevreden, Albrecht, 1930. (Bibliotheca Javanica, I.) [*Don.*]

Reconstruction Album containing the Final Report on the Reconstruction of the Tokyo Imperial University Library, 1923-1929. Compiled at the Library, 1930. [*Id.*]

Réglementation relative au mode de décompte des émoluments en monnaie locale des fonctionnaires civils européens en service en Indochine. (Arrêté du 11 février 1930 et Instructions du 19 février 1930.) Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Dép.*]

Règlement général de l'enseignement supérieur [*en Indochine*]. (Arrêté du 25 décembre 1918.) Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1919.

REINAUD. *Mémoire sur le périple de la mer Erythrée et sur la navigation des mers orientales au milieu du troisième siècle de l'ère chrétienne, d'après les témoignages grecs, latins, arabes, persans, indiens et chinois.* Paris, Imprimerie Nationale, 1864. (Mém. Acad. Insc. et Belles-Lettres, t. XXIV, 2e partie.)

Cel G. RENONDEAU. *Cérémonies de l'avènement de l'Empereur Hirohito.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. (Extr. BEFEO., t. XXVIII, nos 3-4.)

Louis RENOU. *Grammaire sanscrite.* T. I. Phonétique, composition, dérivation. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

ID. *Les Maîtres de la philologie védique.* Paris, P. Geuthner, 1928. (Ann. Musée Guimet, Bibl. Et., t. 38.) [*Ech.*]

Abel REY. *La science dans l'antiquité. La science orientale avant les Grecs.* Paris, La Renaissance du Livre, 1930. (Bibl. Synt. hist., Evol. de l'Hum., Sér. complém.)

Edward P. RICE. *A History of Kanarese Literature.* Calcutta, Association Press, [1915]. (Heritage of India Series.)

L. RICHARD. *Comprehensive geography of the Chinese Empire and dependencies.* Translated into English by M. KENNELLY. Shanghai, T'usewei Press, 1908.

Cne ROBERT. *Eléments de dialecte yunnanais.* Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1920.

Dr Léopold ROBERT. *Venereal Diseases in Siam.* Bangkok, 1922. (The Siamese Red Cross Society.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Robert William ROGERS. *A History of Ancient Persia, from its earliest beginnings to the death of Alexander the Great.* New York, London, Ch. Scribner, 1929.

Sarat Chandra ROY. *The Birhors : a little-known jungle tribe of Chota Nagpur.* Ranchi, Mission Press, 1925.

ID. *The Mundas and their country.* With an introduction by E. A. GAIT. Calcutta, The Kuntaline Press, 1912.

ID. *The Orāons of Chōtā Nāgpur : their history, economic life, and social organization.* With an introduction by A. C. HADDON. Ranchi, The Bar Library, 1915.

Francis RUELLAN. *Jeanne d'Arc, l'héroïne française.* [Kyōto, 1929]. (Institut franco-japonais du Kansai, conférence no 6, faite le 22 octobre 1929.) [*Ech.*]

Owen RUTTER. *The Pagans of North Borneo.* With an Introduction by C. G. SELIGMAN. London, Hutchinson, 1929.

Ryokan Shukei 龍龕手鑑. *Koriban ryokan-shukin kaisetsu* 高麗版龍龕手鑑解說, 2 vol. [*Don de la Keijo Imperial University, Chosen.*]

J. SAINTOYANT. *La colonisation française sous l'ancien régime (du XVe siècle à 1789)*. Paris, La Renaissance du Livre, 1929, 2 vol.

Dr A. SALLET. *Les souvenirs chams dans le folklore et les croyances annamites du Quảng-nam*. (Ext. Bull. Amis Vieux Hué, avril-juin 1923.)

ID. *Quelques plantes médicinales de l'herbier indochinois*. (Ext. Bull. Soc. méd.-chir. Indoch., nov. 1929.) [*Don de l'auteur*.]

S. C. SARKĀR. *Some aspects of the earliest Social History of India (pre-buddhistic Ages)*. Oxford University Press, 1928.

Lakshman SARUP. *Indices and appendices to the Nirukta with an introduction*. Lahore, University of the Panjab, 1929.

P. P. S. SASTRI. *A descriptive Catalogue of the sanskrit manuscripts in the Tanjore Mahārāja Serfoji's Sarasvatī Mahāl Library, Tanjore*. Vol IV, *Vedāṅgas. Kalpa-Śrauta*; vol. V, *Kalpa-Śrauta*; vol. VI, *Kāvyas*. Srirangam, Sri Vani Vilas Press, 1929. [*Don*.]

Léopold de SAUSSURE. *L'Horométrie et le système cosmologique des Chinois*. Introduction à l'ouvrage *Relations de l'Horlogerie suisse avec la Chine. La montre « chinoise »* par Alfred CHAPUIS. Neuchatel, Attinger, 1919.

F.-M. SAVINA. *Monographie de Hainan*. Conférence faite le 10 décembre 1928 à la Société de Géographie de Hanoi. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. (Cahiers Soc. Géogr. Hanoi, 17e cahier.) [*Don*.]

Paul SCHEBESTA. *Bei den Urwaldzwergen von Malaya*. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1927.

ID. *Orang-Utan. Bei den Urwaldmenschen Malayas und Sumatras*. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1928.

W. SCHMIDT. *Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde*. Heidelberg, Carl Winter, 1926. (Kulturgeschichtliche Bibliothek. I. Reihe, 5.) [*Ech*.]

Pierre SCHMIDT. *Essai de grammaire mandarine avec textes explicatifs. Manuel pour l'enseignement de la langue chinoise parlée, dialecte de Pékin*. 2e éd. Vladivostok, Institut Oriental, 1915. (Bull. de l'Institut Oriental, t. LI-LII.)

Seisetsu singo 世說新語, 6 vol. [*Don de l'Ikutoku Foundation*.]

S. SELIGMANN. *Die magischen Heil- und Schutzmittel aus der unbelebten Natur mit besonderer Berücksichtigung der Mittel gegen den bösen Blick. Eine Geschichte des Amulettwesens*. Stuttgart, Strecker und Schröder, 1927. [*Ech*.]

Mlle SELLEGER. *Le symbolisme dans le Wayang javanais*. Conférence faite le 3 décembre 1928 à la Société de Géographie de Hanoi. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. (Cahiers Soc. Géogr. Hanoi, 16e cah.) [*Don*.]

L. W. SHAKESPEAR. *History of Upper Assam, Upper Burmah and North-Eastern frontier*. London, Macmillan, 1914.

S. M. SHIROKOGOROFF. *Social organization of the Northern Tungus with introductory chapters concerning geographical distribution and history of these groups*. Shanghai, The Commercial Press, 1929. [*Don de M. G. Cœdès*.]

Sibirische Sovjet Enzyklopädie. T. I (*A-K*). Novosibirsk, Otto Harrassowitz, 1929.

Sinica Franciscana. Vol. I. *Itinera et relationes fratrum minorum Saeculi XIII et XIV*. Collegit, ad fidem codicum redegit et adnotavit P. Anastasius VAN DEN WYNGAERT. Firenze, Apud Collegium S. Bonaventurae, 1929.

Osvald SIRÉN. *Histoire des arts anciens de la Chine*. T. II, *L'époque Han et les Six Dynasties*. T. III, *La sculpture de l'époque Han à l'époque Ming*. Paris, G.

Van Oest, 1929-1930. (Ann. Musée Guimet, Bibl. d'Art, N[lle] Sér., III.) [*Don de l'éditeur.*]

H. I. SMITH and W. J. WINTEMBERG. *Some Shell-heaps in Nova Scotia.* Ottawa, F. A. Acland, 1929. (Canada Depart. of Mines, Nat. Mus. Bull., Anth. Ser., n° 9.) [*Ech.*]

[SOUVIGNET.] *Variétés tonkinoises*, n° 2. *Les origines de la langue annamite.* 1[er] fasc. *Malais et annamite.* 4° éd. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924.

Th. STCHERBATSKY. *La théorie de la connaissance et la logique chez les bouddhistes tardifs.* Traduit par M[me] I. de MANZIARLY et Paul MASSON-OURSEL. Paris, P. Geuthner, 1926. (Ann. Mus. Guimet, Bibl. Ét., t. XXXVI.)

Ivan STCHOUKINE. *La peinture indienne à l'époque des Grands Moghols.* Paris, E. Leroux, 1929. Cf. *supra*, p. 178.

ID. *Les miniatures indiennes de l'époque des Grands Moghols au Musée du Louvre.* Paris, E. Leroux, 1929. Cf. *supra*, p. 182.

Sinclair STEVENSON. *The rites of the Twice Born.* With foreword by A. A. MACDONNELL. London, Oxford University Press, 1920. (The Religious Quest of India.)

Josef STRZYGOWSKI. *Asiens bildende Kunst. In Stichproben, ihr Wesen und ihre Entwicklung.* Augsburg, Benno Filser, 1930.

[*Suvarṇa-Prabhâsa.*] *Altan gerel. Die westmongolische Fassung des Goldglanzsūtra nach einer Handschrift der kgl. Bibliothek in Kopenhagen.* Herausgegeben von Erich HÆNISCH. Leipgig, Asia Major, 1929.

J. SWIFT. *Qui-li-ve du kỳ sang nước Li-li-bút và nước Khổng-lồ (Les Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdignac).* Nguyên trước bằng tiếng nước Anh của ông J. SWIFT soạn ra. NGUYỄN-VĂN-VĨNH dịch thuật. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1928. (La Pensée de l'Occident, Sér. B, n° 2.) [*Dép.*]

Syûzô KUKI. *Caractères généraux de la philosophie française.* [Kyôto, 1930.] (Institut franco-japonais du Kansai, Conférence n° 7, faite le 2 mars 1930.) [*Ech.*]

J. TAKAKUSU. *Hohoryukei* 法寶留影. Tōkyō, Ōkaku Koishikawa, 1926.

Tantrākhyāyika. Die älteste Fassung des Pañcatantra. Aus dem Sanskrit übersetzt mit Einleitung und Anmerkungen von Johannes HERTEL. Leipzig und Berlin, B. G. Teubner, 1909, 2 vol.

TCHAI TSOUN-TCHUN. *Essai historique et analytique sur la situation internationale de la Chine. Conséquences des traités sino-étrangers*, Paris, P. Geuthner, 1929. (Et. et Doc. publ. par l'Inst. franco-chinois de Lyon, t. III.)

Tchao-sien-tche, Mémoire sur la Corée, par un Coréen anonyme, traduit pour la première fois du chinois, avec un commentaire perpétuel, par M. F. SCHERZER. Paris, Imprimerie nationale, 1886. (Extr. du JA., 1885.)

G. THILENIUS. *Das Hamburgische Museum für Völkerkunde.* Berlin, Georg Reimer, 1916. (Museumskunde, Beiheft zu Band XII.) [*Ech.*]

L[t]-C[l] J. TOD. *Annals and Antiquities of Rajasthan, or the Central and Western Rajput States of India.* Edited with an introduction and notes by W. CROOKE. Oxford University Press, 1920, 3 vol.

Daijo TOKIWA. *Buddhist monuments in China.* By Daijo TOKIWA and Tadashi SEKINO. Text. Part I-II. Tōkyō, Bukkyo-Shiseki Kenkyu-Kwai, 1926-1930.

ID. *Japanese alphabetical index of* NANJIŌ's *Catalogue of the buddhist Tripiṭaka, with Supplements and Corrections.* Edited by Daijō TOKIWA and Unrai OGIWARA, assisted by Kōjun MINŌ. Tōkyō, Nanjiō-Hakushi Kinen Kankōkwai, 1930.

Trần-nguyên-Chấn. *Recueil des textes concernant l'hygiène et la santé publique dans la ville de Saigon.* Saigon, Nguyễn-văn-Của, 1929. [*Dép.*]

Lệ-thần Trần-trọng-Kim. 儒 教 *Nho-giáo. La doctrine des lettrés. La doctrine avant Confucius. Confucius. Sa vie. Son enseignement : Partie spéculative. Partie pratique : Ses œuvres. Ses disciples. Les écoles confucéennes. Mencius et son enseignement.* T. I. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1930. [*Don de l'auteur.*] Cf. *supra*, p. 155.

Ch. Trinquet. *Les régions forestières du Hà-tĩnh (Annam) et les voies de communication entre cette province et le Laos. Nomenclature des principales essences forestières de la province du Bình-định (Annam)* par Chaillot et Ch. Trinquet. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient. 1913. (Ext. du Bull. économique de l'Indochine.)

[*Tripiṭaka.* Taishō Edition.] 大 藏 經. Vol. 21 et 54. Tōkyō, The Taishō Issai-kyo Kanko Kwai.

Tsing Tung Chun. *De la production et du commerce de la soie en Chine.* Paris, P. Geuthner, 1928. (Etudes et Documents publ. par l'Inst. franco-chinois de Lyon, t. IV.)

Varahamihira's *Brihat Jātaka. With an english translation and copious explanatory notes and examples* by V. Subrahmanya Sastri. Mysore, Government Branch Press, 1929.

E. Vayrac. *Le parfum des humanités (Sử ký thanh hoa).* Avec traduction de Nguyễn-văn-Vĩnh. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1925. (Lectures tonkinoises.) [*Dép.*]

Id. *Quelques remarques sur la science, la culture et les vicissitudes des civilisations. Dịch văn thư xã « Âu-tây tư-tưởng » lập ra vì những lẽ gì ?* Bài tựa của ông E. Vayrac. *Có phụ thêm hai đoạn trích lục trong bài tựa sách « Sử-ký thanh hoa » nói về khoa học và văn học, lại có bài luận về những cuộc tang thương của các nước văn-minh.* Nguyễn-văn-Vĩnh dịch. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn, 1927. (La Pensée de l'Occident, Préface et Introduction.) [*Id.*]

H. D. Velankar. *A descriptive catalogue of saṅskṛta and prākṛta manuscripts in the Library of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society.* Vol. III-IV, *Jain and vernacular literature.* Published for the B. B. R. A. Society by Edward Parker. Bombay, Nirnaya Sagar Press, 1930.

Vijñaptimātratāsiddhi. La siddhi de Hiuan-tsang, traduite et annotée par Louis de La Vallée Poussin. Fasc. 5-6. Paris, P. Geuthner, 1929. (Buddhica, 1ère série, Mémoires, I, I et V.)

B. L. Vladimirtsov. *Grammaire comparative de la langue écrite mongole et du dialecte des Khalkhas. Introduction et phonétique.* Leningrad, 1929. (Publ. Inst. Oriental Leningrad, 33.)

Jacob Wackernagel. *Altindische Grammatik.* III, *Deklination der Nomina-Zahlwörter-Pronomina* von Albert Debrunner und Jacob Wackernagel. I. Teil (Seite 1-368). Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1929.

L. Ch. Watelin. *Excavations at Kish. The Herbert Weld (for the University of Oxford) and Field Museum of Natural history (Chicago) Expedition to Mesopotamia* by L. Ch. Watelin, with *Epigraphical Notes and Selection of Contracts dated at Hursagkalamma,* by S. Langdon. Vol. III, 1925-27. Paris, P. Geuthner, 1930.

Dr. F. C. WIEDER. *Monumenta Cartographica.* Reproductions of unique and rare maps, plans and views in the actual size of the originals; accompanied by cartographical monographs. Vol III. The Hague, M. Nijhoff, 1928.

Léon WIEGER. *Caractères chinois. Etymologie, graphies, lexiques.* 4e éd. Hien-hien, Imprimerie de Hien-hien, 1924.

W. J. WINTEMBERG. *Uren Prehistoric Village Site, Oxford County, Ontario.* Ottawa, F. A. Acland, 1928. (Canada, Department of Mines. National Museum of Canada, Bull., Anthr. Ser., n° 10.) [*Ech.*]

P. WIRZ. *Die Narind-anim von Hollandisch-Sud-Neu-Guinea.* I-II. Hamburg, L. Friederichsen, 1922-1925. (Hamburgische Univ. Abh. Gebiet der Auslandskunde, Bd. 10 et 16.) [*Id.*]

Y. W. WONG. *Wong's system of chinese lexicography.* The four-corner numeral system in arranging chinese characters. Shanghai, Commercial Press, 1926.

WOU SAOFONG. *Sun yat-sen. Sa vie et sa doctrine. (Etude historique, philosophique, juridique, politique, économique et sociale.)* Paris, Les Presses universitaires de France, 1929.

Walther WÜST. *Erforschung der indogermanischen Sprachen.* Bd. 4, 1 H. *Indisch.* Berlin, Walter de Gruyter, 1929. (Gesch. der indogerm. Sprach.)

Yong-lo ta tien 永樂大典, chap. 2950-2951, 九眞. 1 vol. Ms. [*Don de la National Library of Peping.*]

Dr. Alexander ZIESENISS. *Die Rāma-Sage bei der Malaien, ihre Herkunft und Gestaltung.* Hamburg, Friederichsen, 1928. (Alt- und Neu-Indische St., 1.)

*
* *

Musée de Hanoi. — Bien que l'Ecole Française n'ait plus aucune part de responsabilité dans l'exécution des travaux du nouveau musée, M. Ch. BATTEUR, membre permanent de l'Ecole, est resté en liaison avec le service des Travaux publics pour l'exécution du projet auquel il a collaboré. En ce qui concerne les collections, l'Ecole Française n'a pu effectuer pratiquement aucun achat, faute de crédits suffisants. Le Musée de Hanoi s'est cependant enrichi d'environ 400 objets grâce aux fouilles opérées sous sa direction et à plusieurs dons. M. Louis CHAPPUIS a offert à l'Ecole un intéressant Buddha de bronze (haut. 0 m. 25), acheté par lui à Vieng Chan et provenant vraisemblablement du Siam, et M. P. LEFÈVRE-PONTALIS deux belles haches en pierre polie provenant du Laos ou du Haut-Tonkin. L'Ecole a acquis, par l'intermédiaire de M. le Résident de Phan-thiêt, qui les lui a signalées, deux coupes à oblations, excellents spécimens d'art cham, en argent repoussé ; la plus grande est de forme hexagonale (long. 0 m. 29), la seconde, ronde (diam. 0 m. 14), est du type « pied d'éléphant » (*tal takai limơn*).

— Comme nous l'avons annoncé l'année dernière (*BEFEO.*, XXIX, p. 502), M. P. V. VAN STEIN CALLENFELS, inspecteur du Service archéologique des Indes Néerlandaises, a généreusement offert à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, au nom dudit Service, une trentaine de paquets d'éclats et d'instruments préhistoriques. Dans l'envoi de Java les produits de quatre ateliers néolithiques attirent d'abord l'attention. Ils montrent en deux séries parallèles la fabrication des haches en pierre en passant

de l'ébauche obtenue par simple percussion à la pièce aux multiples retouches, d'une finesse remarquable, pour arriver au polissage final. Citons aussi, parmi les produits d'ateliers, un lot de pointes de flèches, éclats à la périphérie desquels on a enlevé de minces esquilles. Une sorte de gouge à section triangulaire est une pièce originale et fort belle. Une petite meule prouve qu'on devait écraser certaines substances, des graines sans doute. De Sumatra proviennent divers spécimens de paléolithes.

Musée de Tourane. — Aucun mouvement de pièce, par entrée, par sortie, ou changement de situation, n'a eu lieu dans les salles d'exposition du Musée. Par contre l'abri-hangar, construit au cours du précédent exercice, a reçu de nombreuses sculptures provenant des fouilles de Trà-kiệu, un corps de personnage bouddhique ramené de Đồng-dương, et une statue (divinité assise sur un personnage couché) recueillie sur un point du village de Trà-long, km. 154 au Quảng-nam.

Parmi les pièces venant de Trà-kiệu, le Gouverneur général a choisi, après entente avec l'Ecole, un lion pour être offert à S. M. le Roi de Siam. L'Ecole a de son côté offert au Souverain une tête de garuḍa.

Cinq pièces de Trà-kiệu figurant des lions et des éléphants, seront dirigées sur l'Exposition coloniale de Paris.

Une série de moulages des plus beaux motifs du Musée ont été exécutés par les soins de l'Ecole des Arts appliqués (soubassement de Mĩ-sơn, piédestal aux apsaras de Trà-kiệu, Skanda de Mĩ-sơn, tête de bonze, buste de Hương-quê, buste d'un Çiva de Trà-kiệu).

La direction de l'Ecole a décidé l'installation d'étiquettes sous chaque pièce du musée et un guide-catalogue est en préparation.

Le conservateur a organisé et conduit des visites collectives pour le personnel enseignant, les officiers et les sous-officiers de Tourane et des groupes de personnalités de passage. En mars 1930, le Musée de Tourane a reçu la visite des souverains siamois.

Musée Khải-định. — Les collections du Musée Khải-định se sont enrichies d'une centaine d'objets (porcelaines, céramiques, statuettes d'art annamite). La section chame, qui dépend directement de l'Ecole Française, est toujours parfaitement entretenue par l'actif conservateur du Musée, M. J.-H. Peyssonnaux.

Musée Blanchard de la Brosse. — Nous extrayons du rapport de Mlle G. NAUDIN, conservateur p. i., les passages suivants : « Les collections se sont accrues d'une tête de danseuse en grès, d'art javanais, et d'une statue tibétaine de Tchanrési en cuivre doré. Très prochainement, la salle khmère sera augmentée par l'envoi de pièces du dépôt d'Aṅkor que M. le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient a bien voulu autoriser.

« Quelques moulages de pièces khmères trouvées en Cochinchine seront exécutés pour l'Exposition coloniale ainsi qu'un moulage du Viṣṇu cham de Biên-hoà. Plusieurs documents historiques sont déjà réunis pour figurer dans la section : « Exposition historique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ».

« Nous avons continué cette année à remplacer les vitrines trop vieilles ou par trop incommodes par d'autres dont le modèle va être bientôt généralisé dans toutes les salles.

« Deux bateaux américains nous ont amené de nombreux touristes, dont trois conservateurs de musées américains qui ont paru très intéressés par nos collections. L'un d'eux, M. Henderson de New-York, chargé de mission au Japon, a manifesté le désir de rester en rapports avec nous et pour cela a accepté d'être nommé correspondant de la Société des Etudes indochinoises.

« Nous avons eu la visite de Leurs Majestés le Roi et la Reine de Siam et leur suite, et celle de Sa Majesté le Roi du Cambodge. »

Musée Albert Sarraut, Phnom Penh. — Le Musée Albert Sarraut a subi, sous la direction de M. G. Groslier, de grandes transformations et a doublé à peu près la surface de ses galeries d'exposition.

L'ancienne galerie de la sculpture a été entièrement déménagée et a laissé place à une galerie contenant l'iconographie du Buddha représentée en huit vitrines par environ 300 statuettes en bronze, de la période prékhmère jusqu'à nos jours.

Au lieu d'une salle où elle était à l'étroit, la céramique en occupe deux désormais. La céramique d'origine chinoise qui, faute de place, avait été jusqu'alors déposée dans le cabinet du Conservateur, est maintenant à la disposition du public.

L'aile Sud (où se trouvait l'Ecole des Arts), longue de 60 m. sur une largeur moyenne de 8 m., a été aménagée pour recevoir la sculpture, ce qui a nécessité des travaux de maçonnerie importants ainsi qu'un transport et des montages délicats. Chaque pièce repose sur un socle individuel et dans son meilleur éclairage. La salle a été disposée de manière à laisser au centre de la galerie une rotonde où le visiteur peut, d'un regard circulaire, se rendre compte de l'évolution complète de la statuaire khmère et en étudier commodément les exemples les plus beaux et les plus typiques. Une centaine de pièces sont ainsi réunies dans cette galerie spacieuse et abondamment éclairée. Leur installation mobile permet la mise en place des nouvelles sculptures et l'avenir se trouve ainsi réservé sans qu'on ait à prévoir ni travaux, ni dépenses.

Les collections des bronzes et de la statuaire se sont enrichies de 51 sculptures d'Aṅkor auxquelles viendront bientôt s'ajouter un nouveau lot de statues de même provenance et de 47 pièces diverses (au 31 décembre 1929) acquises par le Conservateur. Une statue de Harihara découverte lors des travaux de conservation à Sambor Prei Kuk, brisée en 60 morceaux, s'est révélée, reconstituée, comme le chef-d'œuvre de la statuaire antérieure à l'époque d'Aṅkor. Enfin une tête et une statue de la même période ont été trouvées et photographiées par le Conservateur du Musée lors de sa tournée des pagodes et laissées sous la garde des monastères qui les détenaient jusqu'à ce que leur acheminement sur le Musée Albert Sarraut soit décidé.

Ecole supérieure de Pāli de Phnom Penh. — Cette école continue à fonctionner normalement, et ne pourra que bénéficier de la création de l'Institut indigène d'Etudes bouddhiques par arrêté du 25 janvier 1930.

Bibliothèque royale du Cambodge. — La création de l'Institut bouddhique, dont le secrétaire est le dévoué conservateur de la Bibliothèque royale, M[lle] S. KARPELÈS, a consacré l'utilité de cet établissement en y installant son siège social ainsi que la Commission d'édition des écritures bouddhiques en caractères cambodgiens. L'Institut bouddhique ne devant publier que des livres religieux, la Bibliothèque royale va pouvoir entreprendre la publication de textes profanes et envisage dès maintenant les éditions de contes et de textes historiques cambodgiens. La bibliothèque s'est enrichie normalement par des dons et des achats. Elle a vendu près de 13.000 volumes de ses publications.

*
* *

Conservation des monuments historiques. — La seule modification d'ordre général apportée à la législation sur les monuments historiques résulte d'un décret du 8 novembre 1929, promulgué en Indochine par arrêté du 26 décembre 1929, subordonnant les recherches ou exploitations minières dans le voisinage des immeubles classés à l'autorisation préalable du Chef d'Administration locale, après avis favorable du Directeur de l'Ecole Française et du Directeur des Mines.

L'arrêté de classement et de déclassement des monuments historiques dans les cinq pays de l'Union indochinoise, dont la préparation était mentionnée dans le précédent volume du *Bulletin* (XXIX, p. 507) a été soumis à la signature du Gouverneur général le 29 avril 1930. Il comporte le classement de 54 immeubles ou objets mobiliers.

Comme suite à la promulgation de cet arrêté, la liste des monuments historiques de l'Indochine a été mise à jour, en tenant compte d'autre part des diverses mutations territoriales qui ont eu lieu depuis la publication de la précédente liste en 1925, et de diverses corrections qui avaient été suggérées par les inspecteurs du Service archéologique et les correspondants de l'Ecole. Cette nouvelle liste a été envoyée au *Journal Officiel* à fin d'insertion.

Jusqu'à présent, la conservation des monuments historiques, à l'exception du groupe d'Aṅkor, a été assurée par l'Ecole Française d'une façon assez précaire par suite de l'insuffisance des crédits et de la pénurie de personnel. Sa situation pécuniaire ne s'est pas améliorée durant l'exercice 1929-1930 : elle a même empiré par suite du relèvement général des soldes qui est venu lourdement grever son budget. Par contre, l'Ecole se trouve posséder actuellement cinq architectes spécialisés dans l'archéologie, et ayant donné des preuves de leur compétence, aussi le Directeur a-t-il songé à tirer de ce personnel technique un meilleur rendement en créant quatre conservations locales des monuments historiques : Annam-Tonkin, Annam-Champa, Cochinchine-Cambodge, Laos, qui viennent s'ajouter à la Conservation d'Aṅkor et fonctionneront sous la direction technique du Chef du Service archéologique. Cette création étant irréalisable sans l'appui moral et le concours financier de l'Administration locale, le Directeur de l'Ecole est entré en pourparlers avec les Chefs des gouvernements locaux et a trouvé auprès d'eux un accueil empressé auquel il tient à rendre hommage. La décision créant les conservations particulières, mesure d'ordre intérieur que le Directeur a prise conformément aux articles 8 et 10 du decret du 3 avril 1920, a paru au *Journal Officiel* avec l'attache du Gouverneur général, et des Chefs d'administration locale.

Afin de hâter l'installation de la Conservation locale de l'Annam-Champa, M. P. JABOUILLE, Résident supérieur en Annam p. i., qui n'a jamais marchandé sa collaboration à l'Ecole Francaise, a ouvert à celle-ci un crédit de 1200 piastres affecté à l'achat d'un immeuble à Huê pour loger les bureaux et l'atelier du Conservateur. Pour l'exercice 1931, les autres budgets locaux ont promis des contributions, peu importantes il est vrai, mais acceptées par l'Ecole avec reconnaissance comme une marque précieuse de l'intérêt porté à son œuvre.

La Conservation de l'Annam-Champa est d'ores et déjà confiée à M. J. Y. CLAEYS qui s'est signalé par ses fouilles à Trà-kiệu. Celle de l'Annam-Tonkin est réservée à M. Ch. BATTEUR et celle du Laos à M. L. FOMBERTAUX qui a déjà commencé les travaux de restauration du That Luong de Vieng Chan. La Conservation du Cambodge sera assurée provisoirement par le Chef du Service archéologique, M. H. PARMENTIER, que son inventaire des monuments khmèrs retient encore pour quelque temps au Cambodge. Le Parc d'Aṅkor reste le domaine de M. H. MARCHAL.

*
* *

Tonkin. — Diverses subventions ont été accordées à des villages qui ne pouvaient subvenir par leurs propres ressources à la réparation de leurs temples, notamment de ceux qui avaient été endommagés par le typhon du 30 juillet 1929 : ce sont, dans la province de Nam-định, le *đền* Thần-quang à Hành-thiện, et la pagode de Đại-bi à Trực-chính ; dans la province de Ninh-bình, les temples des Đinh et des Lê antérieurs à Hoa-lư ; dans la province de Thái-bình, le *đền* Thần-quang à Dũng-nghĩa.

L'Ecole Française a surveillé la restauration des temples de Cổ-loa, province de Phúc-yên, défrayée par le budget communal.

*
* *

Annam. — Le Nord-Annam (Thanh-hoá, Nghệ-an, Hà-tĩnh) étant réservé à la conservation des monuments historiques de l'Annam-Tonkin, celle de l'Annam-Champa comprend : l'Annam central, depuis la province de Quảng-bình, le Sud-Annam, en Cochinchine les provinces de Biên-hoà, de Thủ-dầu-một et de Bà-rịa, enfin au Laos la province d'Attopeu. Le siège en est à Huê. Elle a été installée au cours du mois d'avril par son titulaire, M. J. Y. CLAEYS, dans une maison située Route de Nam-giao et dont l'achat a été autorisé par arrêté du Gouverneur général en date du 31 mai 1930. A cet achat a concouru la subvention de 1200 piastres accordée par M. P. JABOUILLE, Résident supérieur p. i. Le personnel comprend, outre l'inspecteur du Service archéologique, conservateur, un secrétaire des Résidences, mis gracieusement à la disposition de la Conservation quelques heures chaque jour, un dessinateur, détaché de l'Ecole, un lettré chargé de collationner et copier les documents en caractères chinois, enfin, suivant les besoins, un nombre variable d'estampeurs, d'indicateurs et de coulis. Voici le résumé des principaux travaux amorcés par le Conservateur : Exécution de cartes archéologiques, de dessins, plans et perspectives

montrant les résultats des fouilles de Trà-kiệu et destinés à l'Exposition coloniale de Paris; — Établissement des premières bases d'un Inventaire méthodique des monuments et inscriptions annamites présentant quelque importance, par leur valeur documentaire ou leur ancienneté; — Inspections, reconnaissances et recherches ayant pour but la découverte de points nouveaux, aussi bien dans le domaine cham que dans le domaine annamite; — Collaboration au *Bulletin*, particulièrement en ce qui concerne les résultats du voyage fait au Siam par M. Claeys en novembre et décembre 1929.

Les déprédations dont souffrent régulièrement les tours chames du fait des Annamites qui en exploitent les briques sont pour le Service archéologique de l'Ecole Française un grave sujet de préoccupation. En accord avec le Gouvernement local, M. Claeys a pris une série de mesures destinées à arrêter ces actes de vandalisme. Une circulaire a été adressée aux Résidents chefs de provinces les priant de veiller à la conservation des vestiges chams. Une pancarte en français, quốc-ngữ et caractères chinois, rappelant que le monument est classé et que toute déprédation sera punie conformément aux règlements en vigueur, a été imprimée et distribuée aux communes pour être apposée à proximité de chacun des monuments chams dont l'intégrité est particulièrement menacée.

— Le Dr A. Sallet a visité plusieurs sites du Quảng-nam et du Bình-định. A Chiên-đàng (Quảng-nam), en mars, les habitants du hameau de Am-phu dont relèvent les tours, ont fait opérer un abatage complet des bois, broussailles et bambous, qui couvraient tout le site. Un certain nombre de pierres sculptées ont été ainsi découvertes : une tête d'éléphant, une figure humaine, une tête et un fort joli makara.

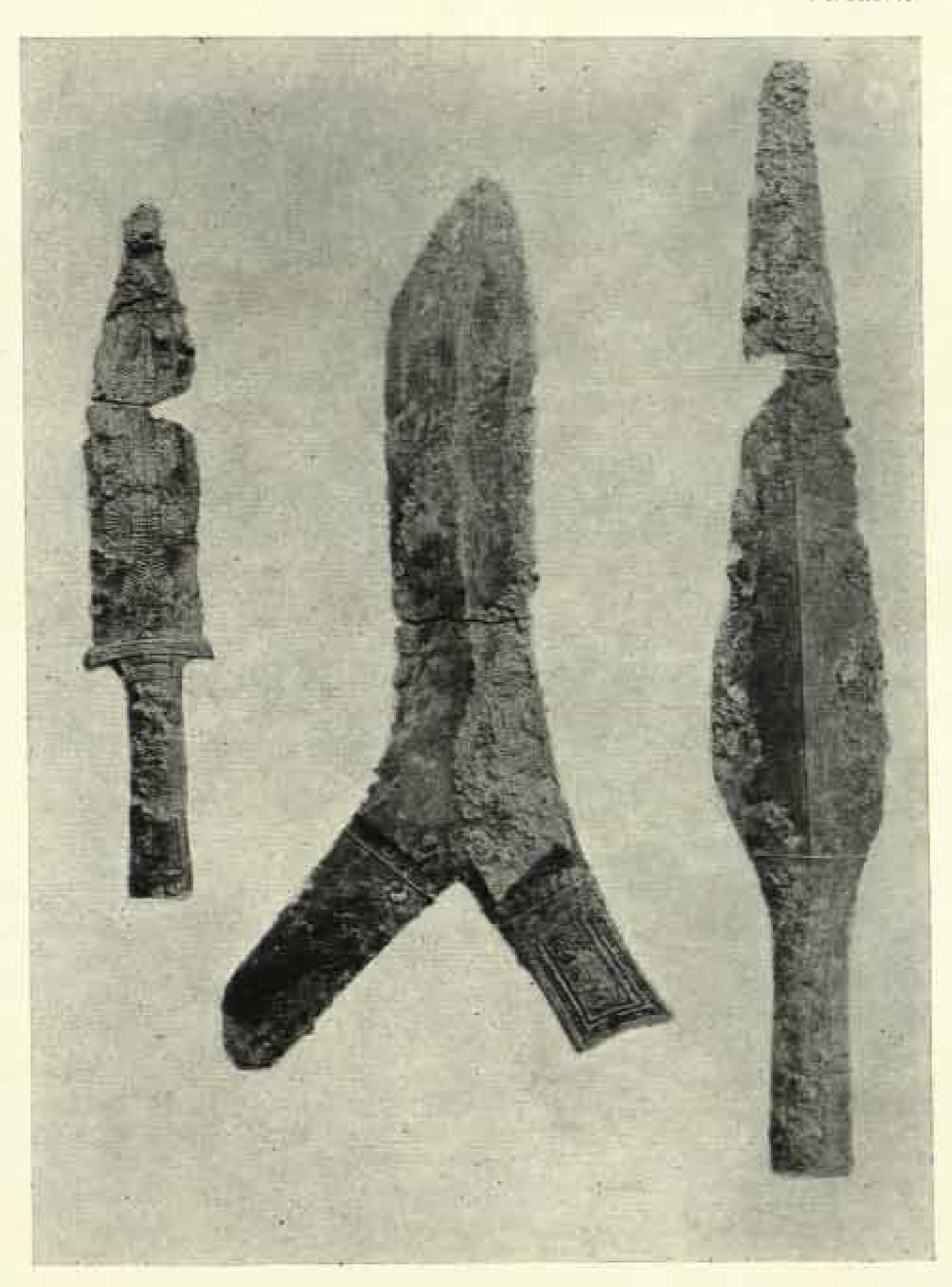
Le Dr Sallet a rapporté au Musée de Tourane les fragments d'une inscription chame provenant de la pagode de Thập-tháp, village de Tuấn-chánh, canton de An-nghĩa, phủ de An-nhơn (Bình-định). Ces fragments auraient été recueillis par le supérieur de la bonzerie dans la partie Nord-Ouest du jardin, derrière les stūpas. Il ne subsiste de l'inscription qu'une liste de donations, champs et serfs, sans date et sans le nom du donateur. L'écriture est celle de l'inscription de la porte royale de Bình-định (1323 çaka).

— M. Bréda, Résident de Nha-trang, à qui l'on doit l'identification de la citadelle de Khánh-hoà (cf. *BEFEO.*, XXV, p. 591), vient également de retrouver celle de Ninh-hoà.

— Le 15 février 1930, Mlle M. Colani a repris ses recherches le long du Sông Mã, de Bât-môt à Hà-lam. Environ 55 grottes, abris, etc., ont été visités. Les fouilles du grand abri sous roche de Lang Bon ont été commencées le 23 février et terminées le 23 mars, sans interruption de travail. Un crâne presque entier y a été trouvé. Ces stations préhistoriques d'inégale importance renfermaient dans d'abondants débris de cuisine un mobilier lithique considérable ; l'étude paraît devoir en être fructueuse.

Le 9 mai 1930, Mlle Colani est partie pour le Quảng-bình.

De la frontière de Chine jusqu'au Sud de Đồng-hới, plus ou moins près des deltas et des alluvions côtières, se dressent des formations calcaires parfois un peu éloignées les unes des autres. Au Sud du Quảng-bình, il n'en existe plus, sauf au Cambodge quelques rochers isolés.



Poignard, hallebarde et lance en bronze, provenant de Đông-sơn, Thanh-hoá.
(Musée de Hanoi, I. 24888, 24889 et 24890. Cf. p. 215.)

Le civilisation bacsonienne ayant été signalée dans la presqu'île de Malacca, il était important de rechercher si ces tribus anciennes avaient laissé des jalons dans les dernières montagnes calcaires indochinoises.

Les explorations dans cette province ont comporté trois itinéraires (environ 160 grottes, abris, etc., sans vestiges préhistoriques ont été visités par Mlle Colani).

Les mobiliers des 7 stations étudiées renferment entre autres un petit nombre de pièces rares et permettent quelques observations de paléogéographie. Dans ces tournées d'octobre 1929 à juillet 1930, ont été trouvés des kjökkenmöddinger à industrie purement paléolithique, d'autres à culture néolithique supérieure, et de nombreux intermédiaires bacsonio-hoabinhiens.

— En janvier 1930, M. L. Pajot a repris à Đông-sơn (Thanh-hoá) ses fouilles qui ont donné les années précédentes une si riche moisson d'objets de bronze et de céramiques. Des quatre fouilles pratiquées, celle qui fut faite au débouché du défilé séparant les deux éperons montagneux qui enserrent au Nord le village de Đông-sơn, a été particulièrement fructueuse et a mis au jour un groupe d'armes de bronze comprenant une grande hallebarde d'une forme analogue à celle provenant de la montagne de l'Eléphant (Kiến-an), une grande lance finement striée et un poignard décoré sur la lame et le manche ; ces objets sont entrés au Musée de l'Ecole (pl. XXVII).

En mars-juin 1930, M. Pajot, après divers sondages au village de Hoà-chung et de Bình-hoà (près de Sầm-sơn), a exécuté plusieurs fouilles qui, outre des céramiques Han et Song de type courant, ont livré un très beau groupe de bronze, comprenant un grand gong, une cloche hémisphérique et trois cymbales. Ces mêmes fouilles ont amené d'autre part la découverte de deux pierres tombales inscrites, dont l'une est datée de la 3e année de Trị-bình-long-ứng 治平龍應 (des Lí), soit 1207 ap. J.-C.

*
* *

Cochinchine.— Des gisements préhistoriques ont été découverts à Thụ-đức près de Saigon, et dans la délégation de Hôn-quản (province de Thủ-dầu-một).

*
* *

Cambodge. *Aṅkor*. — Un arrêté du Gouverneur général en date du 21 mai 1930 a modifié les limites du Parc d'Aṅkor, en y incorporant le Bàrày occidental ainsi qu'une bande de terrain large de 30 m. à l'Ouest de la route longeant la douve Ouest d'Aṅkor Vat. Grâce à cette dernière extension des limites du Parc, les abords immédiats d'Aṅkor Vat pourront être débarrassés des paillotes construites durant ces dernières années, et défigurant fâcheusement l'accès du temple. La perception du droit d'entrée, institué par l'arrêté du 30 septembre 1929, a commencé à fonctionner régulièrement et n'a soulevé aucune réclamation. Sur la suggestion d'un touriste américain, un registre destiné à l'inscription des dons faits à la Conservation d'Aṅkor pour l'aménagement et l'entretien des ruines a été ouvert au bungalow d'Aṅkor Vat : le Dr Voronoff a été l'un des premiers à s'y inscrire.

Un autre touriste américain a fait don à l'Ecole d'une somme de plus de 100 piastres, destinée à l'érection d'une stèle recommandant aux touristes le respect des ruines. Cette stèle porte l'inscription suivante : « Help us preserve these ruins. Unlawful to destroy or remove any objects. — Aidez-nous à protéger les ruines. Interdiction sous peine de poursuites de rien détruire ou enlever. » Elle a été placée devant le bungalow d'Aṅkor Vat.

Une découverte intéressante et assez inattendue a été faite à 500 m. à l'Est de l'enceinte orientale de Tà Prohm et à 200 m. au Nord de l'enceinte septentrionale de Bantãy Kdĕi. Il s'agit d'un groupe de trois tours en briques, appartenant à l'art de Rolûos, à en juger par les linteaux trouvés devant les tours Nord et Sud. La tour centrale a été complètement dégagée, et les morceaux constituant la traverse supérieure du cadre de la porte ont été remis en place. Le perron est dans un remarquable état de conservation, et semble avoir été enclos dans une salle antérieure, ajoutée au cours même des travaux, dont les murs ont laissé leur accolement des deux côtés de la porte Est. L'intérieur de cette tour a livré un piédestal avec sa pierre à dépôt sacré. Le dégagement de la tour Nord a donné un beau linteau, et a révélé une disposition curieuse, peut-être unique : les façades Sud, Ouest et Nord sont pleines, sans motif central ni fausse porte.

Il est permis de se demander si l'on ne se trouve pas là en présence du site de Kuṭi, fondé sous Jayavarman II, et si les trois tours ne correspondent pas au temple de Kuṭīçvara, mentionné dans les inscriptions de Băt Čŭṃ et de Tép Praṇam (pl. XXVIII, A). C'est en effet aux environs immédiats de Bantãy Kdĕi qu'il faut, semble-t-il, chercher ce pays de Kuṭi dont le nom survit dans la toponymie actuelle (*BEFEO.*, XXVIII, p. 119-121). Les piédroits en réemploi trouvés à Bantãy Kdĕi proviendraient peut-être d'une des tours de ce groupe nouvellement découvert [1].

Une autre découverte est celle d'un pont khmèr, situé à 11 m. 50 au Sud de la route du grand circuit, entre le kilomètre 7 et l'angle du Văl Práḥ Răčadăk, ou Bàrày de Práḥ Khằn (pl. XXVIII, B). La situation de ce pont, en contre-bas de la levée de terre du Bàrày, pose une fois de plus le problème de l'ancien niveau des eaux dans la région d'Aṅkor. La face Nord de ce pont est assez bien conservée, avec les gradins très nets, surtout à l'Est, prolongeant les culées de chaque côté.

L'effort principal de la Conservation d'Aṅkor continue à porter sur le monument de Práḥ Khằn. Au gopura III Est, dont la face extérieure avait été complètement dégagée en 1929, le travail s'est poursuivi sur la face intérieure en commençant par le côté Sud. Après le passage latéral Sud, le passage central, puis le passage latéral Nord ont été successivement débarrassés des amas de pierre, souvent considérables, qui les obstruaient. Les pierres sans moulure ni décor ont été transportées au moyen du Decauville aux angles de la troisième enceinte ; les autres ont été rangées près du soubassement du monument. Deux statues de dvārapāla ont été exhumées au cours des travaux. Les assises du soubassement, déplacées

---

(1) La découverte en juillet d'une statue de Brahmā dans la tour Sud favorise cette identification. On sait en effet que les piédroits en question mentionnent l'érection en cet endroit (*atra*) d'un Brahmā au Sud et d'un Viṣṇu au Nord, par Çivācārya, sous le règne de Rājendravarman. Les deux sanctuaires latéraux seraient une addition postérieure à la construction de la tour centrale qui pourrait remonter à un règne précédent.

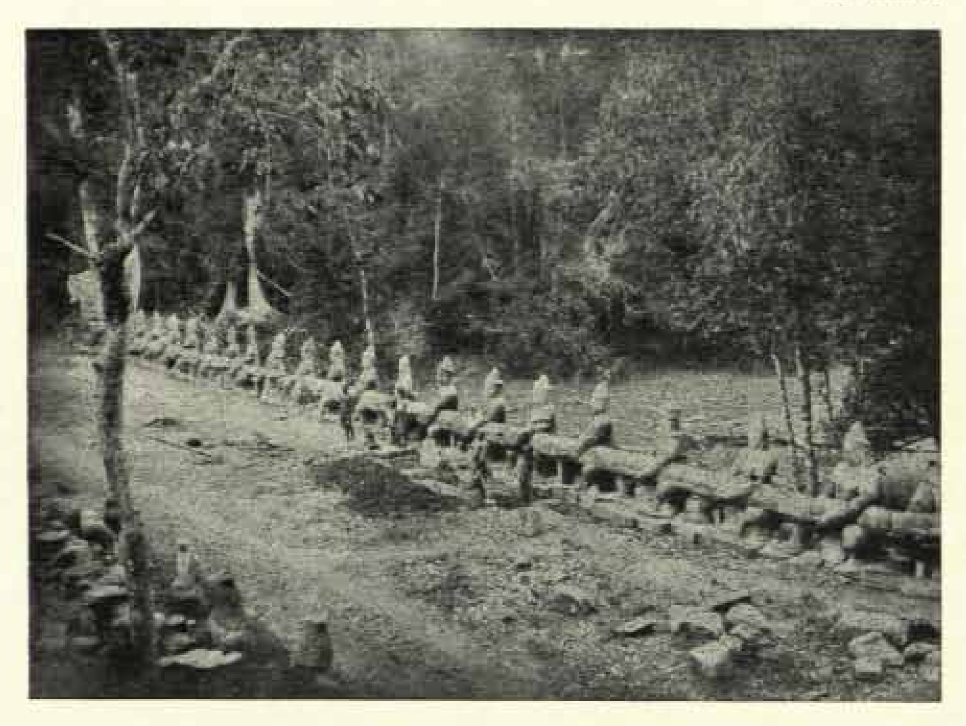


A

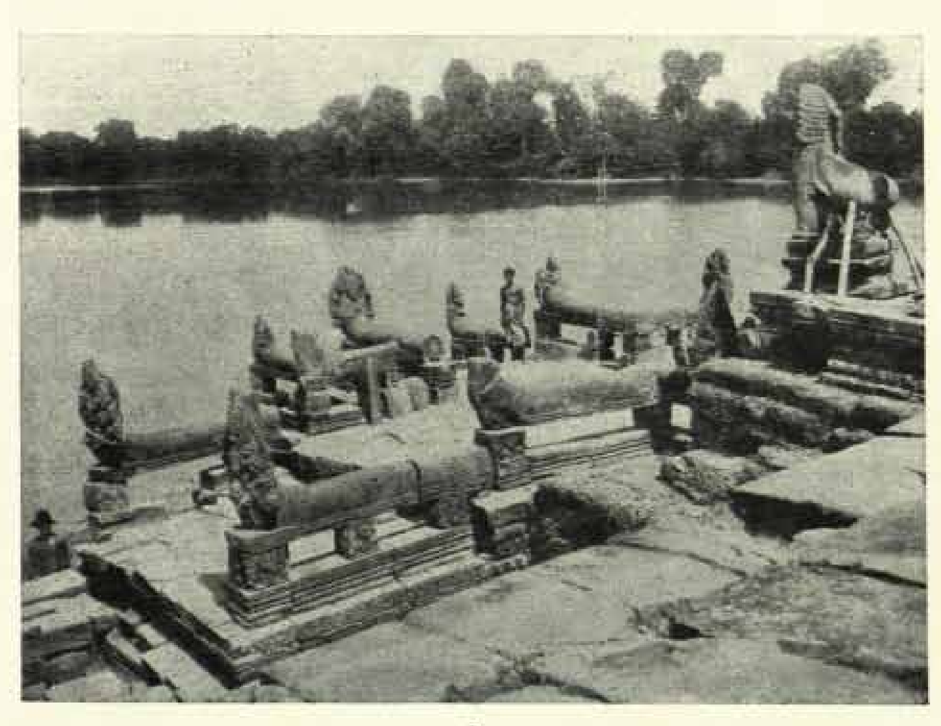


B

A, Kuṭīçvara (?). Base de la façade Est de l'édicule central. (Cf. p. 216). — B, Pont khmèr inédit entre les bornes 7 et 8 de la route 66, vu du Nord. (Cf. p. 216).



A



B

A, Praḥ Khăn. Gopura IV, Nord. Réfection de la chaussée des géants, côté Est (cf. p. 217). — *B*, Sraḥ Sraṅ. Terrasse vue du N.-O. (cf. p. 218).

par les racines, ont été resserrées. Des morceaux de colonnettes retrouvés dans les déblais du porche central Ouest ont été remis en place et consolidés par des liens en fer.

Plusieurs des blocs provenant de l'effondrement des voûtes portent des inscriptions en grands caractères cursifs, assez profondément gravées, qui donnent des éléments de dates, malheureusement sans millésime. Il n'est pas sans intérêt de signaler à ce propos que les trois caractères par lesquels débutent généralement ces inscriptions, et que M. Finot a proposé de lire 2 (ou 3), *cu*, 1 (*BEFEO.*, XI, 9, p. 187), doivent être lus en réalité : 2 (ou 3) *cuñ*. En cursive, le caractère *ñ* est en effet presque identique au chiffre 1. Le mot *cuñ* étant la forme ancienne du mot *ceñ* « sortir », il semble en résulter que la date qui suit ce mot se rapporte à la « sortie » de la pierre, probablement hors de la carrière. Quant au dernier mot de l'inscription qui est, tantôt *eka* « un, premier », tantôt *do* « deux, second », il n'est pas certain qu'il désigne le rang de l'année dans la décade. Il pourrait tout aussi bien se rapporter à la qualité ou à la dimension des blocs ; quelques pierres portent en effet le mot *vibheda* « brisure, éclat », qui paraît bien désigner une certaine catégorie de pierres. Plusieurs blocs sont inscrits d'un nom *kamdvat dik* (mod. *kantuot tŭk*, nom d'arbre) qui est connu par l'épigraphie comme celui d'une divinité et d'une localité. Serait-ce celui que portait le site de Prăḥ Khẵn, avant la construction du temple ? Ces inscriptions indiqueraient dans cette hypothèse la date d'extraction de la pierre, sa qualité et sa destination.

Au gopura IV Nord, la réfection de la chaussée des géants a progressé d'une façon assez rapide, malgré les difficultés de cette entreprise (pl. XXIX, A). La façon véritablement déconcertante dont sont répartis les joints des sculptures rend ce travail assez compliqué : des morceaux en équilibre instable doivent être retenus par des crampons ou des liens en fer. De plus, beaucoup de fragments n'ayant pu être retrouvés ou se retrouvant sectionnés et divisés, la multiplicité de tous ces menus blocs de pierre entraîne forcément un grand nombre de raccords et soutiens en béton armé.

Toutefois, conformément aux instructions du Directeur de l'Ecole, on a dans la mesure du possible éliminé les morceaux trop menus ou trop informes qui eussent nécessité un emploi excessif de rejointoiement en ciment pour les remplacer par des blocs de rebut sans moulures ni décors.

Vers la fin du mois de mai, le conservateur d'Aṅkor a entrepris de décaper le sol pour voir ce qui subsistait d'une ancienne terrasse bouddhique signalée au Nord-Ouest du Gopura III Ouest. Cette terrasse s'avère au dégagement identique à celles qui ont déjà dégagées à l'intérieur d'Aṅkor Thoṃ : une plateforme légèrement surélevée et retenue par un muret assez grossier en latérite sur laquelle était l'autel avec les *semas* aux places habituelles, et tout autour un cordon de pierres simplement posées sur la terre délimite l'emplacement.

Après Prăḥ Khẵn, c'est à Tà Som qu'ont été effectués les travaux de consolidation et de réfection les plus importants. La tour centrale Ouest de la galerie intérieure présentait, tant sur sa façade Est que sur sa façade Ouest, des décollements affectant des tranches entières qui ne se reliaient en aucune façon à la maçonnerie centrale de la voûte. Il a fallu confectionner un solide échafaudage avec deux planchers en rondins pour y déposer les pierres retirées une à une après numérotation, avant de les replacer jointives et en équilibre stable. Le travail commencé en janvier du

côté Est, a pris près de trois mois sur cette façade, et a permis le remontage d'une partie du couronnement de la tour (pl. XXX). En mars, l'échafaudage a été transféré sur la face Ouest, et a servi notamment à la reconstitution des frontons dont les morceaux étaient tombés [1]. En avril, le chantier s'est transporté sur la façade Nord de la même tour, et la voûte au-dessus de la galerie latérale a pu être remontée. Entre temps, le gopura II Ouest, obstrué par une énorme termitière et par les racines d'un banian, a été complètement dégagé.

Au Phnoṃ Bàkhèn, on a continué le dégagement des édicules en briques construits à la base de la pyramide centrale, sur les faces Nord, Ouest et Sud (pl. XXXI, A). Ce qui en reste encore debout est enfermé dans la masse des éboulis de briques que la végétation avait envahis et colmatés sous une couche d'humus. L'intérieur des édicules, après dégagement, montre la disposition suivante : niveau du dallage à 0 m. 55 au-dessous du seuil de la porte, pourtour de la base du piédestal indiqué par un rebord en saillie sur le dallage, cavité carrée au milieu servant à loger la pierre à dépôt sacré. Le dégagement de la cella d'un des édicules de la face Nord, le plus proche de l'angle Nord-Ouest de la pyramide, a montré que non seulement la partie supérieure des piédestaux sur laquelle reposait la cuve à ablutions était creusée de huit cavités carrées pour les feuilles d'or du dépôt, mais que le dallage en grès sur lequel reposait le piédestal était creusé des mêmes alvéoles semblablement placées (pl. XXXI, B).

Ces travaux de dégagement ont mis au jour divers objets : une statue de Viṣṇu de l'époque du Bàyon, une lame de glaive, deux rondelles de bronze découpées et ciselées représentant une fleur de lotus épanouie, un petit culot de bronze, enfin une figurine de Buddha en bronze analogue à celles qui avaient été trouvées en janvier 1924 au cours du dégagement du sanctuaire central [2].

Dans l'enceinte d'Añkor Thoṃ, — en dehors de la besogne ordinaire d'entretien qui a porté sur le Palais Royal, le Prĕḥ Palilày, le Práḥ Pithu et le Bàyon (où il a été nécessaire d'abattre plusieurs arbres) —, le seul travail important a été la continuation du déblaiement du soubassement III du Bàphûon : la base de toute la face Sud a été entièrement dégagée, mais l'angle Sud-Est a été, comme les autres angles, laissé dans son état actuel, les éboulis constituant un épaulement de l'infrastructure qu'il serait imprudent de supprimer.

Les principaux travaux d'entretien, en dehors d'Añkor Thoṃ, ont consisté dans l'enlèvement des *lục-bình* dans les fossés d'Añkor Vat, l'arrosage de diverses parties de Nãk Pãn au chlorate de soude, le débroussaillement du Pràsàt Tonlé Sñuot au Nord d'Añkor Thoṃ, et de Bantĕy Srĕi, enfin la remise en place de divers fragments du nāga formant balustrade de la petite terrasse du Sraḥ Srañ (pl. XXIX, B).

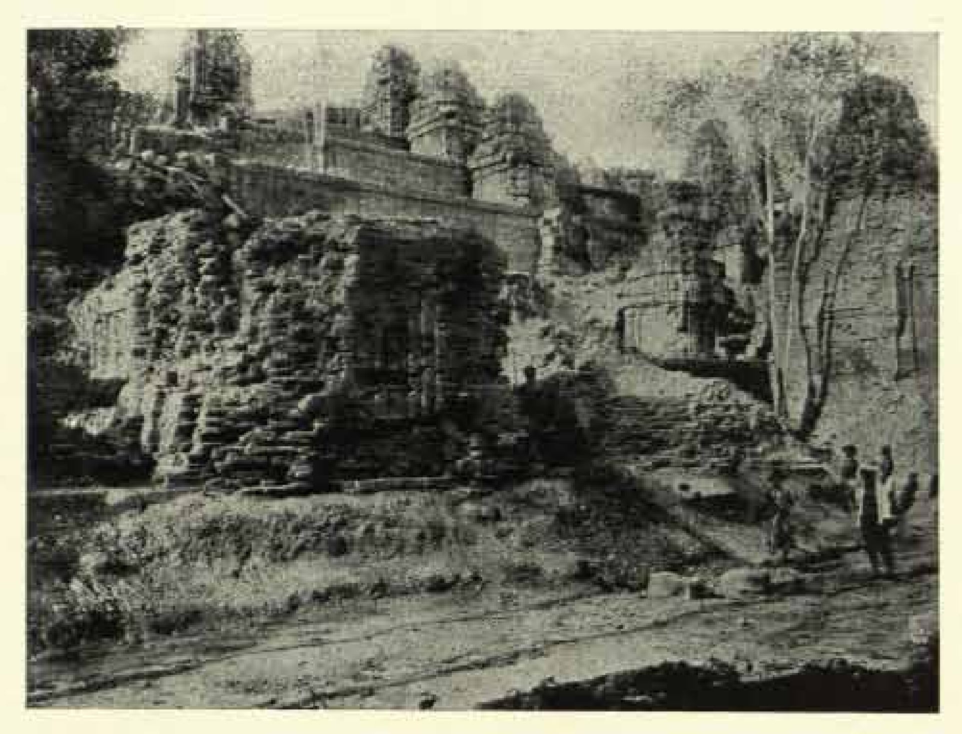
---

(1) Quelques graffiti ont été découverts au cours de ce travail : ils semblent se rapporter aux sujets représentés sur les frontons.

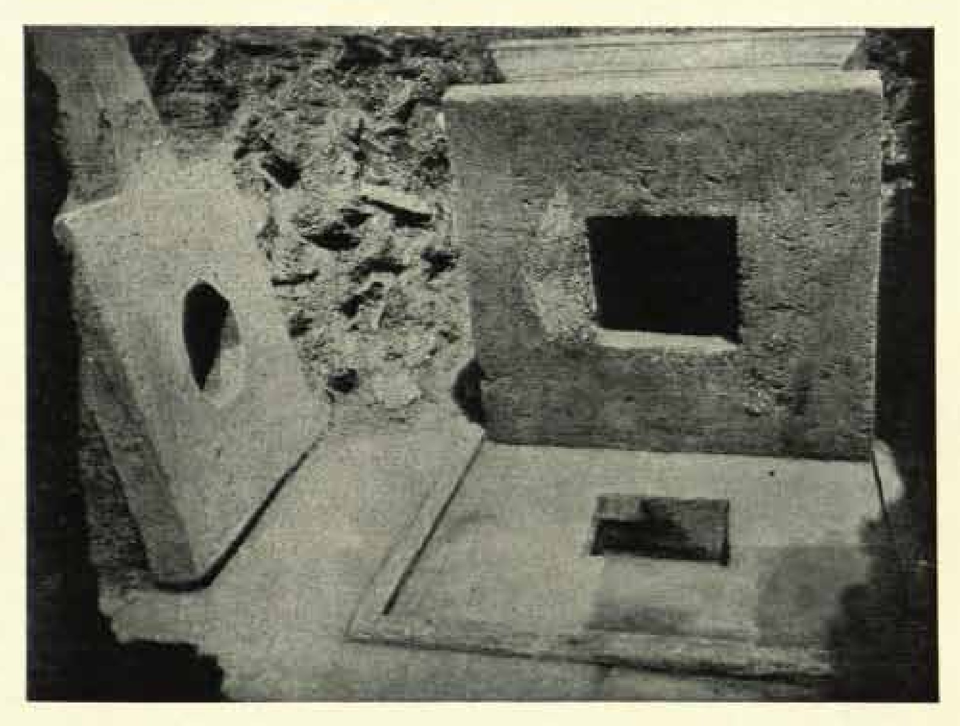
(2) Ces figurines représentant le Buddha assis sur un lotus et tenant une fiole dans son giron ne sont pas de style khmèr et semblent d'origine chinoise. Le Musée Guimet en possède une provenant de Chine, presque identique à celles du Bàkhèn, attribuée à l'époque des T'ang. Ces petites images offrent la particularité d'être creuses et de contenir à l'intérieur un petit fragment de métal, à la manière d'un grelot. Les amulettes présentant cette particularité portent au Siam le nom de Phra Kring « Buddha à grelot ».



TÀ SOM. Gopura I, Ouest, angle N.-E. de la tour, après réparation et remontage du couronnement (cf. p. 218).



A



B

BÀKHÊÑ. *A*, Edicules de la base Sud, côté Ouest, vus de l'Ouest. — *B*, Intérieur de la cella de l'édicule à l'angle N.-O. de la pyramide. (Cf. p. 218.)

La destruction, par les soins du Service forestier, de la brousse qui avait envahi la grande place d'Añkor Thom et surtout la suppression du rideau de verdure qui masquait la vue des Pràsàt Khlãñ et des Pràsàt Suor Prãt, ont considérablement amélioré l'aspect de ce bel ensemble. Ce déboisement, prolongé plus à l'Est le long de l'avenue de la Porte de la Victoire, laisse maintenant visible de la route la terrasse bouddhique derrière le Sraḥ Tàt Set.

Pràsàt Sek Tà Tuy et Trapãñ Čõñ. — M Marchal, conservateur d'Añkor, s'étant rendu à la demande du Directeur de l'Ecole Française aux monuments de Sek Tà Tuy et de Trapãñ Čõñ situés tous deux à l'Ouest de Běñ Mãlã afin de rechercher les analogies entre ces édifices sûrement datés du règne de Jayavarman V et le temple de Bantãy Srĕi (cf. *BEFEO.*, XXIX, pp. 291-293), a rédigé sur sa visite un rapport dont voici les conclusions :

« Ces deux temples, qui pourraient presque être une réplique l'un de l'autre, présentent la plus grande analogie tant comme composition de plan que comme détails de construction et de décoration. Le fait qu'ils sont datés nous offre un précieux renseignement sur le style khmèr à la fin du Xe siècle. On peut voir nettement qu'à cette époque aucun des caractères du style qui termine l'art khmèr classique représenté par Añkor Vat et le Bàyon n'apparaît encore. Pas de bas-reliefs à scène, le motif du nãga très parcimonieusement utilisé et pas en balustrade ; pas d'enceintes concentriques ni de galeries reliant les pràsàt.

« Par un seul détail ces temples pourraient se rattacher à l'époque suivante : je veux parler de la voussure intérieure des salles longues qui extérieurement se traduit par ce que j'appelle une fausse demi-voûte latérale et qui deviendra courante à l'époque du Bàyon : le type principal en est donné par la *dharmaçālā*.

« Au contraire, les analogies avec l'art de Rolûos sont très fréquentes dans ces deux temples : modelé assez gras des moulures, profils bien accentués, composition assez simple du décor à parti très franc, architecture soignée. Emploi simultané et judicieux de la brique, de la latérite et du grès, chacun de ces trois matériaux réservé aux places qui leur reviennent. J'insiste sur ce fait, car à l'époque de bâclage du Bàyon ces trois matériaux interviennent, mais mélangés et confondus au hasard, sans répartition logique et préméditée.

« En plusieurs endroits la beauté et la pureté de l'ornementation m'ont rappelé Bantãy Srĕi, notamment dans certains linteaux où le parti de composition est presque identique.

« L'ensemble même du plan par enceintes successives et non concentriques rapproche encore ces temples. »

En allant voir le Pràsàt Sek Tà Tuy, M. Marchal s'est arrêté pour voir deux petits pràsàt non mentionnés dans l'*Inventaire* du C^t de Lajonquière, mais figurant sur la carte de l'Indochine au cent millième (feuillet 167 bis). Le premier, à 2 kilomètres au Sud du village de Tŭrk Lič, est intitulé sur la carte Prasath (*sic*) Samiot. Il est constitué par un sanctuaire tout en grès très écroulé, montrant un angle de mur intérieur décoré d'une frise très nette et très large, de facture rappelant, comme les linteaux encore visibles, l'époque antérieure à celle d'Añkor Vat. Au Sud et au Nord sont deux vestiges de gopuras dont la porte intérieure semble avoir été murée.

Le second, marqué Pràsàt Roeu sur la carte, est à l'Ouest du précédent, tout près de la piste qui relie Daṃrĕi Kôn à Tŭrk Lič : c'est un pràsàt en briques à moitié enfoui sous les éboulis d'où émerge le haut de la porte à l'Est : il y avait peut-être un avant-corps de ce côté, mais un sondage seul pourrait préciser la chose.

Le linteau montrant Indra sur Airāvata est du type qui classe ce monument au Xᵉ siècle. Deux vestiges de gopuras presque complètement écroulés se voient à l'Est et à l'Ouest, ainsi que des restes d'un mur d'enceinte en latérite. Sur un linteau gisant près du gopura Ouest on voit Çiva tenant Umā sur ses genoux, monté sur le taureau Nandin.

Mission de M. H. Parmentier dans la région Nord-Est du Cambodge. — La mission de M. Parmentier, chef du Service archéologique, a débuté par l'ascension du Práḥ Vihār où le Directeur de l'Ecole l'avait chargé d'aller recevoir S. A. R. le Prince Damrong et sa suite. Après la visite du temple qui eut lieu le 30 janvier dans une atmosphère de grande cordialité, M. Parmentier compléta son étude des divers édifices en vue de la monographie détaillée qu'il prépare sur ce monument. De retour à Čăṃ Khsàn le 14 février, il commença une tournée dont voici les principaux résultats, tels qu'ils sont consignés dans son rapport :

« J'étais le 14 février à Čăṃ Khsàn, et je dégageai le *Pràsàt Trapăṅ Thnăl*, un des rares sanctuaires d'art primitif de la région, découvert l'année dernière aux portes mêmes de Čăṃ Khsàn. La fouille a montré que, par malheur, il est resté en épannelage. Un bloc de tectite, matière fort rare qu'on rencontre parfois au Cambodge, sorte de verre naturel d'origine volcanique et que certains savants croient provenir des vieilles éruptions lunaires, a été trouvé au cours du déblai : il est probable que, pour sa rareté, il avait été placé dans le dépôt sacré comme certains cristaux de quartz et qu'il a été rejeté ensuite par les pilleurs de trésors comme pièce sans valeur.

« Ce chantier fini et pour la même raison, j'ai entrepris le dégagement du *Pr. Aban*. La fouille a dégagé quelques éléments intéressants qui seront donnés en détail dans la notice consacrée à ce temple.

« Dans le même temps, je complétais quelques points des notices sur les autres monuments et je quittais enfin Čăṃ Khsàn pour Kòḥ Ker le 5 mars en passant par le *Phnoṃ Sandak*, le *Pr. Kômpŭs* découvert en 1929, enfin le *Pr. Čăn Sram*, et j'étais à Kòḥ Ker le 12, après avoir rencontré encore une de ces bornes khmères, limites de terrains dont j'ai déjà reconnu l'année dernière quelques exemples dans la région. »

La création d'une piste conduisant aux ruines de Kòḥ Ker, et l'ouverture au tourisme d'un monument où la circulation était difficile et même dangereuse en maint endroit, rendaient indispensables certains travaux d'aménagement et de consolidation. Ils ont pris soixante-treize jours en deux périodes, du 13 mars au 9 avril et du 27 avril au 10 juin. Le Résident supérieur au Cambodge avait bien voulu ouvrir un crédit de 200 piastres pour participer à ces travaux qui intéressent le tourisme au Cambodge.

Pendant son séjour à Kòḥ Ker, M. Parmentier a poussé à fond son étude de cette ancienne capitale dont les monuments sont datés d'une façon certaine. Il a fait exécuter des estampages de toutes les inscriptions du groupe : il a découvert ainsi deux nouvelles inscriptions sanskrites (infra, p. 223).

« Sur un seul point un travail plus important a été exécuté. Le Pr. B de Lajonquière, nº 267, le *Pr. Băk* des indigènes, c'est-à-dire le « prāsāt ruiné », offrait la bizarrerie d'avoir une énorme tête d'éléphant encastrée dans sa porte. Comme le Cᵗ de Lajonquière, j'y supposais un Gaṇeça gigantesque. J'ai fait vider le sanctuaire, encore un de ces bâtiments de latérite à deux pignons et sans fausses portes latérales, dont le rôle fréquent comme sanctuaire était complètement ignoré avant mes dernières études. J'ai reconnu en effet l'existence d'un énorme Gaṇeça monolithe avec son piédestal et sans cuve à ablutions, le tout d'environ 2 m. 50 de haut. Son renversement par les chercheurs de trésors l'a brisé en deux dans le sens N.-S. et la partie antérieure s'était à son tour cassée en deux morceaux à mi-hauteur.

« Cet accident nous a permis, avec les moyens de fortune dont nous disposions, de relever cette énorme masse. Il a eu le dos brûlé et effrité par la combustion des charpentes, postérieure à sa chute voulue ; mais sa face antérieure, abritée par sa chute même, s'est fort bien conservée ; la main droite tient la défense cassée, brisée, mais complète. Le piédestal, d'un travail très fin, s'est admirablement conservé.

« Après une première période de travaux, je repris ma tournée pour l'examen des monuments que je n'avais pu étudier dans ma mission précédente.

« Je suis donc parti le 10 avril par Srayañ, le gros village à 10 km. au Sud de Kòḥ Ker et dont celui-ci n'est qu'un hameau. A l'entrée même, au Nord, au milieu de la grande plaine de rizières qui fait la richesse du pays, je retrouve encore une borne que mes itinéraires précédents ne m'avaient pas livrée.

« On m'y signale un monument nouveau, le *Pr. Poñ Tü̆k* que je vais reconnaître dans l'après-midi. Il est à 7 ou 8 km. à l'Est de Srayañ et consiste en un front de 3 tours de grès orientées au Nord-Est, un peu ainsi comme Kòḥ Ker. Deux sont presque complètes, mais en épannelage, et n'ont que leurs portes et leurs frontons d'achevés. Les linteaux sont hauts avec frise, sur colonnette à 8 éléments et cadre assemblé d'onglet.

« Le 12 avril, j'étais au *Phum Mréč* et voyais le monument du même nom sur la pente de la colline. Le groupe, malgré l'affirmation du Cᵗ de Lajonquière, n'a jamais comporté que deux sanctuaires, le principal, celui du Sud, précédé d'une salle rajoutée après coup. Le tout est en latérite et traité dans le système des édifices longs à deux pignons sans fausses portes. Les linteaux élevés, à frise, posent sur des colonnettes à 8 bagues. On trouve sur ce point une inscription du Xᵉ siècle ç. (K. 178), quelques statues intéressantes et une petite trinité vishnouïte, à l'instar des groupes ternaires bouddhiques, et que j'ai ramenée au dépôt sous le nº 2320.

« Nous sommes le lendemain pour déjeuner au village de Prăḥ Hop ; sur le chemin, à un km. environ avant d'y arriver, je rencontre une nouvelle borne. Nous gagnons le soir *Prăḥ Khpŭr*, grotte qui n'est plus connue que d'un seul homme, un vieillard, celui-là même qui y a conduit le Cᵗ de Lajonquière. Elle est à 6 ou 7 km. à l'Est du village. Le mur qui clôt la grotte a deux entailles circulaires pour colonnettes de cette forme, et l'une d'elles gît dans la salle en avant, donnant ainsi une impression d'art khmèr primitif ; cependant aucun autre détail de la ruine n'y répond et nous savons, par certains édifices de Jayavarman V, que la colonnette ronde s'est maintenue parfois jusqu'à cette époque. La salle, couverte d'une toiture, n'était pas close en avant, mais seulement gardée par deux grands *dvārapāla*. La pièce la plus curieuse de la caverne est un piédestal que je reconstitue et qui a reçu 11 liṅga, 10 petits en cercle autour d'un plus grand. Le remarquable linteau signalé par le Cᵗ de

Lajonquière (*Inv.*, I, fig. 24, p. LI) s'efface aux intempéries et mériterait d'être mis à l'abri dans un musée ; je n'avais pas les moyens de faire ce transport. Le curieux bloc aux files de Viṣṇu existe toujours à la source inférieure.

« Nous couchons dans le ravin au pied de la grotte et nous sommes le lendemain matin à Krasăṅ ; j'ai la surprise, le soir, de reconnaître le *Bĕṅ Práḥ Dåk* de Práḥ Khăn. Nous passons derrière le *Práḥ Daṃrĕi* et nous trouvons une sorte de réservoir, le *Spān Práḥ Daṃrĕi* qui, je ne sais comment, avait échappé jusqu'ici à toutes les investigations. Puis, par une piste nouvelle, nous arrivons le lendemain à Svày Daṃnăk.

« Je voyais le jour même le *Tůol Pràsàt*. C'est une terrasse de latérite de 1 m. 50 de haut, soutien d'une construction légère disparue qui porte encore une série de piédestaux et quelques statues sans grand intérêt : l'un des piédestaux présente une disposition curieuse, avec 3 mortaises de statues ; le plan même du piédestal en suit les angles.

« Le lendemain soir, j'arrivais à Práḥ Khăn où je restais 4 jours, du 17 au 20 avril, pour faire un relevé rapide du grand temple, que je n'avais pu exécuter dans mes tournées précédentes, et ici, comme d'ordinaire, je vérifiais en détail les notices établies et les points qui m'y paraissaient douteux ou mal compris.

« J'étais à Krasăṅ le 21 pour voir dès l'après-midi un monument nouveau, le *Pr. Phnoṃ Čon Lư*, à 5 km. N.-N.-E. du village, sanctuaire carré de latérite, épannelé, ouvert à l'Est et remonté sur une pyramide grossière. J'en ai rapporté au dépôt d'Aṅkor une délicieuse statuette féminine dont les pieds manquent et qui a la tête séparée du tronc, de 0 m. 57 de hauteur (I 2319).

« Je gagnais le lendemain le village de Văt Kdak, d'où l'on me conduisait le 23 avril au *Pr. Kdak* à 1 km. 500 au Nord-Ouest : front de trois tours de grès, face à l'Est, dont seule la tour S. n'est pas achevée ; la tour centrale est précédée d'un porche. L'un des linteaux donne une bonne version de la naissance de Brahmā où manque celui-ci ; un autre, très refouillé, offre une belle image de Kṛṣṇa, tandis qu'un tympan le montre soulevant la montagne. J'en ai rapporté au dépôt une bonne tête d'Avalokiteçvara à chignon (I 2318). On y a trouvé également un très remarquable *caitya* en *pràsàt*. A 2 km. au Sud-Est du village, je reconnais d'assez curieuses carrières khmères, au *Trapăṅ Čruk*, et le soir même j'arrive à une vieille citadelle, le *Bantăy Thlèṅ*, à levées de terre de près d'un kilomètre bien orientées, située entre les villages de Promtép et de Thbèn, à une quinzaine de km. au Sud de Promtép, à une dizaine au Nord du Văt Kdak.

« A 200 m. au Nord de l'angle N.-O. de la citadelle, est un monument d'assez basse époque, le *Pr. Bantăy Thlèṅ* où je trouve un nouvel exemple de la stèle des hôpitaux, en parfait état.

« A 470 m. à l'Ouest de la levée O., non loin de l'alignement de la levée N., est un temple en grès plus intéressant, avec sanctuaire et salle à piliers non voûtés. On y reconnaît, gisant dans le coin S.-O. de la cour un linteau d'art khmèr primitif, du type I des *makara*.

« Le lendemain, 24 avril, après avoir passé assez près du Phnoṃ Péñ, nous arrivons au joli et riche village de Phum Phnou, aux environs duquel je découvre un vieux piédestal abandonné et d'où, revenant en arrière, je vois à 15 km. le *Pr. Kbàl Khlà*, reste d'un front de 5 tours, unies sur une même terrasse de latérite. Les

trois centrales, ruinées, étaient en briques ; les deux extrêmes, qui furent en construction légère, sont marquées seulement par la place vide qu'elles ont laissée sur la terrasse ; devant les sanctuaires de briques, à l'Est, sont quelques linteaux assez remarquables.

« J'étais le 26 avril au matin à Phum Kebau, sans doute le Phuṃ Krebau de la carte archéologique, à 2 km. au Nord du Phuṃ Phnou et à 3 km. au Sud de Kilien. Le Phum Kebau a pour nom officiel Promtép, qui est à peine connu des gens du pays.

« Nous rejoignons enfin Kòḥ Ker le 27 que j'abandonne le 10 juin pour revenir à Siem Râp. »

Epigraphie. — En dehors des graffiti de Práḥ Khằn et de Tà Som signalés ci-dessus, l'épigraphie cambodgienne s'est enrichie des nouvelles inscriptions suivantes :

Saṃbuor (résidence de Kandàl). Stèle déposée au Musée Albert Sarraut (cote D, 54) portant 14 lignes en langue khmère écrite en caractères remontant au VIIe siècle et débutant ainsi : *aṃnoy mratāñ Kumārasvāmi ai ta vraḥ kamratāñ añ Tilakeçvara*, « Dons du seigneur Kumārasvāmi au dieu Tilakeçvara » (suit une liste de serfs).

Kòḥ Ker, Pràsàt Thoṃ, gopura II Est, portique Ouest, rangée de piliers Ouest, deuxième pilier en partant du Nord. Inscription khmère de 46 lignes paraissant se décomposer en trois textes différents (comprenant respectivement 12, 6, 28 lignes) et datée 843 çaka.

Kòḥ Ker, monument 274 (nommé Dong Kuk par le C^t^ de Lajonquière, à tort selon M. Parmentier). Les inscriptions mentionnées comme inutilisables et non estampées dans la note 33 de l'Inventaire Cœdès (relative à l'inscription K 182) ont été estampées par M. Parmentier. Elles sont gravées sur les piliers du portique Est du gopura Ouest et sont au nombre de quatre comprenant chacune une soixantaine de lignes.

Kòḥ Ker. Pràsàt Kraĉàp. Sous le numéro K 183, l'Inventaire Cœdès mentionne 35 inscriptions de 30 lignes. M. Parmentier en a relevé 38 se répartissant ainsi : au gopura Est, 5 inscriptions sur 5 piliers différents ; — au gopura Ouest, 2 inscriptions sur les 2 piédroits de la porte Ouest, 11 inscriptions sur 6 piliers du péristyle Ouest (5 piliers étant gravés sur 2 faces), 6 inscriptions sur 3 piliers du portique Nord (chacun d'eux gravé sur 2 faces), 3 inscriptions sur 3 piliers du portique Sud, 9 inscriptions sur 5 piliers du péristyle Est (4 piliers étant gravés sur 2 faces), et 2 inscriptions sur les 2 piédoits de la porte Est.

Kòḥ Ker, Pràsàt Andôṅ Kŭk (n° 277 de l'Inventaire de Lajonquière). A la porte Ouest du gopura Ouest, un linteau fait d'un piédroit en réemploi (?) porte 20 lignes en sanskrit, très ruinées. On y lit le nom du roi Jayavarman (IV).

Kòḥ Ker, Pràsàt Andôṅ (monument découvert par M. Parmentier au Sud-Est du monument 268 [Pràsàt Rolom]). Deux inscriptions, de 42 lignes chacune, sur les deux piédroits de la porte Est. Après une invocation brahmanique, le texte fait l'éloge des rois des Kambujas, de Yaçovarman à Jayavarman IV, et relate l'érection d'un liṅga par ce dernier.

Kòḥ Ker, Pràsàt Daṃrĕi. Inscription sanskrite de 48 lignes sur le piédroit Sud de la porte Est, faisant l'éloge de Jayavarman IV et commémorant l'érection d'un liṅga en l'honneur d'un certain Rājendravarman, frère aîné du roi. Le piédroit Nord de la même porte porte une inscription khmère de 36 lignes donnant une liste de serfs.

Pràsàt Dàn (monument découvert par M. Parmentier au Nord-Ouest du village de Kòḥ Ker). Inscription khmère de 18 lignes, commençant par une date ruinée et mentionnant un ordre du roi au Kamsteṅ añ Rājakulamahāmantri et au Mratāñ Çrī Vīrendravijaya. Le premier des deux dignitaires est un ministre de Rājendravarman bien connu par l'épigraphie de ce roi; le second apparaît dans une stèle du Phnoṃ Sandak (K 192) datée de 878 çaka, Rājendravarman régnant. C'est donc au règne de ce dernier que doit se rapporter la nouvelle inscription de Pràsàt Dàn.

Pràsàt Kŏṃpĭrs (supra, p. 220). Les deux piédroits de la porte Est du sanctuaire central portent deux inscriptions en très mauvais état (33 l. au Nord et 55 l. au Sud) qui ne contiennent que des listes d'objets et de serfs: l'écriture est identique à celle de la stèle qui a été trouvée au même endroit par M. Parmentier. Cette stèle gravée sur ses quatre faces reproduit en partie le texte de la stèle de Práḥ Ëinkosĕi (K 263). La première face qui compte 49 lignes en sanskrit correspond à la première face et à la majeure partie de la deuxième face de Práḥ Ëinkosĕi. La deuxième face comprend 39 lignes en khmèr, donnant le dispositif d'une fondation datant de 894 çaka ainsi qu'une liste de serfs, suivies de 7 lignes en sanskrit représentant 5 stances dont les deux dernières reproduisent le texte de Práḥ Ëinkosĕi, B 30 et 31. La troisième face se compose de 59 lignes en khmèr entremêlé de quelques stances sanskrites, dont la première correspond à Práḥ Ëinkosĕi, B 1. Le texte khmèr donne une intéressante liste d'objets analogue à la liste qui figure dans la partie en khmèr de la stèle de Práḥ Ëinkosĕi. La quatrième face donne en 47 lignes une liste nominative de serfs. Il résulte d'une première lecture de cette longue inscription que le monument de Pràsàt Kŏṃpĭrs est une fondation du brahmane indien Divākarabhaṭṭa, qui doit être identifiée avec le Madhuvana (en khmèr Vrai gmuṃ). Cette fondation est mentionnée dans l'inscription de Práḥ Ëinkosĕi comme participant aux revenus (*miçrabhoga*) de Dvijendrapura, ancien nom du site de Práḥ Ëinkosĕi.

Pràsàt Bantāy Thlèṅ (supra, p. 222). Nouvelle stèle des hôpitaux.

SIAM.

— La stèle de Vat Phu (K 366), considérée depuis longtemps comme perdue, a été retrouvée à Ubon par S. A. R. le Prince Damrong au cours de la tournée archéologique qu'il a faite en janvier 1930 dans les provinces de l'Est et dont il a profité pour visiter le Práḥ Vihār (supra, p. 220). Cette stèle qui est d'une grande importance pour l'histoire du monument de Vat Phu, et surtout des fondations qu'y fit le roi Sūryavarman II, a été transportée au Musée National de Bangkok.

— Alors qu'il remplissait les fonctions de Secrétaire général de l'Institut royal de Siam, M. Cœdès avait insisté à plusieurs reprises auprès des autorités siamoises sur la nécessité de transporter à Bangkok la stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ, dont la conservation en pleine brousse était des plus précaires. Ce vœu a été réalisé en février dernier. Revenant d'Aṅkor où il avait été faire une période d'apprentissage à la Conservation, un des chefs de chantier du Service archéologique siamois a effectué le transport de cette stèle qui a trouvé au Musée de Bangkok un abri sûr et définitif.

— La Siam Society de Bangkok a organisé en janvier une excursion aux ruines d'Aṅkor à laquelle ont pris part 50 membres de la Société sous la conduite du Cᵗ E. Seidenfaden, vice-président. Cette visite a remporté un plein succès.

FRANCE.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Nous avons signalé le zèle avec lequel M. V. Goloubew s'acquitte de la mission de propagande qui lui a été confiée par un arrêté du Gouverneur général en date du 14 janvier 1930. Les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* relatent en ces termes les deux communications faites par lui devant ce corps savant :

« Séance du 13 juin. — M. Victor Goloubew, membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, fait un rapide exposé des travaux archéologiques réalisés au Cambodge au cours de ces dernières années. Il insiste plus particulièrement sur les fouilles de Sambor Prei Kuk dont il avait la direction en 1927, et sur le dégagement du Prah Khan, qui se poursuit activement depuis 1926 par les soins de M. Henri Marchal, conservateur du Groupe d'Angkor.

« A Sambor Prei Kuk, de nombreux temples ont été repris à la forêt. Le sanctuaire central du groupe Sud, une fort belle tour en briques du VIIᵉ siècle, a été entièrement libéré des lianes et des herbes et déblayé à l'intérieur. Les fouilles effectuées à proximité de ce monument amenèrent la découverte de plusieurs importantes sculptures en grès, notamment d'un linteau monumental représentant la danse de Çiva. Les débris qui encombraient la cella du temple livrèrent les fragments d'un autel brahmanique de taille gigantesque, dont on a pu recomposer l'ensemble. Deux textes sanskrits trouvés au cours de ces travaux se rapportent au règne d'Içānavarman (première moitié du VIIᵉ siècle).

« A Angkor, le dégagement du Prah Khan progresse rapidement. Le principal effort a porté sur la partie orientale de ce vaste temple. La grande chaussée jalonnée de bornes et la chaussée des géants qui traverse le fossé, ont été remises en état, et constituent à l'heure actuelle un ensemble du plus bel effet architectural. On a procédé également au nettoyage et à la consolidation de l'entrée Est et des édifices voisins, emprisonnés jusqu'ici dans un fourré inextricable.

« Parmi les sculptures extraites de la brousse par M. Marchal se trouvent plusieurs statues de la plus haute valeur esthétique, notamment un grand Bouddha debout et une divinité féminine agenouillée au visage éclairé d'un sourire à peine perceptible, qui peuvent passer pour les chefs-d'œuvre de la statuaire khmère.

« M. Goloubew termine sa communication, en rappelant que, selon les récents travaux de M. G. Cœdès, le nouveau directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, le Prah Khan d'Angkor, de même que le Bayon, doivent être atribués au règne de Jayavarman VII, bouddhiste zélé et bâtisseur infatigable, dont le règne correspond à la seconde moitié du XIIᵉ siècle.

« M. Salomon Reinach présente des observations.

« M. Alfred Foucher attire l'attention sur la valeur des travaux exécutés depuis plusieurs années au Cambodge par l'Ecole française d'Extrême-Orient, et spécialement sur ceux de M. Goloubew et de ses collègues. »

« Séance du 20 juin. — M. Victor Goloubew, membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, expose les résultats de deux campagnes de fouilles et de recherches entreprises par cette Ecole et dirigées par M. Claeys en 1927-1928 dans le Quảng-nam, en Annam central. Le but de ces travaux était de fournir des données précises sur l'emplacement, l'étendue et l'aspect d'une ancienne capitale chame dont les vestiges situés à proximité du village de Trà-kiệu, avaient été signalés pour la première fois par M. Lemire en 1894. Les fouilles ont fourni des indications qui permettent de se faire une idée très précise de la ville disparue. Celle-ci avait pour centre religieux un groupe de huit temples brahmaniques en briques, dont le principal paraît avoir été un édifice remarquable non seulement à cause de ses dimensions exceptionnelles, mais aussi par la quantité et la qualité des sculptures qui en constituaient la parure plastique. Les temples s'élevaient sur une terrasse. A proximité se trouvait un port intérieur accessible aux jonques de mer. Quant aux restes de la ville proprement dite, ils occupent, à une profondeur variant de 1 m. à 2 m. 50, une surface de près de six hectares. Les travaux effectués sur l'emplacement des temples éboulés livrèrent un nombre considérable du sculptures parmi lesquelles se trouvent de fort belles pièces. Elles ont été réparties entre les Musées de Saigon, de Hué, d'Hanoi et de Tourane. L'unique inscription découverte par M. Claeys se rapporte au règne de Prakâçadharma (VIIe siècle) et commémore la reconstruction d'un temple en l'honneur du grand *rishi* et poète Vâlmîki, auteur du *Râmâyana*.

« L'examen détaillé de tous les vestiges qui ont été relevés au cours des travaux effectués par l'Ecole française, a parmis d'identifier Trà-kiệu avec la citadelle chame décrite dans le *Choueï king chou*, la même que les textes sanscrits mentionnent sous le nom de Simhapura, la « Ville du Lion ». Ainsi se confirment les suppositions formulées par M. Paul Pelliot en 1904, et tendant à localiser au Quảng-nam la première capitale du Lin-yi.

« M. Goloubew fait ensuite un historique rapide des travaux de fouilles et d'exploitation réalisés par l'Ecole française d'Extrême-Orient dans le Thanh-hoá (Nord-Annam). Dans cette province particulièrement riche en monuments archéologiques, plusieurs tombeaux chinois en briques ont été ouverts et soigneusement étudiés. Ils ont livré des bronzes et des poteries datant des premiers siècles de notre ère. Sur la rive droite du Sông Mã, une série d'anciennes tombes indigènes, fouillées par M. Pajot, ont livré une grande quantité d'armes, de vases et de tambours métalliques, dont l'ornementation très spéciale présente des rapports indiscutables avec l'art des Dayaks, Moïs, Battaks de Sumatra et autres peuples indonésiens. D'autre part, la présence dans ces tombes de sapèques et de bronzes chinois datant des Han ne laisse pas de doute quant à l'époque à laquelle elles appartiennent.

« M. Goloubew termine en signalant la place de plus en plus importante que la préhistoire et l'ethnologie du Sud de l'Asie et de l'Océanie occupent dans les recherches intéressant la Chine et le Japon.

« M. René Dussaud insiste sur la haute valeur des travaux dont il vient d'être rendu compte, travaux qui vont de pair avec ceux de l'Ecole d'Extrême-Orient au Cambodge. »

PAYS-BAS.

Congrès de Leide. — Nous avons reçu de M. J. H. Kramers, secrétaire du comité pour la préparation du XVIIIe Congrès international des Orientalistes, qui doit se tenir à Leide en 1931, la première communication suivante :

« En vertu de la décision prise le 1er septembre 1928 à la dernière réunion du XVIIe Congrès International des Orientalistes à Oxford, le XVIIIe Congrès devra se réunir aux Pays-Bas.

« Un comité s'est formé à Leiden pour organiser la préparation du prochain congrès. Ce comité a décidé que le XVIIIe congrès se réunira à Leiden (lieu de réunion du VIe congrès en 1883) dans la semaine du 7 au 12 septembre 1931.

« Le comité adresse cette première communication aux orientalistes et aux sociétés orientalistes en les priant de lui accorder leur collaboration, pour que le congrès soit assuré d'une réussite complète. Nous espérons qu'on voudra donner au contenu de la présente communication une publicité aussi grande que possible.

« Le comité se propose de faire paraître dans quelques mois une seconde communication, accompagnée de l'invitation définitive pour le congrès. »

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

---

8 janvier 1930.

Arrêté nommant M. Nguyễn-văn-Tố, commis à l'Ecole, au grade d'assistant de 1ère classe. (*J. O.*, 1930, p. 218.)

13 janvier 1930.

Décision chargeant M. P. Mus, membre permanent de l'Ecole, des fonctions de secrétaire-bibliothécaire. (*J. O.*, 1930, p. 494.)

14 janvier 1930.

— Décision prorogeant d'un an, à compter du 1er février 1930, la mission d'études et de recherches préhistoriques confiée à Mlle M. Colani, assistante hors classe du Service géologique de l'Indochine en retraite.

— Arrêté chargeant, à l'expiration de la période de repos de six mois qui lui est accordée par arrêté du 23 novembre 1929, M. V. Goloubew, membre permanent de l'Ecole, d'une mission de propagande destinée à faire connaître à l'étranger l'œuvre scientifique, archéologique et touristique réalisée en Indochine, et notamment dans le groupe d'Angkor, par l'Ecole Française d'Extrême-Orient. (*J. O.*, 1930, p. 269.)

— Arrêté attribuant à M. J.-Y. Claeys, membre permanent de l'Ecole, 1 an, 1 mois et 4 jours de majorations d'ancienneté pour services militaires, en exécution de la loi du 9 décembre 1927. (*J. O.*, 1930, p. 267.)

16 janvier 1930.

Arrêté accordant une subvention de 30.000 piastres à l'Ecole Française d'Extrême-Orient pour l'aménagement du Parc archéologique d'Angkor.

22 janvier 1930.

Arrêté complétant ainsi qu'il suit celui du 7 octobre 1929 sur le personnel asiatique de l'Ecole : « Les agents contractuels, temporaires ou journaliers actuellement

employés à l'Ecole Française d'Extrême-Orient ayant à la date du 7 octobre 1929, au moins deux ans de services et remplissant les conditions d'âge ou réunissant le temps de services antérieurs nécessaires jusqu'à concurrence de dix ans pour bénéficier d'une pension de retraite à l'âge de 55 ans, pourront, sur la proposition du Directeur de l'Ecole, être admis dans le cadre créé par le présent arrêté avec le grade dont la solde correspond à celle dont ils jouissent actuellement ou avec celui dont la solde est immédiatement supérieure en cas de non concordance.

« Toutefois, ces agents ne pourront, en aucun cas, être classés à un grade supérieur à celui de secrétaire, lettré, dactylographe ou photographe de 5ème classe et de planton de 3ème classe.

« Après leur classement dans les cadres ils devront obligatoirement faire valider, pour le droit à pension, le temps de services antérieurs nécessaire pour leur permettre d'obtenir à 55 ans d'âge une pension d'ancienneté. » (*J. O.*, 1930, p. 365.)

6 février 1930.

Arrêté nommant le Directeur de l'Ecole membre du Comité central du Tourisme de l'Indochine. (*J. O.*, 1930, p. 586.)

7 février 1930.

Arrêté modifiant ainsi qu'il suit l'article 19 de l'arrêté du 20 septembre 1920 : « Des personnalités, françaises ou étrangères, jouissant d'une situation éminente dans le monde scientifique, ou ayant rendu à l'Ecole Française d'Extrême-Orient des services exceptionnels, peuvent recevoir le titre de « Membre d'Honneur » de ladite Ecole. Ce titre est conféré à vie par arrêté du Gouverneur général, pris sur la proposition du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

« Les personnes coopérant d'une manière effective aux travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, au moyen de recherches, publications, informations, dons, etc., peuvent recevoir le titre de « Membre correspondant » de l'Ecole.

« Ce titre est conféré, pour une période de trois ans, sur la proposition du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et par arrêté du Gouverneur général de l'Indochine.

« Cette période de trois ans peut être prorogée pour une même durée et dans la même forme. » (*J. O.*, 1930, p. 587.)

11 février 1930.

Décision chargeant, en remplacement de M. J. Bouchot, en instance de départ en congé, Mlle G. Naudin, attachée au Musée Blanchard de la Brosse, de la délivrance des certificats de non classement, en ce qui concerne les objets d'art indochinois exportés par le port de Saigon.

22 février 1930.

Arrêté nommant M. J.-Y. Claeys membre permanent de l'Ecole à la solde de 22.000 francs, à compter du 1er janvier 1930. (*J. O.*, 1930, p. 761.)

13 mars 1930.

Décision créant une Conservation des monuments historiques du groupe de l'Annam-Champa et désignant M. J.-Y. Claeys, inspecteur du Service archéologique de l'Ecole, pour assurer les fonctions de conservateur de ce groupe.

15 mars 1930.

Décision fixant comme suit l'indemnité allouée aux délégués du Directeur de l'Ecole chargés de la délivrance des certificats de non classement prévus par l'arrêté du 2 juin 1926 en ce qui concerne l'exportation des objets d'art indochinois : *a*) 5 piastres, lorsque l'établissement du certificat sera effectué sans déplacement ; *b*) 10 piastres, lorsque le délégué du Directeur de l'Ecole sera tenu de se rendre soit au domicile de l'exportateur, soit en tout autre lieu, en dehors de ses bureaux.

12 avril 1930.

Arrêté nommant à vie, au titre de membre d'honneur de l'Ecole, les personnalités françaises ou étrangères ci-après désignées (*J. O.*, 1930, p. 1431) :

M. Paul Boyer, administrateur de l'Ecole nationale des Langues orientales vivantes, Paris ;

S. A. R. le Prince Damrong Rajanubhab, conseiller suprême, président de l'Institut Royal de Siam ;

MM. Paul Doumer, président du Sénat, ancien ministre, ancien gouverneur général de l'Indochine ;

Louis Finot, ancien directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Alfred Foucher, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, président de l'Institut de civilisation indienne, ancien directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Bernard Karlgren, professeur à l'Université de Göteborg ;

Charles Rockwell Lanman, professeur à l'Université de Harvard, correspondant de l'Institut de France ;

Louis de La Vallée Poussin, professeur à l'Université de Gand ;

Sylvain Lévi, professeur au Collège de France, président de la Société asiatique ;

Sir John Marshall, directeur général du Service archéologique aux Indes anglaises ;

Georges Maspero, ancien résident supérieur en Indochine ;

Antoine Meillet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ;

Paul Pelliot, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ;

Albert Sarraut, sénateur, ancien ministre, ancien gouverneur général de l'Indochine ;

Sir M. Aurel STEIN, chargé de mission spéciale par le Service archéologique des Indes anglaises, membre de l'Académie britannique, correspondant de l'Institut de France;

J. TAKAKUSU, professeur honoraire à l'Université Impériale de Tôkyô;

J. Ph. VOGEL, professeur à l'Université de Leyde.

20 avril 1930.

Arrêté faisant remise à l'Ecole de deux terrains domaniaux ruraux sis à Siemréap. (*Bull. adm. du Cambodge*, 1930, p. 568.)

29 avril 1930.

—Arrêté chargeant M. H. MARCHAL, conservateur d'Angkor, d'une mission d'études aux Indes Néerlandaises.

—Arrêté portant modification de la liste générale de classement des monuments historiques de l'Indochine (*J. O.*, 1930, p. 1685) :

Le Gouverneur général de l'Indochine, Commandeur de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation administrative et financière de l'Indochine;

Vu le décret du 23 août 1928 ;

Vu le décret du 3 avril 1920, réorganisant l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Vu la loi de finances du 31 décembre 1921 ;

Vu la loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques, ensemble le décret du 23 décembre 1924 portant règlement d'administration publique pour l'application de la dite loi en Indochine ;

Vu les ordonnances royales de S. M. l'Empereur d'Annam et de S. M. le Roi du Cambodge, en date des 14 décembre 1922 et 11 octobre 1923, déléguant au Gouverneur général le droit de classer les monuments et objets historiques situés en Annam et au Cambodge, et d'en assurer la protection, ensemble les arrêtés des Résidents supérieurs en Annam et au Cambodge en date des 23 février et 18 octobre 1923, rendant exécutoires les dites ordonnances ;

Vu les arrêtés des 16 mai 1925, 20 novembre 1926, 13 juillet 1928 portant classement des monuments historiques de l'Indochine ;

Sur la proposition du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et les avis conformes du Gouverneur de la Cochinchine et des Résidents supérieurs au Tonkin, en Annam et au Cambodge ;

Arrête :

Article premier. — Sont rayés de la liste générale de classement des monuments historiques de l'Indochine annexée à l'arrêté du 16 mai 1925, les monuments ci-après désignés :

TONKIN.

Province de Hà-nam.

Nº de la Liste générale	Phủ ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
50	Nam-xương (p.)	Đồng-thủy	Lí-nhân	Tombeau de la princesse chame Mị-Ê.	

Province de Hải-dương.

Nº de la Liste générale	Phủ ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
52	Chí-linh (h.)	Kiệt-đặc	Sur la montagne Phượng-hoàng ; temple commun aux trois villages dits Tường, Đoài et Đông.	Đền Phượng-hoàng dédié à Chu-van-Chinh.	A l'exception des quatre stèles qui s'y trouvent.

Province de Nam-định.

Nº de la Liste générale	Phủ ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
62	Mĩ-lộc (h.)	Đông-mặc	Tức-mặc	Đền Thiên-trường dit Trần, dédié aux empereurs de la dynastie des Trần.	
64	d°	d°	d°	Đền dit Cô-trạch dédié à Trần Đại-Vương ou Trần-hưng-Đạo, rattaché au đền de Thiên-trường.	
65	d°	Hựu-bị	Ha-lộc	Tombeau et temple de Bảo-lộc, élevés à la mémoire de Trần-hưng-Đạo.	Entièrement reconstruit en 1929.
68	Nam-trực (h.)	Đồ-xá	Lạc-đạo	Tombeau et temple de Trần-Minh-Công (le temple est dit Đền Sam).	

N° de la Liste générale.	Phủ ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
		Province de Thái-bình.			
82	Duyên-hà (h.)	Thượng-hộ	Sàm-đông	Temple et tombeaux des sept souverains de la dynastie des Trần.	
83	Hưng-nhân (h.)	Đặng-xá	Hameaux de Thái-đường et de Phú-đường.	Temple et tombeaux des quatre souverains, ancêtres de la dynastie des Trần : Thái-tổ, Thái-Tôn, Thánh-Tôn et Nhân-Tôn.	
84	d°	Thanh-trào	Mĩ-đại	Temple dédié à quatre souverains de la dynastie des Lê et tombeau Cung-đế.	
			ANNAM.		
		Province de Bình-định.			
139			Bình-định	Sculptures diverses conservées dans la citadelle.	Transférées au Musée de Tourane.

Article 2. — Sont inscrits à la Liste générale de classement des monuments historiques de l'Indochine les monuments ci-après désignés :

N° de la Liste générale.	Phủ ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
			TONKIN.		
			Ville de Hanoi.		
90		5e quartier	18, boulevard Doudart de Lagrée.	Pagode de Hàm-long.	Classé par arrêté du 13 juillet 1928.

Nº de la Liste générale	Phủ ou Huyện	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
			Province de Hải-dương.		
91	Kinh-môn (phủ)	Kinh-môn	Dương-nham	Pagode de Kính-chủ ; pagode de la reine Vĩnh-Trân et tombeau voisin.	
			Province de Sơn-tây.		
92	Thạch-thất (huyện)	Thạch-xá	Yên-thôn	Pagode bouddhique de Tây-phương.	
			Province de Thái-bình.		
93	Vũ-tiên	Hành-nghĩa	Dũng-nghĩa	Pagode bouddhique de Thần-quang.	
			Province de Vĩnh-yên.		
94	Tam-dương	Hội-thượng	Hameau Tiên-sơn, village de Hội-hợp.	Pagode bouddhique de Thần-tiên, vulg. Chua Cói.	
			Province de Hà-đông.		
95	Thường-tín (phủ)	La-phù	Gia-phúc	Pagode bouddhique Pháp-vũ.	Réparée sous les Lê (Dương-hoà, 1639).

Nº de la Liste générale	Phû ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations

ANNAM.

Province de Quảng-nam.

Nº de la Liste générale	Phû ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
186	Điện-bàng (phủ)	Phú-triêm	Tân-an	Tombeau du Japonais Gu-soku.	B. A. V. H., 1919, p. 505-516. Ces trois tombeaux ont été classés par arrêté du 1er juin 1928.
187	—	—	Cẩm-phô	Tombeau du Japonais Banjiro.	
188	—	—	—	Tombeau du Japonais Hirato Yajirobei.	
189			Faifo	Tombeau du P. Sana.	
190			—	— dit d'un descendant de Confucius.	

COCHINCHINE.

Ville de Saigon.

Nº de la Liste générale	Phû ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
33			Saigon, chez M. Pierre Nguyễn-hữu-Hào, 37-39, rue Taberd.	Une statue en grès représentant Lokeçvara.	Classée par arrêté du 20 novembre 1926. B. E., XXIII, p. 291 et pl. XVI. Etudes as., t. I, p. 228 et pl. XVI.
34			Saigon (Chợ-đũi)	Pagode des Mares (Hiên-trung).	
35			Saigon, 15 rue La Grandière.	Canons annamites fondus sous Minh-mạng (devant la porte de l'hôtel du directeur de l'Artillerie).	

N° de la Liste générale	Phủ ou Huyện.	Canton	Localité	Désignation des monuments ou des objets	Observations
				Province de Gia-định.	
36		Dương-hoà thượng	Phú-nhuận	Tombeau de Trương-tấn-Bửu, amiral de Gia-long, vice-roi intérimaire de la Basse-Cochinchine.	
37		d°	Tân-sơn nhựt	Tombeau du P. Liot, collaborateur de l'Evèque d'Adran.	Tout proche du tombeau d'Adran.
				Province de Biên-hoà.	
38			Xuân-lộc	Monument mégalithique.	Dans une plantation appartenant à la Société des plantations de Xuân-lộc.
39		Chánh-mĩ trung	Phước-thái	Gisement préhistorique de Cù-lao Ruà.	
				Province de Bến-trè.	
40		Bảo-tri	Bao-thanh	Tombeau de Phan-thanh-Giảng.	
				Province de Tân-an.	
41		Hưng-long	Khánh-hậu	Tombeau de Nguyễn-huỳnh-Đức, maréchal du Centre, général de Gia-long.	
				Province de Gia-định.	
42		Bình-tri hạ.	Tân-thời thượng.	Mukhalinga de Ba-Diệm	Conservé dans une pagode annamite du nom de Long-quang tự.

Nº	Province	Localité	Nom du monument	Désignation	Références et observations
			CAMBODGE.		
671	Promtep	Phum Srayang	Prasat Dei Khmau.	1 temple en latérite, avec enceinte.	Inventaire des monuments du Cambodge, Supplément 252, 2.
672	—	Praḥ Khleang	Thma Dam.	Roche ayant porté une cuve à ablutions; 1 stèle inscrite.	D° 255, 2.
673	—	Ki Lien	Sculptures du Trapeang Krakhop.	Piédestal orné d'un haut-relief de Çiva-Umâ; 3 stèles sculptées.	D° 264, 3.
674	—	—	Prasat Pathang.	3 sanctuaires en latérite dans une enceinte et un fossé.	D° 264, 4.
675	—	Koḥ Ker	Prasat Kraham.	Petit temple en briques.	D° 268, 2.
676	—	—	Ang Khnà.	Cuvettes sur roches sculptées.	D° 268, 3.
677	—	—	Prasat Andong.	Temple en briques. Inscription sur les piédroits de la porte Nord.	D° 268, 4.
678	—	—	Prasat Chamrèḥ.	Petit sanctuaire en briques.	D° 274, 2.
679	—	—	PrasatChrap.	3 tours en latérite, avec 2 bibliothèques, dont une en briques, et 2 enceintes en latérite.	D° 274, 3.
680	—	—	Prasat Sampear.	1 tour en briques.	D° 274, 4.
681	—	—	Prasat Trapeang Svay.	1 tour en briques.	D° 274, 5.
682	—	—	Prasat Bei.	3 tours en briques.	D° 281, 2.

N°	Province	Localité	Nom du monument	Désignation	Références et observations
683	Promtep	Koḥ ker	Prasat Dan.	Tour en briques et latérite. Inscription sur le piédroit S.	Inventaire des monuments du Cambodge, Supplément 281, 3.
684	—	—	Prasat Rolom.	Petit sanctuaire en briques et latérite. 1 statue. 1 liṅga sur piédestal.	D° 281, 4.
685	—	—	Prasat Ta Mèn.	1 sanctuaire et 2 bibliothèques en briques; enceinte en latérite avec gopura en briques.	D° 281, 5.
686	—	—	Prasat Trapeang Téa.	Temple en latérite, dont il ne subsiste que la partie inférieure; autel avec reste d'un liṅga brisé.	D° 281, 6.
687	—	—	—	Temple en latérite, ruiné. 1 liṅga.	D° 281, 7.
688	—	—	Balang Kuk Srakom.	Monolithe : piédestal et liṅga.	D° 281, 8.
689	—	—	Prasat Srong Sralau.	Tour en latérite.	D° 281, 9.
690	—	—	Prasat Dang Tong, Nord.	Partie du corps inférieur d'un prasat de briques.	D° 281, 10.
691	—	—	d°, Sud.	Restes d'une tour en latérite.	D° 281, 11.
692	Mlu Prei	Khum Yeang	Prasat Kompus.	6 tours en briques; 2 bibliothèques ruinées; 2 enceintes concentriques; inscriptions à la tour principale; 1 stèle.	D° 284, 2.
693	—	—	Kantuot (pagode)	2 lions du Trapeang Seng.	D° 286 bis.

Nº	Province	Localité	Nom du monument	Désignation	Références et observations
694	Mlu Prei	Khum Yeang	Prasat O Romduol.	Tour en 3 matériaux, linteau; piédroit inscrit.	Dº 286, 3.
695	—	Da kèo.	Prasat Seng Kong.	3 sanctuaires en grès, ruinés.	Inv. mon. Camb., Suppl., 286, 4.
696	—	Praḥ Prasap.	Prasat Chranieng.	Petit sanctuaire en grès, ruiné.	Dº 288, 2.
697	—	Cheam Khsan.	Prasat Neak Kuoi.	Sanctuaire en briques; 2 bibliothèques en briques et latérite; enceinte en latérite.	Dº 291, 4.
698	—	—	:ndong Moroi.	Une centaine de petits puits dans une colline rocheuse.	Dº 292, 2.
699	—	—	Prasat Phnom Dop.	2 sanctuaires en briques et latérite; enceinte de latérite.	Dº 296, 3.
700	—	—	Prasat Ta Tonh.	2 piédestaux.	Dº 298, 2.
701	—	—	Prasat Prei Kroch.	3 tours de grès en épannelage.	Dº 298, 3.
702	—	—	Prasat Chaêh.	3 sanctuaires en grès et briques; enceinte en latérite ruinée; linteaux.	Dº 308, 2.
703	—	—	Prasat Trapeang Anuon.	3 tours en briques, ruinées.	Dº 312, 2.

Art. 3. — Sont inscrits à l'inventaire supplémentaire, prescrit par le décret du 23 décembre 1924, article 3, § 4. et l'arrêté du 11 juillet 1925, article 3, § 5, des immeubles non classés mais dont la préservation est désirable, immeubles qui seront désignés sous le nom de monuments protégés, les monuments déclassés par l'article 1er ci-dessus et qui portaient dans la liste de classement les nos Tonkin, 50, 52, 62, 64, 65, 68, 82, 84.

Art. 4. — Par application des dispositions prévues à l'article 14 de l'arrêté du 11 juillet 1925, des périmètres ou zones de protection sont fixés autour des monuments ou groupes de monuments ci-après :

Tonkin.

N° 91. Province de Hải-dương, phủ de Kinh-môn, village de Dương-nham : Pagode de Kính-chủ, pagodon et tombeau :

La zone de protection est limitée : au Nord, par le Sông Kinh-thày ; au Sud, par la route provinciale n° 138 ; à l'Est et à l'Ouest, par les rizières au pied du massif calcaire contenant les monuments.

Le plan de délimitation de la zone de protection ci-dessus fixée est annexé au présent arrêté.

Aucune exploitation de carrière ne pourra être autorisée dans le massif compris entre les limites énoncées plus haut.

Annam.

N° 81. Province de Quảng-nam, phủ de Duy-xuyên, groupe de Mĩ-sơn.

La zone protégée est constituée par le polygone porté sur le plan annexé au présent arrêté. Aucune culture ou exploitation quelconque ne pourront avoir lieu dans les limites ainsi fixées. Seule, la culture du riz y est tolérée à condition qu'elle n'entraîne pas la présence d'habitations ou d'édifices d'un caractère permanent dont la construction est interdite dans le cirque de Mĩ-sơn.

Art 5. — Le Gouverneur de la Cochinchine, les Résidents supérieurs au Tonkin, en Annam et au Cambodge et le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Saigon, le 29 avril 1930.

P. Pasquier.

19 mai 1930.

Circulaire du Résident supérieur au Laos relative à la conservation des monuments historiques du Laos (*Bull. adm. du Laos*, 1930, p. 613) :

Vientiane, le 19 mai 1930.

Le Résident supérieur au Laos à Messieurs les Commissaires du Gouvernement et le Commandant du 5ème Territoire Militaire.

Mon attention a été appelée sur divers travaux exécutés par des bonzes en vue de réparer ou de restaurer des pagodes ou autres immeubles religieux classés comme monuments historiques par l'arrêté de M. le Gouverneur général en date du 30 avril 1925. Tantôt les chefs de pagodes entreprennent, sans aucune autorisation, d'effectuer des travaux à l'intérieur ou à l'extérieur d'un temple, tantôt de blanchir au lait de

chaux un that ou des vestiges de monuments anciens, tantôt d'édifier des constructions annexes aux abords immédiats d'un bâtiment classé.

J'ai pu constater par moi-même, en plusieurs occasions, que ces initiatives inspirées par de louables intentions, étaient rarement heureuses dans leur exécution. Elles sont, en outre, contraires, lorsqu'il s'agit d'un monument classé, aux dispositions du décret du 23 décembre 1924 et à celles de l'arrêté du Gouverneur général du 11 juillet 1925, relatifs à la conservation et à la protection des monuments historiques en Indochine.

J'ai en conséquence, l'honneur de vous prier de veiller avec le plus grand soin à l'observation des prescriptions contenues dans les actes susvisés. A cet effet, vous voudrez bien renouveler aussi bien auprès des autorités indigènes placées sous votre autorité que des chefs de diocèse, les instructions qui leur ont été données précédemment en vue de la conservation des immeubles et objets mobiliers qui, au point de vue de l'histoire et de l'art, présentent un intérêt public.

Je vous signale plus spécialement les dispositions de l'article 9 et de l'article 12 de l'arrêté du 11 juillet 1925 aux termes desquels aucun travail de réparation et de restauration d'immeubles classés ne peut être effectué que dans des conditions fixées par arrêté du Gouverneur général et qu'aucune construction neuve ne peut être adossée à un bâtiment de même catégorie, sans une autorisation expresse du Chef de la Colonie donnée sur avis conforme du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Il vous appartient donc d'une part, de m'informer des infractions aux règlements en vigueur en cette matière et de me saisir d'autre part de toutes propositions que vous jugeriez opportunes pour assurer efficacement la protection du patrimoine d'art et d'archéologie que possède le Laos.

Je porterai vos suggestions à la connaissance de M. Fombertaux, inspecteur archéologique, détaché dans ce pays par le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et chargé des travaux relatifs à la restauration et à la conservation des immeubles classés comme monuments historiques et des objets mobiliers qui leur appartiennent.

J. Bosc.

21 mai 1930.

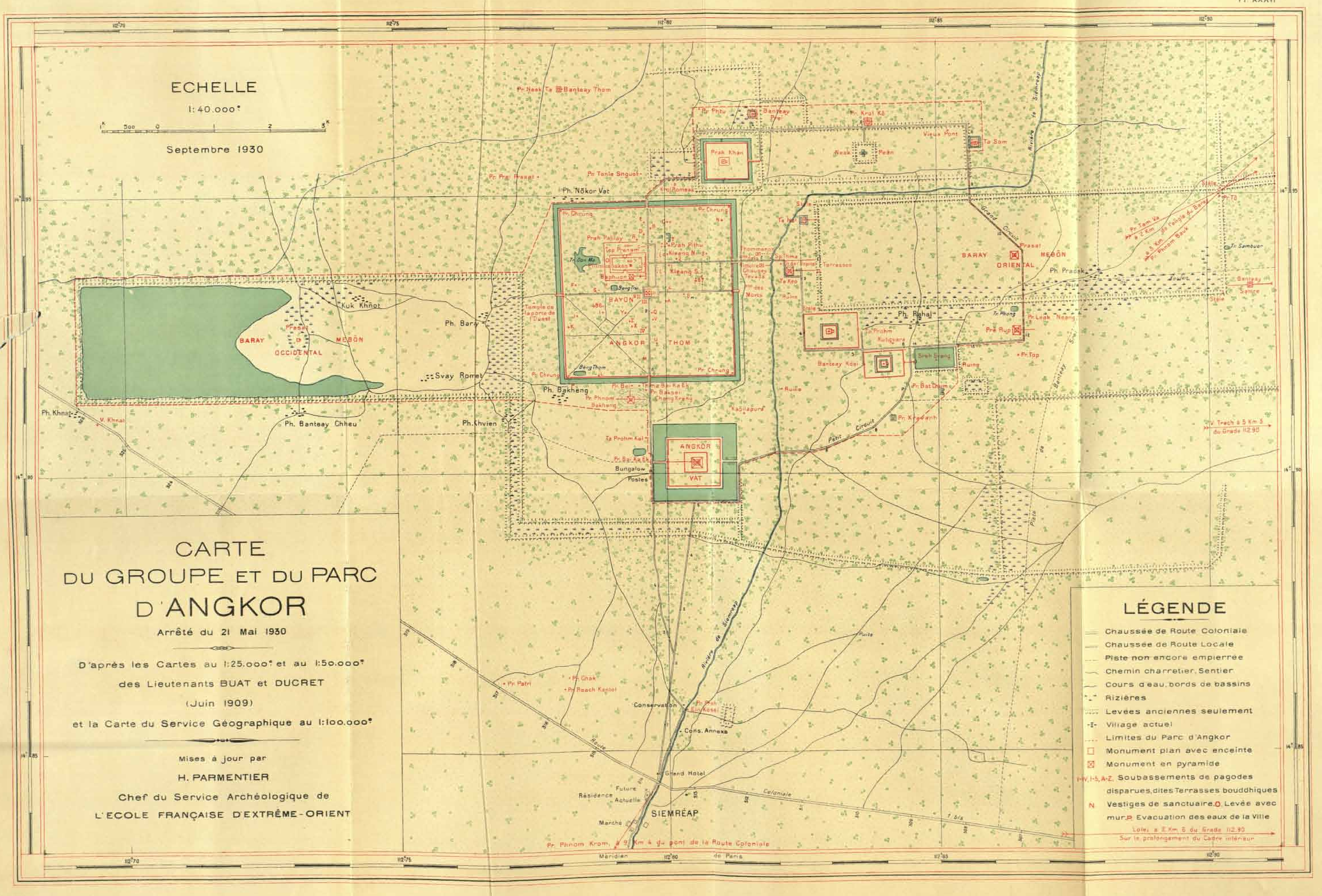
— Arrêté chargeant M. E. Gaspardone, membre permanent de l'Ecole, d'une mission d'études et de recherches au Japon et en Chine. (*J. O.*, 1930, p. 2044.)

— Arrêté désignant M. G. Cœdès, Directeur de l'Ecole, pour faire partie, pendant l'année 1930, du Conseil de Recherches scientifiques de l'Indochine, en qualité de membre de droit.

— Arrêté fixant la limite du Parc d'Angkor (*J. O.*, 1930, p. 2040) :

Le Gouverneur général de l'Indochine, Commandeur de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;


ECHELLE
1:40.000ᵉ
Septembre 1930
CARTE
DU GROUPE ET DU PARC
D'ANGKOR
Arrêté du 21 Mai 1930
D'après les Cartes au 1:25.000ᵉ et au 1:50.000ᵉ
des Lieutenants BUAT et DUCRET
(Juin 1909)
et la Carte du Service Géographique au 1:100.000ᵉ
Mises à jour par
H. PARMENTIER
Chef du Service Archéologique de
L'ECOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
LÉGENDE
Chaussée de Route Coloniale
Chaussée de Route Locale
Piste non encore empierrée
Chemin charretier, Sentier
Cours d'eau, bords de bassins
Rizières
Levées anciennes seulement
Village actuel
Limites du Parc d'Angkor
Monument plan avec enceinte
Monument en pyramide
I-IV, I-5, A-Z. Soubassements de pagodes disparues, dites Terrasses bouddhiques
N Vestiges de sanctuaire. O. Levée avec mur. P. Evacuation des eaux de la Ville
Lolei à 8 Km. 6 du Grade 112.90
Sur le prolongement du Cadre intérieur
Pr. Phnom Krom, à 9 Km 4 du pont de la Route Coloniale
Méridien de Paris
BARAY OCCIDENTAL
Prasat MEBÔN
Kuk Khnot
Ph. Bary
Svay Romet
Ph. Khnat
V. Khnat
Ph. Banteay Chheu
Ph. Khvien
Ph. Bakheng
Pr. Phnom Bakheng
ANGKOR THOM
BAYON
Ph. Nôkor Vat
Pr. Neak Ta
Banteay Thom
Pr. Prei Prasat
Pr. Tonle Snguot
Prah Khan
Banteay Prei
Pr. Kral Kô
Neak Peân
Vieux Pont
Ta Som
Rivière de Siemréap
BARAY ORIENTAL
Prasat MEBÔN
Ph. Pradak
Pr. Ta Kev
Ta Prohm
Banteay Kdei
Srah Srang
Pr. Bat Chum
Pr. Kravanh
Petit Circuit
Grand Circuit
Ph. Rohal
Pr. Leak Neang
Pre Rup
Pr. Top
Banteay Samre
Pr. Sambuor
V. Trach à 5 Km 5 du Grade 112.90
Ta Prohm Kel
Pr. Bei
Kabilapura
ANGKOR VAT
Bungalow
Postes
Conservation
Cons. Annexe
Grand Hotel
Résidence Future
Actuelle
Marché
SIEMRÉAP
Route Coloniale
Pr. Patri
Pr. Gnak
Pr. Roach Kantol
Puits

Vu le décret du 23 août 1928 ;

Vu le décret du 22 décembre 1924 portant règlement d'administration publique pour l'application en Indochine de la loi du 31 décembre 1913 relative au classement et à la protection des monuments historiques ;

Vu l'arrêté du 5 mai 1925 portant classement des monuments historiques de l'Indochine ;

Vu l'arrêté du 11 juillet 1925 sur le classement, la conservation et la protection des monuments historiques des Pays de protectorat ;

Vu l'ordonnance royale du 11 octobre 1923 relative à la protection des monuments historiques du Cambodge ;

Vu l'arrêté du 16 décembre 1926 fixant la limite du Parc d'Angkor ;

Vu l'arrêté du 30 septembre 1929 abrogeant et remplaçant par de nouvelles dispositions : 1° l'arrêté du 30 octobre 1925 créant au Cambodge sous le nom de « Parc d'Angkor » une zone réservée comprenant les principaux monuments archéologiques du Groupe d'Angkor ; 2° l'arrêté du 21 décembre 1926 fixant la quotité des taxes de visite à percevoir dans le Parc d'Angkor ;

Sur la proposition du Résident supérieur au Cambodge et du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient,

Arrête :

Art. 1er. — La limite du Parc d'Angkor, constituée par la zone réservée créée par l'arrêté du 30 septembre 1929, est déterminée sur le plan annexé au présent arrêté (pl. XXXII).

Elle suit à l'Ouest la route de Siemréap à Angkor Thom depuis l'angle Sud-Ouest des fossés d'Angkor Vat jusqu'à proximité de l'angle Nord-Est du terrain occupé par l'hôtel d'Angkor-les-Ruines, longe ce terrain dans la direction de l'Ouest sur une longueur de 30 m., prend la direction Nord et suit la ligne située à 30 m. de la route et parallèlement à celle-ci jusqu'à proximité du Phnom Bakheng où elle fait vers l'Ouest un angle droit, longe au Sud le Phnom Bakheng, suit la digue Sud-Ouest et Nord du Barai occidental jusqu'à Prasat Ptu ; prend la direction Est sur une longueur de 5 km. environ ; descend au Sud de manière à englober Ta Som, se retourne vers l'Ouest jusqu'à la route qu'elle suit en englobant Pre Rup jusqu'à l'angle Nord-Est du Srah Srang, descend en suivant le côté Est du Srah Srang jusqu'à la hauteur de Bat Chum et oblique vers le Sud-Ouest de manière à englober Bat Chum et Prasat Kravan, après lequel elle rejoint au kilomètre 8.500 la route du circuit qu'elle suit jusqu'au point de départ à l'angle Sud-Ouest des fossés d'Angkor Vat.

Art. 2. — Une zone de protection d'un kilomètre de large est établie autour des limites ci-dessus fixées.

Art. 3. — Toutes dispositions antérieures contraires au présent arrêté sont et demeurent abrogées.

Art. 4. — Le Résident supérieur au Cambodge et le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Dalat, le 21 mai 1930.

P. Pasquier.

— Arrêté nommant le Directeur de l'Ecole vice-président du Comité consultatif des langues orientales. (*J. O.*, 1930, p. 1946.)

31 mai 1930.

Arrêté autorisant l'achat d'un immeuble sis à Huê et destiné à l'installation de la Conservation des monuments historiques de l'Annam-Champa. (*J. O.*, 1930, p. 2087.)

6 juin 1930.

Arrêté du Résident supérieur au Cambodge réglant la situation du personnel des guides aux Ruines d'Angkor. (*Bull. adm. du Cambodge*, 1930, p. 916.)

12 juin 1930.

Décision chargeant M. Marcel NER, professeur agrégé au Lycée Albert Sarraut, d'une mission d'études et de recherches sociologiques dans les régions moï du Sud-Annam, pendant la durée de son congé annuel correspondant aux vacances scolaires.

19 juin 1930.

Circulaire du Résident supérieur en Annam relative à la conservation et à la protection des monuments historiques de l'Annam :

Huê, le 19 juin 1930.

Le Résident supérieur en Annam à Messieurs les Résidents Chefs des provinces de Thừa-thiên, Quảng-nam, Bình-định, Phú-yên, Khánh-hoà, Phan-rang et Bình-thuận.

Le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, par l'intermédiaire du Conservateur des Monuments historiques de l'Annam-Champa, me communique les faits suivants sur lesquels j'attire particulièrement votre attention.

Les tours chames disséminées dans les provinces d'Annam sont des vestiges du passé rendus particulièrement fragiles par leur mode de construction en briques. Il est inutile d'insister sur la valeur de ces monuments dans le patrimoine artistique et historique du pays sur lequel nous exerçons notre protectorat. Or, pour la plupart, ces tours sont régulièrement pillées par les villages qui en sont voisins. Les habitants bûchent la base des monuments pour détacher et extraire les briques. La silhouette amincie caractéristique, devenue fréquente, de ces constructions n'est pas due à une

autre cause. Le monument ainsi affaibli est rapidement conduit à une ruine totale. Il y a plusieurs exemples de tours complètement disparues depuis moins de dix ans.

Cet état de choses est intolérable et il convient d'y remédier énergiquement.

En attendant que la Conservation des Monuments historiques nouvellement créée, actuellement en organisation à Huè, puisse entreprendre l'exécution d'un programme de réfection méthodique des parties défaillantes des monuments chams, et, d'accord avec le Gouvernement annamite, je vous prie de prendre d'urgence toutes les mesures que vous jugerez nécessaires pour arrêter et éviter à l'avenir les déprédations dont ces constructions ont été victimes jusqu'à ce jour. Des sanctions seront prises au besoin contre les communes responsables.

Des écriteaux protecteurs en chữ quồc-ngữ et en chữ nôm actuellement en préparation, vous seront envoyés sous peu. Ils devront être placés par vos soins, bien en vue, sur l'accès normal des monuments.

Je vous prie, en outre, de me rendre compte des dispositions et mesures que vous aurez prises. Celles-ci, particulièrement motivées en ce qui concerne les tours ou groupes de monuments encore debout, sont pratiquement applicables à tout ce qui constitue des vestiges chams. Elles ne font que se rapporter, d'ailleurs, à l'arrêté du Gouverneur général en date du 16 mai 1925, ordonnant le classement, et suivi de la liste, des monuments historiques de l'Indochine.

LE FOL.

Le Directeur-gérant : G. CŒDÈS.

IMPRIMERIE
D'EXTRÊME-ORIENT
HANOI

DOCUMENTS D'ABHIDHARMA[1]

traduits et annotés

par Louis de LA VALLÉE POUSSIN

Membre d'honneur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

II

Vibhāṣā, 75, sur l'Ākāśa et l'Ākāśadhātu [2].

1. Qu'est l'Ākāśadhātu ? — Le Sūtra dit : « Ce qu'il y a de cavité (*chidra*) [3] dans l'œil, l'oreille, le nez, la bouche, le cou ; dans le cœur ; autour du cœur [4] ; dans les endroits où les aliments et boissons sont avalés, amassés, expulsés ; dans les membres, sous-membres, pores des cheveux, etc., cela est nommé Ākāśadhātu » [5].

2. Les Ābhidhārmikas disent : « Qu'est l'Ākāśadhātu ? — L'*aghasāmantaka rūpa* », le Rūpa voisin de l'*agha* [6].

Par *agha*, il faut entendre « compact » (*saṃcita*) [7], c'est-à-dire les choses matérielles (*rūpin*), comme le mur, etc. Ce qui en est proche (*sāmantaka*) est nommé *aghasāmantaka rūpa*, à savoir la cavité à l'intérieur du mur, de la forêt, de la frondaison, de la fenêtre ; comme la cavité dans laquelle on va et vient, comme la cavité à l'intérieur des doigts, etc.

Quelques-uns disent que ce texte doit s'expliquer : « Qu'est l'Ākāśadhātu ? — L'*aghasāmantaka rūpa*, le Rūpa voisin du difficile-à-frapper (expulser). » [8]

---

(1) Cf. *BEFEO.*, XXX, 1 sqq.

(2) De p. 388, col. 1, l. 28, à p. 389, col. 1, l. 7.

(3) 穴空.

(4) 心中空, 心邊空.

(5) Une recension du texte Majjhima, I, 423, qui passe dans Vibhaṅga, p. 84 ; Dhammasaṅgaṇi, 638, 722.

(6) 鄰礙色. — Kośa, I, p. 49.

(7) 積聚.

(8) 難除.

Le Rūpa est de deux sortes : facile à frapper, celui qui appartient aux êtres vivants (*sattvākhya*, Kośa, I, p. 17), difficile à frapper, celui qui n'appartient pas aux êtres vivants (*asattvākhya*). Or le Rūpa qui constitue l'Ākāśadhātu (*ākāśadhāturūpa*) est généralement (*bahuśas*) voisin de l'*asattvākhya*, des murs, des arbres, etc. Il est donc conventionnellement nommé « Rūpa voisin du difficile-à-frapper. »

3. Les anciens (*pūrva*) Ābhidhārmikas et les maîtres de ce pays disent d'accord que toutes les places comportent l'Ākāśadhātu : os, viande, nerfs, veines, peau, sang, parties du corps, jour, nuit, lumière, obscurité, figure, couleur, etc. ; toutes les places de ces choses comportent ce Rūpa.

4. On demande si la connaissance visuelle (*cakṣurvijñāna*) naît ou ne naît pas en prenant pour objet le Rūpa d'Ākāśadhātu.

D'après une opinion, non. Encore que ce Rūpa soit du domaine de cette connaissance (*cakṣurvijñānaviṣaya*), cette connaissance ne naît absolument pas à son endroit. D'après une autre opinion, oui.

Mais, si la connaissance visuelle naît à l'endroit de ce Rūpa, comment ne discerne-t-on [1] pas ce Rūpa encore qu'on le voie ? — Parce que ce Rūpa est couvert [2] par la clarté durant le jour et par l'obscurité durant la nuit : c'est pourquoi l'œil, qui le voit, ne le discerne pas. [P. 388, col. 2, l. 19.]

5. Quelle différence entre l'Ākāśa et l'Ākāśadhātu ?

L'Ākāśa est immatériel (*arūpin*), non-indiquable (*anidarśana*), non-impénétrable (*apratigha*), non-impur (*anāsrava*), non-conditionné (*asaṃskṛta*) [3]. Au contraire, l'Ākāśadhātu est matériel, indiquable, impénétrable, impur, conditionné.

Si l'Ākāśa est inconditionné, comment expliquer le Sūtra ? Le Sūtra dit en effet : « Bhagavat, avec la main, palpe [4] l'Ākāśa, dit aux Bhikṣus [qu'il le palpe]. » Bhagavat peut-il, avec la main, palper un inconditionné, et dire à ses disciples [qu'il le palpe] ?

Réponse : Le mot Ākāśa est employé ici pour le mot Ākāśadhātu. Le texte ne veut pas dire que la main puisse palper l'Ākāśa.

Dans un autre Sūtra, Bhagavat dit aux Bhikṣus : « Si un maître de dessin ou son élève venait avec des couleurs et disait : « Je suis capable de barioler-dessiner l'Ākāśa et d'y tracer diverses images », est-ce là chose possible ? [5]

---

[1] 明了.

[2] 覆.

[3] 非色無見無對無漏無爲.

[4] 摩捫.

[5] Comparer Majjhima, I, p. 127 : *seyyathā pi bhikkhave puriso āgaccheyya lākhaṃ vā haliddiṃ vā nīlaṃ vā mañjiṭṭhaṃ vā ādāya, so evaṃ vadeyya : aham imasmiṃ ākāse rūpāni likhissāmi rūpapātubhāvaṃ karissāmīti*. . . . Impossible, répondent les moines : *ayaṃ hi bhante ākāso arūpī anidassano ; tattha na sukaraṃ rūpaṃ likhitum*. . .

— Les Bhikṣus répondirent : « C'est chose impossible ». — Ici encore Ākāśa est employé pour Ākāśadhātu. [P. 388, col. 2, l. 29.]

Il y a une stance : « Le refuge des gazelles est l'étang des forêts ; le refuge des oiseaux est l'Ākāśa ; le refuge des saints est le Nirvāṇa ; le refuge des Dharmas est le *fen-pie*, la distinction. » [1]

Il y a une autre stance : « Dans l'Ākāśa, pas de trace des oiseaux ; parmi les infidèles, pas de religieux ; les sots se réjouissent dans la frivolité (*prapañca*) ; le Tathāgata en est exempt. » (?) [2] Et dans un autre Sūtra : « Les oiseaux résident dans l'Ākāśa ; mais leur trace est difficile à voir et insoupçonnable. »

Dans tous ces textes Ākāśa est employé pour Ākāśadhātu. [P. 388, col. 3, l. 8.]

Il y a un texte où, à une question sur l'Ākāśa, on répond sur l'Ākāśadhātu, à savoir dans le Prataraṇaśāstra : « Qu'est l'Ākāśa ? — Il y a un Ākāśa, non-heurt, non empêché, où le Rūpa se meut, s'étend, s'accroît, se déplace. » [3] — Pourquoi, dira-t-on, interroger sur l'Ākāśa et répondre sur l'Ākāśadhātu ? — Parce que l'Ākāśa est subtil, difficile à décrire, tandis que l'Ākāśadhātu est de caractères grossiers, facile à expliquer. On veut décrire le subtil par le moyen du grossier. [P. 388, col. 3, l. 13.]

6. Comment sait-on qu'il y a un Ākāśa ?

Vasumitra dit : « Nous savons, par la parole du Buddha, qu'il y a un Ākāśa. Le Buddha, en divers endroits, dit : « Ākāśa, Ākāśa ». Nous savons donc que l'Ākāśa existe réellement [4].

Connaît-on l'existence de l'Ākāśa par la seule foi dans l'enseignement, ou cet Ākāśa est-il aussi atteint par l'évidence (*pratyakṣa*) [5] ?

---

(1) 獸歸林藪 . . . . . 法歸分別. — Remarquable variété de rédaction. Mahāvastu, II, p. 212, III, p. 156, *uktaṃ dharmapade, uktaṃ dharmapadeṣu : gatir mṛgānāṃ plavanam* (ou *pavanam*) *ākāśaṃ pakṣiṇāṃ gatiḥ | dharmo gatir vibhāgīyānāṃ nirvāṇam arhatāṃ gatiḥ* ‖ ou *dharmo gatir dvijātīnāṃ nirvāṇam mahati gati* ‖ — Udānavarga de Dharmatrāta, XXVI, 10 ; chos la rnam par bsgoms ḥgro ste | dgra bcom mya ṇan ḥdas par ḥgro = *dharmo gatir vibhāvanānām*. — Mais la leçon pālie, Parivāra, VIII, 2 à la fin : *vibhavo gati dhammānaṃ nibbānam arahato gatīti*. — La leçon chinoise, *fen-pie*, donne : *vibhaṅgo* (*vibhāgo*) *gatir dharmāṇām*.

(2) 愚夫樂戲論，如來則無有.

(3) 謂有虛空無障無礙，色於中行周遍增長. — *Asty ākāśam anāvṛtiḥ apratighaḥ | yatra rūpasya gatiḥ, ... vṛddhiḥ prasarpanam*. La définition de l'Ākāśa dans Kośa : *tatrākāśam anāvṛtiḥ | yatra rūpasya gatiḥ* | — Voir Vyakhyā, p. 15 et ci-dessous. On voit que, d'après l'auteur du Kośa, la définition donnée dans le Prakaraṇa se rapporte à l'Ākāśa, troisième inconditionné. Pour la Vibhāṣā, elle se rapporte à l'Ākāśadhātu.

(4) 實有.

(5) 現量.

Il est aussi atteint par l'évidence. S'il n'y avait pas d'Ākāśa, les choses n'auraient pas de place ; puisqu'il y a une place qui reçoit les choses, nous savons qu'il y a un Ākāśa.

Vasumitra dit encore : « Puisqu'il y a une place pour l'allée, la venue, la concentration, nous savons qu'il y a un Ākāśa. Si manquait la cause (ou la condition) de l'allée, etc., l'allée, etc. manquerait aussi. La cause de l'allée, etc., c'est l'Ākāśa ; car l'Ākāśa est la cause qui reçoit, qui donne place à l'allée, etc. »

Vasumitra dit encore : « S'il n'y avait pas d'Ākāśa, toutes les places seraient impénétrables (1). On constate qu'il y a des places pénétrables : on sait donc que l'Ākāśa, certainement, existe réellement, puisque l'Ākāśa a pour caractère la non-impénétrabilité. » (2) [P. 388, col. 3, l. 24.]

Le Bhadanta (3) dit : « L'Ākāśa n'est pas susceptible d'être connu, parce qu'il n'est pas une chose connaissable (*jñeyavastu*) (4). La chose connaissable est Rūpa ou non-Rūpa de sa nature : or l'Ākāśa n'est en relations (*samprayukta*) (5) avec aucun des deux. La chose connaissable, c'est cette nature-ci ou celle-là : or l'Ākāśa n'est en relation avec aucune des deux. Donc le nom d'Ākāśa est seulement établi par l'imagination mondaine. »

D'après l'opinion correcte (6), il faut dire que l'Ākāśa existe réellement. Il est faux que l'Ākāśa ne soit pas connu, c'est-à-dire qu'il n'existe pas : car les textes et les raisonnements ci-dessus établissent son existence réelle. [P. 389.]

S'il existe, quelle est son activité (*kāritra*) (7) ?

L'Ākāśa, inconditionné, n'a pas d'activité : mais il a l'emploi d'*upa-adhipatipratyaya*, « condition souveraine secondaire », à l'endroit du divers Ākāśadhātu (8). De même celui-ci à l'endroit de la diverse matière primaire (*mahābhūta*). De même celle-ci à l'endroit des matières secondaires susceptibles de heurt (*sapratighabhautikarūpa*). De même celles-ci à l'endroit des pensées et mentaux (*cittacaittadharma*). — Si l'Ākāśa manque, cette succession de causes et de fruits sera impossible. Pour éviter ce défaut, admettons que l'Ākāśa, nature propre et caractère (9), est réel ; il faut ne pas nier son existence. [P. 389, col. 1, l. 7. Suit l'étude du Vijñānadhātu.]

---

(1) 應一切處皆有障礙.

(2) *Anāvṛtilakṣaṇatvād ākāśasya* : 無障礙相是虛空故.

(3) 大德.

(4) 所知事.

(5) 相應.

(6) 評曰.

(7) 作用.

(8) 然此能與種種空界作近增上緣. — L'*adhipati-pratyaya* est expliqué dans Kośa, II, p. 299, 307. — L'*upa-adhipati* n'est pas mentionné dans Kośa, qui toutefois distingue le *kāraṇahetu* (= *adhipatipratyaya*) par excellence, p. 247. — Pour la relation causale de la matière primaire et de la matière secondaire, Kośa, II, p. 310, 314, Vibhāṣā, 136.

(9) 體相.

III

Kośa, I, 5-6. *Les trois Asaṃskṛtas*. — Bhāṣya, Vyākhyā et Saṃghabhadra.

Kośabhāṣya, trad. p. 7-9.

Les trois Asaṃskṛtas sont l'Ākāśa et les deux Nirodhas.

5 d. L'Ākāśa est non-empêchement (*anāvṛti*) (¹).

C'est-à-dire ce qui n'empêche pas et ce qui n'est pas empêché. Il n'empêche pas, car les choses matérielles y vont. Il n'est pas empêché, car il n'est pas délogé par les choses matérielles.

Deux Nirodhas, « destructions », Pratisaṃkhyānirodha et Apratisaṃkhyānirodha.

6 a-b. Le Pratisaṃkhyānirodha est disjonction (*visaṃyoga*), chaque disjonction prise à part.

La délivrance qu'on réalise (ou « se rend présente ») en se débarrassant de l'attache aux Dharmas impurs (*sāsrava*), c'est le Pratisaṃkhyānirodha.

La *pratisaṃkhyā* ou le *pratisaṃkhyāna* est une certaine sorte de science (*prajñā*), la compréhension distincte des quatre vérités.

Le Nirodha qu'on acquiert par la *pratisaṃkhyā* est nommé Pratisaṃkhyānirodha, Nirodha [à acquérir par la vertu de la] *pratisaṃkhyā*, en élidant le mot du milieu (*pratisaṃkhyā-prāpya-nirodha*), comme on dit « char à bœufs » au lieu de « char attelé de bœufs ».

Y a-t-il un seul et même Pratisaṃkhyānirodha de tous les Dharmas impurs ?

Non. Aussi nombreux les objets de « jonction » (*saṃyogadravya*), aussi nombreux les objets de « disjonction » (*visaṃyoga*). — Si le Pratisaṃkhyānirodha était unique, un homme qui a acquis le Nirodha des Kleśas (passions-erreurs) à couper par la vue d'une vérité, aurait, du même coup, acquis le Nirodha des Kleśas à couper par la vue des autres vérités et par la méditation. La pratique du chemin qui contrecarre ces autres Kleśas serait donc sans objet.

(¹) Madhyamakavṛtti, p. 129, 271, *ākāśasya anāvaraṇaṃ lakṣaṇam ucyate* ; Ślokavārttika, p. 770 : *varaṇābhāvamātra* ; Śaṃkara, ad II, 2, 24. — L'Ākāśa n'est pas « inconditionné » (comme disent les Uttarāpathakas et les Mahiṃśāsakas), n'est pas « visible » (c'est-à-dire *rūpa*, comme disent les Andhakas), Kathāvatthu, VI, 6-7.

Mais n'est-il pas dit que le Nirodha est « sans pareil » (*asabhāga*) ? — [Cela ne veut pas dire que le Nirodha soit unique, qu'il n'y ait pas des Nirodhas pareils entre eux.] Le sens est que le Nirodha n'a pas de *sabhāgahetu* (« cause pareille à lui-même »), et n'est pas *sabhāgahetu* à l'endroit d'un autre (à la différence de la *duḥkhe kṣānti*).

6 c-d. Un autre Nirodha, l'Apratisaṃkhyānirodha, est l'empêchement absolu de la naissance (*utpādātyantavighna*), sans *pratisaṃkhyā*.

Le Nirodha, différent de la « disjonction », qui empêche absolument la naissance des Dharmas futurs, qui n'est pas acquis par la *pratisaṃkhyā*, mais seulement par déficience ou manque des conditions de la naissance (*pratyayavaikalyāt*).

Par exemple pour quelqu'un dont l'œil avec l'esprit (*manas*) sont occupés à un certain visible (bleu, etc.), les autres visibles (jaune...), comme les sons, etc., passent du présent dans le passé. Il s'ensuit que les connaissances, résidant dans le futur, qui auraient pris comme objet ces autres visibles (jaune...), ces sons, etc., ne naissent absolument pas ; car elles ne peuvent prendre comme objet ces visibles, etc., une fois que ceux-ci sont passés. Par suite de la déficience des conditions (manque de l'organe, manque de l'objet), on acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha à l'endroit de ces connaissances.

Donc une quadruple alternative :

1. Pratisaṃkhyānirodha, seul, des Dharmas impurs, passés, futurs destinés à naître (*utpattidharman*);
2. Apratisaṃkhyānirodha, seul, des Dharmas conditionnés purs non destinés à naître (*anutpattidharman*) ;
3. les deux Nirodhas des Dharmas impurs, futurs non destinés à naître ;
4. ni l'un ni l'autre des Dharmas purs, passés, présents, futurs destinés à naître.

Kośavyākhyā, I, 5-6.

L'auteur dit que l'Asaṃskṛta est triple pour indiquer que les Asaṃskṛtas sont exactement trois : les Vātsīputriyas n'admettent qu'un Asaṃskṛta, le Nirvāṇa ; pour les Vaiśeṣikas, de nombreux Asaṃskṛtas, à savoir les atomes, etc.

Ākāśa, ainsi nommé parce qu'il donne place (*avakāśaṃ dadāti*) ; d'après d'autres, parce que les choses (*bhāva*) apparaissent (*kāśante*) beaucoup (*bhṛśam* = *ā*) à l'intérieur de l'Ākāśa (*asya antaḥ*).

L'Ākāśa est « non-empêchement », *anāvṛti* ou *anāvaraṇa*. Ce mot s'explique à l'actif, « ce qui n'empêche pas les autres Dharmas » (*na āvṛṇoti*), au passif : « ce qui n'est pas empêché ». L'Ākāśa a pour nature l'*anāvaraṇa*. Comme il n'est pas connu par une perception immédiate, on connaît son existence par raisonnement, « par [son] non-empêchement relativement aux autres Dharmas ».

Mais il n'est pas seulement « absence d'empêchement ». C'est pourquoi le texte ajoute : « les choses matérielles y vont (*yatra rūpasya gatiḥ*) ». — Si l'on définissait : « L'Ākāśa est ce qui n'empêche pas et n'est pas empêché », ne pourrait-on pas dire que les Saṃskāras « qui ne font pas heurt (*apratigha*) », la pensée, etc., sont Ākāśa ? — Non, dira-t-on, car les hommes doués de pouvoir magique, par leur force mentale, lient la pensée d'autrui. — Disons alors que la définition susdite s'appliquerait aux deux Nirodhas. — Non, car ils font empêchement, s'opposant à la possession des objets d'attachement, s'opposant à la naissance. — Disons que l'Ākāśa est ce qui a pour unique caractère le non-empêchement. Les deux Nirodhas ne sont pas Ākāśa, car ils ont d'autres caractères.

Mais, dira-t-on, votre Ākāśa est non-universel (*asarvagata*) ou non-éternel (*anitya*). Il y a Ākāśa là où il n'y a pas empêchement ; l'Ākāśa manque là où il y a empêchement. Là où se trouve un mur, il y a empêchement de toute autre chose (*anyasvarūpa*) ; manque donc le non-empêchement qui est le caractère de l'Ākāśa. Quand le mur est déplacé, le non-empêchement reprend. Donc l'Ākāśa n'est pas éternel.

Non. L'Ākāśa se trouve là où est le mur, car c'est lui qui donne place (*avakāśa*) au mur ; s'il ne s'y trouvait pas, faute d'avoir place, le mur ne pourrait s'y tenir. Et si une autre matière ne peut se tenir là où est le mur, c'est que le mur l'empêche, ce n'est pas que l'espace n'y soit pas.

Le Sūtra dit : « Gautama, sur quoi repose la terre ? — Sur le cercle d'eau, ô Brahmane. — Et celui-ci ? — Sur le vent. — Et le vent ? — Sur l'Ākāśa. — Et l'Ākāśa, sur quoi repose-t-il ? — Tu vas trop loin, ô Brahmane, tu vas trop loin. L'Ākāśa ne repose pas, l'Ākāśa est sans point d'appui. . . » (1)

Par conséquent, il y a un Ākāśa. Telle est la doctrine des Vaibhāṣikas.

---

(1) Traduit par Burnouf, Introduction, p. 16 ; comparer Milinda, p. 68 : *tumhe bhaṇatha : ayaṃ mahāpaṭhavī udake patiṭṭhitā, udakaṃ vāte patiṭṭhitaṃ, vāto ākāse patiṭṭhito ti.* — Rhys Davids, I, p., 106, compare Dīgha, II, p. 107 : *mahāpaṭhavī udake patiṭṭhitā, udakaṃ vāte patiṭṭhitaṃ, vāto ākāsaṭṭho hoti.* — Śaṃkara, II, 2, 24, réfute la définition bouddhique [il devrait dire Sautrāntika] de l'Ākāśa : *api ca āvaraṇābhāvamātram ākāśaṃ manyamānasya saugatasya svābhyupagamavirodhaḥ prasajyeta | saugate hi samaye pṛthivī bhagavaḥ kiṃsaṃniśrayā ity asmin praśnaprativacanapravāhe pṛthivyādīnām ante vāyuḥ kiṃsaṃniśraya ity as a praśnasya prativacanam bhavati vāyur ākāśasaṃniśraya iti.*

Candrakīrti dans Madhyamakavṛtti, p. 166, cite des gāthās prâcrites (MS. *uktaṃ cāryasacaryagāthāsu* ; hphags pa sdud pa thsigs su bcad pa las = *āryasaṃgrahagāthāsu* ? ?) :

ākāśaniśrita samāruta āpakhandho
tanniśritā iya pṛthivī jagac ca

traduit en tibétain : « Le vent repose sur l'Ākāśa ; sur le vent repose l'élément aqueux ; sur celui-ci repose cette grande terre ; sur celle-ci repose le monde. » — Suivent deux lignes non traduites :

En définissant le Pratisaṃkhyānirodha comme « disjonction » (*visaṃyoga*, *visaṃyukti*), on le distingue de l'Anityatānirodha et de l'Apratisaṃkhyānirodha qui ne sont pas disjonction. Entendez « disjonction d'avec les Kleśas ». Le Pratisaṃkhyānirodha est, en d'autres termes, le Dharma « qui empêche certainement (*niyata rodha* = *nirodha*) la possession de ce qui joint (*saṃyogaprāpti*) ».

En définissant le *pratisaṃkhyāna* comme l'intelligence des quatre vérités, on donne le *pratisaṃkhyāna* comme étant la Prajñā pure (*anāsrava*). Car la Prajñā mondaine (*laukikī*) n'a pas pour aspect (ou objet) les vérités, mais bien le caractère calme et grossier de l'étage supérieur et inférieur, etc. (Voir Kośa, VI, p. 239).

En disant que le *pratisaṃkhyāna* est une certaine sorte de Prajñā, on désigne la Prajñā de l'Ānantaryamārga, « chemin d'abandon » (Kośa, VI, p. 277), laquelle coupe les Kleśas.

Le Nirodha obtenu grâce à cette Prajñā est nommé Pratisaṃkhyānirodha : en omettant le mot *prāpya*, « obtenu » ; type *çākapārthiva*, etc. (II, 1, 69).

Mais, dira-t-on, cette définition ne comprend pas le Nirodha obtenu grâce au chemin mondain, puisque le *pratisaṃkhyāna* est seulement la Prajñā pure. Cette définition est donc étroite.

Non. Le Nirodha de toutes les choses (*vastu*) impures des trois Dhātus est obtenu par la Prajñā pure. Il n'y a pas de Nirodha qui soit obtenu par le seul chemin mondain : tout Nirodha obtenu par le chemin mondain est ensuite obtenu par le chemin supramondain. C'est la Prajñā supramondaine, non la Prajñā mondaine, qui est l'essentiel.

Le Pratisaṃkhyānirodha est une réalité (*dravyasat*), puisqu'il est une des vérités, comme la vérité du chemin. Telle est la doctrine des Vaibhāṣikas.

Le texte dit : « Aussi nombreux les objets de jonction » (*saṃyogadravya*). Sont nommés « objets de jonction » (*saṃyoga* ou *saṃyuktidravya*), les objets qui causent la jonction (*saṃyogāya dravyam*) ; ou bien ces objets sont des « jonctions » parce que les hommes s'y joignent (*saṃyujyante*). Ce sont les objets impurs (*sāsrava*) : l'objet impur est semblable au poteau ; le lien (*saṃprayojana*) est semblable à la corde ; l'homme (*pudgala*) est semblable à la bête qui est attachée. Ainsi parle Bhagavat.

Le texte dit : « Si le Pratisaṃkhyānirodha était unique... ». On se rendrait présent (*sākṣātkriyā*) le Nirodha..., c'est-à-dire : « il y aurait acquisition (*prāpti*) du Nirodha... »

---

sattvāna karma-upabhoganidānam evam
ākāśa(s)thānu kṛtacittama (?) etam artham.

« Et le reste jusque (*yāvat*)

[sthānam] a(s)thānu ayu (s)thānu jinena ukto

Ce qui peut s'entendre : « Le Jina définit comme point d'appui ce qui est point d'appui sans avoir de point d'appui. »

Le Sūtra enseigne que le Nirodha est sans pareil (*asabhāga*). Dans l'entretien de Viśākha et de la religieuse Dharmadinnā (Madhyamāgama, 18 au début; Vibhāṣā, 31 à la fin; Majjhima, I, 304; Milinda, 316): « A quoi est pareil (*kiṃsabhāga*) le Nirodha? — Le Nirodha est sans pareil ». Le sens est que le Nirodha est « sans semblable » (*apratisadṛśa*). Comment entendre ce texte? Si, comme vous le dites, il y a plusieurs Nirodhas, chaque Nirodha est pareil aux autres.

Dans ce texte, le mot *asabhāga* « sans pareil » est écrit pour *asabhāgahetu* (Kośa, II, p. 255) en supprimant le mot *hetu*, comme on dit Datta pour Devadatta, Bhāmā pour Satyabhāmā (une des femmes de Kṛṣṇa)... Le mot *asabhāgahetu*, expliqué en *bahuvrīhi*, signifie: « qui n'a pas de *sabhāgahetu*, de cause pareille à lui-même »; le *Pratisaṃkhyānirodha*, éternel, n'a que faire de causes; et encore, expliqué en *tatpuruṣa*: « qui n'est pas cause pareille », car seuls les Saṃskṛtas sont causes pareilles. Mais le texte n'entend pas dire qu'il n'y ait pas un autre Nirodha pareil à ce Nirodha-ci.

Le texte dit: *utpādātyantavighno 'nyo nirodho 'pratisaṃkhyayā*. L'obstacle absolu, l'empêchement certain (*niyata rodha*) de la naissance des Dharmas futurs, est un autre Nirodha, un Nirodha distinct du Pratisaṃkhyānirodha dont il a été question. Ce Nirodha est *apratisaṃkhyayā*, « par *apratisaṃkhyā* ». L'*a* privatif marque simple négation, et le sens est donc: « Nirodha qui n'est pas acquis par *pratisaṃkhyā*. Ou bien l'*a* privatif est employé *paryudāse*, pour indiquer ce qui s'oppose à la *pratisaṃkhyā*; le sens est: « Nirodha qui est acquis par *apratisaṃkhyā*, par le *pratyayavaikalya* (déficience des conditions) qui, en effet, n'est pas la *pratisaṃkhyā*. — On dira que cette explication est inadmissible, car la déficience des conditions est une absence, une inexistence (*abhāva*); comment ce Nirodha pourrait-il être acquis par une absence? — L'objection ne porte pas, car, par « déficience des conditions », on entend une chose réelle (*aupacārikatvād adoṣaḥ*). Ou bien, le mot *apratisaṃkhyānirodha* n'indique pas l'efficace (*vyāpāra*) de la déficience des conditions, mais seulement un Nirodha autre que le Pratisaṃkhyānirodha: est Apratisaṃkhyānirodha ce qui n'est pas Pratisaṃkhyānirodha.

En disant que l'Apratisaṃkhyānirodha est l'obstacle à la naissance (*utpāda*), on le distingue de l'Anityatānirodha, « destruction par l'impermanence », qui est obstacle à la durée (*sthiti*), non à la naissance. En disant « obstacle absolu », on le distingue des recueillements (*asaṃjñi* et *nirodhasamāpatti*), qui sont obstacle, mais obstacle temporaire, à la naissance de la pensée future.

Le texte dit: Pour celui dont l'œil et l'esprit sont occupés à un certain visible... (*ekarūpavyāsaktacakṣurmanasas*)... Les connaissances, c'est-à-dire les cinq connaissances, qui ont pour objet les autres visibles, jaune... etc., ne peuvent pas naître, car elles ne peuvent atteindre une chose passée, même quand cette chose est leur objet propre: les cinq connaissances

n'atteignent que le présent. — Mais pourquoi ces connaissances ne naîtraient-elles pas en visant un autre jaune présent ? — Parce que tout Dharma est défini à un quadruple point de vue, cause, fruit, point d'appui (*āśraya*), objet. La connaissance du jaune qui ne naît pas relativement à un certain jaune, parce que, à ce moment donné, on s'occupe du bleu, ne peut pas naître relativement à un autre jaune postérieur au premier : cet autre jaune n'est pas son objet. — Donc les cinq connaissances, dans l'exemple qui vient d'être donné, ne naissent pas par suite du manque (*vaikalya*) de la condition qui est l'objet : leur Apratisaṃkhyānirodha est acquis par la déficience des conditions, exactement par la déficience de la condition-objet. Les pensées et les Dharmas mentaux naissent en raison de quatre conditions *hetu*, *samanantara*, *ālambana*, *adhipati* (Kośa, II, p. 299) : que l'une des quatre manque, les pensées et les Dharmas mentaux ne naissent pas (*anutpatti*). D'après l'explication qui précède, c'est l'*ālambana*, l'objet, qui manque. A suivre d'autres interprètes, c'est le *samanantara*, ou « antécédent immédiat » [=la pensée qui précède immédiatement la pensée considérée] : un certain moment de pensée est le *samanantarapratyaya* qui donne place à la connaissance de bleu qui se produit, à cette seule connaissance, et non pas à des connaissances de jaune, etc. En effet, les connaissances ne naissent pas ensemble.

On peut donner d'autres exemples. Les possesseurs de la Kṣānti et d'autres biens spirituels acquièrent l'Apratisaṃkhyānirodha de tout futur Skandha de mauvaise destinée, en raison de la déficience des conditions qui résulte de la présence (*sammukhībhāva*) de conditions contradictoires à la naissance de ces Skandhas. C'est en pensant à l'Apratisaṃkhyānirodha que Bhagavat dit du Srotaāpanna : « Les destinées d'être infernal, d'animal et de Preta sont empêchées (*niruddha*) pour lui. »

Donc, on nomme Apratisaṃkhyānirodha le Dharma qui fait obstacle certain (*niyatarodhabhūta*) — sans intervention de la *pratisaṃkhyā*, en raison de la déficience des conditions — à la naissance de Dharmas futurs tels que ceux dont il a été question. Car la définitive non-naissance ne peut résulter de la seule déficience des conditions : les conditions venant à se présenter, la naissance aurait lieu. Qu'est-ce qui l'empêcherait [sinon l'Apratisaṃkhyānirodha] ? — Telle est la doctrine des Vaibhāṣikas.

« Seulement Pratisaṃkhyānirodha des Dharmas impurs, passés, présents, [futurs] destinés à naître. » L'Apratisaṃkhyānirodha, qui est obstacle absolu à la naissance, est impossible à l'endroit de semblables Dharmas, car les Dharmas passés et présents sont déjà nés, car les Dharmas destinés à naître naîtront certainement.

« Seulement Apratisaṃkhyānirodha des Dharmas conditionnés purs non destinés à naître. » Ces Dharmas ont la qualité d'être « non destinés à naître » (*anutpattidharmatva*) parce que leur naissance est absolument empêchée : donc on acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha de ces Dharmas. — Par exemple,

lorsque devient présent un des six chemins du Dharmānusārin (six chemins, car le chemin est diversifié par la Bhūmi où on le pratique : Anāgamya, Dhyānāntara, quatre Dhyānas,-Kośa, VI, p. 193), on obtient l'Apratisaṃkhyānirodha des cinq autres chemins.

Pas de Pratisaṃkhyānirodha de ce qui est pur, car il n'y a pas lieu de couper (*prahā*) ce qui est sans défaut (*nirdoṣa*).

« Dharmas non destinés à naître », en écartant les Dharmas passés, présents, destinés à naître.

« Dharmas conditionnés », en écartant les Dharmas inconditionnés (*asaṃskṛta*), qui, de nature, sont non destinés à naître. Aussi quelques-uns lisent : « Seulement Apratisaṃkhyānirodha des Dharmas purs non destinés à naître ». Le mot « conditionnés » est inutile. On s'occupe en effet des Dharmas susceptibles de Pratisaṃkhyānirodha ou d'Apratisaṃkhyānirodha. Or les Dharmas inconditionnés sont hors de cause. Et l'expression « Dharmas non destinés à naître » ne comprend pas les Dharmas inconditionnés ; elle vise les Dharmas, de même espèce que les Dharmas destinés à naître, qui ne sont pas destinés à naître. Quels sont ces Dharmas ? Les Dharmas conditionnés. Donc la définition ne doit pas contenir ce mot « conditionnés ».

« Les deux Nirodhas, des Dharmas impurs non destinés à naître ». — Pratisaṃkhyānirodha, parce qu'impurs. Apratisaṃkhyānirodha, parce que non destinés à naître. L'acquisition des deux Nirodhas n'est pas nécessairement simultanée. Pour certains Dharmas, d'abord acquisition du Pratisaṃkhyānirodha, ensuite de l'Apratisaṃkhyānirodha : par exemple, pour l'Arhat occupé à une certaine couleur, Apratisaṃkhyānirodha des cinq connaissances relatives aux autres objets. D'abord acquisition de l'Apratisaṃkyānirodha : des existences infernales, pour le possesseur de la Kṣānti. Acquisition simultanée des deux Nirodhas, pour le Dṛṣṭiprāpta (Kośa, VI, p. 196), relativement aux Kleśas de la neuvième catégorie au moment où naît le chemin qui les contrecarre.

« Ni l'un ni l'autre pour les Dharmas purs... » Pas d'Apratisaṃkhyānirodha des Dharmas inconditionnés, parce qu'ils sont exempts de naissance. Pas de Pratisaṃkhyānirodha, parce qu'ils sont purs...

Saṃghabhadra, I, p. 332, col. 2, l. 9.

Parmi les trois Asaṃskṛtas, l'Ākāśa est seulement « non-empêchement » (*anāvaraṇamātrasvabhāva*). Les Dharmas y apparaissent (ou brillent, *kāś*) [1] très bien (*ā*, *bhṛśam*) ; d'où le nom d'*ākāśa*. — Il a donc pour caractère de ne pas être empêché : la matière primaire ou secondaire (*mahābhūta*, *upādāyarūpa* = *bhautika*), est, en effet, incapable de l'offusquer ou couvrir [2].

---

(1) 顯現. — Dans Atthasālinī, p. 325 : *kasituṃ chindituṃ bhindituṃ va na sakkā ti ākāso*.

(2) 不能遍覆障.

Ou bien, ni il n'est empêché, ni il n'empêche : c'est pourquoi on le définit comme « non-empêchement ».

Le Pratisaṃkhyānirodha est « disjonction » (*visaṃyoga*). Le mot *pratisaṃkhyā* s'entend de la compréhension distincte (1) des quatres vérités : d'où son nom. C'est une certaine sorte de bonne Prajñā (Kośa, I, p. 3). La disjonction, ou Nirvāṇa, étant son fruit, est nommée Pratisaṃkhyānirodha.

Certains maîtres disent qu'il y a un seul et même Pratisaṃkhyānirodha de tous les Dharmas à couper (*heya, praheya*). Mais les Ābhidhārmikas pensent que le Pratisaṃkhyānirodha est diversifié en raison de la multiplicité des « objets de jonction » (*saṃyoga vastu*). — Admettez l'unité du Pratisaṃkhyānirodha : nous demanderons si, au moment où l'ascète obtient le Pratisaṃkhyānirodha des passions-erreurs (*kleśa*) qui sont coupées par la *duḥkhe dharmajñānakṣānti*, premier moment du chemin, il obtient aussi le Pratisaṃkhyānirodha des autres passions-erreurs. Si oui, la pratique des chemins qui contrecarre (*pratipakṣa*) les autres passions-erreurs est inutile. Si non, il faut admettre qu'on obtient une partie d'une chose non-multiple. — Donc il y a autant de « choses de disjonction » (*visaṃyogavastu*) (c'est-à-dire de Pratisaṃkhyānirodhas) que de « choses de jonction » (c'est-à-dire de choses impures).

L'Apratisaṃkhyānirodha est l'empêchement absolu des futurs. — La *pratisaṃkhyā* est une Prajñā obtenue par un effort correct : il y a un Dharma qui, sans que cette Prajñā intervienne, empêche absolument la naissance des Dharmas futurs : on lui donne le nom d'*Apratisaṃkhyānirodha*.

Par exemple, lorsque l'œil et le *manas* sont occupés à un certain visible (*rūpa*), à la destruction incessante des autres visibles, et de tous les sons, odeurs, saveurs et tangibles, une partie du *mana-āyatana* et du *dharma-āyatana*, celle qui devait correspondre à ces visibles tangibles, est arrêtée par Apratisamkhyānirodha. Car les cinq connaissances sensibles et une partie de la connaissance mentale ne peuvent pas naître à l'endroit d'un objet disparu, l'objet qu'elles visent leur étant simultané, leur naissance (2) dépendant d'un organe et d'un objet simultanés.

Le Dharma qui empêche la naissance (2) de ces Dharmas (connaissances sensibles, etc.), empêche absolument (*niyata rodha*) ces Dharmas indépendamment de toute *pratisaṃkhyā* ; il fait qu'ils restent dans le futur, qu'ils ne naissent absolument pas. Il est donc Apratisaṃkhyānirodha.

Que ce Dharma soit une chose réelle, nous le démontrerons plus bas, car nous devons suivre le texte que nous commentons.

---

(1) 各別簡擇.

(2) Exactement, *janikriyā*, 生用.

IV

Kośa, I, 28. *L'Ākāśadhātu*. — Bhāṣya, Vyākhyā et Saṃghabhadra.

Kośabhāṣya, trad. I, p. 49-50.

Le Sūtra [1] enseigne que l'homme est de six Dhātus, de six « éléments » : élément terre, élément eau, élément feu, élément vent, élément espace (*ākāśadhātu*), élément connaissance (*vijñānadhātu*). Faut-il penser que « élément espace » = « espace » (*ākāśa*) ?

28 a-b. La cavité (*chidra*) reçoit le nom d'Ākāśadhātu. Ce serait [à en croire les Vaibhāṣikas] clarté et obscurité [2].

On nomme Ākāśadhātu la cavité externe, fenêtre, porte, etc., et la cavité interne, bouche, nez, oreille, etc. [3] — Que faut-il penser de la nature de cette cavité ? — Ce serait clarté et obscurité. [En d'autres termes, le *chidrarūpa*, « matière qui fait cavité », serait une certaine sorte de *varṇarūpa*, « matière qui est couleur »] ; car on ne perçoit pas de cavité qui ne soit clarté ou obscurité (*ālokatamovyatiriktaṃ chidraṃ nopalabhyate*). L'Ākāśadhātu aurait donc pour nature clarté et obscurité. Il n'est pas à part du jour et de la nuit.

L'Ākāśadhātu reçoit le nom de *aghasāmantaka rūpa*, « matière voisine de l'*agha* ». [D'après les Vaibhāṣikas,] le mot *agha* désignerait la matière compacte (*citastha*), d'après l'étymologie *atyarthaṃ hananāt*, « en raison de

---

(1) C'est le Sūtra : *ṣaḍdhātur ayaṃ bhikṣo puruṣaḥ*, que Vasubandhu, Kośa, I, 35, p. 66, cite sous le nom de Garbhāvakrāntisūtra (Nanjio 1121, rangé dans la section 雜事, Nanjio : Samyuktavastu [mieux Kṣudrakavastu, Lévi, *Seize Arhats*, p. 37], cahier 11 ; Ratnakūṭa, 14, Nanjio, 23, 15 ; Pitāputrasamāgama, dans Śikṣāsamuccaya, p. 244 ; Bodhicaryāvatāra, IX, 88 ; Madhyamakāvatāra, p. 269). Dans Majjhima, III, p. 239, Dhātuvibhaṅga.

Sur les quatre, cinq, six Dhātus, Aṅguttara, I, p. 176 ; Vibhaṅga, p. 82-85 ; Dharmaskandha, 11 à la fin ; Madhyamakavṛtti, chap. V, 554, 567. — Mrs. Rhys Davids, *Manual of Psychological Ethics*, p. LVIII, 193 ; Th. Stcherbatski, *Théorie de la connaissance*... trad. Manziarli et Masson-Oursel, 1926, p. 40-54. — Sur Ākāśa, Majjhima, I, p. 127, 190, 317, 423, 424 ; Milinda, p. 268, 387-8.

(2) *Chidram ākāśadhātvākhyam ālokatamasī kila* = 空界謂竅隙傳說是明闇.

(3) Majjhima, I, p. 423, Vibhaṅga, p. 84 ; Dharmaskandha, Tak. 26, p. 503, col. 2 ; Vibhāṣā, 75, p. 388, col. 1, l. 28. — Dhammasaṅgaṇi, 638 : *yo ākāso ākāsagataṃ aghaṃ aghagataṃ vivaro vivaragataṃ asampuṭṭham catūhi mahābhūtehi : idaṃ taṃ rūpaṃ ākāsadhātu*. — Explications d'Atthasālinī, 325, résumées par Mrs. Rhys Davids, *Buddhist Psychology*, p. 194, traduites *Expositor*, p. 425. — Bon article dans Dict. de la Pāli Text Society ; *agha* = dark. — Akaniṣṭha et Aghaniṣṭha, Kośa, III, p. 168.

heurt excessif, *agha* ». L'Ākāśadhātu est voisin de cette sorte de matière (mur, etc.). — D'après une autre opinion, l'*agha* est l'Ākāśadhāturūpa. On nomme *agha* ce qui ne peut être heurté (étymologie : *apratighātād agham*). L'*agharūpa* étant voisin des autres qui sont susceptibles de heurt, est nommé *aghasāmantakarūpa*, *agha* et *sāmantaka*.

Vyākhyā.

L'auteur ajoute le mot *kila* [1] pour montrer qu'il expose l'opinion des Vaibhāṣikas. Pour lui, l'Ākāśa est seulement l'absence de « choses faisant heurt » (*sapratighadravyābhāvamātra*).

En disant que l'Ākāśadhātu a pour nature la nuit et le jour (*rātriṃdivasvabhāva*), on entend l'obscurité de la nuit et la clarté des rayons du soleil. Cette définition ne comprend pas tous les cas.

« Le mot *agha* désignerait la matière compacte... » Matière compacte : *citastha* [2] = *saṃghātastha*. Le mot *agha* signifie « ce qui frappe (*hanti*) ou est frappé (*hanyate*) beaucoup ». Le préfixe *a* dans le sens de « beaucoup » (*atyartha*) ; *gha* apparenté à *han*.

L'auteur, par le mot *kila*, montre qu'il n'adopte pas cette opinion, pour lui, le mot *aghasāmantaka* est un composé karmadhāraya : ce qui est *agha* (= une autre matière ne s'y heurte pas) et *sāmantaka* (= voisin de cette autre matière, qui est la matière compacte).

Saṃghabhadra, 3, p. 347, col. 1, l. 23 — col. 3, l. 21.

« L'Ākāśadhātu est la cavité ; ce serait lumière et obscurité. »

La cavité intérieure et extérieure est nommée Ākāśadhātu. — Quelle est la cavité ? — D'après l'Ecole (*kila*), la cavité serait clarté et obscurité : c'est-à-dire, on nomme Ākāśadhātu une certaine sorte de la matière-couleur (*varṇarūpa*) qui est la cavité — lumière ou obscurité — de la fenêtre, etc.

Le Mūlaśāstra [3], expliquant le caractère de l'Ākāśadhātu, dit aussi qu'il est nommé *aghasāmantakarūpa*. — Que faut-il entendre par *agha* ? — Une matière (*rūpa*) extrêmement « battue ». La matière primaire et secondaire (*mahābhūta* et *upādāyarūpa*), accumulée (*saṃcita* = compacte), est capable de tirée, allée et venue, est capable de porter, parce qu'elle est très battue. D'autre part, *sāmantaka* signifie « proche ». La matière d'Ākāśadhātu est voisine de cette nature de l'*agha* : mais, quoiqu'elle soit de sa sorte, elle n'est pas *agha*. Elle est matière, *rūpa*, c'est-à-dire de la nature du *rūpadhātu*,

---

(1) 傳說.
(2) 積集.
(3) Dharmaskandha, 10 à la fin, semble réserver le nom d'*aghasāmantaka* à l'Ākāśadhātu externe.

rūpāyatana, *rūpaskandha*. L'Ākāśadhātu, étant proche de l'*agha*, étant *rūpa*, est donc nommé *rūpa aghasāmantaka*. — D'après une autre opinion, *agha* = *ākāśadhāturūpa* ; en effet, l'Ākāśadhātu est « exempt de heurt » (*apratigha*). En outre, il est voisin du caractère des autres matières. Donc l'Ākāśadhātu est *agha* et *sāmantaka*. [P. 347, col. 2, l. 6.]

[Après avoir ainsi, sur les pas de Vasubandhu, expliqué la kārikā de Vasubandhu, Saṃghabhadra poursuit :]

Cependant l'auteur emploie le mot *kila* — il ne dit pas : « C'est clarté et obscurité », mais « Ce serait, à en croire les Vaibhāṣikas, clarté et obscurité » — pour montrer qu'il n'accepte pas cette doctrine.

Ce Sthavira et tous les maîtres de l'école Dārṣṭāntika soutiennent qu'il n'existe pas d'Ākāśadhātu en dehors de l'Ākāśa. Or l'Ākāśa, disent-ils, n'est pas une chose réelle, donc l'Ākāśadhātu n'est pas une chose réelle, ce n'est qu'un mot vide, sans réalité correspondante.

Que l'Ākāśa soit une chose réelle, nous le montrerons plus loin tout au long. Ici, à l'occasion de l'Ākāśadhātu, donnons une démonstration sommaire. [P. 347, col. 2, l. 10.]

1. Il y a au réel Ākāśa distinct de l'Ākāśadhātu. C'est pourquoi Bhagavat dit : « L'Ākāśa immatériel, in-indiquable, exempt de heurt (*arūpin*, *anidarśana*, *apratigha*), quel sera son point d'appui ? Mais, par le fait de la lumière, l'Ākāśa est manifesté (*udbhāvita*). » (1)

Le sens de ce Sūtra est que l'Ākāśa inconditionné (*asaṃskṛta*), bien qu'il n'ait pas de point d'appui (2), a cependant un effet (*kārya*) (3) : à savoir, il donne place à toute lumière (4) ; par le fruit est manifestée la cause qui a donc réels nature et caractère (5). Si l'Ākāśa manque, la lumière manquera aussi. Puisqu'existe la lumière qui est saisie par la connaissance visuelle, qui est une certaine forme de Rūpa ou matière (6), l'Ākāśa doit exister. Puisqu'il donne place à la lumière, l'existence réelle de l'Ākāśa est établie. — Le Sūtra cité ci-dessus montre que les deux [Ākāśa et Ākāśadhātu], très évidemment, ont une existence réelle et distincte (7). [P. 347, col. 2, l. 17.]

2. Autre argument. Il est dit que l'ascète coupe (*prahāṇa*) l'Ākāśadhātu lorsqu'il se détache (*virāga*) du Rūpadhātu. Bhagavat a dit : « Au moment où elle se détache du Rūpa, la pensée est délivrée (*vimukta*), détachée de cinq Dhātus ». Il ne reste plus que le Vijñānadhātu (sixième Dhātu, ci-dessus, p. 259)

---

(1) 然藉光明虛空顯了.
(2) 所依.
(3) 所作.
(4) 能容受一切光明.
(5) 體相.
(6) Dans Kośa, I, 10, trad. p. 16, énumération des vingt sortes de Rūpa, on a 光 = *ātapa*, lumière du soleil ; 明, *āloka*, lumière de la lune, etc.
(7) 顯 = 分明各別實有.

qui n'est pas dit être coupé. Quant à l'Ākāśa inconditionné, il est hors de cause que les passions (*āsrava*) s'y appliquent. [Donc on ne peut s'en détacher.]

3. Autre argument. Le Sūtra enseigne que l'Ākāśadhātu est interne et externe. Donc il n'est pas l'Ākāśa. Comme dit le Sūtra : « L'Ākāśadhātu interne, à savoir la cavité (*chidra*) de l'œil, etc. ; l'Ākāśadhātu externe, à savoir la cavité du ciel (?) et des portes, fenêtres, etc. » (1). — Or, d'un inconditionné, on ne peut dire qu'il soit interne, externe. [P. 347, col. 2, l. 23.]

4. Objection. — L'Ākāśadhātu et l'Ākāśa inconditionné n'ont-ils pas tous deux le même caractère de non-empêchement (*anāvaraṇa*) ? Donc leurs natures (*svabhāva*) ne peuvent être différentes.

Cela n'est pas exact. L'Ākāśa inconditionné a pour caractère le non-empêchement, parce qu'il n'empêche pas, parce qu'il n'est pas empêché (*na āvṛṇoti, na āvriyate*) (2). L'Ākāśadhātu, à la vérité, n'empêche pas, mais il est empêché, car il souffre l'empêchement d'autrui. Donc on ne peut pas dire que l'Ākāśadhātu ait pour caractère le non-empêchement au même titre que l'Ākāśa (3).

Objection. — Soit. Mais il y a des maîtres pour qui la matière secondaire (*upādāyarūpa*) occupe la place même de la matière primaire (*mahābhūta*). Pour ces maîtres, la matière primaire n'empêche pas la matière secondaire, et n'est pas non plus empêchée par celle-ci. La matière primaire a donc le même caractère de non-empêchement que l'espace.

Cela n'est pas exact, car la matière primaire et la secondaire sont toutes deux impénétrables (*sapratigha* : faisant heurt). S'empêchant mutuellement, ces deux occupent une place différente. Se donnent-elles place mutuellement ? Non. Par conséquent, comment la matière primaire aurait-elle le même caractère de non-empêchement que l'Ākāśa ?

D'ailleurs ces docteurs n'attribuent au Rūpa (matière) qu'un non-empêchement partiel : ce qui fait différence avec l'Ākāśa. Ils soutiennent que la matière primaire et la matière secondaire ne s'empêchent pas l'une l'autre, mais empêchent les autres matières ; plus clairement : une [certaine] matière primaire n'empêche pas son fruit [c'est-à-dire une certaine matière secondaire qui procède d'elle] et n'est pas empêchée par son fruit ; mais il y a empêchement réciproque avec les autres matières, primaires ou secondaires (4).

---

(1) 空中及門窓等.

(2) 非能障亦非所障.

(3) L'Ākāśa donne place à la matière ; ni il ne la gêne, ni il n'est déplacé par elle. L'Ākāśadhātu cède sa place à toute autre matière ; il ne lui fait pas obstacle, mais il est délogé par elle.

(4) Un certain atome de couleur bleue (matière secondaire) occupe la même place que les atomes de terre-eau-feu-vent (matière primaire, grands éléments, *mahābhūta*) dont il procède. Mais il est impénétrable aux autres atomes de terre ou de bleu. — Pour la constitution de l'atome, Kośa, II, p. 144. — Pour les relations de la matière primaire (*bhūta*) et de la secondaire (*bhautika, upādāyarūpa*), I, p. 21, II, p. 144, 314.

Donc l'Ākāśa a pour caractère le non-empêchement et diffère de l'Ākāśadhātu. L'Ākāśadhātu n'est pas la même chose que l'Ākāśa. [P. 347, col. 3, l. 8.]

5. L'Ākāśadhātu est une chose réelle, car le Sūtra dit qu'il existe, comme il le dit de l'élément terre (*pṛthivīdhātu*). Le Sūtra dit : « Il y a six réels Dhātus qui sont le fondement de la désignation : homme. »

Donc l'Ākāśadhātu est conditionné (*saṃskṛta*), puisqu'il est le fondement de cette désignation, comme la terre. Et encore, puisqu'il est, de sa nature, clarté et obscurité, matière-couleur.

Il est impur (*sāsrava*), car le Sūtra dit qu'il est cause d'entrée dans la matrice [1] ; car le Sūtra dit qu'on le coupe en se détachant du Rūpadhātu. Ceci établit encore que sa nature est matière (*rūpa*). [P. 347, col. 3, l. 12.]

6. Il y a une stance : « Comme la pleine lune va dans le cercle de l'Ākāśa immaculé. » — Ākāśa, ici, est Ākāśadhātu. [Le texte même] montre que [son] Ākāśa est « matière » (*rūpa*), car la qualité de maculé et d'immaculé est de la nature de la matière. — Il y a une autre stance [en effet] : « Comme le cercle de la pure pleine lune erre dans l'Ākāśadhātu. »..... [2] « Cercle de la lune » et « pure » ont le même sens que « lune » et « immaculé » de la première stance. D'ailleurs comment pourrait-on dire raisonnablement qu'un Dharma matériel (*rūpin*) circule dans un immatériel ? Il est dit : « Voyez comme ma main s'élève dans l'espace » [3] et le reste...

V

Saṃghabhadra, commentaire de Kośa, II, 55 c-d [4].

Les trois Asaṃskṛtas.

Le fruit est le *saṃskṛta* et le *visaṃyoga*, le « conditionné » et la « disconnexion ». L'*asaṃskṛta*, inconditionné, n'a ni cause, ni fruit. [P. 428, col. 3, l. 7.]

---

(1) On a vu, p. 259, n. 1, que le Sūtra : *ṣaḍdhātur.....*, est le Garbhāvakrāntisūtra.

(2) 此亦空界無障垢故.

(3) Kathāvatthu, VI, 6 : « If you admit that birds go through space... that the arm or hand is waved in space... ». Les deux dernières lignes disent que les Sthaviras n'ont pas accordé suffisamment d'attention à l'enseignement verbal 言教, conforme à la doctrine 順理, qui venait des anciens Āryas.

(4) Cahier 17, p. 428, col. 3 ; p. 435, col. 2. — On ne croit pas nécessaire de traduire ici le Bhāṣya, Kośa, trad. II, p. 275-287.

Le fruit, *phala*, est de cinq sortes qui seront expliquées plus loin (Kośa, II, p. 287). On indique ici, sommairement, qu'il est le *saṃskṛta* et le *visaṃyoga*. Comme dit le Mūlaśāstra : « Quels sont les Dharmas qui sont fruits (*phaladharmas*) ? — Tous les *saṃskṛtas* et aussi le Pratisaṃkhyānirodha. »

Question. — Mais si le Pratisaṃkhyānirodha est fruit, ne doit-il pas avoir une cause (*sahetuka*) ? Car, de ce qui n'a pas de cause, on ne peut dire que cela soit fruit. Ce serait inouï.

Réponse. — Aussi bien, nous disons que le Chemin est la cause qui le fait acquérir (*prāpakahetu*) ; car le Sūtra dit qu'il est le fruit de la vie religieuse (*śrāmaṇyaphala*).

Question. — Quelle est celle des six causes (Kośa, II, 49, p. 245) qui le fait atteindre ?

Réponse. — Nous disons que ce fruit ne vient pas des six causes ; car, comme nous l'avons expliqué, les six causes sont le pourquoi (¹) de la naissance. [Les six causes sont « génératrices » et non pas « faisant acquérir ».]

Question. — Faut-il donc penser que cette cause « qui fait acquérir » est une septième cause à part des six causes ?

Réponse. — Notre système l'admet en effet.

Question. — Mais votre système n'a-t-il pas une stance qui dit : « Le Nirvāṇa est fruit et cependant n'a pas de cause » ?

Réponse. — Nous avons en effet cette stance : mais le sens en est irréprochable. Dans le monde, on donne le nom de fruit à l'agréable qui réclame effort. Or la mort est éminemment pénible aux hommes ; l'immortalité leur est agréable, et cet agréable est « réalisé-acquis » (²) (rendu présent) par l'effort (³) du Chemin : donc il reçoit à juste titre le nom de fruit. — D'autre part, nous disons que le Nirvāṇa est sans cause (*ahetuka*) : car le Chemin, relativement au Pratisaṃkhyānirodha *asaṃskṛta* à acquérir, n'exerce aucun des six modes de causalité. Le Pratisaṃkhyānirodha, par rapport au Chemin, n'est pas un fruit à « engendrer » (*janya*), mais un fruit à « réaliser » (ou « à rendre présent », *sākṣātkartavya*) (⁴). Le Chemin, par rapport au Pratisaṃkhyānirodha, n'est pas une cause qui engendre (*janaka*), mais une cause qui fait réaliser (*sākṣātkārin* ?). Le Chemin et le Nirodha sont en réciproque relation. Qu'ils soient cause et fruit, qu'ils ne soient pas cause et fruit, il est impossible de le dire avec certitude. [P. 428, col. 3, l. 22.]

Question. — Si le Chemin est la cause qui fait réaliser-acquérir le Nirodha, il s'ensuit que c'est seulement l'acquisition (*prāpti*) du Nirodha qui est le fruit du Chemin [et non pas le Nirodha même] ?

(¹) 所頼.
(²) 證得.
(³) 功用.
(⁴) 所證.

Réponse. — Qui niera que le fruit du Chemin soit l'acquisition du Nirodha ? Le Chemin, à l'endroit de cette acquisition, est *sabhāgahetu* (cause semblable, Kośa, II, p. 255) ; ou bien, on peut dire aussi qu'il est *sahabhūhetu* (cause coexistante, Kośa, II, p. 248). Mais cette acquisition n'est pas le fruit que les Āryas poursuivent en ordre direct. C'est avec le Nirodha à acquérir fixé dans leur pensée que les Āryas cultivent le Chemin. Le fruit principal du Chemin est donc le Nirodha à acquérir, non pas l'acquisition du Nirodha. Les Āryas ne poursuivent pas le *saṃskṛta*, bien qu'ils cultivent le Chemin [qui est *saṃskṛta* et qui engendre un fruit *saṃskṛta*, à savoir l'acquisition du Nirodha] : c'est pourquoi Bhagavat définit dans le Sūtra, le fruit de la vie religieuse comme étant seulement le *prahāṇa* (la coupure = *visaṃyoga*, disconnexion = Pratisaṃkhyānirodha). Ce fruit n'est pas le Chemin. Ce n'est pas seulement pour réaliser le Chemin que l'on cultive le Chemin : cette culture ne peut être inutile. Or, si on avait en vue le Chemin même, dès qu'on acquiert le premier moment du Chemin, la tâche serait achevée [1]. [P. 429, col. 1, l. 3.]

Question. — Admettant que le Pratisaṃkhyānirodha est cause, à savoir *kāraṇahetu* (Kośa, II, p. 247), ne devez-vous pas admettre que le Nirvāṇa (= Pratisaṃkhyānirodha) a un fruit, à savoir l'*adhipatiphala* (Kośa, II, p. 288) ?

Réponse. — Nous n'admettons pas que le Pratisaṃkhyānirodha, au moment où naît l'œil, etc., y possède quelque activité génératrice, comme c'est le cas pour le son, etc. — Expliquons-nous. Nous disons que, un Dharma *saṃskṛta* étant à l'état naissant, aucun Dharma, *saṃskṛta* ou *asaṃskṛta*, ne fait obstacle à sa naissance : par conséquent tous les Dharmas sont *kāraṇahetu*. Mais, parmi les *saṃskṛtas*, c'est des seuls passés et présents — qui possèdent l'efficace de prendre et de donner un fruit (Kośa, II, p. 293) — que nous disons qu'ils ont un fruit (*saphala*). Quant aux *saṃskṛtas* futurs, quant aux *asaṃskṛtas*, semblable efficace leur manque ; donc ils n'ont pas de fruit, ils ne sont pas *saphala*. — C'est pourquoi le Sūtra dit : « Toutes les causes (*hetu*), toutes les conditions (*pratyaya*) qui engendrent la connaissance, sont impermanentes. » [2] Les Dharmas *asaṃskṛta* sont cause [en tant que *kāraṇahetu*, « cause qui ne fait pas obstacle »], sont condition [en tant qu'*ālambanapratyaya*, « conditionné en qualité d'objet », Kośa, II, p. 306] ; mais ils n'engendrent pas. C'est pourquoi Bhagavat ne les a pas en vue dans cette déclaration. — Qu'on se rappelle encore ce que nous avons dit en expliquant le *kāraṇahetu*, à savoir que la cause qui porte ce nom est de deux sortes : ou bien douée de force

(1) La Samayapradīpikā ajoute : « Le Chemin est cause qui engendre (*janakahetu*) à l'endroit de l'acquisition du Nirodha ; il est cause qui fait acquérir (*prāpakahetu*) à l'endroit du Nirodha même (*nirodhasvabhāva*).

(2) *Ye hetavo ye pratyayā vijñānasyotpādāya te 'py anityāḥ.*

génératrice (*janaka*), ou bien ne faisant pas obstacle, sans plus (*avighnakara*) (Kośa, II, p. 247). — Concluons que les Asaṃskṛtas sont cause, parce qu'ils ne font pas obstacle ; qu'ils ne sont pas « ayant un fruit », parce qu'ils n'engendrent pas. [P. 429, col. 1, l. 13.]

Question. — Le Sūtra dit : « La connaissance mentale (*manovijñāna*) naît en raison du *manas* et des Dharmas ». Or les Asaṃskṛtas sont compris parmi les Dharmas. Comment ne sont-ils pas générateurs ?

Réponse. — Ou bien le Sūtra vise le grand nombre des Dharmas qui sont en effet générateurs, et s'exprime « avec intention » (comme on dit) : rien n'empêche que certains Dharmas ne soient pas générateurs. Ou bien les Asaṃskṛtas aussi engendrent la connaissance : sans que, pour cela, la connaissance soit leur fruit, comme démontré ci-dessus ; et sans qu'ils soient non-éternels bien qu'engendrant. Car cette expression : « ils engendrent » est justifiée, parce que la connaissance existe après [1]. — Ces considérations et d'autres semblables montrent qu'on ne peut attribuer aux Asaṃskṛtas cause et fruit comme on fait pour les Saṃskṛtas.

Il est donc acquis que le Pratisaṃkhyānirodha est cause sans avoir de fruit ; qu'il est fruit sans avoir de cause. [P. 429, col. 1, l. 19.]

Or il y a plusieurs espèces de docteurs qui nient ou défigurent le Nirvāṇa. Leurs arguments sont multiples, forts, nombreux. En réfutant directement les arguments du Sautrāntika (= Vasubandhu, auteur du Kośabhāṣya), je réfuterai du même coup les autres maîtres et j'établirai la réalité du Pratisaṃkhyānirodha. Je profiterai de l'occasion pour examiner les deux autres Asaṃskṛtas, à savoir l'Ākāśa et l'Apratisaṃkhyānirodha. [P. 429, col. 1, l. 21.]

Le Sautrāntika (= Vasubandhu) affère ici ce que dit l'école Sautrāntika : « Les [trois] Asaṃskṛtas [2] n'existent pas réellement (*dravyasat*), car ils ne sont pas des entités à part, comme la couleur, la sensation, etc. [3] [Copié de Vasubandhu, Kośa, II, p. 278 au bas.]

D'après les Sautrāntikas, ce qu'on nomme Ākāśa, c'est seulement l'absence de tangible (*spraṣṭavyābhāvamātra* = *sapratighadravyābhāvamātra*, l'absence d'une chose faisant résistance). En effet, lorsque les hommes, dans l'obscurité,

(1) Quelque chose comme *janayantīti vijñānasya paścādbhāvāt:* La connaissance que nous prenons d'un Asaṃskṛta commence ; on en conclut qu'elle naît de l'Asaṃskṛta, son objet.

(2) Le texte porte *sarvam evāsaṃskṛtam :* glosé *na kevalaṃ pratisaṃkhyānirodhaḥ*.

(3) *Rūpavedanādivat. — ādiśabdena saṃjñādīnāṃ grahaṇam. — yathā rūpād vedanā bhāvāntaraṃ vedanāyāś ca saṃjñā yāvat saṃskārebhyo vijñānaṃ tathā na rūpādibhyaḥ pañcabhyo 'saṃskṛtaṃ bhāvāntaram asti — ato nāsaṃskṛtaṃ dravyam iti sautrāntikāḥ*.

ne rencontrent pas (*avindanta ity alabhamānāḥ*) une chose faisant résistance, ils disent : « C'est l'Ākāśa » (= Il n'y a qu'espace). — Ce qu'on nomme Pratisaṃkhyānirodha, c'est, à la destruction des semences de passions (*anuśaya*) et de l'existence (*janman*) par la force de la science (ou *pratisaṃkhyā*), la non-production de nouvelle passion, de nouvelle existence (1). — Ce qu'on nomme Apratisaṃkhyānirodha, c'est, sans intervention de la science, par le manque des causes, la non-production de nouvelle passion, etc. : comme, dans le cas de mort avant le temps, la non-production de ce qui restait d'existence à vivre (*nikāyasabhāgaśeṣa*) par le manque d'efficacité des derniers Skandhas (2) (= Skandhas du mourant) à continuer l'existence. [P. 429, col. 1, l. 27. — Copié de Vasubandhu, Kośa, II, p. 279.]

Ākāśa.

Tout cela est faux, faute de raison démonstrative. — Vous dites que l'Ākāśa est seulement l'absence de tangible : que l'absence de tangible soit nommée Ākāśa, je l'accorde ; car l'Ākāśa est l'absence de tangible. Mais, que ce qu'on nomme Ākāśa est seulement l'absence de tangible et non pas une chose en soi distincte (*bhāvāntara*), par quel argument l'établissez-vous ?

Le Sautrāntika. — N'avons-nous pas dit que, dans l'obscurité, ne rencontrant pas une chose faisant obstacle (*sapratigha*), les hommes disent : « C'est l'Ākāśa » ? N'est-ce pas là un argument démontrant l'inexistence de l'Ākāśa ?

Saṃghabhadra. — Cette manière de dire n'est pas un argument. Expliquons-nous. Les hommes disent tout uniment : « C'est Ākāśa, pas chose faisant obstacle. » Comment savoir par là que les hommes nomment Ākāśa la seule

(1) Le texte de Vasubandhu nous est connu par Paramārtha et par la Vyākhyā : *utpannānuśayajanmanirodhe pratisaṃkhyābalena anyasyānuśayasya janmanaś cānutpādaḥ pratisaṃkhyānirodhaḥ*, c'est-à-dire *utpannānām anuśayānāṃ janmanaś ca nirodhe*... Mais Hiuan-tsang corrige et lit : *utpannānuśayajanmabījanirodhāvasthāyām*. Les commentateurs divergent. On peut comprendre avec Fa-pao : « A la destruction des passions déjà produites [c'est-à dire des semences provenant des passions passées et présentes], à la destruction des semences de naissances [c'est-à-dire des virtualités capables de produire la naissance postérieure]. La force de la science fait que les virtualités (ou semences) deviennent incapables de produire nouvelle passion, nouvelle existence. Il y a donc état de destruction, *nirodhāvasthā*, des semences ». — Pour l'école Sthavira, *pratisaṃkhyānirodha* = non naissance des passions (*anuśaya*); *apratisaṃkhyānirodha* = non naissance du fruit ou existence postérieure.

(2) *Tadyathā nikāyasabhāgaśeṣasyāntarāmaraṇe āyuṣy aparisamāpte pratyayavaikalyād yo 'nutpādaḥ so 'pratisaṃkhyānirodhaḥ | pratyayavaikalyaṃ punar antyānāṃ skandhānāṃ maraṇabhavākhyānāṃ nikāyasabhāgasaṃbandhane yad asāmarthyam upakaraṇādipratyayāsāmagryāt.*

absence de tangible ? Comme on dit dans le monde : « C'est plaisir, pas souffrance. » Est-ce à dire que les hommes nomment du nom de plaisir la seule absence de souffrance ?

Le Sautrāntika. — La comparaison ne vaut pas. Car les deux sensations, de plaisir et de souffrance, diffèrent d'effet (*kriyā*) [1], la première réconfortant, la seconde nuisant. Or l'Ākāśa, à la différence du plaisir et de la souffrance, n'a aucune sorte d'effet qu'on puisse constater.

Saṃghabhadra. — Votre premier argument se trouve sans utilité puisque, maintenant, vous établissez l'inexistence de l'Ākāśa en disant qu'on ne constate aucun effet de l'Ākāśa. — Il n'est pas admissible que le fait qu'on dit Ākāśa de l'absence de chose faisant obstacle, soit un argument établissant que l'Ākāśa, en soi, est seulement l'absence de tangible. Le Sautrāntika n'a donc pas d'argument démontrant l'inexistence de l'Ākāśa. [P. 429, col. 2, l. 12.]

En outre, le Sūtra dit que l'Ākāśa inconditionné a un effet (*kriyā*) : il est donc faux que l'Ākāśa ne soit pas comparable au plaisir. Bhagavat dit, en effet, que le vent repose sur l'Ākāśa [2]. Qu'un « sans activité » [3] soit point d'appui, c'est hors de cause.

En outre, la matière (*rūpa*) qui consiste en lumière (*āloka*) est l'indice [4] de l'Ākāśa : d'où il suit que l'Ākāśa est une réelle entité. Le Sūtra dit en effet : « C'est par de la lumière [5] que l'Ākāśa est manifesté (*udbhāvita*). » Ceci indique le *nimitta* de l'Ākāśa, à savoir la lumière. — C'est ainsi que le Sūtra poursuit en donnant cette définition. Le Buddha dit d'abord : « Le vent repose sur l'Ākāśa » ; il dit ensuite : « L'Ākāśa n'a rien sur quoi il repose » ; alors, craignant que le brahmane ne conçoive ce doute : « Comment savons-nous que l'Ākāśa est ? Et cependant Bhagavat dit que le vent repose sur l'Ākāśa », pour écarter ce doute, il pousuit en disant : « C'est par la lumière... ». Si l'Ākāśa n'est pas, comment [sera-t-il manifesté] en raison de la lumière ? La lumière est matérielle (*rūpin*), visible (*sanidarśana*), faisant heurt (*sapratigha*) : si l'Ākāśa n'est pas, qu'est-ce qui lui donne place ? c'est pourquoi Bhagavat dit : « C'est en raison de la lumière que l'Ākāśa est manifesté », montrant que le *rūpa* de lumière est l'indice, chose réelle, de l'Ākāśa.

Mais ce Sthavira ne comprenant pas la doctrine enseignée par ce Sūtra, conclut à tort : « Si l'Ākāśa est manifesté, en raison de la lumière, l'Ākāśa doit être compris parmi les Dharmas de *rūpa* », et il demande d'où part et jusqu'où va l'Ākāśa. [P. 429, col. 2, l. 25.]

---

(1) 所作 = *kriyā*, Kośa, III, 5 b 1.
(2) *Vāyur ākāśe pratiṣṭhitaḥ*.
(3) 無作, *niśceṣṭa*, Vyutpatti, 245, 915.
(4) 相.
(5) 藉, *ālokaṃ pratītya*...

En outre, l'Ākāśa doit être une entité, non pas une absence (*sprastavyābhāva*, absence de tangible); car le Sūtra parle de l'Ākāśa comme il fait de la pensée (*citta*). Le Sūtra dit en effet : « L'Ākāśa est immatériel, invisible, exempt de heurt (*apratigha*) : quel sera son point d'appui (*āśraya*)? » Ce n'est pas à l'Ātman, à une corne de lièvre et autres non-entités qu'on peut attribuer ces caractéristiques (*viśeṣa*).

Notre adversaire répond que le Sūtra s'exprime dans ces termes pour répondre à une question (1) ; de même que le Sūtra dit : « Il est bon de dompter l'Ātman ; l'Ātman est le point d'appui. »

Mais si le Sūtra prétend répondre à une question, il ne devrait pas s'exprimer comme il fait. [P. 429, col 3.] Il devrait dire seulement : « Brahmane, l'Ākāśa est une nexistence : quel sera son point d'appui ? » Il ne devrait pas dire non plus que l'Ākāśa est manifesté par la lumière. Le Sūtra ne dit pas, de l'origine du Saṃsāra, qu'elle soit connue ; ni, de l'agent, qu'il soit perçu : il devrait le dire cependant [si votre interprétation du texte sur l'Ākāśa est correcte] pour répondre à la question suivant la vérité ! (2) Parler de l'inexistant comme s'il existait, c'est tenir un discours dépourvu de sens et d'utilité.

Vous direz que le Sūtra parle de l'Ātman comme s'il existait : mais cet exemple est sans force démonstrative, car, comme nous l'avons expliqué en élucidant l'expression *ādhyātmika*, « interne » (voir Kośa, I, 39, trad. p. 74), le mot Ātman signifie « pensée » (*citta*) dans les textes allégués : « Il est bon de dompter l'Ātman, l'Ātman est le point d'appui ». Si les qualificatifs que le Sūtra accorde à l'Ākāśa, « immatériel », etc., signifient « irréel », comment l'exemple apporté par notre adversaire serait-il justifié ? [P. 429, col. 3, l. 7.]

Notre adversaire dit : « Si l'Ākāśa a quelque réalité que ce soit, comme il est éternel (*nitya*), il s'ensuivra que les choses étendues (*sapratigha rūpa*) ne naîtront jamais ; ou bien, au cas où vous reconnaissez qu'elles naissent, il faut que l'Ākāśa soit au nombre des Dharmas *saṃskṛta* (produit par les causes, non-éternel) ; ce qui, d'ailleurs, est l'opinion des Vātsīputrīyas. » (3)

Ce discours montre l'inintelligence de notre adversaire. Il nie la réalité de l'Ākāśa parce qu'il pose en principe qu'il n'existe pas une chose réelle [et

(1) 爲對所問故說此言. — Mais *touei so wen* n'est pas usuel pour « répondre à une question ». Plutôt *pratipraśna*, « contre-question », et aussi « réponse, enquête ».

(2) 而應說爲如實對問.

(3) Kośavyākhya, p. 16, l. 4. — *Asarvagatam tarhy ākāśam anityaṃ vā prāpnoti* | *āvaraṇābhāve bhāvāt tadbhāve cābhāvāt* | *kuḍyādiṣu hy anyasvarūpasyāvaraṇaṃ bhavatīty atrākāśalakṣaṇābhāvaprasaṅgaḥ* | *kuḍyādyapagame ca punas tad bhavatīty anityaṃ prāpnoti* ‖ *tatrāpi kuḍyādyavakāśadānād ākāśam asty eva* | *yadi hi tatrākāśaṃ na syāt tasyaiva kuḍyāder anavakāśatvād avasthānaṃ na syāt* | *yat tu tatra rūpāntarasyānavasthānaṃ tat kuḍyādyāvaraṇān nākāśābhāvāt*.

éternelle] capable de « donner place » (*avakāśadāna*) aux corps étendus. Evidemment, si l'Ākāśa est une matière susceptible d'être « empêchée » (*āvṛta*) par autrui, étant empêché, l'Ākāśa « s'ouvrira-évitera » (1) — [c'est-à-dire « cédera son lieu »] — lorsque naissent des corps faisant heurt, et il ne sera pas éternel. Mais, en fait, l'Ākāśa a pour nature, de « donner place »; il n'est pas, de sa nature, matière (*rūpa*); donc il n'a pas à céder son lieu lorsque naissent les corps étendus. Au contraire, l'Ākāśadhātu est de sa nature « matière d'empêchement » (*āvaraṇarūpa*) : lorsque naissent d'autres matières, il doit céder son lieu (2).

Expliquons-nous. L'Ākāśadhātu est une matière légère et raffinée (*laghu praṇīta rūpa*) ; il n'empêche pas autrui, mais il est empêché par autrui. [C'est-à-dire : il ne fait pas obstacle à la naissance d'un autre *rūpa* dans l'endroit où il est, mais il quitte l'endroit où naît un autre *rūpa*.] On peut donc dire qu'il est non-éternel et compris parmi les Dharmas *saṃskṛta*, les Dharmas « conditionnés » ou créés par les causes. [P. 429, col. 3, l. 15.]

Le caractère de l'Ākāśa est de ne pas empêcher autrui et de ne pas être empêché par autrui. Les choses matérielles (*rūpadharma*) peuvent naître sans qu'il soit pour cela non-éternel et compris parmi les Dharmas conditionnés. L'Ākāśa et la matière peuvent co-résider sans contradiction. Donc, toujours, [que les choses matérielles périssent ou naissent], ni il ne naît, ni il ne périt.

Il est vrai que le mur fait obstacle, empêche [s'oppose à ce qu'une autre matière naisse en son lieu] : cela est dû au fait que la matière résistante qui s'y trouve empêche autrui, non pas à l'absence de l'Ākāśa inconditionné là où est le mur.

La matière que constitue l'Ākāśadhātu est subtile (*aṇu*), raréfiée (*tanu*), légère, raffinée : elle n'empêche pas autrui. Lorsqu'elle est poussée-heurtée par la matière grossière-lourde (*audārika, guru*), elle ouvre-évite [c'est-à-dire : elle cède son lieu]. Telle est la loi de la matière « avec-heurt » ou « impénétrable » (*sapratigha*) : le lieu occupé par une première ne peut être occupé par une seconde. Mais l'Ākāśa, n'étant pas impénétrable, diffère de l'Ākāśadhātu. Comment serait-il non-éternel au même titre que l'Ākāśadhātu ? [P. 429, col. 3, l. 22.]

En outre, ce que dit notre adversaire : « Si l'Ākāśa est une chose réelle [= si le *ti* ou « nature » de l'Ākāśa est *dravyasadvastu*], il est *saṃskṛta*, car il n'est pas distinct de l'Ākāśadhātu ». Notre adversaire emploie le mot Ākāśa,

---

(1) 開避.

(2) 障 et 障礙, *āvar*, « couvrir, empêcher ». — Le *rūpa*, « matière », « couvre un lieu » (*deśaṃ āvṛṇoti*) ; le *rūpa* est « empêché » par un autre *rūpa* qui l'expulse de son lieu... — Le *rūpa* qui « fait heurt », qui est « impénétrable, résistant » est nommé *sapratigha*, 有礙 ou 有對. D'ailleurs plusieurs sortes de *pratighāta*, Kośa, I, p. 31.

mais n'en connaît pas la valeur [1]. Bhagavat lui-même dit en effet que les deux sont distincts.

Le Sūtra dit que l'Ākāśa est immatériel, invisible, « exempt de heurt » (*apratigha*). Le Sūtra dit que, au moment où l'ascète se détache du Rūpadhātu, l'Ākāśadhātu [c'est-à-dire : l'attachement à l'Ākāśadhātu] est coupé en même temps que les quatre Dhātus (terre, eau, feu, vent). Or si l'Ākāśadhātu ne diffère pas de l'Ākāśa, celui-ci étant immatériel..., l'Ākāśadhātu doit présenter les mêmes caractères. [Comment serait-il coupé lorsqu'on se détache du Rūpadhātu ?] Il faudrait dire que, comme le Vijñānadhātu, il est coupé lorsqu'on se détache de l'Ārūpyadhātu. [P. 429, col. 3, l. 28.]

En outre, le Sūtra dit que l'Ākāśadhātu [avec les cinq autres Dhātus] est désigné (*prajñapyate*) sous le nom de *puruṣa*, « homme ».

Il dit encore que « en raison de la lumière, l'Ākāśa est manifesté ». Si l'Ākāśadhātu est l'Ākāśa, comme, d'autre part, la lumière est Ākāśadhātu [P. 430, col. 1], le Sūtra se trouvera dire : « En raison de la lumière, la lumière est manifestée ». Est-ce admissible ? Donc l'Ākāśa et l'Ākāśadhātu diffèrent. [P. 430, col. 1, l. 2.]

Le Sūtra dit que, parmi tous les Dharmas, parmi les Dharmas conditionnés et les Dharmas inconditionnés, le détachement (*virāga*) est le meilleur (*agra*). (Voir Aṅguttara, II, p. 34, etc. ; Nirvāṇa, p. 152). Ce Sūtra dit bien que les Dharmas sont de deux sortes : les Asaṃskṛtas sont donc des Dharmas ; on ne peut donc dire qu'ils soient des « inexistences ». Car ce qui est, de sa nature, inexistence (*abhāvasvabhāva*) ne peut avoir la nature de Dharma. D'autre part, le Sūtra dit au pluriel : « les Asaṃskṛtas », indiquant que ceux-ci sont plusieurs ; donc l'Ākāśa et l'Apratisaṃkhyānirodha existent — en ajoutant le « détachement » (*virāga* = Pratisaṃkhyānirodha), on a le pluriel — car en dehors de ces trois, il n'y a pas d'autre Asaṃskṛta.

Concluons que l'Ākāśadhātu n'est pas l'Ākāśa, bien que le Sthavira, faute de réflexion, les identifie. [P. 430, col. 1, l. 7.]

D'après d'autres maîtres, « l'Ākāśa n'existe pas en soi (à part), car on produit l'idée d'Ākāśa relativement à la simple absence de matière résistante (*sapratigharūpa*) ». Cette opinion est incorrecte, car on peut établir l'existence en soi de l'Ākāśa par le raisonnement suivant : « A part de cet *āyatana* (« source de connaissance », Kośa, I, p. 37) qu'est la matière résistante (*sapratigharūpāyatanavyatirikta*), existe à part l'Ākāśa ; car il est un objet (*ālambana*) qui engendre l'idée d'Ākāśa ; car, faute d'objet, l'idée ne naît pas ». — Donc ce que disent ces maîtres n'est que parole vide.

D'ailleurs, nous pourrions rétorquer l'argument, et dire : « La matière résistante n'existe pas en soi : l'idée de matière naît relativement au lieu

---

(1) 彼有虛言而無實理.

où l'Ākāśa est absent ». — Ce raisonnement ne démontre pas l'inexistence de la matière. Le raisonnement de nos adversaires, de son côté, ne démontre pas l'inexistence de l'Ākāśa.

Mais on dira : « La réalité (*satsvabhāva*) des choses matérielles est objet de connaissance ». — De même l'Ākāśa, qui est connu par induction (*anumāna*). Les organes, l'organe de l'œil, etc., ne sont pas connus par évidence (*pratyakṣa*); néanmoins nous savons qu'ils existent par ce qu'ils possèdent une certaine activité (*kāritra*). De même l'Ākāśa possède une certaine activité, celle expliquée ci-dessus : nons savons donc, par induction, qu'il existe.

Concluons que l'Ākāśa est une entité réelle, distincte. [P. 430, col. 1, l. 16.]

Pratisaṃkhyānirodha.

La définition que donne [Vasubandhu] du Pratisaṃkhyānirodha : « C'est, à la destruction des semences des passions et de l'existence par la force de la science, la non-production de nouvelle passion, de nouvelle existence », est mauvaise.

Elle manque à établir le Pratisaṃkhyānirodha.

En effet, la non-production en question ne se distingue pas de la non-production par déficience des causes [qui est l'Apratisaṃkhyānirodha]. A examiner les deux sortes de non-naissance, par la force de la science, par déficience des causes, quelles différences y peut-on voir ? — En outre, il y a aussi non-naissance [de la passion, etc.], sans intervention du Chemin (ou science) [par le chemin mondain . . .] : la culture du Chemin sera donc sans utilité.

[Le Sautrāntika.] — Elle n'est pas sans utilité. La force de la culture du Chemin détruit les passions futures qui sont non-nées et les semences qui sont nées ; par la destruction des semences, elle fait que les passions et douleur futures ne naissent pas. Si vous dites non, nous demandons par quelle force ces passion-douleur obtiennent de ne pas naître.

Saṃghabhadra. — Ci-dessus (p. 397), dans l'examen de l'existence ou non-existence des « acquisitions » (*prāpti*), les « semences » (*bīja*) imaginées par les Dārṣṭāntikas ont été arrachées, rien ne reste de leurs racines . . . Par quelle force les feriez-vous renaître ? Et à admettre la réalité des dites semences, que les passions, etc., ne renaissent pas par déficience des causes ou par la destruction de leurs semences dues à la science, quelle différence entre ces deux non-naissances ? — En outre, les Dharmas « destinés à ne pas naître » (*anutpattidharmaka*) [1], tout comme ceux qui sont passés, ne naîtront certainement pas : pourquoi faut-il encore les couper

(1) 不生法.

(*prahāṇa*) ? Encore que leurs semences ne soient pas coupées, les Dharmas qui devaient être engendrés [1] (*janya*) ne naissent certainement pas [lorsqu'il y a déficience des causes], exactement comme si elles étaient coupées. On voit donc que l'effort à la culture du Chemin qui coupe (*prahāṇamārga*) est sans utilité. [P. 330, col. 1, l. 29.]

[Le Sautrāntika.] — Mais, dans votre système aussi, à l'endroit des Dharmas qui ont déjà obtenu l'Apratisaṃkhyānirodha (et qui sont devenus des Dharmas destinés à ne pas naître), on s'efforce encore, au moyen de la culture du Chemin qui coupe, d'en couper l'acquisition (*tatprāptiprahāṇārtham prahāṇamārgabhāvanopāyaḥ punar ārabhyate* ?)

Saṃghabhadra. — Cela s'entend dans notre système. Nous disons en effet que la coupure à la fois des passion-douleur des trois époques réalise le Nirvāṇa, à part [de l'Apratisaṃkhyānirodha]. Car les Dharmas destinés à ne pas naître, comme les passés, font obstacle au Nirvāṇa. Donc il y a encore lieu de couper. — Il n'en va pas ainsi dans votre système : vous pensez, en effet, que le Nirvāṇa est seulement la non-naissance des passions-douleur. Quand les semences ne sont pas coupées [Apratisaṃkhyānirodha] comme quand elles sont coupées [Pratisaṃkhyānirodha], il y a absolue non-naissance. Cette non-naissance étant la nature même du Nirvāṇa, quelle différence entre le moment antérieur et le moment postérieur [au Chemin de coupure] ? Nous cherchons vainement à la découvrir.

Notre système enseigne donc que le Pratisaṃkhyānirodha est acquis par la coupure (ou abandon, *prahāṇa*) à la fois des passions-douleur des trois époques ; que l'Apratisaṃkhyānirodha est acquis, relativement à tous Saṃskāras futurs, par la non-naissance par suite de la déficience des causes. De la sorte, les caractères des deux Nirodhas ne se confondent pas.

En outre, la doctrine de notre adversaire est en contradiction avec le Sūtra. Le Sūtra dit en effet que « Cinq *indriyas* (*śraddhā*, foi, etc.) cultivés, usités, pratiqués, font que la douleur passée, future et présente soit complètement abandonnée (coupée) ». L'essence (*svabhāva*) de cet abandon est le Nirvāṇa. Or, c'est seulement du futur qu'il peut y avoir non-naissance. Ne voyez-vous pas que ceci contredit votre définition du Nirvāṇa ? [P. 430, col. 2, l. 12.]

[Le Sautrāntika.] — Le Sūtra est rédigé comme vous dites, mais il ne contredit pas mon système. Car il entend dire que le complet abandon de toute douleur dépend de l'abandon des passions qui prennent pour objet la douleur passée et présente. De même Bhagavat a dit : « Abandonnez la convoitise (*kāmarāga*) à l'endroit du Rūpa ; quand cette convoitise est abandonnée, c'est ce qu'on nomme abandon du Rūpa, connaissance complète (*parijñā*) du Rūpa... ». C'est dans ce sens qu'il faut comprendre « l'abandon de la douleur passée et présente ». — Ou bien l'intention du Sūtra est la suivante. Les

(1) 所生.

passions passées, ce sont les passions produites dans une existence passée ; les présentes, celles produites dans l'existence actuelle. Les passions des deux époques, en vue de la production des passions futures, installent des semences (*bīja*) dans la série actuelle. Lorsque l'on abandonne (coupe) ces semences, les passions passées et présentes sont dites être abandonnées. De même, lorsque la rétribution (*vipāka*) de l'acte est épuisée (*kṣīṇa*), on dit que l'acte est épuisé. Donc, ce qu'on nomme « abandon », c'est l'absolue non-naissance, faute de semences, de toute douleur-passion future. Si tel n'est pas le sens du Sūtra, comment pourrait-il nous ordonner d'abandonner le passé et le présent ? Ce qui a péri, ce qui est en train de périr, on ne se peut mettre en peine de le faire périr. [P. 430, col. 3, l. 23.]

Saṃghabhadra. — Tout cela n'est que paroles vides.

1. Examinons d'abord la première explication du Sūtra.

Lorsque le Chemin pur (*anāsrava*) coupe les passions, il n'existe pas de passion ayant pour objet le passé ou le présent de telle sorte que le Chemin puisse la couper. Et cependant le Sūtra dit que les cinq *indriyas*, cultivés, coupent la douleur passée et présente. — En fait, les passions, au moment du Chemin, seront ou futures ou présentes : car on ne peut supposer qu'elles soient passées, auquel cas elles sont déjà anéanties et il ne peut être question de les couper à nouveau. Direz-vous qu'elles sont futures ? Comme vous considérez le futur comme inexistant, les passions futures sont semblables à des fleurs du ciel, et quel pourra bien être leur objet ? Direz-vous qu'elles sont présentes ? Inadmissible, puisque, dans cette hypothèse, deux pensées (la passion et le Chemin) seraient simultanées. Direz-vous qu'il y a des semences ? L'existence de semences n'est pas établie et, le fût-elle, la réponse ne vaut pas. Les semences ne sont ni pensée ni mentaux (*citta*, *caitta*) : elles n'ont pas d'objet. Comment parler de [semences de passion] prenant pour objet la douleur passée et présente ? Direz-vous qu'il s'agit de la pensée pure (*anāsrava citta*) ? Inadmissible. Car cette pensée n'est pas passion, n'est pas « à couper » (*heya*). Comment supposer que, parce qu'elle serait coupée, on dise que sont coupées les passions ayant pour objet le passé et le présent ? Et vous avez l'impudence de dire que ce stade coupe semblables passions. — Donc ce que vous dites est sans valeur.

D'autre part, la culture des cinq *indriyas* ne couperait pas les passions ayant pour objet l'*adhvavinirmukta* (= ce qui est en dehors du temps, le Nirvāṇa par exemple). Pourquoi ? Parce que le Sūtra n'en parle pas, parce que vous soutenez que l'expression du Sūtra : « couper le passé et le présent », signifie « couper les passions ayant pour objet le passé et le présent ». Or l'expression « couper le futur » doit être comprise de la même manière. [Les passions ayant pour objet l'*adhvavinirmukta* sont donc exclues.]

Le Sautrāntika. — Le Sūtra dit que la culture des cinq *indriyas* coupe la douleur future. Le mot « douleur », étant d'un sens général, comprend les passions ayant pour objet l'*adhvavinirmukta*.

Saṃghabhadra. — Quelle fantaisie dans l'exégèse ! Bhagavat dit, sans aucune distinction, que la culture des cinq *indriyas* coupe toute douleur passée et présente. Pourquoi supposer que l'expression « couper le passé et le présent » signifie « couper la passion ayant pour objet le passé et le présent », alors que l'expression « couper le futur » signifierait « couper toute douleur future » ? — Vous devez nous expliquer cette expression : « couper le futur ». Si elle signifie seulement « couper les passions qui ont pour objet le futur », alors la culture des cinq *indriyas* ne coupe pas les passions qui ont pour objet l'*adhvavinirmukta* ; si, au contraire, elle signifie « couper toute douleur future » et, par conséquent, inclut la coupure des passions en question, alors les mots « douleur future », ayant ce sens général, doivent aussi inclure les passions ayant pour objet le passé et le présent. Par conséquent, le Sūtra ne devrait pas dire à part que les cinq *indriyas* coupent toute douleur passée et présente. Ces raisonnements établissent que l'expression du Sūtra « couper passé présent » se réfère seulement à la coupure de la douleur. Nous sommes donc assurés que le Pratisaṃkhyānirodha est manifesté quand on coupe la douleur des trois époques, qu'il ne consiste pas seulement dans la non-naissance des passions et de la douleur future. [P. 430, col. 3, l. 22.]

En outre, les arguments scripturaires apportés par le Sautrāntika ne conviennent pas. Que la coupure des passions ayant pour objet la douleur passée et présente soit nommée coupure de la douleur, c'est absurde.

De même que la coupure de la convoitise soit nommée coupure du Rūpa : l'objection est la même que ci-dessus. Comment elle serait nommée ainsi, c'est à vous d'y réfléchir. — Les Skandhas, *rūpa*, etc., ne sont pas dits coupés par la seule coupure de la convoitise, car les Skandhas sont aussi l'objet (*viṣaya*) de la colère, de l'orgueil, etc. Les Skandhas de *vedanā*, *saṃjñā*, *saṃskāra*, et *vijñāna* sont coupés en même temps que la convoitise. Donc on ne peut donner cette définition : Quand l'écriture dit que les *rūpa*, etc., sont coupés, elle ne considère que la coupure des passions (*kleśa*) qui ont pour objet les *rūpa*, etc.

De même l'expression « couper le passé et le présent » ne se rapporte pas seulement à la coupure des passions qui ont pour objet le passé et le présent.

Concluons que les textes apportés par le Sautrāntika s'expliquent dans notre système, non pas dans le sien. [P. 441, col. 1, l. 1.]

2. La seconde explication du Sūtra se trouve, par là, réfutée. Le mot « semences » ne correspond à aucune réalité : on ne peut dire qu'il s'agisse, dans le Sūtra, de la coupure des semences. L'exemple proposé manque de similitude, car l'acte a un être distinct à part de la rétribution, tandis qu'il n'y a pas de semences à part de la passion. Donc on ne peut dire que l'expression « coupure de la douleur passée et présente » signifie « coupure de ses semences ». — Ce ne sont là que paroles vides. [P. 431, col. 1, l. 5.]

En outre, il est impossible de dire que la non-naissance soit la nature même du Nirvāṇa, qui serait ainsi non-éternel (*anityatvadoṣāt*). Les Ābhidhārmikas pensent que les Āryas, ayant coupé les passions, sont cependant susceptibles de chute. Et leur position est très solide comme nous l'expliquerons plus loin. Ce que dit notre adversaire n'est pas approuvé par les doctes.

En outre, une des thèses de notre adversaire est l'inexistence du futur. Comment poser inexistence et subséquente inexistence ? [Notre adversaire dit que le Nirvāṇa est la non-naissance (= subséquente inexistence) d'un inexistant (le futur).] Ce que le monde admet, c'est l'inexistence subséquente d'une existence antérieure.

En outre, si, comme le veut cette école, le Nirvāṇa est seulement non-naissance, comment peut-on dire qu'il soit acquis ?

[Le Sautrāntika.] — Quand on acquiert le contrecarrant (*pratipakṣa*), on acquiert une personnalité en absolue contradiction avec la réapparition des passions qui devaient se produire [1] : c'est là ce qu'on nomme « acquérir le Nirvāṇa ».

Dans cette hypothèse, aussitôt acquis le Chemin du premier moment, on aurait acquis le Nirvāṇa des passions contrecarrées par ce Chemin, car, en cet instant, on doit avoir acquis une personnalité en absolue contradiction avec la réapparition des passions qui devaient se produire et qui sont contrecarrées par ce Chemin. Celui qui réside dans le dernier chemin de Śaikṣa sera déjà Aśaikṣa, car il a déjà acquis une personnalité en contradiction avec les passions contrecarrées par ce chemin. Celui qui réside dans un chemin Ānantarya (dernier chemin de Śaikṣa ou tout autre), qu'est-ce qui lui manque qu'il cherche à prendre le chemin de Vimukti ? Il a déjà obtenu le Nirvāṇa [des passions contrecarrées par le chemin d'Ānantarya] : quel avantage à poursuivre ? [P. 431, col. 1, l. 17.]

[Le Sautrāntika.] — L'objection ne porte pas. En effet, le chemin du premier moment périt en même temps que les semences des passions, tout comme les *prāptis* (« acquisitions ») des passions que vous admettez. Et, aussi longtemps que les semences des passions ne sont pas détruites, aussi longtemps on n'a pas obtenu une personnalité en contradiction avec les passions qui devaient se produire. En outre, aussi longtemps que l'Ānantaryamārga n'est pas né, il est impossible de détruire les semences des passions. Par conséquent, dans mon système, quand on est placé dans le dernier chemin de Śaikṣa, on n'a pas encore réalisé le chemin d'Aśaikṣa.

Saṃghabhadra. — Dans ce cas, l'Aśaikṣa aura des passions. Pourquoi ? dites-vous. Parce que, le chemin du premier moment n'étant pas en contradiction

---

(1) *utpitsukleśapunarbhavātyantaviruddhāśrayaprāptiḥ*. — *āśraya* = 所依身 = personnalité.

avec les semences des passions, il en sera de même du dernier, puisqu'il n'y a pas de différence. — Les *prāptis* ne peuvent vous servir d'exemple, car nous les considérons comme des entités en soi ; car, après le premier chemin, naît un chemin différent. Expliquons-nous. Les *prāptis* sont certaines entités non en contradiction avec les Kṣāntis, mais en contradiction avec les Jñānas (Voir Kośa, VI, p. 190). Pourquoi ? Parce que les Jñānas naissent en même temps qu'une *prāpti* (l'acquisition de la disconnexion, *visaṃyogaprāpti*) qui est en contradiction avec les *prāptis* des passions. — Dans votre système, les semences des passions sont seulement une certaine transformation de la série qui sert de support aux passions (*kleśāśrayasaṃtānapariṇāma*) et le Nirvāṇa n'est que l'absolue non-naissance des Kleśas : quel Dharma ici sera non en contradiction avec quel Dharma ? en contradiction avec quel Dharma ? — En outre, le moment où va naître le premier chemin (*āryamārga*), c'est l'état où la personnalité de Pṛthagjana (*pṛthagjana-kāya*) va périr ; quand ce chemin est produit, cette personnalité est quittée. En dehors de cette personnalité, quelles sont, en soi, ces semences de passions qu'on dit non contraditoires au premier chemin et contradictoires au suivant ? Les chemins n'étant pas différenciés, votre système ne tient pas. [P. 431, col. 2, l. 3.]

En outre, si le Nirvāṇa, de sa nature, est totalement inexistant (*abhāvasvabhāva*) (1), comment le Sūtra peut-il dire qu'il est le premier (*agra*) parmi tous les Dharmas, les *saṃskṛta* et les *asaṃskṛta* ? Comment peut-il donner le nom de Dharma à des inexistants ? Comment peut-il dire qu'un inexistant est le premier parmi les inexistants ? Des Dharmas, qui ont chacun une nature propre (*svalakṣaṇa*), on dit qu'ils sont entre eux ou meilleurs ou moins bons : mais il est inouï qu'on parle ainsi des cornes de lièvre ou des fleurs du ciel. — Tenons donc pour certain que le Nirvāṇa est une chose à part (2) ; que, portant une nature propre, il est nommé Dharma ; que ce Dharma, parmi les autres Dharmas, est d'une essence (*ti*) supérieure. Il est prouvé que le Nirvāṇa est réel (3). [P. 431, col. 2, l. 9.]

En outre, Bhagavat dit explicitement que le Nirvāṇa « est » (*asti*). Car le Sūtra dit : « Bhikṣus, sachez qu'il est un non-né ; s'il n'était pas un non-né, il n'y aurait pas de sortie de la douleur de la naissance-mort. Mais, comme le non-né est. . . » (4)

Le Sautrāntika. — Nous ne disons pas que le Nirvāṇa n'est absolument pas. Mais il est à la manière dont nous disons qu'il est. — De même qu'on dit : « Il est une inexistence antérieure du son (5), il est une inexistence

---

(1) 都無體. — Kośa, II, p. 282 ; Saṃyukta, 31, 12 ; Itivuttaka, 90.
(2) 別有 *bhāvāntara*.
(3) Son 體 est 實有.
(4) Itivuttaka, 43.
(5) 有先非有. — Kośa, II, p. 282, que Saṃghabhadra reproduit.

postérieure du son » (... *asti śabdasya paścād abhāvaḥ*). Or, il est impossible de dire d'une inexistence qu'elle est. Donc l'expression « est » est employée (justifiée) [sans comporter l'idée d'existence] [1]. De même faut-il comprendre le texte : « Il est des Asaṃskṛtas ». Ils sont (*santi*), quoique inexistants [2], et il est possible de les apprécier. Par conséquent l'absolue inexistence de tout mal est ce qu'on nomme Nirvāṇa. C'est ce qu'il y a de mieux parmi tous les êtres (*sat*) et non-êtres (*asat*) ; pour que les fidèles produisent à son endroit joie et affection, on le loue comme étant le premier.

Saṃghabhadra. — Lorsqu'on dit que le Nirvāṇa est, en comprenant « est » de cette manière, l'expression « est » n'a pas de sens admissible [3]. Pourquoi ? Parce qu'elle ne correspond ni à l'existence de désignation (*prajñaptisattā*), ni à l'existence réelle (*dravyasattā*) ; parce qu'on n'a jamais parlé d'un autre mode d'existence. On dit, il est vrai, de l'inexistence antérieure ou postérieure du son, qu'elle est : mais le point est de savoir si cette expression est employée à l'endroit d'une chose absolument inexistante (*asaddravya*), ou si elle n'est pas employée à l'endroit d'une chose existante pour nier une autre. S'il y a une chose réelle (*saddravya*), distincte du son, qui se trouve avant et après le son, il est licite, en vue de nier le son, d'affirmer son « inexistence » (*abhāva*), c'est-à-dire : « Dans cette chose, il y a inexistence du son ». Quand on parle d'inexistence mutuelle (*anyonyābhāva*), il s'agit évidemment d'existants. — Mais employer l'expression « est » à l'endroit d'une chose absolument inexistante, comment ne serait-ce pas irrationnel ? Il n'y a pas, d'après vous, une chose existante (*saddravya*) nommée Nirvāṇa, de telle sorte qu'on puisse dire que cette chose est nommée « inexistence » afin d'y nier la présence de la douleur. Donc l'exemple proposé manque de force démonstrative. [P. 431, col. 2, l. 26. Voir Vibhāṣā, p. 424, col. 2.]

En outre, il ne convient pas de tirer parti des expressions vulgaires du monde. Ce n'est pas en ruinant [4] la vérité vraie (*paramārtha*) que notre adversaire sauvera son système.

---

(1) 不可非有說爲有故有義得成.

(2) Paramārtha, traduisant Kośa, V, p. 192, col. 1, *in fine* : « Nous ne disons pas que les Asaṃskṛtas ne sont pas (*na santi*). Nous disons qu'ils sont comme nous disons qu'ils sont. De même qu'on dit : « Il est, du son, inexistence antérieure, inexistence postérieure ». Bien qu'il y ait là le mot : « il est » (*asti*), il n'y a pas de chose existence (*dravyasat*) ; en définitive, [cette expression] n'établit pas l'existence. De même il en va des Asaṃskṛtas. » 雖有有言非有物終不成有. Comparer Kośa, V, p. 58, 62.

(3) 非如是說涅槃爲有有義得成.

(4) 撥.

Le Sautrāntika lui-même n'approuve pas ce sens de « Il est » (*asti*), car il dit qu'il est impossible que le sens de « Il est » s'applique à l'inexistant (*abhāva*) [1]. L'usage mondain de « Il est » (par exemple, dans l'expression « Il est une inexistence antérieure du son »), à plus forte raison ne l'approuve-t-il pas.

Comment serait-il possible de dire : « Il est un Asaṃskṛta » [si l'Asaṃskṛta est inexistence] ?

Donc l'expression « Il est » ne peut certainement pas [P. 431, col. 3] être employée à l'endroit d'une absolue inexistence. En fait, ce Nirvāṇa absolument inexistant n'est ni d'existence de désignation, ni d'existence réelle, et on ne connaît aucun troisième mode d'existence. Si vous dites qu'il est, ô Dārṣṭāntika, c'est que vous attribuez une bien profonde nature aux Dharmas qui existent. [P. 431, col. 3, l. 3.]

En outre, on n'a jamais vu que, parmi les inexistences (*abhāva*), il y ait meilleur et moins bon. C'est le fait des ignorants de louer certaines inexistences, de blâmer les autres.

Cependant notre adversaire dit : « Ils sont, quoique inexistences, et on peut les apprécier », — ce mot « Ils sont » n'est qu'un mot. Comment donc peut-il continuer : « Par conséquent, l'absolue inexistence de tout mal est ce qu'on nomme Nirvāṇa ; c'est ce qu'il y a de mieux parmi tous les êtres et non-êtres ». Par le fait, c'est seulement parmi les maux, Dharmas qui sont, qu'on voit supériorité, infériorité, non pas parmi les non-êtres. Donc ce que dit notre adversaire repose seulement sur des méprises. [P. 431, col. 3, l. 8.]

[Le Sautrāntika.] — Mais, puisqu'il y a des différences parmi les êtres (*saddharma*), il y a, en conformité, des différences parmi les inexistences (*abhāva*). Les inexistences de couleur, de son, etc., sont distinctes.

Saṃghabhadra. — Ceci aussi est faux. L'inexistant, avec l'existant, n'a ni caractères communs, ni caractères distincts. Expliquons-nous. La différence du non-existant avec l'existant résultera ou bien du fait que le non-existant a caractères communs avec l'existant, — auquel cas l'inexistant sera existant — ; ou bien, du fait qu'il possède un caractère distinct de celui de l'existant, — auquel cas on pourrait désigner du doigt cet inexistant qu'est l'inexistence de la couleur (*rūpābhāva*) [2]. Quel est le caractère de la non-couleur ? [3]

[Le Sautrāntika.] — N'est-il pas avéré qu'elle a pour caractère l'inexistence ?

Saṃghabhadra. — Alors, quelle différence entre le caractère de l'inexistence de la couleur, le caractère de l'inexistence du son..., différence qui permet de dire que ces inexistences sont distinctes ? La couleur et le son existent

---

(1) 以作是說不可非有有義得成.
(2) 色之非有.
(3) 非色.

pareillement, mais présentent variété de caractère-forme. Il n'en va pas de même de leurs inexistences, qui ne diffèrent pas en effet de nature. Donc, dire : « Ils sont, quoique inexistences ; et ils peuvent être appréciés... », ce n'est que paroles exemptes de signification. — Concluons qu'il y a meilleur et moins bon parmi « les choses qui sont », non pas parmi les inexistences. Puisque Bhagavat dit que le détachement (*virāga*), ou Nirvāṇa est le premier des Dharmas, il faut tenir pour démontré que le détachement ou Nirvāṇa, au même titre que la couleur, est une réalité. [P. 431, col. 3, l. 20.]

En outre, si le Nirvāṇa, en soi, est inexistence, comment le fidèle pourra-t-il produire dégoût [pour le Saṃsāra], affection [pour le Nirvāṇa], puisque parmi les inexistences, il n'y a ni meilleur, ni moins bon ?

En outre, si le Nirvāṇa est inexistence, il faut admettre que le Grand Ārya trompe [1] les fidèles en parlant d'une inexistence comme s'il s'agissait d'une chose qui est.

En outre, la vue (*dṛṣṭi*) de la négation (*apavāda*) du Nirvāṇa sera « vue correcte » (*samyagdṛṣṭi*) [et non pas « vue fausse », *mithyādṛṣṭi*] [2], puisqu'elle n'est pas erronée (*aviparītatvāt*). Vous direz que « cette vue est "vue fausse" parce qu'elle ne comprend pas que le Nirvāṇa est seulement l'inexistence des Saṃskāras » : nous répondrons que la vue de l'annihilation (*ucchedadṛṣṭi*) sera, dans ce cas, vue correcte, car la vue de l'annihilation a seulement pour objet l'inexistence des Saṃskāras. Vous direz que « cette vue n'est pas des correcte, parce qu'elle n'a pas idée du moyen pour [obtenir] l'inexistence vue Saṃskāras, sans plus, [qui est le Nirvāṇa] » : la vue qu'il n'y a pas de moyen pour l'inexistence des Saṃskāras n'est pas la vue de l'annihilation, parce que c'est une autre vue. Mais, en fait, la vue de l'annihilation ayant seulement pour objet l'inexistence des Saṃskāras, il est impossible de réfuter l'objection que cette vue sera « vue correcte » [si le Nirvāṇa est l'inexistence des Saṃskāras].

Inversement, la vue que le Nirodha est calme, etc. (*śāntādidṛṣṭi*) n'est pas vue correcte, [si le Nirvāṇa est inexistence], parce que ce n'est pas une idée juste. Dans l'inexistant, il n'y a ni calme, ni non-calme [P. 432] : comme une statue n'est ni brave, ni lâche.

On voit bien que l'absence (*abhāva*) de maladie est une chose à part, en soi, la santé. De même l'absence de douleur est une chose à part, la félicité (*sukha*). De même l'état (*avasthā*) où sont absents les divers Saṃskṛtas (*saṃskṛtaviśeṣābhāvāvasthā*) est une chose à part, en soi, l'Asaṃskṛta [3]. [P. 432, col. 1, l. 3.]

---

(1) 惑.
(2) Sur la *mithyādṛṣṭi*, Kośa, IV, p. 167, 171, V, p. 15.
(3) 如是亦應有為差別非有之位別有無為.

En outre, si le Nirvāṇa n'est pas une chose, comment pourra-t-il être compris, [sous le nom de *nirodha*,] parmi les « vérités des Āryas » (*āryasatya*)? Une « inexistence » peut-elle être dite vraie ou fausse? Quel sera donc le sens de l'expression *āryasatya* ? (Kośa, II, p. 283).

[Le Sautrāntika.] — Le mot *satya* ne signifie-t-il pas « non erroné » (*aviparīta*) ? Les Āryas voient, sans erreur, ce qui est et ce qui n'est pas : c'est-à-dire, dans la douleur, ils voient seulement la douleur ; dans l'absence de douleur, ils voient seulement cette absence. Quelle contradiction à ce que cette absence soit une vérité ?

Saṃghabhadra. — Il y a cette difficulté que, en l'absence d'objet, une idée (*buddhi*) ne peut pas naître qui soit nommée « idée d'Ārya » (1). Nous verrons (chap. V, 25), dans l'étude du passé et du futur, que la pensée ne peut pas prendre pour objet un inexistant. — Mais comment peut-on, sans contradiction, de l'inexistence qui défie les mots, dire : « Ceci est la destruction de la douleur » (*duḥkhanirodha* : troisième vérité) ? Il est bien avéré qu'on emploie les démonstratifs, ceci, cela, au sujet de choses existantes. Comment au sujet de choses qui ne sont pas ? [P. 432, col. 1, l. 11.]

En outre, comment une inexistence peut-elle être la troisième vérité ? — Dans son arrogance, le Sautrāntika répond : « Comme les Āryas, immédiatement après la deuxième, la voient et la proclament, elle est la troisième vérité ». Mais le critique pensera : « En l'absence d'objet, l'idée ne peut naître. Comment une inexistence serait-elle vue comme troisième vérité ? » — Si le Nirvāṇa n'est qu'une inexistence, donc un mot vide, dans quel sens pouvez-vous dire qu'il est la troisième vérité des Āryas ? [P. 432, col. 1, l. 15.]

En outre, si la « destruction de la douleur » (*duḥkhanirodha*) est seulement l'absence de douleur (*duḥkhābhāva*), il convient de parler seulement du chemin qui contrecarre la douleur (*duḥkhapratipakṣamārga* : quatrième vérité) [non pas de la destruction de la douleur : troisième vérité]. Dire Chemin, c'est indiquer l'absence de la douleur que le chemin contrecarre. Si le chemin ne fait pas qu'il y ait absence de la douleur, comment peut-on l'appeler « contrecarrant » (*pratipakṣa*) ? Par définition, le chemin qui contrecarre fait qu'il y ait absence de la douleur. Cette absence, quand on dit Chemin, est suffisamment indiquée. A part de la douleur et du chemin (*duḥkhamārga*) que peut-on désigner à part comme « destruction de la douleur » ? — Par conséquent, si le Nirvāṇa (= destruction de la douleur), à part de la douleur et du chemin, n'est pas une entité distincte, n'est qu'un mot, quel avantage à en faire la troisième vérité ? [P. 432, col. 1, l. 20.]

Notre adversaire doit expliquer quel défaut il voit dans la doctrine qui tient le Nirvāṇa pour une certaine chose réellement existante (*bhūtasaddravyāntara*), défaut qui l'empêche d'admettre cette doctrine. En vérité,

(1) 此有違者無境界慧必不生而言聖慧.

soutenir que le Nirvāṇa est semblable chose n'a rien qui soit en contradiction avec aucun des bénéfices (*ānuśaṃsa* ?) de l'enseignement sacré du Buddha. — Sans doute [le Sautrāntika] dit : « Soutenir [que le Nirvāṇa est] réellement existant, patronner de fausses suppositions, tel est le défaut » (Kośa, II, p. 283). — Mais cela est inexact. Ce qui est faux, c'est de penser que [le Sūtra] dit d'une absolue inexistence qu'elle est. Et notre adversaire a encore beaucoup d'autres théories fausses. Par exemple, il dit que les Dharmas futurs sont inexistants et définit le Nirvāṇa comme une nouvelle inexistence de ces Dharmas ; il dit que des semences de Kleśas existent qui ne sont ni identiques aux Dharmas de *rūpa*, etc., ni différentes de ces Dharmas ; comme une hache, il pourfend le Pudgala, et cependant lui attribue notamment la faculté de produire et d'arrêter le Chemin (?) (¹). Affirmer que toutes ces choses, qui ne sont pas, sont : autant de fausses suppositions. [P. 432, col. 1, l. 28.]

Plein de partialité pour son propre système, comment ose-t-il retourner le blâme ? Il nous fait dire, à la vérité, que « affirmer [la réalité du Nirvāṇa], c'est sauvegarder la doctrine de la Vibhāṣā » (Kośa, II, p. 283). Mais à examiner le cas du Sautrāntika, on voit que, semblable à un ennemi de la doctrine de la Vibhāṣā et s'accrochant à des fleurs du ciel, il nie la nature propre (*svabhāva*) de tous les Dharmas et, dans la réfutation du Nirvāṇa, apporte comme exemple sa démonstration de l'inexistence des autres Dharmas. Si vraiment [nous affirmons la réalité du Nirvāṇa] pour sauvegarder la doctrine de la Vibhāṣā, [le Sautrāntika, de son côté,] ne doit pas patronner le système qui détruit les Dharmas (²), de peur que les souillures des mauvaises vues de ce système ne salissent sa propre pensée. Que bien plutôt il se lave dans l'eau de la Bonne Loi contenue dans le système de la Vibhāṣā. [P. 432, col. 2, l. 5.]

Le Sautrāntika dit que le Nirvāṇa n'a pas une nature (³) qu'on puisse percevoir comme on perçoit la couleur, la sensation ; qu'il n'a pas une activité (³) (*kāritra*) qu'on puisse percevoir comme on perçoit l'activité, l'organe visuel ou auditif. Cela est vrai : le Nirvāṇa n'est pas perçu dans sa nature ou son activité comme c'est le cas pour la couleur, la sensation, l'organe visuel ou auditif. Mais il possède nature et activité, d'un autre ordre, susceptibles d'être connues. Les conditionnés (*saṃskṛta*) existent en série : leur nature et leur activité sont grossières et faciles à discerner. Le Nirvāṇa, au contraire, n'existe pas en série : sa nature et son activité sont subtiles, cachées, difficiles à discerner. Cependant l'ascète énergique et contemplatif, lorsque se manifeste en lui la Prajñā (dite *bhāvanāmayī*, Kośa, VI, p. 143), « réalise » (*sākṣātkaroti*, « se rend présent ») les vraies nature et activité du Nirvāṇa. Sortant de la

---

(¹) 雖如斤斧補特伽羅而有能生障道等用.
(²) 不應朋壞法論.
(³) 體 et 用.

contemplation, il s'écrie : « Oh ! le Nirvāṇa, destruction, calme, excellent, sortie ! » — Les aveugles ne voient pas le bleu et le jaune. Cela ne veut pas dire que les voyants non plus ne voient pas les couleurs. [P. 432, col. 2, l. 14.]

Ou bien encore, à supposer que vous souteniez que du Nirvāṇa on peut seulement dire qu'il est (*asti*) (¹), la conclusion est assurée : sa nature doit être une réalité, non pas une inexistence. Car s'il ne s'agit pas d'une chose réelle, [l'expression] « il est » n'est pas justifiée. [P. 432, col. 2, l. 16.]

Le Sautrāntika apporte un nouvel argument : « Si le Nirodha est une certaine chose à part [du Kleśa], comment justifier le génitif : " *nirodha* de telle chose " [= *nirodha* de la convoitise, etc.]. En effet, il n'y a pas de relations (²) entre le Nirodha et la chose, car ces deux ne sont pas entre eux cause et effet [tout et partie, etc.]. Mais si le Nirodha est seulement, comme nous le pensons, la négation (*pratiṣedha*) de la chose, le génitif s'entend : le *nirodha* de la chose est seulement l'inexistence de la chose ». (Kośa, II, p. 283-4).

Cet argument est sans valeur, car la relation [que suppose le génitif] n'est pas exclusivement de causalité ; car la relation n'est pas seulement entre des entités non à part.

Comment établir le *nirodha* de telle chose ? Sachez que deux *nirodhas* sont en relation avec deux pensées, car deux pensées écartent la possession (*prāpti*) de cette chose. Et la possession du Pratisaṃkhyānirodha est en raison de deux chemins. Le premier (*ānantaryamārga*) périt en même temps que la possession du Kleśa ; ensuite le chemin de délivrance (*vimuktimārga*) naît en même temps la possession du Pratisaṃkhyānirodha. A l'époque où la possession du Kleśa n'est pas encore détruite, il est impossible que la possession du Pratisaṃkhyānirodha arrive à l'état de déjà-né (*jātāvasthā*). De la sorte, à la destruction (*nirodha*) de la possession de tel et tel Kleśa, possession de tel et tel Pratisaṃkhyānirodha. Par conséquent tel [Pratisaṃkhyā]nirodha est en relation avec telle et telle chose. [P. 432, col 2, l. 27.]

Cette doctrine est indiquée dans le Sūtra : « Āyusman, on dit *nirodha*, *nirodha*. En raison du *nirodha* de quoi dit-on *nirodha* ? On dit *nirodha* en raison du *nirodha* des cinq Upādānaskandhas ». — S'il n'y avait pas un Nirodha à part, le Sūtra dirait simplement : « *nirodha* de quoi ? Des cinq Upādānaskandhas » ? Pourquoi dit-il : « On dit *nirodha* en raison du *nirodha* des cinq Upādānaskandas » ? — A l'époque du *nirodha* de la possession du Kleśa, il y a *nirodha* du Kleśa (³). Je ne dis pas que le *nirodha* de la douleur soit nommé Nirvāṇa. Je maintiens que, en raison du *nirodha* de la douleur, on possède

(¹) 或復縱汝知與不知但許涅槃可名爲有.
(²) 非互相屬, *saṃbandha*.
(³) 應知煩惱得若滅時名煩惱滅.

un certain Pratisaṃkhyānirodha distinct de la douleur et du chemin. [P. 432, col. 3, l. 3.]

Si le [Pratisaṃkhyā]nirodha n'existe pas à part [du *nirodha* du Kleśa], il s'ensuit, comme nous l'avons dit ci-dessus (p. 276-277), que l'Arhat aura encore des Kleśas ou que le « résident dans le chemin de Śaikṣa » sera déjà exempt de Kleśa : car le moment postérieur à la rupture de la possession du Kleśa (c'est-à-dire le *vimuktimārga*) ne fait pas de différence. [P. 432, col. 3, l. 5.]

Cependant le Sautrāntika reprend : « Quelle est la cause qui fait qu'on acquiert tel [Pratisaṃkhyā]nirodha et non tel autre ? [Car il n'y a pas de relation (*saṃbandha*) entre le Nirodha et l'acquisition]. » — N'est-il pas vraiment difficile de mettre un terme à ces fausses suppositions et à ces frivoles arguties ?

Considérons la disconnexion (*visaṃyoga*, Pratisaṃkhyānirodha) d'avec une certaine catégorie de Kleśa. A supposer qu'il n'y ait pas de cause qui spécifie l'acquisition de cette disjonction, quel mal ? En effet, par la force d'un seul chemin, en bloc, les liens sont détruits, en bloc la disconnexion est acquise. A quoi bon une cause qui spécifie ?

Ou bien, c'est la nature même des choses (*dharmatā*) qui établit la relation entre [le chemin] qui fait acquérir (*prāpaka*), et [la disconnexion] qui doit être acquise (*prāpya*).

Ou bien, la cause qui spécifie, c'est le chemin de coupure (*prahāṇamārga*), car c'est ce chemin qui amène l'acquisition de la disconnexion. La disconnexion d'avec les Kleśas qui sont coupés par un certain chemin de coupure n'est pas acquise par la force d'un autre chemin. — Vous avez lieu d'être satisfaits. [P. 432, col. 3, l. 11.]

[Le Sautrāntika réplique :] « Le Pratisaṃkhyānirodha acquis par un seul chemin est multiple. Quelle cause de spécification fait qu'on puisse dire : celui-ci est disconnexion d'avec la convoitise, celui-là disconnexion d'avec la haine... ? »

Nous répéterons ce que nous venons de dire. Quel besoin d'une cause de spécification ? Quel mal à ce que le Pratisaṃkhyānirodha ne soit pas spécifié ? Il y a une seule acquisition de la disconnexion qu'il s'agit d'acquérir, à savoir la disconnexion d'avec tous les Kleśas formant une seule catégorie et coupés par un seul chemin [1]. — Ou bien nous répéterons que, en vertu de la nature

---

[1] Un même chemin fait abandonner telle catégorie (la faible-faible, la faible-moyenne...) d'un groupe de Kleśas, amour, haine. — Il y a, en bloc, acquisition de la disconnexion d'avec ces Kleśas. Pourquoi chercher une raison de distinguer : acquisition de la disconnexion d'avec l'amour...? — La formule des Sautrāntikas : *tasya prāptiniyame ko hetuḥ*.

des choses, la relation n'est pas confuse : de tout temps, il existe une relation naturelle spécifiée, non confuse, entre la convoitise, etc., et le Pratisaṃkhyānirodha. — Enfin, aucun mal à ce que manque une cause de spécification, car lorsque se produit le chemin de coupure, il fait réaliser, en bloc, [le Pratisaṃkhyānirodha.] [P. 432, col. 3, l. 17.]

[Le Sautrāntika.] — Non ! [Il est faux que le Nirvāṇa soit une chose réelle], car cette thèse contredit l'Ecriture. Il y a un passage de l'Ecriture qui établit que le Nirvāṇa a sa nature (*svabhāva*) dans la simple non-existence (*abhāvamātra*). Le Sūtra dit en effet : « La coupure sans reste de toute cette douleur (*aśeṣaprahāṇa*), le rejet (*pratiniḥsarga*), l'épuisement (*kṣaya*), le détachement (*virāga*), la destruction (*nirodha*), l'apaisement (*vyupaśama*), le passage définitif (*astaṃgama*), la non-reprise (*apratisaṃdhi*) d'une nouvelle douleur, la non-prise (*anupadāna*), la non-apparition (*aprādurbhāva*) — c'est très calme, c'est excellent — à savoir le rejet de tout *upadhi* (*sarvopadhipratiniḥsarga*), l'épuisement de la soif (*tṛṣṇākṣaya*), le détachement, la destruction : c'est ce qu'on nomme Nirvāṇa » [P. 432, col. 3, l. 22] (Kośa, II, p. 284-6).

En outre, admettons que le Nirvāṇa n'est que pure inexistence, la comparaison du Sūtra s'explique bien : « Comme le *nirvāṇa* (= extinction) d'une flamme, telle la délivrance de sa pensée ». [Le Sautrāntika] pense que ce texte veut dire : « De même que l'extinction d'une flamme n'est que la cessation (*atyaya* : le passage dans le passé) de cette flamme et non pas une entité à part (*dravyāntara*), de même la délivrance obtenue par la pensée [de Bhagavat] n'est que la destruction (*nirodha*) des Skandhas et non pas quoi que ce soit qui soit. [P. 432, col. 3, l. 25.]

Les maîtres d'Abhidharma ont déjà rendu compte de ces textes. Ils disent que l'expression « la destruction de la douleur » (*duḥkhanirodha*) est susceptible de deux interprétations : 1. ce n'est pas une chose réelle, à part de la douleur ; 2. c'est une chose réelle, à part de la douleur. — Bhagavat connaît les diverses dispositions des « convertissables » (*vineya*) ; c'est pourquoi il attribue deux sens au Nirodha. Parfois il dit que le Nirodha n'est pas une chose à part : par exemple, dans les deux Sūtras qui viennent d'être allégués. Mais, ailleurs, il dit que c'est une chose à part. Il dit par exemple [p. 433] : « Il y a certainement un non-né », « Il y a un lien (*āyatana*) (1), une échappatoire (*niḥsaraṇa*) », « Je vois qu'il y a réellement une entité (2) non produite par les causes (*asaṃskṛta*), à savoir le Nirvāṇa », « En raison du *nirodha* des cinq Upādānaskandhas, on dit Nirodha ». Les textes de cette signification sont assez nombreux pour que notre système ne soit pas suspect de contradiction avec l'Ecriture. [P. 433, col. 1, l. 4.]

---

(1) 處.

(2) 句義 = *padārtha* et aussi *sthāna*, ci-dessous, p. 289, n. 1.

Cependant on peut dire que l'extinction de la flamme, dont parle le Sūtra, est une chose à part de la flamme, puisqu'elle est le caractère d'impermanence (*anityatālakṣaṇa*) [1]. — L'exemple du Sautrāntika ne contredirait pas notre système. — Ou bien, l'extinction de la flamme, bien qu'elle ne soit pas une chose à part, n'est pas inexistence : parce que, tous les Saṃskāras ayant pour nature d'être impermanents, l'extinction n'est pas inexistence [puisqu'elle est la nature des Saṃskāras]. Si le Sūtra considère cette interprétation, notre système reste intact [2]. [P. 433, col. 1, l. 7.]

En outre, le Sūtra allégué est impuissant à établir que le Nirvāṇa est pure inexistence, car la déclaration du Sūtra se rapporte seulement au moment d'entrée dans le Nirupadhiśeṣanirvāṇa : [c'est] alors [*tasyām avasthāyām*] [qu'] il y a coupure sans reste de tous les Upadhis restant, rejet... Donc pas de contradiction avec notre système. [P. 433, col. 1, l. 10.]

D'autres maîtres disent : Le Sūtra dit que le Nirvāṇa est *aprādurbhāva*, « non-apparition [d'une nouvelle douleur] », [non pas parce que le Nirvāṇa est le fait de non-apparition, *aprādurbhūti* : explication du mot dite *bhāvasādhana*], mais parce que « le Nirvāṇa posé, il y a non-apparition » (*nāsmin prādurbhāvaḥ*, explication *adhikaraṇa*) (Kośa, II, p. 285) [3].

Le Sautrāntika répond : Nous ne pensons pas que ce locatif, *asmin*, ait aucune force pour établir que le Nirodha est. Si ce locatif signifie : « le Nirvāṇa étant », jamais il n'y aura eu apparition, puisque le Nirvāṇa est éternel. Si ce locatif signifie : « Ce Nirvāṇa étant acquis », ne devez-vous pas admettre que la nouvelle douleur n'apparaît pas quand existe ou est obtenu le chemin par lequel vous imaginez que le Nirvāṇa est acquis : [donc le Nirvāṇa, chose en soi, est tout à fait inutile].

Saṃghabhadra. — Nous pensons au contraire que ce locatif a grande force à établir que le Nirodha est : car le chemin et son acquisition sont en jonction du Nirodha. C'est parce qu'il y a un Nirvāṇa qu'on cherche à acquérir le chemin. Si le Nirvāṇa n'existait pas, à quoi tend cette recherche ? [P. 433, col. 1, l. 18.]

Autre point. La non-apparition [de la nouvelle douleur] ne résulte pas seulement du chemin ou encore de l'acquisition du chemin, car, à l'époque de la patience supérieure (*adhimātrā kṣānti*), est déjà acquise la non-apparition d'insignes douleurs. Et encore la douleur cesse d'apparaître en raison de la déficience des causes (Apratisaṃkhyānirodha). Dans votre système, ces modes de non-apparition de la douleur seraient le Nirvāṇa.

---

(1) Le troisième (ou quatrième) « caractère » des conditionnés, Kośa, II, p. 222.

(2) 依此爲言亦無有過.

(3) *Nāsmin prādurbhāva ity ato 'prādurbhāva ity adhikaraṇasādhanam iti darśayanti | na tv aprādurbhūtir aprādurbhāva iti bhāvasādhanam ity arthaḥ.* — *asmin*, 依此.

Le Sautrāntika répondra que ce n'est pas là Nirvāṇa, parce que les semences ne sont pas, dans ces conditions, détruites. Mais nous avons déjà réfuté cette réplique, en disant (cf. p. 272-273) : « Quoique les semences ne soient pas détruites, il y a, tout comme si elles étaient détruites, absolue non-apparition. Quelle différence se produit dans cette non-apparition quand on détruit les semences ? » [P. 433, col. 1, l. 23.]

Autre point. Si le chemin ou l'acquisition du chemin fait qu'il y ait non-apparition de la douleur, au chemin du premier moment, il n'y a déjà plus Kleśa et douleur. D'où la critique ci-dessus, que le saint résidant dans le chemin de Śaikṣa sera exempt de Kleśa. Si vous répondez que, chez ce saint, les semences de Kleśa ne sont pas détruites, comment, dirons-nous, les semences ne sont-elles pas détruites au moment où naît le chemin qui contrecarre (*pratipakṣamārga*) ? Car le chemin est en contradiction avec elles, comme la lumière et l'obscurité.

Autre point. C'est quand le Nirvāṇa arrive à l'état naissant (*jāyamānāvasthā*, « est en train de naître ») que le Kleśa et la douleur contrecarrés sont dits complètement détruits. — Ces maîtres [col. 1, l. 10] disent donc que la définition du Sūtra : « Le Nirvāṇa est non-apparition », doit s'entendre : « A ce [Nirvāṇa], il y a non-apparition » (*nāsmin prādurbhāvaḥ*), et que ce locatif (*asmin*, « à ce ») a grande force pour établir que le Nirodha est. [P. 433, col. 1, l. 28.]

Le Sautrāntika répondra : « Dans cette hypothèse, la culture du chemin qui contrecarre (*ānantaryamārga = pratipakṣamārga*) sera sans utilité ». Mais ceci est futile, car le Nirvāṇa même (*eva*) est le fruit de ce chemin. Si le Kleśa-douleur contrecarré par le [chemin du] premier moment (c'est-à-dire par l'*ānantaryamārga*) est, par le fait même, considéré comme complètement détruit, quel sera le fruit de ce chemin ? Par conséquent le chemin de délivrance (*vimuktimārga*) n'a pas pour fruit la disconnexion [d'avec le Kleśa] (*visaṃyoga*), parce qu'il naît en même temps que l'acquisition du (*nirodha*) (ou Pratisaṃkhyānirodha ou Nirvāṇa) (1).

Nous avons réfuté l'argument accessoire du Sautrāntika et démontré que le Nirvāṇa est bien une chose réelle. [P. 433, col. 2, l. 4.]

D'autres maîtres disent : « Le Nirvāṇa n'est pas réel, parce qu'il n'est ni cause ni fruit. Tout ce qui existe réellement, étant cause et fruit, est par là même démontré. Or le Nirvāṇa est étranger à la nature de cause et de fruit. Donc toute preuve manque qui démontre son existence. Par conséquent le Nirvāṇa n'est pas réel. »

---

(1) L'Ānantaryamārga coupe la *prāpti* du Kleśa, le Vimuktimārga produit la *prāpti* du Pratisaṃkhyānirodha.

Cette argumentation est fautive, car nous avons établi que l'Ākāśa (l'*asaṃskṛta* de ce nom) est bien une réalité sans avoir la nature de cause et de fruit ; et il en va de même du Nirvāṇa.

Autre point. Ce ne sont là que des mots, car le système de notre adversaire admet qu'il y a des choses, causes et fruits de leur nature, qui ne sont pas réelles. Partisan de l'irréalité du Nirvāṇa, [le Sautrāntika] soutient que le futur, qui est fruit, que le passé, qui est cause, ne sont pas de leur nature des choses réelles (*dravyasatsvabhāva*). Il ne peut donc pas dire que la réalité est démontrée par la qualité de cause et de fruit. Au contraire, je tiens le futur et le passé pour des réalités et je reconnais au Nirvāṇa la qualité de fruit et de cause : le Nirvāṇa est le fruit de la vie religieuse (*śrāmaṇyaphala*, Kośa, VI, p. 241), le Nirvāṇa est « cause ne faisant pas obstacle aux Dharmas naissant » (*kāraṇahetu*, Kośa, II, p. 246). N'est-il pas certain que l'ascète se « procure » le Nirvāṇa ? (¹) Le fruit est ce qu'on doit se procurer ; ce qu'on doit se procurer est fruit. Si ce qu'on doit se procurer n'est pas fruit, qu'est-ce ? (²)

Mais on objectera : « Quelle chose réelle éternelle pourra être cause et fruit ? » L'objection n'est pas à faire, car nous objecterons nous-mêmes : « Quelle chose ayant fruit et cause sera réelle ?... Comme une production de pensée indépendamment de cause pareille (*sabhagāhetu*). » Ce sont des raisonnements qui, partout, manquent d'exemple pareil (?) (³) [P. 433, col. 2, l. 17.]

D'autres maîtres disent que le Nirvāṇa existe, mais d'une existence de désignation (*prajñaptisat*), non pas d'une existence réelle (*dravyasat*). Mais il est impossible de trouver la chose réelle qui serait le point d'appui de la désignation.

Dira-t-on que les Saṃskāras sont le point d'appui de la désignation Nirvāṇa ? Dans cette hypothèse, il serait, de sa nature, à abandonner, souillé, impur, impermanent (*praheya*, *saṃkliṣṭa*, *sāsrava*, *anitya*). Il ne peut y avoir, séparé de son point d'appui, un Pratisaṃkhyānirodha de désignation qu'on puisse concevoir comme non-à-abandonner, non-souillé, pur, permanent, alors que son point d'appui est à abandonner, souillé... — D'ailleurs, il y a contradiction : le Nirvāṇa ne peut avoir pour point d'appui les Saṃskāras, comme la lumière et l'obscurité ; il est inouï qu'un Dharma de désignation soit contradictoire à son point d'appui. — D'ailleurs on admet que le Nirvāṇa est la destruction des Saṃskāras : comment soutenir qu'il a, dans les

---

(¹) 修正行者爲辨涅槃. Sur la valeur de *pien*, Siddhi, II, 23 a 5 ; VII, 27 a 2 ; VIII, 3 a 6.

(²) 或應說辨非果者何.

(³) 何有果因而體實有, 如一念起離同類因, 彼一切處無同喻理.

Saṃskāras, son point d'appui ? La lumière a-t-elle pour point d'appui l'obscurité ? — D'ailleurs le Nirvāṇa, à l'époque où existent les Saṃskāras, n'existe pas encore. Le non-détaché est muni de convoitise, etc. : irez-vous supposer qu'à cette époque il soit muni de la destruction de la convoitise ? C'est dans l'état où la convoitise n'existe plus que le Nirvāṇa est réalisé ! — Donc l'hypothèse en question est absurde. [P. 433, col. 2, l. 27.]

D'après d'autres, « le savoir (*jñāna*) a nécessairement un objet et, d'autre part, le Nirvāṇa n'est pas réel » ; par conséquent « l'idée du Nirvāṇa (*nirvāṇapratyayā buddhi*) a son objet dans le nom (*nāman*) ». Doctrine inadmissible, car les deux « vues » (*dṛṣṭi*), la vue exacte et la fausse (*samyag-, mithyādṛṣṭi*) se trouveront interverties. La vue exacte qui comprend le Nirvāṇa comme calme, permanent (*nityasthāyin*), deviendra *dṛṣṭyupādāna* (Kośa, V, p. 76), car tout nom est impermanent (*anitya*) ; et la vue fausse qui défigure le Nirvāṇa en le considérant comme impermanent (*anityasthāyin*) deviendra vue exacte, puisqu'elle sera conforme à la réalité. — Les partisans de l'irréalité du Nirvāṇa n'entendent pas dire que le nom soit irréel ; les partisans de la réalité du Nirvāṇa n'entendent pas dire que le nom soit Nirvāṇa. — Donc ce que disent ces docteurs est inadmissible. [P. 433, col. 3, l. 5.]

Autre point. — Le Sthavira dit : « Bhagavat dit que " C'est un point difficile à voir que le rejet de tous les Upadhis, ce calme, cet excellent,... le Nirvāṇa " (1). Pourquoi le Nirvāṇa est-il difficile à voir ? Parce que sa nature propre (*svabhāva*) est très difficile à voir ». — Comment peut-il parler de la nature propre de ce qui n'est pas ? Puisqu'il affirme que le Nirvāṇa n'est pas une réalité (*dravyasat*).

Il répond : « Encore que le Pratisaṃkhyānirodha ne soit pas une réalité, cependant le *satkāya* est une réalité : on dit donc que le Nirodha, obtenu en délaissant le *satkāya*, est la nature propre du Pratisaṃkhyānirodha ». C'est pourquoi, d'après le Sūtra, « le Nirodhadhātu est manifesté en raison du *satkāya* » (2). [P. 433, col. 3, l. 11.]

Inadmissible. Le Nirodhadhātu que vous posez n'est ni identique au *satkāya*, ni différent du *satkāya*. Comment dire que le Nirodha a une nature propre ?

---

(1) Majjhima, I, p. 167 : *idaṃ pi kho ṭhānaṃ duddasaṃ yad idaṃ sabbūpadhi-paṭinissaggo...* [illegible] — *ṭhāna* = 句義. — Voir ci-dessus, p. 285, n. 2. — N. Péri, *A propos de la date de Vasubandhu*, p. 37, note 1 = *BEFEO*, XI, 3-4, p. 375 (4)... Quant au Sthavira [combattu par Saṃghabhadra], les commentateurs prétendent y reconnaître Çrîlabdha (ou Çrîlâta), le plus célèbre des disciples de Kumâralabdha (ou -lâta), et fondateur d'une école particulière Sautrantika, à laquelle Saṃghabhadra aurait donné ce titre, et qu'il prétendait mettre au nombre des Sthaviras. Cf. pour ce dernier point le Kiu-che-louen-ki de P'ou-Kouang, p. 199 a 下 ».

(2) 如是滅界緣薩迦耶而得顯了. Nirodhadhātu, Dīgha, III, p. 215. Satkāya, expliqué Kośa, V, p. 15-16.

S'il a une nature propre, pourquoi dire qu'il n'est pas une réalité ? Vous soutenez, en effet, que le Nirvāṇa n'est pas une réalité : c'est donc qu'il n'a pas de nature propre. — Quel avantage à troubler les hommes crédules et inintelligents en écrivant ce Śāstra qui se contredit ? [P. 433, col. 3, l. 15.]

D'ailleurs, le Sūtra dit seulement : « Le Nirodhadhātu est manifesté en raison du *satkāya* ». Peut-on conclure que le Nirodha n'est pas une réalité, que seul le *satkāya* est réel ? En fait, il est admis dans le monde que, si A est manifesté grâce à B, A et B sont également réels, comme la lumière, etc., manifestée en raison de l'obscurité, etc. Il est impossible, de l'avis général, qu'une irréalité soit manifestée grâce à une chose réelle. Donc, le *satkāya* étant une chose réelle, dire que le Nirodha est une irréalité, c'est vain verbiage. — La déclaration du Sūtra : « Le Nirodhadhātu est révélé en raison du *satkāya* » signifie : « Par le Nirodha du [*satkāya*], le [Nirodhadhātu] est établi (1) », pensée expliquée clairement en effet dans d'autres Sūtras : « On dit Nirodha en raison du Nirodha des cinq Upādānaskandhas ». [P. 433, col. 3, l. 22.)

Il dit encore : « Le Sūtra, à la vérité, dit : "Trois Dhātus, Nirvāṇadhātu, Saṃskṛtadhātu, Asaṃskṛtadhātu", "Il est un Nirodhadhātu", "Il y a du né (*jāta*), du non-né (*ajāta*)", "Il est une vérité des saints, la destruction de la douleur (*duḥkhanirodha*)", "Je connais, d'une connaissance immédiate, le lieu de la paix (*yogakṣemāyatana*)". Mais ces textes et d'autres semblables ne contredisent pas ma thèse, car ces [diverses données, Nirvāṇadhātu, etc.] sont établies en raison du *satkāya* ».

Mais on répliquera aussitôt : à admettre que les trois Dhātus, etc., soient établis en raison du *satkāya*, ce n'est pas une raison de conclure à l'irréalité des trois Dhātus, etc., irréalité que rien ne démontre. D'ailleurs le Sūtra dit : « En raison de cela, ceci est manifesté » ; il s'agit donc de choses réelles, puisqu'une irréalité ne peut être manifestée grâce à autre chose, comme la lumière est manifestée en raison de l'obscurité. [P. 434.]

Il dit encore : « Le Sūtra dit qu'il y a un Nirodhadhātu, qu'il y a un non-né ; mais ces déclarations ne contredisent pas ma thèse, car ce Dhātu est manifesté en raison du détachement du *satkāya* ; car, par le « non-né », il faut entendre l'arrêt de la naissance des choses réelles (*janmāpravṛtti*), c'est-à-dire la coupure de la série des choses qui naissent ».

Inadmissible. Nous avons vu ci-dessus que seule une chose réelle peut être manifestée en raison d'une autre. Pour le « non-né », la nature du « né » et celle du « non-né » sont différentes ; de ce qui n'est pas, on ne peut dire qu'il est : or le Sūtra dit : « Il est un non-né ». Donc le non-né est. Il n'y a pas d'autres modes d'existences que l'existence réelle et l'existence de désignation. Si vous soutenez que le « non-né » n'existe ni réellement ni par

(1) Littéralement : *tannirodhahetoḥ sa vyavasthapyate*.

désignation, il ne faut pas dire qu'il est. Nous nous sommes ci-dessus expliqués sur ce point. — Vous pensez que le « non-né » est la « coupure de la série de la naissance » (*janmaprabandhaviccheda*). Cette expression peut s'entendre de deux façons, comme ci-dessus, p. 281, l'expression « destruction de la douleur » (*duḥkhanirodha*) : il s'agit d'une chose non distincte du *satkāya*, ou d'une chose distincte. Comment savez-vous que « cette coupure de la série » n'est pas autre chose que l'arrêt de la naissance et non pas une chose réelle distincte ? Nous affirmons que c'est une chose réelle distincte. [P. 434, col. 1, l. 9.]

Le texte : « il y a un non-né » établit l'existence du « non-né ». Si le « non-né » n'est pas une chose distincte, Bhagavat ne devrait pas dire qu'il est. Voir les remarques ci-dessus.

Si le « non-né » n'est pas une chose distincte, Bhagavat devrait dire tout simplement : « Il y a arrêt de la naissance », et non pas : « Il y a un non-né ». Parlant en vérité absolue (*paramārthasatya*), Bhagavat ne peut pas s'exprimer d'une manière ambiguë (1). Il s'exprimerait d'une manière ambiguë en disant, du réel et de l'irréel, qu'ils sont. Il dit du « né » et du « non-né » qu'ils sont, troublant ainsi l'esprit de l'auditeur : le « né » doit être irréel, comme le « non-né », ou bien le « non-né » sera réel comme le « né ».

En outre, la coupure de la série de la naissance n'est pas encore quand le chemin n'est pas né ; est, quand le chemin est né ; n'est plus, quand on tombe du chemin, car les Āryas tombent en produisant Kleśa. Donc la coupure de la série n'est pas *asaṃskṛta*. [P. 434, col. 1, l. 17.]

Il dit encore : « Le Nirvāṇa est "non-né", parce qu'il n'est pas réel ». — Inadmissible. C'est là une simple affirmation de son système dépourvue de preuves. Expliquons-nous : quelle preuve que le Nirvāṇa est « non-né » parce qu'irréel, et non pas qu'il est « non-né » parce qu'éternel, tout en étant réel ?

Si, comme vous le soutenez, l'irréalité du Nirvāṇa fait qu'il soit « non-né », il s'ensuivra que les Dharmas de désignation, [étant irréels], seront dépourvus de naissance. Les Dharmas de désignation seront donc « non-nés » : s'il en est ainsi, dans votre système, les « moments » (*kṣaṇa*) sont réels parce qu'ils ne naissent pas à votre avis, les séries (*saṃtāna*) sont de désignation parce qu'elles ne naissent pas ; dans votre séquelle, la naissance et la destruction ne sont pas des réalités (2). Jusqu'à quand, tout en professant dégoût pour les fleurs du ciel, établirez-vous ces distinctions parmi ces fleurs ? [P. 434, col. 1, l. 24.]

(1) 世尊不應於勝義諦作迷謬說.

(2) 若爾汝宗剎那實法不許生故. 相續是假亦無生故.

D'après le Sautrāntika, la naissance, la durée et la destruction ne sont pas des entités (*dravya*) ; la naissance est la série commençant... ; c'est à la série, non au moment, qu'on doit attribuer la naissance (Kośa, II, p. 226).

Il dit enfin : « D'après le Sūtra "Tout, ce sont les douze Āyatanas" (¹). " Les douze Āyatanas sont exclusivement vains (*saprapañca*), impermanents". "L'œil, la couleur et la connaissance visuelle... le *manas*, les Dharmas et la connaissance mentale, tous [= tous ces dix-huit Dhātus] sont impermanents". Si le Nirvāṇa était réel et cependant permanent, Bhagavat aurait dû marquer une exception en sa faveur. »

Cet exégèse n'est pas admissible. Le Sūtra ne se contente pas de dire que les douze Āyatanas sont vains et impermanents, il ajoute qu'ils sont en ignition. Or il est certain que le chemin est inclus dans les douze Āyatanas et qu'il est exempt des feux de la convoitise, etc. Le Sūtra devrait donc faire, d'après vous, une exception en faveur du chemin : mais par le fait, il a seulement en vue les Āyatanas impurs. C'est pourquoi il dit, sans réserve, que les douze Āyatanas sont en ignition. — Tout pareillement dit-il que les douze Āyatanas sont vains et impermanents. Ce n'est pas une raison suffisante pour affirmer que le Nirvāṇa n'est pas réel.

Il est donc acquis que, distinct de la douleur, de l'origine de la douleur et du chemin, existe un Nirvāṇa réel et éternel. [P. 434, col. 2, l. 6.]

Apratisaṃkhyānirodha.

Nous étudions maintenant l'Apratisaṃkhyānirodha.

D'après le Sautrāntika (= Kośa, II, p. 279) : « Ce qu'on nomme Apratisaṃkhyānirodha, c'est, indépendamment de la force de la sagesse, par la déficience des conditions (*pratyayavaikalyāt*), la non-production d'autres [Kleśas, etc.] ; par exemple, la non-production de ce qui restait d'existence à vivre, dans le cas de mort avant le temps. »

Qu'entendez-vous par *pratyayavaikalya* ? — Le non-concours (*asāmagrya*) (²) des conditions de la naissance d'un Dharma. Mais le non-concours n'a aucunement la nature d'un Dharma réel (*saddharma*) : comment ferait-il obstacle à la naissance d'un Dharma ? — La non-conjonction (*ayoga*) avec les conditions (³). Mais quel Dharma est-ce là ? — L'absence (*abhāva*) des conditions. Mais une inexistence ne peut empêcher la naissance d'une existence.

Donc l'Apratisaṃkhyānirodha n'est pas seulement le *pratyayavaikalya*. [P. 434, col. 2, l. 14.]

En fait existe un certain Dharma (*dharmāntara*), acquis en raison du *pratyayavaikalya* (⁴), qui a l'efficace d'empêcher les Dharmas qui devaient

---

(¹) Saṃyutta, IV, 13 ; Mahāniddesa, p. 133 ; Kośa, V, p. 64.
(²) 不和合.
(³) 緣不具.
(⁴) 由闕緣.

naître, de telle manière qu'ils ne se produisent absolument pas. Ce Dharma se nomme Apratisaṃkhyānirodha. Faute de ce certain Dharma capable de faire obstacle, et si la non-naissance d'un Dharma dépendait du seul *pratyaya-vaikalya*, plus tard, les conditions venant à concourir, le Dharma qui était ne-devant-pas-naître naîtrait en effet.

Le Sautrāntika. — Vous soutenez que, votre Apratisaṃkhyānirodha étant acquis en raison du *pratyayavaikalya*, cet Apratisaṃkhyānirodha n'est pas abandonné même quand, plus tard, concourent les conditions. De même je maintiens que la non-naissance dépend du seul *pratyayavaikalya*, et que, plus tard, les conditions concourussent-elles, le Dharma en question ne naît pas.

Saṃghabhadra. — Les deux systèmes ne sont pas comparables, vu la différence entre une chose qui existe et une simple absence. En raison du *pratyayavaikalya*, on acquiert, on possède l'Apratisaṃkhyānirodha qui fait obstacle au Dharma qui devait naître, de telle manière qu'il ne naisse absolument pas : la possession de ce Nirodha se renouvelle et continue jusqu'au Nirvāṇa. Les conditions de la naissance concourussent-elles, la possession de l'Apratisaṃkhyānirodha ne peut être perdue. D'autre part, le *pratyayavaikalya* n'est que l'absence (*abhāva*) des conditions. Un Dharma d'absence (*abhāvadharma*) pourra-t-il empêcher une existence (*bhāva*) ? Par conséquent, lorsque les conditions concourront, rien ne s'opposera à ce que soit produit ce que ces conditions doivent produire. — Or, quand un Dharma se trouve parmi les Dharmas non destinés à naître (*anutpattika*), il est absolument impossible que ce Dharma naisse. [P. 434, col. 2, l. 26.]

Le Sautrāntika. — Mais la loi du Pratītyasamutpāda n'est-elle pas que *asminn asati idaṃ na bhavati, asya nirodhād idaṃ nirudhyate* ? « Ceci n'étant pas, cela n'est pas ; par la destruction de ceci, cela se détruit. » L'Apratisaṃkhyānirodha est donc superflu.

Saṃghabhadra. — Ce texte, d'après le Sautrāntika, montre que la non-naissance d'un Dharma dépend seulement du *pratyayavaikalya*. Mais nous ne voyons pas que s'y trouve indiquée cette précision : seulement. Dira-t-il que, le texte n'indiquant pas une autre cause de non-naissance, nous devons tenir que la non-naissance dépend seulement du *pratyayavaikalya* ? La réponse est mauvaise, car, si le texte n'indique pas une autre cause [, à savoir l'Apratisaṃkhyānirodha], c'est parce que l'acquisition (*prāpti*) de cette autre cause dépend seulement du *pratyayavaikalya*. Non pas que l'acquisition de l'Apratisaṃkhyānirodha ait sa cause dans le *pratyayavaikalya*, car une absence ou inexistence (*abhāva*) est incapable d'être la cause d'une existence. Mais la pensée, à la faveur du *pratyayavaikalya*, acquiert l'Apratisaṃkhyānirodha (1). La cause de l'acquisition est donc la pensée même, non pas le *pratyayavaikalya*. [P. 434, col. 3, l. 5.]

(1) 於緣闕位隨所住心得非擇滅.

D'ailleurs, le texte du Pratītyasamutpāda établit l'existence de l'Apratisaṃkhyānirodha. En effet, dans la formule *vedanānirodhāt tṛṣṇānirodhaḥ*, « Par la destruction de la sensation, destruction de la soif », le mot *nirodha* ne peut s'entendre que de l'Apratisaṃkhyānirodha. — Il n'est pas question de l'*anityatānirodha*, la destruction due à l'impermanence (Kośa, II, p. 222), car la soif naît précisément au moment où la sensation prend fin. La soif, non encore arrivée à l'état naissant, ne peut être détruite par le «caractère» *nirodha* (ou *anityatānirodha*). — Il n'est pas question du Pratisaṃkhyānirodha, car celui-ci est visé dans un autre texte qui dit que « la sensation est coupée par la coupure de la soif (*tṛṣṇāprahāṇād vedanā prahīyate*) : vous devez couper la convoitise (*kāmarāga*) à l'endroit de la sensation ; par la coupure de la convoitise, la sensation à son tour est coupée », texte qui explique le Pratisaṃkhyānirodha de la sensation et de la soif et montre que les deux coupures sont simultanées. Le Pratītyasamutpādasūtra, au contraire, enseigne les destructions successives. Les destructions successives des membres du Pratītyasamutpāda ne peuvent ressortir au Pratisaṃkhyānirodha qui contrecarre tout également. — Il y a donc un Apratisaṃkhyānirodha, distinct de l'*anityatānirodha* et du Pratisaṃkhyānirodha, qui est obtenu par la déficience des conditions (*pratyayavaikalya*) de la naissance de la soif. C'est pour indiquer cet Apratisaṃkhyānirodha que le Pratītyasamutpādasūtra dit : « Par la destruction de la sensation, destruction de la soif ». [P. 434, col. 3, l. 17.]

Notons encore que, d'après le Sūtra, il y a deux sortes d'Arhats [1], ce qui démontre l'existence de l'Apratisaṃkhyānirodha : « Les Arhats, au bref, sont de deux sortes, Arhat susceptible de tomber, Arhat insusceptible de tomber » (*parihāṇa* et *aparihāṇadharman*). Tous les Arhats ont coupé, sans restes, toute passion [et possèdent le *kṣayajñāna* : savoir que les passions sont épuisées] ; mais tous ne possèdent pas l'*anutpādajñāna* : savoir que les passions ne se produiront plus. Donc existe un certain Apratisaṃkhyānirodha. Pour les Arhats qui l'ont acquis, les passions se trouvent parmi les Dharmas non destinés à naître : ces Arhats possèdent l'*anutpādajñāna*. Pour les Arhats qui ne l'ont pas acquis, les passions restent capables de naître : ces Arhats sont donc sujets à la chute et, par conséquent, ne possèdent pas l'*anutpādajñāna*. [P. 434, col. 3, l. 22.]

On dira que l'Apratisaṃkhyānirodha est superflu, car la non-naissance s'explique par l'*indriyaviśeṣa* [2].

---

(1) Sur les six sortes d'Arhat et la chute de l'Arhat, Kośa, VI, p. 253. — Sur le *kṣayajñāna* et l'*anutpādajñāna*, p. 230, 240.

(2) 根殊勝故. — Les cinq *indriyas* sont *śraddhā*, etc. — L'*anutpādajñāna* ressortit au *prajñendriya*.

Qu'entendre par l'expression *indriyaviśeṣa* ? S'agit-il de l'*anutpādajñāna*, et voulez-vous dire que les passions ne naissent pas chez l'Arhat qui possède cet *indriya* supérieur (*viśiṣṭa-indriya*) qu'est l'*anutpādajñāna* (1) ? Vous devrez alors expliquer pourquoi, tous les Arhats ayant coupé les passions, quelques-uns possèdent, quelques-uns ne possèdent pas ce supérieur *indriya* de savoir (*viśiṣṭajñānendriya*) (2). — Ou bien veut-on dire que l'Arhat qui a dépassé le stade de *parihāṇadharman* est « de supérieurs *indriyas* » ? Impossible : car l'Arhat qui a acquis de tels *indriyas* peut tomber et produire de la passion. En effet, l'Arhat de la classe *parihāṇadharman* peut progresser, obtenir un *indriya* supérieur et parvenir au stade de *prativedhanādharman* (Kośa, VI, p. 454) ; toutefois, si les conditions se rencontrent, il tombe, réside dans l'état de Śaikṣa, produit de la passion [P. 435]. Si les passions ne naissaient pas quand on possède des *indriyas* supérieurs, l'Arhat qui a transformé sa qualité de *parihāṇadharman* et obtenu les *indriyas* de *cetanādharman* ne pourrait jamais produire de la passion.

La conclusion s'impose que certain Arhat, en raison de la déficience des causes productrices des passions, a acquis l'Apratisaṃkhyānirodha : les passions se trouvent donc définitivement arrêtées, et l'Arhat possède l'*anutpādajñāna*.

Tout cela est peut-être vrai, dira-t-on, si l'Arhat est susceptible de tomber. Mais aucun Arhat ne tombe. — Répondons que nous démontrerons plus loin la chute de l'Arhat. [P. 535, col. 1, l. 6.]

Dans le texte qui explique le meilleur des Dharmas (ci-dessus, p. 53), le pluriel [du mot Asaṃskṛta] montre que les Asaṃskṛtas sont plusieurs, qu'il faut par conséquent compter l'Apratisaṃkhyānirodha parmi les Asaṃskṛtas. En l'ajoutant aux deux premiers Asaṃskṛtas, l'Ākāśa et le Pratisaṃkhyānirodha, les Asaṃskṛtas sont d'un nombre à indiquer par le pluriel. Il n'y a pas d'autre Asaṃskṛta que l'Apratisaṃkhyānirodha en dehors des deux premiers. [P. 435, col. 1, l. 8.]

Les deux mots *nirodha*, destruction, et *kṣaya*, épuisement, diffèrent, mais ont le même sens. Or le Sūtra enseigne que le Srotaāpanna a épuisé les trois mauvaises destinées (Kośa, VI, p. 204). Ceci démontre l'existence de l'Apratisaṃkhyānirodha, car ce *kṣaya* ou *nirodha* des mauvaises destinées ne peut être ni le Pratisaṃkhyānirodha ni l'Anityānirodha.

Le Sūtra enseigne que le Srotaāpanna a déjà épuisé la destinée infernale, la matrice animale, la renaissance chez les Pretas... Or, il est certainement incapable de « couper » (*prahāṇa* : Pratisaṃkhyānirodha) les mauvaises

(1) 無生智殊勝根.
(2) 殊勝智根.

destinées, vu qu'il n'est pas encore détaché (*virakta*) à l'endroit du Kāmadhātu : et les mauvaises destinées ne peuvent être dites « coupées » qu'au moment de l'absolu détachement à l'endroit du Kāmadhātu.

D'après certains docteurs, si on ne dit pas que le Pṛthagjana a coupé les mauvaises destinées, c'est parce que le Kleśa qui prend pour objet ces destinées peut encore naître chez lui. L'explication ne vaut rien, car on sait que l'objet (*ālambana*) peut être coupé sans que cesse de naître le Kleśa qui vise cet objet (comparer Kośa, V, p. 102).

Le mot *kṣaya* ne désigne pas non plus l'Anityatānirodha, qui se rapporte aux choses nées. Les mauvaises destinées qu'épuise le Srotaāpanna sont futures.

Donc existe un certain Dharma, l'Apratisaṃkhyānirodha, dont l'acquisition fait que les mauvaises destinées ne naissent absolument pas. Si on dit que cette non-naissance a pour unique cause la « déficience des conditions », même argumentation que ci-dessus. [P. 435, col. 1, l. 18.]

Le Sthavira dit : « Nulle part dans l'Ecriture (*āryā deśanā*) ne se rencontre le terme Apratisaṃkhyānirodha. Supposer qu'existe cet Apratisaṃkhyānirodha n'est qu'une fausse imagination. On ne peut y croire, car il n'a pas été enseigné par les Āryas ».

Saṃghabhadra. — Il est enseigné par les Āryas. Mais observons d'abord que le Sthavira admet un *pūrva-anu-dhātu* (1) et bien d'autres choses : discours en rêve d'un homme muet, conceptions sans utilité, hypothèses bonnes à séduire des hommes crédules et ignorants. Quel homme sage et saint (*ārya*) a employé ces termes ? Où en trouve-t-on trace dans l'Ecriture ? Que le Sthavira y prenne garde : son système aussi, d'après le système des autres, n'est pas enseigné par les Āryas. [P. 435, col. 1, l. 25.]

N'est-il pas avéré que, dans telles et telles Ecritures, on rencontre en de nombreux endroits les mots *nirodha*, *kṣaya*, qui ne se réfèrent ni au Pratisaṃkhānirodha ni à l'Anityatānirodha ? Comment le Sthavira pourrait-il ne pas reconnaître ce fait ?

Les Ābhidhārmikas disent : Comme le Pratisaṃkhyānirodha est aussi obtenu relativement au futur, en vue de distinguer et de rendre aisément reconnaissable ce [Nirodha]-là (l'Apratisaṃkhyānirodha, exclusivement relatif au futur), on se servira des cinq syllabes, [Apratisaṃkhyā]. C'est pourquoi le Mūlaśāstra ajoute le mot *apratisaṃkhyā* [au mot *nirodha* que donne l'Ecriture]. L'intention du Śāstra est de dire : l'absolue non-naissance du futur obtenue grâce à la déficience des conditions, sans que la Pratisaṃkhyā

(1) 舊隨界. L'original sanscrit manque. Expliqué par Saṃghabhadra, cahier 18, p. 440 et suivantes, ad Kośa, II, 61 ; voir aussi cahier 12, sur les *bījas* des Sautrāntikas, p. 397, ad Kośa, II, 35. [Comparer l'*anusahagatakuśalamūla*, Kośa, II, p. 246, IV, p. 172.]

précède dont parle Bhagavat, c'est l'Apratisaṃkhyānirodha. — Peut-on soutenir que l'Apratisaṃkhyānirodha n'est pas enseigné par les Āryas ? [P. 435, col. 2, l. 2.]

D'après d'autres maîtres, l'Apratisaṃkhyānirodha est obtenu grâce à d'autres causes, non pas grâce à la déficience des conditions.

Les connaissances (*vijñāna*) naissent ayant comme conditions l'organe (*indriya*) et l'objet (*viṣaya*), — connaissance visuelle, œil, couleur. Lorsqu'un organe et l'esprit (*manas*) sont attachés à un objet, bien que soient présents les organes et les objets qui sont les conditions de la naissance de connaissances relatives à d'autres objets, la connaissance ne naît point relativement à ces autres objets. Dira-t-on qu'il y a déficience de l'organe et de l'objet conditions de la naissance de la connaissance ? Toutefois, bien qu'il y ait organe et objet, plusieurs connaissances ne naissent pas ensemble. Donc cette non-naissance est due à l'acquisition de l'Apratisaṃkhyānirodha. — Cette non-naissance est due au manque d'une condition, à savoir le *samanantarapratyaya*. — Pourquoi manque cette condition ? — Elle manque parce que deux connaissances ne naissent pas simultanément. — Pourquoi deux connaissances ne naissent-elles pas simultanément ? — Parce que leur naissance simultanée comporte de graves difficultés : il y aurait en même temps souillure (*saṃkleśa*) et purification (*vyavadāna*), etc. — Pour que cette difficulté surgît, il faudrait que, auparavant, deux connaissances fussent nées ensemble. Cette difficulté a-t-elle surgi, qui soit la cause de la non-naissance simultanée ? Par le fait, deux connaissances ne naissant pas ensemble, cette difficulté ne se présente pas. La théorie n'est pas correcte, suivant laquelle la non-naissance simultanée de deux connaissances résulte de l'Apratisaṃkhyānirodha. Si on pouvait acquérir l'Apratisaṃkhyānirodha sans qu'il y ait déficience des conditions, on pourrait en tomber : sans doute les connaissances ne peuvent pas naître ensemble, mais elles pourront naître successivement. Que si les « autres maîtres » s'expriment ainsi : « Parce que les objets sont passés, la connaissance qui vise ces objets ne peut absolument pas naître », ceci s'accorde avec ce que nous avons dit : « Grâce à la déficience des conditions, on obtient l'Apratisaṃkhyānirodha, d'où absolument non-naissance ». Donc la doctrine d'abord exposée est bonne.

Concluons que l'Apratisaṃkhyānirodha est une chose réelle. [P. 435, col. 2, l. 18.]

Il est vrai que le Mūlaśāstra dit que les Asaṃskṛtadharmas sont *avastuka*. [Ce mot peut signifier « irréel »,] mais, appliqué aux Asaṃskṛtas, il signifie *ahetuka*, « qui n'a pas de cause » (1).

---

(1) Kośa, I, 7, les Saṃskṛtas sont définis comme *savastuka*. — Les cinq sens de *vastu*, Vibhaṣā, 56, p. 288, col. 1. — Notre paragraphe, Kośa, II, p. 286 et Vyākhyā, p. 22.

Le mot *vastu* s'entend de cinq manières : 1. *svabhāva*, chose en soi ; par exemple : « Quand on a acquis cette chose, on est en possession de cette chose » (Jñānaprasthāna, 20, p. 1026, col. 3 ; Vibhāṣā, 56, p. 288, col. 1 et 197, p. 984, col. 1) ; 2. *ālambana*, objet de la connaissance : « Tous les Dharmas sont connus par les différentes connaissances, chacune connaissant son objet (Prakaraṇa, cité Vibhāṣā, 56) ; 3. *saṃyojanīya*, lien d'attachement : « Celui qui est lié à un certain lien par l'affection, peut-il y être lié par l'hostilité ? » (Vibhāṣā, 56, p. 288, col. 1 ; comp. 58 ; Tak., p. 297, col. 3) ; 4 *hetu*, cause : « Quels sont les Dharmas qui ont une cause (*savastuka*) ? — Les Dharmas conditionnés » (Prakaraṇa, cité Vibhāṣā) ; 5. *parigraha*, appropriation : « appropriation (*vastu*) de champ, maison, boutique, argent ; renonçant à toute appropriation... »

Quand le Mūlaśāstra dit que les Asaṃskṛtas sont *avastuka*, il prend le mot dans le quatrième sens, non pas dans le premier.

---

ad I, 7. — Pour Vasubandhu, d'après la Vyākhyā et II, p. 286. *savastukāḥ sasvabhāvāḥ saṃskṛtāḥ | asaṃskṛtās tv avastukāḥ prajñaptisattvāt* : « Les Saṃskṛtas sont *savastuka*, c'est-à-dire réels ; tandis que les Asaṃskṛtas sont *avastuka* parce qu'ils n'ont qu'une existence de désignation ».

RECHERCHES
SUR LE
PRÉHISTORIQUE INDOCHINOIS

Par Melle Madeleine COLANI
Attachée à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

I. — BRÈVE VUE D'ENSEMBLE D'APRÈS LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES.

1. Dans ce qui suit, les termes *paléolithique*, *néolithique*, etc., sont employés non pour désigner une période définie du temps, mais une culture ; ils n'impliquent aucune contemporanéité avec les industries similaires d'Europe. Les instruments polis au tranchant seulement et le mobilier qui les accompagnent seront classés dans le Mésolithique.

MM. van Stein Callenfels et Evans [*50*, p. 2 et p. 4 ; pl. XIX, fig. 1, a, b, c] ayant proposé pour des outils lithiques trouvés en Insulinde quelques termes commodes, nous les adopterons ici :

paléolithe (« paleolith ») = instrument en pierre taillée ;

protonéolithe ou néolithe inférieur (« proto-neolith or lower neolith ») = instrument poli au tranchant seulement ;

type de Sumatra (« Sumatra-type ») = instrument taillé sur une seule face.

Nous prenons la liberté d'ajouter le substantif suivant, complétant, selon nous, cette nomenclature : *néolithe* = instrument poli en entier.

Qu'il nous soit permis d'exprimer un vœu : les préhistoriens d'Extrême-Orient indiqueront, quand cela n'offrira pas trop de difficultés, dans leurs prises de dates, les coordonnées de chaque station préhistorique. L'ensemble de ces données précises peut être fort utile.

En 1929 et en 1930, l'Ecole Française d'Extrême-Orient nous ayant envoyée en mission dans le Tonkin méridional (provinces de Hoà-bình, de Ninh-bình, etc.) [9] et dans l'Annam septentrional et central (provinces de Thanh-hoá et de Quảng-bình), de nouvelles stations préhistoriques ont été découvertes par nous. Un coup d'œil sur toutes celles qui sont actuellement connues est nécessaire. La carte d'ensemble (pl. XXXIII) les montre (jusqu'en juillet 1930). Un petit nombre d'entre elles sont à ciel ouvert ; dans la liste suivante [1], elles sont précédées d'une croix. Leurs mobiliers et les restes de repas sont analogues à ceux des autres.

---

(1) Quelques omissions ont peut-être été commises. Pour le Laos, nous ajoutons à la liste les gisements néolithiques découverts par nous fin 1930 et début 1931.

1. Néolithique.

Laos. — Province de Cam Mon : Kouan Pha Vang, Ban [1] Nam Dôn, Ban Xa Ngôm, Ban Na Kay Khia, Mahaxay (3 stations), Ban Dang.

Cambodge. — + Samrong Sen.

Cochinchine — + Ile de la Tortue.

Annam. — Province de Quảng-bình : Minh cam, + Bau-tro, Xom Thâm (3 stations), Duc-thi. — Province de Vinh : + Cau-giat.

Tonkin. — Mai-pha, Ba-xa, Loung-yen, Ban Hau, Binh-ca, Ban Mon, Cho-ganh.

2. Mésolithique et Paléolithique.

Tonkin. — *a*) Bacsonien. Bacson [2] Kéo-phay, Pho-binh-gia (2 stations), Dong-thuoc, Lai-tu, Bang-mai, Na Che, Binh-long, Vo-muon, Lang Van, Bo-ky, Lang Luc (2 stations), Co-kho, Hang Oc, Minh-le (2 stations), Lang Trang, Giouc-giao, Khac-kiêm, San-xa, Suam-son, Con-ké (2 stations), Lang Cuom, Lang Rang (2 stations), Han-moen, Dong-lay (3 stations), Chuc-quan, Lang Loi, Na Moun, Pra-mot, Len-dat, Ban So, Gia-hoa, Ban Son, Ban Tac, Na Ca, Ky. — Cercle militaire de Cao-bằng : Na Con.

b) Hoabinhien. — Province de Hoà-bình : Som Jo, Lang Tieng ; M. Chuong, M. Khang, Trieng-xen (2 stations), Lam-gan (2 stations), Xuân-kham, Lang Néo, Ha-bi, Lang Bay, Lang Vo, Lang Kay, Sao-dong, Lang Mi (3 stations) Lang Doi, Lang Voi, Doun-gé (2 stations), Lang Gao, Lang Vanh, Da-phuc. — Province de Ninh-bình : Tchong-doi, Yen-luong, Nhan, Phuc luong, Phu-ve. — Province de Hà-nam : Hang Oc, Hang Hao, Dong-noi.

Annam. — Hoabinhien. Province de Thanh-hoá : Dong-giao, Xuan-lung (2 stations), Thach lung, My-tê, Moc-trach, Loc-thinh (2 stations), Bat-môi, Chom Van, Chom Bet, Lang Bon, Chom Dong (2 stations), Diên-ha (2 stations), Thach-son, Xom Sât [3] + Da-but. — Province de Quảng-bình : Yên-lac, Kim-bang, Xóm Thôn [4]

---

[1] Les mots *Ban, Xóm, Chom, Láng*, signifiant villages ou hameaux, nous écrirons indifféremment abris sous roche de Lang Bon ou de L. Bon, de Chom Dong ou de C. Dong, etc.

[2] Provinces de Thái-nguyên, de Lạng-sơn et de Bắc-giang.

[3] Station préhistorique découverte par nous en octobre 1930.

[4] Station peu importante, renfermant surtout des éolithes, intervention humaine presque contestable.

INDOCHINE FRANÇAISE

MASSIFS CALCAIRES ROCHEUX ET STATIONS PRÉHISTORIQUES

(Schéma d'après les recherches faites jusqu'en Juillet 1930)



Bulletin de l'École d'Extrême-Orient (Mlle M. Colani.)

Echelle au 1:3.000.000e

Héliogravé et publié par le Service Géographique de l'Indochine

En outre, dans différentes régions de l'Indochine, des instruments en pierre polis ont été trouvés sur le sol ou à une assez faible profondeur [6, p. 85], souvent dans les rizières (1), pays des Banhars, des Sédangs, des Reungaos, etc. [25, p. 14], au Laos et en Annam ; régions de Quảng-trị et de Huè [25, p. 14], en Annam ; partie septentrionale du territoire militaire de Cao-bằng [6, p. 85], au Tonkin. A Luang Prabang (Laos), M. Mansuy a découvert dans un gouffre une jolie collection de néolithes [30]. Mentionnons aussi les rarissimes objets en pierre polie [6, p. 84] qui gisent parfois au-dessus des dépôts bacsonio-hoabinhiens, la plupart du temps à la surface du sol ou un peu plus bas (pl. XLIII, fig. 6).

Néolithique. — Les gisements à ciel ouvert se rencontrent surtout dans l'Indochine méridionale (carte d'ensemble, pl. XXXIII) : Samrong Sen, île de la Tortue, etc. Dans les massifs calcaires, c'est-à-dire au N. d'un parallèle passant près de Đồng-hới (19°20 environ), les stations sont troglodytiques. En Indochine, grottes et abris sous roche ne se rencontrent guère que dans les calcaires (2). Les hommes de Samrong Sen, de l'île de la Tortue, vivaient sans doute dans des huttes, en branchage probablement. Les Néolithiques ayant laissé à la surface du sol des pierres polies ne demandaient, semble-t-il, pas asile aux cavernes. Dans la région de Cao-bằng où ont été recueillies dans les rizières et sur les mamelons quantité de haches à tenon d'emmanchement [6, p. 85], les nombreux gîtes offerts par les rochers paraissent avoir été dédaignés.

Répartition du Paléo-mésolithique. — Dans la liste précédente, le Paléolithique et le Mésolithique n'ont pas été séparés l'un de l'autre ; plusieurs stations, Lang Kay [8] par exemple, ne renferment que des instruments en pierre taillée, mais le plus souvent le Paléolithique est traversé par le Mésolithique [6, p. 60] (voir plus loin, p. 317). En réalité, de Pho-binh-gia au voisinage de Đồng-hới, on rencontre dans les grottes les restes d'une culture employant surtout, parfois uniquement, des paléolithes auxquels se mêlaient, dans une proportion variable, des protonéolithes ; nous désignerons la plupart du temps cette culture sous la dénomination de *Bacsonio-hoabinhienne*. Les différences entre la province paléo-mésolithique de Bac-son et celle de Hoà-bình ont été établies [6, p. 66].

---

(1) En labourant, les paysans découvrent ces néolithes. La plupart de ceux qui figurent dans les collections ont été achetés par des amateurs ou des archéologues aux indigènes. Leur provenance exacte est inconnue.

(2) On nous a cependant affirmé que certains grès de la province de Cam Mon (Laos), entre autres, présentent des abris sous roche. Ils sont peut-être stériles pour le préhistorien. Les formations montagneuses non calcaires sont le plus souvent couvertes d'une couche superficielle de terre (voir dans les travaux du Service géologique de l'Indochine les photographies de paysages).

Les stations bacsonio-hoabinhiennes, en tout 96 [1], sont plus nombreuses dans le Bac-son (45) qu'au Tonkin méridional (33), en Annam septentrional (18), en Annam central (3). Les premières ont été trouvées au cours de plusieurs années de recherches (voir p. 305); la découverte des secondes est due à deux ans et demi de travail, celle des troisièmes à six mois environ et celle des quatrièmes à six semaines. Les explorations postérieures pourraient modifier ces rapports.

Si des Européens étaient condamnés à une existence troglodytique, ils choisiraient le Bac-son, plus pittoresque, plus riant, moins étouffé par une végétation exubérante, plus frais. La province de Hoà-binh avec sa brousse asphyxiante, ses marécages où pullulent les propagateurs du paludisme, ne les tenterait guère. Les rives du Sông Mã sont plus hospitalières ; mais là aussi, les plantes frutescentes, les lianes, les Graminées, vous enlacent, vous suffoquent, surtout au voisinage immédiat des calcaires. Dans le Quảng-bình, le pays de Qui-dat, de nos jours, est plus agréable, quoique peu fertile ; l'absence de pierres convenant pour les instruments, le rendait peu habitable aux anciens troglodytes.

Dans les nombreuses stations du Bac-son, une industrie un peu supérieure à celle de la pierre taillée avait atteint un grand développement : les Hoabinhiens se sont montrés plus ingénieux dans leurs outils.

Une seule station à ciel ouvert, celle de Đa-but [*34*, p. 465 ; *38*, p. 350 ; *40*, p. 280], Annam, province de Thanh-hoá, longitude 114^{G}857, latitude 24^{G}6, à 24 kilomètres environ au N. de Thanh-hoá, au pied de mamelons terreux (formés vraisemblablement de porphyrite, andésite-gabbro [*44*]), dans les rizières qui sont à 4 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. D'après son outillage, ce kjökkenmödding est plus récent que ceux des grottes [2]. Sa situation ne s'accorde pas avec une existence troglodytique : les habitations des hommes devaient peu différer de celles que se construisirent les Néolithiques.

Aire d'extension des calcaires ouralo-permiens. — Une carte géologique schématisée de l'Indochine [*45*] montre quatre [3] bandes principales de calcaires anthracolithiques ou plutôt ouralo-permiens de direction moyenne O.-

---

[1] Près de 91 ont été découvertes par moi.

[2] A Đa-but, les protonéolithes sont en quantité bien plus grande que dans les dépôts même favorisés des grottes de la contrée. Le rapport du nombre de ces instruments à celui de l'outillage total rappelle les stations du Bac-son. La céramique est abondante. Plusieurs sépultures ont été rencontrées dans la masse des débris de cuisine ; « le mort était accompagné souvent de sa hache, de ses pendeloques (*Cyprea*, *Unio* percés, os pharyngien de Barbeau)... » [*38*, p. 350].

[3] Deux d'entre elles présentent des solutions de continuité. Dans notre carte (pl. XXXIII) ne sont pas indiquées les stations néolithiques dont nous ignorons la situation exacte.

E. ou NO.-SE. [*1*]. Dans les parties rocheuses, dans les régions où le travail des eaux a creusé des grottes, l'homme trouvait asile. Dans la seconde ([1]) des quatre bandes (voir notre carte d'ensemble, pl. XXXIII) se sont établis les Bacsoniens, dans le versant méridional de la troisième vers l'E., gîtaient les Hoabinhiens ; au N. de la quatrième, nous avons découvert trois stations bacsonio-hoabinhiennes. Cette civilisation s'est étendue dans ces massifs vers l'Orient, c'est-à-dire du côté de la mer. Plus au S., sauf peut-être au Cambodge, les campements préhistoriques ne pouvaient s'établir qu'à ciel ouvert ; s'il subsiste quelques vestiges de ces antiques kjökkenmöddinger, ils sont cachés dans la terre des plaines et des mamelons. La végétation intense rendra les recherches fort difficiles. Les objets que le surplomb des voûtes n'aura pas protégés contre l'humidité pourront être fort détériorés.

La hache bacsonienne. — L'aire d'extension de plusieurs types de haches néolithiques propres à l'Asie méridionale et orientale et à l'Archipel Malais, hache épaulée ([2]), hache pointue, etc. [*15*, p. 812, et *49*] est vaste. Les paléo-linguistes attachent beaucoup d'importance à la répartition de leurs spécimens. La hache épaulée était répandue dans la spacieuse province mon-khmère dont les extrémités N.-O. et S.-E. sont à plus de 3000 kilomètres l'une de l'autre ; la hache pointue appartenait à la province malaise [*49*], etc. En Indochine, *le protonéolithe* (pl. XLIII, fig. 5) *a été au Mésolithique l'instrument caractéristique* ; son aire d'extension (fig. 2) semble *jusqu'ici* peu considérable ; fort étroite, elle s'allonge sur 2.300 kilomètres environ, de Lạng-sơn, ou pour mieux dire de Pho-binh-gia, à Perak ([3]) avec une grande solution de continuité correspondant dans l'Indochine française au manque de rochers calcaires. MM. van Stein Callenfels et Evans présument que ce modèle était répandu au S.-E. du continent asiatique. Il n'aurait pas atteint Sumatra ([4]). Gît-il en Chine, dans les grottes de Long-tcheou, par exemple, à 55 kilomètres environ de Lạng-sơn ? Nous l'ignorons. S'est-on livré à quelques explorations dans ces

---

([1]) Dans la plus septentrionale, nous n'avons encore trouvé aucune station préhistorique, à l'exception de la grotte de Na Con [29, p. 36] qui a été omise dans notre carte d'ensemble.

([2]) Hache épaulée, *shouldered celt* ou *shouldered axe* des auteurs anglais ; *Schulterbeil* des Allemands [*15*, Abb. 1]. Hache pointue, *long pointed axe* [49, p. 6] des auteurs anglais ; *Spitzbeil* des Allemands [*15*, Abb. 13].

([3]) Etats Malais fédérés (Péninsule de Malacca) : quatre stations préhistoriques à protonéolithes : Gunong Pondek (Perak), Ipch (Perak), Nyik (Pahang), Gunong Senyum (Pahang). M. I.H.N.E. Evans, Ethnographer F.M.S., a eu la grande amabilité de nous donner ces renseignements. Nous lui exprimons tous nos remerciements.

([4]) M. le Dr. H. Küpper [*18*, p. 985] vient de signaler de Sumatra des paléolithes ressemblant beaucoup à ceux qui accompagnent souvent nos protonéolithes.

cavernes ? Au N. du Tonkin, dans le cercle militaire de Cao-bằng, nous avons cherché en vain les protonéolithes (sauf à Na Con). De nos jours, en Australie,

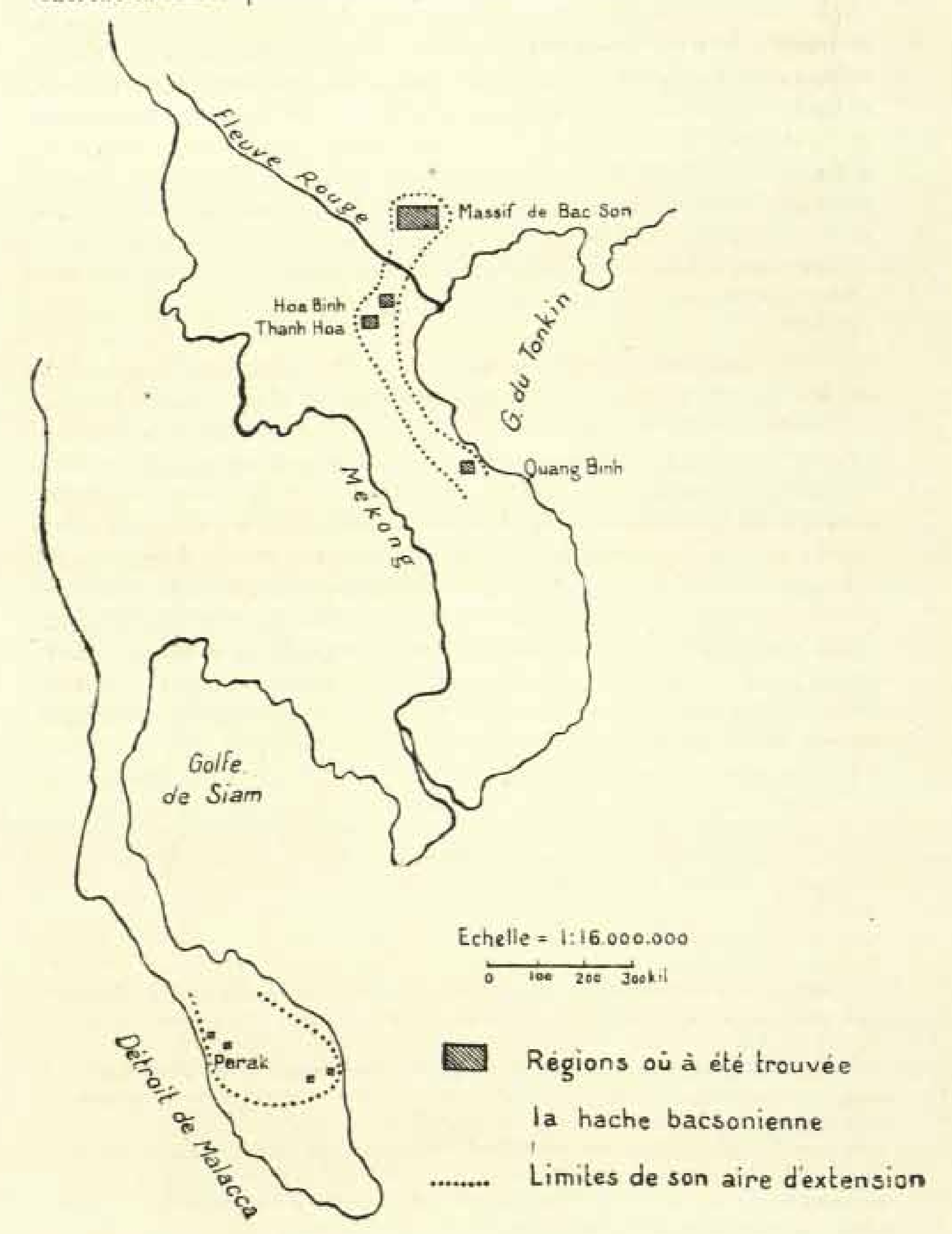


Fig. 2. — Aire d'extension de la hache bacsonienne ou protonéolithe. D'après les recherches faites jusqu'en juillet 1930.

certains indigènes du Queensland se servent encore de cet instrument [*50*, p. 2, n. 1, pl. XXI, fig. 1 et 2] (¹).

L'étroitesse de l'aire d'extension du protonéolithe n'indiquerait-elle pas une civilisation répandue seulement le long des côtes. La retrouve-t-on à l'O. ? (²) En Annam, à l'occident, se dresse une formidable muraille : «La chaîne annamitique, dorsale de la presqu'île indochinoise... Vraie barrière physique et humaine, quasi infranchissable, au contact de deux domaines climatiques très distincts, celui de la mer orientale et celui du Mékong...» [*4*, p. 709]. Ces primitifs se seraient-ils infiltrés par des cols ? (³) Cela ne s'accorderait guère avec nos observations antérieures à octobre 1930.

La hache bacsonienne a été découverte par M. Mansuy [*24*, p. 531] en 1906, à Pho-binh-gia (Bac-son); il trouva à l'entrée d'une caverne, dans un kjökkenmödding, deux haches polies au tranchant seulement. Là gisaient aussi trois crânes à affinités indonésiennes [*54*]. Jusqu'en 1923, aucun autre protonéolithe ne fut signalé. M. Mansuy, poussé par le désir de continuer des recherches dans les grottes du Bac-son, entreprit cette année-là de nouvelles explorations. Il découvrit deux grottes à dépôts mésolithiques [*26*] et reprit les fouilles de celle de Pho-binh-gia ; dans chacune d'elles, il recueillit entre autres plusieurs exemplaires d'outils en pierre polis au taillant seulement. Dans celle de Dong Thuoc, gisait un crâne ancien montrant les caractères de la race papoua [*26*, p. 25]. En 1924 et en 1925, je fis quelques voyages dans le Bac-son; ils me procurèrent de belles récoltes. M. Mansuy y retourna aussi [*28*]. Quarante-cinq des stations explorées renfermaient des protonéolithes. Partout ils étaient associés à des paléolithes et à une profusion de petits morceaux de schiste plats, portant sur la tranche un polissage semi-cylindrique, limité par deux

---

(¹) L'Europe aurait « connu un âge de l'affilage, et c'est le Protonéolithique, stratigraphiquement intermédiaire entre le Paléolithique et le Néolithique proprement dit » [*33*, p. 8].

(²) Fin 1930 et début de 1931, nous avons fait des recherches dans la province de Cam Mon (Moyen Laos), nous avons exploré en partie la région occidentale de la bande calcaire la plus méridionale. Nous avons trouvé du Néolithique et pas trace de Bacsonio-hoabinhien. Dans la province de Sơn-la, à l'Ouest du Tonkin, mêmes observations [7].

(³) « La géographie physique de la péninsule indochinoise a subordonné les êtres qui l'ont peuplée à certaines fatalités qu'on a le droit d'appeler géographiques. La longue Chaîne Annamitique, et surtout la forêt dense et quasi impénétrable qui la recouvre d'un bout à l'autre, constituent une zone aussi hostile à l'homme qu'on peut l'imaginer. Cette hostilité s'est trouvée de tout temps manifestée soit par de vrais déserts humains, soit par des minima de populations. Et l'histoire a, sauf en quelques périodes exceptionnelles et courtes, séparé en deux mondes différents l'Ouest et l'Est. » [Jean Brunhes, *5*, p. 60.]

Cependant une même civilisation néolithique paraît se retrouver en Annam et au Cam Mon : dans une prochaine étude, nous approfondirons la question.

lignes en creux [*26*, p. 10 (¹), pl. VII, fig. 6, 7 ; pl. VIII, fig. 2-7] (²) ; ce curieux travail constitue la « marque bacsonienne » [*6*, p. 79]. A Lang Cuom l'outillage était le même que dans les autres stations, il était accompagné de nombreux ossements humains [*29*]. Les crânes qui ont été étudiés sont à affinités mélanésiennes, indonésiennes et à facies australoïdes. Un crâne de Khac-kiêm [*27*, p. 26, et *28*, p. 13] présente « les caractères morphologiques des Papouas ». Voilà pour le Bac-son (Tonkin septentrional).

En 1926, 1927 et 1929, je suis allée dans le Tonkin méridional, dans la province de Hoà-bình [*6*, p. 5] et dans les provinces limitrophes de Hà-nam et de Ninh-bình [*7*, p. 41, et *9*, p. 261] : trente-trois grottes ou abris sous roche m'ont livré une ample moisson de paléolithes auxquels étaient mêlés, mais pas toujours, des protonéolithes [*6*, p. 58]. La proportion de ceux-ci n'était en général pas aussi grande que dans le Tonkin septentrional ; ils sont parfois moins forts, ils affectent des formes plus variées [*9*, p. 262, fig. 23 A ; p. 265, fig. 24 A et B ; p. 267, fig. 26]. Leur répartition verticale est assez différente. Les schistes à marque bacsonienne ont disparu. L'industrie de l'os, peu développée dans l'Indochine septentrionale [*29*, p. 30, pl. XII, fig. 8 et 9] (²), a pris de l'extension [*6*, pl. VI, fig. 22 à 29, pl. IX, fig. 24 à 26] (³).

Cette civilisation s'étendait-elle au S. du massif calcaire qui limite le Tonkin et l'Annam, dans le Thanh-hoá ? Fin 1929 et commencement de 1930, nous découvrîmes dans cette province dix-huit stations préhistoriques ; l'une d'elles, l'abri sous roche de Lang Bon (⁴), est très importante. Quatorze sur dix-huit ne renfermaient que des paléolithes ; deux ont livré des instruments en os. L'industrie à protonéolithes a laissé là des traces incontestables.

En retrouverait-on plus au S. encore ? M. Fromaget [*13*] avait exploré dans la province de Quảng-bình (⁵), à 25 kilomètres environ à l'O. de Đồng-hới, la grotte de Khé-tong ; sous un mobilier néolithique gisait un paléolithe rappelant ceux du Bac-son ; aucun protonéolithe. Dans la région de Qui-dat (carte d'ensemble, pl. XXXIII), nous avons découvert dans deux stations des vestiges bacsoniens : à Yên-lac deux haches polies au tranchant (pl. XLIII, fig. 4 et 5), bien en place dans des débris de cuisine à paléolithes, et deux instruments en os. Dans la grotte de Kim-bang (à 2 kilomètres environ au S.-E.), au milieu d'un outillage des plus grossiers, composé en partie d'éolithes,

---

(¹) On avait pensé d'abord avoir affaire à des sortes de polissoirs ; aurait-on renoncé à cette attribution ? Certaines études le feraient croire [27, 29, etc.].

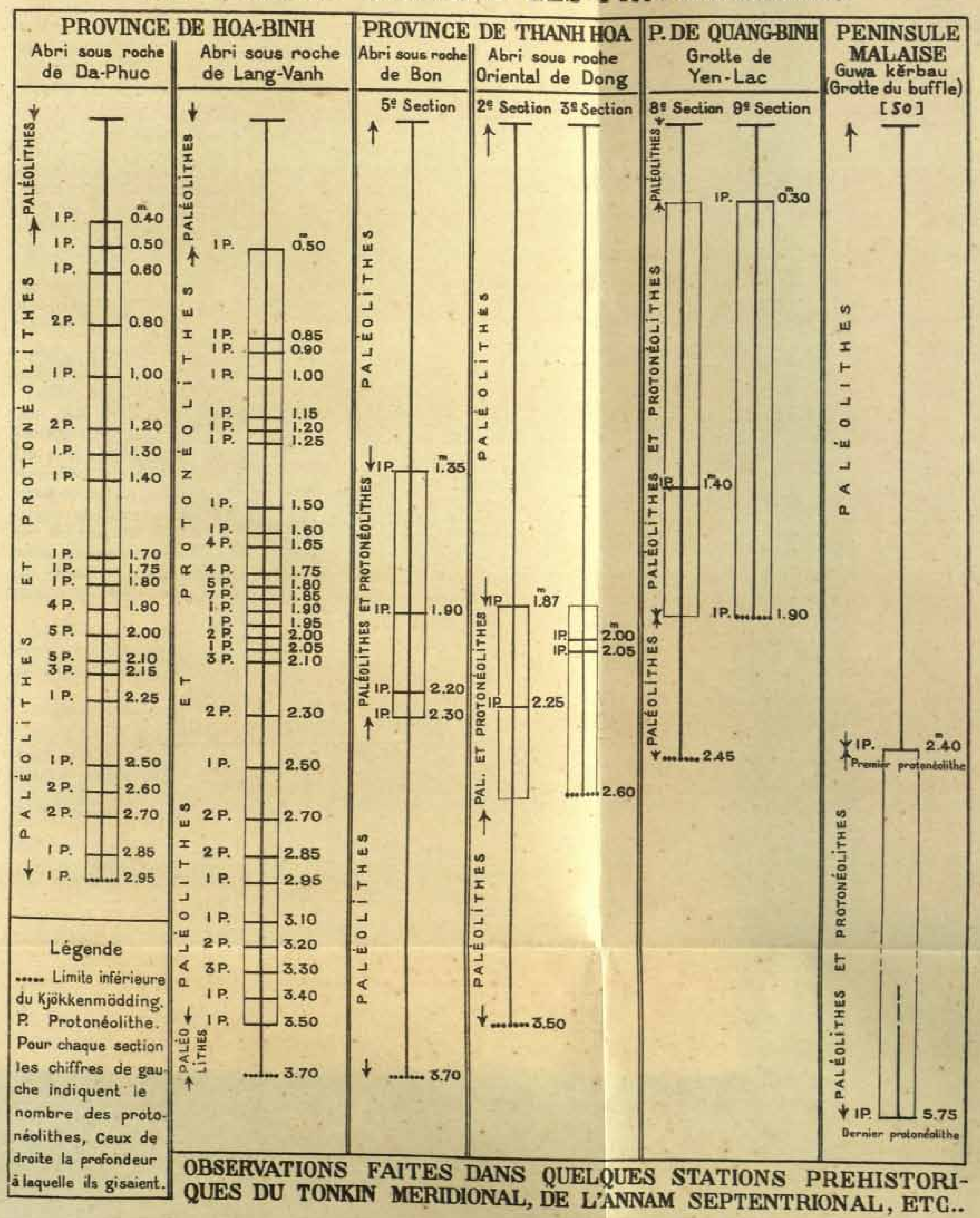
(²) Voir aussi les autres *Mémoires*.

(³) D'une station sépulcrale, celle de Lang Gao, ont été extraits quelques crânes très déformés ; leurs types se retrouvent à Lang Cuom, le type indonésien entre autres.

(⁴) A Lang Bon, sur près de 2.400 pièces (os et coquilles compris), 4 protonéolithes seulement, semble-t-il.

(⁵) Province de Quảng-bình, en Annam, chef-lieu Đồng-hới.

REPARTITION VERTICALE DES PROTONEOLITHES



OBSERVATIONS FAITES DANS QUELQUES STATIONS PREHISTORIQUES DU TONKIN MERIDIONAL, DE L'ANNAM SEPTENTRIONAL, ETC..

gisaient deux pierres à marque bacsonienne (pl. XLIX, fig. 2 et 3). Cette culture, si développée au N. du Tonkin, a donc laissé des traces à l'extrémité opposée des grands massifs de calcaires ouralo-permiens.

La planche XXXIV montre la répartition verticale des protonéolithes dans deux gisements de la province de Hòa-bình, dans ceux de la province de Thanh-hoá, dans un de la province de Quảng-bình et les limites supérieure et inférieure de ces instruments dans les dépôts de la grotte du Buffle (Guwa Kerbau) à Perak.

A Đa-phúc et à Lang Vanh [9], ils se rencontrent à près de 50 centimètres de la surface du sol, en plus grand nombre aux environs de 2 mètres pour l'un et 1 m. 80 pour l'autre ; on les trouve jusqu'au fond du gisement pour l'un, presque au fond pour l'autre. Dans les deux stations du Thanh-hoá, leur extension verticale est peu étendue, commençant loin de la surface. Dans celle de Yên-lac (Quảng-bình), les deux haches de type bacsonien gisaient l'une à 30 centimètres, l'autre à 1 m. 40. Dans la grotte du Buffle, le premier protonéolithe se voyait à 1 m. 40 et le dernier à 5 m. 75 de la surface du sol.

Partout au-dessus des protonéolithes et en même temps qu'eux gisaient des paléolithes.

Kjökkenmödding de Guwa Kerbau. — Il présente d'étroites ressemblances avec ceux de nos possessions d'Extrême-Orient : pendant toute la durée de l'occupation de cette station, les troglodytes consommèrent des mollusques [*50*, p. 7] ; environ 75% appartiennent au genre *Melania* ; des espèces de mammifères semblables à celles dont les restes ont été rapportés de la grotte vivent encore dans le pays [*50*, p. 8]. En Indochine, les protonéolithes sont toujours au milieu de quantité de coquilles de Gastropodes, à peu près partout des *Melania*, sauf dans le Quảng-bình. On pourrait appeler les porteurs de haches bacsoniennes des Mangeurs de Gastropodes, mais ce surnom ne serait pas distinctif. Cet aliment n'a été dédaigné ni par les primitifs n'employant que des paléolithes, ni par les Néolithiques, ni même par les indigènes actuels.

Conditions physiques. — Du N. au S., dans les calcaires orientaux indochinois, les troglodytes bacsonio-hoabinhiens se sont établis dans des contrées présentant certaines conditions physiques.

1° Altitudes des plaines avoisinantes peu inférieures à 15 mètres.

Voici quelques exemples : dans le Bac-son, près de Kéo-phay, cote 362 ; près de San-xa et de Khac-kiêm 169 ; près de Vo-muon 37 [42], etc. Dans la province de Hoà-binh, près de Som Jo 522 [42] ; près de Lang Tieng 196 ; près de Lang Vo 75 ; près de Lang Voi 12 ; près de Lang Vanh 44 ; près de Đa-phúc 57 [42], etc. Province de Thanh-hoá [1], près de Loc-thinh 36 ; près de Bat-mot 30 ; près de Chom Van

[1] Les stations préhistoriques du Bac-son sont à des altitudes élevées [6, p. 5]. Dans la province de Thanh-hoá, elles se rencontrent à des niveaux plus bas.

38 ; près de Lang Bon 46 ; au N. de Chom Dong 58 [12], etc. Province de Quảng-bình, près de Yên-lac 102 [42].

Si on oppose à ces cotes relativement un peu élevées celles des deltas, on voit que nos primitifs s'installaient à proximité de l'ancien rivage de la mer (1).

Cotes des deltas : delta du Fleuve Rouge, près de Hanoi, 3 à 4 mètres ; souvent les cotes n'atteignent pas 1 mètre dans les rizières situées à une trentaine de kilomètres de la mer. Celles du delta de Thanh-hoá sont de 4 mètres environ près de Thanh-hoá, en d'autres points, elles sont inférieures à 1 mètre [42].

2° Proximité de massifs de roches éruptives ou de cours d'eau charriant leurs galets. — La figure 3 (2) montre ces roches au voisinage des calcaires, asiles des troglodytes. Le Quảng-bình n'étant pourvu ni de roches éruptives utilisables, ni de roches cristallophylliennes, l'industrie à protonéolithes n'y est pas développée. Dans l'Indochine septentrionale et centrale, les pierres fournies par les roches sédimentaires sont de trop mauvaise qualité pour la confection d'outils solides.

Les galets provenant de rhyolites ont permis dans le Bac-son (3) de tailler les paléolithes de Kéo-phay [27, p. 32 et 33].

Les porphyrites ont servi à confectionner la plupart des instruments hoabinhiens que nous avons figurés [6]. Leur coloration vert foncé et leur texture microlithique donnent un aspect terne à nos photographies [6, pl. I à XI].

Dans l'abri sous roche de Lang Bon, l'industrie lithique a pris un développement considérable, modèles variés, exécution soignée, grâce au voisinage du Sông Mã. Ce fleuve charrie des galets de porphyrite, d'andésite, de rhyolite, de granite, etc. Les ouvriers n'avaient que l'embarras du choix.

Avec des pierres trop tendres, grès, schistes, lydiennes, etc., les troglodytes de Yên-lac et de Kim-bang n'ont pu faire que les grossiers outils figurés ici, pl. XLII et XLIII.

Aires d'extension des Bacsonio-hoabinhiens et des Annamites.— Observation assez bizarre, les restes de la culture paléo-mésolithique ne se voient à peu près jamais en pays habités par les Annamites ; les cartes ethnolinguisti-

---

(1) Cependant, à bien peu d'exceptions près, on ne trouve pas de coquilles marines dans ces kjökkenmöddinger.

(2) Voir aussi 9, pl. XXXIII, et p. 270.

(3) Dans le Bac-son, les outils mésolithiques sont presque tous en roches éruptives appartenant à deux séries : 1° Rhyolites et microgranites ; 2° Roches vertes (ophites et porphyrites). Plus du quart des instruments sont en roches vertes [27, p. 32].

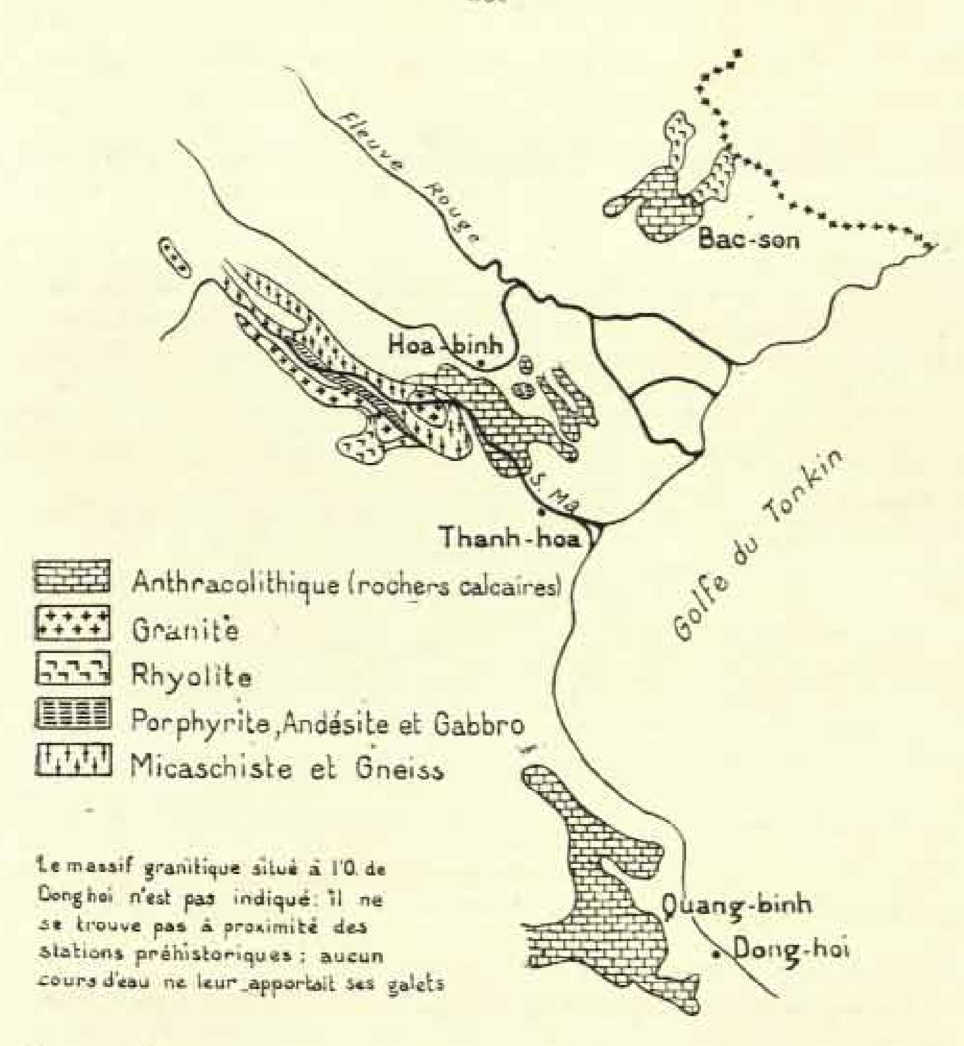


Fig. 3. — Massifs calcaires dans lesquels se sont développées les industries paléolithique et mésolithique et massifs cristallins et cristallophylliens.

ques sommaires en font foi [*40*, pl. 2 ; *43*, pl. 18 et les cartes ci-jointes, fig. 4 et 5]. Dans son intéressante étude sur le Thanh-hoá, M. Robequain constate que « dans l'Indochine française presque entière » les Annamites se sont arrêtés à « la courbe de niveau de 15 m. » [*40*, p. 93]. En d'autres termes, ils ne vivent pas en dehors des alluvions des deltas (1). Au voisinage et au-dessus de cette cote se trouvent nos stations à paléolithes et à protonéolithes.

(1) Voir Ch. Robequain, le peuplement du delta [*40*, p. 280]. Voir aussi Jean Brunhes [*5*, p. 57] : « Le « champ » par excellence des Annamites et des Cambodgiens, c'est la

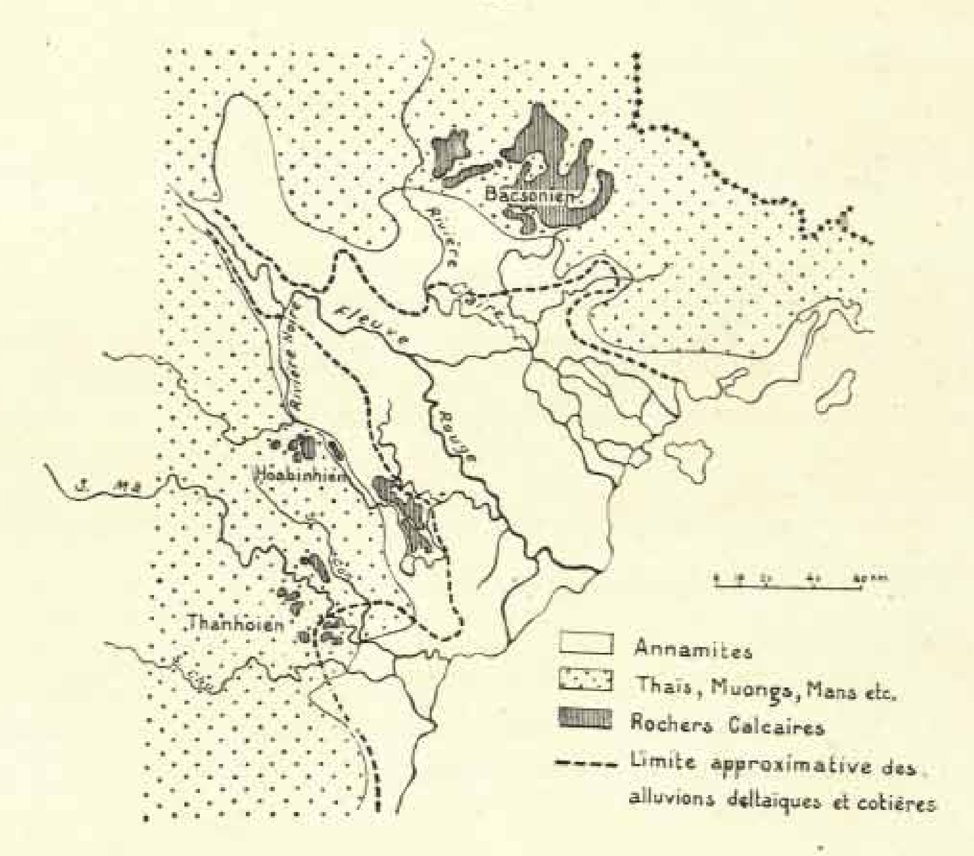


Fig. 4. — Aire d'extension de la langue annamite
D'après une carte ethnolinguistique du Service Géographique de l'Indochine.

En voici un nouvel exemple (la question a été traitée plus haut). Dans le bassin du Sông Mã, au N. du parallèle septentrional 22G28, à proximité du fleuve, se dressent de petits massifs calcaires. Les plus méridionaux s'élèvent dans des rizières qui surpassent de 13 à 16 mètres le niveau de la mer ; leurs grottes ne renferment pas de restes préhistoriques. Les premiers kjökkenmöddinger sont au Nord de la cote 30 (Bat-mot, Thach-son, etc.).

rizière. . . Ce qu'il convient de noter ici, c'est que les hommes de la rizière acquièrent, par la discipline de travail que celle-ci requiert, des habitudes et des aptitudes qui sont d'une telle nature qu'elles peuvent servir à définir un type de civilisation. Le goût de l'eau, l'art habile de la garder et de la conduire, la technique de la submersion des terres et du creusement des rigoles et des canaux, tout cela constitue comme un patrimoine collectif hérité des ancêtres et fidèlement transmis aux descendants. . . « Les Annamites vivent dans l'eau et sur l'eau, dans l'eau boueuse de la rizière, sur l'eau courante de la rivière. . . Ils sont presque, à l'exemple de leurs buffles, des amphibies. »

Les Bacsonio-hoabinhiens, habitant des contrées montagneuses (pl. XXXIX, XL et XLI), avaient moins d'eau à leur disposition.

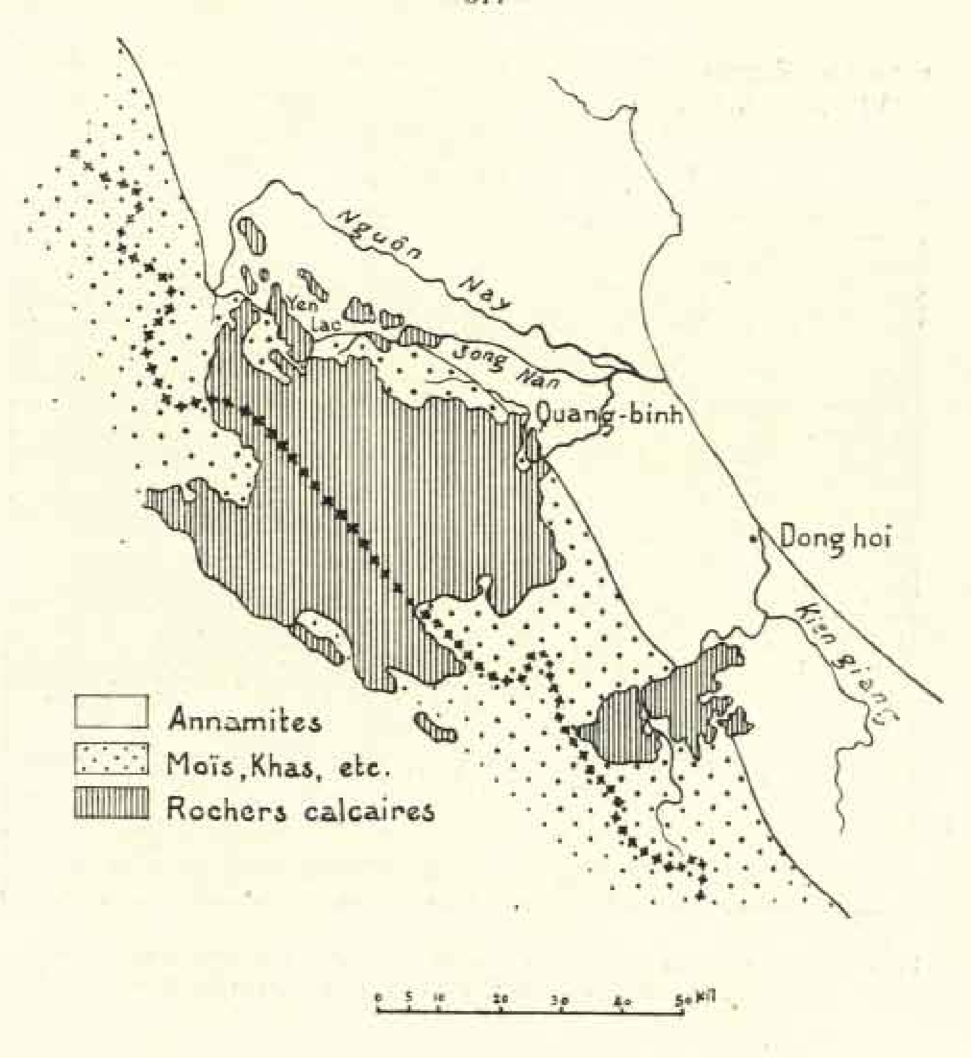


Fig. 5. — Aire d'extension de la langue annamite
D'après une carte ethnolinguistique du Service Géographique de l'Indochine.

Les stations bacsonio-hoabinhiennes sont dans des contrées peu habitées actuellement. — En Europe, les traces d'un lointain passé se retrouvent fréquemment dans de belles contrées fertiles, où l'homme, au cours des siècles, a joui d'une vie heureuse, le long de la Vézère, à Grimaldi. Les campements préhistoriques étaient bien souvent en des points très peuplés de nos jours, Chelles, Saint Acheul, etc. Dans le Bac-son, dans la province de Hoà-bình, dans le Thanh-hoá et dans le Quảng-bình, les débris de cuisine à paléolithes et à protonéolithes sont dans des coins ingrats, stériles, où sévit de temps en temps la famine, défendus par une végétation étouffante, hostile, souvent ma-

récageux. Maintenant l'homme s'y installe peu (pl. XXXV, XXXVI, XXXVII, XXVIII et fig. 6, 7, 8, 9).

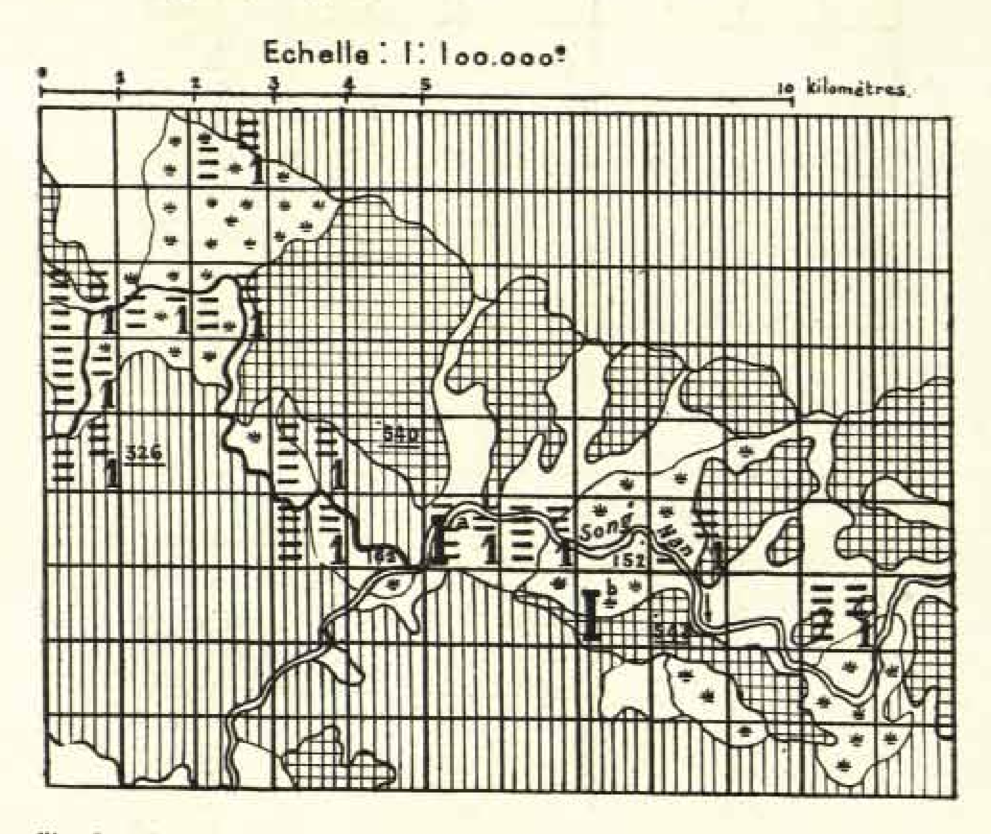


Fig. 6. — Agglomérations humaines actuelles au voisinage des stations préhistoriques de Yên-lạc (I *a*) et de Kim-bảng (I *b*). Voir la légende Pl. XXXV.

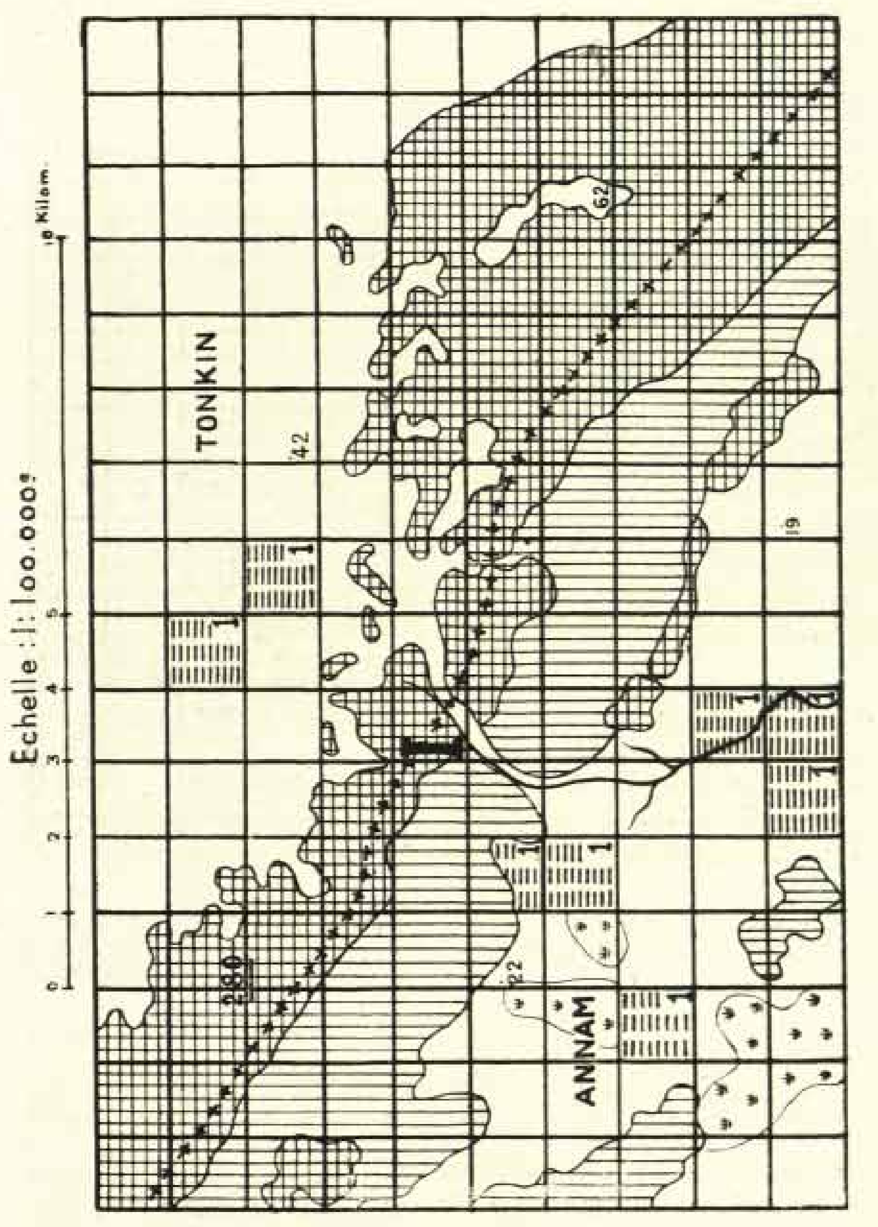


Fig. 7. — Agglomérations humaines actuelles au voisinage de la station préhistorique de Dong-giao I.
Voir la légende Pl. XXXV.

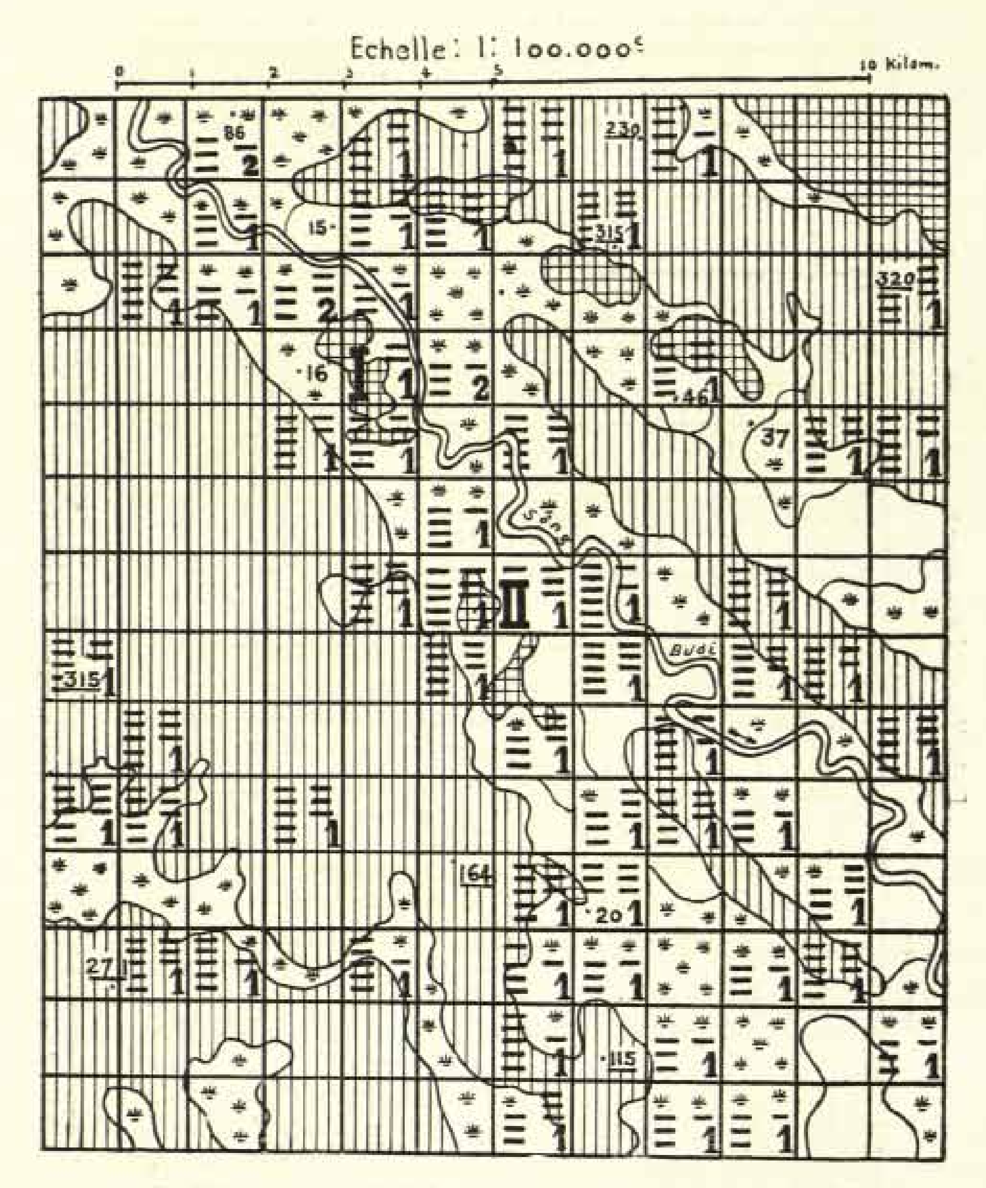


Fig. 8. — Agglomérations humaines actuelles au voisinage des stations préhistoriques de Hang Da Bac, de Hang To (II) et de celle de Thach-lung (I). Voir la légende Pl. XXXV.

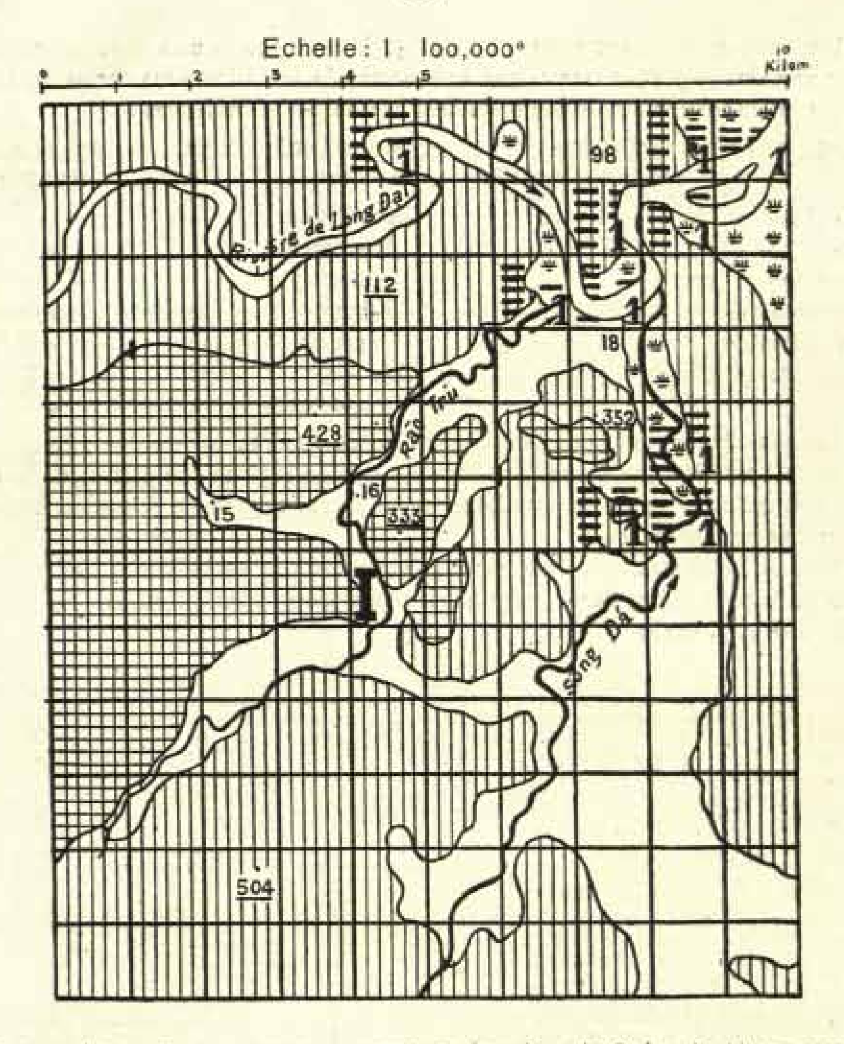


Fig. 9. — Agglomérations humaines actuelles (province de Quảng-bình) au voisinage de la station préhistorique de Duc-thi (I). Voir la légende Pl. XXXV.

Les nombres [1] suivants sont ceux des agglomérations humaines actuelles (pauvres hameaux le plus souvent) dans une surface de 100 kilomètres carrés, au centre de laquelle sont une ou plusieurs stations bacsonio-hoabinhiennes :

Lang Vanh	77	agglomérations actuelles	Xuân-lung (2 stations)	30	agglomérations actuelles
Đa-phuc	42	«	Loc-thinh et Moc-trach (3 stations)	52	«
My-tê	21	«	Đa-bút	19	«
Lang Bon	40	«	Dông-giao	13	«
Abri sous roche oriental de Chom Dong	36	«	Yên-lạc et Kim-bảng.	13	«

Dans les deltas, les agglomérations, riches en général, se composant de quantité de cases, sont bien plus denses que dans la moyenne région : une surface de 100 kilomètres carrés au centre de laquelle se trouve Hanoi compte 95 [2] agglomérations ; 75 autour de Thanh-hoá.

Pour le Thanh-hoá, voici des renseignements sur la densité, non des villages, mais de la population, dans quelques circonscriptions administratives [40, tableau annexe n° 4, p. 614] :

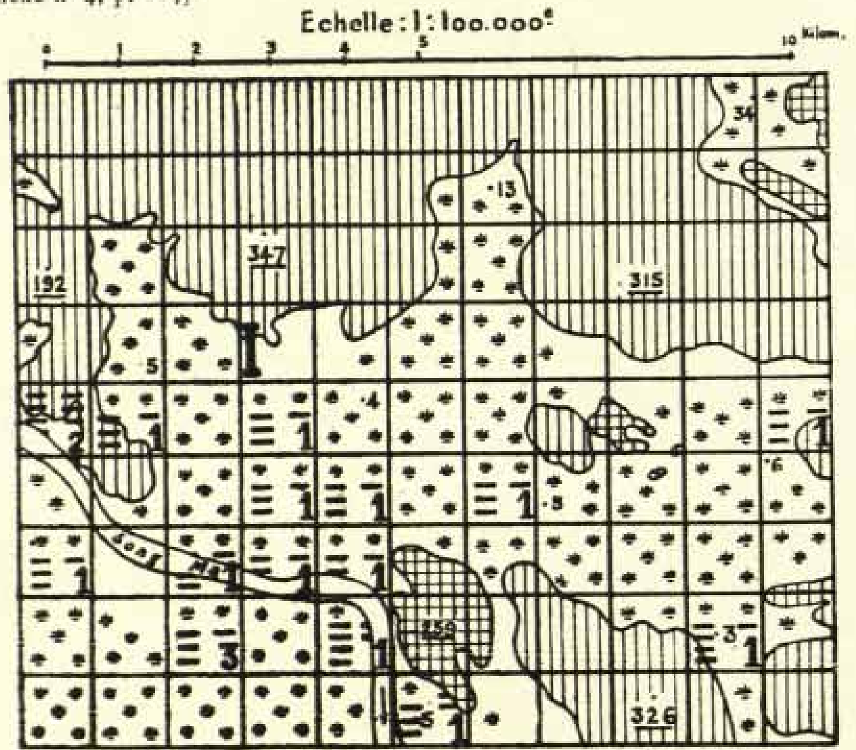


Fig. 10. — Agglomérations humaines actuelles au voisinage de la station préhistorique a ciel ouvert de Đa-bút I. Voir la legende Pl. XXXV.

---

(1) Ces nombres, destinés à fixer les idées, ne sont qu'approximatifs.

(2) D'après une feuille de la carte au 100.000e [42] publiée en 1910.

Légende



- Rochers calcaires
- Mamelons terreux
- I Kilomètre carré
- Rizières
- Rizières et agglomérations humaines actuelles.

Kilomètre carré contenant une ou plusieurs agglomérations humaines actuelles; le chiffre de droite indique le nombre d'agglomérations. Les grands chiffres romains à gauche d'un carré indique les stations préhistoriques.

Echelle : 1 : 100.000e

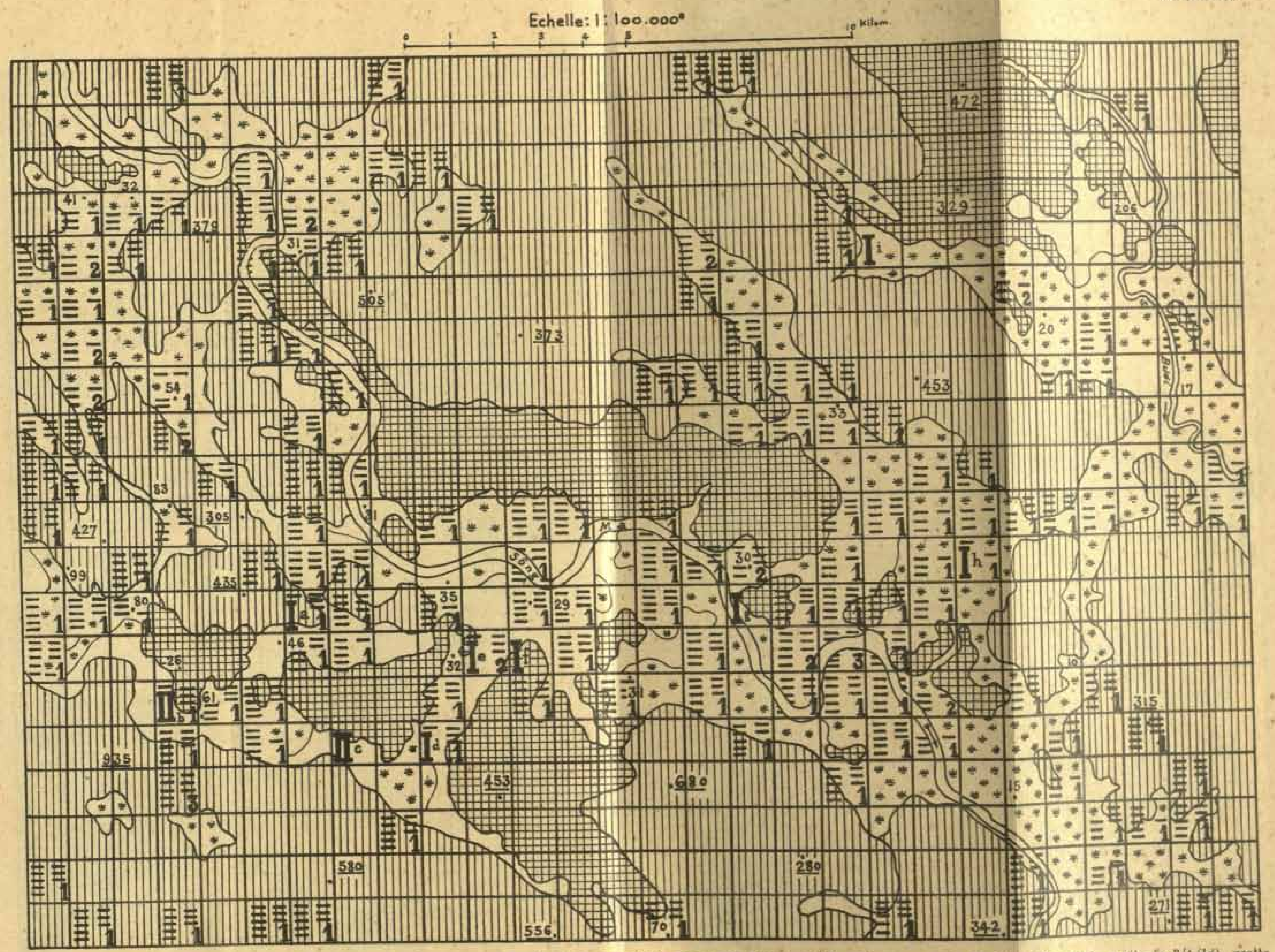
0 1 2 3 4 5 10 kilom.

AGGLOMÉRATIONS HUMAINES ACTUELLES (PROVINCE DE HOÀ-BINH) au voisinage des stations préhistoriques de Ha-bi (*Ia*), de Lang Bay (*Ib*), de Lang Vo (*Ic*), de Lang Kay (*Id*), de Sao-dong (*Ie*), de Lang Mi (*IIIf*), de Lang Doi (*Ig*), de Lang Voi (*Ih*), de Doun-gê (*IIi*) et de Lang Gao (*Ij*). Les nombres en petits chiffres arabes indiquent les cotes les plus hautes, les autres les cotes les plus basses. Les régions qui ne sont pas plantées en rizières sont presque entièrement couvertes d'une forêt épaisse.

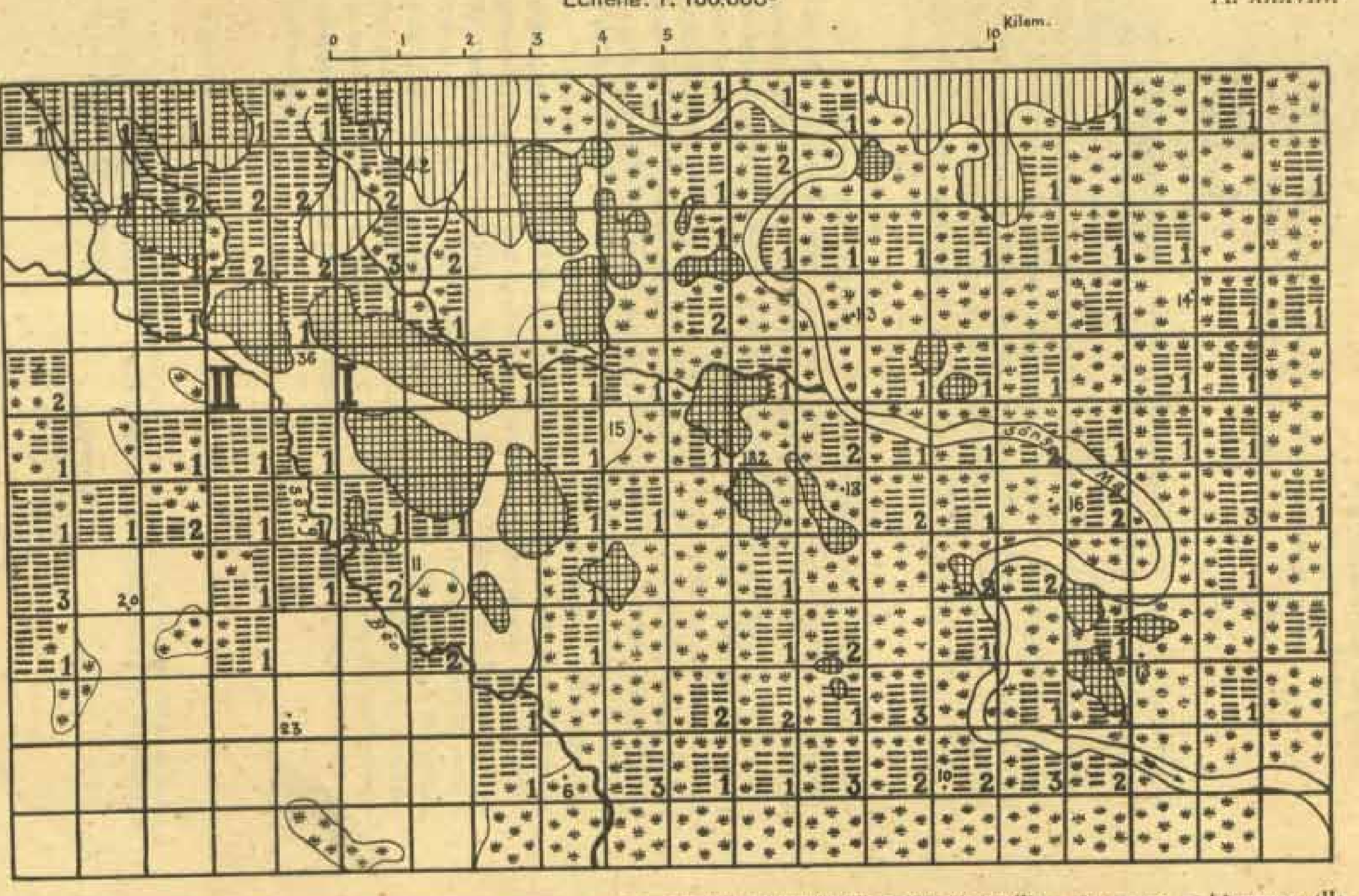
Echelle : 1 : 100.000ᵉ

0 1 2 3 4 5 10 Kilom.

AGGLOMÉRATIONS HUMAINES ACTUELLES (TONKIN MÉRIDIONAL) au voisinage des stations préhistoriques de Lang Vanh (I*a*), de Da-phuc (I*b*), de Yên-luong (I*c*), de Nhan (I*d*) (Thung-nhan), de Tchong-doi (I*e*, II*f*), de Phu-ve (I*g*) et de Phuc-luong (I*h*). (Voir la légende Pl. XXXV).



AGGLOMÉRATIONS HUMAINES ACTUELLES ET STATIONS PRÉHISTORIQUES: grotte de Lang Bon (Ia), grottes de Diên-hạ (IIb), abris sous roche de Chom Đông (IIc), grotte de Bét (Id), grotte de Chom Van (Ie), abri sous roche de Thạch-sơn (If), abri sous roche de Bat-mot (Ig), pagode de Mông (non fouillée) (Ih), grotte de My-te (Ii). (Voir la légende Pl. XXXV.)



Agglomérations humaines actuelles au voisinage de la station préhistorique de Mộc-trạch (I) et de celles de Lộc-thịnh (II).
(Voir la légende Pl. XXXV).

Cẩm-thuy, densité 38 (station préhistorique de L. Bon, etc.).
Ngọc-lạc, » 29 (» de Moc-trach et de Loc-thinh).
Thach-thanh, » 24 (» de Xuân-lung et de My-tê).
Dans le delta du Thanh-hoá, les nombres maximum sont (p. 616) :
Đông-sơn (y compris la ville de Thanh-hoá) 402
Hoằng-hoá 481
Hậu-lộc 419.

Les antiques troglodytes s'installaient par conséquent dans des contrées où l'indigène moderne s'établit peu, qui ne sont qu'en partie défrichées. Ces hommes n'étaient, semblerait-il, pas des agriculteurs. Leurs débris de cuisine contiennent des os de Mammifères, des restes de Cervidés entre autres, et d'innombrables coquilles de Mollusques comestibles, Gastropodes en grande majorité, *Melania*. Le produit de leur chasse était donc au moins un supplément à leur alimentation. De nos jours, l'Indochine est habitée surtout par des agriculteurs, ceux des régions où gisent les paléolithes et les protonéolithes se livrent peu à la chasse.

La distinction établie entre le Paléolithique et le Mésolithique est-elle justifiée ? — D'après une convention universellement adoptée, les kjökkenmöddinger contenant des instruments en pierre polis, même polis au tranchant seulement, appartiennent au Néolithique ; après M. Heine-Geldern [*14*, p. 50], nous les avons placés dans le Mésolithique. Plus nous fouillons de stations préhistoriques, moins ce terme nous convient. Nous avons l'impression de nous trouver le plus souvent, malgré ce léger polissage, presque sans aucun doute, en présence de Paléolithique parfois fort grossier. Le passage suivant, extrait d'un article de M. le Dr Verneau [*55*, p. 57], paraît être conforme à la réalité : « . . . . mais, à vrai dire, ce polissage était tellement primitif, tellement rudimentaire, qu'il ne saurait en aucune façon être comparé à celui du Néolithique proprement dit, ainsi que nous allons le voir. Il n'implique pas, chez l'ouvrier, de connaissances techniques acquises à la suite d'une longue expérience du travail de la pierre. J'irai plus loin : j'estime que le polissage primitif dont il s'agit a parfaitement pu, dans certaines contrées où se rencontrent en abondance des galets présentant des formes qui les rendent aptes à l'utilisation, précéder la taille des roches par percussion. Il n'exige ni l'ingéniosité ni l'habileté que réclame la fabrication de nos instruments taillés du type de Saint-Acheul, par exemple (1). »

(1) D'après MM. van Stein Callenfels et Evans [*50*, p. 12], les protonéolithes seraient la copie de haches néolithiques. Cela changerait la question, mais il est fort difficile de se ranger à cette opinion.

A côté d'une station où ne gisaient que des paléolithes, se voit une autre station avec des pièces analogues au milieu desquelles se présentent une ou deux pierres légèrement polies à une extrémité (Kéo-phay) [1], une de ces stations serait paléolithique et l'autre mésolithique, c'est-à-dire néolithique inférieur ; ce n'est pas admissible. L'hypothèse de M. le Dr Verneau est plus acceptable. Dans les provinces de Hoà-bình, de Thanh-hoá, etc. (fig. 3),

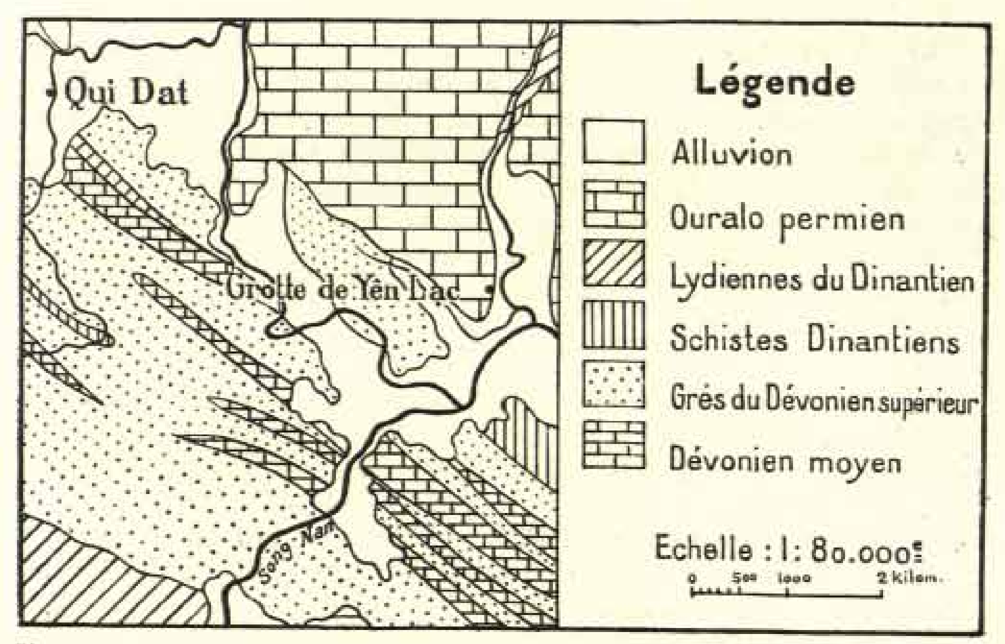


Fig. 11. — Répartition des aires rocheuses a l'Ouest et au Sud de Yên-lac, d'après M. Fromaget [13, p. 240].

(1) Les figures 1 et 2 de la pl. XLIV représentent deux protonéolithes, simples galets plats, ne portant guère, comme trace d'intervention humaine, à une extrémité, qu'un léger polissage, en voici les descriptions :

Grande hache (fig. 1). Dimensions maximum : longueur 161 mm. ; largeur 124, épaisseur 40. Contour pentagonal. Section longitudinale presque triangulaire, le côté étroit du triangle correspondant à l'empoignure, l'angle opposé à l'extrémité active. Celle-ci rectiligne, ébréchée par l'usage, est formée de la rencontre de deux biseaux polis, hauts de 4 à 5 millimètres. Roche éruptive, vert amande, très érodée à la surface.

Provient de l'abri sous roche de Đa-phúc (province de Hoà-binh), IVe section à 2 m. 80 de profondeur.

Très petit galet roulé (fig. 2). Dimensions maximum : longueur 44 millimètres ; largeur 29 ; épaisseur 7. Pièce entièrement recouverte de la croûte du galet, sauf à l'extrémité active. Celle-ci est faite de deux biseaux polis hauts de 2 à 3 millimètres, portant des stries assez grossières, parallèles au grand axe de l'objet. Tranchant bien acéré, pas d'ébrèchements.

Texture de la roche indiscernable à cause de la patine. Vert foncé au tranchant.

Provient de l'abri sous roche de Làng Vanh (province de Hoà-binh), VIe section à 2 m. 85 de profondeur.

nous l'avons constaté ici et ailleurs [6, p. 60] : 1° les protonéolithes ne sont pas répartis également dans l'épaisseur du kjökkenmödding ; 2° le niveau où ils sont le plus abondants est parfois le même dans différentes stations. Cela donnerait peut-être raison à une supposition de M. Mansuy [27, p. 32] : « Les importateurs du polissage, au Tonkin, ont, selon toutes les apparences, imposé brusquement ce grand progrès industriel aux anciens tailleurs de pierre de cette région, demeurés attardés aux pratiques primitives d'un outillage pléistocène... »

Dans l'abri sous roche oriental de Chom Dong, quatre protonéolithes gisaient à des profondeurs comprises entre 1 m. 90 et 2 m. 25. Deux simulacres de pièces polies au tranchant (fig. 68 et 69 ; pl. L, fig. 1 et 2) ont été trouvés l'un à 1 m. 95 à peu près, l'autre aux environs de 80 centimètres. Ils sont en une roche quartzeuse en apparence, recouverte en entier d'un enduit naturel rouge ; des dessins plus ou moins tourbillonnaires les ornent. Comment les interpréter (1) ? Etaient-ils des effigies d'instruments rares, importés, que l'on ne reproduisait pas dans la station préhistorique, mais que l'on admirait ou que l'on vénérait peut-être ? Explication très incertaine qui rendrait vraisemblable l'hypothèse de l'origine étrangère du polissage.

A Lang Vanh, à Đa phúc, etc., pendant quelque temps, les anciens occupants des grottes auraient adopté le polissage, puis peu à peu, ils seraient revenus à leur technique primitive. Les deux types de crânes (2), les uns à affinités mélanésiennes et les autres à affinités indonésiennes, rencontrés chacun dans plusieurs gisements, et la diversité plus grande de ceux de Lang Cuom permettent de croire qu'il y a eu des immigrations. Que des envahisseurs aient apporté le polissage, nous n'en avons aucune certitude.

Les hypothèses précédentes peuvent être l'une ou l'autre entièrement ou partiellement exactes. Les observations, sur le terrain, peu contestables, autorisent à dire que quelques coups d'une râpe à l'extrémité d'un galet brut, donnés par un primitif tailleur de pierre, ne prouvent pas que son industrie appartienne à un stade plus évolué que le Paléolithique. N'y aurait-il pas lieu de distinguer deux sortes de polissage du tranchant : le polissage instinctif ou intuitif (pl. XLIV, fig. 1 et 2), le troglodyte a l'idée de polir vite un étroit tranchant ; le polissage appris (pl. XLIII, fig. 5 ; pl. XLVIII, fig. 10), un artisan a enseigné à un débutant la technique des amples biseaux constituant par leur rencontre le taillant de pièces solides (3) ? Ces instruments bien façonnés se voient surtout au Bac-son.

---

(1) Voir plus loin.

(2) A Đa-bút, M. Pajot a découvert un crâne intéressant ; nous ne connaissons pas encore le résultat de l'examen qui est fait en France, par un maître éminent.

(3) Si deux protonéolithes seulement, « de facies archaïque » [26], ont été rencontrés à Kéo-phay, dans d'autres stations du Bac-son, à Lang Cuom, par exemple les instruments polis au tranchant, de tailles et de formes différentes, gisent à tous les niveaux [29, pl. I à VIII].

Le minerai de fer et le fer (¹) *dans les stations préhistoriques.* — Question troublante. Dans de nombreux kjökkenmöddinger, à Lang Bon en profusion (²), à Yên-lạc, à Kim-bảng, etc., se rencontrent des fragments plus ou moins grands de minerai de fer, généralement d'hématite. Plusieurs d'entre eux, lourds et résistants, étaient certainement employés comme percuteurs (pl. XLIII, fig. 1 ; pl. XLIV, fig. 4 et 5). Les troglodytes, selon toute évidence, connaissaient les principales propriétés physiques des pierres, de celles qui leur étaient utiles, et appréciaient surtout les matières premières les plus dures et les plus denses. Ces pesants galets d'oxyde de fer devaient constituer de bonnes massues.

Fait important, les dépôts surmontant les débris de cuisine mésolithiques, mais leur étant étrangers, ne renferment souvent que quelques néolithes (abandonnés peut-être par d'antiques passants) et quelques tessons de céramique assez récente ; des instruments en fer s'y rencontrent et à peu près jamais des pièces de cuivre ou de bronze (³). Le fer aurait-il été connu à une certaine époque avant le cuivre (⁴) ? Nous exposerons nos observations sans nous prononcer.

Stations préhistoriques :

Lang Vanh	de l'hématite contenant Fe 40, 58 pour cent, $P^2 O^5$ 0, 36, soit 57, 94 de $Fe^2 O^3$. Trouvé dans la v section à une profondeur de 1 m. 15 quelques scories (⁵) antiques, résidus de la fabrication du fer ;
Phu-ve	à une profondeur de 90 centimètres, des scories antiques, résidus de la fabrication du fer ;
My-tê	à une profondeur de 1 m. 10, un couteau de fer ;
Chom Dong, abri oriental	12 morceaux environ de minerai de fer ;
Moc-trach	du minerai de fer ;
Loc-thinh	du minerai de fer, un instrument en fer ;
Yên-lạc	plus de 15 morceaux d'hématite, $Fe^2 O^3$;
Kim-bảng	de l'hématite, $Fe^2 O^3$ et, près de la surface, des instruments en fer.

Dans ces huit stations, ne se voyaient ni trace de cuivre, ni trace de bronze.

(¹) Chez quelques peuples, le fer aurait été le premier métal employé, « fer tiré des météorites, par exemple, chez certains Esquimaux » [33, p. 9].

(²) Dans la vallée qui s'étend au S. de Lang Bon, en amont de l'abri sous roche, un des cours d'eau roule de nombreux galets d'hématite.

(³) Il en est de même dans les stations néolithiques (pl. LV, fig. 2, 4, 5 et 6).

(⁴) Nous avons déjà traité la question [7, p. 21] ; M. Torii [11, p. 50] pense que les Mongols orientaux et les Mandchoux ont passé directement de l'Age de la pierre à l'Age du fer. Voir aussi M. Mansuy [25, p. 14].

(⁵) Ces scories pourraient être néolithiques.

Les instruments en fer ne doivent pas trop arrêter l'attention ; ils gisaient souvent près de la surface où ils ont été déplacés par des remaniements ; dans la caverne de My-tê, les remaniements étaient très visibles. Ils pourraient assez souvent être modernes ; cependant on en trouve associés à des débris de cuisine néolithiques, sans accompagnement de bronze. Les morceaux de minerai de fer qui abondent dans certains kjökkenmöddinger, à Lang Bon, par exemple, peuvent donner à réfléchir ; les hommes qui taillaient leurs outils de pierre ne devaient, selon toute vraisemblance, pas faire d'instruments en fer. L'accumulation de ces fragments de minerai dans un gisement bacsonio-hoabinhien prouve que cette *pierre* étrange intéressait les troglodytes.

Sens des migrations préhistoriques. Age réel du Bacsonien. — Nous énonçons ces deux problèmes obscurs en nous gardant de nous prononcer. Les travaux de linguistes éminents peuvent jeter un peu de clarté sur la première de ces questions. Bornons-nous à signaler quelques documents. M. Robequain [*40*, p. 104, n. 1], ayant étudié la question d'après les plus savants auteurs [1], dit que les « invasions ? » annamite et thai commencèrent au plus tard dès le IV[e] siècle avant J.-C. A ce moment l'Indochine aurait été habitée surtout par des Indonésiens qui n'étaient sans doute eux-mêmes que des immigrés : « Venaient-ils du S.-E. de l'Indonésie actuelle, ou bien du N.-O. de l'Hindoustan ? Le sens de leur migration reste inconnu, mais la linguistique semble bien établir que, antérieurement à l'invasion aryenne, il y eut des relations entre les populations de l'Inde d'une part (groupe munda), celles de l'Indochine (groupe môn-khmer) et de la Malaisie, d'autre part. »

M. Menghin a publié une courte étude sur l'Age de la pierre dans l'Asie Orientale [in VAUFREY, *53*, p. 493]. D'après une analyse de M. Vaufrey, « des influences baltico-nordiques, c'est-à-dire altaïques (= mongoliques) se faisaient déjà sentir au Bacsonien supérieur » [2]. « Dans le Bacsonien supérieur interviennent déjà des éléments orientaux asiatico-indonésiens. Peut-être équivaut-il aux couches malaises primitives. » De la civilisation mélanésienne de l'arc, le Bacsonien ne « recevait que des influences et prolongeait ses propres traditions industrielles. »

N'ajoutant aucun commentaire, nous renvoyons au travail de M. Menghin.

RÉSUMÉ. — Dans ces pays où la nature est hostile à l'homme, la vie préhistorique, plus qu'ailleurs peut-être, était subordonnée à la configuration du sol : répartition au N. et au N.-E. des massifs calcaires hors desquels l'existence troglodytique était impossible ; distribution des roches éruptives et cristallophylliennes, indispensables pour les outils en pierre taillée ; barrière quasi

---

(1) Voir les travaux de MM. S. LÉVI, J. PRZYLUSKI, G. CŒDÈS et une mise au point de M. L. FINOT.

(2) M. Menghin place le gisement de Kéo-Phay (fort ancien) avant l'an 4000. Voir une étude de M. VAN STEIN CALLENFELS [49].

infranchissable de la Chaîne annamitique, limitant en Annam, à l'Ouest, selon les apparences, la culture bacsonio-hoabinhienne ; grandes plaines alluvionnaires du Sud (Cambodge et Cochinchine), favorable, semblerait-il, au développement du Néolithique (Samrong Sen).

Quelques stations à ciel ouvert.

D'après les recherches faites jusqu'en janvier 1931, deux civilisations préhistoriques : 1º *Néolithique* (1). Instrument caractéristique : la hache à tenon d'emmanchement ; son aire d'extension dans l'Indochine française : sporadiquement du N. au S. et de l'E. à l'O. Pouvait être façonnée sur place ou provenir de contrées plus ou moins rapprochées, le commerce à distance existant déjà. Outillage lithique connu depuis longtemps, mais encore peu de stations troglodytiques signalées. Crânes humains : un seul a été scientifiquement étudié, enfant à affinités négritos de Minh Cam [*35* et *36*]. 2º *Paléo-mésolithique* ou Bacsonio-hoabinhien. Paléolithes et Protonéolithes. Instrument caractéristique : le protonéolithe, répandu dans la partie Est des trois bandes calcaires les plus méridionales (voir la carte d'ensemble, pl. XXXIII), se retrouve à Perak ; aire d'extension étroite, à l'Orient dépasse peu la courbe de niveau 15, s'arrête donc en général à la limite des deltas actuels. En Annam, ne semble pas avoir franchi à l'O. la Chaîne annamitique. Ne se voit guère qu'à proximité de roches éruptives ou cristallophylliennes ou de galets de ces roches. Les vestiges de cette civilisation ne gisent à peu près jamais en pays habités maintenant par des Annamites, ces indigènes vivant dans les deltas et le long des côtes. Se rencontrent dans les contrées de la moyenne région limitrophes des dépôts alluvionnaires récents, contrées peu peuplées de nos jours, peu cultivées.

Les restes, paléolithiques et mésolithiques, représentent-ils deux cultures différentes ? Les protonéolithes dans plusieurs stations sont uniquement dans une certaine zone des dépôts de cuisine, plus ou moins éloignée de la surface du sol. Ce type industriel semblerait avoir été introduit de l'extérieur dans une culture paléolithique ; les anciens habitants de ces gîtes ne s'en seraient pas servis fort longtemps. Donc avec une presque certitude, deux cultures ; elles se confondent souvent. Crânes humains étudiés, relativement assez nombreux, types divers : les deux plus répandus ont des affinités les uns avec les Indonésiens (2), les autres avec les Mélanésiens [*32*, p. 227 et 228]. D'où deux types humains principaux.

En admettant la distinction entre le Paléolothique et le Mésolithique, pour une station renfermant d'exceptionnels protonéolithes parmi beaucoup d'instruments en pierre taillés, l'attribution au Paléolithique serait-elle justifiable ? Ces rares protonéolithes portent-ils un polissage très rudimentaire ? Dans ce cas, l'industrie peut être, selon nous, considérée comme paléolithique.

---

(1) Au sens large [*5*, Rectifications et justification].

(2) Deniker se demande si les Indonésiens ne seraient pas de véritables *Protomalais* [*11*, édition de 1926, p. 602].

II. — EXPOSÉ DE QUELQUES RÉCENTES RECHERCHES.

Stations préhistoriques d'Annam.

Pour plus de clarté, la description de presque toutes les stations est accompagnée : d'un croquis géologique indiquant la nature et l'extension des aires rocheuses, d'une carte physique des environs du gisement, d'une carte donnant les rapports approximatifs par kilomètre carré des agglomérations humaines actuelles et des stations préhistoriques bacsonio-hoabinhiennes.

L'altitude minima de la région est indiquée d'après la carte au 100. 000e [*42*]. Le mot *minima* n'est pas rigoureusement exact, nous donnons en général la cote la plus rapprochée du gisement archéologique ; pour le plateau de Long-giao, nous avons pris une cote du plateau même, et non des parties voisines plus basses.

Les rizières et les forêts épaisses sont dessinées. Ces exposés topographiques permettront au lecteur de se rendre compte de l'attrait et des ressources que la contrée offre à l'indigène moderne et des obstacles que l'homme y a rencontrés de tout temps (relations de l'homme avec le sol).

Pour chaque gisement archéologique un plan, un plan des fouilles et un graphique mentionnant sommairement les principales dénivellations.

Dans les terrains meubles comme les kjökkenmöddinger à coquilles de Gastropodes, la méthode de travail procurant les résultats les plus certains consiste à diviser la grotte en sections et à fouiller l'une après l'autre chaque section jusqu'au fond. Le plan des fouilles fournit les renseignements voulus sur ces sections.

Les profondeurs ne peuvent guère être mesurées avec exactitude dans ces masses croulantes ; aussi les mentionnons-nous par tranches ; exemple : un percuteur gisait entre 30 et 40 centimètres (1) ; renseignement *peu* rigoureux, *mais* erreur presque nulle. Les mesures des dénivellations sont approximatives. Dans les explications des plans, les limites inférieures des fouilles sont notées et non celles des débris de cuisine ; celles-ci sont difficiles à établir d'une manière *précise*, à cause de l'appauvrissement graduel des couches archéologiques ; elles finissent par disparaître sans que leur niveau inférieur soit toujours net. En réalité dans chaque section, le fond de la fosse est de 10 centimètres environ au-dessous des premiers restes de repas préhistoriques. Des renseignements complémentaires peuvent être fournis par des sondages et des recherches partielles.

Province de Quảng-bình (2).

En Annam central, dans la bande la plus méridionale des calcaires ouralo-permiens (carte d'ensemble, pl. XXXIII), on connaissait avant nos recherches de 1930 trois grottes contenant un mobilier néolithique (3) : celle de

---

(1) Dans les descriptions d'instruments, le nombre indiqué est la moyenne entre ces deux mesures.

(2) Chef-lieu Đồng-hới.

(3) A l'exception d'un paléolithe « de forme amygdaloïde », trouvé dans les dépôts de cuisine inférieurs de la grotte de Khê-tong [*31*, p. 12, pl v, fig. 1].

Minh-cam [35] (fig. 72) (1) (longitude 115^{G}375 = 103°50′15″; latitude 19^{G}794 = 17°48′52″), celle de Hang Rao (longitude 115^{G}472 = 103°55′29″; latitude 19^{G}448 = 17°30′11″) et celle de Khé-tong (longitude 115^{G}608 = 104°2′49″; latitude 19^{G}193 = 17°16′25″) [31]. A quelques kilomètres de Minh-cam, on lit sur la carte au 100.000^e la cote 8, il n'y a donc guère de chances de rencontrer dans le voisinage des restes préhistoriques très anciens. Hang Rao et Khé-tong sont sur des voies de communication reliant le Quảng-bình au Laos. Situées l'une et l'autre entre d'énormes masses de montagnes rapprochées, au milieu d'une forêt épaisse, inextricable, elles ont servi probablement de refuge pendant des siècles à des caravanes ; peut-être des hommes y ont-ils séjourné ; ils n'ont jamais dû y rester fort longtemps. Reliée par une languette assez étroite au massif dans lequel est creusée la caverne de Khé-tong, au N.-O. de ce massif, à l'O. du bloc granitique de Đồng-hới, se dresse une énorme masse montagneuse (2), compacte, de calcaires ouralo-permiens. Fort peu découpée même au bord, elle a une surperficie peu inférieure à 2.500 kilomètres carrés. Elle est couverte de forêts épaisses et est presque inhabitée [13, p. 35]. Elle est et a toujours dû être si inhospitalière que les préhistoriques n'ont guère pu y fréquenter et encore moins s'y établir. La caverne de Hang Rao est aux confins de cette masse montagneuse et du bloc de granit.

Les Mésolithiques ne paraissent pas avoir organisé de caravanes, ils semblent avoir mené une vie troglodytique assez sédentaire. Nos recherches ne devaient donc pas se porter dans la région de Hang Rao et de Khé-tong. D'après la carte au 100.000^e [42], il ne se présenterait, si nos estimations sont exactes, que trois contrées répondant à peu de choses près aux conditions d'existence des Bacsonio-hoabinhiens, celle de Qui-dat, celle de la Rivière de Troc et celle de la rivière de Long-day ; pour la seconde, les altitudes des alluvions formant les rives n'étaient pas suffisantes.

Pays de Qui-dat (3).

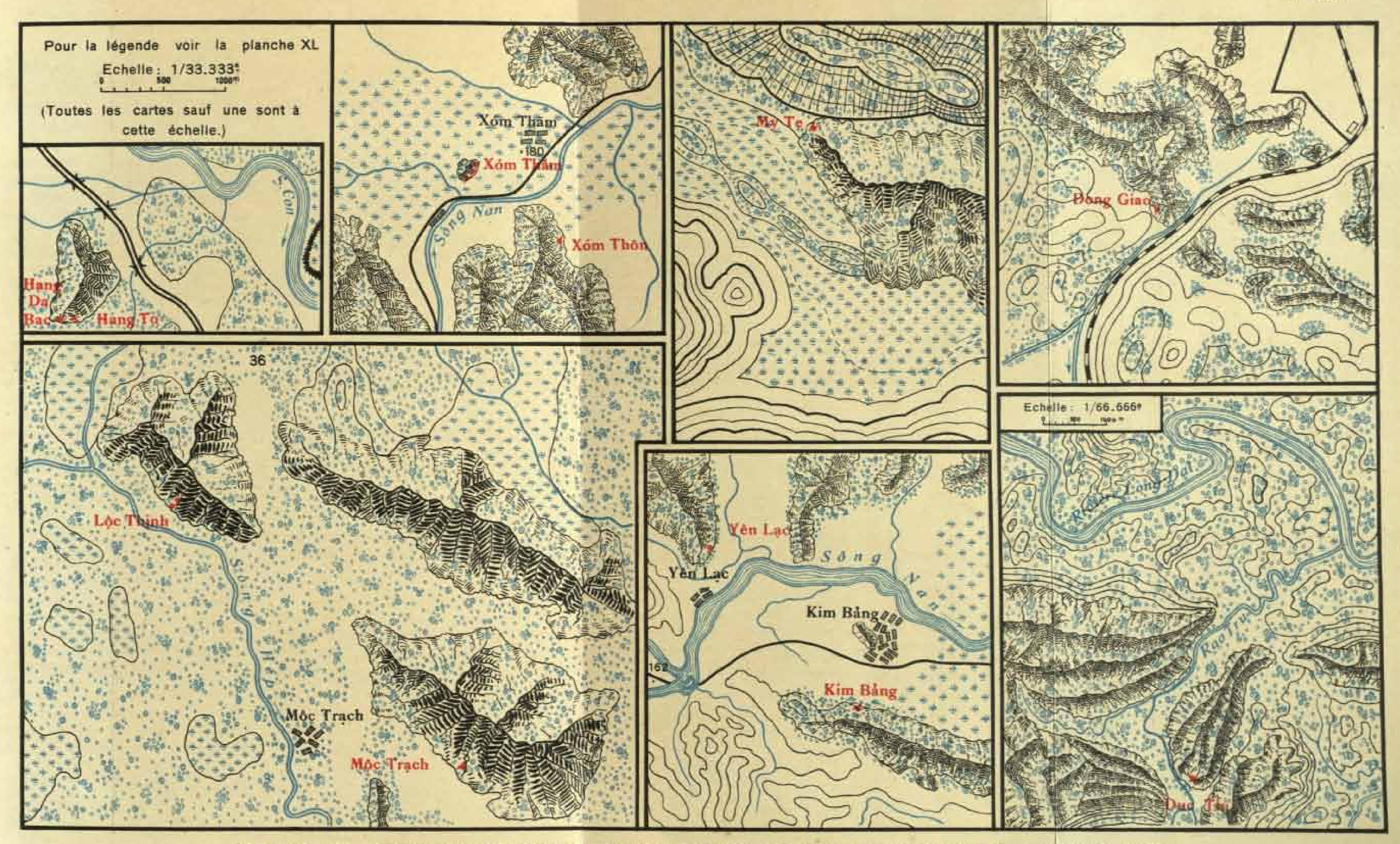
Qui-dat est à environ 80 kilomètres au N.-O. de Đồng-hới.

Nous avons commencé nos explorations par « le pays de Qui-dat », s'étendant au N. de la grande masse de calcaires anthracolithiques. Nous avons visité la vallée de Qui-dat et celle du Sông Nan de X. Quyen au col de la Ken. Les parties les plus basses surpassent le niveau de la mer de 180, 177 et 102 mètres. Cette région a été constamment émergée au Trias et au Rhétien

(1) Cette grotte est en partie détruite : un tunnel de la ligne ferroviaire Hanoi-Huê la traverse perpendiculairement à son grand axe.

(2) A l'O., elle se continue au Laos par des bandes de calcaires anthracolithiques.

(3) « Pays de Qui-Dat », expression de M. Fromaget [13, p. 19].



STATIONS PRÉHISTORIQUES. PROVINCES DE THANH-HOA ET DE QUANG-BINH (D'après la carte au 100.000e) [42]

[*13*, esquisse paléogéographique n° 10] et il ne semble pas, d'après la géologie du pays, qu'il y ait eu des transgressions postérieures. Rien n'empêche donc d'y rencontrer des vestiges d'un lointain passé. Mais aux environs de Qui-dat ne se trouvent guère que de piètres matières premières insuffisantes pour les paléolithes et les protonéolithes.

La contrée présente une disposition spéciale : tous ses éléments orogéniques sont disposés en arcs convexes au Sud-Ouest, chaînes de collines gréseuses séparant des plaines allongées en forme de croissant, des rochers calcaires sont ou massifs « ou réduits à l'état d'îlots » [*13*, p. 34]. Le pays est traversé par le Sông Nan. « Cette disposition en arcs entraîne une hydrographie très particulière. » Son aspect pittoresque est-il dû à cette hydrographie ? Les plaines « fuselées » sont dégagées ; ce qui est fort rare en Indochine, on n'y voit pas de mares. Elles sont couvertes de prairies et de champs, parsemées de jolis bouquets de bambous et de buissons de *Melastoma* à larges fleurs roses. Les grands fauves, le tigre, n'ayant pas de brousse épaisse pour se cacher, ne s'aventurent pas dans ces parages. Mais le sol étant perméable et peu arrosé en saison sèche, la terre est assez stérile ; les mauvaises années, les indigènes par trop sous-alimentés, souffrent. Trois stations à industrie bacsonio-hoabinhienne et trois stations à industrie néolithique supérieure, d'importance fort inégale, ont été découvertes par nous dans le pays de Qui-dat.

Stations préhistoriques du pays de Qui-dat
(Habitations troglodytiques et mobiliers).

Grotte de Yên-lạc (Pl. XXXIX et fig. 11 et 12).

Longitude : 115^{G}181 (103°39′43″).
Latitude : 19^{G}76 (17°47′2″).
Altitude minima de la région : 162 mètres [*42*].

Au N. du Sông Nan, à l'E. du village de Yên-lạc, dans un massif calcaire ouralo-permien, se découpent deux cirques ouverts au S. La grotte de Yên-lạc est creusée dans le plus occidental, à l'extrémité méridionale (versant oriental du cap terminant la muraille O. du premier de ces golfes). A quelques dizaines de mètres se voient les dernières maisons du hameau. La grotte, d'un accès très facile, domine de quelques mètres le fond plat du cirque. A ce niveau on jouit d'une vue étendue et charmante, limitée par les pittoresques pitons boisés qui se dressent à l'E. Au pied de la station préhistorique coule un très petit affluent de rive gauche du Sông Nan [1]. Elle occupe une situation des plus favorables, situation classique, pourrait-on presque dire.

---

[1] Le Sông Nan prend sa source dans des terrains ouralo-permiens, traverse du Dinantien, coule au milieu de mamelons dévoniens, puis de nouveau dans l'Ouralo-permien, etc. Dans la région l'Ouralo-permien est calcaire, le Dinantien se compose de schistes de Lydiennes, le Dévonien moyen est calcaire et parfois schisteux, le Dévonien supérieur gréseux [*13*, p. 90 et pl. 11] ; toutes ces roches sont de qualité fort médiocre.

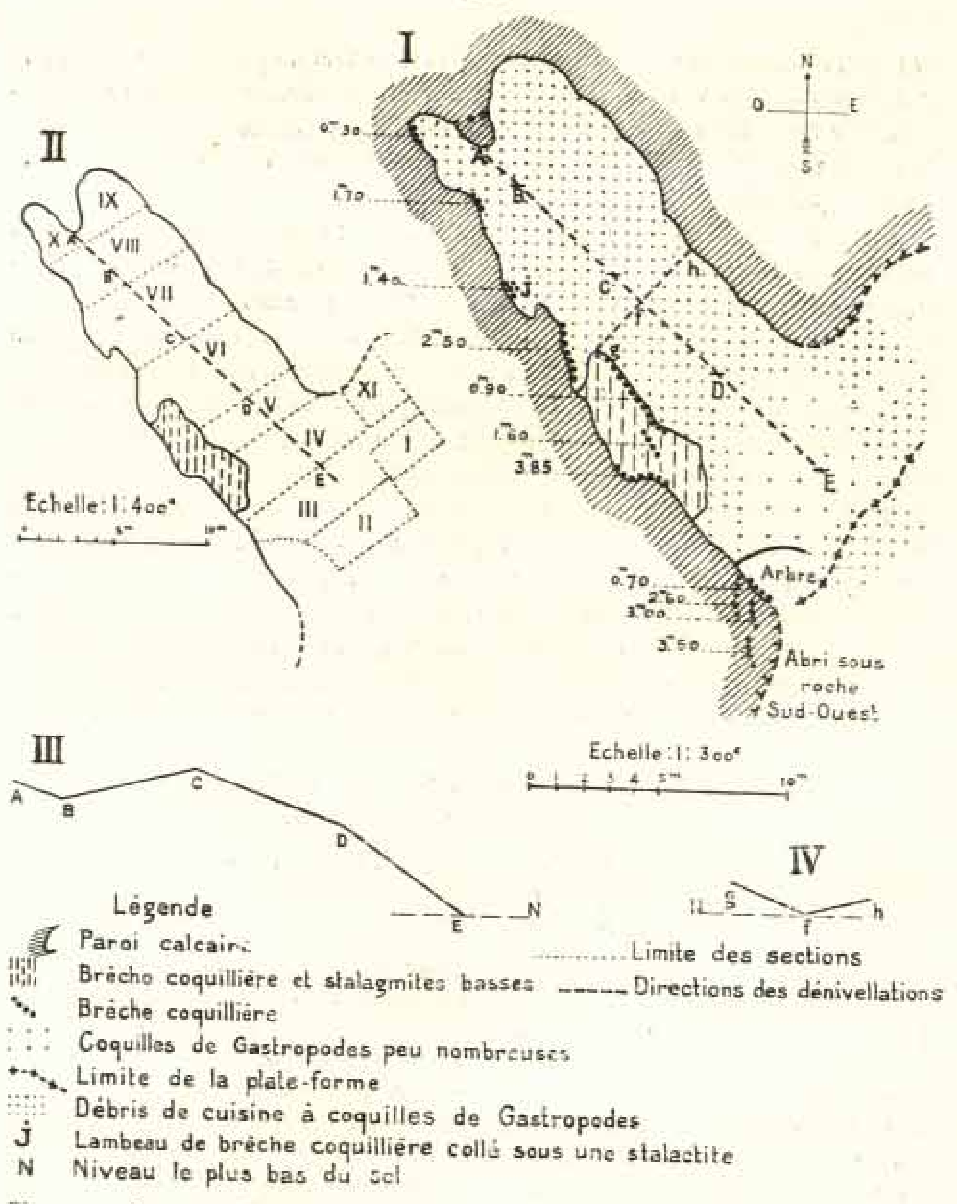


Fig. 12. — Grotte de Yên-lạc. I, Plan. Les nombres indiquent les niveaux les plus élevés des lambeaux de brèche coquillière. Ceux-ci n'ont le plus souvent qu'un petit volume et ne descendent guère jusqu'au sol. Ceux qui sont représentés en dehors de la paroi occupent des cavités creusées naturellement dans cette paroi. II, Plan donnant des renseignements relatifs aux fouilles (b, fouilles ayant atteint le rocher basilaire) : Ire section fouillée jusqu'à o m. 75 b ; IIe jusqu'à 1 m. 35 ; IIIe jusqu'à o m. 85 ; IVe jusqu'à 3 m. ; Ve jusqu'à o m. 80 ; VIe jusqu'à 1 m. 30 ; VIIe jusqu'à 2 m. 50 ; VIIIe jusqu'à 2 m. 45 ; IXe jusqu'à 1 m. 90 ; Xe jusqu'à 1 m. 50 b ; XIe jusqu'à 1 m. 80 b ; III et IV, principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan I. *Les hauteurs sont triplées.* III, de A en B, dénivellation 12 cm., de B en C, 35 cm., de C en D, 60 cm., de D en E, 1 m. 30. IV, de g en f, dénivellation 37 cm., de f en h, 20 cm.

Description de la grotte. — La grotte, une diaclase, mesure environ 25 mètres de long sur une largeur minima de 6 mètres (voir le plan) ; la paroi S.-O. est presque verticale, ornée de stalactites. Le fond est vertical, la paroi N.-E. est très oblique, constituée par des couches parallèles. Comme dans toutes les diaclases, le plafond (plat fond) est très étroit, presque inexistant. La distance au sol, faible à l'entrée, est beaucoup plus grande au fond. Là dans l'angle N.-O., se voit une cheminée par laquelle sont descendues de nombreuses pierres venant des régions supérieures du massif.

La figure 12 montre les différences de niveaux du sol :

1° un seuil qui n'est pas indiqué ; il se trouve au Sud-Est de la pente ED ; 2° un plan assez fortement incliné ED ; 3° une sorte de dos d'âne peu saillant ayant son point culminant en C ; 4° une espèce de cuvette peu profonde qui lui fait suite, le point le plus bas est en B. De ces dénivellations résultent des inégalités dans la répartition des débris de cuisine ; les sections I et II sont relativement riches ; elles se trouvent en réalité dans un abri sous roche précédant la grotte proprement dite. La section la plus riche est la section VII située au sommet du dos d'âne.

Les lambeaux de brèches coquillières adhèrent à la paroi S.-O. Pour les hauteurs auxquelles elles atteignent, voir les nombres (fig. 12). Ces amas de débris de cuisine à ciment calcaire peuvent provenir de tas de déchets alimentaires poussés négligemment contre la muraille. Ici leur disposition spéciale (leurs niveaux élevés, surtout le long de la pente) indiquerait-elle que la surface du kjökkenmödding était dans les derniers temps de l'occupation de la grotte par les troglodytes de 2 ou 3 mètres plus haut que maintenant ? Le sol de l'abri sous roche et celui de la grotte étaient peut-être de plain-pied.

Le surplomb de l'abri avançait-il davantage ? De nombreux quartiers de rocs éboulés sur le pan incliné très raide qui s'étend du pied de la grotte à la plaine permettraient cette supposition. Il est vrai que des morceaux de rochers semblables gisent tout le long de la falaise jusqu'au cap.

Le sol est formé partout d'une terre argilo-calcaire, très riche en carbonate de calcium, à grains extrêmement fins. Le kjökkenmödding se compose de coquilles de Gastropodes en somme peu abondantes (ce ne sont pas des *Melania* comme dans les gisements du Tonkin et du Thanh-hoá), de quelques coquilles de Lamellibranches, Unionidés, entre autres, de nombreuses pierres, surtout de morceaux de calcaire et des galets roulés (grès grossiers avec abondance de quartz), de fragments d'os de Mammifères parfois calcinés ; les herbivores dominent, les Cervidés. Une mandibule humaine (pl. L, fig. 15), incomplète, accompagnée de deux fragments de coquilles de Pélécypodes (pl. L, fig. 13 et 14), travaillées, semblerait-il.

Aucune sédimentation n'est discernable dans des dépôts aussi meubles. L'épaisseur de la couche archéologique variait de 75 centimètres à 2 m. 50. Les fouilles en deux points ont atteint le rocher basilaire ; dans les autres sections, elles ont été poussées jusqu'à la rencontre de nombreux fragments anguleux de calcaire dans une terre argilo-calcaire, ni instruments, ni os, ni coquilles.

Mobilier. — Des tessons un peu anciens [1] étaient souvent accompagnés de débris de céramique actuelle. Dans des dépôts aussi meubles et pénétrables les fragments de

---

[1] Dans les VIe, VIIe et VIIIe sections.

poterie n'ont pas la valeur de « bons fossiles ». Ils ont pu être laissés par des hommes porteurs de néolithes.

Deux haches en pierre entièrement polies (pl. XLIII, fig. 6) ont été trouvées assez près de la surface; l'une d'elles est très détériorée. Les protonéolithes sont deux belles haches bacsoniennes à fort tranchant (pl. XLIII, fig. 4 et 5). Les paléolithes sont : des haches, pièces grossières taillées tantôt sur une face, tantôt sur les deux. Dans ces schistes et dans ces grès tendres, obtenir un tranchant n'est pas possible ; les ouvriers y suppléent tant bien que mal au moyen d'un double biseau rudimentaire. Les longueurs moyennes sont 10 centimètres environ, mais un grand échantillon en mesure 20. La plupart ont un talon naturel parfois étroit, l'objet s'élargissant dans la région active. Pour d'autres, toute la pièce a la même largeur. Les unes sont presque plates, les autres épaisses, renflées naturellement. Beaucoup de retouches, empâtées, la roche s'écrasant tout de suite. Deux racloirs mousses. Des percuteurs galets revêtus de leur croûte, plus ou moins taillés à une extrémité. Le plus grand mesurant 13 centimètres de long, sur 10 de large et 7,5 d'épaisseur. De nombreux pilons, les uns cylindriques, les autres subconiques, un certain nombre sont rougis par le feu. Des galets rougis aussi par le feu sont polis sur leurs grandes faces par frottement. Un outil n'a encore été signalé ni du Bac-son, ni de Hoà-binh, ni de Thanh-hoá, c'est un galet plus ou moins cylindrique dont une extrémité présente un large biseau obtenu par frictions (pl. XLIII, fig. 3). A quelle sorte de travail correspondait cette pièce ? Une ou deux pierres montrent au milieu une sorte de cupule irrégulière due à des grattages (pl. XLII, fig. 8), dirait-on. Mortier ?

En différents points (1), dans les IVe, VIe, VIIIe, IXe et XIe sections, c'est-à-dire surtout au fond de la grotte ont été trouvés des morceaux de minerai de fer, de l'hématite, Fe^2O^3, galets roulés par les eaux et recouv rts d'une patine terreuse ; leurs densités varient avec la teneur en métal. En quatre places, ils gisaient au-dessus de 50 centimètres et jamais au-dessous de 1 m. 70. Au moins trois (2) ont été utilisés comme percuteurs. Ces blocs, plus lourds que les pierres, devaient sembler aux troglodytes, pour peu que la forme s'y prêtât, des massues excellentes ; deux ont été rencontrés entre la surface et 20 centimètres, le troisième entre 45 et 60 centimètres.

Descfiption des échantillons.

Industrie lithique. Paléolithes. Percuteur (pl. XLII, fig. 4). Gisait dans la Xe section entre 20 et 40 centimètres. Contour de la base irrégulier, heptagonal. Longueur et largeur maximum 67 et 80 millimètres (3) ; épaisseur la plus grande 58 millimètres (près du talon). Taille à grands éclats, en partie naturelle ; elle a fait un talus presque abrupt large de 80 millimètres, présentant une partie saillante, haut de 58 millimètres près du milieu. Dans la région du talon et dans celle de la base, s'étend encore la croûte du galet facilitant la préhension, plus douce pour la main qu'une région travaillée.

---

(1) En onze points au moins. Dans la IXe section, entre 30 et 55 centimètres a été recueilli un morceau de bracelet en fer ; il devait provenir de la surface ; un tesson actuel l'accompagnait.

(2) Longueur et largeur maximum de l'un d'eux (pl. XLIII, fig. 1) : 123 et 81 millimètres ; épaisseur la plus grande : 58 millimètres.

(3) Quoique cette dimension soit la plus grande, nous en faisons la largeur.

Roche à texture fine, grès probablement.

Cette pièce, à côté du travail naturel, semble porter des traces de taille et quelques retouches d'un côté de la base, faites de main humaine. Elle était un percuteur ou plus probablement une arme de jet.

Pièce à angle dièdre saillant [1] (pl. XLII, fig. 2). Forme de la base irrégulière, sublosangique. Longueur et largeur maximum 79 et 81 millimètres ; épaisseur maximum 32 millimètres (dans la région du talon). Section longitudinale presque trapézoïdale ; section transversale irrégulière. Le talon et la pointe occupent deux angles opposés du losange. Pièce entièrement recouverte de la croûte du galet, sauf sur les deux faces de l'angle dièdre. Celles-ci sont abruptes. Un grand biseau naturel précède l'une d'elles. La pointe proprement dite, fort atténuée, est constituée par de fines retouches.

Roche de couleur verte à texture fine.

Cette pièce a été employée comme une sorte de pointe mousse. Pl. XLII, fig. 6, se voit une pointe dont l'extrémité active est un angle dièdre saillant. Talon recouvert par la croûte du galet.

Pointe (pl. XLII, fig. 11). — Contour subpentagonal irrégulier. Longueur et largeur maximum 74 et 59 millimètres ; épaisseur la plus grande 31 millimètres. Section longitudinale presque trapézoïdale ; section transversale quadrilatère aux côtés faiblement convexes. Pièce faite de l'extrémité d'un galet allongé, recouverte entièrement de la croûte du galet, sauf dans la région active. L'extrémité opposée au talon est taillée en partie naturellement de façon à constituer deux faces qui se rencontrent en formant un angle dièdre très ouvert. Cet angle, un peu oblique, se termine à une extrémité en une pointe saillante.

Schiste presque noir.

La face la plus grande de l'angle dièdre a été taillée en majeure partie naturellement et retouchée le long du bord aboutissant à la pointe ; sur l'autre face, l'intervention humaine est plus visible, retouches se terminant aussi à la pointe. Celle-ci est un peu raccourcie par l'usage.

Rapports. Cet instrument entre également dans la catégorie des pièces dont l'extrémité est un angle dièdre saillant.

Hache (pl. XLII, fig. 9). — Gisait dans la VIIIe section entre la surface et 20 centimètres. Contour subpentagonal, irrégulier. Longueur et largeur maximum 110 et 91 millimètres, épaisseur la plus grande 40 millimètres (un peu au-dessous du tiers supérieur). Section longitudinale est un ovale très étroit, le talon occupant l'extrémité large ; section transversale presque lenticulaire. Faite d'un galet dont la croûte est conservée dans la région épaisse, celle du talon. Deux énormes biseaux, le plus haut mesure 65 millimètres, presque creusé en gouge, constituent une sorte de tranchant mousse, très grossier, décrivant une ligne brisée.

Roche foncée, noirâtre, semble schisteuse.

Cette pièce paraît avoir été façonnée par l'homme. A cause de la mauvaise qualité de la roche, trop tendre, tous les angles se sont effacés ; il est difficile de discerner si vraiment ce morceau a été travaillé. L'extrémité active aurait été entamée par un usage répété. Le talon porte une meurtrissure, il semble avoir été employé comme percuteur.

---

[1] [*8*, p. 370, fig. 19 à 22.]

Rapports. Cette pièce n'étant pas la répétition d'une forme déjà connue, mais étant un outil de hasard, n'a d'équivalent proprement dit dans aucun gisement.

Hache primitive (pl. XLII, fig. 7). — Gisait dans la vi^{e} section entre 10 et 45 centimètres. Contour subtriangulaire. Longueur et largeur maximum 89 et 58 millimètres; épaisseur la plus grande 22 millimètres. Faite avec un galet ayant un prolongement étroit, le talon; ce galet a été taillé perpendiculairement à la hauteur du triangle, à 60 millimètres environ du talon, ce qui a déterminé l'extrémité active. Sections longitudinale et transversale trapézoïdales. Les deux grandes faces presque planes, recouvertes de la croûte du galet. Les faces latérales taillées dans les deux tiers inférieurs en talus assez abrupts, l'extrémité active large, un peu échancrée.

Roche grisâtre, à texture fine, un peu cristalline.

Cette pièce est une « hache primitive ». Elle présente de grands rapports avec celles de Lang Kay [8, p. 373]. Ce type se retrouve dans beaucoup de gisements hoabinhiens [6, Sao Dong, pl. II, fig. 8, et pl. III, fig. 7 et 8 etc.] Une partie du travail semble naturelle, cependant l'homme a taillé en plusieurs endroits et retouché.

Pièce épaisse (pl. XLII, fig. 3). — Gisait dans la xe section, entre 20 et 40 centimètres. Contour de la base subpentagonal, peu régulier. Longueur et largeur maximum 112 et 65 millimètres; épaisseur la plus grande 33 millimètres (à peu près à la limite du second et du troisième tiers supérieurs). Section longitudinale hexagonale; section transversale presque subtrapézoïdale. Deux grandes faces couvertes en partie par la croûte du galet; l'une d'elles est incurvée longitudinalement, l'autre, très étroite, formant une des bases d'un prisme ayant cinq faces latérales, deux longues et trois courtes. Les faces longues mesurent 91 millimètres dans leur plus grande dimension et 33 millimètres environ de haut; elles sont raides; les trois autres (deux forment le talon) plus obliques et plus basses. Talon large, arrondi, ayant conservé la croûte du galet. Extrémité opposée étroite, assez tranchante, subrectiligne.

Roche de couleur gris verdâtre, texture fine, parfois cristalline.

La forme de cet outil paraît intentionnelle, quoiqu'une partie du travail soit sans doute naturelle. Des retouches le long de la face basilaire. Il servait de hache.

Rapports. Cette pièce, quoique travaillée sur les deux faces [6, p. 56, 57 et 58], rappelle des paléolithes de X. Kham [6, pl. IV] et de Trieng Xen [6, pl. V], province de Hoà-binh.

Hache (pl. XLII, fig. 1). — Gisait dans la xe section, entre 40 et 60 centimètres. Contour suboctogonal. Longueur et largeur maximum 93 et 62 millimètres; épaisseur la plus grande 28 millimètres (au milieu). Section longitudinale semi-elliptique; section transversale peu régulière. Pièce faite d'un galet, la croûte constituant encore la majeure partie de la surface, disposition qui facilite la préhension. Presque entièrement taillée au bord des deux côtés; talus le plus souvent un peu raides. Taillant assez aigu, décrit une ligne brisée constituée par la rencontre de deux talus. Extrémité opposée au bord actif plus mousse.

Roche foncée, presque noire; légère schistosité. Petites paillettes de mica.

La taille de main humaine ne paraît guère contestable. Cette pièce a dû servir à frapper et à trancher.

Rapports. Cette pièce a des équivalents dans les stations de la province de Hoà-binh [6] : Sao-dong, pl. I, fig. 16, Lang Néo, pl. VIII, fig. 7, etc.

Grande hache pointue (fig 13 et pl. XLIII, fig. 2). — Gisait dans la VIIe section, entre 1 m. 80 et 2 m. 10. Contour subtriangulaire. Longueur et largeur maximum 205 et 89 millimètres ; épaisseur la plus grande 52 millimètres. Faite d'un morceau de pierre à cassures naturelles. La forme régulière cependant peut être naturelle. Grandes faces rugueuses, irrégulières. Faces latérales anguleuses. Talon large, arrondi, extrémité opposée décrivant une pointe atténuée à tranchant coupant.

Roche peu dure en apparence ; d'un gris tirant sur le mauve. A la loupe, on distingue de petits cristaux jaunes.

Cette pièce pourrait passer pour un éolithe, mais les retouches intelligentes semblent peu contestables. La pointe ne porte pas de traces d'usure. Le talon massif paraît avoir servi. Ce serait donc un percuteur.

Sorte de pilon ou d'écrasoir (pl. XLII, fig. 10). — Gisait dans la IIe section à 1 m. 05. Contour d'une grande face subquadrilatéral. Longueur et largeur maximum 87 et 47 millimètres ; épaisseur la plus grande 25 millimètres (région active). Sorte de prisme à six faces fait d'un galet long coupé perpendiculairement à sa hauteur ; sections longitudinale et transversale quadrilatères. Croûte du galet constituant toute la surface, sauf dans la région active. Celle-ci a été usée, presque taillée en biseau par le travail qu'elle a effectué. Extrémité opposée naturellement arrondie constitue le talon.

Schiste trop patiné pour qu'on puisse distinguer la couleur et la texture.

Prisme taillé en biseau (pl. XLIII, fig. 3). — Gisait dans la VIIIe section, entre 60 et 75 centimètres. Galet presque tronconique comme ceux qui servent de pilons, modifié par le travail. Contour d'une des grandes faces trapézoïdal. Croûte du galet extrêmement érodée sur les faces latérales et au talon. Longueur et largeur maximum 118 et 58 millimètres ; épaisseur la plus grande 42 millimètres. Section longitudinale un trapèze ayant trois côtés convexes. Section transversale, quadrilatère, deux côtés opposés convexes, deux côtés concaves. Les deux grandes faces sont un peu creusées longitudinalement par un travail répété ; le talon étroit est meurtri par les coups qu'il a infligés. L'extrémité opposée, large, termine un plan, plat, poli, oblique, haut de 39 millimètres.

Roche. Couleur peu discernable à cause de l'altération superficielle, claire. Schisteuse. A la loupe, on distingue de petits cristaux.

Nous n'avons rencontré ni dans le Bac-son, ni dans la province de Hoà-bình, ni dans celle de Thanh-hoá, de pièces analogues. Le biseau a été obtenu par frictions répétées comme les plans qui se forment lorsqu'on frotte des lames sur une *pierre à couteaux*. Il est traversé par des lignes obliques, semblables à celles que laissent des frictions sur une râpe grenue. L'extrémité de ce plan est usée comme si on avait tapé ou frotté. A quoi servait cette pièce ? Dans ces stations du Quảng-bình, on en rencontre assez souvent de ce type.

Racloir (pl. XLII, fig. 5). — Contour subovale. Longueur et largeur maximum 141 et 74 millimètres ; épaisseur la plus grande 39 millimètres. Une des deux grandes faces, plane, est revêtue de la croûte du galet. La face opposée en est aussi couverte le long de ses deux bords latéraux, obliques, hauts au maximum de 29 millimètres ; une large gouttière naturelle, longitudinale, très peu profonde, les sépare. L'extrémité étroite, arrondie, a été taillée. L'extrémité opposée est incurvée en une courbe à

plus grand rayon ; toutes deux portent les marques de coups qu'elles ont donnés. Au détriment des deux grandes faces, d'un côté, a été taillée une face latérale, épaisse, 23 millimètres au maximum, qui raclait ; ses modelés ont été atténués par l'usage.

Grès un peu schisteux, gris vert, assez foncé.

Rapports. Cette pièce serait un racloir paléolithique classique si le bord actif était moins épais. Il a son équivalent, mais à bord plus mince, dans les stations de la province de Hoà-bình [6], à Sao-dong, pl. II, fig. 20 ; à Trieng-xen, pl. V, fig. 9 ; à Lang Néo, pl. VII, fig. 16 ; à Lang Vo, pl. XI, fig. 8, etc.

Mortier (?) (pl. XLII, fig. 8). — Gisait dans la VIII[e] section, entre 45 et 60 centimètres. Galet cordiforme. Longueur et largeur maximum 73 et 89 millimètres ; épaisseur la plus grande 35 millimètres. Deux grandes faces presque planes et trois faces latérales, ou même quatre ; croûte du galet sur trois faces ; face supérieure décapée par un travail répété, est traversée par une gouttière longitudinale médiane qui semble produite par une sorte de grattage renouvelé.

Roche claire, grès tendre.

Cette pièce est une sorte de mortier ; on en rencontre quelquefois, celui-ci correspond à un travail spécial.

Protonéolithes. — Hache (pl. XLIII, fig. 4). Gisait dans la VIII[e] section, entre 1 m. 10 et 1 m. 30.

Contour peu régulier ; pourrait être inscrit dans un ovale. Longueur et largeur maxima 140 et 96 millimètres. Epaisseur la plus grande 37 millimètres.

Fait d'un galet presque plat. Les deux grandes faces faiblement bombées transversalement et longitudinalement. Les faces latérales rugueuses, irrégulières, le tranchant étroit, subrectiligne. Le talon cassé par accident. Le taillant bien tranchant formé par deux biseaux ; leur rencontre faisant un angle aigu. L'un des biseaux plus haut que l'autre.

Roche éruptive à phéno-cristaux de mica et de feldspath, structure, en apparence du moins, grenu, roche foncée, c'est-à-dire basique, rude au toucher. Peu résistante.

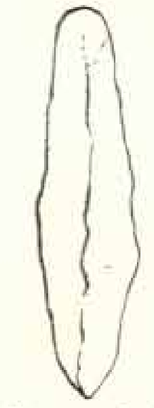
Le polissage a été obtenu au moyen d'une râpe par frictions parallèles au tranchant. Les deux grandes faces ont subi aussi un léger polissage, la plus bombée sur la moitié supérieure seulement. Les énormes cristaux qui composent la roche ne permettent pas d'obtenir une surface unie et rendent l'instrument fragile.

Hache (fig. 14 et pl. XLIII, fig. 5). — Gisait dans la IX[e] section entre la surface et 30 centimètres. Contour pourrait être inscrit dans un trapèze. Longueur et largeur maxima 100 et 84 millimètres ; épaisseur la plus grande 30 millimètres. Fait d'un galet presque plat, taillé au talon ; sur les deux grandes faces la croûte du galet. L'une d'elles montre un creux, elle a peut-être servi d'enclume. Faces latérales très incurvées transversalement, faiblement incurvées longitudinalement. Région active formée par deux amples biseaux se rencontrant sous un angle ouvert ; l'un d'eux est haut de 20 millimètres. Taillant peu tranchant.

Roche éruptive à phéno-cristaux, gris verdâtre, plus compacte que la roche de la pièce précédente ; rhyolite (?).

Polissage obtenu par frictions parallèles au tranchant s'étend irrégulièrement un peu au-dessus des biseaux.

Rapports. Ces deux robustes protonéolithes se rapprochent par leur taille, la hauteur des biseaux de la région active, de certains instruments du Bac-son [27, Vo-muon, pl. xv, fig. 2 ; pl. xvii, fig. 1 ; Binh-long, pl. xix, fig. 3], d'une hache de Chuc-quan [29, pl. x, fig. 7]. De X. Kham, province de Hoà-binh [6, pl. iv, fig. 18], provient une hache ressemblant beaucoup à celle de notre fig. 14. Comme roche nos deux protonéolithes de Yên-lạc paraissent avoir des affinités bacsoniennes. De Lang Vanh [9, p. 263] quelques haches ont un tranchant haut, robuste, formé par un double biseau.

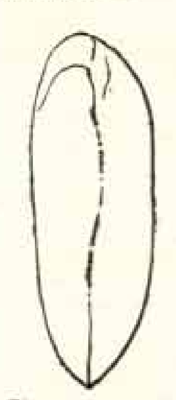

Fig. 13. — Profil longitudinal.

Néolithe. — Hache (pl. XLIII, fig. 6). Gisait dans la IIe section, à une profondeur de 30 à 35 centimètres environ. Contour subtrapézoïdal. Longueur et largeur maxima 71 et 53 millimètres. Epaisseur la plus grande 16 millimètres. Rectiligne au talon. Le tranchant décrivant un arc à grand rayon. Les deux grandes faces faiblement bombées transversalement. Les deux faces latérales planes. Le taillant cassé à son extrémité n'est visible que sur une des faces où il termine un ample biseau haut de 14 millimètres à faible inclinaison.

Cassée non seulement au tranchant, mais au talon.

Roche zonée d'un côté, gris foncé de l'autre, schisteuse. Un des dessins naturels a été assez heureusement utilisé comme motif ornemental.

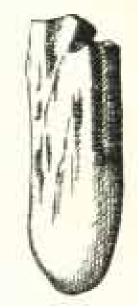
Rapports. Cette hache est de type cosmopolite ; elle se rapproche d'un échantillon du Bau-tro [17, pl. II, fig. 1].


Fig. 14. — Profil longitudinal.

Instruments en os et en bois de Cervidés. Un morceau d'os formant une sorte de gouge grossière a été recueilli près de la surface, dans la VIIIe section.

Une pointe en os, bien faite, patinée et obsolète, gisait dans la IVe section entre 1 m. 40 et 1 m. 50. Elle mesure 56 millimètres de longueur sur 16 de largeur et 5 d'épaisseur maximum. Elle est une section longitudinale de la diaphyse cylindrique d'un os long de Mammifère ; il montre une gouttière longitudinale naturelle. Cette pointe lustrée, brun clair, ne porte pas traces de façonnement et d'utilisation, mais les modelés sont atténués, arrondis.

Un grand fragment d'une gouge (fig. 15 et pl. L, fig. 7) en bois de Cervidé gisait dans la VIIe section, entre 95 centimètres et 1 m. 20. Dimensions maximum : longueur 82, largeur 30, épaisseur 18 millimètres. Pièce faite de la section cylindrique verticale d'un morceau de bois de Cervidé ; elle devait être plus longue, cassée au talon, et plus large, cassée selon un des deux bords latéraux ; l'autre bord, façonné par le polissage, décrit au voisinage de l'extrémité active une courbe à grand rayon. Celle-là est entamée, probablement usée par le travail. Le tissu spongieux de l'intérieur de la pièce est noirci par calcination.


Fig. 15. Face externe.

De nombreuses pièces en os peu différentes, ont été recueillies dans les stations préhistoriques de la province de Hoà-binh, à Lang Vanh, entre autres ; dire au juste à quoi elles servaient est impossible.

Un morceau de bois de Cervidé porte des stries transversales faites de main humaine ; une sorte de spatule (fig. 16 et pl. L, fig. 8) irrégulière en même matière paraît avoir été travaillée.

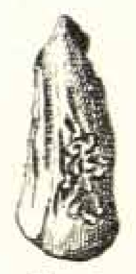


Fig. 16.
Face externe.

Instruments en nacre. Près de la mâchoire figurée en 15 (pl. L), et ayant même patine noire avec dendrites noires, ont été trouvés deux morceaux de coquilles d'*Unio* qui étaient façonnés en instruments. On peut dire avec assez de vraisemblance qu'elles composaient le mobilier funéraire, bien pauvre.

Deux tiers postérieurs d'une valve gauche (pl. L, fig. 14). Gisait dans la première section entre 35 et 45 centimètres. Dimensions maximum : longueur 53 millimètres, largeur 29, épaisseur 5. Cette valve a été sectionnée perpendiculairement à l'axe longitudinale de la coquille ; la tranche est fort nette ; elle est arrondie, n'offrant plus rien de rugueux ; l'usure y est peut-être pour quelque chose. L'extrémité postérieure de la valve était destinée à la préhension, la région opposée étant la partie active. Sorte de cuillère, dirait-on, pour prendre une matière semi-solide.

Une deuxième pièce (pl. L, fig. 13), simple, faite avec la valve gauche d'une coquille d'*Unio*. Dimensions maximum : longueur 75 millimètres, largeur 29, épaisseur maximum 3. Le bord ventral a été diminué dans toute sa longueur. Est aussi une espèce de cuillère ; le crochet de la coquille permet de bien la tenir.

Faune. — *Invertébrés*. Gastropodes : coquilles consommées par l'homme, probablement des Paludines. — Lamellibranches : des Unionidés, bords ventraux de quelques valves incomplètes mesurent jusqu'à 180 millimètres de longueur.

Vertébrés. Mammifères. — Ces restes sont peu nombreux, ils ne consistent guère qu'en dents et en bois. — Herbivores, surtout des Cervidés, Suidés.

Homme. — En fait d'ossements humains d'aspect ancien, nous n'avons trouvé qu'une demi-mandibule (pl. L, fig. 15), incomplète, recouverte d'une gangue stalagmitique épaisse qui rend l'étude difficile. Elle gisait dans la 1re section, entre 45 et 50 centimètres de profondeur.

Voici quelques mesures prises sur cet enduit, elles ne sauraient être rigoureusement exactes : longueur de la pièce depuis le bord antérieur de l'alvéole de la canine jusqu'au bord postérieur de la branche montante du maxillaire 100 millimètres ; hauteur de la branche horizontale au niveau de la première arrière-molaire environ 31 millimètres ; largeur maximum de la branche montante 48 millimètres.

6 dents seulement : 1 canine, 2 molaires, 3 arrière-molaires. La symphyse, le condyle et son col sont détruits. Si l'apophyse coronoïde est intacte, elle et l'échancrure coronoïde ont un aspect singulièrement archaïque ; mais étant donnée la gangue, on ne peut rien dire de précis. Les dents sont saines. La canine (1) aurait

(1) La canine et la première molaire sembleraient écourtées ; usure peut-être, mutilation ?

peut-être été taillée à facettes du vivant du sujet. La pointe est émoussée. Les molaires sont peu volumineuses, leur diamètre le plus grand est transversal. La première arrière-molaire est usée en un biseau incliné vers l'extérieur. La deuxième mesure au haut de la couronne : diamètre antéro-postérieur 12 millimètres, diamètre transversal 11 millimètres ; la troisième a été cassée dans la région postérieure, récemment, dirait-on.

Chaque dent porte des dendrites fort petites, noires, qui adhèrent à l'émail.

Telle qu'elle est, cette mâchoire a au premier abord un aspect archaïque. Une étude plus approfondie ne peut être faite à Hanoï.

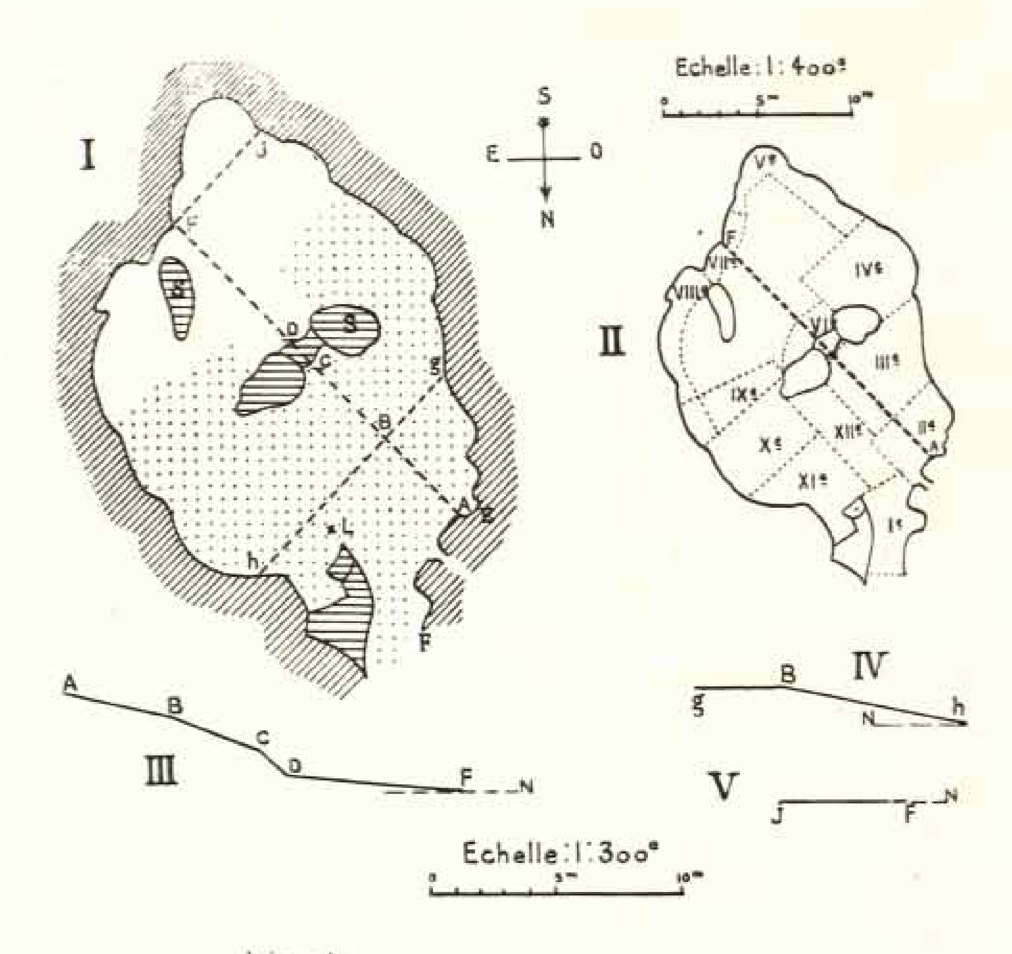
Observations.

Les pièces décrites ici, les plus caractéristiques de ces débris de cuisine, ont été recueillies dans le fond de la grotte, dans cette sorte de cuvette dont le bord SE passe par le point C (fig. 12 en III). A partir du point C, le sol actuel montre une dénivellation prononcée de l'intérieur vers l'extérieur. Ces observations confirment celles que nous avons faites d'après les brèches coquillières pariétales : le kjökkenmödding de la moitié SE de la grotte aurait été en partie emporté, probablement pendant les saisons des pluies par des eaux venant de l'intérieur du massif. Les hauteurs plus faibles des brèches coquillières dans la région Nord-Ouest permettent de croire que là la portion supérieure du mobilier archéologique a aussi été enlevée. Ce décapage de la partie antérieure expliquerait comment la demi-mandibule humaine figurée en 15 (pl. L) peut être ancienne, bien que gisant entre 40 et 50 centimètres de la surface actuelle du sol. La plupart des pièces décrites ont été rencontrées bien au-dessus de la limite inférieure des dépôts préhistoriques, sauf la grande hache (pl. XLIII, fig. 2).

Excepté dans les VIIIe et IXe sections, le fond du remplissage effectué par l'homme ne contenait aucune pièce travaillée, aucun éolithe même, rien que des coquilles comestibles et des fragments d'os.

Nos objets ont été rapprochés de pièces provenant de la province de Hoà-bình [*6*], et parfois d'échantillons originaires du Thanh-hoá. C'est bien la même industrie lithique, mais dans le Quảng-bình, faits avec des matières premières de mauvaise qualité, ces produits sont plus frustes.

Les deux haches bacsoniennes (pl. XLIII, fig. 4 et 5) soulèvent une question assez difficile à trancher. Elles sont d'une bonne facture, un polisseur inexpérimenté ne les aurait pas façonnées du premier coup. Or aucune pierre portant le moindre essai, la plus petite trace de polissage n'a été rencontrée dans la station. Les roches constituant ces protonéolithes sont cristallines comme la plupart de celles qui ont servi pour l'outillage du Bac-son : à Yên-lạc, aucune roche n'a cette texture et cette composition. Ces deux instruments auraient-ils été travaillés dans le Bac-son ? Répondre n'est guère possible.



Légende

E Eboulis de rochers limitant l'entrée de la grotte à l'Ouest
F Foyer

S Stalagmite

Pour le reste de la légende, voir les fig. 12 et 24.

Fig. 17. — Grotte de Kim-bâng. I, Plan. II, Plan donnant des renseignements relatifs aux fouilles (b, fouilles ayant atteint le rocher basilaire) : 1re section fouillée jusqu'à 1 m. 20 ; IIe jusqu'à 2 m. b ; IIIe jusqu'à 3 m. b ; IVe jusqu'à 1 m. 25 ; IXe jusqu'à 1 m. 35 ; Xe jusqu'à 1 m. 30 ; XIe jusqu'à 70 cm. ; XIIe jusqu'à 1 m. III, IV & V, principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan I. *Les hauteurs sont triplées.* III, de A en B, dénivellation 20 cm. ; de B en C, 45 cm. ; de C en D, 57 cm. ; de D en F, 64 cm. IV, de g en B, horizontal ; de B en h, dénivellation 30 cm. V, de J en F, horizontal.

GROTTE DE KIM-BẢNG (pl. XXXIX et fig. 17)

Longitude : 115°199 (103°40′44″).
Latitude : 19°744 (17°46′10″).
Altitude minima de la région : 152 mètres [42].

Cette grotte se trouve dans l'avant-dernier piton occidental du Rocher calcaire Núi Vinh [42], à environ 500 mètres au S. du village de Kim-bảng, à près de 800 mètres du Sông Nan (1). Elle domine le bassin de ce cours d'eau qui forme en cet endroit une jolie plaine encadrée de pittoresques massifs calcaires. Au N.-O., à 2 km. environ, sur l'autre rive, se dresse le cap dans lequel est creusée la grotte de Yên-lạc. Un feu, brûlant à l'ouverture d'une de ces stations, se voit fort bien de celle d'en face. Le Núi Vinh est couvert d'une forêt épaisse qui, s'étendant un peu en bordure, enveloppe la grotte. D'accès très facile, l'entrée surmonte la plaine de quelques mètres.

Description de la grotte. — Etroite à l'entrée, elle s'élargit vers le fond. Cette ouverture est limitée à l'O. par un éboulis de grands rochers ; les plus occidentaux sont hauts ; vers le N., les quartiers sont de dimensions plus petites. La caverne mesure près de 23 mètres de longueur sur 14 de largeur maximum. Le plafond est bas ; au point L (fig. 17 en I), il est à 2 m. 60 environ du sol. Il s'abaisse du N.-O. (région la plus haute) au S.-E. Peu incurvé de l'O. à l'E., recouvert d'un enduit gris, il est composé de petites voûtes, parcourues par des fissures de direction NE.-SO. De chaque fissure s'échappe une rangée de petites stalactites d'un blanc jaune, parfois enduit de vert (des algues peut-être) ; la hauteur de ces ornements varie de quelques centimètres à quelques décimètres. Ils décorent d'une façon bizarre cette grotte sombre, humide et triste.

La fig. 17 en III, IV et V, montre les différences de niveaux que présente le sol : 1° une sorte de plateau AC, légèrement bombé ; 2° une chute brusque CD ; 3° un plan à inclinaison DF, dénivellation parallèle au grand axe de la grotte (de direction NO.-SE.). Selon le petit axe (direction SO.-NE.), la plate-forme AC est faiblement inclinée de B en h. La chute brusque CD est déterminée par une stalagmite formant un barrage.

Le sol, dans toute son étendue, se compose d'une terre argilo-calcaire durcie à la surface, comme si elle avait baigné dans l'eau. Dans les régions stériles, elle est d'un brun jaune assez clair. Dans les parties fertiles, elle est plus foncée et contient des coquilles de Gastropodes (le genre *Melania* n'y est pas représenté), des os, des galets roulés qui portent quelques traces d'intervention humaine. Aucun protonéolithe, mais deux pierres assez bizarres montrant des « marques bacsoniennes ». A côté de cailloux atypiques, des pierres rougies par le feu, des percuteurs, des pilons ; quelques morceaux de minerai de fer. Des tessons peu anciens et des morceaux de poterie actuelle gisent en différentes régions.

Dans les sections qui ont été fouillées jusqu'à la limite inférieure des débris de cuisine (IIe et IIIe), ils reposaient directement sur le rocher basilaire.

Nous n'avons pas vu de brèches coquillières.

D'après les indigènes, lors de la saison des pluies, pendant 5 à 6 jours environ, la plaine du Sông Nan en cet endroit et plus à l'E., jusqu'au Col de la Ken, serait

(1) *Sông* signifie cours d'eau en annamite ; nous écrivons soit Sông Nan, soit S. Nan.

transformée en un lac. Le liquide atteindrait le sol de la grotte, dans laquelle il pénétrerait ; il abandonnerait des limons sur le plateau AB. Le Sông Nan se perd dans le massif rocheux du Cửa Han, près du Col de la Ken, pour reparaître 2 km. 5 plus à l'E. Quand les pluies sont abondantes, l'orifice par lequel il s'engouffre dans la montagne étant trop petit, son niveau s'élève en amont avec une rapidité folle. La grotte de Kim-bảng peut donc être annuellement inondée. Au temps des troglodytes, en était-il de même ? L'entrée du déversoir était-elle peut-être plus large ? Des éboulements l'auraient-ils rétrécie ?

Les galets roulés de la station de Kim-bảng, comme ceux de Yên-lạc, proviennent du Sông Nan ; ce cours d'eau a fourni la matière première lithique aux préhistoriques qui occupèrent ces grottes.

Description des échantillons. *Industrie lithique.* — Hache primitive (pl. XLIII, fig. 9). Gisait dans la IXe section entre la surface et 20 centimètres. Contour de la base subpentagonal. Dimensions maximum : longueur 148 millimètres, largeur 87, épaisseur 57. Faite d'un galet ayant un long prolongement utilisé comme talon. L'extrémité de ce talon est cassée et usée probablement par un travail répété. Un éclat long de 50 millimètres environ, épais de 30, a été prélevé parallèlement aux deux grandes faces de l'objet, ce qui permet de l'avoir assez bien en main. A l'opposé, une sorte de plan, est taillé peut-être en partie naturellement sur une seule face ; la région active décrit une espèce de courbe assez régulière. Les parties non travaillées sont recouvertes de la croûte du galet. Roche : texture cristalline, jaune tirant sur le brun clair ; quelques éléments noirs très petits.

Cet instrument, lourd et grossier à l'excès, servait évidemment de hache (extrémité active) et de pilon (extrémité du talon). Il est trop obsolète pour que la facture puisse être discernée nettement.

Les rapports sont les mêmes que ceux de la hache primitive de Yên-lạc (pl. XLII, fig. 7).

Pièce très grossière (pl. XLIII, fig. 8). Gisait dans la IIIe section entre 1 m. 95 et 2 m. Contour de la base subelliptique. Dimensions maximum : longueur 146 millimètres, largeur 94, épaisseur 52. Faite d'un morceau de roche rugueux, elle n'a guère été travaillée que sur une face. Un éclat enlevé au talon facilite la préhension. L'extrémité opposée est taillée à grands coups, peut-être en partie naturellement ; le bord décrit presque une ligne brisée à tronçons courbes ; celui du milieu est légèrement concave.

Roche claire, recouverte par une gangue calcaire, texture cristalline.

Cette pièce est si fruste qu'elle pourrait être prise pour un éolithe ; la forme semble intentionnelle ; elle n'a pu servir que comme percuteur, l'extrémité active n'est pas tranchante.

Racloir. Gisait dans la Xe section, entre 20 et 40 centimètres. Contour de la base subelliptique. Dimensions maximum : longueur 105 millimètres, largeur 71, épaisseur 43. Fait d'un galet taillé longitudinalement d'une façon assez irrégulière. La pièce est recouverte de la croûte du galet, sauf dans la région de la face active. Celle-ci est un talus presque vertical dont le bord décrit une courbe. La face opposée, le talon, est incurvée longitudinalement et transversalement, disposition naturelle qui facilite la préhension.

Roche à texture compacte, parsemée de très petites paillettes de mica. Grès brun grisâtre, peu foncé.

Le talus aboutissant au bord actif est taillé naturellement. L'homme a vraisemblablement pratiqué quelques éclatements le long du bord actif inférieur et fait des retouches.

Cet instrument est, selon toutes probabilités, un racloir, d'une épaisseur peu commune. Les rapprochements sont les mêmes que ceux signalés au sujet du racloir de Yên-lạc (pl. XLII, fig. 5). L'un et l'autre ont des rapports avec des outils de la province de Hoà-binh.

Echantillon d'attribution incertaine.

Pierre montrant des cupules (pl. XLIII, fig. 7). Gisait dans la IIIe section entre 1 m. 10 et 1 m. 25. Contour de la base suoquadrilatère. Dimensions maximum : longueur 63 millimètres, largeur 55, épaisseur 30. Fait d'un morceau de galet subellipsoïde aplati longitudinalement, ce qui produit un solide à six faces convexes. Dans les deux grandes ont été creusées par grattages des cupules irrégulières ; les deux longues faces latérales montrent chacune une échancrure au niveau des cupules. Le talon porte quelques traces d'usure et la face opposée des grattages.

Roche gréseuse très légère, claire, quelques éléments noirs ; texture lâche.

A quel usage a servi cette pierre ? Les échancrures latérales pouvaient être destinées au passage d'un lien, mais les deux cupules n'avaient pas la même attribution.

Pierres à marques bacsoniennes. Une pièce (pl. XLIX, fig. 3). Gisait dans la IXe section, entre 55 et 75 centimètres. Pierre presque cordiforme. Dimensions maximum : longueur 89 millimètres, largeur 65, épaisseur 39. Sur l'une des deux grandes faces, un léger polissage. Sur la face opposée, 4 sillons parallèles, longs de 26 millimètres environ, profonds de 4 millimètres à peu près. Ils sont séparés par deux bourrelets ; sections longitudinales de cylindres, larges de près de 2 mm. 5, peu saillants.

Roche gréseuse, légère, jaune clair, à texture peu serrée. De petites dendrites noires. Cette marque reproduit la « marque bacsonienne », mais au lieu d'être sur la tranche d'un caillou schisteux plat, elle est gravée sur une face d'une pierre épaisse.

Cette pierre (pl. XLIX, fig. 2) gisait dans la IXe section tout près de l'échantillon décrit ci-dessus (pl. XLIX, fig. 3), à la même profondeur, entre 55 et 75 centimètres. Demi-ellipsoïde, aplati longitudinalement et coupé à une extrémité. Dimensions maximum : longueur 86 millimètres, largeur 52, épaisseur 20. Sur une des grandes faces, un peu de côté, 4 sillons, 3 parallèles et un divergeant, longs de 25 millimètres environ, profonds de 2 millimètres au plus ; entre les 3 parallèles, deux bourrelets analogues à ceux de l'autre pièce (fig. 3), mais moins saillants. Entre le troisième et le quatrième un relief peu net.

Roche gréseuse, poreuse, légère, gris clair. De petites dendrites noires.

Cet objet ressemble trop à l'échantillon voisin (fig. 3), quoique la facture en soit plus rudimentaire, pour nécessiter une ample description.

Fragment de galet en grès (pl. XLIX, fig. 4). Gisait dans la IXe section, entre 45 et 55 centimètres. Dimensions maximum : longueur 49 millimètres, largeur (1) 55,

(1) C'est-à-dire dimension transversale.

épaisseur 23. Une partie du galet roulé, intacte, est arrondie. Il a été taillé et a subi le travail spécial produisant la *marque bacsonienne*. 3 de celles-ci se voient sur une des grandes faces de l'objet. Sur une des faces latérales, on en a tracé 2 et même 4 qui se terminent en pointe ; sur le plan opposé 2 aussi. On a gravé, adjacent à une des 3 marques, un triangle équilatéral et, un peu au-dessus, parallèle à un de ses côtés, une ligne oblique.

Grès beige clair, très léger.

Cette pièce est le plus singulier des objets portant la marque bacsonienne. Pourquoi la façonner ainsi ? N'y voir qu'une intention ornementale est bien difficile. Le sens de ces signes nous échappe.

Instruments en os. — Sorte de gouge (fig. 18, a et b ; pl. L, fig. 11). Gisait dans la 1ère section, entre 30 et 40 centimètres. Contour pourrait être inscrit dans un ovale très allongé (fig. 18 a). Dimensions maximum : longueur 69 millimètres, largeur 18, épaisseur 7 millimètres. Taillée un peu obliquement dans la diaphyse cylindrique d'un os long de Mammifère ; son grand axe est composé de 2 lignes se rencontrant sous un angle très ouvert (fig. 18 b). Le bord actif décrit deux courbes qui, en se coupant, forment un angle fort obtus (fig. 18, a) ; bord opposé en pointe atténuée (fig. 18 a) ; tranchant mousse termine un long biseau oblique prélevé sur la face interne de l'os.

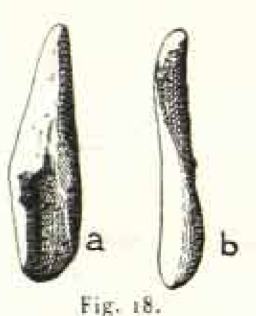


Fig. 18.
a, Face interne ;
b, Profil longitudinal.

Pièce couverte d'une gangue calcaire que nous avons fait sauter en partie. Des dendrites grises et noires.

Cet instrument s'apparente à ceux que nous avons rapportés de la province de Hoà-binh et du Bac-son [*6*, p. 64, pl. IX, fig. 24 ; *29*, p. 27, pl. VII, fig. 4, etc.]

Minerai de fer. — Dans quatre sections (IIe, IIIe, IXe et XIe) ont été trouvés des morceaux de minerai de fer, de l'hématite, Fe^2O^3, les profondeurs variaient entre surface à 20 centimètres et 2 mètres à 2 m. 10. Un morceau provenant de la IIe section, gisant entre 55 et 80 centimètres, a dû servir de percuteur ; dimensions maximum : longueur 114 millimètres, largeur 87, épaisseur 66.

Observations.

Pour compléter ces indications sommaires, disons que quelques fragments de cailloux ont dû servir à polir. Dans la grotte aucune pierre polie ne se rencontre, mais de l'os ou peut-être du bois ont pu subir ce genre de travail. Un galet rouge porte des lignes gravées en croix divergentes, plus ou moins courbes comme à Lang Bon et dans l'abri sous roche oriental de Chom Dong. Ce sont, selon toute vraisemblance, des essais de dessins. Un morceau de pierre long de 147 millimètres, superficiellement rose, sorte d'octaèdre aux angles souvent émoussés, est lustré, comme poli, sur une de ses grandes faces. Etait-il aussi un polissoir, ou l'a-t-on gardé comme un objet agréable à voir ?

La céramique est représentée par des tessons, intrus, qui paraissent appartenir à une autre époque, au Néolithique. Ils sont assez nombreux.

Les espèces de Mollusques sont analogues à celles de Yên-lạc. Il en est de même des restes de Mammifères, mais ils sont en plus grande quantité, des Herbivores surtout, pas de Suidé. Aucun fragment de crâne humain.

Sur six échantillons décrits, quatre se trouvent dans les IXe, Xe et XIe sections, c'est-à-dire dans la partie orientale de la grotte, à des profondeurs ne dépassant pas 95 centimètres. Les deux qui ont été extraits de la IIIe section, où les dépôts archéologiques sont épais de 3 mètres, ont été rencontrés entre 1 m. 10 et 2 mètres.

Ce mobilier renferme des pièces qui ont leurs équivalents dans les stations préhistoriques des provinces de Thanh-hoá et de Hoà-bình. Il appartient au Paléolithique. Les deux étranges marques bacsoniennes montreraient que cette culture s'apparenterait à celle du N. Rencontrer là ces deux marques est d'autant plus surprenant qu'entre le Bac-son et le Quảng-bình, à un tout petit nombre d'exceptions près [1], aucune gravure de ce genre n'a été signalée.

Grotte de Xom Thôn (pl. XXXIX).

Longitude : 115^{G}137 (105°43'23").
Latitude : 19^{G}702 (17°43'54").
Altitude minima de la région : 180 mètres [42].

A près de 300 mètres du Sông Nan, à 7 km. 200 environ de Yên-lạc, assez près de l'extrémité d'une sorte de promontoire (prolongement d'un massif calcaire dinantien) dans le versant oriental de ce cap, une belle caverne a été creusée. Elle a deux ouvertures ; le sol est fortement incliné de l'O. à l'E. Elle a subi de grands bouleversements. Elle est traversée par un courant d'air qui doit la rendre inhabitable en hiver. Prés de l'ouverture inférieure gisait un bloc de brèche coquillière ; dans cette région et plus au fond, sur une longueur de 16 mètres environ, le sol argilo-calcaire contient par place quelques coquilles de Gastropodes semblables à celles des grottes de Yên-lạc et de Kim-bảng, des coquilles de Lamellibranches en très petite quantité, des débris d'os de Mammifères, des galets roulés qui portent fort rarement des traces d'intervention humaine et des fragments naturellement anguleux de calcaire. Ces vestiges de troglodytes sont trop incomplets pour permettre un rapprochement précis. Ils vivaient fort probablement au même temps que les hommes de Yên-lạc et de Kim-bảng. Peut-être ne s'arrêtaient-ils que temporairement dans la grande grotte peu hospitalière de Xom Thôn.

Trois stations néolithiques du « pays de Qui Dat » [*13*].

La vallée au bord de laquelle se trouve la grotte de Xom Thôn et au milieu de laquelle se voient les trois stations néolithiques, est largement ouverte.

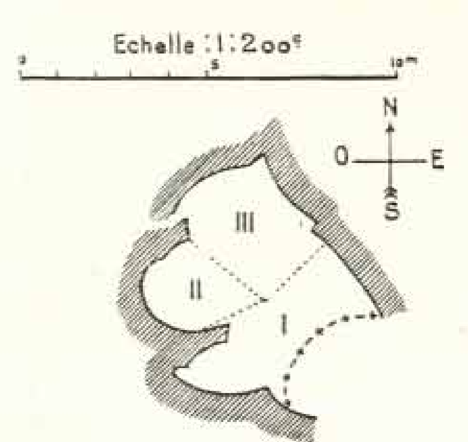
---

(1) Moins de cinq sur plusieurs milliers de pierres.

Altitude 180 mètres environ. Direction E.-O. Des mamelons dévoniens la bornent au N. et à l'E. A l'O. et au S. des massifs calcaires dinantiens l'encadrent. Le Sông Nan la traverse obliquement. Des affluents de ce cours d'eau l'arrosent aussi. Sol très plat constitué par une terre perméable, sablonneuse, probablement siliceuse. Ni mares, ni brousse folle, ni Graminées géantes, « herbes à tigre ». L'air circule librement. On jouit de l'aspect changeant selon l'éclairage, rayons du soleil ou de la lune, des calcaires ou des mamelons. Les eaux des jolies rivières sont limpides. De cet ensemble des plus pittoresques se dégage un charme captivant. Au S. du hameau de Xom Thâm se dresse un rocher calcaire isolé, à base quadrilatère, ne mesurant guère que 150 mètres de côté. Une végétation épaisse, d'où émergent quelques grands et beaux arbres, le recouvre en entier. Trois cours d'eau coulent à proximité (voir pl. XXXIX). Ce rocher a donné asile à trois stations néolithiques. Nous les décrirons en allant du N. au S.

1° Petite grotte de Xom Thâm (pl. XXXIX et fig. 19).

Longitude : 115 G 131 (103°37'4'').
Latitude : 19G71 (17°44'20'').
Altitude minima de la région : 180 mètres [42].



Voir la légende fig. 12.
Fig. 19. — Petite grotte de Xom Thâm. Plan : Ière section fouillée jusqu'à 1 m. ; IIe jusqu'à 1 m. ; IIIe jusqu'à 1 m. 40.

Elle est située assez haut et regarde au S.-E. Elle mesure environ 5 mètres (axe NO.-SE.) sur 5 mètres (axe NE.-SO.). Le sol est fait d'une terre argilo-calcaire très meuble. Fort peu de coquilles de Gastropodes, des Paludines vraisemblablement. A la surface de nombreux tessons, peu anciens, au-dessous des galets roulés et des fragments de calcaire anguleux. Pas de polissage, mais quelques pierres atypiques portent des traces d'intervention humaine, d'autres ont été rougies par le feu. Comme elles ne sont caractéristiques d'aucune époque, il est inutile de les mentionner en détail.

Poinçons en os. — Dans la IIIe section, entre 45 et 75 centimètres, gisaient trois poinçons en os (pl. LIV, fig. 28 et 29) mutilés du côté de l'empoignure et un fragment d'un quatrième du même type. Dimensions maximum du plus complet (pl. LIV, fig. 28) : longueur actuelle 68 millimètres, largeur 6, épaisseur 3. Fait de la diaphyse d'un os long à section transversale subtriangulaire. La section de la pointe modifiée par le façonnement est elliptique ; le travail a consisté surtout à amincir l'os dans la région interne ; au-dessus de la pointe, le tissu spongieux est à découvert. L'extrémité active est arrondie ; elle mesure près de 6 millimètres de longueur, 2 de largeur et 1

d'épaisseur. L'objet est poli et lustré, d'une coloration brun clair avec de petites taches noires, dépôt métallique.

Au-dessus de la pointe, sur une longueur de plusieurs centimètres ont été gravés des traits fins compliqués qui se coupent. Vus à la loupe, ils semblent constituer un essai de dessin ; décoration à motif végétal. Le poinçon de Lam-gan [1] [9, p. 279, fig. 27] montre une petite tige de Graminée disposée de même. Nous aurons l'occasion de signaler d'autres poinçons à ornementation peu différente.

Un instrument en fer (a été trouvé dans la IIIe section, entre 1 m. 10 et 1 m. 20) [2]. Un fragment de mandibule humaine calciné (gisait dans la IIe section entre la surface et 50 centimètres).

Le mobilier de cette station est surtout intéressant par la variété et le nombre des fragments de poterie, les uns grossiers, anciens, d'autres plus récents, portant une ornementation élégante. Beaucoup d'entre eux ont été rencontrés entre 80 centimères et 1 mètre dans la IIIe section ; là les fouilles ont été poussées jusqu'à 1 m. 40, niveau au-dessous duquel ne se voyaient plus de débris de cuisine. Des fragments semblables ou peu différents de céramique, ont été rapportés par nous des deux autres stations préhistoriques de X. Thâm et de celle de Duc-thi ; ils proviennent en somme de la même région ; ils appartiennent aux mêmes époques. Les étudier en un seul groupe, en indiquant l'origine de chacun, est la meilleure méthode.

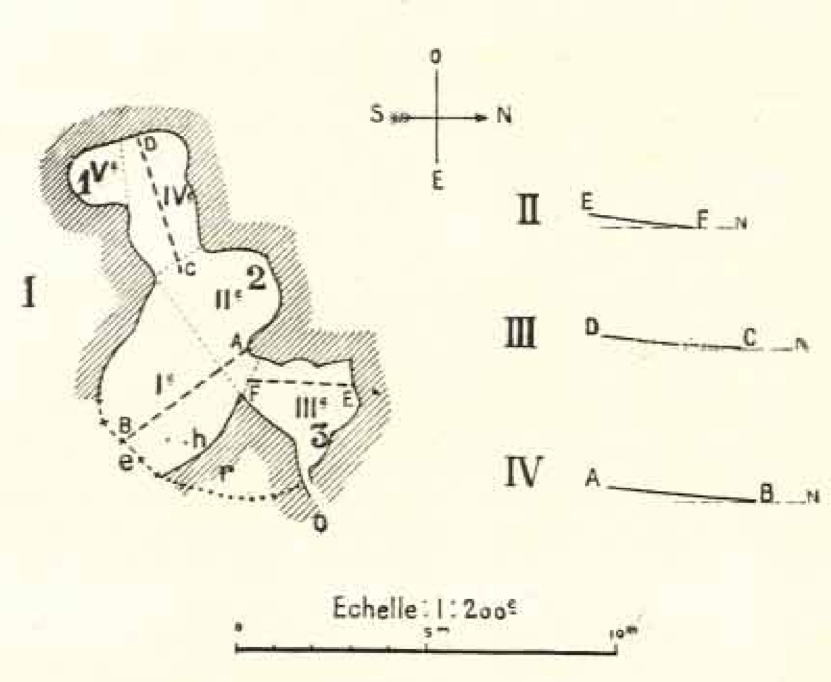
Grotte supérieure de Xom Thâm (pl. XXXIX et fig. 20).

Longitude : 115G1315 (103°37′ 6″).
Latitude : 19G71 (17°44′ 20″).
Altitude minima de la région : 180 mètres [42].

Située à 55 mètres à vol d'oiseau, au S.-E. de la précédente, surpassant de 70 mètres le niveau de la plaine, elle est d'un accès très difficile. Elle s'ouvre au S.-E. Elle se divise naturellement en trois parties (fig. 20 en I). L'entrée étroite laisse passer peu de lumière ; le rocher *r*, oblique de bas en haut, forme une large fenêtre. La IIIe section reçoit un peu de jour par une fissure *o*. La petite grotte 1 est obscure. Le sol argilo-calcaire était, avant les fouilles, légèrement incliné de l'intérieur vers l'entrée (voir fig. 20 en II, III et IV) ; de ce côté le plancher est limité par un à-pic. Le plafond tourmenté, formé de petites voûtes séparées, est haut, sauf dans la grotte 1 où il est bien plus bas.

Les débris de cuisine, épais au maximum de 80 centimètres (richesse la plus considérable au voisinage de la surface) comprennent fort peu de coquilles de Gastropodes ; celles que l'on rencontre appartiennent aux mêmes espèces qu'à Yên-lạc et à Kim-bảng. Quelques dents d'Herbivores, de rares os, parfois calcinés. Parmi l'outillage aucun objet en pierre, sauf un petit nombre de pilons ; petits disques en coquilles (pl. LIV, fig. 8 à 15) [*35*, *29*, *23*], 2 coquilles de Cyprea (pl. LIV, fig. 23) de faible dimension, le dos grossièrement percé [*35*], des coquilles de *Nassa* perforées [3]

(1) L'âge auquel appartient le poinçon de Lam-gan n'a pas été déterminé.
(2) A propos de l'abri sous roche de X. Thâm, nous parlerons des instruments en fer.
(3) *Nassa Thersites* Brug. probablement [*35*, pl. III, fig. 16 à 19].



Légende

+-+-+ Limite de la plate-forme qui se termine par un à pic.
.... Bord externe du rocher r (il n'a pas été relevé exactement).
1, 2 & 3 Sortes de petites grottes secondaires
O Fissure communiquant avec l'extérieur.
r Rocher, oblique du N au S, plus bas au S, disposition qui ménage une large fenêtre.
e Entrée de la grotte.
h Point où la distance du plancher au plafond mesure 3 m. 70.
Pour le reste de la légende voir la figure 12.

Fig. 20. — Grotte supérieure de Xom Thâm. I, Plan : 1ère section fouillée jusqu'à 80 cm. ; IIe jusqu'à 50 cm. ; IIIe jusqu'à 50 cm. ; IVe jusqu'à 50 cm. ; Ve jusqu'à 40 cm. II, III & IV, principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan I. II, de E en F, dénivellation 30 cm., III, de D en C, 20 cm., IV, de A en B, 30 cm.

(pl. LIV, fig. 16 à 19), plus de 378 disques grossiers en coquilles, d'Unionidés (pl. LIV, fig. 25 à 27 et 30), semble-t-il, présentant une ouverture au centre, sorte de sapèques préhistoriques, dirait-on. Quatre petites perles bleues, de rares instruments en fer, de nombreux fragments de minces anneaux en cuivre (pl. LIV, fig. 24). Deux sapèques en métal trouvées au voisinage de la surface, etc. (voir la pl. LIV).

Céramique représentée par d'innombrables débris d'une facture et d'une ornementation très variées. Plusieurs grosses perles biconiques en terre (pl. LIII, fig. 6).

Description des échantillons.

Hache à tenon d'emmanchement (pl. LIV, fig. 2). Gisait dans la 1ère section entre la surface et 20 centimètres. Dimensions maximum : longueur totale 54 millimètres,

largeur 38, épaisseur 8 ; tenon : hauteur environ 20, largeur à la base 26. Extrémité active constituée par la rencontre de deux biseaux.

Roche très altérée superficiellement. Vert gris clair. Texture schisteuse compacte, petites paillettes de mica.

Disques perforés (pl. LIV, fig. 8 à 15), de différentes dimensions, en coquilles ; diamètre minimum pour les petits étant à peu près de 4 millimètres ; diamètre maximum des grands 12. L'épaisseur, chez les petits, n'atteint guère plus de 1 mm. 5 ; elle varie du simple au double chez les grands, mais dépasse peu 2. Le diamètre du trou surpassant rarement 2 à 3 millimètres chez les petits est au plus de 3,5 chez les grands ; cette ouverture est souvent tronconique. Les petits gisaient surtout dans la IIIe section, entre la surface et 10 centimètres ; les grands dans la IIe section entre la surface et 20 centimètres.

Une vertèbre amphicœlique de poisson perforée (pl. LIV, fig. 20) : diamètre 14 millimètres, épaisseur 6 ; diamètre du trou 4, 5. Un anneau fait d'une partie de la spire d'un Gastropode (pl. LIV, fig. 22), diamètre 15 millimètres, épaisseur 8, diamètre du trou environ 7. Il a été poli selon le bord subhorizontal le plus rapproché du sommet de la coquille.

Trouvés avec les petits disques en coquilles.

Les disques ont été signalés de Minh-cam [35, p. 14, pl. III, fig. 3-8] et de Ba-xa [29, p. 39, pl. XIV, fig. 19], etc. A Ba-xa ils ont été rencontrés avec de rares vertèbres perforées de poissons.

Plus de 378 grands disques grossiers (pl. LIV, fig. 25, 26, 27 et 30). Ils sont aussi perforés au centre. Faits probablement de coquilles d'Unionidés, l'extérieur est bombé naturellement, l'intérieur nacré, concave. Disposition qui permet de les empiler les uns dans les autres. Ils sont taillés irrégulièrement et grossièrement au bord, la forme de leur base est plus souvent elliptique que ronde. Dimensions d'un petit échantillon : diamètre 22 et 23 millimètres, épaisseur 1 millimètre, diamètre maximum du trou 5 à 6 millimètres ; dimensions d'un grand échantillon : diamètre 27 millimètres, épaisseur 1 mm. 5, diamètre maximum du trou 6 à 7 millimètres. Ces pièces glissant avec une grande facilité de haut en bas, les indications de profondeurs ont peu d'importance.

Quand on est familiarisé avec les monnaies extrême-orientales, ces pièces suggèrent l'idée de sous ou plutôt de sapèques [1]. Elles ont été recontrées à Samrong Sen [23, p. 20, pl. XIII, fig. 21] : « perles discoïdes en coquilles grossièrement façonnées ».

2 coquilles de *Cyprea* (pl. LIV, fig. 23) de petite taille. La partie opposée à l'ouverture est brisée, ce qui permettait de les enfiler. Elles mesurent 16 et 19 millimètres de longueur.

Les coquilles de *Cyprea* sont signalées d'un grand nombre de gisements préhistoriques en Europe et en Extrême-Orient [35, 29, etc.]. Celles du Bac-son sont plus grandes [27, pl. XI, fig. 10]. En Indochine, quelques indigènes en portent encore, les Mường entre autres. Quatre perles bleues, subcylindriques ; la plus grande mesure 4 millimètres de longueur sur 4 de diamètre. Leur couleur varie du bleu pâle au bleu marine. La perforation qui les traverse est cylindrique. Une perle allongée (pl. LIV, fig 6).

---

(1) En Indochine, unité monétaire la plus faible.

Instruments en fer.

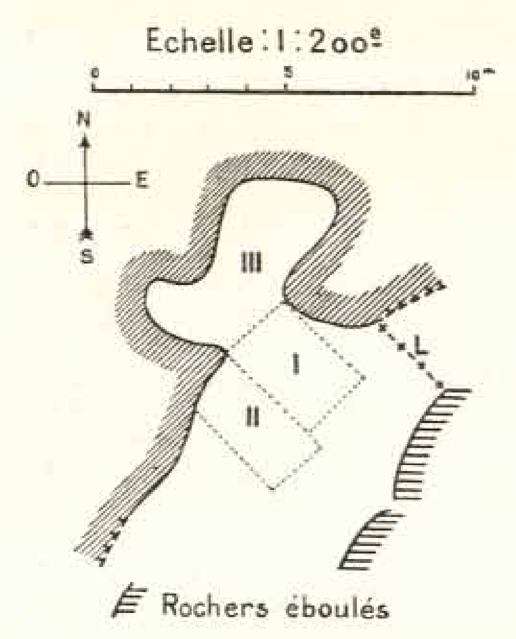
Cinq pièces de fer dans la Ière et la IIe sections entre la surface et 20 centimètres. Une oxydation intense ayant fait son œuvre, elles sont presque méconnaissables ; deux d'entre elles, en spatules, ont des douilles. Ces objets mesurent 113 et 61 millimètres de longueur. Un couteau à dos épais, probablement arrondi aux deux extrémités, a une longueur actuelle de 134 millimètres. Les autres échantillons sont informes.

Ayant été rencontrés près de la surface, ces instruments pourraient être récents ; mais le kjökkenmödding est peu épais, la plupart des pièces néolithiques provenaient de ce même niveau.

Abri sous roche de Xom Thâm (pl. XXXIX et fig. 21.)

Longitude : 115G1315 (103°37'6").
Latitude : 19G71 (17°44'20").
Altitude minima de la région : 180 mètres [42].

Il est situé tout près de la grotte supérieure de Xom Thâm, un peu plus au S., à 200 mètres environ du Sông Nan. L'accès en est très facile. La plate-forme est à quelques mètres au-dessus du niveau des champs et s'étend sur une longueur un peu supérieure à 19 mètres. La région Sud-Ouest étant occupée par des rochers éboulés, nous n'avons pu fouiller que le N.-E., partie la moins stérile. L'abri regarde au S.-E., il est bien éclairé, malgré la forêt épaisse qui l'enveloppe. La IIIe section est une sorte de petite grotte qui reçoit beaucoup de lumière par une grande fenêtre dominant l'entrée. Sol argilo-calcaire, fort peu de coquilles de Gastropodes, mêmes espèces qu'à Yên-lạc, à Kim-bảng, etc. Surplomb abritant bien les régions que nous avons creusées ; celui qui recouvrait la place non fouillée est en partie effondré ; un énorme quartier de rocher qui en provient gît sur le sol.



L, Point à partir duquel a été mesurée la longueur totale de l'abri sous roche : 19 m. 50.
Pour le reste de la légende, voir fig. 12.

Fig. 21. — Abri sous roche de Xom Thâm. Plan : Ière section fouillée jusqu'à 80 cm. ; IIe jusqu'à 30 cm. ; IIIe jusqu'à 55 cm.

Dans la Ière section, de petits disques en coquilles, 5 perles en matière minérale, un fragment d'anneau mince en cuivre. Dans la IIIe, aucun objet de parure, quelques instruments en fer.

Description des échantillons.

20 petits disques en test de coquilles, 125 disques analogues de dimensions moyennes ; 3 disques irréguliers, monnaies présumées ; 2 coquilles de Cyprea (la plus

grande est longue de 27 millimètres) ; une coquille de *Neritina* (?) récoltée probablement pour être perforée, 5 perles de couleur, un petit cristal de roche. Ajoutons à la liste des objets en coquilles un anneau fait d'une partie de la spire d'un Gastropode. Dimensions maximum : diamètre 14 millimètres, hauteur 7. Même facture que celui figuré en 22, pl. LIV.

Instruments en fer. — Une longue pièce (pl. LV, fig. 6, a et b), sorte de grande languette repliée à une extrémité, se terminant de l'autre côté par une douille. Dimensions maximum : languette, longueur 290 millimètres, largeur 62, épaisseur 7 ; douille, longueur 110, diamètre 24.

Cet instrument était-il une faucille aux bords tranchants ? Impossible de le savoir, étant donnée l'épaisse couche de gangue calcaire et d'oxyde de fer qui le recouvre. Un plan *médian* qui le couperait le diviserait en deux moitiés symétriques, tandis que dans une faucille moderne, seul un plan passant *par la tranche* partagerait l'outil en deux parties semblables et égales.

Une tige (pl. LV, fig. 5) à section transversale, carrée et rectangulaire dans la région active, aplatie, a l'autre extrémité se terminant par une tête de lance elliptique carénée au moins sur une face. Longueur totale de la pièce 228 millimètres, longueur et largeur de la tête de lance : 32 et 15 ; épaisseur 8. Epaisseur maximum de la tige 9. Avec une croûte superficielle aussi considérable, les épaisseurs n'ont aucune valeur. Cette arme était selon toute vraisemblance emmanchée. Etait-elle plus longue ? Comment se terminait l'extrémité inactive ?

Un hameçon (pl. LV, fig. 2). Longueur totale 44 millimètres, longueur du crochet 13 millimètres ; épaisseur maximum de la tige en haut 6 millimètres. La branche allongée semble cassée en haut. Le crochet paraît avoir été récurrent.

De Samrong Sen, M. Mansuy [25, p. 11, pl. VIII, fig. 14] signale un hameçon en bronze bien conservé, à crochet récurrent, plus long que notre pièce dans l'état actuel.

Une lame recourbée presque à angle droit aux deux extrémités. Dimensions maximum : longueur 55 millimètres, largeur 10, épaisseur 4. Nous avons trouvé plusieurs fois dans les lits néolithiques des objets analogues ; les croyant récents, nous ne les avons pas signalés. Leur usage nous échappe.

Une cinquième pièce, très mutilée, est si atypique dans l'état actuel qu'il est inutile d'en parler.

Ces 5 échantillons gisaient dans la IIIe section, les uns entre la surface et 10 centimètres, la grande pièce entre 10 et 40 centimètres.

Observations.

Les mobiliers archéologiques de ces trois stations si voisines diffèrent les uns des autres. Petite grotte de Xom Thâm : beaucoup de fragments de céramique, des poinçons en os, une canine perforée, une pierre à cupule ; — Grotte supérieure de Xom Thâm : abondance énorme de fragments de céramique aux décors très variés, grande quantité de monnaies présumées en coquilles, petits disques en coquilles, perles de couleur, anneaux minces en cuivre, coquilles de *Cyprea* ; quelques perles auriformes (*Nassa*), des perles biconiques

en terre (pl. LIII, fig. 6); — Abri sous roche de Xom Thâm : quelques petites perles discoïdes et coquilles de *Cyprea*, etc., maigre récolte ; cinq instruments en fer.

Ces stations étaient-elles contemporaines ? Pour la grotte supérieure et l'abri sous roche, aucun doute, les matériaux en coquilles étant les mêmes. Aucune coquille travaillée n'a été extraite de la petite grotte, mais les tessons de céramique ayant facture et décor analogues à ceux de la grotte supérieure. Elles ont été habitées par les mêmes troglodytes.

La grotte supérieure, d'accès très pénible, dissimulée au milieu d'une végétation inextricable, facile à défendre, l'entrée dominant un à-pic, servait dirait-on, de cachette à un trésor, aux sapèques présumées, en coquilles. La petite grotte, vraiment trop exiguë, n'aurait donné asile que temporairement aux hommes. L'abri sous roche devait être un séjour agréable ; ayant été le théâtre d'effondrements du surplomb, il se présente à nous dans des conditions défectueuses ; nous ne pouvons savoir ce qu'il était jadis.

Les pièces en fer paraissent appartenir au même temps que le reste des mobiliers.

Quel était ce temps ? Du fer, même un peu de bronze. En Europe, on placerait ces kjökkenmöddinger dans l'Age du bronze. En Extrême-Orient on est convenu de donner plus d'extension au Néolithique [*6*, rectifications et justification] (1). C'est à cet Age, d'après les conventions admises ici, qu'ils appartiennent.

La monnaie en coquillage semble avoir été employée en des temps fort reculés par les habitants de la Chine [*56*]. Elle consistait primitivement en petits coquillages cauris « dont les enfilades servaient de monnaies aux anciens ». D'après le caractère qui leur est consacré, ils étaient des Gastropodes (2). Il y avait aussi d'autres cauris ronds, peut-être semblables à nos disques, fragments de Lamellibranches probablement. Le collier de cauris était une « parure des femmes anciennes ». — « Ils eurent cours, concurremment avec les sapèques, inventées beaucoup plus tard, jusque sous les *Ts'in* (IIIe siècle avant J.-C.) ; alors les cauris furent démonétisés. »

Le caractère cauri est le radical de plusieurs autres caractères, se rapportant aux achats, au commerce, à la fortune, etc.

On voit le grand rôle joué par les coquilles de Mollusques dans le trafic antique.

---

(1) « .... dans toutes les régions méditerranéennes, il semble que le néolithique parfaitement sans métal, devienne un mythe et même en l'absence de métal, on n'ose plus affirmer que ce dernier était inconnu. » [*57*, p. 14].

(2) D'après Deniker [*11*, édition de 1900, p. 324], les Anglais ont nommé *cauri* la plus connue des coquilles servant de monnaie, un *Gastropode*. Deux espèces sont surtout utilisées : *Monetaria* (*Cyprea*) *moneta L.* et *M. annulus L.* En Asie, il y a une cinquantaine d'années, elles étaient encore en usage, au Siam, au Laos, etc.

Nos échantillons sont à peu près ronds et s'enfilent ; ils étaient, selon toute vraisemblance, bien rapprochés de certains cauris ou même identiques. Cet usage peut remonter au Néolithique. Les petits disques en coquilles étaient-ils aussi des monnaies, des monnaies divisionnaires ? Chez les primitifs certains objets servent de bijoux ou de pièces d'échange suivant les occasions. En Indochine, les indigènes mettent souvent comme parure aux enfants une ou plusieurs sapèques. Au Laos, on rencontre des femmes qui ont à leur corsage, en guise de boutons, une rangée de pièces de monnaie en argent. A Duc-thi gisait un maxillaire supérieur humain dans lequel étaient placés 17 de ces menus disques en coquilles. Les Annamites introduisent dans la bouche de leurs morts trois sapèques métalliques actuelles [*12*, p. 18]. M. le Colonel Bonifacy a bien voulu nous donner les renseignements suivants : tous les indigènes d'Indochine mettent des monnaies dans la bouche de leurs morts. Les Chinois riches y introduisent des pierres précieuses. Des usages analogues se retrouvent dans des temps très différents chez beaucoup d'autres peuples.

Station préhistorique de la région de Đông-hới.

Abri sous roche de Duc-thi (pl. XXXIX et fig. 22).

Longitude : 115^{G}83 (104°14′49″).

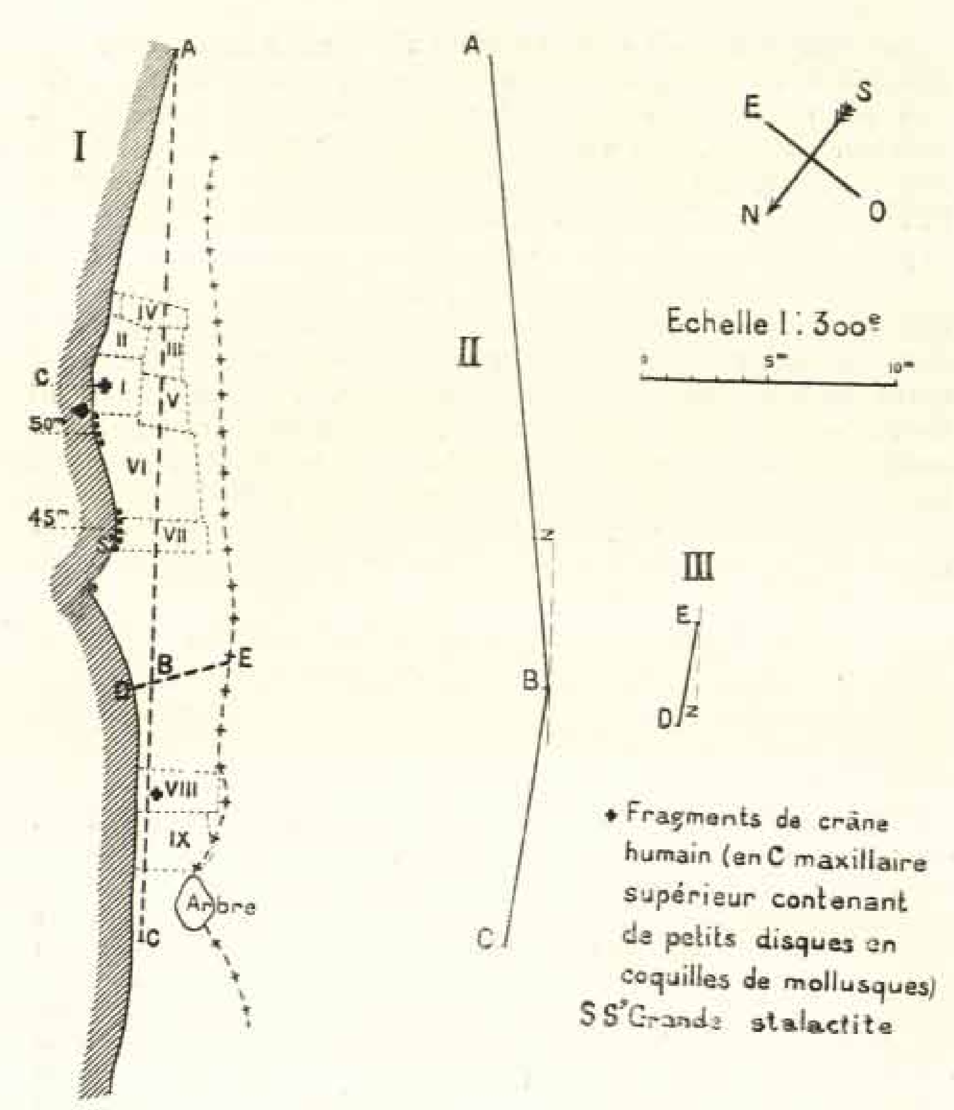
Latitude : 19^{G}198 (17°16′41″).

Altitude minima de la région : 16 mètres [*42*].

Il est situé à près de 90 kilomètres de Qui-dat, à 20 km. 5 environ à vol d'oiseau au S.-S.-O. de Đông-hới ; à 17 km. 5 en ligne droite de la mer. La configuration est bien différente de celle du pays de Qui-dat. Ici des zones parallèles au rivage se succèdent de l'E. à l'O. : celle des dunes qui longent la mer, celle des rizières et des marais (cotes les plus basses 0,2, 0,7), puis, au delà de la ligne du chemin de fer, celle des forêts (altitude minimum 12,18) et enfin celle des montagnes (Chaîne annamitique). La station préhistorique se trouve dans un des derniers petits rochers en bordure orientale du grand massif de calcaires ouralo-permiens dans lequel est creusée la caverne de Khé-tong (1). Ce petit rocher s'appelle le Lèn Dong (point culminant 333 mètres). L'abri sous roche de Duc-thi est creusé dans le flanc S.-O., sur la rive droite du Rào Tru (2), au milieu de la forêt. On y accède par une

(1) L'abri sous roche de Duc-thi est à environ 25 kilomètres en ligne droite à l'E.-N.-E. de la grotte de Khé-tong.

(2) Le Rào Tru, depuis son premier grand coude jusqu'à son confluent avec la rivière de Long Dai, sur une longueur de 4 kilomètres environ, ne traverse plus des forêts, comme nous l'avons indiqué d'après la carte au 100.000e ; maintenant ces terres sont défrichées ou cultivées, quelques maisons se dressent çà et là. La plaine boisée qui s'étend au S. de la station préhistorique aurait été, il n'y a pas fort longtemps, d'après les dires des indigènes, cultivée par les Méos. Ceux-ci seraient partis, selon leur coutume, abandonnant leurs champs épuisés. On n'en voit, semble-t-il, plus trace sous le revêtement actuel de brousse épaisse.



Pour le reste de la légende, voir la fig. 12.

Fig. 22. — Abri sous roche de Duc-thi. I, Plan. 1ère section fouillée jusqu'à 80 cm., IIe jusqu'à 1 m., IIIe et IVe jusqu'à 80 cm., Ve jusqu'à 85 cm., VIe jusqu'à 1 m., VIIe jusqu'à 30 cm., VIIIe jusqu'à 40 cm. II et III, Principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan. II, de A en B, dénivellation 2 m. 70 ; de B en C, 1 m. 40 ; III, de E en D, dénivellation 60 cm.

pente assez raide, de quelques mètres, au pied de laquelle passe le cours d'eau. Quand il pleut à torrents pendant plusieurs jours, les eaux de ce tronçon du Rào Tru montent très vite et coulent avec une grande rapidité. Il est alors fort difficile à traverser. Cette station archéologique est claire, quoique enveloppée par un rideau de grands arbres. Regardant au S.-O., elle est balayée par les vents du S. et de l'O. Les jours où aucun souffle de brise ne se fait sentir, les moustiques et d'autres insectes

piqueurs vous assaillent en si grande quantité qu'ils vous infligent de vrais supplices [1].

La plate-forme de l'abri sous roche est longue de 40 mètres ; sa plus grande largeur atteint 5 m. 50. Un surplomb élevé la domine sur une longueur de 30 mètres environ. A la paroi adhèrent trois lambeaux de brèches coquillières peu volumineux, pauvres en test de mollusques. Le sol subit une forte dénivellation du S.-E. au N.-O., de A en B ; en B, il se relève continuant la même direction jusqu'en C. Il s'abaisse un peu du N.-E. au S.-O. Les débris de cuisine occupent une surface qui serait à peu de chose près le quart de la superficie totale. Leur épaisseur est au plus de 80 centimètres à un mètre. Ils sont dans une terre de couleur beige, à grains fins. Rares coquilles de Gastropodes, des Paludines (pas de *Melania*) et des Lamellibranches. Mobilier néolithique, pierres travaillées ; une sorte de hache courte de facture paléolithique, une hache et deux ciseaux à tenon d'emmanchement, l'un d'eux remarquablement petit (pl. LIV, fig. 4). Plusieurs pierres à marques bacsoniennes ; au Bac-son, ces pierres appartiennent aux kjökkenmöddinger mésolithiques et jamais aux néolithiques. De grands galets gréseux à cupules remarquables par le nombre et la disposition de ces creux (pl. LV, fig. 1, 3 et 4 ; pl. LVI, fig. 1 et 2). Des quantités de fort menus cailloux de couleurs et de formes très variées, ne portant pas trace d'intervention humaine, ont été récoltés par les Néolithiques au pied de l'abri, dans le Rào Tru. Peut-être servaient-ils de monnaies. Objets en coquilles de mollusques : en un point seulement des quantités de disques minuscules ou un peu plus grands en test de mollusques ; des coquilles de *Nassa* et de *Cyprea* perforées. Céramique : des tessons à décoration et à facture variées analogues à ceux des stations de Xom Thâm. Un beau vase incomplet (pl. LIII, fig. 5 a et b), décoration faite au peigne.

Ossements humains : des fragments de crânes et des os gisaient en différents points ; la faible épaisseur de la couche archéologique ne permet pas d'établir leur ancienneté. Un maxillaire supérieur a été trouvé la face palatine tournée vers le ciel ; il contenait environ 17 [2] petits disques en coquilles ; plusieurs d'entre eux étaient disposés en une rangée comme s'ils avaient été primitivement enfilés.

Comme à Khé-tong et à Minh-cam, aucune trace de métal, ni fer, ni cuivre, pas un morceau de minerai.

Description des échantillons.

Paléolithes et galets à cupules. — Racloir. Gisait dans la IVe section, entre la surface et 30 centimètres. Contour de la base subquadrilatéral. Dimensions maximum : longueur 90 millimètres, largeur 41, épaisseur 32. Fait d'une portion de galet. La croûte de ce dernier couvre toute la pièce (elle montre des dendrites noires), sauf le talus raide, en partie naturel. Son bord inférieur décrit une ligne brisée le long de laquelle se voient des retouches.

Roche gris foncé, compacte.

Est-ce un éolithe ? Il ne semble pas. Cette pièce, un peu anachronique dans ce gisement néolithique, paraît avoir servi de racloir.

---

(1) Nous avons eu beaucoup de peine à trouver des coolies pour nos fouilles : ils souffraient trop, disaient-ils.

(2) Il s'en est peut-être perdu.

Trois galets roulés subtronconiques longs et étroits.

Instrument taillé en biseau, rougi par le feu, gisait dans la 1ère section, à 20 centimètres. Dimensions maximum : longueur 135 millimètres, largeur 51, épaisseur 43. L'extrémité la plus large montre sur une des grandes faces un biseau long de 53 millimètres, irrégulier et rugueux. La face opposée porte deux grattages, essais de cupules.

Roche gréseuse composée de petits éléments souvent cristallins, complètement érodés par le feu.

Cette pierre servait presque sans aucun doute à des usages culinaires.

Galet à peu près entier. Extrémités arrondies, deux grandes faces planes. Gisait dans la IIe section, entre 30 et 60 centimètres. Dimensions maximum : longueur 131 millimètres, largeur 41, épaisseur 25. L'une des grandes faces, qui semble avoir servi de polissoir, porte une cupule étroite longue de 44 millimètres ; elle aurait été creusée par des grattages longitudinaux. Le milieu de ce creux coïncide avec celui de la grande face. Sur la face opposée, une épaisse couche stalagmitique recouvre, semble-t-il, une cupule allongée presque symétrique.

Roche gréseuse, petites paillettes de mica ; a aussi été érodée par le feu.

Au Bacsonio-hoabinhien ne se rencontrent pas de cupules de cette forme.

Galet ayant une face plate et l'autre bombée transversalement. Gisait dans la IIe section, entre 30 et 60 centimètres.

Dimensions maximum : longueur 147 millimètres, largeur 58, épaisseur 29. Porte deux sillons larges, peu profonds, arrondis, qui forment entre eux un angle très obtus ; longueur totale 84 millimètres. Sur l'autre face, deux grattages, essais présumés de cupules.

Roche semblable aux précédentes.

Néolithes. — Hache à tenon d'emmanchement (pl. LIV, fig. 1). Gisait dans la VIe section, entre la surface et 40 centimètres. Dimensions maximum : longueur 62 millimètres, largeur 39, épaisseur 13. Longueur du tenon 26. Cette pièce est entièrement polie, sauf l'extrémité active qui est taillée sur les deux faces.

Roche de couleur verte à grains fins.

Petits ciseaux à tenons d'emmanchement :

Le plus grand (pl. LIV, fig. 3) gisait dans la 1re section entre 35 et 50 centimètres. Dimensions maximum : longueur totale 62 millimètres, largeur 21, épaisseur 10. Tenon d'emmanchement arrondi, long de 9 millimètres. Les deux faces latérales triangulaires se terminent par un angle très aigu ; largeur de l'une double de celle de l'autre. Le tranchant décrit une courbe à très grand rayon, fort mince, ébréché en plusieurs endroits. Pièce singulière. Elle n'est pas polie, mais a été frottée dans tous les sens sur une râpe grenue.

Grès brun clair, avec quelques minuscules paillettes brillantes ; roche probablement peu résistante. Comment une pareille pièce était-elle emmanchée ? Peut-être dans une gaine qui maintenait la soie et le haut de l'objet.

Très petite pièce cassée (pl. LIV, fig. 4) dans la région de l'extrémité active. Gisait dans la VIe section, entre la surface et 40 centimètres. Dimensions maximum : longueur 50 millimètres, largeur 11, épaisseur 5. Longueur de la soie environ 9 milli-

mètres. Cet objet n'est pas non plus poli ; à la loupe, il présente le même aspect que le précédent et semble être en même roche tendre. Quels services rendaient-ils ?

Morceaux de schistes et de grès à *marque bacsonienne* ou ornés de traits.

Plusieurs galets schisteux portent cette marque. Un caillou gris brun. Gisait dans la VIIIe section, entre la surface et 25 centimètres. Dimensions maximum : longueur 72 millimètres, largeur 14, épaisseur 9. Sur une des tranches se trouve, fort net, le polissage fait avec un instrument bifide.

Un caillou (pl. XLIX, fig. 6) en forme de coupe-papier, épais, sans manche. Gisait dans la Ve section, entre 60 et 70 centimètres. Dimensions maximum : longueur 96 millimètres, largeur 14, épaisseur 7. Porte sur une tranche la marque bacsonienne, mais elle est sillonnée de quelques stries longitudinales et obliques. La tranche opposée paraît avoir été légèrement polie d'après la même technique ; sur le reste de l'objet différents traits, entre autres deux encoches transversales.

Un morceau cassé d'un caillou étroit gisait dans la VIe section, entre la surface et 40 centimètres. Dimensions maximum : longueur 67 millimètres, largeur 13, épaisseur 8. Ne porte pas la marque bacsonienne ; sur une des grandes faces un profond sillon gravé avec netteté. Ce trait limite un dessin probablement emprunté au règne végétal composé de lignes plus ténues. Il représenterait peut-être une sorte de rameau garni de quelques feuilles.

Extrémité d'un caillou cassé. Gisait dans la VIe section, entre 40 et 65 centimètres ; sur l'une de ses grandes faces l'extrémité d'un dessin gravé en traits profonds figurerait peut-être aussi le haut d'une tige.

Deux autres pièces portent une marque bacsonienne et une troisième est ornée de traits gravés peu intéressants.

Une petite pierre rouge (pl. XLIX, fig. 15), sorte de demi-calotte. Gisait dans la IIIe section, entre 30 et 60 centimètres. Dimensions maximum : diamètre 37 millimètres environ, épaisseur 9. Sur la face plane, des stries subparallèles, un peu sinueuses, assez profondes. Sur la face bombée, quelques lignes se croisent.

Un anneau en pierre de forme peu régulière. Gisait dans la VIe section, entre la surface et 40 centimètres. Dimensions maximum : grand diamètre 28 millimètres, petit diamètre 26, épaisseur 3. Grand diamètre de l'ouverture 16.

Recouverte d'une gangue calcaire. Roche gris verdâtre en apparence.

Les objets en coquilles de mollusques, etc., ont déjà été signalés.

Grands galets gréseux à cupules :

7 ont été rapportés de Duc-thi.

Grand galet plat (pl. LVI, fig. 1 et 2). Gisait dans la VIe section, entre 40 et 65 centimètres. La base est un triangle aux côtés convexes et aux angles arrondis. Dimensions maximum : longueur 310 millimètres, largeur 232, épaisseur 62. Une des grandes faces planes (fig. 1) montre près de son milieu un quadrilatère long de 100 millimètres environ, encadré par 84 cupules. Elles sont disposées assez irrégulièrement sur trois rangées. La file la plus externe est parallèle aux bords ; parfois un groupe de 5 disposés avec intention. Quelques cupules confluent, peut-être par usure. Leur ouverture est rarement ronde, le plus souvent elle affecte la forme d'un ovale dont une extrémité se termine en pointe. Dimensions moyennes : grand axe 23 millimètres ; petit axe 13 ; profondeur dépassant souvent 8 millimètres. *Face opposée* (fig. 2) : une sorte de grande cuvette très peu profonde, subelliptique, mesure environ 160 millimètres de longueur ; elle rappelle certains polissoirs. Elle est encadrée

par 53 cupules disposées sur une et sur deux rangées. Quelques groupes de 2 ou de 3 de ces petits creux semblables à ceux de l'autre face.

Pièce entièrement rougie par le feu.

Grès à gros grains, quelques paillettes de mica.

Grand galet plat (pl. LV, fig. 3). Gisait dans la 1ère section, à 20 centimètres. La base est un trapèze aux côtés convexes, pourvu d'une sorte de prolongement, aux angles arrondis. Une des grandes faces planes montre 18 cupules : 10 le long d'un des côtés, 4 le long d'un autre, 3 le long du troisième et 1 le long du quatrième. Elles seraient peut-être groupées par 3. En général, la forme de ces petits creux ne diffère guère de ceux du galet précédent. L'ouverture de deux d'entre eux est cependant un secteur. Dimensions moyennes : grand axe 19 millimètres, petit axe 15, profondeur environ 7. La face opposée porte 3 cupules : 1 subovale près d'un bord et 2 peu distinctes, chacune au voisinage d'un angle.

Grès grossier jaune, parfois une légère teinte rouge, recouverte par places d'un enduit calcaire.

Galet en forme de prisme à 5 faces (pl. LV, fig. 4), 2 sont parallèles, planes et 3 convexes ; angles arrondis. Gisait entre la 1e et la VIe section. Dimensions maximum : longueur 184 millimètres, largeur 163, épaisseur 121. L'une des faces planes est criblée de 36 cupules. Les plus externes sont disposées en deux rangées concentriques à peu près parallèles au bord. Ouvertures rondes ou ovales, se terminant en pointe.

Face opposée : 10 cupules, la disposition de 8 d'entre elles est plus ou moins parallèle au bord.

Grès grossier, à patine lie de vin.

Galet de forme irrégulière. Gisait dans la IIIe section, entre 10 et 40 centimètres. La grande face la moins bombée montre environ 59 cupules de tailles assez inégales disposées avec peu d'ordre. Aucune autre ne se voit sur le reste de la pièce.

Pierre très érodée, cassée à une extrémité. La face à cupules a été frottée, par accident, semble-t-il ; il est difficile de distinguer quelques-uns de ces petits creux.

Grès lie de vin, très grossier.

Bloc gréseux presque informe (pl. LV, fig. 1), endommagé par des actions mécaniques et physico-chimiques. Gisait dans la IVe section, entre la surface et 30 centimètres. Dimensions maximum : longueur 212 millimètres, largeur 192, épaisseur 148. La face la moins tourmentée montre (1) 15 cupules, mal façonnées, de formes et de tailles irrégulières. Peu d'ordre dans leur disposition ; cependant deux rangées perpendiculaires entre elles sont plus ou moins parallèles aux bords.

Grès grossier, patine lie de vin.

Deux autres grands galets gréseux à cupules ne seront pas décrits, n'offrant rien de particulier.

Remarques. — Nous avons trouvé des galets à cupules multiples paléolithiques et mésolithiques dans la province de Hoà-bình [*6*, p. 61, pl. IX, fig. 29 ; pl. X, fig. 23; pl. XI, fig. 15 et 17 ; *7*, p. 39, pl. VI, fig. 4] et dans celle de Thanh-hoá. Ceux décrits ci-dessus appartiennent au Néolithique supérieur, de la province de Quảng-bình.

---

(1) D'autres cupules ont peut-être été effacées par l'érosion.

Nous avions de plus en plus l'impression que ces grands galets gréseux, très souvent rougis par le feu, avaient servi à des usages culinaires [1] ou à quelque petite industrie pratiquée près d'un foyer. Peut-être est-ce vrai pour les plus anciens, pour les hoabinhiens, ceux de Đa-phúc, par exemple (pl. LVII et LVIII). Les récents ne semblent pas avoir eu pareille attribution. Celui qui est figuré en 1 et 2 (pl. LVI), par l'harmonie de sa forme naturelle, sa couleur agréable, son ornementation (sur les deux grandes faces une bordure de cupules, une sorte d'écusson ménagé au milieu), suggère l'idée d'une pièce décorative et non celle d'un ustensile pour la préparation des aliments. Mais ceux représentés (pl. LV, en 1 et en 3), sont fort laids; impossible de reconnaître une intention artistique. Ces pièces n'étaient-elles pas plutôt des sortes de tablettes sur lesquelles, par des groupements convenus, on notait certains faits, ou simplement des façons de livres de compte? Une destination religieuse ou magique peut aussi être envisagée. Ne connaissant pas les pratiques de ces hommes, et ayant encore peu de documents, impossible de se prononcer [2].

Observations sur la station de Duc-thi.

Comparaison avec des stations néolithiques de la province de Quảng-bình. — Ce mobilier se rapproche de celui de Minh-cam [*35*] par les parures corporelles en coquilles et les bijoux en matières diverses. Comme dans celui de Bau-tro [*37*], les tessons céramiques ont une ornementation variée; plusieurs d'entre eux ont une décoration peinte à l'ocre rouge.

Le pied et la panse du fragment très important de vase de Duc-thi sont marqués à la cordelette ou travaillés au peigne (pl. LIII, fig. 5 a et b), ce qui produit des losanges semblables à ceux d'un vase de Khé-tong [*31*, pl. IV, fig. 1 a].

Cette collection d'objets de Duc-thi diffère de ceux de Minh-cam: industrie lithique peu développée, pièces portant la marque bacsonienne, grands galets gréseux à cupules, disques grossiers en coquilles (monnaie présumée), instruments en fer, peut-être contemporains du gisement, minces anneaux en cuivre, perles de couleur.

Les quatre stations néolithiques du Quảng-bình décrites ici sont riches en parures [3], pauvres en pierres travaillées; le métal est plus abondant que dans les autres stations de culture peu dissemblable; il appartenait probablement à une période plus récente du Néolithique.

---

(1) Ces galets gréseux, fort mauvais conducteurs de la chaleur, une fois chauffés, conservent une température élevée pendant plusieurs heures.

(2) Voir à la fin de cet article *Manifestations intellectuelles*.

(3) Sauf l'abri sous roche de X. Thâm.

La Céramique.

(Stations néolithiques du Quảng-binh).

De Minh-cam [35], de Bau-tro [37], de Khé-tong et de Hang Rao [31] [1], ont déjà été décrits des débris de céramique ou des vases entiers. Ceux dont il va être question proviennent des trois stations de Xom Thâm et de celle de Duc-thi. Tous faisant partie de kjökkenmöddinger peu épais, près ou assez près de la surface, impossible d'établir qu'un tesson trouvé à quelques centimètres plus bas qu'un autre est plus ancien [2]. Dans la grotte supérieure de Duc-thi des tessons se rapportant à toutes les catégories de céramique néolithique ont été rencontrés pêle-mêle. Nous allons passer en revue les principaux modèles de cette collection en y ajoutant quelques pièces des autres gisements archéologiques.

Ces poteries paraissent faites au tour [3] ou modelées à la main ou moulées. On y discerne tantôt les traces du peignage, tantôt les marques des cordelettes ou du panier. L'emploi du tour se reconnaît à la parfaite régularité des contours et aux stries concentriques. Les poteries façonnées au peigne et celles faites avec des cordelettes ont même aspect [35, p. 20] ; le peigne donne cependant des dessins plus réguliers. Celles au panier sont faciles à reconnaître à la loupe ; si l'on procède par grossissements de plus en plus forts, les empreintes dans la pâte argileuse des paquets de fibres des tiges et même les menus détails de la morphologie externe du rameau se voient de mieux en mieux ; dans ce cas le procédé employé n'est pas douteux ; les Anglais sembleraient parfois avoir une légère tendance à confondre les traces de panier et celles de cordelettes (« cord marked ») [4].

La cuisson est probablement obtenue au moyen d'un cercle de flamme ; les dessins sont tous incisés. Dans ce qui suit, nous ne décrirons que des fragments céramiques.

1ère catégorie (pl. LIII, fig. 1, 2, 3, 4, et pl. LII, fig. 8). Pâte grise contenant de petits grains minéraux, arrondis, noirs ou blancs, fins, souvent schisteuse. Epaisseur de la tranche 4 à 6 millimètres. Extérieur gris foncé tirant parfois sur le brun, légèrement verni ; intérieur brun ou beige. Les tessons sont façonnés à la main ou faits au tour. Ils montrent parfois une perforation conique (pl. LIII, fig. 4). Ils se distinguent

---

(1) 4 stations néolithiques de la province de Quảng-binh.

(2) On sait que les tessons glissent facilement de haut en bas.

(3) D'après Deniker, on peut admettre pour la poterie primitive trois genres de fabrication : « le *modelage*, à la main, le *moulage* d'après un moule extérieur ou intérieur (panier ou autre objet de vannerie qui brûle à la cuisson), et enfin ce que l'on peut appeler le *roulage de boudins* d'argile : on façonne de longs boudins d'argile et on les roule de manière à former un cône, un cylindre ou tout autre forme, puis on égalise les parois » [11, édition de 1926, p. 179].

(4) « ... « au panier » and in English best called cord-marked » [50, p. 3].

par la délicatesse des traits et la variété des dessins composés de lignes courbes ou rarement brisées. L'un d'eux est piqueté (pl. LII, fig. 8). A côté de ce groupe, se place un fragment (pl. LII, fig. 11) de vase ayant vers le haut de la panse un bourrelet ; pâte beige, grains noirs grossiers, souvent anguleux. Epaisseur 4 millimètres. Traces de vernis. Décoration : dents de loup.

2e catégorie se compose de morceaux hétérogènes (pl. LII, fig. 7, 9, 10 et 12), n'ont en commun que le mode de décoration, un piquetage. Un seul (fig. 10) est d'une facture non primitive, fait au tour ou au moule ; pâte brune, beaucoup de grains très fins, épaisseur maximum 8 millimètres. Ornementation : lignes droites et cupules tronconiques ; grand diamètre 4 millimètres, disposées avec régularité sur plusieurs rangées.

Morceau d'un récipient modelé à la main, à panse bombée (fig. 7). Pâte grise, très gros grains de quartz anguleux, épaisseur 6 millimètres ; ornementation : une bande courbe gauchement tracée (reprise d'une ligne), le champ piqueté.

Un autre débris de vase (fig. 9) modelé à la main. Pâte noire, grains blancs et grains noirs ; épaisseur 7 millimètres. Extérieur rouge brun, sauf la région décorée. Ornementation : une bande de piquetage obtenu au moyen d'une tige à section transversale triangulaire ou quadrilatérale.

Fragment plus grand (fig. 12) d'un récipient montrant une partie du fond plat et de la région inférieure de la paroi, très évasée. Pièce faite à la main ou au moyen d'un moule fort grossier. Pâte grise, gros grains anguleux, blancs et noirs, épaisseur 12 millimètres. Extérieur et intérieur beige clair Ornementation : une bande unie parallèle à l'équateur ; des lignes obliques figurant le plus souvent des dents de loup lui sont contiguës. Elles sont unies, mais dans le champ qui les sépare se voit un piquetage peu régulier.

Un morceau modelé probablement à la main (pl. LII, fig. 6) provenant de la panse d'un vase, près du col. Pâte brune à petits grains très fins. Epaisseur 6 millimètres. Pièce brune, un peu noircie extérieurement. Traits assez habiles ; une bande et une dent de loup. Le champ du dessin quadrillé.

Quatre tessons (pl. LII, fig. 2, 3, 4 et 5) à pâte grossière, grise, à grains noirs pour les trois derniers, rouge avec de gros grains arrondis pour le premier. Ornementation : amples ondulations parallèles présentant des dispositions variées, obtenues au moyen de plusieurs pointes solidaires. Elles répètent sur une pâte grossière les dessins des céramiques fines.

Trois pièces (pl LII, fig. 1 ; pl. LI, fig. 6 et 7) travaillées au peigne ou avec plus de vraisemblance marquées à la cordelette. Pâte grise ou brune, grains gros ou très gros, du quartz, anguleux. Epaisseur 5 et 6 millimètres.

Un fragment plus grossier (pl. LI, fig. 5) fait à la cordelette. Pâte grise mêlée de poudre de charbon. Nombreux gros grains noirs, anguleux. Epaisseur 7 millimètres.

Un tesson (pl. LI, fig. 10) mince (épaisseur 3 millimètres), pâte grise, à gros grains anguleux, fait peut-être au panier. Ornée au voisinage du col d'une double rangée de coups d'ongles réguliers, convergents deux à deux.

Trois morceaux (pl. LI, fig. 1, 3 et 4) faits au panier. Celui qui est figuré en 4 : pâte grise contenant de très nombreux grains anguleux, du quartz entre autres. Epaisseur 7 millimètres. La figure 3 montre un échantillon à pâte beige, à nombreux grains blancs, anguleux, de quartz. Epaisseur 5 millimètres. L'extérieur porte les sillons laissés par les brindilles du panier. A la loupe avec un grossissement de 6 on

perçoit avec netteté les détails morphologiques des brindilles végétales. Enfin fig. 1 se voit une poterie d'une extrême rusticité. Pâte grise, beaucoup d'énormes grains roulés. Epaisseur 8 millimètres. Sur la face externe les menus détails des ramilles ayant constitué le panier se distinguent avec précision.

Ajoutons à cette série les débris céramiques peints à l'ocre rouge (pl. LIII, fig. 7 et 8) extraits de la grotte supérieure de Xom Thâm et de la petite grotte. Deux sont figurés. L'un assez fin, pâte beige, grains gros, blancs, nombreux (épaisseur 6 millimètres) ; l'autre (fig. 8), un fragment de col d'un vase : pâte colorée en gris au milieu, en beige à l'extérieur et à l'intérieur ; très nombreux gros greins, épaisseur maximum 12 millimètres. Dans le premier, bandes rouges sur fond noir, probablement ondulées ; dans le deuxième, ornements obsolètes, en partie effacés, dans leur état primitif peut-être eux aussi noirs et rouges.

Trois fragments plus importants permettent presque de reconstituer la forme entière des récipients.

Portion d'une marmite faite au panier (pl. LI, fig. 2), peut-être assez récente ; pâte grise, grains très nombreux, noirs et blancs, anguleux ; épaisseur 7 millimètres. Fond peu bombé (Petite grotte de Xom Thâm).

Grand débris d'une sorte de bol (pl. LI, fig. 9), à fond bombé, à bord lisse, marqué probablement à la cordelette. Pâte grise, beaucoup de gros grains variés, anguleux ; épaisseur 13 millimètres (Duc-thi).

Fragment très important d'un vase (pl. LIII, fig. 5. a et b). Dimensions maximum : hauteur 210 millimètres, diamètre de la panse 187, épaisseur des parois 6. — Pâte grise contenant de petits cailloux anguleux blancs et d'autres noirs. Extérieurement et intérieurement cette poterie est entièrement rouge, mate, par application d'une couverte. Pied massif collé au fond du vase, le reste de la pièce assez élancé. Le pied et la panse jusqu'à une hauteur de 150 millimètres sont marqués à la cordelette ou peut-être au peigne. Ornementation sobre : une bande parallèle à l'équateur dont le champ est occupé par des ondulations subhorizontales ; sur le col, des lignes obliques. Cette pièce ne semble pas faite au tour.

Abri sous roche de Duc-thi, II[e] section, entre 30 et 60 centimètres.

Observations.

Cette série de tessons de céramique, du plus élégant au dessin compliqué (pl. LIII, fig. 1) au plus fruste (pl. LI, fig. 1), donne une idée complète de la pâte et de la décoration de ces poteries anciennes. Trouver tous les spécimens dans un même gisement, comme dans la grotte supérieure de Xom Thâm, est exceptionnel. Cette réunion permettrait de croire qu'ils sont contemporains les uns des autres. Cependant les différences sont si grandes qu'ils ne semblent pas être issus d'une même culture. De nos jours, il est vrai, si l'on rapprochait des tessons de pots à fleurs ordinaires de fragments de porcelaine de Sèvres, on serait en droit de raisonner de même. Les troglodytes de différentes époques ont cherché asile dans cette grotte exiguë, cachée et haut perchée ; ils auraient pu jeter leurs morceaux de récipients en terre au même endroit : étant donnée la faible épaisseur du kjökkenmödding, ces

débris auraient glissé pêle-mêle parmi les restes d'aliments, les os et les coquilles. Ces modèles, à peu près sans exception, se rencontrent dans beaucoup de stations préhistoriques, même antiques, près de la surface avec de rares néolithes à tenon d'emmanchement ou de type cosmopolite. La question de l'ancienneté n'est pas résolue par ces observations, puisque ces échantillons voisinent avec des tessons actuels. Les procédés de fabrication peuvent-ils permettre de la trancher ? La confection de poterie au panier est encore en usage de nos jours dans quelques tribus d'Amérique, d'Afrique, etc. [*11*, édition de 1900, p. 184] ; au Laos, près de Nhommalath, les indigènes font actuellement des marmites d'après ce procédé [*37*, p. 17] ([5]). La fabrication au sac (technique de la cordelette un peu modifiée) se rencontre encore en Corée ; M. et Mme Torii figurent un sac de chanvre servant à cet usage [*52*, p. 60, fig. 53]. L'emploi du tour nous semble assez récent ; en Europe, les plus anciennes poteries tournées ont été observées au bronze I [*47*, p. 190] ([1]). Au Laos, à Lonprao, on a trouvé deux fragments d'un tour de potier en pétrosilex noir [*23*, p. 14], néolithiques supérieurs assez probablement. Les indications fournies par le mode de fabrication ne donnent donc pas à elles seules de garanties d'ancienneté.

La couleur de la pâte, la patine, l'association des mêmes modèles se rencontrent toujours avec les mêmes objets néolithiques et souvent les conditions de gisements peuvent renseigner sur l'ancienneté de ces restes de céramique. L'ornementation de nos tessons est plus simple que celle de la céramique de Samron Seng. La poterie néolithique cambodgienne montre de vraies compositions décoratives faites de motifs géométriques habilement variés. Dans celle du Quảng-bình, un dessin est répété plusieurs fois sur un vase ; parfois cependant l'ouvrier en trace un second, assez différent ; mais il n'imagine rien de plus. Du Laos, d'Annam, et du Tonkin ([2]), on a figuré des fragments assez nombreux de poterie et même des vases néolithiques entiers ; ceux de Bau-tro ([3]) [*37*, pl. V et pl. VI] rappellent les moins ornés des nôtres. Dans cette station à ciel ouvert, on a trouvé, comme dans la grotte supérieure et dans la petite grotte de Xom Thâm, des fragments de poterie peinte, simples bandes, faites à l'ocre rouge.

LE PAYS DE THANH-HOÁ.

La province de Thanh-hoá, la plus septentrionale de l'Annam, est limitrophe du Tonkin. Elle «n'est pas une simple division administrative : c'est un pays ([4])»,

---

([1]) Les poteries néolithiques mandchouriennes ont toutes « été faites à la main, sans le secours d'aucune machine, si primitive soit-elle » [*51*, p. 52]. En Chine, le tour de potier était déjà employé avant la dynastie des Han [*46*, p. 10].

([2]) Voir les Bulletins du Service Géologique de l'Indochine et les Mémoires.

([3]) Au Quảng-bình, à la porte de Đồng-hới, dans les parages de nos gisements archéologiques.

([4]) Expression de M. Pasquier [*3*, p. 5].

([5]) Inexact, voir le second addendum, p. 417.

un harmonieux groupement, « autour de terres deltaïques, de collines qui se haussent progressivement en montagnes . . . » [*40*, p. 7]. La définition géographique suivante est due à M. Jacob [*16*, p. 21]. « Le Thanh-hoá est une case, un compartiment côtier entaillé vers le Golfe du Tonkin dans la partie extrême du bloc nord-indochinois ; ce compartiment est occupé par un delta, le delta du Sông Mã et de son affluent de gauche, d'importance presque égale, le Sông Chu ; au delta est annexée sur le plateau, sur les crêtes, une arrière région géographique. » « Au Nord, le Thanh-hoá est séparé du Tonkin par une chaîne calcaire rectiligne : basse, étroite, morcelée aux abords de la mer (1) . . . » [*40*, p. 6] ; sur l'autre façade, au S.-O. deux blocs cristallins le limitent.

Si, partant du chef-lieu de la province, on suit le Sông Mã, on voyage d'abord au milieu d'une plaine immense, égayée par le pittoresque semis de calcaires, figurant souvent des donjons en ruines. Puis on arrive à la zone des collines où se voient deux sortes de paysages : ici les calcaires forment soit de longs remparts, massifs et continus, soit des blocs isolés de plusieurs kilomètres carrés ou des lambeaux minuscules. Ils dressent toujours un profil hardi et fantaisiste que masque plus ou moins un vêtement de bois très noirs, échevelés ; leurs flancs abrupts, souvent à pic, offrent de larges façades, les unes tachées de jaune par l'oxyde de fer ou voilées d'une patine grise. «Les autres collines arrondissent des contours uniformes et mous, encore oblitérés par une couverture d'un vert terne, de forêt maigre, et d'herbe à paillote [*40*, p. 55]. » Quelques-unes sont constituées par des schistes, les autres par des porphyrites, andésites gabbro.

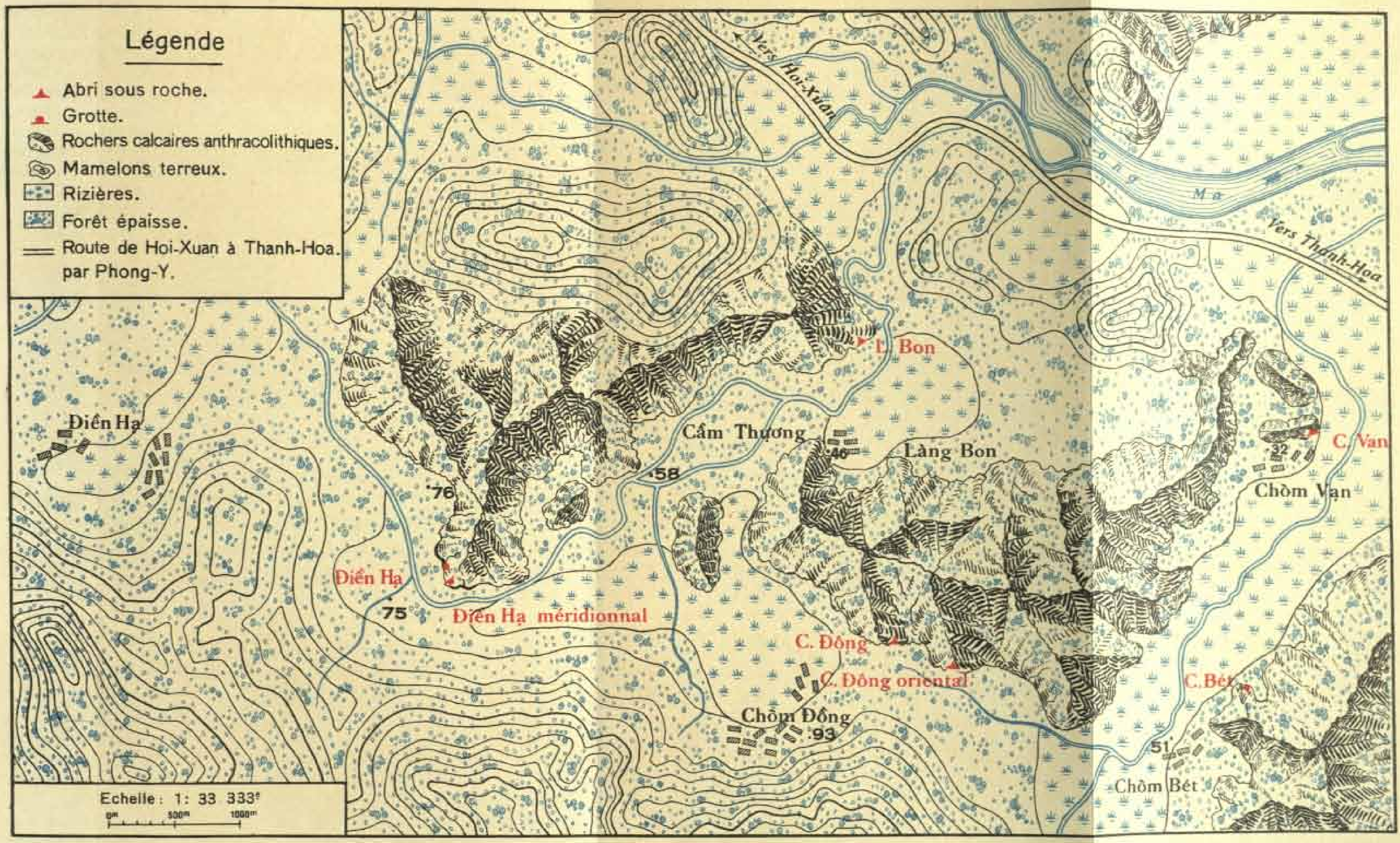
Le grand fleuve de la province, le Sông Mã, dans son cours tortueux et pittoresque, tantôt riant, tantôt austère, recoupe plusieurs fois porphyrites et calcaires. Son principal affluent de rive gauche, le Sông Con (2), venu de Hoà-bình (Tonkin), traverse en cañon la chaîne frontière. Dans le bassin du Sông Mã, au milieu de porphyrites et de calcaires, se trouvent nos stations préhistoriques les plus nombreuses et les plus importantes ; quelques-unes ont été découvertes aussi dans le bassin du Sông Con.

La province de Thanh-hoá a joué un grand rôle dans l'histoire d'Annam : « Thanh-Hoá aux heures d'épreuve a été pour l'Annam, mieux que Hanoi, le reliquaire sacré conservant tous les espoirs de la race. De cette terre élue qui garde les augustes dépouilles des ancêtres de ses rois, sont sortis les héros les plus glorieux et les plus valeureux de son histoire. Elle est le berceau de trois dynasties, elle a donné des empereurs, des usurpateurs, des

---

(1) Dans la description suivante, nous empruntons des expressions et des phrases à M. Robequain [*40*].

(2) Sông Con ou Sông Buoi ; les cours d'eau indochinois changent plusieurs fois de nom dans leur parcours. La station préhistorique de Lang Vanh (province de Hoà-bình) est dans le bassin du Sông Buoi.



STATIONS PRÉHISTORIQUES DU BASSIN DU SONG-MA (D'après la carte au 100.000e) [42]

soldats et des poètes. » (1) — « Il n'est pas un carrefour qui n'ait retenti du choc des armes, les Cham parcoururent ses plaines, les Ailaotiens descendirent ses étroites vallées et aux fastes des annales du Đại-Nam vinrent se mêler les hauts faits de nos soldats. » (2)

Cette contrée, théâtre de tant de luttes, est une des plus riches d'Indochine au point de vue archéologique (3) (voir dans les *BEFEO.* les belles découvertes qui ont été faites dans cette terre). On y avait même rencontré des stations préhistoriques en plein air, mais on n'avait encore jamais trouvé de kjökkenmöddinger troglodytiques antérieurs à l'Age du bronze.

STATIONS PRÉHISTORIQUES DU BASSIN DU SÔNG MÃ.

Abri sous roche de Lang Bon (pl. XL et pl. LIX, fig. 23 et 24).

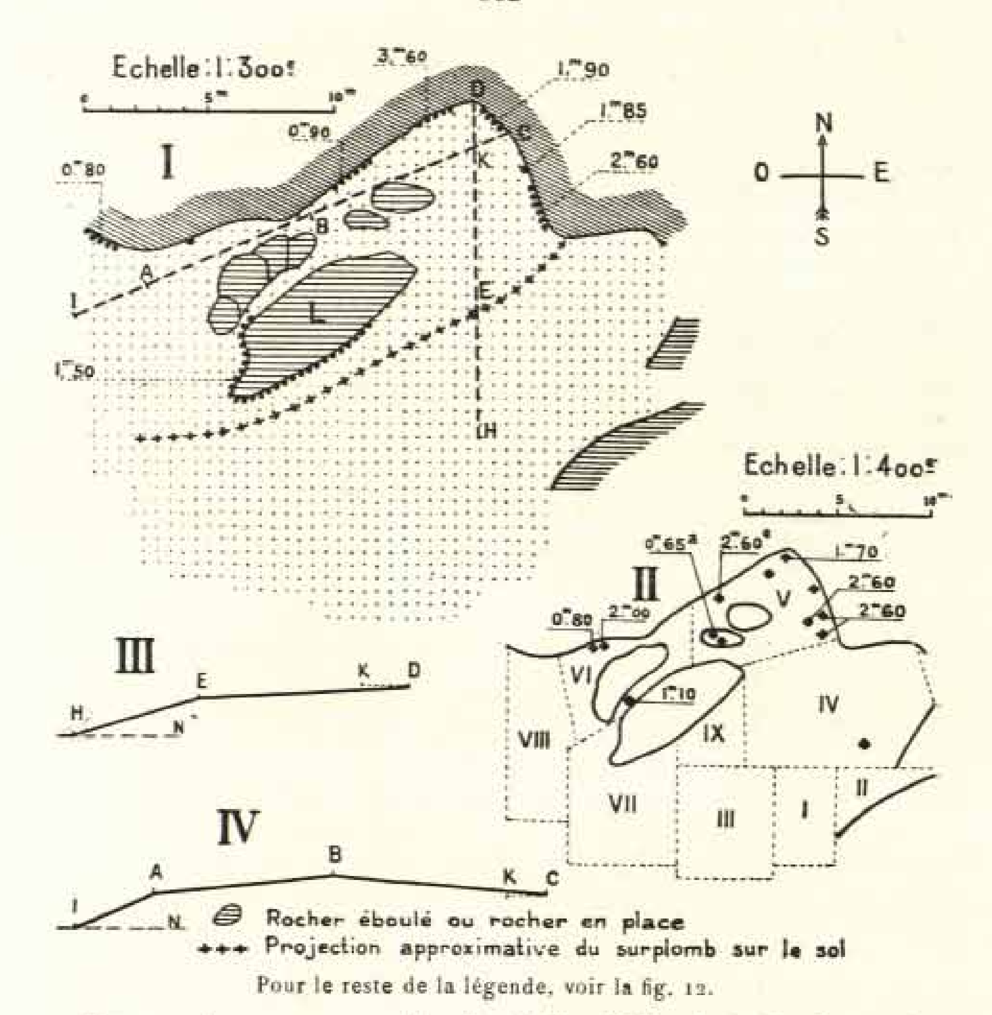


Fig. 23. — Croquis géologique d'après la carte au 500.000e [44].
Stations préhistoriques du bassin du Sông Mã.

1, Abri sous roche de L. Bon. 2. Grotte et petite grotte de Diên-hạ. 3, Abri sous roche et abri sous roche oriental de Chom Đông. 4, Grotte de Chom Bét. 5, Grotte de Chom Vạn. 6, Abri sous roche de Thạch-sơn. 7, Abri sous roche de Bat-mot. 8, Pagode de Mông (non fouillée).

(1-2) M. Pasquier, introduction à l'étude de M. Le Breton [3, p. 5 et p. 6].

(3) Elle cache des vestiges fort anciens. M. Le Breton [3, p. 25] fait commencer l'histoire du pays de Thanh-hoá à la dynastie des Hông-bàng (2879-258 av. J.-C.), « période légendaire ».



Pour le reste de la légende, voir la fig. 12.

Fig. 24. — Abri sous roche de Lang Bon. I, Plan. II, Plan des fouilles. Les nombres indiquent les profondeurs auxquelles gisaient les crânes. a, actuel, e, entier. Ire section fouillée jusqu'à 3 m. 70 ; IIe jusqu'à 3 m. 15 ; IIIe jusqu'à 2 m. 25 ; IVe jusqu'à 3 m. 25 ; Ve jusqu'à 3 m. 70 ; VIe jusqu'à 3 m. ; VIIe jusqu'à 3 m. 65 ; VIIIe jusqu'à 1 m. 90 ; b. IXe fouillée incomplètement. III & IV, Principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan I. III, de E en H, dénivellation 1 m. 05 ; de E en D, 1 m. IV, de B en A, dénivellation 70 cm. ; de A en I, 1 m. 40 ; de B en C, 70 cm. C K, D, K, petite plate-forme ; pour simplifier, nous n'en avons pas tenu compte.

Longitude : 114G461 (103°53″).
Latitude : 22G472 (20°13′29″).
Altitude minima de la région : 46 mètres [42].

L'abri sous roche de Lang Bon est le plus occidental de la série des stations placées sur la rive droite du Sông Mã. Il est à près de 2 kilomètres de ce fleuve. Il occupe l'extrémité septentrionale d'un massif rocheux formé de calcaires anthracolithiques et d'un mamelon terreux triasique ; à 3 kilomètres en ligne droite au S., s'étend

une importante bande montagneuse de porphyrite. Le massif dans lequel se trouve l'abri limite à l'O. la vallée d'un petit affluent du grand cours d'eau, un minuscule sous-affluent coule au pied de la station ; 600 mètres environ au S., s'étendent les quelques cases du hameau de Lang Bon. La demeure des antiques troglodytes est gaie, claire, bien qu'enveloppée par la forêt. Elle domine de 10 mètres environ les rizières ; accès très facile. A travers les arbres on aperçoit un paysage pittoresque ; on voit les jolies découpures d'un massif calcaire bornant au S. et à l'E. la vallée.

Quand nous sommes arrivée dans cet abri préhistorique, un grand éboulis d'énormes pierres le limitait à l'E., de nombreux rochers en encombraient le sol. Ils provenaient les uns et les autres du surplomb fort élevé ; maintenant il abrite seulement une partie du kjökkenmödding. D'effrayantes avalanches précipitées du haut de la falaise ont pu faire fuir les anciens habitants de ces lieux ; le rocher (fig. 24) repose sur des débris de cuisine en partie transformés en brèche coquillière ; le dépôt de ces restes ménagers est donc antérieur à sa chute.

De nombreux lambeaux de ces mêmes faluns, cimentés par les eaux chargées de bicarbonate de calcium adhèrent aux parois N. et N.-E. La position de quelques-uns d'entre eux s'explique avec difficulté. Ceux dont le sommet est à plus de 2 mètres ou même à plus de 3 m. 50 de la surface du sol sont énigmatiques. Deux hypothèses se présentent : *a*) les débris de cuisine auraient été repoussés contre la muraille quand ils devenaient trop gênants [7, p. 43] ; la hauteur maximum des dépôts archéologiques eût été, dans la ve section aux derniers temps de l'occupation, de plus de 7 mètres (1) ; c'est peu vraisemblable. Les lits supérieurs des débris laissés un peu plus au S. auraient glissé le long de la pente. Ils auraient peut-être formé les IIe, Ire et VIIe sections. Peu d'indices justifient cette supposition. — *b*) les dépôts au temps des préhistoriques auraient reposé sur un plancher rocheux de quelques mètres plus élevé que le sol actuel. Ce plancher se serait effondré, laissant comme témoins ces quelques lambeaux de brèches. Celui de l'angle N. (haut de 3 m. 60) est fixé sous une sorte de corniche rocheuse. Ces fragments de kjökkenmödding, la corniche et les côtés de l'angle dièdre sont noircis. Le suintement des eaux aurait déposé une matière foncée. Cependant un examen attentif des morceaux de brèche semble montrer qu'il s'agirait de noir de fumée (2). Un plancher rocheux supportant des débris de cuisine et un foyer se serait effondré.

L'abri sous roche mesure environ 23 mètres de long sur 20 mètres de largeur maxima (en tenant compte des débris de cuisine les plus méridionaux). Le point B (fig. 24) est culminant, la dénivellation ENE.-OSO., d'abord faible, s'accentue de E en H, l'inclinaison N.-S. est uniforme. Sur ces pans inclinés y a-t-il eu des glissements de débris de cuisine ? Dans la plupart des sections l'épaisseur du kjökkenmödding est 3 mètres à 3 m. 70. Il repose directement sur le rocher basilaire, avec parfois une légère intercalation de limon. Dans toutes, la région la plus riche en instruments,

---

(1) 3 m. 60 + 3 m. 70 = 7 m. 30. Ces nombres n'ont rien de rigoureux, cela va sans dire.

(2) Les paysans prétendent qu'on aurait bâti en ce point, il y a plusieurs siècles (?) une petite maison (peut-être sur pilotis) ; le foyer domestique aurait peu à peu produit toute cette suie. Ajouter foi entière à de pareils dires est dangereux.

représentant la phase de développement maximum de l'industrie, est à la même profondeur. Les couches superficielles ne se sont donc ni appauvries, ni enrichies.

Mobilier. — Ce mobilier compte parmi les plus riches des bacsonio-hoabinhiens ; nous en avons rapporté 2378 échantillons (y compris les fragments d'os et les coquilles). Il est mêlé à une terre argilo-calcaire contenant beaucoup de coquilles de *Melania*. La pierre taillée est travaillée avec plus d'habileté que dans la plupart des autres stations ; les instruments ont une seule face d'éclatement. Les modèles ne sont pas variés ; beaucoup de percuteurs ; innombrables disques de dimensions et de formes très différentes, quantité d'amygdaloïdes énormes ou fort petits, épais ou minces, allongés ou élargis, des haches courtes [*8*, p. 357] en abondance, assez peu de racloirs, grossiers, peu de pyramides, 3 belles haches bacsonienens (pl. XLVIII, fig. 10 et 11), polies au tranchant seulement ; deux pierres (pl. XLIX, fig. 5 et 8) au moins portent la marque bacsonienne, l'une d'elles bien curieuse (fig. 8); pierres rouges et même jaunes dispersées un peu partout, morceaux d'ocre ou galets revêtus d'un enduit rouge ferrugineux, semble-t-il. Des pierres de foyer rougies par le feu. Des morceaux de minerai de fer, d'hématite, récoltés dans chaque section à tous les niveaux, constituent parfois d'énormes percuteurs (pl. XLV, fig. 4) naturels utilisés par l'homme et des pièces de jet. Plusieurs instruments en os (pl. L) : haches, gouges, poinçon ; une sorte de tige semble ornée à la façon du poinçon de Lam-gam [*9*, p. 279]. Au voisinage de la surface du sol, comme dans la plupart des stations, des pièces néolithiques, haches en pierre polie, perle biconique en terre et une belle hache (1) en cristal de roche (pl. LIV, fig. 21) travaillée sur une seule face. Des tessons actuels et des tessons assez anciens.

Faune. — Invertébrés : coquilles de Mollusques, Gastropodes, *Melania* surtout. Des Lamellibranches, des Unionidés (beaucoup de ces grandes coquilles servaient d'ustensiles), restes de Crustacés. Vertébrés : restes de Chéloniens, de plaques dermiques de *Trinoyx*. — Mammifères : dents de Carnassiers et d'Herbivores, de Rhinocéros, de Cervidés, etc. Ossements humains : ayant appartenu au moins à 13 individus ; ils gisaient dans les IVe, V^e^ et VIe sections, assez près de la muraille, à des profondeurs qui varient de 60 centimètres à 2 m. 60. La plupart sont peu utilisables, étant trop fragmentés ; un crâne cependant trouvé dans la Ve section, à 2 m. 60, pourrait être étudié, mais il est déformé et nous n'avons pas au Tonkin le matériel voulu pour faire les corrections nécessaires.

Où les troglodytes se sont-ils procuré les matières premières pour cette quantité prodigieuse de pierres taillées ? L'affluent du Sông Mã coulant à proximité de l'abri sous roche leur procurait des porphyrites et du minerai de fer en quantité. Du Sông Mã, ils pouvaient rapporter des granites, des rhyolites, des micaschistes, etc. Ils ont préféré le plus souvent les porphyrites. Faire un trajet de 2 kilomètres dans des broussailles inextricables avec un lourd chargement de pierres est, selon toute évidence, peu agréable. Mais ils ont dû prendre dans le fleuve des coquilles de bivalves comestibles, des *Unio* (2). Elles ont un test d'une épaisseur peu ordinaire. A Bat-mot, abri sous

(1) Elle pourrait être plus récente que les autres objets.
(2) Peut-être *Unio nodulosa* Wood.

roche près du Sông Mã, nous en avons aussi rencontré. Il s'agit, semble-t-il, d'un phénomène d'adaptation, les Pélécypodes à coquilles minces n'auraient pu résister à la violence du courant au moment des hautes eaux.

Age géologique de la station de Lang Bon. — Le nombre énorme de pierres taillées, la présence de rares haches bacsoniennes et d'instruments en os classent cette station à côté de quelques kjökkenmöddinger de la province de Hoà-binh [*6* et *9*]. Mais les pierres à marques bacsoniennes ne se rencontrent à peu près nulle part dans cette région préhistorique tonkinoise.

Description des échantillons. — Paléolithes. — I. Paléolithes primitifs, types de Sumatra pour la plupart.

Ils sont faits de galets roulés ayant conservé leur croûte, excepté le long des bords inférieurs de la face d'éclatement.

a) Haches primitives [*8*, p. 372].

Très grande hache primitive (fig. 25 et pl. XLVI, fig. 1), épaisse. Dimensions maximum : longueur 191 millimètres, largeur 88, épaisseur 50. Talon naturel, mince, recourbé. Sur moins de la moitié, les bords sont taillés, sauf au milieu de l'extrémité inférieure (sur une longueur de 15 millimètres) ; disposition fréquente montrant que les bords latéraux constituaient la région active.

Taille à grands coups et retouches.

Roche verte, grains fins, très petits cristaux. Gisait dans la IVe section, entre 1 m. 20 et 1 m. 30.

Hache primitive (pl. XLVI, fig. 7), moins épaisse. Dimensions maximum : longueur 107 millimètres ; largeur 80 ; épaisseur 31. Galet elliptique d'épaisseur à peu près égale. Extrémité active décrivant une courbe à grand rayon. Peu de travail, pas de retouche, pourrait être un éolithe.

Roche gris vert clair, grain fin, cristaux très petits.

Gisait dans la Ve section, entre 1 m. 85 et 2 mètres.

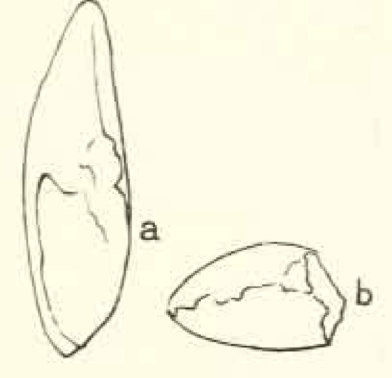


Fig. 25. — a, Profil longitudinal ; b, Profil transversal.

Hache primitive encore épaisse. Dimensions maximum : longueur 142 millimètres, largeur 86, épaisseur 37. Talon assez mince, haut de 3 centimètres, les autres bords latéraux sont taillés à grands coups, peu ou pas de retouches. Extrémité active large, arrondie.

Roche éruptive à grains, nombreux petits cristaux noirs, allongés, fond verdâtre.

Gisait dans la Ve section, entre 2 m. 55 et 2 m. 90.

Hache plate (pl. XLVI, fig. 3). Dimensions maximum : longueur 154 millimètres, largeur 90, épaisseur 22. Contour elliptique. Bords taillés jusqu'aux deux tiers de la hauteur. Extrémité active arrondie.

Roche éruptive claire, entre autres petits cristaux noirs.

Gisait dans la VIe section, entre 1 m. 45 et 1 m. 65.

Hache plate allongée. Dimensions maximum : longueur 121 millimètres, largeur 97, épaisseur 23. Contour de la base subquadrilatère ; au milieu de l'extrémité active

et à l'extrémité opposée aboutit une grande diagonale. Bords taillés n'atteignant pas la moitié ; travail assez soigné. Extrémité active décrivant une courbe à rayon court.

Roche éruptive différant peu de celle de la hache encore épaisse.

Gisait dans la IVe section, entre 50 et 55 centimètres.

Hache plate. Dimensions maximum : longueur 122 millimètres, largeur 98, épaisseur 24. Contour ovale. Bords taillés jusqu'aux deux tiers ; zone travaillée droite (1^{cm}5 à peine) ; traversée transversalement par quelques petites bandes de croûte du galet, n'ayant pas été enlevées. Extrémité active décrivant une ample courbe.

Roche éruptive verte, à petits cristaux.

Gisait dans la IVe section, entre 45 et 65 centimètres.

b) Pièces épaisses dont l'extrémité active se termine par un angle dièdre saillant [*8*, p. 370] ; contour plus ou moins en forme de secteur. Croûte du galet subsistant, sauf sur les deux faces latérales taillées.

Petit percuteur (pl. XLV, fig. 9). Dimensions maximum : corde sous-tendant la courbe du talon 84 millimètres, rayon 65, épaisseur 32. Deux faces presque planes ; deux faces latérales ; l'une d'elles est taillée à grands coups, des retouches.

Roche éruptive gris vert, cristaux de feldspath, cristaux noirs, etc.

Gisait dans la VIe section, entre 40 et 60 centimètres.

Petit percuteur (pl. XLV, fig 10). Dimensions maximum : corde sous-tendant la courbe du talon 67 millimètres, rayon 54, épaisseur 29. Les deux grandes faces faiblement bombées dans le sens de la flèche. Les deux faces latérales taillées en partie naturellement ; des retouches.

Roche éruptive verte. Texture fine.

Gisait dans la VIIe section, à 20 centimètres.

Percuteur (fig. 26 et pl. XLV, fig. 8). Dimensions maximum : corde sous-tendant l'arc du talon 92 millimètres, rayon 73, épaisseur 35. Angle dièdre obtus, tronqué, extrémité active un peu arrondie. Une des faces latérales taillée en entier, l'autre en partie. Travail grossier, des retouches.

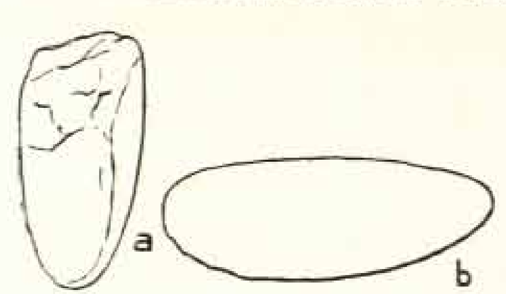


Fig. 26. — a, Profil longitudinal ; b, Profil transversal.

Roche éruptive gris vert. Texture fine.

Gisait dans la VIIe section, entre 2 m. 40 et 2 m. 50.

Ces instruments à pointe mousse servaient, semble-t-il, à frapper.

c) Disques épais, grossiers ; prismes à contours peu réguliers ; les deux grandes faces, subparallèles, recouvertes par la croûte du galet ; les quatre faces latérales, plus ou moins raides, taillées.

Disque (fig. 27 et pl. XLVII, fig. 2) dont les deux grandes faces sont subtrapézoïdales. Dimensions maximum : longueur 66 millimètres, largeur 54, épaisseur 31. Bords irrégulièrement taillés ; un angle dièdre saillant. Travail assez soigné, des retouches.

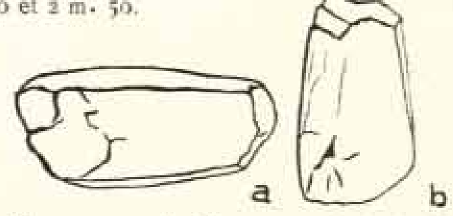


Fig. 27. — a, Profil transversal ; b, Profil longitudinal.

Roche éruptive, à texture fine, foncée, presque noire.

Gisait dans la IVe section, entre 20 et 50 centimètres.

Disque (fig. 28 et pl. XLVI, fig. 9) dont les deux grandes faces sont des rectangles. Deux côtés opposés convexes et deux concaves. Dimensions maximum : longueur 90 millimètres, largeur 69, épaisseur 20. Faces latérales taillées : les deux longues grossièrement, les deux courtes avec plus de soin ; des retouches le long de deux bords perpendiculaires l'un à l'autre.

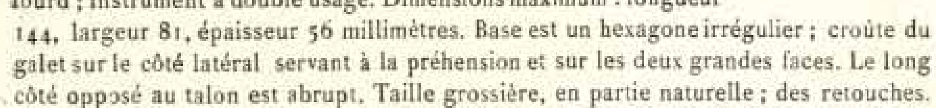
Roche éruptive presque noire. Texture fine.

Gisait dans la IVe section, entre 1 m. 20 et 1 m. 30.

Fig. 28. — Profil longitudinal.

d) Racloirs primitifs de différentes formes.

Racloir percuteur (fig. 29 et pl. XLIV, fig. 8), très épais, fort lourd ; instrument à double usage. Dimensions maximum : longueur



144, largeur 81, épaisseur 56 millimètres. Base est un hexagone irrégulier ; croûte du galet sur le côté latéral servant à la préhension et sur les deux grandes faces. Le long côté opposé au talon est abrupt. Taille grossière, en partie naturelle ; des retouches. Deux bords actifs, presque perpendiculaires ; l'un décrivant une courbe à grand rayon, l'autre à rayon court. Roche éruptive, gris foncé ; beaucoup de petits cristaux noirs.

Gisait dans la Ie section, entre 2 m. 25 et 2 m. 30.

Racloir plus petit (pl XLIV, fig. 7). Dimensions maximum : longueur 128 millimètres, largeur 46, épaisseur 26. Ne provient pas d'un galet roulé, mais d'un fragment de roche, la croûte ne couvre que les deux grandes faces. Celles-ci sont subtrapézoïdales. Face destinée à la préhension et une des faces courtes formées par une cassure presque régulière, naturelle. Les deux autres faces latérales taillées, des retouches. Pièce un peu énigmatique : simple éolithe ? moitié d'une hache cassée longitudinalement ?

Roche éruptive, gris tirant sur le vert.

Gisait dans la IIe section, déblais.



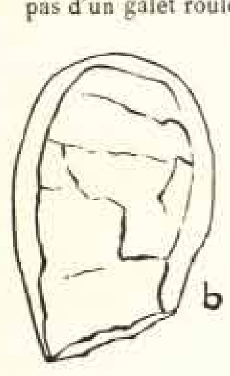


Fig. 29.
a, Profil longitudinal ;
b, Profil transversal.

Racloir court (pl. XLVII, fig. 7). Dimensions maximum : longueur (de la face de préhension) 76 millimètres, largeur 47, épaisseur 23. Les deux grandes faces sont des quadrilatères irréguliers, elles sont couvertes de la croûte du galet. Face latérale de préhension obtenue par une cassure très nette. Les trois autres faces latérales taillées en talus obliques ; des retouches. Face opposée à la face d'éclatement un peu entamée par un travail intentionnel. Instrument servant, semble-t-il, de racloir.

Roche éruptive gris noir ; beaucoup de cristaux noirs.

Les deux derniers outils, avec leurs faces de préhension obtenues par cassure, au lieu d'avoir conservé la croûte du galet, peuvent aussi être rangés dans la série des haches courtes.

e) Petite pyramide (pl. XLVI, fig. 5). Cassures naturelles, taille et retouches. Dimensions maximum : grande diagonale de la base 60 millimètres, diagonale plus

courte 58, hauteur 30. Forme de la base un pentagone irrégulier ; presque plane, elle n'est couverte qu'en partie par la croûte du nodule ; elle a été entamée par des cassures naturelles et par le travail de l'homme. Cinq faces latérales irrégulières se terminent en une pointe atténuée ; plus trace de la croûte du nodule. Arme de jet, semblerait-il.

Roche cristalline gris assez clair. Texture fine.

Gisait dans la VIIe section, entre 2 m. 40 et 2 m. 50.

II. Paléolithes de forme et de facture moins primitives.

a) Percuteur. — Lourd percuteur (fig. 30 et pl. XLV, fig. 2) de forme amygdaloïde. Dimensions maximum : longueur 179 millimètres, largeur 95, épaisseur 48. Type de Sumatra. La face d'éclatement ne montrant pas de restes de la croûte du galet ; face opposée un peu bombée transversalement. Taille soignée, retouches fines le long des bords.

Fig. 30. Profil longitudinal.

Roche éruptive, gris verdâtre. Texture fine.

Gisait dans la Ve section, entre 1 m. et 1 m. 20.

Percuteur épais (fig. 31 et pl. XLV, fig. 3) au milieu, plus mince à une des deux extrémités actives. Dimensions maximum : longueur 160 millimètres, largeur 90, épaisseur 45. Type de Sumatra. La face non éclatée est elliptique. Sur la face éclatée, deux très petits fragments de la croûte du galet. Celle-là est taillée en entier, soigneusement retouchée au bord.

Roche éruptive, gris vert. Texture fine.

Gisait dans la Ie section, entre 2 m. 65 et 2 m. 70.

Percuteur plus petit. Dimensions maximum : longueur 102 millimètres, largeur 70, épaisseur 35. Type de Sumatra. Face non éclatée elliptique, taillée en entier, avec plus de soin le long des bords ; des retouches. Pièce épaisse dans la région du talon, plus mince au voisinage de l'extrémité active.

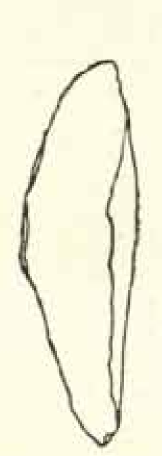


Fig. 31. Profil longitudinal.

Roche éruptive, gris vert. Texture fine.

Gisait dans la VIIIe section, entre 0 m. 80 et 1 mètre.

Percuteur amygdaloïde (pl. XLIV, fig. 3), plus mince. Dimensions maximum : longueur 144, largeur 77, épaisseur 33. Les deux faces ont conservé des lambeaux de la croûte du galet ; elles sont taillées, l'une plus que l'autre, assez grossièrement, sauf le long des bords, travaillés et retouchés avec soin. L'extrémité active se termine en une pointe nette, peu aiguë.

Roche éruptive, gris vert. Texture fine.

Gisait dans la Ve section, entre 1 m. 20 et 1 m. 30.

b) Haches. — Haches plates dont le talon, subrectiligne ou oblique, est recouvert par la croûte du galet. Type de Sumatra.

Enorme hache (fig. 32 et pl. XLVI, fig. 4), pesante. Dimensions maximum : longueur 238 millimètres, largeur 153, épaisseur 37. Talon très oblique ; taillée sur le reste du pourtour ; des retouches. L'extrémité active décrit une jolie courbe à assez grand rayon. Elle porte un ébrèchement peut-être récent et une légère trace d'usure.



Fig. 32. Profil longitudinal.

Roche éruptive gris vert clair. Des cristaux noirs.

Gisait dans la IIe section, entre 1 m. 45 et 1 m. 60.

Hache à talon (fig. 33 et pl. XLVI, fig. 6), un peu convexe. Dimensions maximum : longueur 170 millimètres, largeur 123, épaisseur 31. Base subpentagonale. Un des bords taillé jusqu'à la moitié de la hauteur, l'autre taillé en entier. Travail très soigné, des retouches. Extrémité active dissymétrique se termine en une pointe atténuée.

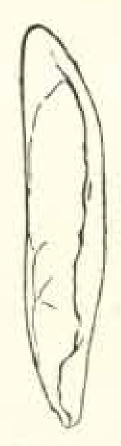


Fig. 33. Profil longitudinal.

Roche éruptive d'un beau vert. Texture fine.

Gisait dans la VIe section, entre 80 et 85 centimètres.

Hache triangulaire (pl. XLVII, fig. 9). Dimensions maximum : longueur 123 millimètres, largeur 103, épaisseur 122. Talon faiblement convexe. Bords largement taillés jusqu'en haut, convergents. Des retouches. Extrémité active se termine en une pointe très atténuée.

Roche éruptive gris vert clair. Des cristaux noirs.

Gisait dans la IVe section, entre 2 m. 15 et 2 m. 20.

c) Haches épaisses, plus minces dans la région étroite, amygdaloïdes ou subamygdaloïdes, taillées sur tout le pourtour. Types de Sumatra. La face d'éclatement ayant conservé un fragment de la croûte du galet. Les deux extrémités, l'une décrivant une courbe à plus ou moins grand et l'autre à petit rayon, ont pu servir.

Hache (pl. XLV, fig. 1). Dimensions maximum : longueur 134 millimètres ; largeur 93 ; épaisseur 36. Un accident de taille ou naturel vers le haut. Taille et retouches assez soignées.

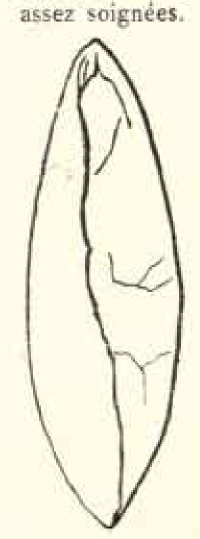


Fig. 34. Profil longitudinal.

Roche éruptive gris verdâtre.

Gisait dans la Ve section, entre 0 m. 85 et 1 mètre.

Hache (fig. 34 et pl. XLV, fig. 7). Dimensions maximum : longueur 143 millimètres, largeur 87, épaisseur 43. Sur la face d'éclatement, une bande de croûte du galet. Tailles et retouches fines, joli travail.

Roche éruptive d'un beau vert. Texture fine.

Gisait dans la Ve section, entre 1 m. 20 et 1 m. 30.

Hache plus petite (pl. XLV, fig. 6). Dimensions maximum : longueur 120 millimètres, largeur 87, épaisseur 25. Taille moins soignée, quelques cassures maladroites.

Roche éruptive, gris clair, tirant sur le vert, avec des cristaux ou des amas de cristaux noirs macroscopiques.

Gisait dans la IVe section, entre 2 m. 15 et 2 m. 20.

d) Disques (1). — Les deux grandes faces parallèles planes ou presque planes. Taillés sur tout le pourtour en talus à peu près semblables ; le reste de la pièce ayant conservé la croûte du galet. Type de Sumatra.

(1) Par extension, comme on a coutume de le faire, nous dénommons disques des instruments du type disque, mais dont la base n'est pas en forme de cercle. D'après Déchelette [*10*, t. I, p. 83], les disques acheuléens « sont dérivés du coup de poing », c'est-à-dire de l'instrument amygdaloïde ou à contour ovale que nous appelons hache. Les nôtres paraissent être dans ce cas.

Disque (pl. XLVII, fig. 6) de forme et d'épaisseur régulières. Dimensions maximum : longueur 138 millimètres, largeur 80, épaisseur 36. Contour de la base elliptique. Face recouverte en entier par la croûte du galet, faiblement bombée au bord. Face opposée presque plane, bordée par les faces latérales, taillées en entier en talus un peu raides ; une petite bande transversale large de 20 millimètres fait seule exception ; elle a conservé la croûte du galet. Bord de l'extrémité active décrivant une belle courbe. Cette pièce pourrait aussi bien être classée parmi les haches (au sens large) que parmi les disques.

Fig. 53. Profil longitudinal.

Roche éruptive, blanc vert, nombreux cristaux macroscopiques vert foncé.

Gisait dans la IIe section, entre 2 m. 20 et 2 m. 25.

Petit disque plat (fig. 35, et pl. XLVII, fig. 5), à base elliptique. Dimensions maximum : longueur 102 millimètres, largeur 60, épaisseur 20. Forme presque régulière. Taille régulière, se rapprochant beaucoup de celle de certaines haches, très soignée, de fines retouches. Jolie petite pièce.

Roche éruptive gris brun, à texture fine.

Gisait dans la Ve section entre 1 m. 20 et 1 m. 30.

Disque plat (pl. XLVII, fig. 4), à base sublosangique. Dimensions maximum : grande diagonale 130 millimètres, petite diagonale 97, épaisseur 17. Forme irrégulière. Travail peu soigné. Les bords aux extrémités de la grande diagonale se terminent par des pointes ; l'une atténuée, l'autre plus aiguë.

Roche éruptive assez claire, gris vert. Texture fine.

Gisait dans la Ve section, entre 0 m. 65 et 0 m. 85.

Disque très plat (fig. 36 et pl. XLVII, fig. 1). Dimensions maximum : longueur 88 millimètres, largeur 81, épaisseur 10. Forme irrégulière, celle de la base subtrapézoïdale. Travail irrégulier ; taillé à grands et à petits coups ; des retouches.



Fig. 36. Profil longitudinal.

Roche éruptive gris, tirant un peu sur le brun. Texture fine.

Gisait dans la Ve section, entre 1 m. 75 et 1 m. 95.

Disque épais (fig. 37 et pl. XLVII, fig. 3). Dimensions maximum : longueur 135 millimètres, largeur 110, épaisseur 38. Contour de la base irrégulier, subpentagonal. Faces latérales escarpées. Taille assez primitive, des retouches ; une partie de la face non éclatée montre les traces d'un travail pendant lequel elle aurait peut-être servi de support ou de surface broyante.



Fig. 37. Profil longitudinal.

Roche éruptive claire, gris vert.

Gisait dans la Ve section, entre 0 m. 85 et 1 mètre.

e) Haches courtes [*8*, p. 357]. — Elles se présentent comme des haches (instruments amygdaloïdes, coups de poing, etc.) dont on aurait supprimé la partie supérieure. La cassure, région de l'empoignure, est plus ou moins nette et plane. Pièces taillées le long des bords, à l'exception de celui réservé à la préhension. Type de Sumatra. La face éclatée est recouverte en grande partie par la croûte du galet.

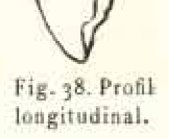
Type étroit. Hache courte épaisse (pl. XLVIII, fig. 6). Dimensions maximum :

longueur de l'empoignure 86 millimètres, hauteur de la pièce 63, épaisseur 33. Contour de la base subtriangulaire. Face d'empoignure presque droite, sauf au voisinage d'un des bords latéraux. Faces latérales taillées en talus raides. Extrémité active se terminant en pointe atténuée. Travail assez grossier.

Roche éruptive, vert foncé. Texture fine.

Gisait dans la ve section, entre 2 m. 20 et 2 m. 40.

Hache courte (fig. 38 et pl. XLVIII, fig. 1) d'épaisseur irrégulière. Dimensions maximum : longueur de l'empoignure 98 millimètres, hauteur de la pièce 77, épaisseur 35. Empoignure peu oblique, sauf à une des extrémités de la cassure. Faces latérales très épaisses d'un côté, vers le haut, minces de l'autre. Taille en partie naturelle ; travail intentionnel soigné, des retouches fines. Courbe décrite par les bords ogivaux ; l'extrémité active atténuée est formée par la rencontre des deux arcs.


Fig. 38. Profil longitudinal.

Roche éruptive, vert foncé. Texture fine.

Gisait dans la IVe section, trouvée après coup.

Hache courte (pl. XLVIII, fig. 2) d'épaisseur moyenne. Dimensions maximum : longueur de l'empoignure 82 millimètres, hauteur de la pièce 93, épaisseur 27. Cassure de l'empoignure très irrégulière. Talus des faces latérales un peu obliques, leurs bords décrivant deux amples courbes ; en se rencontrant à l'extrémité active, elles forment un angle très ouvert.

Roche éruptive grise, avec de fort nombreux cristaux macroscopiques vert foncé ou noirs.

Gisait dans la ve section, entre 1 m. 40 et 1 m. 70.

Type large. Petite hache courte (pl. XLVIII, fig. 3). Dimensions maximum : longueur de l'empoignure 75 millimètres, hauteur de la pièce 49, épaisseur 16. Cassure du plan de l'empoignure régulière, presque plane. Talus des faces latérales obliques. Leurs bords décrivent d'amples courbes ; à l'extrémité active, courbe à grand rayon. Taille soignée ; des retouches.

Roche éruptive, fond presque blanc ; nombreuses masses de cristaux noirs macroscopiques.

Gisait dans la IIIe section, entre 2 m. 20 et 2 m. 25.

Petite hache courte, très large (pl. XLVIII, fig. 4). Dimensions maximum : longueur de l'empoignure 86 millimètres, hauteur de la pièce 45, épaisseur 17. Cassure du plan de l'empoignure régulière, presque plane. Talus des faces latérales assez raides : le bord de l'extrémité active décrivant un angle très obtus.

Roche éruptive, gris verdâtre.

Gisait dans la ve section, entre 1 m. 95 et 2 m. 05.

Très petite hache (pl. XLVIII, fig. 5). Dimensions maximum : longueur de l'empoignure 75 millimètres, hauteur de la pièce 31, épaisseur 13. Cassure de l'empoignure nette, presque plane ; à ses deux extrémités, les faces latérales forment deux saillies, l'une en pointe. Bord actif étroit, subrectiligne. Taille assez grossière, en partie naturelle.

Roche éruptive, gris vert.

Gisait dans la Ire section, entre 0 m. 30 et 0 m. 40.

Hache courte, asymétrique (pl. XLVIII, fig. 8). Dimensions maximum : longueur de l'empoignure 115 millimètres, hauteur de la pièce 56, épaisseur 22. Cassure du

plan de l'empoignure irrégulière. La face non éclatée est limitée du côté de l'empoignure par une ligne peu concave aboutissant d'un côté à une sorte de pointe et de l'autre à une perpendiculaire. De ces deux points opposés partent les courbes des bords, l'une à grand rayon, l'autre à petit rayon. Près de la pointe, face latérale oblique, près de l'angle droit, talus assez raide. Taille peu soignée, des retouches.

Roche éruptive, blanchâtre ; cristaux macroscopiques vert foncé.

Gisait dans la 1re section, entre 2 m. 05 et 2 m. 15.

III. Pièce ne faisant partie d'aucune série.

Sorte de petit ciseau (pl. XLVIII, fig. 7). Dimensions maximum : longueur 91 millimètres, largeur 41, épaisseur 13. Fait d'un galet roulé, droit et plat, coupé transversalement. Talon arrondi ; extrémité opposée, presque rectiligne, taillée. Faces latérales taillées aussi sur les deux tiers environ de la hauteur. Le reste de la pièce ayant conservé à peu près en entier la croûte du galet. Quelques retouches.

Roche éruptive, gris verdâtre, à grains fins.

Gisait dans la ve section, entre 0 m. 65 et 0 m. 85.

IV. Pilons. — Ils sont assez nombreux, ils sont de tailles variées, deux sont figurés ici, un grand et un petit.

Pilon (pl. XLIV, fig. 9). Dimensions maximum : hauteur 109 millimètres, diamètres 82 et 55. Cassé en bas d'un côté ; usé tout autour et sur la face triturante. L'extrémité opposée creusée par le travail répété qui lui a été infligé.

Roche éruptive de type grenu. Patine presque rouge.

Gisait dans la ive section, entre 10 et 20 centimètres.

Petit pilon (pl. XLIV, fig. 6). Dimensions maximum : hauteur 42 millimètres ; diamètres 34 et 27. Un dépôt calcaire le recouvre en partie, gênant les observations.

Roche éruptive.

Gisait dans la vie section, entre 80 et 85 centimètres.

Protonéolithes. — 4 protonéolithes ont été trouvés dans l'abri sous roche de Lang Bon. Ils sont faits de galets plats ayant conservé leur croûte, sauf le long de trois des bords.

Hache (pl. XLVIII, fig. 10). Dimensions maximum : longueur 117 millimètres, largeur 86, épaisseur 20. Type de Sumatra. La face non éclatée est une ellipse régulière, ample ; faces latérales taillées à petits coups. Talon ayant conservé la croûte du galet. Extrémité opposée active décrit une jolie courbe, nette ; tranchant acéré terminant un biseau peu incliné, poli avec soin (les fines stries produites par le polissage sont dans le sens de la longueur de la pièce). La face non éclatée a subi un très léger polissage au voisinage du tranchant, il ne constitue pas un biseau bien déterminé.

Roche éruptive, vert amande clair, texture fine.

Gisait dans la ve section, entre 2 m. 15 et 2 m. 20.

Fig. 39. Profil longitudinal.

Hache à tranchant très acéré (fig. 39 et pl. XLVIII, fig. 11). Dimensions maximum : longueur 111 millimètres, largeur 67, épaisseur 18. Contour de la base pourrait être inscrit dans un hexagone régulier. Taille le long des bords latéraux sur les deux faces, peu régulière, mais assez soignée ; des retouches. Empoignure arrondie naturellement, couverte de la croûte du galet. Extrémité opposée décrivant une ligne brisée composée de trois tronçons, deux sont légèrement concaves ; le

médian, à peu près rectiligne, est très étroit ; le tout figure presque une pointe tronquée, forme intentionnelle répondant, selon toute évidence, à un travail déterminé. Ce bord actif est fait par la rencontre de deux biseaux à polissage longitudinal comme la pièce précédente.

Roche éruptive vert olive, texture fine.

Gisait dans la v[e] section, entre 1 m. 30 et 1 m. 40.

Fragment important (pl. XLVIII, fig. 9) d'une hache présumée. Dimensions maximum du fragment : longueur 89 millimètres, largeur 50, épaisseur 15. Les deux grandes faces planes ayant conservé la croûte du galet, mais toutes les deux taillées le long des bords latéraux d'une manière irrégulière. La face proximale constituée par une longue cassure très nette. Une des extrémités étroites cassée. Restes d'un tranchant, terminaison de deux hauts biseaux, maintenant en partie taillés, peut-être pour une réutilisation.

Roche éruptive gris vert.

Gisait dans la v[e] section, entre 1 m. 70 et 2 m. 05.

Petite pièce (pl. XLVIII, fig. 12). Dimensions maximum : longueur 40 millimètres, largeur 43, épaisseur 8. Forme presque trapézoïdale. Couverte entièrement de la croûte du galet, sauf à l'empoignure, cassure plane, et à l'extrémité opposée, active. Celle-ci, bien affilée, décrit une courbe dont la corde est oblique à l'axe de l'objet. Ce tranchant fort peu usé est formé par la rencontre de deux biseaux, bien polis, faisant un angle dièdre très aigu. Hauts de 8 à 10 millimètres dans la région inférieure de la courbe ; ils n'ont plus à l'autre extrémité que 2 à 3 millimètres. Forme intentionnelle répondant, selon toute évidence, à un travail déterminé. Polissage ayant produit des stries longitudinales, un peu obliques, pas très ténues.

Roche éruptive, texture fine.

Gisait dans la v[e] section, entre 2 m. 20 et 2 m. 40.

Percuteurs en minerai de fer. — Beaucoup de galets d'hématite se trouvaient dans l'abri sous roche de Lang Bon ; les uns ont servi, les autres auraient pu servir de percuteurs ou d'armes de jet. Ils n'ont subi aucun travail.

Lourd percuteur (pl. XLIV, fig. 5). Dimensions maximum : longueur 167 millimètres, diamètres 88 et 70. Ayant vaguement la forme d'une pyramide presque pointue à une extrémité ; l'autre extrémité, au lieu d'être plane, se termine en une sorte de large biseau. Une gangue calcaire couvre en partie cette pièce.

Gisait dans la II[e] section, entre 0 m. 45 et 0 m. 55.

Sorte de pyramide irrégulière (pl. XLIV, fig. 4). Dimensions maximum : hauteur 59 millimètres ; diamètres 72 et 56. Le sommet endommagé comme s'il avait servi à marteler. De côté aussi, près de la base, la croûte du galet a sauté sur une large surface.

Gisait dans la v[e] section, entre 2 m. 75 et 3 mètres.

Instruments en os. — Sorte de gouge (fig. 40 et pl. L, fig. 4). Dimensions maximum : longueur 99 millimètres, largeur 40, épaisseur de l'os 12. Portion de la diaphyse d'un os

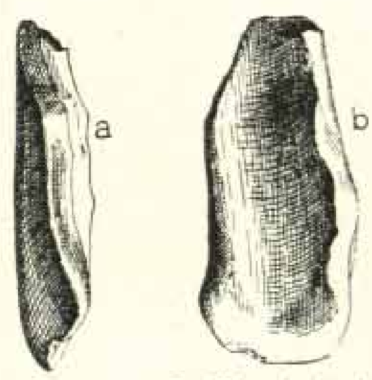


Fig. 40. — a. Profil longitudinal ; b. face interne.

long de Mammifère. Deux grandes faces ; face convexe lissée en partie par l'usage, plane, s'incurvant vers l'extrémité active en un biseau poli, haut de 10 millimètres environ, peu net ; elle se rétrécit vers l'empoignure figurant une façon de petit talon d'emmanchement grossier. Face opposée concave, constituée par les parois de la cavité médullaire rugueuse ; vers l'extrémité active un biseau poli, net, haut de 10 millimètres. Bord actif presque entièrement ébréché, un peu tranchant. Côtés polis vers le bas.

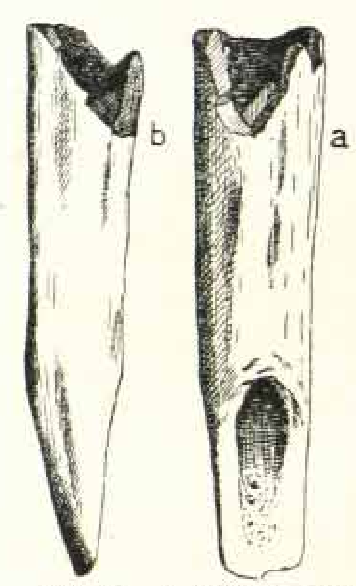


Fig. 41. — a, Face ; b, profil longitudinal.

Pièce usée ; cassures anciennes, peut-être accidentelles.

Gisait dans la IIe section, à 20 centimètres de profondeur.

Gouge (fig. 41, et pl. L, fig. 12). Dimensions maximum : longueur 149 millimètres, diamètres 31 et 31 ; épaisseur la plus grande de l'os 5. Pièce grossière faite de la diaphyse d'un os long de Mammifère ; le cylindre osseux est conservé intact sur près des deux tiers de la hauteur de l'objet. Section transversale de ce tube subtriangulaire, trois angles saillants, cavité médullaire large. Cassé irrégulièrement à la partie supérieure. En bas taillé sur une longueur de 55 millimètres en gouge. Celle-ci présente deux faces ; la face concave a conservé au fond le tissu spongieux ; les côtés ont été polis ; un biseau, poli aussi, aboutit à l'extrémité active ; elle est large de 21 millimètres ; elle devait décrire une courbe ; elle porte un ample ébrèchement.

Gisait dans la IIe section, entre 1 m. 30 et 1 m. 45.

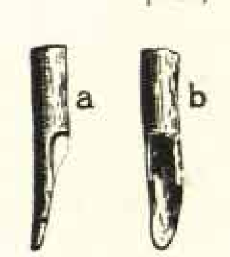


Fig. 42.- a, Profil longitudinal ; b, face.

Petite gouge (fig. 42 et pl. L, fig. 10). Dimensions maximum : longueur 55 millimètres, diamètre 11, épaisseur de l'os 3. Faite de la diaphyse d'un os long de Mammifère. Comme pour la pièce précédente, le cylindre osseux est conservé sur plus de la moitié de l'objet (un accident récent en a enlevé une portion) ; section transversale circulaire. Cassure ancienne à la partie supérieure. En bas, taillée sur une longueur de 23 millimètres en gouge. Celle-ci présente deux faces. Les bords de la face concave ont subi un commencement de polissage ; des stries obliques, grossières, les parcourent. Les bords de l'extrémité active sont polis avec plus de soin ; elle se termine en une sorte de pointe atténuée, de forme intentionnelle. Un petit biseau, haut de 1 millimètre, la borde sur la face convexe. Celle-ci, assez lisse dans la région cylindrique, est parcourue au niveau de la gouge par des stries grossières, obliques, un peu courbes.

Gisait dans la IIe section, entre 1 m. 60 et 1 m. 75.

Demi-hache (fig. 43, a, b, et pl. L, fig. 5). Dimensions maximum : longueur 84 millimètres, largeur 27, épaisseur 10. Contour triangulaire, un grand côté et l'extrémité

active convexe. Faite d'un fragment d'os de Mammifère. Deux grandes faces : l'une constituée par les parois de la cavité médullaire, concave, sauf à l'empoignure, recouverte presque en entier par une gangue calcaire. Côtés arrondis par polissage. Empoigure se terminant par une pointe atténuée. Extrémité active courbe, la corde étant oblique par rapport à l'axe de l'objet ; le tranchant, mousse, formé par la rencontre de deux biseaux. Grande face convexe lisse, masquée par l'enduit stalagmitique. Bords latéraux convexes arrondis. Plusieurs régions de la surface ont pris une teinte brun clair, commune dans ces pièces de nos kjökkenmöddinger. Nous désignons ce type répandu dans le Hoabinhien sous le nom de *demi-hache*, hache qui serait coupée longitudinalement ; cette forme particulière n'est pas due à un accident, elle est intentionnelle.

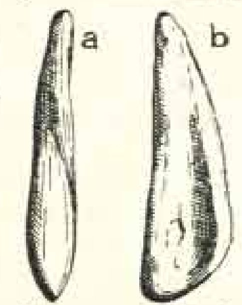


Fig. 43. — a, Profil longitudinal ; b, face interne.

Gisait dans la IVe section, entre 1 m. 35 et 1 m. 40.

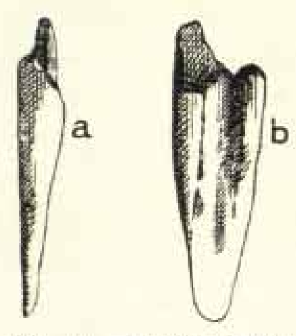


Fig. 44. — a, Profil longitudinal ; b, face interne.

Sorte de curette (fig. 44, a, b, et pl. L, fig. 6). Dimensions maximum : longueur 86 millimètres, largeur 26, épaisseur 10. Contour subtriangulaire ; les moitiés longitudinales presque symétriques. Les deux grandes faces sont concaves dans la région destinée à la préhension, limitées par des bourrelets épais, arrondis par le polissage. Au voisinage de l'extrémité active, elles sont planes ; le polissage a supprimé ces bourrelets des bords. L'empoignure montre une cassure ancienne. Etait-elle plus longue ? L'extrémité opposée, large de 8 millimètres, est épaisse de 1 millimètre ; elle décrit une courbe régulière à grand rayon ; elle a été travaillée avec soin. Toute la pièce semble polie. La surface est recouverte en grande partie par l'enduit stalagmitique.

Gisait dans la IVe section, entre 1 m. 70 et 1 m. 90.

Sorte de petite hache (fig. 45, a, b, et pl. L, fig. 9) ayant un peu la forme d'une spatule ; l'extrémité proximale peut-être cassée ; l'extrémité active, formée par la rencontre de deux biseaux, décrit une courbe à grand rayon.

Fig. 45. — a, Face externe ; b, profil longitudinal.

GROTTES DE DIÊN-HA (pl. XL et fig 23).

Longitude : $114^{G}426$ ($102°59'$).
Latitude : $22^{G}455$ ($20°12'\ 34''$).
Altitude minima de la région : 75 mètres [42].

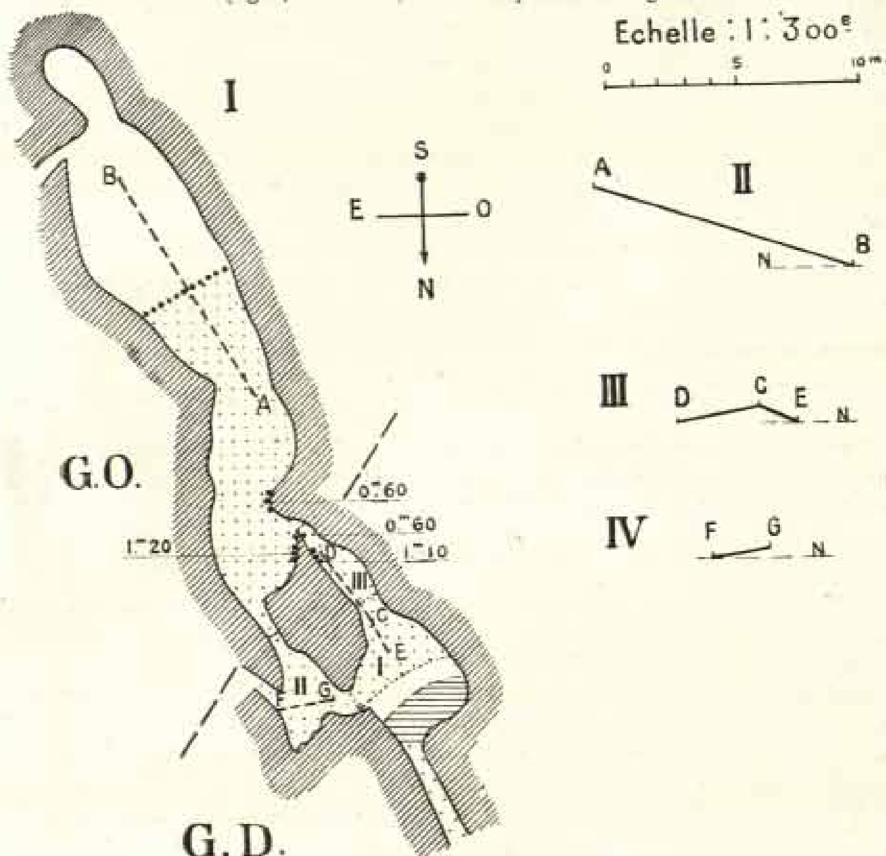
Ces grottes sont situées à moins de 4 kilomètres au S.-S.-O. de Lang Bon et à près de 6 kilomètres du Sông Mã. Elles sont dans le même massif calcaire que le grand abri sous roche, mais à l'angle S.-E., sorte de cap battu par les vents d'E. et par les ouragans du S. et de l'O., travaillé et retravaillé par les eaux de l'intérieur. A l'E. se dressent des massifs calcaires anthracolithiques, au S. s'étend une longue bande montagneuse cristalline (porphyrite, andésite gabbro). Au pied des stations préhistoriques, dans la vallée ainsi bornée, coule l'affluent du Sông Mã qui passe à Lang Bon ; le long de ses rives sont déposés des fragments de porphyrites et de roches sédimentaires, calcaires entre autres. Ces grottes sont à 300 mètres environ, à l'E. du village de C. Dung ; une forêt épaisse les enveloppe ; au milieu d'arbres de taille

moyenne et de broussailles, s'élèvent de rares géants, superbes, derniers témoins, semblerait-il, d'une antique génération de plantes aujourd'hui disparue.

1° Stations préhistoriques faisant partie d'une succession de tunnels et de cavernes de dimensions exiguës, se terminant par la grotte de Diên-ha et par la grotte obscure de Diên-ha.

2° La petite grotte méridionale de Diên-ha creusée quelques dizaines de mètres plus au S. Les premières sont une sorte de boyau compliqué, long de plus de 50 mètres, tantôt étranglé, tantôt élargi ; l'orientation moyenne des grands axes est NNO.-SSE. Les chambres qui le composent sont à des niveaux différents, souvent encombrées par un chaos de gros rochers éboulés, assez difficiles à traverser. Les plafonds sont soit bas, soit très élevés. Le long de ce système s'ouvrent des fissures qui parfois conduisent à de grandes cavités, produites par le travail des eaux venant de l'intérieur du massif. L'altitude moyenne du tout est supérieure de 26 mètres environ à celle du village de C. Dung. On arrive facilement au pied de l'ouverture de ce dédale, mais pour y pénétrer il faut grimper un petit à pic.

Grotte de Diên-ha (fig. 46 en GD). Elle est plutôt l'élargissement d'un couloir



Pour la légende, voir les fig. 12 et 24. — Fig. 46. Grotte obscure de Diên-ha (G O) et Grotte de Diên-ha (G D). I, Plan. Dans la paroi Est deux fissures. L'extrémité Nord est un couloir conduisant à l'entrée. 1re section fouillée jusqu'à 2 m. 50 ; IIe jusqu'à 2 m. 10 ; IIIe jusqu'à 1 m. II III & IV, principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan I. II, de A en B, dénivellation 3 m. 40. III, de C en D, dénivellation 60 cm. ; de C en E, 60 cm.. IV. de G en F, dénivellation 40 cm.

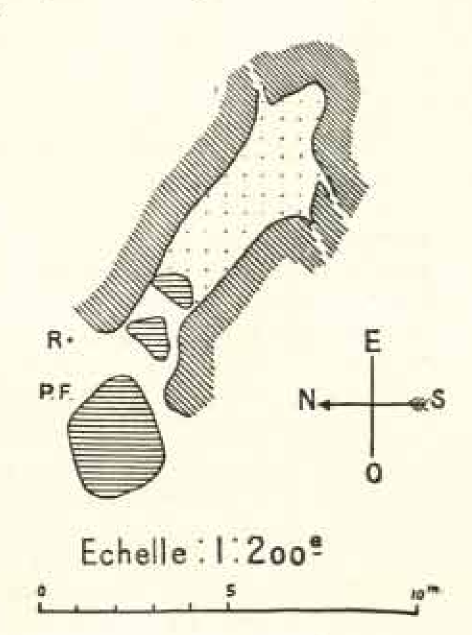
qu'une grotte proprement dite. Humide, malsaine, mal éclairée, elle ne reçoit la lumière que par une grande fenêtre qui s'ouvre à l'O., à quelques mètres au-dessus du sol. Elle mesure au maximum 7 mètres (direction OSO.-ENE.). Un léger étranglement la divise en deux sections ; la région NNO., de la 1[e], est occupée par des rochers éboulés ; puis s'ouvre un minuscule précipice limité au SSE. par une masse de débris de cuisine épaisse de 2 m. 50 sectionnée verticalement, recouvrant une couche de terre stérile. Au NNO. et au SSE. de cette partie occidentale s'ouvrent deux couloirs, l'un conduit à l'entrée de la file des tunnels ; l'autre, celui du SSE., mène à la grotte obscure. A l'extrémité méridionale de ce dernier passage se voient de rares petits lambeaux de brèche coquillière. Dans ces deux galeries, sur le sol, s'étend un dépôt à coquilles de *Melania*. A la II[e] partie aboutissent des fissures ; l'une d'elles au SSE. se termine à la grotte obscure. Dans cette seconde section on piétine un kjökkenmödding haut de 2 m. 10, peu riche.

Grotte obscure de Diên-ha (fig. 46 en GO.). Dimensions maximum : longueur 30 mètres, largeur 5 mètres. Fort sombre, elle est éclairée uniquement par les deux fissures la faisant communiquer avec la grotte un peu obscure décrite plus haut. Une pente brusque la partage en deux. La partie N. regorge de coquilles de *Melania* : le sol sur une épaisseur moyenne de 90 centimètres est constitué en entier par les tests de ces Gastropodes mêlés à un peu de terre argilo-calcaire. L'ensemble est pauvre en instruments lithiques. Ces débris de cuisine ont une longueur de 10 mètres environ. A leur extrémité S., à la superficie, se voit une sorte de croûte bréchoïde, demi dure, haute de près de 15 centimètres. Ce kjökkenmödding se termine là par un pan incliné sur lequel ont glissé ces restes de repas ; ils ne sont plus en place. Au voisinage de l'extrémité septentrionale de la caverne quelques débris de brèches coquillières adhèrent à la muraille. Dans la paroi orientale s'ouvrent quelques fissures ; l'une d'elles donne sur un gouffre profond.

Comment des hommes ont-ils pu habiter cette caverne, obscure, humide, mal aérée, effrayante ? S'y cachaient-ils ? Selon toute évidence, ils résidaient d'ordinaire dans la grotte précédente, mais elle est bien exiguë !

Dans tout le système, l'outillage paléolithique est fort pauvre. Les instruments sont faits avec les galets du cours d'eau le plus proche, sauf quelques pilons en roches microgrenues provenant des rives du Sông Mã.

Petite grotte méridionale de Diên-ha (fig. 47). Elle domine le fond de la vallée de 6 ou 7 mètres, semble-t-il. Accès très facile. L'entrée est encombrée par quelques rochers éboulés auxquels fait suite un boyau long de 8 mètres, large de moins de 2 m. 50, haut de 3 m. 30 au maximum. De nombreuses stalactites le décorent : quel-



Pour la légende, voir les fig. 12 et 24.
Fig. 47. PETITE GROTTE MÉRIDIONALE DE DIÊN-HA. I, Plan. R, Recherche. F, Plate-forme. Profondeur des fouilles dans la grotte : 3 m. 80.

ques fissures s'ouvrent dans les parois. Le sol est fait de terre argileuse avec coquilles de *Melania* ; on les trouve depuis la surface jusqu'au rocher basilaire, à une profondeur de 3 m. 80.

En avant de la grotte, au N.-O., s'étend une petite plate-forme protégée par un surplomb. Nous y avons creusé jusqu'à 1 m. 10 ; de haut en bas se voyaient des coquilles de *Melania*, mais aucun instrument, aucun débris d'os. Quand les troglodytes ont commencé à habiter la petite grotte, ils vivaient à un niveau inférieur de 3 m. 80 à la surface actuelle du sol de la plate-forme ; la fosse ouverte là par nous est une sorte de puits ; ils n'auraient pas pu y demeurer. Selon toute évidence, la plate-forme a dû s'exhausser en même temps que le sol de la grotte ; les hommes auraient donc occupé le tout, le boyau était une partie de leur demeure.

Mobilier des trois grottes de Diên-ha. — L'outillage en pierre est purement paléolithique ; il se compose de pilons, de percuteurs, de haches, de disques, de pièces atypiques. Aucun instrument en os. Très peu de débris d'os d'animaux ; dans la petite grotte, deux os longs humains. Là aussi gisaient non loin les uns des autres quelques tessons céramiques actuels, d'autres un peu anciens et un instrument en fer trouvé entre 50 et 60 centimètres. D'après les conditions de gisements, ni les uns ni les autres n'étaient contemporains des pièces lithiques.

En somme, kjökkenmödding très pauvre dans la caverne obscure, un peu plus abondant dans la grotte contiguë, plus abondant, sans être riche, dans la petite station méridionale.

ABRIS SOUS ROCHE DE CHOM DONG (pl. XL et fig. 23).

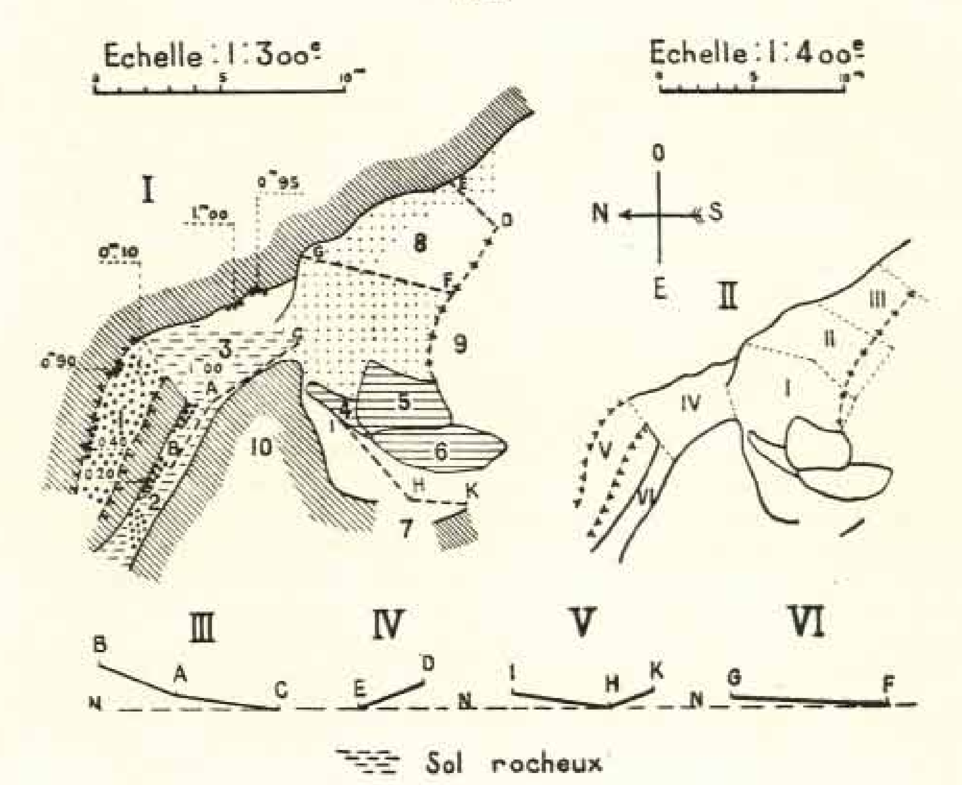
Longitude : $114^{G}452$ ($103°24''$).
Latitude : $22^{G}453$ ($20°12'27''$).
Altitude minima de la région : 93 mètres [42].

Ils sont situés dans une vallée étroite, de direction O.-E., limitée au N. par un massif calcaire anthracolithique et au S. par la bande cristalline (porphyrite, andésite gabbro) mentionnée à propos des stations préhistoriques de Diên-ha. Dans cette vallée coule au pied des deux abris un sous-affluent du Sông Mã presque stagnant pendant la saison sèche. Ils sont l'un à 1 km., l'autre à 1 km. 5 du village de Chom Dong. Le plus oriental est à 4 kilomètres des gisements de Diên-ha. Ils sont creusés dans le versant méridional du massif calcaire et séparés par une distance de 500 mètres.

Abri sous roche occidental de C. Dong (fig. 48) [1]. — Il est creusé dans un à-pic à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Il est constitué par une plate-forme fort peu spacieuse, longue de 15 mètres, large de 6. Au N. s'étend une petite grotte communiquant par deux galeries avec une grande grotte plus septentrionale, obscure, fort bouleversée, très en contre-bas, chaos d'énormes quartiers de roches éboulés, présentant d'importantes dénivellations. Par les fenêtres des deux galeries, des débris de cuisine avec quelques coquilles de *Melania* ont glissé dans la caverne sombre. Des

---

(1) Il est à 2 km. 5 de l'abri sous roche de Lang Bon et à près de 4 kilomètres du Sông Mã.

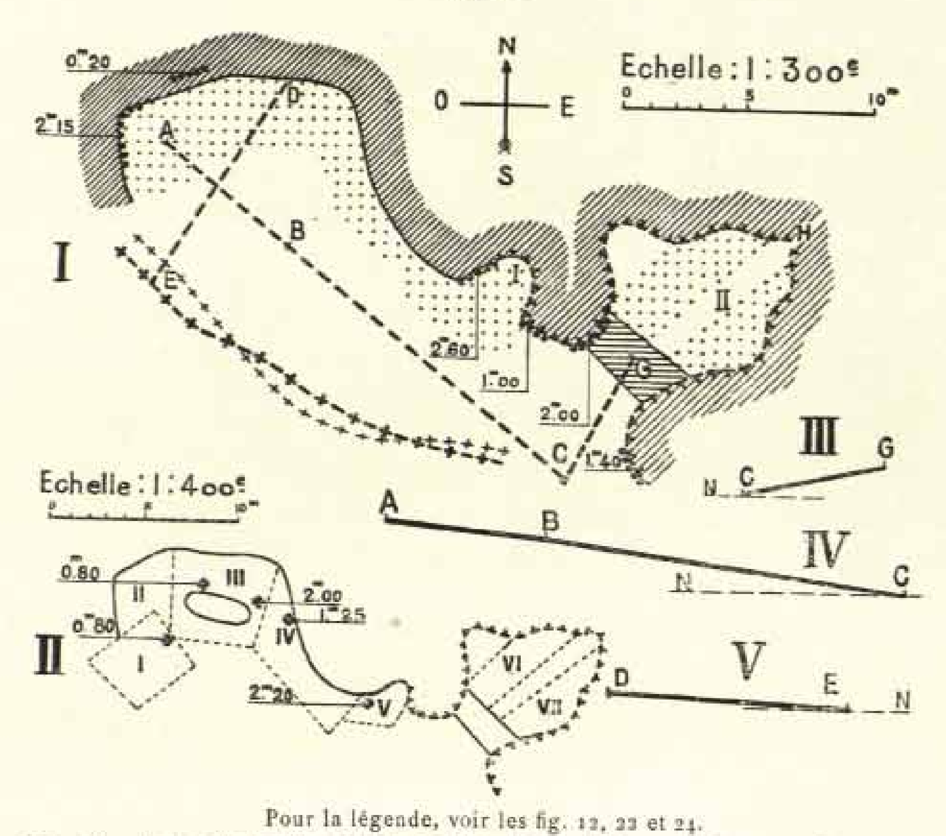


Pour le reste de la légende, voir les fig. 12 et 24. — Fig. 48. Abri sous roche de Chom Dong. I, Plan. 1, Galerie basse conduisant à la grotte obscure. 2, Galerie plus haute conduisant à la grotte obscure. 3, Petite grotte ayant un sol en partie rocheux. 4, Rochers bas. 5 & 6, Rochers éboulés. 7, Entrée de la grotte obscure. 8, Abri sous roche. 9, Entrée de l'abri, pente assez raide. 10, Grotte obscure. II, Plan des fouilles. 1ère section fouillée jusqu'à 1 m. 70 b ; IIe jusqu'à 1 m. 80 b ; IIIe jusqu'à 1 m. 40 ; Ve jusqu'à 80 cm. III, IV, V & VI, principales dénivellations. III, de B en A, dénivellation 1 m. 07 ; de A en C, 55 cm. IV, de D en E, dénivellation 95 cm. V, de I en H, dénivellation 60 cm. ; de H en K, 75 cm. VI, de G en F, dénivellation 30 cm.

fragments de brèches coquillières adhèrent à la paroi de la petite grotte et à celles des deux galeries ; le sol de celles-ci est fait en partie par ces faluns cimentés. L'abri sous roche est bien éclairé. On y jouit d'une jolie vue, limitée au S. par les mamelons terreux de nature cristalline. On y accède par un sentier raide.

Mobilier. — Le kjökkenmödding est contenu dans une terre épaisse, riche en argile, plus pauvre en calcaire. Ce dépôt repose directement sur le rocher basilaire ; peu de coquilles de *Melania*. Aucun reste de travail humain ancien, excepté dans les sections I et II. Quelques pierres taillées, deux haches polies l'une à tenon d'emmanchement ; quelques tessons peu anciens. En réalité, rien ne date ces débris de céramique.

Abri sous roche oriental de C. Dong (fig. 49). — Il mesure 25 mètres de longueur sur 11 de largeur maximum. Il occupe une ample excavation vers le bas d'un à-pic. Avant le dépôt du kjökkenmödding, le plancher rocheux devait être plus ou moins à



Pour la légende, voir les fig. 12, 23 et 24.

Fig. 49. — ABRI SOUS ROCHE ORIENTAL DE CHOM DONG. I Plan. I, Petite grotte basse. II, Grotte Est. H, Fissure. II, Plan des fouilles : 1ère section fouillée jusqu'à o m. 80 ; IIe jusqu'à 3 m. 50 b ; IIIe jusqu'à 2 m. 60 b ; IVe jusqu'à 2 m. 80 b ; Ve jusqu'à 2 m. 70 ; VIe jusqu'à 1 m. 20 ; VIIe jusqu'à 1 m. III, IV & V, Principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan I. III, de G en C, dénivellation 1 m. 25. IV, de A en B, dénivellation o m. 50, de B en C, 1 m. 85. V, de D en E, dénivellation o m. 30.

découvert ; il présentait des différences de niveaux. En face de la station préhistorique se dresse un des sommets (altitude 685 mètres) de la muraille cristalline. Au pied s'étend une jolie clairière à fond plat, herbeuse, prairie où viennent paître les bestiaux du village de Dong. Le sous-affluent du Sông Mã coule juste au bas de la demeure préhistorique, au milieu de la forêt ; en le franchissant, on se trouve à l'extrémité de la région déclive de l'abri. Celui-ci se compose d'une plate-forme un peu oblique à laquelle fait suite un pan incliné. A l'E., dans la muraille ONO.-ESE., s'ouvre une petite grotte ; elle semble livrer passage à de l'eau courante pendant la saison des pluies. Le long des parois se voient des restes de brèches coquillières (1) ; quelques-unes occupent des excavations qui ne sont pas figurées dans le plan. Leur présence

(1) Celui dont la région supérieure est à 2 m. 15 au-desous de la surface du sol adhère à la paroi verticale. Celui qui atteint 2 m. 60 est dans une petite cavité latérale. Celui de 2 m. est dans une anfractuosité du rocher pariétal.

signifie-t-elle que l'épaisseur des dépôts archéologiques était autrefois plus considérable ? Se prononcer est fort difficile. Par terre, dans la IIe section (fig. 49 en 2), se voyaient 4 grands fragments de brèches coquillières. Le sol est formé d'une poussière à grains fins, gris bruns, couche fort peu épaisse. Au-dessous s'étale une terre argilo-calcaire contenant plus ou moins de coquilles de *Melania*. Ces dernières sont surtout abondantes le long de la paroi rocheuse ; là elles affleurent parfois. Dans ces dépôts se trouvent des pierres taillées, des pierres cristallines, des calcaires non travaillés, etc. Dans les IIe et IIIe sections les fouilles ont atteint le rocher basilaire. Ailleurs, sous les restes de cuisine, s'étend un limon argileux, jaune, stérile.

Mobilier. — Il se compose d'instruments en pierres taillés, disques, haches, haches courtes, percuteurs, pièces atypiques. Quatre haches bacsoniennes ont été rencontrées au-dessous de 1 m. 80 (pl. XXXIV). Des pierres à cupules [1]. Des pierres rouges comme dans l'abri sous roche de Lang Bon, sur l'une d'elles un dessin fort net d'une feuille à nervation dissymétrique (pl. L, fig. 3).

Des morceaux de galets d'hématite comme à Lang Bon. Un morceau de poinçon en os, peut-être gravé. Même culture qu'à Lang Bon, paléolithes et très rares protonéolithes.

Faune. — Coquilles de Lamellibranches. Rares restes de Chéloniens. Fragment de défense de Sanglier. Bois de Cervidés. Lamelle ayant appartenu à une molaire d'éléphant. Dents de Carnivores.

Restes humains. — Des restes osseux provenant des crânes de 5 sujets ; l'un gisait à 2 m., un autre à 2 m. 20, inutilisables.

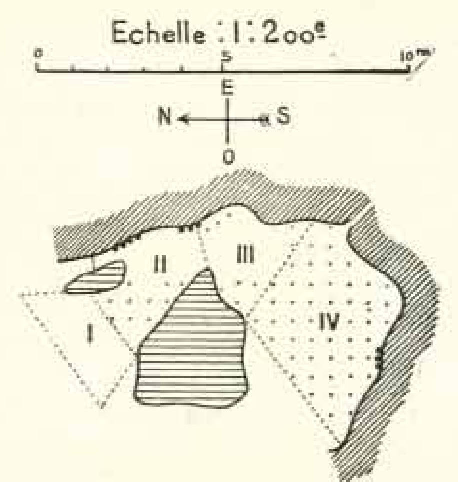
GROTTE DE BET (pl. XL et fig. 23 et 50).

Longitude : 114G491 (103°2'30'').

Latitude : 22G443 (20°11'55'').

Altitude maximum de la région : 51 mètres [42].

Elle est située dans une vallée de direction SSO.-NNE, subparallèle à celle de Lang Bon, presque perpendiculaire à celle de Chom Dong. Cette vallée est traversée par un affluent de droite du Sông Mã qui passe à Chom Dong ; elle est limitée à l'O. et à l'E. par deux massifs calcaires [2], au S. s'étend la bande montagneuse en roches éruptives. La station de Bet est dans le flanc occidental du massif calcaire oriental. Elle est à 2 mètres environ au-



Pour la légende, voir les fig. 12 et 24.
Fig. 50 — GROTTE DE BET. Plan. Ière section fouillée jusqu'à 25cm ; IIe jusqu'à 60cm ; IIIe jusqu'à 60cm ; IVe jusqu'à 55cm.

(1) Pour l'une d'elles, un indigène pense que sur une des faces les cupules correspondent aux extrémités de 5 doigts et sur l'autre aux extrémités de 4 doigts. Nous avons tenu à noter cette observation d'un primitif actuel.

(2) Le plus oriental est le Núi Tho.

dessus du niveau des rizières. L'accès en est très facile. Un paysage pittoresque s'étend en avant. Elle est bien éclairée. Un surplomb élevé la domine. La région N.-O est encombrée par des rochers éboulés provenant de la voûte ; leur chute a probablement déterminé l'abandon de la station par ses anciens habitants. Elle mesure 9 mètres de longueur maximum sur 5 de largeur. Trois lambeaux de brèches coquillières presque au niveau du sol adhèrent aux parois. Le sol est à peu près horizontal ; il est constitué par une couche de terre argilo-calcaire épaisse de 70 centimètres environ dans la IVe section, contenant des coquilles de *Melania*, d'*Helix* et des pierres.

Très peu d'entre elles portent les traces d'intervention humaine ; paléolithes : disques, racloirs, percuteur. Pas de polissage. Pas de fragments d'os. Cette station est mentionnée à titre de témoin ; elle a, semble-t-il, contenu un kjökkenmödding plus important.

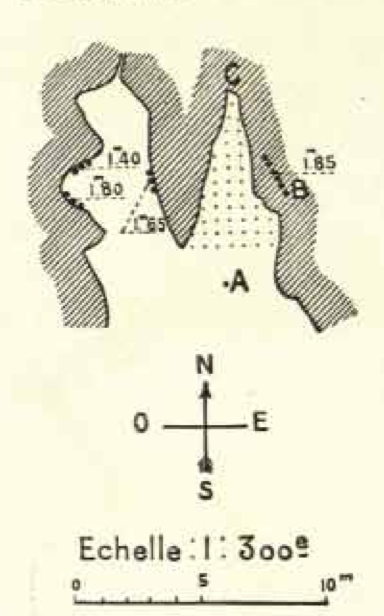
Grotte de Chom Van (pl. XL et fig. 23 et 51).

Longitude : 114^G^50 (103°3′).

Latitude : 22^G^47 (20°13′22″).

Altitude minima de la région : 32 mètres [42].

Elle est située à 2 kilomètres environ au N. de la grotte de Bet, dans la même vallée à 2 kilomètres du Sông Mã (rive droite), à quelques dizaines de mètres du village de Chom Van. Elle est placée dans le flanc S. d'un très petit massif calcaire, isolé, en bordure de la forêt. Elle donne sur la plaine. L'accès en est des plus faciles ; le sol est presque au niveau des rizières (1). Les eaux travaillant parallèlement au plan de stratification, l'ont creusée. Elle est basse, son plafond est en partie horizontal. Elle est ornée de stalactites. Aux parois adhèrent des conglomérats contenant de tout petits cailloux roulés et quatre lambeaux de brèche coquillière à coquilles de *Melania*. Les positions qu'ils occupent prouvent qu'ils ne sont pas les témoins de la surface supérieure d'un ancien dépôt horizontal : la région la plus haute de l'un d'eux est à 1 m. 85 au-dessus du sol et le plafond est à 2 mètres. Le kjökkenmödding dans une terre argilo-calcaire sèche contient des coquilles de *Melania*, quelques coquilles d'*Helix*, des paléolithes, percuteurs, disques, racloirs, pointes grossières, pilons. Pas trace de polissage. De rares fragments d'os de Mammifères.



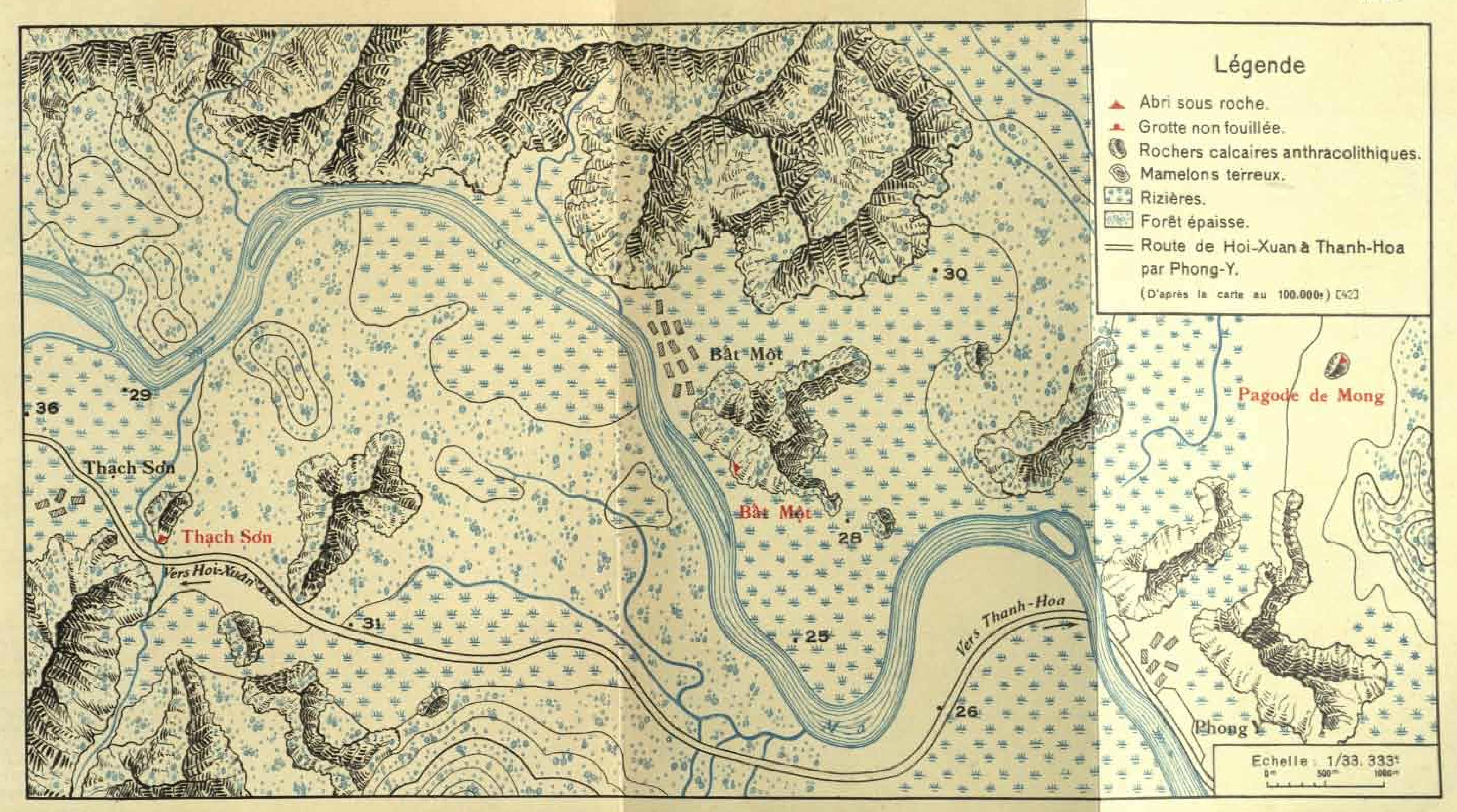
Pour la légende, voir la fig. 12.

Fig. 51. — Grotte de Chom Van. Plan. A, Point où la distance du sol à la région horizontale du plafond atteint 2 m. B, brèche coquillière adhérant à une sorte de gradin.

Cette petite grotte a dû être habitée d'une manière intermittente. Comme la précédente, d'après nous, elle est un témoin.

---

(1) D'après les indigènes, pendant la saison des pluies, de l'eau courante venant de l'intérieur s'échappe en C, tandis que l'eau qui inonde la plaine pénètre en sens inverse.



STATIONS PRÉHISTORIQUES DU BASSIN DU SONG-MA

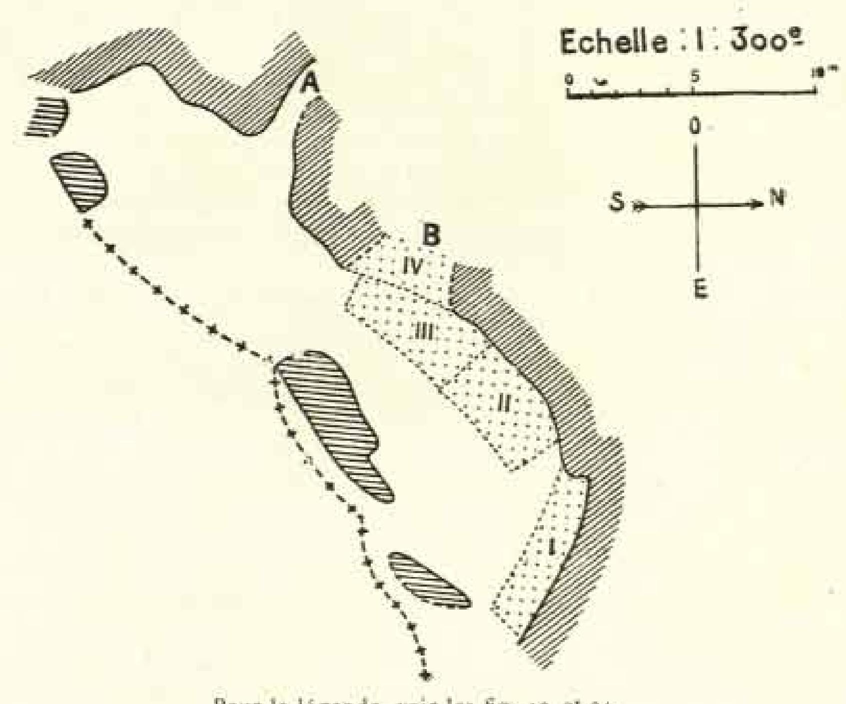
Abri sous roche de Thạch-sơn (pl. XLI et fig. 23 et 52).

Longitude : 114^G511 ($103°3'35''$).

Latitude : 22^G47 ($20°13'22''$).

Altitude minima de la région : 29 mètres [42].

Toujours dans le bassin du Sông Mã, traversée par lui, s'étend une plaine, large, bien aérée, belle. A ses confins méridionaux, se dresse un petit massif calcaire ne mesurant pas 500 mètres de longueur, de direction presque N.-S. Il fait suite à l'extrémité septentrionale du Núi Tho. Son versant oriental est vertical, dénudé, blanc par places. Au S., il se termine par un cap presque effilé. Près de cet angle se trouve dans les arbres l'abri sous roche de Thạch-sơn au voisinage du hameau de Chen, à quelques mètres de la route de Thanh-hoá à Hồi-xuân, à 5 kilomètres à l'E. de l'abri sous roche de Lang Bon, à 1 km. 200 du Sông Mã. Un petit cours d'eau, affluent de droite du fleuve, à peu près à sec en hiver, contourne le pied du massif à proximité de l'abri. Celui-ci est orienté au S.-E. Il mesure 29 mètres de longueur sur 9 de largeur maximum. Il est à 4 ou 5 mètres au-dessus de la route. L'accès en est très facile. Le long du bord S.-E. de la plate-forme gisent quelques grands rochers éboulés, détachés du surplomb pas très élevé qui protège bien le plancher. Dans la paroi rocheuse, en A et en B, l'eau a taillé deux galeries latérales de direction ESE.-ONO. Elles traversent de part en part le massif calcaire, très étroit en cette région. Elles sont parcourues par un courant d'air agréable en été. Le sol, formé d'une terre grise, à grains



Pour la légende, voir les fig. 12 et 24.

Fig. 52. — Abri sous roche de Thạch-sơn. Plan. 1ère section fouillée jusqu'à 1 m. 30 ; IIe jusqu'à 1 m. 90 ; IIIe jusqu'à 1 m. 30 ; IVe jusqu'à 2 m. 00. A & B, Galeries traversant le massif calcaire de part en part.

très fins ne présente pas de dénivellations. Sous cette couche, épaisse généralement d'une vingtaine de centimètres, se trouvent, dans une terre argilo-calcaire, les débris de cuisine à coquilles de *Melania* et d'*Helix*. Leur profondeur, peu considérable, semble varier de 1 m. 30 à 1 m. 90 ; ils reposent soit sur des rochers, soit sur le limon argileux de décalcification, très compact, jaune, stérile, signalé dans d'autres stations préhistoriques.

Mobilier.— Se compose de paléolithes : pièces atypiques, percuteurs, haches primitives, haches, haches courtes, disques, racloirs, etc. Dans la 1e section, entre 30 et 40 centimètres, une pierre blanche (pl. XLIX, fig. 14), montrant de petits traits obliques, marginaux, rappelle celles que nous avons figurées dans une autre étude [6, p. 73, pl. XII, fig. 3, 7, 8, 14, 15 et 17] et qui provenaient du Bac-son et de la province de Hoà-bình. A peu de distance, gisait un très joli petit instrument poli (pl. LIV, fig. 5), se terminant en pointe, fort bien travaillé, appartenant à un Néolithique avancé. Des tessons céramiques peu anciens à différents niveaux.

A part ces deux pièces et quelques débris de poterie ayant peut-être glissé de couches voisines de la surface vers le bas, l'outillage est nettement paléolithique sans mélange de polissage bacsonien.

On n'y rencontre ni galet d'hématite, ni grande pierre rouge à l'extérieur, comme à Lang Bon et dans l'abri oriental de Chom Dong.

Faune. — Invertébrés : Arthropodes : restes de Crustacés. Mollusques : Gastropodes, coquilles de *Melania*. Entre 10 et 30 centimètres, dans la 1e section, une coquille d'*Auricula Auris Judae* LINNÉ [1], espèce d'eau saumâtre, enfouie dans ce kjökkenmödding de Thạch-sơn, à 70 kilomètres de la mer. Lamellibranches : des *Unio* de différentes espèces, l'une d'elles à coquilles très épaisses [2].

Vertébrés. — Chéloniens : restes de *Trionyx*. Mammifères : Herbivores, molaires de Rhinocéros, bois de Cervidés. Carnivores : fragments de mandibules.

Ossements humains. — Dans la 1re section, entre 30 et 40 centimètres et entre 50 et 60, deux fragments de mandibules. Leur aspect et la faible profondeur à laquelle ils gisaient permettent de croire qu'ils ont été enterrés postérieurement au dépôt du kjökkenmödding.

Remarques. — Nous n'avons pas achevé de fouiller méthodiquement cette station ; dans la région S.-E. se trouvent, semble-t-il, encore des débris de cuisine.

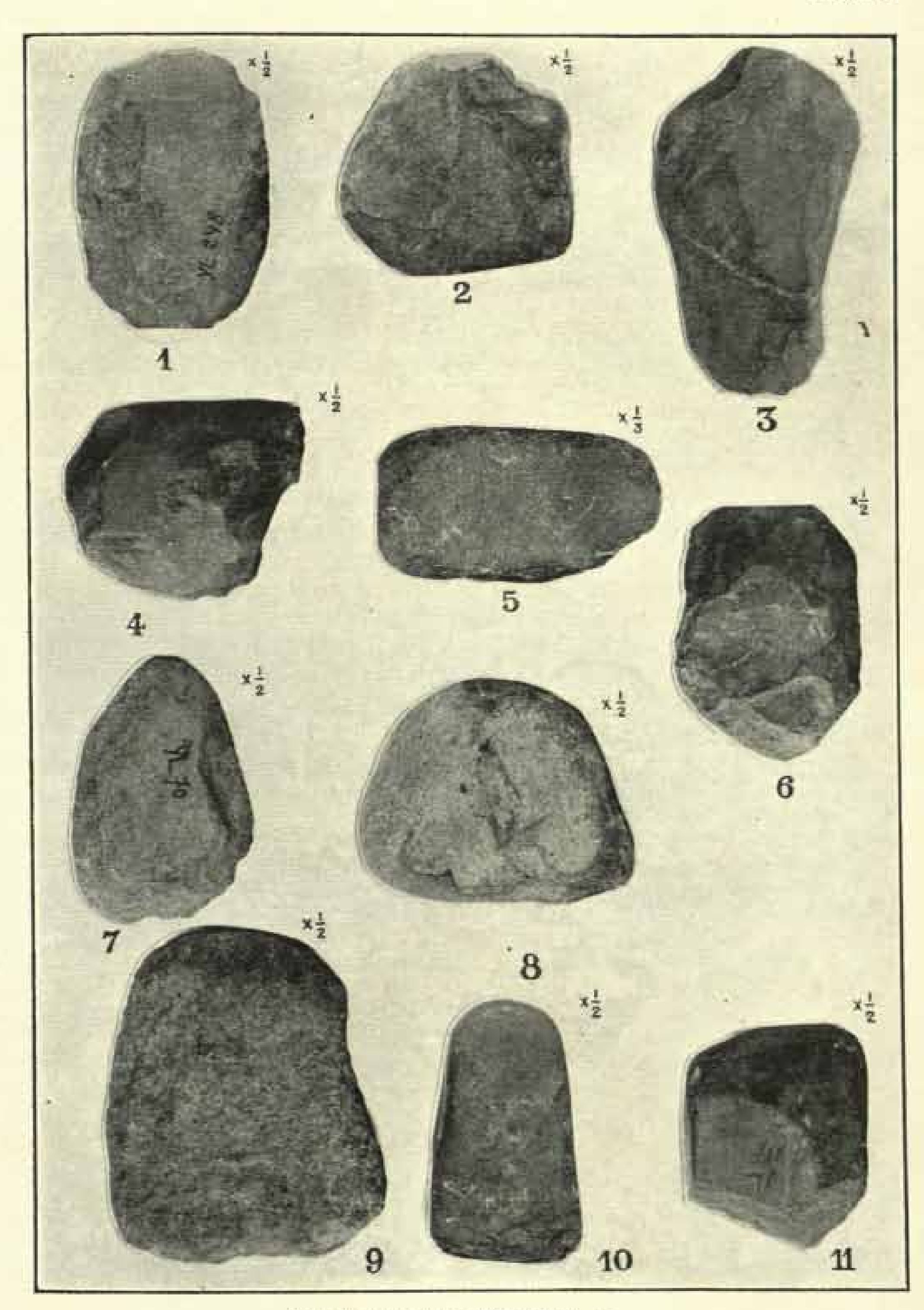
A quelques centaines de mètres de ce gisement, plus au N., un ensemble de grottes et d'abris sous roche sont creusés dans ce même petit massif isolé. Dans l'un d'eux, de nombreux fragments de brèche coquillière adhèrent à la paroi ; nous n'avons pas pu y travailler [3].

---

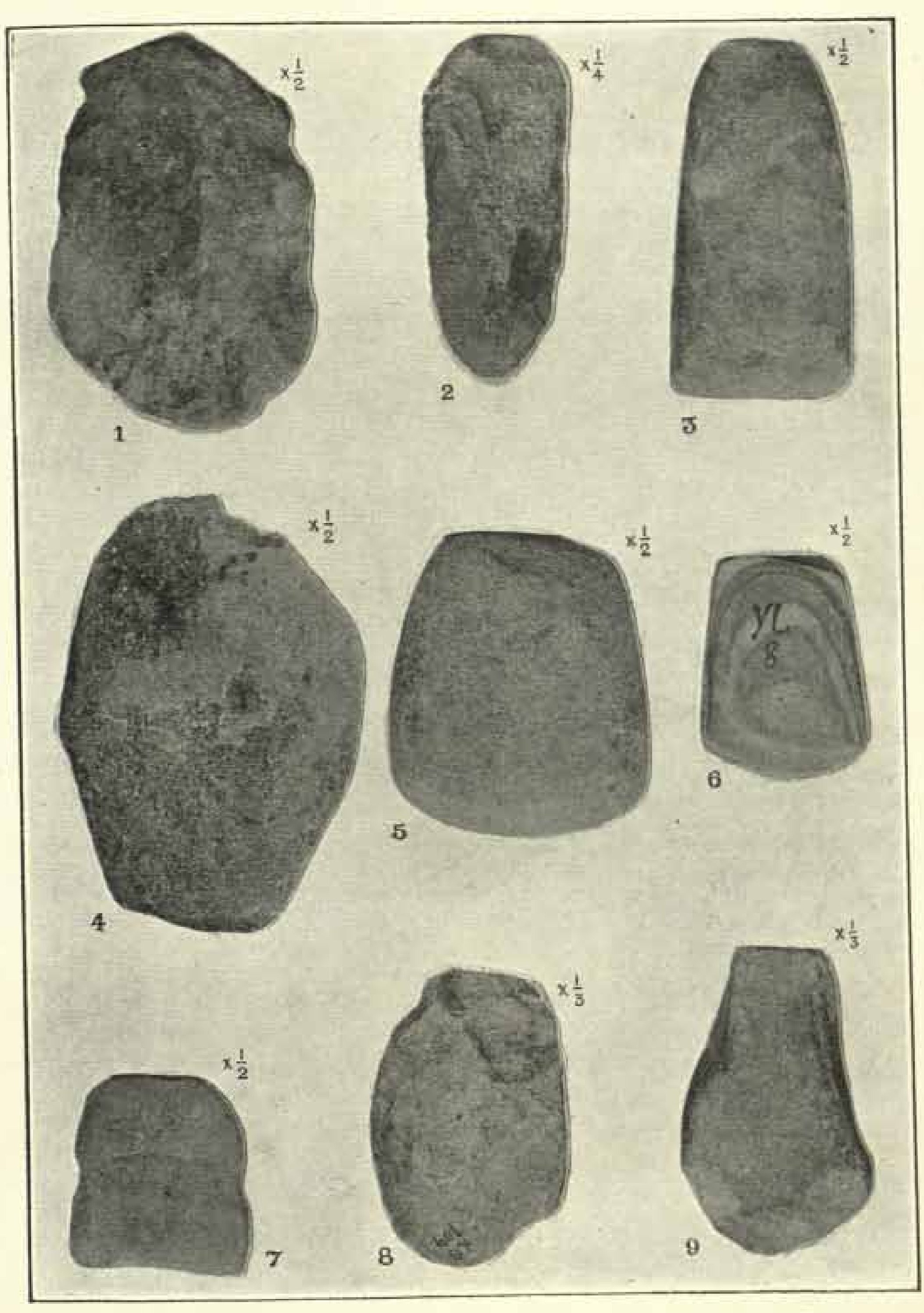
(1) Dans une autre étude [6, p. 71] nous avons parlé de cette espèce à propos d'échantillons provenant de kjökkenmöddinger hoabinhiens.

(2) Probablement *Unio nodulosa* WOOD. Nous avons déjà signalé ces tests très épais trouvés, selon toute évidence, dans le Sông Mã.

(3) Un autel bouddhique actuel a été dressé à une extrémité de cet abri. Le maire (le *lý-trưởng*) et les habitants de la commune nous ont suppliée de ne faire aucune fouille ; elles auraient attiré sur eux la colère du génie.



GROTTE DE YÊN-LẠC. Paléolithes, etc.



Grottes de Yên-lạc et de Kim-bảng. Paléolithes, etc., protonéolithes, néolithe et minerai de fer.

Abri sous roche de Bát-mót (pl. XLI, LX, LXI, fig. 23 et 53).

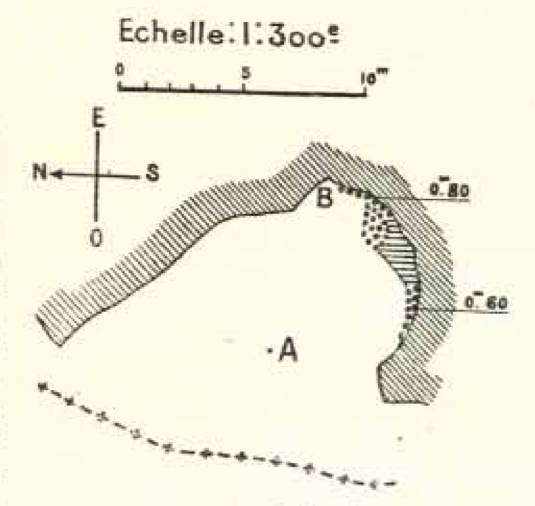
Longitude : 114^{G}57 (103°6′46″).

Latitude : 22^{G}473 (20°13′32″).

Altitude minima de la région : 28 mètres [42].

Un massif rocheux (calcaire anthracolithique) boisé, triangulaire, mesurant environ un kilomètre sur un kilomètre, se dresse sur la rive gauche du Sông Mã ; en un point occidental, les eaux l'effleurent, même en saison sèche. Dans le versant S.-O. est creusé un pittoresque petit cirque ; le sol formé d'alluvions actuelles est plat. La station préhistorique s'ouvre sur une plaine (lit estival du fleuve) qui s'étend à l'O. jusqu'au Sông Mã et se développe au S. Le versant oriental du cirque présente un à-pic ; vers le bas, à 300 mètres environ du grand cours d'eau, l'affouillement des eaux a déterminé un abri sous roche ou, si l'on préfère, une grotte peu profonde. Il regarde à l'O. et ne dépasse guère que de 1 m. 50 le niveau de la rizière ; l'accès en est très facile. Il est agréable, gai, entouré d'arbres.

Le plafond, bas, est tourmenté [1] ; les eaux paraissent avoir travaillé parallèlement au plan de stratification de la roche. Le plancher est une plate-forme mesurant 18 mètres de long sur 11,5 de largeur maximum, légèrement incliné du fond vers l'entrée ; la terre est argilo-calcaire, assez sèche. Au S. se voient deux fragments de brèches coquillières à *Melania* adhérant à la paroi et un rocher éboulé couvert en partie de ces faluns cimentés. Facilement cassées à la pioche, ces formations calcaires contenaient des débris de cuisine qui remplissaient aussi en partie une excavation (au S.-E.) naturelle, assez exiguë, creusée au bas du rocher (B du plan, *petite fosse*). Sur le sol quelques paléolithes, plus au fond on n'a presque rien trouvé. Le kjökkenmödding a été emporté par les eaux, selon toute vraisemblance ; quelques témoins plus difficiles à entraîner subsistent seuls.



Pour la légende, voir les fig. 12 et 24.

Fig. 53. — Abri sous roche de Bát-mót. Plan. A, point où la distance de la voûte au sol mesure 3 m. B, Excavation à la base du rocher pariétal. La limite approximative de la plate-forme coïncide à peu près avec la projection du bord externe du surplomb sur le sol.

Mobilier. — Uniquement des paléolithes : pilons, pièces atypiques, percuteurs, haches, haches courtes, disques, racloirs. Un morceau d'ocre rouge. Les outils sont plus grands et plus beaux que ceux que nous avons rapportés des autres gisements

(1) La limite antérieure de la plate-forme coïncide à peu près avec la projection sur le sol du bord extérieur de la voûte.

du Thanh-hoá : une hache courte mesure 218 millimètres sur 183. Ils sont faits avec des galets charriés par le Sông Mã, souvent à structure grenue.

Des coquilles d'*Unio* (probablement *Unio nodulosa* Wood), à test d'une épaisseur exceptionnelle, fort lourdes, abondent. Nous n'en avions jamais vu de semblables. Ces dimensions spéciales seraient produites, nous le répétons, par un phénomène d'adaptation. Le courant du fleuve, d'une rapidité vertigineuse pendant la saison des pluies, broyerait des coquilles plus minces.

Remarques. — L'abri sous roche de Bât-môt est situé à 10 kilomètres environ à l'E. de celui de Lang Bon. Dans le bassin du Sông Mã, aucune station n'a été signalée plus à l'Orient. Cependant la grotte-pagode de Mong (pl. XLI) (à peu près 5 kilomètres plus à l'E.) contient des brèches coquillières peu dures, en apparence du moins. Seuls témoins d'un kjökkenmödding qui aurait été enlevé quand on a installé les objets du culte bouddhique ; y faire des recherches serait pourtant intéressant ; mais ce lieu étant consacré, en y travaillant, on risquerait d'effrayer la population et de causer un grave mécontentement.

STATIONS PRÉHISTORIQUES DU BASSIN DU SÔNG CHU

Grottes de Lôc-thinh (pl. XXXIX et fig. 54).

Longitude : 114^{G}60 (103 8'24'').
Latitude : 22^{G}31 (20°4'44'').
Altitude minima de la région : 36 mètres [42].

A 20 km. 5 environ au S.-E. de l'abri sous roche de Lang Bon, à 8 kilomètres du Sông Mã (rive droite) se dresse un rocher isolé, le Núi Mée. Il est l'avant-dernier d'une série d'îlots calcaires disposés selon une direction SE.-NO. Son grand axe mesure à peu près 1 km. 5. Il est recouvert et entouré presque de tous les côtés par une forêt épaisse. Le long de son versant méridional, coule un affluent de rive gauche du Sông Chu, le Sông Hep. Dans ce même flanc s'ouvre un petit cirque, regardant au S.-O., borné au N.-O. et au S.-E. par des à-pic de la falaise rocheuse, parfois dénudés ; au fond, au N.-E., un col bas et étroit. Le petit golfe est encombré par la forêt ou par une brousse inextricable, composée en majeure partie de Graminées géantes, « herbe à tigre » des Anglais. Il est traversé par un ruisseau, tributaire du Sông Hep. Au bas de l'à-pic N.-O., dans un pan sans végétation, nu, formé de couches calcaires épaisses, parallèles entre elles, à pendage OSO., ont été creusées les deux grottes de Lôc-thinh ; elles regardent vers le S.-E.

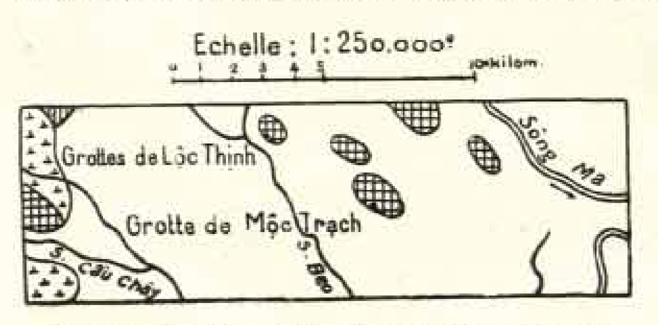
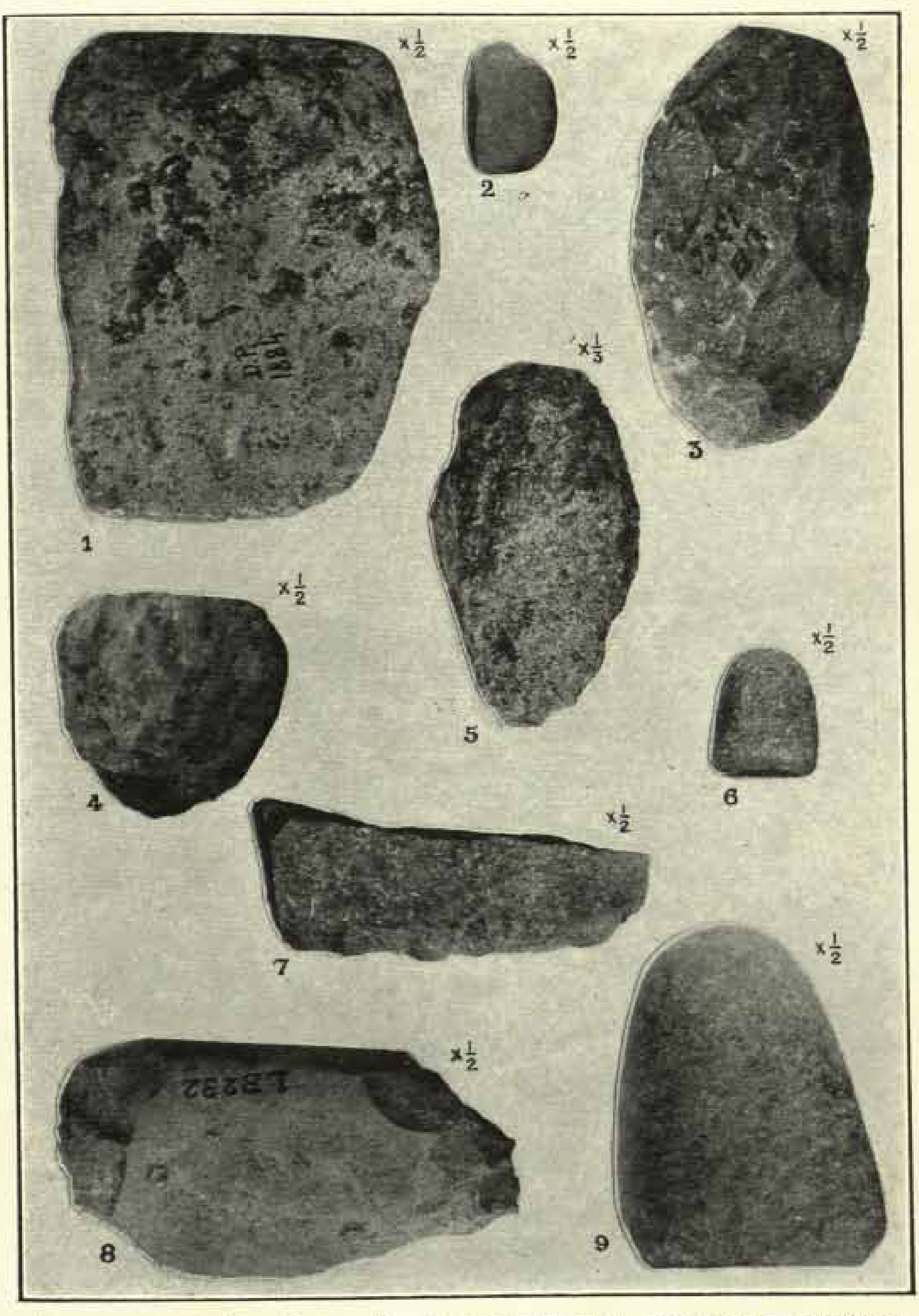
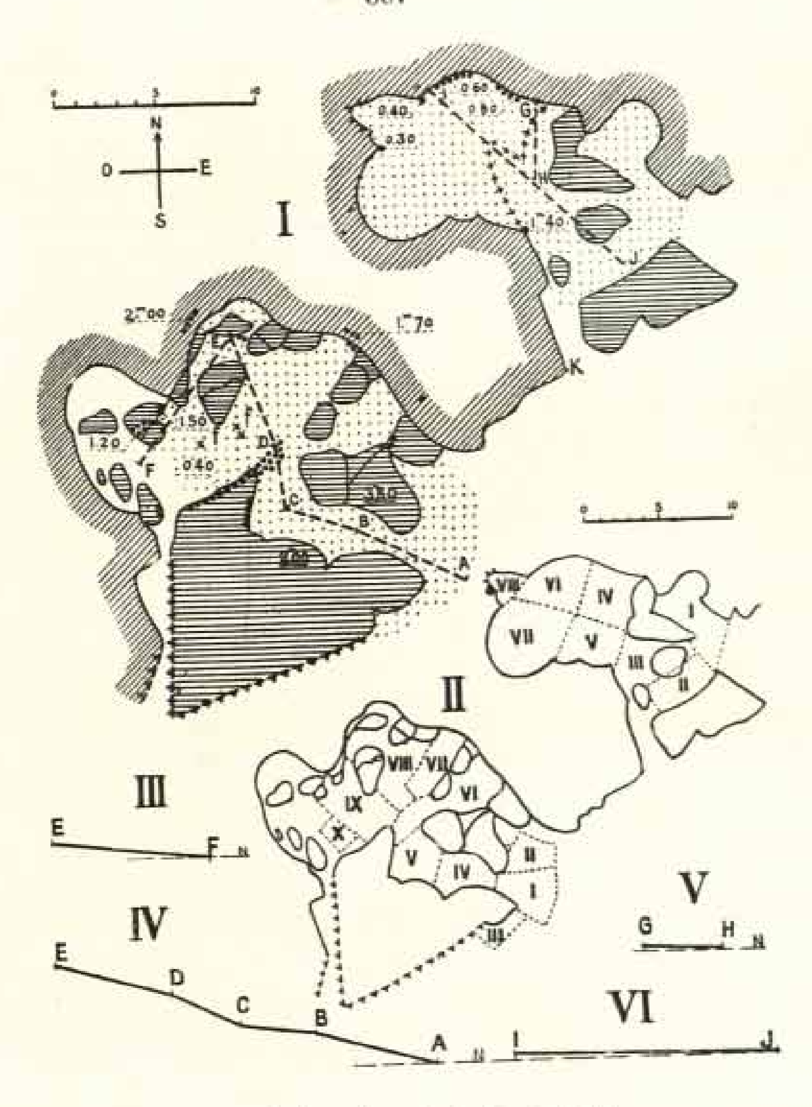


Fig. 54. — Croquis géologique d'après la carte au 500.000 [44].
Stations préhistoriques. Voir la légende de la fig. 23.

Grotte de Lôc-thinh (fig. 55) (la plus méridionale, la première en entrant dans le cirque). L'accès est des plus faciles. Elle se présente maintenant sous la forme d'un



ABRI SOUS ROCHE DE LANG VANH, DE ĐA-PHÚC ET DE LANG BON. Protonéolithes, paléolithes, etc., et minerai de fer.



Pour la légende, voir les fig. 12 et 24.

Fig. 55. — Grottes de Lôc-thinh. I, Plan. A gauche, Grotte de Lôc-thinh ; f, Foyer. Les nombres soulignés indiquent les hauteurs de deux rochers éboulés. A droite, petite grotte de Lôc-thinh. La projection du surplomb correspond à la limite entre la grotte secondaire du fond et l'abri sous roche qui la précède. Le point A est un peu plus élevé que le point K. II, Plan des fouilles. Grotte de Lôc-thinh : 1ère section fouillée jusqu'à 80cm ; IIe jusqu'à 35cm ; IVe jusqu'à 40cm ; Ve jusqu'à 50cm ; VIe jusqu'à 70cm ; VIIe jusqu'à 75cm ; VIIIe jusqu'à 60cm ; IXe jusqu'à 1m30 ; Xe jusqu'à 45cm. Petite grotte de Lôc-thinh : 1ère section fouillée jusqu'à 1m30 ; IIe jusqu'à 55cm ; IIIe jusqu'à 1m60 ; IVe jusqu'à 1m20 b ; Ve jusqu'à 1m80 ; VIe jusqu'à 1m60 b ; VIIe jusqu'à 1m60 b ; VIIIe jusqu'à 80cm b. III, IV, V & VI, principales dénivellations. IV, de E en D, dénivellation 1m70 ; de D en C, 1m60 ; de C en B 50cm ; de B en A, 1m70. V, de G en H, dénivellation 10cm. VI, de I en J, dénivellation 20cm.

grand abri sous roche bien éclairé et gai. Elle a été le théâtre de nombreux éboulements de rochers provenant des régions supérieures. Les conditions de gisement (superposition des rochers recouvrant des débris de cuisine) montrent que la chute de ces énormes pierres a eu lieu après le dépôt du kjökkenmödding. La station préhistorique se compose de deux parties : en avant la région la plus déclive d'une hauteur totale de 4 mètres, occupée par des éboulis très considérables ; en arrière, au N.-O., région la plus élevée, une plate-forme, en pente elle aussi (fig. 55 en IV). On y monte par un passage assez étroit dans lequel se rencontrent trois dénivellations principales (fig. 55 en IV). Les dimensions maximum de cette plate-forme sont 15 mètres environ de longueur sur 8,5 de largeur. Le plafond est peu élevé (4 m. 70 environ entre les points E et F), presque plat en certaines régions, recouvert d'un enduit calcaire gris. Des stalactites nombreuses et des stalagmites. En différents endroits des fragments de brèches coquillières adhèrent aux parois ; parfois ils sont placés assez haut, d'autres sur le sol. Ils semblent être des témoins révélant l'abondance beaucoup plus grande des débris de cuisine aux jours où les antiques tailleurs de pierres ont abandonné cette demeure. Quelques-uns de ces faluns cimentés sont soudés sous des stalactites tombées d'en haut ; seraient-elles les restes d'un ancien plancher ? Le sol de la plate-forme n'est pas du tout uni à la surface. Il se compose d'une terre argilo-calcaire contenant des coquilles de *Melania* en plus ou moins grande quantité selon les sections ; les débris de cuisine y ont été moins bouleversés que ceux des parties en pente, souvent presque stériles. Dans la Ire section, les coquilles de *Melania* étaient nombreuses, elles avaient glissé d'en haut. Une partie du kjökkenmödding de la région la plus élevée venait d'être enlevée quand nous avons commencé nos recherches : des paysans, j'imagine, se sont emparés de ces dépôts riches en calcaires pour amender leurs champs. L'épaisseur de la couche archéologique est peu considérable ; elle varie selon les sections ; dans la plus riche, la IXe, elle atteint 1 m. 30. Sous ces apports laissés par l'homme s'étendent soit le rocher basilaire, soit le limon argileux, jaune clair, stérile, observé déjà dans d'autres grottes.

Mobilier. — Aucune pierre polie, aucune pièce de type bacsonien, même pas d'amygdaloïdes. Les seuls instruments sont des paléolithes, percuteurs, tranches de galets [*8*, p. 368], haches courtes, racloirs, assez nombreuses pièces atypiques. Ces objets sont en galet appartenant au groupe des porphyrites, matière première défectueuse. Quelques fragments de schiste lie de vin.

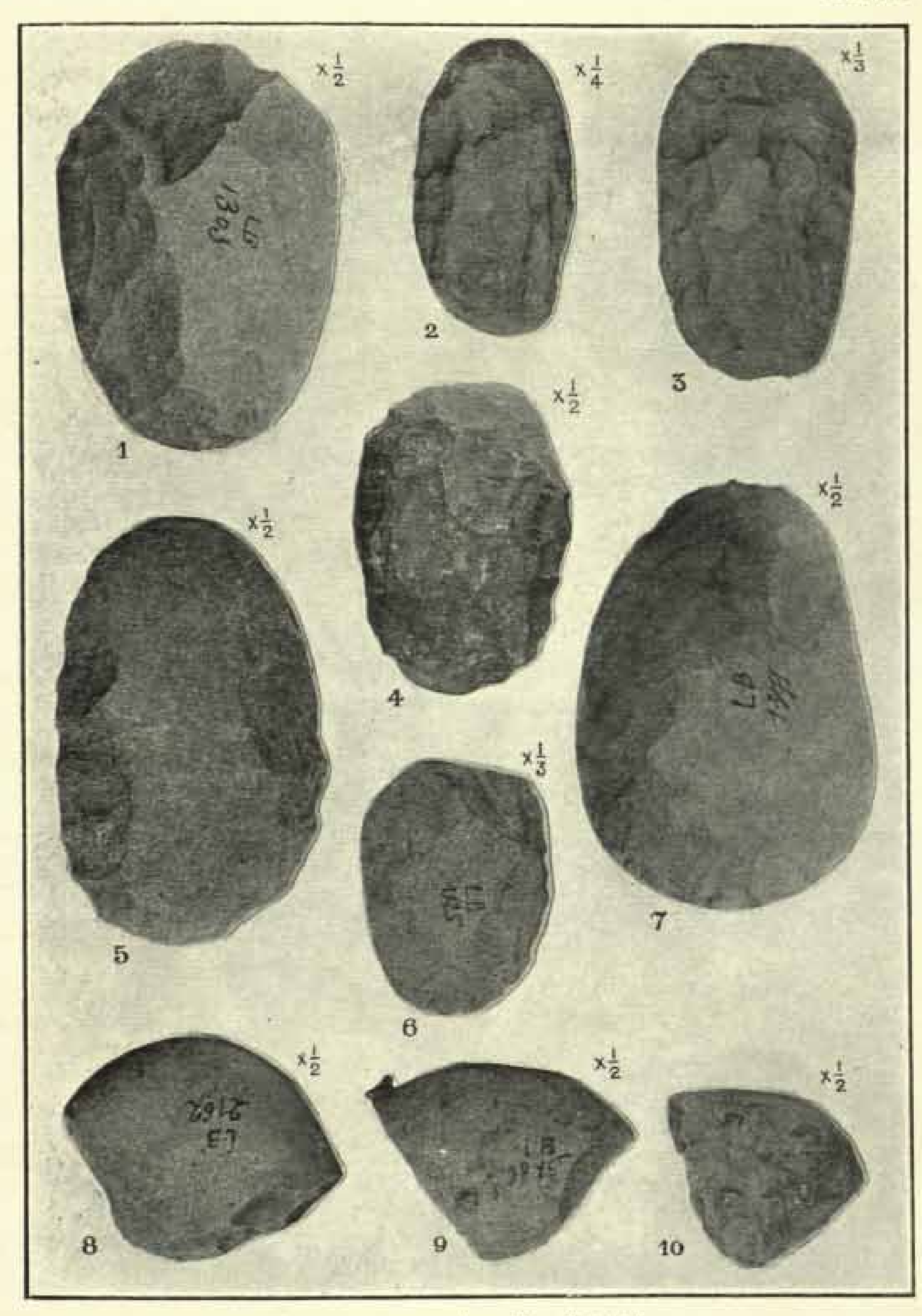
Dans la VIe section, à une profondeur comprise entre 35 et 45 centimètres, une hache en os.

Rares morceaux de minerai de fer.

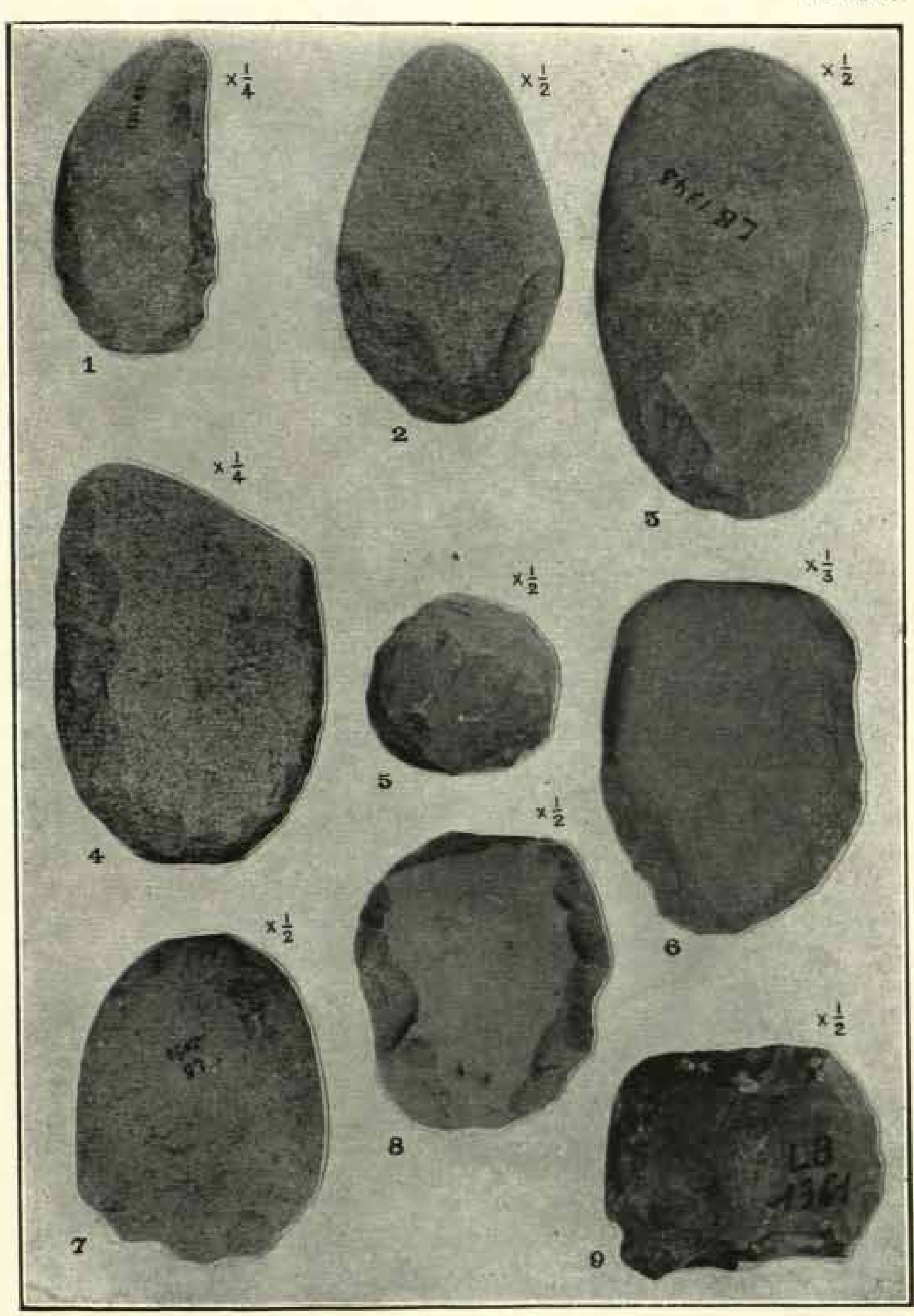
De nombreux tessons actuels et anciens trouvés ensemble. Un instrument en fer assez peu oxydé gisait dans la VIIIe section à une profondeur comprise entre 55 et 60 centimètres. Rien ne prouve que les débris céramiques et l'outil soient contemporains de ces détritus de cuisine remaniés. Notons une fois de plus qu'on rencontre du fer travaillé et à peu près jamais de bronze.

Par son outillage lithique, ce résidu pauvre d'un mobilier plus important se classe dans le paléolithique.

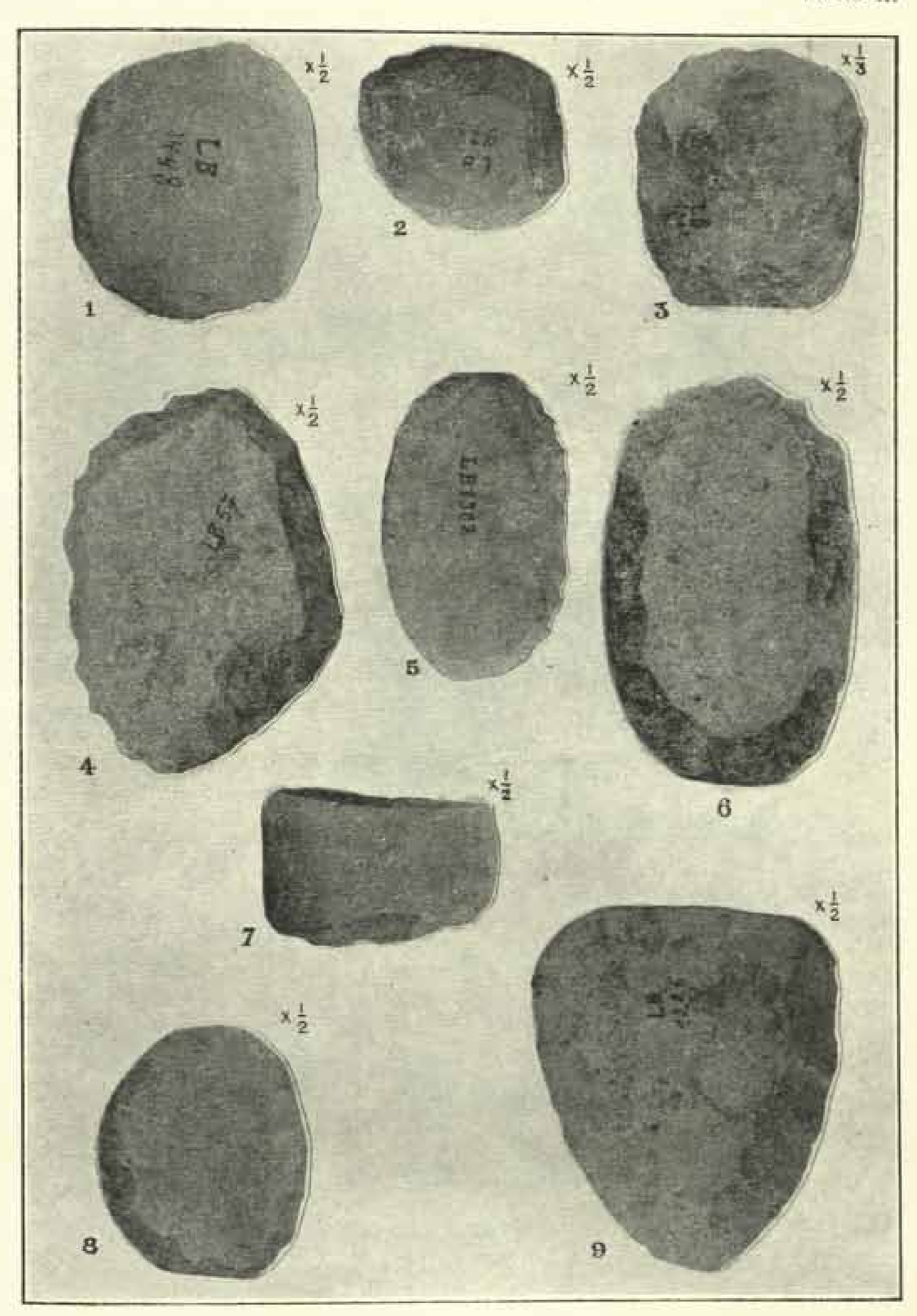
Faune. — Des débris de Crustacés. Près de la surface, dans la VIIe section, une coquille d'*Auricula Auris Judae* Linné. Des restes de *Trionyx*. Des bois de Cervidés, etc. Surtout des os de petits Mammifères.



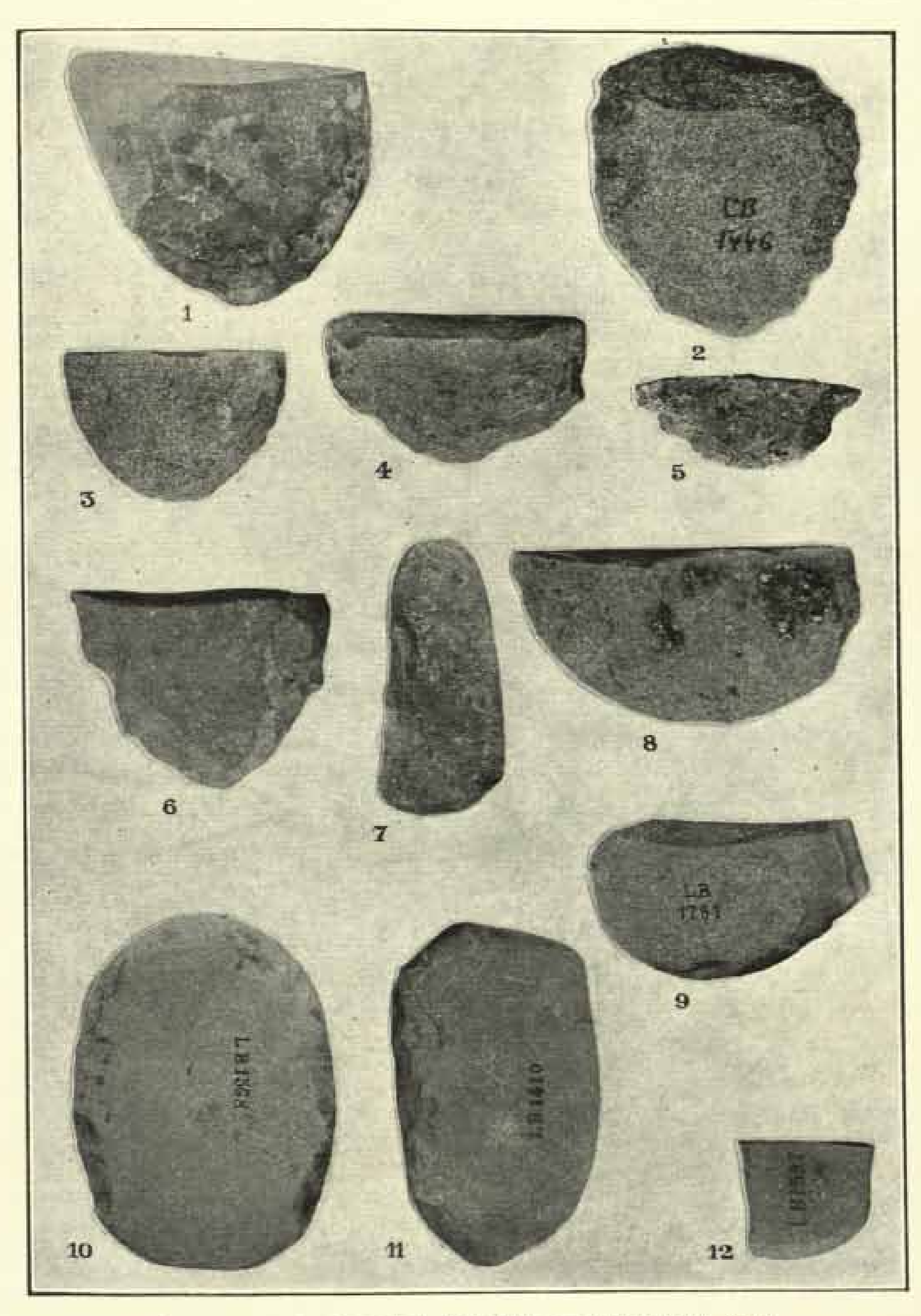
ABRI SOUS ROCHE DE LANG BON. Paléolithes.



Abri sous roche de Lang Bon. Paléolithes.



Abri sous roche de Lang Bon. Paléolithes.



ABRI SOUS ROCHE DE LANG BON. Paléolithes et protonéolithes. ×1/2.

Dans la IXe section, à une profondeur comprise entre 70 centimètres et 1 mètre, des fragments de crânes humains et d'autres parties de squelette inutilisables.

Remarques. — D'après le mode de gisement, on peut noter trois phases :

1° Dépôts sur le roc (1) du limon argileux, jaune clair, produit de décalcification. Ces dépôts ne paraissent plus se former ; de nos jours, dans la plupart des grottes, on ne voit plus de terre meuble. Dans celle de Lôc-thinh le kjökkenmödding repose parfois directement sur le rocher basilaire.

2° Dépôt des débris de cuisine.

3° Cataclysmes ou suite de cataclysmes, effondrements des rochers de la voûte. Les troglodytes, épouvantés, abandonnent leur habitation.

Dans plusieurs grottes ces trois phases peuvent être suivies, elles sont ou très discernables ou moins distinctes.

Petite grotte de Lôc-thinh (fig. 55). — Son ouverture est située à 7 mètres environ à l'ENE. de celle de la première grotte. Dans le semblant de sentier extérieur qui maintenant les réunit, s'élève un petit monticule de terre. Les points les plus bas des deux grottes sont au même niveau, la plate-forme de la première est la région culminante du système.

L'accès de la petite station est des plus faciles. Elle mesure 17 mètres de longueur maximum sur 7,50. Elle se compose de deux parties : *a*) l'entrée encombrée de gros quartiers de rochers détachés d'en haut. Ce cataclysme est, selon toute évidence, contemporain de celui qui a bouleversé l'autre grotte. Autrefois cette entrée devait être un très petit abri sous roche, joli, sec et bien éclairé, dominé par un surplomb très haut. *b*) La grotte proprement dite, grotte du fonds, exiguë, sombre, basse ; en avant la distance du plancher au plafond est maintenant de 1 m. 45 ; ailleurs elle ne mesure qu'un mètre, la voûte s'inclinant du S. au N. et de l'E. à l'O. ; un homme ne peut plus s'y tenir debout. Elle est décorée par quelques stalactites petites, peu développées. Des débris de brèches coquillières adhèrent aux parois de la grotte. Les distances au-dessus du sol actuel de ces brèches montrent qu'elles proviennent de tas de déchets de cuisine, gênants, poussés par les troglodytes contre le mur. Presque partout à la surface des coquilles de *Melania*, en avant de l'abri, elles sont parfois mêlées à de la terre végétale, ailleurs à de la terre argilo-calcaire, à des os ; les pierres sont éruptives ou calcaires. L'épaisseur de ces dépôts ne dépasse pas 1 m. 60 dans l'abri (IIIe section) ; elle atteint 1 m. 80 dans la grotte du fond (Ve section). Comme dans la grotte précédente, le kjökkenmödding repose soit directement sur le rocher, soit sur un limon argileux, jaune, stérile.

Mobilier. — De même que dans la première grotte, aucune trace de polissage ; des paléolithes de modèles identiques. Matière première analogue. De nombreux fragments de schiste. Pas d'os travaillé. Seulement deux fragments de poterie ; d'après les conditions de gisement, elles ont glissé de la surface.

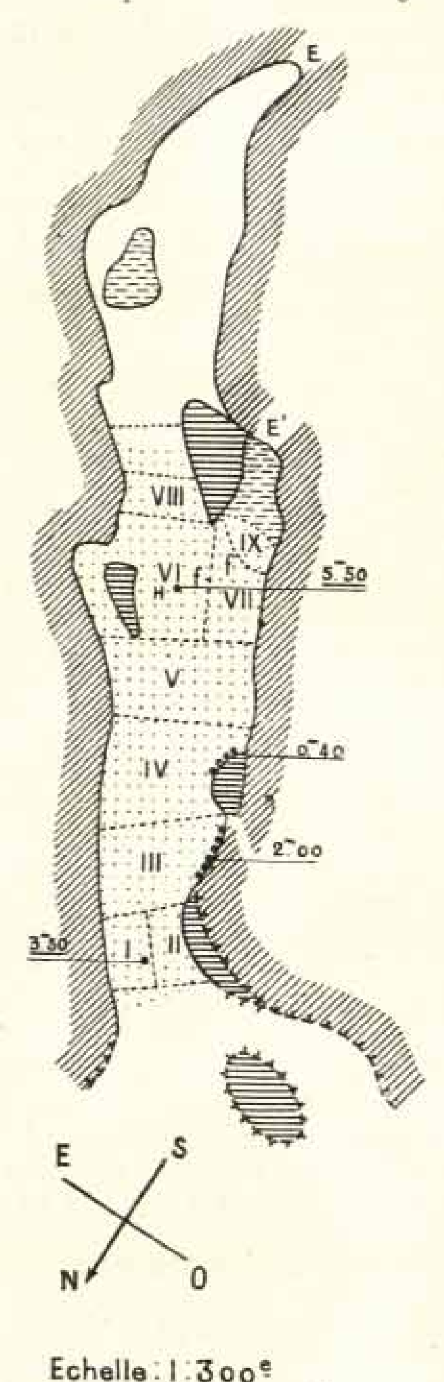
Faune semblable. Débris de Crustacés, restes de repas. 4 coquilles ou fragments de coquilles d'*Auricula Auris Judae* Linné.

---

(1) Cette phase ne se retrouve pas toujours, souvent les dépôts archéologiques gisent directement sur le roc.

Dans la IIIe section, entre 95 centimètres et 1 mètre, débris d'ossements humains.

Remarques.— Ici comme dans la grotte précédente, les trois phases sont discernables.



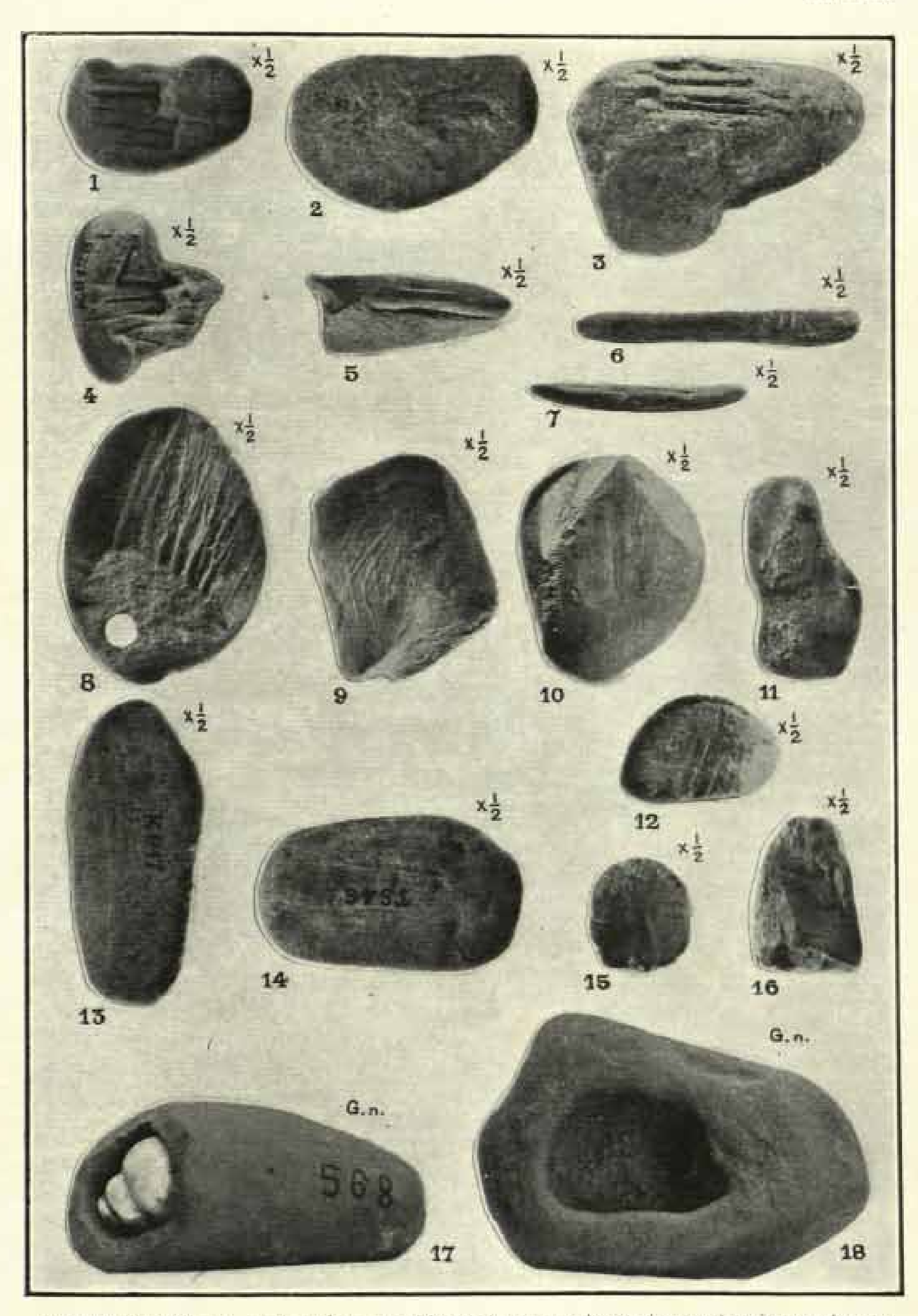
GROTTE DE MỘC-TRẠCH (pl. XXXIX et fig. 54 et 56).

Longitude : $22^{G}686$ ($20^{\circ}25'2''$).
Latitude : $114^{G}624$ ($103^{\circ}9'41''$).
Altitude minima de la région : 36 mètres [42].

A près d'1 kilomètre du Núi Mée (massif des grottes de Lôc-thinh), au S.-E., dans la forêt, se dresse un îlot calcaire de direction SE.-NO. Sa longueur est de 2 km. 500. Dans son flanc S.-O. est creusée la grotte de Mộc-trạch. A 1 kilomètre environ coule le S. Hep. Les troglodytes s'y pourvoyaient sans doute de *Melania*. L'accès de la grotte est des plus faciles, un sentier sous bois y conduit. Le plancher surpasse de quelques mètres seulement le sol de la plaine. La grotte mesure 39 mètres de long sur 7.50 de largeur maximum. Elle semble formée par le travail des eaux, parallèle au plan de stratification du rocher. De longues stalactites, masquant le plafond, ne permettent pas de le constater. L'aspect général est celui d'un déversoir de cours d'eau intermittent venu de l'intérieur. Mais la pente, l'entrée un peu plus haute que le fond, et la sécheresse des couches superficielles ne s'accordent pas avec cette sup-

Pour la légende, voir les fig. 12 et 24.

Fig. 56. — GROTTE DE MỘC-TRẠCH. PLAN AVEC INDICATIONS DES SECTIONS : 1ère section fouillée jusqu'à 30cm ; IIe jusqu'à 1m20 ; IIIe jusqu'à 80cm ; IVe jusqu'à 90cm ; Ve jusqu'à 95cm ; VIe jusqu'à 1m10 ; VIIe jusqu'à 1m 10 ; VIIIe jusqu'à 80cm ; IXe jusqu'à 40cm. f, Foyer. E' & E, Entrées, situées assez haut, d'une galerie latérale. Les nombres soulignés indiquent la distance du plancher à la voûte.



Grottes des Yên-lạc, de Kim-bảng, etc Pierres à marques bacsoniennes, à traits gravés, etc.

position. A l'ouverture s'étend un petit abri sous roche, puis se développe un long boyau, sombre, triste, bas (hauteur à l'entrée 3 m. 50, au point H 5 m. 50, vers le fond 6 mètres). Il a été habité sur une longueur de près de 20 mètres. La surabondance de stalactites énormes, lourdes, pendant du plafond, surtout vers le fond, contribue à donner une apparence étouffante à cette caverne. Du milieu jusque près de l'extrémité méridionale, les murailles sont revêtues du haut en bas de ces ornements naturels. Contre la paroi occidentale sont fixés deux fragments de brèche coquillière. La surface de l'un est à 2 mètres du sol ; la masse principale du kjökkenmödding n'a sans doute jamais atteint ce niveau. Ce lambeau de falun cimenté est cependant un témoin révélant qu'une partie des dépôts archéologiques a été emportée. Ceux qui restent n'ont pas été remaniés, semble-t-il. Une petite galerie latérale (E,E'), juchée haut, ne contenant aucun reste des anciens habitants, peut servir de cachette. Le sol de la grotte principale est fait d'une terre argilo-calcaire, riche en argile, contenant des coquilles de *Melania* assez peu nombreuses. Ce dépôt n'affleure pas partout. Il a au plus un mètre environ d'épaisseur. Il repose soit sur le rocher basilaire, soit sur le limon argileux, stérile, jaune assez clair, très compact, signalé dans d'autres grottes. Au centre du boyau, à 35 centimètres de profondeur, gisaient des blocs de débris de cuisine transformés en une matière noire charbonneuse ; des lames stalagmitiques les accompagnaient. Faisaient-ils partie d'un foyer ayant eu quelques décimètres de profondeur ? Quel combustible employaient les troglodytes pour obtenir un effet aussi intense ? Ils ne devaient guère avoir que du bois à leur disposition. Une analyse chimique est nécessaire. Pour remédier à la demi-obscurité régnant presque partout dans ce boyau, on allumait, peut-être en hiver tout au moins, d'énormes feux.

Mobilier. — Pas la moindre trace de polissage, pas le moindre indice du passage de Néolithiques ou de Bacsoniens (1). Aucune recherche dans la forme des outils taillés ; quand on utilisait des galets, on les travaillait au préalable le moins possible.— Paléolithique pur, paléolithique primitif, peu de types classiques, chelléens ou acheuléens. Les instruments sont des pièces atypiques, des percuteurs, des tranches de galets [8, p. 368], des pointes [8, p. 370], des haches, des haches courtes, de rares amygdaloïdes,

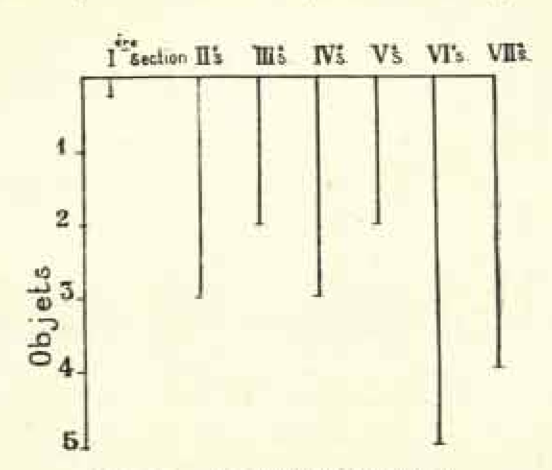


Fig. 57. — Grotte de Mộc-trạch. Graphique indiquant pour chaque section le nombre d'objets en pierre trouvés en moyenne dans une colonne ayant un mètre carré de surface et la hauteur du kjökkenmödding. La longueur des lignes verticales est proportionnelle au nombre de ces objets.

(1) La grotte de Mộc-trạch, perdue dans la forêt, se trouve dans une partie du châu de Ngọc-lạc où la population est fort clairsemée ; cette caverne n'a jamais dû être très recherchée après le départ des premiers occupants.

le plus souvent en galets du groupe des porphyrites. De grandes dalles de foyer en grès. Beaucoup de fragments de schiste (1), quelques instruments sont faits en ces roches. Peu de morceaux d'hématite. Une gouge en os. Comme dans presque toutes les stations préhistoriques du Thanh-hoá, de grands morceaux du bord ventral, d'énormes coquilles nacrées d'Unionidés ; ils servaient probablement d'instruments.

Un très petit nombre de tessons de céramique ; d'après les conditions de gisement, ils ne sont pas contemporains du kjökkenmödding.

Restes osseux. — Des quantités d'os de Mammifères (peu d'os de dimensions considérables), des Herbivores surtout, des Cervidés ; des os calcinés. L'abondance de ces restes montre que les troglodytes chassaient beaucoup. Leur nourriture devait être en grande partie carnée. Deux débris de mandibules de Carnivores.

Fragments de squelette humain : ils gisaient dans la IVe section, à une profondeur comprise entre 20 et 30 centimètres ; un examen plus attentif montrera s'ils appartenaient à l'époque de ces primitifs tailleurs de pierre, ce qui est peu probable.

Remarque. — Ici deux des phases signalées plus haut ont seules existé ; le cataclysme ne paraît pas s'être produit.

STATIONS PRÉHISTORIQUES DU BASSIN DU SÔNG CON (2) OU SÔNG BUOI.

Caverne de My-té (pl XXXIX, fig. 58-60).

Voir la légende de la fig. 23.
Fig. 58. — Croquis géologique d'après la carte au 500.000e [44].
Station préhistorique.

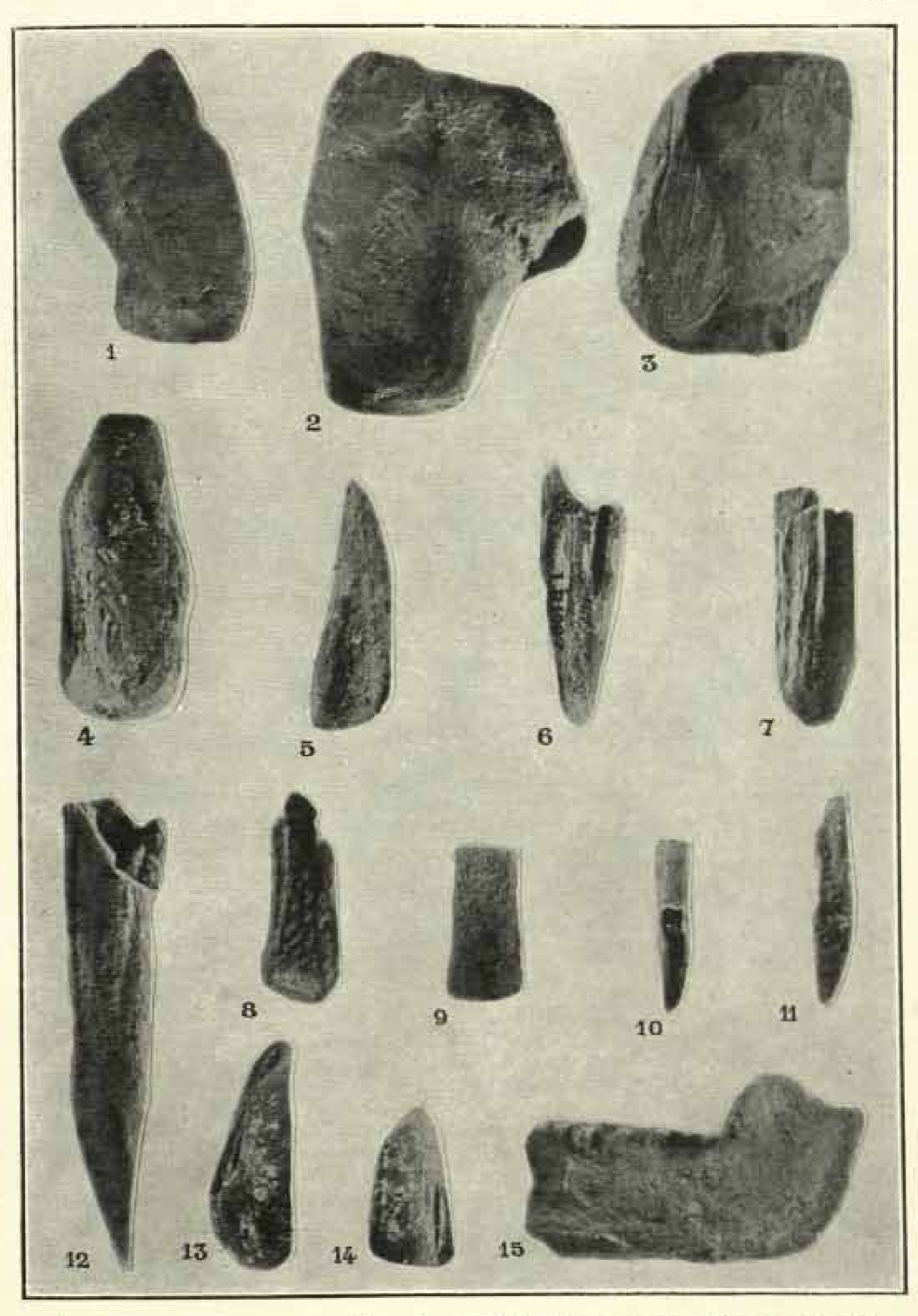
Longitude : $114^{G}599$ ($103°8'20''$).
Latitude : $22^{G}570$ ($20°18'46''$).
Altitude minima de la région : 20 mètres (3) [12].

Au N. du Thanh-hoá, dans le versant méridional du grand massif, en majeure partie anthracolithique, séparant le Tonkin de l'Annam, à 6 kilomètres environ à l'O. du Sông Con, se trouve la caverne de My-té ; elle est dans une petite vallée étroite, en cul-de-sac, de direction NO.-SE., ouverte au S.-E., bornée par des mamelons de porphyrite et d'andésite gabbro et par des rochers calcaires. Un

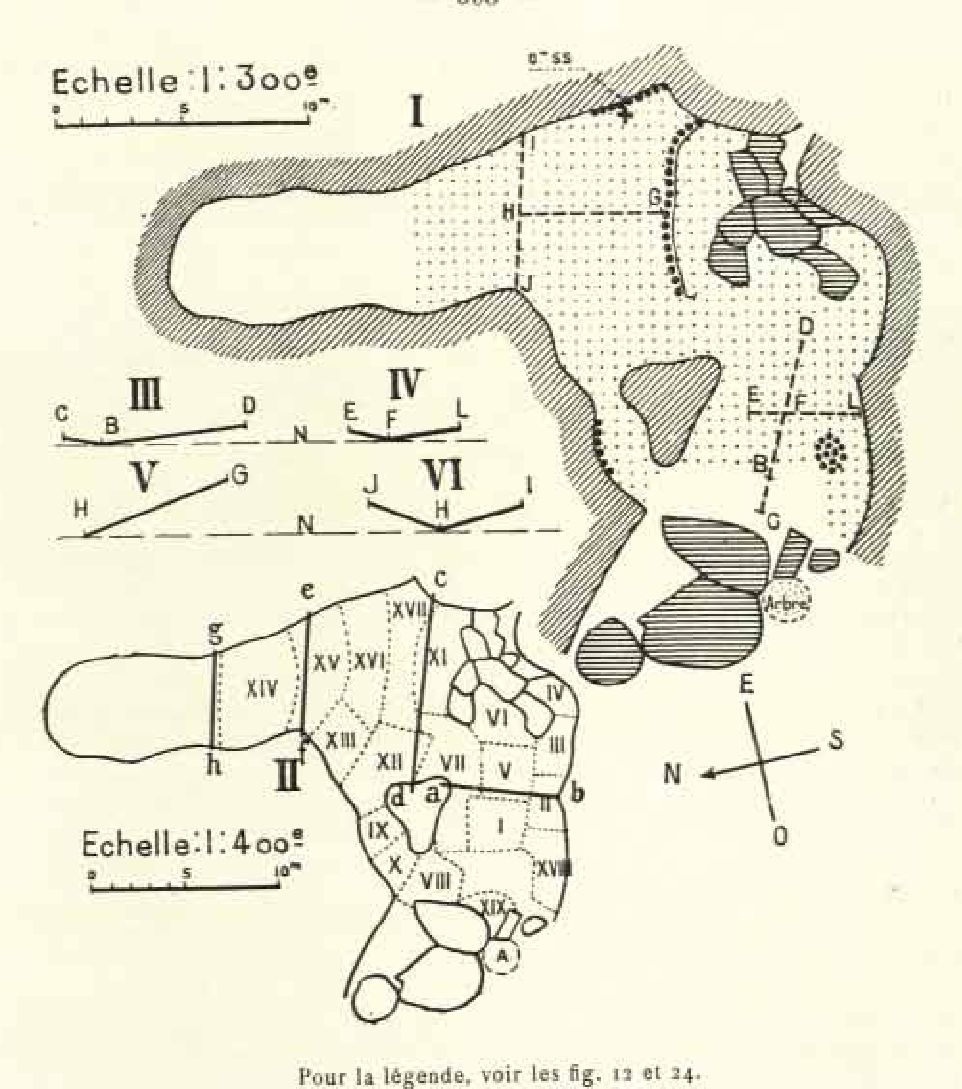
(1) D'après la carte géologique [44], ces schistes cristallins occupent de grandes étendues dans le Thanh-hoá.

(2) Sông Con ou Sông Buoi. En Indochine, les cours d'eau changent souvent de nom suivant les régions qu'ils traversent. Le Sông Con étant un affluent (de gauche) du Sông Mã, fait partie du bassin de celui-ci. Étant sur une grande partie de son cours séparé du fleuve, il constitue en réalité un bassin secondaire.

(3) Mesure prise à 4 km. 5 de la caverne.



Abris sous roche (oriental) de Chom Dong, de Lang Bon, etc. Fac-similé de haches (?), instruments en os, etc. × 1/2.



Pour la légende, voir les fig. 12 et 24.

Fig. 59. — Grotte de My-té. I, Plan. II, Plan des fouilles : pour les épaisseurs du kjökkenmödding dans chaque section, voir la figure 60. a b, c d, e f, g h séparent les divisions de la grotte établies dans la description. III, IV, V & VI, principales dénivellations. III, de C en B, dénivellation 20cm ; de D en B, 65cm. IV, de E en F, dénivellation 30cm ; de L en F, 40cm. V, de G en H, dénivellation 2m. VI, de J en H, dénivellation 1m ; de I en H, 80cm.

cours d'eau intermittent, tributaire du Sông Con, la traverse. La grotte a été creusée près du sommet d'une sorte de cap dirigé à l'O., au bas d'un à-pic dénudé situé au haut de la falaise. Perdue dans les montagnes, au milieu d'une forêt, son accès est très difficile ; pour y arriver, on grimpe une pente fort raide, puis on escalade un éboulis de gros quartiers de calcaire. L'entrée est fermée par une puissante masse de rochers élevés ; le plus haut domine la grotte de 2 m. 30. Ils l'assombrissent ; elle s'ouvre à l'O., mais le soleil y pénètre peu. Elle est assez humide. Elle a deux grands

axes, perpendiculaires entre eux : le 1[er] dirigé à peu près de l'O. à l'E., mesure 20 mètres (largeur maxima en cette région 13 mètres) ; le 2[e], presque du S. au N., mesure plus de 14 mètres (largeur maxima en cette région 5 m. 50).

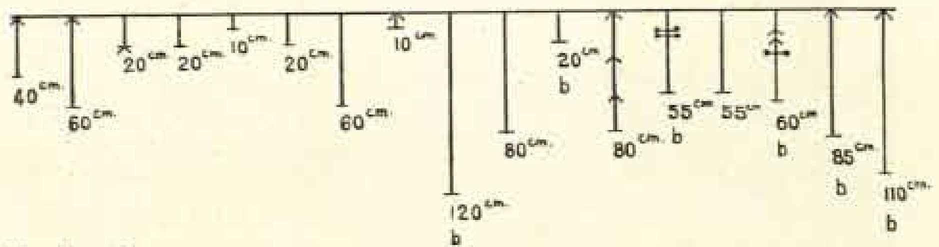


Fig. 60. — Grotte de My-té. Schéma montrant les épaisseurs en centimètres des dépôts préhistoriques dans chaque section (mesures exactes, y sont compris des débris de cuisine déplacés par des bouleversements).

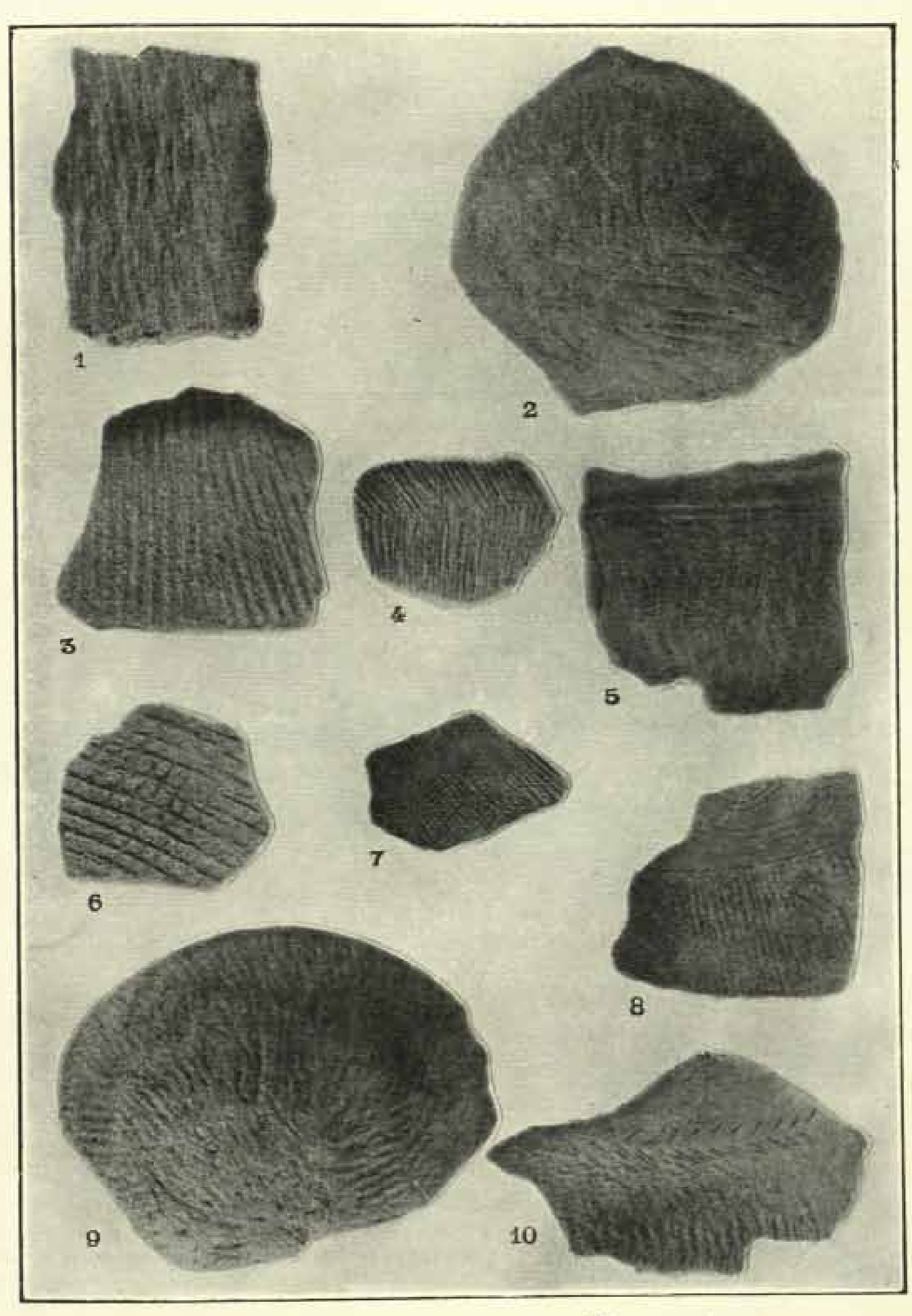
^ Profondeur à laquelle gisait un Néolithe.

•—• Profondeur à laquelle gisait un polissoir.

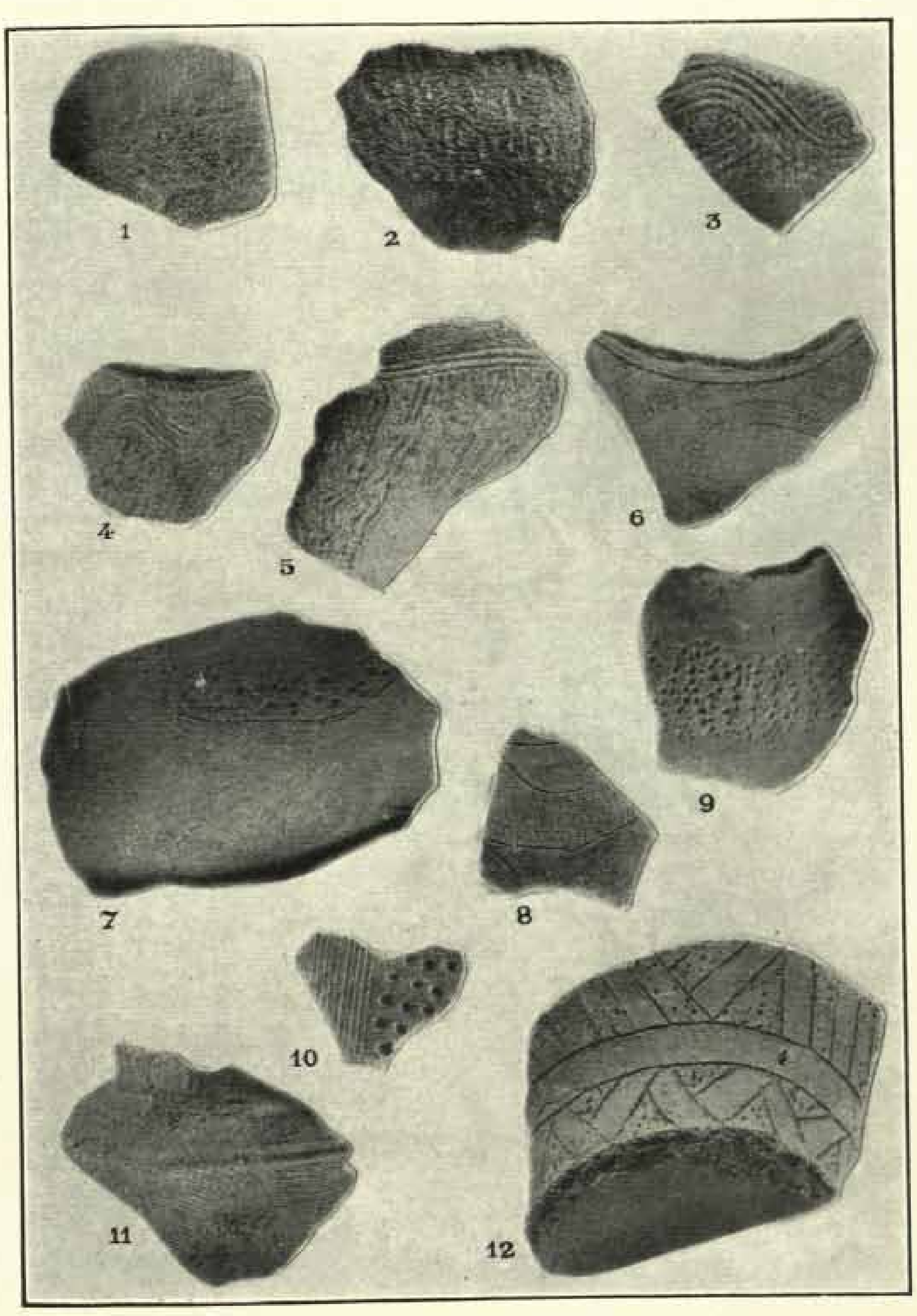
b, Rocher basilaire.

Pour l'étudier, on peut la diviser en plusieurs parties (fig. 59 en II) : 1° L'avant-grotte de l'entrée à *a b* (I[e], II[e], VIII[e] et XVIII[e] sections) ; au fond à l'E., se dresse une sorte de portique, reste supposé d'une paroi verticale ; le plafond est une voûte basse (4 à 5 mètres au-dessus du sol), le plancher est une sorte de cuvette. Sur un rocher peu élevé un lambeau de brèche coquillière. 2° Une petite grotte latérale, sorte de boyau (IX[e] et X[e] sections). 3° De *a b* à *c d*, (III[e], IV[e], V[e], VI[e], VII[e] et XI[e] sections). Dans cette région : au fond, à l'E. de la paroi S., une fissure. Le plancher stalagmitique a été brisé (près de *c d*) sans doute par des éboulements de rochers. Son extrémité forme une lame qui s'avance sur des dépôts en contre-bas ; sous cette lame se voit un lambeau de brèche coquillière. La chute de ces grosses pierres a dû entraîner la plus grande partie des couches préhistoriques. Le plafond n'est qu'à 4 mètres du sol. Dans la partie septentrionale, il est encombré de stalactites. 4° Entre *c d* et *e f* (XII[e], XIII[e], XV[e], XVI[e] et XVII[e] sections), l'axe de la grotte, jusque-là, O.-E., prend une direction S.-N. Les débris de cuisine en tombant ont formé une sorte de talus ; la pente regarde le fond de la grotte (fig. 59 en V et en VI), elle se termine en une espèce de cuvette. Sur la muraille, à côté d'un lambeau de brèche coquillière, se dessinent avec netteté les traces des dépôts archéologiques qui ont été emportés ; la hauteur minima de cette bande est 70 à 80 centimètres. La voûte est encore basse, de grandes stalactites en descendent. 5° Région comprise entre *e f* et *g h* (XIV[e] section). Obscure, le peu de lumière qui arrive par l'entrée ne pénètre guère jusque-là. Le sol se relève faiblement. Les dépôts archéologiques paraissent être en place ; ils sont dans une terre noire [1] fort humide. Le plafond, très haut, est formé par une

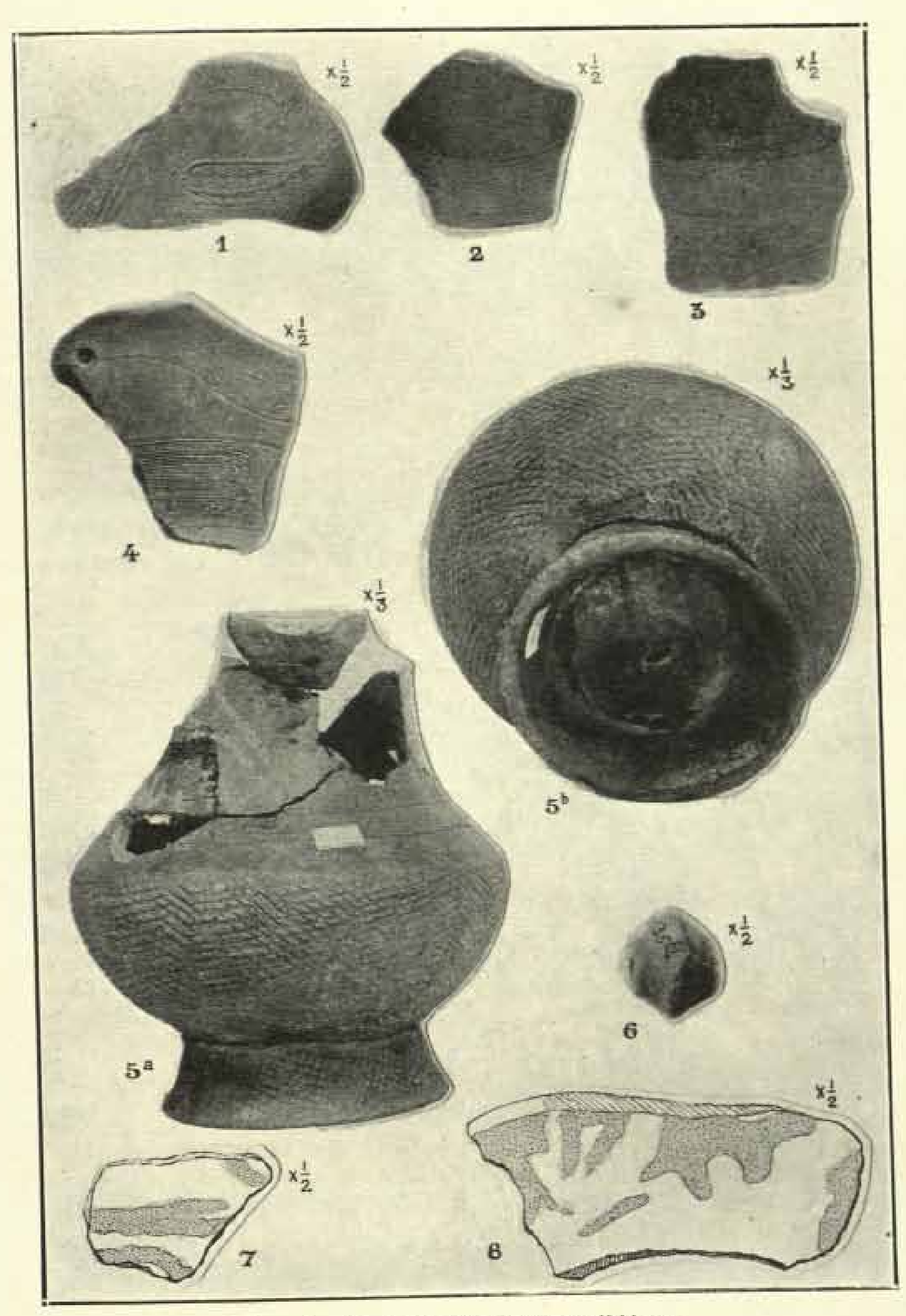
[1] Cette terre contient peut-être du charbon naturel. Dans la vallée, à l'O., près du village de Lau, en octobre 1929, les indigènes commençaient à exploiter une poche de lignite. Ce charbon se présente là sous forme de tout petits fragments mêlés à de l'argile. Les cours d'eau du voisinage charrient des morceaux d'un schiste noir.



Quảng-bình. Céramique des stations néolithiques. ×1/2.



Quảng-bình. Céramique des stations néolithiques. × 1/2.



Quảng-binh. Céramique des stations néolithiques.

sorte de diaclase que des éboulements successifs ont dû mettre à découvert. 6° De *g h* au fond de la grotte. Région très obscure, humide, se terminant au N. par un rocher et des pierres éboulés. De l'eau, pendant la saison des pluies, doit ruisseler du sommet très élevé de la voûte. Au mur, des cascades de stalactites massives. Des rochers menacent de s'effondrer. Désordre. Le sol est fait de fragments de calcaire anguleux de tous calibres.

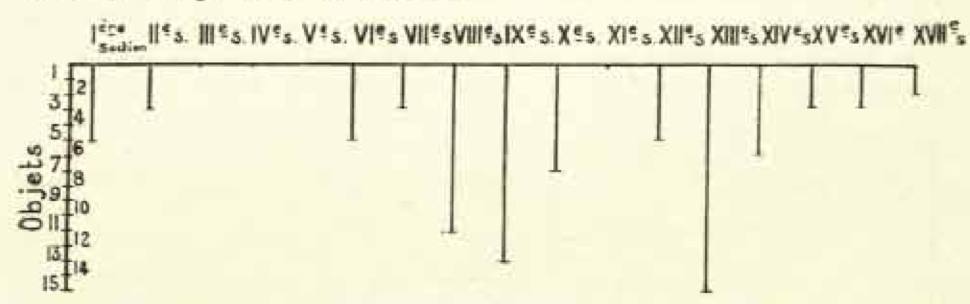


Fig. 61. — Grotte de My-té. Graphique indiquant pour chaque section le nombre d'objets en pierre trouvés en moyenne dans un mètre cube.

Le kjökkenmödding est constitué par une terre argilo-calcaire, parfois foncée, contenant des coquilles de *Melania*, d'*Helix*, etc., et le mobilier préhistorique. Le plan (fig. 59) montre la répartition horizontale de ces dépôts ; dans la figure 60, on peut voir leur répartition verticale ; une partie d'entre eux n'est pas en place. Dans ce même graphique, les niveaux auxquels ont été trouvées des pièces entièrement polies sont indiqués. La figure 61 permet de juger de la richesse relative de chaque section.

Mobilier. — Il se compose : *a*) de pièces néolithiques, hache polie, polissoirs, tessons de céramique ; *b*) de pierres taillées, objets atypiques, percuteurs, pointes, tranches de galets, haches, haches courtes, disques, racloirs. Deux cultures troglodytiques sont représentées dans cette caverne. Les nombreux bouleversements ont occasionné des mélanges. Le graphique (fig. 60) montre que les pièces polies se trouvent surtout près de la surface, sauf dans les sections où les dépôts préhistoriques étaient tout à fait déplacés. Les IXe et Xe sections où aucun remaniement ne s'est fait sentir renferment du Paléolithique pur.

Dans la IIe section, une hache peut-être bacsonienne [1]. Une marque bacsonienne a déjà été signalée [9, p. 286]. Dans la XVIIe section, un couteau en fer a été rencontré sous un rocher, à une profondeur comprise entre 1 mètre et 1 m. 10.

Faune. — Nombreux débris de Crustacés consommés par l'homme. Coquilles de *Melania* et d'*Helix*, etc. Restes d'Herbivores et de Carnivores. La moitié d'une mandibule humaine gisait dans la XVIe section, à une profondeur de 55 centimètres.

Remarques. — La faible épaisseur du kjökkenmödding montre que la caverne de My-té n'a pas été habitée longtemps. Comment des hommes se seraient-ils établis définitivement dans cette grotte à peu près obscure, humide, située presque au

(1) Nous ne l'avons pas encore bien examinée.

sommet d'une montagne, dans un pays infesté de fauves? Un point d'eau se trouve au pied de la falaise. Aller chercher cette eau, récolter des coquilles de *Melania*, etc., forçait les troglodytes à descendre et à remonter une longue pente des plus escarpées, à traverser un éboulis de grands rochers. Conditions défectueuses pour les familles, pour les faibles. La quantité de tessons actuels dispersés partout prouve que cette station préhistorique est de nos jours habitée à l'occasion. Les contrebandiers, nombreux dans cette partie du Thanh-hoá limitrophe de l'Annam et du Tonkin, à peu près déserte, se réfugient, selon toute vraisemblance, dans cette grotte. A-t-elle servi de cachette à travers les siècles et même dans les temps reculés ?

La formation du kjökkenmödding ne paraît pas avoir été précédée par le dépôt du limon argileux, jaune, compact ; au voisinage du sommet la circulation des eaux intérieures et leurs apports ne se font pas dans les mêmes conditions qu'au bas des massifs calcaires. Le cataclysme signalé à propos d'autres grottes s'est fait sentir ici (rochers éboulés à l'entrée de la caverne).



Fig. 62.

ABRI SOUS ROCHE DE THẠCH-LUNG (fig. 62 et 63).

Longitude : $114^{G}692$ ($103°13'22''$).

Latitude : $22^{G}483$ ($20°14'4''$).

Altitude minima de la région : 16 mètres [42].

A 11 kilomètres environ au SSE. de My-té, à 400 mètres du Sông Con, sur la rive droite, se dresse un massif calcaire long d'1 km. 300. Dans son versant occidental, est creusée une belle caverne très profonde. Elle a été formée par le travail des eaux agissant parallèlement au plan de stratification des rochers. Elle livre passage à un cours d'eau, coulant de l'intérieur vers l'extérieur, presque à sec en hiver. Au S. de l'entrée de l'immense grotte se trouve un abri sous roche de direction N.-S., très bien éclairé, protégé par un surplomb fort haut. Contre la paroi rocheuse de rares coquilles de *Melania* sont mêlées à une terre argilo-calcaire brun clair, peu compacte ;

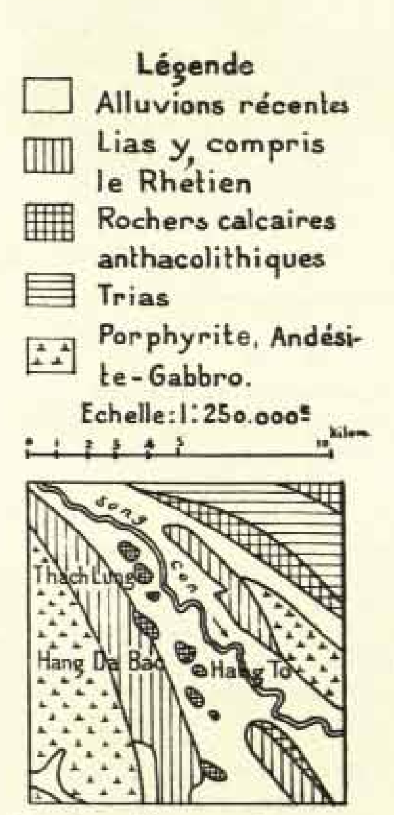
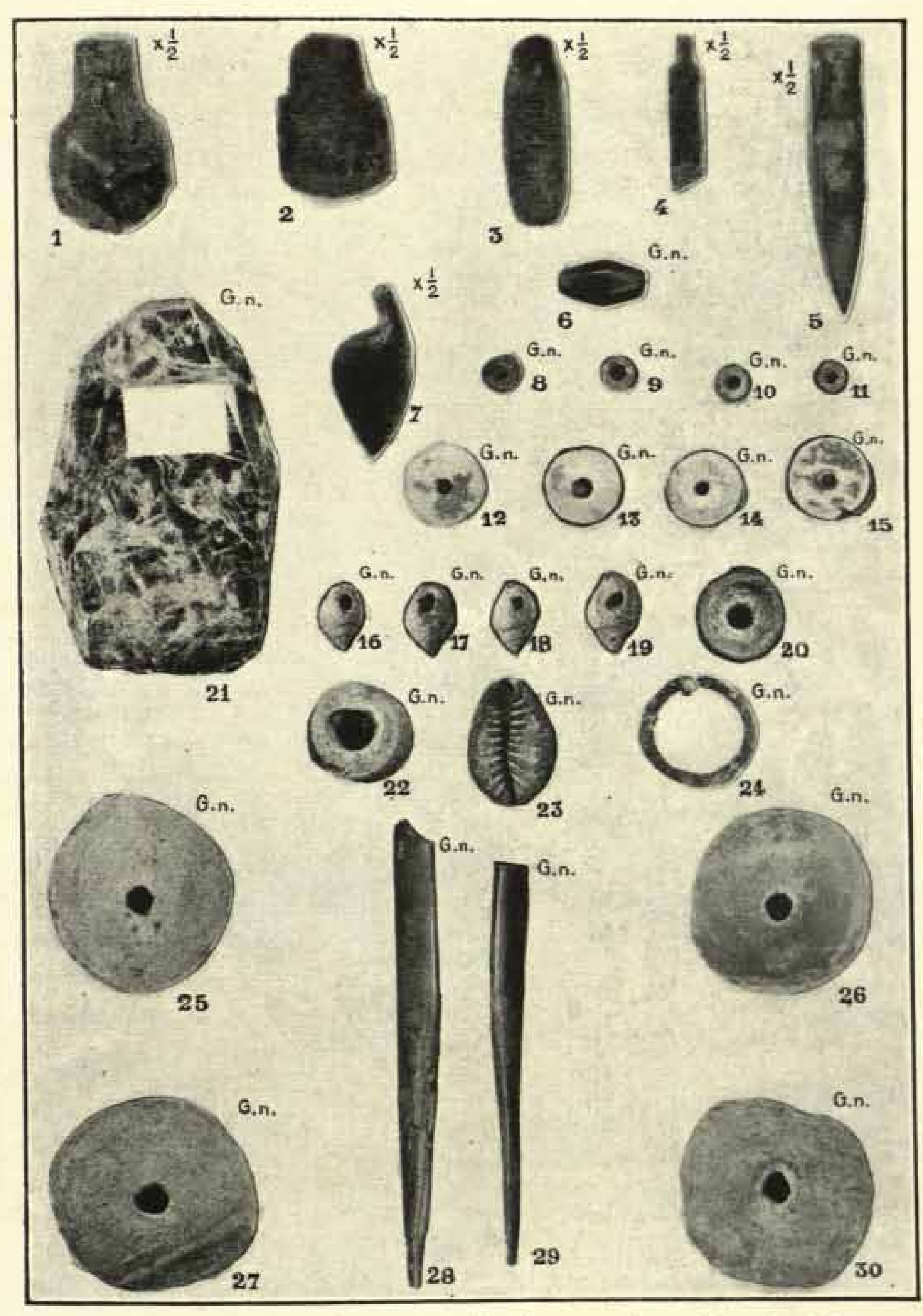


Fig. 63. — CROQUIS GÉOLOGIQUE, D'APRÈS LA CARTE AU 500.000e [44]. Stations préhistoriques.



Quảng-bình et Thanh-hoá. Néolithes, objets de parure et monnaies présumées, poinçons, etc.

dans une poche les coquilles étaient plus nombreuses. Ont été récoltées, avec des galets de roches éruptives, quelques pierres taillées atypiques, percuteur, disque et trois haches ou fragments de haches polies au tranchant.

La présence de ces pièces bacsoniennes dans une région d'où nous n'avons rapporté que du Néolithique ou du Paléolithique devait être signalée. Des Bacsoniens se seraient-ils arrêtés là au cours d'un voyage de chasse? Des gens de Đà-bút par exemple.

HANG DA-BAC (1) (pl. XXXIX, fig. 63 et 64).

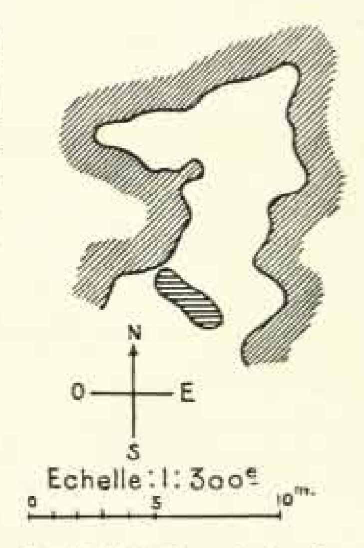
Longitude : $114^{G}718$ (103°14′46″).

Latitude : $22^{G}458$ (20°12′43″).

Altitude minima de la région : 20 mètres (2) [42].

Encore dans le lit majeur du Sông Con, rive droite, à 1 km. 400 de ce cours d'eau, à 2 km.500 du rocher signalé plus haut, se dresse dans la forêt un massif calcaire triangulaire, isolé. Sa plus grande dimension atteint 800 mètres. Dans son versant SSE. sont creusées deux grottes, stations préhistoriques ; la distance qui les sépare de l'abri de Thạch-lung est de 3 km. 600. Pas de point d'eau dans le voisinage.

Au tiers environ de la hauteur du rocher s'ouvre une diaclase d'accès peu facile, Hang Da-bac, longue de 10 m. 50, large au maximum de 7 m.50. Elle est très élevée. Dans sa paroi N., à plusieurs mètres au-dessus du sol, se voit l'entrée d'une caverne, fort difficile à atteindre. Les paysans y prennent de l'engrais de chauve-souris. Le sol de la grotte inférieure a été complètement bouleversé ; les indigènes y ont pratiqué des fouilles pour chercher du salpêtre. Des morceaux de calcaire anguleux ont été mis en tas. La terre meuble constituant le reste du plancher est argilo-calcaire, sèche, très fine, au-dessous le limon argileux jaune, compact, sur lequel sont déposés beaucoup d'antiques détritus de cuisine. Au milieu du fatras laissé par les villageois modernes, se trouvaient, avec des tessons anciens et quelques tessons actuels, des instruments en pierre taillée, pièces atypiques, percuteurs, tranches de galets, hache primitive, haches amygdaloïdes, haches courtes, disques. Aucune pièce bacsonienne, pas d'os travaillé. Une hache polie à tenon d'emmanchement gisait près de la surface d'un lambeau de couches archéologiques intactes.



Pour la légende, voir les fig. 12 et 24.

Fig. 64. — GROTTE DE DA-BAC (HANG DA-BAC). PLAN.

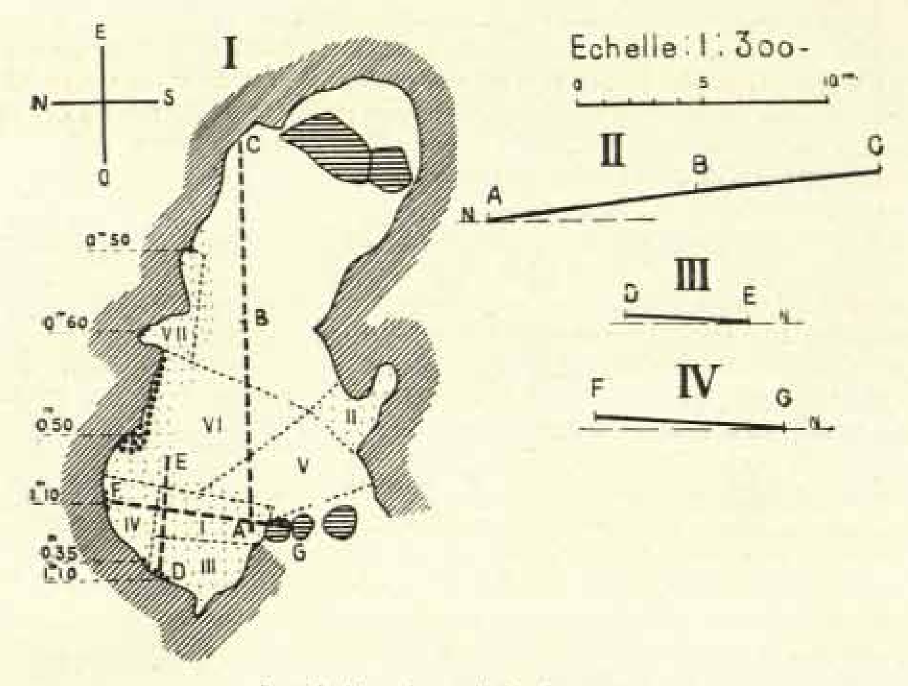
HANG TO (pl. XXXIX, fig. 63 et 65).

A quelques dizaines de mètres au N.-E. de la station de Hang Da-bac, dans le même versant rocheux, assez haut, est creusée une diaclase. L'accès en est un peu difficile,

(1) Hang Da-bac et Hang To sont les grottes de Xuân-lung.

(2) Mesure prise au S., à 4 kilomètres.

montée raide. Dans une partie très sombre de la forêt, cette station préhistorique est elle-même presque obscure. L'impression est pénible, les indigènes qui nous accompagnaient avaient peur. Cependant on arrive d'abord à une plate-forme constituant un bel abri sous roche. Il est dominé de très haut par un surplomb. Relativement bien éclairé, il était une demeure agréable, il mesure de l'O. à l'E. 8 m. 30. Au N., il est encombré par une sorte de cône de déjection provenant de la grotte, composé de terre argilo-calcaire recouverte par des rochers calcaires d'assez grandes dimensions. Ces éboulis ont sans doute chassé les troglodytes. Les dépôts archéologiques ont été couverts en partie par les décombres envahissants. Dans la petite portion du sol encore intacte se trouvaient quelques instruments en pierre taillée, percuteur, tranche de galet, hache courte, disque et une hache polie au tranchant seulement.

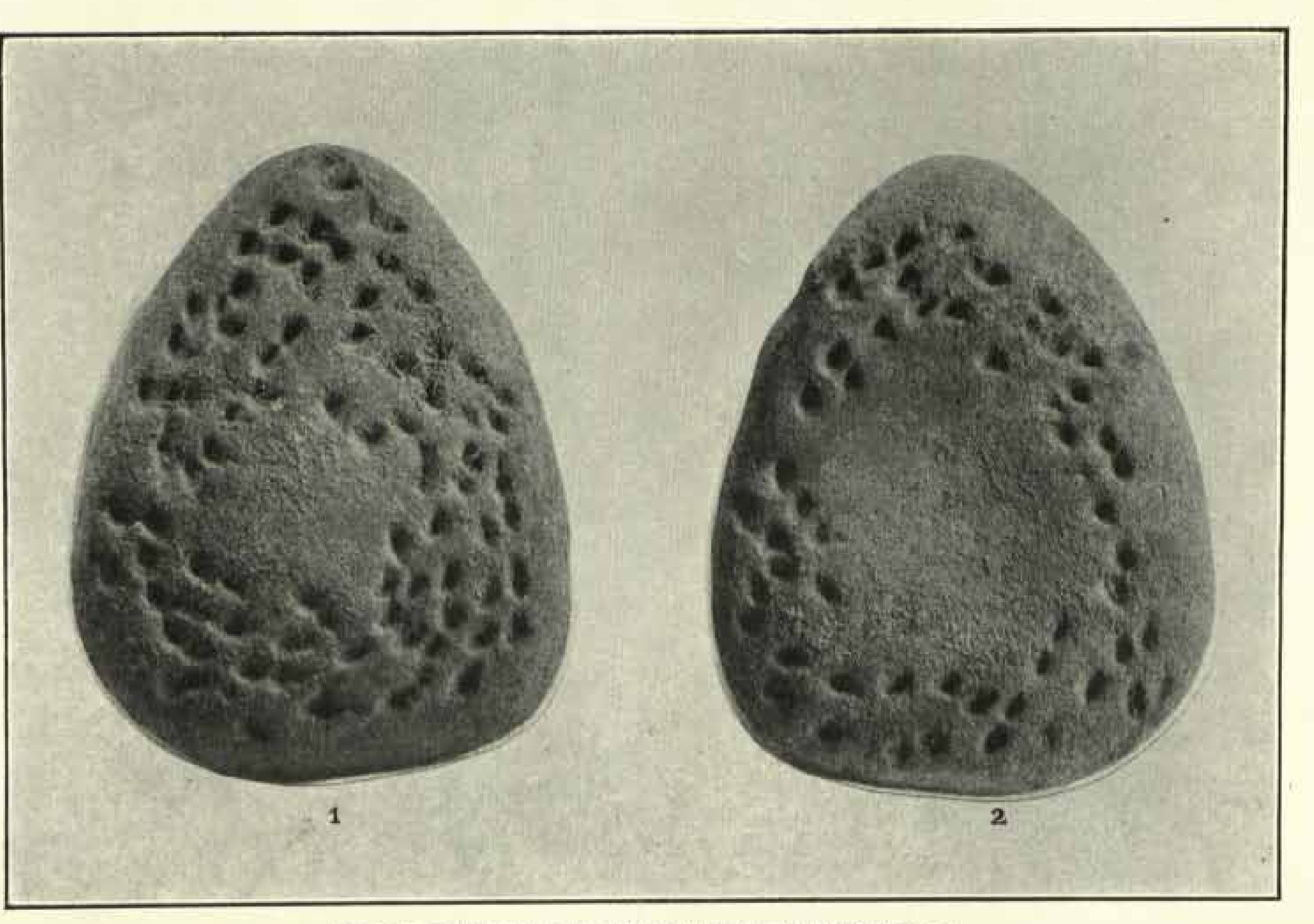


Pour la légende, voir les fig. 12 et 24

Fig. 65. — GROTTE TO (HANG TO). I. Plan : Ire section fouillée jusqu'à 40 cm ; IIe jusqu'à 50 cm ; IIIe jusqu'à 60 cm ; IVe jusqu'à 70 cm ; Ve jusqu'à 10 cm ; VIe jusqu'à 30 cm ; VIIe jusqu'à 70 cm. II, III & IV, Principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan I. II. de C en B, dénivellation 0 m 70 ; de B en A, 1 m 10. III, de D en E, dénivellation 25 cm. IV, de F en G, dénivellation 50 cm.

A 3 m. 50 ou 4 mètres au-dessus est située la caverne, grande diaclase. On y accède en grimpant par le cône de déjection. Elle mesure 16 mètres de longueur sur 10 de largeur maxima. On y pénètre par un orifice étroit et bas (3 mètres de hauteur) regardant au S.-S.-O. Une fenêtre latérale s'ouvre haut, près d'une fissure S.-S.-E. La paroi du fond, vraie cascade de rochers, est très inclinée de l'E. à l'O. Des eaux d'infiltration travaillent cette région. Le sol est en pente, l'entrée est le point le plus bas ;

Abris sous-roche de Duc-thi et de Xom Thâm. Pierres à cupules néolithiques et instruments de fer.



Abri sous roche de Duc-thi. Pierre à cupules néolithiques. × 1/3.

les eaux courantes venues de l'intérieur du massif, à une époque de précipitations atmosphériques surabondantes, semble-t-il, coulaient avec violence. Elles auraient formé cette déclivité. Entraînant de la terre, argile de décalcification, une partie des débris de cuisine préhistoriques et des quartiers de rochers. Le tout constituerait le cône de déjection. Le kjökkenmödding a donc été déposé avant la chute de ces rochers. La voûte est élevée, fort irrégulière, diaclase d'où pendent des stalactites ; des traînées de terre marquent des fissures. Le plafond à son extrémité est peut-être à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Des fragments de brèches coquillières sont fixés aux parois septentrionales N.-O. et O. Le sol dans la région occidentale, la mieux éclairée, est fait de restes de repas, surtout des coquilles de *Melania* dans une terre argilo-calcaire, des pierres.

Mobilier. — Il est très pauvre : dans la 1re section, entre la surface et 10 centimètres, une hache à tenon d'emmanchement. Aucune pièce bacsonienne, des instruments en pierre taillée, outils atypiques, percuteurs, hache primitive, disque.

Faune.— Coquilles de *Melania* et deux coquilles d'*Auricula Auris Judae* Linné ; l'une gisait dans la IIe section, entre la surface du sol et 50 centimètres, et l'autre dans la VIe section, près de la surface. Des morceaux de ces grandes coquilles d'Unionidés, nacrées, qui servaient, plus ou moins, d'ustensiles. Deux fragments de mandibules d'Herbivores. Bois de Cervidés.

Remarques. — Cette grotte, presque lugubre, n'a pas dû être habitée longtemps, à en juger par la faible importance du kjökkenmödding. Ces occupants étaient, dirait-on, des Paléolithiques. La hache à tenon ne fait pas partie des couches archéologiques anciennes. Des trois phases étudiées plus haut les deux dernières se retrouvent ici : dépôt des restes de cuisine, cataclysme.



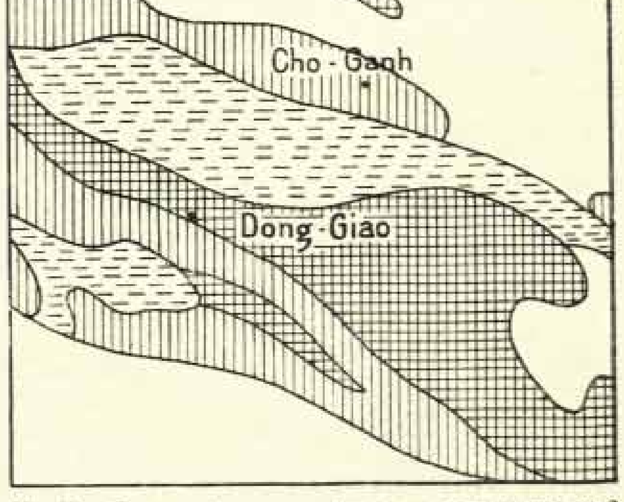


Fig. 66.—Croquis géologique d'après la carte au 500.000e [44]. Stations préhistoriques.

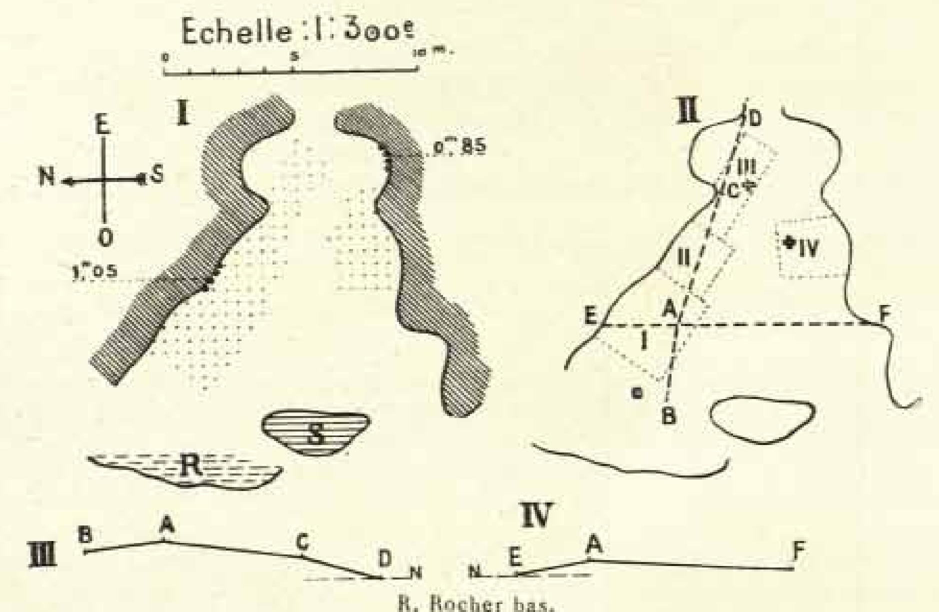
GROTTE SITUÉE À L'EXTRÉMITÉ ORIENTALE DE LA CHAÎNE DE THANH-HOÁ (fig. 66).

Cette chaîne dont il a été souvent question, formée de calcaires et de schistes triasiques, sépare au N. le Thanh-hoá du Tonkin. A son extrémité orientale « est le plateau que traverse la voie ferrée, au nord de la frontière d'Annam, entre les stations de Chợ Gành et de Đồng-giao ; il y a là un nivellement des calcaires avec remblayage d'alluvions... ; le remblayage remplit une sorte de golfe, entamé par l'érosion récente... » [*16*, p. 23]. Au N. de ce golfe est la station néolithique de Chợ Gành [7]. Au S., à 7 km. 500 environ, la station préhistorique plus ancienne de Đồng-giao (1) ; dans une contrée peu peuplée de nos jours et mal irriguée ; à près de 23 km. 500 de la mer.

GROTTE DE ĐỒNG-GIAO (pl. XXXIX, fig. 66 et 67).

Longitude : 115^{G}011 (103°30′35″).
Latitude : 22^{G}368 (20°7′52″).
Altitude minima de la région : peut-être 57 mètres [42].

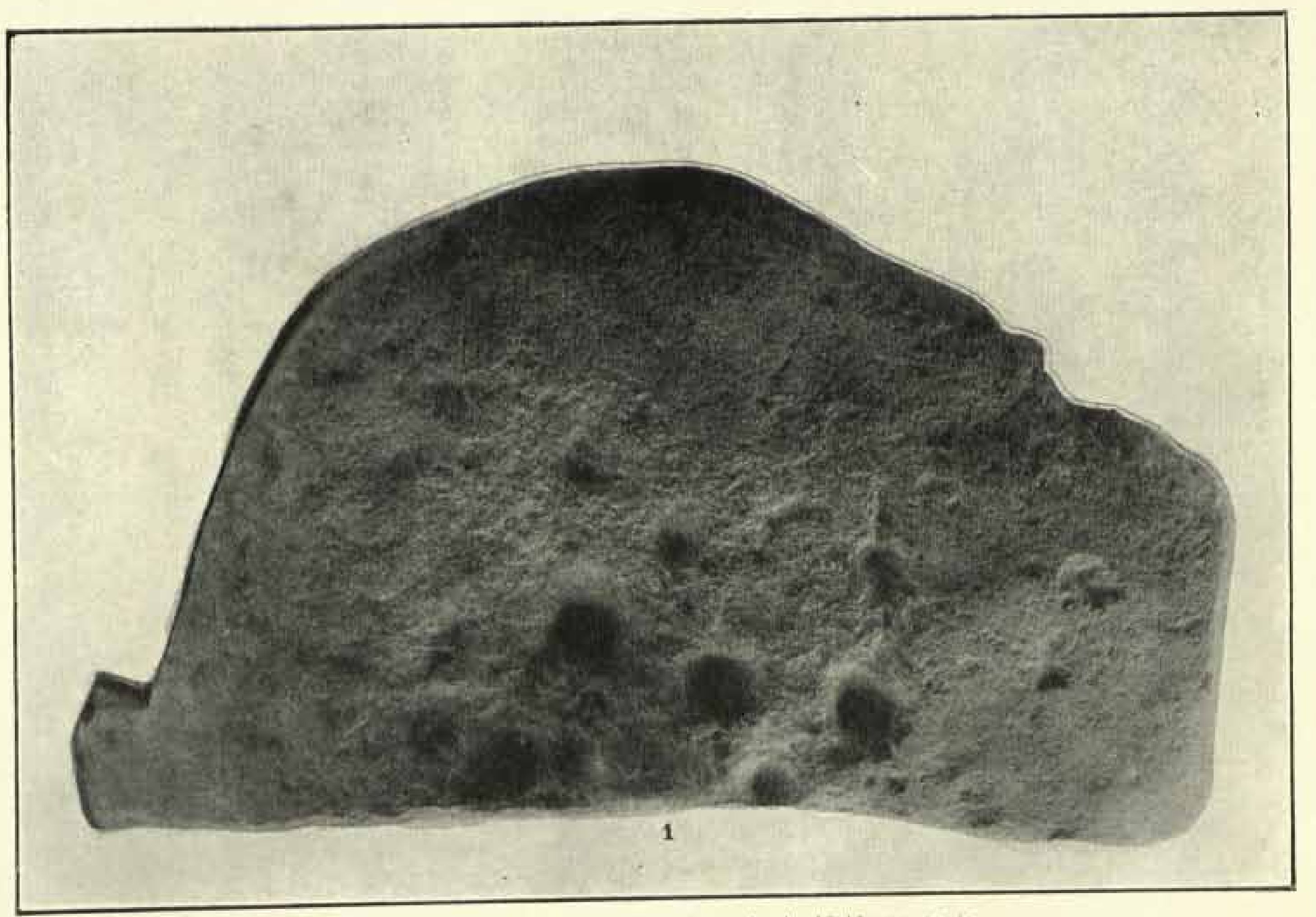
A l'entrée orientale d'un petit cirque entouré de massifs calcaires. Dans le versant occidental d'un minuscule contrefort, près du niveau du sol, a été creusée une petite grotte (ou abri sous roche). L'accès en est très facile, elle surmonte de quelques



R, Rocher bas.
S, Stalagmite recouvrant une brèche coquillière.
Pour le reste de la légende, voir les fig. 12 et 24.

Fig. 67. — GROTTE DE ĐỒNG-GIAO. I, Plan. II, Plan donnant des renseignements relatifs aux fouilles : IIIe section, épaisseur du kjökkenmödding 2m 10. III & IV, Principales dénivellations selon les lignes déterminées dans le plan II.

(1) Đồng-giao est au Tonkin ; la station préhistorique à laquelle nous avons donné ce nom se trouve en Annam, à 400 mètres de la frontière.



Abri sous roche de Đa-phúc. Pierre à cupules hoabinhienne. ×1/3.

mètres la plaine. Au fond de cette grotte, à l'E., s'ouvre une assez vaste caverne sombre. Les eaux ont travaillé parallèlement au plan de stratification des calcaires. Les dépôts archéologiques se trouvent dans la petite grotte (occidentale) ; elle a servi de passage à un cours d'eau venu de l'intérieur ; par terre, en différents points, de menus débris de calcaire anguleux semblent apportés par l'eau. De grandes stalactites effondrées et des stalagmites occupent en partie le sol. Adhérant aux parois, deux fragments de brèche coquillière ; ils pourraient être les restes d'un plancher stalagmitique ayant servi de support à un dépôt archéologique. Le plafond au milieu de la station est à 3 mètres du sol ; en avant, il est plus élevé. Il est cependant un peu bas pour justifier sans réserves la supposition précédente. Le kjökkenmödding est composé de coquilles de *Melania* et d'*Helix* dans une terre argilo-calcaire, de rares instruments lithiques, etc. Il est recouvert presque partout d'une mince couche de terre. Quelques coquilles ont glissé à l'extérieur, du côté du cirque. Au moins en plusieurs points, les débris de cuisine reposent directement sur le rocher basilaire. Ils sont peut-être les témoins de dépôts plus importants ; ces restes présumés s'étendent surtout le long de la paroi septentrionale. Leur épaisseur atteint environ 2 m. 10 dans la IIIe section, c'est-à-dire au fond de la grotte. Dans les parties inférieures de ces lits archéologiques, se voient presque partout des os de Mammifères plus ou moins calcinés, parfois grands ; ceux qui n'ont pas subi l'action du feu montrent souvent de petites dendrites noires. Des chasseurs préhistoriques se seraient peut-être installés là durant des laps de temps assez courts ; ils n'y auraient laissé à peu près aucun instrument. Le mobilier est des plus pauvres, il ne se compose guère que de rares pièces atypiques, de pilons et, dans une fosse pariétale creusée dans la Ire section, à plus de 85 centimètres du sol, une gouge et une hache en os. Dans la IIe section, à 65 centimètres, a été trouvée une hache courte bacsonienne. Des tessons de céramique ancienne ont été recueillis dans cette région, à 75 centimètres et dans d'autres points. Des fragments de deux crânes humains actuels, semble-t-il, ont été relevés très près de la surface du sol.

Remarques. — Cette station est signalée bien qu'elle contienne un kjökkenmödding peu daté, mais on est en droit de le supposer bacsonien ou basconio-hoabinhien. Dans cette contrée, on n'en connaissait pas encore. Ce plateau calcaire en abrite peut-être d'autres ; par malheur, il fait partie de la « zone interdite », parce que les rois de la dynastie des Mạc y sont enterrés. Les fouilles n'y sont guère permises.

OBSERVATIONS COMPLÉMENTAIRES.

Le cadre de cet article ne permet ni l'examen complet des conditions de gisement, ni celui des différents niveaux des kjökkenmöddinger ; nous réservons cette étude pour plus tard. Nous nous sommes efforcée de faire connaître en détails la configuration du sol des régions habitées par les troglodytes et la topographie de leurs demeures. Il ne saurait être question de géographie humaine, ces pauvres primitifs n'apportaient aucune modification à la surface du globe : ils se contentaient de subir celles qui les accablaient. Un problème se pose : les conditions physiques ainsi mises en lumière en sont

les données. Voici l'inconnue : le delta du Tonkin, à l'époque où vivaient ces hommes, était-il un golfe ? La réponse devrait être affirmative. Pourquoi des hommes auraient-ils choisi des régions malsaines, hantées par les fauves, ingrates, s'ils avaient pu s'établir aux confins du delta, contrée où l'existence est meilleure, plus aérée, plus hospitalière ? Les cartes établissant les rapports du nombre des agglomérations humaines actuelles et des stations préhistoriques par kilomètre carré attestent que l'indigène actuel ne recherche pas cet arrière-pays. Les primitifs s'y seraient-ils établis parce que la mer ne s'était pas retirée des terres basses ? Il faut se rappeler que les habitants modernes de ces régions sont « les vaincus des Annamites, ils sont des déshérités, des réfugiés » [4, p. 710]. « Les Annamites font le vide » [4, p. 726]. Les Bacsonio-hoabinhiens n'auraient-ils pas été eux aussi des réfugiés, chassés par une autre race, parias réduits à vivre au milieu d'une nature hostile ? Dans ce cas, leur ancienneté pourrait être moindre. Cette hypothèse ne repose sur aucun indice.

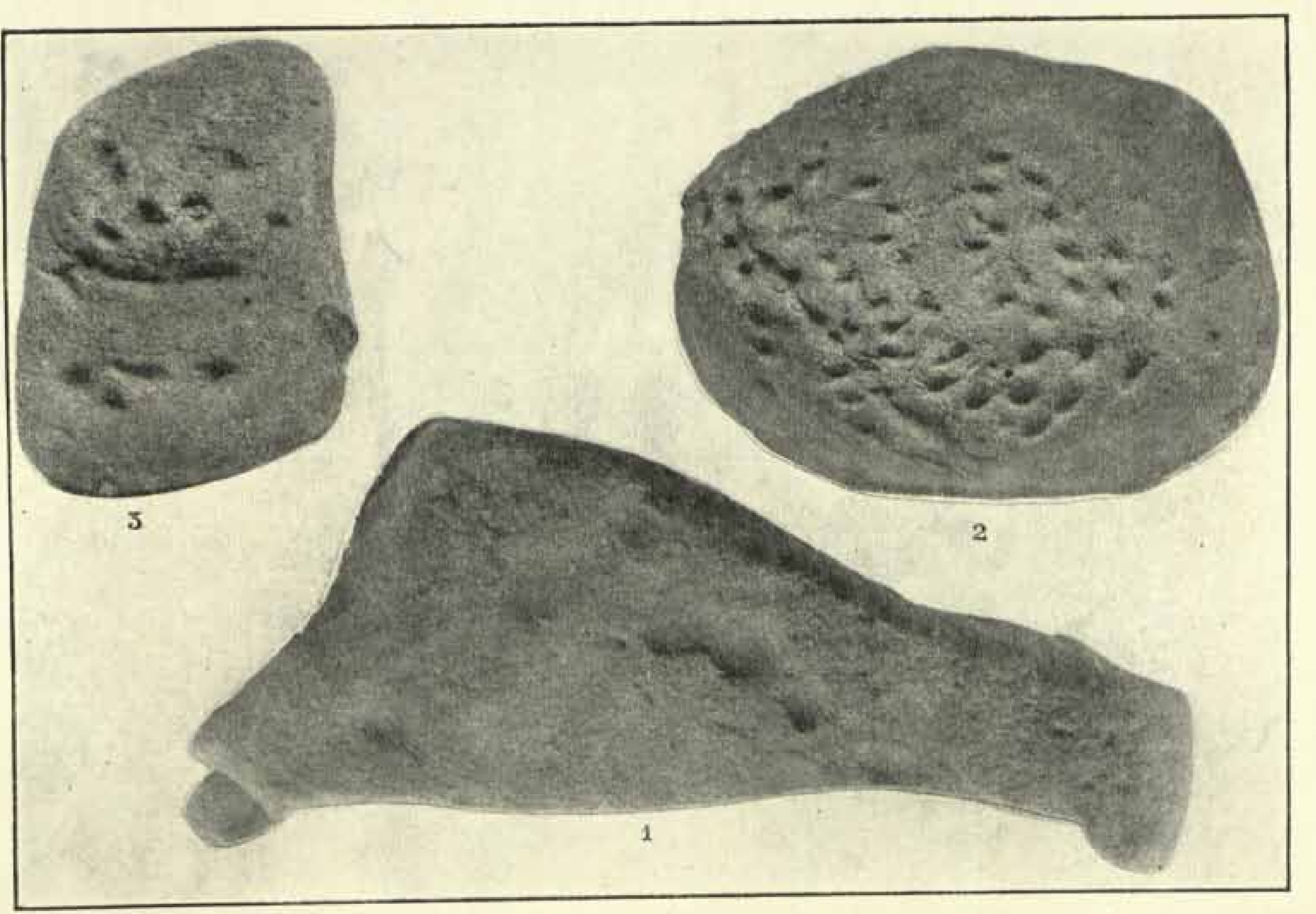
Les cartes des agglomérations montrent que le cultivateur actuel et le préhistorique s'établissaient de préférence le long des cours d'eau, fait bien connu : « L'eau est donc pour un Etat et pour un peuple la souveraine richesse. Elle est aliment. Elle est engrais. Elle est force. Elle est route. » [4, p. 68, n. 1]. Le Sông Mã était-il route pour nos troglodytes ? Connaissaient-ils la navigation sur des troncs d'arbres ? En tout cas, le lit estival du fleuve (saison des pluies) leur servait de route en hiver (saison sèche).

Plusieurs stations préhistoriques se rencontrent loin de points d'eau marqués sur les cartes. Mais dans l'Indochine septentrionale le sol étant le plus souvent imperméable, les dépressions se convertissent en flaques ; ces innombrables mares sont les points d'eau de beaucoup de villages actuels.

Les vallées des cours d'eau, du Sông Mã, par exemple, offraient encore un avantage. Dans son bassin, les calcaires ont été très travaillés, déchiquetés par l'érosion ; ils se présentent parfois sous forme d'îlots. Le préhistorien doit se rappeler que les grottes habitables ont été creusées dans les parties les plus entamées des rochers, souvent à un angle formant une sorte de cap (Lang Bon, Diên-ha, Thạch-sơn), parfois exposé aux ouragans du S. et de l'O. (les deux stations de Chom Dong, celle de Bat-mot, etc.).

Aucune grotte du Bac-son n'est située le long d'un cours d'eau tant soit peu important ; les conditions du milieu physique étant différentes, le mode de vie ne pouvait être semblable.

Dans certaines stations préhistoriques du Thanh-hoá, on peut voir que le remplissage s'est fait en trois phases ; dans les gisements troglodytiques du Bac-son, on en retrouve au moins deux : celle du dépôt du limon stérile et celle de l'édification des couches archéologiques. Le dépôt du limon peut remonter assez loin, d'après les hypothèses proposées par M. Mansuy [27, p. 34] ; ce phénomène s'est peut-être accompli au Tonkin et dans le Nord-Annam dans les derniers temps de la pénéplénation, à la même époque, sem-



Abris sous roche de Đa-phúc et de Duc-thi. Pierres à cupules hoabinhienne et néolithiques. × 1/3.

ble-t-il, dans les deux pays. Etait-il à peine terminé quand l'homme s'est emparé des cavernes ? Il est permis de le croire. Aucun apport venu de l'intérieur ou de l'extérieur ne s'interpose entre cette couche argileuse et les lits archéologiques inférieurs, d'où ancienneté probable des débuts de l'occupation humaine.

Nos descriptions de chaque station archéologique paraîtront peut-être trop minutieuses. De même que de l'étude du pays (croquis géologique et carte physique) ; nous avons cherché à dégager les conditions de l'habitat ; par l'étude des grottes, nous avons tâché de mettre en lumière le mode d'existence de ces anciens tailleurs de pierre. Ces demeures troglodytiques peuvent être partagées en trois catégories : celles où des générations se sont succédé sans interruption ; celles qui ont été le refuge temporaire de quelques individus en course, probablement des chasseurs et enfin celles qui ont servi de cachette, de repaire. Le type des premières est l'abri sous roche de Lang Bon avec son volumineux et riche kjökkenmödding (1) ; font aussi partie de ce groupe la petite grotte méridionale de Diên-ha, l'abri sous roche oriental de Chom Dong, la grotte de Mộc-trạch ; les débris de cuisine y sont plus ou moins abondants. Elles sont riantes, bien éclairées (2), agréables à habiter, d'accès très facile. La grotte de Mộc-trạch seule est sombre et fort triste, aussi l'épaisseur maximum du kjökkenmödding est-elle le tiers de celle des autres. Parmi les stations occupées par des passants, au cours d'excursions peut-être, citons la grotte de Đồng-giao et l'abri sous roche de Thạch-lung ; dans celle-là beaucoup de fragments d'os laissés, dirait-on, par des chasseurs. Dans les deux, des protonéolithes en très petit nombre. Les cachettes sont la grotte obscure de Diên-ha et la grotte assez sombre de My-té, l'une et l'autre d'accès fort difficile, surtout My-té.

De cela voici ce qui semblerait ressortir : tandis que des générations vivaient l'une après l'autre dans des habitations assez spacieuses, quelques individus se livraient à des excursions, à des chasses ; des malfaiteurs étaient forcés de se retirer dans des repaires. Ces conclusions seraient trop simplistes. Sommes-nous sûrs du synchronisme de ces kjökkenmöddinger ? Les uns ont pu être édifiés en un grand laps de temps, en des siècles ; d'autres, dépôts minces, se seraient faits rapidement. Sommes-nous certains de la contemporanéité des Paléolithiques et des Mésolithiques ? Cette question a été abordée plus haut.

---

(1) Epaisseur maximum des kjökkenmöddinger : L. Bon 3 m. 70 ; petite grotte méridionale de Diên-ha 3 m. 80 ; abri sous roche oriental de C. Dong 3 m. 50 ; Mộc-trạch 1 m. 10.

(2) Les habitants de la petite grotte méridionale de Diên-ha se tenaient, selon toute évidence, sur la plate-forme.

III. — MANIFESTATIONS INTELLECTUELLES

(Mentalité supposée prélogique)

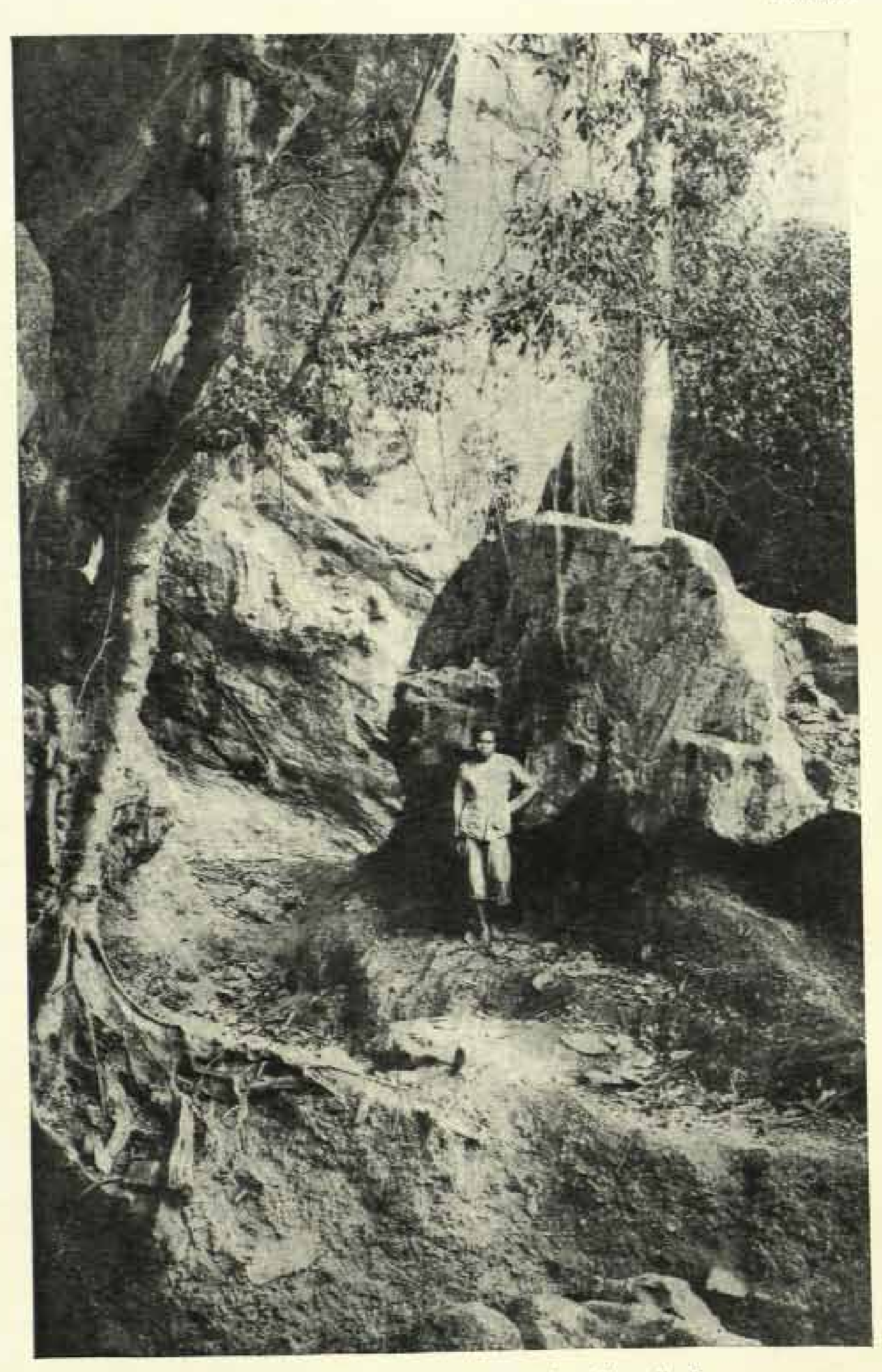
Ce titre paraîtra singulier.

Les stations néolithiques du Quảng-bình renfermaient surtout des objets d'ornementation corporelle ; dans l'Annam central et septentrional, chez les Paléolithiques dont l'industrie est si grossière et chez les Mésolithiques, nous n'avons rencontré aucun objet de parure. Mais des grattages, puis des gravures sur pierres et même sur os laissent peu de doute, ou elles traduisent des idées, ou elles sont des copies ingénues et maladroites de la nature. Elles se divisent en quatre catégories :

1° *Pierres à cupules* ([1]). — Nous nous sommes occupée à plusieurs reprises de grands galets de grès à cupules (culture hoabinhienne [*6* et *7*]) ; on en trouve dans la province de Hoà-bình et dans celle de Thanh-hoá, souvent modifiés par le feu, rougis ; ils étaient placés sans doute près des foyers. Nous avions cru qu'ils servaient d'ustensiles pour quelque préparation culinaire, médicinale ou tinctoriale. Les pierres à cupules néolithiques (pl. LV, fig. 1, 3, 4 ; pl. LVI, fig. 1 et 2 ; pl. LVIII, fig. 2), bien que rougies elles aussi par le feu, paraissent plutôt avoir une signification épigraphique ; les petits creux sont disposés avec une intention évidente. Un ouvrage paru récemment mentionne [*20*, p. 30] en Nouvelle-Calédonie ([2]) des pierres à cupules actuelles ; aucune figure ne les représentant, il est difficile de se faire une idée précise de ces cupules, de les comparer avec les nôtres. Quelles sont leurs dimensions ? question importante. Voici quelques renseignements intéressants : « Parmi les pétroglyphes d'Archambault, dont nulle explication n'existe, se trouvent des cupules. La cupule est connue des Canaques actuels. Dans le village européen même d'Houaïlou, on en voit une belle série de 1 m.50, sur deux rangs. Elle n'est pas ancienne. Sur le bord d'un ravin de Karaguereu, j'ai vu trois cupules qui venaient d'être faites. Surpris, je demandais ce que cela signifiait : « C'est un serment, *kibo* », me répondit mon compagnon canaque. Il entendait par là que des indigènes étaient convenus entre eux de ces signes, pour confirmer une décision prise, ou marquer qu'un acte avait été exécuté... Le mot de la langue qui signifie affirmation, serment, est *kibo*, ce qui veut dire précisément : « creuser un trou ».

([1]) Voir p. 354 de la présente étude.

([2]) « . . . la sous-race néocalédonienne ; plus que les autres groupes mélanésiens, elle manifeste de la parenté avec les tasmaniens et les australiens » [*32*, p. 228]. Dans l'abri sous roche sépulcral de Lang Cuom [*29*], nous avons trouvé des crânes à affinités mélanésiennes et australiennes.



Abri sous roche de Lang Bon. Régions N. et N.-E.

« On trouve les cupules ayant les interprétations les plus diverses. Certaines ont été faites dans des concours de souffle. Les concurrents prenaient chacun un percuteur et tapaient sur place en répétant *piloi* sans reprendre haleine ; celui qui pouvait frapper le plus longtemps sans respirer de nouveau était réputé le plus fort ; et les trous demeuraient. » Des tribus actuelles, ayant un degré de culture supérieure, mais pas très éloignée de celle de nos primitifs, gravent donc des cupules pour représenter une idée précise.

2° *Pierres ornées de lignes marginales* [*6*, p. 73, et *9*, p. 273]. Comme nous l'avons déjà indiqué, les Kha, les Lolo et les Thai ont une écriture composée d'encoches sur tablettes ; nous n'avons aucun renseignement à ce sujet. Les pierres préhistoriques ornées de traits marginaux sont d'une rareté extrême ; du Bac-son et de la province de Hoà-binh nous en avons rapporté quatre [*6*, pl. XII, fig. 3 et 7, 8, 14, 15 et 17] ; dans le Thanh-hoá nous en avons trouvé une assez différente de celles du Tonkin (pl. XLIX, fig. 14).

En voici la description : dimensions maximum : longueur 89 millimètres, largeur 51, épaisseur 17. Pièce subelliptique. Deux grandes faces un peu bombées. Chevauchant presque les deux bords longs, deux séries de lignes ou plutôt de petites encoches perpendiculaires au bord. Parallèle à ces rangées, mais à l'intérieur de cette face, des traits disposés de même. Quelques lignes longitudinales ayant peut-être une signification. Au voisinage de l'extrémité la plus large des sillons ténus plus ou moins tourbillonnaires. Au verso quelques longs traits transversaux ou obliques profondément gravés ont peut-être une signification.

Pierre légère, blanc sale, obsolète, fort maculée de terre ; grès à grain très fin. Gisait dans l'abri sous roche de Thạch-sơn, 1ère section, à 30 ou 40 centimètres de la surface du sol. Cette faible profondeur ne permet pas de l'attribuer avec certitude au Paléolithique (1).

Ces lignes marginales, d'une régularité relative, n'ont pas été tracées au hasard et n'ont pas un sens ornemental ; se rapporteraient-elles à des pratiques de magie ? Représentent-elles des idées, peut-être des nombres ?

3° *Marques bacsoniennes.* — Nous les avons déjà étudiées ici et ailleurs [*6*, p. 79, et *9*, p. 286]. D'une abondance extraordinaire dans le Bac-son, absentes (2) de la province de Hoà-binh, elles se retrouvent dans le Thanh-hoá et même dans le Quảng-binh. Dans cette dernière province elles se montrent sous une forme inattendue : ce sont des marques parallèles, non plus sur la tranche, mais sur une face d'un caillou (pl. XLIX, fig. 1 à 5 et 7, 8). Elles sont décrites plus haut. Une gravure sur pierre de Lang Bon est instructive (pl. XLIX, fig. 8).

---

(1) Un petit objet entièrement poli gisait dans l'abri sous roche de Thạch-sơn, près de la surface (pl. LIV, fig. 5).

(2) A de très rares exceptions près.

C'est un fragment important d'un galet. Dimensions maximum : longueur 91 millimètres, largeur 67, épaisseur 31. Pourrait être inscrit dans un trapèze. Section transversale irrégulière. Une seule face plane, y sont gravés en relief trois bourrelets longitudinaux, semi-cylindriques, larges de 4 millimètres environ ; ils sont séparés par des sillons de 1,5 à 2 millimètres, et se terminent en pointe plus ou moins nette. De ces pointes partent une ou plusieurs lignes divergentes. A droite et à gauche des trois sections de cylindres, quelques lignes leur sont à peu près parallèles. L'ensemble forme un dessin ; il représenterait, dirait-on, la partie supérieure de tiges de végétaux de Graminées, peut-être.

Pierre rouge, patinée, obsolète.

Trouvée dans l'abri sous roche de Lang Bon, v[e] section, entre 2 m. 75 et 3 mètres de la surface.

Paléolithique ou Mésolithique.

Les trois portions de cylindres ont-elles été obtenues d'après les mêmes procédés (polissage avec un instrument bifide) que la « marque bacsonienne » ? Elles lui ressemblent beaucoup. Dans les deux cas, le primitif est sans doute parti d'une même idée. Un galet de schiste provenant de l'abri sous roche de Duc-thi [1] (Néolithique), assez analogue à ceux du Bac-son, porte des encoches transversales intentionnelles (pl. XLIX, fig. 6) ; quelques lignes peu discernables sont des rudiments de dessins. Dans d'autres études [*6*, p. 77, et *9*, p. 286] nous avons signalé des marques bacsoniennes [2] sur des fragments de schiste, support de dessins. Il apparaît donc de plus en plus que ces marques énigmatiques étaient destinées à orner des pierres de forme naturelle souvent harmonieuse [*26*, *27*, *55*, etc.]. De loin en loin, pour les rendre plus jolies encore, on y fasait un dessin ou on y traçait quelques lignes maladroites. Un sens particulier s'attachait-il à ces cailloux ainsi décorés ?

4° *Dessins gravés sur pierres* [*6*, p. 77, et *9*, p. 273]. Du Thanh-hoá et du Quảng-bình, 10 pierres ont été trouvées par nous portant, les unes de simples stries plus ou moins tourbillonnaires, parfois parallèles, les autres, l'une d'entre elles au moins, des copies de portions de végétaux, essais malhabiles.

Fragment de schiste plat mal cassé (pl. XLIX, fig. 9). Dimensions maximum : longueur 70 millimètres, largeur 57, épaisseur 12 millimètres. Sur une face à peu près plane, on a gravé des traits assez profonds qui se coupent. En les plaçant dans l'éclairage voulu, on s'aperçoit qu'ils convergent deux par deux formant ainsi des angles aigus rappelant très vaguement les pointes de feuilles de Graminées. Deux dessins différents semblent être superposés.

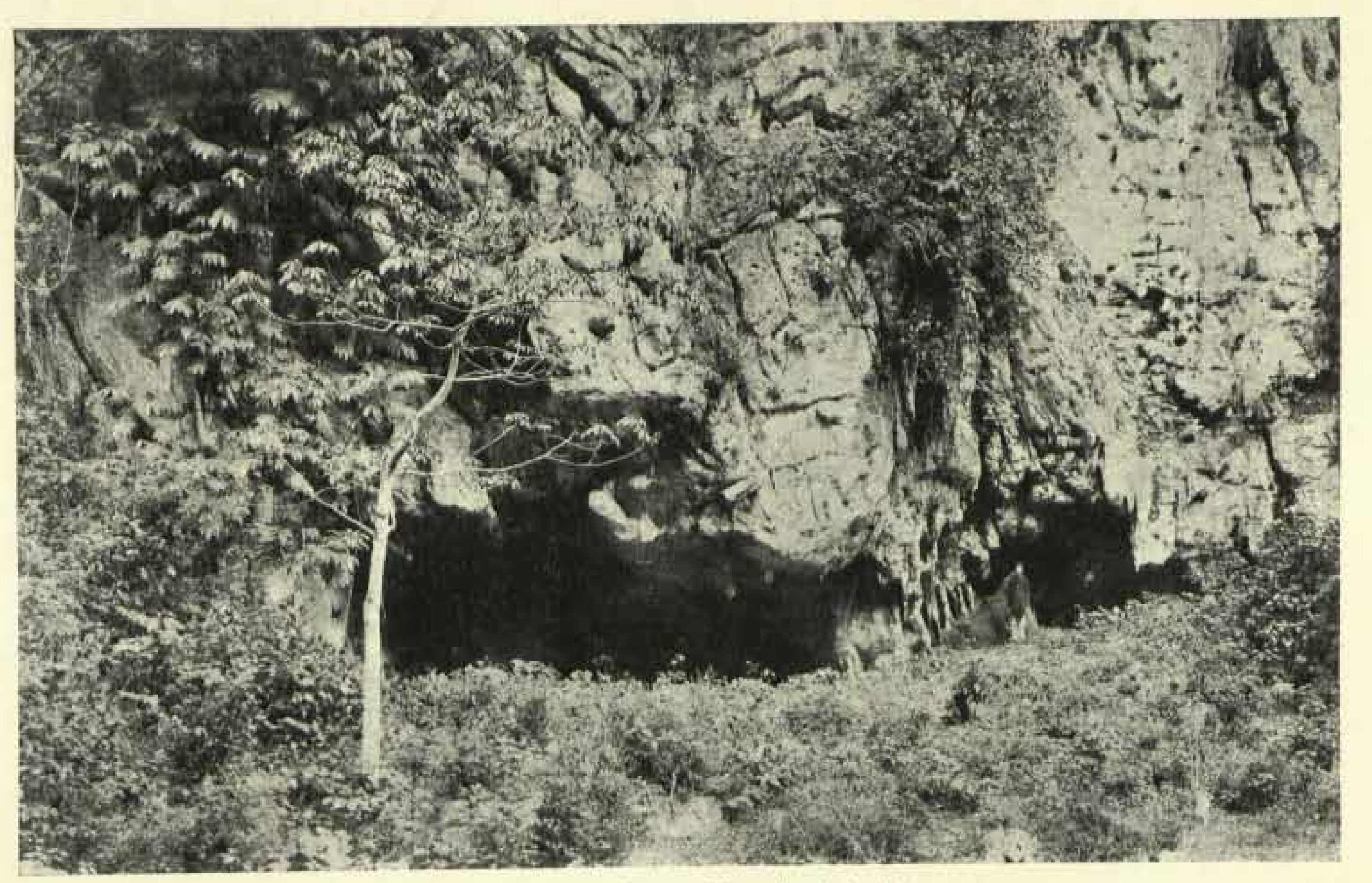
Pierre gris brun.

Trouvé à Lang Bon, v[e] section, entre 2 m. 75 et 3 mètres.

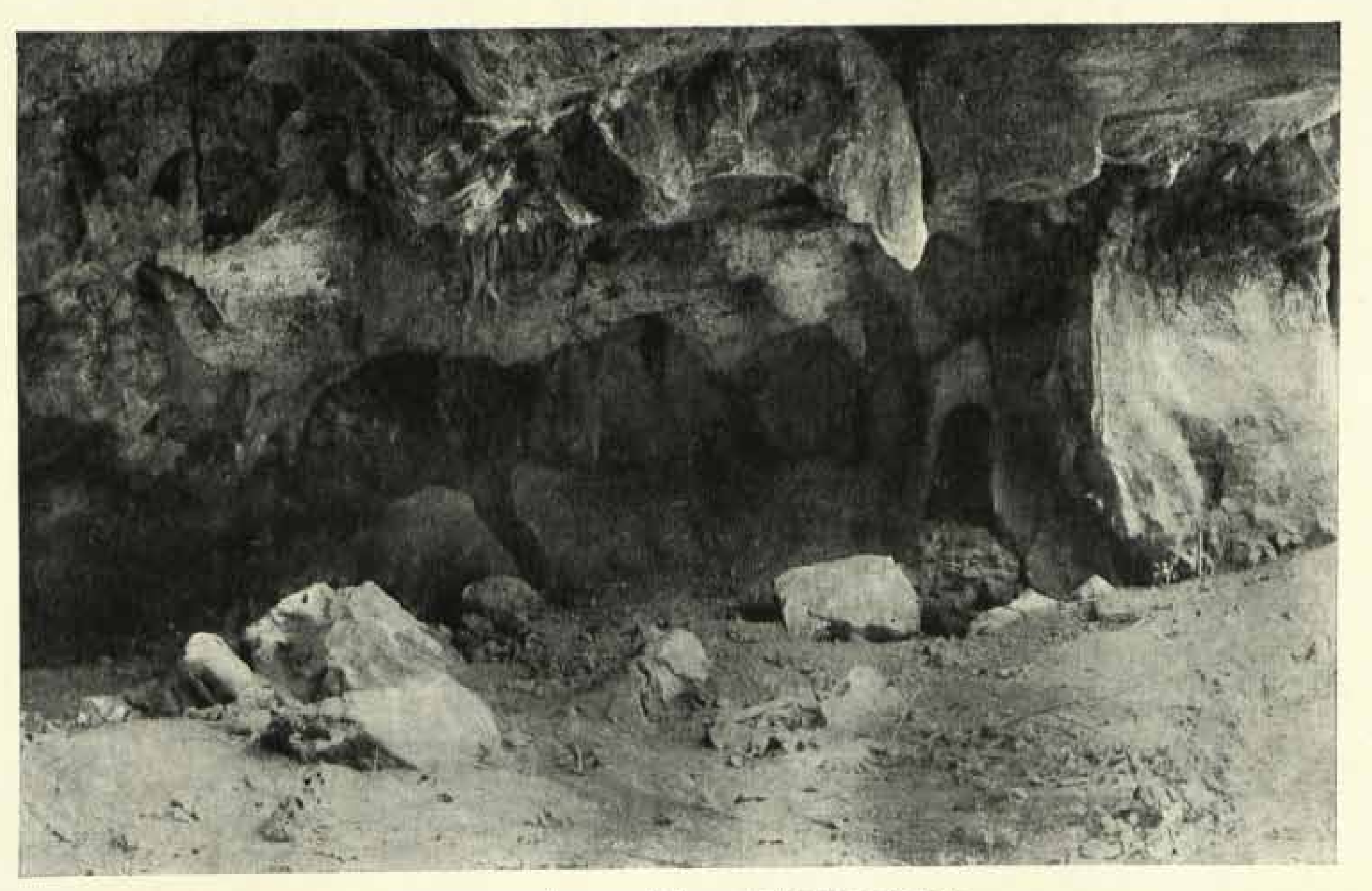
---

(1) Trouvé dans la v[e] section, à une profondeur comprise entre 60 et 70 centimètres.

(2) M. Mansuy [*27*, pl. VIII, fig. 13 et 14] figure deux galets schisteux avec marques bacsoniennes et stries.



ABRI SOUS ROCHE DE BAT-MOT. Vue prise de la plaine.



Abri sous roche de Bat-mot. Régions méridionale et orientale.

Paléolithique ou Mésolithique.

Galet roulé (pl. XLIX, fig. 10), a été cassé en deux endroits. Dimensions maximum : longueur 76 millimètres, largeur 60, épaisseur 37. Forme irrégulière. Le contour de la seule grande face présentant une faible concavité transversale est un pentagone irrégulier. Cette face est traversée par des stries longitudinales ou parfois un peu tourbillonnaires. Placées dans l'éclairage approprié, on croirait y deviner des tiges et des feuilles de Graminées telles qu'on les voit quand on est devant un fourré. Sur les deux côtés d'un angle dièdre, arête assez aiguë, partant du sommet, quelques courtes entailles (fig. 18, à gauche).

Pierre lourde, brune ; contient probablement de l'hématite

Trouvé à Yên-lạc, IXe section, entre 1 m. 80 et 1 m. 90.

Paléolithique.

Fragment de pierre (pl. XLIX, fig. 11). Dimensions maximum : longueur 63 millimètres, largeur 34, épaisseur 21. Forme irrégulière, une face latérale entièrement creusée, on y remarque quelques dessins assez peu déchiffrables. Une des grandes faces en présente d'autres, le même motif que ceux des autres pierres ; mais dans le sillon séparant chaque côté, deux stries très ténues parallèles obtenues au moyen d'un instrument bifide fin.

Pierre rouge, probablement pierre cristalline, recouverte par un enduit plus ou moins ferrugineux.

Trouvé à Thạch-sơn, IIe section, entre 90 centimètres et 1 mètre.

Paléolithique probable.

Galet plat (pl. XLIX, fig. 13). Dimensions maximum : longueur 100 millimètres, largeur 45, épaisseur 10. Le contour pourrait être inscrit dans un ovale ; forme harmonieuse. Deux grandes faces planes. Sur l'une d'elles 4 traits, convergeant deux à deux, figurent deux feuilles de Graminées.

Schiste lustré, gris vert, à grains fins.

Trouvé à Kim-bảng, IIe section, entre 80 et 90 centimètres.

Paléolithique.

Petite pierre (pl. XLIX, fig. 12). Dimensions maximum : rayon 34 millimètres ; diamètre [1] 51, le contour de la base étant presque une demi-circonférence ; épaisseur 22. Deux faces à peu près planes. Sur l'une d'elles, coupant obliquement la flèche, des sillons profonds et de petites lignes parallèles bien plus fines. L'ensemble a l'aspect assez indistinct de tiges de végétaux. Sur l'autre face plane deux sillons parallèles.

Pierre rouge sale, très patinée.

Trouvée à Lang Bon, IVe section, entre 2 m. 05 et 2 m. 15.

Mésolithique.

Petite pierre (pl. XLIX, fig. 15). Dimensions maximum : longueur 37 millimètres, largeur 33, épaisseur 9. En forme de calotte subsphérique aplatie. Sur la face plane, des stries profondes et d'autre fines, subparallèles ou convergentes, figurant, semble-t-il, des tiges. La face opposée est marquée de quelques traits.

Pierre rouge à grains fins.

---

[1] Il ne s'agit pas de diamètre et de rayons tels que les définissent les traités de géométrie.

Trouvée à Duc-thi, IIe section, entre 20 et 30 centimètres.

Néolithique.

Pierre plate (fig. 68 et pl. L, fig. 1). Dimensions maximum : longueur 96 millimètres, largeur 49, épaisseur 18. La forme est un peu celle d'une hache dont un des bords latéraux serait très convexe et le bord opposé concave ; une extrémité montrerait deux biseaux obtenus peut-être par frictions. Sur une des deux grandes faces planes, quatre petits bourrelets, disposés en éventail. Des coupures transversales, tous les 5 millimètres à peu près, simulent peut-être des nœuds de tiges. Entre ces bourrelets d'autres bien moins saillants, beaucoup plus fins. De cet ensemble curieux se dégage une certaine harmonie. Le troglodyte a-t-il voulu figurer une plante herbacée, Monocotylédone ou Cryptogame vasculaire, ayant des nœuds très marqués comme l'Equisetum (prêle) ?

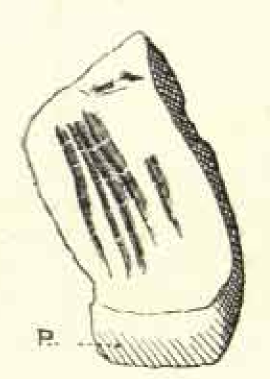


Fig. 68. — Face photographiée. P, Essai de polissage.

Trouvé dans l'abri sous roche oriental de Chom Dong, IIIe section, entre 75 et 80 centimètres. Mésolithique.

Fragment de pierre très cassé (pl. XLIX, fig. 16). Dimensions maximum : longueur 50 millimètres, largeur 35, épaisseur 27. Dans un creux, des dessins interrompus par des brisures accidentelles ; on voit cependant des dessins losangiques rappelant d'une manière vague les feuilles de Graminée du petit poinçon de Lam Gan [9, p. 279]. La partie principale du losange est en relief, elle est bordée par de fins bourrelets.

Pierre rouge à la surface, enduit ferrugineux sans doute, naturel.

Trouvée dans l'abri sous roche oriental de Chom Dong, IIe section, entre 1 m. 30 et 1 m. 40. Mésolithique.

Pierre irrégulière (fig. 69 et pl., L fig 2). Dimensions maximum : longueur 115 millimètres, largeur 85, épaisseur 36. A cette pierre on a donné d'une façon primitive la forme d'une hache. A une extrémité on a poli deux biseaux grossiers. Sur les faces, quand c'était tant soit peu possible, on a gravé des creux. La face photographiée porte des bourrelets en relief accompagnés d'autres bien plus fins ; à côté un creux à contour ovale ; un travail spécial figure des écailles, dirait-on. Il fait songer de très loin à des empreintes laissées par les inflorescences de l'ananas ou les écailles des rameaux fertiles de Conifères minuscules. Par malheur, tous les dessins sont rendus obsolètes par frottements.

Fig. 69. — Face photographiée. P. Essai de polissage.

Roche cristalline, quartz peut-être, recouvertes par l'enduit rouge, naturel, en apparence ferrugineux.

Trouvé dans l'abri sous roche oriental de Chom Dong, IVe section, entre 1 m. 80 et 1 m. 90. Mésolithique.

Pierre peu régulière (fig. 70 et pl. L, fig. 3). Dimensions maximum : longueur 101 millimètres, largeur 72, épaisseur 45. La forme est celle d'un pilon dont une grande face aurait été aplatie, puis en partie enlevée. Sur un fragment de la région plane se voient les trois quarts d'une feuille ovale, semblerait-il ; le sommet et une portion de droite manquent. Le dessin, grandeur naturelle sans doute, mesure 60 millimètres sur 24. Base et nervation secondaire dissymétriques (1). Nervure principale arquée. Nervures secondaires dressées. L'une d'elles paraît s'échapper de la base ; une autre, s'insérant plus haut sur la médiane, suit longuement le bord du limbe. Plus haut encore, une nervure fine est parallèle à la décurrente. Gravure nette. Le modèle appartenait à la classe des Dicotylédones, d'après le mode de nervation. Nous n'avons pas encore rencontré de dessins se rapportant à un végétal aussi évolué.

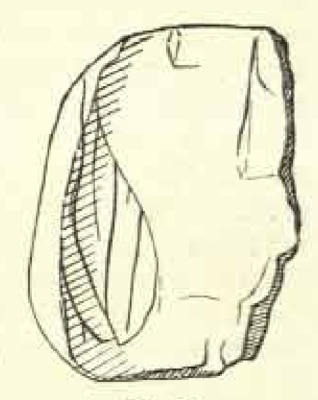
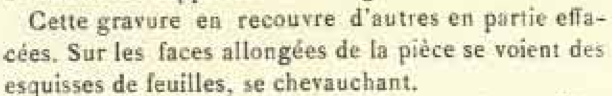


Fig. 70.
Face photographiée.



Cette gravure en recouvre d'autres en partie effacées. Sur les faces allongées de la pièce se voient des esquisses de feuilles, se chevauchant.

Un angle dièdre à sommet tronqué porte des entailles transversales rappelant celles de la pièce de Yên-lạc (pl. XLIX, fig. 10 à gauche).

Pierre portant l'enduit rouge, naturelle, faite en apparence de cristaux, quartz peut-être.

Trouvé dans l'abri sous roche oriental de Chom Dong, IIe section, entre 1 et 1m.10. Mésolithique.

Observations. — L'examen des 10 pièces précédentes montre des dessins parfois bien vagues de plantes ; le petit poinçon de Lam Gan les faisait prévoir (2). Sur ces 10, 1 seule, peu caractéristique, appartient au Néolithique ; 4 (3) des 9 autres sont paléolithiques et 5 mésolithiques (4). 4 de ces dernières proviennent de l'abri sous roche oriental de Chom Dong. Ces gravures sont sur ces pierres à enduit naturel, rouge, ferrugineux en apparence. Il est peu résistant, des frottements, même assez légers effacent les images ; beaucoup d'entre elles ont pu être perdues pour nous. Cette petite série de Chom Dong est intéressante : les deux pièces présentant des dessins recouverts par d'autres

---

(1) Les feuilles à dissymétrie normale de la base se rencontrent entre autres, dans la flore indochinoise, chez l'*Alangium chinense* de la famille des Cornacées [19, t. II, p. 1188, fig. 142] et chez l'*Elatostema Balansæ* de la famille des Urticacées [19, t. V, p. 917, fig. 106 en 4].

(2) Dans les stations du Thanh-hoá, nous avons trouvé d'autres poinçons, gravés aussi, semble-t-il, moins bien conservés et recouverts en grande partie d'une couche calcaire.

(3) Pour l'une d'elles, on peut hésiter entre le Paléolithique et le Mésolithique.

(4) Si l'on conserve (au sens étroit) cette distinction entre Paléolithique et Mésolithique.

(pl. XLIX, fig. 9 et pl. L, fig. 3) doivent attirer l'attention. Les objets gravés par les hommes de l'Age du Renne souvent « sont de véritables feuillets d'album où se groupent, s'entremêlent, se superposent de nombreux croquis » [*2*, p. 258]. Les humbles esquisses du Thanh-hoá ne peuvent soutenir aucune comparaison avec ces chefs-d'œuvre. Mais dans le bassin du Sông Mã et dans celui de la Vézère des hommes ont cherché à reproduire ce qu'ils voyaient en procédant de même. Pourquoi ceux de l'Extrême-Asie ont-ils pris des végétaux comme modèles, fait à peu près unique chez les primitifs [9, p. 282, n. 1] ? Les Magdaléniens vivaient « dans une nature ingrate », mais ils avaient sous les yeux des « chevaux de fière allure », des « Sangliers hirsutes », des Ruminants « aux formes élégantes », des « Félins au corps souple », etc. [*2*, p. 262]. Dans les forêts de l'Indochine septentrionale, on se promène des heures entières sans voir un Mammifère ; ils restent tapis dans des fourrés inextricables. Le règne végétal domine en maître, luxuriant, surabondant à l'excès ; il déploie une richesse, une variété de formes et de couleurs. Les primitifs habitants de ces contrées ont tâché de reproduire (1) quelque peu ce monde vivant qui les étreignait, copies bien timides.

Leur réalisme est un réalisme intellectuel.

Plus haut ont été signalés deux supports rouges de dessins plus ou moins tourbillonnaires, montrant un tranchant poli comme celui des haches bacsoniennes. A quel besoin répondaient ces pièces bizarres ? Jamais elles n'ont servi à un travail quelconque. Jamais elles n'auraient pu servir. Pourquoi se donner la peine de les façonner ? Pourquoi chercher à les orner ? Dans l'Eurasie occidentale « le culte de la hache a joué aux âges primitifs de l'humanité, tant en Orient qu'en Occident, un rôle considérable » [*10*, p. 608, 1er vol.] (2). Peut-on se demander s'il en était de même en Extrême-Orient ? A Lang

(1) Les primitifs actuels ne manquent pas de talent : « Le Boschiman et le Papou se révéleront artistes dans leurs dessins » [22, p. 518].

(2) De nos jours en Indochine, l'indigène est convaincu de l'origine céleste des néolithes, croyance répandue dans le monde entier. Il les « entoure d'un respect superstitieux. « Les Bahnars, les Sedangs, les Reungaos, etc. » . . . « honorent ces pierres comme des fétiches dans lesquels réside un esprit ou génie » [39, p. 6]. De nombreux auteurs ont abordé ce sujet.

Déchelette [*10*, t. II, 1, p. 479-482] parle du culte de la hache à l'Age du Bronze en Europe et en Asie Mineure (déjà signalé à l'Age de la Pierre), remontant à une haute antiquité. « Le grand dieu national des Cariens, dieu qu'adoraient aussi les peuples voisins et que les Grecs identifièrent à leur Zeus, avait pour attribut une double hache, instrument dénommé « labrys » dans la langue carienne ou lydienne... Ce Zeus de Labranda en Carie ou Zeus Labrandeus possédait un temple près de Mylasa... Ce symbole (la double hache) était certainement en relation avec l'éclair ou avec la foudre... »

Le même auteur figure deux fac-similés d'herminette et de hache [*10*, t. II, 1, p. 255, fig. 89] de l'Age du Bronze : l'un en marbre provenant d'une grotte sépulcrale d'Espagne, l'autre en bronze trouvé dans le Valais. A cette époque il y avait aussi des haches-monnaies ; de l'Europe centrale on a signalé des lingots-monnaies en forme de bipenne [*10*, t. II, 1, p. 404, fig. 163].

Bon et à Mộc-trạch, gisaient deux haches taillées, de si grandes dimensions qu'elles n'ont guère pu être utilisées ; étaient-elles aussi des copies plus ou moins cultuelles d'instruments ? A Lang Bon aussi a été découverte une effigie fort bizarre, un néolithe en cristal de roche (pl. LIV, fig. 21) (1). Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de recourir à la méthode de comparaisons [*33*, p. 11 et suivantes] avec les populations primitives actuelles. Jetons un rapide coup d'œil sur nos contemporains arriérés. Les beaux travaux de M. Lévy-Bruhl [*21* et *22*] sur la mentalité des sociétés inférieures doivent être médités : « . . . les primitifs vivent, pensent, sentent, se meuvent et agissent dans un monde qui sur nombre de points ne coïncide pas avec le nôtre » [*22*, p. 47]. La mentalité primitive est « mystique » et « prélogique »... « Il est difficile d'en donner un sentiment exact. L'esprit des Européens... est prodigieusement positif, en comparaison de ceux-là. Pour nous plier à une attitude si contraire à celle qui nous est naturelle, il nous faudrait faire violence à nos habitudes mentales les plus enracinées, hors desquelles, nous semble-t-il, nous ne pourrions plus penser. » [*22*, p. 48].

Si nous ne parvenons pas à comprendre des êtres qui se meuvent sous nos yeux, nous est-il possible de deviner les intentions des préhistoriques à l'aide de ce que les primitifs actuels, indéchiffrables pour nous, nous enseignent ? Nous pouvons, au moins à tâtons, chercher une direction admissible. La mentalité primitive est préoccupée avant tout des propriétés et des forces *mystiques* des objets et des êtres [*21*, p. 110]. « Le dessin (2) ne les (les Australiens) intéresse que par la participation *mystique* qu'il réalise. » [*21*]

Nos Paléolithiques et Mésolithiques avaient-ils une mentalité mystique ? Nous le supposons, sous de grandes réserves, par analogie. La signification de ce groupe d'objets étranges : pierres à cupules, pièces à marque bacsonienne (si énigmatique), dessins de végétaux (3) (simples balbutiements), simulacres de haches polies au tranchant, s'explique si on leur attribue des propriétés mystiques. Nous n'insistons pas ; répétons-nous que nous ne pourrons jamais même déchiffrer la pensée intime des indigènes actuels [*21*, p. 32]; nous n'en sommes cependant pas séparés par un nombre inconnu de siècles, ils vivent tout près de nous.

---

(1) Au Cammon (Laos), à Mahaxay, en janvier 1931, dans une grande grotte, nous avons recueilli, parmi les débris de cuisine néolithique, des milliers d'éclats de cristal de roche, souvent fort petits, tels qu'on aurait laissé un atelier d'objets en cette matière. D'autres kjökkenmöddinger contenaient aussi des éclats analogues, mais en quantité moindre.

(2) « L'observateur européen, quand il se risque à donner une interprétation des dessins des primitifs, est à peu près sûr de la donner fausse [*21*, p. 127].

(3) Les Veddas, les Huichols, entre autres, attribuent d'extraordinaires propriétés mystiques aux plantes sacrées [*21*, p. 32].

Hache en cristal de roche (pl. LIV, fig. 21). Dimensions maximum : longueur 53 millimètres, largeur 35, épaisseur 5. Une des deux grandes faces est polie, l'autre montre les cassures naturelles de la roche. La face polie a la forme d'un hexagone allongé que la hauteur ne partage pas en moitiés symétriques. Les faces latérales opposées ne sont pas égales, elles n'occupent pas toute la longueur de l'objet ; elles font chacune un angle dièdre très obtus avec deux côtés plus courts du prisme aboutissant à l'extrémité active. Celle-ci, très ébréchée, est la terminaison d'un talus en biseau oblique. L'empoignure, fort étroite, est brute ; deux facettes taillées avec habileté la limitent latéralement. En tout 8 faces parfaitement planes. Les arêtes sont aiguës. Travail surprenant. Est-il vraiment ancien ?

Par malheur, nous n'avons pas vu cette pièce en place, dans le gisement ; un coolie nous l'a apportée, nous a montré où il l'aurait trouvée. Disait-il la vérité ? Cet objet, facsimilé en quartz d'une hache polie ne peut être que Néolithique ou récent.

Autre objet énigmatique en os (fig. 71 et pl. LIV, fig. 7). Dimensions maximum : longueur, tige comprise, 55 millimètres ; tige non comprise 40 ; largeur 26 épaisseur 13. Pièce cordiforme, munie dans la région où seraient les oreillettes d'une tige mince dressée. La pointe (ventriculaire) aiguë. Sur la grande face figurée, de nombreuses stries, fines, longitudinales et tranversales, s'entrecroisent.

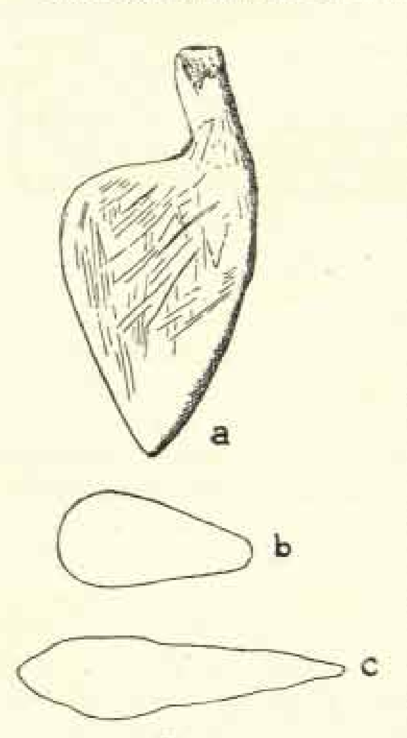


Fig. 71.
a, Face photographiée ;
b, Profil transversal ;
c, Coupe des cavités ventriculaires du cœur humain.

Gisait dans la VIIIe section, entre la surface et 15 centimètres.

Cette pièce, trouvée à l'extrémité occidentale du gisement de Lang Bon tout près du sol, semble moins ancienne que le mobilier en os de ce kjökkenmödding. Est-elle Néolithique ou plus récente encore ? A quoi répond-elle ? A un usage industriel ? C'est bien invraisemblable. Objet mystique ? Sans autres renseignements, se prononcer est fort difficile. Des découvertes ultérieures permettront peut-être de se faire une opinion.

Quelques particularités morphologiques ont été négligées dans la description précédente ; voici ce que révèle un examen plus attentif des détails : une coupe transversale de l'objet (fig. 71 en b) et une coupe analogue du cœur humain, dans la région ventriculaire (fig. 71 en c), ont même forme [*41*, p. 592, fig. 343], mince à droite, renflé à gauche ; la comparaison pourrait être poussée plus loin. La tige ne figure-t-elle pas un gros vaisseau sanguin, l'aorte peut-être ? Des préoccupations anatomiques auraient donc présidé au façonnement de ce petit objet, fait bien surprenant.

Dessins pariétaux (fig. 74 et 75).

La grotte de Thượng-phú (1) (longitude $115^G323 = 103°47'26''$; latitude $19^G804 = 17°49'24''$) (fig. 72 et 73) est située dans le versant occidental d'un

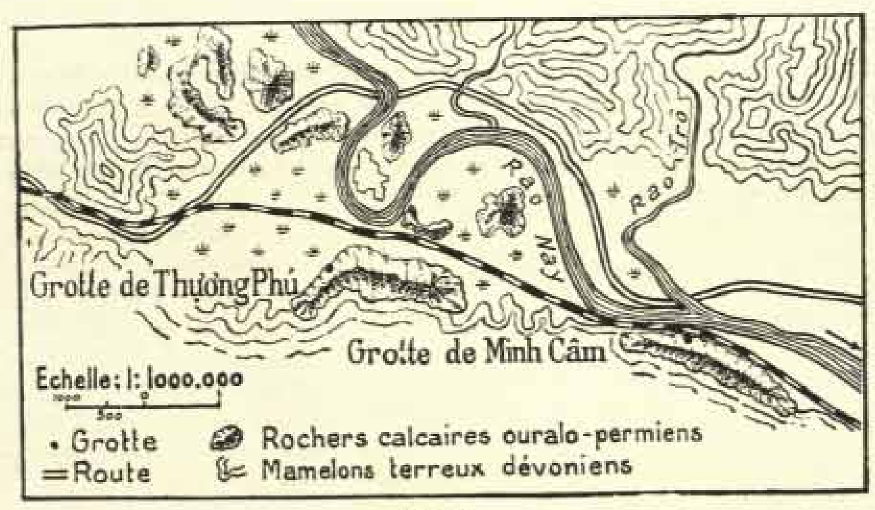


Fig. 72.

petit massif calcaire qui borne à l'E. une anse du Rao Nay, à près de 5 kilomètres de la grotte de Minh-cam [35]. Elle n'est pas d'un accès bien facile. Son entrée domine les champs de 30 mètres environ. Elle est très compliquée, encombrée de rochers éboulés, assez peu éclairée par des fenêtres donnant à l'O. Dans la paroi méridionale s'ouvre une grotte obscure contenant quelques objets de culte, aucun vestige d'industrie humaine n'a été trouvé dans la caverne principale, sauf des tessons actuels. Dans la muraille S., plus à l'E. que l'orifice de la grotte sombre, plus bas, ont été gravés des dessins enchevêtrés. On les prendrait au premier abord pour ces « jeux de la nature » si fréquents sur les parois calcaires. En examinant avec attention, on s'aperçoit que ces incisions sont pour la plupart intentionnelles. Elles consistent en petits sillons larges souvent de 4 à 6 millimètres et profonds de 3 à 5. Ils couvrent une surface d'environ 1 m. 30 de hauteur sur 1 mètre de largeur. Les comprendre est malaisé ; pour les rendre plus distincts, nous les avons repassés à l'encre de Chine. La copie ci-jointe est faite avec fidélité d'après un calque et d'après un estampage ; cependant la part de l'interprétation est très grande ; il n'y a pas moyen de l'éviter. Essayer de décrire ces traits compliqués, chercher

(1) La commune de Thượng-phú, d'après la carte au 100. 000e, est appelée dans le pays Thượng-lâm.

maintenant à en pénétrer le sens est impossible. Etant donnée l'extrême rareté des pétroglyphes anciens dans les grottes de l'Indochine, nous mettons ceux-ci sous les yeux des préhistoriens, après les avoir reproduits de notre mieux. Pourtant rien ne les date.

ADDENDA.

I. Cet article étant achevé, nous avons eu connaissance d'un important travail dû à des archéologues japonais [*17*]. Ils ont étudié avec soin, d'après d'ingénieuses méthodes, la technique des anciens ouvriers façonnant les perles en jaspe, cristal de roche, verre, etc. De nombreuses planches et des figures complètent d'une façon précise les explications des auteurs. Trois de ces illustrations nous intéressent d'une manière plus particulière; elles rappellent certaines gravures de nos objets.

1) Fig. 6, en 1 et en 2, se voient sur des polissoirs des sillons subparallèles et des bourrelets; ils rappellent de loin quelques figures de notre planche XLIX.

2) Pl. XXVI, en 31, des creux allongés divergents pourraient être rapprochés de ceux que montre notre figure 4 (pl. XLIX); avec une des faces non représentée, l'analogie est un peu plus grande.

3) Pl. XXIV, en 33, les parties en relief du polissoir font penser à la « marque bacsonienne ».

4) Pl. XXX, en 91, une pierre à une seule cupule.

Ces rapports sont-ils apparents ou réels? Peuvent-ils être maintenus après examen? Les meules des anciens polisseurs de perles du Japon étaient en granite, les pièces que nous leur comparons sont en roche tendre (sauf pour les pierres à cupules), en schiste. Les ouvriers en perles se servaient en même temps d'outils en fer. Les Bacsonio-hoabinhiens ne paraissent pas avoir connu de semblables instruments. Ils ne fabriquaient pas de perles en matière minérale; aucun ornement corporel ne se

e, Entrée.
f, Fissure.
d, Dessins pariétaux.
g, Arrière-grotte, obscure, consacrée au culte bouddhique.

Pour le reste de la légende, voir la fig. 12.

Fig. 73. — GROTTE DE THƯỢNG-PHÚ. I, Plan approximatif, schématisé, incomplet. II & III, principales dénivellations selon les lignes indiquées dans le plan. II, de D en C, dénivellations 5m. 50; III, de A en B, 3m. 50.

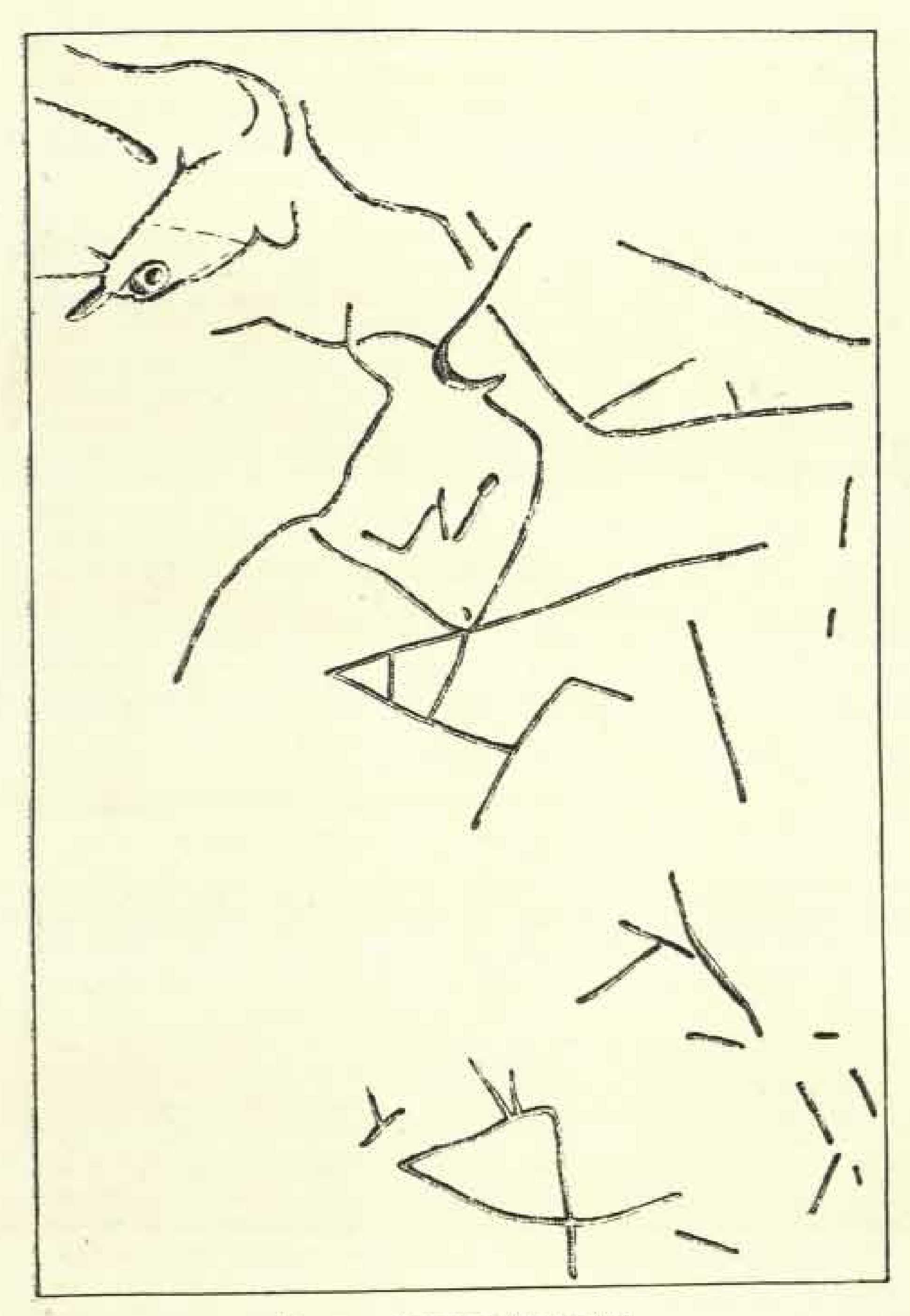


Fig. 74. — Grotte de Thượng-phú.
Gravures pariétales.

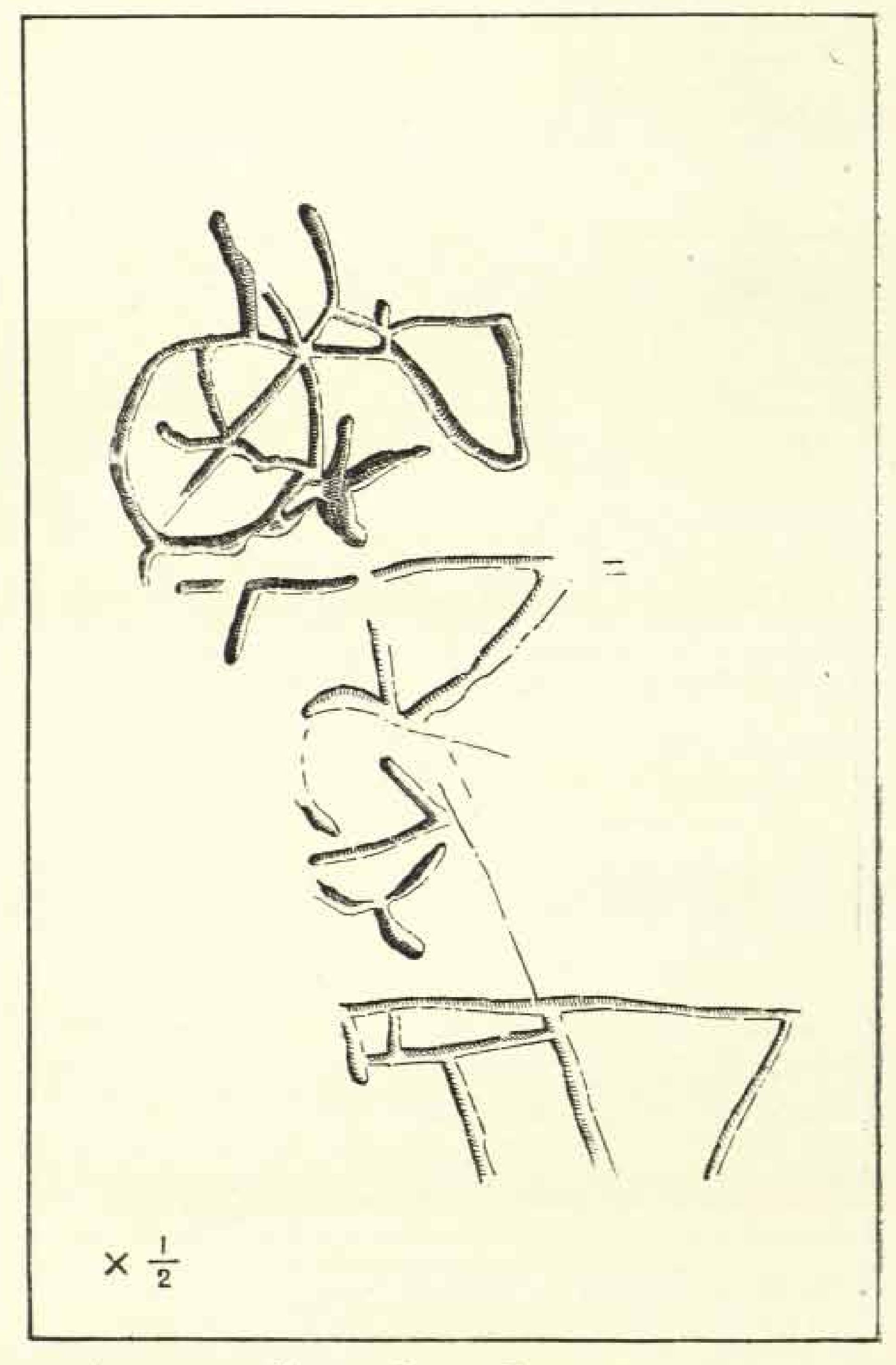


Fig. 75. — Grotte de Thượng-phú.
Gravures pariétales.

rencontrait dans leurs débris de cuisine. Ils auraient pu cependant façonner sur ces polissoirs d'autres objets. Aussi ne considérons-nous pas la question comme tranchée, nous exposons le pour et le contre.

En fait de pierres à cupules, l'ouvrage japonais n'en figure qu'une, à une seule petite cupule. Pl. XXXV de cet ouvrage, une photographie représente un morceau de bois à cupules multiples. On y enfonce le support sur lequel est placée la perle pendant l'opération du forage. Ces cupules creusées dans du bois ne sauraient guère être rapprochées des nôtres, bacsonio-hoabinhiennes et néolithiques.

Les pièces offrant quelques rapports avec les nôtres sont si rares qu'il était nécessaire de signaler celles-ci.

II. Passant près de Nhommalath (en avril 1930), nous avons désiré voir les marmites considérées comme faites au panier par M. Patte, d'après M. Fromaget [37, p. 17]. Nous avons demandé des explications. Le potier nous a apporté ses instruments, son tour entre autres. Ces récipients ne sont pas confectionnés au panier. Le procédé employé est assez original et primitif ; nous le décrirons prochainement.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Blondel (F.). *Les phénomènes karstiques en Indochine française.* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XVIII, fasc. 4.)

2. Boule (Marcellin). *Les hommes fossiles. Eléments de paléontologie humaine.* 2e édition. Paris, Masson et Cie, 1923.

3. Le Breton (H.). *La province de Thanh-hoá.* Hanoi, La Revue Indochinoise, 1918.

4. Brunhes (Jean). *La géographie humaine. Essai de classification positive. Principes et exemples.* Paris, F. Alcan, 1910.

5. Brunhes (Jean). *Géographie humaine de l'Indochine,* in Maspero, *Un empire colonial français. L'Indochine.* 1929, p. 53-61.

6. Colani (Madeleine). *L'âge de la pierre dans la province de Hoà-bình, Tonkin.* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XIV, fasc. 1.)

7. Colani (Madeleine). *Notice sur la préhistoire du Tonkin.* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XVII, fasc. 1.)

8. Colani (Madeleine). *Quelques Paléolithes hoabinhiens typiques de l'abri sous roche de Lang-kay* (Bull. Société préhistorique française, t. XXVI, n° 6, juin 1929. P. 353.)

9. Colani (Madeleine). *Quelques stations hoabinhiennes (Note préliminaire).* (BEFEO., XXIX, p. 261.)

10. Déchelette (Joseph). *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine.* Paris, Picard, 1908-1914.

11. Deniker (J.). *Les races et les peuples de la Terre.* Edition de 1900 et édition de 1926. Paris, Masson et Cie.

12. Dumoutier (Gustave). *Le rituel funéraire des Annamites.* Hanoi. F.-H. Schneider, 1902, p. 18.

13. Fromaget (J.). *Etudes géologiques dans le Nord de l'Indochine Centrale.* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XVI, fasc. 2.)

14. Heine-Geldern (Robert). *L'Age de la Pierre dans l'Asie sud-orientale.* (Anthrop. Gesellsch. in Wien, Jahr. 1926-1927, p. 47.)

15. Heine-Geldern (Robert). *Ein Beiträg zur Chronologie des Neolithikums in Südostasien.* Wien, « Anthropos » Administration, s. d. (Publ. d'hommage offerte au P. W. Schmidt.)

16. Jacob (Ch.). *Etudes géologiques dans le Nord-Annam et le Tonkin.* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. X, fasc. 1.)

17. Hamada (Kosaku), Shimada (Sadahiko), etc. *Studies on the remains of ancient bead-workers in Idzumo,* etc. Tokyo, The Tōkō-Shoin, 1927. (Report upon archæological research in the department of literature, Kyoto Imperial University, vol. X, 1925-1927.)

18. Kupper (H.). *Paleolithische Werktuigen uit Atjeh. N. Sumatra.* (Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap, novembre 1930, pp. 985-988.)

19. Lecomte (Henri). *Flore générale de l'Indochine.* Paris, Masson et Cie, 1908-1923. T. II, fasc. 9 ; t. V, fasc. 9.

20. Leenhardt (Maurice). *Notes d'ethnologie néo-calédonienne.* Paris, Institut d'Ethnologie, 1930 (Trav. et Mém. de l'Inst. d'Ethnol., t. VIII).

21. Lévy-Bruhl (L.). *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures.* 3e édition. Paris, F. Alcan, 1918. (Trav. de l'Année Sociologique.)

22. Lévy-Bruhl (L.). *La mentalité primitive.* 2e édition. Paris, F. Alcan, 1922. (Trav. de l'Année Sociologique.)

23. Mansuy (Henri). *Stations préhistoriques de Somron-Seng et de Longprao (Cambodge).* Hanoi, F.-H. Schneider, 1902.

24. Mansuy (Henri). *Gisement préhistorique de la caverne de Pho Binh Gia (Tonkin).* (L'Anthropologie, t. XX, 1909, pp. 531-543.)

25. Mansuy (Henri). *Résultats de nouvelles recherches effectuées dans le gisement préhistorique de Somrong Sen (Cambodge) suivi d'un résumé de l'état de nos connaissances sur la préhistoire et sur l'ethnologie des races anciennes dans l'Extrême-Orient méridional.* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. X, fasc. 1.)

26. Mansuy (Henri). *Stations préhistoriques dans les cavernes du massif calcaire de Bac-son (Tonkin).* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XI, fasc. 2.)

27. Mansuy (Henri). *Nouvelles découvertes dans les cavernes du massif calcaire de Bac-son (Tonkin).* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XII, fasc. 1.)

28. Mansuy (Henri). *Stations préhistoriques de Keo-Phay* (suite), *de Khac-kiem* (suite) (*de Lai-ta et de Bang-mac, dans le massif calcaire de Bac-son (Tonkin). Notes sur deux instruments en pierre polie, provenant de l'Ile de Trê (Annam).* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XII, fasc. 2.)

29. Mansuy (Henri) et Colani (Madeleine). *Néolithique inférieur (Bacsonien) et Néolithique supérieur dans le Haut-Tonkin.* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XII, fasc. 3.)

30. Mansuy (Henri). *L'Industrie de la pierre et du bronze dans la région de Luang Prabang, Haut-Laos.* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. VII, fasc. 1.)

31. Mansuy (Henri) et Fromaget (J.). *Stations néolithiques de Hang-rao et de Khé-tong (Annam).* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XIII, fasc. 3.)

32. Montandon (George). *L'ologénèse humaine (Ologénisme).* Paris, F. Alcan, 1928.

33. Nikolsky (Vladimir). *De la méthode en préhistoire.* (L'Anthropologie, t. XL, 1930, nos 1-2, pp. 1-17.)

34. Pajot. Kjökkenmödding de Đa-bút (Fouilles de M. Pajot). (BEFEO., XXVII, p. 465.)

35. Patte (Etienne). *Résultats des fouilles de la grotte sépulcrale néolithique de Minh Cam.* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XII, fasc. 1.)

36. Patte (Etienne). *Etudes anthropologiques du crâne néolithique de Minh Cam (Annam).* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XIII, fasc. 5.)

37. Patte (Etienne). *Le kjökkenmödding néolithique du Bau Tro à Tam Toa près de Đông-hới (Annam).* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XIV, fasc. 1.)

38. Patte (Etienne). *Fouilles d'un kjökkenmödding en Annam.* (L'Anthropologie, t. XXXVIII, 1928, nos 3-4, p. 350.)

39. Pavie (Auguste). *Mission Pavie. Etudes diverses.* III. *Recherches sur l'histoire naturelle de l'Indochine Orientale.* Paris, E. Leroux, 1904.

40. Robequain (Charles). *Le Thanh-hoá. Etude géographique d'une province annamite.* Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1929. (Publ. de l'EFEO., XXIII-XXIV.)

41. Rouvière (H.). *Anatomie humaine, descriptive et topographique.* Paris, Masson et Cie, 1924.

42. Service géographique de l'Indochine. *Carte de l'Indochine* au 100.000e.

43. Service géographique de l'Indochine. *Atlas de l'Indochine française.* Hanoi, Service géographique de l'Indochine, 1920.

44. Service géologique de l'Indochine. *Carte géologique de l'Indochine* au 500.000e. Feuille n° 5. Hanoi.

45. Service géologique de l'Indochine. *Carte géologique de l'Indochine.* Echelle 1 : 4.000.000e. Edition de décembre 1927.

46. Shimada (Sadahiko) et Umehara (Suyeji). *Studies on the prehistoric site at Okamoto, Suku in the province of Chikuzen, with a special study of the ancient mirrors from the sites.* Tokyo, The Tôhô-Shoin, 1930. (Report upon archaeological research in the Department of literature, Kyoto imperial University, vol. XI, 1928-1930.)

47. Société Préhistorique de France. *Manuel de recherches préhistoriques.* Paris, Schleicher Frères, 1906, et 2e édition, Paris, Alfred Costes, 1929.

48. Van Stein Callenfels (P. V.). *Het eerste palaeolithische Werktuig in den Archipel.* (Overgedrukt uit het Oudheidkundig Verslag, over het derde en vierde kwartaal 1924. Weltevreden, Albrecht & C°, 1925.)

49. Van Stein Callenfels (P. V.). *Bijdrage tot de chronologie van het Neolithicum in Zuid-oost Azië.* Weltevreden, Albrecht & C°, 1927. (Oudheidkundig Verslag over het derde en vierde kwartaal 1926.)

50. Van Stein Callenfels (P. V.) and Evans. *Report on cave excavation in Perak.* Bijlage. Weltevreden, Albrecht & C°, 1927.

51. Torii (R.). *Populations préhistoriques de la Mandchourie méridionale.* Tokyo, Imperial University of Tokyo, 1915. (Journal of the College of Science, vol. XXXVI, art. 8, October 21st, 1915.)

52. Torii (R.) and Torii (Kimiku). *Populations préhistoriques de la Mongolie orientale.* Tokyo, Imperial University of Tokyo, 1914. (Journal of the College of Science, vol. XXXVI, art. 4.)

53. Vaufrey. CR. de : Menghin, *Zur Steinzeit Ostasiens.* (L'Anthropologie, t. XXXIX, 1929, nos 5-6, p. 493.)

54. Verneau (R.). *Les crânes humains du gisement de Pho Binh Gia (Tonkin).* (L'Anthropologie, t. XX, pp. 545-549.)

55. Verneau (R.). *Les récentes découvertes préhistoriques en Indochine.* (L'Anthropologie, t. XXXV, 1925, p. 47.)

56. Wieger (Léon). *Caractères chinois.* 3e et 4e éditions. Hien-hien, 1916 et 1924.

EXPLICATION DES PLANCHES.

Pl. XXXIII. Indochine française. Massifs calcaires rocheux et stations préhistoriques (Schéma d'après les recherches faites jusqu'en juillet 1930).

Pl. XXXIV. Répartition verticale des protonéolithes. Observations faites dans quelques stations préhistoriques du Tonkin méridional, de l'Annam septentrional, etc.

Pl. XXXV. Agglomérations humaines actuelles (province de Hoà-bình) au voisinage des stations préhistoriques de Ha-bi, de Lang Bay, de Lang Ve, de Lang Kay, de Sao-dong, de Lang Mi, de Lang Doi, de Lang Voi, de Doun-Gé et de Lang Gao.

Pl. XXXVI. Agglomérations humaines actuelles (Tonkin méridional) au voisinage des stations préhistoriques de Lang Vanh, de Đa-phúc, de Yên-luong, de Nhan, de Tchong-doi, de Phuc-ve et de Phu-luong.

Pl. XXXVII. Agglomérations humaines actuelles et stations préhistoriques : *a*) grotte de Lang Bon ; *b*) grottes de Diên-ha ; *c*) abris sous roche de Chom Dong ; *d*) grotte de Bet ; *e*) grotte de Chom Van ; *f*) abri sous roche de Thạch-sơn ; *g*) abri sous roche de Bât-môt ; *h*) grotte de Mông ; *i*) grotte de My-té.

Pl. XXXVIII. Agglomérations humaines actuelles au voisinage de la station préhistorique de Mộc-trạch et de celles de Lộc-thịnh.

Pl. XXXIX. Stations préhistoriques. Provinces de Thanh-hoá et de Quảng-bình.

Pl. XL. Stations préhistoriques du bassin du Sông Mã.

Pl. XLI. Stations préhistoriques du bassin du Sông Mã.

Pl. XLII. Fig. 1, 3, 7 et 9. Haches grossières et percuteurs atypiques. — Fig. 2, 6 et 11. Pièces à angle dièdre saillant et pointes. — Fig. 4. Pièce atypique. — Fig. 5. Racloir. — Fig. 8. Sorte de mortier. — Fig. 10. Pilon (Yên-lạc).

Pl. XLIII. Fig. 1. Percuteur naturel en minerai de fer. — Fig. 2. Grande hache. — Fig. 3. Instrument se terminant en biseau. — Fig. 4 et 5. Protonéolithes. — Fig. 6. Néolithe (Yên-lạc). — Fig. 7. Pierre portant des cupules. — Fig. 8. Pièce atypique. — Fig. 9. Hache grossière (Kim-bảng).

Pl. XLIV. Fig. 1 et 2. Protonéolithes (Đa-phúc et Lang Vanh). — Fig. 3. Percuteur amygdaloïde. — Fig. 4 et 5. Pyramide et percuteur naturels en minerai de fer. — Fig. 6 et 9. Pilons. — Fig. 7 et 8. Racloirs (Lang Bon).

Pl. XLV. Fig. 1 à 7. Haches et percuteurs. — Fig. 8 à 10. Instruments à angle saillant [*8*, p. 370] (Lang Bon).

Pl. XLVI. Fig. 1, 2 et 7. Haches primitives. — Fig. 3, 4 et 6. Haches. — Fig. 5. Petite pyramide. — Fig. 8 et 9. Disques (Lang Bon).

Pl. XLVII. Fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 8. Disques (au sens large). — Fig. 7. Racloir court. — Fig. 9. Instrument à contour triangulaire (Lang Bon).

Pl. XLVIII. Fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 8. Haches courtes. — Fig. 7. Sorte de petit ciseau. — Fig. 9 à 12. Protonéolithes (Lang Bon).

Pl. XLIX. Fig. 1 à 5, 7 et 8. Marques bacsoniennes (Yên-lạc, Kim-bảng, Lang Bon, Duc-thi). — Fig. 6. Pierres à marques transversales (Pièce de Duc-thi). — Fig. 9 à 13, 15 et 16. Pierre ornées de traits ou de stries (Lang Bon, Yên-lạc, Kim-bảng, Thạch-sơn, Duc-thi, Chom Dong, abri sous roche oriental). — Fig. 14. Pierre ornée de traits marginaux (Thạch-sơn). — Fig. 17 et 18. Récipients naturels ; le creux semble avoir été agrandi par l'homme (Lang Vanh).

Pl. L. Fig. 1 et 2. Pierres, portant des traits, se terminant par un grossier tranchant. — Fig. 3. Pierre sur laquelle une feuille incomplète est gravée. — Fig 4 à 12. Instruments en os et en bois de Cervidés : fig. 4, 7, 10, 11 et 12, gouges de formes variées ; fig. 5, 6, 8 et 9, demi-hache, curette, spatule, hache. — Fig. 13 et 14. Instruments (?) provenant de coquilles d'*Unio*. — Fig. 15. Mandibule humaine incomplète (Chom Dong, abri sous roche oriental, Lang Bon, Yên-lạc, Kim-bảng).

Pl. LI. Fig. 1 à 10. Tessons de céramique grossière : procédés probables, panier, peigne et cordelette (Xom Thâm, grotte supérieure, Xom Thâm, petite grotte, et Duc thi).

Pl. LII. Tessons de céramique moins grossière. Fig. 1. Décoration sans doute au peigne. — Fig. 2, 3, 4, 5, et 6. Motif de décoration, ondulations parallèles. — Fig. 7.

8, 9, 10 et 11. Piquetage. — Fig. 12. Fragment d'un vase à fond plat ; dents de loups ; traits et piquetages (Xom Thâm, grotte supérieure, Xom Thâm, petite grotte, et Duc-thi).

Pl. LIII. Fig 1, 2. 3 et 4. Tessons céramiques plus fins ; ornementation élégante (fig. 4, perforation conique). — Fig. 5, *a* et *b*. Fragment très important d'un vase, décoration au peigne ou à la cordelette ; *a*, vue de profil ; *b*, vue d'en haut. — Fig. 6. Perle biconique en terre cuite ou peson (?) de filet. — Fig. 7 et 8. Dessins de tessons décorés à l'ocre rouge (le pointillé indique les restes de cette substance colorante). (Xom Thâm, grotte supérieure, Xom Thâm, petite grotte, et Duc-thi).

Pl. LIV. Fig 1 à 5. Instruments en pierre : 1, hache à tenon d'emmanchement, extrémité active talllée ; 2, hache à tenon d'emmanchement ; 3 et 4, petits ciseaux à tenon d'emmanchement ; 5, objets se terminant en pointe, très finement polis.— Fig. 6. Perle fusiforme. — Fig. 7. Objet cordiforme en os. — Fig. 8 à 15. Disques perforés en coquilles de Mollusques petits et moyens. — Fig. 16 à 19. Coquilles de *Nassa* perforées. — Fig. 20. Vertèbre amphicœlique de poisson perforée. — Fig. 21. Hache en cristal de roche. — Fig. 22. Anneau fait d'une portion de la spire d'un Gastropode. — Fig. 23. Coquille de *Cyprea*. — Fig. 24. Anneau interrompu en cuivre. — Fig. 25 à 27 et 30. Grands disques grossiers perforés en coquilles de Lamellibranches. — Fig. 28 et 29. Poinçons en os (Duc-thi, Xom Thâm, grotte supérieure, Xom Thâm, petite grotte, Lang Bon et Thạch-sơn).

Pl. LV. Fig. 1, 3 et 4. Grands galets gréseux à cupules néolithiques. — Fig. 2, 5 et 6. Instruments en fer ; 6 a et b, même pièce vue sous deux angles différents (Duc-thi et Xom Thâm, abri sous roche).

Pl. LVI. Fig. 1 et 2. Les deux faces d'un grand galet gréseux à cupules (Duc-thi).

Pl. LVII. Grand galet gréseux plat à cupules (Đa-phúc).

Pl. LVIII. Fig. 1. Grand galet gréseux plat à cupules hoabinhien (Đa-phúc). — Fig. 2. Grand galet gréseux à cupules néolithique. — Fig. 3. Galet gréseux plat néolithique creusé de cupules seulement sur la face photographiée ; la moitié inférieure unie, comme aplanie par l'usage ou par un travail répété. L'enduit calcaire gêne les observations (Duc-thi).

Pl. LIX. Abri sous roche de Lang Bon. Le rocher éboulé, à la gauche de l'indigène, est en L dans le plan (fig. 24).

Pl. LX. Abri sous roche de Bat-mot. Vue prise de la plaine.

Pl. LXI. Id. Régions méridionale et orientale.

BIBLIOGRAPHIE

Indochine française

PAUL LE BOULANGER. — *Histoire du Laos français. Essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes.* Préface de J. BOSC, Résident supérieur au Laos. Avec 16 gravures et 4 cartes. Illustrations de Mlle ALIX HAVA DES HAUTSCHAMPS. — Paris, Plon, 1930, pet. in-8°, VIII-381 pp.

Le livre de M. Le Boulanger, modestement présenté comme un essai, a pour objet de donner un récit continu et cohérent de l'histoire du Lan Xang, en groupant les faits consignés dans les chroniques laotiennes et les renseignements dispersés dans divers travaux d'érudition relatifs à l'histoire des pays voisins. Ainsi que le dit fort justement M. le Résident supérieur Bosc dans la préface : « Les explorations de Mouhot, de Francis Garnier, de Doudart de Lagrée et de la Mission Pavie, les travaux de l'Ecole française d'Extrême-Orient, ceux d'éminents indianistes et sinologues ont largement déblayé un sol que recouvrait une épaisse végétation de légendes et de traditions fabuleuses et fourni de précieuses données sur les principaux événements dont le Laos fut le théâtre depuis le temps où finit l'époque mythique, c'est-à-dire depuis la seconde moitié du quatorzième siècle. Toutefois, aucune œuvre d'ensemble n'avait encore été entreprise pour établir l'enchaînement des faits et la suite des événements à partir de la période où les races thais sortent de la légende pour entrer dans l'histoire. »

Pour mener à bien cette tâche assez délicate, M. Le Boulanger était particulièrement bien préparé par sa connaissance de la langue laotienne, sa profonde sympathie pour ce peuple aimable et les facilités de toute sorte que lui procure sa haute situation dans l'administration du pays. Le plan du livre est fort judicieux : après trois courts chapitres consacrés à la géographie, à l'ethnographie et à la protohistoire du Laos, l'auteur passe successivement en revue le royaume de Lan Xang de 1353 à 1707, les principautés laotiennes de 1707 à 1836, l'expansion siamoise au XIXe siècle, l'intervention française, et termine par un tableau du Laos sous la domination française. Une bibliographie et un index terminent ce volume bien présenté, mais assez pauvrement illustré.

Le livre de M. Le Boulanger n'est pas un ouvrage d'érudition. Son principal mérite est d'avoir introduit de la clarté dans un sujet parfois obscur, et d'avoir su rendre presque attachant le récit d'événements souvent fort confus. Taillant à grands coups de serpe dans la brousse des chroniques et des annales, l'auteur a réussi à tracer une voie claire et aérée qui, sans trop de détours, mène du royaume de Fa Ngom à celui de S. M. Si Savang Vong. Cette route suit-elle toujours exactement l'ancienne piste ? On n'oserait l'affirmer. Mais, fort heureusement, l'application de cette méthode en histoire ne présente pas les mêmes dangers qu'en archéologie.

Alors qu'une fouille hâtive, un déblaiement trop poussé, une restauration trop ambitieuse peuvent anéantir à jamais certains détails importants d'un monument, la reconstruction chronologique de M. Le Boulanger ne porte aucune atteinte aux sources originales, qui subsistent intactes, et si sur bien des points son travail mérite d'être révisé et complété, il aura certainement rendu service en dégageant les grandes lignes de l'histoire laotienne.

Du reste, la modestie avec laquelle il est présenté au public force l'indulgence des critiques pour toutes les imperfections qu'ils relèveront dans les chapitres traitant de l'histoire ancienne. Le principal grief qu'on est tenté de faire à l'auteur est de n'avoir pas tiré un meilleur parti des sources originales qu'il connaît et qu'il cite dans sa bibliographie, et de s'être borné la plupart du temps à résumer la *Mission Pavie*, les médiocres études de M. Lefèvre-Pontalis parues dans le *T'oung-pao* ou le chapitre « *Histoire générale* » de *Un empire colonial français, L'Indochine* de G. Maspero. On s'étonnera par exemple, qu'ayant mentionné dans sa bibliographie mes notes sur les anciens noms de Luang Prabang (*BEFEO.*, XVIII, x, p. 9) et sur la dynastie de Sukhodaya (*BEFEO.*, XVII, ii), il cite *Cri Cudhamanagari* (sic) comme un équivalent de Luang Prabang (p. 33), et donne encore au fils et successeur de Rāma Khamhèng le nom de Phraya Sua Thai (p. 41) : ce Tigre des Thais a la vie dure !

Dans les notes critiques qui vont suivre, je ne relèverai donc que les points sur lesquels les sources utilisées par l'auteur, ou celles qu'il aurait dû utiliser comme l'*History of Siam* de W. A. R. Wood, permettent de rectifier ou de compléter son exposé. Un dépouillement des chroniques siamoises et birmanes fournirait naturellement une foule de données qui ont échappé à M. Le Boulanger, mais un tel travail sort complètement du cadre de ce compte rendu.

PP. 23-27. — Le paragraphe sur les Khmèrs contient quelques inexactitudes. Le Fou-nan et le Tchen-la ne formaient pas « deux principautés jumelles ». Le Fou-nan, bien qu'il ne s'étendît probablement pas jusqu'à englober la presqu'île de Malacca comme le pense l'auteur, apparaît de plus en plus comme un véritable empire dont le Tchen-la n'était qu'une province. Il est d'autre part extrêmement peu vraisemblable que le Tchen-la ait compris « tout le Laos jusques et y compris Luang Prabang ». Les inscriptions placées par Mahendravarman à l'embouchure du Mun et à Surin, au sud de cette rivière, à la suite de la conquête du pays (cf. *BEFEO.*, XXII, pp. 57-60), semblent marquer la limite de l'extension des Kambujas vers le nord-ouest avant leur établissement à Aṅkor. On ne saurait reprocher à l'auteur de reproduire à propos de Vyādhapura l'identification traditionnelle avec Aṅkor Bŏrĕi : l'étude dans laquelle j'ai essayé d'établir que le site de Vyādhapura doit être cherché à Bà Phnoṃ (*BEFEO.*, XXVIII, p. 127) a paru pendant que le livre de M. Le Boulanger devait être à l'impression. La même remarque s'applique à l'identification de la capitale de Jayavarman II avec le Práḥ Khȧn d'Aṅkor, que l'on sait maintenant ne pas être antérieur à la fin du XIIe siècle. Par contre, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de bonnes raisons pour placer la capitale du Tchen-la de terre aux environs de Tha Khèk : le plus septentrional des monuments d'art khmèr primitif ou préangkorien est le That In Rang de Ban That, près de Savannakhet. Enfin, il est peu vraisemblable que sous Indravarman II, au début du XIIIe siècle, le Cambodge ait « englobé au sud la plus grande partie de la Malaisie ». On ne trouve pas de monuments khmèrs au sud de Phetxaburi et l'inscription du Buddha de Xaiya de 1283, bien

qu'en langue khmère, est au nom d'un roi de Sumatra (cf. *BEFEO.*, XVIII, VI, p. 33, et *Bijdragen*, 83, p. 468).

P. 29. — La campagne de Mangrai en Birmanie n'a aucune réalité historique. Les origines du bouddhisme à Xieng Mai sont à chercher, d'une part à Haripuñjaya, où des inscriptions en môn datant du début du XIII[e] siècle prouvent la prospérité du bouddhisme, et d'autre part dans la mission du thera Sumana vers 1360 (cf. *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, BEFEO., XVII, II, et *Documents sur l'histoire du Laos occidental*, Ibid., XXV).

P. 30, note 3. — A propos de la légende des courges, M. Le Boulanger reproduit une information de la *Mission Pavie*, d'après laquelle cette légende aurait pour origine l'histoire de Loumati (sic pour *Sumati*) et de Sagara narrée dans le Rāmāyaṇa. Les recherches de M. Przyluski ont montré que c'est plutôt le contraire qui est vrai : le mythe de la courge-ancêtre, d'origine austroasiatique, appartient au folklore préaryen de l'Inde (*JA.*, CCVIII, 1926, p. 30).

P. 33.—M. Le Boulanger dit à propos de la descente des Thais dans la vallée du Mékong qu'ils vinrent de leur pays d'origine « par les vallées secondaires *de la* Nam-Ta, *du* Nam-Ou et *de la* Nam-Ngun ». On voudrait savoir quel principe a guidé l'auteur dans sa répartition des cours d'eau entre les genres masculin et féminin.

P. 33, note 1.— Pour l'inscription de Rāma Khamhèng, que M. Le Boulanger cite à plusieurs reprises, il semble en être resté à la traduction du P. Schmitt dans le tome II des *Etudes diverses* de la Mission Pavie. Cette traduction est remplie d'erreurs et tout à fait périmée. M. C. B. BRADLEY en a donné dans le *Journal of the Siam Society*, VI, 1909, une excellente version, dont j'ai essayé d'améliorer encore certains points dans deux notes (*Ibid.*, XII, 1918, et XVII, 1923), avant d'en donner une nouvelle traduction dans le premier volume du *Recueil des inscriptions du Siam*.

P. 35 et suiv. — Le créateur du royaume de Lan Xang est partout appelé *Fa Ngoun*. On aimerait savoir sur quelle autorité s'appuie M. Le Boulanger pour modifier ainsi ce nom que toutes les sources s'accordent à écrire *Fa Ngom*, orthographe confirmée par un document épigraphique contemporain de ce personnage (Inscr. du Sumanakūṭa près de Sukhodaya. *Recueil des inscriptions du Siam*, I, pp. 124 et 129).

P. 42. — Quand M. Le Boulanger dit que « les rois khmers allaient se trouver directement menacés dans leur capitale par la fondation d'Ayuthya, non loin d'Angkor », il semble oublier qu'il y a tout de même plus de 350 kilom. à vol d'oiseau entre les deux villes, c'est-à-dire une bonne semaine de marche.

P. 47. — L'expression « recevoir le baptême selon les rites de l'Hynayana (*sic*) » est assez fâcheuse. La conversion au bouddhisme ne comporte aucun sacrement, aucun rite de passage, et le mot de baptême qui évoque une idée d'ablution purificatrice est particulièrement inadéquat.

Ibid. — A propos de l'origine de la statue du Phra Bang que la tradition prétend avoir été « remis au IX[e] siècle par le roi de Ceylan au souverain khmer », il eût été bon d'attirer l'attention sur le caractère essentiellement légendaire de cette tradition qui ne repose sur aucune donnée historique, et qui est nettement contredite par tout ce qu'on sait de l'histoire du Cambodge à cette époque et par le style même de la statue.

P. 55. — On ne peut guère dire que les Laotiens parlent « un dialecte dérivé du langage importé à la fin du treizième siècle dans le bassin de la Ménam par Rama Khamheng et dérivé lui-même des graphies de l'Inde ». Le laotien et le siamois sont deux dialectes d'une même langue importée dans le bassin de la (ou du ?) Ménam, plusieurs générations avant Rāma Khamhèng : celle-ci appartient à une famille dont les parlers sont répandus sur toute l'Indochine septentrionale et la Chine du Sud et n'ont aucun rapport avec les langues de l'Inde. D'autre part, une langue ne saurait être *dérivée d'une graphie* : ce qui est vrai, c'est que l'écriture de Rāma Khamhèng, d'où procède l'écriture laotienne, est basée sur la cursive cambodgienne qui a elle-même sa lointaine origine dans l'Inde méridionale. La note 1, reproduisant à propos de l'invention de l'écriture siamoise la traduction d'une phrase de l'inscription de Rāma Khamhèng par le P. Schmitt : « C'est en 1287 que le roi Rama-Khamheng (*sic*) fit venir un maître qui sut créer l'écriture thaie », donne un renseignement inexact basé sur un contresens du traducteur. C'est Rāma Khamhèng lui-même qui se targue d'avoir inventé les caractères siamois.

P. 63. — Je doute qu'en 1438 Nang Keo Phimpha ait été *fusillée*. Ce n'était d'ailleurs pas la coutume dans les royaumes indiens d'Indochine de répandre le sang des princes : ce sang était tabou et, en cas de condamnation à mort ou de meurtre par des rebelles, ils étaient proprement assommés avec du bois de senteur.

P. 64. — « Pendant quarante ans, il (Chakraphat) gouverna paisiblement. » Les chroniques de Xieng Mai, dont je ne prétends d'ailleurs pas garantir la véracité, placent sous son règne, vers 1451, une attaque des Laotiens contre Xieng Mai, attaque qui fut repoussée et provoqua une campagne des armées de Xieng Mai contre Luang Prabang (cf. R. S. LE MAY, *An Asian arcady*, p. 22).

P. 67. — A propos de la mort de Chakraphat placée par les Annales du Lan Xang en c. s. 841 (1479 A. D.), je signale que la version des Annales d'Ayuthya dite « récension de Luang Praso't » la met un an plus tard, en c. s. 842 (J. Siam Soc., VI, 1909, p. 7).

Ibid., note 2. — Les renseignements sur le calendrier laotien ne sont pas très exacts. Le mois supplémentaire qui double le huitième mois n'est pas intercalé régulièrement tous les trois ans, mais seulement *en moyenne* tous les trois ans : les années comportant un mois intercalaire peuvent se succéder à deux ans ou à quatre ans d'intervalle. De plus, les cycles ne sont pas de 10 et de 8 ans, — ce qui ne pourrait jamais arriver à faire un grand cycle de 60 ans, 60 n'étant pas un multiple de 8, — ils sont de 10 et 12 ans (cf. FINOT, *Recherches sur la littérature laotienne*, BEFEO., XVII, v, p. 30).

P. 74. — La guerre contre Ayuthya mentionnée sous la date de 1536 ne semble pas être à sa place, et l'auteur aurait bien fait d'indiquer d'où il a tiré cette date qui ne figure pas dans le texte de l'Histoire du Lan Xang traduit dans la *Mission Pavie* (p. 62). Il pourrait bien y avoir ici quelque confusion. En effet, le roi Phya Athit mentionné ici comme roi d'Ayuthya, est un fils de Ramathibodi II et devint roi en 1529 sous le nom de Boromoraxa (IV) : il mourut en 1534 de la variole ou du choléra et non pas des suites d'une blessure. C'est son frère Xairaxa qui mourut de la sorte, mais seulement en 1546 et au retour d'une expédition contre Xieng Mai motivée par la succession au trône de ce royaume. Les chroniqueurs laotiens ont peut-être confondu ou réuni deux événements différents : quelque démêlé entre le Lan Xang et Ayuthya sous Ramathibodi II, qui n'a pas laissé de trace dans les Annales

siamoises, et la campagne de Xairaxa à Xieng Mai en 1546. (Sur ces événements, cf. W. A. R. Wood, *History of Siam*, pp. 100-106; Cœdès, *Une recension pālie des Annales d'Ayuthya*, BEFEO., XIV, III, p. 20.)

PP. 75-76. — Sur la date à laquelle le trône de Xieng Mai devint vacant, il y a encore une divergence d'un an entre les Annales du Lan Xang d'une part et celles d'Ayuthya et de Xieng Mai de l'autre : tandis que les premières placent cet événement en 1546, les secondes s'accordent à le placer en 1545 (Wood, *loc. cit.*, p. 103 et le May, *loc. cit.*, p. 25). L'erreur des documents laotiens, si erreur il y a, est peut-être la cause de la confusion indiquée dans la note précédente.

P. 77. — Nouvelle divergence, à propos de l'avènement du roi de Birmanie Burengnaung, entre la chronique laotienne et les Annales birmanes : celles-ci le placent en 1551 et non en 1550 (Harvey, *History of Burma*, p. 162).

P. 78. — Le « prétendant national » au trône de Xieng Mai s'appelait non pas Mékou, mais Mekuti : c'était un prince de Moné (Mưrng Nai) qui était censé descendre de Mangrai. Loin d'avoir été « intronisé » par le roi de Birmanie, comme le disent les textes sur lesquels s'appuie M. Le Boulanger, il aurait été choisi par les nobles de Xieng Mai (Wood, *loc. cit.*, pp. 103 et 116-117) et contraint ensuite d'accepter la tutelle birmane (le May, *loc. cit.*, pp. 26-27). Pour toute cette période, les données des chroniques laotiennes gagneraient à être contrôlées et complétées par celles que fournissent les Annales de Xieng Mai et d'Ayuthya.

P. 81. — A propos de l'alliance avec Ayuthya, l'auteur aurait pu signaler que la stèle reproduisant le texte du traité a été retrouvée à Dan Sai par l'Upahat Bun Khong qui en a fait don à l'Ecole française d'Extrême-Orient (Musée de Hanoi, B 4, 4). Le texte en a été publié et traduit par M. Finot, *Notes d'épigraphie indochinoise* (BEFEO., XV, II, p. 28).

P. 86. — La campagne de Burengnaung contre Vieng Chan ne semble pas avoir suivi immédiatement sa victoire sur les Siamois. Le roi de Birmanie rentra d'abord dans ses états. Entre temps, le roi du Lan Xang Setthathirat demanda au roi de Siam la main de sa fille, la princesse Thevakrasat ; mais, celle-ci étant malade, son père envoya à sa place une autre de ses filles, la princesse Phra Keo Fa, qui fut refusée par Setthathirat. La première, une fois rétablie, se mit en route en avril 1564, mais son passage ayant été signalé à Burengnaung par le prince Mahathammaraxa de Phitsanulok (celui que M. Le Boulanger appelle *Sang-Kao*, fausse lecture de *Song Khvè*, ancien nom de Phitsanulok), le roi de Birmanie la fit enlever. Ce n'est qu'ensuite qu'il marcha sur Xieng Mai, où Mekuti manifestait des velléités d'indépendance, s'empara de ce personnage et finalement poursuivit ses acolytes jusqu'à Vieng Chan. C'est du moins ainsi que les Siamois racontent les événements qui se passèrent en 1563-1564 (Wood, *loc. cit.*, pp. 119-120).

P. 96. — M. Le Boulanger place en 1591 le retour à Vieng Chan de No Keo Kuman, qui, d'après les Annales d'Ayuthya, n'aurait eu lieu qu'en 1594 et aurait été suivi des événements suivants. En 1595, No Keo s'étant pris de querelle avec Tharawadi Min, fils de Burengnaung et prince régnant de Xieng Mai, incita le prince de Nan à se révolter contre les Birmans. Tharawadi Min appela à son aide le roi d'Ayuthya, qui était alors Naresuen, et lui offrit de reconnaître la suzeraineté d'Ayuthya. Naresuen envoya à Xieng Sen une armée qui repoussa les envahisseurs et installa dans cette ville un commissaire siamois (Wood, *loc. cit.*, p. 151).

P. 100. — Sous le règne de Thammikarat, les Annales d'Ayuthya mentionnent de

nouveau certains événements qui ne sont pas sans intérêt. En 1612, Thammikarat aurait envahi le Siam et se serait avancé jusqu'à Lopburi, sous le fallacieux prétexte de porter secours au roi de Siam contre la garde japonaise qui s'était révoltée. Le roi Song Tham, qui venait de réduire la rébellion à Phetxaburi, se retourna contre les Laotiens et les battit le 5 avril 1612. Les Laotiens s'enfuirent, leur roi faillit être pris et dut abandonner son éléphant pour se sauver à cheval (Wood, *loc. cit.*, p. 161) (1).

P. 124, note 1. — S'il est exact que le théâtre laotien tire son fonds des légendes du Rāmāyaṇa et du Mahābhārata (et non Mahabharava), je doute fort qu'on y trouve des sujets « tirés des Vedas ».

P. 133. — A propos de la scission du Lan Xang entre les deux principautés de Vieng Chan et de Luang Prabang, épisode capital de l'histoire laotienne, les dates fournies par les documents indigènes sont une fois de plus en désaccord avec les Annales siamoises qui donnent par surcroît certains détails complémentaires. D'après les textes dont on trouvera le résumé dans Wood (pp. 222-223), Ong Hué s'étant établi à Vieng Chan et Kingkitsarat à Luang Prabang, ce dernier se prépara à envahir le territoire de son rival. Ong Hué rechercha alors l'alliance du roi de Siam et lui offrit sa fille qui était d'une grande beauté. En 1699 (donc plus tôt que ne le laisserait supposer la chronologie adoptée par M. Le Boulanger), une armée siamoise se mit en route, mais n'eut pas à combattre, le roi de Luang Prabang ayant compris la vanité de la résistance. Il traita avec Ong Hué pour le partage de l'ancien royaume de Lan Xang. La fille de Ong Hué fut ensuite envoyée à Ayuthya et mariée à l'Uparat Sarasak, qui était fils de Phetraxa et devait succéder à son père sous le nom de Phra Chao Sưa.

P. 138. — Birmanie et Pégou ne sont pas deux états jumeaux « de même langue » : le birman appartient à la famille tibéto-birmane, tandis que le pégouan ou môn appartient à la famille môn-khmère. Cette différence fondamentale entre les deux idiomes, correspondant d'ailleurs à une différence ethnique certaine, dut jouer un grand rôle dans l'antagonisme séculaire entre la haute et la basse Birmanie.

PP. 141-142. — L'histoire des relations entre le Siam et la France sous Louis XIV est connue dans tous ses détails depuis l'excellent travail de L. Lanier, *Etude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1703* (Versailles, 1883), qu'on peut compléter par A. Launay, *Histoire de la Mission de Siam* (Paris, 1920). Les renseignements donnés par M. Le Boulanger sur les premières ambassades siamoises ne sont pas rigoureusement exacts. La première remonte à 1680 : elle comprenait trois envoyés siamois qui firent naufrage en vue des côtes de Madagascar. Quatre ans après (en 1684 et non pas en 1683), deux fonctionnaires siamois qui n'avaient pas rang d'ambassadeurs furent envoyés en France sous la conduite du P. Vachet, pour s'enquérir du sort de leurs compatriotes. Il n'est dit nulle part qu'ils aient demandé à la Cour de Versailles l'envoi au Siam de troupes françaises. Le principal résultat de leur visite fut le départ en 1685 de l'ambassade du Chevalier de Chaumont, qui ramena en France en 1686 une nouvelle mission siamoise. Celle-ci séjourna quelque temps en France et retourna au Siam avec de la

---

(1) P. 107. — « Carapaçonnés » pour « caparaçonnés » n'est qu'un lapsus que j'impute aux protes. C'est la métathèse classique, favorisée par une étymologie populaire qui fait venir le mot de « carapace ».

Loubère et Céberet (1687) qui, cette fois, étaient accompagnés d'un corps de troupes commandé par Desfarges et Du Bruant. — L'orthographe exacte du nom du célèbre aventurier grec est Phaulkon : Falcone est une forme italienne. — Enfin, M. Le Boulanger qui aurait pu mentionner, à côté des jésuites, les missionnaires de la Société des Missions étrangères, exagère certainement l'esprit d'intolérance des religieux. La révolution siamoise de 1688 ne fut due qu'en partie au zèle des missionnaires.

P. 144. — La description de Lopburi est passablement inexacte. Les ruines de l'ancienne cité ne sont pas dans une brousse épaisse, mais en pleine ville, à quelques mètres du chemin de fer. Quant aux « soubassements, aux pans de murs percés de fenêtres du plus pur style Louis XIV, aux aqueducs, aux souterrains, aux bassins en marbre et aux canalisations sur le modèle de ceux de Marly et de Versailles », ils se réduisent en réalité aux ruines de la maison de Constance Phaulkon, dont les fenêtres sont plutôt d'un Louis XIII tardif, et à un petit bassin à parements de briques auquel aboutissait une canalisation qui devait donner un jet d'eau assez misérable.

P. 152. — Nang-Lok est un lapsus pour Manglok, nom siamois du roi de Birmanie Naungdawgyi. Quant à Mangra, son nom birman est Hsinbyushin.

PP. 156-157. — Le général siamois Chulalok qui prit Vieng Chan en 1778 et le général Chakkri qui opérait au Cambodge en 1781 ne font qu'un seul et même personnage : c'est le fondateur de la dynastie régnante du Siam. Le nom de Phra-Phuti-Chao-Luong que lui donne M. Le Boulanger n'est qu'une expression correspondant à peu près à « Sa Majesté ». Le nom de Phra Phuttha Yot Fa Chulalok, sous lequel il était ordinairement désigné avant que son arrière-petit-fils Vajiravudh en fît le premier des Rāma, est un nom posthume, plus exactement le nom de la statue en or du Buddha paré qui fut consacrée à sa mémoire dans le temple de Vat Phra Keo par le roi Phra Nang Klao (Rāma III).

PP. 164-166. — Phan-Dinh-Klang, nom d'allure curieusement annamite, doit se lire correctement Phèndin Klang « règne intermédiaire ». C'est le nom par lequel, sous le roi Mongkut, on désignait le second roi de la dynastie de Bangkok, de son nom posthume (celui de sa statue) : Phra Phuttha Lot La Nophalai, alias Rāma II.

P. 168. — Phra Chao Prasat Thong, le troisième roi de la dynastie de Bangkok, est plus connu des historiens sous le nom de Phra Nang Klao.

P. 215. — Le paragraphe consacré à la mission de Montigny risque de donner une idée assez inexacte de la façon dont le Ministère des Affaires Etrangères prépara les négociations qui devaient aboutir au traité de 1856. Les documents publiés par H. Cordier dans sa *Politique coloniale de la France au début du Second Empire* (chap. III et IV) prouvent que le département n'était pas aussi mal informé des affaires de Siam que le laisse entendre M. Le Boulanger.

P. 251, note 1. — Les négociations anglo-siamoises au sujet du « territoire de Kareng » (lire Karen-ni) n'eurent lieu qu'en 1888-1892.

J'arrête ici ces remarques dont on voudra bien excuser le caractère forcément un peu décousu. J'aurais encore quelques remarques à faire sur la transcription des noms laotiens [1]. Bien que cette transcription soit basée sur la prononciation française des caractères latins, j'avoue être dérouté par l'emploi de *ti* et de *gn* pour représen-

[1] Dans les lignes qui précèdent, j'ai généralement reproduit les noms laotiens avec l'orthographe que leur donne M. Le Boulanger. Quant aux noms siamois, la plupart fort connus, j'ai adopté la transcription de Pallegoix débarrassée de ses accents.

ter l'occlusive et la nasale palatales, surtout lorsque les noms laotiens sont d'origine indienne: *Tiakaphat* (p. 63) prononciation laotienne de *Cakravarti*, *Oupagnouvarath* (p. 100) et *Souligna* (p. 102) pour *Upayuvarāja* et *Suriya* sont un spectacle affligeant pour un indianiste. Je reconnais d'ailleurs que *Cakaphat* risquerait d'être prononcé *Kakafat* par le lecteur non initié ; aussi, tout en exprimant mon instinctive répulsion pour le *ti* et le *gn*, n'insisterai-je pas sur ces détails d'orthographe. Je me contenterai de signaler quelques menues erreurs : P. 46. *Vien* devrait être écrit *Vieng* ; — P. 50. Nang Keo *Yopha* est sans doute une faute pour Nang Keo *Yot Fa* ; — P. 130. *Nan-Tharat* devrait être écrit en un seul mot ou coupé *Nantha-rat* ; — P. 155, note 1. Au lieu de S. A. R. Phanuphantuvongswardja, lire Phanuphantuvongs Voradet (Bhānubandhuvaṃçavaratejas). Il s'agit du frère utérin du roi Chulalongkorn, plus connu sous le nom de Ong Noi ou de Prince Bhanurangsi, mort en 1928 : son portrait figure au vol. I de la *Mission Pavie*, p. 118. Ce n'est d'ailleurs pas lui qui est l'auteur de l'opuscule en siamois sur la répression de la révolte de Vieng Chan : son nom ne figure sur la couverture du livre qu'à titre d'éditeur de cet ouvrage anonyme ; — P. 313. Au lieu de Ko-Sicham, lire Koh Si Xang [1].

Ces critiques de détail n'enlèvent rien à l'utilité d'un ouvrage qui, après avoir essayé de faire revivre la grandeur passée du royaume de Lan Xang, fait connaître et apprécier, dans les derniers chapitres, l'action de la France en ce pays. On sent l'auteur guidé par le souci de démontrer l'existence ancienne d'un Laos indépendant et non, comme on l'a parfois prétendu, fait de l'assemblage de principautés vassales des deux grands royaumes voisins. Cette préoccupation plus ou moins consciente se fait jour au moins une fois, dans une note de la p. 317 où l'auteur est amené à se demander quel est actuellement le statut légal du Laos : « administration directe ou protectorat ? » M. Le Boulanger, par discrétion, ne formule pas de réponse bien précise, mais, dans sa préface, M. le Résident supérieur Bosc la donne pour lui : « Le livre de M. Le Boulanger donne du problème une solution très nette du moins en ce qui touche le royaume de Luang Prabang. L'auteur apporte à l'appui de sa démonstration des arguments péremptoires qui n'autorisent plus la discussion sur le statut politique de notre possession du Haut-Mékong. Au double point de vue de l'histoire et de la simple équité, le Luang Prabang est incontestablement un territoire de protectorat gouverné par un souverain qui jouit de son titre et de ses attributions en vertu de droits imprescriptibles, affirmés par une coutume et des traditions six fois séculaires. Prétendre, suivant l'opinion de ceux qui soutiennent une théorie inverse, que ce souverain a été investi, par le seul effet de notre volonté, des privilèges de la royauté pour des raisons d'opportunité politique, qu'avant notre intervention il n'était qu'un chef régional n'ayant rien de commun avec un prince revêtu de la majesté royale, c'est défendre une thèse contraire aux réalités historiques et, soit dit en passant, contraire aux intérêts de la France dans cette partie reculée de notre domaine asiatique » (p. IV).

Aux dernières nouvelles, il semble que cette thèse « contraire aux réalités historiques » soit sur le point de prévaloir.

G. Cœdès.

---

[1] Je signale, à titre de curiosité orthographique, les « Mousseux » de la p. 183 dont le nom évoque plutôt quelque cru angevin ou champenois qu'une tribu montagnarde du Yunnan, et le Z initial de Zakarine, exclusivement employé dans la graphie de ce nom à qui il donne une allure slave assez inattendue.

TRẦN TRỌNG-KIM.— *Việt-nam sử-lược* 越南史略. 2e édition revue.— Hanoi, Imprimerie du *Trung-bắc tân-văn*, t. I, 1928, t. II, 1929, 2 vol. in-8° de VII-242 et 320-III p.; 13 cartes et tableaux généalogiques h.-t. Prix : 0 $ 80 et 1 $ 00.

La première édition de ce précis d'histoire d'Annam est de 1920. L'édition présente a été augmentée d'une dizaine de pages, avec quelques cartes et quelques illustrations. Le papier est resté mauvais et, ce qui est plus fâcheux encore, l'impression assez négligée. L'auteur a écrit en réaction contre la tendance qui porta si souvent les lettrés annamites à négliger leur propre histoire pour ne s'occuper que de celle de la Chine. Le livre est conçu dans un esprit à la fois confucéen et patriotique qui n'est pas sans originalité. Les caractéristiques en sont le soin de l'exposition, la simplicité et le sérieux de la manière, un peu monotone, le goût de conserver les récits légendaires dépouillés au préalable de leurs formes irrationnelles, une vue des événements remontant en dernière analyse au confucéisme des Song, mais plus étroite, substituant à la Chine l'Annam comme centre et mesure, une louable réserve de jugement.

M. T. a divisé son *Précis* en cinq périodes inégales, chacune traitée en un livre. Pour la première, il résume rapidement les origines légendaires et les faits du règne des Tchao, remarquant la basse époque (XVe siècle) à laquelle les historiographes annamites, élèves des Chinois une fois de plus, ont commencé d'ajouter une haute antiquité à leurs histoires (I, p. 6-26). La deuxième période, de l'empereur Wou des Han aux Cinq dynasties, est celle de la domination chinoise, menacée vers la fin par les désordres locaux développés à la faveur de l'affaiblissement de l'empire. Pour ces douze siècles les documents chinois, que les historiens annamites ont brodés plus tard de leurs propres traditions, fournissent les témoignages uniques, comme sur tant de marches barbares où l'attention des Chinois se bornait essentiellement au sort de leur fortune coloniale, c'est-à-dire à leurs succès et à leurs échecs administratifs et militaires (I, p. 27-63). A l'époque suivante, du second tiers du Xe siècle au premier du XVIe, le royaume tributaire d'Annam s'établit peu à peu à travers une suite de révolutions et de guerres, tandis que les premières dynasties nationales deviennent les plus actives ouvrières de la sinisation du pays. La civilisation chinoise recouvre l'Annam, au moins en surface ; les Trần et les Lê postérieurs appuient sur elle leur souveraineté, celle des Lê cesse de grandir après le long règne de Thánh-tôn (1497) et l'usurpation de Mạc Đăng-dung, en 1527, marque pour près de trois siècles la fin de l'unité de l'état (I, p. 64-239). Deux grands événements éclairent la quatrième période, de 1528 à 1802 : la division du pouvoir en deux et l'arrivée des Européens. Le partage en dynasties du Nord et du Sud est au fond plus nominal que réel avec les Mạc, la lutte des Lê contre eux représentant une nouvelle forme de la guerre contre la Chine, mais de grave conséquence en tant que l'influence de l'empire ne s'exerce plus qu'à travers un intermédiaire indigène. La scission est, au contraire, très réelle dans la rivalité de *seigneurs* qui oppose ensuite les Trịnh et les Nguyễn, la dynastie naissante s'affermissant dans les frontières de l'ancien domaine cham, en particulier par le défrichement des terres. En même temps quelques poignées de prêtres, de marchands, et quelques individualités isolées, mus par des fins diverses et soumis aux régimes les

plus variables, expriment ici le contact de l'Europe avec l'Extrême-Orient ; les circonstances lui donnent une signification occasionnelle mais considérable à la fin de la période, lorsque le court essor des Tây-sơn ayant balayé, avec la dynastie vieillie, les causes de division, Nguyễn Ánh, aidé de Français, refait l'unité du royaume (II, p. 1-149). Le dernier livre, consacré à la période contemporaine, embrasse un siècle (1802-1902) et va de la restauration de Gia-long au Gouvernement général français. L'auteur pense que les successeurs de Thè-tổ rompirent avec sa politique en persécutant le christianisme et en interdisant le commerce. Il en rejette la faute sur les trop nombreux mandarins de la cour que leur petit génie et leur suffisance tranquille rendirent incapables de comprendre leur temps et d'accomplir des réformes. Il y discerne la cause initiale de l'établissement des Français ; il résume leurs campagnes avec sobriété et reconnaît les progrès que le pays leur doit (II, p. 150-312).

Le choix des périodes est donc judicieux et traduit un effort pour s'élever au-dessus du simple récit chronologique. En plus d'un endroit, comme pour le faux de Lê Lợi à Siuan-tsong (I, p. 202 s.), l'exécution de deux de ses anciens compagnons (I, p. 218), l'affaire analogue sous Thè-tổ des Nguyễn (II, p. 163 s.), la collusion entre mandarins et pirates en 1874 (II, p. 260 s.), etc., M. T. a eu le courage d'appeler les choses par leur nom. Il a tâché d'être impartial, et de ne pas confondre les temps. Par toutes ces qualités, il a vraiment fait preuve d'esprit historique. Malheureusement, s'il a connu et utilisé de son mieux les principaux recueils annamites en chinois (cf. la bibliographie en tête des volumes), il en est à peu près resté, pour les livres français, sauf trois ou quatre études limitées comme celles de J. Dupuis, P. Cultru, et J. Silvestre, à quelques ouvrages d'ensemble dont les *Notions* de Maybon et Russier restent le meilleur spécimen. Il ignore notamment tout le travail critique fait dans ce *Bulletin* et même l'*Histoire moderne* de Maybon. Son manuel est donc loin d'être au courant. Il n'y prétend d'ailleurs pas, et peut-être convient-il de le louer de s'être abstenu devant une mise au point fort délicate. « Nous n'avons pas encore d'habit de soie, contentons-nous d'un habit de toile », dit-il modestement (I, p. vi). Pour apprécier exactement son livre, il faut le considérer comme un bon exposé de l'histoire annamite traditionnelle, plus franc d'allure que Trương Vĩnh-Ký et plus complet que Maybon et Russier, offrant à l'étudiant une compilation commode et soignée, avec cartes, tableaux généalogiques, concordance des *nien-hao*, et un répertoire de noms propres historiques, en annamite et en chinois, mais sans index.

E. Gaspardone.

Phạm Quỳnh. — *Le paysan tonkinois à travers le parler populaire*, suivi d'un *Choix de chansons populaires*. — Hanoi, Đông-kinh ấn-quán, 1930, in-12 de 126 p. (Nam-phong tùng-thư). Prix 0 $ 40.

M. Phạm Quỳnh n'est pas seulement le pédagogue national du magazine *Nam-phong*, il sait encore à l'occasion devenir une manière de conférencier mondain et se révèle l'habilleur en français le plus habile de chansons annamites. Il reproduit d'abord ici une conférence faite à la Société de Géographie de Hanoi, publiée dans

un de ses derniers *Cahiers* (1930), et dont la réimpression ne s'imposait pas. Mais il la fait suivre d'un appendice qui excuse le texte principal, auquel il a été bien inspiré d'ajouter en notes l'original de ses 70 citations annamites. Le *Choix* se divise en 67 *chansons d'amour* et 58 *chansons diverses*, comme pour la conférence, le texte annamite au bas des traductions. C'est donc une intéressante plaquette à joindre aux recueils signalés ici l'an dernier (*BEFEO.*, XXIX, p. 371 s.) (1). On y trouvera, entre autres, de nouvelles preuves de la plasticité des chansons populaires (cp. p. 84, xxxvi, p. 105, vii du *Choix* avec p. 377-8 du *BEFEO.*, l. l.).

M. Phạm Quỳnh s'est fait une réputation par sa connaissance des deux langues : il serait superflu d'y insister. Nous nous permettrons seulement l'expression d'un souhait : qu'il ne raffine pas où le paysan ne raffine pas. Il arrive que les couplets rustiques enferment sous une forme alambiquée une idée puérile. M. Phạm Quỳnh la rend à la perfection. Plus souvent le paysan a la veine drue, brutale ou mordante, plate ou grossière, mais vive, colorée, amie de l'ellipse, et naïve. Le besoin d'expliquer, un souci déplacé du *decorum* empêchent M. Phạm Quỳnh de la faire sentir en français. Ainsi, p. 24, le vers :

Tôi đây câu lấy con ông cháu bà,

(littéralement : Moi, ici, je pêcherais [bien] l'enfant de messieurs, la petite fille de dames, c'est-à-dire : la descendante, *con cháu*, d'une bonne famille, où il y a des messieurs et des dames, *ông bà*) est traduit :

« Moi, je voudrais pêcher une *gente* demoiselle *appartenant à* une famille honorable » ;

p. 42, les vers :

Giàu thì thịt cá cơm canh
Khó thì lưng dưa đĩa muối cúng anh tôi đi lấy chồng,

(Riche, [on a] de la viande, du poisson, du riz, du bouillon, — Pauvre, un bol de légumes en salade, une assiette de sel, je vous les offre : je vais me [re]marier) est traduit par :

« Les riches *offrent à leurs morts* de la viande, du poisson, du riz, du bouillon,
Pauvre, *j'offre à vos mânes, ô mon mari*, un peu de légumes et de sel, *en guise de sacrifice d'adieu*, car je vais me remarier » ;

p. 43 :

Cho mẹ bước đi bước nữa kiếm và chút em.
Cha con mất đi mẹ hãy còn thèm,
Mẹ xem quẻ bói hãy còn đàn em trong bụng này !

(Laissez-moi aller, aller encore, chercher quelques petits frères et sœurs, — Votre père est mort, et j'ai encore envie, — J'ai consulté le devin : [il y a] encore une bande de petits frères et sœurs dans ce ventre !) devient :

---

(1) Je profite de cette occassion pour ajouter aussi à la bibliographie des proverbes le recueil de 400 proverbes avec traduction, par le capitaine Julien, p. 223-290 de son *Cours de langue annamite*, Hanoï, Schneider, 1906.

« Et laissez votre maman aller *refaire sa vie pour vous donner* quelques petits frères et sœurs encore.
Votre père qui est mort *m'a laissé le cœur insatisfait* ;
J'ai consulté un devin, *et il m'a dit que* dans mon ventre *attend* encore *pour sortir* une bande de vos petits frères et sœurs ! »

Aucun paysan par bonheur ne s'exprime en termes si galants ; le ton est faussé, la glose mêlée au texte. Le lecteur n'est pas la seule victime du procédé. Le traducteur y tend constamment à la paraphrase, à l'arrangement, en fin de compte, au moindre effort et à l'inexactitude gratuite. Quelques exemples pris au hasard : p. 23, « Qui que vous choisissiez, il vous faut un mari » ne rend pas : *Lấy ai thì cũng một chồng* (Qui que vous preniez, ce sera toujours un mari [et pas davantage : donc, prenez-moi, je ferai aussi bien l'affaire qu'un autre]) ; — p. 25, *Cho anh cắt với chung tình làm đôi...*, — *Cho anh cắt với làm đôi vợ chồng* (Laissez-moi couper avec [vous], [comme des] amoureux nous ferons la paire..., — Laissez-moi couper avec [vous], nous ferons la paire, mari et femme), est mal rendu par : « Laissez-moi couper avec vous pour que nous soyons deux ; — Nous couperons ensemble et nous serons une paire d'époux ! », la répétition voulue *làm đôi* est escamotée, et *chung tình* 鍾情, vieille expression chinoise passée en annamite (1), n'est pas traduite ; — p. 89, *bấm cổ tay* (presser le poignet) est rendu par : « pincer le bras » ; — p. 105, le simple : *Con kiến* est rendu par le double : « Fourmi, ô fourmi », le simple : *Con cá*, par le double : « Poisson, ô poisson », le double : *Người thì mớ bảy mớ ba* (il y a des gens qui en portent [des habits] par sept et par huit), par le simple : « Voyez ces gens richement habillés », et : *chúng... bạn* (mes amis), par : « mes amis *les plus chers* »...

Ces défauts devaient être relevés dans un travail où l'on prétend « traiter », « en même temps qu'un essai de linguistique annamite (*sic*), un sujet de géographie humaine » (p. 5). Ils ne feront pas oublier le mérite d'avoir abordé le sujet et de l'avoir, somme toute, fait entrevoir.

E. Gaspardone.

G. Cordier. — 越法字彙, *Dictionnaire annamite-français à l'usage des élèves des écoles et des annamitisants*. Ouvrage honoré d'une souscription par l'Ecole Française d'Extrême-Orient. — Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1930, in-8°, 1433 p.

Quelque grands que soient les mérites du *Dictionnaire annamite-français* du P. J.-F.-M. Génibrel (Saigon, Imprimerie de la Mission à Tân-định, 1898), celui que nous présente M. G. Cordier l'emporte par le nombre des matériaux accumulés et par l'étendue des recherches, qui portent surtout sur des néologismes employés

(1) Elle est attestée au Ve siècle par le *Che chouo sin yu* 世說新語, V, 17 (傷逝) dans une belle pensée qui rappelle Pascal (*Pensées*, éd. Brunswicg, 358) : 聖人忘情最下不及情情之所鍾正在我輩 « Les saints ont dépassé les passions, les brutes n'y atteignent pas, ce qui les réunit est vraiment en nous. »

dans la presse annamite du Tonkin. Est-il pourtant à l'abri de toute critique ? N'y a-t-il pas, non seulement de ces erreurs de détail, inévitables dans un aussi vaste ouvrage, et qu'une critique équitable ne doit indiquer qu'en passant, mais encore des imperfections plus graves, parce qu'elles sont plus générales et tiennent aux lacunes de sa préparation ? Nous sommes bien obligé de le reconnaître. Malgré de vastes lectures dans la littérature ancienne et moderne, malgré la connaissance que l'auteur montre du sino-annamite, il ne possède pas assez pleinement certains mots et expressions. Il suffit de feuilleter l'ouvrage pour s'en convaincre ; mais on en a une preuve complète, dès les premières pages, dans les expressions *ám-sát* (s. v. *ám*) et *âm-hồn* (s. v. *âm*), rendues la première, tantôt par « assassinat » (p. 9, l. 9), tantôt par « assassinat anonyme » (ib., l. 20), la seconde, tantôt par « âmes délaissées » (p. 19, l. 23), tantôt par « âmes des morts » (ib., l. 30).

D'autre part, beaucoup de mots que le *Dictionnaire* du P. Génibrel donne avec une définition suffisante ne figurent pas dans celui de M. G. C. Nous citerons, entre autres : *bĩ* « malheur », *chẩm* « pendants d'oreilles » (1), pour montrer que des lectures plus nombreuses et plus variées auraient évité à l'auteur certaines omissions (2).

Enfin, nous avons noté un grand nombre de locutions que M. G. C. n'a pas définies avec assez de précision et de netteté, ainsi qu'un certain nombre d'exemples où il aurait pu serrer son texte de plus près ; mais cette énumération serait aussi fastidieuse qu'inutile. Nous tenons seulement à incriminer la disposition des matières, qui oblige parfois le lecteur à refaire l'article à la suite de l'auteur avant de trouver ce qu'il cherche.

Mais nous ne voulons pas nous étendre plus longtemps sur la partie faible du livre, et nous avons hâte d'en venir aux parties vraiment solides, dont la valeur mérite d'être mise en pleine lumière.

Ce *Dictionnaire* a d'abord l'avantage de nous offrir la langue d'une région géographique bien circonscrite (Tonkin et Thanh-hoá) et qui, malgré les divisions administratives actuelles, a son unité naturelle propre, déterminée par la configuration géographique du sol. Le domaine sur lequel le P. Génibrel avait fait sa récolte était, au contraire, mal circonscrit, et les limites s'en étendaient ou s'en restreignaient suivant les besoins de l'auteur, suivant les hasards de ses recherches. On a donc, dans ce *Dictionnaire*, le lexique d'un territoire bien déterminé. De là une rigueur et une précision qui font défaut à l'ouvrage du P. Génibrel. M. G. C. aurait dû, toutefois, pousser la précision plus loin en indiquant avec soin l'usage de tel ou tel mot dans telle ou telle région, lorsque cet usage ne s'étend qu'à une partie du domaine qu'il explore. Ainsi, les néologismes sino-annamites *bại-lộ* (s. v. *bại*, p. 31) et *cát cứ* (s. v. *cát*, p. 98) désignent, dans la presse tonkinoise, —

---

(1) M. Phạm Quỳnh a traduit par erreur *chẩm* (ou, plus correctement, *trẩm* > *trẩm hoãn*) par « bague » : *đôi chẩm em đeo*, « une paire de bagues pour vos jolis bras » (*Le paysan tonkinois à travers le parler populaire*, Nam-phong tùng-thư, p. 69).

(2) Cf., par exemple, le *Catalogue des produits de l'Indochine* par MM. Ch. Crevost et Ch. Lemarié ; le *Répertoire des essences forestières indochinoises*, par MM. E. Forbé et Đồng-phúc-Hộ.

le premier, non pas les « dépenses », mais la « perte d'un procès » (*bại* 敗 signifiant « défaite », et *tố* 訴, « action en justice »), — le second, non pas le fait de « se trouver dans une situation périlleuse, précaire », mais celui d'occuper un territoire (*cát* 割 signifiant « diviser », et *cứ* 據 « garder »).

Quand on songe que M. G. C. a recueilli plusieurs milliers de ces néologismes, on ne peut assez s'étonner des richesses lexicologiques que recèle encore la littérature annamite contemporaine. On ne peut pas reprocher à l'auteur d'avoir grossi inutilement son livre, en donnant accueil à des vocables étrangers, à des intrus qui n'ont aucun droit à l'hospitalité qu'il leur offre. Nous avons largement feuilleté le *Dictionnaire*, et presque tous les mots que nous avons examinés nous ont paru dignes d'intérêt, à un titre ou à un autre. Quand on songe à la difficulté que présente le choix dans un travail de ce genre, on ne peut que féliciter M. G. C. de l'avoir si bien vaincue.

En somme, le livre de M. G. C., par la richesse des mots recueillis, par la précision avec laquelle la plupart d'entre eux ont été choisis et définis, par l'abondance des exemples empruntés aux écrivains des divers temps, mérite les éloges de la critique. Et, malgré les imperfections que nous avons signalées plus haut, nous n'hésitons pas à reconnaître que le *Dictionnaire* de M. G. C. est de beaucoup d'œuvre la plus considérable qui ait paru sur la langue annamite.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

Chine.

F. M. SAVINA (Le P.). — *Monographie de Hainan*. Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi, n° 17. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. gr. in-8°, 59 p., 1 carte, ill. Prix : 1 piastre.

Voici le témoignage d'un observateur bien préparé par ses recherches dans des domaines voisins : il semble souvent mieux voir que ses prédécesseurs. M. S. a fait un séjour de plus de quatre ans dans l'île, de 1924 à la fin de 1928. Il l'a traversée du Nord-Est au Sud-Ouest, dans la plus grande longueur, franchissant l'âpre massif central en compagnie du gouverneur, le Gal Gaston Wong (ce fut une véritable expédition militaire, forte de 150 soldats). La *Monographie* qu'il nous offre contient le texte d'une conférence faite à son retour, le 10 décembre 1928, devant la Société de Géographie de Hanoi, un vocabulaire dài-français de 285 mots et une carte orographique en couleurs au 1 : 1.000.000e [1]. Ce n'est d'ailleurs que l'an-

[1] C'est sur des cartes chinoises rapportées par M. S. que cette petite carte a été établie. Trois teintes correspondent aux tranches altimétriques : 0-200 m., 200-500 m., plus de 500 m. Les courbes hypsométriques, du moins dans le centre quasi inexploré, n'ont que la valeur descriptive d'un croquis. On n'a usé ni du pointillé ni des réserves en blanc : la carte en prend un aspect précis, auquel peut-être ne faut-il pas trop se confier. M. S. m'informe cependant qu'il a pu vérifier de visu l'exactitude du tracé

nonce ou, si l'on veut, la préface d'une importante contribution lexicographique. M. S. a rapporté de Hainan les manuscrits de trois dictionnaires : hoklo-français, f. - bê et dài-f., complétés par trois lexiques, f. - hoklo, f. - dài, cantonnais-nùng-hoklo, et par d'amples tables comparatives. Ayant bénéficié au cours de sa mission de l'appui moral et matériel de l'Ecole Française, il a bien voulu, à son retour, lui faciliter l'acquisition de ces ouvrages, aux fins de publication.

L'intéressante conférence qui occupe 46 p. de la brochure (p. 2-48) fournit un aperçu de la situation politique, des notions sur la démographie, les produits et l'activité économique. On retrouve le Hainan des anciens auteurs, avec ses barbares soumis et insoumis, les Li *cuits* et les Li *crus* de Ma Touan-lin, avec ses coutumes frustes (tatouage, etc.), et jusqu'à ces crabes fossiles 石蟹, dont l'île alimente depuis tant de siècles la pharmacopée chinoise (p. 22). Il n'en est que plus piquant de voir ce bloc sillonné déjà de fissures par où s'introduisent les pires apports de la Chine actuelle ; citons les jeunes *pétroleuses* communistes, « gamines dévergondées, à cheveux courts et à la tête carrée », qui, nous dit-on, auraient incendié quelques milliers de maisons et brûlé autant d'hommes (p. 15). On écrivait déjà au XII[e] siècle que « les Chinois transplantés chez ces barbares constituent l'élément le plus mauvais de la population... » [1]

Mais ce que l'on trouve de plus instructif chez M. S., c'est une suite de notes sur les coutumes et les traditions des tribus de l'intérieur, dans le cadre agréable d'un journal de route. Il évalue à plus de 2.000.000 d'âmes la population de l'île, où il reconnaît trois groupes principaux, d'inégale importance : « les Hoklo (chinois) au nombre de 1.500.000 occupent le Nord-Est et toutes les côtes de l'île ; les 400.000 Ong-Bê (tribu Tai) sont aujourd'hui groupés dans le Nord-Ouest ; les Hiài-ao, ou Đài-ao, qui sont les autochtones de l'île, qu'ils prétendent avoir jadis occupée toute entière, sont campés actuellement, au nombre de 200.000 environ, sur les montagnes du centre » qu'ils débordent à l'Ouest et au Sud sans toutefois atteindre jusqu'à la côte, occupée par une frange de Hoklo et quelques éléments malais (p. 4). Le nom que se donnent les autochtones, Hiài dans le centre, Đài au Sud, est par lui-même un exemple des différences accusées que présentent les dialectes [2].

---

des cours d'eau, notamment en ce qui concerne la rivière de l'Ouest, le *Loc on Ho* de la carte (樂安河). Les noms, sur les originaux, étaient en caractères chinois. On remarque un peu de flottement dans la transcription, où l'on croit reconnaître plusieurs mains et ou hoklo, cantonnais, mandarin se coudoient (avec quelques inexactitudes comme Wen Tchang pour Wen-tch'ang 文昌). Ce qui est plus gênant, c'est qu'à peu près aucune des transcriptions employées par M. S. dans son texte : Hoi-hao, Vun-siò, Chin-lân, etc...., ne reparaît sur la carte, où le lecteur non averti ne retrouvera pas sans difficulté ces trois villes sous les graphies : Hoi-Kéou, Voun Toung, Tchun-lan !

(1) Fan Che-hou, cité par Ma Touan-lin, *Ethnographie... Méridionaux*, trad. d'Hervey de S[t] Denis, Paris, 1883, p. 406.

(2) A ces différences s'ajoute la confusion née des divergences de la transcription et même de la simple audition d'un notateur à l'autre. On peut sur ce point faire confiance à M. S. : il a à son actif un séjour prolongé dans l'île, la pratique courante de plusieurs langues variotoniques, et il dispose en outre de l'excellent appareil de notation du quôc-ngữ. On a conservé ici ce système de transcription. On sait notamment que le *d* barré (*Đ*, *đ*) y représente la dentale sonore non aspirée : *Đài*.

Les tribus de l'intérieur ont conservé leur indépendance. Les fonctionnaires chinois ne s'y aventurent guère et la colonne du G[al] Wong est un fait exceptionnel. M. S. n'est pas, toutefois, le premier Européen à traverser l'île « en passant par le centre au milieu de peuplades indépendantes et inconnues » (p. 13). Parmi ses précurseurs, il faut citer Jeremiassen (1885), Diehr (1906), Madrolle (1907). Il n'est pas tout à fait exact d'écrire que le pic de l'Etna (1.514 m.) « a passé jusqu'ici pour être le plus haut sommet de l'île » (p. 23). Pour la Montagne des Cinq Doigts, point culminant de Hainan (1.921 m.), Henry donne déjà l'altitude de 6.500 pieds — environ 1.970 m. — approximation remarquable, eu égard aux circonstances où il l'a établie (1). Ces inadvertances de détail ne sont d'ailleurs pas de grande conséquence : l'auteur les fait facilement oublier par l'heureuse précision de ses notes sur les croyances et les mœurs.

La coutume funéraire des Hiài prescrit de déposer le corps dans un cercueil d'une seule pièce, creusé comme une pirogue dans le tronc d'un gros arbre, que l'on va choisir dans la forêt après les lamentations rituelles (p. 41). Le grand sacrifice de buffles (p. 42) se fait dans les mêmes formes qu'en Indochine, e. g. chez les Bahnars, selon la description que le P. Combes nous a laissée (2). Les traditions des Hiài reposent en grande partie sur une légende qu'on a diversement rapportée. M. S. nous en offre une version nouvelle, qui ne manque pas d'intérêt.

Jadis sur le Continent au Nord de l'île encore déserte, un roi affligé d'une plaie maligne promit sa fille contre un remède. Un chien le guérit en le léchant. On lui donna la princesse, mais on les bannit. Leur barque vint toucher le Sud de l'île, où ils s'établirent. Un fils leur naquit ; s'étant rapidement développé et fortifié, le jeune homme subvint bientôt aux besoins de la maison en chassant avec le chien. Mais, dans un moment de colère, il battit un jour la bête à mort, ne sachant pas tout lui devoir. Sa mère feignit d'abandonner le parricide. « Elle se dirigea vers le Nord pour retourner dans son pays natal. Mais arrivée au centre de l'île, elle s'arrêta pour se tatouer le visage et se rendre méconnaissable pour son fils avec lequel elle avait l'intention de se marier. Le tatouage terminé, elle retourna donc vers le Sud, rencontra son fils qui ne la reconnut pas et se maria avec lui » (p. 39). C'est une variante du thème de l'inceste originel, largement répandu dans tout l'Extrême-Orient (3). Les Hiài, nous dit M. S., « construisent leur maison en forme de barque,

---

(1) B. C. Henry, *Ling Nam, Interior views of Southern China including exploration of the hitherto untraversed island of Hainan*, London, 1886, p. 474, 478. Cf. R. Swinhoe, *The Aborigenes of Hainan*, Journ. N. China Br. R. A. S., N. S., n° VII (1871-72), p. 29, etc. . . La carte de Hainan au 1 : 500.000e du Bureau Topographique des Troupes de l'Indo-Chine (tirage de février 1898) porte dans le massif des Cinq Doigts une cote 1660 m., contre 1514 m. au *Mt Etna.*

(2) *Lettre de M. Combes . . .* dans P. Dourisboure, *Les Sauvages Ba-hnars*, Paris, 1873, p. 436-38. Cf. Tchao Jou-koua, *Tchou fan tche*, trad. Hirth-Rockhill, p. 181, 183.

(3) Voir N. Matsumoto, *Essai sur la Mythologie japonaise*, Austro-Asiatica, vol. II, Paris, 1928, p. 118 sqq., surtout p. 120 : « Dans certaines autres versions recueillies chez les Yazek c'est la mère qui modifie l'aspect de son visage pour épouser l'enfant. »

en souvenir de la barque légendaire (1) : les femmes se tatouent encore le visage en souvenir du tatouage de la princesse ; elles portent un diadème et des effets brodés en souvenir du diadème et des ornements de la même princesse » etc. (p. 40).

Mayers et Swinhoe ont donné deux versions différentes de cette histoire : le trait saillant en est, chez eux, l'éclosion miraculeuse d'un œuf frappé par le tonnerre, qui met au monde soit une princesse destinée à devenir l'ancêtre des Li par son mariage avec un homme du Kiao-tche (2), soit un chien qui, aimé d'une princesse du Kiao-tche, l'épouse et engendre ces mêmes Li (3). Le texte traduit par Mayers et les versions communiquées à Swinhoe par des informateurs chinois omettent le thème de l'inceste. C'est, au contraire, le point capital du récit recueilli directement par M. S., à qui ses dons de polyglotte paraissent avoir assuré un contact plus étroit avec l'indigène. Par contre, sa version n'a pas l'œuf miraculeux.

La légende du chien épousant une princesse se retrouve sous divers aspects en Indochine. Dans leurs livres en caractères chinois, les Man du Haut-Tonkin, que les Chinois désignent par le nom de Yao 猺 et qui se disent originaires de l'Est de la Chine, s'appliquent les appellations de Fils de la Montagne 山子 et de Progéniture du Chien dragon 龍犬子孫. Ils « descendraient d'un chien dragon, ayant épousé la fille de l'empereur de Chine après lui avoir apporté la tête de son ennemi (4) ». La légende hainannaise et la légende man sont sans doute inséparables et dénonceraient d'anciens contacts ethniques. En fait, les géographies chinoises du Kouang-tong semblent montrer les Yao 猺 auprès des Li 黎.

---

(1) Cf. R. Swinhoe, *loc. cit.*, p. 31. Observons toutefois que la *maison Hiai-ao* représentée p. 32 de la *Monographie* n'a rien de particulièrement nautique.

(2) F. Mayers, *On the Island of Hainan*, J. N. C. B. R. A. S., n° VII, p. 6, note 1 [où l'œuf est un œuf de serpent] ; R. Swinhoe, *Aborigenes...* ibid., p. 28. Le *Kouang yu ki* 廣輿記, signalé par Mayers, dit bien : un barbare (Man) du Kiao-tche 跤阯蠻 [k. 19, 廣東, p. 35*b*]. Mayers et Swinhoe [celui-ci d'après la version orale d'un Chinois de l'île] ont écrit : *Cochin-China*, ce qui n'était pas un équivalent très heureux. Il est plus surprenant de le retrouver dans un article paru en 1911 [W. Strzoda, *Die Li auf Hainan*, Zeitschr. f. Ethnologie, 1911, p. 196]. Ces diverses légendes sont en rapport avec le Li-mou chan 黎母山, la Montagne-mère des Li, ou la Montagne de la Mère des Li. Voir à ce sujet Tchao Jou-koua, trad. Hirth-Rockhill, p. 182, et cf. *Kouang yu ki*, ibid., p. 34*b*, art. Li-mou chan.

(3) Swinhoe, *loc. cit.*, p. 28.

(4) A. Bonifacy, *Cours d'ethnographie indochinoise*, Hanoi, 1919, p. 87. Voir p. 89, les répercussions de la légende sur l'ornementation du costume féminin, et cf. *Monographie*, p. 40. Sur le Chien-ancêtre, cf. A. Bonifacy, *La Légende de Pên-Hu d'après les chants sacrés des Mans de Lam-Điên* 籃靛, Revue Indochinoise, 1904, 1er semestre, p. 637, n. 3. On peut encore rapprocher du nom de la *Montagne [de la] Mère des Li* le nom de 山子, *fils de la Montagne* assumé par ces Man, qui se croient eux aussi la progéniture d'un chien. Enfin, on verra plus bas que les Chinois nommaient *hommes de la montagne* les ancêtres des Li de Hainan, tout comme les Man « se nomment eux-mêmes dans leur langue... Tsan-nin 山人, hommes de la montagne » (*Ethnogr.*, p. 86-87) : cette dernière désignation en soi peu caractéristique prend quelque intérêt du fait des précédents rapprochements. Sans rien prétendre conclure quant à la parenté des races, il y a là deux ensembles conceptuels d'une parité assez frappante.

Quant au nom même des *barbares* de Hainan, Strzoda note que l'on rencontre dans l'île auprès des différentes tribus, les variantes : *Moi, B'lai, K'lai, Lakia* (kia 家, famille), *Lai, Le, Loi, Lao, Dli* et *Li* (1). Il eût pu ajouter *B'ly, S'lay* et *H'ay* (Henry), *Sai, S'ai* et *Slai* (Madrolle) sans épuiser les transcriptions possibles (2), puisque M. S. répartit les tribus en trois groupes auxquels il assigne des noms nouveaux : Bé (tribus tai), Hiài (Centre), Đài (Sud).

M. Madrolle a fort bien observé que l'appellation chinoise *Li* 黎, canton. *Lai*, hoklo *Loi* (3), « est sans valeur ethnologique parce que les Chinois la donnent indifféremment aux Tai des environs de Hai K'ao et aux Sai de l'intérieur » (4). Le grand objet de M. S. (p. 5, p. 20) est de bien distinguer les tribus du Centre, quelle qu'en puisse être la race, des Tai du Nord-Ouest (Bê). La comparaison des lexiques, nous dit-il, justifie dans une large mesure cette distinction, qui va contre une théorie anciennement admise. Jeremiassen, le mieux informé des prédécesseurs de M. S., exprime des vues opposées dans son important article. On nous excusera de citer ici in extenso le passage, bel exemple d'une ethnographie et d'une démographie gratuitement construites à seule fin d'appuyer des correspondances linguistiques : « From the attached list of words from the various Loi dialects which I have gathered on my journeys among them, it will be seen that they all in a greater or less degree resemble each other. This shows clearly (!) that they all originally were the same, but the multiplying of the people made it in time necessary for them to scatter out in various directions to seek new homes and, after a time, as they got more settled, they grew into different clans which we call tribes » (5). Hainan serait donc peuplé, d'après cet auteur, de Tai, venus « du Siam ou de l'Ouest de l'Annam ».

On sait de reste que le mot *tai* est « une appellation ethnique à ancienne initiale sonore **dai*, qui est devenue *t'ai* en siamois et en laotien, c'est-à-dire dans les langues du Sud, et *tai* dans les langues septentrionales » (6). Le nom de *đài* attribué aux aborigènes du Sud de l'île est-il en relation avec cet ethnique ? Observons qu'en đài la dentale sonore initiale (non aspirée) se présente comme une forme de réduction, dont les antécédents paraissent complexes et dont l'histoire est à faire (7). Il est probable que les leçons *K'lai, S'lai*, etc., et *Lai* même, correspon-

---

(1) *Loc. cit.*, p. 196.

(2) Plusieurs d'entre elles se rapportent sans doute à une même prononciation différemment saisie.

(3) Ce mot est visiblement l'ethnique même dont nous rappelons plus haut les variantes : *B'lai, K'lai, Lai, Loi, Li*, etc...

(4) Cl. Madrolle, *Conférence sur l'île de Hai-nan*, Bull. du Comité de l'Asie Française, IX, 1909, p. 103. « ... c'est pour cette raison que j'ai adopté [pour désigner les habitants de l'intérieur] le mot aborigène *Sai* chevelu, qui garde toute sa chevelure ». Ce mot ne figure pas avec ce sens dans le dictionnaire manuscrit de M. S. — Bibliographie de l'importante contribution de M. Madrolle à la connaissance de Hainan dans H. Cordier, *Bibliotheca Sinica*, t. I, col 311, et Supplément, col. 33 6-27.

(5) C. Jeremiassen, *Loi aborigenes of Hainan and their speech*, China Review, XX (1892-93), p. 296.

(6) J. Przyluski, *Les Langues Tai* in *Les Langues du Monde....*, Paris, 1924, p. 379.

(7) Le hoklo a eu sans doute une influence sur le processus, il répond lui-même fréquemment par l'explosive dentale à la sifflante cantonnaise.

dent à *Đài*, comme hiài : *llà* poisson, *llại* sang, *trai* beaucoup, formes complexes, d'aspect ancien et relevées chez les tribus les plus reculées, répondent à dài : *đà, đại, đai*. Le mot *đai* dans son emploi à Hainan pourrait donc n'être qu'une forme secondaire, qu'on ne saurait comparer crûment au prototype théorique **dai*.

Mais on sait aussi que le nom des Li (Lai, Loi) s'est successivement écrit en chinois à l'aide des caractères 俚 et 黎. Ce dernier passe, dans cet usage, pour la transcription d'un mot non chinois désignant une chaîne de montagne. « These people were called Le 俚 in the How Han dynasty ; but as hill-ranges are *ordinarily termed* Le 黎, and these people live among such, the second Le has been wrongly substituted for the first » (1). Je n'ai pas retrouvé ici l'ouvrage d'où Swinhoe a tiré cette information, mais le passage traîne un peu partout, en des lectures peu divergentes (2). Les mots que j'ai soulignés correspondent presque certainement à l'expression 俗 呼 qui reparaît dans toutes les versions parallèles et qui peut en effet signifier « ordinarily called » (GILES). En l'espèce, je ne crois pourtant pas téméraire de prendre 俗 au sens de 俗 話, langue vulgaire, vernaculaire, par opposition à 文 辭, langue classique, d'autant plus que dans certaines répliques du passage, on localise l'expression dont il s'agit : 儋 州 俗 « en langue vulgaire du Tan tcheou » (un district de Hainan), 粵 俗 « en langue vulgaire du pays de Yue » (les deux Kouang) (3).

Or, il semble bien que Li/Lai transcrit vraiment un ancien mot tai signifiant *montagne*, encore attesté en laotien sous la forme *dôi*, en dioi : *dọi*^{1}, etc. La désignation ethnique Li/Lai peut donc bien dénoncer des tribus de langue tai. La trouvant appliquée, dans l'usage courant, à tous les non-chinois de Hainan, on ne peut s'assurer s'ils la méritent pour ainsi dire tous en bloc, ou si l'extension du terme est abusive. Les Hiài, Đài, etc., de Hainan se nomment eux-mêmes non point les *Hiài*, etc., mais les *Hiài-ao*, *Đài-ao*, *B'lai-ao*, etc. (*ao* = homme). L'expression correspondrait assez bien au chinois 黎 人. Cependant M. S. n'a relevé dans son Dictionnaire aucun nom dài de la montagne qui soit apparenté à *Lai*, *Loi*, *Doi*.

On voit toute la complexité du problème : seul un ample vocabulaire comparatif des divers dialectes l'éclaircirait. Les circonstances n'ont pas permis à M. S. de reprendre ce travail, utilement amorcé jadis par Jeremiassen (dont les tables portaient 340 mots en sept dialectes). Du moins nous donnera-t-il ses deux précieux dictionnaires français-bê et dài-f., témoins pris aux extrémités opposées de l'aire litigieuse : l'un au Nord, dans une matière franchement tai, l'autre tout au Sud. Le

---

(1) SWINHOE, *Aborigenes*, loc. cit., p. 29, citant « a work picked up in Peking entitled Pictures of Peoples tributary to China », et qui daterait de l'an 16 de K'ien-long (1751-2).

(2) MAYERS, *Island of H.*, loc. cit., p. 6, ne donne pas à 黎 le sens de « chaine de montagne ». Par contre, MA TOUAN-LIN, *Méridionaux*, p. 394 : « les habitants du Li-tong 黎 峒 (= Hainan) . . . donnent aux montagnes le nom de *Li* 黎 et appellent les montagnards *Li jen*, 俗 呼 山 嶺 爲 黎 居 其 間 者 號 黎 人 » ; cf. *Kouang tong t'ong tche* 廣 東 通 志, éd. Jouan Yuan, k. 330, p. 31, et éd. Hao Yu-lin, k. 57, p. 11*b*-12*a*.

(3) Pour Ma Touan-lin, voir la note précédente. Tan tcheou est la lecture du *Kouang tong t'ong tche*, éd. Jouan Yuan. Les compilateurs du *Tso yuan*, s. v. Li 黎, qui citent cet ouvrage, ont la lecture *Yue*.

petit lexique joint à sa *Monographie* permet déjà de saisir quelques éléments de la question. Toutefois on regrettera qu'il néglige presque entièrement les divergences dialectales. M. S. ne reconnaît dans le centre de l'île qu'un seul dialecte (hiài) distinct de celui du Sud (dài) — encore ici les confond-il de propos délibéré : « tous les mots sont pris indifféremment dans l'un ou l'autre dialecte » (p. 49).

Hiài et dài contiennent nombre de mots auxquels on a aisément trouvé des répondants soit en chinois méridional, soit dans les langues tai. Un rapide examen du vocabulaire publié par M. S. me donne à croire que l'on accroîtrait grandement cette liste en tenant compte de quelques formules simples de correspondance. E. g. si *khòc* pied, *còc* paddy, *đẩu* tête, se réfèrent directement au chinois 脚, 穀, 頭, canton. *keuk*, *kouk*^{1}, *t'ao*$_{1}$, le mot « bon », *đin* (dài), *tlèn* (hiài), plus obscur au premier regard, se trouve mis en rapport avec le chinois 善, canton. *chin*$_{3}$, hoklo *tiễn*, par l'équivalence constante dài *đ*" = hiài *tl*', et le passage régulier de la sifflante à la dentale en dài comme en hoklo : 傘 *san*^{3} « parapluie », en cantonnais, aboutit parallèlement à hiài *tlan* et dài *đản*.

De même en va-t-il des analogies tai. Depuis Parker (1), on a signalé une forte proportion de correspondances qui sont évidentes. On peut leur ajouter notamment : *dơư* donner, *lơư*, *plơư* près, *thờư* bas, *niedrig*, *khơư* aimer (cf. siamois *hải*, *klải*, *tải*, *khrải*), dài *ơư* répondant à la diphtongue rendue en siamois par le *mại muẹn*, et souvent prononcée *ơư* dans les langues tai septentrionales (p. 51). Pour « retourner », M. S. donne *pơư* (p. 51). Son dictionnaire fournit la variante *mơư* (*p* et *m* alternent constamment : *muồm* / *pườm* barbe, etc.). Mais ce mot ne paraît que dans des expressions comme *hèi mơư*, s'en retourner (*phèi* / *hèi* aller = *pai*), *hèi mớư lưởng dươn*, revenir, s'en retourner à la maison. Je croirais donc volontiers que *pơư* / *mơư* ne contient pas l'idée de mouvement, mais seulement celle de la répétition de l'action, comme sa réplique siamoise *mẫi*, ce que confirme l'expression donnée p. 55 : *cử bờư* « une fois », si l'accent ne fait pas obstacle. Les dictionnaires bê et hoklo permettront de serrer de plus près ces correspondances dans les deux domaines tai et chinois.

Nous avons signalé à l'initiale l'alternance *m*/*p* (autres exemples : *má* / *pá* cinq, *mả* / *pả* chien, etc.). Une alternance *k* / *m* transparaît dans le doublet *mòc* / *còc* paddy, p. 51. On en trouvera d'autres exemples dans le dictionnaire dài. Citons *mủn* mandarin < 官 canton. *koun*^{1}. Le passage de la nasale gutturale à l'explosive du même ordre est attesté par les équivalences : dài *ngà* cheval, *ngủn* bois de chauffage, *nghền* argent, *nghèn* herbe = hiài *cá*, *cún*, *cản*, *cản*. La série 馬 *ma* — *cá* — *ngà* paraît réunir les deux effets, pour l'étude desquels la considération de

(1) Parker, *Siamese words in Hainan and China*, China Review, XVIII (1889-90), p. 198 : « M. Swinhoe's list... contains several words which are distinctly Siamese Thus *nam* water *fei* fire are exactly the same *kin khao* eat rice, in Siamese, is *k'an ka* in *Li* ; the *Li mooy* a bear Siamese is *mi* ». On peut aujourd'hui se référer à des langues moins lointaines que le siamois ; les correspondances les plus utiles se trouveront dans F. M. Savina, *Dictionnaire Tày-Annamite-Français*, Hanoi, 1910, et *Diction. étymol. Français-Nùng-Chinois* (contient un lexique cantonnais-nung, avec les caractères), Hongkong, 1924. J. Esquirol, *Dictionnaire Dioi*^{3}*-Français*, Hongkong, 1908, etc. Ex. : dài *đắc* « profond » = hiài *tlọ*, nùng *lạc*, *đắc*, tày *lạc*, *nắc*, dioi, *lak*$_{1}$, siam. *lưk*. Noter la correspondance ordinaire des accents, donnée capitale.

l'accentuation (et notamment de l'influence de l'initiale) sera sans doute de grande importance.

Les éléments tai présentent du hiài au đài des variations intéressantes, les dialectes du centre témoignant d'initiales moins écrasées : hiài *tla* (cf. siam. *pla*) poisson, *tlạt* (*lừet*) sang, *plơư* entendre, *tlọ* (*lừk*) profond, contre đài *đá*, *đạt*, *lơư*, *dắc* (1).

Enfin, ces éléments constituent une part si grande et si essentielle de la langue, qu'il n'est pas surprenant qu'on ait tendu à la rapporter au tronc tai. Des séries importantes, comme les noms des couleurs (p. 54) ; les noms de presque toutes les parties du corps : *sá* œil, *mơư* main, *điền* langue, *p'ền* dent, *đài* intestin, *drự* os, *đạt* sang, *nang* peau ; des verbes comme *phèi* aller, *khán* monter, *bin* voler ; *lươm* oublier ; loin et près : *lai* et *lờư* ; ciel et terre : *pà* et *đán* ; pierre : *siền* ; champ : *nả* ; jour : *vền*, etc., sont franchement tai. Au contraire, les éléments apparentés au chinois méridional attestent surtout des emprunts de culture, e. g. des noms de métaux (p. 50), des mots touchant aux techniques : *cờư*, scier (p. 59) = 鋸 canton. ku^3, hoklo *cứ* ; à quoi s'adjoindraient *chảng* cloche = 鐘, *hi* comédie = 戲, etc.

Mais on doit se hâter d'ajouter qu'un nombre considérable de mots — apparemment un bon tiers du lexique — résistent à un premier essai d'interprétation partant du tai et du chinois. Pour ne pas constituer une matière aussi cohérente que celle dont nous venons de donner un aperçu, ce fort résidu n'en compte pas moins des mots d'importance : *som* fruit, *sỏp* nuit, *lảng* mer, et bien d'autres. Quant à la numération, on sait que les noms de nombres đài « sind rätsel und lassen sich nirgends unterbringen » (2).

L'élément rebelle appartient-il à une couche primitive, recouverte par des Tai (3) ? L'hypothèse est plausible, mais dans l'état des connaissances, il serait oiseux de s'y appesantir (4). Le champ reste ouvert : on peut compter que les prochaines publications de M. S. y marqueront, ajoutant à toutes les obligations que l'on a contractées envers cet inlassable travailleur.

---

(1) On y reconnaît le préfixe *ta* qui, comme dans d'autres domaines, a servi « à former des substantifs, surtout des noms d'animaux, de plantes, de parties du corps » [J. Przyluski, *Les langues mon-khmèr*, Langues du Monde, p. 393]. Le hiài-đài a d'autre part des numérales dont certaines sont tai : *thuon* pour les arbres (siam. *tồn*), *tu* pour les animaux (siam. *tuá*). Le mot *tái*, buffle, paraît n'être qu'une contraction : nủng *tu vài*, cf. siam. *khuai*, etc.).

(2) Strzoda, *Die Li*... Loc. cit., p. 220.

(3) Cl. E. Maitre écrivait dans la Chronique du *BEFEO.*, VII, 1907, p. 440, à propos du voyage de M. Madrolle dans Hainan : « Il reste à déterminer si l'influence tai ne s'est pas implantée dans des milieux entièrement aborigènes de la région septentrionale de Hai-nan, sans apport important de sang tai ». Si M. S. a raison de reconnaître un groupe tai (Ong-Bê) au N.-W. de Hainan, la remarque sera reportée sur les seuls Hiài-Đài, pour qui elle vaut peut-être encore

(4) Quelques similitudes, qui peut-être ne sont qu'apparentes, semblent orienter vers les langues du Sud : cinq *ma/pa* et six *nam* rappellent cham *limŏ*, *naṃ*, malais *lima*, *năm* ; faire *vụ*, *vọc*, en bê *huc* et peut-être chaud *sáu* ont-ils quelque analogie avec khmèr *thvœu* et *k tau* (pour la sifflante répondant à la dentale explosive, cf. *sá* œil, siam. *ta*) ? Ces rapprochements sporadiques restent jusqu'ici de simple curiosité.

Sans rien préjuger des bases ethniques, il se dégage en somme d'un premier examen une conclusion qui valait d'être recommandée à l'attention des linguistes. Auprès du bê, langue tai, on reconnaît dans le corps du hiài-dài tous les éléments essentiels d'un lexique tai, de formes singulièrement intéressantes. Qu'il soit d'origine ou d'emprunt, cet ensemble paraît offrir par lui-même un objet suffisant pour une étude de linguistique, puisque cette science ne s'astreint plus, comme notre bon Jeremiassen, à des préfaces ethnologiques réunissant le Livre de la Genèse et le Livre de l'Exode.

P. Mus.

Inde et Bouddhisme.

Gaston Courtillier. — *Les anciennes civilisations de l'Inde.* — Paris, A. Colin, 1930, in-16, 216 pp., 5 pl. (Collection Armand Colin, section d'histoire et sciences économiques, nº 122.)

Le livre de M. G. Courtillier fait partie de cette « Collection Armand Colin » (Section d'histoire et sciences économiques, nº 122) qui a pris pour devise : « Vulgariser sans abaisser ». Ce n'est pas un mince éloge à lui faire que de dire qu'il remplit parfaitement ce difficile programme. Restant toujours à la portée du lecteur de culture moyenne, il donne un résumé exact et consciencieux des grands faits de l'histoire de l'Inde, retrace d'une façon claire et intelligible « les mouvements variés d'une culture que nous ne connaissons souvent qu'à l'état fragmentaire et qui est en proie à des réactions continuelles » (p. 1). Ce petit volume est la première tentative vraiment sérieuse, en langue française, d'une « initiation » à l'indologie par un indianiste, et à ce titre il mérite la reconnaissance à la fois des spécialistes dont les recherches sont si intelligemment vulgarisées, et du grand public auquel il est destiné.

Cela ne veut pas dire que les spécialistes n'auront à y relever aucun défaut. Mais les critiques qu'ils pourront formuler porteront sur des points de détail dont aucun n'a d'importance capitale pour le lecteur à qui s'adresse l'ouvrage de M. Courtillier. Si je me permets de formuler ici certaines observations qui m'ont été suggérées par sa lecture, c'est surtout pour montrer à l'auteur l'intérêt que j'y ai pris.

PP. 7 et 13. — A propos des Santals du Chota-Nagpur, et d'une façon générale des populations de langue muṇḍa, il n'est pas très exact de parler d'« affinités avec les races négroïdes de Birmanie, d'Assam, d'Indochine, d'Australie ». Anthropologiquement parlant, l'épithète de négroïde ne s'applique ni aux races énumérées par M. Courtillier, ni aux populations de langue muṇḍa. D'après la terminologie de Deniker, *Les races et les peuples de la terre*, 2ᵉ éd., p. 362 : « Le groupe Négroïde comprend trois races : Négrito, Nègre et Mélanésienne ». Par Négrito, il faut entendre, d'après Deniker, les Négrilles d'Afrique et les Négritos des îles Andaman et de la Péninsule Malaise ; par Nègre, les nègres d'Afrique. Pour Haddon, *Les races humaines*, trad. Van Gennep, pp. 31-37, les Négritos et les Mélanésiens, d'une part, les Négrilles et les Négroïdes d'Afrique d'autre part, constituent le groupe *ulotrique*, c'est-à-dire à cheveux crépus, dans lequel on ne saurait ranger les Muṇḍa qui sont *cymotriques* (à cheveux ondulés) de même que la plupart des races

autochtones de Birmanie, d'Assam, d'Indochine et d'Australie. Enfin, la classification du Dr G. MONTANDON, *L'ologénèse humaine*, Paris, 1928, groupe sous le nom de grand'race *négroïde* les races nigritienne (d'Afrique), panéthiopienne et dravidienne, constituant le rameau « tardif » de la sous-espèce *méridionale*, tandis que les Muṇḍa appartiendraient, avec les Veddas de Ceylan et les Sakai de la Péninsule Malaise, à la race veddienne qui forme, avec la race australienne, la grand'race *vedd-australoïde*, rameau précoce de la sous-espèce *septentrionale*. On voit que, quelle que soit la classification adoptée, les Muṇḍa n'ont aucune affinité négroïde. Quant à leur habitat primitif, c'est une question qui n'est pas près d'être résolue. Les dernières théories linguistiques qui tendraient à rapprocher les langues muṇḍa du magyar (UXBOND, *Munda-Magyar-Maori, an Indian link between the antipodes*, Londres, 1928 ; — DE HEVESY, *On W. Schmidt's Muṇḍa-Mon-Khmer comparisons*, BSOS., VI, 1930, p. 200) ne sont pas faites pour simplifier le problème. Et il ne faut pas se hâter, avec certains auteurs parmi lesquels semble se ranger M. Courtillier, de chercher des Muṇḍa dans les anciens habitants de Harappa et de Mohenjo-Daro.

P. 9. — Ce ne sont pas les Hittites qui vénéraient des dieux « que connaissent aussi les textes védiques », mais les rois de Mitanni dont les noms sont d'ailleurs nettement indo-iraniens. Ce qui ne veut pas dire que la langue du Mitanni soit, comme le hittite, apparentée à la famille indo-européenne : une étude toute récente tente d'en démontrer la parenté avec les langues dravidiennes (G. W. BROWN, *The possibility of a connection between Mitanni and the Dravidian languages*, JAOS., vol. 50, 1930, p. 273).

P. 21. — Poutiala, pour Patiala, est une erreur basée sur l'orthographe anglaise courante Putiala, dans laquelle l'*u* doit être prononcé comme un *a* bref. La *Cambridge History of India* (I, pp. 26, 80, 242) écrit correctement Patiāla.

P. 40. — Pourquoi qualifier d'absurde « la conception de la causalité, caractéristique de toute magie et de toute intelligence primitive » ? Cette conception marque sans doute un progrès par rapport à un stade plus ancien de la mentalité primitive, dont toute idée de causalité était absente. L'auteur oserait-il affirmer qu'aucune des idées qui lui paraissent évidentes ne sera déclarée « absurde » par ses descendants ?

P. 58. — Est-il tout à fait exact de dire que « la violence est restée étrangère à la raréfaction du djaïnisme comme à l'évanouissement du bouddhisme dans l'Inde » ? Au moins pour l'Inde du Nord-Ouest, il faut tenir compte du zèle destructeur de l'Islam.

P. 60. — La doctrine jaïna aurait pu sans inconvénient faire l'objet d'un développement un peu plus étoffé. Ce qu'en dit l'auteur est insuffisant pour donner une idée complète de cette religion qui a joué dans le développement intellectuel de l'Inde un rôle fort important.

P. 103. — Ce n'est pas précisément « l'art animalier chaldéen », mais plutôt l'art animalier assyrien des Achéménides qui a influencé l'art Maurya.

P. 115. — Aux pays dont le pāli est la langue religieuse ; Ceylan, Birmanie et Siam, M. Courtillier aurait pu ajouter le Cambodge et le Laos.

P. 130. — Le titre du chapitre VII : « Epanouissement intellectuel à l'époque des Kushâna » n'est peut-être pas très bien choisi. Tant que la chronologie n'aura pas réussi à accrocher à des dates fixes cette dynastie Kuṣāṇa dont l'état fut d'ailleurs assez bref, il sera imprudent d'établir un synchronisme entre elle et l'activité in-

tellectuelle qui est décrite dans ce chapitre et comprend les œuvres prâkrites de Hâla et de Guṇāḍhya, l'achèvement du Rāmāyaṇa, la compilation du Mahābhārata, la Bhagavadgītā, le théâtre de Bhāsa, la composition des grands sūtras du Mahāyāna [1], les œuvres d'Açvaghoṣa et de Nāgārjuna, la rédaction des Purāṇas, sans parler de l'art gréco-bouddhique. Cette fermentation intellectuelle et artistique a dû s'étendre sur une assez longue période de temps, pendant laquelle les Kuṣāṇas ont joué un rôle politique considérable, mais de courte durée, dans l'Inde du Nord. L'influence qu'ils ont pu avoir dans le domaine intellectuel est matière à controverse. C'est peut-être leur faire la part un peu trop belle que de placer sous leur signe tout ce que contient ce chapitre, d'ailleurs fort intéressant. J'y signalerai toutefois une lacune grave : l'expansion de la civilisation indienne hors de l'Inde propre, qui eut son apogée précisément durant cette période, n'est pas mentionnée.

P. 166. — « Les fouilles entreprises récemment à Taxila révéleront un jour prochain le plan de la ville qui s'était édifiée du temps de Kanishka. » Les fouilles de Taxila ont commencé il y a une vingtaine d'années et ont déjà révélé presque tout ce qu'elles avaient à révéler : le plan de la ville est bien connu depuis les publications de Sir John Marshall, *Excavations at Taxila*, Ann. Rep. Arch. Survey of India, 1915-1916 ; *Guide to Taxila*, Calcutta, 1918.

P. 167. — M. Courtillier place à l'époque des Kuṣāṇa l'apogée de l'art gréco-bouddhique. La question est encore fort controversée.

P. 168. — Il n'est pas exact de dire qu'à Amarāvatī « rien n'est grec ». Après une première période pendant laquelle le Buddha est représenté par des symboles selon les conventions de la vieille école indienne, le Buddha gandhârien fait son apparition sous des traits qui ne laissent aucun doute sur son origine hellénistique [2].

P. 191. — Le résumé des « six systèmes philosophiques », qui constitue le paragraphe IV du chapitre VIII consacré à « l'époque des Gupta », vient un peu tard. S'il est vrai que ces systèmes n'ont été définitivement codifiés qu'à l'époque Gupta, l'origine en est beaucoup plus ancienne, et on ne comprend pas la naissance du bouddhisme sans l'existence préalable du Yoga.

P. 197. — L'histoire des royaumes du Sud aurait mérité mieux qu'une simple allusion. Que M. Courtillier ait pu écrire son livre sans même mentionner le nom des Pallavas semblera une gageure.

La bibliographie qui termine l'ouvrage est suffisamment complète pour l'usage du public auquel il est destiné. Cependant, on pourrait ajouter sans inconvénient sous la rubrique « Histoire de l'art » : A. Foucher, *The beginnings of Buddhist art*, Londres, 1918, et surtout A. K. Coomaraswamy, *History of Indian and*

---

(1) Le bouddhisme mahayana, tel qu'il est décrit, et dont il est peut-être exagéré de dire qu'il a « conquis l'Inde » (p. 153), est le résultat d'une évolution dont une partie est postérieure à l'époque Kuṣāṇa, quelle que soit la date de celle-ci.

(2) « On pourrait, dit M. R. Grousset (*Histoire de l'E.-O.*, p. 89), définir Amarâvati : un Bhârhut et un Sânchi qui auraient profité des perfectionnements techniques du Gandhâra tout en restant profondément indiens... A bien des égards, Amarâvati est non seulement une synthèse indo-grecque, mais plus précisément une synthèse dravido-alexandrine ».

Indonesian art, Londres, 1927; et ajouter aux traductions françaises celle du *Harivaṃça* par A. Langlois, Paris-Londres, 1834-1835.

Contrairement à ce qui arrive trop souvent dans les ouvrages de vulgarisation écrits par des auteurs qui ne sont pas des spécialistes, la transcription des noms indiens est à la fois rigoureuse et adaptée aux besoins du grand public. Je signale deux lapsus : p. 118, *attakathâ* pour *aṭṭhakathā* ; et p. 196, pl. v, *Sirigaya* pour *Sigiriya*.

G. Cœdès.

Louis de La Vallée Poussin. — *L'Inde aux temps des Mauryas et des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tchi.* — Paris, de Boccard, 1930, 377 pp., 1 carte (Histoire du Monde publiée sous la direction de M. E. Cavaignac, Tome VI, 1).

A l'inverse du livre de M. Courtillier dont il vient d'être rendu compte, celui de M. de La Vallée Poussin est aussi ésotérique que possible, et je crains fort que les lecteurs de l'*Histoire du Monde*, habitués à trouver dans cette série des ouvrages écrits d'une seule haleine sans une note ni une référence (1), ne soient étourdis par « cette marée de citations qui moutonne au bas des pages et déferle dans le texte », déjà signalée par M. Finot (*BEFEO.*, XXIV, p. 601) à propos du précédent volume du même auteur dans la même collection. Cette réserve faite, j'avoue avoir goûté un plaisir extrême à la lecture de cet ouvrage.

M. de La Vallée Poussin ne donne pas un récit continu et cohérent des événements qui forment le sujet de son étude, et d'aucuns lui reprocheront d'avoir livré à l'impression un livre qui n'est pas écrit. Mais peut-on *écrire* un livre sur l'Inde au temps des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tche ? Et le style décousu n'est-il pas le plus adéquat au sujet traité, le seul qui convienne à l'effroyable confusion de l'époque ? Sous forme d'extraits, de citations, de notes bibliographiques et critiques, assaisonnées de boutades (parfois en anglais), l'auteur donne les matériaux avec lesquels on pourra peut-être un jour écrire l'histoire de cette période chaotique, suivant le plan tracé à la p. 229 : Mauryas, Grecs, Scythes-Parthes, Kuṣāṇa (les deux Kadphises d'abord, puis Kaniṣka et sa dynastie).

M. de La Vallée Poussin se donne un peu le rôle d'un compère de revue. Lorsque les recherches ont abouti à un résultat qu'il considère comme assuré, il l'expose avec clarté ; quand le résultat ne le satisfait pas et qu'il a sur le sujet une opinion personnelle, il l'exprime ; le plus souvent, il se garde de prendre parti dans la discussion et

(1) Ceci n'est pas une critique, mais une simple constatation, qui ne s'applique d'ailleurs ni au remarquable livre de M. Henri Maspero sur la *Chine antique*, ni à celui de M. L. Bouvat sur l'*Empire mongol*.

résume simplement les diverses thèses en présence. Quelquefois, il dit son enthousiasme, pour « les épigraphistes et les numismates, honneur de notre profession » (p. 228), pour certains chapitres de la *Cambridge History of India* qui « doivent être rangés parmi les meilleures pages de notre philologie » (p. 236); parfois il donne libre cours à l'irritation que lui causent de mauvaises méthodes : « Avouons que nous ne comprenons pas, mais pas du tout, la méthode classique d'exégèse des Purāṇas, et le vain espoir de tirer le vrai du faux par d'arbitraires moyennes... N'est-ce pas enfantin ? » (p. 213) ; parfois encore, il ironise : « Fâcheusement exempts de parti pris, nous suivons le débat avec intérêt, et nous nous refusons le plaisir de marquer les points : les trouvailles archéologiques à venir mettront tout le monde d'accord. » (p. 259). Et ces réflexions, fruit d'une prodigieuse documentation, restent toujours intelligentes et éminemment vivantes : on a parfois l'impression de lire un roman dont le héros serait l'Indianiste, lancé à la poursuite d'une vérité qui le fuit sans cesse, échafaudant des constructions chronologiques dont la hardiesse n'a d'égale que la fragilité.

Voici quelques remarques de détail.

PP. 127-128. — En même temps que le livre de M. de La Vallée Poussin, a paru dans le *Journal of the Department of Letters, University of Calcutta*, XX, 1930, un article de M. Sailendranath Mitra intitulé « *Vinayasamukase* » *in Aśoka's Bhabru edict : its identification*, et fixant le sens de ce mot *vinayasamukasa* sur lequel on a pas mal discuté sans résultat. C'est un synonyme de *vinayānuggaha* « examen, compréhension du Vinaya », qui apparaît dans l'Atthavasavagga de l'Aṅguttaranikāya, §§ 1-2, pp. 98-100.

Le texte dont Açoka recommande la lecture dans son édit de Bhabra semble être précisément ce passage de l'Aṅguttara qui est une véritable *mātṛkā* du Vinaya. Je signale cette intéressante identification, sans faire le moins du monde grief à M. de La Vallée Poussin de n'avoir pas connu l'article tout récent de M. Sailendranath Mitra.

PP. 252 et suiv. — L'origine de l'image du Buddha est un des problèmes à l'égard desquels M. de la Vallée Poussin ne prend pas nettement position. Sans vouloir non plus prendre part à la discussion, je voudrais cependant rappeler que la tradition bouddhique indochinoise, qui vaut ce qu'elle vaut, rattache la création de l'image du Buddha d'émeraude au thera Nāgasena, guru du roi Ménandre, un peu plus de 500 ans après le Nirvāṇa (cf. *BEFEO.*, XXV, p. 112). Qui sait si la légende qui associe le nom du roi indo-grec Ménandre à la fabrication de la plus célèbre statue du Buddha indochinois ne se fonde pas sur quelque tradition ancienne ?

P. 371. — L'identification de An-kouo, roi de Khotan (*Heou Han chou*) avec Aṃgoka des inscriptions de Niya, proposée par M. Sten Konow (*Acta Orientalia*, II, p. 137) a été abandonnée par lui dans ses *Kharoṣṭhī inscriptions* (*Corpus inscriptionum indicarum*, II, p. LXXIV).

Le livre de M. de La Vallée Poussin a été imprimé avec une certaine négligence qui est évidemment imputable à l'éditeur. Voici quelques lapsus regrettables : P. 16. Au lieu de *Mahâdhârata*, lire *Mahābhārata* ; — pp. 208 et 215. Il faudrait choisir entre les graphies *Beleokouros* et *Baléocouros* ; — p. 265. Au lieu de *Abgagasès*, lire *Abdagasès* ; — pp. 267-268. Au lieu de *Sparilizès*, lire *Spalirizès* ; — p. 82. On lit : « La date de Cashtana, qui est toujours considéré comme le fondateur de la dynastie (des Ksbatrapas) est certaine. Il signe en 42 çaka, 120 de notre ère ». Or dix pages

plus loin, cette date « certaine » est rajeunie de dix ans : « Sa première date connue est 52 (= 130 A. D.) ». C'est cette seconde date qui est la bonne ; — p. 306. La prononciation ancienne du caractère chinois *yue* n'est pas *ngi^wnt*, qui serait imprononçable, mais *ngi^wot*, d'après la transcription Karlgren ; — p. 307. Au lieu de BEFEO, 1923, t. 21, 2, lire BEFEO., 1921... Le renvoi se rapporte au mot *Yue-tche* dans l'index des vingt premières années du *Bulletin* ; — pp. 315-316. Au lieu de *Skandha*, lire *Skanda*. — M. de La Vallée Poussin francise volontiers les noms orientaux et nous parle des Kouchans, de Vonon : je n'y vois pas d'inconvénient grave. Mais alors pourquoi écrire *Mégasthènes* avec un *s* final (p. 71) ?

G. CŒDÈS.

KERN INSTITUTE, LEYDEN. *Annual Bibliography of Indian Archaeology for the year 1928, published with the aid of the Government of Netherlands India and with the support of the Imperial Government of India.* — Leyden, E. J. Brill Ltd., 1930, in-4°, XI-141 pp., 11 fig., XII pl.

Le troisième volume de la bibliographie de l'archéologie indienne, publiée par l'Institut Kern, est en tous points digne des deux premiers. La bibliographie proprement dite, fruit du dépouillement de 98 périodiques, et comprenant 721 numéros, est précédée, comme dans les volumes précédents, d'une série d'articles se rapportant à des explorations et à des fouilles récentes. Nous avons ainsi un substantiel résumé des fouilles de Sir John Marshall à Taxila ; — une note de J. Barthoux sur ses travaux en Afghanistan et plus spécialement sur ses fouilles désormais fameuses à Haḍḍa ; — un compte rendu de l'expédition de Sir Aurel Stein au Baluchistan en 1927-1928 ; — un bref historique des recherches faites pour retrouver le site de Pāṭaliputra suivi de quelques renseignements sur les excavations de M. Dikshit et de Rai Sahib Manoranjan Ghose à Patna, qui ont mis au jour les restes de l'ancienne muraille de bois décrite par Mégasthène ; — une note sur les fouilles de Nalandā qui ont amené la découverte par M. Page d'un petit monument décoré de beaux reliefs en stuc admirablement conservé ; — une autre note sur le temple décoré de panneaux en brique émaillée récemment dégagé à Pahāṛpur par MM. R. D. Banerji et K. N. Dikshit ; — un résumé des trouvailles faites par M. Duroiselle dans un stūpa intact de Hmawza près de Prome et comprenant notamment un reliquaire en argent décoré de figurines du Buddha ; — un aperçu des travaux de restauration entrepris par le Service archéologique des Indes Néerlandaises à Kalasan et à Čaṇḍi Sewu et des fouilles de Biara Sitokpajan dans le district de Tapanoeli (Sumatra) ; — enfin quelques détails sur les recherches de Sir Aurel Stein et du Dr. Herzfeld à Kūh-i Khwāja au Seistan.

On voit ainsi que l'*Annual Bibliography*, fidèle à son programme (cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 417), prend l'expression *archéologie indienne* « dans son sens le plus large » et est appelée par là à rendre les plus grands services aux archéologues de l'Inde extérieure.

G. CŒDÈS.

BIBLIOGRAPHIE BOUDDHIQUE. I. Janvier 1928-mai 1929. — Paris, Geuthner, 1930, gr. in-8°, XII-64 pp. (*Buddhica*, 2e série : Documents. — Tome III).

En cette époque où les revues orientales se multiplient, où les auteurs dispersent leur production dans une poussière de périodiques en toutes langues, où les pays d'Extrême-Orient intensifient leur production scientifique, une bibliographie annuelle des travaux consacrés au bouddhisme ne peut être que favorablement accueillie. Rédigée par un groupe de treize spécialistes (réduit à douze par la mort de Raymonde Linossier) appartenant à neuf nationalités différentes, basée sur le dépouillement de soixante périodiques, dirigée par notre excellent confrère J. Przyluski dont la compétence n'est pas douteuse, elle semble bien outillée pour donner chaque année aux bouddhisants un instrument de travail qui leur rendra les mêmes services que l'*Annual bibliography of Indian archaeology* rend depuis trois ans aux archéologues.

Ce premier volume présente forcément quelques imperfections dont M. Przyluski donne les raisons dans son avertissement. Répondant à l'invitation qu'il adresse à ses lecteurs de lui signaler les omissions et de lui communiquer leurs critiques, j'énumérerai brièvement les menues erreurs qu'il m'a été donné de constater et je formulerai quelques desiderata pour l'avenir.

Il y aurait d'abord intérêt à ouvrir, comme dans l'*Annual bibliography of Indian archaeology*, une rubrique « Périodiques » dans laquelle on donnerait le sommaire des revues traitant exclusivement du bouddhisme. L'omission n'est pas grave en ce qui concerne le *Journal of the Pāli text Society*, la *Zeitschrift für Buddhismus*, dont les articles sont appelés à figurer sous les diverses sections de la bibliographie. Mais l'ouverture d'un chapitre consacré aux périodiques permettrait de faire une place à *The Eastern Buddhist*, *Buddhist India*, *The Young East*, *The Buddhist Annual of Ceylon*, *The Mahābodhi* et autres organes du bouddhisme vivant, dont les articles ne méritent sans doute pas les honneurs de notices spéciales, mais que la Bibliographie bouddhique n'a pas le droit d'ignorer.

Dans la section II, « Editions de textes, traductions, etc. », il y aurait lieu de mentionner, au moins pour mémoire, l'édition des *aṭṭhakathā* en caractères singhalais publiée par le Simon Hewavitarne Bequest, Colombo, (en cours), ainsi que l'édition avec traduction du *Vuttodaya* par R. SIDDHARTA, Journal of the Department of Letters, University of Calcutta, vol. XVIII, 1929, n. 7, pp. 1-54 ; — dans la section II, « Philologie et exégèse » : *Joh. Nobel, Kumāralāta und sein Werk*, Nachr. d. Ges. der Wiss. Göttingen, phil.-hist. Kl., 1928, pp. 295-304 ; SUKUMAR SEN, *An outline syntax of buddhistic sanskrit*, Journal of the Dept. of Letters, Univ. Calcutta, XVII, 1928, n. 2, pp. 1-65 ; — dans la section V, « Légendes, doctrine, philosophie » : Prof. S. N. DASGUPTA, *Some aspects of buddhist philosophy*, The Modern Review, XLIV, 1928, pp. 62-71 (à propos de *The buddhist conception of Nirvāṇa* par STCHERBATSKY et de *Nirvāṇa* par L. DE LA VALLÉE POUSSIN) ; NANDA LAL SINHA, *The meaning of Nirvāṇa*, Ibid., pp. 684-685 ; — dans la section VI, « Art, archéologie, épigraphie » ; MAX WEGNER, *Eine chinesische Maitreya-Gruppe vom Jahre 529*, Ostasiatische Zeitschrift, N. F. 5, Jahrg., 1929, n° 1, pp. 1-4 ; O. GANGOLY, *A fragment of Chinese buddhist sculpture*, Rūpam, 33-34, Jan.-Apr. 1928, pp. 1-2 ; NICHOLAS ROERICH, *Tibetan art (Diary leaves from the*

expedition), Ibid., 37, Jan. 1929, pp. 20-24; SATYENDRA MOHUN KUNDA, *The Nirvāṇa statue of Buddha*, Modern Review, XLIV, 1928, pp. 31-32; HARAN CHANDRA CHAKLADAR, *A great site of Mahāyāna buddhism in Orissa*, Ibid., pp. 217-223; enfin l'*Annual Report of the Archaeological Survey of India, 1925-1926*, paru en 1928, contient de nombreuses données intéressant l'archéologie bouddhique, notamment un rapport sur les fouilles de Nālandā; *Epigraphia Birmanica*, Vol. III, Part II: *Môn inscriptions*, Section II, *The mediaeval Môn records, N. XII. The inscription of the Kalyāṇīsīmā, Pegu*, by C. O. BLAGDEN, Rangoon, 1928, 216 pp., XXIV planches; — dans la section VIII, « Actualités », Dr. HANS KOESTER, *Living buddhism*, The Visva Bharati Quarterly, Oct. 1928, pp. 303-307.

La longueur des notices bibliographiques ne correspond pas toujours exactement à l'importance de l'œuvre analysée: c'est ainsi qu'une note de dix pages de H. UI sur l'auteur du Mahāyānasūtrālaṃkāra (N° 100) nous vaut deux colonnes de compte reudu, alors que le gros livre de M. PRZYLUSKI sur le *Concile de Rājagṛha* occupe à peine un peu plus d'une colonne (N° 155); de même, un court article de A. K. COOMARASWAMY sur un détail d'iconographie est analysé en une colonne (No 224), tandis que les travaux de la Mission française en Afghanistan et l'*Innermost Asia* de Sir AUREL STEIN sont expédiés en quelques lignes: d'une façon générale, les notices en allemand se distinguent par leur prolixité. Il y aurait intérêt à établir entre les notices une proportion répondant mieux à l'importance des travaux cités.

Certains ouvrages sont répétés sous deux ou même trois numéros différents, par exemple *Le Concile de Rājagṛha* apparaît sous les numéros 12, 37, 155; *Les chants mystiques de Kāṇha et de Saraha* par M. SHAHIDULLAH sous les numéros 67, 119, 183, etc.; par contre, sous le même numéro 206 sont réunis deux articles sur *le Totémisme et le végétalisme dans l'Inde*, qui, pour traiter du même sujet, n'en sont pas moins nettement distincts. Je préfère pour ma part le principe adopté dans l'*Annual bibliography of Indian archaeology*, où les rappels dans plusieurs sections d'un même ouvrage traitant de sujets différents ne constituent pas des item numérotés.

Les transcriptions ne sont pas toujours absolument cohérentes: p. 13 on trouve *Hiuan-tsang*, mais p. 19 *Hiuen-tsiang*; p. 21 *Diṅnāga*, p. 22 *Dinnāga*, p. 24 *Dignāga*. Quelques noms d'auteurs sont écorchés: *René* Lingat pour *Robert* L.; *Hacquin* (p. 52) pour *Hackin*, *Coedès* pour *Cœdès*.

L'Index géographique appelle quelques critiques. Aucun des cinq pays pratiquant le bouddhisme singhalais: Ceylan, Birmanie, Siam, Cambodge, Laos, n'y figure. Les numéros des ouvrages se rapportant à Ceylan sont classés sous la rubrique « Inde »; ceux qui ont trait au Siam le sont sous la rubrique « Indochine »; ce qui semble impliquer que les mots Inde et Indochine ont un sens strictement géographique. Mais alors pourquoi les travaux sur le bouddhisme birman figurent-ils à « Inde » et non pas à « Indochine »? Et si « Indochine » signifie Indochine française, pourquoi y ranger les livres siamois et en exclure le n° 128 qui se rapporte au Cambodge (et n'apparaît d'ailleurs nulle part dans l'index)?

G. CŒDÈS.

La partie japonaise a dû être improvisée à Heidelberg par M. E. Tomomatsu. Elle est précieuse, bien qu'incomplète. D'importants périodiques consacrés presque entièrement au bouddhisme comme le *Shūkyō kenkyū* 宗教研究 et le *Misshū gakuhō* 密宗學報 y manquent totalement. Un choix semble avoir guidé le dépouillement des revues qui l'ont été; on ne nous en avertit pas et certains le trouveront trop sévère: ainsi, pour le seul *Taisho daigoku gakuhō* 大正大學學報, sont omis les articles de S. Katō sur la théorie du *karma* (1928, juin, p. 27-47; cp. U. Wogiwara, nov., p. 13-20), de K. Ishii sur Koben 高辨 (1928, juin, p. 48-72), de K. Matsuda sur la secte *San-louen* 三論 en Chine (*ibid.*, p. 73-93), de Tajima sur les *Mandara no kenkyū* du Prof. Toganowo (*ibid.*, p. 94-146), de E. Miyazaki sur la sécularisation des temples bouddhiques au Japon (*id.*, nov., p. 21-36), de S. Ninomiya sur les sens de *karman* dans la secte *Tendai* (*ibid.*, p. 37-49) et sur son système éthico-religieux (janvier 1929, p. 75-92), de K. Ishii sur la classification des croyances et pratiques bouddhiques dans le *Zendō* 善導. Les deux grandes revues historiques du Japon, la *Shigaku zasshi* de Tōkyō et la *Shirin* de Kyōto, ont été oubliées: dans cette dernière, la longue étude de S. Amanuma sur l'architecture ancienne du Japon contient pourtant d'intéressants matériaux, éclairés de croquis et de planches hors-texte (chap. xxv s. en 1928) et, dans la *Shigaku zasshi*, on trouve, pour la période envisagée, les notes de S. Watanabe sur le voyage en Chine de Sesshū 雪舟 (1928, avril, p. 395-8), et les études de K. Shiratori sur l'appellation *k'i-tche-sseu-pa* 吃拆思八, *pa-ha-sseu* 八哈思 donnée à un lama par le *Kao-li ch'* 高麗史, XXIV et XXXI, et rapprochée du *abassi* d'Odoric et du *baqši* de M. Polo (mai, p. 423-440), de K. Ichimura sur le rejet de Nichiren de la secte Shingon (juillet, p. 692-707), de G. Ono sur les fresques de la *Schluchthöhle* (Grünwedel, *Alt-Kutscha*, II, 57 s.) de Koutcha (sept., p. 910-923), de T. Itabashi sur le Yakushiji 藥師寺 de Kōzan 香山 (nov., p. 1231-1234), de T. Shimizu sur la surveillance officielle du bouddhisme sous les Ming (1929, mars, p. 263-310), la plus grande part de l'article de I. Adachi sur la grande tour de Bodh-Gāyā (avril, p. 475-482, mai, p. 623-634; la fin a paru dans le nº de juin, p. 748-757), et même l'article de S. Ichimura sur les noms de périodes, expressions de l'esprit du temps (avril 1928, particulièrement p. 329 s.). *Shinagaku*, la revue sinologique japonaise, négligée aussi, a publié en mai 1928, p. 642-654, des notes de B. Sakurabe, complément et critique de l'article de S. Ishihama sur le *Suvarṇaprabhāsasūtra* du *Kanjur* mongol (même revue, oct. 1927) et une étude de G. Takao sur les caractéristiques du taoïsme et du bouddhisme sous les Kin 金 (mars 1929, p. 137-151). A défaut de résumés, le simple signalement de ces articles eût été utile. Toutes ces revues japonaises ont à la fin de chaque fascicule des notes bibliographiques où les nouveaux livres bouddhiques sont examinés. (Dans les articles signalés, noter que le nombre en chiffres romains qui suit l'année indique non le fascicule, mais le mois. P. xi, *Gendai Buddhism* est pour *Gendai Bukkyō*.)

Bien que l'*Avertissement* nomme la Chine parmi les centres d'études asiatiques, aucune publication chinoise n'apparaît dans ce premier fascicule. Il y avait pourtant à glaner dans des revues comme le *Bulletin de la Bibliothèque métropolitaine de Pékin*, 北京圖書館月刊: Notes de A. de Staël-Holstein sur le *Tchou Fou p'ou-sa cheng siang tsan* 諸佛菩薩聖像讚, complément de la publication de Pander (1928, mai, p. 1-4 et une planche h.-t.); notice de Tch'en Yin-k'o 陳

寅恪 sur le *Suvarṇaprabhāsasūtra* (juin, p. 58-59). — et le *Bulletin de l'Institut de philologie et d'histoire de l'Université nationale Sun Yat-sen à Canton* 國立中山大學語言歷史學硏究所週刊: Articles et notes de P'AN KIA-SIUN 潘家洵 et de MA TA-HIUAN 馬太玄 sur Kouan-che-yin (1928, 31 janvier, p. 46-51), de CHANG TCH'ENG-TSO 商承祚 sur l'inscription de 1319 du *stūpa* de Ling-jouei 靈瑞 dans le *Ta-cheng sseu* 大聖寺 de Sseu-tcheou 泗州 au Ngan-wei (24 oct., p. 14-16), de Ts'ouei Ying-k'o 崔盈科 sur les statues de Long-men (14 nov., p. 9-11) et de Pin hien 邠縣 au Chen-si (21 nov., p. 16-18), et encore la réfutation curieuse par Tchong Tchong-chan 鍾鍾山 de la curieuse thèse de HOU CHE dans le *Tong fang* 東方 (XXV, 8) sur Mo tseu indien, fondée sur la ressemblance de l'amour universel 兼愛 et de la non-agressivité 非攻 avec la *maitrī* 慈悲 et l'ahiṃsa 戒殺 bouddhiques (13 fév. 1929, p. 57-61).

Pour l'Indochine enfin, deux courts articles ont échappé aux rédacteurs de la *Bibliographie bouddhique*: L. SOGNY, *Le premier Annamite consacré supérieur de bonzerie par les Nguyễn. Son tombeau* (*Bulletin des Amis du Vieux Huè*, 1928, juil.-sept., p. 205-216 et 8 pl. h.-t.) ; A. SALLET, *Les moxas de l'initiation des bonzes* (*Id.*, oct.-déc., p. 299-300).

E. GASPARDONE.

JEAN PRZYLUSKI. — *Le Concile de Rājagṛha. Introduction à l'histoire des canons et des sectes bouddhiques.* — Paris, Geuthner, 1926-1928, in-8°, VI-434 pp. (Buddhica, 1re série : Mémoires. Tome II).

Le *Concile de Rājagṛha* procède de la même méthode comparative qui nous a déjà valu deux belles études de M. J. Przyluski. « La méthode que j'ai adoptée, dit-il (p. V), comme dans mes études antérieures sur les funérailles du Buddha et la légende d'Açoka, consiste à examiner des textes suivis. Il ne suffit pas de rapprocher des citations choisies de part et d'autre dans la littérature bouddhique. Il importe avant tout de suivre l'enchaînement réel des idées et de le rétablir, autant que possible, partout où il a été rompu par des accidents ou des interpolations. Un dogme ne doit être interprété que relativement à une religion, et un mythe par rapport à une conception du monde ; une phrase séparée du contexte est lettre morte. » C'est à la stricte application de ces principes que l'on doit les remarquables recueils de traductions qui constituent la partie essentielle des travaux de M. Przyluski : quel que soit le sort que le progrès des études réserve aux constructions plus ou moins hypothétiques fondées sur les sources originales, les traductions de celles-ci garderont toute leur utilité et témoigneront de la science de M. Przyluski et de la probité de sa méthode.

« La comparaison des textes relatifs au Premier Concile nous montrera comment un récit primitivement mythique est devenu peu à peu pseudo-historique. Ces textes sont encore instructifs à d'autres égards. Ils permettent de suivre le procès de différenciation d'où sont sortis les Canons. Ils fournissent par là même de précieuses indications sur l'histoire des Ecoles et des mouvements sectaires. Enfin, la manière

dont ils décrivent l'assemblée des premiers disciples laisse entrevoir la physionomie des assemblées capitulaires à telle époque ou dans telle secte et, par suite, l'organisation de la Communauté bouddhique à divers stades de son développement. » (p. v.)

Par ce résumé, on voit que l'étude comparative des textes sanskrits, pālis et surtout chinois, relatifs au Concile de Rājagṛha, qui occupe les deux premières parties du livre, a conduit l'auteur à deux sortes de résultats exposés dans la troisième partie. Les uns intéressent l'histoire des sectes et des canons, les autres tendent à reconstituer l'ambiance au milieu de laquelle s'est développé le bouddhisme primitif : mon impression est que les premiers sont beaucoup plus solides que les seconds.

Le IVe chapitre de la troisième partie intitulé « Les récits du premier concile et l'histoire des sectes bouddhiques » est à mon goût le meilleur de l'ouvrage. La localisation géographique des diverses sectes, et l'identification nouvelle proposée pour plusieurs d'entre elles, font le plus grand honneur à la science et à l'ingéniosité de M. Przyluski, et devant l'importance des résultats auxquels il est arrivé je crois bien faire en reproduisant la conclusion de ce chapitre :

« On entrevoit maintenant le double procès d'expansion et de différenciation, qui donna naissance à des sectes diverses issues de quelques Ecoles-mères. Quand le Bouddhisme sorti du Magadha s'étendit vers l'Ouest, les communautés nouvelles se distinguèrent vite des anciennes par leurs tendances aristocratiques et ascétiques héritées de la société brahmanique. Aux Mahāsāṃghika de l'Eglise orientale s'opposèrent les Sthavira de l'Eglise occidentale. A l'intérieur de celle-ci, l'école de Mathurā se montrait plus intransigeante que celle de Kauçāmbī. Peu à peu, les Sarvāstivādin ou plus exactement les Pré-Sarvāstivādin de Mathurā font d'importants progrès vers le Nord-Ouest : Madhyantika convertit le Cachemire où se développe une communauté puissante qui prétend conserver l'esprit de l'Eglise originelle et revendique pour cette raison le nom de Mūla-Sarvāstivādin. A cette secte glorieuse, le talent de ses docteurs, de ses poètes, de ses philosophes, le prestige de son abondante littérature rédigée en sanskrit assurent de larges débouchés en Asie Centrale et jusque dans l'Inde transgangétique. Non moins étendu est le domaine de l'Ecole des Sthavira et de ses subdivisions. Celle-ci paraît s'être développée d'abord le long de la voie commerciale qui, par Kauçāmbī, Vidiçā, Ujjayinī, reliait le Magadha à la mer. Les Mahīçāsaka occupent le Mahiṣamaṇḍala. Les Vatsaputra, c'est-à-dire les habitants du pays de Kauçāmbī, forment un groupe distinct autour de cette ancienne métropole du Bouddhisme. Kassapagotta convertit l'Himavat et Dhammarakkhita ou Dharmagupta fonde de nouvelles communautés dans les régions orientales. Sthavira et Mahīçāsaka s'installent à Ceylan. Enfin les Dharmaguptaka propagent leur doctrine dans le monde iranien et l'empire chinois. » (pp. 329-330.)

Il y a de même beaucoup d'excellentes choses dans le Ve chapitre : « Les récits du Concile et la formation des Canons ». Les remarques sur le caractère primitif des Sūtras par rapport aux Vinayas, sur la fusion des commentaires en prose avec des stances métriques plus anciennes, sur le principe qui a présidé à la division en sections des divers canons, sont riches de faits solidement établis. Je ne crois pas cependant que tout le monde accepte sans réserves les conclusions de l'auteur. En tout cas, un des faits apportés par lui à l'appui de sa thèse sur la double tendance hînayâniste et mahâyâniste latente dans chacune des sectes est susceptible d'une explication assez différente.

Il s'agit du témoignage de Yi-tsing d'après lequel vers la fin du VIIe siècle le Mūlasarvāstivādanikāya était adopté à peu près partout dans les mers du Sud (TAKAKUSU, *Record*, p. 10). A ce sujet, M. Przyluski (p. 362) commence par citer un passage du compte rendu consacré par M. Finot au *Barabudur* de MM. Krom et van Erp (*BEFEO.*, XX, pp. 146-147) : « Tous les faits connus contredisent cette assertion (de Yi-tsing) : ce n'est pas le Hīnayāna des Mūla-sarvāstivādins ou d'une autre école qui dominait dans ces pays ; c'était le Mahāyāna. Le même Yi-tsing, parlant du Champa, déclare, dans les termes les plus précis, que les bouddhistes de ce pays appartiennent en majorité au Sammiti-nikāya, un petit nombre au Sarvāstivāda. Ces deux écoles font partie du Hīnayāna : or s'il est un fait bien établi, c'est que le bouddhisme du Champa était celui du Mahāyāna : tous les témoignages épigraphiques concordent à cet égard. » Et M. Przyluski conclut : « La contradiction entre les témoignages de Yi-tsing et l'épigraphie n'est qu'apparente. Elle semble inexplicable aussi longtemps qu'on fait du Mahâyâna une dix-neuvième secte, étrangère aux dix-huit sectes hînayânistes. Mais toute difficulté disparaît du moment où l'on admet l'existence d'un mahâyânisme *sarvāstivādin* et d'un mahâyânisme *sammitīya*, c'est-à-dire de fractions dont le Canon était formé d'une ou plusieurs Corbeilles conformes à la doctrine du Grand Véhicule et de plusieurs Çrāvaka-piṭaka appartenant en propre aux Mūlasarvāstivādin ou aux Sammitīya. » (p. 363.)

Notons d'abord qu'en ce qui concerne le Champa, nous ne possédons aucun témoignage épigraphique daté sur l'existence du Mahāyāna avant la charte de fondation du monastère de Đồng-dương en 873, postérieure de près de deux cents ans à l'époque de Yi-tsing : on n'en peut tirer aucun argument contre l'exactitude des renseignements recueillis par le pèlerin chinois.

D'autre part, on a peine à croire que celui-ci, connaissant certainement mieux que nous les différences qui, de son temps, distinguaient les sectes bouddhiques, ait attribué à une école du Petit Véhicule — même faisant preuve de certaines tendances mahâyânistes — le bouddhisme nettement tântrique et vajrayâniste qui inspira la construction des monuments bouddhiques de Java central et la rédaction des inscriptions de Kalasan et de Kĕlurak. Mais, notons encore ici que ces monuments et ces inscriptions sont postérieurs d'un siècle au passage de Yi-tsing, et rappelons qu'il mentionne expressément la présence de quelques mahâyânistes au Malāyu (Jambi à Sumatra ; — *Record*, p. 11) et constate dans un autre ouvrage (CHAVANNES, *Religieux éminents*, pp. 76-77) l'existence à Çrīvijaya du texte du Yogaçāstra, c'est-à-dire du Yogācāryabhūmiçāstra attribué à Asaṅga. Il est donc aussi injuste de taxer Yi-tsing d'inexactitude avec M. Finot, qu'il est inutile d'avoir recours à l'explication subtile de M. Przyluski. M. Krom qui, avec juste raison, se refuse à croire que Yi-tsing ait été mal informé sur l'état de la religion dans les pays où il séjourna, suppose qu'il se produisit peu après son passage un changement qui aboutit à un développement rapide du Mahâyâna. Les inscriptions malaises de Çrīvijaya publiées supra (p. 29) prouvent que dès l'époque de Yi-tsing, en 684, le Mahāyāna jouissait de la faveur royale à Palembang, mais en considération du fait que la première mention datée du Mahāyāna, fournie par l'épigraphie cambodgienne ne remonte qu'à 791, et que son apparition certaine au Champa est plus tardive encore, je serais assez porté à considérer le Mahāyāna de l'inscription de Palembang comme une doctrine d'importation toute récente et n'ayant encore qu'un petit nombre d'adeptes, alors que la majorité des fidèles adhérait encore à celle des Mūlasarvāstivādin.

Cette interprétation du témoignage de Yi-tsing n'entraîne pas nécessairement la condamnation de la thèse de M. Przyluski. Qu'à l'intérieur de certaines sectes se soient manifestées parfois deux tendances divergentes ou même adverses, on le conçoit fort bien. Mais la dichotomie générale de toutes les écoles « en deux parties distinctes, l'une mahâyâniste, l'autre hînayâniste » (p. 362), ne me semble pas suffisamment prouvée. Par contre, je crois que M. Przyluski voit juste en dissociant complètement le bouddhisme primitif d'avec le Petit Véhicule, et qu'il y a une grande part de vérité dans sa théorie des trois états du bouddhisme qu'il formule ainsi (p. 368) : « Il est probable que, pendant la période la plus ancienne, celle qui s'étend au moins jusqu'à la fin du règne d'Açoka, *svarga* et *brahmaloka* sont des termes synonymes. Parvenir au séjour céleste, au monde de Brahmā, tel était le but du fidèle. Il y parvenait d'abord en observant les défenses, puis en pratiquant les actes excellents et la méditation correcte, c'est-à-dire grâce aux deux Véhicules des hommes et des dieux. Plus tard seulement, on a imaginé des buts toujours plus reculés : *Nirvāṇa*, avec ou sans résidus, *Anuttarabodhi*, qu'on atteignait en empruntant des Véhicules plus puissants. Je propose d'appeler Bouddhisme primaire ou primitif celui des deux premiers Véhicules de Tsong mi [1] ; Bouddhisme secondaire celui des deux véhicules suivants, habituellement confondus sous le nom de Hīnayāna ; enfin Bouddhisme tertiaire celui des Bodhisattva, c'est-à-dire le Mahāyāna. »

Les deux premiers chapitres de la troisième partie, relatifs au « mythe de Gavāmpati » et à « l'expulsion d'Ānanda » sont consacrés à l'interprétation de deux épisodes essentiels qui se retrouvent dans la plupart des récits du concile de Rājagṛha et dans lesquels M. Przyluski retrouve l'écho des fêtes saisonnières qui marquaient le début et la fin de la saison des pluies. C'est là un point de vue original et il n'est pas exagéré de dire que sur ce point l'auteur a fait œuvre de pionnier. Il est à prévoir que les critiques n'admettront pas sans réserve ses conclusions qui nous invitent à reconnaître sous le froc du bhikṣu Gavāmpati un ancien dieu de la Sécheresse et du Vent et à considérer l'expulsion d'Ānanda comme un rite de purification collective par l'expulsion d'une victime. Même si elles n'aboutissent pas toujours à des résultats absolument convaincants, l'érudition et l'ingéniosité de M. Przyluski auront du moins orienté les recherches dans une voie qui sera féconde en découvertes.

G. Cœdès.

J. Ph. Vogel. — *La sculpture de Mathurâ.* — Paris et Bruxelles. Editions G. Van Oest, 1930, 87 p. de texte, 60 pl. (Ars Asiatica, XV.)

Le livre de M. Vogel peut être considéré comme un modèle du genre et nous apporte une base solide sur une question très délicate, l'évolution de la sculpture indienne entre l'art du Gandhâra et l'art des Gupta.

---

(1) Dans son commentaire sur l'Avalambana-sūtra, le patriarche chinois Tsong mi distingue cinq Véhicules : celui des hommes, des dieux, des Auditeurs, des Pratyekabuddha et des Bodhisattva (p. 367).

Se méfiant des controverses esthétiques où chacun apporte trop du sien, M. V. adopte, à la suite de M. Foucher, le grand maître, un classement purement iconographique.

Un premier chapitre, illustré d'une bonne carte de Mathurâ, sur la Jumna, au pays de Braj (lg. 77°41′ E et lat. 27°28′ N), signale le fait étrange que cette région, centre et noyau du culte de Kṛṣṇa, ne présente presque aucun vestige de la vénération à ce dieu pourtant si profondément indien. Comme images brahmaniques, les seules représentations sont de Nâga et de Yakṣa et elles appartiennent à toute l'Inde. Pour le reste, presque tout est bouddhique ou jaïnique. Les fidèles étaient les commerçants du grand marché de ce point, vaste emporium entre le Gandhâra et le gros port de la côte occidentale de l'Inde : Bharukaccha (p. 18).

Mathurâ vient à dépendre des Çaka gandhâriens, vers le milieu du Ier siècle de notre ère. Le fait est attesté par les inscriptions du fameux chapiteau aux lions (p. 19). Cette découverte fut accompagnée par celle d'une remarquable figure de Hârîtî, nettement gandhârienne (pl. XLV).

Le Ier siècle de notre ère voit se fonder un grand empire Yue-tche sous Vima Khadphisès, de la dynastie Kuṣâṇa, auquel succèdent Kâniṣka, Vasiṣka, Huviṣka et Vasudeva.

L'école de Mathurâ se continue sporadiquement ensuite sous la dynastie des empereurs Gupta qui succèdent aux Kuṣâṇa vers 319. Ces derniers ont un art admirable; mais ils sont partisans de l'ancienne religion védique et le bouddhisme vient à dépérir. Vers le milieu du VIe siècle, l'activité de l'école de Mathurâ cesse brusquement sans doute à la suite des ravages des Huns qui avaient envahi l'empire Gupta vers 455. Elle a dû mourir avec l'art du Gandhâra sous les persécutions de Mihirakula.

Le volume et ses nombreuses illustrations est consacré surtout à la période Kuṣâṇa (IIe-IIIe siècle A. D.).

L'étude des édifices de la ville ne donne malheureusement pas grand'chose, des fragments de *toraṇa* et de balustrades, quelques débris de stûpa, des tertres, des sculptures dispersées : rien ne permet d'évoquer le moindre petit ensemble et par suite au point de vue architectural, ne nous apprend quoi que ce soit de nouveau. Pour les « rails », les images de yakṣiṇî si charmantes n'ont rien de bien particulier. Leur caractère un peu lascif qui se retrouve du reste ailleurs, en face du caractère hiératique des figures de Bharhut, serait une innovation de l'art de Mathurâ. M. V. suppose que les *saṅghārāma* qu'implique la présence des nombreux stûpa étaient identiques à ceux décrits pour le Gandhâra par M. Foucher. Ce serait alors chaque fois, en un ou plusieurs exemplaires, un groupe architectural formé de 4 corps de bâtiments se rejoignant aux angles et ouvrant exclusivement sur la cour qu'ils circonscrivent. Mais il n'en reste pas une fondation certaine. Il y a par contre quelques beaux fragments architecturaux d'un temple bouddhique d'Huviṣka, mais également aucune indication d'ensemble à en tirer.

Puis M. V. passe en revue les images, en commençant par celles du Buddha. Notons tout d'abord qu'il ne croit pas, dans la création du type humain du Buddha, à une concurrence de Mathurâ avec le Gandhâra. Les premières statues qui paraissent à Mathurâ surgissent assez bizarrement : ce sont deux énormes images de près de 3 m. (pl. XXVIII), probablement destinées à être exposées debout en plein air sous

d'énormes parasols inscrits. Leur donateur fut un certain bhikṣu, Bala, en l'an 3 de Kâniṣka. Une figure qui doit être de date voisine (début de l'ère Kuṣâṇa), assise, est très remarquable. C'est un type qui ne va pas d'ailleurs tarder à se multiplier dans le médiocre.

Une autre série de Buddha, ceux-ci debout, est plus voisine de la famille gandhârienne par la transparence du manteau finement plissé. C'est lui, la *saṅghāṭi*, qui les distingue des images précédentes, toutes avec l'épaule droite découverte.

Ces statues sont de toutes les tailles, de 0 m.15 à 8 m. ; elles ne montrent guère qu'une seule *mudrā*, celle de l'absence de crainte, *abhaya-mudrā*.

Aucun bodhisattva n'apparaît à Mathurâ en dehors du premier Buddha futur, Maitreya, richement paré et caractérisé par un petit flacon d'ambroisie.

L'absence presque complète d'images brahmaniques (un malheureux Sûrya sur son char et un ou deux Indra) est compensée par le vieux fonds purement indien. Le culte des nâga eut dans ce pays agricole qui a besoin d'eau à tout prix, une importance considérable. C'est d'abord une curieuse et très remarquable image, la Reine des Nâga, figure extraordinairement découpée (pl. XL). Ces nâga sont figurés humainement avec un capuchon de têtes de serpents, généralement 7.

Les Yakṣa, génies des airs sous les ordres de Kubera-Vaiçravaṇa, dieu des trésors et gardien du Nord, d'abord farouches, assez malveillants, furent convertis par le bouddhisme en fidèles auxiliaires ; mais tandis que le Gandhâra leur garde leur aspect d'ogres, Mathurâ les traite en hommes replets et bienveillants. Hârîtî, leur sœur, est représentée par une admirable statue déjà mentionnée, de schiste bleu, c'est-à-dire importée, et quelques pièces sans importance. Signalons encore quelques images d'un dieu à cornes de bouc (Naigameṣa) préposé à la procréation des petits enfants : ce fut d'ailleurs un croquemitaine très dangereux avant sa conversion au bouddhisme.

On trouve encore quelques vases énormes à décor de lotus, quelques têtes portant des sébiles, une remarquable statue féminine, adossée à une colonnette classique, réceptacles possibles à aumônes, tous objets sur lesquels M. V. a la prudence de ne pas prendre une position nette.

Puis il s'occupe des bas-reliefs et d'abord des scènes figurées. Toutes, quelques-unes d'ailleurs avec un réel mérite, ne sont que des imitations inférieures des prototypes que l'école du Gandhâra avait créés et propagés.

Plus nombreuses encore seraient les scènes des jâtaka, sans doute avec les piliers des « rails » ; mais ceux-ci se sont perdus en nombre considérable. Il est à remarquer que dans ces représentations l'école de Mathurâ s'écarte complètement du procédé primitif des anciens imagiers de l'Inde : ceux-ci juxtaposent les incidents en représentant personnages et animaux dans le même cadre ; ici l'histoire est mise sous les yeux dans une suite de scènes représentant les moments successifs du conte (p. 62).

Quant aux motifs décoratifs, ils se rattachent aux deux familles grecque et indienne et leur sens symbolique, dont il ne faut d'ailleurs pas s'exagérer l'importance, doit nous échapper le plus souvent.

M. V. prend en premier lieu les éléments qui paraissent autochtones ou qui sont si fondus dans la tradition que leur origine réelle se perd. Ce sont d'abord les *lakṣaṇa*, réduits bien entendu aux simples signes porte-bonheur. Ils sont souvent réunis par 4 ou par 8 dans de remarquables panneaux décoratifs, d'ordinaire ici jaïna, nommés

āyāpaṭṭa (pl. LIV), mais ne sont point propres à cette secte, appartenant à l'Inde entière. *Svastika*, *çrīvatsa*, marque en forme de fleur à 4 pétales, *vardhamāna*, variété de *triçula* ou trident, et le *bhadraghaṭa*, vase de bon augure d'où sort souvent un rinceau décoratif, forment les principaux.

Plus ancien encore est le signe de la paume, des 5 doigts *pañcaṅgulika* dont la valeur symbolique et d'ailleurs magique s'affaiblit de plus en plus : il est exceptionnel à Mathurā et d'ailleurs fort rare ailleurs.

L'arbre, la roue, le stūpa, la balustrade (*vedikā*), la palmette à feuilles frisées sont peu représentés ; enfin on trouve encore le triratna : les trois joyaux, Buddha, Bonne Loi et Communauté, figurés par un trident peu franc porté par un disque en forme de lotus stylisé.

La faune ornementale n'a rien de bien particulier en dehors des quelques taureaux et lions à tête humaine, d'origine iranienne. Tiennent une place importante le *makara* d'abord, puis bien moindre le *vyālaka*.

Le *makara*, d'origine qui se perd dans la nuit des temps, passe de la forme de crocodile enroulé à 4 pattes au bipède et devient poisson. Non seulement il sert à décorer les extrémités des poutres de *toraṇa*, mais il vient à l'occasion supporter des figures ou le *triratna*, et joue un rôle important dans la bijouterie.

Quand au *vyālaka*, au rôle plus modeste de console, c'est une simple déformation et stylisation du lion antérieur qui semble avoir tyrannisé les plaines de l'Inde jusque sous les Grands Mogols. Ces images sont les plus médiocres et ne donnent pas le moins du monde l'impression de la connaissance d'un carnassier réel. Je crains bien qu'il n'y ait dans tout cela quelque pétition de principe et voudrais bien connaître les tableaux de chasse des Grands Mogols.

Rare est le *suparṇa* (une forme du garuḍa) ; il entre aussi dans la bijouterie surtout sans doute pour son action magique contre les serpents. Fait contradictoire et assez inquiétant, il est surtout représenté avec un bec de perroquet qui lui serait une faible défense contre ceux-ci.

Comme flore, le lotus tient sa place habituelle ; rarement il est traité d'une façon naturaliste et d'ailleurs assez maladroite (pl. IX) ; géométrique, son rôle est plus considérable et plus heureux.

L'arbre *açoka* a fourni de nombreux motifs avec ses fines feuilles longues, même, fait plus inattendu, en sinusoïde de décor (pl. XXII).

Le modèle architectural indo-grec des modillons, si fréquent au Gandhâra, est peu représenté et les acanthes guère plus. La vigne apparaît sporadiquement, mais le fait que toutes les pointes de ses feuilles sont arrondies montre nettement que le modèle est copié de plus loin (1).

(1) Il serait peut-être sage de ne pas s'endormir sur ces affirmations perpétuellement répétées de l'absence de la vigne, au moins sauvage, sur le sol de l'Inde continentale : l'Indochine, il est vrai un peu plus fraiche, possède la vigne sauvage au moins dans tout le Cambodge surtout du Nord-Est, et au Tranninh aussi, je crois. Importée de France, elle a donné des raisins excellents longtemps à Phnom Penh. Par contre, j'ai la conviction nette que cette folle plante, bien agréable encore à rencontrer malgré l'épaisseur de ses maigres baies, n'a jamais été utilisée, ni surtout mise en culture par les indigènes, au moins en Indochine.

A la Grèce, il faut rapporter quelques centaures, malgré le fait nouveau de la feuille longue qui cache le raccord de leur être double ; encore le triton, à double queue de poisson ; fait curieux, des nageoires supplémentaires remplacent ses oreilles (corriger, p. 79, pl. IX *a* en pl. IX *b*).

Des motifs hellénistiques semblent faire leur apparition finale dans l'art de Mathurâ et ne se retrouvent plus dans l'art Gupta (p. 79).

Le motif de la guirlande portée par les Amours qui a eu une telle extension en Extrême-Orient qu'on la retrouve jusqu'au Lop-Nor, aux confins de la Chine, est en somme fort rare ici et mal comprise (pl. LIX *a*).

En résumé, nous trouvons sur ce point un art nettement influencé par le Gandhâra, mais franchement indien, et il n'y a absolument nulle raison de soupçonner que des artistes gréco-bactriens soient jamais descendus dans cette région. D'après Cunningham, Mathurâ est le grand centre de dispersion des images bouddhiques qui se sont répandues dans tout le bassin oriental du Gange et le fait est heureusement garanti par l'aspect très spécial du grès dont sont faites ces sculptures, celui des carrières de Sikrī (p. 84) : rouge et tacheté de jaune. Cette influence s'est continuée sous la dynastie des Gupta.

Avant de clore cette note, énumérons sommairement les remarquables figurations données dans l'ouvrage :

Pl. I-III : les statues si curieuses de Kâniṣka et de ses successeurs ; il est aisé de restituer les têtes, qui manquent, par deux qui ont été trouvées au même point ; elles portent le curieux bonnet scythe.

Pl. V-XII : divers éléments d'architecture.

Pl. XIII-XXI : parties de « rails ».

Pl. XXII-XXV : autres éléments architecturaux.

Pl. XXVI *a* : remarquable image assez efféminée d'un Buddha assis.

Pl. XXVII : deux Buddha assis, de moindre valeur artistique, mais de tenue plutôt meilleure.

Pl. XXVIII-XXIX : amusants Buddha debout du frère Bala.

Pl. XXX : deux bonnes têtes de Buddha.

Pl. XXXI-XXXII : Buddha debout, d'un caractère tout différent, bien plus gandhârien, avec les qualités et les défauts du type ; ils offrent le riche nimbe.

Pl. XXXIII-XXXVII : divers fragments d'images de bodhisattva et de tīrthaṅkara.

Pl. XXXVIII-XLI : Sûrya, Nâga.

Pl. XLII-XLVII : Yakṣa et divers.

Pl. XLVIII - L : vases et porteurs de vases.

Pl. LI-LIII : bas-reliefs. Le tirage de LII *b* est indigne de la maison Van Oest.

Pl. LIV : *āyāgapaṭṭa*, panneaux de signes de bon augure.

Pl. LV-LVIII : parties remarquables de *toraṇa*.

Pl. LIX *c* : curieuse peṣanī bien plus richement ornée que d'ordinaire.

Pl. LX : bas-reliefs.

H. Parmentier.

Collection Emile Senart. — CHĀNDOGYA-UPANIṢAD, traduite et annotée par Emile SENART. — Paris, Société d'éditions « Les Belles Lettres », 1930, in-16, XXXIII-121 pp. doubles (texte et traduction) + 21 pp. d'index.

Saluons avec une respectueuse sympathie ce premier volume de la *Collection Emile Senart*, collection de classiques indiens publiée par l'Institut de Civilisation indienne de l'Université de Paris, sous le patronage de la Société Asiatique et de l'Association Guillaume Budé. Voici en quels termes le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* annonçait en juillet 1929 la création de la *Collection Emile Senart*:

« Il y a un an mourait à Paris le savant éminent et le parfait galant homme qui était en même temps le grand patron des études indiennes en France, M. Emile Senart. Il laissait dans ses papiers, prête pour l'impression, la traduction des deux principales Oupanishads. Les indianistes de langue française et la famille du défunt, représentés par son exécuteur testamentaire, M. A. Gérard, ont été d'accord pour penser qu'il convenait non seulement de publier ces deux ouvrages posthumes, mais encore d'en faire le noyau d'une collection classique, en texte et traduction, des chefs-d'œuvre littéraires, philosophiques, religieux ou philologiques de l'Inde — collection qui, si incroyable que ce soit, fait encore défaut, et qui recevrait le nom du très regretté président de notre vieille Société Asiatique et de notre jeune Institut de Civilisation Indienne : telle est l'origine de la « Collection Emile Senart », née de la rencontre entre un vœu, aussi généreux qu'éclairé, de piété familiale et le besoin de combler une grosse lacune de nos bibliothèques, tant publiques que privées.

« Au seuil de cette entreprise de « Textes Indiens », les indianistes de Paris n'ont pu oublier que, depuis 1918, un groupe de leurs collègues hellénistes et latinistes, également désireux de favoriser la culture classique, faisait paraître, avec un succès qui s'affirme chaque jour davantage, une collection de textes grecs et latins accompagnés de traductions françaises et, quand il en est besoin, de notices et de commentaires explicatifs. Ils n'ont cru pouvoir mieux faire que de leur demander l'aide et l'appui de leur expérience et ont sollicité de l'Association Guillaume Budé un patronage qui leur a été gracieusement accordé... » [1]

Le premier volume de la *Collection Emile Senart*, pieusement édité par M. A. Foucher, se présente sous l'aspect extérieur et avec la belle tenue des autres publications patronnées par l'Association Guillaume Budé ; mais la chouette athénienne des textes grecs, la louve romaine des textes latins, la tête de S[t] Maurice des textes français a fait place ici à l'image de Gaṇeça, « protecteur attitré de toutes les entreprises indiennes » [2].

La traduction annotée de la *Chāndogya-upaniṣad* est tout entière, sauf quelques additions entre crochets, l'œuvre d'Emile Senart. En regard de cette traduction, M. A. Foucher a placé « dans une intention purement pédagogique » le texte sur lequel a été faite la traduction, c'est-à-dire apparemment l'édition de Böhtlingk, Leipzig, 1889. Ce texte ne comporte pas d'appareil critique, mais risque deux innovations dont l'éditeur revendique l'entière responsabilité :

---

(1) *Bull. de l'Ass. G. Budé*, n° 24, juillet 1929, p. 39.

(2) *Ibid.*, p. 44.

1° adoption de la transcription en caractères latins, « d'après les règles universellement adoptées de la transcription internationale dont Emile Senart fut le rapporteur au Xe Congrès des Orientalistes à Genève en 1894 ». Sur ce point j'approuve pleinement les vues de M. A. Foucher : « C'est un fait d'expérience commune que le superstitieux respect de cette trop admirable *devanāgarī* jusque dans les manuels élémentaires ralentit les progrès de tous les étudiants, en rebute quelques-uns dès le début et, plus tard les empêche, même après une courte interruption, de se remettre d'emblée à leurs études. Mais là n'est pas encore le pire de ses méfaits. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison qui a jusqu'ici empêché, aussi bien en Amérique qu'en Europe, vu le prix prohibitif de l'impression en caractères indiens et l'immédiate raréfaction du nombre des lecteurs possibles, l'établissement d'une collection usuelle de classiques sanskrits analogue à celles qui existent depuis longtemps pour les classiques grecs et latins... Ce n'est évidemment pas au moment où les Asiatiques eux-mêmes renoncent ou projettent de renoncer à leurs graphies particulières qu'il convient de continuer à encombrer à grands frais de caractères orientaux les casses de nos imprimeries européennes. C'est là une mode indiscutablement surannée chez nous, en attendant qu'elle disparaisse dans l'Inde même [1] ».

2° disjonction, dans la transcription, des mots ou des termes d'un composé, unis par le sandhi. C'est ainsi, par exemple, que I, 1, 8 qui devrait normalement être transcrit :

Tad vā etad anujñākṣaram. Yaddhi kiṃ cānujānāty om ity eva tad āhaiṣo eva samṛddhir yad anujñā, etc.

est transcrit de la façon suivante :

Tad vā etad anujñā-akṣaram. Yadd hi kiṃ ca_anujānāti, om ity eva tad āha. Eṣā_u eva samṛddhir yad anujñā...

Cette innovation, suggérée à M. A. Foucher « par une longue expérience de l'enseignement », me semble être d'une utilité contestable en théorie et d'une application difficile dans la pratique. Le sandhi est en quelque sorte le pont aux ânes de la grammaire sanskrite : l'étudiant, qui n'a pas été capable d'en comprendre ni d'en retenir les règles si claires et si logiques, n'est pas digne de lire un texte d'*Upaniṣad*; et quand il aura pris la mauvaise habitude de ne pouvoir débrouiller une phrase sanskrite qu'avec le secours de traits d'union, il se noiera dès qu'il s'aventurera dans un texte ne lui offrant pas cette planche de salut. Le système adopté n'a que le caractère d'une demi-mesure : les liaisons et les modifications phonétiques causées par le sandhi ne sont supprimées que dans les cas où cette suppression permet de faire apparaître l'initiale des mots ou des éléments d'un composé : les finales, modifiées par le sandhi, de *tad*, *etad*, *ity*, sont respectées. Mais le système adopté n'est même pas absolument cohérent ; du moment que *āhaiṣo* est résolu en *āha. Eṣā_u*, pourquoi ne pas écrire *yad_hi* au lieu de *yadd hi* qui ne correspond ni à la prononciation (réelle ou théorique) après le jeu du sandhi, ni à la forme primaire, décomposée en ses éléments ? De plus, la transcription adoptée est, en pratique, inapplicable aux textes en vers, à moins de martyriser les mètres, et de faire par

---

[1] *Ibid.*, pp. 42-44.

exemple commencer le bel hymne védique au Ciel et à la Terre (*R. V.*, I, 185), par une triṣṭubh comportant 13 syllabes au pada :

katarā pūrvā katarā_aparā_ayoḥ

L'adoption de la transcription latine fait partie du programme élaboré par le Comité de publication : c'est une règle à laquelle se conformeront les volumes suivants de la *Collection Emile Senart*. Par contre, l'entorse donnée au sandhi semble propre à l'éditeur de la *Chāndogya-upaniṣad*. S'il m'est permis, en qualité de membre du Comité de publication, d'élever sur ce sujet une voix timide, je souhaite vivement que cette innovation soit supprimée dans les éditions futures.

A part cette réserve, le volume ne mérite que des éloges. La traduction et le commentaire d'Emile Senart sont dignes de ce grand nom. L'analyse du texte donnée par M. Foucher en guise d'introduction est infiniment utile et permet de s'orienter sans peine dans une œuvre touffue. Dans l'index, tenant lieu en même temps de glossaire, on reconnaît la main qui eut jadis la patience de construire cet admirable instrument de travail que sont les tables de l'*Iconographie bouddhique de l'Inde*, et dont on attend avec une légitime impatience celles de l'*Art gréco-bouddhique du Gandhāra*.

G. Cœdès.

Yusuf Husain. — *L'Inde mystique au moyen âge. Hindous et Musulmans.* — Paris, Adrien Maisonneuve, 1929, gr. in-8°, xv-211 p.

Cet ouvrage se lit avec beaucoup d'intérêt, bien que l'auteur n'ait pas pleinement maîtrisé son sujet : au demeurant il n'y prétendait pas. Décrire et interpréter quelques contacts historiques entre l'Hindouisme et l'Islam dans le domaine de la mystique ; témoigner, du coup, de possibilités d'entente dans le présent, voilà la raison du livre, partout active. On y insiste sur la communauté de sang des frères ennemis. Un fonds commun de conscience religieuse en procède (cf. p. 14, 35, 76) qui offrirait un terrain de réunion, qui l'a fourni déjà et d'où sont nés, dans l'Inde du Nord, des syncrétismes vivaces.

Mais les diverses parties de cette construction un peu hâtive sont inégales. Le gros du livre est une anthologie de la poésie mystique au moyen âge : Kabīr, Nānak, les Bhagats (p. 51-134) : c'est là une excellente contribution, et de première main. Les chapitres du début ont moins d'originalité. M. H. use trop aisément d'élection : s'en tenir à ce qui vous appuie n'est pas toujours se renforcer. A le lire, l'entrée de l'Islam dans l'Inde serait quelque idylle. Certes, Hindous et Musulmans ont trouvé des points de contact, et il était bon d'y insister ; mais on ne dispose pas de l'Histoire. Les mots de *tolérance* et d'*esprit conciliant* viennent trop aisément à notre auteur : il faut pourtant rendre compte des massacres. L'accord entre l'Islam et les Hindous est resté une exception, pour encourageante qu'elle soit [1]. D'ailleurs,

---

(1) Il va de soi que ces réserves ne diminuent pas l'intérêt des pages très bien venues où l'auteur rend justice au sincère esprit de tolérance dont on a pu faire

cet accord s'est-il réalisé par une simple « tendance à s'adapter mutuellement » (p. 11) ? L'Inde, trésor de l'Asie, a été prise en exploitation par l'Islam, et l'on sait que l'intérêt des finances musulmanes ne s'accommodait pas de la multiplication des conversions en pays conquis, l'infidèle y payant plus d'impôts que les croyants ; d'où peut-être un frein au prosélytisme. M. H. mentionne bien le *djizya* (p. 8), mais sans plus insister et sans faire allusion aux redevances de tenure. Le chapitre semble écrit un peu vite et quelques points de détail sont à revoir. Par exemple, en citant les « écoles » rivales, M. H. nomme « les Motazilites, les Shiites, les Ismaïlites et les Batinis » (p. 9). C'est mélanger écoles, sectes et sous-sectes, et c'est omettre une faction d'importance capitale : les *Khāridjites*.

M. H. consacre vingt pages aux *Cultes hindo-musulmans dans l'Inde du Nord*. Ses exemples sont bien choisis, clairement exposés, mais tous tirés de Crooke ou de Temple, sans grand apport personnel. Il ne met pas assez en lumière la complexité des questions qui se posent au sujet du *Kh*wadja *Khiḍr*. Il est sommaire d'écrire que ce saint « n'est autre que le prophète Elie, auquel le Tout-Puissant a accordé la vie éternelle [1] ». Son culte « est très répandu jusque dans le Bengale, où les bateliers et les pêcheurs, quelle que soit leur religion individuelle, recourent à sa protection [2] ». M. H. eût pu pousser plus au Sud : il est curieux que les faits birmans aient échappé à son attention. Ils n'ont pas non plus été connus des rédacteurs de l'*Encyclopédie de l'Islam*, article Badr (Pīr), al-*Khaḍir* et *Kh*ʷ*ādja Khiḍr*. En Birmanie, Pīr Badr — à qui l'on a cru devoir reconnaître quelques affinités avec le « *Kh*wā*dja* Vert » — est adoré au bord de l'océan, sur les rochers à demi immergés. C'est le patron des gens de mer. Musulmans, bouddhistes, hindous, les Chinois eux-mêmes, ses fidèles sont de toutes les confessions [3]. On remarquera l'importance accordée dans le culte au rocher qui partage la terre et l'océan : cette donnée répondrait à un thème très anciennement attesté [4].

---

preuve des deux côtés. A condition de ne pas dissimuler la contre-partie, il est utile et légitime d'insister sur ce point. N'est-ce pas déjà Fustel qui écrit, à l'encontre du préjugé : « Les musulmans, auxquels la force du sentiment religieux inspire plus souvent la tolérance que la persécution... » *Mémoire sur Chio* (1855), cf. *Questions historiques*, 1893, p. 336 — vue excessive, mais généreuse, qu'il est bon de garder en mémoire quand on lit le chapitre de M. H. sur *Le Soufisme dans l'Inde* (p. 135-172).

(1) P. 23 ; cf. toutefois p. 15, n. 1.

(2) La référence fournie p. 25, n. 2 : « *Siyar al Muta'akhkharīn*, vol. II, p. 533 (trad. par H. Musa, J. B. A. S., 1894) », ne laisse pas deviner qu'il s'agit d'un renvoi à James Wise, *The Muhammadans of Eastern Bengal*, J. B. A. S., vol. LXIII (1894), part III, n° 1, p. 28-63 et, dans cet article, à la note 2, p. 39, simple référence ainsi conçue : « Siyar-ul-Mutakherin, translated by Hājī Muçtafa, II, 533 ».

(3) Forchammer, *Report on the Antiquities of Arakan*, Rangoon, 1892, p. 60 sq. Sir Richard C. Temple, *Pir Badar in Burma*, Rangoon Gazette, 1893 [reproduit par l'auteur au début de :] *Buddermokan*, Journ. Burma Research Soc., vol. XV, part 1, Apr. 1925, p. 1-33 ; aussi : Indian Antiquary, vol. LV, 1926, p. 25, 50, 61, 89. Cf. G. E. Harvey, *History of Burma*, Londres, 1925, p. 137.

(4) Coran, XVIII, 62. — Cf. A. J. Wensinck, art. al *Khaḍir*, Encycl. de l'Islam, II, p. 913b, 914a. [La date à laquelle a paru le fascicule explique assez que M. Wensinck n'ait pu tenir compte des dernières contributions de Sir Richard.]

Le troisième chapitre traite avec beaucoup de mesure des origines et de l'évolution de la Bhakti; les conclusions paraissent justes, et l'on reprochera seulement à M. H. une conception un peu maigre de l'Inde pré-islamique. Le Brāhmanisme y fut sans doute moins machiavélique qu'il ne le suppose (1). En tout cas, la caste des Brāhmanes n'en fut pas l'unique ressort : l'auteur manque un élément important du problème en leur attribuant en propre l'inspiration de la *Gītā* (p. 42). Il se montre injuste envers les tantras quand il n'y aperçoit que rites et formules destinés à « ceux qui n'avaient ni le temps ni l'occasion de cultiver leur pensée » (p. 37). La pratique des tantras veut une culture de la pensée, une culture spéciale, s'entend, mais qui n'était point paresse d'esprit.

Mais les nombreuses citations, les traductions d'inédits, les observations instructives qui se pressent dans le corps de l'ouvrage, font que l'on a les plus grandes obligations à M. H. : Kabīr, entre ses mains, garde un style simple et nourri, auquel on se sent un accès de plain cœur (2). Il rend aussi avec fermeté la forte ironie dont s'éclaire la dialectique, e. g. pour nier qu'un petit Hindou et un petit Musulman — qui, de deux mères que la religion seule sépare, s'en viennent pareils en ce monde par la commune porte — puissent être différemment prédestinés : « si vous faites traire une vache noire et une vache jaune, pourrez-vous ensuite distinguer le lait de chacune des deux ? Hommes ! Abandonnez l'idée illusoire de posséder une grande sagesse » (p. 71).

M. H. reconnaît cependant que Kabīr et ses continuateurs ont fait passer dans leur œuvre une matière plus hindoue qu'islamique (3). Le lexique du poète, ses explications ontologiques aussi bien que cosmologiques s'inspirent de la philosophie hindoue. « Quant à l'Islam, bien que ce fût sa religion, il semble ne l'avoir connu que par ouï-dire » (p. 76). M. H. signale l'influence du bouddhisme sur l'évolution de la mystique musulmane, point qu'il effleure à peine (p. 139 sq.). Il n'a rien fait des traces qu'en montrent les textes qu'il traduit, et où le bouddhisme apparaît épisodiquement, mais sous un jour digne de remarque. Le Suprême Seigneur, selon Kabīr, n'entre pas dans le jeu de l'illusion mondaine et n'est pas réellement présent dans les divers avatars divins. Notamment « lui qui est le Créateur ne s'appelle pas [réellement] Bouddha ; il n'a pas [réellement] tué le démon (*mārā*) » (p. 82). Le Buddha tuant Māra, voilà qui n'est guère orthodoxe ! Mais le contexte montre que

---

(1) Cf. p. 11 : « le Brāhmanisme, avec sa subtilité caractéristique, avait réussi à absorber complètement le Bouddhisme ».

(2) M. H. note finement que « les vers de Kabīr sur l'amour et la Bhakti présentent un style tout à fait nouveau dans la littérature de l'Inde. Ce style est à la fois simple, spontané et empreint d'une passion qui ne semble pas être proprement indienne. Elle a quelque chose de sémite » (p. 93). Kabīr, c'est un fait, éveille par endroits de singulières résonances, comme en ce passage, qui impose à notre mémoire l'analogie de vers illustres : « He who watches over birds, beasts and insects, — He who cared for you whilst you were yet in your mother's womb, — Shall he not care for you now that you are come forth ? » Trad. R. Tagore, *One Hundred Poems of Kabīr*, Londres, 1914, p. 42.

(3) On sait que les avis sont partagés sur la confession à laquelle Kabīr a pu appartenir. M. H. ne semble pas apporter d'éléments nouveaux au débat : il le tient pour Musulman, mais sans raisons décisives.

c'est à travers l'adaptation viṣṇuite que la légende est parvenue jusqu'à Kabīr : le meurtre de Mārā y répond au meurtre de Çaṅkha. Le poète propose une fois la recherche du Nirvāṇa (p. 64) et parle souvent de l'omni-activité du Karma. Une étude suivie de ces données apporterait peut-être quelques indications sur les dernières lueurs du bouddhisme en résorption (1). On sait que le Nord-Ouest de l'Inde fut longtemps son réduit et qu'aujourd'hui encore l'anniversaire de la naissance du Maître y garde sa place au calendrier religieux (2).

M. H. termine par un chapitre sur le *Soufisme dans l'Inde* et par une étude sur l'*Humanisme mystique de Dārā Shikūh*, avec un utile tableau comparatif « des principaux termes islamiques (une centaine) et de leurs équivalents hindous » (p. 183-86).

Dans son ensemble, l'ouvrage témoigne d'une belle érudition, d'un jugement averti et d'un haut idéal de tolérance. Le sujet était immense : cette première esquisse, telle qu'elle est, ne laisse pas de faire honneur à M. Husain.

P. Mus.

Siam.

C. Notton. — *Annales du Siam*. I, *Chroniques de Suvaṇṇa Khamdēng, Suvaṇṇa K'ôm Khām, Siṅhanavati*. II, *Chronique de La : p'un, Histoire de la dynastie Chamt'evi*. — Paris, Charles-Lavauzelle, 1926-1930. Gr. in-8°, xxv + 216 p. ; 86 p.

On sait que l'utile *Histoire du pays yonaka* [Laos occidental siamois] de Phya Prăxakĭt Kôrăchăk (3) a pour principale recommandation d'être établie « sur les chroniques et les légendes locales, au texte original desquelles elle ne dispense naturellement pas de recourir, mais dont elle groupe les données essentielles sous une forme commode et dans une langue plus accessible que le yuen » (4). C'est à

(1) Dans les quelques poèmes que M. H. nous a rendus accessibles, il semble que le Karma apparaisse comme une puissance universelle sous-tendant toute l'Apparence. La conception en serait bien celle du bouddhisme. Un passage me paraît particulièrement important : « c'est à cause du Karma qu'il y a orgueil des incarnations. C'est à cause du Karma que les noms ont été établis. C'est à cause du Karma qu'existent la circoncision et le cordon sacré. Ni l'Hindou ni le Turc (= le Musulman) ne savent le secret » (p. 61). Une étude critique de l'œuvre de Kabīr, qui reste entièrement à faire, pourrait peut-être montrer si oui ou non le poète a eu accès à quelque faible survivance ésotérique du bouddhisme et si cet élément s'est intégré dans son ontologie.

(2) Kalhaṇa, *Rājataraṅgiṇī*, trad. M. A. Stein, Westminster, 1900, I, p. 9 et n. 31.

(3) *Rü'ăng Phōngsāvădan Yônŏk*, Bangkok, 1907.

(4) G. Cœdès, *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental*, BEFEO., XXV (1925), p. 2 ; cf. *Note sur les ouvrages pālis composés en pays thaï*, ibid., XV (1915), n° 3, p. 44.

la traduction directe, sur manuscrits, des chroniques en langue vulgaire du pays yonaka que se consacre M. Notton, consul de France à Xieng-Māi : l'accueil favorable fait par les siamisants à son devancier montre l'intérêt de sa tentative, qui fournira comme un appendice aux textes fondamentaux de la *Jinakālamālinī* et du *Cāmadevīvaṃsa* palis, publiés et traduits ici même ([1]).

Il serait aisé de s'étendre sur les points faibles d'un travail conçu et poursuivi loin des grands centres d'études ([2]). Il me paraît plus équitable de chercher à faire valoir ses réels mérites. Quand l'histoire est de chronologie flottante et n'abonde pas en témoignages assurés, il faut évidemment exhumer tous les documents, quel qu'en soit le degré d'autorité. Mais si les présentes *Chroniques* fournissent ainsi quelques données historiques, bien confuses avouons-le, c'est comme un trésor de légendes et de thèmes mythiques qu'il les faut surtout prendre. Sous ce rapport les traductions de M. N. acquièrent déjà une indéniable utilité. Si l'on en voulait une preuve, M. Przyluski l'apporte, comme on sait, en y trouvant, les éléments d'une importante démonstration ([3]).

A défaut d'histoire datée, la simple histoire des idées mérite quelque attention. La *Chronique de Suvaṇṇa Khamdēng* montre par exemple peu de traces de bouddhisme. Indra, Viçvakarman, les Ṛṣis, tous les acteurs surnaturels et le mouvement même du drame viennent comme de source brāhmanique ([4]). On pourrait bien tenir là les restes d'une première mise en forme indianisante, mais non bouddhique de la matière mythologique indigène ([5]). On rencontre aussi d'utiles renseignements sur la pratique superstitieuse et sur certains aspects des cultes bouddhiques. Quand on s'attache à

([1]) G. Cœdès, *Documents* ..., p. 36-171.

([2]) Où par exemple l'auteur eût appris à ne pas faire étalage du Dictionnaire Classique Sanscrit-Français, par Emile Burnouf ! — Sur des inconsistances de méthode, voir infra, p. 469, n. 4. Le tort le plus grave de M. N. est de n'avoir nulle part abordé l'examen critique des manuscrits. Bien placé pour cette étude, il fournirait des renseignements d'un grand prix en donnant, au moins dans l'étude d'ensemble qui suivra ses traductions, une liste aussi complète que possible des Mss. atteints par lui, avec datation, description et comparaison. Sur ce dernier point, je l'engage très vivement à se munir de l'excellent guide qu'est l'ouvrage de A. C. Clark, *The descent of manuscripts*, Oxford, 1918. M. N. ne semble avoir utilisé ici que des copies très récentes.

([3]) J. Przyluski, *Un ancien peuple du Penjab : les Salva*, JA., CCXIV, 1929, 1er sem., p. 343-345.

([4]) *Ibid.*, p. 343 : « La chronique siamoise de *Suvaṇṇa Khamdēng* s'ouvre sur un récit qui retrace d'abord les origines du monde et qui est une sorte de *purāṇa* encombré de noms indiens. »

([5]) *Ibid.*, p. 344 : « Nous avons affaire à un vieux fonds de croyances austroasiatiques modifié par la civilisation indo-aryenne et adopté finalement par les chroniqueurs siamois pour rehausser leur histoire. » Par *siamois* il faut entendre *yuen*. — Quant à la vue que le bouddhisme joue ici un rôle effacé, une objection : le texte fait allusion à l'observance ou à l'inobservance « des cinq et des huit préceptes ». A bien regarder, cette donnée reste toutefois assez en dehors du récit.— Indra, dans les traditions indochinoises modernes, ne fait pas position contre le bouddhisme, n'étant ordinairement connu que par son rôle dans les écrits bouddhiques : il y est « une sorte de Providence qui pro-

suivre l'évolution populaire du bouddhisme, en se détournant un peu des mises en forme savantes, il est curieux d'observer les accommodements pris, suivant les pays, avec les parties de la doctrine qui répondent mal aux besoins spirituels du commun.

Bien que leur religion soit en principe une religion sans dieu, « il est bien évident que pour la majorité des Cambodgiens et des Laotiens encore imbus de croyances animistes, telle formule ou telle image sont considérées comme ayant par elles-mêmes une vertu magique et que la prière prononcée au moyen de cette formule ou devant cette image devient une demande d'intercession directe » (¹). Il fallait combler l'abime séparant le fidèle Indochinois d'un Maître entré dans le néant *sans résidus* depuis tant de siècles, en son lointain pays. Une première forme d'adaptation allait de soi, qui fait état de cet éloignement même : les calamités dont on voit le Siècle marqué sont le propre des temps où l'influence salvatrice d'un Buddha commençant à se perdre, celle de son successeur n'a pas encore commencé de se faire sentir. D'où la fortune en Indochine de textes comme l'*Anāgatavaṃsa*, dont l'inspiration se retrouve à plusieurs reprises dans les *Chroniques*.

Mais enfin les traductions authentiques, étroitement attachées à quelques localités de l'Inde, ne font aucune part aux tardives communautés indochinoises. On sait que le bouddhisme khmèr a copié jadis les temples et les statues de la métropole, empruntant, par ce détour, un reflet de l'efficacité magique qu'on paraît leur avoir reconnue. Le procédé des *Chroniques* est plus sûr : elles montrent le Buddha venu en personne au Laos par la voie des airs, tout exprès pour prédire la fortune future de Xieng-Mãi, ou de Xieng-Sén, et surtout de leurs grands monastères. A ses côtés, Indra et Açoka (!), attentifs à enfermer quelque cheveu du Maître dans un tube de bambou et dans une urne de cristal, pour le mettre en terre à l'adresse des générations à venir : la trouvaille habilement préparée de telles reliques semble avoir été monnaie courante. L'histoire de celles qui se découvrirent sous Ādityarāja ne laisse pas d'être instructive. Déposées jadis par Açoka dans un bois écarté, leur présence fut révélée dans des circonstances assez singulières (II, p. 43-47). Le roi, « le cœur plongé dans la vision du Buddha » adressa une prière à celui-ci, et l'urne sainte jaillit du sol, par « la puissance de l'invocation (*adhiṭṭhānacetə*) » que le Seigneur avait faite jadis à cet endroit. On voulut la déplacer : elle disparut sur le champ. Il fallut pour la récupérer une longue incantation, dont le thème est original : le roi récite un *saṃkṣepa* des plus fameux jātakas, Çibirājajº, Ṣaḍdantajº, etc., et conclut chaque énoncé par une formule comme : « Si ce récit est vérité, Reliques, apparaissez ! » (²) Le mécanisme du miracle reste assez confus dans l'esprit du narrateur.

---

tège le Dhamma, favorise les bons, punit les méchants ». L. FINOT, *Recherches sur la littérature laotienne*, BEFEO., XVII (1917), nº 5, p. 64. Viçvakarman [alias Viṣṇukº] est ici plus nettement de traduction pré-bouddhique ; cependant on le garde au Laos oriental soit comme un dieu du ciel des 4 Mahārājas, soit plutôt comme le *famulus* de leur chef. Indra, *ibid.*, p. 155-156, cf. 155, n. 1.

(¹) G. CŒDÈS, *Religions indiennes du Cambodge et du Laos*, dans G. MASPERO, *Un empire colonial français : l'Indochine*, tome I, Paris, 1929, p. 269.

(²) Sur la force attribuée à la « parole de vérité » (satyavakya), force « supérieure à tous les sortilèges », cf. J. PRZYLUSKI, *Le concile de Rājagṛha*, Buddhica, Mémoires, t. II, Paris, 1926, 28, p. 261 sq. — E. W. BURLINGAME, *The act of truth* (Saccakiriya), A Hindu spell and its employment as a psychic motif in Hindu fiction, JRAS., 1917, p. 429 sq.

Il nous montre Ādityarāja, « rempli d'une joie extrême en voyant le pouvoir surnaturel du Buddha » (p. 51) et, en fait, on l'a noté plus haut, c'est bien à une intercession directe que le vulgaire put croire ([1]). D'un point de vue plus relevé, il est naturel qu'on s'adresse aux Ecritures aux lieu et place du Maître disparu, puisqu'il les a léguées expressément comme un substitut de sa personne (*yo dhammaṃ passati maṃ passati*) ; et aussi que l'on ait eu recours, pour cet ingénieux emploi, au texte du Jātaka : n'est-il pas en ces pays « comme le centre de la littérature bouddhique » ([2])? Importance du Jātaka, conceptions animistes, entorses aux traditions authentiques, tout cela, qui n'est pas neuf, la *Chronique* le fait du moins spontanément resosrtir dans un raccourci saisissant : par là sa lecture n'est pas sans profit.

Il est vrai que M. N. ne sait point le pāli, qu'il en trouve dans ses textes et qu'il ne peut souvent serrer le sens d'assez près, ou qu'il est conduit à des transcriptions insolites, telle cette forêt de majuscules : . . . *Iddhividdhiñā Gantava Imasaṃ Gūhā Pavisitvā Bhuṇjati* ([3]). Mais, malgré des impropriétés, il évite ordinairement les erreurs importantes d'interprétation, qu'il s'aide d'un lettré ou qu'il traduise tout simplement les versions en yuen insérées dans les Mss. à la suite du pāli. Il est vrai encore, et ceci est plus grave, qu'il montre une méfiance inexplicable à l'endroit de l'épigraphie, qu'il ignore l'apport de la sinologie, se privant volontairement des secours les plus indispensables. En ces pays de traditions croulantes, où le manuscrit ne vieillit guère, l'histoire ne commence qu'avec l'épigraphie, ou le témoignage chinois, et trop souvent s'y termine. Mais M. N. ne fait pas œuvre critique : il produit des matériaux. Le parti auquel il s'est ombrageusement tenu d'ignorer les dernières acquisitions de la science l'a d'ailleurs conduit à en préparer la confirmation. C'est ainsi qu'on ne saurait tirer grand'chose de sa *Chronique de La:p'un*, sauf recours à la donnée cruciale fournie par M. Cœdès : présence au Laos occidental d'un notable élément môn, apparenté aux populations pégouanes, mal réduit à la domination khmère et en dehors duquel on rendrait difficilement compte de l'histoire de Haripuñjaya ([4]).

([1]) Les chroniques pālies étudiées par M. Cœdès donnent une interprétation plus orthodoxe. C'est par le seul effet de la puissance des dieux, Indra en tête, que la relique se manifeste, disparaît et revient enfin à l'appel du roi. *Documents. . . .*, p. 85. La traduction de M. N. ne correspond pas au pāli de la p. 49. L'histoire du texte, pour ce passage, reste à faire et aurait de l'intérêt.

([2]) L. Finot, *Recherches. . . .* p. 43.

([3]) I, p. 94 : « *iddhividhinā gantvā imisaṃ guhāya pavisitvā bhuñjati* ». Ailleurs des coupures de mots maladroites ; partout des barbarismes et des solécismes : il est vrai que ceux-ci, s'ils sont bien dans les Mss., ne peuvent souvent se corriger sans fausser la démarche de pensée de l'auteur. Cf. *Documents. . . .* p. 15.

([4]) G. Cœdès, *Documents . . .*, p. 15 sq. ; cf. également *Recueil des Inscriptions du Siam*, Deuxième partie, Bangkok, 1929. Introduction, articles Dvāravatī et Lavo. M. N. qui publie une *Histoire de la dynastie Chamt'evi* donne l'impression d'ignorer qu'une recension courte mais datée (A. D. 1646) de cet ouvrage est traduite *Mission* Pavie, *Etudes diverses*, t. II (Paris, 1898), p. 145-166, *Histoire de Nang Kiam Maha Tévi* ; il a tenu avec une fidélité admirable la gageure de ne pas imprimer le nom de M. Cœdès, bien que citant à chaque page la *Jinakālamālinī* et le *Cāmadevivaṃsa*. Pour lui, l'inscription de Ram K'ämhêng n'est « qu'une sorte de dithyrambe visant des faits purement locaux qui ne semblent pas avoir eu de répercussions sur le reste du

Dans la préface du premier volume, M. N. annonce : « des textes historiques » qui permettront peut-être de reconstituer l'histoire du pays « en bonne et due forme, formant un ensemble autant que possible des plus homogènes ». Que contiennent en réalité ces écrits hétéroclites? On discerne une sorte de cadre, emprunté des traditions pālies : succession des Buddhas [1], Açoka, les Conciles, propagation de la Loi, prédictions...; des légendes relatives à des fondations pieuses, à des statues, à des reliques; d'autres qui tiennent davantage au terroir : notamment sur la fondation de villes [2]; des thèmes de folklore, attestés par toute l'Indochine [3]; des mythes historiques, comme l'histoire de Cāmadevī, qui a sans doute valeur de symbole [4]; des données semi-historiques, chancelantes, mais dont certaines semblent partiellement authentiques [5], de nombreuses listes dynastiques ; enfin partout des prestidigitations étymologiques, malmenant de préférence des toponymes [6]. Un vrai

pays . . . Les inscriptions au texte non mutilé ou assez bien conservé donnent lieu souvent pour leur interprétation à de pénibles controverses des plus difficiles à trancher . . . L'épigraphie est donc loin jusqu'ici de s'être révélée féconde pour l'histoire de ce pays ». Seules les *Chroniques* lui paraissent contenir les éléments d'une histoire du Siam (I, p. x). S'il lui faut les secours d'une telle certitude pour se soutenir dans ses travaux méritoires, au milieu de textes aussi ingrats, laissons-lui cet optimisme !

(1) Il eût été utile de préciser la portée et la place de cet emprunt. On risque, au détour d'une ligne, de tomber sans avertissement sur des phrases comme celle-ci : « âgé de trente millions d'années, c'était un beau jeune homme remarquablement intelligent et habile aux affaires publiques » (I, p. 91). Il ne faut pas fermer le livre : ces développements fabuleux ne tiennent strictement qu'au thème emprunté, et restent étrangers à la matière propre de la *Chronique* sur laquelle ils ne doivent donc pas jeter la suspicion — mais on aurait dû indiquer clairement le départ de ces éléments hétérogènes.

(2) Cf. L. Finot, *Sur quelques traditions indochinoises* dans *Mélanges Sylvain Lévi*, Paris, 1911, p. 210, n. 3.

(3) La ville engloutie (I, p. 198-99; cf. ibid., p. 16) : cette légende se retrouve presque textuellement autour des lacs Ba Bể (Bắc-kạn); les concours pacifiques (construction d'un temple, aménagement d'un étang) tenant lieu d'une bataille pour départager deux armées (II, p. 36-37) reparaissent par exemple chez les Chams, E. Aymonier, *Légendes historiques des Chams*, Excursions et Reconnaissances, t. XIV, n° 32, Saigon, 1890, p. 162.

(4) W. A. R. Wood, *History of Siam*, Londres, 1926, p. 95, cf. *Documents...*, p. 16 et n. 1. Pour le caractère mythique de la légende de Cāmadevī, voir la légende du jupon blanc, Notton, II, p. 60 ; cf. p. 29-30.

(5) La guerre à trois parties (II, p. 34) et l'épidémie de Haripuñjaya (p. 35) ; cf. *Documents...*, p. 23 sq.

(6) e. g. II, p. 21 : « ... à l'endroit où les étoffes mouillées furent mises au soleil (tāk) elle [i. e. Cāmadevī] fonda une ville qu'elle nomma Mūang Tāk. S'étant aperçue à un campement que son cortège était plongé dans un état d'hébétude (ngão), elle appela ce lieu Sāngão, etc... » Le texte de la *Mission Pavie* dit simplement : « Tout le long du chemin en remontant le Nam-Pinh elle donna des noms aux lieux où elle s'arrêtait » (*loc. cit.*, p. 147). Il est manifeste qu'on a tout au contraire bâti le détail du voyage de Cāmadevī sur une liste de toponymes plus ou moins distordus pour les besoins de la cause : il ne subsiste dès lors de ce prétendu voyage qu'un symbole de l'avance des Môns.

fatras, et de compilation tardive, voilà comment se présentent ces *Chroniques*, dans les rédactions qui nous en sont aujourd'hui accessibles. Il n'eût pas été inutile d'en informer le lecteur, pour qu'il s'étonnât moins d'y lire qu'« un siècle environ après le *nibbāna* régnait à Xieng Sĕn un souverain nommé *Ajjuttarāja* » (I, p. 139) ou que les Pégouans tiraient du canon au Ve siècle A. D. (ibid., p. 196).

Sous cette confusion transparaît d'ailleurs le même principe de composition que dans les chroniques pālies correspondantes : sa considération conduirait M. N. à une plus juste appréciation de ses textes. Dans la *Jinakālamālinī* « le narrateur ralentit son allure à mesure que son horizon se rétrécit. Après avoir commencé dans un passé vertigineux et avoir suivi la carrière du Bodhisatta pendant je ne sais combien d'asaṅkheyyas de kappas..., l'ouvrage finit par ne plus être que la chronique locale de Lămphun et de Xieng-Măi, et plus spécialement de la secte des Sīhaḷabhikkhus à laquelle appartenait l'auteur. C'est d'ailleurs un trait commun à la plupart de ces chroniques pālies, y compris le *Mahāvaṃsa* qui a été le grand modèle des historiens de couvent en Indochine, que de faire converger tous les fils de leur narration vers la secte ou le couvent dont il importe de prouver l'orthodoxie » [1]. De même ici e. g. devant la simple notice d'une colonne sacrée s'est introduit un long développement partant des origines, à grand renfort de mythologie, et contenant peut-être quelques traditions fondées [2].

C'est là le fil conducteur dont M. N. devrait bien s'armer pour continuer l'exploration de ces textes dont, répétons-le, on ne doit pas méconnaître l'intérêt.

P. Mus.

Siam. Nature and Industry. *Issued by the Ministry of Commerce and Communications*. Bangkok, 1930, in-8°, 315 pp., 65 planches hors-texte dont 5 cartes (The Bangkok Times Press).

Siam. General and Medical Features. *Far Eastern Association of Tropical Medicine. Issued by the Executive Committee of the Eighth Congress.* In-8°, 332 pp., 55 planches hors-texte dont 3 cartes et 3 planches en couleurs (The Bangkok Times Press).

Depuis la *Description du royaume Thai ou Siam* publiée par Mgr Pallegoix en 1854, le seul ouvrage d'ensemble qui ait paru sur le Siam est celui de M. W. A. Graham, dont la seconde édition (1924) ne diffère pas sensiblement de la première, imprimée en 1912. Les divers chapitres en sont de valeur fort inégale et la rapidité de l'évolution et du développement du pays, font que l'ouvrage est déjà, sur bien des points, périmé. Le gouvernement siamois a donc fait œuvre éminemment utile en publiant à l'occasion du VIIIe Congrès de Médecine tropicale qui s'est tenu à Bangkok en 1930, une série de monographies dues chacune à la plume d'un spécialiste et

(1) *Documents...*, p. 11.
(2) Chronique de Suvaṇṇa Khamdĕng (I, p. 1-33).

réunies en deux beaux volumes richement illustrés. Ils constituent une véritable petite encyclopédie du Siam due à la collaboration des principaux chefs de service et conseillers du gouvernement, parmi lesquels on remarque les noms de S. A. R. le Prince Damrong, de S. A. le Prince Bidyalankarana, du Major E. Seidenfaden, des Drs. A. F. G. Kerr et Hugh M. Smith, de MM. le May et Ladell, pour ne citer que ceux dont les travaux parus dans le *Journal of the Siam Society* ont déjà consacré la réputation.

Ce travail a été facilité par l'existence de quatorze monographies publiées en 1926 à l'occasion de la visite d'un groupe d'étudiants américains faisant un voyage d'étude autour du monde. Il a suffi de les réviser et de les mettre à jour, de les compléter par une série de notes sur divers sujets qui n'avaient pas été traités en 1926, et de les réunir en deux volumes pour constituer un ouvrage qui se distingue des publications hâtivement compilées pour être distribuées aux expositions et aux congrès, par la qualité de son texte et le soin apporté à sa présentation matérielle.

Le seul reproche qu'on pourrait lui faire est que le plan et la répartition des chapitres entre les deux volumes se ressent un peu de l'occasion qui a provoqué sa publication. Les monographies relatives au service de santé, à la Croix rouge, aux divers établissements hospitaliers en occupent exactement le quart et ont été incorporées au volume qui traite des généralités : Gouvernement, Histoire, Religion, Littérature, Archéologie, Arts, Tourisme et Instruction publique. L'autre volume, consacré à la description du pays, à l'inventaire de ses ressources et à l'étude de leur mise en valeur est beaucoup plus homogène. Il suffira dans une réédition de réduire la partie médicale, de développer quelques chapitres de la partie générale, notamment ceux consacrés à l'histoire et à la religion, et d'ajouter un chapitre sur les mœurs et coutumes, pour obtenir un ouvrage approchant de la perfection.

G. Cœdès.

Lois siamoises. Code de 1805 A. D. - XIV. [En caractères siamois : *braḥ āyakār pet srec.*] *Lois diverses. Texte édité par* Jean Burnay *et* Robert Lingat. — Bangkok, Imprimerie de l'Assomption, 1930, gr. in-4°, v pp. d'introduction en français, 6 pp. d'introduction en siamois, 1 p. d'erratum bilingue, 30 pp. de texte siamois.

Le texte authentique des anciennes lois siamoises, dont les manuscrits avaient été détruits lors de la prise d'Ayuthya par les Birmans en 1767, fut reconstitué et révisé en 1805 par ordre du roi Phrā Phŭtthā Yot Fa, et la nouvelle recension qui comprenait 41 volumes manuscrits fut copiée à trois exemplaires par les scribes royaux. Ces manuscrits qui se reconnaissent à la présence, sur le feuillet de garde, des trois sceaux de l'Intérieur, de la Guerre et du Trésor, se trouvaient dispersés dans divers bureaux et ministères, lorsqu'en 1924 et 1929 le Prince Damrong eut l'heureuse idée de les rassembler à la bibliothèque Vajirañāṇa où ils sont conservés actuellement : les trois collections sont loin d'être complètes, mais chaque volume est représenté au moins par un manuscrit, sauf deux lois dont on n'a qu'une copie de 1805, officielle mais non authentiquée par les trois sceaux.

Ce texte est le seul capable de faire foi en justice de la teneur des anciennes lois, dont plusieurs sont encore en vigueur. Il est, seul, à la base de toutes les éditions imprimées au cours du XIXe siècle, qui le reproduisent d'une façon souvent infidèle. Dans une série de travaux d'approche, MM. J. Burnay et R. Lingat nous ont déjà renseignés sur le caractère de la revision de 1805 [1], sur l'histoire, le contenu et l'arrangement de la collection [2], et nous ont donné l'édition diplomatique d'une des lois, celle sur les héritages [3].

Ils entreprennent aujourd'hui la publication intégrale des manuscrits de 1805 en commençant par la XIVe loi, qui traite de sujets variés d'un grand intérêt pour l'histoire du droit siamois. Ce premier volume comprend une introduction en deux langues, indiquant la méthode employée dans l'édition du texte siamois et donnant d'utiles aperçus sur la valeur du manuscrit comparée à celle des éditions imprimées.

Il est à souhaiter que cette entreprise, qui fait le plus grand honneur à la science de nos compatriotes, tous deux conseillers légistes auprès du gouvernement siamois, ainsi qu'à l'Imprimerie de la Mission, trouve, auprès des personnes s'intéressant à l'histoire du droit siamois et du droit hindou en Indochine, les encouragements moraux et l'aide matérielle qui permettront de la mener à bien.

G. Cœdès.

Journal du Voyage de Siam fait en 1685 & 1686 par M. l'Abbé de Choisy. Précédé d'une étude par Maurice Garçon. — Paris, Éditions Duchartre & Van Buggenhoudt, [1930], in-8°, XLIV-300 pp., XVI pl. (Collection laque orange, Aventures et voyages).

Les deux ambassades envoyées par Louis XIV à la Cour de Siam en 1685 et 1687 nous ont valu toute une série de relations de voyages qui, pour traiter du même sujet, n'en sont pas moins fort différentes de ton : les fortes personnalités de leurs auteurs s'affirment dans chacune d'elles de la manière la plus éclatante.

La *Relation de l'ambassade* de M. le Chevalier de Chaumont est en quelque sorte le rapport officiel de la première expédition : « Monsieur l'Ambassadeur » y rend compte de sa mission dans le style froid et un peu solennel qui était alors celui du département. Les deux *Voyage de Siam des Pères Jésuites*, œuvre du Père Tachard, allient au souci des intérêts de la religion celui de la documentation scientifique. Les *Mémoires* du Comte de Forbin, fine lame et mauvaise tête, nous dévoilent les dessous de la politique de M. Constance. Le *Royaume de Siam* de la Loubère, plus tard membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est une monographie, écrite avec une largeur de vues remarquable, qui reste encore aujour-

---

[1] R. Lingat, *Note sur la revision des lois siamoises*, J. Siam Soc., XXIII, 1929, pp. 19-27.

[2] J. Burnay, *Inventaire des manuscrits juridiques siamois*, Ibid., XXIII, 1930, pp. 135-203 ; XXIV, 1930, pp. 29-79 (à suivre).

[3] J. Burnay, *Texte de la loi Lakṣaṇa Moradok d'après le Ms. Vajirañāṇa : Nitisātra M 12, C. S. 1167* ; Ibid., XXII, 1929, pp. 117-151.

d'hui par sa solide documentation un ouvrage d'une importance capitale qu'il est difficile de prendre en défaut [1].

Le *Journal du voyage de Siam* de l'Abbé de Choisy se distingue des livres précédents par un tour littéraire et par une verve dont le parfum, après deux siècles et demi, n'est pas encore éventé : c'est du journalisme de première qualité, et à ce titre il était plus propre que ceux-là à conquérir la faveur du public. Il eut les honneurs de cinq éditions [2] qui, sans être devenues précisément introuvables, atteignent cependant en librairie des prix fort élevés. La *Collection laque orange* a donc rendu un réel service aux amateurs de livres de voyages en le rééditant à un prix abordable qui n'a pas empêché de lui donner une présentation presque luxueuse, enrichie de seize planches excellentes d'après les ouvrages énumérés plus haut et les gravures du temps.

Le texte de l'Abbé de Choisy, qui fait allusion à toutes sortes d'événements que le grand public n'est pas tenu de connaître dans le détail, surtout ceux qui intéressent l'histoire du Siam, n'eût rien perdu à être accompagné de notes et d'éclaircissements : il eût été facile d'en tirer la substance de LANIER, *Etude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam*, A. LAUNAY, *Histoire de la Mission de Siam*, WOOD, *History of Siam*, sans parler d'ouvrages plus anciens, tels que les *Relations des missions des Evêques français* [3] et mieux encore les archives originales conservées au Ministère des Colonies. Au lieu de cela, l'éditeur, Me MAURICE GARÇON, a préféré mettre en tête du volume une introduction qui prétend situer le texte dans son ambiance géographique et historique, mais qui, tout en témoignant d'un louable effort pour gagner au Siam la sympathie du lecteur, donne de l'attitude de ce pays vis-à vis de la civilisation européenne une idée absolument erronée.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les inexactitudes dont fourmille la description du pays [4] : elles sont explicables, sinon excusables, de la part de quelqu'un qui n'a jamais eu l'occasion d'y voyager. On pardonnera à l'auteur quelques erreurs historiques notamment sur l'étonnante richesse du Siam au XVIIe siècle (dont le Chevalier de Forbin ne fut jamais dupe, malgré les efforts des Siamois et de Constance Phaulkon pour éblouir les envoyés de Louis XIV), sur la prétendue « fierté » qu'éprouvaient « les voisins, vaincus et soumis, à être tributaires d'un roi dont l'autorité s'étendait sur eux, douce et incontestée » (p. XII), sur le rôle de Constance Phaulkon [5]. On attribuera à un anticléricalisme, respectable mais hors de propos, les fougueuses attaques contre les missionnaires qui « annonçaient un Dieu nouveau, redoutable et jaloux, au nom duquel, pendant quarante ans, on allait mettre à feu et à sang le royaume heureux et paisible établi sur les bords de la Ménam, aux eaux

---

(1) Je ne cite que pour mémoire l'*Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, de GERVAISE, qui ne prit pas part aux missions diplomatiques.

(2) Cf. CORDIER, *Bibliotheca Indosinica*, I, pp. 941-942.

(3) Cf. CORDIER, *Ibid.*, p. 825 et suiv.

(4) P. II : « Le pont immense, chef-d'œuvre du calcul des résistances » qui franchit le Ménam, n'est pas construit en aval de Bangkok, mais assez loin en amont ; — pp. IV-V. Vat Cheng « dont les *pierres* ciselées jusqu'au cauchemar dominent toute la région » est un monument en brique décoré de céramiques multicolores ; — etc., etc.

(5) L'erreur (p. XL) sur la date du dernier traité franco-siamois : 1916 pour 1925 (ratification en 1926) n'est peut-être qu'une faute d'impression.

riches et lourdes de félicité » (p. XIII). Mais, ce qui plongera dans un abîme de stupeur les Européens qui ont eu le privilège de vivre en contact prolongé avec les Siamois du XXe siècle, ce sont des affirmations comme celles-ci : « Il (le Siam) se défend avec fermeté contre l'envahissement des Blancs audacieux dont l'ambition est d'introduire sans respect, au nom de la science, l'uniformité désespérante de la vie européenne avec une méprisante outrecuidance (p. II)... Le Palais Royal, le vrai, non pas celui des réceptions officielles pour étrangers d'ailleurs peu fréquentes, mais celui où le roi mène une vie luxueuse et se réfugie un peu hautainement à l'abri de la barbarie européenne, est un rectangle clos par d'épaisses et hautes murailles à l'intérieur duquel se marient les plus éclatantes couleurs (p. V) ».

Si ces lignes viennent à tomber sous les yeux de S. M. le roi Prajadhipok, ancien élève de l'Ecole de Guerre, grand amateur de golf et de squash racket, promoteur d'une politique de restriction qu'il a inaugurée en réduisant sa propre liste civile au lendemain de son avènement, je doute qu'il se reconnaisse dans cette image d'un monarque menant une vie luxueuse à l'abri des murailles du vieux palais où il n'habite jamais, et qui constitue d'ailleurs une résidence parfaitement inhabitable pour un souverain moderne, de goûts très simples.

La civilisation occidentale contre laquelle M. Maurice Garçon, amateur d'exotisme, ne cesse de vitupérer dans sa préface, n'a pas été imposée aux Siamois par l'Europe. Ils y sont venus d'eux-mêmes, sous la prévoyante impulsion de leurs rois, sans enthousiasme peut-être, mais avec un sens aigu des réalités qui leur a valu de conserver leur autonomie, pendant que leurs voisins, moins habiles à transiger avec l'inéluctable, perdaient leur indépendance au milieu des plus tragiques convulsions. Les Siamois d'aujourdhui, je ne parle pas seulement des jeunes Siamois, n'abhorrent rien tant que ce sentimentalisme qui voudrait faire de leur pays, sous le nom de « royaume de l'éléphant blanc », je ne sais quel conservatoire d'exotisme d'où seraient proscrites l'automobile, la radiophonie et autres inventions européennes dont Me Garçon voudrait leur refuser l'usage. Ils sont beaucoup plus ardents à les adopter que les Européens ne le sont à les introduire chez eux, et les derniers journaux de Bangkok nous apportent la photographie du couple royal causant familièrement avec un couple américain composé des deux plus brillantes étoiles de Hollywood, à qui la cour de Bangkok a réservé une réception quasi officielle sans en avoir été sollicitée par personne.

Les Siamois, qui sont des assimilateurs de génie, sont sortis de l'état primitif où sont encore leurs frères du Yunnan et du Tonkin sous l'influence de la civilisation matérielle chinoise, de la culture indienne, du bouddhisme pégouan et de l'art khmèr. Ils ont ouvert leur pays à l'Occident, héritier de cette civilisation grecque qui leur a déjà donné, par l'intermédiaire de l'Inde, le type iconographique du Maître qui trône dans leurs temples. Mais en nous empruntant les manifestations extérieures de notre civilisation, ils n'en conservent pas moins leur culture propre, leur gaîté native, leur respect des hiérarchies, leur esprit de tolérance, leur religion de mansuétude, qui les distinguent si profondément des Occidentaux. Et cela est autrement important que la « couleur locale » dont Me Garçon déplore la disparition en termes grandiloquents, en nous invitant à la rechercher dans le récit de voyage de l'Abbé de Choisy, à propos de qui on avait fini par oublier que cette préface a été écrite.

G. Cœdès.

Généralités.

Herbert H. Gowen, professeur de langues et de littérature orientales à l'Université de Washington. — *Histoire de l'Asie*. Traduction française du Ct G. Lepage, ancien attaché à l'École française d'Extrême-Orient. — Paris, Payot, Bibliothèque historique, 1929. in-8°, 403 p., 6 cartes.

C'est un noble projet qui anime la plume de M. Gowen ; tout un public doit être informé, sans plus attendre, de l'histoire de l'Asie : hommes d'Etat, hommes d'affaires, éducateurs — les missionnaires surtout, qui « auraient le plus grand intérêt à connaître suffisamment les antiques religions des contrées où ils sont envoyés, pour éviter de combattre chez leurs prosélytes, au nom du Christ, des idées et des tendances que le Christ eût approuvées » (p. 14). Le présent ouvrage est donc une œuvre pie.

Il ne faudrait pas croire que des fins aussi sérieuses en bannissent l'agréable : l'intérêt s'y soutient constamment. Entre autres belles choses on goûtera dans le curriculum d'Alexandre, « le bouc du Nord », ce trait remarquable : « Les opérations militaires (contre les Perses) furent conduites par les habiles généraux Granicus et Issus... » (p. 39). On aimerait à apprendre de M. G., ou de son traducteur (car n'ayant pas le texte anglais sous la main, nous ne pouvons les départager), les noms des batailles où s'illustrèrent de si habiles généraux. On lit p. 21 : « Quelques mots suffiront à exposer la période pré-historique de l'Inde. A l'origine, le pays était probablement occupé par des tribus de race négrito, semblables en tous points aux « tribus de singes » qui, sous la conduite de Hanuman, leur général, aidèrent Rama à reprendre Sita, sa femme, au roi des démons de Ceylan ». Ces « quelques mots » suffisent également à caractériser l'ouvrage.

C'en serait donc assez et l'on s'en voudrait d'insister, s'il ne fallait énergiquement combattre, dans l'intérêt du public et pour le bon renom de notre librairie, un abus détestab e. Nous avons signalé un volume [1] orné de la *manchette* suivante : « Cette biographie... fait entrer dans l'histoire la figure légendaire du grand Bouddha » — quand rien n'autorise une telle assertion. Mais là du moins le livre est-il sérieux, sévère même, et peu accessible au lecteur non préparé. Nous n'en dirons pas autant ici. C'est cependant avec éclat que l'éditeur annonce le nouveau volume malencontreusement traduit par M. Lepage : « une synthèse de l'histoire de l'Asie, qui remplacera les notions confuses, contradictoires, qu'en a l'Occident par une vue compréhensive, topique et claire. » Le pavillon couvre une pauvre marchandise. Au moment où par l'effort d'orientalistes comme MM. Grane, La Vallée Poussin, H. Maspero..., des instruments précis d'information sont mis dans toutes les mains, regrettons qu'un grand éditeur ne se soit pas mieux renseigné sur la valeur de l'ouvrage qu'il accueillait dans sa Bibliothèque historique. Nul à Paris ne pouvait-il lui éviter d'aller répandre

(1) E. Brewster, *Gotama le Bouddha*... Edition française par G. Lepage, Paris, Payot, 1929. cf. *BEFEO.*, XXIX, 1929, p. 435-36.

à tous vents cette idée compréhensive qu'en Asie centrale les importantes civilisations révélées par les explorateurs remontent à l'an 7000 avant notre ère (p. 18) ? L'Occident gagnera-t-il beaucoup à apprendre, par l'ingénieuse comparaison « de la racine sanscrite désuète *ar*, labourer » et de l'anglais *arable*, qu'*aryen* (1) signifie « laboureur » (p. 28), ou à lire, à propos du second philosophe classique : « Mencius, ou Meng-tse, a les mêmes droits que son maître à notre souvenir. Né un siècle et demi après Confucius, il fut également élevé par sa mère. Celle-ci changea de maison à plusieurs reprises, craignant pour son fils l'influence pernicieuse du voisinage d'un cimetière, d'un abattoir et d'un marché, etc... » (p. 45) ? Que voilà de grandes affaires et qui assurément méritaient de paraître dans un chapitre traitant en 19 pages de toute l'histoire de l'Asie, du Japon aux Juifs et « de Cyrus à l'ère chrétienne »! L'exposé est agrémenté de considérations sur les deux Testaments et sur l'Apocalypse; on y trouve aussi en bonne place, comme il fallait s'y attendre, le « songe de *l'empereur* Ming-*ti* (2), en 64 av. J.-C. », et la tête de Crassus. Ce sont des vues topiques. Mais que dire, pour ne pas s'appesantir sur l'histoire ancienne seulement, d'un auteur qui n'aborde nulle part l'essentiel des pressants problèmes posés aujourd'hui en Mandchourie, presque aussi mal informé, quoiqu'abondamment, du présent que du passé (3)? Il accorde un bref exposé — et, il faut l'avouer, quelques éloges — à l'œuvre de la France en Asie. Il veut bien nous reconnaître « de gros intérêts dans les chemins de fer du Yunnan » (p. 316). M. Gowen se soucie davantage de déterminer avec précision quand et comment nos ancêtres sont descendus des arbres, la sécheresse ayant déboisé l'Asie Centrale, notre commun berceau. Sans doute est-ce une façon de comprendre l'Histoire.

Quand nous lui en opposons d'autres, sommes-nous sûrs d'avoir l'avenir pour nous ? Le livre affirme que l'esprit dont il est pénétré — et sans doute aussi les méthodes auxquelles il doit le jour — appartiennent à une humanité nouvelle. *Quod utinam in arbores remigrare possemus* !

P. Mus.

---

(1) Sur l'étymologie de *arya*, *ārya*, M. G. eût trouvé des vues suggestives dans le bel article de M. Vendryès, *Les correspondances de vocabulaire entre l'indo-iranien et l'italo-celtique* (Mém. Soc. de Linguistique, t. XX, 1918, p. 265-270). — La racine *sanskrite* AR n'est pas désuète et ne signifie pas « labourer ».

(2) Pléonasme : *ti* veut dire *empereur*. De quelles langues orientales M. G. est-il donc professeur à Washington ?

(3) L'ouvrage témoigne d'une information très étendue, mais peu méthodique. En tout cas et quelle que soit sa valeur intrinsèque, un livre qui se donne comme une introduction à l'histoire de l'Asie gagnerait beaucoup à donner des références : ici, pas un seul titre n'est cité. On devine que M. G. a parcouru *L'Inde et le Monde* de M. Sylvain Lévi : je l'en félicite. On voit aussi qu'il s'est attaché à H. Cordier. Il avait mieux à faire.

René Grousset. — *Histoire de l'Extrême-Orient.* — Paris, Geuthner, 1929, 2 vol. in-8°, xviii-771 pp., 33 pl., 7 cartes (Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'études, tomes XXXIX et XL).

Une réédition de cette *Histoire de l'Asie*, qui avait fondé en 1922 la réputation de M. Grousset, s'imposait depuis quelques années, tant à cause des imperfections de ce premier essai de synthèse qu'en raison des progrès réalisés dans plusieurs branches de l'orientalisme. En terminant le compte rendu fort élogieux qu'ils lui ont consacré ici même (*BEFEO.*, XXII, pp. 321-327), MM. Finot et Aurousseau exprimaient l'espoir qu'« une révision attentive que l'auteur fera bien de demander à quelques spécialistes » éliminât ces imperfections, et concluaient ainsi : « Lorsque les corrections nécessaires auront été faites, que des cartes plus soignées auront remplacé les schémas trop sommaires qui terminent chaque volume et que l'ouvrage aura été pourvu d'un index, on ne pourra que recommander sans réserve une œuvre qui répondra pleinement aux désirs du public lettré comme aux légitimes exigences de la science historique.» Dans son *Histoire de l'Extrême-Orient*, M. Grousset s'est inspiré de ces conseils, mais il a fait mieux que d'introduire les « corrections nécessaires »: il a, comme il le dit dans son Avertissement, « remplacé l'ouvrage antérieur par un travail entièrement nouveau ».

Au point de vue de la documentation, M. Grousset s'est tenu au courant des recherches faites depuis 1922, et son ouvrage donne un état assez exact de nos connaissances, arrêté en 1929. Ce n'est pas de sa faute si certains chapitres sont d'ores et déjà vieillis et si par exemple son paragraphe sur l'art khmèr serait à récrire entièrement. La transcription des noms orientaux, dont l'incohérence dans l'*Histoire de l'Asie* avait provoqué les critiques de MM. Finot et Aurousseau, a été systématisée et les défaillances qu'on y peut relever sont généralement dues aux imprimeurs. Les cartes, hors-texte, à grande échelle, sont très claires. La bibliographie est remarquablement complète et l'index qui comprend plus de 80 pages rend les plus grands services. Au total, c'est un livre consciencieux où l'on ne trouvera pas de larges vues d'ensemble sur les révolutions des peuples asiatiques, ni de dissertations philosophiques sur les vicissitudes de leur histoire, mais, ce qui vaut mieux, un résumé exact des faits acquis, présenté sous une forme claire et généralement attrayante. On regrette seulement l'absence totale de l'histoire du Japon : les raisons invoquées par l'auteur (raison de format, caractère d'insularité de l'histoire japonaise) ne sont absolument pas convaincantes.

A cette appréciation d'ensemble, j'ajouterai quelques remarques de détail qui m'ont été suggérées par la lecture de l'ouvrage.

P. 25. Il n'est pas tout à fait exact de dire que Siddhārtha «quitta sa famille pour mener, *sous le nom de Gautama*, la vie d'anachorète ». Gautama n'est pas un surnom que prit le futur Buddha en embrassant la vie ascétique : c'est un nom de famille (*gotra*) que les textes appliquent également à son père, à son cousin Ānanda, à sa tante Mahāprajāpatī.

P. 69. « . . . le Canon pâli *arrêté à Ceylan vers 89 av. J.-C.* » Cette affirmation eût mérité quelques explications et au moins une référence.

P. 81. M. Grousset reproduit complaisamment l'histoire du « bouddhiste indien ou indo-yavana commandant à un artiste grec ou à un métis eurasien une image du

Buddha ». Cet épisode théâtral n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre de M. Foucher.

P. 110. A propos des conquêtes de Rājendracoḷa vers 1030 A. D., M. Grousset mentionne la presqu'île de Malacca. Je préférerais « péninsule malaise », le nom de Malacca étant ici nettement anachronique. Quant au Malaiyūr (ibid., note 3), il n'a jamais correspondu à la région de Malacca que dans l'imagination de M. G. Ferrand. Le Malaiyūr se localise à Jambi (Sumatra).

P. 116. L'origine de l'art bouddhique de Ceylan est à chercher à Amarāvatī. L'influence de l'art Gupta est postérieure.

P. 138. Les rapports entre l'art du Gandhāra et l'école de Mathurā posent un problème dont l'importance n'est pas suffisamment mise en lumière par les deux phrases que lui consacre M. Grousset.

P. 149. Le développement sur le symbolisme du Naṭarāja est une page de mauvaise littérature indienne moderne dont M. Grousset aurait pu faire grâce à ses lecteurs.

P. 157, note 1. Ce n'est ni Çrīvijaya, ni Zābag qui envoyèrent en Chine l'ambassade de 454, mais le Kan-t'o-li, qui se trouvait à Java ou à Sumatra, et dont l'identification exacte reste à trouver.

P. 549. « On trouve le bouddhisme au Čampā et au Cambodge dès le V[e] siècle A. D. » M. Finot a montré (*BEFEO.*, XV, II, p. 3) que l'inscription de Vö-caṇh, qui remonte au moins au III[e] siècle, est presque certainement bouddhique.

P. 552 et suiv. La division du Campā en deux clans: aréquier et cocotier, est une invention de M. G. Maspero qui méritait tout au plus d'être mentionnée dans une note.

P. 556. « Le futur pays cambodgien était divisé à cette époque en deux états *frères* (Fou-nan et Tchen-la). » Ce n'est pas tout à fait ainsi que les Chinois présentent les rapports entre le grand Fou-nan et le petit Tchen-la ; et le peu qui transparaît dans l'épigraphie (*BEFEO.*, XXVIII, pp. 130-131) tend à confirmer l'impression que le Fou-nan était un assez vaste empire dont le Tchen-la n'était primitivement qu'une principauté vassale.

P. 557. « (Le Tchen-la) embrassait le nord du Cambodge actuel et vraisemblablement tout le Laos jusqu'à Luañ Prabañ. » Sur cette question, v. supra, p. 424.

P. 559. *P'o-leou* et *Wen-tan* sont deux noms du Tchen-la de terre, et ne s'appliquent pas, le premier au Tchen-la d'eau et le second au Tchen-la de terre.

P. 566. « Sūryavarman II édifia en outre pour certains auteurs Phimai (Bhimapura?) au nord des Monts Dangrêk. » Dans une note *A propos de la date d'édification d'Angkor Vat* parue en 1920 (*JA.*, 1920, I, p. 96) et citée par M. Grousset dans la note 2 de cette même page 566, j'ai montré que le nom ancien de Phimai est *Vimāya* et que ce monument était déjà construit en 1108 A. D. sous Dharaṇīndravarman I, prédécesseur de Sūryavarman II.

P. 589 et note 8. M. Grousset s'est un peu embrouillé dans les personnages à qui l'inscription du Vat Sri Jum de Sukhodaya (n[o] II de mon *Recueil des inscriptions du Siam*) attribue la libération des Thai. Pour obtenir un texte correct, il suffit de remplacer Phā Mưañ par Bāñ Klañ Thao et vice versa.

Ci-dessous, sur les chapitres consacrés à la Chine, quelques remarques de M. E. Gaspardone.

G. Cœdès.

En ce qui concerne la Chine, l'ouvrage de M. G. est devenu une sorte d'introduction générale très agréable et très commode. Malgré son remaniement complet, la place faite à la Chine antérieure aux Han y est cependant restée tout aussi insuffisante que dans la première édition ; mais les livres de MM. Maspero et Granet, parus depuis, et de première main, comblent au delà cette lacune. Comme dans la première édition, pour la période allant du IVe au XIIe siècle, la disproportion entre les données purement historiques et celles relatives à l'art et au bouddhisme est frappante. Il est tout à fait abusif, notamment, d'appeler la Chine ancienne *prébouddhique*, et de l'appeler ensuite *bouddhique* jusqu'aux Song. Si grand qu'ait été le rôle du bouddhisme chinois, il ne justifie point que l'histoire de la Chine soit en quelque sorte, comme y tend M. G., comprise en fonction du bouddhisme. Une meilleure distribution des matières s'observe pour les trois dernières dynasties chinoises. Pourtant la littérature y est encore à peu près sacrifiée aux beaux-arts : pour les Yuan, la littérature a moins d'une page, la peinture, trois, les autres arts, moins d'une ; pour les Ming, les lettres ont une page, la peinture et la sculpture, trois, trois et demie la céramique ; pour les Ts'ing, la céramique a quatre pages, les autres arts et la littérature n'ont rien. L'histoire des Mongols et des Turcs orientaux est celle qui a été le plus heureusement reprise et complétée. Là surtout, M. G. semble avoir largement profité de l'aide de M. Pelliot. On y trouve toutefois une profusion de noms propres (orthographiés en notes dans leurs alphabets originaux), encore trop peu nombreux si le livre est un manuel, trop nombreux s'il n'est, et il ne peut guère être autre chose, qu'une vue générale et un *discours*, au sens où l'on entendait autrefois ce terme. On en dira autant de la bibliographie, tant des notes que de l'appendice (une bonne part des unes se retrouve dans l'autre) : les renvois aux auteurs fourmillent, les étudiants n'ont que l'embarras du choix, embarras réel, le trésor ainsi offert étant peu trié, et les autorités proposées fort inégales. — P. v, la palatisation du *k* devant *i* dans la prononciation du chinois en transcription française n'est pas notée. — P. 256, n. 2, « ... La philosophie de Tchouang-tseu n'avait rien que de naturel chez un ancien taoïste ». Cette note peut être précisée : les expressions taoïques et confucéennes abondent dans la prédication de Houei-yuan et dans la plupart des écrits qui lui sont attribués. — P. 493 s., M. G. appelle les empereurs Ming tantôt par leur nom posthume (Siuan tsong, Ying tsong), tantôt, et moins bien, malgré les notes qui en préviennent, par le nom de leur règne (« l'empereur Hong-wou », « l'empereur Yong-lo », etc.). — P. 502 et 508, l'auteur n'insiste pas sur les relations par le Sud avec les pays d'Occident, trait important de l'histoire des Ming. — P. 602, « l'empereur Wou-ti », lire : « l'empereur Wou ». — P. 606, l'expression « provinces perdues » appliquée aux pays entre le Quảng-bình et le Thừa-thiên, à propos des dynasties annamites du Xe siècle, dont « toute [l']ambition » aurait été de les reprendre, ne me semble pas très propre. — P. 611. « L'œuvre de sinisation fut entreprise de force, les indigènes furent contraints d'adopter la langue et les mœurs chinoises... Le mécontentement populaire finit par dégénérer en révolte. » C'est juger les campagnes Ming et l'Annam du début du XVe siècle en homme du XIXe siècle français. Cette histoire n'est point faite. Les Chinois partis, Lê Lợi n'eut rien de plus pressé que d'imiter la Chine dans la réorganisation administrative qui suivit son avènement. — P. 604 s. Ces deux pages sur les antiquités chinoises du Tonkin et du Thanh-hoá font surtout sentir, par le soin de l'auteur à n'employer guère que des phrases

potentielles, l'utilité de la prudence dans un domaine qui s'ouvre à peine et dont aucune étude sérieuse n'a encore été tentée. Les deux ou trois données positives récentes en proviennent des archives de l'Ecole française.

E. Gaspardone.

René Grousset. — *Les civilisations de l'Orient*. — Paris, Les Editions G. Crès & Cie, 1929-1930, in-8°. — Tome I : L'Orient, II-362 pp., 292 fig. — Tome II : L'Inde, II-371 pp., 246 fig. — Tome III : La Chine, 362 pp., 269 fig. — Tome IV : Le Japon, VIII-321 pp., 202 fig.

Les *Civilisations de l'Orient* sont, dans l'esprit de l'auteur, une « introduction générale à l'étude des arts de l'Asie ». Laissant résolument de côté « l'histoire pragmatique » traitée dans son *Histoire de l'Extrême-Orient*, M. Grousset s'efforce de « replacer l'histoire de l'art dans le cadre de l'histoire générale » en évoquant le milieu par « l'illustration photographique et aussi l'illustration littéraire, c'est-à-dire les citations de textes, en particulier les citations poétiques. »

Il serait injuste de demander à un livre plus que l'auteur n'a voulu y mettre. Toutefois, la qualité des travaux antérieurs de M. Grousset, et la situation qu'il occupe dans l'orientalisme autorisent chez le critique une certaine exigence, même en présence d'un ouvrage présenté avec beaucoup de modestie. Que M. Grousset ne m'en veuille pas si je lui dis en toute franchise que son livre m'a un peu déçu.

Je liquiderai d'abord les critiques qu'appelle l'illustration photographique et dont naturellement une bonne partie s'adresse aux éditeurs. Les figures souffrent de l'exiguïté du format : si tout ce qui est sculpture est généralement lisible, les détails d'architecture sont peu distincts. Quant aux reproductions de peintures, elles sont franchement médiocres : or, des mille et quelques figures qui illustrent son ouvrage, M. Grousset en a consacré un bon quart à la peinture. Si cette prépondérance est justifiée pour la Chine et surtout pour le Japon, elle l'est beaucoup moins dans les deux premiers volumes consacrés à l'Egypte, à l'Assyrie, à la Chaldée, à la Perse, à l'Arabie, à l'Inde propre et à l'Inde extérieure, où 141 figures sur 538 (plus d'un quart) sont réservées à des miniatures persanes, mongoles ou rajputes. La disproportion entre le texte et l'illustration, dont ceci n'est qu'un exemple, a eu pour résultat, dans ces deux premiers volumes, un décalage général des images qui n'arrivent pas à rattraper le texte auquel elles se rapportent. Au volume I, dans le chapitre sur la Perse, le lecteur est forcé de chercher assez loin en arrière les figures citées, c'est un inconvénient, mais le texte reste tout de même orné par des motifs appartenant à l'art dont il traite. Ce n'est plus le cas dans le volume II ; les pages relatives à la poésie védique sont agrémentées par des bas-reliefs bouddhiques, le paragraphe sur l'art de Bharhut et de Sanchi est orné de sculptures hindouistes de Mavalipuram, le chapitre sur l'art gréco-bouddhique est illustré par les sculptures du Kailāsa d'Ellora, l'hindouisme par les bas-reliefs bouddhiques de Boroboudour et enfin l'art javanais par les productions de l'art indo-musulman.

Mais venons-en au texte lui-même.

Son style se ressent fâcheusement de l'influence du public de dilettantes pour lequel il a été écrit. C'est à elle que j'attribue par exemple l'enthousiasme chronique qui sévit d'un bout à l'autre des quatre volumes : M. Grousset remplirait un musée beaucoup plus vaste que le Musée Guimet avec les œuvres dont il affirme que chacune est la plus belle, la plus géniale production de l'art d'Extrême-Orient. Cet enthousiasme s'accompagne de l'obsession des ressemblances, des rapprochements entre ces chefs-d'œuvre et les productions de l'art occidental. Il y a déjà quelques prodromes de cette manie des comparaisons dans l'*Histoire de l'Extrême-Orient* (¹) : dans les *Civilisations de l'Orient*, elle atteint son paroxysme. Je n'en finirais pas si je voulais en citer toutes les manifestations : voici, vol. II, p. 340, la peinture mongole qui fait songer l'auteur à Titien, Rembrandt, Rubens, van Dyck, Dürer, Clouet, Memling, Fra Angelico (sans parler de Commines et de Saint-Simon), c'est déjà beaucoup. Mais pp. 260-264, voici que la sculpture du Boroboudour lui fait évoquer Renoir, Ghiberti, Botticelli, Ghirlandajo, l'art gothique, et même l'art classique (mais celui-ci à travers une citation de Victor Hugo) : c'est trop, et je plains sincèrement le malheureux qui, en face d'un panneau de Boroboudour, au lieu d'en goûter simplement le charme intrinsèque, ou, s'il est curieux, d'en rechercher les affinités si instructives avec les autres manifestations de l'art Gupta dans l'Inde extérieure, se torture la mémoire pour en extraire ces rapprochements qui n'enseignent absolument rien.

Et s'il n'y prend pas garde, M. Grousset — à qui l'*Histoire de l'Asie* a valu, d'un critique aussi sévère que M. Finot, le compliment d'écrire « en bon français », et dont le livre *Sur les traces du Buddha* n'est pas dénué d'un certain mérite littéraire, — risque, pour trop sacrifier au goût de son public, de sombrer dans le style de la critique d'art, dont le vocabulaire d'ailleurs assez pauvre est fait de quelques mots abstraits (ampleur, vigueur, saveur, largeur, fraîcheur,...) et d'une demi-douzaine d'adjectifs (riche, souple, large, sobre,...), et qui serait le pire de tous les styles s'il n'y avait plus bas encore celui des journaux de modes. Avec sa solide culture et sa riche documentation, M. Grousset est parfaitement capable d'analyser de sang-froid une œuvre d'art et de traduire en bon français ce qu'elle a à nous dire sur ses origines, son parentage, le milieu qui l'a produite, et je souhaite sincèrement qu'après avoir dans les *Civilisations de l'Orient* offert en pâture aux dilettantes « le

---

(¹) P. 150, ce sont les reliefs d'Ellora et d'Elephanta qui sont dignes de figurer à côté des plafonds de la Sixtine ; — pp. 163-165, ce sont les bas-reliefs du Boroboudour qui font songer aux portes du Baptistère de Florence, à l'art tout pictural d'un Ghiberti ; — un cortège de Kinnarî qui évoque une théorie de vierges athéniennes ou telles figures de Ghirlandajo ou de Botticelli ; — une série d'adorateurs du Buddha qui est d'une douceur toute florentine ; — Le Buddha de Kalasan est un admirable spécimen de l'art indo-javanais, mais dire que « peu de statues grecques dégagent un charme plus délicat » est un blasphème. Plus loin, pp. 228-229, c'est l'art des Han, dont les chevaux « piaffent, se cabrent et s'enlèvent avec une fougue digne des vases grecs » et le pilier de Fong Houan « qui est digne d'une colonne ionique ». P. 323, les Bodhisattva de Long-men « arrivent à donner l'impression de figures romanes ». P. 336, les statuettes de chevaux T'ang peuvent être « rapprochées sans blasphème de la frise des Panathénées », etc., etc.

réalisme synthétique, vigoureux et souple des animaliers indiens » (II, p. 122), « la valeur synthétique des volumes » de la sculpture javanaise (II, p. 254), « la sobriété évoquant le dorique, à la fois élégante et ramassée » du Čandi Mendut (p. 256) et autres calembredaines, il donne aux orientalistes un manuel d'art et d'archéologie aussi consciencieux et aussi instructif que son *Histoire de l'Extrême-Orient*.

A ces critiques de forme dont M. Grousset voudra bien excuser la sévérité, dictée par l'estime et l'amitié, j'ajoute quelques observations de détail touchant au fond même de l'ouvrage.

Vol. I. Au chapitre consacré au Néolithique, p. 20, il aurait été bon d'ajouter quelques renseignements sur les résultats des recherches préhistoriques dans l'Inde et en Indochine, tirés des *Reports* du Service archéologique de l'Inde et des publications du Service géologique de l'Indochine. — M. Grousset a prévenu le lecteur dans son Introduction qu'il n'exposerait pas « à nouveau toute l'histoire pragmatique traitée plus au long ailleurs ». Mais ceci ne s'applique pas aux pays étudiés dans ce premier volume des *Civilisations de l'Orient* qui sont en dehors du cadre de l'*Histoire de l'Extrême-Orient*. Pour qui aborde le livre de M. Grousset sans avoir déjà quelques notions d'histoire égyptienne, ce qu'il en dit est nettement insuffisant. Par contre, on trouve p. 72 une assez longue énumération des Sargonides dont on pourrait se passer.

Vol. II, pp. 19-20. N'est-il pas anachronique de ranger « Kāma, dieu du désir et de l'amour » et les quatre Lokapalas parmi les divinités *védiques* ? — P. 129. L'origine singhalaise du Buddha de Đồng-dương est purement hypothétique : cette statue peut tout aussi bien provenir de la région d'Amarāvatī ou de quelque autre point de la côte de Coromandel. — P. 235, fig. 161. Au lieu de Krishna, lire Pluie d'Indra. — P. 251. « On l'oublie trop souvent : il a existé au haut Moyen Âge une Inde extérieure, un immense empire indien. Politiquement aussi peu organisé que jadis l'empire hellénique de la Grèce extérieure, cet empire indien était moralement aussi homogène. » Ceci semble exagéré. L'homogénéité de l'Inde extérieure réside surtout dans l'emploi d'une langue savante et la pratique des religions indiennes par l'aristocratie dominante : on ignore jusqu'à quel point cette culture avait pénétré dans la masse. Dans le domaine des arts plastiques et surtout de l'architecture, les divers pays constituant l'Inde extérieure marquent chacun, dès l'origine, une individualité très marquée. Enfin, contrairement à ce qui se passa dans la Grèce extérieure, la vie intellectuelle dans ces pays indianisés ne fut jamais assez intense pour susciter la production d'œuvres littéraires. — P. 276. Le chapitre sur l'art javanais n'aurait rien perdu à être complété par un aperçu de l'art balinais. — P. 278. Il est assez inattendu de voir Tourane, ville toute moderne, citée entre Angkor et Ayuthyā comme la capitale d'un des empires indianisés de l'Indochine. Je sais bien que l'auteur entend par là : la région de Tourane ; mais cela même n'est pas très exact, et de même qu'un peu plus bas, M. Grousset parle de la région de Bình-định, il eût mieux fait de parler ici de la région de Quảng-nam. L'identification d'Indrapura avec Trà-kiệu est incorrecte : Indrapura est à Đồng-dương ; quant à Trà-kiệu, il semble correspondre au site de Siṃhapura. — P. 280. Le paragraphe consacré à l'art préangkoréen trahit une confusion entre deux époques distinctes. Les statues bouddhiques de Prei Krebàs sont fort anciennes, peut-être *prékhmères*, c'est-à-dire antérieures à l'émancipation des Kambuja au milieu du VI[e] siècle ; par contre les Harihara mentionnés p. 281 datent probablement du VII[e] siècle, ils sont khmers *préangkoréens* (ou *primitifs* pour

employer la terminologie de M. Parmentier). On s'étonne qu'à propos de cet art préangkoréen, M. Grousset ne mentionne même pas le groupe de Sambór-Prei Kŭk décrit tout au long dans l'*Art khmèr primitif* de M. Parmentier. — P. 286. C'est la latérite et non pas la brique qui, au Phimànàkàs, est mêlée au grès. — P. 294. Le Harihara souriant reproduit fig. 148 semble appartenir bien plutôt à l'art préangkoréen qu'au « Type II » de l'art d'Angkor. — P. 296. L'expression « mon-khmèr » désigne une unité linguistique et rien de plus pour le moment : parler, à propos d'une image du Buddha, « de facies mon-khmèr » équivaut à dire d'une statue qu'elle a le type finno-ougrien ou italo-celtique. — P. 305. Au lieu de Hương-qua, lire Hương-què.

G. Cœdès.

[Voici, pour terminer, quelques remarques de M. Gaspardone sur les deux derniers volumes consacrés à la Chine et au Japon.]

Ces deux volumes sont présentés avec des déclarations de modestie qu'il convient assez de prendre à la lettre. Il ne s'agit pas d'un manuel d'archéologie, mais d'une sorte d'introduction très générale à l'esthétique de l'Extrême-Orient. Pour le Japon, c'est même, d'après l'auteur, moins encore : « l'introduction que voici n'a d'autre ambition que d'initier le lecteur au grand ouvrage de M. Elisséev sur l'archéologie japonaise . . . . , ainsi qu'au catalogue de la collection Odin . . . , de rappeler enfin tout ce que les fervents de l'esthétique orientale doivent à M. Henri Vever ». MM. S. Elisséev, U. Odin et H. Vever ont en effet beaucoup fourni pour le Japon, comme M. P. Pelliot, à son cours de l'Ecole des Hautes-Etudes sur l'art chinois, et M. Ch. Vignier, pour la Chine. Mais le résultat n'est pas le livre de vulgarisation utile qu'on eût pu espérer : M. G. a prétendu montrer « la continuité et aussi l'interpénétration des diverses esthétiques » en vue de l'établissement d'un « humanisme universel ». C'est bien là une autre ambition, et beaucoup le regretteront, qui eussent préféré un détail humble et exact, le plus petit inventaire concret, aux trop nombreuses envolées d'un lyrisme archéologique et superficiel. En réduisant adroitement la place des faits, M. G. donne l'impression d'une information saine, encore qu'indirecte. Mais les comparaisons et les jugements qui forment presque tout son livre donnent l'impression d'une littérature facile et fausse. Au tome III, par exemple, M. G. compare les vases préhistoriques chinois avec la céramique égéenne (p. 4) ; il parle « des vertus éternelles de l'esthétique d'Extrême-Orient », de « la céramique chinoise *médiévale* » (p. 6), de « chaudrons, cuves et pots » qui restent « fidèles aux formes originelles de leur type ; et rien n'est plus émouvant que cette persistance de l'humble destination domestique coïncidant avec la révélation des premières mythologies » (p. 38-39) ; il enlève une évolution du décor des bronzes anciens sur une classification comparative allant, suivant la troisième règle de Descartes (règle de méthode sous laquelle il subsume ici une chronologie) du simple au composé, avec, pour être complet, quelques cas « aberrants » (p. 42) ; il trouve partout, comme caractéristique de l'art chinois ancien, l'indétermination, dont il improvise une métaphysique, sans se demander si cette indétermination ne tient pas à notre ignorance (p. 54) ; à propos des troubles

des IIe et IIIe siècles, il note le rôle important du néo-taoïsme et du « spiritisme qui s'y rattache » (p. 72) ; il termine un exposé de quelques lignes par cette sentence : « L'art animalier et militaire des T'ang se présente ainsi comme une synthèse des Six Dynasties et du romano-sâsânide » (p. 216), et il écrit là-dessus, p. 217 : « Le fait est frappant dans les statues », et, p. 218 : « Mais l'affinité sâsânide n'est ici qu'un des moindres facteurs. Le réalisme direct des T'ang . . . suffirait à expliquer toutes ces statues... » Au tome IV, M. G. n'a pas eu le courage de sacrifier le parallèle forcé avec la Grèce de son *Histoire de l'Asie* de 1922, notamment l'image double, couronnée de l'Olympe et du Fuji (p. 2), qui évoque irrésistiblement certains raccourcis de la Chine où s'est divertie la fantaisie de P.-J. Toulet ; le parallèle est encore diffusé le long du volume (t. III, p. 280, l'Inde devient aussi une « Grèce excessive ») ; la statue du Chûgûji de Nara s'apparente pour l'auteur « directement » à la Maheçamûrti d'Eléphanta, « comme aussi, rencontre curieuse, au Zeus de Mylasa et au Penseur de Rodin » (p. 36) ; l'introduction du bouddhisme au Japon est « la révélation que, *du jour au lendemain et d'un seul coup*, allait recevoir . . . un des peuples, etc. » (p. 14) ; l'art des Wei est « bouddhico-roman » (p. 28) et son caractère, « roman » ou « gothique » (p. 29), etc. A l'avenant pour les individus : Ts'in Che-houang-ti est un « César chinois », « type de surhomme qu'un Carlyle et un Nietzsche, etc. » (t. III, p. 56) ; quant à Nichiren : « chez ce fils d'un pauvre pêcheur, il y avait du prophète d'Israël et du Savonarole » (t. IV, p. 140). Emporté dans sa course légère, M. G. ne s'est pas arrêté sur des formes d'art secondaires, mais fort significatives, tels les *maṇḍala*. Qu'est-ce enfin ici que cette « méthode archéologique » si élégamment brandie au début du tome III, sinon la négation du secours des textes qu'on ne peut aborder ?

E. Gaspardone

CHRONIQUE

INDOCHINE FRANÇAISE.

Ecole Française d'Extrême-Orient. — M. G. Cœdès, directeur, a visité en juillet divers points archéologiques dans la province de Thanh-hoá. A Hanoi, il a dirigé la publication du *Bulletin* (tomes XXIX et XXX, 1-2), dans lequel il a édité *Les inscriptions malaises de Çrivijaya* (supra, p. 29) et rédigé plusieurs comptes rendus. Il a continué à surveiller l'exécution du programme de participation à l'Exposition coloniale internationale de Paris et a rédigé à cette occasion une notice sur les travaux de l'Ecole. Il a organisé la mission du Dr. F. D. K. Bosch, chef du Service archéologique des Indes Néerlandaises, et a fait inviter officiellement par le Gouvernement général les pays d'Extrême-Orient (Japon, Chine, Siam, Hongkong, Malaisie, Indes Néerlandaises, Philippines) à envoyer des délégués au Congrès des préhistoriens qui doit se réunir à Hanoi en janvier 1932, conformément à la résolution prise à l'issue du Congrès panpacifique de Java en 1929. Il a réuni le 22 décembre les membres correspondants de l'Ecole présents à Hanoi (infra, p. 491).

M. Cœdès a pris part aux délibérations du Comité consultatif des langues orientales. Il a été élu vice-président du Conseil de recherches scientifiques de l'Indochine, et Président de la Société de géographie de Hanoi.

— M. P. Mus, membre permanent, secrétaire-bibliothécaire, tout en donnant ses soins à l'entretien de la bibliothèque, a continué le dépouillement des manuscrits chams rapportés du Bình-thuận par lui-même et par le lettré Bô-Thuận (1). Il a écrit un article sur les religions de l'Indochine ainsi qu'une note sur la littérature chame pour une monographie de l'Indochine publiée sous la direction de MM. Sylvain Lévi et L. Finot, à l'occasion de l'Exposition coloniale de Paris.

— M. E. Gaspardone, membre permanent, sinologue, a été chargé par arrêté du 21 mai 1930 d'une mission à la Maison franco-japonaise de Tōkyō pour remplacer provisoirement M. Paul Demiéville, rentrant en France, dans sa fonction de rédacteur en chef du dictionnaire *Hōbōgirin*. Parti de Hanoi le 23 mai, embarqué à Haiphong le lendemain, M. Gaspardone était deux jours plus tard à Hong-kong, d'où il employait à visiter Canton le temps qu'il avait à attendre la correspondance : du 28 au 31 mai, il put voir ainsi les principaux temples et monuments de Canton et la ville elle-même ; il visita l'Université nationale Sun Yat-sen, et spécialement sa bibliothèque, ses musées en formation, et ses séminaires d'archéologie, dirigé par M. Siang Shing-tso [Chang Tch'eng-tso] 商承祚, de pédagogie, dirigé par M. Chai Huan Chuang [Tchouang Tsö-siuan] 莊澤宣, et de folklore, dont avait la charge M. Young Ching Chi [Yang Tch'eng-tche] 楊成志. Aimablement accueilli,

(1) Cf. supra, p. 186.

M. Gaspardone reçut d'eux un lot important de publications de leurs séminaires (v. les acquisitions nouvelles de la bibliothèque, p. 494 s.) qu'il expédiait à l'Ecole dès son retour à Hong-kong. Le 3 juin, il s'embarquait pour Yokohama où il arrivait le 15. A Tōkyō, il était introduit par M. DEMIÉVILLE à la Maison franco-japonaise et à sa nouvelle tâche, qu'il assuma le restant de l'année. Durant son séjour à la Maison franco-japonaise, il a pu, en dehors de son travail au dictionnaire bouddhique, visiter très rapidement les principaux monuments historiques et archéologiques du Japon (Chōsōin, temples et musées de Nara, Kyōto, Nikkō, Tōkyō, etc.), travailler dans les bibliothèques de Tōkyō, commencer l'étude de la langue, et recueillir les matériaux d'articles bibliographiques sur la Chine et le Japon dont les premiers ont été publiés ci-dessus (p. 156 s. et p. 452 s.). M. G. a acquis pour l'Ecole Française, par dons et surtout par achats, une série d'ouvrages et de revues destinés à compléter le fonds japonais de notre bibliothèque (v. la liste des acquisitions nouvelles, p. 494 s.). Parmi les dons, il suffira de citer ici ceux du prince Ōyama, de MM. Yanagida et Matsumura, et du Tōyō bunko.

— M. Victor GOLOUBEW, membre permanent, historien de l'art, a commencé à préparer à Paris la participation de l'Ecole à l'Exposition coloniale internationale. Il a été invité par la Royal Asiatic Society et l'India Society à se rendre au début de juillet à Londres, pour y faire des communications et des conférences. A son retour, il a surveillé l'impression du t. II (2me partie) des *Mémoires archéologiques*, consacré au temple d'Aṅkor Vat, et rédigé un article sur l'art et l'archéologie de l'Indochine qui sera imprimé par les soins du Commissariat général de l'Exposition coloniale de 1931. Il a en outre écrit une notice sur le dégagement du Práḥ Khằn et les fouilles de Trà-kiệu pour l'*Annual Bibliography of Indian Archaeology*. A la fin d'octobre, il s'est rendu à Leyde où il a fait le 30 une conférence à l'Institut Kern sur l'œuvre archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, en 1927-1929 ; et le 31 une communication sur les *Rapports entre l'art javanais et l'art khmèr*. Le 25 novembre, il a parlé des temples d'Aṅkor au Cercle artistique royal d'Anvers.

Appelé à suppléer M. A. Foucher, membre de l'Institut, dans un cours à la 5e section de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, M. Goloubew a choisi comme sujet : *l'Ecole de Mathurā et son rôle dans l'art religieux de l'Inde et de l'Extrême-Orient* ; sa leçon d'ouverture a eu lieu le 4 décembre. Il a en outre été chargé par arrêté ministériel, à la date du 11 octobre, d'un cours temporaire sur l'archéologie religieuse de l'Indochine, également à l'Ecole des Hautes-Etudes. M. Goloubew a été présenté en deuxième ligne par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour la chaire d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France, précédemment occupée par M. L. FINOT.

Service archéologique.

— M. H. PARMENTIER, membre permanent, chef du Service archéologique, a assuré la conservation d'Aṅkor pendant l'absence de M. H. MARCHAL, en mission à Java. Au retour de celui-ci, le 8 novembre 1930, M. H. Parmentier est revenu à Phnom Penh d'où il s'est rendu au début de décembre en Cochinchine pour examiner certains points archéologiques qui lui avaient été signalés dans la région de Hòn-quán,

Chargé par le Directeur de l'Ecole de recevoir à son débarquement en Indochine le Dr. Bosch et de lui servir de guide pendant toute la durée de sa mission, M. Parmentier est arrivé à Saigon le 2 décembre, et a commencé aussitôt avec le Dr. Bosch une longue tournée archéologique dont il sera rendu compte dans le prochain numéro du *Bulletin*. Pendant son séjour à Aṅkor, M. Parmentier a pu mettre au point plusieurs notices de monuments, destinées à prendre place dans l'Inventaire détaillé des monuments du Cambodge qu'il a en préparation. Il a mis à jour pour l'Exposition coloniale deux cartes archéologiques du Cambodge, et exécuté un plan du parc d'Aṅkor (supra, pl. XXXII) destiné à être mis en vente après tirage par les soins du Service géographique. Il a en outre procédé à l'envoi, aux Musées de Phnom Penh et de Saigon, de diverses pièces de sculpture provenant du dépôt archéologique d'Aṅkor Thoṃ. Durant son séjour à Hanoi, à la fin de décembre, il a étudié avec le Directeur de l'Ecole diverses questions se rapportant à la conservation des monuments historiques et, de concert avec M. Batteur, fixé d'une manière définitive la future répartition des vitrines dans le nouveau musée.

— M. H. Marchal, membre permanent, conservateur du groupe d'Aṅkor, a rempli du 1er juillet au 29 octobre une mission à Java sur laquelle on trouvera plus loin un rapport détaillé. A la fin de son séjour à Java, il a donné à Weltevreden une conférence sur l'architecture d'Aṅkor qui lui avait été demandée par la Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen ; il a refait cette conférence à Singapour le 31 octobre. Il a repris la direction des travaux d'Aṅkor le 8 novembre, et a procédé à l'emballage et à l'envoi des pièces de sculpture originales prélevées sur le dépôt d'Aṅkor Thoṃ pour figurer à l'Exposition coloniale.

— M. Ch. Batteur, membre permanent, conservateur des monuments de l'Annam-Tonkin, a surveillé les divers travaux de réparations en cours dans son secteur. Il a continué pendant quelque temps à collaborer avec le service des Bâtiments civils en vue de l'achèvement des travaux du musée, et a établi le projet des vitrines métalliques destinées à contenir les collections de l'Ecole dans le nouvel édifice. Il a continué son cours à l'Ecole des Beaux-Arts et surveillé l'achèvement du relevé du *đình* de Đình-bảng qui doit figurer à l'Exposition coloniale. A Hanoi, il a procédé à l'aménagement dans les locaux de l'Ecole d'un atelier d'architecte et d'une salle pour la conservation des estampages ; il a établi les plans, coupes et élévations d'une villa de repos dont la construction est envisagée au Tam-đảo.

— M. J. Y. Claeys, membre permanent, inspecteur du Service archéologique et conservateur des monuments historiques de l'Annam-Champa, installé à Huê, a continué, au cours du second semestre de l'année, la préparation des différents envois sur le Champa pour l'Exposition internationale coloniale de Paris en 1931. Ces envois sont constitués : 1° par les cartes du Champa fixant l'état de nos connaissances des points archéologiques chams aux dates de 1900, 1910 et 1930 ; 2° par les plans, coupes, perspectives et détails concernant les fouilles faites les précédentes années sur l'emplacement de la capitale chame à Trà-kiệu : une perspective, essai de reconstitution de l'aspect ancien de ce site, accompagne cet ensemble ; 3° par quelques pièces originales et d'importants moulages faits au Musée de Tourane sous la surveillance du Dr Sallet et dont M. Claeys a assuré l'envoi. En novembre, M. Claeys a présenté à S. E. le Junkheer de Graeff la section chame du Musée Khải-định

et le Musée cham de Tourane. En décembre, il a rencontré à Nhatrang M. Parmentier qui accompagnait le Dr. F. D. K. Bosch, chef du Service archéologique des Indes Néerlandaises, dans sa visite de l'Indochine. Il les a accompagnés sur plusieurs sites de l'Annam, en particulier à Đồng-dương, Trà-kiệu et Mĩ-sơn ainsi qu'à Huê et aux tombeaux royaux de la Rivière des parfums. Il a été ensuite à Hanoi à l'occasion de la première réunion des membres et correspondants de l'Ecole où il a exposé les résultats de la première année de la Conservation des monuments historiques de l'Annam-Champa ainsi que les dispositions souhaitables pour l'avenir.

Parallèlement à un certain nombre de mesures administratives nécessaires pour assurer la conservation des monuments, les premières bases d'un inventaire méthodique des édifices annamites de l'Annam ont été posées ; les fiches de monuments dont mention était faite aux archives, ont été relevées ; l'estampage des stèles et inscriptions dignes d'intérêt a été entrepris en débutant par la province de Thừa-thiên. En ce qui concerne la conservation proprement dite des monuments chams, M. Claeys a entrepris des travaux de restauration en décembre à la tour principale de Pô Nagar de Nha-trang sous la direction de M. Parmentier et avec la collaboration de M. Pajot qui en assurera la surveillance.

A plusieurs reprises, au cours de ce semestre, M. Claeys s'est rendu sur plusieurs points de l'Annam ou à Hanoi pour conférer avec le Directeur de l'Ecole sur la marche des travaux de la Conservation de l'Annam-Champa. M. Claeys a été nommé en décembre membre de la Commission d'administration du Musée Khải-định. Il a contribué à la rédaction de *Bulletin* par plusieurs comptes rendus.

— M. L. Fombertaux, membre permanent, conservateur des monuments du Laos, a achevé la réfection de la bibliothèque du Vat Sisaket, et continué les travaux de restauration du That Luong de Vieng Chan : ceux-ci ont amené une intéressante découverte dont il sera parlé plus loin.

Assistants.

— M. Nguyễn-văn-Tố, assistant de l'Ecole, a donné au présent fascicule du *Bulletin* une notice bibliographique, et préparé l'index analytique du volume.

— M. Nguyễn-văn-Khoan, secrétaire principal de 2[e] classe à l'Ecole, a été nommé, par arrêté du 12 juillet 1930, assistant de 4[e] classe, sur son *Essai sur le đình et le culte du génie tutélaire des villages au Tonkin*, publié supra, p. 107. Il a continué à assurer, sous la direction du secrétaire-bibliothécaire, le fonctionnement du fonds européen de la Bibliothèque de l'Ecole.

* * *

Membres d'honneur. — M. L. Finot, ancien directeur de l'Ecole, a quitté sa chaire d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France, où il a été nommé professeur honoraire par décret en date du 4 décembre 1930.

— M. L. de La Vallée Poussin a bien voulu collaborer effectivement aux travaux de l'Ecole en donnant au *Bulletin* une série d'études intitulée *Documents d'Abhidharma* (supra, pp. 1 et 247).

— Le Dr. F. D. K. Bosch, chef du Service archéologique des Indes Néerlandaises, a été, sur la proposition du Directeur de l'Ecole, nommé membre d'honneur par arrêté du Gouverneur général en date du 24 décembre 1930. L'ampliation de cet arrêté lui a été remise publiquement par le Directeur de l'Ecole, Président de la Société de géographie de Hanoi, à l'issue d'une conférence avec projections qu'il a bien voulu faire à Hanoi sous les auspices de l'Ecole et de la Société de géographie et dont le titre était : *Archeologie et art indo-javanais*. La mission archéologique du Dr. Bosch en Indochine, qui a duré du 2 décembre 1930 au 4 février 1931, fera l'objet d'un rapport dans le prochain numéro du *Bulletin*.

Membres correspondants. — Quatre nouveaux membres correspondants ont été, sur la proposition du Directeur de l'Ecole, nommés par arrêté du Gouverneur général en date 21 octobre 1930. Ce sont :

M. J. Burnay, conseiller légiste auprès du Gouvernement siamois, Bangkok ;
le Père L. Cadière, missionnaire apostolique en Annam, Cửa Tùng ;
MM. J. H. Peyssonnaux, conservateur du Musée Khải-định, Huê ;
Ph. Stern, conservateur-adjoint du Musée Guimet, Paris.

— Un heureux concours de circonstances ayant rassemblé à Hanoi en décembre 1930 cinq des correspondants de l'Ecole en même temps que le Chef du Service archéologique et le Conservateur des monuments de l'Annam-Champa, le Directeur les invita à se réunir le 22 décembre à l'Ecole Française. Assistèrent à cette réunion présidée par M. Cœdès, directeur : le Lt-Cel A. Bonifacy, MM. G. Cordier et J. H. Peyssonnaux, les PP. H. et M. de Pirey, membres correspondants ; M. Parmentier, Chef du Service archéologique ; M. P. Mus, secrétaire-bibliothécaire ; MM. Batteur et Claeys, inspecteurs du Service archéologique ; M. J. Wilkin, chef des bureaux ; MM. Nguyễn-văn-Tố et Nguyễn-văn-Khoan, assistants. Après avoir retracé dans ses grandes lignes la situation actuelle de l'Ecole et le programme des travaux envisagés pour l'année 1931, le Directeur invita chacun des membres présents à exposer la manière dont il compte y collaborer et à mettre ses collègues au courant de ses projets. L'intention du Directeur est de renouveler, si possible annuellement, des réunions de ce genre, de façon à assurer une liaison aussi intime que possible entre les collaborateurs et les membres de l'Ecole.

— M. G. Groslier, directeur des Arts cambodgiens, a tenu régulièrement l'Ecole au courant du fonctionnement du Musée Albert Sarraut. Il a fait dans la région du Grand Lac une tournée au cours de laquelle il a visité de nombreuses pagodes et recueilli une abondante documentation photographique. Il a rédigé une description du Musée Albert Sarraut et de ses collections, qui doit paraître dans *Ars Asiatica*.

— Mlle S. Karpelès, secrétaire de l'Institut bouddhique et conservateur de la Bibliothèque Royale du Cambodge, a tenu l'Ecole au courant de la marche de cette institution et communiqué au Chef du Service archéologique les monuments historiques visités à l'occasion de ses tournées.

— Les PP. H. et M. de Pirey ont fait à Hanoi, du 8 décembre 1930 au 2 janvier 1931, un séjour au cours duquel ils ont achevé le classement de la collection numismatique de l'Ecole.

— Le Dr A. SALLET, conservateur du Musée cham de Tourane, a fait apposer sur chacune des pièces du Musée une étiquette en métal donnant les indications indispensables et a achevé la rédaction d'un guide-catalogue. Il a assuré avant son départ en France l'emballage des pièces de sculpture originales et des moulages destinés à l'Exposition coloniale.

*
* *

— Mlle M. COLANI, chargée de mission, a employé les mois de l'été 1930, trop chauds pour permettre d'aller sur le terrain, à classer et à étudier les matériaux rapportés par elle du Thanh-hoá et du Quảng-bình. Au milieu d'octobre, elle partit pour Hồi-xuân (Thanh-hoá) afin de voir si, à l'Ouest de ce poste, dans le bassin du Sông Mã, il y avait encore des stations bacsonio-hoabinhiennes. Elle en trouva une, mais à quelques kilomètres à l'Est.

Elle se rendit ensuite à Thakhek (Moyen Laos) pour voir si, à l'Ouest de la Chaîne annamitique, dans le puissant massif calcaire qui s'étend du Quảng-bình jusqu'au bassin du Mékong, elle trouverait des vestiges de la culture bacsonio-hoabinhienne, fait qui aurait indiqué l'extension et peut-être l'origine occidentale de cette civilisation.

Elle suivit trois itinéraires : 1° Versants Sud et Ouest des massifs calcaires situés au N. de Thakhek (bassin du Mékong). Elle découvrit un abri sous roche à Kouan Pha Vang, contenant un mobilier néolithique, d'un néolithique évolué, et quatre autres abris sous roche renfermant des coquilles alimentaires de Gastropodes et de fort rares pièces anciennes travaillées par l'homme ; 2° Région montagneuse au N. de Pak-Hin-Boun (bassin de la Nam Pa Thêne). Les recherches ne donnèrent aucun résultat ; 3° Environs de Mahaxay (bassin de la Sé Bang Fay). Les recherches procurèrent des récoltes abondantes (dans une grande grotte, une grotte sépulcrale et deux stations de moindre importance).

A notre connaissance, avant ces explorations, aucune station préhistorique avec dépôts en place n'avait été signalée au Laos. Ces dernières recherches montrent que les troglodytes ont habité la région au Néolithique ; leur culture paraît avoir été assez analogue à celle de Minh-cam, de Bau-tro, de Duc-thi, etc. Cette civilisation a donc franchi (dans un sens ou dans l'autre) la Chaîne annamitique ; les Bacsonio-hoabinhiens seraient restés à l'Est, le long de la zone côtière.

— M. M. NER, chargé de mission, a fait aux mois de juillet et d'août 1930 une tournée dans la région de Djiring sur laquelle on trouvera ci-dessous un rapport détaillé.

— M. L. PAJOT a procédé à Hanoi, du mois d'août au mois d'octobre 1930, au classement par époques des objets provenant des fouilles de Thanh-hoá (1922-1930), en vue de leur présentation dans le nouveau musée. En novembre, il a effectué à Sept-Pagodes (province de Hải-dương) l'ouverture de trois tombeaux remontant à l'époque des Han. En décembre, il a commencé les travaux de consolidation de la tour centrale de Pô Nagar de Nha-trang suivant le programme exposé plus loin. Il sera rendu compte dans le prochain *Bulletin* de ces travaux qui se poursuivront pendant les premiers mois de l'année 1931.

*
* *

Section de photographie. — L'activité de cette section a été absorbée en majeure partie par la préparation de l'Exposition coloniale où doivent figurer des albums de photographies archéologiques et de nombreux agrandissements. Des collections de clichés de divers *đình* et pagodes du Tonkin ont été constituées, particulièrement à Đình-bảng, Bắc-ninh (82 clichés portant la collection à 60), Phù-mãn, Bắc-ninh (23 clichés) ; Lim, Bắc-ninh (4) ; Tây-phương, Sơn-tây (15) ; Pháp-vũ, Hà-đông (50) ; Một-cột, Hanoi (8). A l'atelier de l'Ecole, en dehors des travaux occasionnés par la publication du *Bulletin*, le service photographique a exécuté 609 clichés reproduisant une série de manuscrits chams, 139 clichés pour le Service des Archives et Bibliothèques, et 51 pour le Général Commandant supérieur, en vue de l'Exposition.

Tous ces clichés ont été faits sur format 18×24 ; la collection de 18×24 s'est ainsi augmentée de près de 1.200 clichés, auxquels il faut ajouter 140 clichés envoyés par la Conservation d'Aṅkor en format 13×18 et 18×24. Il en a été tiré plusieurs exemplaires sur papier ordinaire et de luxe ; en outre, on a eu à exécuter pour le service des Archives, pour l'Exposition, 190 agrandissements de divers formats.

L'installation de la lumière artificielle aux vapeurs de mercure a facilité les travaux d'atelier en permettant de travailler par tous les temps.

*
* *

Publications. — La collection des *Mémoires archéologiques* publiés par l'Ecole s'est augmentée d'un nouveau volume de 135 planches sur *Le temple d'Angkor Vat*, 2e partie, *La sculpture ornementale du temple*, Paris, Editions G. Van Oest, 2 vol. in-4°.

Les 4 numéros du tome XXIX du *Bulletin* de l'Ecole ont paru réunis en un volume de 603 pages et de 61 planches hors texte.

Un projet de bibliographie annuelle de l'Indochine française, à paraître dans le *Bulletin*, a pu être établi par un accord avec M. P. Boudet, Directeur des Archives et Bibliothèques de l'Indochine, ancien membre de l'Ecole Française. Ainsi se trouverait tenu à jour l'ensemble bibliographique constitué par la *Bibliotheca Indosinica* de H. Cordier (PEFEO., nos XV-XVIII) et la *Bibliographie de l'Indochine française, 1913-1926*, par P. Boudet et R. Bourgeois, dont un premier supplément dû aux mêmes auteurs et couvrant les années 1927-29, sera publié par les soins de l'Ecole Française. La bibliographie de l'année 1930 paraîtra dans le tome XXXI, 1-2, du *BEFEO*.

Après révision du stock de publications conservé en magasin, un programme progressif de réimpressions a été élaboré : il permettra de reconstituer dès l'année prochaine un certain nombre de collections complètes du *Bulletin*. Pour l'ensemble des publications, un nouveau tarif de vente a été mis en application par une décision du Directeur, en date du 1er décembre 1930.

⁂

Bibliothèque. — Plusieurs dons importants sont venus enrichir nos collections. L'un des plus notables est la collection complète des *Adatrechtbundels* (32 vol.), don gracieux du Koninklijk Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië.

La Sun Yat-sen University de Canton nous a offert les publications exécutées par les soins de ses séminaires d'archéologie et de folklore (cf. infra).

Notre fonds de manuscrits s'est enrichi de 20 documents tai et de 96 documents man, provenant de Sơn-la et de Yên-bay.

La collection épigraphique s'est augmentée de 42 estampages d'inscriptions annamites de Huê.

Voici la liste générale des acquisitions nouvelles [1] :

A propos de la création d'une Assistance publique en Indochine par Xxxx. Haiphong, « Colon Français », [1930.]

Abhinanda. *Rāmacarita.* Critically edited with an introduction by K. S. Rāmaswāmī Śāstri Śiromaṇi. Baroda, Oriental Institute, 1930. (Gaek. Orient. Ser., XLVI.) [*Ech.*]

Abiāsā. Een Javaansch tooneelstuk (Wajang), met een Hollandsche vertaling en toelichtende nota door H. C. Humme. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1878. (Koninkl. Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederl. Indië.) [*Don.*]

Ch. Achard. *Conférences.* Tokio, Maison franco-japonaise, 1926. (Avec traduction japonaise.) [*Ech.*]

Adatrechtbundels bezorgd door de Commissie voor het Adatrecht en uitgegeven door het Koninklijk Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië. I-XXXII. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1911-1930. [*Don.*]

Ādiparwa. Oudjavaansch prozageschrift uitgegeven door Dr. H. H. Juynboll. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1906. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Ned.-Indië.) [*Id.*]

The Aitareya Āraṇyaka. Edited from the Manuscripts in the India Office and the Library of the Royal Asiatic Society, with Introduction, Translation, Notes, Indexes, and an appendix containing the portion hitherto unpublished of the Śāṅkhāyana Āraṇyaka, by Arthur Berriedale Keith. Oxford, Clarendon Press, 1909. (Anecdota Oxoniensia, Aryan Series, Part IX.)

Ch. Akanuma 赤沼智善. *The Comparative catalogue of Chinese Āgamas & Pāli Nikāyās* 漢巴四部四阿含經互照錄. Nagoya, Hajinkaku, 1929.

---

[1] Les titres suivis de la mention [*Don*] sont ceux de livres ou de périodiques offerts par le corps savant, la société, l'institution ou le service officiel qui les a fait éditer. Les autres donateurs sont l'objet d'une mention spéciale. Les publications suivies de la mention [*Ech.*] sont celles qui ont été reçues à titre d'échange. La mention « dépôt légal » [*Dép.*] désigne les livres ou périodiques envoyés obligatoirement à notre bibliothèque en exécution de l'article 26 de l'arrêté du 20 septembre 1920. Les titres qui ne sont suivis d'aucune mention sont ceux des ouvrages qui sont entrés par voie d'achat.

Nicolao de Albenino. *Verdadera relacion delo sussedido enlos Reynos e prouincias del Peru desde la yda a ellos del Virey Blasco Nūnes Vela hasta el desbarato y muerte de Gonçalo Piçarro* (*Sevilla, 1549*). Reproduction fac-simile avec une introduction de José Toribio Medina. Paris, Institut d'Ethnologie, 1930. (Trav. et Mém. de l'Inst. d'Ethn., XI.) [*Ech.*]

K. Amano 天野敬太郎. *Ronbunsōran* 論文總覽. Tōkyō, Tōkōshoin, 1928.

L. Ambard. *La civilisation européenne moderne.* Ve partie, *La biologie.* Paris, E. de Boccard, 1930. (Histoire du Monde, publ. sous la direction de M. E. Cavaignac, t. XIII, 5.)

Aménagement des ports, éclairage et balisage des côtes de l'Indochine. Commission instituée par arrêté n° 5353 du 8 novembre 1929. 1er fascicule. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Inspection générale des Travaux publics.) [*Dép.*]

M.-S. Andreïev et A.-A. Poloveov. *Matériaux pour servir à l'ethnographie des peuples iraniens de l'Asie Centrale, Iškašim et Vakhan.* [En russe.] St.-Pétersbourg, 1911. (Publ. Mus. d'Anthrop. et d'Ethnogr. Ac. Imp. Sc. St.-Pétersbourg, IX.)

M. F. Angel. *Contribution à l'étude systématique des Lézards appartenant aux genres Uroplatus et Brookesia.* Tananarive, G. Pitot, 1929. (Mém. Acad. Malg., IX.) [*Ech.*]

Annales du Siam, IIe volume. *Chronique de La:p'un. Histoire de la Dynastie Chamt'evi.* Traduction de M. Camille Notton. Paris, Charles-Lavauzelle, 1930. [*Don de l'auteur.*] Cf. *supra*, p. 466.

The Antagaḍa-dasāo and Aṇuttarovavāiya-dasāo. Translated from the Prakrit by L. D. Barnett. London, Royal Asiatic Society, 1907. (Orient. Transl. Fund, N. S., XVII.)

Āpastamba. *Das Śrautasūtra des* Āpastamba. Aus dem sanskrit übersetzt von W. Caland. 1-7. buch. Göttingen, Vandenhoeck, 1921. (Quellen der Relig., band 8.) [*Ech.*]

H. d'Ardenne de Tizac. *L'Art décoratif chinois d'après les collections du Musée Cernuschi.* Paris, Nilsson, [1930].

Id. *Les hautes époques de l'art chinois d'après les collections du Musée Cernuschi.* Paris, Nilsson, [1930].

J. Bacot. *Les populations du Tibet oriental.* Paris, E. Leroux, 1912. (Rev. d'Ethnogr. et de Sociol.)

T. Grahame Bailey. *Grammar of the Shina* (*Ṣiṇā*) *Language consisting of a full grammar, with texts and vocabularies of the Main or Gilgiti dialect and briefer grammars* (*with vocabularies and texts*) *of the Kohistani, Guresi and Drasi dialects.* London, Royal Asiatic Society, 1924. (Prize Publ. Fund, VIII.)

Marius Barbeau. *Totem Poles of the Gitksan, Upper Skeena River, British Columbia.* Ottawa, F. A. Acland, 1929. (Canada Department of Mines, National Museum of Canada, Bulletin No. 61, Anthrop. Ser. No. 12.) [*Ech.*]

René de Beauvais. *Louis Delaporte explorateur* (*1842-1925*). *Ses missions aux ruines khmères.* Paris, Imprimerie des Orphelins d'Auteuil, 1929. Cf. *BEFEO.*, XXIX, 358.

A. Bergaigne. *Les Dieux souverains de la religion védique.* Paris, A. Franck, 1877.

P. Bergeon. *La peste bovine au Tonkin et la vaccination antipestique. Etat*

actuel de la question. Conférence faite le 25 septembre 1930 au grand amphithéâtre de l'Université. Hanoi, Taupin, 1930. [*Dep.*]

André Berthelot. *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée.* Paris, Payot, 1930. (Bibl. géogr.)

Constant Beschi. [*Sadour Agarâdi. Dictionnaire tamoul.*] Madras, 1820.

Bhaktiyoga. Lo Yoga della fede (*Bhagavadgîtâ*, XII). Testo sanscrito in caratteri devanagarici, con trascrizione fonetica, analisi e traduzione letterale di M. Brandi. Milano, Sperling, 1929.

Bijutsu kōgei taikwan 美術工藝大觀. Tōkyō, 1923-1928, 4 vol.

L. Bloomfield. *Sacred Stories of the Sweet Grass Cree.* Ottawa, F. A. Acland, 1930. (Canada Dep. of Mines, Mus. Bull., Anthr. Ser., No. 11.) [*Ech.*]

P. O. Bodding. *Santal Folk Tales.* Edited by P. O. Bodding. Vol. III. Oslo, H. Aschehoug, 1929. (Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning, Serie B, XIV.)

H. Boeckh. *Die tibetische übersetzung von* Kālidāsas *Meghadūta.* Nach dem roten und schwarzen Tanjur herausgegeben und ins Deutsche übertragen von Hermann Boeckh. Berlin, Königl. Akademie der Wissenschaften, 1907. (Abhand. der Königl. Preuss. Ak. Wiss., 1906.)

Renward Brandstetter. *Die Kunst des Erzählens bei den Dayaken.* Eine sprachwissenschaftliche, literaturkundliche und völkerpsychologische Untersuchung auf vergleichender Grundlage. [Luzern, 1930. — *Don de l'auteur.*]

Denys Bray. *The Life-history of a Brāhūī.* London, Royal Asiatic Society, 1913. (Prize Publ. Fund, IV.)

J. Breukink. *Bijdragen tot eene Gorontalo'sche spraakkunst. Sjart behasa Gorontalo.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1906. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

Konrad Burdach. *Wissenschaftsgeschichtliche Eindrücke eines alten Germanisten. Festgabe zum Zweihundertfünfzigjährigen Jubiläum der Weidmannschen Buchhandlung (1. April 1930).* Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

J. Burnay et G. Cœdès. *Note sur les tons et les initiales du vieux siamois à l'époque de Sukhodaya.* (Journ. Siam Soc., vol. XXI, part 2, oct. 1927.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Id. *The origins of the Sukhodaya Script.* (Journ. Siam Soc., vol. XXI, part 2, oct. 1927.) [*Id.*]

Id. ฏ *et* ฎ *et leur origine.* (Journ. Siam Soc., vol. XXI, part 2, oct. 1927.) [*Id.*]

Charlotte Sophia Burne. *Min sou hio wen t'i ko* 民俗學問題格. [Traduit en chinois par] Yang Tch'eng-tche 楊成志. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Don.*]

Id. *Die Jaiminīya-Saṃhitā, mit einer Einleitung über die Sāmavedaliteratur.* Breslau, Marcus, 1907. (Indische Forschungen, 2.)

W. Caland. *Das Śrautasūtra des Āpastamba.* Aus dem sanskrit übersetzt. 1-7. Buch. Göttingen, Vandenhoeck, 1921. (Quellen der Relig.-Gesch., band 8.) [*Ech.*]

Dr. E. Camerling. *Ueber Ahnenkult in Hinterindien und auf den grossen Sunda Inseln.* Rotterdam, Nijgh & van Ditmar, 1928.

J. N. Carizey. *Les droits des veuves et des orphelins des fonctionnaires européens en service en Indochine.* Hanoi, Les Presses tonkinoises, 1930.

Jean CASSAIGNE. *Lexique moï-français-annamite.* Saigon-Tân-định, Imprimerie de la Mission, 1929.

ID. *Petit manuel de conversation courante en langue moï (Koho et Châu Sơré) à l'usage des planteurs, chasseurs, touristes (région Djiring-Dalat).* Tân-định, Saigon, Imprimerie de la Mission, 1930. [*Don de l'auteur.*]

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale. Auteurs. T. XCVIII-CI (LIELL-LUTGERT). Paris, Imprimerie Nationale, 1930. [*Don.*]

Eugène CAVAIGNAC. *Le Monde méditerranéen jusqu'au IVe siècle avant J.-C.* Paris, E. de Boccard, 1929. (Histoire du Monde, publ. sous la direction de M. E. Cavaignac, t. II.)

Shri Nemichandra Siddhanta CHAKRAVARTI. *Gommatsara Jiva-Kanda (the Soul).* Edited with introduction, translation and commentary by Rai Bahadur J. L. JAINI, assisted by Jain-dharma Bhushana Brahmachari Sital Prasad Ji. Ajitashram, Central Jaina Publishing House, 1927. (Sacred books of the Jainas, vol. V.)

ID. *Gommatsara Karma-Kanda.* Part I. Edited with introduction, translation and commentary by Rai Bahadur J. L. JAINI, assisted by Jain-dharma Bhushana Brahmachari Sital Prasada Ji. Ajitashram, Central Jaina Publishing House, 1927. (Sacred books of the Jainas, vol. VI.)

CHANG TCH'ENG-TSOU 商承祚. *Yin hiu wen tseu tai wen pien* 殷虛文字待問編.

Jagadish Chandra CHATTERJI. *Kashmir Shaivaism.* (*Being a brief Introduction to the History, Literature and Doctrines of the Advaita Shaiva Philosophy of Kashmir, specifically called the Trika System.*) Part 1. Srinagar, 1914. (The Kashmir Series of Texts and Studies.)

Civilisation, le mot et l'idée, exposés par Lucien FEBVRE, Emile TONNELAT, Marcel MAUSS, Alfredo NICEFORO, Louis WEBER. Paris, La Renaissance du Livre, 1930. (Première semaine internationale de synthèse, 2e fasc.)

George CŒDÈS. *Les inscriptions du Bayon.* Paris, Imprimerie Nationale, 1914. (Bull. Comm. Arch. Indoch., 1913.) [*Don de l'auteur.*]

ID. *Note sur les ouvrages pâlis composés en pays thai.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1916. (BEFEO., XV, n° 3.) [*Id.*]

ID. *Note sur une inscription récemment découverte au Cambodge.* (BEFEO., V, 3-4, juil.-déc. 1905.) [*Id.*]

ID. *Note sur une statuette bouddhique de style indojavanais provenant du Siam Oriental.* Weltevreden, G. Kolff, 1928. (Feestbundel uitgegeven door het Kon. Bat. Gen. van Kunsten en Wet., 1778-1928.) [*Id.*]

ID. *Nouvelles notes critiques sur l'inscription de Rāma Khamhèng* (Journ. Siam. Soc., vol. XVII, part. 3, déc. 1923.) [*Id.*]

ID. *Trois piédroits d'Aṅkor Vat.* Paris, Imprimerie Nationale, 1914. (Bull. Comm. archéol. Indoch., 1913.) [*Id.*]

Contrat-type pour les grands travaux à entreprendre en Indochine. Rapport de l'Inspecteur général des Travaux publics. Publié par le Bulletin économique de l'Indochine, 1930. (Inspection générale des Travaux publics.) [*Dép.*]

Contrat-type pour les grands travaux à entreprendre en Indochine. Supplément du n° 602 du *Moniteur d'Indochine.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Inspection générale des Travaux publics.) [*Id.*]

G. CORDIER. *Dictionnaire annamite-français à l'usage des élèves des écoles et*

des annamitisants. Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1930. [*Don de l'auteur.*] Cf. *supra*, p. 434.

Corpus Inscriptionum Semiticarum ab Academia Inscriptionum et Litterarum Humaniorum conditum atque Digestum. Pars quarta. *Inscriptiones Himyariticas et Sabæas continens.* Tomus III. Tabulæ. Fasciculus primus (Tab. XXXVI-L). Parisiis, E. Reipublicæ Typographeo, 1930. [*Don.*]

J.-B. Coulbeaux. *Histoire politique et religieuse de l'Abyssinie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de Ménélick II.* Paris, P. Geuthner, 1930, 3 vol.

La culture franco-japonaise 日 佛 文 化. Vol. I-III. Tokio, Maison franco-japonaise, 1929. [*Ech.*]

Joseph Dahlmann. *Das Mahābhārata als Epos und Rechtsbuch. Ein Problem aus Altindiens Kultur- und Literaturgeschichte.* Berlin, Felix L. Dames, 1895.

Dandin's *Dasha Kumara Charita. The Ten Princes.* Translated from the Sanskrit by Arthur W. Ryder. The University of Chicago Press, 1927.

Etienne Dennery. *Foules d'Asie. Surpopulation japonaise, expansion chinoise, émigration indienne.* Paris, A. Colin, 1930. Cf. *supra*, p. 182.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, publié sous la direction du Rme dom Fernand Cabrol et du R. P. dom Henri Leclercq. Tome II, 2e partie, *C-Ces*; fasc. 98-103. Paris, Letouzey et Ané, 1924-1930.

Dictionnaire de la Bible contenant tous les noms de personnes, de lieux, de plantes, d'animaux mentionnés dans les saintes écritures, les questions théologiques, archéologiques, scientifiques, critiques, relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament et des notices sur les commentaires anciens et modernes. Supplément publié sous la direction de Louis Pirot. Fasc. VI, *Crète-Critique biblique.* Paris, Letouzey et Ané, 1930.

Dictionnaire de théologie catholique contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire. Commencé sous la direction de A. Vacant, E. Mangenot, continué sous celle de E. Amann. Fasc. XCI-XCII et *Table analytique des tomes I à IX.* Paris, Letouzey et Ané, 1929.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Commencé sous la direction de Mgr. Alfred Baudrillart, continué par A. de Meyer et Et. van Cauwenbergh. Fasc. XXV-XXVIII. Paris, Letouzey et Ané, 1930.

Dīghanikāya. Das Buch der langen Texte des buddhistischen Kanons. In Auswahl übersetzt von Dr. R. Otto Franke. Göttingen, Vandenhoeck, 1913. (Quellen der Relig.-Gesch., band 4.) [*Ech.*]

Đinh-nho-Trân 丁 儒 振. *Trung việt dược tính hợp biên* 中越藥性合編. [*Don du Dr A. Sallet.*]

Divâkara Prakāśa Bhaṭṭa. *The Kāshmīrī Rāmāyaṇa, comprising the Śrīrāmāvatāracarita and the Lavakuśayuddhacarita.* Edited with an introduction and summary of the poem in english by Sir George A. Grierson. Calcutta, Asiatic Society of Bengal, 1930. (Bibl. indica.) [*Ech.*]

Eka Sahasrarâtri ou Mille et une nuits (contes arabes). Mis en vers par Sa Majesté Sisowathmonivong. Fasc. 1. Phnom Penh, A. Portail, 1930. [*Dép.*]

Eka Sahasrarâtri ou Mille et une nuits. Contes arabes. Fasc. 1. Traduit du français en cambodgien par Choum-Mau. Phnom Penh, A. Portail, 1930. (Coll. de traductions, vol. I.) [*Id.*]

Encyclopaedie van Nederlandsch-Indië. Aanvullingen en Wijzigingen. Afl. 22-23 (Nieuwe serie afl. 8, April-Juli 1930). 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1930.

Encyclopédie de l'Islām, Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans. Livraisons 42. M et M-*bis* (*Masdjid*; *Teheran-Ṭūmānbāi*). Paris, A. Picard, 1930.

Fei Sin 費信. *Sing tcha cheng lan* 星槎勝覽.

First report on the reconstruction of the Tokyo Imperial University Library. Tokyo Imperial University Library. February, 1926. [*Don.*]

J. Fortgens. *Bijdrage tot de kennis van het Sobojo (Eiland Taliabo, Soela-groep).* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1921. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Id.*]

Charles Fossey. *Notices sur les caractères étrangers, anciens et modernes,* rédigées par un groupe de savants, réunies par Charles Fossey. Paris, Imprimerie Nationale, 1927.

A. Foucher. *Etudes sur l'art bouddhique de l'Inde.* (Avec traduction japonaise.) Tokio, Maison franco-japonaise. [*Don.*]

G. François. *Législation coloniale.* Suppléments A et B. Paris, Larose, 1929.

Otto Franke. *Studien zur Geschichte des konfuzianischen Dogmas und der chinesischen Staatsreligion: Das Problem des Tsch'un-ts'iu und Tung Tschung-schu's Tsch'un-ts'in fan lu.* Hamburg, L. Friederichsen, 1920. (Hamburgischen Univ. Abh. aus dem Gebiet der Auslandskunde, Band 1.)

James George Frazer. *Myths on the origin of fire. An essay.* London, Macmillan, 1930.

H. Freydank. *Das Salz und seine Gewinnung in der Kulturgeschichte.* Halle, Buchdruckerei des Waisenhauses, 1929. (Kali und verwandte Salze, Zeitschrift für die Kali- und Steinsalzindustrie sowie das Salinenwesen, Jahrgang 23, Heft 10-12.)

G. Fujita 藤田元春. *Shakudo-sōkō* 尺度綜攷. Tōkyō, Tōkōshoin, 1929.

Fujita *bunko mokuroku* 藤田文庫目錄. Tōkyō, Tōyōbunko.

Fujita *hakase kinen tenrankai chinretsu tosho mokuroku* 藤田博士紀念展覽會陳列圖書目錄. Tōkyō, Tōyōbunko.

R. Fujiyama 藤山雷太. *Nanyō sōdan* 南洋叢談. Tōkyō, Nihonhyōronsha, 1927.

Richard von Garbe. *Aus Indiens Kultur. Festgabe* Richard von Garbe *dem Forscher und Lehrer zu seinem 70. Geburtstag dargebracht von seinen Freunden, Verehrern und Schülern.* Erlangen, Palm, 1927. (Veröffentlichungen des Indogerm. Sem. der Univ. Erlangen, Bd. III.)

Géographie universelle, publiée sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois. T. X. *Océanie,* par Paul Privat-Deschanel. *Régions polaires australes,* par Maurice Zimmermann. Paris, A. Colin, 1930.

Gesamtkatalog der Wiegendrucke. Herausgegeben von der Kommission für den Gesamtkatalog der Wiegendrucke. Band IV. *Bernardus de Cracovia-Brentius.* Leipzig, Karl W. Hiersemann, 1930.

H. A. R. Gibb. *The Arab Conquests of Central Asia.* London, Royal Asiatic Society, 1923. (James G. Forlong Fund, II.)

Ginzā. Der Schatz oder das grosse Buch der Mandäer. Übersetzt und erklärt von Mark Lidzbarski. Göttingen, Vandenhoeck, 1925. (Quellen der Relig.-Gesch., band 13.) [*Ech.*]

Helmuth von GLASENAPP. *Heilige Stätten Indiens. Die Wallfahrtsorte der Hindus, Jainas u. Buddhisten, ihre Legenden und ihr Kultus.* München, G. Müller, 1928. (Indische Kulturkreis, IV.)

ID. *Der Jainismus. Eine indische Erlösungsreligion. Nach den Quellen dargestellt.* Berlin, A. Häger, 1925. (Kultur und Weltanschanung, I.)

J. C. Boileau GRANT. *Anthropometry of the Chipewyan and Cree Indians of the Neighbourhood of Lake Athabaska.* Ottawa, F. A. Acland, 1930. (Canada Department of Mines, National Museum. Bulletin No. 64, Anthropological Ser., No. 14.) [*Ech.*]

A. GRAUR. *I et V en latin.* Paris, Ed. Champion, 1929. (Coll. linguistique, XXIX.)

Marcel GRIAULE. *Le livre de recettes d'un dabtara abyssin.* Paris, Institut d'Ethnologie, 1930. (Trav. et Mém. de l'Inst. d'Ethn., XII.) [*Ech.*]

Sir George A. GRIERSON. *A dictionary of the Kāshmīrī language,* compiled partly from materials left by the late paṇḍit ISVARA KULA by Sir George A. GRIERSON, assisted by Mahāmahopādhyāya MUKUNDARĀMA SĀSTRI. Part III. Calcutta, Asiatic Society of Bengal, 1929. [*Id.*]

ID. *Ishkashmi, Zebaki and Yazghulami. An account of three eranian dialects.* London, Royal Asiatic Society, 1920. (Prize Publ. Fund, V.)

ID. *Lallā-Vākyāni, or the wise sayings of Lal Dĕd, a mystic poetess of Ancient Kashmir.* Edited with translation, notes, and a vocabulary by Sir George A. GRIERSON and Lionel D. BARNETT. London, Royal Asiatic Society, 1920. (Asiatic Society Monographs, vol. XVII.)

ID. *Torwali. An Account of the Dardic Language of the Swat Kohistan,* by Sir George A. GRIERSON, based on materials collected in Torwal by Sir Aurel STEIN. London, Royal Asiatic Society, 1929. (Prize Publ. Fund, XI.)

Dr. J. GRONEMAN. *De Garĕbĕg's te Ngajogyākartâ.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1895. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

Pierre GROSSIN. *L'emprise.* Hanoi, Le Moniteur d'Indochine, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

Gustave GUILLAUME. *Temps et verbes. Théorie des aspects, des modes et des temps.* Paris, Ed. Champion, 1929. (Coll. linguistique, XXVII.)

Shri GUṆA-BHADRA ĀCHĀRYA. *Ātmānushāsana (Discourse to the Soul).* Edited with translation and commentaries by Rai Bahadur J. L. JAINI, assisted by Jain-dharma Bhushana Brahmachari Sital Prasada Ji. Ajitashram, Central Jaina Publishing House, 1928. (Sacred books of the Jainas, vol. VII.)

Hans HAAS. *« Amida-Buddha unsere Zuflucht ». Urkunden zum Verständnis des japanischen Sukhāvatī-Buddhismus.* Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1910. (Quellen der Relig.-Gesch., band 2.) [*Ech.*]

HALĀYUDHA'S *Kavirahasya.* In beiden Recensionen herausgegeben von Ludwig HELLER. Greifswald, Julius Abel, 1900. (Sanskrit-Drucke, 1.)

C. HAMANO 濱野知三郎. *Nihon sōsho mokuroku* 日本叢書目錄. Tōkyō, Rokugō, 1927.

Hán Việt tự-điển, bản thảo. (*Projet de dictionnaire sino-annamite*). Nos 41-46, Huế, Đắc-lập. [*Dép.*]

Handbook of the Netherlands East-Indies. 1930. Buitenzorg, Division of Commerce of the Department of Agriculture, Industry and Commerce, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

S. Hashikawa. 橋川正. *Nihon bukkyō nempyō* 日本佛教年表. Tōkyō, Naigwai shuppan kabushiki kaisha, 1927.

Robert Heine-Geldern. *Ein Beiträg zur Chronologie des Neolithikums in Südostasien.* Wien, Anthropos. (Festschrift Publication d'hommage offerte au P. W. Schmidt.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *Die Megalithen Südostasiens und ihre Bedeutung für die Klärung der Megalithenfrage in Europa und Polynesien.* Wien, Anthropos, 1928. (Anthropos, XXIII.) [*Id.*]

Id. *Südostasien.* Zusammengestellt von Robert Heine-Geldern. [Wien, 1924-25.] (Ethnologischer Anzeiger, Jahrg. I.) [*Id.*]

Id. *Weltbild und Bauform in Südostasien.* Wien, Krystall-verlag, 1930. (Wiener Beiträge zur Kunst und Kultur Asiens, Band IV.) [*Id.*]

Hēmavijaya. *Kathārat nākara. Das Märchenmeer. Eine Sammlung indischer Erzählungen* von Hēmavijaya. Deutsch von Johannes Hertel. München, G. Müller, 1920, 2 vol. (Meisterwerke Orientalischer Literaturen, IV-V.)

H. Hendriks. *Het Burusch van Màsarète.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1897. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

Johannes Hertel. *Beiträge zur Erklärung des Awestas und des Vedas.* Leipzig, S. Hirzel, 1929. (Abh. Philol. Hist. Kl. der Sächsischen Ak. Wiss.)

Alfons Hilka. *Beiträge zur Kenntnis der indischen Namengebung. Die altindischen Personennamen.* Breslau, Marcus, 1910. (Indische Forschungen, 3.)

Dr. Alfred Hillebrandt. *Lieder des Ṛgveda.* Göttingen, Vandenhoeck, 1913. (Quellen der Relig.-Gesch., band 5.) [*Ech.*]

Die historischen Quellen der Shinto-Religion. Aus dem Altjapanischen und chinesischen, übersetzt und erklärt von Karl Florenz. Göttingen, Vandenhoeck, 1919. (Quellen der Relig.-Gesch., band 7.) [*Ech.*]

E. Washburn Hopkins. *Epic Mythology.* Strassburg, Karl J. Trübner, 1915. (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, III. Band, 1. Heft B.).

M. Horten. *Indische Strömungen in der islamischen Mystik.* II. *Lexikon wichtigster Termini der islamischen Mystik. Terminologische Untersuchungen zu grundlegenden Texten islamischer Frühmystik in Persien um 900.* Heidelberg, Carl Winter, 1928. (Materialien zur Kunde des Buddhismus, 13. heft.)

Hou Kouang-houei 胡光煒. *Kia kou wen li* 甲骨文例. Canton, Kou li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928.

Houang Tchao-nien 黃詔年. *Hai tseu men ti ko cheng* 孩子們的歌聲. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928.

A. Hueting. *Tobèloreesch-Hollandsch woordenboek met Hollandsch-Tobèloreesche inhoudsopgave.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1908. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

Yusuf Husain. *L'Inde mystique au Moyen Âge. Hindous et Musulmans.* Paris, Adrien Maisonneuve, 1929. Cf. *supra*, p. 463.

F. Iha 伊波普猷. *Ryūkyū kokon ki* 琉球古今記. Tōkyō, Tōkōshoin, 1926.

Inauguration de l'Institut bouddhique. 12 mai 1930. Phnom Penh. Phnom Penh, Imprimerie du Gouvernement, 1930. [*Dép.*]

Y. Inō 伊能嘉矩. *Taiwan bunka shi* 臺灣文化志. Tōkyō, Tōkōshoin, 1928.

Institut bouddhique. Phnom Penh, A. Portail, 1930. [*Don.*]

M. Ishida 石田幹之助. *Nyūtōkyūhōjunreigyōki* 入唐求法巡禮行記. Tōkyō, Tōyōbunko.

Rai Bahadur J. L. Jaini. *The bright ones in Jainism (Svarga Loka)*. Allahabad, Mahesh Chandra Jain, 1926.

Javaansche Woordenlijst bevattende woorden in Midden-Java in gebruik vergeleken met het Javaansch in de residentie Soerakarta, verzameld door H. A. de Nooy, met bijstand van Mas Padmasoesastra. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1893. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

Otto Jespersen. *Mankind, nation and individual from a linguistic point of view*. Oslo, H. Aschehoug, 1925. (Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning, Serie A, IV.)

Jinruigaku kyōshitsu kenkyū hōkoku 人類學教室研究報告. Tōkyō, Maruzen kabushiki kaisha, 1920.

Jinruigaku shashin shū 人類學寫眞集. Tōkyō, Maruzen kabushiki kaisha, 1915.

Kaneyoshi *Jisen-kashū* 兼好自家撰集. Tōkyō, Ikutoku saidan, 1930.

J. Kats. *Het Tja noro van Guam en Saipan*, vergeleken met eenige verwante talen door J. Kats. Met opmerkingen van Prof. Mr. Dr. J. C. G. Jonker. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1917. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

A. Berriedale Keith. *Buddhist Philosophy in India and Ceylon*. Oxford, Clarendon Press, 1923.

K'ieou Siun 丘峻. *Ts'ing ko tch'ang ta* 情歌唱答. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Don.*]

Ludwig Klages. *Vom kosmogonischen Eros*, 3. Auflage. Jena, E. Diederichs, 1930.

Kou Hie-kang 顧頡剛. *Mong Kiang niu kou che yen kieou tsi* 孟姜女故事研究集. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928-1929. [*Don.*]

Kou Hie-kang 顧頡剛 et Lieou Wan-tchang 劉萬章. *Sou Yue ti houen sang* 蘇粵的婚喪. Canton, Kouo hio Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Id.*]

Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so ti yi k'i chou mou 國立中山大學語言歷史學研究所第一期書目. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so. [*Ech.*]

Ernst Kuhn. *Aufsätze zur Kultur- und Sprachgeschichte vornehmlich des Orients*. Ernst Kuhn *zum 70. Geburtstage am 7. februar 1916, gewidmet von Freunden und Schülern*. Herausgegeben von L. Schermann und C. Bezold. München, Marcus, 1916.

Svami Sri Kundakundacharya. *The building of the Cosmos or Pañchâstikâyasâra (the five cosmic constituents)*. Edited with philosophical and historical Introduction, Translation, Notes and an Original Commentary in English by A. Chakravartinayanar. Arrah, Central Jaina Publishing House, 1920. (Sacred books of the Jainas, vol. III.)

S. Kiyohara 清原貞雄. *Nihon bunkwashi nenpyō* 日本文化史年表. Tōkyō, Chūbunkan, 1930.

The Laṅkāvatāra Sūtra, edited by Bunyiu Nanjio. Kyōto, Ōtani University Press, 1923. (Bibliotheca Otaniensis, vol. I.)

Berthold Laufer. *A Chinese-Hebrew manucript, a new source for the history of the Chinese Jews.* (American Journal of Semitic Languages and Literatures, vol. XLVI, n° 3, April, 1930.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *The American plant migration.* (Scientific Monthly, March, 1929, vol. XXVIII.) [*Id.*]

Id. C. R. de : Obed Simon Johnson, *A Study of Chinese Alchemy.* [*Id.*]

Id. *The early history of Felt.* (American Anthropologist, vol. 32, n° 1, January-March, 1930.) [*Id.*]

Id. *Geophagy.* Chicago, Field Museum, 1930. (Field Museum of Natural History, Anthr. Ser., vol. XVIII, n° 2.) [*Id.*]

Id. *Methods in the study of domestications* (Scientific Monthly, Sept., 1927, vol. XXV.) [*Id.*]

L. Laurand. *Manuel des études grecques et latines.* Paris, A. Picard, 1929, 3 vol.

Lê quí kỉ sự 黎季紀事 (ms.).

Lê sử tục biên, ou *Đại Việt sử kí bản kỉ tục biên* 黎史續編. 即大越史記本紀續編 (ms.).

Lê triều giã sử nhật kí 黎朝野史日記 (ms.).

Lê triều giã sử tập 黎朝野史集 (ms.).

Maurice Leenhardt. *Notes d'ethnologie néo-calédonienne.* Paris, Institut d'Ethnologie, 1930. (Trav. et Mém. de l'Inst. d'Ethnol. de l'Univ. de Paris, VIII.) [*Ech.*]

Leou Tseu-k'ouang 婁子匡 et Tch'en Tö-tch'ang 陳德長. *Chao-hing kou che* 紹興故事. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Don.*]

Lesage. *Truyện Gil-Blas de Santillane* của ông Lesage soạn. Nguyễn-văn-Vĩnh diễn quốc âm. Fasc. 13-16. Hanoi, Editions du Trung-bắc Tân-văn, 1930. (La Pensée de l'Occident, Sér. A, n° 6.) [*Dép.*]

Sylvain Lévi. *Bukkyō jinbun shugi* 佛教人文主義. Tōkyō, Maison franco-japonaise, 1928. [*Ech.*]

Lieder des Ṛgveda übersetzt von Alfred Hillebrandt. Göttingen, Vandenhoeck, 1913. (Quellen der Relig., band 5.) [*Id.*]

F. A. Liefrinck. *De landsverordeningen der Balische vorsten van Lombok.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1915, 2 vol. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Ned.-Indië.) [*Don.*]

Id. *Landsverordeningen van inlandsche vorsten op Bali.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1917. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Ned.-Indië.) [*Id.*]

Id. *Nog eenige verordeningen en overeenkomsten van Balische vorsten.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1921. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Ned.-Indië.) [*Id.*]

Lieou K'ien-tch'ou 劉乾初 et Tchong King-wen 鍾敬文. *Lang-t'ong ts'ing ko* 狼獞情歌. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Don.*]

Lieou Wan-tchang 劉萬章. *Kouang tcheou eul ko kia tsi* 廣州兒歌甲集. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Id.*]

Id. *Kouang tcheou min kien kou che* 廣州民間故事. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Id.*]

Lin Che-touei 林時對. *Ho cha ts'ong t'an* 荷牐叢談. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Id.*]

Lo Tchen-yu 羅振玉. *Yin hiu chou k'i k'ao che* 殷虛書契考釋.

Id. *Yin hiu wen tseu lei pien* 殷虛文字類編. (En collaboration avec Chang Tch'eng-tsou 商承祚.)

Jr. J. A. Loebèr. *Timoreesch snijwerk en ornament. Bijdrage tot de Indonesische Kunstgeschiedenis.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1903. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

F. Joüon de Longrais. *Extrême-Asie (De Yokohama à Singapore).* Paris, Pierre Roger, 1927. (Voyages de jadis et d'aujourd'hui.)

D. L. R. Lorimer. *The Phonology of the Bakhtiari, Badakhshani, and Madaglashti dialects of modern Persian, with vocabularies.* London, Royal Asiatic Society, 1922. (Prize Publ. Fund, VI.)

Lou Ki-ye 盧冀野. *Mou mien kia tsi* 木棉甲集.

T. Maeda 前田寳治郎. *Futsuryō indoshina* 佛領印度支那. Tōkyō, Rokubosha, 1924.

The Mahābhārata, for the first time critically edited by Vishnu S. Sukthankar with the co-operation of S. Balasaheb Pant Pratinidhi, S. K. Belvalkar, A. B. Gajendragadkar, P. V. Kane, R. D. Karmarkar, P. L. Vaidya, V. P. Vaidya, M. Winternitz, R. Zimmermann and Other Scholars. *Ādiparvan.* Fasc. 4. Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute, 1930.

Mahānirvāṇa Tantra, with the commentary of Hariharāmanda Bharatī. Edited by Arthur Avalon. Calcutta, Agamanusandhana Samiti, 1929. (Tantrik texts, vol. XIII.)

Mahomet. *Le Coran.* Traduction nouvelle et intégrale par E. Montes. Paris, Payot, 1929.

Màitràyaṇī saṃhità, herausgegeben von Dr. Leopold von Schroeder. Neudruck. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1923. (Deutsche Morgenländische Gesellschaft.)

Malaiische Erzählungen. Romantische prosa. Lustige Geschichtchen, Geschichten vom Zwerghirsch. Aus dem Malaiischen übertragen von Hans Overbeck. Jena, E. Diederichs, 1925. (Insulinde, II.)

Malaiische Weisheit und Geschichte. Ein Führung in die malaiische Literatur. Die Krone aller Fürsten. Die Chronik der Malaien. Aus dem Malaiischen übertragen von Hans Overbeck. Jena, Eugen Diederichs, 1927. (Insulinde, I.)

G. P. Malalesekara. *The Pāli Literature of Ceylon.* London, Royal Asiatic Society, 1928. (Prize Publ. Fund, X.)

Emmanuel de Margerie. *L'œuvre de Sven Hedin et l'orographie du Tibet.* Paris, Imprimerie Nationale, 1929. (Extr. Bull. de la Sect. de Géogr. du Com. des Trav. hist. et scient., 1928.)

S. Matsuoka 松岡靜雄. *Nihon kogo dai jite* 日本古語大字典. Tōkyō, Tōkōshoin, 1930.

Id. *Zoku nihon kogo dai jiten* 續日本古語大字典. Tōkyō, Tōkōshoin, 1929.

B. F. Matthes. *Eenige proeven van Boegineesche en Makassaarsche poëzie.* Uitgegeven vanwege het Koninklijk Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië. Ter gelegenheid van het zesde Internationale Congres der Orientalisten te Leiden. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1883. [*Don.*]

H. Metzger. *La civilisation européenne moderne.* IVe Partie, *La Chimie.* Paris, E. de Boccard, 1930. (Histoire du monde, publ. sous la direction de M. E. Cavaignac, t. XIII, 4.)

Roland MEYER. *Komlah. Visions d'Asie.* Paris, Pierre Roger, 1929. (Voyages de jadis et d'aujourd'hui.)

Alfred MEYNARD. *Gaston Hauchecorne, modeleur.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient. (Extrême-Asie, n° 44, fév. 1930.) [*Don de l'auteur.*]

Midden-Sumatra. Reizen en Onderzoekingen der Sumatra-Expeditie, uitgerust door het Aardrijkskundig Genootschap, 1877-1879, Beschreven door de Leden der Expeditie, onder toezicht van P. J. VETH. Leiden, E. J. Brill, 1882-1887, 9 vol. et 1 atlas.

MIYAKE *hakase kinen ronbun shū* 三宅博士紀念論文集. Tōkyō, Ōtsuka-shigakukai, 1930.

T. MIYAYOSHI 宮良當壯. *Yaeyamagoi* 八重山語彙. Tōkyō, Tōyōbunko, 1930.

S. MOCHIZUKI 望月信亨. *Bukkyō dai nenpyō* 佛教大年表. Tōkyō, Mochizuki hakase kwanreki kinen kwai, 1930.

ID. *Jōdokyō no kigen oyobi hattatsu* 淨土教の起源及發達. Tōkyō, Kyōritsusha, 1930.

Fernand de MONTAIGUT. *La Colonisation française dans l'Est de la Cochinchine.* Limoges, Imprimerie commerciale Perrette, 1929. (Université de Paris, Faculté de Droit.)

Georg MORGENSTIERNE. *Report on a linguistie mission to Afghanistan.* Oslo, H. Aschehoug, 1926. (Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning, Serie C 1-2).

K. MORI 森淸太郎. *Reinan kishō* 嶺南紀勝. Tōkyō, Maruzen-kabushiki-kaisha, 1928.

K. MOTOYAMA 本山桂川. *Yonakunijima-zushi* 與那國島圖志. Tōkyō, Tōkyōdō, 1925.

MUHAMMAD DĀRĀ SHIKŪH. *Majma'-Ul-Baḥrain or the Mingling of the Two Oceans.* Edited in the original Persian with English translation, notes and variants by M. MAHFUZ-UL-HAQ. Calcutta, Asiatic Society of Bengal, 1929. (Bibl. Ind.) [*Ech.*]

MUḤAMMAD ṢĀLIḤ KAMBO. *'Amal-I-Ṣāliḥ or Shāh Jahān Nāmah.* Edited by Ghulam YAZDANI. Vol. III, fasc. 2. Calcutta, Asiatic Society of Bengal, 1930. (Bibl. Indica.) [*Id.*]

W. C. MULLER. *Catalogus der Koloniale Bibliotheek van het Kon. Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië en het Indisch Genootschap.* 1er-2e suppl. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1915 et 1927. [*Don.*]

ID. *Catalogus der Land- en Zeekaarten van- en uitgegeven door het Koninklijk Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1913. [*Id.*]

NAGARJUNA. *Ga Las Hjigs Meed, die tibetische Version von* NAGARJUNA'S *Kommentar Akutobhaya zur Madhyamaka-kārikā*, nach der Pekinger Ausgabe des Tanjur herausgegeben von Max WALLESER. Heidelberg, O. Harrassowitz, 1923. (Materialien zur Kunde des Buddhismus, 2. Heft.)

T. NAITŌ 內藤虎次郎. *Tokushisōroku* 讀史叢錄. Kyōto, Kōbundō, 1929.

Bunyiu NANJIO. *A catalogue of the chinese translation of the buddhist* Tripitaka, *the sacred Canon of the buddhists in China and Japan.* Oxford, Clarendon Press, 1883. (Edition photomécanique.)

B. Nanjio. *Japanese alphabetical index of Nanjiō's Catalogue of the buddhist Tripiṭaka with supplements and corrections*, edited by Daijō Tokiwa, and Unrai Ogiwara, assisted by Kōjun Minō. Tōkyō, Nanjiō-Hakushi Kinen Kankōwai, 1930.

Nguyễn-thượng-Huyên 阮尙賢. *Nam chi tập* 南枝集. 1926. [*Don.*]

Nguyễn-văn-Hiển 阮文顯. *Đồ bản thành kí* 闍槃城記 (ms.).

G. K. Niemann. *Geschiedenis van Tanette*. Boeginesche tekst met aanteekeningen. Feestgave ter gelegenheid van het zesde Internationale Congres der Orientalisten te Leiden. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1883. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

N. Nishida. 西田直二郎. *Naitō hakase shōju kinen shigaku ronsō* 內藤博士頌壽紀念史學論叢. Kyōto, Kōbundō, 1930.

Erland Nordenskiöld. *L'archéologie du Bassin de l'Amazone*. Paris, G. Van Oest, 1930. (Ars Americana, vol. I.)

Nūr-Ud-Dīn 'Abd-Ur-Raḥmān Jāmī. *Lawā'ih, a treatise on Ṣūfism*. (*Facsimile of an old ms.*). With a translation by E. H. Whinfield & Mīrzā Muḥammad Ḳazvīnī. Reprinted with additions and corrections. London, Royal Asiatic Society, 1928. (Oriental Transl. Fund, N. S., XVI.)

Y. Ōkura 大倉保五郎. *Tosho sō mokuroku* 圖書總目錄. Tōkyō, Ōkurashoin, 1929.

G. Ono 小野玄妙. *Bukkyō bijutsu-kōwa* 佛教美術講話. Tōkyō, Kōshisha, 1927.

Organisation d'un service de lutte anti-malarienne sur les chantiers des Travaux publics de l'Indochine. 2ᵉ fasc. Hanoi, Inspection générale des Travaux publics, 1930. [*Dép.*]

N. Origuchi 折口信夫. *Kodai kenkyū* 古代研究. Tōkyō, Ōokayamashoten, 1930.

Das Pañcavidhasūtra herausgegeben und übersetzt von Richard Simon. Breslau, Marcus, 1913. (Indische Forschungen, 5.)

Paul Pelliot. *Lettre ouverte à M. Carl Hentze*. Paris, G. Van Oest, 1930 (Extr. de la Revue des Arts asiatiques.) [*Don de l'auteur.*]

J. Pérès. *La civilisation européenne moderne*. IIIᵉ partie, *Les sciences exactes*. Paris, E. de Boccard, 1930. (Histoire du Monde, publ. sous la dir. de M. E. Cavaignac, t. XIII, 3.)

Phạm Quỳnh. *Le paysan tonkinois à travers le parler populaire*. Conférence faite à la Société de Géographie le 19 décembre 1929. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Cahier de la Société de Géographie de Hanoi.) [*Don de l'auteur.*] Cf. *supra*, p. 432.

Po Cheou-yi 白壽彝. *K'ai-fong ko yao tsi* 開封歌謠集. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Don.*]

Po K'i-ming 白啓明. *Ho-nan mi yu* 河南謎語. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Id.*]

Dr. R. Ng. Poerbatjaraka. *Arjuna-Wiwāha*. Tekst en vertaling. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1926. (Ov. uit deel 82 der Bijdr. tot de Taal-, Land- en Volk. van Ned.-Indië.) [*Id.*]

Dr. Pran Nath. *A Study in the Economic Condition of Ancient India*. London, Royal Asiatic Society, 1929. (Asiatic Soc. Monogr., XX.)

M. Ishwari Prasad. *L'Inde du VIIᵉ au XVIᵉ siècle*. Traduit sur la 2ᵉ édition par H.

de SANGY. Paris, E. de Boccard, 1930. (Histoire du Monde, publ. sous la dir. de M. E. Cavaignac, t. VIII, 1.)

Pre-Diṅnāga buddhist texts on logic from Chinese sources. Translated with an introduction notes and indices by Giuseppe TUCCI. Baroda, Oriental Institute, 1929. (Gaek. Orient. Ser., XLIX.) [*Ech.*]

Present-Day Japan. Industry and commerce. Beauty and romance. English supplement of the *Osaka Asahī* and the *Tokyo Asahi*, 1930. [*Don du Consulat du Japon à Hanoi.*]

Konrad Theodor PREUSS. *Religion und Mythologie der Uitoto. Textaufnahmen und Beobachtungen bei einem Indianerstamm in Kolumbien, Südamerika.* Göttingen, Vandenhoeck, 1921-1923. (Quellen der Relig.-Gesch., band 10-11.) [*Ech.*]

Stamford RAFFLES. *Report on Japan to the secret Committee of the English East India Company, 1812-1816.* Kobé, J. L. Thompson, 1929.

RĀMACANDRA. *Nāṭyadarpaṇa* of RĀMACANDRA and GUṆACANDRA with their own commentary. Edited with an introduction in english and indices by Gajanan Kushaba SHRIGONDEKAR and Lalchandra Bhagawandas GANDHI. Vol. I. Baroda, Oriental Institute, 1929. (Geak. Orient. Ser., nº XLVIII.) [*Ech.*]

H. N. RANDLE. *Fragment from Diṅnāga.* London, Royal Asiatic Society, 1926. (Prize Publ. Fund, IX.)

George RECOURA. *Les assises de Romanie.* Edition critique avec une introduction et des notes. Paris, Honoré Champion, 1930. (Bibl. Ec. Haut.-Et., Sc. hist. et philol., 258ᵉ fasc.) [*Don.*]

Richard REITZENSTEIN. *Die hellenistischen Mysterienreligionen.* 3ᵗᵉ aufl. Leipzig, Trübner, 1920. [*Ech.*]

Jean RENAUD. *Le Laos. Dieux, bonzes et montagnes.* Paris, Alexis Redier, 1930. (Toutes nos colonies, nº 1.)

Louis RENOU. *Grammaire sanscrite.* Tome II. *Le nom. Le verbe. La phrase.* Paris, Adrien Maisonneuve, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

Der Rigveda über etzt und erläutert von Karl F. GELDNER. Erster teil, erster bis vierter liederkreis. Göttingen, Vandenhoeck, 1923. (Quellen der Relig.-Gesch., band 12.) [*Ech.*]

G. P. ROUFFAER et W. C. MULLER. *Catalogus der Koloniale Bibliotheek van het Kon. Instituut voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië en het Indisch Genootschap.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1908. [*Don.*]

L. SABATIER. *Palabre du serment au Darlac. Assemblée des Chefs de tribus, 1ᵉʳ janvier 1926.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Don de l'auteur.*]

A. SAIKI 佐伯有義. *Dai nihon shingi shi* 大日本神祇史. Tōkyō, Nitshin-insatsu-kabushiki kaisha, 1914.

T. SAKANO 境野哲. *Shina bukkyō kōwa* 支那佛教講話. Tōkyō, Kyōritsusha, 1929.

ID. *Shina bukkyō shi no kenkyū* 支那佛敎史の硏究. Tōkyō, Kyōritsusha, 1930.

Dʳ A. SALLET. *En marge des médecines de Chine et d'Annam. Les « Répugnances » médicinales.* Hanoi, 1930. (Extr. Bull. Soc. méd.-chir. Indoch., nº 3, mars 1930.) [*Don de l'auteur.*]

ID. *La liane-quinine.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Bull. Soc. méd.-chir. Indoch., nº 4, avril 1930.) [*Id.*]

Dr A. Sallet. *Les nids d'hirondelles. Les salanganes et leurs nids comestibles.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Bull. A. V. H., 1930.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *Le Tambayang.* Hanoi, 1930. (Extr. Bull. Soc. méd.-chir. Indoch., n° 5, mai 1930.) [*Id.*]

Id. *L'usage en médecine des crabes fossilisés.* Hanoi, 1930. (Extr. Bull. Soc. méd.-chir. Indoch., n° 4, avril 1930.) [*Id.*]

[*Samyutta-Nikāya.*] *The Book of the Kindred Sayings or grouped suttas.* Translated by F. L. Woodward with an introduction by Rhys Davids. Part V. London, 1930.

Sansui narabini yakei zu 山水幷野形圖. Tōkyō, Ikutoku saidan, 1930. [*Don.*]

Śāradātanaya. Bhāvaprakāśana. Edited with an introduction and indices by Yadugiri Yatiraja Swami of Melkot and K. S. Ramaswami Sastri Siromani. Baroda, Oriental Institute, 1930. (Gaek. Orient. Ser., n° XLV.) [*Ech.*]

G. Satō 佐藤吾一. *Tōhoku no dozoku* 東北の土俗. Tōkyō, Sangensha, 1930.

Aurélien Sauvageot. *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques.* Paris, Ed. Champion, 1930. (Coll. linguist., XXX.)

Paul Schebesta. *Bei den Urwaldzwergen von Malaya.* Leipzig, F. A. Brockhaus, 1927.

Otto Scheerer. *The particles of relation of the Isinai language.* The Hague, M. Nijhoff, 1918. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.- Indië.) [*Don.*]

J. Scheftelowitz. *Die Apokryphen des Ṛgveda* herausgegeben und bearbeitet von J. Scheftelowitz. Breslau, Marcus, 1906. (Indische Forschungen, 1.)

Richard Schmidt. *Elementar-Buch der Śaurasenī mit Vergleichung der Māhārāṣṭrī und Māgadhī.* Für den Gebrauch in den Vorlesungen zusammengestellt von Richard Schmidt. Hannover, Orient-Buchhandlung Heinz Lafaire, 1924.

E. E. V. G. Schröder. *Gorontalosche woordenlijst.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1908. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl. - Indië.) [*Don.*]

Select documents illustrating the four voyages of Columbus *including those contained in R. H. Major's select letters of Christopher* Columbus. Translated and edited with additional material, an introduction and notes by Cecil Jane. Vol. I. *The first and second voyages.* London, Hakluyt Society, 1930. (Hak. Soc., sd ser. n° LXV.)

Sadahiko Shimada. *Studies on the prehistoric site of Okamoto, Suku in the province of Chikuzen* by Sadahiko Shimada, with *Essay on the ancient mirrors from Suku* by Suyeji Umehara. Appendix: *Illustrated description of ancient objects found at Mikumo village, Ido-gun in Chikuzen Province,* by Tanenobu Aoyagi. Kyoto, Imperial University, 1930. (Report upon Archaeological Research in the Department of Literature, vol. XI.) [*Don.*] Cf. *supra*, p. 173.

S. M. Shirokogoroff. *Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant* L. Pekin, 1930. [*Don de M. G. Cœdès.*]

Siao Han 蕭漢. *Yang tcheou ti tch'ouan chouo* 揚州的傳說. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Don.*]

Sie Yun-chang 謝雲聲. *T'ai-wan Ts'ing ko tsi* 臺灣情歌集. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Id.*]

Osvald Sirén. *Histoire des arts anciens de la Chine.* IV. *L'architecture.* Paris,

G. Van Oest, 1930. (Ann. Musée Guimet, Bibl. d'art, n. s., III.) [*Don de l'éditeur.*]

Sở-cuồng [Lê-Dư]. *Quốc học tùng san.* I. *Bạch-vân-am thi-văn-tập.* Hanoi, Nam-kỳ thư-quán, 1930. [*Don de l'auteur.*]

Bernard Sol. *Recueil général et méthodique de la législation et de la réglementation des Colonies françaises. Textes émanant du Pouvoir central*, recueillis, classés et mis à jour par Bernard Sol et Daniel Haranger, 1ère partie. *Législation générale et organisation judiciaire.* T. I. *Code civil. Code de procédure civile* (A jour au 31 mars 1929). Paris, Société d'éditions géographiques, 1930.

Sonkyōkaku 尊經閣. *Sekkōsenhyaku* 拙藁千百. Tōkyō, Ikutokusaidan. [*Don de l'Ikutoku Foundation.*]

Sonjintai 孫晉泰. *Chōsen ko kayō shū* 朝鮮古歌謠集. Tōkyō, Tōkōshoin, 1926. [*Don*].

J. Spieth. *Die Religion der Eweer in Süd-Togo.* Göttingen, Vandenhoeck, 1911. (Quellen der Relig. - Gesch., band 3). [*Ech.*]

Stefan Stasiak. *Fallacies and their Classification according to the Early Hindu Logicians.* Lwów, 1929. (Rocznik Orjentalistyczny, tom VI.) [*Ech.*]

Th. Stcherbatsky. *Buddhist logic.* Vol. II. Leningrad, Académie des Sciences de l'URSS., 1930. (Bibl. Buddhica, XXVI.)

Id. *The conception of Buddhist Nirvāna.* Leningrad, Academy of sciences of the USSR., 1927.

Sir Aurel Stein. *An Archæological Tour in Wazīristān and Northern Balūchistān.* Calcutta, Government of India Central Publication Branch, 1929. (Mem. of the Arch. Surv. of India, n° 37.) [*Ech.*]

Erwin Stresemann. *Die Paulohisprache. Ein Beitrag zur Kenntnis der Amboinischen Sprachengruppe.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1918. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

William Stutterheim. *Rāma-Legenden und Rāma-Reliefs in Indonesien.* München, G. Müller, 1925, 2 vol. (Indische Kulturkreis.)

Śukasaptati. *Das indische Papageienbuch.* Aus dem Sanskrit übersetzt von Richard Schmidt. München, Georg Müller, 1913. (Meisterwerke Orientalischer Literaturen, III.)

D. Heinr. Sundermann. *Niassische Sprachlehre.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1913. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl. - Indië.) [*Don.*]

Suparṇâdhyâyaḥ. Suparṇi fabula. Edidit Elimar Grube. Lipsiae, F. A. Brockhaus, 1875.

T'ao Tch'eng-tchang 陶成章. *Kiao houei yuan lieou k'ao* 教會源流攷. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Don.*]

Ta'rīkh-i Fakhru'd-Dīn Mubârakshâh, being the historical introduction to the Book of Genealogies of Fakhru'd-Dīn Mubârakshâh Marvar-rūḍī completed in A. D. 1206. Edited from a unique Manuscript by E. Denison Ross. London, Royal Asiatic Society, 1927. (James G. Forlong Fund, [IV].)

Tchang K'ien-tch'ang 張乾昌. *Mei hien t'ong ko* 梅縣童歌. Canton, Hong yi yin wou kong-sseu, 1929. [*Don.*]

Tchao Jou-kouo 趙汝适 *Tchou fan tche* 諸蕃志. [*Id.*]

Tchao King-chen 趙景深. *Min kien kou che ts'ong houa* 民間故事叢話. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1930. [*Id.*]

Tch'en Yuan-tchou 陳元柱. *T'ai chan ko yao tsi* 台山歌謠集. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Id.*]

Tcheou Tchen-ho 周振鶴. *Sou tcheou fong sou* 蘇州風俗. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so. [*Id.*]

Tchong King-wen 鍾敬文. *Tch'ou ts'eu tchong ti chen houa ho tch'ouan chouo* 楚詞中的神話和傳說. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1930. [*Id.*]

Tchou Pang-yen 朱邦彥. *Tchouang che ngan tsi louen* 莊史案輯論. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1926. [*Id.*]

Edward J. Thomas. *The Life of Buddha as Legend and History.* London, Kegan Paul, 1927.

The Tiruvāçagam or «Sacred Utterances» of the Tamil poet, saint and sage, Mānikka-Vāçagar. The Tamil text of the fifty-one poems, with English translation, introductions and notes, to which is prefixed a summary of the life and legends of the sage, with appendices illustrating the great South-Indian system of Philosophy and religion called the Çaiva Siddhāntam, with Tamil lexicon and concordance by the Rev. G. U. Pope. Oxford, The Clarendon Press, 1900.

Toàn Lê tiết nghĩa lục 全黎節義錄 (ms.).

T. Tokiwa 常盤大定. *Bussei no kenkyū* 佛性の研究. Tōkyō, Heigo-shuppansha, 1930.

Sonkyōkaku 尊經閣. *Shin kokon waka shū* 新古今和歌集. Tōkyō, Ikutoku saidan. [*Don.*]

Tsao Hsueh-chin et Kao Ngoh. *Dream of the Red Chamber.* Translated and adapted by Chi-Chen Wang. London, G. Routlegge, 1929.

Tse-Ring-Ouang-Gyal (The Riṅ Drañ Rgyal). Dictionnaire tibétain-sanscrit. Reproduction phototypique publiée par J. Bacot. Paris, P. Geuthner, 1930. (Buddhica, 2e ser., Documents : t. II.)

Ts'ien Nan-yang 錢南揚. *Mi che* 謎史. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Don.*]

Ts'ing Chouei 淸水. *Hai-long wang ti niu eul* 海龍王的女兒. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1930. [*Id.*]

Sri Umāsvāmi Achārya. *Tattvārthadhigama sūtra (A treatise on the essential principles of Jainism).* Edited with introduction, translation, notes and commentary in english by J. L. Jaini, assisted by Jaina Dharma Bhushana Brahmachari Sri Sital Prasad Ji. Arrah, Central Jaina Publishing House, 1920. (Sacred books of the Jainas, vol. II.)

Union géographique internationale. Congrès international de géographie. Paris, Presses Universitaires de France, 1930. [*Don.*]

The Upanishads. Vol. I, *The Isa, Kena, Mundaka Upanishads.* Vol. II, *The Katha and Prasna Upanishads.* Vol. III-IV, *The Chha'ndogya Upanishad.* Vol. V, *The Aitareya and Taittiriya Upanishads. With Sri Sankara's Commentary.* Translated by S. Sitarama Sastri and Ganganath Jha. Madras, The India Printing works, 1923.

Vāmana's *Lehrbuch der Poetik,* zum ersten male herausgegeben von Carl Cappeller. Jena, Hermann Dufft, 1875.

J. van Baarda. *Leiddraad, bij het bestudeeren van 't Galela'sch dialekt, op het eiland Halmaheira.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1908. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

J. Van Baarda. *Woordenlijst. Galelareesch-Hollandsch.* Met ethnologische aanteekeningen, op de woorden, die daartoe aanleiding gaven. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1895. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Don.*]

L. W. C. van den Berg. *De Mohammedaansche Vorsten in Nederlandsch-Indië.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1901. (Ov. vit de Bijdr. tot de Taal-, Land- en Volk. van Ned.-Indië, zesde Vol.) [*Id.*]

J. L. D. van der Roest. *Woordenlijst der Tobelo-Böeng-taal.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1905. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Id.*]

J. L. van der Toorn. *Minangkabausch-Maleisch Nederlandsch Woordenboek.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1891. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Id.*]

Id. *Minangkabausche Spraakkunst.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1899. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Id.*]

F. J. F. van Hasselt. *Spraakkunst der Nufoorsche taal.* Den Haag, M. Nijhoff, 1905. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Id.*]

K. F. H. van Langen. *Woordenboek der Atjehsche taal.* 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1889. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Id.*]

F. D. E. van Ossenbruggen. *Oorsprong en eerste ontwikkeling van het testeer- en voogdijrecht,* beschouwd in verband met de ontwikkeling van het familie- en erfrecht. Eene ethnologisch-juridische schets. 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1902. (Kon. Inst. voor de Taal-, Land- en Volk. van Nederl.-Indië.) [*Id.*]

Arkady Velicopolsky. *Nouvelle route vers l'Océan Pacifique.* (*Traité de géographie économique de l'Extrême-Orient*). Vladivostok, 1930. (Publ. de l'Univ. d'Etat de l'Extr.-Orient, Ser. II, nº 2.) [*Ech.*]

J. Vendryes. *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire.* Paris, La Renaissance du livre, 1921. (L'Evolution de l'Humanité, nº 3.)

Verzameling Krook. 's Gravenhage, Tijd. Nederl. - Indië, oud en nieuw, 1930. [*Don de M. G. Cœdès.*]

Viśakhadatta. *Mudrārākṣasa.* Edited... by Alfred Hillebrandt. Breslau, Marcus, 1912. (Indische Forschungen, 4.)

J. Ph. Vogel. *Het sanskrit woord tejas* (= *gloed, vuur*) *in de beteekenis van magische kracht.* Amsterdam, 1930. (Meded. Kon. Ak. Wet., Afd. Lett., D. 70, Ser. B, nº 4.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *La sculpture de Mathurā.* Paris, G. Van Oest, 1930. (Ars Asiatica, XV.) Cf. *supra*, p. 456.

Id. *The Woman and Tree or śālabhañjikā in Indian literature and art.* (Ex Actorum Orientalium, vol. VII excerptum.) [*Don de l'auteur.*] Cf. *BEFEO.*, XXVIII, 306.

Jacob Wackernagel. *Altindische Grammatik.* III, *Deklination der Nomina-Zahlwörter - Pronomina.* Von Albert Debrunner und Jacob Wackernagel. 2. Teil. Göttingen, Vandenhoeck, 1930.

Max Walleser. *Prajñāpāramitā, Die Vollkommenheit der Erkenntnis nach indischen, tibetischen und chinesischen Quellen.* Göttingen, Vandenhoeck, 1914. (Quellen der Relig. Gesch., band 6.) [*Ech.*]

Wang Kiu-heou 王鞠侯. *Ning-po mi yu* 寧波謎語. Canton, San-ycou yin choua chö, 1929.

Wang Yi-tche 王翼之. *Wou ko yi tsi* 吳歌乙集. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Don.*]

Lic. Joh. Warneck. *Die Religion der Batak.* Ein Paradigma für die animistischen religionen des Indischen Archipels. Göttingen, Vandenhoeck, 1909. (Quellen der Relig.-Gesch., band 1.) [*Ech.*]

Wei Ying-k'i 魏應麒. *Fou-kien san chen k'ao* 福建三神考. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Don.*]

Id. *Fou tcheou ko yao kia tsi* 福州歌謠甲集. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Id.*]

Joh. Weig. *Der chinesische Festkalender.* Tsingtau, Missionsdruckerei, 1928.

Diedrich Westermann. *Die Kpelle, ein Negerstamm in Liberia.* Dargestellt auf der Grundlage von Eingeborenen-Berichten, mit zwei nachträgen : texte in der Golasprache und Kpelle-beiträge von H. Rohde nebst einer kartenskizze. Göttingen, Vandenhoeck, 1921. (Quellen der Relig.-Gesch., band 9.) [*Ech.*]

W. W. Winfield. *A Vocabulary of the Kui language (kui-english).* Calcutta, Asiatic Society of Bengal, 1929. (Bibl. Ind.) [*Ech.*]

R. O. Winstedt et C. O. Blagden. *A Malay Reader.* Oxford, Clarendon Press, 1917.

Paul Wirz. *Der Totenkult auf Bali.* Stuttgart, Strecker, 1928.

Worte Mahāvīras. Kritische Übersetzungen aus dem Kanon der Jaina von Walther Schubring. Göttingen, Vandenhoeck, 1926. (Quellen der Relig.-Gesch., band 14.) [*Ech.*]

Wou Tsao-t'ing 吳藻汀. *Ts'iuan tcheou min kien tch'ouan chouo* 泉州民間傳說. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Don.*]

S. Yamanouchi 山內晉卿. *Shina bukkyō shi no kenkyū* 支那佛教史之研究. Kyōto, Bukkyōdaigaku, 1921.

S. Yamazaki 山崎繁樹 et K. Nogami 野上矯介. *Taiwan shi* 臺灣史. Tōkyō, Hōbunkan, 1927.

K. Yanagida 柳田國男. *Kainanshōki* 海南小記. Tōkyō, Ōokayama shoten, 1925.

Id. *Kotowaza no hanashi* ことわざの話. Tōkyō, Arusu, 1930.

Id. *Nihon densetsu shū* 日本傳說集. Tōkyō, Arusu, 1929.

Id. *Nihon mukashibanashi shū* 日本昔話集. Tōkyō, Arusu, 1930.

Yang Tch'eng-tche 楊成志. *Yun-nan min ts'ou t'iao tch'a pao kao* 雲南民族調查報告. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1930. [*Don.*]

Yang Tch'eng-tche 楊成志 et Tchong King-wen 鍾敬文. *Yin Ngeou min kien kou che hing che piao* 印歐民間故事型式表. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1928. [*Don.*]

Yao Yi-tche 姚逸之. *Hou-nan tch'ang pen t'i yao* 湖南唱本提要. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so, 1929. [*Id.*]

Die Yäšt's des Awesta. Übersetzt und eingeleitet von Herman Lommel. Göttingen, Vandenhoeck, 1927. (Quellen der Relig.-Gesch., Band 15.) [*Ech.*]

Ye Tö-kiun 葉德均. *Houai-ngan ko yao tsi* 淮安歌謠集. Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so. [*Don.*]

W. Perceval Yetts. *The George Eumorfopoulos Collection. Catalogue of the*

Chinese and Corean bronzes, sculpture, jades, jewellery and miscellaneous objects. Vol. II, *Bronzes : bells, drums, mirrors,* etc. London, Ernest Benn, 1930.

Yong Tchao-tsou 容肇祖. *Mi sin yu tch'ouan chouo* 迷信與傳說. Canton, Wen-houa yin choua kong-sseu, 1929.

G. Yoshida 吉田梧郎. *Nanyō guntō no tomi* 南洋群島の富. Tōkyō, Jitsugyō-no-Nihon sha, 1927.

Atlas, Cartes et Plans.

Carte de l'Indochine au 1 : 100.000ᵉ. Dressée, héliogravée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Feuilles nᵒˢ 24, Tư-lệ, janvier 1930 ; 29, Ba-xa, avril 1930 ; 35, Sơn-la, mai 1930 ; 46, Mường Het (Est), mai 1930 ; 47, Vạn-yên, mai 1930 ; 110, Mụ-gia (Est), mai 1930 ; 137, Tam-kỳ, mai 1930 ; 174, Phú-yên (Ouest), s. d. ; 210, Tây-ninh (Ouest), s. d. ; Hanoi [*Dép.*]

Carte du delta du Tonkin. Dressée, héliogravée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Echelle : 25.000ᵉ. Feuille nᵒ 0, Hà-châu, février 1930 ; 4, Hiệp-hoà, avril 1930 ; 10, Bắc-ninh, janvier 1930 ; 75, Thanh-hoá, avril 1930. Hanoi. [*Id.*]

Carte muette de l'Indochine, publiée par le Délégué général du Commissaire de l'Indochine à l'Exposition Coloniale Internationale de Paris, 1931. Hanoi. [*Id.*]

Carte routière de la Cochinchine. Dressée par le Service des Travaux Publics, imprimée par le Service géographique de l'Indochine. Echelle 1 : 400.000ᵉ. Hanoi, janvier 1930, 4 feuilles. [*Id.*]

Champ de tir de Tong. Echelle 1 : 20.000ᵉ. Dressé, héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Hanoi, avril 1930. [*Id.*]

Hué et ses environs. Echelle 1 : 15.000ᵉ. Editions du Bureau officiel du Tourisme de Hué (Résidence supérieure de l'Annam). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Id.*]

Indochine (Carte internationale du Monde). Echelle au 1.000.000ᵉ. Edition provisoire N. E. 48, Hanoi, Hué. N. E. 49, Hai-nan. N. D. 48, Khong. N. D. 49, Qui-nhơn. N. C. 48, Saigon. N. C. 49, Dalat. Dressé, héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Hanoi, 1930. [*Id.*]

Indochine en relief. Indochine française et les régions environnantes, au 1 : 4.000.000ᵉ. Dressé, héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Hanoi, 1930. [*Id.*]

Plan de la ville de Haiphong. Dressé en février 1925 par M. R. Monot. Héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Echelle : 1 : 10.000ᵉ. Hanoi, décembre 1929. [*Id.*]

Plan de la ville de Hanoi au 1 : 5.000ᵉ. Dressé et héliogravé par le Service géographique de l'Indochine. Ed. provisoire, Hanoi, février 1922, 4 feuilles. [*Don de M. E. Gaspardone.*]

P. Pollacchi. *Atlas colonial français. Colonies, Protectorats et Pays sous mandat.* Cartes et texte du Commandant P. Pollacchi. Edité par l'Illustration. Paris, 1929.

Tonkin. Echelle : 1 : 1.000.000ᵉ. Dressé, héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Hanoi, mai 1930. [*Dép.*]

Périodiques.

Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, 1930, nos 1-2.

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des Beaux-Arts, 1930. [*Ech.*]

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, 1930. [*Id.*]

Acta Orientalia, vol. VIII (1929), no 2 ; vol. IX (1930), no 1. [*Id.*]

Acta Universitatis Asiæ Mediæ. Taschkent. Series III-a, *Historica*, fasc. 2 (1929) ; V-a, *Mathematica*, fasc. 1-4 (1930) ; VI, *Chemia*, fasc. 1-4 (1930) ; VII-a, *Geologia*, fasc. 13, 16 (1929) ; VIII-a, *Zoologia*, fasc. 1-10 (1927-1929) ; VIII-b, *Botanica*, fasc. 4-11 (1929-1930) ; XII-a, *Geographia*, fasc. 2-8 (1929) ; XII-b, *Ethnographia*, fasc. 2 (1929). [*Id.*]

Almanach des Postes, Télégraphes, Téléphones de l'Indochine, 1930 et 1931. [*Don.*]

Ambassades et Consulats. Revue de la diplomatie internationale. Paris, Imprimerie du Théâtre français, 1914-1927. [*Don de M. V. Goloubew.*]

American Council of Learned Societies. Bulletin, no 10, april 1929. *Promotion of chinese studies*. Washington, 1929. [*Don.*]

An-hà-báo, 1930. [*Id.*]

Analecta Bollandiana, t. XLVIII (1930), nos 1-2. [*Ech.*]

Annales de géographie, t. XXXIX (1930).

Annales de l'Académie des Sciences coloniales, t. IV (1929). [*Ech.*]

Annales des Douanes et Régies de l'Indochine, 1930. [*Don.*]

Annales des Facultés de droit et des lettres d'Aix, t. XV (1929-1930). [*Ech.*]

Annales du Service météorologique de l'Indochine. Année 1928. Phù-liễn, Observatoire central, 1930. [*Dép.*]

Annals of the Bhandarkar Institute, vol. XI (1930), nos 1-2. [*Id.*]

Annuaire administratif de l'Indochine, 1930. [*Dép.*]

Annuaire de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, 1930. [*Ech.*]

Annuaire de l'Université d'Aix-Marseille. Guide de l'étudiant. Année scolaire 1929-1930. Marseille, Imprimerie marseillaise, 1929. [*Don.*]

Annuaire général de la France et de l'étranger, 6e année, 1925, et 7e année, 1926. [*Don de M. G. Cœdès.*]

Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1928. [*Ech.*]

Annual Report of the Imperial Household Museums, Tokyo and Nara, 1927-1928. [*Don.*]

Annual Report of the Varendra Research Society, 1926-28. Rajshahi, 1927-28. [*Id.*]

Annual Report on South-Indian Epigraphy for the year ending 31st. March 1928. Madras, 1930. [*Ech.*]

Annual Report on the Archæological Survey of Ceylon for 1928-1929. Part. IV, Education, Science, and Art. Colombo, Ceylon Government Press, 1930. [*Id.*]

Annuario della Reale Accademia d'Italia, I (1927-VII). Roma, Tipografia del Senato, 1930. [*Id.*]

L'Anthropologie, t. XL (1930).

Anthropos, t. XXV (1930). [*Ech.*]

Archiv Orientální. Journal of the Czechoslovak Oriental Institute, Prague. vol. II, 1930. [*Ech.*]

Archives de médecine et pharmacie navales, t. CXXI (1930), n°s 1-2. [*Don.*]

Archives des Instituts Pasteur d'Indochine, n° 10 (1929). [*Dép.*]

Arethuse, fasc. 18-28 (1928-1930). [*Don.*]

Art et Décoration, 1930.

Asia, 1930.

Asia Major, vol. VI (1930). [*Ech.*]

L'Asie française, 1930. [*Id.*]

Atti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Serie sesta. *Rendiconti. Classe di scienze fisiche, matematiche e naturali*, vol. XI (1930), n°s 1-11. [*Id.*]

L'Avenir du Tonkin, 1930.

Baessler-Archiv, t. V-VI (1916-1922).

The Bangkok Times, 1930.

Bengal past and present. Journal of the Calcutta Historical Society, vol. XXXVI-XL (1928-1930).

Bibliographical Bulletin. Editors : N. N. TRIFONOFF and E. M. TSCHEPOURKOVSKY. N°s 1-6. Harbin, 1927. (Central Library of the Chinese Eastern Railway.) [*Don de M. V. Goloubew.*]

Bibliographie bouddhique. I. *Janvier 1928-Mai 1929*, par G. L. M. CLAUSON, Nalinaksha DUTT, A. J. Bernett KEMPERS, Marcelle LALOU, L. de LA VALLÉE POUSSIN, Esther J. LÉVY, René LINGAT, Raymonde LINOSSIER, Jean PRZYLUSKI, Otto STEIN, E. TOMOMATSU, Paul TUXEN, James R. WARE. Paris, P. Geuthner, 1930. (Buddhica, 2e sér. : Documents, t. III.) Cf. *supra*, p. 450.

Bibliographie géographique (XXXIIIe, XXXVe-XXXVIIe), 1924-1927. Paris, A. Colin, 1926-1928. [*Don de la Direction des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine.*]

Bibliographie géorgienne. Index des articles et matériaux de la presse périodique géorgienne. I (1852-1910). Pétrograd, 1916.

Bibliotheca indica, n°s 1506, 1508-1510. [*Don.*]

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, D. 86 (1930), n°s 1-2. [*Ech.*]

The Buddhist Annual of Ceylon, vol. III, n° 4 (1930).

Buddhist India, vol. III, n°s 3-4 (1929). [*Don.*]

Budget de la Cochinchine. Exercice 1930. [*Dép.*]

Budget de la ville de Cholon. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget de la ville de Haiphong. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget de la ville de Hanoi. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget de la ville de Saigon. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget général de l'Indochine. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget local de la Cochinchine. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget local de l'Annam. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget local du Cambodge. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget local du Laos. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget local du Tonkin. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget supplémentaire de la ville de Hanoi. Exercice 1929. [*Id.*]

Budget supplémentaire de la ville de Saigon. Exercice 1930. [*Id.*]

Budget supplémentaire des recettes et des dépenses de la ville de Cholon. Exercice 1930. [*Dép.*]

Bulletin administratif de la Cochinchine, 1930. [*Id.*]

Bulletin administratif de l'Annam, 1930. [*Id.*]

Bulletin administratif du Cambodge, 1930. [*Id.*]

Bulletin administratif du Laos, 1930. [*Id.*]

Bulletin administratif du Tonkin, 1930. [*Id.*]

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1927, 3e livraison. [*Don.*]

Bulletin de géographie historique et descriptive, 1929. [*Don.*]

Bulletin de la Chambre d'Agriculture de la Cochinchine, 1930. [*Ech.*]

Bulletin de la Chambre d'Agriculture du Tonkin et du Nord-Annam, 1930. [*Id.*]

Bulletin de la Chambre de Commerce de Hanoi, 1930. [*Id.*]

Bulletin de la Maison Franco-Japonaise. Tokyo. Série française, t. I, nos 1-4 ; t. II, nos 1-2 (1928-1929). [*Ech.*]

Bulletin de la Société « Autour du monde », 1929. [*Id.*]

Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris, t. LII (1930), nos 1-5. [*Id.*]

Bulletin de la Société de Géographie et d'Etudes coloniales de Marseille, t. L, 1929. [*Ech.*]

Bulletin de la Société médico-chirurgicale de l'Indochine, t. VIII (1930), nos 1-9. [*Don.*]

Bulletin de l'Académie des Beaux-Arts, no 10. [*Id.*]

Bulletin de l'Académie des Sciences de l'Union des Républiques soviétiques socialistes. VIIe série, Classe des sciences historico-philologiques, 1929, nos 1-10 ; 1930, nos 1-6. [*Ech.*]

Bulletin de l'Académie malgache, t. 10-11 (1927-1928). [*Id.*]

Bulletin de l'Agence économique de l'Indochine, 1928-1930, nos 1-35. [*Ech.*]

Bulletin de l'Amicale de l'Université Indochinoise. 1re année, no 1, janvier-mars 1923.

Bulletin des Amis du Vieux Huê, 1930. [*Ech.*]

Bulletin d'informations économiques et financières japonaises, 1928-1930, nos 4-5, 7-16. [*Don.*]

Bulletin du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, t. XII, 1929, nos 1-2. [*Id.*]

Bulletin du Museum national d'histoire naturelle, 1930. [*Ech.*]

Bulletin économique de l'Indochine. A, 1930. [*Dép.*]

Id. A-1, *Industrie, Commerce, Finances, Statistiques*, 1930. [*Id.*]

Id. Inspection générale de l'agriculture, de l'élevage et des forêts. Compte-rendu des travaux, 1930. [*Id.*]

Id. Renseignements, 1930. [*Id.*]

Bulletin général de l'instruction publique (Gouvernement général de l'Indochine), 1929-1930. [*Id.*]

Bulletin mensuel des observations. Observatoire central de l'Indochine, 1929-1930. [*Id.*]

Bulletin municipal. Ville de Haiphong, 1928. [*Id.*]

Bulletin municipal. Ville de Hanoi, 1930. [*Id.*]

Bulletin of the International Committee of Historical sciences, vol. II, part 1, May 1929. [*Don.*]

Bulletin of the Madras Government Museum, vol. I, part 1 (1929). [*Id.*]

Bulletin of the Metropolitan Museum of Art, 1930. [*Id.*]

Bulletin of the Museum of Fine-Arts, Boston, vol. XXVIII, 1930, n°s 165-168. [*Id.*]

Bulletin of the National Library of Peping, vol. 3, n° 2, august, 1929. [*Id.*]

Bulletin of the School of Oriental Studies, London institution, vol. V, 1928, n°s 3-4. [*Ech.*]

Bulletin van de Willebrord Snellius Expeditie uitgezonden door de « Maatschappij ter bevordering van het Natuurkundig Onderzoek der Nederlandsche Koloniën » en het « Koninklijk Nederlansch Aardrijkskundig Genootschap ». N° 1. Weltevreden, G. Kolff, 1930. (Indisch Comité voor Wetenschappelijke Onderzoekingen.) [*Don.*]

The Burlington Magazine, 1930.

Campuchéa Sauriya (Bibliothèque royale du Cambodge), vol. III, n°s 1-5. [*Dép.*]

Canada Department of Mines. National Museum of Canada. Annual Report for 1928. Ottawa, F. A. Acland, 1929. [*Ech.*]

Ceylon Journal of Science. Section G. *Archaeology, Ethnology*, etc., vol. II (1930), Part 1-2. [*Ech.*]

Chambre consultative indigène de l'Annam. Textes organiques, séance d'inauguration, procès-verbaux des séances de la session ordinaire de 1920. Note sur l'organisation de la lutte contre la famine et l'assurance mutuelle. [*Dép.*]

Chambre des Représentants du peuple du Tonkin. Compte-rendu des travaux de la session ordinaire de l'année 1929. [*Don de M. J. Wilkin.*]

The China Journal of Science and Art, 1930.

Chine, Ceylan, Madagascar, n°s 87-90 (1930).

The Chinese Recorder, vol. LXI, 1930, n°s 1-10.

Chot mai het Lao, Bulletin officiel laotien, 1930. [*Dép.*]

La Cochinchine agricole, 1930, n°s 1-8. [*Id.*]

Le Colon français républicain, 1930. [*Ech.*]

Compte administratif du budget du Protectorat du Cambodge. Exercice 1929. [*Dép.*]

Compte administratif du budget local de la Cochinchine. Exercice 1929. [*Id.*]

Compte administratif du budget local de l'Annam. Exercice 1929. [*Id.*]

Compte administratif du budget local du Cambodge. Exercice 1929. [*Id.*]

Compte administratif du budget local du Tonkin. Exercice 1928. [*Id.*]

Compte administratif du maire de la ville de Saigon. Exercice 1929. [*Id.*]

Compte rendu annuel des travaux exécutés par le Service Géographique de l'Indochine. Année 1929. [*Id.*]

Comptes rendus de l'Académie des Sciences de l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes. N° 13. Leningrad, 1929. [*Ech.*]

Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1930. [*Don.*]

Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences coloniales, t. XI, 1929. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Công thị báo Haiphong. Moniteur de Haiphong, n°s 2-17 (10 septembre 1929-20 février 1930). [*Dép.*]

Conseil des intérêts français économiques et financiers du Tonkin. Session ordinaire de 1930. Discours prononcé le 6 octobre 1930 par M. René ROBIN. [*Dép.*]

Le Courrier automobile, n[os] 133, 136-138, 140-141, 143, 145, 147, 150-155, 157 (1930). [*Don.*]

Le Courrier d'Haiphong, 1930. [*Ech.*]

Djåwå. Tijdschrift van het Java-Instituut, 1930. [*Ech.*]

Les documents de la vie intellectuelle, 2[e] année, vol. V, octobre-décembre 1930. [*Don de l'éditeur.*]

Documents. Doctrines. Archéologie. Beaux-Arts. Ethnographie. 1930, n[os] 1-6.

Dominion of Canada. Report of the Department of Mines for the fiscal year 1928-1929. Ottawa, F. A. Acland, 1929. [*Ech.*]

The Eastern Buddhist, vol. V, n[os] 2-3 (avril 1930).

Eurasia Septentrionalis Antiquæ, t. V, 1930.

L'Eveil économique de l'Indochine, 1930. [*Ech.*]

Extrême-Asie, Revue indochinoise illustrée, 1930, n[os] 43-52. [*Id.*]

Forty-third Adyar Library Report, 1929. Madras, Vasanta Press. [*Don.*]

France-Indochine, Journal quotidien, 1930.

Gazette des Beaux-Arts, 1930.

Geibun 藝文, 21[e] année (1930), n° 5. [*Don.*]

Gendai Bukkyō 現代佛教. Tōkyō, Daiyūkaku. Vol. I (1924), fasc. 6, 8-12; vol. II (1925), fasc. 1-5, 11-12; vol. III (1926), fasc. 1-12; vol. IV (1927), fasc. 1-12; vol. V (1928), fasc. 1-12; vol. VII (1930), fasc. 1-5, 7-10, 12.

The Geographical Journal, 1930. [*Ech.*]

La Géographie, 1930. [*Id.*]

Gouvernement général de l'Indochine. Chemins de fer. Statistiques de l'année 1928 dressées à l'Inspection générale des Travaux publics. Hanoi, 1930. [*Dép.*]

Government of Madras. Law and Education Department. Administration Report of the Government Museum and the Connemara Public Library for the year 1928-1929. [*Ech.*]

Government of Siam. Thirty second annual report on the Administration of the Royal State Railways for the year Buddhist Era 2471 (April 1st, 1928-March 31st, 1929). Bangkok, R. S. R. Printing Office, 2473. [*Don.*]

Guide G. B. Indochinois, 1930 [par G. BROQUA]. Hanoi, 1930.

Hespéris. Archives berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes marocaines, 1929. [*Don.*]

The Hongkong Weekly Press, 1930.

L'Illustration, 1930.

L'Impartial, 1930.

L'Indépendance tonkinoise, 1930.

Index generalis. Annuaire général des Universités, 1929-1930.

India Office Library. Annual Report for the financial year 1929-30. [*Ech.*]

The Indian Antiquary, 1930. [*Id.*]

Indian Art and Letters. N. S., vol. III, 1929, n[os] 1-2.

Indian Historical Quarterly, vol. VI, 1930, n[os] 1-3. [*Ech.*]

Indogermanische Forschungen. Zeitschrift für indogermanische Sprach- und Altertumskunde, vol. XLVIII, 1930.

Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts [*de l'Indochine*].

Compte rendu des travaux, 1928-1929. I. *Rapport de l'Inspecteur général.* Hanoi, Impr. d'Extrême-Orient, 1930. (Bull. Econ. de l'Indochine, 33e année, n° 1.) [*Dep.*]

Institut franco-japonais du Kansai. Analyses et critique bénévoles de livres récemment parus. N° 1, décembre 1929 : Joseph Delteil, « Il était une fois Napoléon ». Kyōto, 1929. [*Ech.*]

Institut franco-japonais du Kansai. Bibliothèque Paul Claudel. Catalogue systématique des livres et Catalogue alphabétique des périodiques au 31 décembre 1929. Kyōto, 1929. [*Id.*]

Institut franco-japonais du Kansai, 1929-1930. Cours nos 1-7. Roger Ballet, *L'évolution de la poésie française contemporaine.* Kyōto, 1929. [*Id.*]

Institut franco-japonais du Kansai, 3e année, avril 1929 — mars 1930. Programme des trimestres d'automne et d'hiver. Kyōto, 1929. [*Id.*]

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, 1930.

Internationales Archiv für Ethnographie, vol. XXXI, 1930. [*Ech.*]

Inter-Ocean, vol. XI, 1930, nos 1-12. [*Don.*]

Ipek. Jahrbuch für prähistorische und ethnographische Kunst, 1929.

Jahrbuch des deutschen Archäologischen Instituts, vol. XLIV (1929), nos 1-4. [*Ech.*]

Japan, vol. XI, n° 8, May 1922. San Francisco, Toyo Kisen Kaisha, 1922.

The Japan Times & Mail. Vol. XLIII, n° 23 (june 10, 1922) et n° 27 (july 8, 1922). Tōkyō, 1922.

Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, 1929, t. XXV, n° 1. [*Ech.*]

Journal Asiatique, t. CCXIV-CCXV, 1929. [*Id.*]

Le Journal de Shanghai, 1930. [*Don.*]

Journal des Savants, 1930.

Journal judiciaire cambodgien. Publication de législation, jurisprudence et documentation judiciaire cambodgiennes. Années 1927 à 1930. [*Dép.*]

Journal judiciaire de l'Indochine, 1930. [*Dép.*]

Journal of Indian history, vol. VIII, part III, décembre 1929. [*Ech.*]

Journal of the American Oriental Society, vol. L, 1930.

The Journal of the Anthropological Society of Bombay, vol. XIV, n° 4. [*Ech.*]

The Journal of the Bihar and Orissa Research Society, vol. XVI, 1930, part 1-2. [*Id.*]

Journal of the Burma Research Society, vol. XX, part 1-2 (1930). [*Id.*]

Journal of the Ceylon branch of the Royal Asiatic Society, vol. XXXI, n° 81 (1928), parts 1-4. [*Id.*]

Journal of the Department of Letters (University of Calcutta), vol. XX (1930). [*Id.*]

Journal of the Federated Malay States Museums. Published by the F. M. S. Museums at Kuala Lumpur and Taiping. Vol. XV, part 1, february, 1930. Calcutta, Baptist Mission Press, 1930. [*Id.*]

Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society, 1930. Vol. I to vol. LIV, Index compiled by Peter Blair Ferguson. [*Id.*]

Journal of the Royal Asiatic Society, 1930. [*Id.*]

Journal of the Siam Society, 1930. [*Id.*]

Journal of the Siam Society, Natural History Supplement, 1930. [*Id.*]

Journal of the Society of Oriental Research, vol. XIV, 1930, n° 1.

Journal of the Taisho University. Vol. VI-VII. Tokyo, Taisho University, 1930. [*Don de la Maison franco-japonaise.*]

Journal officiel de l'Indochine française, 1930. [*Dép.*]

Keijo Imperial University. Bulletin of the Faculty of Law and Letters. Miscellaneous Series. Vol. 2. *A Study on the Dialects in Hamgyŏng-namdo and Hoanghai-do* by S. OGURA. (En japonais.) [*Don.*]

Kern Institute, Leyden. Biennial report, 1927-1929. Leyden, E. J. Brill, 1929. [*Ech.*]

Kern Institute, Leyden. Annual bibliography of Indian Archaeology for the year 1928. Leyden, E. J. Brill, 1930. [*Id.*] Cf. *supra*, p. 449.

Kiao yu yen kieou 敎育硏究, nos 1-20. [*Id.*]

The Kokka, nos 470-479, 1930.

Kōkogaku-zasshi 考古學雜誌. Vol. 2 (1911), fasc. 12 ; vol. 4 (1914), fasc. 4, 5, 7, 12 ; vol. 5 (1914-1915), fasc. 1, 10 ; vol. 6 (1915-1916), fasc. 3 ; vol. 10 (1919-1920), fasc. 7, 11 ; vol. 11 (1920-1921), fasc. 1, 3, 7, 12 ; vol. 12 (1921-1922), fasc. 1-4, 6-12 ; vol. 13 (1923), fasc. 1-2, 4, 6-10, 12 ; vol. 15 (1925), fasc. 10 ; vol. 16 (1926), fasc. 9 ; vol. 17 (1927), fasc. 3 ; vol. 18 (1928), fasc. 4-12 ; vol. 19 (1929), fasc. 1-12 ; vol. 20 (1930), fasc. 1-9. Tōkyō, Kōkogaku-kwai.

Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so tcheou k'an 國立中山大學語言歷史學硏究所週刊. Nos 2-4, 6-72, 75-132 (8 octobre 1927-21 mars 1930). Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li che hio yen kieou so. [*Ech.*]

The Kyoto Imperial University Calendar, 1929-1930. Kyoto, 1929.

The Library of Congress. Division of Chinese literature, 1928-29. Washington, Government Printing Office, 1929. [*Don.*]

Lijst van Aanwinsten der Bibliothek van het Museum (Kon. Bataviaasch Genootschap en Recht-shoogeschool), over de maand juni, juli, augustus, september, october 1930. Weltevreden, G. Kolff & Co, 1930. [*Id.*]

Maandblad voor beeldende Kunsten. 1930, nos 1, 2, 4, 5, 7-10. Amsterdam, J. H. de Bussy. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Man, 1930.

Memoirs of the Faculty of Literature and Politics, Taihoku Imperial University, vol. I, no 1, oct. 1929. [*Don.*]

Memorie della R. Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche, vol. III (1930), fasc. 1-3. [*Ech.*]

Mercure de France, 1930.

The Metropolitan Museum of Art. Sixtieth Annual Report of the Trustees, 1929. New York, 1930. [*Don.*]

Min sou 民俗, nos 1-68, 71-92, 96-99, 101-109, 111 (21 mars 1928 — 30 avril 1930). Canton, Kouo li Tchong-chan ta hio yu yen li-che hio yen kieou so. [*Ech.*]

Misshūgakuhō 密宗學報. Fasc. 5, 7-9 (1913-1914) ; fasc. 4-16, 18 (1914) ; fasc. 22, 25-30 (1915) ; fasc. 31-201 (1916-1930). Kyōto, Ishinkwai.

Mitteilungen aus Justus Perthe's geographischer Anstalt, 1930.

Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, t. 60, 1930. [*Ech.*]

The Modern Review, vol. XLVII-XLVIII. [*Id.*]

Le Monde Colonial illustré, no 76, décembre 1929. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Le Monde oriental, t. XXII-XXIII (1928-1929). [*Ech.*]

Le Moniteur d'Indochine, 1930.

Le Muséon, vol. XLIII, n°s 1-2. [*Ech.*]

The Museum of Far Eastern Antiquities (Östasiatiska Samlingarna) Stockholm. Bulletin, n° 1, 1929. [*Id.*]

Museum of Fine Arts. Fifty-fourth annual report for the year 1929. Boston, T. O. Metcalf C°, 1930. [*Don.*]

Nachrichten von der Gesells. der Wiss. zu Göttingen. Geschäftl. Mitt., 1930.

Nachrichten von der Gessells. der Wiss. zu Göttingen. Philologisch-hist. Klasse, 1930.

Nam-phong, 1930. [*Dép.*]

National Research Council of Japan. Report, n°s 4-7, April 1924-March 1928. Tôkyô, 1930. [*Don.*]

Natuurwetenschappelijke Raad voor Nederlandsch-Indië te Batavia, n° 3, Mei 1930. Buitenzorg, Archipel Drukkerij, 1930. [*Don.*]

Niên-lịch thông-thư. Almanach franco-annamite. 1930 et 1931. Hanoi, Trung-Bắc tân-văn, 1930. [*Dép.*]

The North-China Herald, 1930.

Ostasiatische Zeitschrift. N. S., 1929, n°s 1-6 ; 1930, n°s 1-4.

Oudheidkundige Dienst in Nederlansch-Indië. Oudheidkundig Verslag, 1929. [*Don.*]

Pan Pacific Progress, vol. IX, n° 1, july 1928 ; vol. XI, n° 4, october 1929. [*Id.*]

The Philippine Journal of Science, 1930. [*Ech.*]

La Politique de Pékin, 1930. [*Don.*]

Proceedings of the Imperial Academy. Tôkyô, 1930. [*Id.*]

La Quinzaine coloniale, n°s 559, 574-579 (1930).

The Rangoon Gazette, 1930.

Rapport annuel sur le fonctionnement de l'Institut Pasteur de Bangkok pendant l'année 2460 (1er avril 1917-31 mars 1918), par le Dr Léopold ROBERT. Bangkok, 1918. [*Don de M. G. Cœdès.*]

Rapport au Conseil colonial sur l'état de la Cochinchine pendant la période 1929-1930. [*Dép.*]

Rapports au Conseil de Gouvernement. Session ordinaire de 1930. *Situation des divers pays de l'Indochine*. (Gouvernement général de l'Indochine). [*Id.*]

Rapports au Grand Conseil des Intérêts économiques et financiers et au Conseil de Gouvernement. Session ordinaire de 1930. *Fonctionnement des divers Services indochinois*. (Gouvernement général de l'Indochine). [*Id.*]

Rapport de l'Administration des Postes chinoises, 1921 et 1922.

Rapport d'ensemble sur la situation du Protectorat de l'Annam pendant la période comprise entre le 1er juin 1929 et le 31 mai 1930. [*Dép.*]

Rapport moral et aperçu de l'activité de l'Institut franco-japonais du Kansai du 1er avril 1928 jusqu'au 31 mars 1929. Société de rapprochement intellectuel franco-japonais. Troisième assemblée générale du 2 mars 1930. Kyoto, 1930. [*Ech.*]

Rapport sur la Navigation et le Mouvement commercial de l'Indochine pendant l'année 1929. Hanoi, Administration des Douanes et Régies, 1930. [*Dép.*]

Rapport sur la situation administrative, économique et financière du Laos durant la période 1929-1930. [*Id.*]

Rapport sur la situation administrative, économique et financière de Kouang-tchéou-wan durant la période 1929-1930. [*Dép.*]

Rapport sur la situation administrative, économique et financière du Tonkin durant la période 1929-1930 [*Don de M. Jean Wilkin.*]

Rapport sur les travaux du Service archéologique du Siam pour l'année 2467 (1924-1925). (Journal Siam Soc., vol. XIX, part 1, May 1925.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Rapport sur l'exercice du Protectorat du Cambodge pendant la période 1929-1930. [*Dép.*]

Recueil général de la législation et de la réglementation de l'Indochine. Supplément de 1926-1927. Première partie. Lois, décrets, arrêtés et circulaires ministérielles. Hanoi, Service de Législation et d'Administration du Gouvernement général, 1930. [*Id.*]

Recueil de jurisprudence, de doctrine et de législation coloniales, 1930.

Rekishi-chiri 歷史地理. Vol. LV, fasc. 6 ; vol. LVI, fasc. 1-3. Tōkyō, Nihon-rekishi-chiri-gaku kwai.

Rekishi to chiri 歷史と地理. Vol. I-II (1916-1917) ; vol. XXII-XXV (1928-1930). Tōkyō, Shigaku-chiri-gaku-tōkō-kwai.

Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche. Serie sesta, vol. V, 1929, fasc. 7-10. [*Ech.*]

Répertoire d'art et d'archéologie, 1928. [*Id.*]

Répertoire législatif indochinois, 1930.

Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending june 30, 1929. [*Ech.*]

Report of the National Research Council of Japan, n° 1, march, 1922 ; nos 2-3, april 1922-march 1924. Tōkyō, 1930. [*Don de l'Académie Impériale de Tōkyō.*]

Report on the Post Office for the sixteenth year of Chung-hua Min-kuo (1927). [*Ech.*]

Report on the work of the Ministry of Education of the Siamese Government. Bangkok, B. E. 2465 (1922-1925), 2467 (1924-25). [*Don de M. G. Cœdès.*]

Report on the work of the Ministry of Education of the Siamese Government. B. E. 2466 (1923-24) and Major Statistics. [Id.]

Résumé du 6e Rapport annuel de la Maison franco-japonaise (du 1er avril 1929 au 31 mars 1930). [*Don.*]

Review of Philosophy and Religion, 1930. [*Don.*]

Revista del Instituto de Etnologia de la Universidad Nacional de Tucumán. T. 1, Entrega 1a et 2a, Tucumán, Universidad Nacional, 1929-1930. [*Don.*]

Revolutzionny Vostok. Revue de l'Association scientifique d'Etudes orientales auprès de l'Université communiste des peuples de l'Orient du nom de Staline. Nos 2-7. [*Id.*]

Revue archéologique, 1930.

La Revue Caodaïste. Revue mensuelle, 1re année, nos 1-6, juillet-décembre 1930. Saigon, Đức-lưu-phương.

Revue critique d'histoire et de littérature, 1930.

Revue de l'art ancien et moderne, 1930.

Revue de l'histoire des colonies françaises, 1930. [*Don*]

La Revue de Paris, 1930.

Revue des Arts asiatiques. 6e année (1930), nos 1-3. [*Don.*]

Revue des deux Mondes, 1930.

Revue des sciences politiques, 1930. [*Ech.*]

La Revue du Pacifique, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

La Revue nationale chinoise, 1930, nos 1-19. [*Don.*]

Revue scientifique, 1930. [*Ech.*]

Service géographique de l'Indochine. Catalogue des plans et cartes. Juin 1929. [*Dép.*]

Shigaku zasshi 史學雜誌. Vol. 40 (1929), fasc. 3-12 ; vol. 41 (1930), fasc. 4-12. Tōkyō, Shigakukwai.

Shinagaku 支那學. Vol. 2 (1920-1921) ; vol. 4 (1923-1924) ; vol. 5 (1924-1925). Tōkyō, Kōbundō shobō.

Shirin 史林. Vol. XIII (1928), fasc. 3-4 ; vol. XIV (1929), fasc. 3-4 ; vol. XV (1930), fasc. 1-3. Tōkyō, Mita-Shigaku-kenkyūkwai.

Shizengakukwai shōhō 史前學會小報. Vol. I, 1927 ; vol. II, 1928. Tōkyō, Shizengaku-kwai.

Shizengaku zasshi 史前學雜誌. Vol. I (1929), fasc. 1-5 ; vol. II (1930), fasc. 1-5. Tōkyō, Shizengaku-kwai.

Siam. Report on the operations of the Royal Survey Department, Ministry of War, for the year 1928-1929. [*Don de l'éditeur.*]

Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1930, fasc. 1-24, 26-27.

Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu München, 1929, fasc. 6-8.

Sitzungsberichte der bayarischen Akademie der Wissenschaften zu München, Philos.-philol. Abteilung, 1915, no 11 ; 1919, nos 1-8 ; 1929, nos 4, 5, 7.

Société de rapprochement intellectuel franco-japonais. Institut franco-japonais du Kansai. Etat des recettes et dépenses de l'exercice 1928-1929. Bilan au 31 mars 1929. [*Ech.*]

Srok Khmer. Revue cambodgienne illustrée, 1930, nos 31-40.

Statistisch Jaaroverzicht van Nederlansch-Indië. Vervolg van : Jaarcijfers v/h Koninkrijk der Nederlanden (Koloniën). Jaargang 1927. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Taishōdaigaku-gakuhō 大正大學學報. Vol. I et II, 1927 ; vol. III et IV, 1928 ; vol. VI, VII et VIII, 1930. Tōkyō, Taishodaigaku shuppanbu.

Tetsugaku-kenkyū 哲學研究, nos 168, 169 et 170. [*Ech.*]

Thần-kinh. Revue mensuelle de vulgarisation et d'information en langue annamite avec un supplément en français. Nos 2-3 (sept.-oct. 1927), 6-15 (janv.-oct. 1928), 17 (déc. 1928). Huế, Đắc-lập, 1927-28. [*Don du Dr A. Sallet.*]

Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap, t. XLVII (1930), nos 1-6. [*Ech.*]

Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, t. 70 (1930), no 1. [*Id.*]

Tokyo Imperial University Calendar, 1924-1925.

T'oung Pao, 1930. [*Ech.*]

Tōyōgakuhō 東洋學報. Vol. 12 (1922), fasc. 2, 4 ; vol. 13 (1923), fasc. 3, 4. Tōkyō, Tōyōkyōkwai.

Transactions and Proceedings of the Japan Society, London. Vol. XXVI (1929-1930). [*Ech.*]

Trung-bắc tân-văn, 1930. [*Id.*]

Université d'Etat d'Extrême-Orient. Compte rendu de l'exercice 1926-1927. Vladivostok, 1928. [*Ech.*]

University of California. Publications in American Archaeology and Ethnology, vol. XXVII-XXIX. [*Id.*]

University of California. Publications in Egyptian Archaeology, vol. V (1930). [*Id.*]

University of California. Publications in Economics, vol. VIII, n° 1. [*Id.*]

University of Hong Kong. Calendar, 1930. [*Id.*]

Vient de paraître. Revue mensuelle des Lettres et des Arts, 1930. [*Don.*]

La Volonté indochinoise, 1930.

Wiener Beiträge zur Kunst- und Kulturgeschichte Asiens. Jahrbuch des Vereines der Freunde asiatischer Kunst und Kultur in Wien. Band I-IV (1926-1930). Wien, Krystall-Verlag, 1926-1930.

The Year Book of Japanese Art, 1929.

The Young East, vol. IV, n°s 6-10 (1930). [*Don.*]

Yu yen li che hio yen kieou tcheou k'an 語言歷史學研究週刊. Vol. X, n°s 113-116. [*Ech.*]

Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft, vol. 84, heft 1-2. [*Id.*]

Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1930, n°s 1-8.

Zeitschrift für Ethnologie, 1929, n°s 1-3.

Zeitschrift für Indologie und Iranistik, Bd. VII (1929).

*
* *

Musée de Hanoi. — Les travaux de construction du nouveau musée ont atteint à la fin de l'année 1930 un état d'avancement qui laisse prévoir leur achèvement vers le mois de juin 1931.

Les deux immeubles du boulevard Carreau où étaient exposées les collections de l'Ecole depuis la démolition de l'ancien musée en 1925 ont été évacués en août par mesure de prudence, la solidité des toits et des plafonds ayant causé quelque inquiétude. Les pièces maîtresses du musée : tambour de bronze de Ngọc-lư, citadelle de Nghi-vệ, Buddha de Đồng-dương, Kwannon japonaise, garniture d'autel en bronze et cloisonnés de K'ien-long, ont été réparties entre les diverses salles de la bibliothèque. Tous les autres objets ont été emballés dans des caisses qui ont été entreposées dans un des bâtiments de la Foire de Hanoi, obligeamment mis à la disposition de l'Ecole par le Comité de la Foire. Le Musée s'est donc trouvé fermé depuis le 11 août, et les visiteurs de passsage n'ont pu avoir accès qu'aux pièces exposées dans la bibliothèque : cet état de choses se prolongera fatalement jusqu'à l'ouverture du nouveau musée qui peut être envisagée pour le mois de janvier 1932.

Pendant le second semestre 1930, les collections ne se sont accrues que de 116 objets dont les plus remarquables sont : un petit miroir de bronze décoré de lignes brisées et d'oiseaux, en relief (D. : 0 m. 11), offert par le C^{ne} PINAULT qui l'a trouvé en terre au cours de fouilles exécutées à Sept Pagodes (infra, p. 527) ; diverses maisons et fragments de maisons en miniature exhumées par M. Pajot à Sept Pagodes (infra, p. 527) ; un vase à fleurs en émail blanc décoré à l'extérieur d'un pin, d'un saule pleureur et d'un cheval en relief, marqué au-dessous du chiffre de *tcheng-houa* 成化 (1465-1486), trouvé en terre au village de Hành-thiện, phủ de Xuân-trường,

province de Nam-định (H. : o m. 26) ; un brûle-parfum rond à quatre pieds orné sur la panse d'une tête de monstre et d'une tortue, acheté au village de Yên-viên, huyện de Việt-yên, province de Bắc-giang (H. : o m. 605, céramique de Thổ-hà) ; un brûle-parfum de forme rectangulaire à deux anses démontables en forme de dragon, avec décor en relief (H. : o m. 365, céramique de Bát-tràng) ; diverses céramiques provenant de la province de Thanh-hoá.

Musée de Tourane. — Aucune acquisition notable n'est venue enrichir le Musée cham pendant le second semestre 1930. La présentation des collections a été améliorée par la pose d'étiquettes en métal donnant sur chaque pièce toutes les indications utiles. Le Directeur de l'Ecole avait, au cours d'une visite en avril 1930, constaté que l'assemblage des diverses pierres sculptées composant le piédestal de Mĩ-sơn n'était pas correct, et il avait pu rétablir la disposition exacte en se basant sur l'ordre des syllabes *ka*, *kā*, *ki*, *kī*, etc., dont les sculpteurs chams avaient eu soin de marquer chaque bloc : l'arrangement original de ce bel ensemble a été restitué sous la direction de M. Enjolras, conservateur-adjoint du musée.

Les pièces de sculpture chame ayant appartenu à M. Ch. Gravelle, décédé en 1929, et déposées à la Banque de l'Indochine de Tourane, ont été provisoirement transportées au musée en juillet 1930, en attendant qu'il soit statué sur leur sort définitif.

Depuis le départ du D[r] Sallet au mois de novembre 1930, le musée est confié à la surveillance de M. J. Y. Claeys, conservateur des monuments de l'Annam-Champa. Une série de moulages des plus belles pièces du musée a été exécutée par un mouleur de l'Ecole des arts appliqués de Hanoi et envoyée à l'Exposition coloniale.

Musée Khải-định. — D'un rapport de M. J. H. Peyssonnaux, conservateur, sur le fonctionnement du musée en 1930, nous extrayons les renseignements suivants :

« L'aménagement des collections dans la salle annexe au Palais Bảo-đinh a subi en cours d'année quelques modifications. Le conservateur s'est surtout attaché à la réalisation d'une bonne présentation des objets placés dans les vitrines... L'étiquetage des objets a été revu d'une façon toute spéciale... Depuis le 1[er] janvier 1930, les principales acquisitions effectuées par la Commission du Musée sont : une collection de 158 cachets en porcelaine, ivoire, marbre, cristal, jade, agate, pierre et bois ; des statues bouddhiques, deux grands bahuts en bois sculpté ; un bahut en bois sculpté et incrusté de nacre ; un grand lit en bois sculpté ; une grande table en bois sculpté et laqué rouge et or ; des tables et des fauteuils en bois sculpté ; des lanternes, pots à chaux, céramiques, émaux, objets cultuels ; quatre peintures sur toile représentant les enfers bouddhiques, datant du règne de Minh-mạng. Divers dons sont venus s'ajouter à ces acquisitions. »

Par arrêté du Résident supérieur en Annam en date du 27 décembre 1930, M. Rigaux, Délégué de l'Annam au Conseil supérieur des colonies, a été nommé Président de la Commission du Musée ; S. E. Vương-tử-Đại, Ministre des Travaux publics, et M. J. Y. Claeys ont été nommés membres de ladite commission.

Musée Blanchard de la Brosse. — M[lle] G. Naudin, conservateur p. i., nous écrit : « Les collections archéologiques se sont accrues des pièces suivantes : un fragment d'un linteau représentant les neuf planètes, de style khmèr classique, offert par M.

RATEAU; 24 pièces de sculpture khmère, provenant d'Aṅkor; quelques outils préhistoriques, offerts par M. TORRE, de la plantation de Xa-cát, délégation de Hôn-quản, province de Thủ-dầu-một. L'installation des pièces dans des vitrines appropriées se continue et sera probablement achevée en 1931. »

Musée Albert Sarraut. — M. J. STOECKEL, qui depuis le départ de M. GROSLIER le 12 décembre 1930, assure la conservation du musée, nous a envoyé un rapport dont nous extrayons les passages suivants: « Grâce à l'initiative de M. PARIS, Résident de Takéo, le Musée a pu s'enrichir d'une superbe estrade pour chaire à prêcher, ancienne, en bois sculpté et doré, provenant de la pagode de Kus (khând de Tramkok). Profitant de l'exposition du Tangtok, et des objets apportés par les provinces, le Musée a acquis une charrette de course en bois avec ornements en cuivre, provenant de la province de Pursat, spécimen d'un art qui tend de plus en plus à disparaître. »

L'inventaire des pièces entrées au Musée comprend pour le second semestre 1930 une cinquantaine de numéros parmi lesquels figurent 31 sculptures provenant du dépôt d'Aṅkor Thom, une inscription de Vât Kirivoṅ, province de Tàkèv (v. infra, p. 583) et une belle cabine de jonque en bois sculpté provenant de la pagode de Vât Kômpoṅ Phlŭk, à qui elle avait été donnée par un ancien gouverneur siamois de Siem Râp.

Treize moulages, parmi lesquels figure le groupe de fidèles sauvés par le cheval Balâha (Nâk Pân), ont été exécutés par les soins du musée et envoyés à l'Exposition coloniale.

Bibliothèque royale du Cambodge. — Cette bibliothèque reste l'élément fondamental de l'Institut bouddhique créé par l'arrêté du 25 janvier 1930, et dont le secrétaire est Mlle S. KARPELÈS, membre correspondant de l'Ecole. Elle a publié en 1930 huit ouvrages (32.112 vol.) et cinq numéros de la revue *Campuchéa Sauriya*. 2.843 volumes et 3.176 gravures ont été vendus directement au siège de la Bibliothèque, contre 8.410 volumes et 6.046 gravures dans les dépôts provinciaux. L'acquisition d'un camion-librairie permet de doubler utilement l'activité de ceux-ci. La salle de travail a enregistré 5.473 entrées et consenti 561 prêts de livres ou de manuscrits.

Une commission a été chargée de préparer une édition du *Tripiṭaka* en caractères cambodgiens accompagnée d'une traduction: elle a réuni en vue de cette publication une première somme de 2.489 piastres. Enfin, plusieurs tournées dans le Bas-Laos, en Cochinchine, à Vieng Chan et à Luang Prabang ont permis au Secrétaire de diffuser les projets de l'institution dont l'administration lui est confiée.

* * *

Tonkin. — Les travaux de restauration des temples de Cổ-loa mentionnés précédemment (p. 213) ont été achevés au mois de juillet 1930. Ceux des pagodes de Vạn-phúc (Phật-tích) et de Ninh-phúc (Bút-tháp) décidés l'année précédente (*BEFEO.*, XXIX, p. 508) ont commencé respectivement aux mois de janvier et avril 1931.

Un relevé détaillé des parties anciennes de la pagode de Thần-tiên (vulg. Chùa

Côi) du hameau de Tiên-sơn, canton de Hội-thượng, huyện de Tam-dương, province de Vĩnh-yên, dont la charpente est particulièrement intéressante et ornée de sculptures d'une grande beauté, a été confié à deux dessinateurs de l'Ecole qui ont commencé leur travail au mois de décembre.

Des tournées d'inspection, motivées par des demandes d'autorisation formulées par divers villages désireux de réparer des temples classés, ont porté sur les monuments suivants : dans la province de Bắc-ninh, le đình de Bát-tràng, et le temple de Triệu Vũ-đế, village de Xuân-quan, canton de Đông-dư, huyện de Gia-lâm, ainsi que le temple de Sĩ-vương, village de Tam-á, phủ de Thuận-thành ; — dans la province de Hải-dương, le đền de Quỳnh-hoa, village de Cẩm-đái, canton de Bảo-trung, huyện de Gia-lộc ; — dans la province de Hà-nam, le temple des Lê, village de Ninh-thái, canton de Hoà-ngãi, huyện de Thanh-liêm. A Hanoi, l'Ecole Française a obtenu de l'autorité militaire le transfèrement du colombier qui déparait le mirador de la Citadelle, et a surveillé la reconstruction d'un pan de mur de la pagode de Ngọc-sơn sur le Petit Lac.

— Le Cne Pinault, du 2e régiment de Tirailleurs tonkinois, a adressé au Directeur de l'Ecole un rapport sur des fouilles faites par lui dans le camp militaire de Sept Pagodes (province de Hải-dương). Elles ont consisté dans l'ouverture de plusieurs tombeaux chinois, vraisemblablement de l'époque des Han postérieurs, dont la plupart étaient complètement vides. Dans l'un d'eux fut trouvé un petit miroir de bronze brisé, mais complet, décoré de dessins de grande finesse, que le Cne Pinault a remis à l'Ecole, ainsi qu'un bracelet d'argent et des perles de verre et de jade trouvées au cours de ses fouilles.

A la suite de ces découvertes, le Directeur de l'Ecole chargea au mois de novembre M. Pajot de se rendre à Sept Pagodes et de procéder à l'ouverture de quelques-uns des tombeaux situés à flanc de coteau à environ 1 kilomètre au Nord-Est du camp. Trois fouilles opérées par M. Pajot mirent au jour trois tombeaux du type courant, mais pratiquement vides : les gens qui avaient pillé ou déménagé le mobilier funéraire n'ayant laissé à glaner après eux que quelques poteries sans intérêt, quelques petites maisons en miniature, une lampe à huile, et divers fragments qui sont entrés au musée de l'Ecole. La découverte la plus curieuse fut celle de deux porte-hache en fer trouvés à 1 m. 20 de profondeur dans le tumulus qui recouvrait un des caveaux : la forme et la dimension de ces outils permettent de supposer qu'ils ont servi à creuser la tranchée en vue de la construction du caveau et qu'ils ont été recouverts de terre par mégarde.

* * *

Annam. — Bien que M. J. Y. Claeys, conservateur des monuments de l'Annam-Champa, en résidence à Huê, ait consacré la majeure partie de son temps à la confection des cartes, plans et relevés destinés à l'Exposition coloniale, il lui a été cependant possible de signaler quelques découvertes faites dans son secteur, et de prendre diverses mesures en vue de l'établissement de l'inventaire des monuments annamites et de la conservation des monuments chams. Nous extrayons de ses rapports les passages suivants :

Découverte de l'emplacement d'une tour chame à Huè. — « On sait que les vestiges archéologiques de la période chame sont relativement rares ou peu importants dans la province de Thừa-thiên. Un tympan sculpté ici, une pierre inscrite là, quelques motifs de décor ailleurs sont seuls connus, avec la tour de Linh-thái au Sud de la province, la plus septentrionale des tours chames encore debout. Cependant l'emplacement d'une vaste citadelle existe dans l'intérieur de la boucle du Đại Giang (Rivière des Parfums) au Sud-Ouest de la ville actuelle [1]. Il n'était donc pas invraisemblable de supposer que des constructions plus importantes aient été élevées à proximité de cette enceinte. Le nom de la ville chame était K'iu-sou [2].

« Mais le pays ayant été occupé depuis de longs siècles par les vainqueurs des Chams, tous autres vestiges que quelques sculptures honorées par les Annamites dans des miếu ou pagodes ont disparu. Le hasard seul peut permettre des découvertes nouvelles, telle que celle qui fait l'objet de cette note. Voici en quelles circonstances elle fut faite. S. E. Phạm-Liệu, ministre de la Guerre, ayant acquis un terrain au lieu dit Sơn-điều, se proposa d'y faire aménager un jardin potager et une bananeraie. Ce terrain est situé à moins d'un kilomètre à l'Ouest du passage sous la voie ferrée de la route qui conduit de Huè au Lang-tho. L'emplacement est séparé de la route par une propriété de 60 m. de large environ. A un autre point de vue, il se trouve à moins de 200 m. au Sud de la Rivière des Parfums et légèrement à l'Est de la muraille de l'Est de la citadelle chame (ou plutôt de son emplacement vraisemblable).

« Les coulis qui travaillaient à l'aménagement du jardin découvrirent une terrasse de terre à brique durcie, puis de grosses briques sans mortier formant un mur, enterrées à 0 m. 50 ou 0 m. 60 sous la surface du sol. S. E. le Ministre de la Guerre, justifiant une fois de plus sa réputation d'érudit et de fin lettré, soupçonna immédiatement le grand intérêt de la découverte qui venait d'être faite. Des fouilles méthodiques furent ordonnées, un relevé entrepris, et nous fûmes immédiatement prévenu.

« Les fondations d'une tour orientée vers l'Est-Nord-Est furent rapidement mises au jour. Ces fondations comportent le plan carré habituel sur 8 m. de largeur environ avec décrochement des avant-corps de fausses portes de 1 m. sur les trois faces Nord, Sud et Ouest et un vestibule à l'Est de 3 m. 50 sur 4 m. de large. Mais ce qui double l'intérêt de cette trouvaille, c'est le système de fondations qui est en tous points semblable à celui que nous avons rencontré à Trà-kiệu, sous la tour principale [3], c'est-à-dire fait de couches alternées de sable et de gravillon avec lits de terre à brique durcie. De lourds moellons, comme à Trà-kiệu, baignaient dans le sable. Or, à Trà-kiệu, les fondations de la tour principale sont datées des VIe-VIIe siècles par le site archéologique lui-même. Il n'est donc pas impossible de déduire de l'identité de méthode dans les systèmes de fondations, une correspondance chronologique entre

(1) *Inv.*, I, p. 512.

(2) Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, BEFEO., IV, p. 191 sqq., et Aurousseau, ibid., XIV, IX.

(3) Cf. *BEFEO.*, XXVIII, p. 584.

ce monument et le site de Trà-kiệu. D'autant plus qu'il est avéré qu'à la basse époque les fondations furent complètement négligées par les Chams [1].

« Les fouilles furent poursuivies jusqu'au bon sol, c'est-à-dire jusqu'à trois mètres au-dessous du niveau actuel du terrain. La plate-forme de la tour était enterrée à o m. 50 environ. Une murette en pierres sèches délimitait une clôture quadrangulaire au terrain. Le seul vestige digne de remarque rencontré au cours de ces travaux est une poterie brune, de forme vulgaire, actuellement déposée au Musée Khải-định. Le fait qu'elle a été trouvée dans une poche de déblais remaniés ne permet pas de la dater avec certitude comme contemporaine du site cham. Nous avons pu, d'après le propre relevé de S. E. Phạm-Liệu, établir le plan coté des fondations de la tour et nous la prions d'accepter nos vifs remerciements, pour le soin qu'elle a mis à ordonner ces travaux. Les fondations ayant été extraites pour permettre la mise en culture du terrain (280 mètres cubes de matériaux ont été enlevés), une stèle inscrite commémorera la trouvaille qui y fut faite, les circonstances qui la provoquèrent, ses auteurs et ses témoins.

« Enfin une remarque s'impose avant de terminer cette note. A Trà-kiệu, le centre principal des vestiges indique que la citadelle était habitée non pas au milieu et à l'intérieur du quadrilatère formé par les murailles, comme il paraîtrait logique de le supposer pour une bonne protection stratégique des temples et de la ville, mais à cheval sur une muraille et au Nord-Est de l'enceinte. Or, il en est exactement de même pour les vestiges ainsi mis au jour à Huê. Cette tour, centre ou partie d'un groupe probablement plus important, se trouve placée au Nord-Est de l'enceinte de la citadelle, comme à Trà-kiệu. Le souci de se protéger contre les invasions, chez les Chams de cette époque, semble obéir à des mobiles qui nous échappent et ne correspondent pas à notre sens de la fortification. Le fait de placer le temple en avant de la ville, en « phare », n'a pas hélas ! protégé les Chams du conquérant et la méthode a donné des preuves négatives. Elle correspond d'ailleurs assez au sens singulier de la diplomatie dans les relations extérieures, dont témoigne à plusieurs reprises l'histoire du Champa.

Bijoux chams appartenant à S. A. R. le prince Bửu Liêm. — « Le décor de ces bijoux est significatif. Il n'y a aucun doute sur leur origine chame. Il rappelle celui des feuilles d'or découpées trouvées à Đại-hữu et à Trung-quán (*BEFEO.*, XXVI, p. 359 sqq.), pour ne chercher une similitude que parmi les dernières trouvailles de l'Ecole.

« S. A. R. a trouvé la poterie et les objets qu'elle contenait dans le jardin d'une concession qu'elle possède à 40 ou 50 km. N.-O. de Huê.

« Les bijoux, au nombre de deux, sont faits de feuilles métalliques, repoussées, soudées et ciselées, dont la matière est un alliage ayant l'aspect de l'or blanc tout à fait semblable à celui que nous avons déjà vu employé par les Chams (cf. *IC.*, II, p. 347):

« En voici la description détaillée (fig. 76-80) :

« La masse centrale est faite d'un tronc de prisme rectangulaire dont la petite base est décorée en « repoussé » d'un motif composé de quatre feuilles d'angle à

(1) *Inv.*, II, p. 218.

nervure relevée sur les diagonales. La grande base s'amincit, par une moulure en « quart de cercle » vers un orifice rectangulaire qui permet d'examiner l'épaisseur de la feuille (double en certains points, par recouvrement) et le remplissage de matière plastique durcie. La feuille de métal qui constitue la petite base est soudée très proprement au corps du prisme. Cette feuille se continue, sur les grands côtés du rectangle de base, par une sorte de « bec » d'une part, et par une « queue » d'autre part. Ces deux termes de comparaison s'imposent par l'aspect général d'oiseau que ces appendices donnent à l'ensemble. Ce bec et cette queue sont renforcés par un corps soudé et travaillé qui fait masse avec eux. Le bec et la queue portent l'un et l'autre un bouton sphérique à l'extrémité de leur tige recourbée, comme le crochet d'une agrafe. Ils comportent également une ouverture, orifice destiné sans doute au sertissage d'une pierre. Le côté queue est double : « empennage » formé par la feuille découpée vers le haut et agrafe vers le bas, unis par une sorte de calice à trois pétales entourant l'orifice. Cette ouverture contenait une pierre qui est encore en place sur un des deux bijoux. Sur l'autre, elle a été détachée et égarée par les enfants du Prince auxquels ces objets ont, paraît-il, servi de hochet. La pierre, de forme oblongue et de taille assez fruste, est, vue par transparence, de couleur « lie de vin ». Elle est maintenue dans son logement, avec un certain jeu, par un fil d'or passé dans un chas percé à sa base, fil maintenu sur la feuille d'or dans un petit orifice percé contre le corps du prisme.

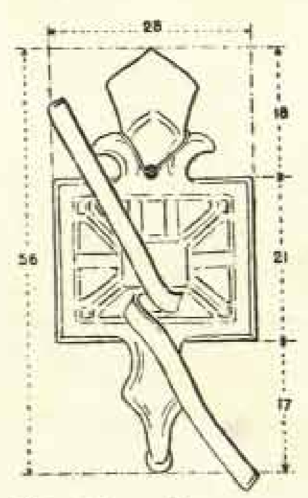


Fig. 76. — Bijou cham (Collection Bửu-Liêm). Plan.

« Sur la petite base du prisme est soudée une longue tige plate également en or blanc, deux fois recourbée en volute et se dirigeant obliquement par rapport au grand axe de l'ensemble. Une des branches de ces tiges est brisée sur l'un des deux bijoux. Il est bon de noter que cette direction oblique est opposée, symétriquement, sur les deux bijoux.

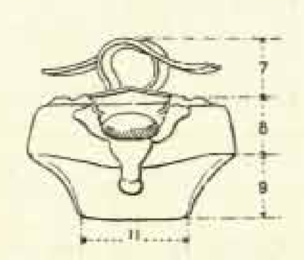


Fig. 77. — Bijou cham (Collection Bửu-Liêm). Face A.

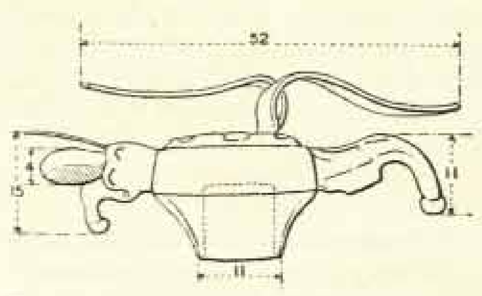


Fig. 78. — Bijou cham (Collection Bửu-Liêm). Face B.

« Ceux-ci sont semblables comme facture, mais dénotent, comme à l'ordinaire, une industrie peu stricte dans l'exécution précise du détail. Les soudures sont faites en pleine matière, l'aspect général est robuste et ces objets paraissent plus résistants que ceux que nous connaissons déjà. On

a l'impression d'avoir affaire à des objets d'usage courant et non de destination simplement votive.

« Quelle était, en effet, la destination de ces deux objets ? La symétrie des deux tiges supérieures, à moins d'être un improbable effet du hasard, semble les apparier. Les becs recourbés leur donnent l'aspect de boucles de ceintures ou de baudriers, peut-être de simples broches ornementales, les boucles de ces becs devant les retenir, dans ce cas, dans un logement du tissu ou du cuir. Mais ces ardillons sont minces et auraient été peu résistants et, chose notable, leurs tiges ne portent aucune trace d'usure.



Fig. 79. — Bijou cham (Collection Bửu-Liêm). Perspective.

« La tige deux fois recourbée, qui est soudée sur une face décorée, semble avoir été destinée à maintenir un objet de forme cylindrique, cordelière, penne ou tige. Mais que renfermait l'orifice de la face opposée, une pierre de volume assez important y était-elle enchassée et dans ce cas quelle était la face principale du bijou ? L'examen de cet orifice et de la matière plastique durcie, sorte de mastic, qui subsiste à l'intérieur, suggère l'idée suivante : l'objet aurait été emmanché sur une sorte de hampe en guise d'enseigne et sa forme d'oiseau se justifierait pleinement ; les boucles de la tige auraient alors maintenu latéralement des plumes figurant assez bien des ailes éployées. Cependant le fait que ces bijoux ont été trouvés dans la même jarre qu'une bague conduit à penser qu'ils faisaient partie d'une parure.

« La petite poterie, en terre jaunâtre, qui contenait, paraît-il, les objets, lorsqu'on les a trouvés, est sans caractère et ne présenterait d'autre intérêt que celui d'avoir contenu les bijoux, si nous en étions absolument sûr pour l'avoir constaté personnellement. La bague est plus intéressante. Le métal est semblable à celui des agrafes, c'est-à-dire jaune pâle et doit contenir, comme généralement les bijoux chams, plusieurs métaux précieux pour eux, vulgaires pour nous. Deux petites volutes se forment au point où l'anneau proprement dit se transforme en support du chaton. Mais ce qui fait l'intérêt de l'objet, c'est le caractère légèrement gravé sur la face dudit chaton. Nous l'avons reproduit aussi exactement que possible sur un croquis ci-joint (fig. 81).

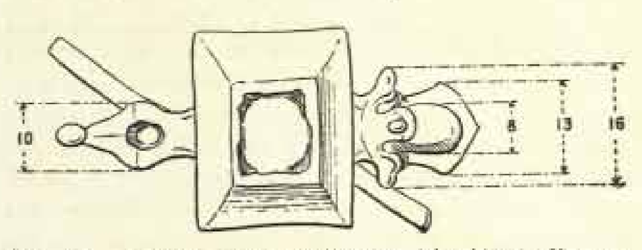


Fig. 80. — Bijou cham (Collection Bửu-Liêm). Vue en dessous.

Monuments annamites. — « Les travaux exécutés à ce jour ne concernent pas la conservation proprement dite des monuments annamites pour lesquels le problème se pose avec plus de délicatesse encore qu'au Tonkin en raison de l'influence directe et parfois l'initiative des ministres des Rites et des Travaux publics. La bienveillante

collaboration de ceux-ci paraît cependant nous être acquise et nous escomptons un grand profit, à ce point de vue, de leur intelligente compréhension de la nature des travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

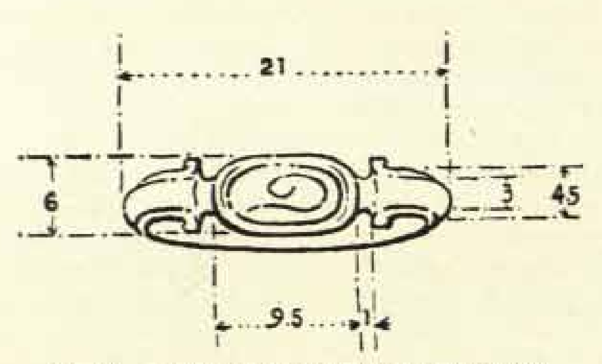


Fig. 81. — Bague chame (Collection Bửu-Liêu).

« Ainsi, nous avons déjà pu enlever et mettre à l'abri à la Conservation la plus ancienne stèle de la province de Thừa-thiên (1668). Le relevé des estampages a également été entrepris. De nombreuses fiches, constituant un début d'inventaire des monuments, ont été établies. La vérification des monuments et, quand ce sera nécessaire, leur description et un relevé, seront exécutés à l'occasion de nos séjours dans les différentes provinces d'Annam.

« D'autre part, en collaboration avec le Cơ-mật, nous comptons prendre, chaque fois que ce sera possible, des dispositions auprès des autorités mandarinales provinciales, afin que les monuments dignes de conservation soient respectés et qu'aucuns travaux ne soient entrepris sans notre approbation ou nos conseils.

Monuments chams. — « L'état de conservation de la plupart des monuments chams encore debout est assez précaire. Cet état semble arriver à la période critique après les debroussaillements qui datent de vingt à trente ans, et la réfection ou l'entretien doit être envisagé dans un avenir très prochain. Il ne se passe pas de « coup de gros temps » qui ne soit suivi de rapports des autorités mandarinales signalant que des briques sont tombées ou même que des pans de murs se sont écroulés. Ces dégâts sont accentués par les vols de briques opérés par les indigènes. Les monuments les plus affectés ces temps derniers ont été Mĩ-sơn (S.-O. du groupe A' et N.-E. du groupe C), Khương-mĩ et Đồng-dương. Ce dernier site montre des pans de murs dont l'équilibre menace d'être rompu incessamment.

« Seules les réparations de Pô Nagar ont pu être commencées immédiatement après la mauvaise période de la mousson du Nord-Est. M. Pajot en surveille l'exécution. La tour principale de ce groupe présentait de nombreuses lézardes verticales dues vraisemblablement aux tassements irréguliers du sol. D'après M. Parmentier, ces tassements seraient d'ailleurs anciens et ne donneraient plus de crainte dans l'avenir. Cependant la dissociation des éléments de la tour, qui va en s'accentuant dans les étages supérieurs, met à la merci des intempéries les parties branlantes. Des chutes de massifs, de briques en ont été la conséquence. De plus, les plates-formes présentent de nombreuses failles par où les eaux fluviales s'infiltrent, entraînant les graines. La désagrégation de l'ensemble ne tarde pas à suivre. En examinant sérieusement ce problème, il est heureusement permis de se féliciter que la destruction de l'édifice tout entier n'ait pas été plus rapide. Néanmoins, il était temps d'agir.

« Les travaux entrepris peuvent se résumer ainsi : 1° nettoyage de toutes ces fissures, failles, lézardes, avec enlèvement de toute la végétation et abatage des

arbres dont les racines seront extirpées jusqu'à la limite des possibilités, c'est-à-dire jusqu'à ce que leur recherche à l'intérieur de l'édifice ne compromette pas la solidité de celui-ci ; 2° chaînage aux différents niveaux au moyen de bandes de fer boulonnées et scellées entravant tout écartement dans l'avenir des pans de maçonnerie désunis ; 3° enfin, remplissage de ces fissures par un béton riche injecté sous pression (un appareil, le « Cement gun », a été mis aimablement à notre disposition à cet effet par l'Ingénieur en chef des Travaux publics de l'Annam).

« Voilà pour la restauration ; — pour la protection, les mesures suivantes ont été prises. Sur chaque plate-forme, c'est-à-dire au niveau de la terrasse de chaque étage extérieur, un petit radier en béton armé, légèrement déclive, sera fait. Ce radier, invisible du bas de l'édifice, sera continué à l'intérieur par une ceinture en béton armé qui enserrera la base de la construction supérieure. Il empêchera les infiltrations, servira de couverture et contribuera puissamment à rendre à l'ensemble l'homogénéité qu'il avait perdue.

« Le relèvement du cadre de la baie du vestibule sera fait ensuite et une reprise en sous-œuvre du sol de l'escalier rendra tout tassement ultérieur impossible. »

— M. Marcel Ner, professeur au Lycée Albert Sarraut, a été chargé par l'Ecole Française d'Extrême-Orient d'une mission en pays moï, pendant les vacances de 1929 et 1930 (cf. *BEFEO.*, XXIX, 470, 550). Il nous a remis l'important rapport que voici :

I. *Régions parcourues en 1929 et 1930.* — Les missions qu'a bien voulu me renouveler l'École Française d'Extrême-Orient, du 15 juin au 15 septembre en 1929 et en 1930, m'ont permis de poursuivre l'étude des populations de droit maternel groupées au Sud de l'Annam.

J'ai pu, d'une part, étendre l'aire de mes observations, d'autre part, essayer de les rendre plus directes et plus précises.

En 1927, au cours de ma première mission, j'avais sans doute fait quelques excursions qui, autour de M'Drak, de Ban Méthuot, de Phanrang, de Dalat, de Nhatrang, m'avaient permis de voir les Cham ou les Moï dans leur milieu normal et non dans les centres européens ou à proximité des routes. Cependant l'essentiel de ma documentation avait été obtenu dans les résidences, soit en compulsant les archives, soit en interrogeant des Européens, ou, par le truchement d'interprètes, les Moï qui vivaient au chef-lieu administratif ou y venaient pour leurs affaires. Les observations directes m'avaient permis d'illustrer ces indications orales, d'avoir une vision rapide du cadre, du genre de vie et même, dans certains cas, de vérifier la portée des réponses qui m'avaient été faites, de fixer la valeur d'une thèse ; elles ne formaient pas la base même de mes connaissances.

J'avais pu ainsi, dans le rapport remis par moi à l'Ecole, établir les données essentielles des problèmes que je me proposais d'aborder, apporter aussi quelques indications rapides sur le régime de propriété foncière et celui de l'organisation familiale. Sur ce dernier point, rassemblant des données éparses dans le grand nombre d'ouvrages consacrés à l'étude des pays moï, et quelques-unes de celles que j'avais recueillies moi-même, j'avais esquissé à la Société de géographie de Hanoi,

sous forme de conférence, une première vue d'ensemble du matriarcat en Indochine française [1].

Au cours des deux missions suivantes, j'ai visité quelques régions nouvelles, parcouru longuement les environs de Djiring, poussé au Sud jusqu'à Phan-thiêt et à Phan-ri, au Nord jusqu'au Kontum.

Surtout, multipliant et prolongeant mes excursions, j'ai vécu des jours et des semaines au milieu des indigènes, me mêlant à leur vie quotidienne, assistant à leurs travaux, admis à leurs cérémonies, dressant mon lit de camp le plus souvent dans leurs cases, parfois en pleine forêt, à l'abri d'un rideau de feuillage et des feux de bivouac, me bornant parfois aussi à m'enrouler de ma couverture pour m'allonger dans la cage étroite d'un mirador branlant.

Dans certaines régions j'ai resserré mes itinéraires de façon à fixer les traits caractéristiques de chaque tribu et même, dans certains cas, de chacune de ses subdivisions; je les ai poussés aussi vers les régions où Français et Annamites sont allés le plus rarement, assez heureux parfois pour être le premier étranger qui pénétrât dans le village.

Enfin, ayant acquis une connaissance pratique assez étendue de la langue koho ainsi que quelques rudiments de cham, j'ai pu me passer en partie du secours d'interprètes ou contrôler leurs traductions.

J'indique rapidement ici quels furent mes principaux itinéraires. En 1929, parti de Hanoi vers le 15 juin, je me suis, après un court arrêt à Huê, où voulut bien me recevoir M. le Résident supérieur Jabouille, rendu directement à Dalat. Je passai une quinzaine dans cette ville, recueillant des textes de prières et des renseignements divers, faisant quelques excursions en pays lat. Je pus y interroger plusieurs chefs Mnong Gar, venus à la Résidence pour demander à être détachés du Darlac et rattachés au Haut Donnaï. Leur langue est en effet celle des Lat et des Koho et ils habitent beaucoup plus près de Dalat que de Ban Méthuot.

Le 6 juillet, je partis pour Djiring que je ne connaissais pas encore. J'y restai deux jours à la Résidence ou dans les environs immédiats, visitant quelques plantations dont les colons, établis à demeure auprès des indigènes et les utilisant volontiers, ont acquis la connaissance de leurs mœurs et de leurs réactions à notre contact.

J'eus aussi la bonne fortune de rencontrer en la personne du R. P. Cassaigne, un émule des Pères de la Mission des Bahnar. Comme eux, il a créé un village de lépreux, comme eux aussi, malgré la date récente de son arrivée en Indochine, plus récente encore de son arrivée en pays moï, il parle couramment, outre l'annamite, la langue des Moï de la région. Il a pu ainsi publier un petit lexique moï-français-annamite, puis, en 1930, un *Petit Manuel de conversation courante en langue moï* (koho et châu sorê) [2], qui sont les premières études précises du dialecte employé dans les régions de Djiring et de Dalat. Ces ouvrages peuvent être employés non seulement chez les Koho et les Châu Sorê, mais encore chez les Kil, les Lat, les Ma

---

(1) Marcel NER, *L'organisation familiale en pays moï*. Cahiers de la Société de géographie de Hanoi, 1928, 15e cahier.

(2) Les deux ouvrages sortent des presses de l'Imprimerie de la Mission (Tân-djnh, Saigon). Le premier sans date parut en 1928, le second en 1930.

Bnœm, les Mnong Gar qui parlent, à peu de choses près, le même dialecte, et même en partie chez les Ma. L'examen qu'a bien voulu en faire M. Cœdès prouve qu'on y trouve un grand nombre de termes khmèrs et quelques termes tay. J'y ai noté aussi un assez grand nombre de termes voisins des termes chams, ce qui prouve que nous nous trouvons ici en présence d'une langue mixte à prédominance d'éléments khmèrs. Il serait hautement désirable le R. P. Cassaigne pût amplifier ce vocabulaire dans lequel manquent encore un assez grand nombre de mots dont la connaissance est importante au point de vue théorique et même pratique ; tels au point de vue des instruments de travail ceux qui désignent le joug ou la herse, etc., d'un usage courant chez les hommes de la rizière irriguée (Châu Sơrê). Je signalerai aussi que le pronom personnel de la deuxième personne n'est *mi* que lorsqu'on s'adresse à un homme, il doit être *ay* lorsqu'on s'adresse à une femme, que le terme employé par les Koho pour labourer est *troă* et non *loor* ou *loor sơrê* [1]. Tels quels, ces ouvrages sont d'une valeur pratique que j'ai pu éprouver moi-même et qui les recommande à tous ceux qui ont l'occasion de séjourner en pays moï ; ils sont, d'autre part, d'un intérêt scientifique évident. Il serait seulement désirable que ces divers vocabulaires moï dont plusieurs ont paru récemment, soient appuyés à une même notation phonétique qui en rendrait l'usage plus aisé. Le croisement du mode de notation adopté pour le quôc-ngữ, de celui du français, des modes de notation artificiels rendent de plus difficile l'approche des travaux publiés en Indochine.

Le P. Cassaigne a, d'autre part, usé de son séjour en pays moï, de sa connaissance de la langue du pays pour se renseigner sur un grand nombre de coutumes indigènes.

Le 8 juillet, je partis pour une excursion de cinq jours avec le délégué administratif, M. Gasquy. Ses émissaires avaient préparé au N.-O. de Djiring la soumission d'un des villages de ce bloc ma resté encore mystérieux. Dominant le Cambodge, l'Annam et la Cochinchine, il a pu rester indépendant de toute autorité étrangère et c'est au Nord-Ouest du village vers lequel nous devions aller qu'Henri Maître fut assassiné.

J'acceptai cette proposition avec l'empressement que l'on devine et nous partîmes, d'abord en automobile jusqu'à Kinda, par la piste de pénétration en pays ma, puis ayant traversé en bac le rapide Da Dun, à cheval jusqu'au village de Bon D'ru placé sur un éperon montagneux, à 50 km. environ de Kinda.

Je pus ainsi observer directement divers groupements ma et voir fonctionner l'organisation d'un village resté jusque là indépendant. Peu de temps après, les habitants de Bon D'ru devaient permettre à l'administration de reprendre possession de quelques-uns des fusils de l'expédition Henri Maître.

De retour à Djiring, j'y fis la connaissance de M. Pouzenc, entrepreneur, qui me signala l'intérêt d'une visite au col de B'lao, où, d'une part, je rencontrerais un grand nombre de Moï rassemblés pour les travaux de la route, d'où, d'autre part, je pourrais visiter aisément quelques villages restés jusqu'ici jalousement éloignés de tout con-

---

[1] Je n'ai pour ma part recueilli dans cette région que les termes suivants pour labourer : *lauă*, terme cham employé par les Raglai (qui connaissent le mot et non la chose) et les Churu ; *troă* employé par les Lat, les Koho, les Kil. Chez ces derniers on rencontre aussi l'expression composée *sơh sơrê*, faire faire la rizière. *Loor* doit être spécial à la région de Djiring.

tact avec l'étranger. M. Pouzenc, qui a établi à Ya Bach la plus ancienne des concessions de la région, connaît d'ailleurs fort bien les Moï et son fils pouvait être un excellent interprète. Je restai à B'lao du 13 au 18 juillet, étudiant les Moï travaillant aux chantiers, visitant aussi dans les environs de B'lao quelques villages ma et un village de Kil qui, suivant les coutumes de cette tribu, avaient quitté la région de Dalat pour établir leurs mir (défrichements), à plus de cent km. de leur habitat primitif.

Rentré à Dalat, j'en repartis le 24 juillet pour la partie du pays churu placée au Sud de la route coloniale allant de Drañ à M'lon. Je passai une journée à Diom, village d'origine du tri-huyện moï de Dalat, qui avait organisé cette excursion, et en employai deux à chevaucher de village en village visitant Kado, Kron Kado, Pro Ngo, Teun Lam, Pro you, Karan Go, Karan Cho et Kadé ainsi qu'un village kil établi sur le territoire de Karan Go. Je partis ensuite à pied pour une excursion de deux jours vers le village de Kil Kanne placé sur une des pentes les plus abruptes du massif qui domine Krong Pha.

Le 30, je me rendis en auto à Phanrang d'où je repartis le 1er août pour traverser la chaîne annamitique dans sa partie la plus sauvage, revenant après sept jours de marche au pays churu que je venais de quitter. Je donnerai plus loin des indications plus amples sur cette excursion.

Rentré à Dalat, j'en repartis quelques jours après par la route, m'arrêtant brièvement à Djiring, Phan-thièt, Phan-ri, Phan-rang, Nha-trang, Ban Méthuot, repartant enfin pour le Kontum que je ne connaissais pas encore. Je m'arrêtai deux jours à An-khê, quelques heures à Plei Ku, séjournai plusieurs jours à Kontum et fis une excursion jusqu'à Kon Gung où Mayréna a été couronné roi des Sédang.

Le Kontum présente un intérêt tout spécial, d'abord, au point de vue ethnographique, parce que s'y trouvent juxtaposées des populations moï assez voisines par un grand nombre de leurs caractères, mais que distingue nettement leur régime familial, matriarcal chez quelques-unes, patriarcal chez les autres. Par ailleurs ces populations ont déjà été étudiées par divers auteurs et tout spécialement par le P. Kemlin dont on ne saurait trop rappeler la valeur.

Enfin, cette région est des plus intéressantes au point de vue de l'histoire et de la politique coloniales. Les Annamites s'y étaient, avant notre occupation, installés en plein pays moï, dans la région d'An-khê où ils faisaient du commerce et avaient établi des rizières. Ils y étaient d'ailleurs et sont restés en conflit presque permanent avec les indigènes. D'autre part, dans la région indépendante qui s'étendait au delà d'An-khê, à quelques km. duquel on voit encore les traces de l'ancienne douane annamite, les Pères de la Mission des sauvages s'étaient établis il y a près d'un siècle pour échapper aux persécutions. Ils avaient réussi à y convertir une tribu particulièrement douce, les Bahnar, mais étaient restés en lutte presqu'incessante contre les autres tribus qui n'avaient fait trêve à leurs attaques qu'au moment où les missionnaires avaient été menacés par les Annamites contre qui les Moï nourrissaient une haine plus tenace.

Enfin, l'aventure de Mayréna devenu Marie Ier, roi des Sédang, avait attiré l'attention sur cette contrée. J'ai montré dans quelques pages de ce *Bulletin* (XXVII 308-350) que cet événement n'avait pas seulement un intérêt anecdotique, mais, encore un intérêt historique réel. Il avait posé brutalement à l'Administration la question de la situation exacte de cet hinterland alors menacé par les Siamois et

opposé deux doctrines. D'abord celle des Pères qui étaient d'avis de s'appuyer directement aux Moï indépendants et de signer avec eux des traités qui nous donneraient une autorité directe en dehors de tout intermédiaire annamite. L'appui qu'ils donnèrent à Mayréna avait pour but d'assurer la réalisation de cette politique et on peut présumer que M. Constans avait eu la même intention.

La doctrine qui finit par triompher en principe fut celle de M. Lemire, Résident à Qui-nhơn, et de son ami, M. de Kergaradec, Consul au Siam, qui, se plaçant au point de vue international, pensaient que nous ne pouvions étendre notre domination sur l'ensemble de la rive gauche du Mékong, en partie occupée par les Siamois soutenus par l'Angleterre, qu'en nous appuyant aux droits de l'Annam sur lequel notre protectorat était déjà reconnu.

Ainsi s'opposaient dès cette époque deux thèses dont l'antagonisme s'est continué jusqu'à nos jours, aboutissant d'une part aux projets d'organisation fédérale de l'Indochine, d'autre part aux tendances de ceux qui pensent que l'annamitisation progressive est fatale et désirable, les Annamites pouvant seuls mettre le pays en valeur.

Il n'était pas sans intérêt d'étudier sur place le point de départ de ces thèses dont j'avais vu, dans les archives, se préciser la formation. C'est au Kontum en effet que se sont fixés les principes d'une politique moï, établie d'abord par les Pères de la Mission des sauvages désireux d'échapper aux dangers des persécutions. Administrant un pays où ils avaient été les premiers à s'établir sans appui officiel, ils en apprirent, puis en enseignèrent la langue, s'appliquèrent à en connaître exactement les mœurs, puis furent chargés de l'administrer au nom de la France. Lorsque leur furent substitués les premiers administrateurs civils, ceux-ci, souvent en conflit avec eux, poursuivirent en réalité une politique analogue, et Guénot, homme d'un rare talent, fut sur le plan administratif, le véritable créateur de la politique moï.

C'est avec le plus grand intérêt que je trouvai à la Résidence la vivante tradition de Guénot. Je retrouvai de même à la Mission, dont je visitai le provicariat de Kontum ainsi que divers établissements secondaires, la tradition vivante des PP. Dourisboure, Guerlach, Kemlin. Je vis aussi le P. Yrigoyen, qui fut quelque temps le chapelain de Mayréna, et a établi une léproserie que je décrirai dans un prochain article de revue, en même temps que celle du P. Cassaigne à Djiring. J'appris d'autre part l'existence de manuscrits inédits du P. Kemlin et me permis d'insister pour que fût publié tout ce qu'a laissé cet admirable savant.

Je m'efforçai d'autre part de retrouver les traces ou les traditions de quelques faits historiques et tout spécialement de l'affaire Mayréna. Les vieillards, qui ne comprenaient d'abord pas mes questions, me fournirent aisément des renseignements dès que j'eus appris d'eux le nom Quan Deu sous lequel ils le connaissent. Le vieux Ma qui habite Kontum, le *cai tông* Bion, rencontré sur la route de Kon Gun, enfin plusieurs vieillards de Kon Gun, où Mayréna devint Marie Ier, ont conservé le vivant souvenir du géant qui arrivait dans un costume magnifique, excellent tireur, les poches et les bagages bourrés de cadeaux et tout spécialement de colliers en verroterie, qu'il distribuait abondamment. Ceux qui étaient alors des enfants m'avouaient d'ailleurs qu'ils avaient fui dans la forêt, tant la peur d'un étranger, quel qu'il fût, était grande chez eux.

J'eus le vif regret de ne pouvoir, faute de temps, visiter le chef Pim dont ont

parlé si souvent les missionnaires, Mayréna et nos premiers administrateurs, et qui joua un rôle important dans la pénétration du Kontum. M. Bouffier, délégué à Plei Ku, à qui j'avais signalé l'exceptionnel intérêt présenté par ce patriarche centenaire, voulut bien aller le voir pour l'interroger et le photographier. Il le trouva encore ingambe, l'œil vif, l'estomac solide, franc buveur de vin de riz, ayant conservé le souvenir de Quan Deu et des nombreux Européens qu'il reçut, guida et protégea.

Je rentrai à Hanoi par voie de terre.

L'an dernier, je repartis pour les pays moï à la même date, je me rendis dans les mêmes conditions à Dalat. Je repris l'étude des Churu chez lesquels je séjournai à deux reprises, une première fois dans la région de Lauan, canton dépendant de la délégation de Djiring, une seconde fois dans la section centrale que je visitai au cours d'une excursion que je relaterai plus loin. Désireux d'autre part de voir sur leur propre territoire les Kil que j'avais rencontrés à plusieurs reprises sur le sol d'autres tribus, je partis pour une longue excursion de seize jours dont je parlerai aussi plus loin. Je séjournai quelques jours à Djiring et à la plantation de quinquina de Lan Hanh placé en pays Koho. Je donnerai plus loin quelques détails sur une excursion de dix jours qui me permit de visiter les Lat, un grand nombre de villages Koho, Ma Bnơm et Mnong Gar. Je revins enfin à Hanoi en m'arrêtant à Phan-thiêt, Phan-ri, Phan-rang et Huè. Profitant du climat exceptionnel de la région de Dalat, où les pluies avaient été beaucoup moins fréquentes que d'ordinaire, à cette époque de l'année, j'y avais prolongé mon séjour pour visiter des régions d'accès difficile en période de pluie, renonçant ainsi aux excursions que je m'étais proposé de faire dans les provinces de Sông-câu et de Kontum où j'aurais été heureux de reprendre l'étude directe des Djarai.

II. *Orientation nouvelle de mes recherches.* — Réservant les résultats essentiels de mes recherches que je me propose, d'accord avec le Directeur de l'Ecole Française, de publier d'ensemble au moment où ce travail sera achevé, je me bornerai à indiquer leur orientation exacte, puis je préciserai quelques résultats obtenus dans un domaine secondaire par rapport au sujet de mes études.

Ce qui m'a frappé au cours de ces deux visites nouvelles des populations indochinoises de droit maternel, c'est d'abord que leur nombre est beaucoup plus grand qu'on ne l'a dit, l'aire de leur habitat plus vaste ; c'est d'autre part que, bien qu'elles constituent un bloc géographique dans lequel elles sont étroitement soudées les unes aux autres, elles présentent la plus grande diversité.

Diversité morphologique d'abord. Bien que j'aie négligé l'étude des problèmes anthropologiques, je n'ai pu manquer d'être frappé par l'extrême dissemblance des types que je rencontrais en passant d'une tribu à une autre tribu, parfois aussi à l'intérieur d'un même groupe. Différences de taille et de carrure me faisant voir tour à tour des hommes grands, de squelette puissant ou d'allures fines, et des hommes petits, parfois minces et parfois trapus. La couleur de la peau varie des teintes café au lait foncé et même chocolat clair à celles de l'olive, de la feuille morte, ou d'un blanc à peine basané tout proche de celui des races méditerranéennes lorsqu'elles sont halées par le soleil. Le prognathisme, les pommettes saillantes, apparaissent parfois ; souvent au contraire les lèvres sont fines, les os de la face faiblement marqués ; le crâne est tour à tour large et étroit. Les cheveux sont souvent lisses ou faiblement ondulés, parfois, bouclés et même frisés.

La langue varie elle aussi. J'ai déjà signalé l'erreur commise par M. Henri Maspero étendant à l'ensemble de la zone de droit maternel les conclusions justement formulées sous une forme plus restreinte par le P. Kemlin (1). Si au N. et au N.-O. l'aire du matriarcat se confond en effet avec celle du Cham et des langues qui lui sont apparentées (Jarai ou Radé), elle la déborde largement au Sud-Ouest. Lat, Koho, Châu Sơrê, Chao Ma, Ma Bnơm, Mnong Gar ou Pi Bri, ceux qu'on appelle tour à tour Kil, T'il, Chil ou Kon N'hô, Churu de langue koho semblent aussi fermement attachés au droit maternel que les Cham, les Raglaï, les Radé, les Jaraï, les Churu de langue cham, bien que leur langue soit très différente. Par delà les régions visitées par moi, les tribus moï de Cochinchine, les Stieṅ du Cambodge doivent, au point de vue de l'organisation familiale, être rattachés à un même groupe bien qu'eux aussi se rapprochent linguistiquement du groupe khmèr, parlent une langue proche de celle des Bahnar dont le régime est partriarcal.

Enfin, certaines survivances permettent d'apercevoir, flottant au-dessus des langues actuelles qui semblent résulter en grande partie de l'action opposée ou combinée des langues propagées par les civilisations cham ou khmèr, les survivances de langues antérieures.

Diversité aussi au point de vue des influences subies. Si la plupart de ces populations ont été soumises à la domination cham, dans une mesure plus restreinte et moins directe à la domination annamite, la domination française s'étant insérée aisément à son tour, d'abord dans le moule de la domination annamite, puis dans celui de l'ancienne domination cham, ces actions extérieures se sont exercées de façon très variable.

L'action la plus forte a incontestablement, jusqu'ici, été celle des Cham. Dans certains cas, dont le plus caractéristique est celui des Churu, on retrouve en plein pays moï un véritable centre de civilisation cham, plus vigoureux à l'heure actuelle que le centre primitif. On y parle assez purement le cham, plusieurs le lisent et l'écrivent, on conserve avec le plus grand respect les trésors de leurs rois et leurs traditions ; les rizières sont irriguées par un système habile de canaux, la culture se fait à la charrue et les terrains propres aux seuls défrichements sont, contre redevance, abandonnés aux Kil.

Dans d'autres cas, la domination cham ne s'est exercée que de façon indirecte et faible, la domination annamite n'a pas existé ; dans d'autres cas, enfin, il semble que l'on se trouve en présence de populations qui n'ont jamais été soumises à une autorité étrangère, ou du moins en ont perdu tout souvenir et affirment énergiquement leur propre indépendance et celle de leurs ancêtres.

On rencontre aussi la plus grande diversité dans le genre de vie et les techniques.

Le voyageur est souvent ramené vers un passé que l'on croit généralement aboli. La production du feu par frottement est encore d'un usage courant malgré la diffusion rapide de la boîte d'allumettes et l'usage ancien du briquet (2). J'ai traversé un village

(1) Marcel NER, *Fustel de Coulanges. La cité antique et l'Annam d'autrefois.* Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi, 1930, p. 26, note 2, et aussi Bulletin de la Société des Etudes indochinoises, 1930.

(2) Notre planche LXII représente en *a* et *b* deux façons d'obtenir le feu par frottement. En *b*, un morceau de bois sec est fendu à une de ses extrémités, maintenue légè-

dont les habitants ne connaissaient encore que le premier procédé. Les allumettes de la première boîte arrivée au village furent, devant moi, frottées l'une après l'autre, avec une admiration renouvelée chaque fois que jaillissait si aisément la petite flamme. La tunique d'écorce est toujours portée.

Les procédés culturaux sont aussi très divers. Le *ray* ou mir est le plus répandu ; il convient cependant de distinguer les défrichements des Kil nomades, établis souvent aux dépens de la forêt primitive sur les pentes les plus abruptes, de ceux que les autres tribus font succéder, par rotation régulière, sur les diverses parties d'un même terrain. Par ailleurs la rizière irriguée, accompagnée parfois d'un sysème complexe de canaux, domine dans d'autres régions.

Différences très marquées aussi au point de vue des instruments de culture. Le défrichement ne s'accompagne le plus souvent que d'un rapide travail à la houe ; parfois cependant il est labouré. Par contre, les régions de rizière irriguée sont presque toujours aussi celles du labour, bien que parfois elles soient préparées à la houe ou par simple piétinement des buffles [1].

Différences au point de vue de la structure de la maison. Celle-ci est le plus souvent sur des pilotis dont la hauteur varie dans des proportions considérables, détachant parfois à peine le parquet du sol, l'élevant ailleurs à deux ou trois mètres de hauteur. Parfois aussi la maison basse repose directement sur la terre battue.

Différences au point de vue de la longueur de la maison qui abrite parfois près d'une centaine de ménages et parfois un seul ; différences au point de vue de la disposition des colonnes, de la forme du toit, de l'aménagement intérieur, de la

---

rement ouverte par introduction d'un corps étranger. Quelques copeaux ont été formés dans la partie centrale. Le morceau de bois est alors placé sur le sol, légèrement surélevé dans sa partie ouverte sous laquelle passera une lanière de bambou, l'autre extrémité étant maintenue sous le pied. La lanière animée d'un mouvement de va-et-vient, produit rapidement de la braise, qui suffira pour allumer la pipe ou, animée par le souffle, une flamme.

En *a*, deux éclats de bambou sont appliqués l'un sur l'autre par leur face concave, des copeaux étant placés dans l'espace libre. Puis l'un des morceaux est scié sur une arête du même végétal. Les copeaux sont vite enflammés dans la partie centrale. Dans un autre cas, on fixe l'éclat à scier, tandis que l'arête est animée d'un mouvement de va-et-vient. Des indigènes m'ont affirmé que les Kil, les Muong Gar, les Koho, etc., n'auraient connu que le premier procédé, les Churu seuls, dans la région du Haut-Donnaï, ayant connu les autres en même temps que le premier. Mes observations personnelles confirment cette observation. Les Kil photographiés en *a* habitent le territoire churu. La photographie *b* a été prise en pays koho. Toutes les photographies qui illustrent cet article ont été prises par nous.

(1) Un laboureur churu de la région de Lauan est représenté Pl. LXII en *c*, deux charrues de la même région en *d*. En *e*, on voit un canal d'irrigation du village koho de Fyan, village célèbre en pays moï par ses forgerons, et qui est au N., un des derniers villages koho de rizière irriguée et de labour. En *f*, deux Pnong Kil cultivent une rizière irriguée avec une houe plus longue que la houe moï ordinaire, utilisée sur les défrichements. La rizière irriguée est exceptionnelle chez les Pnong Kil qui ignorent complètement le labour, « ne savent pas parler aux buffles » suivant l'expression employée dans toute la région.

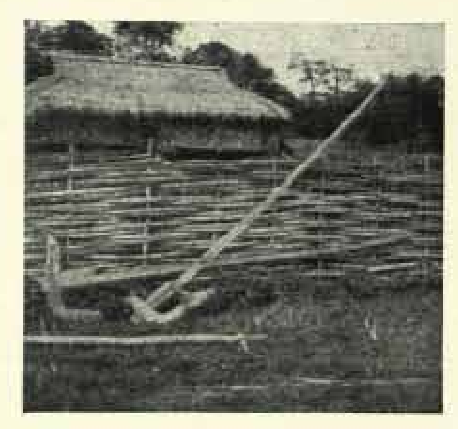




a et *b*) Production du feu par frottement.



c) Labour (région de Lauan).



d) Charrues churu.



e) Canal d'irrigation.



f) Travail à la houe de rizière irriguée.

TECHNIQUES (cf. p. 540).

disposition des greniers à riz placés à l'intérieur de la maison ou dressés en dehors d'elle, groupés parfois comme un second village [1].

Différences encore au point de vue des métiers. La culture du coton, son filage, son tissage, sa teinture sont l'apanage de quelques tribus dont chacune a d'ailleurs ses méthodes, ses modèles, ses dessins. De même il y a des centres traditionnels de fonte et de forge du fer.

Différences encore au point de vue du costume. Si la ceinture est, presque partout, le vêtement essentiel de l'homme, sa longueur, ses ornements sont variables ; de plus, on ne la retrouve pas partout, puisque divers groupements dispersés de la Cochinchine au Kontum portent une jupe analogue à celle des Cham ou des Malais.

La tunique de l'homme, comme celle de la femme, ne se retrouvent que dans des régions déterminées et présentent les plus grandes variations de forme, de couleur et d'ornementation, de même que diffèrent par les dimensions, la couleur et les dessins, les couvertures fabriquées par quelques tribus. Si la jupe est le vêtement essentiel de la femme, quelle différence entre la jupe longue des Radé, ouverte indiscrètement d'ailleurs à chaque pas, et le court pagne des Ma qui, fixé au-dessous du nombril, s'arrête bien au-dessus des genoux [2].

Différences dans l'arrangement des cheveux, dans la coiffure masculine : tête nue, turban, pompon rouge fixé dans les cheveux, peigne ouvragé, énorme chapeau conique des Jarai, vaste chapeau carré des Sédang, etc. [3]

---

(1) La planche LXIII a montré le type de la maison cham des environs de Phanrang : toit dissymétrique, pilotis bas, murs en pisé. Les photographies de la planche LXV permettent en *b*, *c*, *d*, d'apercevoir divers aspects de la maison kil ; celles de la planche LXIV les aspects multiples de la maison churu.

(2) Notre planche LXIII permet d'observer divers aspects du costume. En *a*, elle montre le costume des femmes cham : saron et tunique. La photographie *b*, prise au village de Tia Viang, montre des femmes Raglai vêtues du costume cham, *c* des tuniques de fabrication ma dont on peut observer les dessins délicats. En *d*, tuniques et jupes radé, en *e*, femmes mnong gar à jupe plus courte. Elle est plus courte encore dans certains villages ma. En *f*, la photographie du *bang-tá* koho et de sa famille à Bon Rion Bolieng permet de voir l'extrême diversité actuelle des vêtements. Au centre, le *bang-tá* habillé à l'européenne, à l'exception du turban qui est annamite. A sa droite, ses femmes, sa fille et sa petite-fille qui portent toutes la jupe moï sur laquelle deux d'entre elles ont passé la tunique annamite. A sa gauche, ses fils dont l'un, *lý trưởng*, est entièrement vêtu à l'annamite, tandis que les deux autres portent le costume moï, beau langouti et turban.

(3) La planche LXIV montre quelques formes de coiffure et d'ornements. En *a*, le grand chapeau carré des Sédang fait de vannerie fine, décorée de dessins géométriques. En *b*, grand chapeau jaraï, cône très élargi ; en *c*, femmes lat dont l'une a le lobe des oreilles distendu par un cercle de bambou ; en *f*, d'autres femmes lat montrent d'autres ornements analogues — la femme de droite ayant le lobe si allongé que les spirales de métal qui y sont suspendues tombent jusque sur la poitrine. Noter aussi, accroché dans les cheveux, un morceau de rotin recourbé qui sert à nettoyer le tuyau de la pipe. En *d*, chef de Mnong Gar avec bambous d'ivoire aux oreilles, et, au cou, deux colliers dont l'un orné de dents de chien. En *f*, femmes Mnong Gar dont l'une porte aux oreilles un ornement de métal fait de deux cônes accolés par leur pointe en forme de diabolo.

Différences dans les diverses mutilations : limage ou arrachement des dents; ornementation des oreilles, laissées intactes dans telle tribu, mais, dans telle tribu voisine, de même langue et de mêmes mœurs, distendue par de lourds bouchons d'ivoire, de légères mais larges sections de bambou, de pesantes spirales de métal qui font descendre le lobe jusque sur les seins.

Différences au point de vue artistique. Ce n'est pas partout que le voyageur est accueilli par d'aimables chansons improvisées. Si le gong est commun à toutes les tribus, le nombre de pièces de son jeu est variable, de même que varient ses rythmes. Expression de toute joie, de tout événement heureux ou même distraction quotidienne chez quelques-uns, il y sonnera toujours en l'honneur de l'hôte de distinction. Que celui-ci ne soit pas surpris de le trouver muet dans une autre tribu : ce n'est pas un signe d'indifférence ou d'hostilité, le gong ne peut y sonner que pour les fêtes religieuses, ne sert jamais à de simples divertissements (1). Même diversité dans l'usage des autres instruments de musique.

La danse se retrouve aussi exclusivement dans certaines tribus, s'y présente sous des aspects très variés et peut, le plus souvent, elle aussi, être un simple divertissement. De même le dessin et la sculpture sont aussi divers que diversement répartis.

Noterons-nous aussi l'extrême diversité qui se manifeste dans les soucis de propreté corporelle ? Il est curieux d'observer que celle-ci est souvent d'autant plus grande qu'on a affaire à des populations plus indépendantes et qui ont subi moins fortement l'action des civilisations cham, annamite ou même française. Dans tel village qui avait toujours vécu replié sur lui-même, où l'on ignorait la charrue, l'allumette, et jusqu'à l'existence du sucre et du pain, où l'on voyait encore la veste d'écorce, les corps presque nus étaient impeccables et des fontaines coulaient gaiement au milieu des agglomérations (2). Les Churu de Lauan, propriétaires de vastes rizières irriguées, et comme leur nom l'indique, grands laboureurs, sont au contraire d'une saleté repoussante ; Jeanne Leuba a signalé cette même malpropreté chez les Cham, on sait qu'elle est trop fréquente dans le peuple annamite ; il est facile de faire la même observation auprès des centres de peuplement français. Le premier contact de la civilisation crée des besoins ou fait apparaître des désirs qui ne sont pas toujours les meilleurs ; une surveillance exacte et un effort nouveau sont nécessaires si on veut qu'il produise non seulement un changement, mais encore un progrès.

Différences encore au point de vue de l'organisation politique, fortement influencée par endroits par l'influence cham (le nom de *panrauñ* ou *pauron*, désignant d'ailleurs de modestes notables, se rencontre encore dans une aire étendue), mais qui semble ailleurs n'avoir pas dépassé le stade d'une organisation communale dans laquelle le pouvoir est très faiblement individualisé.

---

(1) La planche LXVIII, *a*, montre des Raglai jouant des quatre gongs et du *rokel* avant de me permettre de photographier le trésor de Ngo-ya.

(2) La planche LXIV, *e*, montre des femmes Mnong Gar à la fontaine et la planche LXVII, *e*, la fontaine de Kil Kanne.



a) Village cham de An-Phiroi.



b) Raglai chamisés de Tia Viang.



c) Tuniques ma.



d) Tuniques et jupes radé.



e) Jupes mnong gar.



f) Bang tâ koho et sa famille.

COSTUMES CHAM ET MOÏ (cf. p. 541).

Différence au point de vue des rapports de la commune et de la gens. Le plus souvent celle-ci est dispersée entre plusieurs communes, la commune, à son tour, comprenant plusieurs gens ; parfois aussi, comme chez les Koho, gens et commune ne font qu'un (1).

Différences encore dans le régime de propriété foncière qui va de la propriété individuelle à la large propriété collective du village ou de la gens.

Différences enfin au point de vue religieux.

Laissons de côté les différences anatomiques qui prouvent qu'il y a eu dans cette région établissement successif de races différentes, qui se sont parfois juxtaposées et parfois mélangées étroitement, pour ne considérer que des variations de caractère social.

Il est indispensable de noter d'abord qu'elles ne dépendent pas de caprices individuels, mais gardent encore un caractère collectif, paraissent continuer de très anciennes traditions, l'observation du présent valant aussi pour un passé lointain.

Les faits que je viens de signaler imprimaient une nouvelle orientation à mes recherches.

J'avais d'abord pensé que cette étude porterait sur un groupe relativement restreint et homogène. Je m'apercevais qu'il était indispensable de les étendre à une région beaucoup plus vaste, souvent peu connue, en partie même insoumise.

Surtout la connaissance des variations que je viens d'indiquer m'interdisait toute extrapolation. Je ne pouvais donner de valeur générale à un renseignement que dans la mesure où j'avais réellement vérifié son extension.

A la place d'une étude unique, homogène, je découvrais des variations profondes que la présence d'un thème commun ne m'autorisait pas à ignorer.

L'étude des populations moï de droit maternel prenait donc une extension que je n'avais d'abord pas soupçonnée, m'obligeait à parcourir longuement des régions vastes et d'accès souvent difficile, à apprendre les rudiments de plusieurs langues.

Par contre, elle donnait à ces recherches une valeur plus grande et un sens nouveau.

J'avais d'abord pensé que j'aurais à faire un travail d'ethnographie descriptive, les recherches d'ethnographie comparée et de sociologie devant être rejetées au moment où, délaissant l'étude des populations moï de droit maternel, j'aborderais celle des populations moï de droit paternel qui présentent avec elles, à d'autres points de vue, la plus grande analogie.

Or cet ensemble de problèmes se présentait immédiatement dans l'aire dont j'avais abordé l'étude. Problèmes multiples d'ethnographie descriptive, puisqu'il était important d'étudier chaque groupe, de fixer les bornes de chaque institution, de chaque coutume, de chaque procédé technique. Problèmes aussi d'ethnographie comparée et de sociologie, puisqu'il était possible d'utiliser l'ensemble des renseignements ainsi obtenus pour fixer les rapports de ces divers éléments sociaux, leurs liens ou leurs possibilités de variations indépendantes.

De même se posaient des problèmes complexes au point de vue de l'origine de chacun de ces faits, de ses rapports avec les institutions des autres peuples d'Indochine ou d'Extrême-Orient.

---

(1) Cf. Marcel NER, *Fustel de Coulanges*, p. 28.

III. *Les Churu-Prum Kơdu ou Pnong Cham.* — Bien qu'au cours de ces deux dernières missions mes observations directes aient porté sur un grand nombre de tribus différentes, j'ai plus longuement étudié deux d'entre elles : les Churu et les Kil. Je donnerai ici, à leur sujet, quelques indications ayant pour but de montrer pourquoi je me suis plus spécialement attaché à elles.

Les Churu m'attiraient parce que les renseignements que j'avais trouvés dans les ouvrages antérieurs paraissaient évidemment incomplets, inexacts ou même contradictoires.

Dans son introduction à l'article dans lequel il publie les dix dialectes indochinois recueillis par Odend'hal, M. Cabaton s'efforce justement de classer tous les dialectes sauvages de l'Indochine en les rattachant à l'une « des langues propres aux populations plus civilisées, soit khmère, annamite ou čam » [1]. Il déclare :

1° « Les peuplades qui habitent l'ancien Champa (Kančos, Jarais, Radès, Piaks, Raglai, Khas Bi ou Pi, etc.) parlent des dialectes apparentés au čam et chargés d'un grand nombre d'éléments malayo-polynésiens.

2° « Celles qui sont cantonnées dans le Cambodge et les régions adjacentes (Stieṅs, Pnoṅs, Čoṅs, Purs, Samres, Čraus, etc.) ont un lexique largement imprégné de mots khmèrs ou d'origine khmère.

3° « Les tribus resserrées dans les montagnes de l'Annam et entre la rive gauche du Mékong, le plateau du Lang-Biang et celui des Bolovens (Tarens, Kauns, Kon Tus, Suės, Alaks, Lavės, Bolovens, Čurus, etc.) s'expriment en des langages dont le bahnar pourrait être pris pour type, offrant une parenté évidente avec ceux des tribus établies au Nord jusqu'au-dessus de Luang-Prabang (To, Nanon, Mi, Khmus, etc.) et dont la structure et le lexique se rapprochent sensiblement de ceux du groupe précédent (Stieṅs, Pnoṅs, etc.). »

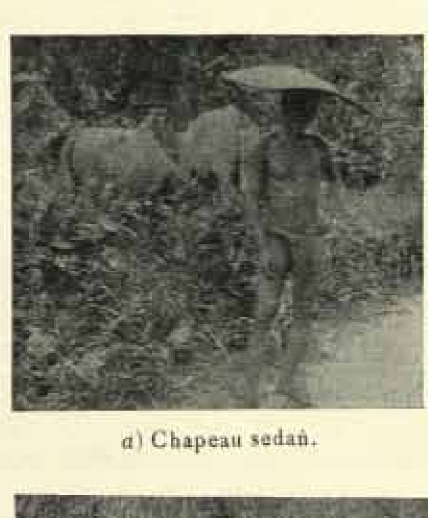
La classification de M. Cabaton a été fidèlement suivie et développée par Henri Maître et a justement servi de base aux trop rares travaux ultérieurs et tout spécialement à ceux de M. Henri Maspero [2] qui l'a d'ailleurs renouvelée au moyen de documents nouveaux et d'observations directes. Elle appelle de notre part deux critiques.

L'une est d'ordre général. On ne saurait assimiler les limites de l'ancien Champa à celles du premier groupe linguistique : celui des langues apparentées au cham. Sans doute toutes les populations indochinoises de langues dites malayopolynésiennes ont, pendant une période plus ou moins longue, été soumises aux Cham, mais la domination de ce peuple s'est étendue aussi à des populations appartenant au second et au troisième groupe linguistique que M. Henri Maspero réunit à juste raison en un seul : la famille mon-khmer. Koho, Châu Sơrê, Lat, Kil, Pi Bri ou Mnong Gar, Ma Bnơm, etc., que nous avons étudiés directement, appartiennent à ce groupe et ont cependant conservé de la domination cham un souvenir dont je

---

[1] *Dix dialectes indochinois* recueillis par Prosper Odend'hal, administrateur des Services civils de l'Indochine. Etude linguistique par Antoine Cabaton, in *Journal asiatique*, 1905, 1er semestre, p. 269.

[2] H. Maspero, *Langues de l'Indochine*, in Georges Maspero, *L'Indochine*, t. I, p. 63-80, et ibid., *Mœurs et coutumes des populations sauvages*, p. 233-255.



a) Chapeau sedaṅ.



b) Chapeau jarai.



c) Femmes lat.



d) Mnong Gar.



e) Femmes mnong gar.



f) Femmes lat.

Coiffure et ornements (cf. p. 541).

montrerai l'intensité. Si l'aire du droit maternel s'étend au delà des limites de l'ancien Champa, celui-ci s'est étendu bien au delà de l'aire linguistique des langues apparentées au cham.

La seconde remarque est spéciale aux Churu. Elle a été esquissée par M. Maître qui place leur langue à côté de celle des Raglai dans le groupe apparenté au cham. « Ils demeurent, dit-il, en arrière des Raglai et jusqu'au moyen Da Nhim dont ils occupent la vallée jusqu'au delà de Dran ; ils peuplent les cantons de Lavang et la vallée du Kajong. Leur dialecte est quelque peu mélangé d'éléments koho ». Il ajoute en note : « Les Churu parlent souvent indifféremment koho : certains villages churu emploient même cette langue de préférence à la leur, ce qui a fait ranger la tribu entière, à tort, à mon avis, dans la deuxième famille. C'est ce qu'a fait notamment M. Cabaton, qui a exploré les Churu méridionaux. La question, cependant, mérite d'être soigneusement revue. » (1)

M. H. Maspero (*op. cit.*, p. 66) range nettement les Churu, immédiatement à côté des Cham dans la famille malayo-polynésienne.

En réalité, le groupe churu est un de ceux qui ont le plus fortement le sentiment de leur unité, un de ceux dont il est le plus aisé de déterminer les limites exactes que connaissent presque tous ses membres. Il possède des traits caractéristiques très apparents et forme sur un plateau qui s'étend à la cote mille, et dans quelques vallées qui s'insèrent au milieu des montagnes, un centre homogène où domine la culture à la charrue de la rizière irriguée. La culture sur défrichement est exceptionnelle et les terrains qui y sont propres, sont, contre redevance, abandonnés aux Kil.

Les Churu ont par ailleurs un orgueil très vif, le sentiment très net de leur supériorité sur tous les autres Moï et plus spécialement encore sur les Kil.

Cette homogénéité ne se manifeste d'ailleurs pas dans tous les domaines.

Les Churu distinguent eux-mêmes trois groupes parmi eux : Churu Raglai à l'Ouest ; Churu Cham au Sud-Est, Churu Koho parlant cette dernière langue au Nord-Est.

Je n'ai rencontré nulle part en pays moï une aussi grande diversité de types physiques allant du type négroïde le plus net au type malais, et même au type aryen (2).

---

(1) H. Maître, *op. cit.*, p. 400, in fine, et n. 1.

(2) La planche LXV montre nettement cette diversité.

En *a*, on voit côte à côte une domestique et la petite fille du *cai tổng* qui habite au village de Ma Am en pays de Churu Raglai ; la première est de type négroïde accusé : teint chocolat au lait, nez épaté, cheveux frisés ; la seconde de type aryen : teint clair, cheveux droits, nez et lèvres fins. En *c*, vieillards de la même région. En *b*, le *cai tổng*, de Tutra — de Pơlei Karan Go, village de langue koho. En *d*, femme jarai, gardienne du trésor cham de Kayon, et son beau-fils bơjiau comme elle. En *a* et *f*, le *tri huyện* de Tan-kai, Hon Dan, et l'interprète churu annamite de Dalat, origine de Pro Ngo. Le premier, fils d'une mère cham et d'un père churu, et le second représentent le type churu cham qui me paraît se rapprocher beaucoup plus que le type cham actuel du type représenté par les anciennes sculptures du Champa. Regardez la statue de Pô Klauň Gahul ou celle du Çiva de Mĩ-sơn (fig. 75 et 83 de l'*Inventaire descriptif des monuments čams de l'Annam* de M. Parmentier) et vous verrez que si « la figure est courte, le nez fort, la bouche grande, souvent plus lippue que chez les derniers Čams », ces caractères se retrouvent chez les Churu cham.

Ce plateau riche, bien irrigué, favorable à l'établissement de rizières, a dû être l'objet de convoitises et d'envahissements successifs. Souvent envahi, il est devenu aussi le centre d'une civilisation assez vigoureuse, d'où sans doute l'apport de races inférieures ramenées d'expéditions et réduites en esclavage.

Des indications multiples prouvent que les Churu constituaient au milieu des montagnes comme un second Champa, que c'est par leur intermédiaire que s'exerçait l'autorité des Cham sur les populations plus sauvages et plus lointaines : Lat, Kil, Koho, Pi Bri, etc.

Le nom sous lequel les connaissent les autres Moï précise ce rapprochement. Kil, Lat, Koho appellent les Chams *Prum* et les Churu *Prum Kơdu* ; les Pnoṅ Kil, c'est-à-dire les Kil établis dans de riches vallées aux confins du pays radé et qui ont subi l'influence de ceux-ci emploient le mot *Cham* et désignent les Churu comme *Pnoṅ Cham*.

D'après une tradition encore vivante en pays churu, il y aurait eu à Pơlei Dran, village bien connu de ceux qui montent à Dalat un panroṅ anaiḥ et à Pơlei Kanan, village situé à quelques km. au N.-E. dans une vallée étroite enserrée dans les hauteurs couvertes de pins, un panroṅ proṅ. Ces deux officiers royaux auraient été chargés par les Cham d'administrer toute la région moï environnante et d'y recueillir les impôts. Il est significatif de constater que tous deux et surtout le plus haut placé dans la hiérarchie s'étaient établis à l'extrémité du pays churu, aux confins des régions tourmentées, habitées par les Kil. Le premier aurait appartenu à la famille des Da Dơṅ, le second à celle des Yơnaṅ Rop, le pouvoir se transmettant ainsi en ligne maternelle.

Je n'ai malheureusement pu jusqu'ici me rendre à Kanan, mais on m'a affirmé que ces anciens seigneurs n'y ont laissé aucun vestige. Toutes les habitations ont dû, comme chez les Churu actuels, être construites en bois, et ces officiers royaux devaient avoir une vie assez voisine de celle que l'on peut observer de nos jours.

D'autre part, c'est naturellement aux Churu que les princes cham en fuite ont confié leurs trésors les plus importants ; ceux de Lauan et de Kayon déjà décrits par le R. P. Durand et M. Parmentier, et aussi deux trésors plus modestes, ceux de Lơbui et de Ta Huêt. J'ai pu voir avec quelle fidélité passionnée ils sont toujours gardés.

Ainsi s'explique aisément que les Churu parlent presque tous un dialecte cham et que même on trouve chez eux des personnes susceptibles de lire cette langue et de l'écrire.

Cependant il existe, non pas au Sud, mais au Nord-Est du groupe, quelques villages de langue koho. D'après les renseignements qui m'ont été fournis par divers indigènes et que j'ai vérifiés sur place, ces villages sont M'lon, Kadé, M'ran, Dran, Karan go, Karan cho, Krai, Ta Huêt, Krean, Kloṅ. A Kambut une moitié du village parlerait koho, l'autre moitié cham.

Les autres villages sont de langue cham. A la frontière linguistique, presque tous les habitants sont d'ailleurs bilingues, et de plus, les deux langues se combinent. « Mer » se dit *da lin* en koho, *da tihi* en churu, *da tihi* à Karan go. Les habitants de Karan go sont d'ailleurs fiers d'avoir conservé des termes qui les distinguent à la fois des autres Churu et des Koho. Les Koho appellent la couverture *ui*, les Churu *khaṅ*, terme que je n'ai pas retrouvé dans le Dictionnaire cham d'Aymonier, mais qui est exactement le terme jarai. Les gens de Karan go disent *su*, ce qui est exactement le terme recueilli par Odend'hal chez les Crau. Ils disent *ba* pour désigner



a) Femmes de Pơley Maalam.



b) Cai-tông de Tutra.



c) Vieillards (région de Lauan).



d) Bơjiau churu à Karayot.





e - f) Han Dau, tri huyện de Tan Kai, et interprète churu à Dalat.

TYPES CHURU (cf. p. 545).

le paddy, terme différent à la fois du cham *padai* et du koho *koi*, se rapprochant ainsi à la fois des Bahnar et des Stieñ qui emploient le même mot dans le même sens. Tandis que les Koho voisins disent *sao* pour « manger le riz », les gens de Karan go disent *sun pian*, employant ainsi le mot *sun* voisin du *sa* koho et *pian* qui est employé par ces derniers pour désigner le riz cuit. Les différences ne portent parfois que sur la prononciation *σrpiu* au lieu de *σrpu* pour désigner le buffle.

Simples différences dialectales parfois, parfois aussi différences plus profondes qui semblent les ressurgences d'un passé lointain, marquant la parenté de ce groupe avec d'autres qui en sont séparés aujourd'hui. Il importe d'ailleurs de signaler à côté de l'aspect objectif de ces variations linguistiques, leur aspect subjectif. « Nous ne parlons pas comme nos voisins », déclarent les habitants de ce petit groupe de villages dont Karan go est le centre : tous le savent et sont fiers de garder ce legs du passé.

Il est d'ailleurs curieux de constater que ces villages churu qui parlent koho et gardent quelques mots propres sont aussi ceux où domine la maison sur terre battue que l'on ne retrouve dans aucun des groupes voisins, mais qui reparaît assez loin au Nord chez certains Koho et surtout chez les Mnong Gar ou Pi Bri. Dans quelques villages voisins de langue churu, on rencontre aussi quelques maisons semblables. Par contre, dans presque tous les villages de langue churu, la maison est sur pilotis généralement hauts : deux mètres environ, plus haute encore chez les Churu Raglai. Je n'ai jamais vu ailleurs que dans cette dernière région le rude escalier taillé au coupe-coupe dans un tronc d'arbre accompagné d'une rampe de bambou permettant de monter plus aisément.

La planche LXVI permet d'apercevoir divers aspects de maisons churu. On remarquera d'abord que toutes ont un toit de même forme, à pans latéraux décrochés par rapport aux pans les plus allongés. Cette forme de toit qui recouvre aussi presque toujours la maison annamite est le caractère constant de la maison churu d'un bout à l'autre du territoire de cette tribu. Ce fait est d'autant plus étonnant que ce type de toit s'arrête net aux limites de ce groupe et qu'on ne le retrouve ni chez les Cham, ni dans une autre tribu moï de la région.

Il est d'autant plus étonnant aussi que ce type de toit de structure uniforme recouvre les types de maison très différents que l'on aperçoit sur les figures de cette planche.

On pourrait croire, à en suivre la série, que la différence essentielle tient à l'absence ou à la présence de pilotis ainsi qu'à la hauteur de ceux-ci et qu'un véritable phénomène d'orthogenèse a peu à peu élevé la maison sur ses pilotis jusqu'au moment où, par une extension nouvelle, elle a acquis un étage.

Cette interprétation serait fausse et on doit, en réalité, marquer une véritable coupure entre *a* et *b*, qui sont toutes deux sur terre battue. Regardez l'aspect de *a*, très largement étendue, solidement accrochée au sol, murs peu apparents, et vous verrez que ce type de maison diffère très sensiblement de tous ceux que vous voyez ensuite. La différence serait plus marquée encore si nous comparions les dispositions intérieures qui présentent en *a* des caractères très distincts.

B rappelle par contre exactement la maison *d*, et tout se passe comme si certains habitants de Diom, où la maison est d'ordinaire sur pilotis haut, avaient dans certains cas, été poussés par la pauvreté ou la paresse d'une part, et d'autre part, l'exemple de Karan go à épargner les pilotis. Ils se bornent alors sans s'inspirer davantage de l'exemple voisin à mettre sur le sol leur type traditionnel de maison dont ils conservent les dimensions, la structure, la disposition intérieure.

On doit noter de plus que le type de maison sur pilotis bas repésenté en *c* est tout à fait exceptionnel en pays churu et que l'on y passe sans transition de la maison sur terre battue à la maison sur pilotis ayant au moins hauteur d'homme. A l'Ouest seulement, le type de maison koho sur pilotis assez bas a inspiré à quelques hameaux frontières un type analogue.

Enfin la maison à étage représentée en *f*, est la seule que j'aie jamais rencontrée élevée sur un type moï. On peut remarquer qu'elle résulte de la simple édification sous le grenier à riz souvent indépendant chez les Churu Raglai, dont on voit un type en *e*, et qui occupe l'étage en *f*, de la maison d'habitation sur pilotis bas. Cette combinaison nouvelle d'éléments anciens a sans doute été inspirée à quelque esprit novateur par la vue des maisons européennes de Djiring ou de Dalat, pourtant assez éloignés.

Ces quelques exemples montrent l'intérêt que présente en pays moï l'étude de la structure de la maison qu'il convient de considérer non seulement dans ses rapports avec le milieu physique, mais encore et surtout avec la structure familiale ; elle fait apparaître d'une part l'attachement à de très anciennes traditions, parfois aussi l'action des volontés individuelles, l'effort de renouvellement ou d'adaptation.

J'ai recueilli sur ces divers points de nombreux documents, dans une aire étendue.

IV. *Les Kil, Chil, T'il ou Kon N'hô.* — Je m'intéressai aussi très vivement à l'étude d'une autre tribu du Haut Donnai : les Kil. Cette transcription généralement acceptée aurait, m'a-t-on dit, été fixée par M. Canivey qui connut mieux que quiconque les Moï de la région. Le terme a été aussi transcrit *Chil* ou *T'il*, ce qui rend mieux en donnant à *Chil* sa prononciation en quôc-ngữ, la véritable sonorité du mot. Ce terme est proche sans doute du malais *kĕchil* qui veut dire petit ; peut-être ces hommes ont-ils été considérés comme des pygmées ; par ailleurs les populations koho voisines les appellent *Kon N'hô*, fils des pins, et ils se connaissent aussi sous ce nom, parlant un dialecte koho.

Ils habitent en effet, au N.-E. de Dalat, la région la plus tourmentée et la plus difficile d'accès de ces hautes montagnes dont les sommets sont, souvent, recouverts de pins. Ils se distinguent des populations voisines par des caractères tout spéciaux. Si une partie de la tribu habite son propre territoire, y ayant ses villages analogues à ceux des autres groupements moï, une partie de la population émigre, va s'établir sur le territoire d'autres tribus qui leur permettent, contre redevance, de défricher les sommets, et les pentes les plus abruptes, qui, laissés d'ordinaire incultes, sont, pour les Kil, terre d'élection. Lorsque le sol est épuisé, ils défrichent parfois un terrain voisin, parfois aussi partent à des lieues, vers un autre village, ou même une autre tribu.

Ce sont eux surtout que l'on peut rencontrer sur les sentiers, cheminant en longues files : femmes, vieillards, enfants, hommes dans la force de l'âge, poussant par devant eux des porcs, parfois aussi quelques buffles destinés, non au labour, mais aux sacrifices. Ils ploient sous le faix des fardeaux les plus divers : petites et grandes jarres, pleines parfois de vin de riz ou de maïs, marmites, gongs plats, hottes alourdies de riz de montagne ou de maïs, nouveau-nés fixés au repli d'une couverture.

Dans la hiérarchie des races indigènes, ces « enfants des pins » sont considérés par les Moï de la région, comme les derniers. Viennent d'abord, toujours vénérés comme les seigeurs et les maîtres, les Cham ou Prum, puis les Churu qui ont



a) Sur terre battue.



b) Sur terre battue, à Diom.



c) Sur pilotis bas.



d) Sur pilotis bas, à Diom.



e) Grenier à riz à Maalam.



f) Maison à étage à Lauan.

MAISONS CHURU (cf. p. 547).

longtemps, dans ces montagnes, exercé le pouvoir au nom des Cham ; puis ce sont les Radê, plus lointains, dont le pays paraît ici celui des femmes plus belles, des beuveries et des ripailles plus fréquentes, le pays où les gongs sonnent pour le plaisir et non pas seulement pour les dieux, le pays des chansons amoureuses et des mœurs plus libres, le pays aussi des éléphants domestiqués ; population que l'on envie et que l'on redoute, mais pour laquelle on n'éprouve ni respect, ni véritable sympathie ; puis, c'est la masse des autres tribus : Lat, Koho, Raglai, Châu Sơrê ; enfin, au dernier rang, les Kil que l'on méprise : « Même chose les cerfs », me disait d'eux un Churu.

Méprisés, ils étaient parfois aussi enviés. On sait que sur les hautes terres qu'ils louent, ils choisissent les sols gras, que n'ont pas épuisés encore les cultures et les incendies répétés qui, plus bas, ont stérilisé tant de régions d'apparence fertile.

Puis ce sont de rudes travailleurs dont les riz et les maïs portent de lourds épis ; des hommes économes et sobres qui savent épargner leurs récoltes sans en mettre à fermenter une proportion trop forte aux flancs rebondis des jarres. Ils sont aussi d'excellents vanniers qui vendent leurs hottes et leurs paniers aux dessins harmonieux dans toute la région.

Lorsqu'ayant fait une mauvaise récolte ou gaspillé leurs réserves en beuveries et en festins, Churu et Koho, propriétaires de leur sol, étaient réduits à la disette, ils montaient vers leurs villages. Ils venaient parfois, viennent encore, en quémandeurs pacifiques : « Prêtez-nous quelques hottes de riz ou de maïs que nous vous rendrons à la récolte prochaine ; ou encore acceptez en échange ces jarres ou ces gongs » ; parfois aussi, jadis, ils montaient de nuit et armés surprendre les Kil éloignés du centre de la tribu, vidaient leurs greniers à riz, décrochaient du plafond de leurs cabanes les rangs serrés et noirs de suie des épis de maïs, emmenaient les buffles dont ils feraient promptement sacrifice et ripaille, parfois même, emportés par la griserie de la victoire et des jarres vidées sur place, massacraient les habitants et mettaient le feu aux maisons.

Le genre de vie des Kil, l'attitude des tribus voisines à leur égard, ne montrent-ils pas en eux les survivants des plus anciens habitants de cette région, rejetés peu à peu par des invasions successives vers les terres les moins accessibles et les moins désirées ? Incapables de vivre sur le territoire trop pauvre et trop étroit qui leur était laissé, ils avaient dû refluer vers les terres voisines, mais impuissants à les reconquérir, ils avaient dû payer le droit de les mettre en culture et borner leurs prétentions aux portions du sol dont les autres ne voulaient pas. Leurs groupes essaimaient ainsi momentanément, mais sans perdre contact avec ceux qui restaient sur le sol dont ils gardaient la possession.

L'étude des Kil prenait ainsi un intérêt tout spécial : ils formaient une extrémité d'une chaîne dont les Churu, proches des Cham, formaient l'autre extrémité.

J'avais donc, dès ma première mission, eu le désir très vif de visiter leurs villages. Sa réalisation présentait quelques difficultés, parce que j'avais aussi d'autres projets, que les vacances coïncident avec la saison des pluies qui rend souvent impraticables aux piétons leurs sentiers toujours inaccessibles au pied, pourtant si sûr, des chevaux moï.

En 1929, je visitai plusieurs villages kil fixés sur le territoire des Churu ou des Ma : village de Kil Kanne vers lequel, au départ de Diom, je fis une excursion de deux jours, village de Kil Karan Go établi dans un pays plus facile d'accès, village de Kil B'su Dan Lu établi en pays ma à quelque distance du col de Blao. En allant de

Phan-rang à M'lon, j'étais passé près de Kil Pro Ngo dont les notables avaient apporté une jarre, dont nous avons bu le vin de maïs au pied d'un pin, en pleine forêt.

C'est seulement en 1930 que je pus organiser vers leur territoire une excursion dont je dirai plus loin quelques mots.

Je n'indiquerai pas ici quelles observations j'ai pu recueillir, me bornant à dire que d'une part les Kil ont subi de façon très forte l'action des populations voisines. Tout en gardant le sentiment de leur personnalité, ils en ont accepté la langue et les mœurs, qui présentent ainsi chez eux des différences très fortes suivant la région qu'ils habitent. Il est donc difficile d'apercevoir au-dessous de ces apports les survivances de leurs caractères ancestraux. Les données linguistiques suivantes montrent cependant que l'hypothèse qui m'avait attiré vers eux correspond aux faits. S'ils parlent à peu près exactement la langue des Lat, des Koho et des Mnong Gar, ils ont gardé un petit nombre de termes spéciaux qui, à ma connaissance, n'ont pas encore été recueillis.

Le mot « aller, avancer, partir », que le voyageur a si souvent l'occasion de prononcer au moment de reprendre la marche interrompue, est *lot* en koho, châu sơrê, lat ; il est *nao* ou *nau* en cham, churu, raglai, jarai et radè. Les Kil disent *swa*. Les vocabulaires indochinois recueillis par Odend'hal et Cabaton ne présentent aucun terme analogue. Par contre, ils sont nombreux dans les dialectes des races païennes de la péninsule malaise (1) et le mot se retrouve à peu près exactement dans le *chŭak* des Ulu Chĕrĕs, qui parlent un dialecte sakai et habitent la vallée du même nom au N.-E. de Pahang ; dans le *suak* des Ulu Tĕmbĕling qui habitent le cours supérieur de plusieurs rivières de la même région ; dans le *swag* des Ulu Indau, Orang Hutan, donc hommes des bois assimilés aux Kon N'hô, habitants des forêts de pins. C'est encore le *suak* des Semilaï dont le dialecte a été recueilli dans une région indéterminée de la péninsule de Malacca ; le *swag* des Palang, Orang Hutan, dit encore d'eux Blagden, qui vivent de la région des rivières Palang et Ulu Rumpin (ou plus probablement dans la région placée entre ces deux rivières) à la frontière Johor-Pahang. Il est à remarquer d'autre part que ce terme se retrouve sous une forme voisine, *să̆c* chez les Mnong Gar ou Pi Bri, hommes de la forêt qui vivent au voisinage des Kil, fait d'autant plus remarquable que cette tribu n'aurait conservé que deux termes différents de ceux des Koho : celui que je viens de citer, de plus *tron* qui signifie sentier.

Il est curieux de noter que dans les deux cas un des rares termes conservés d'un passé lointain se rapporte au même acte ; que dans les mêmes cas il marque une parenté entre ces populations rejetées dans les régions les plus reculées de la montagne et des populations analogues de la péninsule malaise, les Kon N'hô, les Pi Bri, les Orang Hutan étant également considérés par les populations voisines comme les hommes de la forêt.

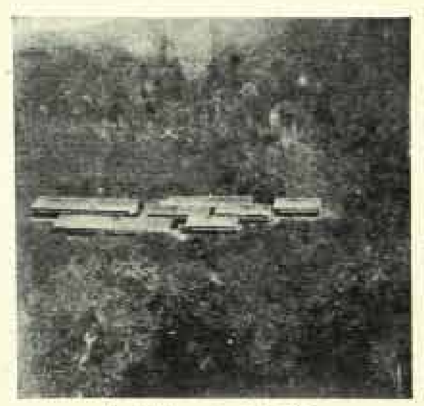
Un second terme propre aux Kil m'avait été indiqué par le canevas établi par le Service géographique pour combler le vide qui existe dans l'angle N.-E. de la carte

---

(1) V. Skeat and Blagden, *Pagan races of the Malay Peninsula*, vol. 2 (Vocabulaires comparés).



a) Groë et Bnơm.



b) Village de Da Tiò.



c) Maison à Bon Du Da Mur.



d) Maison à Bon Karan Go Kil.



e) La fontaine de Bon Kil Kanne.



f) Femme de Bon Da Tiò.

En pays kil (cf. p. 548 et suiv.).

au 100.000ᵉ de Nha-trang. C'est le terme *groé* qui, dans cette région, était porté sur les sommets, semblant correspondre au *bnơm* khmer, au *tiơ* des Cham, au *nui* annamite. Je pus me rendre compte, après de nombreuses questions posées au cours de mes excursions, qu'il avait en réalité un sens différent. Les Kil emploient aussi le mot *bnơm*. *Groê* ne s'en distingue pas comme « colline ou coteau » de « montagne », et il y a des *groê* fort élevés, mais s'applique, en dehors de toute autre considération, à toutes les hauteurs qui servent aux défrichements, le terme *bnơm* étant réservé aux sommets couverts de la forêt primitive. Les *bnơm* portent à peu près tous le nom de *bnơm iang* . . ., ce qui prouve que les Kil ne sont guère arrêtés dans leurs efforts de mise en culture par l'altitude ou les difficultés du terrain, mais seulement par le souci de respecter le séjour de certaines divinités. Lorsqu'une partie de la montagne sert au « mir », le sommet étant respecté, celui-ci seul porte le nom de *bnơm*, le reste gardant le nom de *groê*. Ce dernier terme n'a pas d'équivalent dans les langues voisines, d'où la tentation d'en assimiler le sens à l'un des termes qui y sont employés. Le Dictionnaire bahnar du P. Dourisboure donne les termes *gor* et *grot* comme signifiant colline, élevation de terrain, mais donne aussi *gro* avec les indications suivantes : « Déraciner (un grand arbre) *Gro long*, déraciner un arbre (s'il s'agissait de ce qui peut être extirpé avec la main, on dirait *buch*.) » Les deux sens qui se trouvent combinés dans le *groê* des Kon N'hô se trouvent donc isolés ici. Le vocabulaire recueilli par Blagden fournit-il des termes apparentés ? Au terme anglais *hill* ou *mountain*, il fait correspondre *gĕrbu* ou *gĕr* chez les Tembi, groupe de Sakai de la frontière Pahang-Kelantan, mais cette assimilation paraît douteuse.

Les Kil se distinguent encore de leurs voisins par le terme qu'ils emploient pour dire : manger le riz. Les Koho disent *sā* pour « manger en général », emploient un terme voisin *sao* pour « manger le riz ». Les Kil emploient le premier terme dans le même sens, mais disent *hop* dans le second cas. Odend'hal et Cabaton n'ont pas distingué ces deux termes dans leur vocabulaire. Le Dictionnaire bahnar donne le terme *hop* pour « aspirer une bouffée ». *Ming mang hop ji di*, « absorber tout d'une seule aspiration ». Bien que le vocabulaire de Blagden ait noté plusieurs termes spéciaux pour « manger le riz », il n'en cite aucun qui soit morphologiquement apparenté au terme kil.

Malgré de multiples questions posées au cours de mes excursions, je n'ai pu découvrir chez les Kil qu'un autre mot distinct qui, dans la région, leur appartienne en propre. C'est *uơn* qui correspond au *git* des Koho, Mnong Gar, Lat, etc., au *thau* des Cham, Churu, etc., pour lequel je n'ai pas trouvé de forme analogue.

En dehors des mots que je viens de citer, le kil ne se distingue des langues voisines que par de minimes différences dialectales : *swa khon* au lieu de *lot ghon* pour « aller vite », *swa mā mat* au lieu de *lot ma dap* pour passer devant, etc.

A noter que certains noms de lieux comme *K'lañ* se trouvent très répandus à la fois chez les Kil et les populations païennes de la péninsule malaise.

Il n'en reste pas moins que si les Kil semblent conserver les traces d'un passé où ils n'avaient ni leur langue ni leurs institutions actuelles, il est extrêmement difficile de retrouver ces survivances. Presque tout ce passé a été recouvert, continue à être recouvert par les marées renouvelées des influences extérieures. Ces traces nous paraissent avoir d'autant plus de prix pour éclairer l'histoire de ces régions, y discerner des apports successifs.

V. *Tresors, traditions et vestiges cham.* — Je terminerai ce compte rendu par quelques indications sur certains trésors cham que j'ai été parfois le premier Européen à voir, à décrire ou à photographier. N'étant pas archéologue, je laisserai aux services spécialisés de l'Ecole le soin d'en donner un inventaire exact, une description précise, d'en fixer la date et l'origine, me bornant à les replacer dans leur cadre pittoresque et ethnique. Je donnerai aussi quelques renseignements sur l'extension de l'influence cham en pays moï et les souvenirs qui en ont été conservés.

De Phan-rang à M'lon. Le trésor de Ngo-ya.—J'avais le désir très vif de visiter les Raglai, hommes des forêts, qui habitent le versant maritime des montagnes qui dominent le Bình-thuận, en traversant cette région tourmentée, loin des routes, de Phan-rang vers Dalat. Je trouvai les concours les plus cordiaux d'abord auprès de M. Mérini, résident de France, puis du Dr Galinier, de l'Assistance médicale. Celui-ci me proposa de laisser partir avec moi un infirmier cham qui savait un peu de français, bien peu d'ailleurs, et était le fils du tri-huyện cham d'An-phước : Dương-tân-Phát, resté un des gardiens les plus fidèles de la culture et de traditions de sa race. D'autre part, le quản-đạo annamite, S. E. Nguyễn-khoa-Kỳ, actuellement tổng-đốc du Nghệ-an, voulut bien veiller à l'organisation de mon excursion et me donner comme guide un đội cham qui, mieux que quiconque à Phanrang, connait le pays raglai. C'est lui d'autre part, et je l'en remercie, qui me signala, dans le village de Ngo-ya, l'existence d'un trésor cham qui n'aurait encore été montré à aucun étranger.

Le 31 juillet, je fis, en compagnie du quản-đạo, une nouvelle visite au siège du huyện d'An-phước.

Nous allâmes jusqu'à Phước-đông, où je pus voir le trésor bien connu de Pô Klauñ Garai ; je le photographiai ainsi que divers aspects de la vie cham, en particulier des danseuses qui se font vis-à-vis en agitant un éventail d'un mouvement lent et uniforme, spectacle qu'avait bien voulu nous donner le huyện.

Le 1er août, je partis vers la montagne. Suivant ma coutume, j'avais réduit mes bagages au minimum, pour n'avoir besoin, en ces régions accidentées et de population rare, que d'un très petit nombre de porteurs. C'est là, je crois, une condition essentielle, si l'on veut que le plaisir très réel qu'éprouvent les Moï des régions les plus reculées à voir arriver un Français ne soit pas gâté pour eux par la mobilisation de porteurs nombreux.

Nous partîmes le matin en automobile par la route de Phan-thiêt sur laquelle avançaient, en file presque ininterrompue, femmes cham et femmes annamites portant au marché, les premières, sur la tête, en haute pyramide, les secondes aux deux extrémités du fléau, bois, fruits et légumes. Désireux de prendre sur une même plaque ces deux modes caractéristiques de portage, je descends d'auto. La femme cham en est si effrayée qu'elle jette les trois étages de bois empilés sur sa tête, descend en courant la berge élevée du fleuve qu'elle traverse à gué, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. J'en reste d'autant plus stupéfait que, même dans les régions les plus reculées, j'ai trouvé les indigènes prêts à se laisser photographier. Je ne trouve dans mes souvenirs, ayant pris dans ces régions des centaines de vues, qu'une scène semblable. Au col de Blao, j'avais voulu photographier des Kil ; les hommes s'étaient laissés faire de bonne grâce, mais les femmes du groupe étaient parties en une course éperdue.

Il est curieux de constater que je retrouvais cette même frayeur aux portes de

Phan-rang, sur la grand' route où haletait un rouleau à vapeur, chez une femme d'un village voisin, qui avait bien souvent vu passer des autos et des trains : exemple significatif. La terreur du nouveau est souvent bien plus vive chez eux qui sont comme accablés par son spectacle quotidien, incapables de le comprendre et d'y réagir, que chez des populations restées écartées de toute influence extérieure, mais toutes prêtes à admirer des nouveautés dont la renommée est parvenue jusqu'à elles. La répétition d'une influence forte, au point de vue psychologique et social, comme au point de vue physiologique, produit parfois l'anaphylaxie et non l'accoutumance.

Je m'arrêtai à la gare de Hoa-tinh, où le đội et l'infirmier avaient réuni des porteurs, des chevaux et étaient entourés de notables cham des villages voisins. Nous avions d'abord à fixer exactement notre itinéraire. La carte au 100.000ᵉ montrait la possibilité d'avancer assez loin par une plaine que traverse le Sông Lu, puis de monter directement vers Ngo-ya en suivant le Suối Ya. Le đội, pour des raisons que je n'ai pu comprendre exactement, insista pour incliner notre itinéraire vers le Sud, l'allongeant ainsi et le faisant passer par la région la plus tourmentée de la montagne. Il pouvait y avoir à ce détour des raisons importantes : désir d'accomplir en route une cérémonie nécessaire, de ne pas arriver à Ngo-ya avant le jour faste, d'éviter la voie directe qui eût imposé d'abord une étape trop longue, ou de coucher une nuit dans la forêt ; peut-être aussi le désir de faire apparaître comme d'accès plus difficile une région qu'il était à peu près seul à visiter. N'ayant aucune raison de passer par le plus court, j'acceptai cet itinéraire qui devait me permettre de visiter des villages cham ou raglai plus nombreux.

Nous partîmes par la plaine brûlée du soleil. Il n'avait pas plu depuis plusieurs mois ; les rivières n'étaient plus qu'un filet d'eau sur le sable. En chevauchant, dans l'atmosphère chaude mais sèche, par les chemins creux et les taillis où apparaissaient brusquement les troupes bondissantes des chèvres, en voyant se dresser sur le bleu éclatant du ciel la ligne brutale des montagnes, je pouvais, par instants, me croire en Provence, que le Bình-thuận, seule de toutes les provinces d'Annam, rappelle souvent par son climat et ses paysages. Les diguettes des rizières desséchées et sur le bord des cours d'eau quelques monstrueux banians rappelaient cependant que nous étions bien loin de la métropole.

Arrivée au village de Hiếu-tiên. Vaste place nue, sans arbres, sans herbe, poudreuse sous le soleil, et qui donne au village cham cet aspect caractéristique, si souvent noté. Cette horreur de la végétation tient-elle, comme me l'affirmait le tri huyện, au désir d'éloigner du village les *grǒk* (vautours) de mauvais augure qui, s'il y avait des arbres, viendraient s'y poser et jeter le malheur sur le village ? Tient-elle au désir d'écarter les fauves, si nombreux dans les montagnes voisines et qui ne s'aventurent guère à découvert. Il y aurait ainsi autour des habitations une première zone de protection ajoutée à celle que constituent autour des maisons les hautes et fortes palissades faites de troncs écorcés placés côte à côte : le glacis en avant de la muraille. Le climat spécial du Bình-thuận est d'ailleurs pour beaucoup dans cet aspect désertique, et le sol des rizières était presqu'aussi nu, aussi dur, aussi sec que, dans le village, celui de la place ou celui des cours.

Les femmes ont gardé le vêtement cham : jupe, tunique, sarong ; les hommes ont presque tous le pantalon et parfois la tunique annamite.

Après un bref arrêt, nous partons pour Vu-bon qui est, comme le précédent, un village de Cham kaphir. M'arrêtant pour déjeuner dans la maison commune, je

note que sur les murs sont crayonnées de nombreuses inscriptions en caractères cham. La connaissance de l'écriture nationale est donc restée assez répandue.

Départ pour Tia-viang, village raglai, où nous coucherons ce soir. Ces hommes de la forêt et de la montagne, établis dans la plaine, y ont adopté le genre de vie des Cham. Hommes et femmes portent également la jupe ; en l'honneur du Français, les jeunes femmes ajoutent la tunique cham, et entourent leur tête du sarong enroulé en énorme turban. Tandis que les Raglai ne font que du maïs et du riz de montagne, le village est entouré de rizières irriguées ; comme chez les Cham, et à la différence des Raglai, on cultive le coton qu'à mon arrivée de vieilles femmes filaient et tissaient ; les maisons établies sur la terre battue sont entourées des hautes palissades et de l'espace nu qui caractérise les villages cham. Mêmes gestes aussi : la hotte de tous les pays moï, si elle n'est pas ignorée, est d'un usage plus rare ; les femmes que nous avons rencontrées au puits, fait d'un énorme tronc d'arbre creux, enfoncé de deux mètres dans le sable, emportaient l'eau sur la tête, avec le geste gracieux des Cham, tandis que les femmes moï rapportent presque toujours l'eau dans des gourdes entassées dans la hotte, les femmes churu, plus proches des Cham, portant aussi la jarre vernissée, mais chargée sur l'épaule et non sur la tête.

L'air est sec, mais brûlant. Cuisine et dîner en plein air, à la lumière dansante des feux. Mon repas achevé, les hommes mangent, usant de la baguette, le riz, les pousses de bambou et une soupe où flottent avec des débris de poulet, des tiges et des fleurs de courge ou de concombre, des feuilles et des racines de la forêt. On grille à la braise de beaux épis de maïs tendre.

Ce second service achevé, la sœur du notable, ayant servi les convives, rafle goulûment de sa main tour à tour allongée en pince et incurvée en écuelle le fond des bols et celui des marmites, broyant d'une dent terrible les os que les hommes ont laissés. Fidèles gardiennes des traditions, les femmes moï n'usent jamais de fourchettes ou de baguettes, mais seulement de leurs doigts. Impression douloureuse d'animalité. La femme servant les hommes et se nourrissant de leurs restes, aspect imprévu des mœurs, en pays de droit maternel !

Lit de camp dressé en plein air, à l'abri des hautes palissades. Les hommes cependant entretiendront les feux, car l'odeur des chevaux risque d'attirer les rôdeurs nocturnes. Longues conversations des veilleurs. Lever à l'aube blanchissante. Rapides préparatifs. Nous avons laissé repartir nos montures, car nous marcherons droit sur la montagne déjà proche. Deux hamacs nous suivent, mais je refuserai obstinément d'en user.

Nous faisons encore quelques kilomètres dans la plaine sablonneuse couverte de bois clairsemés, puis à travers une région plus accidentée, nous arrivons au Sông Biêu, que nous remontons quelque temps et au bord duquel nous déjeunons avant de nous engager en pleine montagne. Une charrette cham est venue jusque-là. Sur ses roues hautes et solides elle rapportera du bois. Nous traversons la rivière à gué et nous engageons sur les premiers contreforts de la chaîne. Sentier étroit. Nous longeons une vallée tourmentée, étranglée dans les rocs, bouchée par les bambous et les arbres pressés et où l'eau n'apparaît plus qu'en quelques vasques. L'une sert d'abreuvoir aux éléphants sauvages qui, tout le long de notre sentier, ont laissé leurs lourdes traces. Passant un col vers 600 m., nous redescendons sur la vallée plus large du Sông La Ha (je donne les noms de la carte) dans le lit duquel le sentier se perd au milieu des galets et des rochers.

Rencontre d'un marchand et d'une femme annamite qui ont revêtu tous deux, pour se défendre des épines, un veston kaki. L'homme n'est chargé que d'un bâton et de l'inévitable parapluie que promène ici tout indigène qui se respecte ; la femme porte aux extrémités du *gánh*, dont l'équilibre doit être instable sur ces sentiers, une double charge de poissons secs. S'ils n'ont pas, comme le futur Pō Klauṅ Garai, allant chez ces mêmes Raglai échanger un langouti contre du bétel, un moyen magique d'agrandir leurs paniers pour recevoir d'énormes charges de feuilles, sans jamais rien donner en échange, on m'affirme qu'ils restent fidèles à une tradition fondée sur un aussi bel exemple et ont plus d'un tour pour recevoir beaucoup et donner peu.

Remontant encore une rude pente au milieu de la forêt plus épaisse et plus haute, nous arrivons à la nuit tombante dans un défrichement où, au milieu du maïs et du riz trois cases s'équilibrent sur leurs pilotis, bas vers la montagne, hauts vers la vallée. Petites cases. Celle dans laquelle nous coucherons, carré d'environ 3 m. 30 de côté, est nettement divisée par des cloisons percées d'étroites couvertures. La pièce dans laquelle nous pénétrons est un étroit rectangle de 1 m. 30 de largeur et de la longueur de la maison. Fait exceptionnel : la pièce est nue. On n'y voit ni lit de camp, ni une jarre, ni, fait plus étonnant, un foyer. Seul ornement : un gros tamtam. A une des extrémités, une étroite ouverture qui ne commence qu'à 0 m. 50 du sol permet de passer dans la pièce voisine qui a, vers l'extérieur, sa porte propre et est à son tour divisée en trois. En avant un carré d'environ 2 sur 2 avec, au centre, le foyer, et contre la muraille, sur le sol quelques pauvres jarres, quelques ustensiles de cuisine. C'est sur ce foyer qui est celui de la famille, que contre les traditions ordinaires des Moï, on cuira notre repas. Le reste de la hutte est occupé par deux alcôves de 1 m. × 1 m. 60, dans chacune desquelles on pénètre par une étroite lucarne permettant tout juste le passage du corps (fig. 82).

Ici, comme partout en pays cham et en pays raglai, je retrouve le vivant souvenir d'I Mayer (Aymonier), resté pour ces populations qu'il a visitées et dont il parlait la langue un chef vénéré à l'égal d'un roi et d'un dieu. Comme je questionne sur la disparition de l'engagement pour dette : « I Mayer l'a interdit », me dit-on, et comme je cherche à savoir si un tel ordre a été suivi d'effet immédiat dans ces montagnes où un contrôle effectif ne pouvait guère s'exercer : « I. Mayer était notre père et notre roi, me dit-on, il savait ce que veulent nos ancêtres et nos dieux. Nous lui obéissions toujours. » Ses ordres étaient et sont restés, après bien des années, comme l'expression directe d'une volonté divine. Son souvenir ouvre une voie aisée à ceux qui, s'efforçant de suivre ses traces, visitent ces populations en essayant de comprendre leurs mœurs.

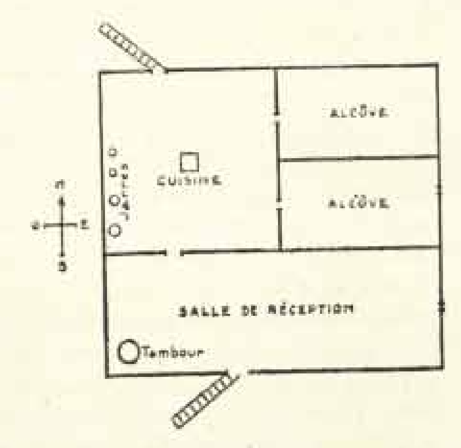


Fig. 82. — Plan d'une case moï.

A la nuit tombante, presque tous sont partis vers le mirador, dispersés dans le défrichement qu'ils dominent, fixés sur de hauts pilotis ou sur le tronc d'un arbre ébranché. Des cris éclatent et se répondent en appels déchirants, accompagnés de

bruits divers. De la maison même une longue lanière permet de soulever et de laisser retomber au milieu des champs une véritable grappe de bambous sonores. Les maïs sont presque mûrs, les riz déjà hauts et les hôtes de la forêt : éléphants, cerfs, chevreuils ou sangliers, se préparent à faire, dans cette zone savoureuse, malgré les barrières qui l'entourent, irruption brutale ou attaque sournoise. Est-ce parce que la région était plus tourmentée ? le *rây* plus petit dans la forêt plus grande ? je n'ai jamais entendu appels plus émouvants.

Les Raglai restent bien les hommes de la forêt. Par le fer et le feu, ils ont pu en abattre un lambeau où ils essaient de plier à leurs désirs le sol domestiqué. La nuit ils doivent monter la garde contre les bêtes sauvages que la forêt envoie à l'assaut des défrichements dont elles réduisent toujours, dont elles anéantissent parfois les récoltes.

Le Raglai revient alors à la forêt voisine, se nourrit de ses pousses de bambou, de ses tubercules, de ses racines, de ses herbes, des crosses de ses fougères, des feuilles les plus tendres de ses arbres ; il s'attaque aussi, par le piège, la lance, l'arbalète, aux chevreuils, aux cerfs, aux sangliers, aux éléphants même et aussi, plus humblement, aux rats, aux chenilles, aux serpents, aux éphémères, aux araignées. C'est là l'essentiel de sa nourriture carnée, car ici on ne rencontre guère de buffles, qui ne sont abattus que pour les grands sacrifices ; les porcs ne sont pas très nombreux, et avec le bétel, servent surtout, depuis des siècles, à payer les impôts, puis le fer des coupe-coupe, les langoutis, les jupes, les couvertures, les verroteries, les jarres et les gongs, tous produits que les Raglai achètent au dehors.

Au soleil levant, le 3, nous repartons pour Palei Ya. Nous suivons le lit d'un torrent encombré de rochers qui rendent la marche pénible, escaladons une pente très rude en pleine forêt, montons vers 900 mètres. Brusque plongeon dans la vallée. Nouvelle montée, nouvelle descente. Le sentier, à peine tracé, monte au plus haut des crêtes, nous précipite au plus abrupt des vallées.

Déjeuner en route, au bord du ruisseau. Heures du repos, des ébats en pleine eau, des conversations moins réticentes, des réponses plus sincères.

Arrivée à Palei Ya, au crépuscule. Le village est un peu plus important, le *rây* plus vaste qu'à La-ha.

La maison du *ly cleun* chez qui nous coucherons est aussi plus spacieuse. Même largeur : 3 m. 50, mais longueur plus grande : 8 m. environ. La pente est si forte que les pilotis n'ont d'un côté que 0 m. 50, sont à 2 m. 50 de l'autre. Au milieu du logis, la pièce où sont reçus les visiteurs (3 m. 30 × 3) avec, à son centre, la colonne maîtresse. De chaque côté, un lit de camp. Cette pièce est, par les fonctions de l'homme, la maison commune du village. Les deux côtés sont nettement isolés par des cloisons de bambous. D'un côté, pièce assez spacieuse servant de cuisine, à l'intérieur de laquelle, une partie surélevée, enserrée d'une cloison dans laquelle est ménagée une ouverture étroite qui est, je ne sais si je dois dire, l'alcôve ou le lit de la fille aînée de la maîtresse de maison et de son mari, *ly cleun* du village.

Pour y parvenir de la pièce centrale, il faut pénétrer dans un couloir encombré de jarres, délimité de ce côté par un seuil d'environ 0 m. 50 de hauteur, puis pousser une porte placée à l'autre extrémité. Ce petit appartement a d'ailleurs vers l'extérieur sa sortie propre. De l'autre côté débouchant aussi sur un couloir et pour l'une d'elles directement sur l'extérieur, deux étroites cellules, cuisine à la fois et chambre à coucher, puisque chacune a son foyer, et pour dormir, de simples nattes repliées le jour, que la nuit, ceux qui ne couchent pas au mirador étendent sur le parquet. La

première est celle de la maîtresse de maison, la seconde celle de sa fille cadette et de son mari. Les appartements privés sont strictement réservés à leurs hôtes et ce n'est qu'après avoir bu à la jarre, distribué les cadeaux, être devenu, dans toute la force du terme, un hôte, que je demande et obtiens pour mieux connaître les coutumes, de leur faire une légère entorse en allant jeter un coup d'œil discret sur la disposition des lieux. Il importe d'ailleurs de rester ce soir sur ses gardes plus encore que d'ordinaire, puisque la pagode où est conservé le trésor est proche et que c'est le *ly cieun* qui m'y conduira. La cérémonie de réception est donc plus longue, la beuverie accompagnée de prières plus nombreuses ; on consulte une première fois l'oracle et je m'applique à aspirer au chalumeau ma bonne mesure de vin de maïs.

Le 4, au matin, nous partons vers le trésor. Les femmes, craintives la veille, se montrent. Elles portent la jupe et parfois la tunique cham, mais les hommes sont vêtus de façon hétéroclite, le plus souvent de la ceinture moï, parfois d'un caleçon court, parfois aussi, plus rarement de la jupe cham ; l'un d'eux a même un pantalon annamite. Le sentier descend terriblement et il faut parfois se laisser glisser en se raccrochant d'arbre en arbre. Nous traversons un défrichement incliné à 45°, puis, au milieu des maïs qui la dissimulent, nous apercevons une hutte qui, sans doute élevée sur pilotis hauts de l'autre côté, est, de celui-ci, presqu'au ras du sol. C'est la pagode, d'aspect misérable, toute semblable à une pauvre cabane.

Deux prêtres nous accueillent dont l'un est célibataire, l'autre marié. Entrée dans la pièce centrale : carré de 3 m. 50 environ sur laquelle par une entrée en chicane débouchent les appartements des deux prêtres. La salle est presque nue, traversée en son centre par la colonne maîtresse et montre, dans un coin, une caisse de bois noir posée sur le parquet et accrochés à la cloison deux hottes et, renflé en boule, un panier de rotin tressé. Réception accoutumée : on m'étend une natte sur le sol, on apporte la jarre, on y presse des feuilles de maïs, on y ajoute de l'eau. Le plus âgé des prêtres me tend le chalumeau en disant une prière, je l'enfonce à travers les feuilles jusque dans le riz, en répondant par quelques souhaits. J'aspire la valeur d'une boîte à lait venue jusqu'ici remplacer la corne qui servait jadis de mesure aux buveurs. Nouvelle jarre puisqu'il y a ici deux familles. Distribution des cadeaux et d'argent. Conversation.

Je suis déjà l'hôte des hommes ; il faut devenir l'hôte des rois divins. Nouvelle cérémonie, accomplie cette fois non plus à côté de la colonne maîtresse, mais devant la caisse et les paniers du trésor. Longues prières. Le tri-huyện cham de Phan-rang, M. Dương-tấn-Phát, a bien voulu en recueillir une dans le texte cham en l'accompagnant d'une traduction annamite sur laquelle la traduction a été faite par M. Nguyễn-văn-Tố, assistant à l'Ecole, et vérifiée par rapport au texte cham par le Bò Thuận.

« Votre voix rappelle le bruit que fait le cerf-volant ; nous la recevons dans nos habits où nous la conservons comme de l'or.

« Votre voix est pareille à celle d'une flûte harmonieuse ; nous la prenons pour la mettre dans nos poches comme on le fait pour un or bon et pur.

« La montagne est haute, l'aloès y pousse à merveille. Nous présentons des ligatures de sapèques que nous disposons autour de la plante.

« La montagne est haute, l'aloès est d'un beau vert. Nous présentons des liasses de sapèques pour demander la paix à la plante.

« La pluie tombe ; mais il n'y a pas de typhon,

« Et le tonnerre ne gronde pas.

« Vous arrivez sur un beau cheval,

« Haut, magnifique, portant une selle à fleurs somptueuse,

« Et dont les franges tombent glorieusement.

« Vous portez de belles chaussures jaunes.

« Vous venez et vous logez ici.

« Nous vous offrons de l'eau dans des cuvettes pour vous laver la figure et les pieds.

« A votre arrivée, nous apercevons votre silhouette sur la route.

« Déjà vous parlez à cœur ouvert, et nous éprouvons une vive joie.

« Quand vous nous aurez quittés pour retourner chez vous,

« Gardant votre souvenir, nous ferons taire les sentiments que nous éprouvons pour vous. »

Poésie fraîche et qui montre quel souvenir les anciens rois cham ont laissé parmi les populations moï.

Sur deux plateaux ronds en cuivre, sont offerts deux poulets, des bols de riz, des œufs, des bananes. Un troisième plateau carré, en bois, supporte deux bols minuscules, pleins d'alcool et deux boîtes rondes contenant des feuilles de bétel. A côté s'alignent quatre bouteilles d'alcool. Les prêtres jettent sur le sol de minuscules morceaux de poulet, un peu d'alcool, quelques débris d'œuf. On me verse un grand bol d'alcool dont j'approche mes lèvres. Puis, comme fatigué de ces libations multiples auxquelles, en ces circonstances exceptionnelles, j'ai fait honneur plus que de coutume, je me crois en règle avec les maîtres du trésor : *Mơnium pō, mơnium patai bumun patau cham*, « Bois, Seigneur, bois le vin du trésor du roi cham », me dit avec un peu d'inquiétude le plus âgé des prêtres. Ferai-je au roi, dont je désire voir les trésors, l'injure de goûter à son vin d'une bouche dédaigneuse ? Je m'incline devant une raison aussi péremptoire et vide le bol. Je reçois alors une moitié du poulet déchiré à belles mains sales, un œuf dur, des bananes. Je puis heureusement ne prendre qu'un débris du poulet et, pour faire honneur à mon hôte royal, je mange un œuf et un fruit.

La caisse et les paniers sont alors ouverts devant moi (1). Voici qu'en sortent de merveilleux objets en or. Trois cache-chignons de dimensions différentes, mais de forme et de facture analogue où s'affrontent des dragons d'un travail délicat. Des fleurs quadrilobées, l'or soulevé en rang de perles, achèvent le décor de la coiffure royale. Deux vases en or, l'un à pied, avec des côtes fortement marquées, semblable à celui qui, dans la figure 4 de l'article de MM. Parmentier et Durand, apparaît tout en haut de la photographie prise par ce dernier du trésor de Kayon. Le second est analogue aux bata dont M. Parmentier a donné le dessin sous les nos 10 et 11, mais en diffère par le décor (2). Ce sont encore quatre tasses, puis deux boîtes à klon. S'ajoutent une série d'objets en argent : vases, puis des centaines de bagues et de bracelets enfilés sur une lanière de bambou. Les bagues sont presque toutes de même forme. Au centre, une pierre assez grossière ou, peut-être, un morceau de verre coloré en rouge. Autour, quatre ornements symétriques (fig. 83). Bagues et bracelets semblent des offrandes lentement accumulées.



Fig. 83. — Bague cham (Trésor de Ngo-ya).

Je note le curieux changement d'attitude des prêtres et des assistants à l'égard de ces objets sacrés et précieux. Crainte religieuse d'abord. Il était interdit d'y toucher, et nul, avant la cérémonie, n'eût osé y porter la main. Lorsque je demande si les gardiens ne craignent pas un vol dans cette cabane où il est si facile de pénétrer, on a souri, et j'ai su que la confiance ne provenait pas seulement des difficultés d'accès, mais encore et surtout de la confiance dans les divinités protectrices et même dans la vertu propre des objets. Le voleur qui

---

(1) J'ai appris ultérieurement qu'au 9e mois annamite ce trésor serait descendu en grande pompe au village de Mông-đức placé à une quinzaine de km. de Phan-rang, à 1 km. au Nord de la route de Phan-thiêt.

(2) Cf. pl. LXVIII, *b*. Il est exactement semblable à celui qu'on peut voir au trésor de Thanh-hiêu ; cf pl. LXIX, *a*.

viendrait ici serait la proie des tigres, m'a-t-on dit. Il en courrait le risque en effet, s'il devait venir de nuit, sans lumière protectrice, puis se cacher dans la forêt.

Cependant je comprends que l'intervention du tigre n'apparaît pas ici comme une possibilité naturelle, mais comme une nécessité religieuse. Le tigre interviendrait non parce qu'il aurait faim, mais pour venger l'offense faite au roi.

Le caractère religieux de cette protection m'apparut plus nettement encore l'année dernière lorsque j'obtins de voir et de photographier le trésor de Lơbui. Malgré la présence à mes côtés du huyện dont l'influence est grande, j'eus besoin de déployer toutes les ressources de mon expérience des Moï pour obtenir qu'il me fût montré. Je m'aperçus avec stupéfaction qu'il était placé à moins de cent mètres de la grand'route de Dran à Fimnon, sur laquelle roulent tant d'autos, dans une région où circulent un grand nombre de ces coolies qui forment, de l'avis unanime, l'écume de la population annamite, et ne sont, en général, pas très riches de scrupules. Il n'était même pas enfermé dans une maison, mais placé dans une clairière, sous u petit capuchon de paille, au sommet d'un pilier de 2 mètres de hauteur environ. Comme j'insistais sur les dangers, ici bien réels, d'un enlèvement nocturne — on voit à Lơbui, outre un diadème en or, un diadème et des vases d'argent qui peuvent tenter un passant — je me heurtai à la même confiance. Des mains se tendirent vers moi, les doigts écartés et recourbés en griffe pour désigner le seigneur de la jungle dont les traditions interdisent de prononcer le nom redoutable et l'on me dit qu'il venait chaque nuit monter la garde autour du modeste pagodon en forme de parapluie.

Or voici que, les cérémonies accomplies, ces objets vidés de leur force redoutable n'inspiraient pas plus de respect que des objets profanes, et que leur valeur semblait ignorée. Je pouvais y toucher, les déplacer sans que l'on fît attention à mes gestes et quelque voyageur sans conscience aurait pu assurément enlever quelque bague ou quelque bracelet sans que nul s'en aperçût. Les mains des assistants saisissaient parfois quelque objet manié avec une indifférente brutalité.

La force magique s'était dissipée, la valeur archéologique, artistique ou marchande de tout cet or et de tout cet argent ne comptaient pas pour ces hommes que quelques couteaux, des colliers de verroterie, des glaces, suffisaient à mettre en joie.

Ils se seraient certainement réunis, avec une admiration plus respectueuse autour d'un des leurs, comptant, comme je le vis faire ailleurs, quinze piastres d'argent à un créancier, pour régler une dette de trente ans. Tout le village, hommes, femmes, enfants, était assemblé et, muet, immobile, suivait des yeux le glissement lent des pièces comptées et recomptées une à une par le géant qui les avait apportées du village voisin pour liquider, en profitant du passage du huyện, une très vieille affaire.

Lorsque je voulus cependant prendre quelques photographies du trésor, ce qui constituait une seconde inno ation, il fallut refaire une cérémonie nouvelle. Le roi accepterait-il que quelqu'un empo tât en disposant à sa guise l'image de ses trésors ? Nouvelles libations, nouveaux pou'ets, nouvelles bananes, prières répétées. La circonstance est assez grave pour que l'on fasse jouer non seulement le *rơkel*, instrument profane, mais encore les quatre gongs, réservés ici comme chez les Churu aux fêtes religieuses [1].

---

[1] Sorte de syrinx, tubes de bambou enfoncés dans une courge desséchée et vidée, en usage chez les Raglai, les Churu, etc. (cf. pl. LXVIII, *a*). Un instrument analogue,



a) Cérémonie à Ngo-ya.



b) Ngo-ya : objets en or.



c) Pơley Sop : casques.



d) Pơley Sop : robe chinoise.



e) Pơley Sop : la pagode.



f) Pơley Sop : objets divers.

Trésors cham (cf. pp 559, 565).

Cette troisième cérémonie, plus longue que les précédentes, étant accomplie, je puis user de mon appareil, mais ne suis pas autorisé à placer les objets hors de la pagode et mes vues sont prises à la lumière de la lucarne minuscule ouverte sur la vallée.

Après le déjeuner rapide, étant donnée la part que j'ai dû prendre à tant de libations et d'offrandes, je photographie les prêtres, les joueurs de gongs et de *rokel* qui veulent bien, dans ce but, poser hors de la pagode. Puis nous repartons.

La beauté du paysage s'accentue. La vallée est parfois étrange dans les *rây*, puis s'élargit, laissant la place à des arbres magnifiques. Le torrent fait tomber de cascade en cascade ses eaux encore vives. Aux endroits où les berges se dressent plus brusquement et se rapprochent, de magnifiques troncs d'arbres ont été abattus de façon à former des ponts. J'avoue trembler un peu en m'engageant ainsi, à quatre ou cinq mètres des galets et des eaux du torrent sur cette surface incurvée et polie par les pieds des passants.

Nous traversons des bosquets d'aréquiers qui montent très haut au milieu des longs fûts des arbres voisins souvent dépouillés de leurs branches pour qu'y montent comme autour des aréquiers les pampres du bétel. Des morceaux de bambou fixés par des lianes forment une sorte d'échelle pour la cueillette. Nous sommes assez hauts pour rencontrer les premiers bosquets de pins. Presque tous sont, à l'auteur de ceinture, creusés par le feu.

Dîner à A Giai, coucher dans le village, mais en plein air auprès des feux de bivouac. Nous avons préféré l'abri du ciel étoilé à l'atmosphère fumeuse de la hutte. Le chemin devient de plus en plus difficile et les porteurs nous suivent avec du retard. Le đội fatigué me demande s'il pourra le lendemain repartir pour Manoi. Il desire ne pas quitter le territoire de sa province. L'infirmier m'accompagnera seul chez les Churu. Un hameau s'est accroché à une crête d'où l'on a une vue magnifique sur les montagnes et les collines qui s'abaissent vers Ba Ngoi. Le vent y est si violent que les maisons sont accrochées au sol par des liens multiples fixés à des pieux autour d'elles. Nous couchons à Katiouk.

Nous partons vers Maalam. Terrible montée encore. Le đội me montre en face de nous, sur la montagne, l'emplacement d'une pagode bâtie autour d'un rocher sacré. On va y implorer, en cas d'accident, les génies de la forêt.

A Maalam une cérémonie nouvelle est accomplie. Du blanc de poulet, de l'alcool sont offerts aux divinités par le đội qui va nous quitter. Revenu sans accident à Phan-rang, après cette dure excursion, il y sacrifiera une chèvre aux génies.

Nous partons pour Hu Hu. Le chemin est meilleur — presque plat — ce qui nous change. Nous rencontrons en route un pagodon carré dressé au sommet d'un unique pilier. A côté une pagode dont le fond recouvert d'un plancher et entouré à l'extérieur de cloisons de bambou contient trois tables d'offrandes. En avant un simple toit, le sol de terre battue, permettent de recevoir les assistants.

---

mais de dimensions beaucoup plus grandes, le *kambuat*, est employé par les Koho, les Châu Sorê, les Kil, les Lat, les Ma, les Mnong Gar, etc. Les Raglai useraient parfois aussi avec orchestre non de quatre, mais de cinq gongs d'un instrument semblable au *kambuat* qu'ils appellent *kadrö*.

Le lendemain, nous franchirons le faîte de la chaîne. Départ à l'aube. Montée très dure dans la forêt. Au sommet d'une première croupe, j'aperçois sur le sol des morceaux de bambou marqués d'une rainure noircie. Je m'informe. En ce lieu d'étape, ils servent à allumer du feu par sciage, technique restée ici d'un usage courant. Descente, nouvelle montée. Nous atteignons, au milieu des pins, dans l'air frais, un sommet nouveau d'où la vue est splendide. On me montre, plus bas, un village kil, qui, bien qu'accroché sur les pentes qui dominent palei Hu Hu, paie redevance au village churu de Pro Ngo (le Teum Lam de la carte).

Appels. Les Kil montent avec une jarre, que nous boirons sous les pins, et relaient les porteurs raglai.

Nouvelle montée qui nous amène au faîte, vers 1400 mètres. Au col où nous nous arrêtons, je distribue ce qui me reste de provisions. Un des Kil, qui n'avait encore jamais vu de sucre et vient d'en apprécier la saveur, me demande de ne pas oublier le génie qui siège dans le pagodon de poupée dressé à côté de notre gîte, et qui a reçu déjà, hommages magnifiques en ces lieux, deux bouteilles vides.

Descente sur Pro Ngo. L'infirmier cham est heureux de constater qu'il peut parler aussi aisément avec les Churu qu'avec les Raglai. A Pro Yu, je trouve une monture. Chevauchée rapide vers M'lon, sur la grand'route d'où une auto me ramène à Dalat à l'aube.

Le trésor de Thanh-hiêu. — Quelques semaines après, je quittais la région de Dalat pour rentrer à Hanoi en passant par Phan-thiêt, Phan-ri, le Darlac et le Kontum.

Je me proposais de m'arrêter 24 heures à Phan-ri pour y voir rapidement le second groupe de populations cham existant en Annam. J'y fus reçu fort aimablement par le chef de poste qui me conduisit au siège du huyện, puis chez la descendante des anciens rois cham, héritière du trésor bien connu de Tịnh-mĩ, que l'on me proposa spontanément de voir et de photographier. Je parlai du trésor que j'avais vu à Ngo Ya et, comme on paraissait s'intéresser au voyage que j'avais fait en pays raglai et dont le bruit, amplifié sans doute par les transmissions orales, était parvenu jusqu'à Tịnh-mĩ, j'en montrai les photographies.

Brusquement, on me signala qu'il y avait à peu de distance de Tịnh-mĩ des statues cham qui avaient déjà été visitées par des Français que je reconnus aisément être le P. Durand et M. Parmentier, mais qui n'auraient pas été photographiées, et même un trésor qui n'avait jamais été montré à un étranger. Si je voulais les visiter, il convenait de se hâter puisque le jour était faste.

Bien que les questions d'archéologie ne me préoccupent guère, j'acceptai ces propositions qui devaient me permettre de visiter un nouveau village cham et d'apercevoir quelques aspects nouveaux de leurs mœurs.

Nous partîmes donc aussitôt à travers les rizières, traversant à gué le fleuve Sông Luy, sur les bords duquel se trouve le village de Thanh-hiêu, puis, escortés des notables et de tous les enfants du village, montâmes sur la dune où une pagode de style annamite qu'il faut à chaque instant dégager des sables qui l'envahissent, enferme divers *kut* et les statues décrites par M. Parmentier [1]. Brève cérémonie

---

[1] *Inventaire descriptif des monuments čams de l'Annam*, p. 45-47 et passim.

après laquelle je pus photographier la pagode ainsi que les statues que la tradition, rapportée par M. Parmentier, reconnaît comme celles du roi Pô Nit qui aurait vécu, d'après la chronique royale citée par M. Aymonier, de 1603 à 1613 A. D., et de ses deux femmes.

En route, il avait été décidé que, bien que le lendemain ne fût pas jour faste, on me montrerait le trésor du roi, gardé au village.

De grand matin, nous revînmes donc à Thanh-hiêu. Après une cérémonie nouvelle, me furent montrés les précieux objets conservés dans une pauvre cabane.

Je n'avais pas perdu mon temps, puisqu'on me découvrait, outre un vase d'or à écailles, et quatre vases en argent, rappelant par leur facture des objets connus par d'autres trésors, deux beaux diadèmes en or et surtout de magnifiques pièces d'armures dont à ma connaissance aucun équivalent n'avait encore été signalé dans l'art cham. C'étaient les deux pièces d'un gorgerin en or et en argent, une large cuirasse dont la partie supérieure en or est incrustée de pierres, la base étant en argent, enfin deux brassards d'argent. Toutes ces pièces dont les photogravures *a* et *b* de la planche LXIX permettent d'observer les caractères, sont artistement ciselées sur toute leur surface.

Les trésors gardés par les Churu. — Ayant appris, à mon retour à Hanoi, que les trésors que des hasards heureux, plus que ma volonté, m'avaient permis de voir en 1929, étaient bien restés inconnus jusqu'à ce jour, je me préoccupai en 1930 d'user de la confiance que j'avais inspirée aux Moï pour les interroger à ce sujet.

Je visitai en pays churu, à côté de Palei Karayot et de Palei Sop, les deux trésors déjà décrits dans ce *Bulletin* après la visite que leur fit en 1903 le P. Durand, accompagné de la princesse cham de Tịnh-mĩ. Ces deux trésors y sont décrits sous titre de trésors de Kayon et de Lavan.

Je partis avec le *cai tổng* de Tutra, qui, bien qu'habitant assez loin, à Karan Go, a la charge de leur surveillance.

Je n'insisterai pas sur les détails de cette excursion qui rappellerait par plus d'un de ses aspects celle qui me fit passer à Ngo Ya. Je dirai seulement qu'elle fut beaucoup moins dure, et que nous avons pu faire le trajet à cheval.

Le *cai tổng* assisté du *phó quản* Dai de M'dan accomplit une première cérémonie en pleine forêt, au pied d'un pin tors faisant partie d'un groupe d'arbres sacrés.

A Palei Karayot, deux cérémonies sont faites le soir même de notre arrivée. L'oracle est consulté en jetant sur un plateau, après une prière, les pattes, les ailerons, les becs des deux poulets offerts en sacrifice. Le *cai tổng* et le *bơjiau* examinent avec attention la position qu'ils ont prise.

Puis le *phó lý* prend un des becs, le trempe successivement dans les trois bols d'alcool et d'eau qui font partie des offrandes, en arrache la fourchette qu'il dépouille de toute chair, examine longuement si les deux côtés sont égaux. L'opération est répétée avec le second bec à propos duquel une longue discussion s'engage. On fait même appel à ce qu'on suppose être ma compétence. Puis le *phó lý* jette un des os devant lui, examine le point de chute.

Les oracles sont enfin considérés comme favorables. Le *phó lý* vient devant moi et, agenouillé, m'offre un bol de vin de riz auquel je bois, dont il boit le reste ; puis il m'offre dans un autre bol une cuisse de poulet qui a été déchirée à belles mains sales et à laquelle je puis, heureusement, m'abstenir de toucher.

L'offre à genoux du bol de vin est traditionnel chez les Churu chaque fois qu'on a bu à la jarre ; le plus souvent il est ainsi offert par la maîtresse de maison, parfois par l'homme. Agenouillés, ils boivent une goutte du breuvage, puis le tendent à l'invité qu'ils font boire sans lâcher le bol. Celui-ci peut d'ailleurs faire boire à son tour celui qui lui offre la boisson.

La scène est très belle ; le *phó lý* ou son gendre s'agenouillent tour à tour devant chacune des personnes présentes. Tenant ensemble le bol, hôte et invité disent de longues prières alternées, puis le bol est vidé.

Quel dommage que la maison soit enfumée et les habitants d'une saleté repoussante !

Le lendemain matin nous partons vers le trésor placé dans une vallée verdoyante, au milieu des arbres. L'emplacement, changé depuis peu, a été rapproché du village. Les bâtiments sont entourés d'une haute palissade. Ils comprennent une vaste salle de réception sur terre battue où on me demande de rester pendant que s'activent les préparatifs. On achève la cuisson des offrandes, puis j'entends de longues prières dites devant les petits greniers sur pilotis qui contiennent le trésor.

La vieille *bơjiau* et son gendre (cf. pl. LXV, *d*) reviennent alors vers moi. Ils cherchent quelque chose sous le chaume du toit, retrouvent un morceau de bois d'aigle qu'ils placent sur un réchaud. Ils disent à tour de rôle une longue prière. Puis la *bơjiau*, tenant d'une main le réchaud odorant et de l'autre un bol plein d'eau pure, vient les présenter à chacun de nous en continuant des prières qui sont enfin dites ensemble par tous les assistants. On me présente alors une poule dont j'arrache et mange un petit morceau, puis le bol plein d'eau que je vais vider sur trois jarres placées aux extrémités de la pièce.

Nouvelles prières. Je vais alors boire au chalumeau à deux des jarres. On consent enfin à me conduire au trésor : je monte dans les greniers si étroits qu'il m'est difficile de me mouvoir, impossible de prendre une photographie quelconque. On ne consent pas en effet à descendre les objets, peut-être parce que l'oracle n'a pas été entièrement favorable, un des becs n'ayant pas eu la fourchette bien égale. J'aperçois cinq grandes malles, une boîte incrustée de nacre, deux petites caisses, deux jarres.

Je note seulement, parce qu'elle n'a pas été signalée par le P. Durand, une empeigne de chaussure féminine faite d'une feuille d'or ciselé. Malgré sa beauté, elle est traitée avec l'ordinaire désinvolture et pliée de telle sorte qu'elle ne peut manquer de se couper à bref délai.

Nous repartons le lendemain vers Palei Sop, village plus riche et plus propre que le précédent, et entouré de beaux orangers.

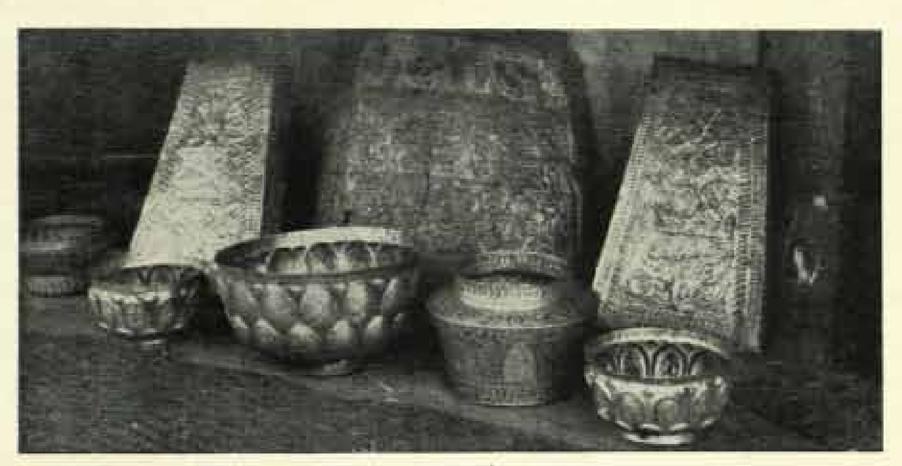
Une longue chevauchée nous fait ensuite franchir la ligne de faîte de la chaîne, redescendre sur le versant maritime qui domine la plaine de Phan-ri sur laquelle nous avons une vue splendide.

Arrivée au trésor dit de Lauan, placé dans une vallée étroite, loin de toute agglomération. Cérémonie analogue aux autres cérémonies, mais tandis qu'à palei Karayot, il n'y avait eu aucune musique, le tamtam et le *rơkel* jouent ici. J'ai déjà dit que les Churu ne sonnent jamais du gong en dehors des fêtes solennelles. Ces fêtes sont aussi accompagnées de danses féminines dont, en dehors de ces rares occasions, il est impossible d'avoir le spectacle.

Fait curieux, j'avais été averti que s'il était impossible de rompre sur ce point avec la tradition, il serait possible de faire mimer ces danses par des hommes.



a) Trésor de Pơley Thanh-hiêu : armure.



b) Trésor de Pơley Thanh-hiêu : armure et vases.



c) Trésor de Pơley Lơbui.



d) Trésor de Bon Panthieng.

Trésors cham (cf. pp. 563, 565, 567.)

Tandis que les hommes s'inclinent et prient avec une ferveur sincère, l'un d'eux se lève brusquement et s'agite sur place avec de grands gestes désordonnés. Trois autres se dressent alors autour de lui et l'imitent. Voici que brusquement on attache autour de ses reins une jupe de femme. Tous les autres se mettent à genoux autour de ce dernier. L'agitation devient plus fébrile ; les dos se redressent et s'inclinent, les mains se tendent vers le danseur, l'une après l'autre, paumes retournées.

On interroge l'oracle : il est entièrement favorable. Les divers éléments du trésor seront donc descendus du grenier et photographiés par moi sans difficulté aucune.

Le trésor est assurément un des plus riches et des plus variés. Armes de toutes sortes : kriss, sabres, haches, épieux, lances, tridents, hallebardes, grands fusils à pierre plus hauts qu'un homme, puis des vêtements : grands casques molletonnés de facture chinoise dont on voit le spécimen en *c* sur la planche LXVIII, belle robe chinoise, en parfait état de conservation (ibid., *d*), grelots, bottes, selles (ibid., *f*). Ce sont encore de lourdes défenses d'éléphant, ce sont même des rames, dont on ne voit guère l'utilité sur ces sommets abrupts. Ce sont enfin des cachets de bois ou d'ivoire dont je prends quelques empreintes [1].

La vision de la plaine proche de Phan-ri me donne le désir d'y descendre, mais il est toujours difficile de passer, sans l'avoir prévu, d'une province à une autre province. J'y renonce donc et repars à travers la région de Lauan vers la plantation de quinquina.

Quelque temps après, accompagné du huyện moï de Dalat, j'allai visiter à Ta Huêt et à Lơbui deux dépôts qui avaient été découverts par M. Odend'hal et sont, d'après lui, signalés dans l'article de M. Parmentier du P. Durand.

Le dépôt du Ta Huêt uniquement composé d'étoffes est enfermé dans une vieille caisse de bois, toute disjointe, dans laquelle les rats et toute la vermine des pays tropicaux font ripaille. Tout est donc en lambeaux. Il y avait cependant là de beaux tissus, brodés de fils d'or et d'argent, exemples du meilleur travail cham. De rares fragments en donnent encore une idée suffisante et j'insiste auprès du huyện pour qu'il les place dans une boîte en fer [2].

Le second dépôt, placé à Lơbui, est toujours divisé en deux parts : des vêtements sans beauté conservés dans une maison du village, des objets en métal précieux laissés, malgré la proximité d'une route très fréquentée, sur un pieu recouvert d'un capuchon en chaume, à cent mètres du village et à égale distance de la route. J'ai dit quelle confiance les habitants de ce village ont dans le tigre qui viendrait chaque nuit monter la garde autour du trésor.

On ne fit aucune difficulté pour me montrer les vêtements. Il n'en fut pas de même pour les objets placés sur le pieu et que l'on ne pouvait sortir de leur rustique coffret qu'au jour de la fête annuelle. L'idée de me montrer les diadèmes en dehors de la solennité inquiète les pauvres vieillards qui ont la garde du trésor (cf. pl. LXIX, c).

Ils finissent par avouer qu'ils ne l'ont montré qu'une fois à un étranger et que celui-ci, peu de temps après, a été massacré par les Moï.

---

(1) Cf. *Appendice*.

(2) Ta Huêt est un hameau du village de Klon divisé en deux parties dont l'une comprenant Ta Huêt est churu de langue koho, l'autre lat. Le trésor est indiqué dans l'article de M. Parmentier comme étant au village de Mokien.

Comment s'appelait-il ? Ils ne savent pas, ayant seulement appris la nouvelle de sa mort qui les a troublés. Le tri huyện me déclare que ce doit être H. Maître. C'est en réalité Odend'hal, comme nous l'apprend M. Parmentier.

Les cadeaux ne réussissent pas à le persuader. J'insiste cependant et connaissant déjà quelque peu les règles de l'éloquence moï qui procède volontiers par énumération et n'hésiste pas devant la répétition, je cite tous les trésors que j'ai déjà pu visiter en dehors des solennités.

N'ai-je pas vu déjà le trésor de Ngo Ya, en plein pays raglai ? en compagnie du *cai-tông* de Tutra, les trésors de palei Karayot et de palei Sop ? puis chez les Koho, les trésors de Panthieng et de X'Kut ? enfin les Cham eux-mêmes ne m'ont-ils pas permis de photographier celui de Phước-đông, celui de Tịnh-mĩ gardé par la princesse elle-même, et aussi l'armure du roi à Thanh-hiêu ?

J'ai partout accompli les cérémonies nécessaires ; aujourd'hui encore, j'ai bu à la jarre, partagé avec le roi l'alcool, les poulets, les œufs et les bananes. Je n'ai donc rien à redouter de sa colère, puisque je suis un ami des Moï, des Cham et de leurs génies.

Je répète mon petit discours jusqu'au moment où le vieux *bơjiau*, abasourdi en entendant sortir de ma bouche ce flot d'éloquence indigène, se déclare convaincu. On boit encore une jarre en l'honneur du roi, puis nous allons vers le capuchon.

Le bon vieux emporte une petite échelle, sa femme et lui disent de premières prières au pied du poteau, puis, monté sur son échelle, et la tête cachée sous la capuche de paille, il invoque à nouveau le roi puissant.

Il descend alors un petit panier de bambou tressé dont ses mains tremblantes sortent les petits vases d'argent et les deux diadèmes.

Trésors et traditions cham en pays lat, koho et ma bnơm. — Après avoir énuméré les divers trésors connus à cette époque, M. Parmentier ajoute : « Enfin à Dalat même, au hameau ma de Giom Rach, existerait une natte gigantesque (elle aurait près de 150 mètres de long) qui aurait été également abandonné par les Chams avec deux vases de grande dimension, volés il y a dix ans ».

Il m'a été impossible de retrouver, non seulement la natte vraiment gigantesque, mais encore des souvenirs quelconques permettant d'expliquer cette tradition.

Le Dr Sallet, auteur de nombreux travaux sur l'Annam et le Champa, avait d'autre part bien voulu m'écrire pour me signaler l'existence possible de ruines d'une citadelle cham à Ankroët, village lat placé, à vol d'oiseau, à deux lieues environ du siège de la résidence. J'avais déjà visité Ankroët et me renseignai auprès des chefs indigènes. J'appris que des Chams du Cambodge auraient déjà demandé des renseignements à ce sujet, mais qu'il n'existait à Ankroët aucun vestige et qu'aucune tradition n'avait survécu dans la région à ce sujet.

J'avais appris par contre qu'il existait en vrai pays koho (les trésors de Lauan et de Kayon sont en pays churu et ceux de palei Cvaḥ et de palei Praik que je n'ai pu visiter ou localiser exactement sur la carte sont probablement en pays raglai et non en pays koho) un trésor cham composé surtout de pièces de monnaie et conservé à Panthieng à une vingtaine de kilomètres à l'Ouest de Dalat.

J'inclus donc cette visite dans une excursion qui devait me permettre de visiter un certain nombre de villages koho et tout spécialement Fyan, célèbre dans toute la région pour ses forgerons qui fabriquent non seulement le fer du coupe-coupe et le

couteau, mais encore la lance et même le sabre, puis de continuer par la région des Ma Bnơm, de traverser aussi quelques villages de Mnong Gar pour revenir par le col des bambous (Zơn Glê) et Dankia.

Le Résident M. Darles voulut bien me prêter un de ses chevaux et je devais avoir pour guide le *bang tá* koho. Nous partîmes par les sentiers délicieux qui entourent Dalat, puis, ayant franchi la ligne de faîte, redescendîmes la vallée du Camly qui nous ouvrait un vaste horizon vers la vallée du Da Dun et le plateau de Cagnes.

Arrêt à Pampei, village lat, puis à Teurnom, premier village koho, enfin à Panthieng. La maison dressée encore sur pilotis bas à Pampei, n'a plus chez ces Koho voisins des Ma Bnơm qu'un plancher de terre battue. Panthieng est d'ailleurs fort pittoresque, le village étant placé sur une butte entourée d'un anneau de rizière qui marque sans doute l'emplacement d'un ancien lac dominé par une île.

Le lendemain matin, nous partons à pied sur les diguettes des rizières suivant vers le N. le Đa Cho Mo. Puis, quittant le fond de la vallée, nous escaladons la pente vers l'Ouest, au milieu des bois, en suivant un sentier qui disparaît bientôt. Après une montée assez rude, nous apercevons, en pleine forêt, deux femmes et quelques hommes affairés autour d'une jarre et de feux sur lesquels cuisent des marmites. Véritable scène de sorcellerie.

Nous approchant encore, nous voyons deux modestes piquets encore debout, puis sur le sol trois grandes marmites, un gong renflé et une vieille touque de pétrole. Marmites et touque sont remplies de ligatures de sapèques qui, par centaines, ont débordé sur le sol.

Tout cela était enfermé dans un minuscule pagodon dont les piquets sont le vestige. L'édicule s'est effondré et toutes ces piécettes gisent sur le sol sans que quiconque ait jamais essayé de venir s'y approvisionner en monnaie.

Les cérémonies ordinaires sont accomplies. On me demande, dès mon arrivée, de placer un peu de graisse sur une des marmites. Les prières sont dites, on présente au roi un bol de sang, deux bols d'alcool, un bol de maïs dans lequel on a placé de minuscules baguettes, puis le poulet et des bouteilles d'alcool.

Un peu de poulet est détaché et placé sur une des marmites ainsi que sur le gong renflé — le sang jeté aussi sur le gong où il s'étale en large caillot.

Je puis alors photographier la scène (pl. LXIX) et prendre l'empreinte de quelques sapèques.

Ce trésor aurait eu deux visiteurs européens : M. Canivey, puis M. Cunhac. On me dit aussi que des Cham de Phan-ri seraient venus ici il y a deux ans, puis il y a six mois, et auraient visité le trésor. Ils se seraient donnés comme parents de la princesse. Je n'ai pu à Phan-ri obtenir aucune indication à ce sujet.

Le *bang tá* me demande de faire un léger détour pour aller coucher dans son village où nous aurons un gîte plus confortable. Nous déjeunons à Nambar, maison sur terre battue, petites rizières irriguées, grand défrichement en montagne ; passons à Riong Thô, arrivons à la nuit, au milieu d'un grand déploiement de torches, à Riong Bolieng. Le huyện moï est là et c'est déjà une belle beuverie qui va s'intensifier en mon honneur. Le tam-tam bat, le kambuat et le gơl kuk analogue mais à tuyau unique, filent leurs sons, les gongs même sonnent, qui ne sont plus réservés ici aux grandes solennités religieuses.

La réception de l'hôte a cependant toujours un caractère sacré.

Le *bang tá* me met à la main le chalumeau et me demande de le tenir en même temps que lui, pendant qu'il dira les prières. Après les premières libations au chalumeau, celui-ci sert à emplir un immense bol que la maîtresse de maison vient m'offrir. La tradition est ici que je fasse boire outre celle qui m'a offert ce breuvage, son mari, puis sa fille, puis son beau-fils. Communion en même temps qu'assurance traditionnelle contre le poison.

Interrogeant sur les divers noms de famille du village, j'apprends qu'il ne comprend ici, de même que dans les agglomérations voisines qu'une gens, un Tơrpol. Il y a donc ici à la fois exogamie communale et exogamie gentilice. Les hommes du village sont donc tous venus des villages voisins : de Nambar, de Purtaing, de Fyan, de Riong Thô, voire de Djiring. Le nom du tơrpol serait Rion, mais le mariage ne serait pas interdit avec les habitants de Rion Sơrê (et non *Rion sereigne*), le village voisin. Tous les villages sont donc étroitement unis par les liens matrimoniaux.

J'apprends d'autre part que le souvenir des Cham est resté vivant dans toute la région. Les rois venaient, me dit-on, chasser ici et il y aurait à quelques kilomètres au Sud un bouquet d'arbres plantés en cercle qui seraient nés des piquets plantés pour attacher les chevaux. On me signale d'autre part auprès de Fyan un nouveau dépôt cham que j'irai voir.

Il est à X'Kut où l'on parvient en remontant, à partir de Lien Guich, la vallée du Da Dun. Sur le chemin on nous montre un groupe d'arbres plantés en cercle qui sont aussi considérés comme les arbres du roi cham. On célèbre chaque année une cérémonie en ce lieu. Au retour j'en informe le capitaine Petit, excellent directeur de la concession de Lien Guich, qui respectera ces vestiges d'un passé vénéré par les indigènes.

Le trésor est de peu d'intérêt. Il comprend six vases en argent, puis un grand nombre de tissus cham de travail assez banal. Ce sont des couvertures de dimensions et de couleurs diverses : bleu marine, bleu plus clair à bordure rouge, coton écru, avec bordure brodée, tuniques d'homme et de femme en coton écru, bandes blanches, dont l'extrémité est ornée de galons. Le tout est enveloppé dans une grande couverture ma bnơm que ceux-ci auraient offerte comme tribut.

Les Ma Bnơm payaient en effet tribut aux Cham, mais auraient cessé de le verser au moment où s'est substitué à cette autorité traditionnelle celle des Annamites qui n'auraient perçu de redevances que sur les Koho dont les limites s'étendent au N. jusqu'à quelques kilomètres de X'Kut.

J'arrêterai là le récit de cette excursion, signalant seulement que je trouvai nettement chez les Ma Bnơm le souvenir de la suzeraineté cham et de l'indépendance à l'égard de l'Annam dont l'autorité qui ne s'exerçait d'ailleurs que de façon très indirecte, s'arrêtait net dans cette région aux confins des populations lat et koho. Il existerait par ailleurs en pays pi bri ou mnong gar un arbre que la tradition considère comme ayant été planté par les Cham sur la rive droite du Da Kron Klao ou Kron Knô.

Traditions cham en pays kil. — J'avais fait, quelques jours auparavant, une longue excursion qui m'avait fait traverser le centre même des régions kil.

Je m'étais engagé au N.-E. de Dalat dans la région la plus tourmentée des montagnes ; aussi avais-je attendu la brève saison sèche, qui se présente assez régulièrement ici à la fin de juillet et au début d'août, pour partir sur ces sentiers que les indigènes

me représentaient comme très durs et que H. Maître décrit dans les termes suivants :

« La contrée est sauvage ; partout une mer chaotique de hauteurs dominées par des pics lointains et bleuâtres. Six jours de marche atroce par les plus abominables sentiers vont nous conduire de Bandia au bord du Krong-boung. Ma malheureuse jument qui ne m'a suivi jusqu'à Bandia qu'au prix d'exténuants efforts, a dû être renvoyée sur Dankia et nous cheminons tous à pied, en file indienne, escaladant les côtes les plus abruptes pour dégringoler dans les vallées encaissées... Il a fallu peiner parmi les pins, dans un fouillis de montagnes raides et pressées, parmi les herbes géantes infestées de sangsues, dans les marais et les arroyos torrentiels, se frayer sous la pluie un passage sur les pentes jonchées d'un inextricable abatis de bambous secs que les indigènes brûleront pour se ménager de nouvelles cultures, se maintenir en équilibre sur d'atroces sentiers de chèvre serpentant en corniche au-dessus du ravin où le moindre faux pas vous enverrait rouler dans les rocs et les épines. »

La période de mes missions coïncidant avec celle des pluies, on comprendra que, malgré mon désir de voir les Kil chez eux, j'aie longtemps hésité à entreprendre une excursion dont les difficultés eussent été moindres en saison sèche. Depuis le temps où écrivait Maître, si des routes multiples ont été aménagées, les sentiers de la montagne sont restés ce qu'ils étaient. Départ à cheval par les beaux sentiers, à travers les magnifiques forêts de pins qui entourent Dalat. Marche au N.-N.-E. dans une région où ne reste plus aucun village. Déjeuner dans la forêt au bord du Da Long Bian, coucher dans la forêt. Le lendemain, à midi, nous sommes toujours au milieu des pins et n'avons encore rencontré aucun village. L'après-midi, après avoir franchi le Bnơm Da Bô, traversé à gué deux rivières, nous remontons sur les flancs du Bnơm Iơn To nô qui est couvert par la forêt dense. Nous franchissons ainsi la limite de partage des eaux pour pénétrer dans le bassin du fleuve mâle : Kron Knô des Radé, Da Kron Klao des populations de langue koho.

Le paysage a changé : aux doux vallonnements de la région de Dalat ont succédé de brusques escarpements rocheux. Les chevaux sont devenus une gêne et au point le plus difficile, nous employons plus de deux heures pour leur frayer, à travers les arbres abattus, débités au coupe-coupe et deplacés à grand'peine, un passage plus aisé que celui qui se glisse à travers les failles de rocher et suffit aux hommes. Voici heureusement une zone d'anciens défrichements ; le sentier court à travers le *tranh* et nous découvre de splendides panoramas.

Brusque plongeon dans une vallée du fond de laquelle, car la nuit vient, montent les appels des gardiens. Nous devons prendre garde, non seulement aux aspérités du sentier, mais encore et surtout aux fosses larges et profondes ou étroites et allongées comme pour recevoir un cercueil, qui s'ouvrent à côté de lui pour happer les éléphants ou les cerfs.

Grands cris, arrivée d'indigènes et après une marche nocturne dans le lit tourmenté du torrent, qu'éclairent fantastiquement nos torches, nous arrivons à Kon Klang (village des enfants du python) au milieu de farouches escarpements. Nous décidâmes d'abandonner les chevaux qui, pour plus de sûreté, car il n'est pas prudent, dans ces forêts, de promener des chevaux sans une nombreuse escorte, seraient ramenés à Dalat par le premier convoi qui y partirait pour acheter du sel.

Plusieurs jours, nous reprîmes ce terrible exercice qui nous précipitait au bord des torrents à 4 où 500 mètres d'altitude, nous remontait vers 1500.

Or, chose étrange, j'appris que cette région hostile aux voyageurs fut un lieu de

passage pour les Cham et leurs mandataires les Churu qui n'hésitaient pas à franchir ces montagnes pour aller vers les plateaux du Darlac, qui n'hésitaient pas non plus à venir ici rendre la justice, rétablir la paix, lever les impôts, qui venaient aussi y chasser.

Un des rois cham les plus aimés aurait même pris femme au cours d'une de ces randonnées dans un groupement kil. Il l'aurait ramenée à Phan-ri, en aurait eu deux fils dont un serait venu s'établir tout près du lieu d'origine de sa mère, par delà ces sommets.

Après avoir traversé ce nœud de montagnes, peuplé de rudes montagnards, qui cultivent leur riz et leur maïs sur les pentes les plus abruptes, nous descendons une vallée orientée droit au Nord et qui ouvre une perspective lointaine vers le plateau du Darlac. Nous sommes dans le bassin de la rivière femelle : Da Kron Our des Kil ou des Koho, Kron Ana des Radé.

Si le haut de la vallée reste encore assez rude, la partie qui approche du Kron Our change de caractère, de même que ses habitants qui ont subi à la fois l'action d'un sol plus riche et celle des Radé proches.

Le huyện qui jusque-là avait été scandalisé par le genre de vie des Kil de la montagne, par leurs huttes basses et enfumées, par leurs *rāy* établis sur des pentes que la nature semble avoir réservées aux bêtes sauvages, s'émerveillait de voir ici au fond des vallées, sur un sol gras et bien irrigué par la nature, des maïs aux énormes et multiples épis, des riz de la plus belle venue. Il s'étonnait, par contre, que des populations qui disposaient de si belles terres et qui paraissaient intelligentes en soient restées au régime de culture à la houe.

Les habitants étaient bien des Kil et parlaient leur langue, mais ils avaient accepté sur bien des points l'action des Radé voisins. Leurs maisons s'élevaient sur des pilotis plus hauts que ceux des Kil de la montagne, surtout elles étaient moins basses, moins enfumées. Au lieu d'y pénétrer par la partie centrale en se courbant beaucoup pour franchir une porte basse, on pénétrait par une des extrémités, allongée d'une terrasse, et on n'avait pas besoin, pour entrer, de baisser le front L'escalier était souvent plus large, s'ornait parfois des motifs caractéristiques des pays radé. La jupe des femmes est du type radé, quelques-unes portent même la courte tunique.

La propreté et la coquetterie sont plus grandes, les maisons paraissent riches, les types humains sont plus beaux.

J'ai retrouvé dans toute cette région, comme d'ailleurs dans tous les environs de Dalat, le souvenir d'un fonctionnaire plus modeste que M. Aymonier et qui a laissé cependant un souvenir vivant et vénéré. C'est Ong Ma luê, M. Canivey, auteur d'un excellent travail sur les Moï du Haut-Donnai, dont le passage a contribué puissamment à ouvrir les cœurs et à faire accueillir avec joie ceux qui parcourent les mêmes routes. On sait en effet combien, chez tous les Moï, les souvenirs se conservent vivaces ; ce qu'ont vu les parents ou les ancêtres reste pour les enfants et les petits-enfants comme un fait de la veille ; la mémoire collective garde ici l'intensité de la mémoire individuelle.

Gongs et tamtam battent en l'honneur des passants et, régal plus délicat, on improvise pour eux des chansons tour à tour aimables ou gaillardes.

— Nous sommes contents que soient venus le seigneur français et le seigneur Huyện,

Hommes, femmes et enfants viennent les recevoir, a chanté un vieillard.

Vous êtes venus pour la première fois.
Nous sommes contents, contents, contents,
Puissiez-vous continuer un bon voyage,
Ne rencontrer en chemin ni le tigre, ni la maladie !
— Nous vous voyons pour la première fois,
Et vous parlez déjà notre langue.
Revenez trois ou quatre pour nous connaître mieux.
Hommes, femmes et enfants en seront contents, répliquent d'autres hommes.
— Nous n'avons pas de pain, mais seulement du riz et du maïs,
Vous êtes venus ; vous n'avez pas dédaigné notre riz et notre maïs,
Vous avez bu à notre jarre.
Nous sommes contents, contents, contents, chante la maîtresse de maison.

Je ne citerai pas les chansons plus gauloises dans lesquelles le vieux *sa cleun* nous entretenait des jeunes filles, qui n'assistaient d'ailleurs pas à la fête, montant la garde sur les mirador.

Il est à noter que si ces Kil parlent dans la vie ordinaire le langage de leur tribu, c'est en radé qu'ils chantent et disent les prières.

On comprend aisément qu'un roi cham descendant de la montagne inhospitalière vers cette sorte de Capoue ait été conquis et que, parti pour chercher un remède qui lui donnerait un héritier qu'il ne pouvait avoir de sa première femme, il en ait choisi une seconde dans un de ces villages.

Le roi cham qu'ils appellent ici Patau San Dit aurait en effet, d'après une tradition bien vivante dans ces villages, pris sa femme seconde à Da Tiö où les types féminins sont encore assez beaux (pl. LXVII, *f*). De cette épouse, Bia Ouet Radè, il aurait eu deux fils dont l'un Hagran serait resté à Phanrang, tandis que l'autre Hagrô serait revenu dans la région et ne serait installé à Bon Niu Thol d'où il aurait administré les Kil, les Mnong Rlum, les Mnong Gar, les Radé. Marié dans le pays, il y serait mort. Le vieillard qui me conte ce récit me dit l'avoir entendu de ses grands-parents qui le tenaient eux-mêmes de leurs aïeux. Il coïncide dans ses grandes lignes avec celui que m'avait fait le huyện cham qui venait pour la première fois dans le pays.

Rien ne serait resté de cette époque ancienne : on me dit seulement à Niu Thol qu'il y aurait aux environs deux lacs, peu étendus, mais très profonds, insondables, d'où Hagrô aurait tiré d'énormes poissons.

Ces indications semblent susceptibles de résoudre un petit problème posé par la chronique de rois cham, l'archéologie et l'épigraphie, la tradition moï complétant ici les traditions cham.

La chronique cham recueillie par M. Aymonier [1] conte en effet l'histoire de Pō Ramé ou Romé qui régna de 1627 à 1651. Il aurait édifié près de Phanrang une forteresse, fait creuser un canal d'irrigation, et est resté pour les Cham un des princes les plus populaires et comme le dernier défenseur de l'indépendance nationale. Sa mère devenue enceinte, dit la tradition, sans avoir connu d'homme, aurait été chassée par ses parents et aurait vécu en vagabonde. Lui-même n'aurait été longtemps qu'un

---

(1) Cf. Aymonier, *Légendes historiques des Chames*, in *Excursions et reconnaissances*, XIV, fasc. 32.

gardien de buffles. L'astrologue royal reconnaît en lui le futur roi du Champa et le signale au roi Mœh Taha qui, ayant le désir d'abdiquer, l'élève, le donne pour époux à sa fille et lui cède le trône.

Cette partie du texte nous paraît intéressante pour fixer le mode de transmission du pouvoir royal chez les Cham.

Si la royauté n'est pas exercée par la femme, elle se transmet bien ici en ligne féminine, puisque celui qui s'appelait antérieurement la Pot et était d'humble extraction succède au roi en épousant sa fille.

Il est curieux de constater que cette légende cham rappelle sur trois points essentiels celles que nous ont transmises l'ancienne Rome ou l'ancienne Grèce. 1° Le successeur du roi n'est pas son fils, mais son gendre. 2° Il est d'humble origine ; cf. Servius Tullius, fils d'esclave, les successeurs de Tarquin l'ancien, etc. 3° On ignore quel est son père et les légendes le font descendre d'une vierge et d'un dieu (1).

Ces faits qui paraissent à Frazer suffisants pour conclure à l'existence d'un régime antérieur de matriarcat qui, disparu dans le peuple, se serait conservé dans les familles royales, plus attachées au passé, paraissent plus significatifs encore chez un peuple qui a gardé un régime de droit maternel.

On peut donc s'étonner de voir M. Georges Maspero affirmer dans son livre sur le Champa (2) : « Bien que l'ancienne coutume chame attribuant la priorité à la famille de la mère ait subsisté longtemps après l'introduction de la civilisation hindoue, le droit de succession au trône ne s'en établissait pas moins aux droits du père comme en Inde. N'était apte à régner d'ailleurs que le fils né de femme ayant rang de reine, qui l'emportait sur tous ses aînés nés de femme de second rang. »

M. Georges Maspero fournit lui-même des exemples de véritable matriarcat, c'est-à-dire de gouvernement par la femme. C'est ainsi qu'il donne p. 89, n. 1, la traduction suivante d'un texte du *Kieou T'ang chou* : « Les Chams choisirent un gendre de T'eou Lu ou brahmane, et le proclamèrent roi ; mais bientôt éprouvant au cœur le regret de l'ancienne dynastie, ils déposèrent le Brahmane et élevèrent au trône la fille légitime de T'eou Lu. »

Le royaume étant troublé, on passe d'ailleurs du régime matriarcal à celui du droit maternel tel qu'il existe encore chez les Cham et les Moï. Le pouvoir est exercé par le mari de la reine.

Comme l'a écrit M. Finot, « il semble qu'au Champa la dignité royale se soit transmise d'après des principes divers. On croit en reconnaître quatre : l'hérédité en ligne masculine (coutume hindoue), l'hérédité en ligne féminine, la désignation par le roi régnant, l'élection. »

C'est évidemment la seconde qui joue le rôle essentiel dans les traditions orales puisqu'à l'inverse de ce que Frazer suppose pour la Rome et la Grèce antique, le peuple est resté plus attaché au droit maternel que ses rois.

Certains contes, tel *L'homme amoureux de la fille du roi* qu'a traduit Landes, n'ont-ils pas pour but de transformer par une transposition mystique la filiation masculine en filiation utérine ?

---

(1) Frazer, *Golden Bough*, t. V, p. 41, p. 270-278, et t. II, p. 271 et 274.

(2) *Le royaume de Champa*, Paris, Van Oest, p. 19.

On connaît le récit. Un jeune homme est amoureux de la fille du roi. Il demande à sa mère, sachant qu'il mourra de cet amour, d'arracher le foie à son cadavre, de le faire sécher, de le conserver dans une boîte. Or le roi a mal aux yeux. Les astrologues consultés, affirment qu'il ne peut être guéri que par un foie humain séché, qu'il ferait tremper dans l'eau, afin de s'en laver le visage. Recherches dans tout le pays : on ne trouve de foie desséché que celui du pauvre amoureux. Le roi suit les prescriptions et guérit ; mais, en regardant dans la cuvette, il y voit un joli petit enfant portant au doigt une bague d'or. Le roi appelle ses trois filles : aux deux aînées rien n'arrive ; lorsqu'arrive la troisième, l'enfant la saisit et disparaît avec elle. Retour des astrologues. Ils découvrent le passé et prédisent l'avenir. La reine accouchera d'un fils qui portera au doigt une bague d'or, mais ne sera pas son vrai fils ; quant à la femme qui avait apporté le foie, elle accouchera d'une fille portant deux colliers de grains d'or et qui sera en réalité la fille disparue du roi. « Quand le roi mourut, dit la légende, sa fille devint reine et le fils de la femme devint roi. »

Cette histoire compliquée ne s'éclaircit-elle pas dès que nous en voyons le but : restaurer le principe de transmission utérine du pouvoir en faisant du fils du roi, au sens humain, le fils mystique d'une autre femme ; de sa belle-fille, au sens humain, la fille mystique de la reine ? A noter qu'ici encore on ne parle pas du père du roi et que la légende lui attribue, au lieu de l'origine royale apparente, une très humble extraction. A noter enfin le rôle important joué par les astrologues.

Ces légendes marquent donc l'attachement du peuple au principe de transmission utérine du pouvoir qui se concilie par ailleurs avec le principe de désignation par les dieux et même d'origine divine du roi nouveau.

Pō Romé, qui nous a inspiré cette longue digression, n'ayant pas eu d'enfant de sa première femme, aurait « poussé vers le Laos jusque chez les Radé, à la recherche du remède qui lui donnerait un héritier. Ce fut une nouvelle femme qu'il ramena, Bia Thanchan, Radé d'origine. »

Cette épouse du roi dont le R. P. Durand transcrit le nom en Pō Biă Sančan et qu'il déclare être une princesse d'origine moï-koho, est certainement celle dont nous avons retrouvé le souvenir chez les Pnong Kil. Ainsi est conciliée la double origine qui lui est attribuée par les érudits — l'épithète radé étant à demi justifiée, puisque son pays natal est très voisin du pays radé et que ses ancêtres avaient sans doute déjà subi fortement l'influence de ce peuple ; l'épithète moï-koho étant à demi justifiée aussi, puisque les Pnong Kil parlent d'ordinaire une langue très voisine du koho.

Le roi Pō Romé n'eut qu'à se louer d'avoir été guidé par les oracles vers cette princesse lointaine ; ils furent sans doute heureux, puisqu'il en eut des enfants et que, seule de ses trois épouses, elle le suivit dans la mort.

Pō Romé fut moins heureux avec ses autres femmes. Biă Sučiḥ, la fille du roi, son prédécesseur, qui ne lui avait pas donné d'enfant, refusa de le suivre sur son bûcher et, si la tradition est exacte, sa statue fut placée hors de l'édifice où la statue de Biă Sančan se dresse à côté de celle de son royal époux.

Pō Romé eut moins de chance encore avec sa troisième femme Pō Biă Ut, fille d'un *chúa* annamite qui, par sa trahison, provoqua l'envahissement du Champa et la mise à mort de son mari, pris par les Annamites.

Si l'on compare la photographie de la modeste « fille des pins » de la planche

LXVII, *f*, à la statue de la reine Sučiḥ, on verra qu'une femme de Da Tiö pouvait sans trop de peine faire bonne figure à la cour cham.

Ces quelques faits prouvent combien étaient étroits les rapports des Cham et des Moï et que les voies de communication de la côte à l'intérieur doivent parfois être cherchées dans les régions les plus tourmentées et les plus difficiles d'accès. Les Cham d'autrefois n'avaient pas, comme leurs descendants dégénérés, peur de la montagne et de la forêt.

Appendice. — L'étude des empreintes des cachets du trésor de Lauan (cf. supra, p. 565), qui a été faite par les lettrés de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, a donné les résultats suivants.

Ce sont d'abord les cachets administratifs couramment employés sous la dynastie des Lê et au début de la dynastie actuelle : 1, *Vi chấp bằng* 爲執憑, authentifié. 2, *Lệ* 例, réglez (l'affaire conformément aux réglements). 3, *Phó* 付, confiez (l'affaire à telle ou telle personne). 4, *Phái* 派, envoyez (quelqu'un pour étudier ou régler l'affaire). 5, *Tạm* 暫, affaire en instance.

Ce sont en second lieu des paraphes en forme de fleur, ou *hoa-áp* 華押 (fig. 84), qui servent de signature personnelle et dont nous donnons une reproduction. Leur déchiffrement n'a pu être fait.

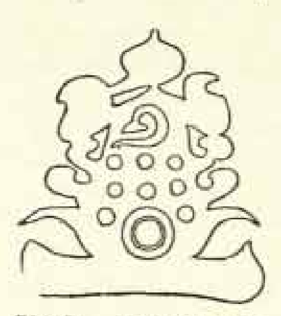


Fig. 84. — Paraphe sino-annamite en forme de fleur (*hoa-áp*).

Ce sont en troisième lieu des sceaux donnant le titre et parfois le nom de ceux qui les apposaient : 1, *Khâm sai trưởng cơ hành sự* 欽差掌奇行事, sceau de l'envoyé royal remplissant les fonctions de chef d'armée. 2, *Phan-trấn-dinh cai-cơ Chiêu Nguyễn hành sự* 潘鎮營該奇昭阮行事, sceau du *cai-cơ* ou commandant en second Nguyễn Chiêu du poste frontière du Bình-thuận. 3, *Thế-tử cai-cơ điệu Thuận-thành trấn Nguyễn-hầu hành sự* 世子該奇調順城鎮阮侯行事, sceau de Nguyễn, descendant de la famille royale cham remplissant les fonctions de *cai-cơ* et détaché dans la province de Thuận-thành (Bình-thuận actuel). 4, *Chiêu hầu Nguyễn tong chi trượng* 昭侯阮宗之章, sceau de M. Chiêu de la famille Nguyễn.

Ces sceaux appartenaient donc au prince cham dit Nguyễn-văn-Chiêu 阮文昭. D'après l'histoire de la dynastie des Nguyễn (*Đại Nam thật-lục*, chính-biên, 1er kl, 大南寔錄正編第一紀, q. 5, f° 4 v°, col. 7 — f° 5 r°, col. 5) et le Recueil de biographies de l'époque des Nguyễn (*Đại Nam chính-biên liệt truyện*, sơ tập, 大南正編列傳初集, q. 33, f° 22 v°, col. 4 — f° 23 v°, col. 4), le nommé Tá 佐, chargé au nom des rois d'Annam d'administrer le *trấn* de Thuận-thành 順城, aurait fait en 1782 sa soumission aux Tây-sơn qui envahissaient le Bình-thuận. Il leur aurait apporté tous les objets précieux de la succession des rois cham.

On sait qu'en 1788 (année cyclique *mậu-thân*), Nguyễn Ánh reprit Gia-định. Tá continua cependant à combattre pour les Tây-sơn et à conquérir pour eux les territoires voisins.

L'année cyclique *canh-tuất* (1790), Nguyễn Ánh, le futur Gia-long, reconquit le Bình-thuận. Môn-lai-phù-tử, fils d'un ancien roi tributaire, se porta à son secours avec une troupe. Il fut nommé *trưởng-cơ*, chargé d'administrer le pays tributaire et

reçut le nom de Nguyễn-văn-Chiêu. En même temps, Thôn-ba-hú 村巴煦, dit Nguyễn-văn-Hào 阮文豪, était nommé *thông-binh cai-cơ* (officier militaire).

Peu après, Nguyễn-văn-Chiêu aurait été condamné pour une faute et destitué.

Une véritable anarchie régnait alors au Bình-thuận qui, conquis par l'armée de Nguyễn Ánh au milieu de 1790, n'avait été occupé que par des troupes peu nombreuses et devait être réoccupé dès le début de 1791 par les Tây-sơn. Nguyễn-văn-Chiêu, privé de son poste, ne serait-il pas parti vers la montagne avec cette troupe de fidèles qu'il avait pu mettre au service de Nguyễn Ánh et aussi avec ses trésors ? La découverte à Lauan de plusieurs cachets lui appartenant permet de le supposer, ce qui ferait remonter à la fin du XVIII[e] siècle l'exode de ce trésor ou du moins de quelques-unes de ses pièces.

Le Bình-thuận continua d'ailleurs à être un des champs de bataille favori de Nguyễn Ánh et des Tây-sơn. Nguyễn-văn-Hào, second de Nguyễn-văn-Chiêu, avait été nommé *cai-cơ* au moment de la destitution de son chef. Lorsqu'à l'été de l'année *quí-sửu* (1793) l'armée de Nguyễn Ánh repartit à la conquête du Bình-thuận, Nguyễn-văn-Hào poursuivit Tá à qui les Tây-sơn avaient dû rendre le pouvoir. Il le prit et le mit à mort. On supprima alors le titre de roi du Thuận-thành (Bình-thuận). L'année suivante, Nguyễn-văn-Hào fut nommé gouverneur du Thuận-thành.

Les conditions dans lesquelles se serait produit ce premier transport d'objets précieux seraient donc analogues à celles que le P. Durand et M. Parmentier signalent pour une date ultérieure. D'après eux, en effet (*op. cit.*, p. 10), « l'exode des trésors cham chez les Moï ne paraît dater que du premier tiers du siècle dernier ». Le mandarin cochinchinois Nguyễn-văn-Khôi, révolté en 1831 contre l'empereur Minh-mạng, conquit les anciennes provinces cham de Phan-thiết, Phan-ri et Phan-rang. Les Cham, accusés de fidélité à l'empereur, furent durement traités par l'envahisseur. Ils le furent avec une égale dureté par les troupes de l'empereur qui, reprenant le pays, accusèrent les Cham d'avoir favorisé la révolte. Peut-être d'ailleurs s'étaient-ils, comme au temps des luttes de Nguyễn Ánh contre les Tây-sơn, partagés en deux camps ennemis. Las de ces conflits dont ils faisaient toujours les frais, beaucoup partirent vers le Cambodge, d'autres vers les montagnes. Malheureux peuple qui, ayant été presque entièrement exterminé par ses vainqueurs, ne pouvait trouver dans la soumission un peu de paix et de calme.

Les sapèques de Panthieng. — Bien qu'il y eût à Panthieng des milliers de sapèques entassées dans des marmites et une vieille touque de pétrole ou répandues sur le sol, en pleine forêt, les Moï auraient été blessés dans leurs sentiments religieux si j'avais insisté pour en emporter des spécimens. Je me bornai donc à en faire quelques frottis et, n'ayant aucun matériel spécial à ma disposition, j'employai la méthode simple des enfants appuyant une feuille de papier sur une pièce de monnaie sur laquelle ils frottent le dos d'un crayon.

Malgré le peu de netteté des reproductions ainsi obtenues, le P. Max de Pirey, spécialiste des questions de numismatique, a bien voulu en tenter le déchiffrement et a pu l'obtenir pour toutes, à l'exception d'une seule.

Voici les résultats de son étude :

N° 1, K'ai-yuan 開元. La première fabrication des pièces de ce titre a commencé en 622.

N° 2, King-tö 景德, 2[e] titre de 1004 à 1008 de Tchen-tsong 眞宗 des Song du Nord qui régna de 998 à 1023.

N° 3, Houang Song 皇宋. Ce n'est pas un titre de règne, mais une inscription adoptée par Jen-tsong 仁宗 des Song du Nord pendant la période *pao-yuan* (1038-1140). Jen-tsong régna de 1023 à 1064.

N° 4, Kia-yeou 嘉祐, 9e titre du même Jen-tsong ; le titre Kia-yeou dura de 1056-1064.

N° 5, Tche-p'ing 治平, titre de Ying-tsong 英宗 des Song du Nord (1064-1068).

N°s 6-7, Yuan-fong 元豐 (1078-1086), 2e titre de Chen-tsong 神宗 des Song du Nord et qui a régné de 1068 à 1086.

N° 8, Yuan-yeou 元祐 (1086-1094), 1er titre de Tchö-tsong 哲宗 des Song du Nord et qui régna de 1086 à 1124.

N° 9, K'ang-hi 康熙 (1662-1723).

N° 10, Revers d'une autre pièce des Ts'ing 清.

L'extrême ancienneté de plusieurs de ces pièces constitue évidemment une donnée imprévue. Elle l'est d'autant plus que les pièces dont j'ai pris le frottis ont été prises, au hasard, parmi des milliers d'autres. Comment un aussi grand nombre de pièces anciennes se trouvent-elles ainsi, abandonnées et vénérées à la fois, en pleine forêt moï ? Il y a là un problème que l'état de nos connaissances de l'histoire des Cham et de leurs rapports avec les Moï ne permet pas de résoudre.

Nous noterons seulement que les rapports entre les rois cham et les empereurs chinois furent extrêmement fréquents au XIe siècle. La VIIe dynastie cham (991-1044), la VIIIe (1044-1074), la IXe (1074-1139) envoyèrent en Chine de nombreuses ambassades qui emportaient des cornes de rhinocéros, des défenses d'éléphant, des écailles de tortue, du camphre, du bois de santal, etc., rapportaient des chevaux, des socs de charrue, des brûle-parfums, des équipements militaires et aussi des pièces de monnaie. Il n'est donc pas surprenant qu'un grand nombre de pièces de cette époque se soient trouvées au Champa.

*
* *

Cochinchine. — Les travaux de la ligne de chemin de fer de Saigon à Lộc-ninh ont mis au jour des vestiges de latérite qui, après avoir été pris pour les fondations d'un édifice d'origine khmère ou chame, se sont révélés comme les restes d'une ancienne carrière sans intérêt. Dans la même région, on a trouvé dans la tranchée du chemin de fer des pierres de forme allongée, grossièrement taillées, sonores au choc et munies d'une sorte de crochet servant sans doute à leur suspension. Ces pierres, donnant des notes très différentes suivant leurs volumes, sont manifestement des phonolithes dont l'origine reste à déterminer ; elles sont entrées au Musée Blanchard de la Brosse.

— Divers outils préhistoriques d'époque néolithique et analogues à ceux qui proviennent de Cù-lao Ruà, ont été exhumés dans la plantation de Quan-lợi (Hòn-quản) et offerts par M. Torre, surveillant de la plantation, au Musée Blanchard de la Brosse.

— Il y a à Xa-cát, sur la plantation des « Cultures tropicales », deux vestiges d'enceintes doubles, concentriques, dont des répliques existent aussi dans la région de Quan-lợi et de Lộc-ninh, et auxquelles on donne le nom de « forteresses moï ».

Ce sont des levées de terre circulaires de faible hauteur (1 à 2 m. actuellement) obtenues par le creusement du terrain en avant et peut-être en arrière, mesurant environ 100 m. de diamètre, et sans doute garnies autrefois de palanques. Ces ouvrages qui pouvaient offrir à des populations primitives faiblement armées une défense assez sérieuse, se trouvent sur des mamelons permettant dans cette région accidentée une vue très étendue. Aucune ouverture n'en marque l'entrée. Des enceintes circulaires analogues ont été signalées sur le plateau de Korat, et il existe près d'Utaradit (Siam), à côté du temple où l'on vénère la dalle sur laquelle le Buddha est censé s'être reposé (Phrā Thèn Sila Àt [= āsana]), un ouvrage analogue auquel les Siamois donnent le nom de Sanám Chảo Ngō, « le camp du prince (sauvage) aux cheveux crépus » (1) : au Siam comme en Cochinchine, ces vestiges d'enceintes circulaires sont donc associés au souvenir des tribus aborigènes.

— Au village de Thới-thạnh, circonscription de Thanh-phú, province de Bèn-tre, des cultivateurs ont trouvé en juillet 1930, à environ 1 m. de profondeur, dans un terrain défriché depuis moins de dix ans, une caisse en bois contenant neuf statuettes en métal doré et de style sino-annamite : une image du Buddha (0 m. 70), 4 gardiens de temple (0 m. 30), 2 Kouan-yin (0 m. 25 et 0 m. 19), une statuette de bonze (?) assis sur un trône et une autre rendue méconnaissable par l'oxydation. Avec ces images se trouvait une statuette de Buddha cambodgien, en matière verte translucide. Des pourparlers ont été engagés pour l'entrée de ces objets au Musée Blanchard de la Brosse.

— Au cours d'une tournée en Cochinchine, Mlle S. Karpelès a visité plusieurs pagodes cambodgiennes dont quelques-unes sont construites sur des fondations d'anciens monuments khmèrs en latérite, notamment : — dans la province de Cần-thơ : Vắt Lom-nhong (2) (vill. de Định-môn, canton de Thới-bảo), Vắt Tranom Sek (2), Vắt Sang Chava Chas (2) et Vắt Kồṃpon Spān (Cầu-kè, vill. d'An-phú, canton de Tuân-giáo) ; — dans la province de Trà-vinh : Vắt Añ (canton de Trà-phú) où se voient deux statues d'art primitif décapitées, Vắt Phnoṃ Péñ (vill. de Tiểu-cần, canton de Ngãi-long) où existent encore un liṅga bien conservé et une stèle portant des traces d'inscription et décorée à la base de trois images en haut-relief représentant Brahmā sur le haṃsa, Çiva sur Nandin et Viṣṇu sur Garuḍa.

Cambodge. — *Aṅkor.* L'article 19 de l'arrêté du 30 septembre 1929 prévoit qu'« un programme de travaux d'assainissement et d'embellissement du Parc d'Aṅkor et d'aménagement de la forêt, d'amélioration des conditions d'accès et de circulation sera dressé chaque année par le Résident supérieur au Cambodge, d'accord avec le Directeur de l'Ecole Française, qui fixera la nature et l'importance des travaux d'entretien et de conservation des monuments à effectuer au moyen des crédits provenant du recouvrement du droit d'entrée, de la taxe spéciale et du droit supplémentaire ». D'un rapport de M. Parmentier, nous extrayons le passage suivant relatif au projet d'embellissement du parc et d'aménagement de la forêt qui a été établi d'accord avec le gouvernement local :

(1) Ce prince est le héros du roman siamois *Sẳng Thong*.
(2) Orthographe de Mlle Karpelès.

« Dégagement des monuments par la lente mise en futaie de leurs abords, en procédant par éclaircissements successifs, notamment près des pràsàt *I* et *u* du Práḥ Pithu, — sur la vaste étendue qui sépare les entrées E. IV et III du Bàphûon, — suppression des petits arbres qui ont poussé sur la Terrasse des Eléphants, afin de reculer le plan de verdure en laissant à l'édifice son aspect de terrasse ou de soubassement de bâtiment léger. Pour obtenir ce résultat, c'est en réalité le dégagement des cours longues entre cette terrasse et le mur de l'Enceinte Royale qui serait, selon moi, nécessaire.

« Ce travail de dégagement a déjà reçu un commencement d'exécution auprès de Prè Rup et a été poussé plus loin sur la Grand' Place avec le plus grand succès, notamment auprès des Khlăn et des édifices en arrière, auprès de Tà Kèv et de la Chapelle de l'Hôpital.

« Mise en futaie du terrain d'Aṅkor Vat avec quelques percées permettant une vue plus directe des tours depuis le circuit, l'opération étant conduite avec la discrétion nécessaire et le minimum d'abatage d'arbres importants.

« Dégagement de vue depuis les chaussées traversières sur les bassins-fossés de Práḥ Khăn, Tà Prohm, Bantãy Kdĕi, quelques-unes de ces belles perspectives étant masquées en partie par un rideau d'arbres médiocres poussés dans le fossé.

« Une opération de plus grande envergure est le relèvement du plan d'eau, opération destinée à corriger les effets déplorables de l'affouillement du lit de la rivière qui s'est produit depuis l'abandon d'Aṅkor et qui se continue rapidement de nos jours. A cette heure aux plus hautes eaux, le torrent n'affleure pas le radier du pont du XIIIe siècle. Il s'ensuit qu'à la saison sèche les eaux des divers bassins sont soutirées par le canal de la rivière qui est alors à un niveau bien inférieur à leur fond, tandis qu'ils sont mis en communication par l'immense banc de sable, fond du lac préhistorique, qui constitue le sous-sol de la région. Près de Siem Rãp, la rivière a établi son lit inférieur en cours large, mais peu profond depuis le temps même des Khmèrs. Dans ces conditions l'opération pourrait être résolue sans doute sans troubler l'existence de Siem Rãp, par la création d'un barrage, muni de vannes de retenue en utilisant la levée qui se trouve au Sud-Est d'Aṅkor Vat. La rivière coulerait alors continuellement à pleins bords comme au temps des crues et ses infiltrations ralentiraient ou supprimeraient l'assèchement des bassins divers après leur remplissage momentané au moment de la saison des pluies. Au besoin, quelque canalisation permettrait l'arrivée directe de l'eau sur les points où sa présence est particulièrement importante, comme le Năk Pằn. Le dégagement des bassins et des fossés se ferait ensuite automatiquement, car les mauvaises essences qui les occupent n'y ont poussé qu'après leur assèchement et ne doivent pas pouvoir supporter d'avoir perpétuellement le pied dans l'eau. Une autre conséquence, accessoire pour nous, mais intéressante pour la région serait la possibilité de la reprise de cultures qui existèrent certainement du temps des Khmèrs, une ville de près de 100.000 habitants exigeant des approvisionnements de riz considérables. Cette augmentation de ressources ne serait pas inutile pour un centre appelé à se développer rapidement et qui ne pourra vivre uniquement de l'exploitation des touristes.

« Mais une telle opération que deux ingénieurs consultés, considèrent comme très réalisable, présente des risques et demande non seulement un nivellement général dont l'absence est si gênante pour les études archéologiques, mais aussi l'étude serrée d'un technicien. »

Travaux de la Conservation d'Aṅkor. — A Práḥ Khân où se concentre l'activité des travaux on a achevé de dégager la façade Ouest de l'extrémité Nord du Gopura III Est. On a ainsi maintenant la vue complète sur les deux façades de cet imposant motif architectural à trois entrées.

Puis on a commencé le dégagement du curieux édifice à colonnes rondes près de l'angle intérieur Nord-Est de la troisième enceinte, d'un aspect si anormal dans l'architecture khmère (pl. LXX, B). Le dégagement a montré que les colonnes rondes devaient former soubassement ou plutôt comme une sorte de rez-de-chaussée supportant un étage démoli qui constituait la partie essentielle de cet édifice.

La présence de cet étage a été révélée par les pierres assez finement décorées de la façade qui furent retrouvées tout autour du massif en grès sur lequel s'élèvent les colonnes ; la section du fût de ces dernières, assez peu régulière, se rapproche de la forme ronde, alors que celle des chapiteaux serait plutôt polygonale. Mais la question se pose de savoir comment on pouvait atteindre à cet étage puisqu'aucune trace d'escalier n'a été retrouvée, ni extérieurement, ni intérieurement : les édifices similaires, bien qu'avec piliers carrés, qu'on voit à Tà Prohm et Bantāy Kdĕi, n'ont jusqu'à présent fourni aucun renseignement sur la destination de ces constructions.

Les deux bâtiments appelés bibliothèques au Bàyon dans la partie Est de la cour du premier étage ne sont pas sans montrer quelque analogie avec ces édifices, mais leur soubassement en massif plein leur confère un aspect plus rationnel. Toutefois la raideur des escaliers et le peu de surface qu'offrent les marches au Bàyon sont une preuve du peu d'importance qu'avait l'accès à ces édifices. Il y a là un problème qui jusqu'à présent n'a pu être éclairci.

On a commencé à cet endroit une mise en pratique des méthodes en cours à Java en recherchant dans les décombres les pierres moulurées et décorées appartenant à la façade extérieure de cet étage et en les remontant partiellement sur le sol par rangées de plusieurs assises. Cet essai ne pourra pas être suivi de la remise en place sur le monument même, tout au moins avec le matériel insuffisant dont dispose actuellement la Conservation d'Aṅkor : puis trop de pierres font défaut qu'il faudrait remplacer et beaucoup sont incomplètes, fendues ou ébréchées, ce qui nécessiterait trop de raccords, remplissage ou ancrages. Mais cette réunion et ce classement des pierres permettront tout au moins un relevé en dessin donnant l'aspect d'ensemble de ce curieux édifice qui aidera peut-être à faire comprendre sa destination.

Au Gopura IV Nord de Práḥ Khân on a achevé d'enlever les arbres qui masquaient les abords des trois entrées sur les deux façades : ce travail a été suivi de consolidations, redressement des piliers encore debout et resserrement des joints aux endroits nécessaires (pl. LXX, A).

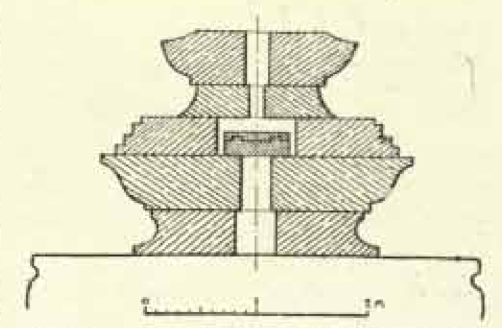


Fig. 85. — PRÁḤ KHÂN, gopura IV Nord, tour Ouest. Cavité ménagée dans la couronne de lotus surmontant la tour.

On a retrouvé au sommet de la tour qui surmonte le passage latéral Ouest une pierre de dépôt encore recouverte de sa dalle de fermeture : cette dalle est placée dans une cavité ménagée dans la couronne de lotus surmontant la tour (fig. 85). Bien que le couvercle

en soit encore en place, ce qui est assez rare, on n'a rien retrouvé à l'intérieur des dépôts sacrés qu'elle a pu contenir (fig. 86-87).

On a dégagé les deux bermes faisant saillie sur la douve de chaque côté de la façade Nord et on a pu reconstituer les beaux motifs des garuḍas-cariatides posés en applique sur le mur d'enceinte à cet endroit. Quelques frontons sur chaque façade ont été également reconstitués plus ou moins complètement et alignés sur le sol à proximité des endroits où les pierres en furent retrouvées.

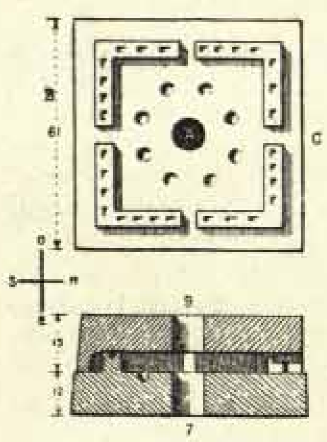


Fig. 86. — PRÁḤ KHÂN, gopura IV Est, tour Sud. Pierre à dépôt sacré supérieur avec dalle de recouvrement.

Au sommet du Bàkhèṅ, on a continué le dégagement des pràsàt en briques qui entourent la base de la pyramide (pl. LXXII, A). Beaucoup de ces pràsàt sont en grande partie démolis ou réduits à un amas de décombres. L'intérêt de ce travail a été de faire retrouver un certain nombre de pierres plates à dépôts, dont une dalle de couverture ornée sur sa face supérieure d'une élégante rosace (fig. 88) ; des pierres cubiques à alvéoles, assez nombreuses et dont quelques-unes étaient encore à demi encastrées dans le dallage, gisaient à côté du piédestal renversé qui devait supporter l'idole. Ces pierres à dépôts étaient recouvertes par le piédestal qui avait à sa base une cavité destinée à s'y emboîter ; on peut en voir encore in situ dans deux pràsàt des faces Nord et Est.

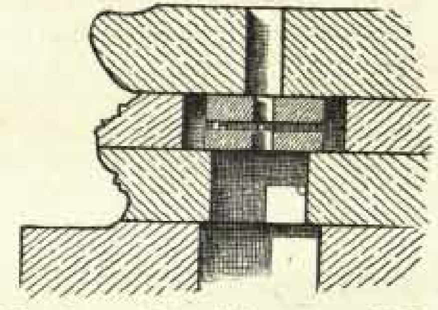


Fig. 87. — PRÁḤ KHÂN, gopura IV Est, tour Sud. Pierre à dépôt sacré supérieur avec dalle de recouvrement.

On a retrouvé également des dalles d'angles en grès avec un rebord curviligne, sortes d'antéfixes monolithes, qui devaient s'encastrer dans la maçonnerie de briques à hauteur des étages des tours (cf. *infra*, p. 604).

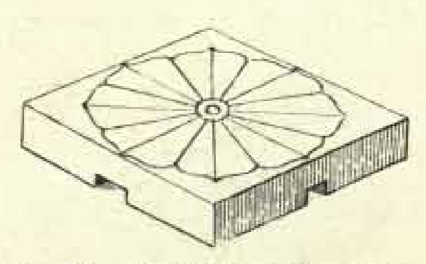
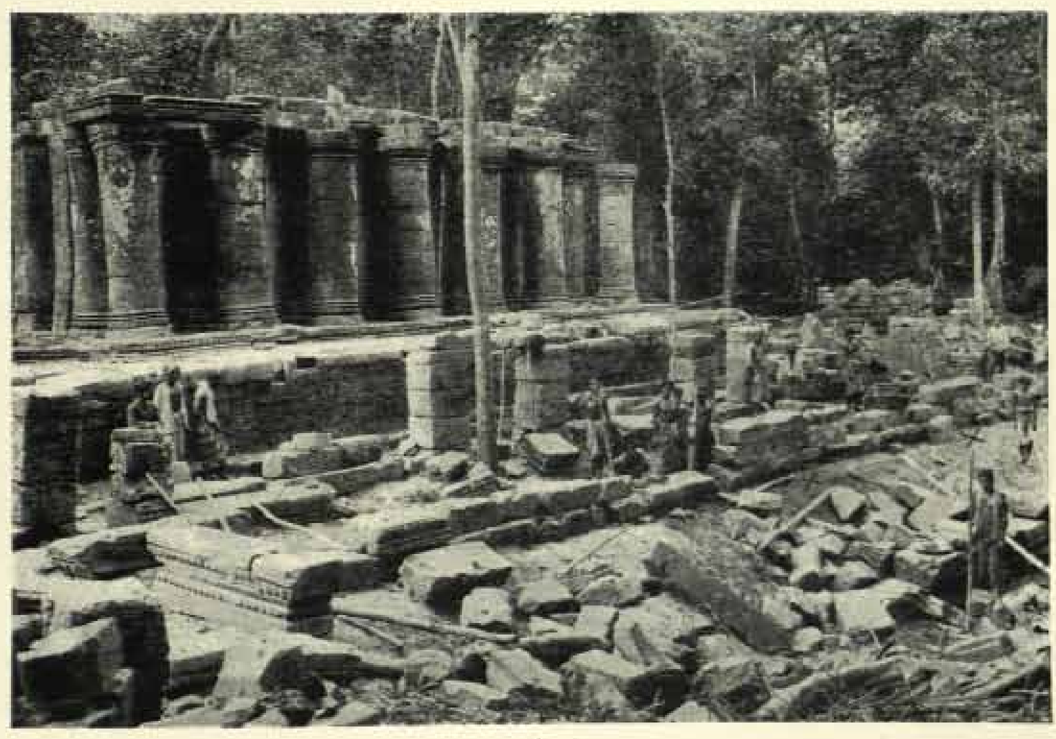


Fig. 88. — BÀKHÈṄ, face Ouest, rangée Nord, 1ère tour partant de l'axe. Dalle de couverture de dépôt sacré supérieur.

Par un heureux hasard, une de ces dalles est encore en place à l'angle du pràsàt, à l'Est du perron Nord de la pyramide, ce qui précise exactement leurs emplacements. Quelques travaux de consolidations ont accompagné les dégagements : ces édifices, après avoir été débarrassés des arbres aux racines tentaculaires qui les surmontaient, montraient en certains endroits des décollements inquiétants qu'il a fallu reprendre. Mais la part du ciment, d'après les nouvelles méthodes adoptées, a été réduite au



A



B

PRÂH KHẢN : A. Gopura IV Nord, façade Nord, vue de l'Ouest. — B. Edicule aux colonnes rondes, pierres de l'étage rassemblées devant la face Nord. (cf. p. 579.)

minimum possible et, partout où cela a pu être fait sans danger, on est venu caler les parties désagrégées par des briques ou des blocs de grès retaillés provenant des déblais.

Devant la façade Est de la pyramide et à côté du Çivapāda sous abri qui se trouve dans l'axe de l'avenue d'accès, on a dégagé un vestige d'édifice qui ne présente plus que quelques piliers encore debout sur un soubassement en latérite. Cet édifice à deux nefs possède dans sa travée Sud-Est une petite fosse de grès aux parois obliques à l'intérieur de laquelle se voit un petit orifice en forme de losange. On a retrouvé tout près de cet endroit deux motifs de sommets des bornes qui devaient jalonner l'avenue d'accès au Bàkhèn ; les cavités de base correspondant à ces bornes sur le plateau rocheux ont été partiellement garnies de liṅgas, provenant très certainement du temple lui-même.

A Prè Rup (cf. pl. LXXI), on a commencé le dégagement de cet ensemble en deux endroits. Au rez-de-chaussée, le gopura Est apparaissait à demi enfoui sous le massif d'éboulis provenant des parties hautes qui obstruaient tout le passage central et les chambres latérales ; son dégagement commencé sur la façade extérieure a fait retrouver le très beau linteau provenant de la porte d'entrée. Ce gopura, d'un type d'architecture un peu spécial, était surmonté en façade par un arbre aux immenses racines qu'il a fallu arracher des murs où elles s'étaient agrippées après avoir scié le tronc par petits morceaux afin d'éviter des accidents.

Après enlèvement des déblais dans la chambre latérale Sud, plusieurs murs ont laissé voir des parties à demi écroulées et dans un état d'équilibre assez dangereux. On y a placé d'urgence les cadres et supports en béton armé habituels, car ici tout autre mode de consolidation eût été insuffisant pour permettre aux coulis de continuer le travail de dégagement en toute sécurité.

On a remis en place des morceaux de colonnettes aux portes d'entrée des porches Est et Ouest ainsi qu'un lion du socle d'échiffre du perron extérieur ; toutefois, ce lion doit être une addition postérieure, car il appartient à la période de sculpture de la deuxième époque, alors que ce monument est tout à fait caractéristique de la première époque.

Les décombres sont évacués par le Decauville de l'autre côté de la route à l'Est pour ne pas encombrer les abords du mur d'enceinte, ni risquer de remblayer un bassin encore visible au Nord.

Sur la terrasse supérieure de ce monument on a d'abord coupé tous les arbres qui surmontaient les quatre tours d'angles ; les racines formaient un réseau enveloppant les façades dont la maçonnerie s'était décollée en plusieurs endroits.

On a coupé également un gros arbre qui se dressait sur le soubassement du sanctuaire central, face Nord. Il a fallu, après enlèvement de toutes les souches et racines, reprendre les pierres dudit soubassement, les déposer et les remettre en place après nettoyage des joints intérieurs. Le même travail s'accomplit sur le dallage Nord de la terrasse et sur l'angle Nord-Est dont toutes les pierres du rebord supérieur avaient été déplacées par les racines d'un arbre qui surplombait cet endroit.

Quelques travaux de consolidations ont été faits à la tour d'angle Nord-Ouest pour soutenir un linteau de grès en porte à faux et remplacer un pilastre en brique complètement décollé.

Quelques photographies ont été prises pour conserver le souvenir des fragments du décor en mortier encore adhérent sur la brique aux tours d'angles N.-O. et

S.-O., ce mortier étant susceptible de se détériorer de plus en plus avec le temple (pl. LXXI, A).

Les travaux d'entretien ont été exécutés à tour de rôle, par une équipe préposée à ce service, dans les différents temples du groupe d'Aṅkor.

A Bantāy Samrè, un débroussaillement très complet du temples a permis au Chef du Service archéologique d'en établir la notice : M. Parmentier a reconnu qu'il appartenait à une époque voisine de celle de Bĕṅ Mālā, peut-être un peu antérieure à la construction de ce dernier temple.

On a continué l'enlèvement du *lục-bình* dans le fossé Ouest d'Aṅkor Vát.

Le Service forestier poursuit son travail d'aménagement en futaie de la forêt d'Aṅkor à proximité des monuments pour en dégager la vue : ce même service a déboisé les cours entre la terrasse des éléphants d'Aṅkor Thom et le mur d'enceinte du Palais royal qui restait complètement caché derrière la végétation.

Les inondations ayant été particulièrement fortes vers la fin du mois de septembre et l'eau ayant envahi des parties restant ordinairement à sec, on a eu à déplorer quelques accidents : chute de l'angle N.-E. du mur de basse époque qui borde la chaussée unissant les entrées orientales du Bàphuon à la terrasse des éléphants, renversement d'une partie du mur d'enceinte Sud III de Prāḥ Khẵn et, ce qui est plus grave, effondrement du revêtement des douves Ouest d'Aṅkor Vát en deux points : l'un sur une dizaine de mètres au Nord de la chaussée extérieure d'accès et l'autre sur une quarantaine de mètres au Sud de la même chaussée.

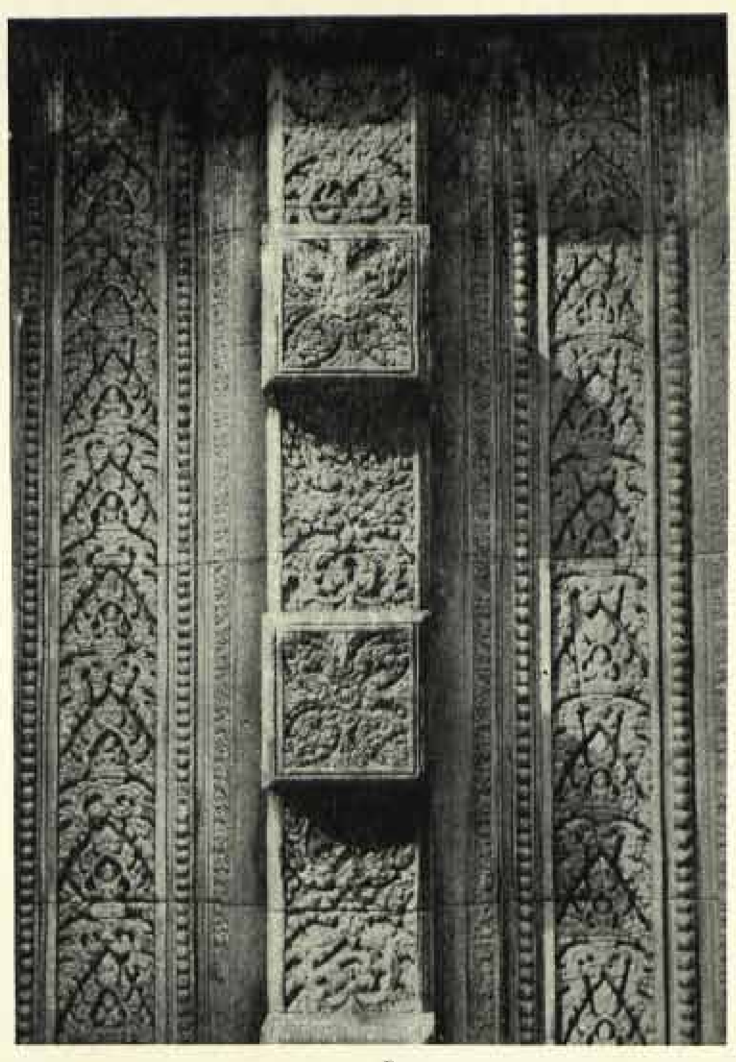
Sur l'initiative de M. Meillier, Résident de Siem Rāp, approuvée par le Directeur de l'Ecole Française et sanctionnée par arrêté du Gouverneur général en date du 3 décembre 1930, la statue conservée au Vát Khnàt, près de Siem Rāp, et représentant un personnage analogue au « Roi lépreux », a été transportée au centre administratif, et placée sur la rive droite de la rivière, dans l'axe du pont par où débouche la route coloniale.

Vát Nokor (Kǎmpoṅ Càm). A la suite d'une intervention du Directeur de l'Ecole, les travaux de reconstruction en ciment armé de l'ancienne pagode de Bàcei Baār Knŏṅ, dans l'enceinte de Vát Nokor, travaux entrepris sans l'autorisation de l'Ecole et sans la sanction du Gouvernement général, ont été provisoirement interrompus. Ils ne seront repris que lorsque les constructeurs auront fourni des plans et coupes montrant que les dimensions du nouvel édifice ne seront pas supérieures à celles de l'ancien bâtiment en bois.

Trouvailles archéologiques dans la province de Tà Kèv. M. P. Paris, Résident de Tà Kèv, a bien voulu nous communiquer les renseignements recueillis au cours de ses tournées administratives sur les monuments anciens qui se trouvent dans sa province. Parmi les découvertes et les observations les plus intéressantes, signalons : à Vát Bàray (khaṇḍ de Tà Kèv), la tour de briques n'est pas rasée, ainsi que le dit le C[t] de Lajonquière (*IK.*, n° 16), seul le faîte est tombé : — à Vát Pôthivǎn (kh. de Tà Kèv), une statue de grès à quatre bras, de facture assez grossière, a été trouvée tout récemment dans une des mares ; — à Vát Saṃpǎn (kh. de Kŏḥ Thoṃ), se trouve une statuette masculine en grès de style prékhmèr ou khmèr primitif (hauteur : 0 m. 30) ; — à Vát Krôm (kh. de Taṃlǎp), il y a une statue de Gaṇeça non signalée par le C[t] de Lajonquière (*IK.*, n° 1) ; — à Vát Pô Mêtrei (kh. de Tralǎč) la pagode est construite sur l'emplacement d'un ancien temple, au milieu du bassin carré, et possède encore un



A



B

PRÉ RUP : *A.* Tour d'angle Sud-Ouest (angle Nord-Est).

B. Tour d'angle Nord-Ouest, fausse porte Sud.

(Cf. p. 581).

mukhaliṅga ; — à Vắt Slèn (kh. de Tralăc), on voit des vestiges de terrasse en latérite et un gros liṅga de grès ; — à Vắt Kòḥ (kh. de Tralăc), construite sur un soubassement de vieilles briques, au milieu d'un grand bassin carré, existent deux liṅgas de grès ; — de Vắt Kirivoṅ (kh. de Tralăc), provient une dalle avec inscription sur la tranche (transportée au Musée Albert Sarraut). Cette inscription qui remonte, d'après l'aspect de l'écriture, au VII[e] siècle çaka, comprend trois lignes en sanskrit relatant la fondation d'un liṅga, évidemment celui auquel cette dalle servait de cuve à ablutions. Le texte débutait par une date dont le millésime a disparu.

*
* *

Laos. — Les travaux dirigés par M. Fombertaux ont porté sur le Vat Sisaket et le That Luong de Vieng Chan.

A Vat Sisaket, la charpente neuve à étages de la bibliothèque a été mise en place, et celle de la galerie sur colonnes doit l'être très prochainement. Le crédit affecté à cette restauration par le budget local s'étant trouvé insuffisant, la communauté religieuse, sollicitée par le prince Phetsarat, a bien voulu contribuer à son achèvement par une somme de 1.000 piastres.

Au That Luong, les travaux de restauration se poursuivent activement. Vers la fin de l'année 1930, ils avaient abouti aux résultats suivants :

« La pose des charpentes recouvrant le côté Nord et le côté Sud des galeries Ouest est achevée.

« La porte Ouest est terminée en maçonnerie de briques neuves à l'arasement de la corniche supérieure pour recevoir sa charpente étagée qui se trouve en cours d'exécution.

« Il ne restera plus qu'à poser les tuiles qui sont en chantier et à procéder aux enduits des murs.

« Galerie Sud, côté Ouest. Les maçonneries du mur d'enceinte et des piliers de la galerie sont terminées et la charpente se trouve achevée, prête à être posée jusqu'à la porte Sud qui reste à démolir et dont la reconstruction sera entreprise au début de janvier prochain.

« La galerie Nord a ses piliers de briques remontés et le mur d'enceinte en ruines démoli jusqu'à sa fondation. Sa reconstruction doit être entreprise incessamment.

« Le mur de soutènement du 1[er] étage Ouest et Sud a été nettoyé de la végétation et sa consolidation en est achevée, sauf les enduits réservés pour le prochain exercice.

« Actuellement la base du pilier d'angle Sud-Ouest se trouve en cours de travaux pour y recevoir le petit that qui a disparu. La banquette de contre-buté du contrefort a été refaite et le talon renversé refait en partie. Au 1[er] étage sur cette orientation, les maçons sont en train de refaire les parties de bahut écroulées et les merlons qui le couronnent.

« Au 2[e] étage Nord, côté Est, les terrassiers dégagent le soutènement écroulé pour livrer aux maçons cette partie du mur qui sera remonté avec la même latérite qui a été retrouvée, mise en dépotoir à l'extérieur du That Luong et qu'une équipe de coulis est occupée à transporter à pied-d'œuvre.

« Le désherbage et l'enlèvement des terres qui recouvraient sur 0 m. 20 environ tout le 1[er] étage ayant été effectués au début du mois, toute la surface a été vaporisée

au chlorate de soude pour tâcher de tuer la végétation qui est profondément enracinée dans les joints de briques formant le carrelage. Il sera nécessaire de faire une deuxième vaporisation pour arriver à un bon résultat. »

Ces travaux ont provoqué une intéressante découverte au sujet de laquelle M. Fombertaux a envoyé au Directeur de l'Ecole le rapport suivant :

« En procédant à la restauration du pavillon de la prière à l'Ouest, je me suis aperçu, en faisant démolir la dernière marche d'arrivée, que deux autres marches se trouvaient en dehors. Je fis dégager complètement et le limon apparut.

« Sur l'angle Nord-Ouest, je fis démolir au même moment la maçonnerie de briques afin de reprendre la colonne d'angle du pavillon. Par la brèche ainsi faite, un éboulis se produisit, qui mit au jour tout l'angle Nord-Ouest du pavillon primitif (pl. LXXII, B).

« Je fis procéder dans l'angle Sud-Ouest de ce même pavillon à un sondage dans la partie du carrelage, ce qui me permit de déterminer le plan exact du pavillon primitif.

« Je n'ai pas trouvé dans les déblais de débris de tuiles, mais seulement de la terre et des déchets de briques ainsi que des déchets de mortier de chaux revêtus de dorure au pochoir. Vous remarquerez qu'un autel à offrandes qui fait partie de la restauration de ce pavillon de basse époque est établi contre le mur de soutènement du chemin de ronde du premier étage (fig. 89). En démolissant une partie de ce mur en ruines touchant la table à offrandes, je me suis aperçu que celle-ci était établie sur des degrés en latérite, ce qui me fait supposer qu'il y avait primitivement à cet emplacement un escalier de quelques marches permettant l'accès au premier étage, car les merlons qui forment le parapet supérieur ont été rapportés après coup. Je ne serais pas loin de supposer que cette terrasse primitive, par suite de ces redans en façade Ouest, ne devait pas comporter de charpente et ne formait qu'une terrasse d'accès au premier étage.

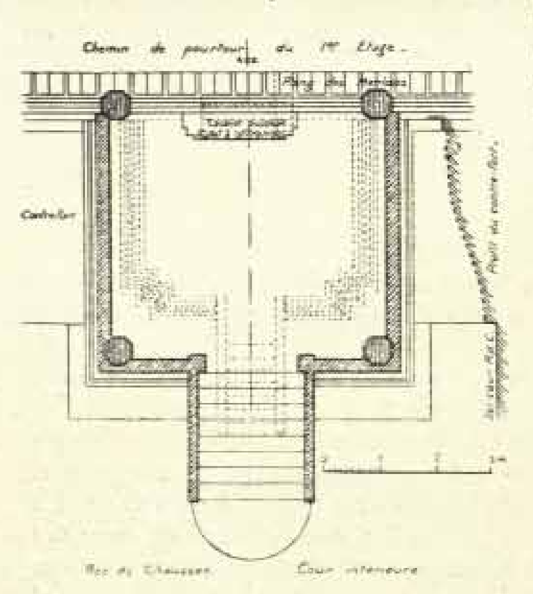


Fig. 89. — That Luong, pavillon Ouest. (Le pointillé indique le pavillon primitif découvert dans le déblai.)

« La hauteur du sol de ce pavillon primitif se trouve être à 1 m. 65 du sol de la cour du rez-de-chaussée.

« Tous les parements à redans sont moulurés, du même style et du même profil que toute l'architecture du premier et du deuxième étage et en parfait état de conservation.

« Je fis procéder à une partie de sondage à l'Est de ce pavillon en partant de l'axe. Ce sondage donna pour résultat la mise au jour du pavillon primitif qui se compose pour cette partie d'une terrasse de forme rectangulaire avec un escalier d'accès parfaitement bien conservé.



A

B

A. Bàkhèñ. Façade Nord (cf. p. 580). — *B.* That Luong. Vue d'ensemble de la restauration de basse époque et du pavillon primitif mis à découvert sous les remblais (cf. p. 584).

« L'escalier est flanqué, dans la partie Est-Nord, d'un socle à redans de o m. 40 sur o m. 50, sur lequel reposent les deux pieds d'un éléphant dont la moitié du corps saillit du parement Nord du pavillon.

« Dans la restauration de basse époque a été établi un autel à offrandes qui, comme celui de la partie Ouest, repose sur des degrés en latérite. Derrière cet autel adossé se trouve une banquette de o m. 45 de largeur, prise entre les colonnes et épousant la place des merlons qui formaient l'ancien parapet et qui ont été repoussés plus loin pour fermer l'accès du premier étage et par cela même empiéter sur le chemin de ronde.

« Parmi les déblais, énormément de briques concassées de terre et quelques débris de tuiles.

« A mon avis, il ne devait pas y avoir de charpente par suite de la petitesse de la terrasse primitive mise au jour.

« La hauteur du sol de ce pavillon primitif se trouve à 1 m. 60 du sol de la cour du rez-de-chaussée.

« Un sondage a été également fait dans le pavillon Est, et j'ai dû le dégager presque entièrement pour mettre au jour le pavillon primitif qui s'y trouvait et qui mesure 3 m. 20 sur 3 m. 20 intérieurement.

« Ce pavillon primitif se trouve être à 1 m. 12 du mur de soutènement du 1er étage. Il possède quatre piliers de o m. 45 par o m. 45 aux angles, reliés par un mur bahut de o m. 50 de haut. Le sol de ce pavillon se trouve à o m. 70 environ du sol de la cour du rez-de-chaussée et a son soubassement mouluré. Un autel à offrandes est adossé à la banquette Ouest. Aucun escalier ne donne accès de ce pavillon primitif au 1er étage. Une entrée pratiquée dans la banquette mesure o m. 82 de largeur sans escalier extérieur pour en permettre l'accès. Les déblais ne se composaient que de tuiles concassées sur lesquelles est venue s'appuyer la maçonnerie des banquettes de basse époque, ce qui permet de supposer que ce pavillon était recouvert d'une charpente en tuiles reposant sur les piliers.

« Je n'ai pas procédé à des recherches dans le pavillon de la prière Sud, car celui-ci a été restauré il y a une vingtaine d'années et est recouvert en charpente et tuiles.

« J'ai constaté que les pavillons primitifs ont été établis dans l'axe des orientations du That Luong, tandis que les restaurations de basse époque ne le sont pas. »

INDES NÉERLANDAISES.

M. H. Marchal, Conservateur d'Aṅkor, chargé d'une mission aux Indes Néerlandaises par arrêté en date du 29 avril 1930, a adressé au Directeur de l'Ecole le rapport suivant :

La mission de 4 mois dont vous avez bien voulu me charger comportait deux parties très distinctes :

1° Etude du fonctionnement du Service archéologique des Indes Néerlandaises et des méthodes employées pour l'exploration, la conservation, l'entretien et la restauration des monuments historiques ;

2° Etude des monuments des principales époques de l'art hindo-javanais.

Pour répondre à ce programme, dès mon arrivée à Batavia, le 29 juin, je me suis mis en rapport avec M. le Dr. F. D. K. Bosch, chef de l'Oudheidkundige Dienst, qui,

pendant la première semaine de mon séjour à Weltevreden, m'a donné de nombreuses explications et a mis à ma disposition tous les documents nécessaires pour me préparer à la visite des monuments de Java et suivre les travaux de reconstruction en cours.

La première partie de ma mission devait me mettre en rapport avec M. de Haan, architecte, inspecteur du Service archéologique des Indes Néerlandaises et chargé des travaux de conservation et de restauration des temples hindo-javanais. Malheureusement M. de Haan étant tombé très gravement malade un mois avant mon arrivée à Java, il fut décidé de reporter cette première partie de ma mission à la seconde moitié de mon séjour, espérant que son état de santé lui permettrait de reprendre son service à cette époque.

J'ai donc commencé par la seconde partie du programme qui m'avait été donné et j'ai visité les principaux temples de Java sous la conduite du Dr. van Stein Callenfels et ceux de Bali sous la conduite du Dr. R. Goris.

Caractéristiques des principaux temples de l'art hindo-javanais. — Il va sans dire qu'il n'est aucunement dans mes intentions de présenter ici une notice, même succincte, des monuments que j'ai visités : ce n'était d'ailleurs pas le but de ma mission. Toutefois, profitant des connaissances que j'ai pu acquérir pendant un assez long séjour au pays khmèr, j'ai cru intéressant de noter dans l'architecture et le décor javanais les points de contact, les ressemblances ou les divergences de cet art avec l'art khmèr. Ces deux arts dérivant d'une même origine et ayant pour ainsi dire une source commune, ont été modifiés plus ou moins profondément par des influences autochtones ou étrangères à l'art hindou au cours de leur évolution.

Du rapprochement de ces ressemblances et de ces divergences il m'a semblé qu'on pourrait tirer peut-être quelques déductions pouvant préciser l'apport, hétérogène ou indigène, qui a fait évoluer ces arts pour aboutir à des résultats aussi différents que Prambanan ou Panataran d'une part, et Aṅkor Vắt ou le Bàyon de l'autre.

Je dois ajouter que certains éléments, certaines particularités de l'art khmèr se sont éclaircis pour moi par ce que j'ai vu à Java, et de la comparaison des deux arts j'ai tiré une connaissance plus approfondie des temples du Cambodge.

J'ai donc, si je puis m'exprimer ainsi, visité les temples de Java et de Bali en fonction de l'art khmèr, notant au passage ce qui me frappait le plus à un titre quelconque.

Je suivrai dans ses grandes lignes, pour Java, l'ordre de mes visites aux temples d'après le programme très judicieusement établi par le Dr. van Stein Callenfels qui, autant que les itinéraires le permettaient, m'a fait suivre l'ordre chronologique des monuments visités. J'en profite pour le remercier du temps qu'il a bien voulu me consacrer et des très précieux renseignements qu'il m'a donnés sur chaque temple.

Java central. — C'est donc par le plateau de Dieng que j'ai commencé ma tournée.

Dieng. — La ville sainte de Dieng, dont on retrouve encore en place les bases de murs aujourd'hui dégagés, permet de se rendre compte de la répartition d'un certain nombre de bâtiments, quelques-uns très nettement délimités, montrant des plateformes, surélevées en terrasses. Ce devait être, m'a dit le Dr. van Stein Callenfels, des salles de réunion, habitations de prêtres ou abris pour les pèlerins.

Le point de vue sous lequel je tiens à me placer dans ce rapport me fera noter tout de suite l'intérêt qu'il y aurait à rapprocher le plan et la disposition de ces vestiges de ceux des anciennes cités khmères qui sont à peu près de la même époque. On s'est attaché jusqu'ici à l'étude des prasàt et temples du Cambodge pris en eux-mêmes plutôt qu'à leur répartition et à leur disposition d'ensemble par rapport aux centres ou villes dont ils faisaient partie ; le remblai apporté au cours des siècles pendant lesquels ces villes furent abandonnées et envahies par la forêt rend évidemment ce travail assez long et coûteux et explique qu'il ait été remis jusqu'à ce jour.

J'ai été appelé, au début de mes fonctions de Conservateur en 1916 et 1917, à faire des recherches dans l'ancien Palais royal d'Aṅkor Thoṃ, là justement où les nouvelles découvertes dues à MM. Cœdès et Stern mettent l'emplacement de la première capitale khmère de Yaçovarman, c'est-à-dire autour du Phimãnàkàs : et les résultats obtenus prouvent que le sous-sol renferme à cet endroit une mine de documents.

Il faudrait par des sondages pouvoir suivre les murs dont j'ai déterré quelques fragments. Le sol primitif de l'ancienne ville d'Aṅkor Thoṃ se dérobe sous une épaisseur de près de deux mètres de terre : dans une tranchée, pour évacuer les eaux des fouilles, j'ai rencontré sur une cinquantaine de mètres de longueur quatre murs transversaux, des fragments de dallages et des poteaux en bois (*BEFEO.*, XVII, VI, p. 54). Plus au Nord, après la levée de terre qui longe Tép Praṇàm, on a découvert en sous-sol toute une série de murs et de canalisations (*BEFEO.*, XXVI, p. 507). Si l'on songe que les fouilles autour du Phimãnàkàs ont fait découvrir deux inscriptions assez importantes pour l'histoire du Cambodge, on peut voir l'intérêt qu'il y aurait à mieux connaître les anciennes villes khmères.

Pour revenir à Dieng, j'ai noté que les murs de plusieurs constructions sont du système à deux parements en pierre séparés par un intervalle de terre intérieur, système que j'avais déjà trouvé dans le mur d'enceinte en grès autour du Bàphuon (*BEFEO.*, XXII, p. 380). Ces murs sont de simples bases destinées, comme ceux retrouvés au Palais royal d'Aṅkor Thoṃ, à soutenir des palissades, piliers en bois ou en construction légère.

Certaines terrasses à cheval sur le mur d'enceinte (*bale bangun*), que l'on retrouve dans les palais à Bali, sont l'équivalent de la terrasse des éléphants de la ville d'Aṅkor Thoṃ : c'est de là que le roi assistait aux fêtes, défilés et cortèges. Le souvenir s'en était gardé au Cambodge dans cet élégant pavillon qui surmontait le mur d'enceinte Est du Palais royal de Phnom Penh et qui fut démoli pour construire à la place une salle des fêtes d'un style hybride et d'un goût fâcheux.

Le système consistant à placer de la terre pour séparer deux murs en maçonnerie se retrouve dans la première période de construction à Java : c'est ainsi qu'aux Čandis de Gedong Sanga, Sewu, de même qu'au Čandi Bima de Dieng, le mur du soubassement est complètement indépendant du mur de base du sanctuaire et en est séparé par une masse de terre.

Je note à Dieng un système de mouluration à profil très simple, moins compliqué que celui des soubassements khmèrs et surtout dépourvu de la surchage de décor qui revêt ces derniers. On trouve dès cette époque (VIIIe ou IXe siècle A. D.) le profil de base à doucine et à tore qui se continuera pendant toute la première période de l'art hindo-javanais correspondant à Java central.

Je remarque aussi la particularité des profils moulurés relevés aux angles (fig. 90) qu'on trouve constamment à Java et dont je n'ai vu aucun exemple au Cambodge : en revanche la symétrie entre les moulures hautes et basses par rapport à un axe médian horizontal, qui est une règle toujours observée à Aṅkor, se retrouve dans certains monuments de Java. A Dieng, le profil du soubassement n'accuse pas l'axe horizontal médian par une moulure, bandeau ou tore, comme au Cambodge ; la partie centrale est divisée en panneaux par de petits pilastres.

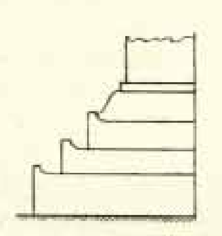


Fig. 90. — DIENG. Angle de moulure de base.

La forme des échiffres des perrons reproduit celle des temples hindous : c'est dire qu'elle diffère totalement de celle des échiffres de l'art classique khmèr.

A Java, les échiffres sont toujours de forme inclinée plus ou moins courbe, tandis qu'au Cambodge l'échiffre constitue un socle que surmonte le plus souvent un *sĕṅ*.

A Dieng, on ne trouve pas le petit socle qui s'interpose toujours au Cambodge entre le soubassement et les moulures de base du sanctuaire : le décor très simple se borne aux niches sur les façades aveugles remplaçant les fausses portes ou aux étages supérieurs les fausses baies qu'y auraient placées les Khmèrs.

Mais l'élément capital chez ces derniers, le fronton au-dessus des portes, est ici remplacé comme il le sera désormais partout à Java par la tête de Kāla, agrandissement de la petite tête de monstre qui orne souvent au Cambodge le centre des linteaux et occupe la même place au-dessus des entrées.

De même qu'au Cambodge, cette tête à Java central, sauf quelques rares exceptions, n'a pas de mâchoire inférieure, mais elle prend un développement et une importance architecturale qu'on ne lui voit nulle part ailleurs.

Ce motif, qu'il serait probablement plus exact d'appeler Kīrtimukha, car il n'a rien de spécialement çivaïte (mais j'adopte ici le mot le plus souvent employé), revêt des formes et des aspects multiples. Il se sépare très nettement des têtes de monstres de l'art khmèr par les cornes qui prolongent souvent les globes des yeux et le décor qui s'épanouit en crête ornementale au-dessus du nez, tandis qu'au Cambodge la tête de monstre est presque toujours limitée en haut par une arcature qui l'encadre.

On trouve à Java, sur les murs des sanctuaires, les pilastres peu saillants séparant leur surface en panneaux comme dans l'art khmèr primitif et l'art čam ; mais dans l'art khmèr classique, ils se réduisent à de simples bandes décoratives. Au Čandi Srikandi, les pilastres d'angles présentent la particularité d'être remplacés par des piliers polygonaux ; mais c'est là, je crois, une anomalie.

La silhouette architecturale à Dieng est très simple, peu surchargée et rappelle l'art des Pallavas de l'Inde : elle rappelle aussi certains temples čams ou d'art khmèr primitif. D'ailleurs, la cellule cubique à étages n'a rien de particulièrement hindou, puisqu'on la rencontre à l'origine de toutes les architectures.

Les couvertures en étages décroissants se retrouvent dans toute l'Asie et viennent très probablement de la Mésopotamie.

La silhouette des frontons au-dessus des porches en saillie des čandis de Dieng montre les proportions du fronton classique grec et non la proportion en hauteur (fer à cheval ou arc ogival) qu'on lui voit au Cambodge et au Čampa.

Les angles des étages sont ornés de petites tours rappelant, mais avec une proportion un peu plus grande, les réductions de pràsàt que l'on voit au même endroit dans les temples khmèrs de la première époque classique ; mais, à Java, la corniche des étages se termine par une forte doucine renversée et non par un petit bahut ou mur d'attique comme au Cambodge.

Je note une fois pour toutes l'appareillage des pierres assez soigné et une judicieuse répartition des joints : la voûte intérieure, bien que constituée comme la voûte khmère à joints horizontaux, montre également une construction mieux exécutée, moins laissée au hasard de l'empilage des pierres.

Dans les salles intérieures on voit des niches à lampadaires qui sont inconnues au Cambodge.

A côté du Čandi Arjuna se trouve un édifice en longueur qui semble jouer le rôle des édifices annexes nommés bibliothèques, mais ici il n'y a pas de faux étages ni ces bizarres voussures intérieures simulant des collatéraux qu'on voit dans les dharmaçàlàs et salles du même genre.

Il faut reconnaître que la construction à Java témoigne d'une technique absolument ignorée au Cambodge : la mise en œuvre de la pierre a été faite logiquement et on ne trouve aucun de ces exemples d'adaptation des règles de la charpente en bois qui sont d'usage courant chez les Khmèrs. C'est ainsi qu'à Java je n'ai pas rencontré les cadres de baies séparés de la maçonnerie et assemblé d'onglets ou les pierres réunies à tenons et mortaises, comme on le voit chez le peuple voisin.

Un seul rapprochement peut être fait avec le premier art classique du Cambodge, c'est le léger redent par lequel l'assise supérieure vient s'emboîter sur l'assise inférieure (fig. 91).

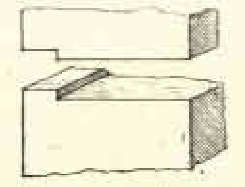


Fig. 91. — Redent a emboîtement des assises.

L'intérieur de l'édicule appelé Čandi Semar que je viens de rapprocher des bibliothèques des temples khmèrs (le Dr. van Stein Callenfels m'a dit que cet édifice devait servir à conserver les objets cultuels, ce qui autorise ce rapprochement) est éclairé par des ouvertures en forme de cloche ; elles sont inhabituelles au Cambodge et fréquentes à Java où les baies rectangulaires sont assez exceptionnelles. La forme en arcature, souvent à plusieurs centres, y est au contraire très répandue.

Au Čandi Srikandi on retrouve par exception la bande horizontale médiane sur le soubassement entre les moulures de corniche et la base qui est le profil courant chez les Khmèrs ; mais une particularité peu heureuse de ce temple est de faire du bandeau supérieur du soubassement le bandeau de départ des moulures basses du sanctuaire, autrement dit cette moulure est entre deux doucines, ce qui produit un effet de mollesse inconnu au Cambodge (fig. 92). Cette particularité se retrouve sur d'autres temples de Java central.

Fig. 92. — Bandeau commun aux moulures de base du sanctuaire et aux moulures hautes du soubassement.

Les marches par lesquelles on pénètre dans l'intérieur du sanctuaire sont, comme c'est le cas le plus fréquent à Java, prises dans l'épaisseur même du porche et non rejetées à l'extérieur du soubassement.

Il est difficile de savoir quelle était la terminaison exacte des étages surmontant ces Çandi, puisque cette partie a disparu ; toutefois on pourrait inférer, d'après quelques pierres trouvées gisantes à côté de certains édifices, que le motif ornemental qui la constituait avait une forme pyramidale légèrement curviligne, qui n'est pas sans rappeler les pierres de couronnement de certains kalan čams (Pô Klauṅ Garai, par exemple).

La région de Prambanan nous montrera presque partout comme terminaison le stūpa en cloche ou bulbeux, et à Java oriental le motif en autel de forme trapézoïdale.

Au Čandi Sembadra on trouve sur les quatre façades le décrochement central en saillie qui est le propre de l'art classique khmèr.

Avec le Čandi Bima le souvenir hindou se précise par le *kuḍu* ou arc en fer à cheval qui orne les étages, rappel des *rathas* de Mavalipuram. Ce *kuḍu* deviendra plus tard l'antéfixe qu'on retrouvera placé au même endroit, mais avec une forme quelque peu modifiée.

Le corps même de ce sanctuaire présente quelque chose de classique que viennent accentuer la frise en guirlandes qui deviendra courante à Java et les denticules de la corniche. On retrouve ici le même effet désagréable déjà signalé du bandeau supérieur du soubassement devenant la plinthe inférieure du sanctuaire. Les tours d'angles sont très nettement indiquées ; elles se terminent par un couronnement rond et bulbeux, décoré de pétales de lotus qui évoque à l'esprit les sommets des *çikharas* hindous.

On peut remarquer que cet édifice qui occupe une place à part dans l'art javanais ne montre qu'une seule fois, au-dessus de la porte d'entrée, la tête de Kāla, ce motif si fréquemment répété partout ailleurs ; les niches en sont dépourvues. Il faut encore signaler l'étage en attique séparant le corps du sanctuaire des ressauts d'étages en pyramides qui le surmontent, et le soubassement polygonal, toujours indépendant du mur du sanctuaire, ce qui contribue à différencier ce čandi des autres.

Dans le tableau de la porte d'entrée se remarque une entaille rectangulaire qu'on trouve également au Cambodge ; le Dr. van Stein Callenfels m'en a donné l'explication suivante : cette cavité servait à loger la saillie de la poignée des vantaux en bois quand ceux-ci s'ouvraient à l'intérieur.

Gedong Sanga. — A l'art de Dieng correspond celui des čandis de Gedong Sanga de la même époque et du même style.

Nous avons donc bien la même évolution à Java qu'au Cambodge : d'abord prédominance des influences hindoues qui se font d'autant plus sentir que l'art est plus ancien et qui s'effacent de plus en plus à mesure que l'art évolue. L'art pré-khmèr est encore tout chargé de souvenirs hindous, tandis que l'art classique khmèr inaugure un style qui les rejette ou les transforme. De même, à Java, l'art du IXe siècle rappelle l'art Pallava alors que l'art de Java oriental témoigne d'influences autochtones ou indonésiennes très marquées.

A Gedong Sanga on peut toutefois constater déjà plus de recherches et de variétés dans le décor qu'au Dieng. Des figures sculptées commencent à apparaître sur les façades ou à meubler les niches au centre des soubassements. Le makara se précise à la base du cadre entourant la niche avec au sommet la tête de Kāla.

Des niches intérieures avec bordures décorées ornent la cella du sanctuaire et

nous touchons ici à une des différences fondamentales qui séparent l'art hindo-javanais de l'art khmèr: la décoration et le soin apporté dans l'ornementation des salles intérieures des sanctuaires. Alors qu'au Cambodge, sauf les deux exceptions des Pràsàt Nãñ Khmau et Kravàñ, jamais la chambre où se dressait l'idole n'a reçu même un commencement de décoration, si faible soit-il, à Java ces chambres présentent parfois une très grande richesse d'ornementation et de moulures.

A Gedong Sanga, comme à Dieng (au-dessus du masque de Kàla au Čandi Puntadewa), j'ai noté le motif de décor en losanges renfermant des fleurons qui est asez fréquent à Java alors qu'il est rare dans l'art khmèr classique.

Je retrouve encore ici la confusion signalée à Dieng au sujet du bandeau supérieur du soubassement marquant le départ des moulures de base du sanctuaire. On voit également le muret de soubassement séparé du sanctuaire au Čandi Lumbana par un intervalle de terre.

Enfin, je remarque pour la première fois à ce čandi la façon de répartir autour d'un sanctuaire plus important des séries d'édicules alignés sur un même rang. Il y a là une absence de souci de composition architecturale sur laquelle je reviendrai à propos du groupe de Prambanan.

La tête de Kàla à Gedong Sanga n'a pas un emplacement très fixe, tantôt située directement au-dessus de la porte, tantôt dans le tympan du fronton et tantôt au-dessus du fronton. Dans l'art khmèr du Bàyon on voit ainsi parfois la tête de monstre au sommet du fronton des portes d'entrées.

Avec Dieng et Gedong Sanga se termine la première époque de Java central, qui est çivaïte.

Barabudur. — Nous arrivons maintenant à l'architecture correspondant à la domination du royaume de Çrīvijaya où triomphe le bouddhisme mahâyâniste: je débuterai par le temple le plus important, le plus célèbre: Barabudur, qui possède un peu dans le public, pour lequel il résume l'art javanais, la notoriété d'Aṅkor Vàt pour le Cambodge.

Avant de donner un avis sur le problème curieux que soulève ce monument si différent des autres, je ferai d'abord quelques remarques de construction ou d'architecture.

Dans sa structure générale, ce monument d'un style très particulier rappelle les temples du type pyramidal à étages des Khmèrs classiques, mais ici se marque très nettement l'aversion que semblent avoir éprouvée les constructeurs javanais pour la galerie couverte, qui est d'usage courant dans la deuxième époque de l'architecture khmère. Les bas-reliefs qui constituent pour ainsi dire la partie essentielle du monument et sa raison d'être, — c'est un livre d'images, suivant l'expression du Dr. van Stein Callenfels, — sont à ciel ouvert, alors que les grandes séries de bas-reliefs des temples du Cambodge sont sur le mur du fond d'une galerie que double encore une demi-galerie extérieure pour protéger la foule du soleil ou de la pluie.

On ne trouve nulle part à Java de galerie couverte, et pourtant si le besoin pouvait s'en faire sentir, c'était bien à Barabudur où les pèlerins déambulaient sur une longueur de plus d'un kilomètre pour suivre les illustrations des textes sacrés du mahâyânisme. Aucun refuge contre les intempéries, aucun abri contre les orages qui, en certaines saisons sous les climats tropicaux, surviennent parfois brusquement, n'ont été prévus.

L'appareil dans ce monument est très soigné, les assises sont réglées de hauteur : toutefois les bas-reliefs sont sculptés sur un mur en petits matériaux de 0 m. 25 de hauteur sur 0 m. 45 de largeur moyenne, comme dans les temples khmèrs, et non sur des dalles prévues d'avance formant panneaux de la hauteur des scènes représentées, comme à Prambanan par exemple.

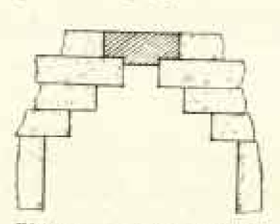
Toutefois la répartition des joints semble faite avec plus de soin qu'au Cambodge pour éviter de sectionner dans une figure un nez ou un œil par exemple.

On voit quelques traces de reprises ou remaniements après coup, mais le fait, fréquent au Cambodge, est ici assez rare. Ainsi contre le mur parapet de la 1re galerie qui primitivement ne devait pas porter de bas-reliefs on a ajouté des dalles sculptées : ce mur lui-même semble avoir reçu postérieurement la série des niches et stūpas qui le surmontent comme s'ils n'avaient pas été prévus d'abord.

Le redent déjà signalé sur la partie supérieure des assises pour retenir les pierres les unes sur les autres est courant à Java central. On voit également les cavités taillées en queue d'aronde pour recevoir des ancres devant relier les blocs entre eux, comme c'est l'usage chez les Khmèrs ; ici, le remplissage n'est pas constitué par un fer plat, mais par une pierre épousant la forme de la cavité. (On trouve à Aṅkor des exemples d'ancres en pierre analogues). Cette forme de liaison des pierres en queue d'aronde se rencontre dès la plus haute antiquité. Dans leur *Histoire de l'art*, Perrot et Chipiez (I, p. 108) en montrent déjà des exemples dans les monuments égyptiens.

D'une façon générale, il semble que les Javanais aient évité la doucine et les moulures à profils courbes dans les corniches pour ne garder que la forme droite. Au contraire, la doucine et le tore sont des plus fréquents dans les moulures de base à Java central, d'où dissymétrie entre profils hauts et bas à l'inverse de ce qu'on voit chez les Khmèrs.

Enfin, je note ici, et je le retrouverai ailleurs à Java, une tendance à terminer le sommet des arcs, bien que ceux-ci soient à joints horizontaux, par une légère saillie inférieure jouant le rôle d'une clef (fig. 93). On retrouve cette tentative de clef venant caler les pierres au sommet d'un arc dans quelques édifices classiques de la première époque du Cambodge (sanctuaire central du Bàkheṅ).


Fig. 93. — Clef d'arc.

La qualité des bas-reliefs représentant des scènes à personnages à Barabudur s'avère très supérieure à ceux de l'art khmèr. Il est même curieux de constater que la composition architecturale en plan est inexistante chez le Javanais dans les ensembles de bâtiments (Sewu, Prambanan, Plaosan), alors que cette composition chez les Khmèrs atteint parfois à une perfection remarquable ; en revanche, les Khmèrs n'ont pas su composer leurs grandes scènes de bas-reliefs, alors que les Javanais se sont montrés fort supérieurs dans la façon de présenter les scènes mythiques, religieuses ou légendaires. L'anatomie des personnages et surtout le naturel des poses sont plus étudiés à Java qu'au Cambodge : certaines scènes à Barabudur réalisent de petits tableaux d'un grand charme d'expression ou les attitudes sont d'une élégance et d'une justesse remarquable d'observation, rien de guindé, déclamatoire ou théâtral comme à Aṅkor Vàt par exemple, où l'on retrouve les poses figées et conventionnelles de l'école du peintre David. A Barabudur, le sculpteur n'a pas craint

de représenter, souvent avec succès, des personnages vus de trois quarts et de dos aussi bien que de profil ou de face, et il ose parfois des raccourcis qui varient les scènes et y introduisent de la vie et du mouvement.

Par contre, les têtes des Buddhas et Dhyāni-buddhas en ronde bosse aux différents étages du temple sont très inférieures aux têtes de buddhas khmèrs. (Je précise que je ne parle que des *têtes*.)

A Barabudur, elles sont le plus souvent rondes, molles et inexpressives : nous sommes loin de l'expression à la fois ironique et détachée des passions terrestres de certaines statues khmères. Peut-être la pierre volcanique un peu grumeleuse se prêtait-elle moins à rendre les délicatesses du visage que le grès des Kulên.

Il semble qu'à Java, comme à Aṅkor, les bas-reliefs aient été refouillés sur un parement non préparé et qu'on ait obtenu les saillies les plus fortes en creusant plus profondément les fonds. Les reliefs sont plus ou moins saillants suivant l'effet cherché.

Au point de vue décoratif, on peut noter la présence du *kuḍu* se décrochant sur les moulures de corniche et les frises à rosaces et guirlandes pendantes analogues à certaines frises d'Aṅkor : la rosace entre les guirlandes est souvent remplacée à Java par un oiseau.

La construction du temple de Barabudur, par son plan même, si ce temple avait été en maçonnerie pleine, n'aurait pas dû donner prise aux moindres défaillances, puisque les répartitions de poids se seraient faites jusqu'à la base de la façon la plus judicieuse, avec les empattements successifs des galeries offrant une surface de support suffisamment vaste. Mais ce temple ayant été construit sans infrastructure, je veux dire en utilisant une colline naturelle, il se trouve que les différents étages sont indépendants les uns des autres, et c'est ainsi que l'on constate des mouvements de renversements ou d'affaissements très nettement localisés en certains points ou à certains niveaux.

On en voit une preuve dans la partie Nord du 1er étage où s'accuse le plus ce mouvement de renversement du mur des bas-reliefs. Or le mur inférieur du rez-de-chaussée sur le même côté ne paraît pas avoir bougé. Il semble donc bien que ces affaissements soient dus à des fondations insuffisantes en des endroits où la nature du sol n'était pas assez résistante. Mais alors je ne peux m'expliquer, si chaque étage au point de vue fondation était indépendant de l'étage supérieur, la nécessité de venir placer un blocage de matériaux contre les bas-reliefs du rez-de-chaussée ; ce blocage n'avait pas sa raison d'être, puisqu'il ne vient contrebuter aucune poussée transmise par les parties hautes et que le mouvement de renversement ne se fait pas sentir dans le mur de base et ne commence qu'au premier étage.

En consultant les planches de l'ouvrage sur Barabudur par le Dr. N. J. Krom et Th. van Erp sur les bas-reliefs du rez-de-chaussée déterrés, puis masqués de nouveau, il m'a semblé que certains avaient été grattés et détruits : ne pourrait-on supposer que le murage de ces bas-reliefs n'avait pas pour but de venir placer un contrefort parfaitement inutile, puisque à ce niveau aucun mouvement ne se fait sentir, mais de cacher à la vue, pour des raisons qui m'échappent, des bas-reliefs jugés devoir être interdits au public ? A l'appui de cette supposition j'ajouterai ceci : si une simple raison de solidité avait obligé de masquer toute cette série de bas-reliefs inférieurs, je ne crois pas que les Javanais, plus que les Khmèrs en pareille occasion, auraient regardé à faire sculpter de nouveau ces bas-reliefs pour les exposer au public.

Les bas-reliefs ici sont l'essentiel d'après ce qui m'a été dit sur ce monument; donc on ne les aurait pas amputés d'une partie, ce qui diminuait l'enseignement pour lequel on avait élevé cet édifice. La main-d'œuvre sculpturale à cette époque ne devait pas faire défaut à Java plus qu'au Cambodge et la terrasse du Roi Lépreux à Aṅkor Thoṃ nous montre que les rois d'alors ne regardaient pas à faire recommencer tout un mur sculpté.

En tout cas, les raisons qui ont pu faire dérober ces bas-reliefs inférieurs à la vue du public ne doivent plus exister aujourd'hui : aussi ne comprend-on pas pourquoi ces murs ont été murés de nouveau après avoir été découverts. Si une consolidation s'impose à Barabudur, c'est sous les murs qui témoignent d'une insuffisance de fondations et qui sont situés à un niveau supérieur, ce qui n'intéresse pas la base où sont ces bas-reliefs.

Et maintenant j'arrive au point essentiel du problème soulevé par ce monument.

Ce monument n'est peut-être pas, comme on me l'a affirmé, uniquement « un livre d'images », et les bas-reliefs qui garnissent les murs de ce temple ne sont peut-être qu'un décor de soubassement ; la partie principale et centrale aurait été supprimée pour une raison qui nous échappe, peut-être même une raison de solidité devant quelques mouvements qui se seraient déjà produits à cette époque dans les parties basses.

En un mot, le Barabudur, tel que nous le voyons aujourd'hui, tout au moins dans ses parties supérieures (abstraction faite des bas-reliefs murés), correspond-il au plan primordial voulu par les constructeurs ou a-t-il été modifié en cours d'exécution ? Les avis sont partagés. Pour moi, je me range absolument à l'opinion émise par M. Parmentier [1], à savoir que les proportions de la base font attendre un couronnement central tout autre que celui que l'on voit aujourd'hui.

La disproportion, le manque de liaison pour l'œil entre les trois étages supérieurs de stūpas, sans aucun ornement ni décor, et la richesse sculpturale de la base sont le résultat d'un changement de parti qui a fait renoncer à l'élément central, probablement un immense stūpa qui aurait dû s'élever très haut dans les airs.

Je connais les raisons que l'on a objectées à cette façon d'envisager le monument : ce dernier est un symbole, un microcosme, une image des différents mondes de l'univers. L'étage inférieur serait consacré au Kāmadhātu, le monde grossier et matériel des sens, puis les étages intermédiaires, le Rūpadhātu représenterait à un niveau déjà plus élevé le séjour des apparences et des illusions ; enfin les trois derniers étages, ceux des terrasses rondes, sans aucun profil ni ornement où s'élèvent les stūpas, seraient l'Arūpadhātu, la région sans forme, l'espace illimité habité par le vide obsolu.

Je crois, sans trop m'avancer, qu'un tel argument ne satisfera jamais un architecte. L'architecture gothique en France, après avoir chez les romantiques déchaîné des commentaires où tout était expliqué par un symbolisme mystique, a été purement et simplement ramenée à la simple résolution d'un problème de construction. On m'excusera donc de raisonner ici en architecte et de donner quelques arguments qui me font me rallier à la thèse de M. Parmentier.

---

(1) *Nouvelle hypothèse sur la forme prévue pour le Barabudur*, Feestbundel Bat. Gen., II, p. 264.

Il est difficile de comprendre comment après avoir accumulé à tous les étages inférieurs une abondance de motifs décoratifs, sculptures, moulures, stūpas, pinacles, etc., d'une richesse et d'une magnificence inouïe, une fois arrivé sur la plateforme supérieure on se trouve en présence de terrasses rondes aussi pauvres et aussi nues surmontées de stūpas. Evidemment l'explication qui m'a été donnée et que je viens de résumer donne la clef de cette énigme : on veut marquer ainsi le passage du monde extérieur, encombré de phénomènes, peuplé d'illusions chatoyantes, au monde du vide absolu, du néant où plus rien n'existe.

J'admets cette façon de voir, mais j'objecterai ceci : pourquoi cette région du vide absolu est-elle représentée par des stūpas qui sont des reliquaires, des tombeaux, des monuments commémoratifs, et par conséquent n'expriment aucune idée de vide, d'absence de toute réalité ? Un stūpa précise une conception finie et limitée, évoque une présence, une idée, quelque chose enfin, c'est un emblème, si transcendant soit-il, et non pas le Rien, le Néant.

Et cela est si vrai que les mêmes stupas qui surgissent à l'étage symbolisant l'Arūpadhātu se voient également, et très nombreux, aux étages inférieurs du Rūpadhātu.

Un même emblème ne peut guère représenter deux idées totalement différentes.

Cette critique formulée, j'aborde ici la seconde partie de mon argumentation ; d'après mes suppositions, on devrait trouver, quand on a atteint le cinquième étage, celui des terrasses rondes en plan, la base d'un énorme stūpa dont la masse serait en proportion avec les dimensions, hauteur et largeur, de la base du soubassement qui le supporte.

L'illogisme pour moi est d'être venu placer un stūpa aussi mesquin, aussi peu important sur une telle base Par conséquent, si le stūpa représente le vide absolu, sa dimension n'a pas à intervenir, et, même en admettant l'explication symbolique de la succession des trois mondes, je ne vois pas ce qui eût pu empêcher de prévoir un stūpa imposant par sa masse, pour former un couronnement de monument en rapport avec l'importance de son soubassement. Peut-être des raisons matérielles de résistance du sous-sol ont-elles contraint les constructeurs à la solution timide et bâtarde qu'ils ont dû adopter en modification du plan primitivement prévu.

Il est probable que tout ce que construisaient les Javanais était réglé, ordonné par des lois, des canons établissant les rapports de hauteurs, de proportions fixés par des textes comme les Çilpaçastras. Ces règles devaient être immuables.

Or, parmi les nombreux exemples de stūpas que j'ai pu relever aussi bien à Java, — sur les bas-reliefs mêmes de Barabudur où ils sont assez souvent représentés, — qu'ailleurs, je n'ai vu nulle part un autre exemple présentant la silhouette molle et écrasée de Barabudur.

Pourquoi Barabudur est-il d'une forme unique au monde si les règles qui ont présidé à son érection étaient formulées dans des textes qui n'auraient pas été codifiés uniquement pour ce monument, et en ce cas pourquoi n'en voit-on pas d'autres répliques ?

En Birmanie, on trouve plusieurs édifices réalisant le type même du Barabudur, terminé comme il avait été conçu selon moi : stūpa central monumental sur une série de plateformes pyramidales. Le temple de Shwe Dagon, celui de Shwe Hmaudau, celui de Shwe Tshandau présentent, sous une forme harmonieuse, élégante, architecturale qui satisfait à la fois l'œil et l'esprit, les mêmes éléments que Barabudur : terrasses successives décorées de bas-reliefs supportant un grand stūpa central. On peut

encore citer comme rentrant dans ce type la pagode de Mingalazedi à Pagan. Ces monuments appartiennent donc bien à un type classé prévu, répondant à un canon bien arrêté.

Pourquoi Barabudur seul répondrait-il à une conception unique, sans précédent ni réplique, si des raisons impérieuses n'avaient interrompu sa construction et fait modifier le stūpa central ?

Čandi Pawon.— A Barabudur on peut rattacher le Čandi Pawon et le Čandi Mendut. Au premier, on retrouve le soubassement suffisamment éloigné du mur du sanctuaire, ce qui laisse une plateforme de circulation autour de ce dernier ; il en est de même au Čandi Mendut, mais à ce dernier un petit mur bahut vient encore accuser le côté déambulatoire de cette plateforme. L'arbre à joyaux qui constitue à Java central, avec la conque, un élément important dans la décoration des panneaux de façade est inconnu dans l'art khmèr. La porte d'entrée montre ici le motif Kala-Makara encadrant non pas la porte elle-même, mais le fronton qui la surmonte, ce qui n'est pas sans rappeler un peu le souvenir du linteau khmèr avec la tête de monstre départ des rinceaux ou guirlandes.

Je remarque ici pour la première fois qu'à Java central le stūpa remplace la terminaison en double ou triple couronne de lotus surmontée d'une pierre ovoïde des prāsāt khmèrs.

Le stūpa remplace également ici les réductions de prāsāt qu'on voit aux angles des étages à la première époque de l'art d'Ankor.

Čandi Mendut. — Au Čandi Mendut l'intérêt est autant à l'intérieur du sanctuaire, où une chambre spacieuse abrite trois statues bouddhiques, qui sont parmi les plus belles que nous a laissées l'art javanais, qu'à l'extérieur.

Dans les sanctuaires khmèrs, au contraire, la cella est assez petite, sans aucun décor, et abrite une divinité isolée au centre sur un piédestal et non pas adossée au mur, comme c'est le cas assez fréquent à Java. Il est à remarquer que, quand la statue se dresse au milieu du sanctuaire comme au Cambodge, elle est cependant adossée contre une stèle qui cache la partie postérieure du corps.

La belle simplicité des moulures et le relief des profils très purs et non surchargés de motifs ornementaux laissent ici toute leur valeur aux bas-reliefs qui ornent les façades.

Čandi Ngawen. — On trouve ici un groupe de temples dont le plus important a fait l'objet d'un fort beau travail de reconstruction ; cela permet d'apprécier l'architecture de ce monument qui sans cela était indiscernable dans les décombres qui en restaient, comme j'ai pu m'en rendre compte sur les photographies prises avant le début des travaux. Il est regrettable que l'enduit de mortier de ciment appliqué sur les murs intérieurs donne un aspect moderne plutôt fâcheux à la cella.

Ce čandi est assez particulier et se distingue des autres par plusieurs détails : au-dessus de la porte encadrée du motif Kāla-Makara se trouve une niche inhabituelle à cet endroit. Une autre chose spéciale à ce temple, c'est la porte d'entrée séparée du sanctuaire, mais sur le même soubassement et qui silhouette une réduction de gopura khmèr dont les deux entrées latérales seraient réduites à des niches.

Une autre particularité consiste dans les lions dressés aux angles du soubassement, remplaçant la tête de Kāla formant gargouille qui existe à cet endroit au Čandi

Mendut comme à Barabudur. Ce motif de lion debout sur ses pattes de derrière, fréquent dans l'Inde, est assez rare au Cambodge.

De même que les perrons de l'art khmèr, la partie du soubassement qui se décroche devant la façade principale a ses profils de moulures qui ne correspondent pas à ceux du reste du soubassement.

Les niches latérales des murs aveugles du sanctuaire sont décorées du cadre avec la tête de Kāla habituelle, mais très stylisée et traitée en élément purement décoratif; au-dessus des niches, on peut voir un couronnement d'édifice qui ressemble à la partie supérieure d'un prāsāt et rappelle les palais qu'on trouve à cet endroit dans l'art khmèr primitif et parfois dans l'art d'Indravarman.

Groupe de Prambanan, Čandi Kalasan. — Ce monument, daté par une inscription (fin du VIII[e] siècle A. D.), ce qui est assez rare à Java, montre une technique supérieure à tous ceux vus jusqu'ici par l'appareillage de sa voûte intérieure. Une savante et fort heureuse reconstruction nous permet de juger assez exactement de son état ancien. Il est certainement un des plus beaux qui soient à Java et je note tout de suite, à cause de l'importance que présente la chose dans l'art d'Extrême-Orient, ce qui m'a frappé : ici la façade extérieure du monument n'est pas trompeuse et elle correspond dans toute sa hauteur à la construction intérieure.

En effet, au Cambodge, au Čampa, à Java central même, par exemple au Čandi Mendut ou au Čandi Pawon, l'aspect extérieur en forme de tours à étages superposés en retrait les uns au-dessus des autres est fictif. La voûte intérieure monte de fond et rien ne signale les étages si nettement marqués à l'extérieur.

A Kalasan, pour la première fois, la logique règne dans toutes les parties de l'édifice, le décor extérieur n'est pas un masque, un revêtement qui vient recouvrir une simple voûte en arc de cloître par assises en encorbellements.

Enfin, la maîtrise et la sûreté dont témoigne l'exécution des voûtes de ce monument contribuent à donner à la cella intérieure un aspect imposant et majestueux qui nous transporte bien loin de l'aspect en fond de puits que présente le centre des prāsāt khmèrs. (Les plafonds prévus dans ces derniers devaient, il est vrai, modifier cet aspect.) A Kalasan, la voûte appareillée en petits matériaux avec un grand soin passe du plan carré au plan polygonal conformément au massif central extérieur; sur ce dernier se détache sur les quatre faces un avant-corps important couronné d'un attique formant chapelle. Si la technique aussi bien que la silhouette de ce temple est remarquable, le décor sculpté sur les murs est également d'une très grande richesse tout en restant suffisamment sobre pour ne pas trahir la ligne architecturale. Le prolongement en hauteur des têtes de Makara leur donne une proportion très heureuse qui réalise un des plus beaux exemples de ce motif. Les pilastres supportant l'arc des niches ou des portes rappellent ceux de l'art hindou, alors que les pilastres khmèrs, sans chapiteaux bulbeux, sans bagues intermédiaires, rappellent ceux de l'art classique méditerranéen, avec la prolixité du décor en plus.

Ici comme à Ngawen, le rappel des premiers temps de l'art khmèr est évoqué par les silhouettes de palais à toitures en étages qu'on voit au-dessus des niches.

A Kalasan, les niches sur les façades renferment des statues des principaux dieux des panthéons brahmanique et bouddhique, motifs très hindous inconnus de l'art khmèr classique qui réserve ces emplacements à des divinités d'ordre secondaire et de rang inférieur, dvārapāla, apsaras, etc., souvent entourées d'une floraison de rinceaux.

Le décor ornemental de ce temple, sur enduit, ce qui est un nouveau rapprochement avec l'art d'Indravarman, a un accent et une fermeté qui manquent souvent à Java.

On peut noter, en plus du relèvement aux angles des profils de certaines moulures, le même mouvement accusé par les tores de base (les corniches des entablements sont toujours en moulures droites) qui n'ont pas une section absolument cylindrique (fig. 94).

Enfin, pour la première fois à Java, et je crois bien que ce sera la seule, je reconnais à la base d'un perron la première marche découpée en forme d'accolade qui est courante dans l'art khmèr.

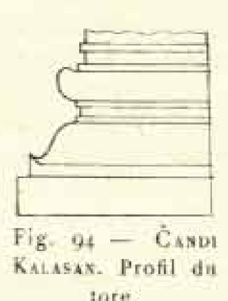


Fig. 94 — Čandi Kalasan. Profil du tore.

Pourquoi faut-il que ce beau temple qui fut l'objet de tant de soins assidus de la part du Service archéologique des Indes Néerlandaises, apparaisse si quelconque et un peu lourd quand on le voit en passant sur la route de Djokjakarta à Solo ? Il manque un soubassement qui rehausse et mette en valeur ce joyau architectural ; peut-être aussi l'achèvement du stūpa terminal rendrait-il plus élégante la silhouette actuellement tronquée de l'édifice ? Enfin les avant-corps démolis montrant leur plaie béante mutilent fâcheusement les façades.

Et puis, ceci vise d'ailleurs la plupart des édifices que j'ai visités, ces temples qui se dressent à l'improviste au milieu des cultures, rizières, jardins ou plantations, manquent un peu de présentation ; je suis habitué, il est vrai, aux entrées solennelles dans l'axe des sanctuaires qui mettent en valeur les prâsât khmèrs qu'une enceinte, muraille ou bassin, sinon les deux, isole de l'extérieur et qu'un gopura le plus souvent annonce et précède.

Čandi Sari. — Assez voisin et peut-être dépendance du précédent (mais ceci, rien ne le peut faire pressentir dans la présentation actuelle), ce čandi montre une silhouette nouvelle qui déconcerte, accentuée encore par le caractère de bâtiment neuf que lui donne sa reconstruction toute récente.

Les deux étages, bien réels cette fois, et la séparation en trois chambres du plan ne laissent pas de donner à ce bâtiment un aspect utilitaire et moderne ; nous sommes loin du mysticisme symbolique de Barabudur. Et pourtant ce sont deux édifices bouddhiques. D'ailleurs le Čandi Sari et le Čandi Plaosan qui lui ressemble sont deux types exceptionnels à Java. Le profil de l'extrados de la voûte qui supporte trois alignements de stūpas au-dessus de chaque salle intérieure, ni berceau, ni terrasse plate, mais intermédiaire entre les deux, est également nouveau. Le soubassement et le porche en saillie ont complètement disparu ; mais les pierres du mur restées en arrachement montrent que les Javanais liaisonnaient leurs massifs intérieurs de maçonnerie, chose absolument ignorée des Khmèrs.

On pourra également remarquer ici le soin des constructeurs à diminuer la portée des pierres en linteaux au-dessus du vide des baies au moyen de corbeaux en saillie sur le nu des tableaux ; et pourtant ils n'ont jamais risqué les portées audacieuses habituelles aux Khmèrs, dans certains porches d'entrées par exemple.

Comme à Barabudur, la tête de Kāla placée au sommet des arcs forme légèrement clef à sa partie inférieure. J'ai remarqué que la surface des pierres de ce monument se délite en lamelles comme le grès d'Añkor.

Candi Prambanan. — Cet ensemble comprend une plateforme centrale surélevée sur un soubassement avec six temples principaux et deux secondaires, entourée d'alignements de petites chapelles qui ne sont pas sans monotonie.

Quel aspect pouvait présenter cet ensemble quand tous ces temples se dressaient complets : cette question qui m'a violemment obsédé pendant mon séjour assez prolongé en ce lieu est restée pour moi sans réponse. Les trois temples de la terrasse centrale laissent entre eux et les trois autres temples plus petits qui leur font vis-à-vis une sorte d'avenue orientée Nord-Sud ; deux sanctuaires, un peu moins importants, situés près des perrons d'accès interceptent les axes dans cette direction. Rien n'indique donc actuellement où se trouvait l'entrée principale, ni quel sens suivaient les pèlerins qui devaient venir processionner autour de ces temples. Y avait-il une partie réservée aux rois et personnages importants qui venaient là faire leurs dévotions ? Des cérémonies avaient-elles lieu, et en ce cas où se formaient les cortèges ? Tout cela reste une énigme pour moi.

Il est vrai que la fréquentation des temples khmèrs, dont les plans pour beaucoup semblent avoir été élaborés dans les loges de l'École des Beaux-Arts réservées aux aspirants prix de Rome en architecture, m'a habitué à une disposition de lieux toute différente.

Une autre chose qui m'a également hanté, c'est de savoir comment étaient prévus les changements de niveaux de bases des trois alignements d'édicules autour de la plateforme centrale : ces ressauts sont actuellement marqués par des pentes gazonnées, soigneusement alignées ; mais j'hésite à croire que tel était l'aspect ancien. Tout au moins au Cambodge, les édifices placés à des niveaux différents sont sur des soubassements avec murets de soutènement et perrons. Or je n'ai pas pu voir un dessin ou un plan sur lequel on ait tenu compte de ces différents niveaux et qui tente une interprétation de l'état ancien.

La présence des hangars, pavillons et bureaux qui s'élèvent sur la plateforme centrale à côté même des temples principaux, contribue à enlever tout souvenir de la disposition générale ancienne des lieux. Le pasanggrahan même où je logeais a été construit sur l'emplacement de quatre édicules dans l'angle Sud-Est des alignements de chapelles.

Il ne faut pas oublier qu'il y a une sorte de mystère enfermé dans l'architecture des temples des siècles passés et qui survit dans les ruines. De même qu'un fragment de portique, un socle, une statue, enlevés du milieu pour lequel ils ont été créés et placés dans une salle de Musée, perdent toute saveur et deviennent des choses mortes, de même un monument ancien dont l'ambiance d'autrefois a disparu et qui est mis en contact trop direct avec le décor de notre vie moderne semble dépaysé et sans âme. Et c'est là, je crois, tout le secret de l'attrait exercé sur les visiteurs par nos temples khmèrs perdus, isolés dans la forêt ou la brousse.

Ces réserves faites, il faut reconnaître que ces temples de Prambanan présentent des motifs de tout premier ordre. Les trois sanctuaires principaux dédiés à Çiva, Viṣṇu et Brahmā montrent des panneaux décorés absolument remarquables.

Les bas-reliefs commencent dès le soubassement : ils sont constitués par une répétition, mais avec une infinie variété dans les détails, de motifs encadrés richement ; le lion, cet animal informe et toujours un peu ridicule à Java comme au Cambodge, en occupe le centre. Il est heureusement abrité, j'allais dire dissimulé sous le motif Kāla-makara, mais la tête de Kāla se transforme ici en arc de *kuḍu*.

Je note la caractéristique de tous ces temples qui m'a été indiquée par le Dr. van Stein Callenfels : les attributs et emblèmes représentés sont les mêmes dans les temples bouddhiques et brahmaniques, et par suite il n'y a pas lieu de les considérer autrement que comme des éléments de décor sans y attacher de signification représentative d'un culte.

De même au Cambodge, le décor des linteaux, frontons, pilastres, etc., utilise les mêmes éléments décoratifs, tévodas, ascètes, figurines volantes, orants, communs aux deux cultes.

C'est ainsi qu'à Prambanan, qui est çivaïte, les monuments reçoivent des stūpas comme couronnements d'étages, sur lesquels d'ailleurs il ne serait pas impossible de reconnaître la terminaison en linga.

Au point de vue construction, je note une particularité qui m'a frappé, parce qu'elle est en opposition complète avec la méthode de construction des Khmèrs. Ces derniers commencent en effet par monter les pierres les unes sur les autres sans aucun souci du décor et de la mouluration qu'on viendra refouiller plus tard : à Prambanan, tous les motifs décorés de bas-reliefs, ornementaux ou scéniques, sont sculptés sur des panneaux de dimensions prévues d'avance pour l'endroit où ils devront être placés, ce qui d'ailleurs facilite la reconstruction (fig. 95). Ces dalles sculptées sont posées de champ et parfois, pour former l'épaisseur du mur, il y en a deux, une extérieure et l'autre intérieure, entre lesquelles est un remplissage de petits matériaux.

Si les bas-reliefs sont ici plus tumultueux, plus agités que ceux de Barabudur, la composition en est moins pure et manque de cette sérénité qui s'harmonise si bien avec l'architecture : les épisodes sont peut-être traités de façon plus vivante, mais forment moins fresque décorative faisant corps avec l'ensemble.

On trouve pour la première fois au temple de Çiva les čandis en réduction placés contre les murs d'échiffre des perrons et qui seront d'usage courant à Java oriental, ce qui semblerait indiquer pour ce temple une date plus récente que les autres.

Je noterai encore les multiples transformations que prend la tête de Kāla apparaissant tantôt stylisée, tantôt réaliste, tantôt purement ornementale, parfois même traitée avec un comique caricatural (dans certaines têtes de gargouilles) très amusant. Ce caractère comique est ici voulu par le sculpteur et non pas dû au hasard, comme c'est le cas pour certaines têtes d'Asuras au Cambodge.

Enfin, j'insisterai encore une fois sur le soin avec lequel est décorée la chambre de la divinité. On sent à Java que le dieu attend des visiteurs, peut recevoir et faire les honneurs de son sanctuaire, tandis que chez les Khmèrs la cella réservée à la divinité doit rester invisible à la foule. C'est le dieu qui allait à elle lorsqu'à l'occasion des grandes cérémonies ou de certaines fêtes il était promené en grande pompe au milieu du cortège officiel. C'est d'ailleurs pourquoi les escaliers khmèrs accédant aux sanctuaires sont à peu près impraticables avec leurs marches étroites et très hautes. Tandis qu'à Java les marches ont des proportions normales, et les escaliers ne jouent pas un rôle purement décoratif, comme c'est le cas la plupart du temps au Cambodge.

Čandi Lumbung. — La forme des voûtes des chapelles donne lieu aux mêmes constatations que celle de Kalasan : l'extérieur correspond avec l'intérieur qui passe du plan carré au plan octogonal. Je signale l'emploi d'un petit tenon mobile en

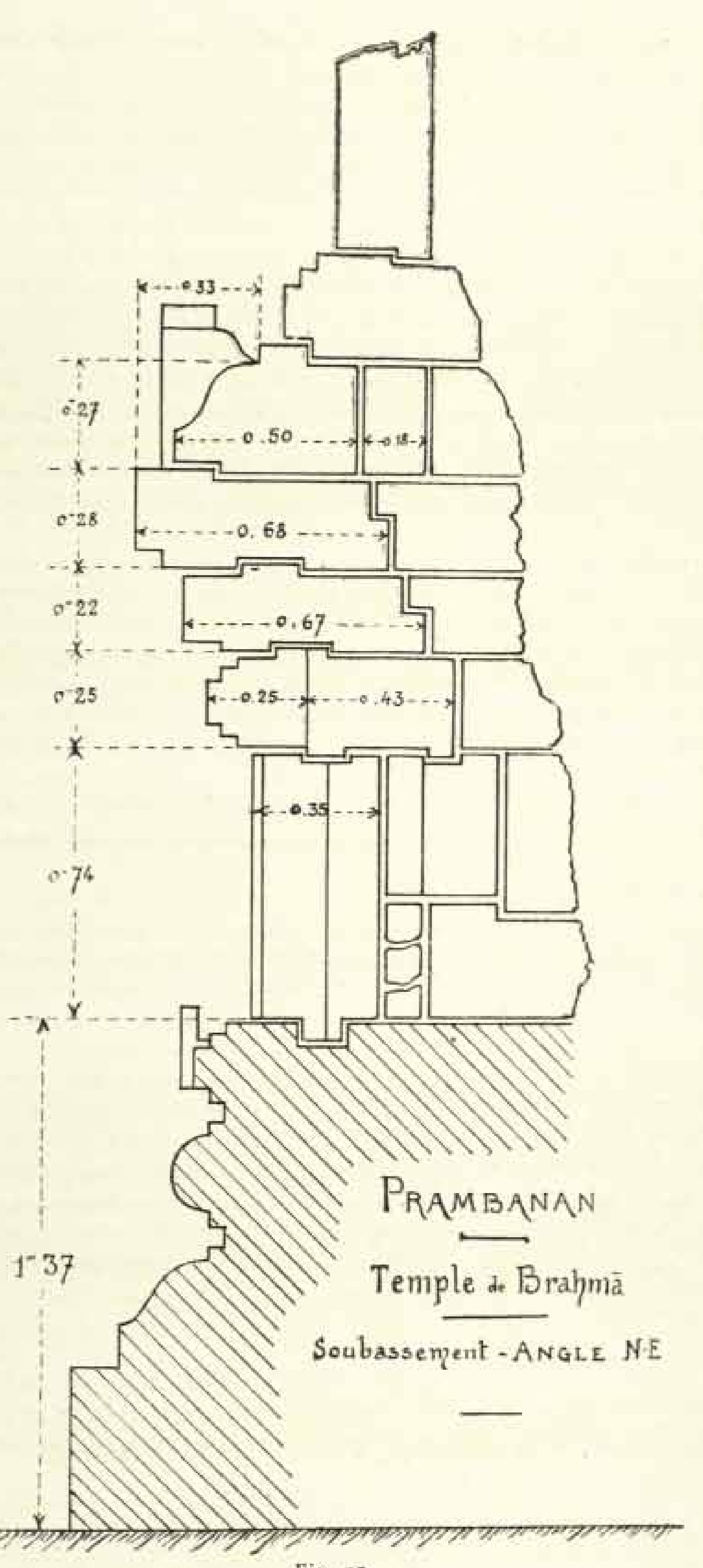

0.33
0.27
0.50
0.18
0.28
0.68
0.22
0.67
0.25
0.25
0.43
0.35
0.74
1.37
PRAMBANAN
Temple de Brahmā
Soubassement - ANGLE N.E

Fig. 95.

pierre à demi encastré dans certaines assises inférieures et qui devait s'engager dans une cavité ou mortaise de l'assise supérieure.

La cella du temple central montre au-dessus de la corniche une gorge, comme au Cambodge, pour recevoir les planches d'un plafond, bien que l'intrados de la voûte ait eu son parement aplani avec soin comme s'il devait être laissé visible.

Čandi Sewu. — Je ne reviendrai pas, au sujet de ce temple, sur le dispersement des petites chapelles autour du sanctuaire principal qui produit un effet assez désagréable ; elles sont alignées soigneusement, mais l'absence de tout souci de composition en vue d'un effet d'art à produire choque un peu.

Ces chapelles prises en elles-mêmes sont de petites merveilles architecturales au décor fort soigné : la reconstruction totale de l'une d'elles par M. de Haan, travail d'une réussite parfaite, montre le souci d'art, d'élégance et de soin apporté dans le détail par les constructeurs javanais. C'est en somme tout l'opposé du constructeur khmèr qui négligeait trop souvent le détail pour voir la masse et l'ensemble.

La proportion des frontons au-dessus des entrées et des entablements sur pilastres a quelque chose d'absolument classique.

La diversité des intérieurs de chapelles, dont certains montrent un décor très fin et très pur, accentue encore ce culte du détail opposé à l'absence de présentation d'ensemble.

Le temple central de Čandi Sewu est surtout remarquable par la proportion des avant-corps qui sont ici monumentaux et dont le décor mural est d'une richesse inouïe. Dans le motif ornemental constitué par des séries de cercles renfermant alternativement une fleur ou un animal, on peut reconnaître une analogie de composition avec le décor de certains tableaux de portes d'Aṅkor Vắt. Toutefois, le détail de l'ornementation à Java est d'une façon générale moins nerveux, plus mou de forme que dans l'art khmèr. Le motif de courbes alternées si net, si accentué dans ce dernier, est plus affadi à Java. Ce ne sont plus les retroussements de rinceaux en crosses aux formes vigoureuses, d'un relief bien accentué, c'est un décor onduleux qui me fait songer aux algues qu'on trouve au bord de la mer ; il n'y a pas de courbes nettement précisées, alors que le contour ornemental dans le décor khmèr peut toujours se ramener à des courbes directrices ou à un schéma géométrique (*BEFEO.*, XXII, p. 116).

Les contours des têtes de Kāla ou de makara présentent également parfois des courbes un peu molles ; le makara évoque souvent des tentacules, ce qui l'oppose nettement aux courbes si énergiques du nāga khmèr.

A Čandi Sewu, je fais connaissance avec les statues en ronde bosse de gardiens d'entrées, trapus et énormes, que je reverrai à Java oriental. Ces divinités sont plutôt çivaïtes, comme l'indique le serpent en *upavīta*, enroulé autour de leur poitrine ; ils protègent cependant des temples bouddhiques, ce qui corrobore la remarque que m'a faite le Dr. van Stein Callenfels au sujet des attributs et emblèmes figurant sur les temples.

Mais encore ici, je suis dérouté par leur emplacement actuel : sont-ils réellement in situ ? on peut en douter. Se dressaient-ils isolés ou appartenaient-ils à un ensemble architectural, une entrée monumentale ?

Čandi Plaosan. — Là encore, éclate l'opposition entre le luxe, la splendeur du décor tapissant les murs, et la pauvreté ou l'absence de composition du plan d'ensemble.

Les statues en ronde bosse encore in situ sur les autels des trois chambres (puisque nous retrouvons là la disposition du Candi Sari, ce qui précise bien l'utilisation religieuse prévue pour ce dernier) sont d'une beauté très pure et, avec celles du Ĉandi Mendut, peuvent compter parmi les plus belles de l'art hindo-javanais. En particulier le modelé des jambes est admirable et les Khmers se sont très rarement rapprochés d'une telle perfection. Je crois d'ailleurs que les statues khmères devaient être drapées et habillées d'étoffes qui cachaient les parties basses du corps, de même que la poitrine et la tête devaient être ornées de bijoux. A Java, je n'ai vu aucun exemple de tête de statue ayant les oreilles percées pour recevoir des boucles d'oreille, chose assez fréquente à Aṅkor.

D'ailleurs les statues javanaises sont toujours sculptées avec une grande profusion de bijoux, baudriers, ceintures, etc., tandis que la statuaire khmère montre le plus souvent le buste nu ; seuls un diadème et des bracelets constituent les ornements sculptés.

Avec ces principaux monuments je clos ici mes remarques sur l'art de Java central, les quelques petits ĉandis de moindre importance que j'ai pu visiter ne donnant lieu à aucune observation nouvelle.

Java oriental. — Avec Java oriental commence une architecture et un style qui vont se séparant de plus en plus de l'art hindou pour se charger d'éléments autochtones, quelques-uns peut-être très anciens et se rattachant à des civilisations disparues. C'est le même phénomène constaté au Cambodge où, à l'art primitif encore imprégné d'influences hindoues, se substitue un art nouveau qui est l'art classique khmèr.

Avec Java oriental on s'éloigne très fortement de l'art occidental classique méditerranéen transmis par la Perse et l'Inde à l'Extrême-Orient et dont nous avons rencontré de nombreuses réminiscences à Java central.

L'art sculptural va exagérer les formes tourmentées et prendre un caractère de férocité, les bas-reliefs perdront la belle et reposante sérénité des scènes vues à Barabudur ; déjà à Prambanan même, un certain côté réaliste se faisait pressentir. Le style des figures du Wayang va régner désormais avec ses audaces brutales, son animisme forcené qui donne une vie aux choses et aux éléments et introduit la magie, les métamorphoses, les représentations de puissances occultes dans les scènes de bas-reliefs.

L'ornement suggère les esprits infernaux, évoque des formes animales ou humaines avec des nuages, des fleurs, des stylisations décoratives.

Grotte de Selamanglen (près de Tulungagung). — Les bas-reliefs sculptés sur les parois de cette grotte nous offrent un exemple immédiat de ce style. Exécution assez naïve, aucune recherche de composition dans la présentation des scènes : les personnages se succèdent, se superposent au hasard sans recherche habile d'un effet d'ensemble à produire. Je note sur plusieurs divinités ce qui sera une des caractéristiques de l'art de Java oriental, l'importance donnée au motif du ruban ondulant sur la paroi du fond autour des personnages, tantôt au-dessus des épaules, tantôt autour du corps. Ce ruban, tout à fait inconnu dans l'art khmèr, intervient à Java même dans l'architecture où il sert de motif pour les frises sous corniches. Je remarque également cet élément décoratif qui va se répéter partout à Java oriental,

ornement floconneux et un peu mou qui symbolise les nuages, mais se retrouve sur les crinières d'animaux, de monstres et s'incorpore souvent au décor purement ornemental (fig. 96). Il deviendra même un motif de moulure courant qui se retrouvera à Bali (fig. 97).



Fig. 96. Motif d'ornement.

Čandi Sanggrahan. — La brique intervient dans la maçonnerie qui forme le massif intérieur de ce čandi; la brique joue ici le rôle dévolu à la latérite au Cambodge. Le Dr. van Stein Callenfels m'apprend qu'un premier temple en briques a été enfermé dans un second temple en andésite : je remarque en certains endroits une liaison telle entre les deux matériaux que cette hypothèse ne me semble pas admissible sans restriction.

Le motif des panneaux décorant le soubassement, habituel à Java central et inconnu au Cambodge, se retrouve ici particulièrement net, reproduit sur les trois corps de soubassements superposés.

A Java oriental, le tore disparaît de la mouluration et il semble que les profils à angle droit en escaliers deviennent courants, d'où une certaine sécheresse dans la silhouette des monuments qui contraste avec les profils arrondis de la plupart des monuments khmèrs.



Fig. 97. — Décor de moulure.

Mais une chose importante à noter dans ce čandi, c'est la présence aux angles des bandeaux d'une pierre plate dépassant légèrement et formant ainsi décrochement sur le corps de la moulure : les dalles d'angles des deux bandeaux supérieurs présentent un retroussement, tandis qu'au soubassement inférieur la dalle reste plate à l'angle (fig. 98).

Il est curieux de constater qu'au Bàkhèṅ d'Aṅkor, on retrouve une dalle analogue incorporée dans la brique au même endroit dans les tours à la base de la pyramide ; cette dalle possède le retroussement d'angle, mais en forme d'antéfixe plus accentuée (cf. *supra*, p. 580).

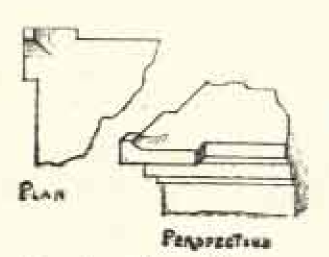


Fig. 98. — Čandi Sanggrahan. Dalle d'angle.

Čandi Bayalangu. — On trouve ici un exemple de temple enfermant dans sa maçonnerie un autre plus ancien, cas qui n'est pas sans rappeler certains soubassements et murs de terrasses d'Aṅkor enfermés derrière un parement rajouté après coup.

Čandi Kaličilik. — La tête de Kāla située au-dessus des portes et des fausses portes, au lieu de former clef et de se prolonger latéralement en cadre avec le makara à la base, est séparée de l'ouverture par une corniche et constitue une sorte de fronton : cela, joint à la silhouette plus élancée en hauteur de l'ensemble, contribue à donner à certains čandis de Java oriental un aspect plus rapproché de celui des pràsàt khmers que les čandis de Java central.

Toutefois, la sécheresse des profils à laquelle j'ai déjà fait allusion, et surtout le bandeau intermédiaire qui coupe le nu du mur du sanctuaire entre la base et la corniche, ainsi que la proportion assez étroite et toute en hauteur des ouvertures, séparent cet art de celui du Cambodge.

Ce que j'ai noté comme propre à l'architecture de Java oriental, c'est, indépendamment du bandeau intermédiaire que je viens de mentionner, le seuil échancré des portes, plus bas au milieu que sur les côtés; puis le double profil en escalier renversé du linteau au-dessus de la porte, profil qu'on retrouve à Bali, et enfin la présence d'une dalle plate décorée à la partie inférieure fermant le sommet de la voûte intérieure. Cette pierre existait d'ailleurs à Java central, notamment au Caṇḍi Merak et servait sans doute de dépôt pour les métaux sacrés : c'est l'équivalent de la pierre plate à dépôt qu'on trouve au sommet des tours khmères.

La tête de Kāla diffère de celles de Java central par sa proportion plus haute, son caractère moins stylisé et plus réaliste, et surtout par la présence de la mâchoire inférieure.

On voit également ici pour la première fois le geste de menace, c'est-à-dire deux doigts des mains de chaque côté de la face levés en l'air.

Le caractère de fronton que prend cette tête séparée par une moulure de la porte est accentué par la présence d'un nāga monocéphale (car le nāga polycéphale est inconnu à Java) aux extrémités latérales.

Caṇḍi Sawentar. — Ce temple montre les deux édicules en réduction adossés au mur d'échiffre du perron déjà vus à Prambanan, mais ici le profil du mur d'échiffre est vertical et terminé par une tête de nāga reposant sur une volute.

Sur les faces aveugles du sanctuaire, les niches rectangulaires qui remplacent les fausses portes khmères sont munies, comme ces dernières, d'un petit perron d'accès encore plus illogique ici qu'au Cambodge.

La pierre fermant la voûte intérieure est surmontée par une chambre vide également voûtée.

La tête de Kāla au-dessus des niches ou de la porte avec sa bouche complète présente un aspect presque humain qui la rapproche des têtes d'Asuras khmèrs.

Les bandeaux des étages sont décorés d'un motif très calme, presque géométrique, dérivé de la grecque qu'on retrouve fréquemment à Bali.

Le toit à étages décroissants aux retraits peu prononcés se rapproche par sa forme pyramidale générale des prāsāt khmèrs.

Le massif cubique, avec retroussement aux angles des moulures vers le haut aussi bien que vers le bas, qui se dresse au sommet des étages, forme tout à fait inconnue au Cambodge, doit représenter l'autel qu'on voit à Bali en l'attente de la divinité qui descendra s'y poser.

Caṇḍi Panataran. — Pour la première fois à Java, je me trouve en présence d'un plan d'ensemble un peu précisé, où l'on voit des vestiges de portes d'entrée et où la disposition générale des pavillons, murs ou terrasses enfermés dans un mur de clôture est encore lisible.

Le désaxement voulu des portes d'entrée avec le sanctuaire principal, les successions de cours qui précèdent ce sanctuaire sont bien accusés. Les différents temples faisant partie de cet ensemble ne sont plus alignés autour d'un monument central sans indication de façade principale et d'entrée d'honneur, comme c'est le cas à Prambanan, Sewu ou Plaosan.

L'arrivée au sanctuaire se fait en traversant plusieurs cours comme dans certains temples de l'époque de Jayavarman V au Cambodge (par exemple à Prāsāt Trapān Côñ, n° 561 de l'*IK.*).

Le corps du serpent est ici utilisé architecturalement et non en balustrade ou en rampant de fronton comme chez les Khmèrs : on le trouve à la base des pendopos ou en revêtement sur les murs du sanctuaire du nâga.

Le temple principal est orné d'une série de lions en atlantes dont la tête reproduit les faces de monstres décorant les entrées et appelées têtes de Kala : ces lions ne sont pas sans rappeler ceux de la partie centrale de la Terrasse des Eléphants à Aṅkor, mais à Java l'envergure des ailes largement déployées ajoute un élément au caractère décoratif de ce motif.

L'aspect de ce temple principal est complètement faussé par la suppression du sanctuaire central qui devait être d'une richesse de décor extrême si l'on en juge par le fragment reconstitué sur le sol à côté des terrasses du soubassement ; la saillie des motifs de sculpture se détachant en ronde bosse sur les murs de ce fragment rappelle l'architecture de l'Inde beaucoup plus que celle du Cambodge. Mais ce qui contribue surtout à dénaturer l'aspect de ce temple tel qu'il devait exister jadis, c'est l'absence complète des édicules qui se dressaient sur la première terrasse du soubassement ; ils correspondaient aux ressauts en saillie de cette terrasse et aux retraits de la suivante et leur suppression rend le plan actuel de ces terrasses bizarre et incompréhensible : pas le moindre vestige, ni aucun indice de ces pavillons n'a subsisté sur le dallage bien refait à l'endroit où ils s'élevaient autrefois. La restauration de ce temple qui escamota si bien toutes les traces de ces pavillons, — à laquelle le Service archéologique des Indes Néerlandaises est resté étranger, il faut le dire à l'honneur de ce service, — montre le danger de confier des travaux de ce genre à des gens, remplis sans doute de bonne volonté, mais tout à fait incompétents.

L'évolution de Java oriental vers un art influencé par des éléments autochtones se révèle ici par les bas-reliefs directement inspirés du spectacle des Wayangs, et qui procèdent d'un tout autre esprit et d'un tout autre tempérament que les bas-reliefs khmèrs.

La disposition des édifices ou pavillons à l'intérieur de la première cour avec ses *bale bangun* et ses *bale banten* (salles d'offrandes, réunions, etc.), ainsi que la base, encore marquée par quatre pierres, de l'emplacement où se tenait le prêtre qui officiait, rappellent les dispositions analogues des puras de Bali.

Le rappel de Bali apparaît encore dans les portes coupées donnant accès à l'intérieur des piscines qui dépendent de ce monument. Ce motif de bains à ciel ouvert, mais séparés par des murs en compartiments qu'on retrouve assez souvent à Java oriental, n'a rien qui s'en rapproche dans l'architecture khmère.

Le motif de réduction de čandis formant pinacles d'ornementation sur les murs est fréquemment usité dans ce temple.

Porte de Plumbangan. — Si j'ai visité beaucoup de čandis qui avaient perdu tout souvenir de la porte y donnant accès, j'ai eu l'occasion de visiter quelques portes isolées privées de leur monument : d'où je tire cette conclusion que l'abandon des temples perdus au milieu de la forêt a été moins funeste à l'art khmèr, au point de vue de la conservation des divers éléments constituant un ensemble, que le voisinage de cultures, jardins, villages, usines, etc., ne l'a été pour beaucoup de monuments javanais.

Cette porte de Plumbangan complètement remise dans son état ancien se recommande par la simplicité de ses lignes et par l'absence de tout décor ; c'est dire qu'elle ne rappelle en rien les entrées de temples khmèrs même de peu d'importance. Les portes les plus simples à Aṅkor ont toujours le linteau sur colonnettes surmontées du fronton sur pilastres (porte secondaire du mur Nord de Tà Prohm, porte du mur Sud du Palais royal dans l'axe du Phimânàkàs, etc.).

J'ai déjà fait allusion à l'étroitesse des portes des sanctuaires de Java oriental : ici j'ai mesuré une largeur de o m. 50 entre montants, et si l'on songe que, d'après les crapaudines et les trous de pivots encore visibles, ces portes étaient formés par deux vantaux mobiles en bois, on reste étonné du peu de largeur de chacun de ces vantaux.

Candi Kotes. — Le souvenir de Bali ici est impérieusement évoqué : ces autels en plein air destinés aux offrandes ou réservés aux dieux témoignent d'une direction nouvelle donnée aux cultes et de croyances différentes auxquelles correspond un rituel nouveau.

La réduction d'édicule qui constitue l'autel de Brahmā est d'un décor très soigné et très pur ; comme le temple reconstruit, dit du millésime, à Panataran, il peut être considéré comme le type même des čandis de Java oriental. Je vois encore un rapprochement avec l'art balinais dans la tête de Kāla placée en amortissement d'angles et réduite à un seul œil au milieu d'un décor ornemental.

Čandi Singasari. — En considérant le massif de maçonnerie, sorte de piédestal, encore en place près d'un des dvārapalas d'entrée, je me demande si ces énormes statues, gardiens de portes aux mines féroces, aux gestes menaçants, n'étaient pas autrefois surélevées et dressées sur un socle au lieu d'être à ras du sol comme on les retrouve maintenant, ce qui certainement leur aurait donné un aspect plus imposant. Cela pourrait être une preuve que les statues similaires vues au Čandi Sewu et au Čandi Plaosan ne sont plus in situ.

On pourrait retrouver quelque analogie avec ces statues dans de rares motifs garnissant les socles d'échiffres de certains temples khmèrs, tels que Bantãy Srĕi (Īçvarapura) : mais à Singasari les gestes de manace et les têtes de mort décorant ces statues leur donnent ce caractère féroce et macabre qui deviendra courant à Bali et qui est inconnu au Cambodge, où les dvārapalas ont, malgré leurs yeux ronds et leur rictus, un aspect assez débonnaire.

Le sanctuaire même de Singasari, à l'inverse de ce que j'ai noté à Sewu et Kalasan est l'image typique du monument dont l'extérieur ne correspond pas à l'intérieur : mais ici le mensonge des façades s'accentue encore du fait que, chose anormale à Java et dont je ne connais pas d'exemple au Cambodge, la cella du sanctuaire est enfermée à l'intérieur du soubassement et ce qui de l'extérieur paraît être le sanctuaire lui-même correspond à une cavité intérieure voûtée superposée à la cella où se trouvait l'idole.

La construction est moins soignée qu'à Java central : on ne retrouve plus la languette en saillie où les assises s'emboîtaient. Le système consistant à appliquer un parement en revêtement sur un massif intérieur en maçonnerie, habituel chez les Khmèrs, se retrouve ici (pl. LXXIII, A). La pierre en clef de voûte au sommet des niches ou de la porte d'entrée déjà signalée ailleurs, existe également ici.

Les têtes de Kāla du haut (les seules qui soient terminées) ont un caractère ornemental très marqué, ce qui diminue le côté un peu grotesque de ce motif quand il vise à un réalisme trop prononcé. Ici, elles sont toujours traitées en fronton au-dessus des portes et non en clef d'arc.

Parmi les sculptures alignées tout autour de ce sanctuaire, j'ai remarqué un très beau corps féminin, dont tout le buste manque et qui formait probablement gargouille, car une canalisation existe dans la section de la partie cassée : on y voit l'emploi du drapé des étoffes en ondulations très fréquent dans la statuaire de Java oriental, et une grande richesse dans les ornements tombant de la ceinture.

Ces parties inférieures de statues aux jambes très finement modelées et dont on peut deviner la forme sous la jupe contrastent avec le bas des statues khmères, où l'anatomie du corps est absolument indiscernable.

Čandi Jago (*Tumpang*). — Ce temple rappelle celui de Panataran avec ses suites de bas-reliefs aux différents étages, mais ici le sanctuaire central est encore en place sur la plateforme supérieure. Ces bas-reliefs se déroulent sur les murs sans le moindre essai de composition pour les rattacher à l'architecture, exactement comme ceux d'Aṅkor Vàt, du Bàyon ou de Bantāy Chmàr ; mais si l'on suppose que, comme c'est le cas pour ces derniers temples khmèrs, ces images sculptées étaient faites pour être vues par la foule et non réservées à un petit nombre d'initiés, il faut en conclure que les čandis étaient accessibles aux pèlerins dans toutes leurs parties et à tous les niveaux d'étages, ce qui d'ailleurs est confirmé par ce que j'ai déjà dit au sujet des chambres centrales décorées et vastes des sanctuaires et la facilité qu'offraient les escaliers. Au Cambodge, il en va tout autrement et les bas-reliefs sont réservés aux étages inférieurs, seuls accessibles à la foule.

Mais le côté religieux des bas-reliefs au Čandi Jago s'efface devant le côté dramatique des scènes représentées : c'est un spectacle de Wayang que l'on a sous les yeux. Il est vrai qu'il serait peut-être plus exact de dire que ce sont les spectacles de Wayang qui assument un caractère religieux. Les représentations théâtrales, à Java comme au Cambodge, ont toujours participé aux cérémonies religieuses : c'est ainsi qu'à Aṅkor, par exemple, la danse n'était pas considérée comme une chose profane, puisque les temples multiplient sur leurs murs les visions d'apsaras dansant. On ne pourrait guère non plus s'expliquer autrement que par le caractère religieux qu'y voyait le sculpteur la représentation de scènes d'acrobaties et d'exercices de cirques placée à la base des piliers du porche extérieur central de l'entrée principale du Bàyon.

Il est à noter qu'à Java oriental les moulures, au lieu de rester nues comme à Java central, sont parfois décorées d'ornements comme dans l'art khmèr.

Le bouddhisme tantrique, qui a influencé si fortement l'art de Java oriental, y a donné naissance à des statues de divinités mahâyânistes au caractère cruel, avides de sang et tenant crânes et glaives à la main : si l'iconographie khmère a quelquefois adopté certaines divinités tantriques (Hevajra par exemple), elle s'est toujours abstenue de tout détail ou expression affectant un caractère macabre, obscène ou féroce.

L'art khmèr est essentiellement chaste, d'une sérénité aimable, les temples sont décorés de gracieuses figures féminines qui sourient et jouent avec des fleurs : même ses dvārapālas, debout aux portes d'entrée, ont un caractère bon enfant et assez



A



B



C

A. Čandi Singasari. Massif du soubassement montrant le revêtement sans liaison avec l'infrastructure (cf. p. 607). — B. Bàyon. Motif central d'un linteau. — C. Čandi Jabung. Tour d'angle du mur d'enceinte. (Cf. p. 611.)

pacifique. L'art de Java oriental est, au contraire, souvent démoniaque, empreint d'un mysticisme sensuel et parfois lubrique, comme il s'est conservé encore de nos jours à Bali.

Čandi Kidal. — Ce temple dont l'architecture résume bien les caractéristiques de l'art de Java oriental montre une silhouette élégante et assez pure de lignes. Il est surtout remarquable par son décor qui, à l'inverse du décor khmèr, n'envahit pas toutes les surfaces disponibles, mais est localisé et réparti à des endroits précis : ici l'ornementation est soumise au maître de l'œuvre, tandis qu'il semble, en certains temples d'Aṅkor de la dernière époque, que le sculpteur décorateur ait eu toute liberté pour couvrir les murs à sa guise.

Toutefois, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, pris dans le détail, le décor khmèr a plus d'accent, est plus fouillé et plus modelé. A Java, le décor est plat et le plus souvent réduit à un contour dont on est venu gratter le fond : c'est un champlevé et non une sculpture. Les ornements ont ces courbes molles et imprécises qui m'ont fait les assimiler à des algues.

La tête de Kāla au-dessus des portes d'entrée est d'un très beau caractère : le globe des yeux orné de spirales, au lieu des cercles concentriques propres à Java central, communique à cette tête que complète sa mâchoire inférieure une expression humaine.

On peut noter que le petit socle, habituel à l'art d'Aṅkor, séparant le soubassement des moulures basses du sanctuaire, qui existe à Kidal, se retrouve aussi sous le soubassement.

La base du mur de clôture encore en place montre les entrées très nettement désaxées par rapport au sanctuaire, ce qui semble être une règle générale à Java oriental.

La terrasse du *bale bangun* (salle de réunion) est ici placée directement devant l'entrée du sanctuaire : on pourrait peut-être voir une analogie entre ces terrasses, basses en maçonnerie, qui devaient supporter des pavillons en bois, et les terrasses dites royales placées également devant l'entrée des temples khmèrs.

Čandi Pari. — Ce temple a été incorporé par M. Parmentier à son *Inventaire des Monuments čams* (I, p. 566). Il se distingue en effet très nettement des autres čandi javanais, et l'explication donnée, art venu du Čampa, mais exécuté par des artistes javanais, paraît des plus plausibles et peut expliquer les formes indigènes locales qu'on y retrouve.

La proportion de la porte très étirée en hauteur est bien caractéristique de Java oriental ; de même, le linteau est séparé du fronton qui le surmonte par un corps de moulures qui n'a rien de čam. Le tympan du fronton au-dessus de l'entrée présente au milieu une saillie qui pourrait à la rigueur s'interpréter comme correspondant au nez de la tête de Kāla habituelle à cet endroit, mais il n'est pas impossible d'y voir un vestige de décor représentant une réduction d'édifice, puisque ce motif se retrouve très nettement marqué sur les faces aveugles.

Le décrochement en saillie devant la porte d'entrée correspond à deux escaliers latéraux parallèles à la façade, ce qui est propre à Java oriental et n'a d'équivalent ni dans l'art čam, ni dans l'art khmèr.

Mais ce qui distingue ce temple des autres čandis, c'est la proportion tout à fait classique du profil des moulures de la corniche.

L'intérieur de la cella, assez bas sous le départ de la voûte, semble faire prévoir, suivant la formule de Java oriental, une seconde chambre voûtée au-dessus de la première. Le mur du fond montre la légère saillie destinée à recevoir une statue adossée.

Čandi Putrijavi. — Je ne vois guère à relever dans ce sanctuaire, dont seul reste le soubassement, que les bas-reliefs non interrompus, montrant, chose inconnue dans l'art khmèr, des paysages, palais, temples, etc., vus en perspective. La reproduction de la nature est ici suivie d'assez près sans aucun essai d'interprétation ou stylisation.

On voit apparaître la tête de Kâla aux angles du bandeau médian du soubassement de la partie en décrochement sur la façade : les ressauts de ce décrochement montrent les profils de moulures qui se continuent à des hauteurs différentes, comme c'est la règle dans l'art classique du Cambodge pour les échiffres des perrons.

Čandi Tegawangi. — Là encore il ne reste plus qu'un soubassement décoré de bas-reliefs : le socle à profils de moulures opposées et symétriques par rapport à un bandeau médian se rapproche de ceux de l'art khmèr : le rapprochement s'impose d'autant plus qu'ici les moulures sont décorées. Mais ce qui est inconnu dans l'art khmèr, c'est l'interruption des moulures de ce socle par trois motifs sur chaque face représentant un atlante sur un fond de feuillage.

Le soubassement repose sur ce socle par une moulure en quart de rond, assez anormale à cette place et d'un effet peu heureux.

Le piédroit sur la face Est au milieu du soubassement montre une sculpture représentant le prince et la princesse de Majapahit qui firent élever le monument ; cette sculpture est restée à l'état d'ébauche.

Du sanctuaire lui-même il ne reste plus rien, sauf un très beau piédestal, décoré avec profusion, et une pierre cubique avec neuf cavités carrées du genre de celles qu'on trouve à Añkor, mais avec cette différence qu'ici ses dimensions sont beaucoup plus grandes : elle mesure 1 m. 10 de côté.

On trouve dans cet édifice un rappel de Java central dans la tête de makara (disparue à peu près à Java oriental) au bas des échiffres.

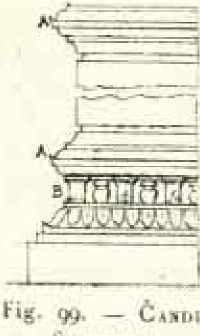


Fig. 99. — Čandi Surawana. Soubassement.

Čandi Surawana. — Les bas-reliefs qui décorent le soubassement et le socle sont constitués en panneaux et des motifs d'atlantes ornent les angles du socle.

Le décor et les profils de moulures du soubassement présentent quelques particularités : d'abord la moulure A (sur la fig. 99) et la frise B (sur la même figure), alternance de consoles et de flacons, qui sont assez anormales. Les doucines sont décorées de pétales de lotus. Les socles d'échiffres du perron en façade sont surmontés d'une divinité démoniaque montant un cheval qui foule des personnages renversés, motif non encore vu à Java. Les bas-reliefs montrent les personnages découpés en Wayang sur un fond

encombré d'une floraison touffue de motifs symboliques évoquant les puissances occultes qui participent aux scènes représentées.

Čandi Jabung. — Ce sanctuaire est exceptionnel par son soubassement excessivement haut (ce qui n'est pas sans rappeler la silhouette de certains prāsāt khmèrs surélevés sur des gradins en pyramide) et sa tour arrondie aux angles.

Néanmoins il se rattache bien à l'art de Java oriental dont il a tous les caractères essentiels.

Il présente cette anomalie que, sur les façades latérales, les niches, qui se rapprochent ici des fausses portes d'Aṅkor, sont supportées par trois étages de soubassements, alors que dans les angles la base du corps du sanctuaire ne repose que sur deux étages.

En réalité, le troisième et le dernier étage de soubassement sous les niches appartient au corps du sanctuaire et est au niveau du plan rond.

Si l'on considère la tour d'angle, qui subsiste encore non loin de là, seul vestige du mur d'enceinte qui clôturait ce monument, on peut se rendre compte que cette tour reproduit le sanctuaire principal, mais sur plan carré (pl. LXXIII, c).

Le décor de ce čandi, bien que sculpté sur la brique, est particulièrement remarquable et d'un style très pur.

La frise en ruban sous les moulures hautes est largement exécutée et les rinceaux qui constituent la bande verticale encadrant les parties rondes en plan ont un accent et une franchise dans l'enroulement qu'on ne rencontre pas toujours ailleurs.

Le bandeau médian entre base et corniche est ici d'un profil particulier. Il est projeté en avant par deux doucines, ce qui lui donne un relief très accusé. Une tête de Kāla très stylisée s'en détache au milieu ; la même tête de Kāla, mais d'un relief très atténué, apparaît au centre de la bande décorée à la base de la partie ronde. Elle sert de départ aux rinceaux décoratifs qui se prolongent de chaque côté comme dans les linteaux khmèrs. On peut retrouver un souvenir de Java central dans les deux têtes qui sortent en haut-relief à la base des cadres des niches et de la porte d'entrée. Il est vrai que ces têtes évoquent aussi les bases de colonnes dans certains édifices de la côte Est du Yucatan à Tulum et Elmeco, connues sous le nom de colonnes-serpents. On les retrouvera également à Bali sur les échiffres des perrons, notamment à Jogan Agung Pura (Ketevel).

Le soubassement du Čandi Jabung montre dans les angles un profil de moulure différent de celui que l'on trouve au centre des façades, ou plus exactement le profil est le même, mais le niveau de ces moulures ne correspond pas, ce qui se voit fréquemment dans l'art khmèr. Un rappel de ce dernier se rencontre dans le fait que le niveau intérieur de la cella est en contrebas comme dans les sanctuaires du Cambodge.

Čandi Badut. — Ce temple qui fut récemment reconstruit par M. de Haan, bien que situé près de Malang, appartient de toute évidence à l'art de Java central dont il présente toutes les caractéristiques. C'est d'ailleurs, je crois, un des plus anciens temples de Java.

Toutefois, malgré la présence des redents sur les faces supérieures des assises, il faut reconnaître que la répartition des joints et l'inégalité de dimensions des matériaux

employés ne révèlent pas le soin habituel que l'on voit généralement apporté aux constructions de Java central.

Aucune assise n'est réglée de hauteur et l'époque du Bàyon n'a guère présenté d'appareillage plus inégalement réparti.

Le linga de la cella centrale est à trois sections comme au Cambodge, mais avec chanfrein arrondi pour passer de la section polygonale à la section carrée.

La silhouette d'ensemble est plus trapue qu'à Java oriental et la porte d'entrée a ici une largeur normale. Il semble d'une façon générale que l'évolution d'un art tende à la minceur des formes, à la sveltesse et à l'élancement des silhouettes ; c'est ce qui s'est passé au Cambodge quand l'art khmèr a été modifié par les Siamois dont le prañ a accentué la proportion en hauteur des tours d'Añkor Vât. La même tendance se remarque dans la coiffure royale du mokŏt qui, déjà plus étirée en hauteur sur les bas-reliefs de la fin de l'art classique, est devenue la coiffure élancée comme une flèche des danseuses du Cambodge actuel.

La tête de makara à la base du cadre de l'ouverture du porche du Čandi Badut est plus suggérée qu'indiquée ; il semble d'ailleurs qu'il y ait eu un peu d'hésitation à préciser la tête de makara, car le rampant du mur d'échiffre du perron où l'on attend ce motif se termine par un simple enroulement de trompe.

De chaque côté des niches le décor des murs simule un motif de tapisserie constitué par un semis d'éléments, fleurons et guirlandes, qui rappelle un décor d'étoffe.

Les têtes de Kala (sans mâchoire naturellement) au-dessus des niches des façades latérales sont surmontées d'un motif qui évoque la silhouette terminale de trois petits sanctuaires.

Piscine de Belahan. — Je noterai, indépendamment de la belle statue de Viṣṇu sur Garuḍa déposée au Musée de Majakerta, la curieuse figure féminine laissée in situ, dont le geste de pencher le buste en avant pour laisser couler l'eau qui devait s'échapper de ses seins est d'une élégance et d'une grâce admirables.

A quelque distance, avant d'arriver à cette piscine, on trouve deux portes d'enceinte appelées Čandi Belahan par les indigènes : l'une d'elles, assez complète, montre le curieux fronton triangulaire déjà remarqué au-dessus du Čandi Pari. La silhouette de cette porte est celle d'un sanctuaire avec sa toiture en étages portant en bas-reliefs des réductions d'édifices : la doucine des étages a ici une proportion très accentuée.

Une des particularités de cette porte consiste dans la façon anormale dont elle est voûtée intérieurement ; le passage sous la porte est voûté comme le serait un čandi, la plate-bande transversale est au-dessus du vide.

La portée, évidemment, n'est pas très grande (0 m. 90) ; mais comme les briques constituant cette plate-bande n'ont pas cette longueur, celles du milieu ne reposent sur rien et ne tiennent que par adhérence avec leurs voisines : il est vrai qu'on remarque sur certains endroits un mortier de chaux encore très visible qui reliait toutes ces briques entre elles.

Piscine Jalatunda. — Sur la même montagne Penang-gungan et dans un splendide paysage de forêt équatoriale, ce bain-fontaine montre un grand bassin avec buffet d'eau au centre adossé contre le rocher. De chaque côté sont deux bassins plus petits et clôturés par un mur.

Je note tout de suite la particularité des dalles posées de champ, assemblées à languettes et tenons dans les rainures, qui constituent les murs latéraux.

Le dessus du buffet est taillé en dalles arrondies couronnant des piles rectangulaires d'un aspect assez bizarre. Les parties basses sont décorées de sculptures au milieu d'un motif ornemental en enroulement de tentacule ou de trompe.

Les sujets mythologiques traités dans de petits panneaux qui décoraient cette fontaine, malgré une certaine maladresse d'exécution, ne sont pas sans saveur et sans verve.

Piscine Tikus. — On trouve encore ici un bain central au milieu duquel est érigé une sorte d'autel que surmontent des réductions d'édifices : des murs de chaque côté d'un large escalier d'arrivée délimitent aux angles deux petits bassins latéraux.

Des gargouilles décoratives déversaient l'eau sur les baigneurs, peut-être à la façon des têtes dans les chapelles de pourtour à Nāk Pān ; mais c'est le seul rapprochement qu'on puisse faire avec l'art khmèr. On peut dire que les bassins, tels qu'on les voit à Añkor, avec gradins d'accès à la nappe d'eau sur toutes les faces, n'existent pas à Java où les piscines sont séparées en compartiments par des murs et où l'accès n'a lieu que sur un seul côté.

Čandi Bangkal. — De même que dans l'art du Cambodge, les čandi en briques à Java possèdent certains éléments en pierres, par exemple le linteau au-dessus des portes, qui est toujours en andésite mais non décoré, et les têtes de Kāla au-dessus de l'entrée et des niches de façades.

La tête de Kāla, à Java, comme c'est le cas ici au-dessus des niches latérales de la façade, montre souvent une stylisation poussée à l'extrême qui fait de cet élément un véritable motif purement ornemental ; l'œil cependant n'hésite pas à y reconnaître la tête qu'il est habitué à voir ailleurs sous sa forme animale.

Le fait existe aussi à Añkor et, par comparaison, je donne ici (pl. LXXIII, B) une vue d'une tête de monstre ainsi stylisée prise sur un linteau du Bàyon d'Añkor Thom.

On retrouve au Čandi Bangkal ce motif que j'ai déjà signalé à Java oriental d'une terrasse en maçonnerie, avec perrons, faisant saillie devant l'entrée du sanctuaire ; en plus de cette terrasse qui rappelle, mais moins développée, les terrasses royales qui précèdent certains pràsàt khmèrs classiques, on voit une plateforme isolée, mais assez rapprochée du temple, le *bale bangun*. La porte interrompant le mur d'enceinte, dont une partie est encore debout, est, comme aux autres čandis où cet élément architectural s'est conservé, désaxée.

Sukuh et *Četa.* — J'ai gardé pour la fin ces deux derniers emplacements religieux qu'on ne peut appeler des sanctuaires, car ils occupent une place tout à fait à part dans l'art de Java. Bien qu'ils datent d'une époque assez tardive (XVe siècle), on est transporté avec ces vestiges dans un milieu très lointain, dans une civilisation tout à fait différente de celles auxquelles appartenaient les čandis visités jusqu'ici.

On se trouve là en présence d'un foyer de croyances primitives, qui fut peut-être une sorte de réaction contre l'envahissement de l'Islam à Java.

En tout cas, il ne reste presque plus rien des formes architecturales de l'île telles qu'elles se présentent partout ailleurs.

Ces monuments ou plutôt cet ensemble de terrasses, sculptures, pylônes, pyramides d'aspect bizarre assez hétéroclite, d'un caractère parfois grossier et souvent obscène, ne sont pas sans évoquer au premier abord les civilisations du centre de l'Amérique : la pyramide de Sukuh sur le mont Lawu est du type même des Teocalli de l'architecture Maya, et le serpent enroulé que l'on voit sur la plateforme où aboutit l'escalier complète cette ressemblance. Les cultes phalliques et naturistes l'emportent ici sur les cultes çivaïtes et vishnouites, car à ces caractères pré-colombiens que je viens d'indiquer se mélangent des réminiscences d'hindouisme qui portent surtout sur les légendes représentées sur les bas-reliefs bien plus que sur les formes architecturales elles-mêmes. Certaines statues nous ramènent à des époques très anciennes et ne sont pas sans rappeler les sculptures de l'Ile de Pâques, non plus que certains bas-reliefs similaires chaldéens. Les idoles en pierre à la face barbue, à la pose agenouillée, que l'on voit sur les terrasses inférieures de Četa évoquent étrangement certaines idoles sumériennes (par exemple la statuette d'El Obeid actuellement au British Museum). Toutefois, à Četa, le lobe des oreilles percé dans lequel est introduit un tube rappelle les coutumes encore en usage chez certaines races d'Extrême-Orient.

L'absence d'édicules, sanctuaires ou pavillons couverts, témoigne bien de cultes primitifs : ces emplacements étaient réservés à des cérémonies empreintes du plus pur naturisme où l'on adorait simplement la voûte du ciel et où, comme le disent Perrot et Chipiez dans leur *Histoire de l'art* (V, p. 640) à propos des Perses, « tous les hommages des fidèles s'adressaient aux astres et aux éléments ».

Ce culte est encore dénoncé par les bétyles ou pierres dressées, les autels élevés au Feu ou au Soleil comme on en a retrouvé à Pasargade (*loc. cit.*, p. 644 et 645) et qui sont généralement situés sur les lieux élevés.

A Četa, la sixième terrasse (en partant du bas) est particulièrement intéressante à ce point de vue, car on y rencontre des corps d'animaux sculptés sur le dallage dont certains correspondent aux signes du zodiaque et qui semblent les emblèmes d'une cosmogonie solaire très primitive. En tout cas, tous ces éléments sont pré-hindous et montrent qu'une sorte de résurrection de cultes autochtones et très anciens s'est produite à cette époque du XVe siècle sur ce sommet de montagne en plein centre de Java.

Musée de Batavia. — Il me reste, avant d'arriver à Bali, qui terminera cette première partie de ma mission, à noter certaines remarques faites au cours de mes visites au Musée du Batavia.

D'une façon générale, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire plusieurs fois, mais ici cette impression est encore renforcée, la statuaire javanaise l'emporte de beaucoup sur la statuaire khmère par le modelé des formes du corps et surtout par le soin avec lequel les jambes sont traitées ; les étoffes, draperies, jupes, ceintures, etc., sont très finement exécutées et rendues avec une grande maîtrise.

En revanche, les expressions de physionomie sont souvent supérieures chez les Khmèrs où l'artiste a particulièrement réussi à synthétiser dans un sourire un peu ironique la doctrine bouddhique de renoncement, de douceur et de méditation.

Certaines statues javanaises ont le torse habillé, ce qui est inconnu dans l'art khmèr, où le Buddha avec sa robe de moine mis à part, le buste est toujours représenté nu, orné seulement de bijoux : je signale par exemple les n°s 112^a^ (*Bhṛkuṭi*) et 247^b^. Cette dernière statue montre un sein complètement nu et le pan de l'écharpe

qui retombe par-dessus l'épaule d'un côté, fait songer à la façon dont les Cambodgiennes modernes portent l'écharpe. La Kāli n° 296[1] porte une simple bande entourant les seins.

L'Avalokiteçvara n° 247 et le Buddha debout n° 233[1], tous deux marqués comme venant de Sumatra, présentent beaucoup d'analogie avec les statues d'art pré-khmèr ; on pourrait en conclure à une influence du royaume de Çrīvijaya sur le Cambodge. La tête de Buddha n° 235 de Palembang confirme encore ce rapprochement entre les deux pays.

J'ai déjà fait allusion au ruban ondulé utilisé à Java oriental, très souvent comme ornement décoratif en motif de frise ; on en retrouve ici de multiples exemples sur les dalles de fond des statues adossées.

Le n° 20, Viṣṇu assis sur un trône qu'entoure à la base un serpent et dont le pied repose sur la tête du reptile, évoque le souvenir des Buddha khmèrs assis sur les replis du nāga, mais c'est là un cas un peu exceptionnel à Java, alors que c'est un motif très fréquent au Cambodge.

Il m'a été donné de voir des tablettes de peṣanī au Musée de Majakerta assez semblables à celles qu'on trouve à Aṅkor, mais le dessus de la tablette était droit et non incurvé.

Pour résumer la différence qui sépare l'art de Java de l'art khmèr, j'ai cru devoir réunir dans le tableau suivant les principaux points sur lesquels ces deux arts s'opposent :

Java.	Cambodge.
Soubassement décoré par panneaux souvent séparés par des pilastres.	Soubassement simplement mouluré.
Escaliers de proportion normale aisés à monter, souvent pris dans l'épaisseur des murs.	Escaliers très raides à marches étroites et très hautes toujours rejetés à l'extérieur.
Murs d'échiffres à rampants inclinés et incurvés.	Murs d'échiffres droits formant support de seṅ.
Cella des sanctuaires décorée intérieurement avec niches pour luminaires et parfois de petites fenêtres.	Cella des sanctuaires restée généralement fruste, sans moulures, sans décor, sans niches ,ni fenêtres.
Appareillage assez soigné et très judicieux sans rappel de construction en bois.	Appareillage très défectueux et application de la mise en œuvre du bois à la pierre.
Faîtage de couronnement des sanctuaires en forme de stūpa (Java central) ou d'autel rectangulaire (Java oriental).	Faîtage de couronnement des sanctuaires en forme de pierre pointue surmontant plusieurs couronnes de lotus.
Pas de galeries, ni de voûtes sur piliers.	Galeries couvertes avec voûtes et demi-voûtes sur piliers.
Pierre à dépôt formant clôture de la voûte intérieure et parfois décorée sur sa face inférieure.	Pierre à dépôt encastrée dans le sommet de la tour.

Moulures le plus souvent sans décor.	Moulures surchargées de décor.
Tête de Kāla formant l'élément essentiel de la décoration avec le makara ; nāga très peu utilisé et toujours monocéphale.	Têtes de nāga formant l'élément essentiel de la décoration ; le makara disparaît avec l'époque classique et la tête de monstre n'intervient que dans les linteaux.
Bas-reliefs sur panneaux délimités.	Bas-reliefs refouillés dans l'empilage des pierres.
Statuaire en ronde bosse, très bonne pour le corps, parfois inférieure pour les têtes.	Statuaire en ronde bosse, très bonne pour les têtes et les poitrines, informe pour les parties inférieures.
Bijoux sculptés sur la statue.	Bijoux souvent rapportés sur la statue.

Ces différences qui précisent la séparation entre l'art javanais et l'art khmèr montrent bien que si, au début, ces deux arts issus d'une source hindoue peuvent présenter quelques rapprochements (art de Dieng et Gedong Sanga avec l'art khmèr primitif), des facteurs importants sont venus les modifier et les faire évoluer dans des directions divergentes.

Quelle analogie par exemple voudrait-on trouver entre l'art de Majapahit et l'art d'Aṅkor Vằt et du Bàyon ? Il me semble donc que faire rentrer des arts aussi dissemblables dans une même classification en les appelant tous les deux arts hindous ne correspond pas à la vérité et risque de fausser les idées.

L'art hindou a bien, il est vrai, contribué pour une part dans leur formation en leur transmettant des influences chaldéennes (tours à étages), égyptiennes et sassanides (pour le décor et la sculpture), mais d'autres éléments sont venus s'incorporer et se fondre dans ces influences si bien que mentionner un seul apport étranger pour expliquer ces arts si complexes est assez délicat et tout au moins téméraire à mon avis.

Bali. — Cet art du Pacifique encore mal connu, auquel j'ai fait allusion à propos de Sukuh et Ċeta à Java et qui s'est fait sentir jusqu'au Pérou et au Mexique, se manifeste également à Bali : il domine même parfois les apports hindous qui ne se révèlent que transformés et fortement modifiés. J'en vois des traces manifestes dans la présence constante du serpent associé à la tortue comme support des autels du soleil et surtout dans certaines statues étranges, d'un caractère démoniaque, parfois obscène, comme ces sculptures du Pura Kĕbo Èdan ou du Pura Arjuna Matapa près de Pejeng.

Il est impossible, quand on voit pour la première fois un temple de Bali, de ne pas se sentir dérouté et frappé par le côté insolite de cette architecture qui semble ne se rattacher à rien de ce que nous connaissions déjà.

Mais si l'on se donne la peine de l'analyser et de l'étudier mieux, on peut y reconnaître des motifs connus et des éléments qui nous sont familiers. L'étude de l'art de Java oriental est une préparation excellente à la compréhension de l'art balinais, où nous retrouvons : les linteaux de portes constitués par un double profil en escalier renversé, les portes coupées brutalement par une section nette, le retroussement des moulures aux angles et la tête de Kāla répétée à satiété sur les

parements de murs. Le caractère démoniaque, qui apparaissait déjà dans certains motifs de Java oriental, est dans l'art balinais poussé à l'extrême.

Tout ce qui suit est le résultat de mes observations faites à Bali Sud, car je n'ai pas eu le temps de voir en détail Bali Nord.

Les têtes de Kâla, disposées souvent un peu au hasard en appliques sur les murs, font songer justement par la place qu'elles occupent aux masques construits avec des pièces de bois superposées, répétés à profusion sur les façades du palais de Las Monjas à Chichen Itza (Yucatan).

Toutefois, on peut relever à la porte d'entrée de la grotte Goa Gajah (1re moitié du Xe siècle) une curieuse interprétation de cette tête qui présente un caractère presque humain, accentué par le mouvement du globe des yeux tournés de côté ; l'extrémité des doigts d'une main qui apparaît sur le côté, dans le geste, m'a expliqué le Dr. R. Goris, d'entr'ouvrir le rocher, renforce encore cette impression.

J'ai noté la beauté et même la sérénité d'expression (ce qui à Bali n'est pas courant) des têtes appartenant aux bustes féminins rangés sur le sol à côté de la porte de cette grotte.

La porte constitue à Bali le motif architectural essentiel des puras ou temples, qu'il faudrait appeler plus exactement édifices cultuels, car ici rien ne ressemble moins à un monument abritant une image de divinité, que l'on vient adorer et prier, que ces enclos multiples enfermant des pavillons, autels ou terrasses. Certains de ces pavillons, répartis un peu au harsard semble-t-il, rappellent assez fidèlement l'architecture des čandis de Java oriental : socles à moulures droites opposées, toitures à étages décroissants, etc. ; mais à Bali intervient un élément nouveau, une bande verticale interrompant les moulures du soubassement au centre et reliant le bandeau de base à celui du haut.

Dans le décor apparaissent plusieurs motifs déjà connus : j'ai noté le motif d'about de trompe ou de tentacule contourné (Pura Desa de Tangsub, Pura Kehen de Bangli, etc.) de la figure 97, ainsi que le motif en pétales de lotus traités en rectangles inscrits, fréquemment utilisé à Java oriental. J'ai retrouvé aussi le décor khmèr classique si fréquent, constitué par des losanges enfermant des fleurons.

Mais ce qui est surtout intéressant pour l'archéologue et l'ethnographe, c'est de constater à Bali la continuation à l'époque contemporaine d'un art ancien remontant au moins à quatre ou cinq siècles en arrière. Alors que les arts khmèrs, čams, javanais, sont morts et relégués dans le passé, l'art balinais maintient ses traditions plus vivantes que jamais, car à Bali la plupart des temples sont non seulement modernes, mais encore très récents. J'ai pu voir dans un pura en construction exécuter sous mes yeux des motifs que j'avais admirés sur les čandis de Java oriental, et cela sans esprit d'archaïsme ou de pastiche, comme c'est le cas en Europe lorsque l'on fait revivre une architecture du passé.

A Bali, l'art n'est pas une résurrection, mais une continuation : les Balinais ont conservé la mentalité, les croyances religieuses et les canons artistiques de leurs ancêtres, et c'est l'art de Majapahit et de Gelgel qui se poursuit encore sous nos yeux.

Le fait, à mon avis, est assez curieux et assez rare à notre époque pour valoir la peine d'être relevé.

Les matériaux employés sont la brique et le tuf, pierre crayeuse très tendre, qui sont dosés et mélangés en revêtement extérieur pour produire un effet d'opposition de couleur parfois assez amusant, le rouge vif tranchant sur le blanc cru de la

pierre comme la note du gong qui se détache par instants dans le gamelan et interrompt la mélodie.

Les murs, les façades, les portes d'entrée et les soubassements sont presque toujours surchargés d'un décor effréné et touffu, posé, dirait-on, en appliques, et les silhouettes se hérissent de pièces d'accent qui débordent sur la ligne architecturale jusqu'à la noyer parfois complètement.

Quelques-uns de ces motifs décoratifs ont une très réelle beauté et témoignent d'une grande fertilité d'imagination par les contours variés, les enchevêtrements de lignes et la fusion souvent heureuse de l'élément géométrique, floral et animal. D'autres apparaissent assez quelconques, et un certain nombre sont de mauvais goût ou d'une banalité vulgaire. Mais il faut reconnaître que, prise dans l'ensemble, cette exubérance de décoration ne manque ni de couleur, ni d'animation et réalise assez souvent une certaine harmonie sous les rayons du soleil et dans l'encadrement des splendides waringing qui accompagnent cette architecture.

D'ailleurs, si on fait abstraction du revêtement en appliques de motifs décoratifs, monstres, statues, etc., qui les surchargent, beaucoup de portes présentent une ligne architecturale très pure, un ensemble très bien composé, parfois même d'une grande élégance.

Le corps principal apparaît flanqué de pylônes de hauteurs décroissantes, se raccordant avec le mur d'enceinte par des cascades de motifs d'amortissements, souvent de courbes très heureuses.

Ce genre d'architecture a son équivalent en Occident dans les pinacles, tourelles, flèches et clochers de notre art gothique, qui a souvent exagéré encore plus la sveltesse des motifs et leur élancement en hauteur. Certaines terminaisons de portique du style flamboyant sont aussi décorées, aussi refouillées et découpées que les pinacles balinais.

Les portes mêmes que l'on construit de nos jours pour servir d'entrée aux expositions dans nos grandes villes, ne sont pas sans rappeler la composition de la porte balinaise.

Le grand reproche que l'on peut adresser à l'art balinais, c'est de venir plaquer le décor sur l'architecture comme on accrocherait des tableaux ou des assiettes contre un mur, mais la conception même de la porte du pura n'est pas sans grandeur quand le décor veut bien s'assagir et se refréner, comme cela se produit assez souvent. Je citerai comme exemple de portes rentrant dans cette catégorie : la porte d'entrée du palais des anciens rois de Tabanan ; la porte intérieure non coupée du Pura Panataran à Gelgel, d'une silhouette architecturale très pure et très sobre ; la porte intérieure du Pura Dalem de Selat ; la porte extérieure, donc coupée, du Pura Manik Tirtha à Čampaga, où l'harmonie entre le ton de la brique et celui de la pierre est très bien observée : l'ornementation en est assez riche tout en n'étant pas trop touffue. Enfin je citerai la belle porte, restée d'ailleurs en état d'épannelage, du Pura Ksatriya du village Badung (Den Pasar).

Une chose qui m'a frappé en traversant les villages balinais, c'est la richesse à peu près uniforme des nombreux temples ou puras qui se succèdent parfois tout proche les uns des autres. Je n'ai pu m'empêcher d'établir une comparaison avec les pauvres et simples églises qu'on rencontre le plus souvent dans nos villages de France ; les basiliques et cathédrales de nos grandes villes font encore plus ressentir, par contraste, l'aspect misérable et presque honteux de certaines églises de campagne.

A Bali, la richesse et le déploiement de luxe du décor sculpté se manifestent également partout ; dans les plus humbles villages traversés, je longeais des puras aux murs somptueusement décorés, aux portes d'entrée d'une architecture exagérant plutôt la richesse et la profusion de l'ornementation.

Et non seulement il existe dans chaque village à Bali un minimum de quatre à cinq puras, tous aussi riches, mais on trouve encore des pavillons, des autels, aux angles des rues avec des soubassements décorés, des motifs sculptés d'une grande élégance de forme et de proportion. Certaines entrées de maisons elles-mêmes ont leur porte ornementée, rappelant parfois les portes de pura avec naturellement un développement architectural plus réduit. Tout cela dénote une prodigalité artistique nécessitant des sculpteurs et décorateurs habiles et nombreux : il est vrai que, pour les Balinais, les maisons où ils habitent sont aussi la demeure des dieux. Ils peuplent d'êtres surnaturels le milieu où ils évoluent et restent en rapport constant avec les divinités ou puissances magiques qui les entourent.

Le goût instinctif du Balinais pour le beau se manifeste dans ses chants, sa musique, aussi bien que dans l'architecture de ses temples et de ses autels. La beauté plastique se révèle aussi dans la grâce des poses et des attitudes des femmes, admirables cariatides que l'on voit déambuler dans les processions et les cérémonies.

Enfin, je citerai un dernier aspect de l'art balinais : M. Walter Spies, à Ubud, m'a laissé voir un recueil de dessins soigneusement relevés par lui sur les lamak, ces bandes de feuilles de palmier sur lesquelles on a cousu des ornements en feuillage vert et qui sont suspendues dans les cérémonies sur les maisons ou pavillons dressés à cette occasion. Le décor ainsi obtenu est très intéressant par le schéma symbolique qui synthétise des personnages, des animaux, des arbres, avec une stylisation outrancière rappelant les représentations conventionnelles de certains graphiques des tribus de l'Amérique du Sud, dont les relevés existent dans les archives du Musée ethnographique de Rio de Janeiro.

Après ces digressions qui peuvent servir à mieux comprendre la mentalité balinaise, je m'arrêterai sur certains temples dont la visite m'a paru valoir quelques commentaires.

Tombeaux royaux de Tampaksiring. — C'est là un des plus anciens monuments de l'île (fin du XI[e] siècle A. D.). En réalité, ce sont des séries de sculptures et d'abris taillés en plein roc ; les bas-reliefs situés à l'Est de la rivière Pakrisan représentent cinq édifices qui se détachent sur la paroi du fond, surélevés sur un soubassement commun.

Ces édifices montrent tous les caractères de l'art javanais oriental avec les moulures droites : si on ne voit ni tore, ni doucine, ces derniers profils sont cependant suggérés par des plans biais qui chanfreinent les moulures. Au milieu, une porte est simulée avec cadre plat et emplacement réservé pour la tête de Kāla habituelle, mais ici aucun décor n'a été sculpté ni même vaguement ébauché.

Cette porte droite est le prototype de la bande verticale qui vient interrompre les moulures dans l'art de Bali. Les trois étages superposés de la toiture sont garnis, à chaque retrait, des édicules en réduction qu'on trouve couramment à Java oriental ; ces édicules sont ici placés aux angles et au centre, tandis que dans l'art khmèr de la première époque les réductions de prāsāt n'occupent que les angles des étages.

Il faut noter la présence de pierres plates et carrées de o m. 16 d'épaisseur sur o m. 37 de côté garnies de neuf alvéoles également carrées, celle du centre n'étant

pas plus grande, mais qui, à part cette dernière particularité, rappellent les pierres cubiques à dépôt du Cambodge. A l'époque de l'art dit d'Indravarman, ces pierres se logeaient à l'intérieur des piédestaux, comme on peut en voir encore au Bàkhèn : ici leur emplacement primitif est inconnu. D'après ce que m'a dit le Dr. R. Goris, ces pierres servaient à recevoir le dépôt des métaux des neuf divinités.

A l'Ouest de la rivière, on retrouve des pierres semblables et qui ne sont pas plus in situ que les précédentes.

Pura Bukit. — Ce temple appartient à la période Gelgel qui succéda à la période Majapahit ; il est néanmoins assez ancien. On y voit les pavillons et sièges habituels réservés aux divinités, témoignant d'une religion bien différente des cultes hindouistes qui renferment l'idole dans un sanctuaire ; ici les divinités sont identifiées avec les esprits, les forces de la nature ou les éléments.

Tous les rites s'accomplissent en plein air : on aperçoit en entrant dans un pura une série de pavillons et sièges surélevés attendant la venue du dieu qui doit y descendre lors de certaines cérémonies. Il n'y a donc pas de toiture ou de voûte qui pourrait intercepter la venue des esprits.

C'est là une des nombreuses caractéristiques qui modifient profondément l'aspect des puras de Bali en opposition avec les sanctuaires fermés que l'on voit ailleurs.

Les sièges et pavillons s'élèvent sur des soubassements qui participent d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, de l'architecture de Java oriental ; dans cette dernière, les čandis ne se terminent pas par un pinacle, une pierre pointue ou un stūpa, mais bien par un cube trapézoïdal, dont la partie plate supérieure semble également attendre la descente d'une divinité.

Il faut noter cependant que sur un des sièges les plus élevés du Pura Bukit est érigé un liṅga. Dans une des niches décorant un de ces sièges, une figurine agenouillée rappelle par sa position une pose des apsaras khmères, les mains ramenées devant la poitrine, l'une en l'air, l'autre en bas.

Porte de Čanggi. — Cette porte, probablement du XV[e] siècle A. D. d'après le Dr. R. Goris, tranche très nettement sur l'architecture habituelle de Bali : elle reproduit l'aspect d'un čandi javanais et présente en plus quelques particularités qui ne sont pas sans évoquer l'architecture khmère classique.

Les socles d'échiffres plats, et non plus en forme courbe ou rampante, portent des animaux gardant l'entrée, comme c'est l'habitude dans les temples du Cambodge ; il est vrai qu'ici ces animaux ne sont pas des lions, mais des quadrupèdes assez difficiles à identifier. La porte elle-même n'a pas de cadre, mais est flanquée de deux pilastres supportant un linteau non décoré, ce qui rappelle la disposition des portes khmères, sauf le motif du fronton qui fait défaut.

J'ajouterai même que ce linteau, qui s'est cassé par suite d'une portée exagérée entre les montants, accentue la ressemblance avec l'architecture khmère qui a répété fréquemment cette faute de construction et où les linteaux cassés pour la même raison sont multiples. La doucine de la corniche forme un porte à faux très saillant, qui se retrouve également dans les corniches des soubassements d'Aṅkor Vàt.

Les moulures sont à profils opposés et symétriques par rapport à l'axe horizontal médian ; les angles du bandeau supérieur ainsi que la partie centrale sont garnis d'un motif plat qui se détache en saillie et retombe en forme de bannière. Enfin,

l'étage en retrait de la toiture montre encore à un angle l'élément qui décorait le ressaut, et qui présente un vague aspect de prâsât en réduction, comme on en voit dans la première période classique au Cambodge.

Pura Yeh Gangga (Perean). — Ce monument tout en pierre, comme la porte précédente, date du XV[e] siècle ; il est assez particulier comme forme et semble un compromis entre l'architecture des čandis javanais auxquels le rattachent son soubassement et toute la façade postérieure, et les pavillons balinais couronnés du Meru à toitures étagées en chaume. Il a deux escaliers d'accès, parallèles à la façade, aboutissant à une petite terrasse précédant l'entrée du sanctuaire, autour duquel se voit la circulation habituelle à Java central.

Le soubassement est à moulures opposées, doucines, bandeaux, tores à arête pointue et listel, enfermant un panneau décoré de pilastres.

Le sanctuaire est en forme de siège-autel avec deux piliers rectangulaires en façade, ce qui est tout à fait exceptionnel dans l'architecture javanaise ; il repose sur un petit socle à moulures opposées et symétriques, d'un profil qui est courant dans l'art khmèr : le tore du milieu présente un profil à arête.

Le seul décor de ce pavillon est des plus bizarres, car il reproduit (devant le perron et en façade postérieure) une barre de fermeture en forme de verrou : un motif tiré d'un album de quincaillerie promu à l'état de symbole, le fait est assez curieux.

Pura Desa (village de Tegal).— Ce pura rentre dans le système habituel des temples de villages à plusieurs cours : il a retenu mon attention par sa beauté architecturale, et surtout par une abondance de motifs décoratifs d'une ingéniosité et d'une variété sans cesse renouvelées et souvent très réussies. Je ne pense pas qu'on puisse voir une meilleure illustration de la verve et de la fantaisie déployées par l'artiste balinais chargé de décorer les murs des portes, autels et pavillons d'un pura.

On trouve également là une preuve des multiples influences que subit l'art balinais : la grecque et le svastika sont des motifs très fréquemment employés ; sur la porte intérieure une tête de nāga stylisée au milieu de deux ailes largement déployées évoque le souvenir du faucon égyptien par sa silhouette. Un décor dans un panneau carré montre deux poissons traités affrontés comme les perroquets sassanides qu'on retrouve à Aṅkor sur les tableaux de baies. Ailleurs, une tête semble inspirée d'un masque japonais.

Et partout la tête de Kāla se diversifie, se transforme, et apparaît sous mille aspects : tantôt en face réjouie qui fait penser aux figures d'anges joufflus de Boucher ou à certains mascarons de la Renaissance, tantôt affublée d'un bec d'oiseau, tantôt effrayante et tantôt grotesque. On peut dire que ce pura est un répertoire fort riche d'ornements et motifs décoratifs, c'est un véritable musée d'art en plein air.

Pura Ksatriya (village de Badung). — J'ai pu surprendre ici, dans des parties intérieures à demi démolies, le procédé employé par les Balinais pour mélanger si intimement la brique et la pierre et en obtenir d'heureux effets de tonalité.

La pierre est taillée en assises de même épaisseur que la brique employée, la queue seule est plus longue, ce qui permet de donner plus de stabilité à l'ensemble. La brique vient s'encastrer dans la cavité qui a été ménagée pour elle dans le tuf (fig. 100). La

liaison entre les deux matériaux est de la sorte aussi complète que possible, et on les intercale à volonté suivant le résultat à obtenir.

La brique, quand elle est sculptée, est refouillée après la pose.



Fig. 100. — Vue d'une assise de Pura (Bali). En hachures: brique.

J'ai relevé sur un tableau de porte (au Pura Giri Kusuma du village Blahkiuh) un exemple de répartition de la brique mélangée au tuf pour constituer le décor de façade (fig. 101).

Je me fais un devoir de remercier ici le Dr. R Goris, qui fut pour moi un guide très averti et très complaisant : grâce à sa parfaite connaissance du pays, j'ai pu retirer de mon court séjour à Bali le maximum de profit et d'intérêt.

Méthodes en cours au Service archéologique des Indes Néerlandaises pour les reconstructions et l'entretien des monuments anciens. — J'établis cette partie de mon rapport d'après : 1° les documents photographiques mis à ma disposition gracieusement par le Service archéologique des Indes Néerlandaises à Java ; 2° les explications verbales qui me furent données, d'abord à Batavia par M. le Dr. Bosch, puis par les divers inspecteurs de son service rencontrés sur les chantiers en cours (je n'ai pu malheureusement profiter de l'acquit et de l'expérience de M. de Haan, trop gravement malade) ; 3° mes observations personnelles pendant un séjour assez long que je fis à Prambanan où j'ai pu assister sur place à la mise en pratique des méthodes en cours, et lors de visites à d'autres chantiers de reconstruction (Pring Apus, Gedong Sanga, etc.).



Fig. 101. — Pura Giri Kusuma (Bali). Répartition de la brique et du tuf. (Les hachures indiquent la brique.)

J'ai vu enlever les premières pierres des parties du temple Sud encore debout de Prambanan pour les déposer sur le sol et, à mon retour de Bali, j'ai assisté à la repose des pierres jusqu'à la corniche du soubassement ; j'ai également vu réunir, ranger et disposer sur le sol les assises du troisième étage du temple de Çiva, en prévision de la reconstruction ultérieure de ce temple.

Enfin, j'ai assisté le 24 septembre aux premières opérations de fouilles de reconnaissance du čandi inédit signalé par des indigènes au desa Malang, district de Sleman, au Nord un peu Ouest de Djokjakarta.

Cette fouille révéla en sous-sol un parement de mur en andésite qui était recouvert complètement de lave volcanique.

Ne pouvant poursuivre ce travail pour dégager complètement ce vestige, notes, croquis et photographies en furent prises par M. de Vink pour être communiqués à la Direction du Service archéologique.

Le travail préparatoire pour la reconstruction d'un temple ancien après la reconnaissance de ce dernier consiste, comme en Indochine, à nettoyer et débarrasser l'emplacement de toute végétation et des amas de terre ou de blocs écroulés qui en obstruent les parties encore debout.

Puis on met de côté, à proximité du monument, toutes les pierres tombées, éparses çà et là, en ayant soin de les répartir dans la mesure du possible par étages ou façades.

Bien entendu, au cours de ces divers travaux et de ceux qui suivront, des séries de

photographies nombreuses et datées fixeront les différentes phases et les multiples aspects du dégagement et de la reconstruction.

Ensuite, on met au jour par des fouilles les parties enterrées de l'édifice jusqu'à ce qu'on arrive au niveau de base inférieur.

On prend alors un relevé très exact, au 1/10[e], avec plan, coupe et élévation des quatre façades, de ce qui reste en place de l'édifice.

Puis, en se guidant sur les murs encore debout, car il est rare que l'édifice s'arase à un niveau plan, on recherche parmi les blocs tombés et mis de côté ceux qui complètent les parties hautes restées en place.

Ce travail est basé sur l'observation attentive des profils ou décors de moulures, sur la hauteur des assises, le redent intérieur de ces assises qui s'emboîtent le plus souvent les unes dans les autres.

On commence par réunir toutes les pierres portant même mouluration, même décor et appartenant visiblement à un même niveau d'étage ou à un même ensemble décoratif (stūpa, piédestal, fronton de porte, etc.). Cela fait, on recherche parmi ces pierres celles qui peuvent se rapprocher les unes des autres.

On arrive à reconstituer ainsi sur le sol, par fragments naturellement, car beaucoup de pierres manquent ou ne seront retrouvées que plus tard, les divers étages de l'édifice.

Les pierres absentes, ou restées en place sur l'édifice sont remplacées dans ce remontage provisoire par des pierres artificielles de nature très tendre que l'on débite et taille à la demande des vides à combler (pl. LXXIV-LXXVI).

Quand on a utilisé toutes les pierres retrouvées, et susceptibles de reprendre leur place ancienne sur le monument, à des reconstitutions d'étages sur le sol, on complète les dessins du relevé déjà pris en faisant figurer ces étages sur les façades et en donnant les plans successifs des étages supérieurs.

Les parties du dessin correspondant aux pierres qui n'ont pu être retrouvées sont marquées en hachures, et les parties simplement supposées sont indiquées en pointillé. Ces dessins très précis portent en plans, en coupe et sur les façades, l'indication des assises et des joints.

Cela fait, après prise des photographies dont il a été question plus haut, on dépose une à une chaque pierre de l'édifice après l'avoir marquée intérieurement de signes distinctifs gravés et correspondant aux blocs qui l'entourent immédiatement.

Ces pierres sont descendues par un treuil et une poulie fixée à un échafaudage; un couli les reçoit en bas et les place immédiatement sur le sol, après les avoir soigneusement nettoyées et lavées, en reconstituant exactement les assises ainsi descendues (pl. LXXVII). Suivant l'état du monument et son genre d'architecture, on reconstruit sur le sol les étages par tranches variant de 3 à 6 assises en hauteur, mais il résulte de la façon dont ces assises sont descendues (les plus hautes en premier) qu'elles sont placées à l'envers et les plus hautes au niveau inférieur.

Il est à noter que les pierres intérieures de l'édifice, généralement en calcaire, et non en andésite comme les pierres des parements extérieurs, sont également, et avec le même soin, marquées, déplacées et reconstituées sur le sol. Parfois cependant, on leur substitue lors de la reconstruction un blocage de moellons quelconque.

Ainsi, descendu assises par assises, le monument se trouve finalement décomposé en tranches horizontales et replacé à côté de son emplacement ancien.

Les temples javanais paraissent tout autant dépourvus de fondations en sous-sol

que les temples khmèrs ; quand il ne reste plus que la première assise inférieure et le trottoir de base à enlever, on procède au piquetage au moyen de piquets et cordeaux qui fixent l'emplacement du monument et en délimitent le pourtour sur le sol ; puis on repère la hauteur et quand on s'est ainsi assuré de la position et du niveau de l'édifice, on enlève les assises inférieures sous lesquelles on aplanit le sol bien arrosé et dûment pilonné, à moins qu'on ne reconnaisse l'utilité de faire une aire en béton sous les massifs de maçonnerie

On replace ensuite toutes les assises déposées en s'entourant de toutes les précautions pour assurer leur équilibre, la verticalité des parements et l'horizontalité des assises, en se servant des plans, relevés et photos pris sur place.

Les pierres absentes ou trop détériorées pour être replacées sont remplacées par des blocs neufs en andésite taillés de mêmes dimensions, mais le profil des moulures est laissé en épannelage et le décor n'est indiqué que par un trait de contour enveloppant. De cette façon la silhouette générale est respectée (pl. LXXVIII-LXXIX). Toutefois, pour éviter d'induire en erreur les archéologues futurs, toutes les pierres neuves sont marquées d'un petit scellement au plomb qui relève leur identité.

Quand il arrive qu'un nombre trop important de pierres manque, il a été reconnu plus sage, après certaines reconstitutions trop téméraires et blâmées aujourd'hui, d'interrompre le travail.

C'est ainsi que les čandi Badut, Mendut, Kalasan, pour ne citer que quelques exemples, ont été laissés inachevés dans leurs parties supérieures.

Le Čandi Pawon, complètement reconstruit, donne prise à la critique par l'incertitude où l'on est de certaines cotes de hauteurs.

Aucun mortier n'est employé dans le remontage des pierres en parement, mais le remplissage intérieur des murs et terrasses en blocs de pierres est soigneusement liaisonné par un mortier de ciment que l'on coule après la pose de chaque assise : les joints du mur extérieur sont au préalable bouchés avec un mastic d'argile bien malaxé, pour empêcher une bavure ou sortie du ciment qui le rendrait visible.

Quand le mortier est bien sec, on enlève ce masticage de terre en lavant les murs de façade à grande eau.

Les pierres en bascule ou qui pourraient glisser sont retenues avec des crampons en fers scellés à l'intérieur : les parties en porte à faux, comme les gargouilles d'angle par exemple, sont placées sur des fers en U, logés dans une cavité et encastrés dans la maçonnerie intérieure.

Le monument ainsi reconstruit, plus ou moins totalement suivant le nombre de pierres retrouvées, on aligne soigneusement à une certaine distance les pierres sculptées que l'on n'a pas pu remonter, faute de pouvoir reconnaître exactement leur emplacement ou parce que l'étage auquel elles appartiennent n'a pas été reconstitué. Le terrain est bien nivelé, nettoyé tout autour du monument et une barrière en montants de fers cornières avec fils de fer barbelés en interdit l'approche aux animaux et aux personnes.

Une porte munie d'un cadenas donne accès à l'intérieur : un indigène dont la maison est voisine du temple en détient les clefs.

Il a pour mission de garder le temple, d'en assurer la propreté et de surveiller les visiteurs qui doivent s'adresser à lui pour entrer.

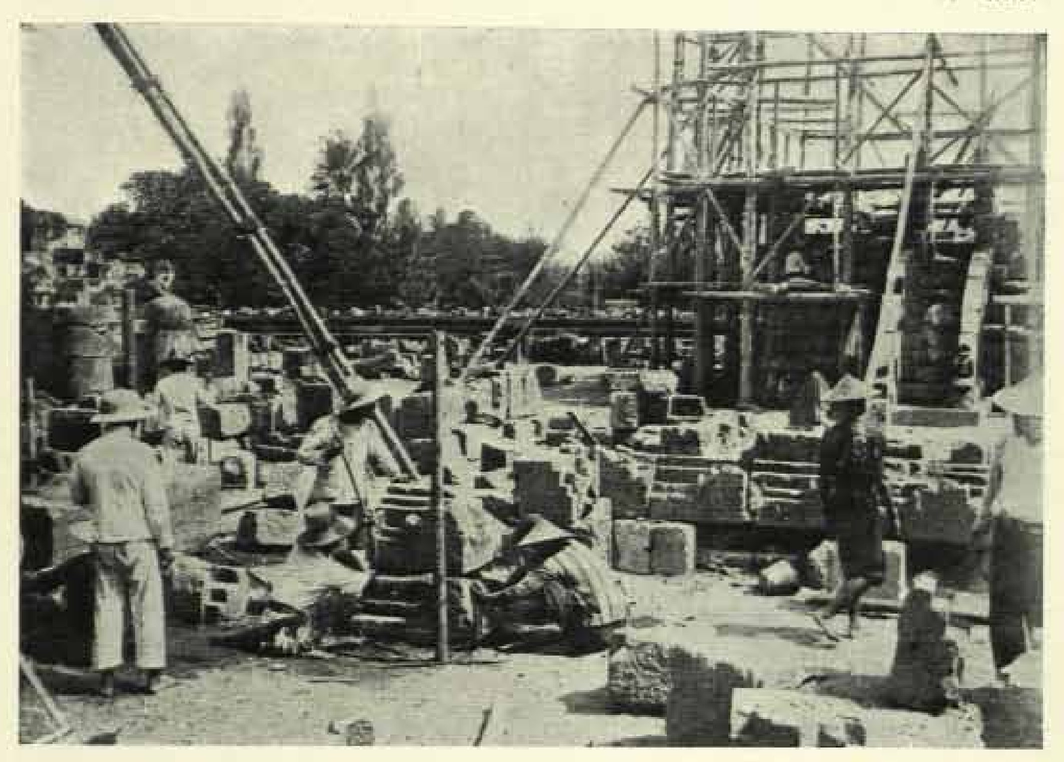
Des inspecteurs du Service archéologique passent de temps à autre pour s'assurer que ce service est bien exécuté et contrôler le registre des visiteurs tenu par ce gardien



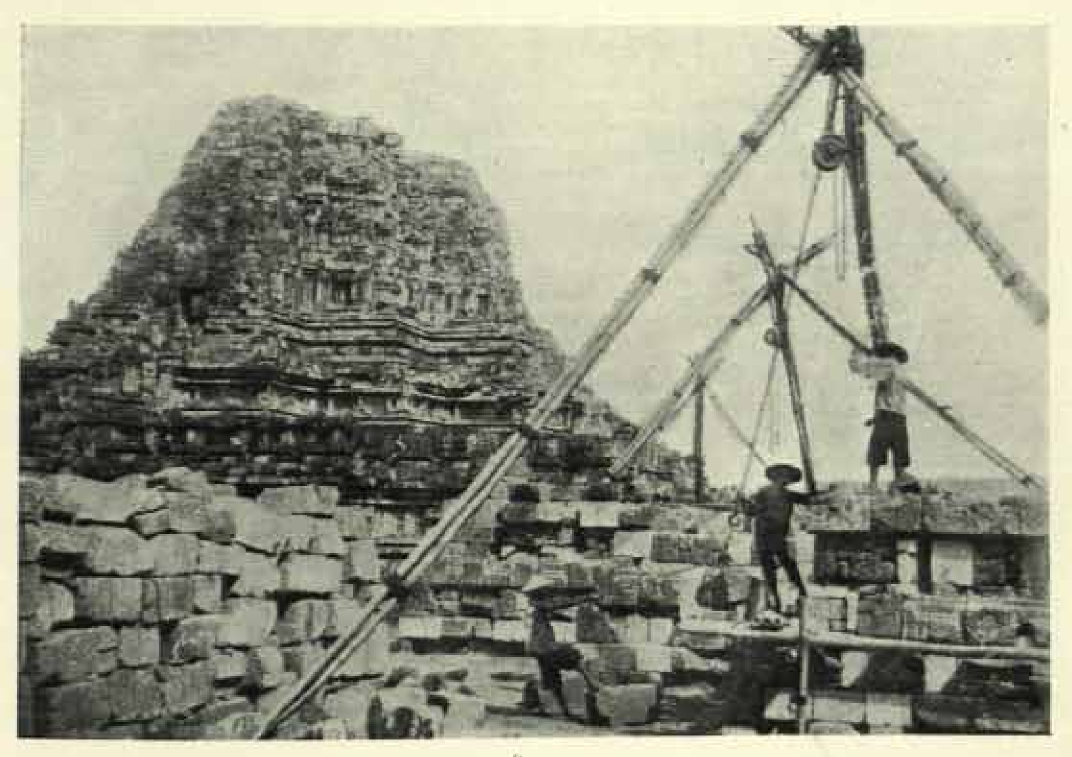
A

B

Prambanan. Temple de Çiva, partie d'étage à reconstituer : *A*. Réunion des assises. — *B*. Mise en place des premières assises. (Cf. p. 623.)

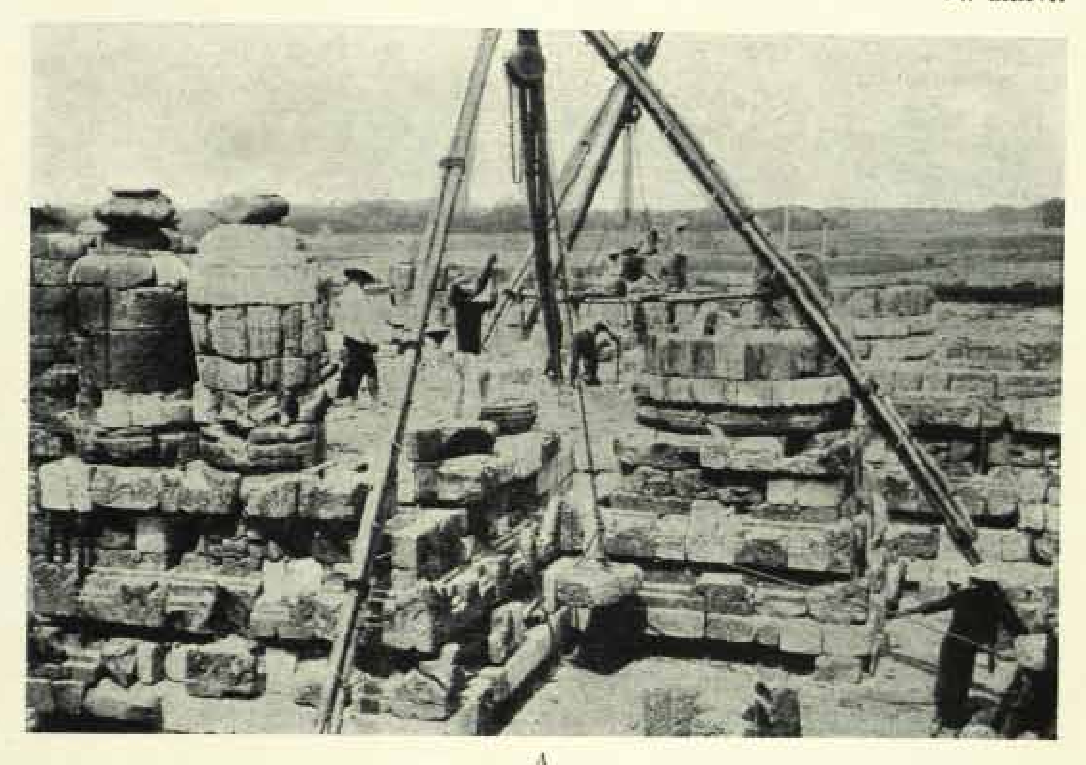


A



B

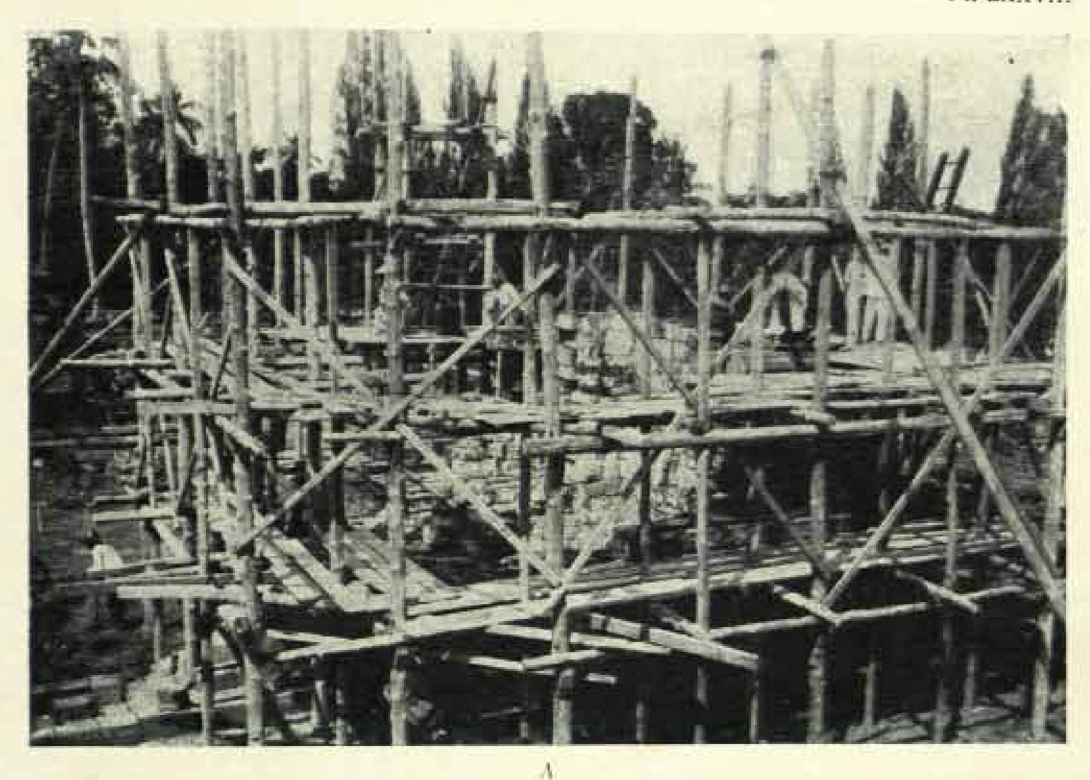
PRAMBANAN. TEMPLE DE ÇIVA : *A.* Reconstitution sur le terrain d'une partie d'étage.
B. Reconstruction d'un des étages. (Cf. p. 623.)



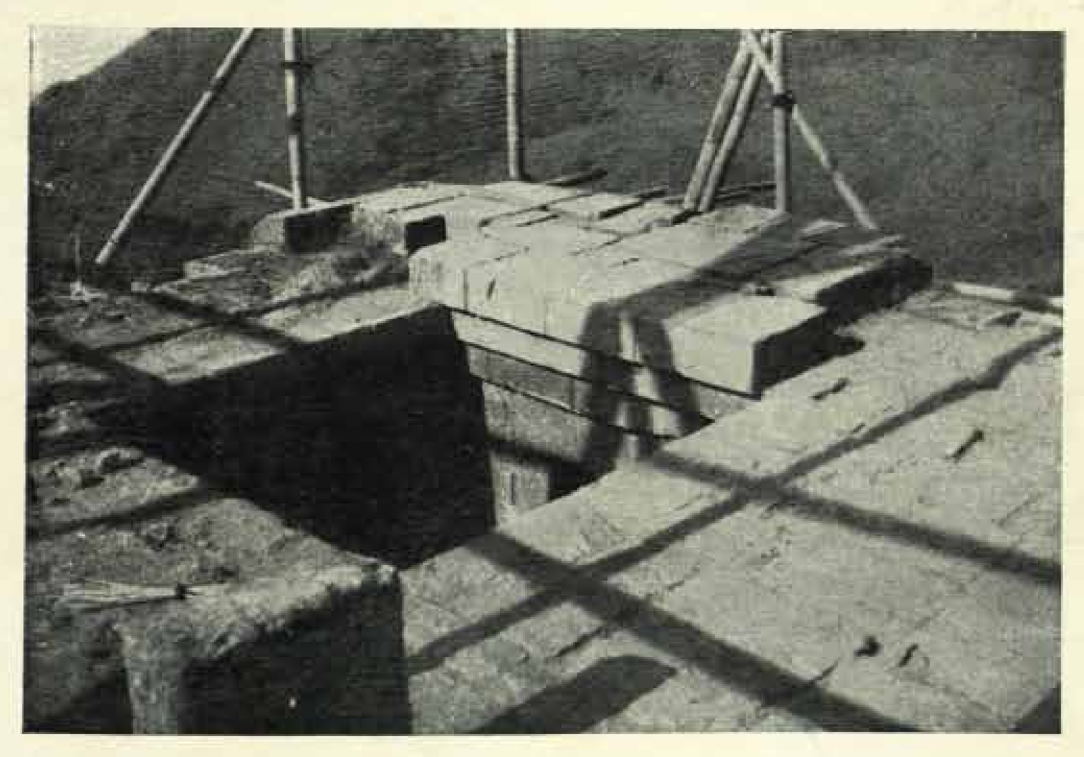
A

B

PRAMBANAN, TEMPLE DE ÇIVA : *A* et *B*. Reconstruction d'un des étages. (Cf. p. 623.)

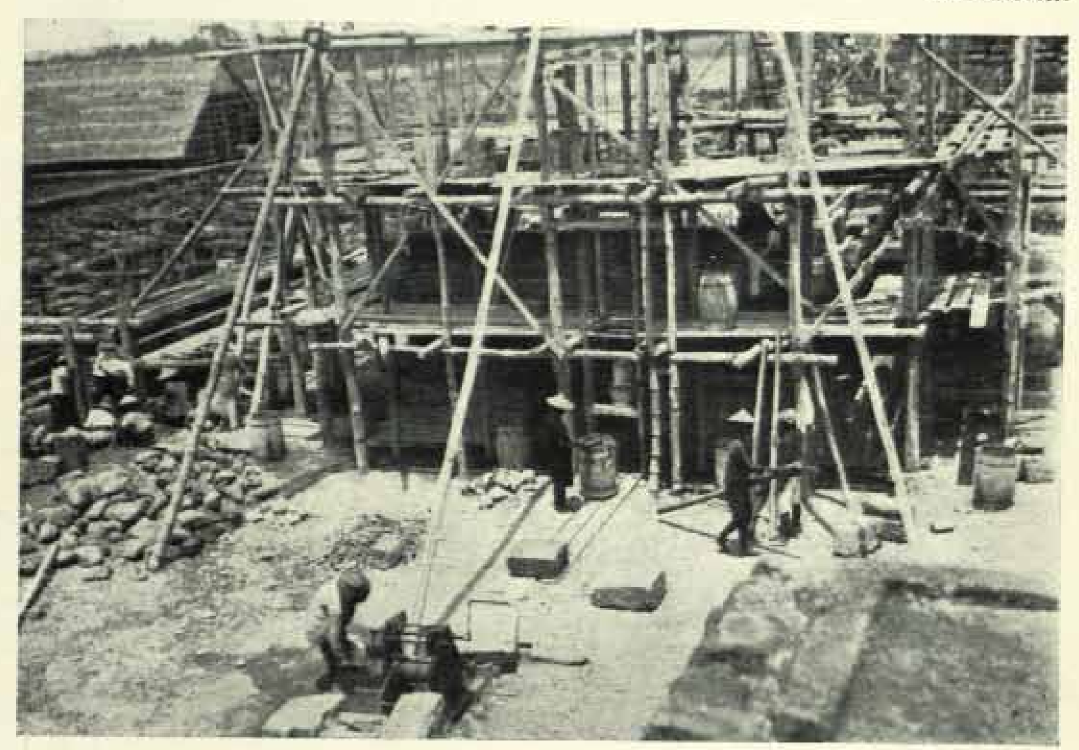


A



B

A. PRAMBANAN. TEMPLE DE ÇIVA. Descente des pierres. — *B.* GEDONG SANGA. Temple en cours de démolition. (Cf. p. 623.)

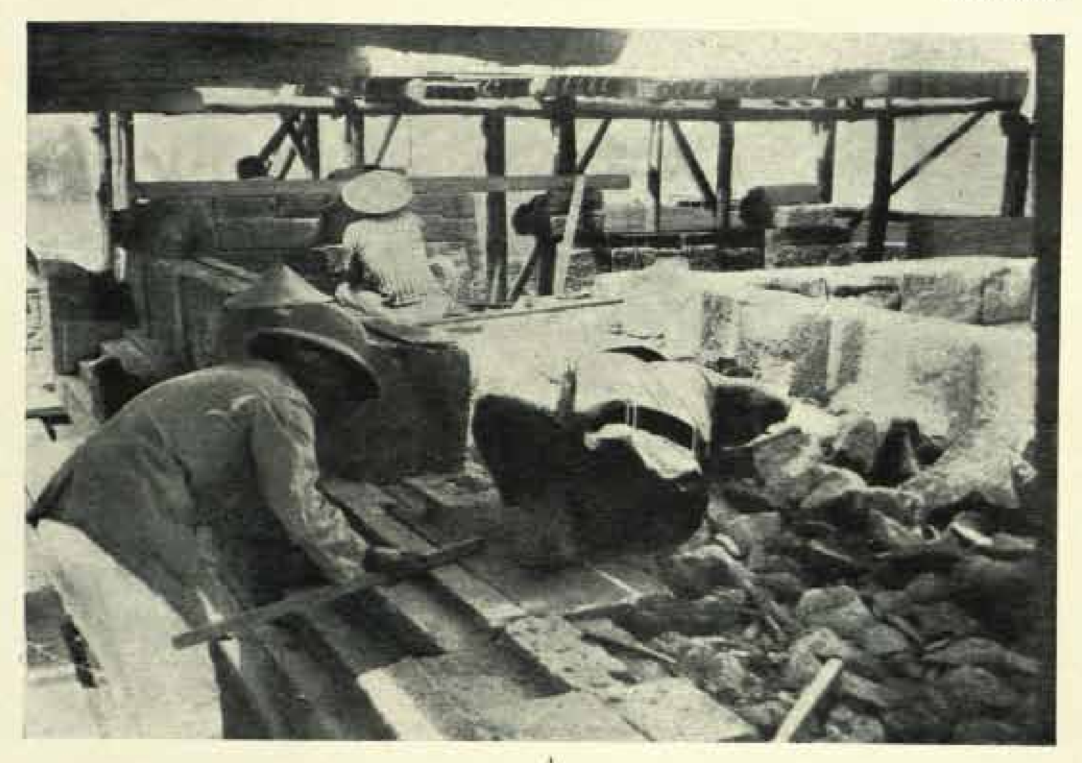


A

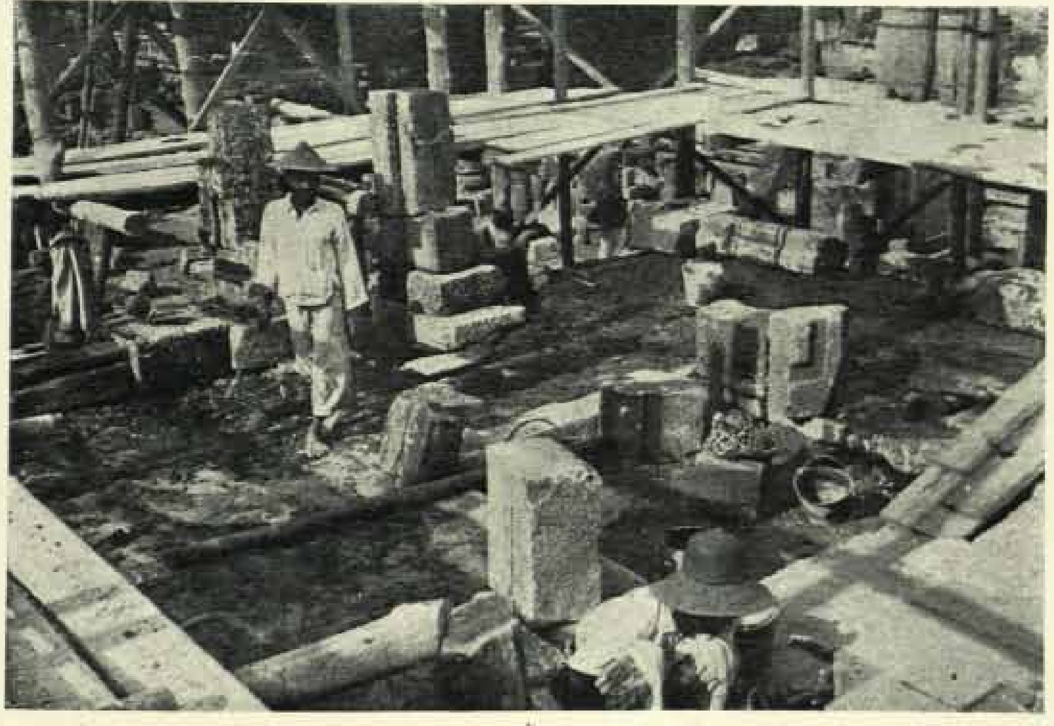


B

PRAMBANAN : *A*. Temple Sud. Treuil servant à élever les pierres, l'eau, le ciment. — *B*. Moyen de transport des pierres pour les amener à pied d'œuvre. (Cf. p. 624.)



A



B

PRAMBANAN. Reconstruction du Temple Sud : *A.* Pose des assises du parement. — *B.* Assises du parement extérieur mouluré. (Cf. p. 624.)

A Barabudur, une équipe de six indigènes travaille constamment à enlever les herbes ou détritus et nettoyer les bas-reliefs des poussières, insectes ou végétation qui pourraient en altérer la netteté. Ces indigènes qui sont ainsi sans cesse dans les monuments aux heures d'ouverture (car à Barabudur, Prambanan et Mendut, les heures de visite sont déterminées et un droit d'entrée est exigé à la porte) sont également chargés de la surveillance des visiteurs. Tout en parcourant les galeries, occupés, semble-t-il, à enlever les herbes folles, ils ont mission de surveiller les personnes qui sont dans le temple et de s'assurer qu'elles n'emportent ou ne cassent rien. Ces équipes sont sous les ordres d'un Européen qui coopère lui-même à la surveillance des monuments.

Je ne veux pas terminer ce rapport sans remercier très vivement, d'abord M. le Gouverneur des Indes Néerlandaises qui m'a fait remettre des lettres d'introduction auprès des gouverneurs et résidents de Djokjakarta et Surakarta, ce qui m'a permis de visiter les deux Kraton de ces villes, puis l'Anak Agung Ngurah Agung Anak Agung qui, non seulement, m'a laissé visiter son palais à Gianjar (Bali), mais encore m'a fait don pour le Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient d'une statue d'art local; enfin et surtout M. le Dr. Bosch, chef du Service archéologique des Indes Néerlandaises, à l'obligeance duquel je dois d'avoir pu accomplir toutes les parties de ma mission dans les meilleures conditions possibles.

J'adresse également mes remerciements à M. de Vink, à M. Krygsman et au Dr. Crucq, qui m'ont aidé de leurs explications lors de mes visites sur les différents chantiers.

Qu'il me soit permis aussi d'adresser un souvenir ému à M. de Haan, l'architecte du Service archéologique, l'auteur des remarquables travaux de reconstruction que j'ai eu l'occasion d'admirer et qui vient de mourir dans toute la force de l'âge et dans toute la plénitude de son talent.

Possibilités d'adaptation des procédés du Service archéologique des Indes Néerlandaises aux monuments khmèrs. — Les procédés de reconstruction que je viens de résumer ne peuvent être actuellement transportés en Indochine, tout au moins dans le Groupe d'Aṅkor, sans modifications.

Il ne faut pas oublier que les magnifiques travaux de reconstruction dont j'ai pu voir à Java les réalisations, terminées ou en cours, sont le fruit d'une longue préparation, de tâtonnements successifs, d'essais et d'étude de mise en œuvre qui remontent à près de vingt ans.

Pendant ce laps de temps, un personnel tant indigène qu'européen a été formé, dressé et entraîné; un outillage important a été acquis, ce qui fait que présentement une reconstruction de temple peut se faire sans heurt, sans retard ou hésitation, je pourrais dire presque automatiquement, par des ouvriers et chefs d'équipes (*mandurs*) très au courant de leurs tâches, sachant exactement ce qu'ils ont à faire et connaissant leur part de contribution à l'ensemble.

C'est ainsi qu'en l'absence de la direction du chef, M. de Haan, j'ai assisté sur les chantiers à un travail organisé, admirablement réparti, où toutes les compétences trouvaient leur utilisation exacte.

De plus, les monuments khmèrs sont très différents des monuments anciens de Java : cette différence porte sur les trois points essentiels suivants :

1° La composition du plan des monuments khmèrs est plus compliquée, plus

encombrée d'enceintes, bassins, cloîtres, galeries, chaussées, etc., que les temples d'importance égale à Java qu'on pourrait leur comparer. D'où plus de difficulté pour l'installation des chantiers et pour trouver les espaces nécessaires aux ateliers, magasins, bureaux, approvisionnements et répartitions sur le sol des différents étages.

2° Le grès du Cambodge qui compose la partie essentielle des monuments d'Aṅkor est beaucoup plus friable, plus tendre et plus attaquable par l'humidité et la végétation que la pierre d'andésite des temples javanais, ce qui rend sa manipulation plus délicate. Les profils des pierres tombées, voire même de celles restées en place, sont souvent épaufrés, dégradés, parfois même illisibles, le décor est rongé et a disparu fréquemment, ce qui augmente la difficulté des recherches des pierres à rapprocher les unes des autres pour reconstituer un étage.

Enfin, le remontage des pierres en grès d'Aṅkor dont les angles sont souvent cassés, les surfaces plus ou moins délitées et irrégulières, n'est plus aussi aisé qu'avec les pierres dures de Java qui ont conservé le plus souvent leurs surfaces bien nettes et bien planes.

Sans compter que, pour remplacer les pierres absentes par de nouvelles pierres, le Cambodge n'offre pas les facilités de l'île de Java où la pierre affleure le sol à proximité des temples.

3° Les monuments javanais ne présentent pas les nombreuses imperfections, maladresses ou malfaçons que l'on constate dans les monuments khmèrs (surtout dans ceux de la dernière époque) : au Cambodge, il est rare que les assises soient réglées de hauteur, les pierres sont traitées souvent comme des pièces de charpente en bois et le résultat est qu'elles sont cassées, fendues, fissurées.

Le massif intérieur de la maçonnerie ne fait pas corps avec le revêtement en grès, lequel ayant été taillé et refouillé après la pose, montre une répartition de joints tout à fait défectueuse et des épaisseurs insuffisantes. Enfin à Java, on ne rencontre pas l'architrave traversant le vide entre deux piliers et supportant une voûte, ce qui constitue une grave faute de construction en obligeant la pierre à travailler à la flexion et a entraîné la cassure fréquente de ces pierres.

Ces trois différences, ajoutées au manque de personnel compétent et d'outillage de la Conservation d'Aṅkor, suffisent à montrer que présentement on ne peut généraliser ces méthodes dans le groupe d'Aṅkor.

Toutefois, il n'y a pas lieu non plus, à mon avis, de les rejeter complètement et on peut, même maintenant, en tirer profit en faisant les transpositions et modifications qui s'imposent.

Il est certains temples khmèrs où les différences signalées plus haut avec les temples javanais sont fortement atténuées.

Certains prāsāt, surtout dans les premiers temps de l'époque classique, montrent un plan assez simple et sont d'une construction plus soignée que les temples postérieurs : je citerai comme exemple, dans le groupe d'Aṅkor : Bantāy Srĕi, Bantāy Samrè, Čau Sày et Thommanon, et, en dehors d'Aṅkor, plusieurs prāsāt de l'art khmèr primitif.

Ces temples, par leurs dimensions assez restreintes, se prêteraient à un essai des méthodes pratiquées à Java. Dans certains monuments plus importants, même de la dernière époque, on pourrait prévoir des travaux de reconstructions partielles, portiques de gopuras, fragments de galeries ou de prāsāt, etc., qui compléteraient un ensemble. Certains linteaux pourraient être relevés, certains massifs d'échiffres ou de

soubassement complétés avec les pierres tombées à pied d'œuvre, certaines terminaisons de tours rajustées.

Enfin, la grande leçon à tirer des méthodes mises en pratique à Java serait d'user du ciment avec plus de discrétion. Beaucoup d'étais et chandelles en béton armé, indispensables pour soutenir des parties peu sûres au début des dégagements, pourraient à l'heure actuelle disparaître et faire place à des procédés d'une technique moins rudimentaire, par exemple en logeant dans l'intérieur des blocs à soutenir des fers à U formant armature, cachés dans une cavité et reposant sur des appuis solides ; ou bien en retenant ces blocs par des crampons ou chainages, voire même par des pierres neuves retaillées et remontées aux endroits nécessaires pour compléter ce qui manque.

Le but idéal à viser doit être comme à Java d'éviter qu'aucune trace de ciment n'apparaisse pour le visiteur, idéal plus difficile à réaliser au Cambodge avec les pierres si désagrégées par la végétation et les imperfections de construction, mais dont on peut se rapprocher néanmoins.

Enfin on pourra s'inspirer de la façon dont les édifices anciens sont isolés et préservés contre les déprédations possibles des visiteurs ou des animaux errants.

La clôture en fils de fer barbelés avec porte d'accès fermée au cadenas n'est pas applicable aux monuments du Parc d'Aṅkor pour lesquels une législation spéciale a été prévue : mais dans certains petits temples de l'intérieur où des pièces de sculpture, statues, bas-reliefs sont susceptibles d'être volés ou cassés, un système de barrière et de fermeture analogue à celui mis en pratique à Java pourrait être essayé.

Enfin, dans les monuments importants, je préconiserai, toutes les fois du moins qu'il sera possible, d'établir un contrôle par un Européen, la présence en permanence d'équipes nettoyant le temple et surveillant en même temps les visiteurs, comme cela se pratique à Barabudur.

CEYLAN.

MM. L. Finot et V. Goloubew, chargés d'une mission à Ceylan de janvier à février 1930, ont envoyé au Directeur de l'Ecole le rapport suivant :

Chargés par arrêté du Gouverneur général, en date du 23 novembre 1929, d'une mission archéologique à Ceylan, qui devait être accomplie dans le délai d'un mois au cours de notre voyage de retour en France, nous avons quitté Saigon le 21 janvier 1930 par le paquebot *Angers* et débarqué à Colombo le 28 janvier suivant.

L'obligeante intervention de M. Frank Dupuy, consul de France à Colombo, a facilité la partie matérielle de notre voyage ; pour le côté scientifique, nous sommes entrés en rapports avec l'Archæological Survey, le Musée de Colombo et la Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society : nous avons trouvé partout un accueil empressé et vraiment confraternel. Il ne sera pas inutile de dire d'abord quelques mots de ces trois institutions.

Archæological Survey. — C'est sous le gouvernement de Sir Hercules Robinson (1865-1872) que l'archéologie de Ceylan commença d'attirer l'attention des autorités anglaises ; à cette époque remonte une série de photographies des monuments d'Anurâdhapura et de Polonnaruwa par Lawton (1871). Le gouverneur suivant, Sir William Gregory (1872-1877), ordonna en 1873 un *survey* d'Anurâdhapura ; ce travail fut exécuté par G. Capper, qui mesura les principaux dagobas.

En 1874, le Dr. P. Goldschmidt fut nommé Archæological Commissionner et se dévoua avec un zèle admirable à la recherche des antiquités, particulièrement des inscriptions : il est le véritable fondateur de l'épigraphie singhalaise. Après avoir étudié les sites classiques d'Anurâdhapura et de Polonnaruwa, il visita les districts de Trincomali, sur la côte Est, et de Hambantota, sur la côte Sud ; cette dernière exploration, dans une région malsaine, alors presque dépourvue de routes et de ponts, ruina sa santé et causa sa mort prématurée (7 mai 1877) (1).

Il eut pour successeur, en 1878, le Dr. Edward Muller (2) à qui on doit le premier recueil des inscriptions de Ceylan (3). Ce savant reprit l'exploration interrompue du district de Hambantota et parcourut diverses autres provinces, en particulier, celle de Kurunægala, qui se révéla riche en monuments et en inscriptions.

En 1884-1886, M. S. M. Burrows, du Civil Service de Ceylan, fit à Anurâdhapura un remarquable travail d'exploration et de fouilles.

En 1890, un crédit spécial pour l'archéologie fut inscrit au budget, et M. H. C. Bell fut nommé Archæological Commissionner. Sous son énergique direction, qui ne dura pas moins de 23 ans, une œuvre considérable de découverte et de restauration fut accomplie, non sans quelque rudesse pour de vénérables ruines, dont la décrépitude eût peut-être demandé plus de ménagements. Les travaux entrepris durant cette période intéressent surtout Anurâdhapura, Polonnaruwa, Sigiri et le district de Kægalla, auquel M. Bell a consacré un rapport particulièrement important (Sessional papers, XIX, 1892).

Lorsque cet éminent archéologue prit sa retraite (1912), le poste d'Archæological Commissionner échut à M. F. R. Ayrton, qui avait fait apprécier ses remarquables aptitudes dans le Service des antiquités égyptiennes. Son œuvre, brillamment inaugurée à Anurâdhapura, fut malheureusement interrompue par une mort inopinée : il se noya en Egypte, au cours d'une partie de chasse (mai 1914).

Le travail archéologique, pratiquement interrompu pendant la guerre, fut repris par M. A. M. Hocart, nommé Archæological Commissionner en janvier 1921. Mais la mauvaise fortune qui semble poursuivre l'Archæological Survey de Ceylan fit sentir de nouveau sa pernicieuse influence : M. Hocart, que nous espérions trouver à son poste, a dû rentrer en Angleterre pour raisons de santé. L'intérim, confié pendant quelque temps à M. H. Winzer, est exercé aujourd'hui par le Dr. J. Pearson, directeur du Musée de Colombo, qui, bien que spécialisé dans l'histoire naturelle, dirige avec un soin attentif et clairvoyant les entreprises archéologiques. Nous avons une dette toute spéciale de reconnaissance envers le Dr. Pearson, qui a bien voulu mettre libéralement à notre disposition le concours des fonctionnaires de son service, nous permettant ainsi de procéder à nos études sans hésitation ni erreur.

---

(1) Goldschmidt a résumé ses travaux dans trois rapports écrits en 1875 et 1876, imprimés à Colombo comme « sessional papers » et réédités dans l'*Indian Antiquary*, V, 189 — VI, 318.

(2) Connu plus tard sous le nom de Muller-Hess, professeur à l'Université de Berne, mort en 1923.

(3) *Ancient inscriptions of Ceylon, collected and published for the Government* by Dr. Edward MULLER, London, Trübner, 1883, 2 vol. L'introduction est datée de Berne, octobre 1881.

Le siège central de l'Archæological Survey n'est pas à Colombo, mais à Anurâdhapura : c'est là que se trouvent notamment la bibliothèque et les collections photographiques du département. Cette situation n'est pas sans offrir certains inconvénients et on se demande aujourd'hui s'il ne serait pas préférable de ramener à Colombo ce service relégué dans une ville de province.

Musée de Colombo.— Le musée, créé par Sir William Gregory, est particulièrement riche en collections d'histoire naturelle ; mais il contient également une précieuse série archéologique et ethnographique. La sculpture sur pierre est abritée actuellement sous un hangar provisoire, en attendant l'achèvement d'un nouveau bâtiment en briques, dont la construction est très avancée (1).

Cette dernière collection comporte plusieurs pièces remarquables. A noter : un grand Buddha assis en dhyânamudrâ, transporté ici d'Anurâdhapura ; — un lion, haut de six pieds, qui servait de support au trône du roi Nissanka Malla (1187-1196 A. D.) ; — une fenêtre ajourée provenant des ruines de Yapahuwa ; — plusieurs idoles de Durgâ debout sur le démon-buffle, assez semblables aux représentations de cette déesse dans l'art khmèr primitif ; — quelques bas-reliefs traités dans le style des marbres d'Amarâvatî ; — enfin, le fameux pilier de Medagoda qui est, sans nul doute, l'œuvre d'un artisan tamil. Devant ces pièces et devant de nombreuses autres sculptures, antérieures presque toutes au XVe siècle, la succession des influences subies par la plastique singhalaise au cours de son évolution, apparaît très clairement, non moins que la tendance, chez les imagiers de Ceylan, de procéder à un mélange discret des styles, tout en respectant les traditions reçues de l'Inde. La matière utilisée par eux est tantôt du gneiss, tantôt du calcaire blanc. Les « latrine-stones » (*mûtragala*), en forme de dalles percées et sculptées en bas-relief de lions, de yakṣas, de représentations d'édifices, constituent une curiosité archéologique spéciale à Ceylan. Elles proviennent pour la plupart de monastères bouddhiques. Plusieurs dalles de cette espèce se trouvent encore *in situ*, dans la brousse d'Anurâdhapura.

Les bronzes du Musée sont mieux connus du grand public que les pierres sculptées, ayant fait l'objet d'une importante publication. Les deux principales pièces bouddhiques, le Buddha dit « de Badulla », proche parent du Buddha de bronze de Đông-dương, et la statue d'un bodhisattva trouvée près du Basawakkulam, ont été du reste déjà décrites dans le *BEFEO.*, de même qu'une minuscule idole de Lokeçvara, d'origine incontestablement khmère, provenant de Dondra sur la côte Sud de Ceylan (2).

---

(1) Cf. *Guide to the collections of the Colombo Museum, Ceylon.* Part. I. *Archaeology and Ethnology*, Colombo, 1912, in-8°. *Catalogue of coins in the Colombo Museum.* Part. I. *Muhammedan and European* (exclusive of Roman), by H. W. CODRINGTON, Hertford, 1914, in-8°. — Depuis 1914 ont paru sous le titre de *Memoirs of the Colombo Museum, Series A*, et sous la direction du Dr. J. PEARSON, les ouvrages suivants consacrés à l'art et l'archéologie de Ceylan : *Bronzes from Ceylon*, par A. COOMARASWAMY, Colombo, 1914. *Sinhalese banners and standards*, par Edw. W. PERERA, 1916 ; *Ceylon coins and currency*, par H. W. CODRINGTON, 1924. Un quatrième fascicule est en préparation. Les deux premiers ont fait l'objet d'un compte rendu par V. GOLOUBEW, dans *BEFEO.*, t. XX, IV, pp. 124 et suiv.

(2) V. GOLOUBEW, *Une idole de Lokeçvara au Musée de Colombo*, dans *Mélanges sur le Cambodge ancien*, BEFEO., t. XXIV, p. 510. Voir également *BEFEO.*, t. XX, IV, p. 125.

Nous ne pouvons que mentionner ici la riche collection numismatique composée de pièces recueillies dans les diverses régions de l'île. On y voit des monnaies grecques et romaines, des sequins de Venise, et des mohours persans, mêlés à des purânas de frappe indienne et à de curieuses pièces d'argent en forme d'hameçons. Parmi les « Anurâdhapura coins » de forme rectangulaire, il en est qui remontent fort probablement à l'époque de Devânampiya Tissa, contemporain d'Açoka. Rappelons encore que le Musée conserve une intaille antique découverte en 1884 dans les débris du stûpa de Yatthala et connue sous la dénomination de « Parker seal ». C'est un chaton de bague en cornaline, sur lequel est gravée l'image, de profil, d'un jeune prince imberbe au torse nu, assis sur un trône tressé de bambous [1]. Bien que le style de cet objet rappelle les intailles hellénistiques de l'Inde du Nord-Ouest, une certaine mollesse dans la facture ne permet guère de le faire remonter plus haut que le premier siècle de notre ère.

La section préhistorique du Musée de Colombo se caractérise par l'absence d'outils en silex, cette roche ne se rencontrant pas dans l'île. En revanche, elle renferme une collection de microlithes en quartz, poinçons, racloirs, pointes de flèches, dont l'exécution soignée contraste singulièrement avec la facture grossière des pièces exposées à côté [2].

Le visiteur intéressé à l'étude des croyances primitives et de la *démonologie* ne manquera pas de s'arrêter devant les masques de danseurs-exorcistes ou « devil dancers », réunis dans une salle du premier étage. Ces masques hideux aux couleurs rutilantes évoquent tout un monde de démons plus ou moins malfaisants dont il y a lieu de combattre l'action néfaste par des rites compliqués. Beaucoup d'entre eux portent des capuchons de cobra. Leur culte se rattache donc à celui des génies-serpents, très répandu dans l'île, et dont les origines se perdent dans un passé lointain.

La bibliothèque a une double origine et comprend deux sections : 1° Bibliothèque propre du Musée, dont le noyau fut le Government Oriental Library, fondée en 1870 par Sir Hercules Robinson : elle contient une belle collection de mss. singhalais et un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, l'ethnographie et l'histoire naturelle de l'île ; 2° Bibliothèque de la Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society, qui date de 1845. Cette Société ayant sa salle de travail et de réunion au Musée, les deux bibliothèques se sont naturellement soudées, au grand avantage des travailleurs. Nous y avons été accueillis et guidés par M. Weinman, secrétaire de la Société, et M. Jayasingha, son assistant.

Le président actuel de la Société est M. P. E. Pieris, issu d'une vieille famille singhalaise, historien et érudit d'un rare mérite, dont les travaux ont jeté une vive lumière sur l'histoire de l'île pendant la domination des Portugais et des Hollandais [3].

---

(1) H. Parker, *Ancient Ceylon*, London, 1909, fig. 156 (p. 495).

(2) La préhistoire de Ceylan a été étudiée par Paul et Fritz Sarasin dans *Die Steinzeit auf Ceylon*, 1907. Voir aussi *The stone implements of Ceylon* par C. Hartley dans *Spolia Zeylanica*, 1915.

(3) Les principaux ouvrages de M. Pieris sont : *Ceylon : the Portuguese Era*, Colombo, 1913-1914, 2 vol. ; *Ceylon and the Portuguese*, Tellippalai, 1920 ; *Ceylon and the Hollanders*. 2d. edition. Ibid., 1924 ; *The Historic Tragedy of the Island of Ceilão, by Captain João Ribeiro*, translated by P. E. Pieris. Colombo, 1925 ; *Ceylon*

Nous avons pu, grâce à son amicale intervention, examiner dans les conditions les plus favorables les belles fresques du couvent de Kelani.

M. Goloubew a fait à la Société Asiatique une communication sur l'art indochinois et ses rapports avec l'art singhalais, qui a été accueillie avec sympathie et a suscité un intéressant échange de vues.

Munis des renseignements recueillis au Musée et à la Bibliothèque, nous sommes partis le 1er février pour notre tournée, dont l'itinéraire était : Yapahuwa, Anurâdhapura, Polonnaruwa, Kandy, Colombo, Galle.

Yapahuwa. — Yapahuwa est l'emplacement d'une ancienne capitale du XIIIe siècle, située à 4 milles E. de la gare de Maho, à 40 milles S. d'Anurâdhapura. Au milieu d'une brousse assez semblable à la brousse cambodgienne, surgit un énorme rocher granitique aux parois verticales et au sommet aplati. Ces forteresses naturelles, d'apparence imprenable, ont toujours séduit les rois singhalais : témoin le fameux roc de Sigiri. Lorsque Bhuvanekabâhu I succéda, en 1272 A. D., à son frère Vijayabâhu IV, victime d'un complot, il se réfugia à Yapahuwa qu'il érigea en capitale et où il transporta la fameuse Dent conservée précédemment à Polonnaruwa. Il s'y maintint jusqu'à la fin de son règne, en 1283 ; mais sa mort fut le signal d'une guerre au cours de laquelle Arya Cakravarti fit un raid victorieux à Yapahuwa, prit d'assaut la forteresse et s'empara de la Dent qu'il offrit au roi Pâṇḍya Kulaçekhara. Parâkramabâhu III, qui monta sur le trône après un interrègne de trois ans, la recouvra à la suite d'une heureuse négociation et la déposa de nouveau à Polonnaruwa. Yapahuwa fut délaissé quelques années après.

Les ruines restèrent à l'abandon jusqu'en 1886. En cette année, un ingénieur des Travaux publics, A. E. Williams, rétablit le grand escalier, remit en place les lions de pierre et répara quelque peu l'entrée du palais.

En 1910-1911, l'Archæological Survey restaura les vestiges subsistants, particulièrement le grand escalier monumental et le portique du palais. C'est à peu près tout ce qui, des débris de l'ancienne ville, mérite une mention ; mais ces vestiges suffisent à attester les ressources d'un remarquable tempérament artistique et d'une habileté technique de premier ordre.

Anurâdhapura. — Anurâdhapura est la plus ancienne et la plus illustre des cités singhalaises. Selon la tradition, elle aurait été fondée, au Ve siècle avant J.-C., sous le nom d'Anurâdhagrâma, par Anurâdha, un des compagnons de Vijaya. Choisie comme capitale par Pandukâbhaya (377-307), elle fut désormais appelée Anurâdhapura [1] et resta la résidence des monarques singhalais jusqu'au règne de Sena Ier Silamegha (826-846) où, ayant été prise et saccagée par les Pâṇḍya, elle fut abandonnée pour Polonnaruwa. Durant cette longue carrière de 10 à 12 siècles, elle fut enrichie

---

and Portugal. Pt I. *Kings and Christians, 1539-1552, from the original documents at Lisbon,* by P. E. Pieris and M. A. H. Fitzler, Leipzig, 1927 ; *Some documents relating to the rise of the Dutch Power in Ceylon,* 1602-1670, from the translations at the India Office. Colombo, 1929.

(1) Mv., X. 73 sq. Ptolémée l'appelle encore Ἀνουρόγραμμον Βασίλειον.

par la piété des souverains, de monuments fastueux, dont il subsiste encore d'imposants vestiges.

C'est sur cet incomparable champ de recherches que le travail archéologique s'est exercé avec le plus de suite et d'intensité.

Le major Forbes, en 1828, le major T. B. Skinner, en 1832, signalent ces immenses ruines ensevelies dans la brousse. Une étude préliminaire en est faite en 1873. Le travail de dégagement est inauguré par Burrows en 1884. Mais c'est à M. H. C. P. Bell, chef du Département archéologique pendant 23 ans (1890-1913) qu'est due véritablement l'exhumation de la cité morte ; son œuvre a été continuée par ses successeurs avec la plus louable activité.

Ce travail de 40 ans a produit des résultats dont il serait injuste de contester l'importance ; mais on doit avouer que l'admiration méritée qu'ils inspirent laisse place à quelques regrets.

Lorsqu'on s'est attaqué, en 1890, au dégagement de ce site à peu près désert, on n'a pas prévu qu'il verrait naître, en un temps assez court, une ville nouvelle, dont il était prudent de fixer à l'avance l'emplacement et les limites. De telles anticipations ne sont guère dans le tempérament britannique. On a donc laissé les choses s'engrener automatiquement : les archéologues ont été les fourriers des touristes, dont l'afflux, bientôt multiplié par le chemin de fer et l'automobile, a suscité toute la série d'établissements et d'auxiliaires que réclame leur sécurité ou leur commodité : *rest-house*, bientôt transformé en « Grand Hôtel », Post Office, garages, bazar indigène, hôpital, tribunal, police, prison, etc. Il n'y aurait rien à dire si cette agglomération utilitaire était restée en dehors des principaux monuments ; mais elle s'y est, au contraire, entremêlée : le « Grand Hôtel » voisine avec l'Arbre de la Bodhi, le bazar avec le Lohaprasâda, le Post Office avec le Ruvanwæli Dagaba, la prison avec le Maricavatti Dagaba.

Ce mélange est d'autant plus à regretter que les monuments d'Anurâdhapura — vieux stûpas hémisphériques ou squelettes de bâtiments disparus — valent plutôt par les souvenirs qu'ils évoquent que par une conception originale ou une puissante réalisation artistique, et qu'ainsi ils ne sauraient se passer d'un cadre naturel conforme à leur destination primitive. On a eu, à une certaine époque, la possibilité de les protéger contre les tumultes et la vulgarité de la vie moderne ; l'occasion a été perdue et sans doute définitivement.

Toutefois, ces fâcheux effets du tourisme sont peu de chose en comparaison de ceux que produit le zèle religieux : les premiers n'atteignent que le cadre des monuments, les autres s'attaquent aux monuments eux-mêmes.

Anurâdhapura a le dangereux privilège de rassembler les témoins les plus anciens et les plus vénérés du bouddhisme singhalais : l'Arbre de la Bodhi, issu du rameau de Bodh-gayâ, envoyé par Açoka à Devânampiya Tissa ; le Thûpârâma, construit par le même roi sur une relique du Buddha ; le Ruvanwæli et le Lohaprâsâda, œuvres illustres du roi Duṭṭhagâmani, etc. Il était naturel que de nouvelles facilités d'accès et de séjour eussent pour résultat un important mouvement de pèlerins ; il était également à prévoir que ces fidèles laïques désireraient acquérir du mérite spirituel en restaurant les lieux saints à leur guise et sans avoir à subir les exigences d'un service administratif anglais. Il est bien difficile de répondre à de telles instances par un *non possumus* absolu ; il faut généralement négocier et faire la part du feu. Cette part, à Anurâdhapura, comprend ce qu'on nomme les huit « grands sites » (*athamahathana*).

savoir : le Bodhidruma, le Lohaprâsâda, et les six principaux stûpas : Thûpârâma, Ruvanwæli, Abhayagiri, Jetavana, Lankârâma et Maricavatti.

Ils sont tous placés sous l'autorité d'un Comité bouddhiste, dont l'action échappe en fait, sinon en droit, au contrôle de l'Archæological Survey. C'est lui qui restaure actuellement le Ruvanwæli sans souci de la mouluration et de la décoration anciennes ; c'est lui qui a permis l'édification de toutes ces bâtisses de maçonnerie (chapelles, rest-houses, salles de réunion) qui encombrent les abords des stûpas. Le plus remarquable des ces embellissements est le porche d'entrée du Bodhidruma : il serait difficile de surpasser un tel degré de vulgarité et de mauvais goût. Nous savons qu'il existe dans la société singhalaise une élite d'hommes cultivés, justement fiers de leur art national : la situation des édifices d'Anurâdhapura se recommande à leur sérieuse attention. Nous avons entendu parler, pendant notre séjour, d'un projet de Société des amis des monuments de Ceylan ; elle pourrait rendre d'éminents services, non seulement à Anurâdhapura, mais encore en d'autres points où des antiquités d'un haut intérêt nous ont paru exposées à de graves dangers.

Tout le travail utile exécuté dans les ruines d'Anurâdhapura — et il est considérable — est l'œuvre de l'Archæological Survey. C'est à lui notamment qu'on doit le dégagement des curieux vestiges connus sous le nom de *Western Monasteries*, qui auraient été occupés, suivant l'hypothèse de M. Bell, par la secte des Pâṃsukulikas.

Malgré de consciencieuses recherches, il s'en faut que toutes les ruines aient pu être identifiées : si on a réussi à tracer à peu près l'enceinte de la Cité intérieure, on ne peut déterminer avec certitude l'emplacement du palais royal, du temple de la Dent, de l'Upâsikâvihâra qui y étaient compris.

On a pu tout au moins rectifier une très ancienne erreur concernant la situation des deux grands stûpas : l'Abhayagiri et le Jetavana. La tradition voulait que l'Abhayagiri fût situé à l'Est de la ville, et le Jetavana au Nord : or il suffit de lire Fa-hien et le *Mahâvaṃsa* pour constater sans la moindre hésitation que l'Abhayagiri était au Nord, d'où il suit que le Jetavana était à l'Est.

Comment cette singulière interversion s'est-elle produite ? C'est ce qu'on ignore. Parker suppose qu'elle est imputable à la mission envoyée par Parâkramabâhu pour restaurer les stûpas de l'ancienne capitale ; les envoyés auraient perdu le Nord dans la brousse épaisse qui les enveloppait. L'explication n'est pas très convaincante. Quoi qu'il en soit, le plan de l'Archæological Survey a rétabli correctement la situation des deux monuments. Mais certains auteurs, pour ne pas troubler les habitudes prises, ont conservé les anciennes dénominations, tout en les reconnaissant fausses, de sorte que la confusion est devenue *worse confounded* et que, en désespoir de cause, les archéologues de Ceylan ont frappé d'une sorte de tabou les noms d'Abhayagiri et de Jetavana, et ne parlent plus que de Northern et d'Eastern Monastery.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire en détail les ruines d'Anurâdhapura. Nous mentionnerons simplement les principaux monuments que nous avons visités, guidés de la manière la plus obligeante par deux fonctionnaires de l'Archæological Survey : MM. Paranavitana et Ambrose.

Au Nord de la Cité, se trouve un groupe important qui a pour centre l'Abhayagiri et qui comprend en outre le Lankârâma et le Ratanaprâsâda, ce dernier connu autrefois sous le nom d'Elephants Stables.

Au Sud, un autre groupe marque le site de l'illustre Mahâvihâra et renferme

plusieurs édifices célèbres : Thûpârâma, Ruvanwæli, Lohaprâsâda, Maricavati, etc... Plus loin au Sud, se trouvent l'Isurumuniya et le Vessagiriya.

A l'Ouest de la ville enfin, sont les ermitages dans les rochers, dont l'identification est problématique et qu'on appelle Western Monasteries.

Les stûpas d'Anurâdhapura surprennent autant par leurs dimensions gigantesques que par la pauvreté de leur décoration sculptée. Aucun d'entre eux ne nous a laissé de *railing* historié, ni de toranas comparables à ceux de Sanchi ou de Bharhut. Leur principale parure devait consister en fleurs et guirlandes, peintes sur l'enduit dont était revêtue la brique ; l'art du tailleur d'images n'intervenait que dans l'exécution de ces curieux *wâhalkadas* (« frontispices ») qui s'avancent à la façon de petits bastions aux quatre côtés du stûpa.

Ce qui caractérise surtout les ruines d'Anurâdhapura, ce sont les supports de pierre qui marquent l'emplacement de couvents et de palais disparus, et les perrons qui les accompagnent, précédés souvent d'un *moon-stone* et flanqués de deux nâgarâjas faisant fonction de gardiens de porte. Quelquefois, les piliers ont des chapiteaux moulurés, ornés de *gaṇas* accroupis. Le *moon-stone* est une dalle en forme de demi-cercle, décorée de lotus et d'animaux divers se suivant à la file, par zones. Les nâgarâjas sont sculptés en relief sur des stèles dont le haut dessine un arc plein cintre ; leur pose est fortement hanchée. Ce type de dvârapâla est un emprunt manifeste à l'art indien, de même que les processions d'animaux. Devant certaines stûpas, on rencontre des *pûrnaghaṭas* ou « vases d'abondance », placés à droite et à gauche du perron d'accès, sur des socles carrés. Le motif est également indien, mais dans l'Inde, il n'a jamais été traité en pièce libre comme à Ceylan ; il n'y apparaît que dans les bas-reliefs.

Anurâdhapura possède de nombreux bassins maçonnés. Plusieurs d'entre eux se complètent d'un pavillon à colonnettes ou d'une chambrette dont la paroi de fond est constituée par un rocher.

Une mention spéciale est due à un antique vihâra encore habité par des bonzes, celui d'Isurumuniya. A moitié creusé dans le roc, il abrite quelques sculptures anciennes. On y voit également, dans une salle tout récemment aménagée, un assortiment, ahurissant par sa laideur, de grandes figures modernes en terre glaise, se rapportant à la légende de Çâkyamuni. C'est sur le rocher d'Isurumuniya qu'est sculpté le fameux bas-relief où l'on croit reconnaître le ṛṣi Kapila avec le cheval de sacrifice du roi Sagara. Si cette interprétation est exacte, on serait tenté de voir dans les éléphants représentés au bas du même rocher, à côté d'un bassin plein d'eau limpide, une évocation de la Descente de la Gaṅgâ. Quel que soit le sens de ces scènes, un fait est certain : les sculptures rupestres d'Isurumuniya sont du même style et s'inspirent des mêmes traditions que celles de Mahâvellipur sur la côte de Coromandel.

C'est à Anurâdhapura que se trouvent les bureaux, les archives, les collections de clichés de l'Archæological Survey, avec une bonne bibliothèque de travail. On y voit en outre, installé à proximité des bureaux, un petit musée comprenant une foule de menus objets et de fragments de toute espèce, tels que luminaires de bronze, supports de lampes en argile, *grinding-stones*, tuiles émaillées, etc. Le dépôt contient également des sculptures d'un certain intérêt, entre autres, un beau Sûrya debout, auréolé du disque solaire et chaussé de brodequins, un liṅga « à transformation » provenant des environs de Mihintale, et une grande tête de bodhisattva trouvée dans le district de Trinkomali, en pleine forêt.

Mihintale. — A huit milles E.-N.-E. d'Anurâdhapura, se dresse la montagne de Mihintale (Missakapabbata, Ceṭiyapabbata) où Mahinda s'arrêta au terme de son voyage aérien, et où il rencontra le roi Devânaṃpiya Tissa.

Le grand escalier qui escalade la pente de la montagne conduit à une première terrasse où on rencontre une ruine appelée le Réfectoire (*bhattaggam*) : à une des extrémités, sont disposés à angle droit deux de ces curieux « canots de pierre » qui servaient à recevoir la nourriture des moines. Sur une seconde terrasse (Ambasthala) se trouve l'Ambasthalaceṭiya, élevé sur le lieu où Mahinda rencontra le roi et où, après sa crémation, une partie de ses cendres fut déposée : il est l'objet d'un culte fervent. De là, on aperçoit un rocher élevé (Etvehera-Silâkûṭa), surmonté d'un dagaba : il marque le site de l'atterrissage de Mahinda.

Au S.-O. de l'Ambasthalaceṭiya, un escalier assez raide conduit au Mahâceṭiya, grand stûpa de briques, édifié sur un poil de l'ûrṇâ du Buddha. Par une bénédiction spéciale, il a échappé jusqu'ici au zèle des restaurateurs.

Au N.-E., un mauvais sentier conduit au « lit de Mahinda », roche plate et inclinée sous une arche de rocher ; un cadre mouluré indique la couche du saint.

Au S.-O. du Mahâceṭiya, est un bassin allongé, au bas d'un banc rocheux dans lequel est sculpté un nâga à sept têtes, d'où son nom de Nâga Pokuna : c'est probablement le *Nâgacatukka* du *Mahâvaṃsa*.

En prenant la direction N.-O., on arrive au Lion's Bath. Il se compose d'une cuvette creusée à la partie supérieure d'un rocher, dont trois faces ont été taillées verticalement et revêtues de dalles sculptées de gaṇas, de lions, d'animaux divers. L'eau était amenée dans le bassin par une rigole et s'écoulait par la gueule du lion qui a donné son nom au bain. Ce lion, haut de 7 pieds, taillé en haut relief dans le roc, a une étonnante expression de force et d'audace. C'est une très belle œuvre sculpturale, jadis brisée, et dont la restauration est due à M. Bell (1910-1911).

Plus loin vers le Sud, sont des vestiges de monastères, notamment le Kaludiya Pokuna, très bel étang entouré de grands arbres et dominé par une colline verte, près duquel est un élégant petit vihâra, moitié construit, moitié taillé dans le roc.

Polonnaruwa. — Anurâdhapura resta la capitale du royaume jusqu'au IXe siècle ; ensuite, sous la pression des Tamils, les rois se transportèrent à Polonnaruwa, où ils demeurèrent jusqu'à la fin du XIIIe. Durant cette occupation de quatre siècles et demi environ, ils y élevèrent nombre de monuments qui, s'ils ne peuvent rivaliser pour l'antiquité et l'intérêt historique avec ceux d'Anurâdhapura, l'emportent par l'invention, la variété et le degré de conservation.

La route qui conduit à la seconde capitale (65 milles de la précédente) longe le magnifique étang de Minneriya, œuvre de Mahâsena, le « roi apostat » (275 A. D.).

Le nom de Polonnaruwa est de date assez récente et d'origine douteuse : dans le *Mahâvaṃsa*, la ville est appelée Pulatthi. La topographie ancienne en est mieux connue que celle d'Anurâdhapura : on a pu en tracer l'enceinte et identifier le palais royal. Les mo uments sont ici sous le contrôle exclusif de l'Archæological Survey.

Le palais que l'on supposait autrefois être un fort a été déblayé en 1911-1912. Il comprenait trois étages, dont un seul subsiste. C'est une massive construction de briques et de mauvaises briques qui ne répond guère à la pompeuse description du *Mahâvaṃsa* : le plan est étriqué et ne donne aucune impression de grandeur.

Plus remarquable est le Lankâtilaka, grand temple en briques qui peut être considéré comme le type de monuments religieux en vogue à l'époque de Polonnaruwa (le Thûpârâma et le Veluvanârâma en sont d'autres exemples). C'est un bâtiment rectangulaire, long de 170 pieds, et divisé en deux parties : une nef et un sanctuaire ; au fond de ce dernier, se dresse un Buddha colossal en brique revêtue de stuc, séparé du mur par un étroit couloir. La voûte n'existe plus. Deux escaliers, dans la nef, conduisaient à l'étage supérieur. Les murs de brique, très épais, enveloppent des piliers de pierre. L'accentuation des lignes verticales évoque le souvenir de l'architecture gothique. Les fenêtres n'ont qu'un seul barreau, dont le décor (dé cubique orné d'un lotus) rappelle le meneau vertical des fausses-portes khmères de l'époque classique. Tout l'intérieur devait être décoré de peintures : il en reste des traces sous la voûte de la porte latérale Nord ; elles sont en deux couleurs : ocre et rouge.

A l'extérieur, le mur dessine quatre étages, dont le premier et le troisième sont ornés de réductions d'édifices, vimânas soutenus par des gaṇas atlantes. Cet élément décoratif, comme aussi le makara à queue de coq, les guirlandes sculptées, le dessin de fleurons quadripétales, rappellent l'art khmèr primitif et suggèrent pour les deux arts une communauté d'origine dans l'art gupta. Cependant, Polonnaruwa ignore le linteau décoratif comme l'art khmèr le *moon-stone*, qu'il remplace par la dalle en accolade.

Une autre caractéristique de Polonnaruwa est le nombre des temples hindous. Le plan de l'Archæological Survey en indique une dizaine : 7 de Çiva, 1 de Kâlî, 3 de Viṣṇu. Ils témoignent de l'importance de l'élément tamil dans la capitale. Plusieurs ont dû être élevés par des rois hindouistes, tels que Mâgha (1215-1236). Leur architecture reproduit celle du Sud de l'Inde sans aucune attache apparente avec l'art local. Ils sont en pierre et généralement de dimensions réduites. Le type de ces sanctuaires est formé par les Sivadevale 1 et 2.

Du même art procèdent les fameux bronzes de Polonnaruwa (décrits par A. Coomaraswamy, E. B. Havell, O. C. Gangoly et d'autres) qui se trouvent tous au Musée de Colombo. Ils sont du pur style tamil et s'apparentent à ceux de Tanjore, de Trichinopoly, du Musée de Madras, etc. Le plus beau est le Naṭarâja du Musée de Colombo.

Il existe à Polonnaruwa, un certain nombre de dagabas, la plupart de dimensions bien moindres que ceux d'Anurâdhapura (Vata-dage, Nissanka-latamandapa, Kiri-vehera). Quelques-uns cependant rivalisent par leur masse avec ceux de l'ancienne capitale : tels sont le Rankot Vehera (XII[e] siècle), qui mesure 555 pieds de circonférence, et dont la hauteur originelle était de 180 pieds ; et le Demalamahaseya, dont la circonférence est de 2.600 pieds.

La sculpture sur roc a produit ici deux œuvres maîtresses : le Gal-vihare et le prétendu Parâkramabâhu de Potgul-vihare.

Le premier est un grand banc de granit dont le centre est creusé d'une grotte artificielle au fond de laquelle est un Buddha assis sur le siṃhâsana, également taillé dans le roc. A gauche de l'entrée de la grotte est un Buddha dans la même attitude, à droite un Buddha couché, long de 45 pieds avec, à sa tête, Ânanda, les bras croisés. C'est une œuvre puissante et expressive, due au ciseau d'un maître. Non moins remarquable est la figure taillée dans un bloc de granit à laquelle la tradition locale a imposé, bien à tort, le nom de Parâkramabâhu ; c'est de toute évidence celle d'un brahmane et d'un pandit, qui peut-être enseignait dans un âçrama existant jadis en ce

lieu et auquel pourrait se rattacher le bâtiment voisin dit Potgul (bibliothèque). Cette statue paraît être le portrait d'un personnage réel ; l'expression en est émouvante et la technique parfaite.

Nous avons mentionné plus haut quelques restes de peintures au Lankâtilaka. Mais il en subsiste de plus importantes au Veluvanârâna (Northern Temple), dont tous les murs étaient couverts de fresques. On y reconnaît encore quelques jâtakas, notamment le Vessantara (don du Char) et le Çaçajâtaka. Les couleurs sont presque exclusivement le jaune orange et l'ocre rouge, plus rarement le vert ; la même palette se retrouve à Kandy et semble donc spécifiquement singhalaise. Une copie récente de ces peintures est au Musée de Colombo.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ou même de mentionner les nombreux édifices de Polonnaruwa. Mais nous devons dire un mot de l'un d'entre eux, que l'on a voulu rattacher aux temples khmèrs. Il s'agit du Satmahalprâsâda, masse de briques à étages décroissants (7 primitivement, 6 aujourd'hui). On a cru y retrouver, non seulement le type du prâsât khmèr, sur soubassement à étages, mais même l'imitation de tel ou tel temple en particulier. Cette parenté nous a semblé d'autant moins évidente que, selon l'affirmation très nette de M. Ambrose, la forme carrée des étages est le résultat d'une modification postérieure : la construction primitive était octogonale. Il semble plus vraisemblable que cette forme exceptionnelle dérive des vihâras bouddhiques à étages multiples, ces étages ayant été remplacés par une maçonnerie pleine.

Sigiri. — Sigiri est une fantaisie démente, réalisée à force d'art et d'habileté. Faire de ce cube géant de granit, haut de 400 pieds, qui surgit de la plaine à 5 milles d'Anurâdhapura, non seulement une forteresse, mais une capitale, était un projet non seulement absurde, mais en outre, selon toute apparence, inexécutable. Que Kassapa, le roi parricide (526-552), ait trouvé autour de lui des hommes capables de donner corps à cette fantaisie, c'est ce qui donne une haute idée de la technique des travaux publics à Ceylan au VIe siècle de notre ère. Le sommet du roc fut aménagé pour recevoir le palais et ses annexes. Un grand *pokuna* fut creusé pour recueillir l'eau des pluies et approvisionner la citadelle. Un trône de pierre fut disposé pour le roi, face au soleil levant. De la base au sommet, les flancs du rocher furent enlacés de solides escaliers et de galeries bien protégées par un mur de briques revêtues d'un *chunam* poli comme le marbre. L'art du peintre vint ensuite compléter celui de l'ingénieur. Il semble que toute la paroi Est ait été revêtue de stuc et couverte de peintures dont il ne reste malheureusement rien, sauf celles qui, se trouvant au fond d'une poche, au-dessus de la galerie basse, ont été protégées par cette situation particulière. Sur le côté Nord, l'escalier montait entre les pattes d'un gigantesque lion de briques, dont il ne reste aujourd'hui que les monstrueuses griffes et qui était probablement, lui aussi, revêtu de stuc et peint d'une couleur fauve. La défaite de Kassapa marqua la fin de cette œuvre éphémère. Son vainqueur, Moggallâna, revint à Anurâdhapura ; Sigiri devint bientôt la proie de la jungle et de la ruine ; les nids d'oiseaux et d'abeilles dégradèrent ce qui restait des fameuses fresques et qui semblait voué à disparaître sans laisser de traces, car elles étaient regardées comme inaccessibles. Cependant, en 1889, un fonctionnaire des Travaux publics, A. Murray, chargé par Sir A. Gordon d'en exécuter une copie, réussit à accomplir cette tâche difficile. En 1895, M. Bell commença la grande entreprise du dégagement et de la restauration de Sigiri, qui devait durer une douzaine d'années. En même temps qu'il rétablissait les escaliers et

les galeries, il confiait à M. D. A. L. Perera la mission de faire une nouvelle copie des fresques, non plus aux crayons de couleur, comme celle de Murray, mais en peinture à l'huile : cette reproduction, entièrement satisfaisante, fut exécutée en 1896-1897 ; elle est déposée, comme la précédente, au Musée de Colombo.

Ainsi a pu être conservé à l'histoire de l'art un des spécimens les plus anciens et les plus intéressants de la peinture indienne. Ces peintures représentent les reines et les princesses de la cour de Kassapa, avec leurs suivantes, allant porter des fleurs en offrande au Vihâra de Pidura-gala, construit sur un rocher à un mille au N. de Sigiri. Les couleurs employées sont le jaune, le rouge et le vert ; le bleu est absent. Le teint des princesses est jaune pâle, celui des servants verdâtre. Le style rappelle celui des peintures d'Ajantâ. Signalons, cependant, chez les peintres de Sigiri, une prédilection marquée pour les têtes et les bustes vus de profil. C'est là une particularité qui ne se retrouve qu'exceptionnellement dans la peinture classique hindoue.

Dambulla. — A 10 milles S.-O. de Sigiri, se trouvent les temples-caves de Dambulla, où le roi Vattagâmani (104 av. C.) chercha un refuge devant l'invasion des Tamils, et où il demeura 16 ans avant de pouvoir reconquérir sa capitale d'Anurâdhapura (44 milles au N.). Pour se rendre aux grottes, il faut escalader une pente de rocher qui conduit, par d'interminables escaliers, à une plateforme où sont alignées 5 grottes obscures, dont on ne peut voir les statues et les peintures qu'à la lumière électrique, qui est donnée à 6 heures du soir. Les entrées sont précédées de porches modernes, en briques enduites de mortier et blanchies à la chaux, dont la vue est affligeante.

Le sanctuaire n° 1 est précédé d'une inscription sur roc, célébrant le roi Nissanka Malla (1198 A. D.). Il est appelé Devarâja vihâra, ce titre de Devarâja désignant Viṣṇu. Il contient un Buddha couché, taillé dans le roc, de 47 pieds de long. A sa tête, est une statue de Viṣṇu en bois, devant laquelle se pratique l'épreuve du serment ; à ses pieds, une autre statue, également en bois, de Mahâkâçyapa. Ce sanctuaire passe pour être l'œuvre de Vattagâmani, après sa restauration.

Le n° 2 est le Mahâvihâra, le plus grand de tous (160 pieds 50). Le plafond est bas et entièrement peint de scènes bouddhiques (assaut de Mâra, etc.). Toutes les parois de la grotte sont également peintes, ainsi que les statues en ronde-bosse dont elle est garnie (53). A gauche de l'entrée, est un dagoba entouré de buddhas assis ; puis une grande statue de Vattagâmani, une autre en bois, de Nissa kamalla. Le panthéon hindou et mahâyâniste est largement représenté par des statues des dieux Indra, Viṣṇu, Skanda, Gaṇeça, des bodhisattvas Maitreya et Lokeçvara.

Les peintures historiques y tiennent, par exception, une place importante : arrivée de Vijaya, plantation du Bodhidruma, inauguration du Ruvanwæli dagaba, le roi Tissa traçant les limites du Mahâ-vihâra avec une charrue attelée d'un éléphant, duel de Dutthagâmani et d'Elâla, etc.

Les trois autres grottes ont moins d'intérêt, et la cinquième est tout à fait moderne.

Les peintures de Dambulla ont été décrites par le général de Beylié, qui a cru y reconnaître la « reproduction de fresques datant du Ier siècle avant notre ère » (1).

---

(1) Gal L. de Beylié. *L'Architecture hindoue en Extrême-Orient*, Paris, 1907, p. 376 et suiv.

La présence, dans ces compositions, du Buddha et de divinités mahâyânistes, atteste l'invraisemblance d'une pareille supposition, sans parler de nombreux autres indices qui permettent de les attribuer à la période médiévale de l'art singhalais. Du reste, elles ont été trop souvent repeintes pour que l'on puisse les dater d'une façon précise. Il se peut qu'elles remontent, dans leur premier état, à l'époque du roi Nissankamalla qui fit restaurer ces temples à la fin du XIIe siècle.

Alu-vihâra. — Ce monastère est situé sur la route de Dambulla à Kandy, un peu au Nord de Matale. La tradition veut que le Tripiṭaka, jusque-là transmis oralement, y ait été écrit pour la première fois. Les textes sacrés, tracés sur feuilles d'or, seraient enfermés à l'intérieur d'un rocher. On montre aussi la grotte où Buddhaghoṣa aurait vécu et enseigné (Buddhaghoṣaparivena).

Kandy. — Kandy (Mahanuwara en singhalais) est la dernière capitale des rois de Ceylan. Nous avons eu, dans notre visite de la ville et des environs, un guide aussi aimable qu'érudit, en la personne de M. Andreas Nell, docteur en médecine et homme de lettres, un des fondateurs de l'India Society. Grâce à lui, nous avons été initiés à l'art kandyen du XVIIIe siècle, qui est l'art national de Ceylan, les époques antérieures ayant été trop influencées par l'Inde et les artisans tamils qui avaient travaillé dans les capitales singhalaises [1]. Excellent connaisseur de la langue et des coutumes du pays, le Dr Nell consacre depuis plus de vingt ans ses loisirs à l'étude de cet art. Il a contribué de son mieux à en maintenir la tradition parmi les artistes indigènes, trop souvent tentés par les modèles d'un goût douteux que leur impose un public européanisé, fortement épris de modernisme.

L'édifice le plus remarquable de Kandy est le temple appelé Daladamaligawa, élevé au XIVe siècle par Parâkramabâhu III pour abriter la Dent et d'autres reliques.

En faisant face au temple, on aperçoit à l'angle droit un pavillon octogonal : c'est la bibliothèque (Oriental Library, en singhalais : Pattirippuwa), construite par le dernier roi de Kandy, Srî Vikramarâjasiṃha (1798-1815), à qui est dû également le beau lac de Kandy (1807).

La véranda extérieure du Dalada-Maligawa est peinte de scènes représentant les supplices de l'enfer : peintures modernes et sans grand intérêt. En franchissant la porte principale, dont l'encadrement est une remarquable pièce de sculpture sur pierre, on pénètre dans la large véranda qui enclôt le bâtiment central et où se tiennent les marchands de fleurs et les musiciens. De là, un escalier conduit, par une porte incrustée d'or, d'argent et d'ivoire, au petit sanctuaire où la Dent est conservée dans 7 cassettes (*karandua*) d'or emboîtées les unes dans les autres. On construit maintenant un temple beaucoup plus vaste que le temple actuel, qu'il domine de sa masse orgueilleuse. Il est hélas ! en ciment armé, comme il sied à une époque de progrès, mais semble s'inspirer par ailleurs d'assez bons principes. Ainsi, les colonnes extérieures ne sont pas en ciment, mais en pierre, et sculptées d'une ornementation singhalaise correcte.

---

[1] M. A. Coomaraswamy distingue trois époques d'art singhalais : une période classique, antérieure au VIIIe siècle ; une période médiévale (IXe-XIVe siècles) et une période médiévale postérieure qui débute au XIVe siècle et se termine en 1815, avec la chute du royaume de Kandy. Cf. *History of Indian and Indonesian art*, p. 159.

Chaque année, au mois d'août, a lieu le Perahera, procession solennelle, sinon de la Dent elle-même, au moins du karandua où elle est renfermée.

La Dent est confiée à la garde de trois autorités, qui ont chacune une des clefs servant à ouvrir la cassette où elle est enfermée : ce sont les abbés de Malwatta et d'Asgiriya et le Diyawadana Milame (chef kandyen, gardien du temple).

Près du Temple de la Dent, se trouve l'ancien Audience Hall des rois de Kandy, maintenant utilisé comme District and Session Court. C'est un bon spécimen de l'architecture kandyenne, et les piliers de bois avec leurs chapiteaux sculptés sont fort beaux. C'est dans cette salle que les rois de Kandy donnaient audience aux ambassadeurs étrangers et que fut proclamée la déposition du dernier d'entre eux, en 1815.

Derrière le Temple de la Dent, est le *Kandyan Art Museum*. Il contient des reliques des rois de Kandy, des armes, outils, couteaux à exécution, costumes, poteries, ouvrages de métal, etc.

Les deux principaux monastères de Kandy sont l'*Alwatta* et l'*Asgiriya* Vihâra, qui contrôlent tous deux les couvents appartenant à la principale section de l'Eglise singhalaise : le Nikâya siamois. Ils ont aussi chacun une clef de la Dent. Leurs chefs portent le titre de *Mahânâyaka*. Les couvents de Kandy, avec leurs halls garnis de divans, de coussins et de petites tables, ventilés et éclairés à l'électricité, garnis de têtes de cerfs servant de porte-manteaux, ornés de chromos modernes, fournis de journaux, mais avec peu ou point de livres, donnent une impression de vie confortable et nonchalante, où les papotages tiennent plus de place que l'étude.

Le Vihâra de Malwatta renferme dans le *poyage* (Uposathageha) d'intéressantes fresques du XVIIIe siècle.

Dans l'Asgiriya est un grand Buddha couché, taillé dans le roc, dont la face postérieure, visible au dehors, porte une inscription de donation du terrain faite par le dernier roi de Kandy, vers 1800. C'est la dernière inscription sur pierre de Ceylan.

Les temples des environs de Kandy, qui présentent le plus d'intérêt, sont ceux qu'on nomme Gadala-deniya, Gangârâma et Degaldoruwa.

Gadala-deniya. — Ce temple est situé à 9 milles S.-O. de Kandy. On y voit une inscription sur roc de 1344, époque de la construction du monument.

Le temple, bâti sur le roc, se compose d'un petit dagaba blanc et bleu et d'un sanctuaire. Le dagaba, par une exception unique, est recouvert d'un toit porté sur quatre colonnes. Il est cantonné sur trois côtés (S., E., N.) de trois chapelles de pierre ayant aux angles intérieurs deux protomes d'éléphants. Sur le côté W. est une niche avec le Buddha sur un trône.

Le sanctuaire comprend un porche, un vestibule et une cella.

On accède au porche par un petit perron entre deux gajasiṃhas, dont le corps est tourné vers l'intérieur, tandis que la tête se retourne vers l'extérieur. Les supports du porche sont des colonnes complexes : un grand pilier et deux petits, réunis par un motif de médaillons contenant une figure assise ; les chapiteaux sont ornés de lions.

Dans la cella est un grand Buddha taillé en plein roc. Accolé au temple est un hall vide qui sert de Vishnudévale.

En retournant à Kandy, on voit de loin, sur un rocher, dans une admirable situation, le Lankâtilaka, construit au XIVe siècle.

Gangârâma.— Le Gangârâma est orné extérieurement de peintures assez grossières (supplices de l'enfer) ; mais à l'intérieur, il y a d'assez bonnes fresques du XVIII[e] siècle. Dans le sanctuaire se voit un grand Buddha debout, taillé dans un seul bloc ; il est vêtu d'une robe d'un rouge éclatant et fait la mudrâ particulière à Ceylan : la main droite coupant l'espace, la gauche tournée, le dos vers le dehors. A l'entrée sont figurés deux génies d'aspect démoniaque, dont l'un dévore un éléphant, tandis que l'autre déchire de ses crocs un chevreuil. En regardant de plus près, on découvre que ces monstrueux dvârapâlas portent les attributs de Çiva et de Viṣṇu.

Pour aller au *Degaldoruwa*, on passe la rivière en bac (Lewella Ferry) et on suit, pendant environ 1 mille, un chemin rustique fort agréable. Degaldoruwa est un « rock temple » précédé d'un bâtiment neuf sans intérêt. Le vestibule de la grotte est décoré de peintures représentant notamment le Vessantarajâtaka. L'intérieur est également peint de fresques de la même main.

Nous possédons des renseignements assez précis sur les fresques de Degalderuwa. Elles sont l'œuvre d'un religieux bouddhiste, Devaragampala Silvatenna Unnanse, et furent exécutées entre 1771 et 1786 [1]. On attribue également à cet artiste les belles peintures de Kelaniya dont il sera question plus loin. Les principales caractéristiques de sa manière sont les suivantes : disposition des scènes par registres ; alignement isocéphale des personnages, ces derniers se détachant en jaune sur un fond rouge ocre ; simplification extrême de tout ce qui est architecture, paysage ou accessoire. Il n'est pas impossible que l'artiste ait subi l'influence de la peinture rajpute, mais sans sans avoir abandonné, pour cela, les traditions de l'école singhalaise dont il est un des principaux représentants.

Dondra. — Il y avait, à la pointe la plus méridionale de l'île, à 23 milles au S.-E. de Pointe de Galle, un célèbre temple brahmanique dédié à Viṣṇu, dont la grandeur et la somptuosité faisaient l'admiration des voyageurs (cf. la description d'Ibn Batouta, II, p. 182). Il avait été, suivant la tradition, fondé en 790 A. D. en l'honneur d'une statue de Viṣṇu, en bois de santal rouge, que la mer avait rejeté sur la plage. En 1588, les Portugais cinglèrent de Colombo vers cette riche proie ; ils ne rencontrèrent aucune résistance et procédèrent méthodiquement au pillage, à la démolition et à l'incendie des édifices. On aime à se représenter Dondra comme une ruine tragique, sur un promontoire solitaire, battu par les vagues. La réalité est moins poétique. Les hommes ont repris possession de cette côte, d'ailleurs basse et sans grand caractère ; les indigènes y ont établi un village et les Anglais un phare. Un monastère bouddhique et un temple de Çiva se sont partagé les quelques épaves qui survivaient du temple de Viṣṇu : un perron avec *moon-stone*, deux gajasiṃhas, un Nandin ; le *dewale* a utilisé une avenue de piliers, une porte d'entrée sculptée de bas-reliefs, quelques fenêtres ajourées. Peu de chose en somme. Derrière les grands fauves d'Europe, les termites asiatiques ont digéré et résorbé les ruines. Dondra n'est plus qu'un souvenir. *Stat magni nominis umbra.*

---

(1) A. Coomaraswamy, *op. cit.*, p. 168.

Weligama. — En se rendant de Pointe de Galle à Dondra, en un point situé à environ 16 milles du point de départ, à droite de la route et à quelque 300 mètres du rest-house de Weligama, on rencontre un rocher de granit sur lequel est sculptée en haut relief une figure masculine debout. Cette image, disent les indigènes, serait celle du roi Kuttharâja (le Roi Lépreux) qui, guéri de sa maladie, aurait élevé en ce lieu un sanctuaire en mémoire de sa guérison. Cette légende n'a pas plus de fondement que la tradition cambodgienne relative au Roi Lépreux d'Angkor.

On ne peut douter que la sculpture représente un bodhisattva, peut-être Lokeçvara, quoique le personnage ne soit caractérisé par aucun attribut.

Le bodhisattva, haut d'un peu moins de 3 mètres, est représenté de face, dans une attitude rigide. Il n'a que deux bras ; chaque main fait une mudrâ différente. Il porte comme parures des colliers, des bracelets, des ceintures à hauteur de la taille et autour des hanches, servant à fixer le vêtement. Il est coiffé d'un mukuṭa à quatre disques portant chacun une image de Buddha assis, deux sur le devant et superposés, deux latéralement.

Cette image semble indiquer l'existence d'un centre mahâyâniste dans cette partie de l'île. Rappelons que non loin de là, dans les environs de Matara, a été trouvée une statuette en bronze de Lokeçvara, de facture khmère.

Kelani. — Kelani, à 6 milles environ de Colombo, a été un des plus importants centres religieux de Ceylan. C'est là, selon la tradition singhalaise, que le Buddha aurait pris pied, lors de sa troisième visite dans l'île. C'est là que jadis les moines indochinois venaient chercher une doctrine parfaitement orthodoxe et une ordination correcte (mission des religieux cambodgiens, laotiens et pégouans, en 1424). On ne saurait dire toutefois que, du point de vue archéologique, les bâtiments du couvent, dans leur état actuel, présentent un grand intérêt, à l'exception de celui qui contient le Buddha couché, et qui est décoré de remarquables fresques du XVIIIe siècle. Ces fresques ornent les murs du vestibule et de la salle principale.

Dans le vestibule, le mur de fond est peint d'un Nâgarâja entre deux assistants ; les murs de droite et de gauche offrent respectivement une théorie de religieux et de rois tenant des lotus ; sur le mur faisant face au Nâgarâja est représenté l'Assaut de Mâra. Le reste des murs est divisé par registres où sont figurés divers jâtakas : Vessantara, Devadhamma (n° 6), Sâma (n° 540), Telapatta (n° 96), etc.

Le plafond est à compartiments ; au milieu, composition circulaire avec quatre haṃsas ; panneaux, arbres et rochers dans le style des miniatures persanes, représentation des neuf planètes.

Dans la seconde salle, contre le mur du fond, on voit, derrière un vitrage, un colossal Buddha couché, complètement redoré et repeint, sur un coussin rutilant. Aux pieds du Buddha, Viṣṇu en relief, bleu, avec une conque. Ânanda est absent.

Sur les murs de la salle sont peintes des théories de religieux tenant des lotus, tous dans la même attitude. Face au Buddha, les quatre Lokapâlas, chacun armé d'un sabre singhalais ; Indra avec son éléphant ; Vibhīṣana, râkṣasa en costume royal ; Çiva avec Nandin, Gaṇeça avec le rat, Hanumat.

Les peintures de Kelani se caractérisent par la simplicité de la composition et la clarté dans l'ordonnance des figures. Elles sont polychromes, et non traitées en deux ou trois teintes seulement, comme celles de Polonnaruwa et de Kandy. Les personnages

sont, pour la plupart, présentés de profil. Certains ont été repeints : il serait déplorable que cette pratique se généralisât [1].

L'interprète musulman de la mission de Tcheng houo (1410 et suiv.), Ma-houan, raconte qu'on montrait aux pèlerins sur un rocher, au pied de la falaise, la trace du pied de Buddha. Personne ne la connaît aujourd'hui. Cependant, l'abbé actuel de Kelani nous dit que, suivant la *Pûjâvali*, le Buddha, en arrivant à Kelani, laissa sur le rocher l'empreinte de son pied ; mais, à sa connaissance, personne ne l'a vu.

Nous avons terminé par Kelani notre visite à Ceylan, et nous nous sommes embarqués pour la France par le *Général Metzinger*, le 25 février.

FRANCE.

— Au cours de la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui a eu lieu le vendredi 21 novembre 1930, M. René Dussaud, Président, a dans son discours d'usage consacré aux travaux de l'Ecole un paragraphe que nous nous faisons un plaisir de reproduire :

« Non moins brillante est la situation de l'Ecole française d'Extrême-Orient. M. Finot qui, après un nouveau séjour à Hanoi, vient de prendre une retraite prématurée, peut mesurer avec satisfaction le développement de l'Ecole dont il fut le premier directeur, il y a plus de trente ans, car la voilà ayant, définitivement et sans conteste, acquis droit de cité en Indochine, d'où elle rayonne dans tout l'Extrême-Orient.

« Le nouveau directeur, M. G. Cœdès, a pris possession de ses fonctions au début de cette année. MM. P. Mus et E. Gaspardone ont été nommés membres permanents, venant ainsi s'adjoindre à M. V. Goloubew. Le Service archéologique comprend MM. les architectes Parmentier, Marchal, Batteur, Claeys et Fombertaux. Mlle Colani, docteur ès-sciences, a été nommée attaché temporaire.

« L'Ecole a publié un fascicule de son *Bulletin*, un volume de M. Ch. Robequain sur la province de Thanh-hoá, deux volumes d'une monographie du temple d'Angkor Vat avec une introduction historique de M. Finot et le Catalogue du fonds chinois de la bibliothèque de l'Ecole française.

« Les fouilles du Thanh-hoá (Annam) sont confiées depuis 1925 à M. Pajot, qui a mis au jour des vestiges préhistoriques et des bronzes chinois de l'époque Han que M. Goloubew se propose de publier.

« A Angkor, M. Marchal a continué le dégagement du grand temple de Praḥ Khan, au Nord de l'enceinte de la ville. Les missions de M. Parmentier au Cambodge et de M. Mus au Champa ont pris une importance particulière.

« Les travaux de réparation de monuments ont été activement menés au Tonkin par M. Batteur et au Laos par M. Fombertaux. Enfin, Mlle Colani a continué l'exploration des grottes du Tonkin et du Haut-Annam.

---

[1] Les peintures de Kelani ont été étudiées et décrites par Stella Kramrisch, *Jahrbuch der asiatischen Kunst*, I, 1924, *Wandmalereien zu Kelaniya*. Elles montrent un style très différent de celui qui caractérise les fresques de Degaldoruwa attribuées au même artiste.

« M. Gaspardone a été chargé, à la Maison franco-japonaise de Tōkyō, où s'élabore le grand Dictionnaire bouddhique, de l'intérim de M. Demiéville en congé.

« Nous pouvons être certain que M. Cœdès maintiendra l'activité et la valeur scientifique de l'Ecole française d'Extrême-Orient qui, grâce à son personnel, peut, en même temps, poursuivre des recherches archéologiques et assurer la conservation des monuments historiques. »

— L'Institut de Civilisation indienne de l'Université de Paris a résumé ses activités durant l'année 1929-1930 dans un important rapport que nous avons tenu, d'accord avec ses dirigeants, à publier *in extenso*. Il marque une date pour l'indianisme français, sorti victorieux et comme renouvelé des épreuves de la guerre et de l'après-guerre par les soins incessants et sous la haute autorité de MM. Senart, Sylvain Lévi, Finot et Foucher.

« Préparé et présidé par M. Emile Senart, le regretté doyen de l'orientalisme français, un Institut de Civilisation indienne a été fondé en Sorbonne, sous les auspices de l'Université de Paris. Le but de cet Institut est de centraliser et de coordonner les cours relatifs à l'Inde qui ont lieu dans les établissements d'enseignement supérieur de Paris, et d'imprimer une impulsion nouvelle aux rapports scientifiques et culturels entre la France et l'Inde.

« L'Institut de Civilisation indienne a connu, durant l'année 1929-1930, la seconde de son existence officielle, une activité remarquable qu'il convient de retracer brièvement.

« Un ensemble de cours réguliers, embrassant toutes les branches de l'indianisme, a été donné au Collège de France, à la Faculté des Lettres, à l'Ecole des Hautes-Etudes, à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, à l'Ecole du Louvre.

« En premier lieu, les enseignements relatifs à l'Inde même, tant ancienne que moderne : les doctrines philosophiques et religieuses ont été éudiées par M. Foucher, qui a lu et commenté les passages essentiels des *Upanishads*, et par M. Masson-Oursel, qui a poursuivi l'examen des *Yoga-Sûtras* et a précisé la notion de transmigration. Le Bouddhisme qui, depuis Burnouf, jouit dans la science française d'une audience privilégiée, a fait l'objet de cours particulièrement nombreux : M. Sylvain Lévi a continué l'étude de la *Trimçikâ* de Vasubandhu, et a expliqué le *Karmavibhâga* en le confrontant avec les sculptures de Boro-Boudour, qui en éclairent l'interprétation ; M. Foucher a donné lecture de différents traités bouddhiques ; M. Przyluski a préparé l'édition d'un texte pâli et a examiné les éléments communs au *Mahâ-Bhârata* et aux textes bouddhiques. L'enseignement élémentaire du sanskrit était assuré par M. Foucher, qui d'une part donnait aux étudiants des notions de philologie indienne, d'autre part dirigeait des explications de textes classiques pour le Certificat d'Etudes indiennes. M. Renou a décrit pour les débutants la grammaire sanskrite et a préparé la lecture d'hymnes védiques, tandis que M. Bloch exposait, avec une orientation comparative, la morphologie du nom dans les langues de l'Inde. Le moyen indien était représenté par un cours de M. Bloch sur les inscriptions d'Açoka ; les langues modernes, par des cours d'hindoustani (première et deuxième années) et de tsigane, donnés également par M. Bloch. Enfin, l'histoire de l'art et l'archéologie ont fait l'objet d'un cours public par M. Foucher.

« Une seconde portion groupe les enseignements relatifs aux pays voisins de l'Inde, avec lesquels l'Inde a eu, depuis une date souvent fort ancienne, des contacts de

civilisation : en premier lieu l'Indochine, à laquelle M. Stern a consacré son cours intitulé *L'art khmèr* ; ensuite l'Indonésie : M. Ferrand a examiné la faune, la flore et les minéraux des mers du Sud d'après les textes du Moyen Age et, d'autre part, les instructions nautiques de Sulaymân al-Mahrî sur l'Océan Indien ; M. Cabaton a continué son cours sur la géographie, l'histoire, les mœurs et les langues des peuples malais. L'enseignement relatif à l'Iran a été assuré par M. Benveniste dans ses cours sur l'Avesta et sur la grammaire historique du persan. L'Asie Centrale était représentée par les conférences de M. Sylvain Lévi, *Explication de textes koutchéens*, et de M. Bacot, *Eléments de tibétain classique*. L'Islam dont la civilisation a marqué si fort l'Inde médiévale et moderne, a fait l'objet de deux cours par M. Massignon, l'un intitulé *Le Wahhabisme et l'essai de réforme hanbalite des mœurs dans l'Islam contemporain*, l'autre *Les caractéristiques de la psychologie mystique musulmane d'après des textes inédits et des documents nouveaux*. Enfin, l'ensemble des échanges intellectuels et commerciaux entre l'Inde et le monde aux environs de l'ère chrétienne a été étudié par M. Sylvain Lévi.

« Ces enseignements réguliers ont été complétés par une série de conférences libres qu'ont données au cours de l'année 1929-1930 des spécialistes réputés, tant français qu'étrangers : parmi ces derniers, M. de La Vallée Poussin a exposé la philosophie du Mahâyâna, M. Smith a préparé l'édition d'un texte pâli, M. Diwekar a commenté le *Kâvyâlankâra* de Bhâmaha ; M. Vogel, Directeur de l'Institut Kern à Leyde, est venu faire une conférence sur les sculptures inscrites récemment découvertes à Nagârjuni Konda, dans l'Inde du Sud. Le président de l'Institut de Civilisation indienne lui a rendu sa visite à Leyde, où il a exposé de son côté le résultat des dernières recherches de la Délégation archéologique française en Afghanistan.

« Parmi les conférenciers français, M. Hérold a parlé de l'Inde dans la littérature française du XIXe siècle, M. Joleaud a décrit la faune indienne dans la nature et dans l'art. Enfin, en complément des exposés théoriques donnés d'autre part, Mme Stchoupak a réuni régulièrement les étudiants de première année pour des exercices pratiques de sanskrit.

« Ces divers cours et conférences ont été suivis par u nombre relativement élevé d'étudiants et d'auditeurs libres, parmi lesquels on a remarqué une proportion inusitée de débutants sérieux, appliqués, gage d'espoir pour l'avenir de ces études.

« Grâce au concours de la famille de M. Senart et à la coopération de la Société Guillaume Budé, le premier volume de la nouvelle collection de *Classiques indiens* a pu sortir des presses : il s'agit d'une traduction de la *Chândogya-Upanishad*, qui avait été laissée par M. Senart lui-même ; M. Foucher s'est chargé d'établir le texte, de le munir d'une introduction, d'un index et de l'éditer. D'autres volumes sont en préparation et suivront à bref délai : l'*Uttara-Râma-Carita* de Bhavabhûti, édité par Mme Stchoupak, le *Kâvyâlankâra* de Bhâmaha, édité par M. Diwekar, la *Ratnâvali* de Harsha, par M. Lebot, la *Brihad-Aranyaka-Upanishad*, par MM. Senart et Foucher.

« L'Institut patronne et dirige l'exécution d'un dictionnaire sanskrit-français, dû à la collaboration de Mme Stchoupak, Mlle Nitti et M. Renou, et dont le premier tiers est prêt pour l'impression ; il a approuvé la publication d'un manuel élémentaire de sanskrit, dû à M. Courbin, et comprenant une grammaire, des exercices, des glossaires. L'Institut s'efforce ainsi de réparer les effets d'une lacune regrettable, qui pesait depuis de longues années sur l'indianisme français.

« Un diplôme d'études supérieures a été accordé à M. Minard pour un mémoire remarquable sur l'emploi des phrases surbordonnées dans le *Çatapatha-Brâhmana*. Le titre de Docteur de l'Université de Paris, avec la mention très honorable, a été octroyé à :

« M. Yusuf Hussein pour une thèse intéressante sur *L'Inde mystique au Moyen âge*.

« et à M. Diwekar pour un ouvrage érudit sur *Les fleurs de rhétorique dans la littérature indienne* ;

« le même titre et la mention honorable à M. Mitter pour son important traité *La pensée de Rabindranath Tagore*.

« Des thèses en préparation, dont le manuscrit est déjà prêt ou fort avancé, sont dues à Mlles Rowlands, Ketkar et Ramakrishna ; MM. Humbert-Hesse et Morris, Mlle Nitti et M. Bukota ont été admis au certificat d'études indiennes.

« La vie extérieure de l'Institut n'a pas été moins active : ses réunions mensuelles ont été des plus suivies, et tendent à devenir le véritable centre de l'orientalisme parisien. D'éminentes personnalités étrangères sont venues au cours de l'année visiter l'Institut et saluer ses directeurs. Il convient de signaler, dans l'ordre de leur passage :

« Sir Atull Chatterji, High Commissioner for India, qui a apporté son précieux appui aux étudiants indiens réunis pour l'entendre ;

« M. Bake, qui a chanté avec un sentiment pénétrant des mélodies de Tagore ;

« S. A. le Gaekwar de Baroda, qui a bien voulu s'intéresser de façon effective à l'Institut, s'enquérir attentivement de ses besoins et de ses directives, et lui assurer, par le don de 2.000 livres sterling, le premier pas dans la voie de son indépendance matérielle ;

« l'illustre poète Rabindranath Tagore, qui, en dépit des sollicitations multiples qu'entraînait pour lui son bref séjour à Paris, a tenu à venir honorer l'Institut de sa lumineuse présence ;

« le prince Damrong, de la famille régnante du Siam, dont le fils cadet est l'élève de l'Institut, et dont la visite a do né occasion à M. Finot et à M. Goloubew de résumer magistralement l'œuvre archéologique élaborée en Indochine par les efforts conjugués des savants français et siamois.

« Enfin, parmi les hôtes de passage, qu'il soit permis de signaler encore MM. Quayle, Oltramare, de Blonay, Rahder, Paranjpe, Kâlidâs Nâg.

« Une cérémonie intime a réuni les fidèles d'Emile Senart pour la commémoration du grand orientaliste, dont M. Sylvain Lévi a rappelé les titres en une émouvante allocution. Les héritiers de M. Senart, M. et Mme Gérard, ont, en son nom, fait présent à l'Institut d'une importante collection d'ouvrages d'indianisme, provenant de sa riche bibliothèque ; et le rappel du souvenir du donateur coïncidait avec l'inauguration de cette collection, à laquelle avait bien voulu assister M. Doumer, Président du Sénat et successeur de M. Senart à la présidence des Amis de l'Orient.

« Ce don de livres a été suivi presque aussitôt d'un second, non moins précieux, dû à la veuve du Pandit Shyâmaji Krishnavarma, laquelle exécutait par là, avec une gracieuse libéralité, une des dernières intentions de son mari. Et, pour couronner son œuvre, Mme Krishnavarma faisait encore don tout récemment à l'Institut d'un corps de bibliothèque où les livres offerts figureront à la place d'honneur.

« Ainsi se trouve déjà à demi réalisé l'un des vœux les plus chers des fondateurs de cet Institut, selon qui cet organisme doit constituer un foyer intellectuel, centralisant les ressources éparses à travers les collèges et les bibliothèques de Paris : dès à

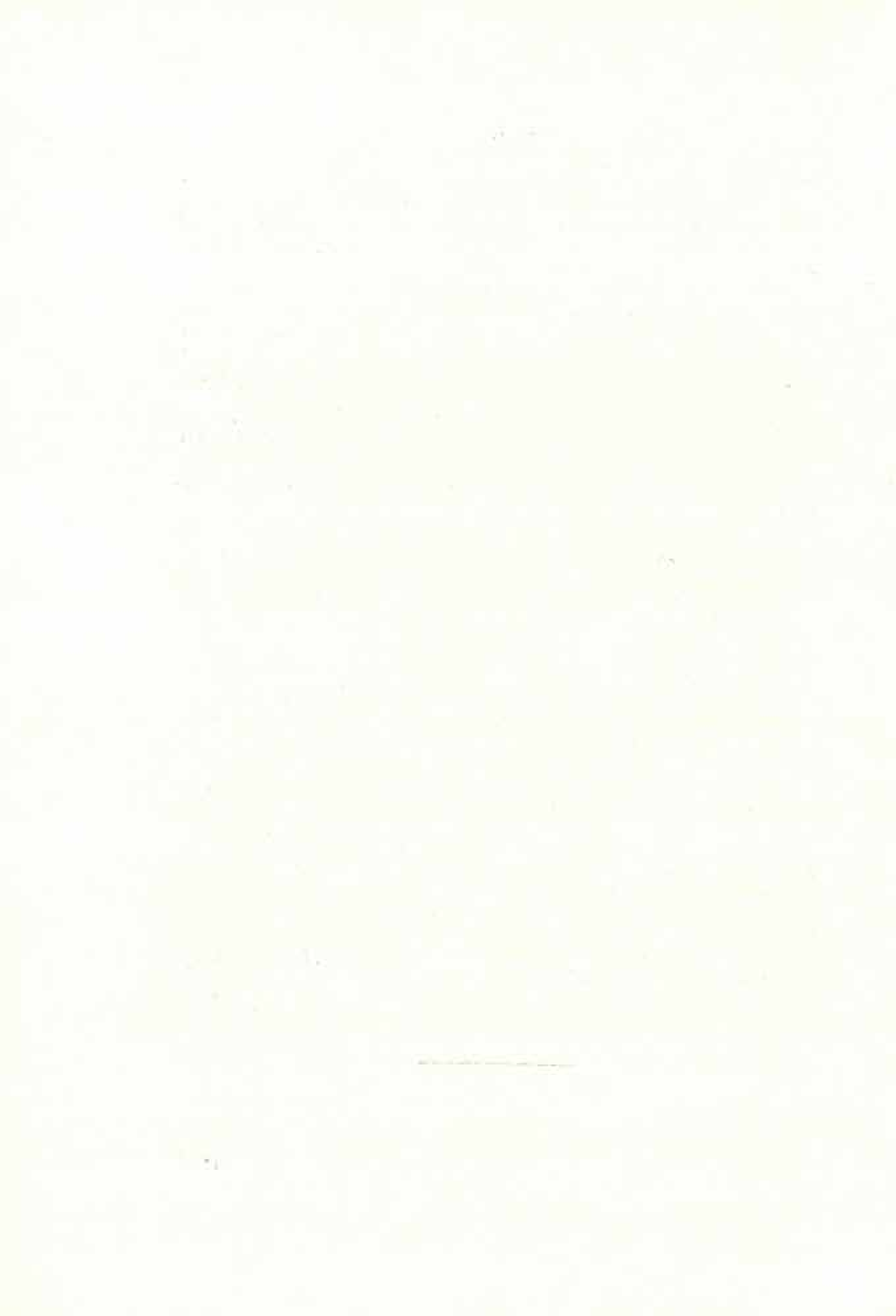
présent, les étudiants sont assurés d'avoir, non seulement cet abri matériel d'une rare valeur que constitue, en pleine Sorbonne, une salle spacieuse, tranquille, ouverte tous les après-midis ; mais encore une bibliothèque déjà pourvue de nombre de livres essentiels et notamment d'éditions indiennes, de périodiques et de journaux de l'Inde, presque introuvables par ailleurs en France, et auxquels l'Institut a décidé d'affecter un crédit important. Les murs quelque peu austères de cette salle ont été décorés par des objets d'art népalais, armes, vases, statuettes anciennes, provenant d'un don très généreux du défunt Mahârâja du Népal : la nouvelle de sa mort parvenait en France presque en même temps que ce don, et l'on peut dire qu'une des pensées suprêmes de ce prince éclairé aura été pour l'indianisme français, qui lui devait déjà de signalés services.

« Outre l'importante donation de S. A. le Gaekwar, à laquelle il a été fait allusion plus haut, l'Institut a reçu du Wadya Trust de Bombay une donation de 10.000 roupies, affectée à l'acquisition d'un fonds de bibliothèque ; il bénéficie de subventions régulières des gouvernements de l'Indochine et de l'Inde française, ainsi que de l'Université de Paris.

« Ces ressources, si appréciables qu'elles soient, sont cependant loin de suffire aux buts que se propose l'Institut de Civilisation indienne : il se donne en effet mission d'éveiller et d'entretenir les vocations scientifiques, d'assurer dans chaque branche d'un domaine toujours plus divers et plus complexe la continuité, la progression du travail érudit ; plus largement, il vise à maintenir le contact avec tous ceux qu'intéresse l'Inde, à servir de trait d'union spirituel entre les deux grands foyers de culture, la France, héritière des traditions occidentales, l'Inde qui détient les vertus de l'Orient : s'efforçant ainsi, pour sa part, à réaliser le programme d'humanisme syncrétique qu'a défini M. S. Lévi, le maître des études indiennes, dans son livre *L'Inde et le monde*.

« Mais pour cela, et avant cela, il faut que cet Institut dispose d'une certaine indépendance matérielle ; il lui faut, parant à l'insuffisance croissante des bibliothèques d'état, assurer à ses étudiants la libre disposition des publications nouvelles de quelque importance ; favoriser par des subventions l'impression d'ouvrages scientifiques, les voyages d'études et de fouilles ; rétribuer les conférenciers de l'extérieur qu'il désire inviter. Ces tâches sont lourdes et seront sans cesse plus lourdes avec le développement imprévisible que sont destinés à prendre les études indiennes et l'orientalisme en général en France : mais le travail accompli ces deux années écoulées autorise à envisager l'avenir avac confiance.

« L'Institut de Civilisation indienne a besoin de subsides importants pour son développement (bourses, conférences, bibliothèque, etc.). Les donateurs peuvent envoyer leurs contributions à M. le Recteur de l'Université de Paris (pour l'Institut de Civilisation Indienne), à la Sorbonne. »



NÉCROLOGIE

ARNOLD VISSIÈRE.

Arnold-Jacques-Antoine Vissière naquit à Paris le 7 août 1858. Il fit ses études au lycée du Havre, où résidait sa famille, et c'est à la bibliothèque de cette ville qu'il entreprit, seul, ses premiers essais d'écriture chinoise. Le 20 novembre 1876, il entrait à l'Ecole Nationale des Langues Orientales comme élève du cours de chinois, se destinant à l'interprétariat des Affaires Etrangères. Il en sortit le 25 novembre 1879, breveté de la sixième promotion. Sur le point de succéder à Imbault-Huart à la Bibliothèque Nationale dans l'établissement du catalogue des livres chinois, il fut détaché par le Ministère des Affaires Etrangères auprès de la mission brésilienne à Pékin, et commença sa carrière d'interprète le 16 janvier 1880, sous Eduardo Callado, chargé de négocier et de signer un traité avec la Chine. Deux ans plus tard, le 21 février 1882, il fut remis à la disposition de la légation de France à Pékin : interprète-adjoint le 21 février 1882, second interprète le 10 mars 1883, premier interprète le 28 mai 1886, il devait y rester et s'y distinguer environ vingt ans. Le rôle de l'interprète était alors plus grand qu'aujourd'hui. Les affaires nombreuses et difficiles, telles que celle du Tonkin, qu'il s'agissait de traiter, ne pouvaient l'être que dans la langue, aisément amphibologique, des négociateurs chinois, souvent de premier ordre, comme Li Hong-tchang, et qui n'en connaissaient pas d'autre. Au prix d'une application longue et ingrate, Vissière était parvenu à trouver un grand nombre d'équivalents français parfaits des expressions chinoises de la langue diplomatique, et, sinon à réformer celle-ci, ce que le gouvernement républicain devait réaliser par une simplification radicale, du moins à en limiter partiellement l'arbitraire par la précision des réponses. Tous ceux qui furent plus tard ses élèves ont été frappés de la rigueur à laquelle il avait su porter son art dans ce domaine. Il fut ainsi le collaborateur le plus actif de Patenôtre dans les pourparlers qui aboutirent au traité de T'ien-tsin du 6 juin 1885, celui de Cogordan pour le traité de commerce du 25 avril 1886, celui de Lemaire ensuite, sous la direction duquel, du 15 juin 1892 au 8 mai 1893, il fut chargé de la gérance du consulat général de France à Changhai. Il rentra alors en congé en France. Il y rencontra Auguste Gérard, qu'il accompagna dans sa mission à Pékin, et qui, dans deux ouvrages [1], a rendu témoignage de son mérite et de son habileté exceptionnelle ; les Chinois eux-mêmes la reconnaissaient. Le 12 mars 1894, Vissière fut nommé consul de 2ème classe, faisant fonction de premier interprète. Une nouvelle gérance, celle du consulat de T'ien-tsin, le retint hors de la légation du 5 avril 1897 au 23 mai 1898. Les signes avant-coureurs du mouvement de 1900 commençaient à préoccuper les puissances. Aussi le Ministère répondit-il à sa demande de congé, au début de 1899,

---

(1) A. GÉRARD, *Ma Mission en Chine (1893-1897)*, Paris, Plon, 1918; *Mémoires*, Id., 1928.

par une lettre à Stéphen Pichon, qui avait remplacé Gérard, demandant à Vissière de retarder d'un an son congé pour prendre la gérance de l'important consulat de Canton, où, le 10 février, il fut titularisé et nommé consul de 1ère classe. La mort de Devéria, professeur de chinois à l'Ecole des Langues Orientales, l'empêcha néanmoins de se rendre à Canton. Vissière sollicita le 6 octobre et obtint sa chaire le 1er décembre. Son retour de Chine et son entrée dans l'Université ne marquèrent point la fin de ses services aux Affaires Etrangères. Nommé secrétaire-interprète du Ministère le 16 octobre 1899, il fut le chef des missions françaises chargées d'accompagner en France les neuf missions chinoises envoyées de 1904 à 1925 : le prince P'ou-louen en 1904 ; T'ang Chao-yi en mars 1909 ; Li Cheng-fong en novembre 1909 ; le prince Tsai Tao en mai 1910 ; le général Souen Wou en mai-juin 1914 ; Lou Tcheng-siang les 16-24 juin 1914 ; le général Tang Tsai-li en juin 1918 ; Tchou Ki-k'ien les 17-30 avril 1921 ; le général Siu Chou-tcheng en mars-octobre 1925. Il fut promu à Paris consul général le 30 janvier 1907, et ministre plénipotentiaire le 1er février 1916.

Deux témoignages également autorisés ont attesté la haute valeur du professeur au commencement et à la fin de sa nouvelle carrière. Dans une lettre du 22 juillet 1899, Edouard Chavannes déclarait « qu'il était incontestablement l'homme de France qui a la connaissance la plus approfondie de la langue chinoise parlée et du style des affaires ». Et M. Paul Boyer, administrateur de l'Ecole des Langues Orientales, l'appréciait ainsi, dans le discours prononcé à ses obsèques, le 2 avril 1930, au nom de cette école (1) : « Ses leçons étaient un modèle de clarté concise, de précision quasi mathématique, d'analyse minutieuse. Sa parole était nette, décisive, tranchante, et ne connaissait ni les indécisions, ni les redites, ni les repentirs... Animé de la conscience professionnelle la plus haute, exact jusqu'au scrupule dans l'accomplissement de son devoir d'enseignement, inflexible sur les règles morales qu'il s'était à lui-même données, A. Vissière forçait l'estime par son caractère ; et la précision, la loyauté de son savoir lui valaient, en Chine comme en France, une autorité incomparable.» Il n'est pas d'ancien élève de Vissière qui ne souscrive à ce double éloge. Il s'élève aux deux termes d'une vie d'une belle unité. Vissière a poursuivi fidèlement le but de son enseignement, défini dès sa lettre de candidature, et qui fut avant tout de préparer des interprètes officiels à la Chine. Malgré la transformation rapide opérée par la révolution dans la langue comme dans les choses, transformation d'autant plus redoutable qu'il ne pouvait plus la suivre que de l'étranger lointain, Vissière s'est efforcé, comme il l'écrivait dans la même lettre, de maintenir ses leçons « au niveau de l'état des choses en Chine... par l'examen des textes d'affaires les plus récents, par la pratique du thème chinois [et surtout de la version chinoise] et par la connaissance si nécessaire des néologismes ». Voici, au moins pour les dernières années, quelle était l'ordonnance d'un de ses cours. En première année, l'initiation à la langue parlée de Pékin et à l'écriture par l'étude complète, une à une, des vingt-deux premières leçons de son manuel, vérifiée individuellement pour chacune par un thème et une version préparés par écrit et *pratiqués* ensuite oralement avec exercice au tableau noir. La deuxième année, sur la base théorique un peu courte des deux dernières leçons du

(1) *Le Temps*, 4 avril 1930, reproduit dans le *Bulletin franco-chinois*, XI, 1, janv.-mars 1930, p. 56-57.

manuel, entièrement occupée de traductions copieuses de textes officiels ou d'affaires, avec un aperçu du style épistolaire et un bref divertissement : l'explication d'un chapitre de roman. La troisième année consacrée encore à la littérature officielle, plus particulièrement à la contemporaine, une part convenable réservée à l'explication de pièces littéraires anciennes et de passages choisis dans les *Quatre Livres*, le *Che king* et le *Chou king*. La *Boussole* du P. Boucher servait pendant ces deux années à l'entretien dans la langue parlée. Vissière a formé ainsi, comme on l'a dit, 123 brevetés en trente promotions. Il mettait dans ses leçons orales la limitation rigoureuse, la netteté, le dépouillement volontaire, l'honnêteté stricte qui caractérisent ses livres.

Ceux-ci furent d'abord le complément de celles-là. Au début de son professorat, rue de Lille, Vissière était déjà correspondant du Ministère de l'Instruction Publique ; il n'avait encore publié que trois petites traductions annotées et un court mémoire sur l'origine de l'abaque chinois et la dérivation des anciennes fiches à calcul. Mais, ainsi qu'il le relevait lui-même dans une note à la suite d'un *état de services*, « indépendamment de ceux-ci et de quelques autres d'intérêt général dont j'ai les manuscrits, c'est dans les archives françaises de Chine que la part la plus considérable de mes œuvres se trouve reléguée ». Ses trente-et-une années d'enseignement furent pour lui l'occasion de développer ce côté de son activité par une série ininterrompue de publications utiles. Ce fut en 1901-1902 la méthode de transcription française des sons du *kouan-houa*, mise au point de celle de Julien, adoptée par le Ministère des Affaires Etrangères et, à quelques insignifiantes retouches près, par la sinologie française tout entière. En même temps, sous le titre de *Cours pratique de chinois*, il publiait dans *Chine et Sibérie* (n°s 33, 34, 37, 38) les cinq premières leçons de son manuel, les *Premières leçons de chinois* (*langue mandarine de Pékin*), méthode faite de règles simples, suivies d'applications, avec deux leçons finales consacrées à un exposé de la langue écrite, dont la première édition ne parut qu'en 1909, chez E.-J. Brill, à Leide, et qu'il révisa et augmenta légèrement dans deux éditions successives (1914 et 1928). Son *Recueil de Textes chinois à l'usage des Élèves de l'École spéciale des Langues Orientales Vivantes*, qui n'a eu qu'une édition, parut en douze livraisons de 1902 à 1907 et fut complété pour la langue contemporaine par trois suppléments en 1922. Des études concises et précieuses, comme *Le nom chinois des zones neutres* (*J. A.*, mai-juin 1901) ; le *Traité des caractères chinois que l'on évite par respect* 敬避字 (*id.*, sept.-oct. 1901) ; *Les Caractères renversés* (*id.*, janv.-fév. 1904) ; *Villes et ports de Chine ouverts au commerce international* (*id.*, juill.-août 1914) ; *La marine chinoise et sa nouvelle nomenclature. Orthographe officielle chinoise des noms de capitales étrangères* (*id.*, nov.-déc. 1914) ; *Le gouvernement de la république chinoise et sa représentation diplomatique* (*id.*, janv.-mars 1922) et ce *Dictionnaire complémentaire de la langue chinoise moderne, politique, scientifique et commercial*, qui devait être un répertoire de noms propres en même temps qu'un vocabulaire de néologismes, et que la mort a interrompu, sont comme les compléments de ses manuels où son application inlassable recueillait, épurait, rendait utilisables les particularités flottantes de la tradition et de la révolution. Dans un domaine plus spécial, ses *Etudes sino-mahométanes* entreprises dès 1907 et poursuivies jusqu'en 1929 dans la *Revue du monde musulman* et la *Revue des études islamiques* et reproduites partiellement dans les *Recherches sur les Musulmans chinois* de la Mission d'Ollone (Paris, Leroux, 1911), resteront longtemps les mono-

graphies les plus solides qui aient été écrites pour l'étude de l'islamisme chinois depuis les Mandchous. A deux infimes exceptions près, les essais sur *Un sceau de Tsiang-k'iu* (3e s. *a. c.*) (in *Recueil de mémoires* des *Publ. de l'Ecole des lang. or. viv.*, Ve sér., vol. V, p. 267-288) et sur *La vengeance devant les rites et la justice dans la Chine médiévale* (*Annales franco-chinoises*, n° 5, 1928), Vissière n'a pas abordé la Chine ancienne. Il n'a publié qu'un petit nombre de traductions indépendantes ; elles sont excellentes : *Ngan-nan ki yeou* 安南紀遊, *relation d'un voyage au Tonkin par le lettré chinois P'an Ting-kouei* 潘鼎珪, *traduite et annotée* (*Bull. de géogr. hist. et descr.*, IV, 12, 1890) ; *Un message de l'empereur Kia-k'ing au roi d'Angleterre Georges III* (*id.*, 1895) ; *Deux chansons politiques chinoises* (*T. P.*, 1899) ; *Hang hai yin ts'ao* 航海吟草, *essais poétiques sur un voyage en mer, par le septième prince, père de l'empereur Kouang-siu* (*id.*, 1900) ; *Biographie de Jouan Yuan* 阮元 (1764-1849), *traduite du chinois et annotée* (*id.*, 1904) ; les *Extraits de la presse chinoise* (*Bull. de l'Assoc. amic. fr.-chin.*, 1909-1910), et quelques vers comme les *Herbes* de Po Kiu-yi (*id.*, fév. 1908, p. 114 s.) et *La machine à vapeur*, du marquis Tseng (*Chine et Sibérie*, n° 37, 1901).

Il s'est surtout dépensé dans une foule de notices, de notes, de petites traductions de chroniques et de comptes rendus, en particulier dans le *Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise* depuis sa création en février 1907. Le détail en ayant été donné dans le numéro de janvier-mars 1930, p. 63-74, du *Bulletin franco-chinois*, et devant l'être encore par M. Pelliot dans un prochain *T'oung pao*, nous ne relèverons ici que les plus importants : *Le phénomène du mirage chez les poètes chinois* (*La Chine nouvelle*, n° 5, 1900), *Le nom de Kouang-tcheou-wan* (*id.*, n° 6, 1900), *La généalogie du prince K'ing* (*T. P.*, 1900), *Une visite à l'ancienne capitale du Manzi* [Hang-tcheou] (*Bull. de la Soc. de géogr. commerc.*, 1901, 3-5), *L'énonciation du taux d'intérêts en chinois* (*T. P.*, 1901), *L'audience de congé du Marquis Tseng à Pékin* (1878) (*Rev. d'hist. diplom.*, 1902, 2), *La chute du ton montant dans la langue de Pékin* (*T. P.*, 1904), *Nouveaux centres administratifs chinois sur la Soungari* (*Bull. de géogr. hist. et descr.*, 1907, 1), *Les Envoyés-étoiles* 星使 (*Bull. de l'Assoc. amic. fr.-chin.*, 1909, 3), *Lettre à M. Finot, rédacteur du « Journal Asiatique »* (*sur le mémoire de M. Chavannes,* « Un faux archéologique chinois ».) (*J. A.*, nov.-déc. 1908), *Du déchiffrement de l'écriture cursive chinoise* (*Bull. de l'Assoc. amic. fr.-ch.*, 1909, 6), *La rivière Ya-long et ses affluents* (*id.*, janvier 1912), *Une peinture de Lieou Long-nien* (*id.*, janvier 1913), *Un sceau de l'empereur K'ien-long* (*id.*, avril 1913), *Notes sur la géographie politique et l'administration de la république chinoise* (14 séries, *id.*, avril 1912 à 1922, 4), *Les désignations ethniques « Houei-Houei » et « Lolo »* (*J. A.*, janv-fév. 1914), *Sou Tong-p'o sous la pluie* (*Bull. de l'Assoc. amic. fr.-chin.*, juill. 1914), *Le port de Long-k'eou* (*La Géographie*, avril 1915), *Nouvelles divisions politiques de la Mongolie* (*id.*, nov. 1915), *Chants nationaux chinois* (*Bull. de l'Assoc. amic. fr.-ch.*, 1915, 2), *Le nom chinois du paon* (*ibid.*), *Les lois conventionnelles de la république de Chine* (*id.*, 1916, 3), *La presse bolcheviste et la guerre civile en Chine* (*Rev. du Pacifique*, nov. 1924), *Du classement des caractères chinois* (*id.*, nov. 1926), *L'Institut des hautes études chinoises de Paris* (*id.*, nov. 1925, juill. 1926, mars 1927), *Les banques étrangères de Chang-hai jugées par un conférencier chinois* (*id.*, 15 fév. 1928), les articles, munis de traductions, sur le nouveau droit chinois publiés de 1922 à 1928 dans la *Revue du Pacifique* (divorce,

concubine légale, constitution définitive de la république, indemnité des boxeurs, code de commerce et chambres de commerce, chambres d'agriculture, marques de commerce, *Complément bibliographique pour l'étude du droit chinois* [15 déc. 1927]) et les comptes rendus de l'*Histoire particulière du Nan-tchao* (*J. A.*, mars-avril 1904), du *Sun Tzu* de L. Giles et de l'*Art chinois* de Bushell (*id.*, sept.-oct. 1910), de l'*Index of Chinese artists*, par A. Waley (*id.*, janv.-mars 1923), *La colonisation chinoise dans l'île de Hai-nan* (*Annales fr.-ch.*, n° 9, 1929; *La Géographie*, janv.-fév. 1929). On peut considérer toutes ces publications comme le troisième aspect d'une tâche unique, dont son œuvre d'interprète et de professeur forme les deux autres.

Arnold Vissière était membre de l'Académie politique internationale, du comité-conseil du Musée Guimet, du conseil de la Société Asiatique ; il était conseil de la Banque industrielle de Chine, vice-président de l'Association amicale franco-chinoise, au *Bulletin* de laquelle il a tant contribué. Il était chevalier de la Légion d'Honneur, officier de l'Instruction Publique, grand officier de l'ordre chinois de l'Epi d'Or, etc. L'ancienneté d'âge et de services, atteinte en 1917 pour les Affaires Etrangères et en 1928 pour l'Enseignement n'avait pas arrêté l'activité de ce remarquable travailleur. La brève maladie qui l'emporta surprit tout le monde. Il mourut à Paris le 28 mars 1930. Ses restes reposent au Vésinet.

E. Gaspardone.

CORRESPONDANCE

— Nous avons reçu de Mrs. Florence AYSCOUGH une lettre que nous nous faisons un devoir de publier :

c/o Canadian Pacific Rly.
I. Opernring 6.
Vienna. Austria.
(New York, February 24, 1931.)

To The Editor
Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Sir,

I would thank you for sending me the compte rendu of my work on Tu Fu (1), and would like to make two comments on the same.

I. Monsieur Gaspardone says that I do not give the sources of my biographical notes. I state on p. 19 that the matter contained in these notes is obtained from the books listed in my bibliography i. e. the *T'ang Shu*, *Chiu T'ang Shu*, etc.

II. On p. 383 Monsieur Gaspardone states his disagreement with my translation of the word *hsien* which of course in its elementary translation means light, he translates the phrase as : 'la lune mince'. Dr. J. C. Ferguson made the same obvious remark in a review printed in the *China Journal of Science and Arts*. Neither gentleman seems to realize that poetry is more than a matter of mere words. The new moon or 'la lune mince' does not throw the shadows which are so beautifully suggested by Tu Fu in a most original figure.

I would also remark that, as Mr. Nung speaks no English, he cannot be held responsible for the translations themselves ; those are my affair and I bear all blame. I will not absorb your valuable space by analysing the reasons for my complete disagreement with Monsieur Gaspardone's version of the poem given on p. 383 but would remark that I deprecate the use of a hybrid word such as 'jonque' in translations of the Chinese.

I am etc.

Florence AYSCOUGH.

M. E. GASPARDONE à qui nous avons communiqué cette lettre, nous a envoyé la réponse suivante :

« J'avais en effet oublié, en parcourant les notes des p. 399 s., la référence de la p. 19. Je m'en accuse. Mais j'avoue que la lecture des dites notes ne m'a guère aidé à m'en souvenir.

« Sur la responsabilité de l'ouvrage, je ne puis qu'adhérer au témoignage cette fois catégorique de Madame Ayscough : elle est sans doute la mieux placée pour en juger.

(1) *BEFEO.*, XXIX, p. 382.

« Le reste de sa lettre ne fait que confirmer, en renversant les termes, ce que j'avais dit moi-même ; sur la divergence de nos vues au moins, nous voilà donc complètement d'accord. Le « mot hybride » avait été choisi précisément parce qu'il me semblait harmonieux, et que *Pien tcheou* me paraissait mieux rendu, pour la musique et pour la construction, par : *Petite jonque !* que par : *little boat.* Je veux bien toutefois le remplacer par : *barque*, si Madame Ayscough y tient : la poésie est assurément plus qu'une affaire de simples mots. »

— M. G. Cœdès a reçu de M. le Professeur Dr. Ph. S. van Ronkel, en remerciement de l'envoi d'un tirage à part des *Inscriptions malaises de Çrīvijaya* (supra, p. 29), une lettre dans laquelle il exprime « sa parfaite reconnaissance pour la bienveillance et la courtoisie » des critiques formulées à l'égard de certaines traductions de son mémoire intitulé *A preliminary notice concerning two Old Malay inscriptions in Palembang (Sumatra)*, paru dans *Acta Orientalia*, II, pp. 12-21. M. van Ronkel tient à signaler qu'il a omis de mentionner, dans cette notice préliminaire, que ses traductions avaient été faites sur une transcription provisoire due au Dr. F. D. K. Bosch, et qu'il n'a eu à sa disposition ni photographie, ni estampage de l'inscription de Kĕdukan Bukit. Conformément au désir exprimé par le savant professeur à l'Université de Leyde, nous nous empressons de prendre acte de cette déclaration. Par ailleurs, M. van Ronkel signale un lapsus dans la transcription de l'inscription de Kĕdukan Bukit (supra, p. 34) : l. 10, au lieu de *çrīvijaya siddhayātra*, il faut lire : *çrīvijaya jayasiddhayātra.*

M. le Dr. van Stein Callenfels écrit de son côté : « A propos de l'inscription de Banka, je voudrais soumettre à votre opinion une idée que j'ai depuis quelques années, mais que je n'ai jamais publiée. *Bhūmi jāva* est toujours traduit par « l'île de Java ». Mais en vieux-javanais et javanais-moderne, *java* veut dire aussi « en dehors ». Il ne me semble pas impossible que le vieux-malais ait aussi connu le mot et que *bhūmi jāva* désigne simplement « les territoires en dehors » de Çrīvijaya. Aujourd'hui encore les fonctionnaires du palais à Soerakarta et Djogjakarta sont appelés *mantri jĕro*, en opposition avec les fonctionnaires du service civil qui s'appellent *mantri jaba* ou *jawa* ».

Enfin, à propos du même article, M. de La Vallée Poussin a communiqué à M. Cœdès les observations suivantes :

« Sur un point, je veux vous soumettre mes doutes, le *vajraśarīra* des pp. 42 et 56. J'ai l'impression que tout ceci est sur le plan du Sārvāstivāda mahāyāniste. On souhaite la qualité de Buddha, et d'abord les qualités des Bodhisattvas : souvenirs des vies antérieures, caractère masculin, etc., comme Koça, IV, 108 (trad., p. 221). On souhaite le corps solide qui est celui des Buddhas, des Mahāsattvas en général (?), corps qui possède dans toutes ses jointures la force de Nārāyaṇa, Koça, VII, 31 (trad., p. 72), corps dont les os sont solides comme du diamant : *vajrasārāsthiśarīratāsampad*, Koça, VIII, 34, p. 84 ».

Les remarques de M. de la Vallée Poussin sont du plus haut intérêt. Elles tendent à réduire le rôle du tantrisme dans l'inscription de Telang Tuwo, et contribuent à réhabiliter le témoignage de Yi-tsing sur l'importance du Sārvāstivāda dans l'archipel.

Dans une nouvelle lettre à M. Cœdès, M. de La Vallée Poussin ajoute les observations que voici :

« Sur l'antique tantrisme on peut signaler deux passages du *Sūtrālaṃkāra* de Maitreya-Asaṅga, IX, 46, et XIII, 11-13, S. Lévi, p. 41, 87, traduction, p. 81 et 156.

« Le second est, d'apparence, tout tantrique, mais il est susceptible d'une interprétation bénigne. Le Bhāṣya d'Asaṅga cite la parole du Buddha : *nāham anyatra rāgād rāgasya niḥsaraṇaṃ vadāmi* : « C'est seulement par le désir qu'on peut sortir du désir », de même pour la haine et l'erreur. Mais Maitreya n'ordonne pas la pratique du désir en vue de l'expulsion du désir, de la « sortie du désir » comme font les Tāntrikas. La pensée est ceci : « On se délivre du désir lorsqu'on connaît la vraie nature du désir ; lorsqu'on sait que le désir n'existe pas en dehors de la nature même du désir : la nature transcendante (*dharmatā* ou *tathatā*) du mal (*akuśala*) est la nature transcendante du bien (*kuśala*). Celui qui connaît en vérité le désir et les autres vices (*kleśa*) est délivré des vices : les vices, connus, sont la sortie des vices : *parijñātās ta eva teṣāṃ niḥsaraṇaṃ bhavanti* [1].

« Mais le premier passage est troublant. Maitreya explique la *parāvṛtti*, c'est-à-dire la « transformation » qui est une des pièces maîtresses de la théorie du salut dans l'école Asaṅga-Vasubandhu [2]. L'homme qui obtient la *parāvṛtti* des organes ou *indriyas* obtient du même coup un pouvoir souverain : ses organes atteignent indifféremment tout objet : il voit par l'ouïe ; il entend par l'œil. La *parāvṛtti* du *manas* donne à l'ascète un pouvoir souverain relativement au savoir pur... Par la *parāvṛtti* de le *pratiṣṭhā* — c'est-à-dire, si j'entends bien, de l'*āśraya*, de l'*ālayavijñāna* qui est le réceptacle de tous les germes des idées et le « substrat » même de l'être vivant — il devient maître du Nirvāṇa des Buddhas, ce Nirvāṇa qui, quoique paix absolue, n'exclut pas l'activité salvifique et la béatitude. Ici la kārikā 46 :

maithunasya parāvṛttau vibhutvaṃ labhyate param |
buddhasaukhyavihāre 'tha dārāsaṃkleśadarśane ||

« Et Asaṅga, très laconique, alors qu'il nous devrait une bonne ṭīkā : *maithunasya parāvṛttau dvayor buddhasakhavihāre ca dārā'saṃkleśadarśane* [*vibhutvaṃ labhyate*].

« S. Lévi traduit littéralement : « Dans la révolution de l'accouplement, on constate une maîtrise absolue quant à la station de bien-être des Buddhas et à la vision sans souillure de l'épouse ».

« La version chinoise, p. 605 de l'édition Taishō, confirme les lectures du sanscrit et n'ajoute rien. S. Levi croit que « ce vers fait sans doute allusion aux couples mystiques des Buddhas et des Bodhisattvas qui ont tant d'importance dans le tantrisme ».

« Comme disait Barth, j'aime mieux « laisser les choses comme elles sont ». Je ne vois pas du tout ce que peut être la *maithunaparāvṛtti* [3], car *parāvṛtti* s'entend ailleurs de la transformation d'une chose, organes, *manas* souillé, *ālayavijñāna*. Je ne pense pas qu'Asaṅga recommande aucune forme de *maithuna*, comme font les hérétiques du Kathāvatthu, qui ordonnent le *maithuna*, « après avoir adoré les Buddhas » (XXIII, 1). Mais, de ce qu'Asaṅga nie l'existence d'un Buddha primordial et éternel, nous tirons la conclusion : certaines gens croyaient à l'Ādibuddha. De son obscure kārikā sur la *maithunaparāvṛtti*, peut-on conclure que le tantrisme, à cette époque, florissait ? »

---

(1) Voir *A propos du Cittaviśuddhiprakaraṇa d'Āryadeva*, Mélanges Rapson, Bull. School Or. Studies, VI, 2, 413 (1931).

(2) Vijñaptimātratāsiddhi, 219, 250, 605, 609, 610, 661, 665, 693.

(3) *Parāvṛtti* s'entend au sens d'acquisition du pur et d'expulsion du souillé.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

5 juillet 1930.

Arrêté complétant ainsi qu'il suit celui du 7 octobre 1929, sur l'organisation du personnel asiatique de l'Ecole : « En outre, les secrétaires principaux de 2e classe et de 3e classe conservent, dans leur nouvel emploi d'assistant, l'ancienneté acquise dans leur ancien grade. » (*J. O.*, 1930, p. 2516.)

12 juillet 1930.

— Décision organisant les Conservations locales des Monuments historiques de l'Indochine. (*J. O.*, 1930, p. 4276.)

Le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Chevalier de la Légion d'Honneur,

Vu le décret du 3 avril 1920, conférant la personnalité civile à l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;
Vu l'arrêté du 20 septembre 1920 réglant l'organisation et le fonctionnement de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, sous le régime de la personnalité civile ;
Vu, spécialement, les articles 16 et 24 dudit arrêté.

Décide :

Article premier. — La Conservation des Monuments historiques de l'Indochine est assurée, sous l'autorité du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et la direction du Chef du Service archéologique, par les inspecteurs dudit service qui sont affectés chacun à l'un des secteurs énumérés et définis à l'article 2.

Art. 2. — La Conservation des Monuments historiques est répartie entre les cinq secteurs suivants :

1) *Annam-Tonkin* comprenant les provinces du Nord-Annam (Hà-tĩnh, Nghệ-an et Thanh-hoá) et le territoire du Tonkin. Le siège en est à Hanoi ;

2) *Annam-Champa* comprenant l'Annam central depuis la province de Quảng-bình, le Sud-Annam, en Cochinchine, les provinces de Biên-hoà, de Thudaumot et de Baria, et au Laos la province d'Attopeu. Le siège en est à Huế ;

3) *Cochinchine-Cambodge* comprenant le territoire de la Cochinchine, à l'exception des provinces de Biên-hoà, de Thudaumot et de Baria, le territoire du Cambodge, à l'exclusion du Parc d'Angkor, et au Laos la province de Bassac. Le siège en est à Siemréap ;

4) *Laos* comprenant le territoire du Laos, à l'exception des provinces de Bassac et d'Attopeu. Le siège en est à Vientiane ;

5) *Parc d'Angkor*, tel qu'il est délimité par l'arrêté du 21 mai 1930. Le siège en est à Siemréap.

Art. 3. — Les inspecteurs sont chargés, chacun dans son secteur, de l'exploration archéologique, de l'inspection des monuments historiques, des travaux de consolidation et d'entretien et de l'acheminement vers les musées et les dépôts archéologiques des sculptures, inscriptions des autres objets dont la disparition ou la détérioration seraient à craindre.

Il leur est adjoint, dans la mesure du possible, un auxiliaire indigène et le personnel subalterne nécessité par leurs travaux.

Art. 4. — Les inspecteurs, en outre des rapports qu'ils adressent chaque mois au Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et au Chef du Service archéologique, doivent soumettre chaque année au Chef du Service archéologique un rapport sur les travaux de l'année écoulée, leurs propositions de modifications à l'inventaire des monuments historiques, et le programme des travaux ou recherches à arrêter pour l'année suivante, établi après entente avec les Gouvernements locaux intéressés et accompagné d'un devis des frais entraînés par les travaux envisagés. Ces rapports doivent être transmis par le Chef du Service archéologique au Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Art. 5. — La Conservation du Parc d'Angkor est assurée par un inspecteur qui porte le titre de Conservateur d'Angkor et dont les fonctions sont définies par le deuxième alinéa de l'article 16 de l'arrêté du 20 septembre 1920. Toutefois, les travaux d'extrême urgence dans le voisinage immédiat du Parc d'Angkor, dont l'exécution pourrait aller de pair avec la surveillance des travaux à l'intérieur du Parc, pourront être faits par le Conservateur d'Angkor.

Art. 6. — Le Chef du Service archéologique conserve la haute direction de tous les travaux de conservation des monuments historiques. Il approuve les programmes annuels et donne ses directives. En dehors de ses fonctions prévues au premier alinéa de l'article 16 de l'arrêté du 20 septembre 1920, il peut, en l'absence d'un des inspecteurs ou par suite d'une pénurie de personnel, être chargé provisoirement de la conservation d'un secteur ou de l'exécution d'un travail déterminé.

Art. 7. — Le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient fixe chaque année les crédits à allouer à chacune des conservations locales.

Lorsque des subventions sont accordées par le budget général ou les budgets locaux sous condition d'affectation spéciale à la conservation des monuments historiques, leur inscription au budget de l'Ecole doit faire l'objet d'une entente entre le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et les gouvernements intéressés, après avis du Chef du Service archéologique.

Pour leurs dépenses, les inspecteurs reçoivent, jusqu'à concurrence du crédit alloué pour leurs secteurs relatifs, des avances renouvelables dont ils fournissent la justification dans les formes réglementaires. Toutefois, le système de délégation de crédits à l'administration locale reste en vigueur pour la conservation d'Angkor.

Hanoi, le 12 juillet 1930.

G. Cœdès.

— Arrêté nommant M. Nguyễn-văn-Khoan, secrétaire principal de 2e classe à l'Ecole, dans le cadre supérieur du personnel asiatique de l'Ecole, au grade d'assistant de 4e classe. (*J. O.*, 1930, p. 2652.)

16 juillet 1930.

Décision désignant pour diriger la Conservation des Monuments historiques de l'Indochine, dans les conditions fixées par la décision du 12 juillet 1930 :

Pour le secteur de l'Annam-Tonkin : M. Ch. Batteur, Inspecteur du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Pour le secteur de l'Annam-Champa : M. J. Y. Claeys, Inspecteur du Service archéologique de l'Ecole ;

Pour le secteur de Cochinchine-Cambodge, non compris le Parc d'Angkor : M. H. Parmentier, Chef du Service archéologique de l'Ecole ;

Pour le secteur du Laos : M. L. Fombertaux, Inspecteur du Service archéologique de l'Ecole ;

Pour le secteur du Parc d'Angkor : M. H. Marchal, Conservateur du groupe d'Angkor.

5 août 1930.

Rapport sur l'activité de l'Ecole du 1er juillet 1929 au 30 juin 1930. (*Rapports au Grand Conseil des Intérêts économiques et financiers et au Conseil de Gouvernement*, session ordinaire de 1930, p. 135-154.)

11 août 1930.

Arrêté mettant à la disposition du Directeur de l'Ecole une subvention extraordinaire de 5.000 piastres, à titre de participation du Budget général aux travaux de restauration du That Luong de Vientiane.

25 août 1930.

Arrêté reportant au 1er juillet 1928 l'ancienneté de M. Nguyễn-văn-Khoan dans le grade d'assistant de 4e classe. (*J. O.*, 1930, p. 3145.)

2 octobre 1930.

Décision chargeant M. J. Y. Claeys, membre permanent de l'Ecole, conservateur des monuments de l'Annam-Champa, de la délivrance des certificats de non-classement concernant les objets d'art indochinois exportés par le port de Tourane. M. Claeys sera suppléé, en cas d'empêchement ou d'absence, par M. Dumas, inspecteur des Douanes et Régies à Tourane.

4 octobre 1930.

Arrêté autorisant l'incorporation au budget de l'Ecole pour l'exercice 1930, d'une somme de 1.200 piastres provenant d'une subvention du budget local de l'Annam,

exercice 1930, pour le fonctionnement de la Conservation des Monuments historiques du groupe de l'Annam-Champa. (*J. O.*, 1930, p. 3622.)

21 octobre 1930.

Arrêté nommant correspondants de l'Ecole, pour une période de trois ans, à compter du 21 octobre 1930 (*J. O.*, 1930, p. 3839) :

MM. J. Burnay, Conseiller légiste auprès du Gouvernement siamois, Bangkok ;

R. P. L. Cadière, Missionnaire en Annam, Rédacteur du *Bulletin des Amis du Vieux Hué* ;

J. H. Peyssonnaux, Chef du bureau du Tourisme et des Archives à la Résidence supérieure en Annam, Conservateur du Musée Khải-định, Huế ;

Ph. Stern, Conservateur-adjoint au Musée Guimet, chargé de cours à l'Ecole du Louvre, Paris.

4 novembre 1930.

Décision chargeant M. Jean Stoeckel, professeur à l'Ecole des Arts cambodgiens, de la délivrance des certificats de non-classement concernant les objets d'art indochinois exportés par les ports de Saigon et de Réam, en remplacement de M. G. Groslier, en instance de départ en congé.

24 novembre 1930.

Arrêté nommant, pour compter du 1er janvier 1931 : M. Ch. Batteur à l'emploi de membre permanent de l'Ecole à 41.000 fr. (avant 3 ans) ; M. E. Gaspardone à l'emploi de membre permanent à 26.000 fr. M. Gaspardone conserve, après cette promotion, 3 ans, 10 mois et 14 jours de rappels d'ancienneté pour services militaires. (*J. O.*, 1930, p. 4358.)

3 décembre 1930.

Arrêté autorisant le déplacement d'une statue dite « du Roi Lépreux » conservée à la pagode de Vat Khnat, province de Siemréap, et inscrite sous le n° 482 de la liste générale de classement des monuments historiques du Cambodge. (*J. O.*, 1930, p. 4438.)

17 décembre 1930.

Arrêté nommant M. Nguyễn-văn-Khoan assistant de 3e classe, pour compter du 1er janvier 1931. (*J. O.*, 1930, p. 4661.)

24 décembre 1930.

Arrêté nommant à vie M. le Dr. F. D. K. Bosch, Chef du Service archéologique des Indes Néerlandaises, au titre de membre d'honneur de l'Ecole. (*J. O.*, 1930, p. 4747.)

INDEX ANALYTIQUE

N. B. — Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*, et les titres de leurs ouvrages en caractères romains du corps. L'abréviation CR. = compte rendu.

A-la-han (arhat = pratisaṃkhyāniro-dha), 12-13.

Aban (Pràsàt), 220.

'Abd uṣ-Ṣemad, 177.

Abhayagiri, 633.

Abhidharma, 169 ; v. LA VALLÉE POUSSIN, 1-28, 247-298.

Abu'l-Ḥasan, 178.

Açaikṣa, 3, 15, 28, 276.

Açoka, 453, 456, 632, 644.

Açvaghoṣa, 56, n. 1.

Adran (Mgr d'). Tombeau de —, 188.

Afghanistan. Fouilles archéologiques en —, 449, 645.

Âge. — de la pierre, 174, 320, n. 4, 321, 410, n. 2. — du Bacsonien, v. COLANI, 321 sqq. — du bronze, 348, 361, 410, n. 2. — du fer, 320, n. 4. — du renne, 410.

Agha, aghasāmantaka rūpa, 247, 259-261.

Ajaṇṭā, 177, 638.

Ākāça, v. LA VALLÉE POUSSIN, 8, 23, 247-250, 251 et n., 252-253, 257, 259-263, 266-272, 288, 295.

Ākāçadhātu, v. LA VALLÉE POUSSIN, 247-250, 259-263, 270, 271.

Akamatsu. Hōbōgirin, 168.

Akbar, 177, 178.

Alak, 544.

Alérini (A.), 552.

Alu-vihāra, v. FINOT et GOLOUBEW, 639.

Alwatta-vihāra, 640.

Amarāvatī, 446, 483, 629.

Ambasthalaceṭiya, 635.

Ambrose, 633, 637.

Aṃgoka, 448.

Aṃpĭl Rolŭm. Inscription, 54.

An (Chu Văn), 142.

Añ (Vàt), 577.

Anāgamya, 257.

Anak Agung Ngurah Agung Anak Agung, 625.

Ānanda, 181, 456.

Anaṅgavajra, 56.

Ānantarya, Ānantaryamārga, 20, 21, 22, n. 3, 254, 276, 287, n. 1.

Andôn (Pràsàt), 223.

Andôn Kŭk (Pràsàt), 223.

Anityatānirodha, 1-3, 255, 295, 296.

An-khê, 536.

Aṅkor, 59, 181, 186, 190, 210-213, 225, 229, 242-244, 424, 489, 582, 586, 587, 591, 592, 594, 598, 602, 606-608, 611-613, 615, 620, 621, 625-627, 642, 643, 659-661 ; v. PARMENTIER, 577-578 et pl. XXXII. Inscription japonaise d'—Vat, v. *Kuroita*, 156-158. Travaux de la Conservation d' —, 215-219, 579-583.

An-kouo, 448.

Ankroët, 566.

Annales du Siam, v. *Notton*, 446-471.

Annam. Bibliographie, 141-156, 192. Chronique, 213, 527-576. — Archéologie, 181, 186, 213-215, 226, 234, 236, 241, 244, 659, 651 ; v. CLAEYS, 528-529, 531-532. Cachets annamites du trésor cham de Lauan, v. NER, 574-575. Conservation locale de l' — - Champa, 185, 213, 231, 244, 659-661. Dictionnaire

annamite-français, v. *Cordier* (*G.*), 434-436. Ethnographie, 194, 347. Histoire, 186, v. *Kim* (*Trần Trọng*), 431-432. Le bouddhisme en —, v. Phật giáo Nam lai khảo, 151-155. Littérature, v. *Bình* (*Phan Kế*), 141-145; *Oánh* (*Nguyễn Quang*), 146-149. Préhistoire, v. COLANI, 299 sqq.; cf. 643.

Annual Bibliography of Indian archæology for the year 1928 (CR. par G. CŒDÈS), 449; cf. 450, 451, 488.

An-phiroi. Village cham de —, pl. LXIII, *a*.

Anurâdhapura, v. FINOT et GOLOUBEW, 627-629, 631-634, 635, 637, 638.

Aoyagi (*Tanenobu*), Illustrated Description of ancients Objects found at Mikumo Village, Ido-gun in Chikuzen Province (CR. par M. COLANI), 173-176.

Aparihaṇadharman, 20, 21.

Apratisaṃkhyānirodha, v. LA VALLÉE POUSSIN, 1-3, 8, 16-23, 251, 252, 254-258, 266, 267, 271-273, 286, 292-298.

Apremaka (= pratisaṃkhyānirodha), 13.

Archæological Survey of Ceylon, v. FINOT et GOLOUBEW, 627-629, 631, 633, 635, 636.

Archéologie, v. Annam, Cambodge, Ceylan, Champa, Cochinchine, Inde, Insulinde, Japon, Laos, Tonkin.

Arhat, 6, n. 1, 7, 12, 22-28, 284, 294, 295.

Arjuna (Čandi), 589.

Ars Asiatica, 177, n. 1, 191, 456-460.

Art, v. Asie, Inde; cf. Archéologie.

Ārūpyadhātu, 3, 6, 15, 16, 20, 23, 27, 271.

Āryas, 13, 14, 263, n. 3, 265, 276, 281, 291, 296, 297.

Asabhāga (= pratisaṃkhyānirodha), 11, 255.

Asaṃskṛta, v. LA VALLÉE POUSSIN, 1 sqq.; 251, 252, 257, 263-298.

Asamudaya (= pratisaṃkhyānirodha), 11.

Asaṅga, 25, 656, 657.

Asevya (= pratisaṃkhyānirodha), 13.

Asgiriya-vihâra, 640.

Asie. Arts, 191; v. *Grousset*, 481-485. Foules d' —, v. *Dennery*, 182-184. Histoire, v. *Gowen*, 476; *Grousset*, 478-481.

Aubouin (E.), 191.

Aurousseau (L.), 478, 528, n. 2.

Austro-asiatique, v. *Matsumoto*, 170-172.

Avalokiteçvara, 54, 55, 58, 222, 615.

Avarṇa (= pratisaṃkhyānirodha), 11.

Avesta, 645.

Āyatana, 18, 292.

Aymonier (E.), 470, n. 3, 555, 563, 570, 571.

Ayrton (F. R.), 628.

Ayscough (Florence), 655, 656.

Ayuthya, 425, 426, 427.

Bàčei Baàr Knŏň, 582.

Bắc-giang. Archéologie, 191, 300, 525.

Bắc-ninh. Archéologie, 114, 134, 137, 188, 191, 493, 527. Religion, 113 sqq.

Bacot (J.), 645.

Bắc-sơn, v. COLANI, 215, 300-317, 319, 321-324, 328, 331, 333, 335, 337, 339-341, 345, 351, 353, 364, 365, 381, 384, 388, 391, 395, 397, 401, 402, 405-406, 414, 417.

Bacsonien, v. COLANI, 299 sqq.; cf. Bắc-sơn.

Bà đồng, 109.

Badr (Pīr), 464.

Badung. Le pura Ksatriya de —, v. MARCHAL, 618, 621-622.

Badut (Čandi), v. MARCHAL, 611-612, 624.

Bahnar, 301, 410, n. 2, 536, 539, 547-551.

Bàk (Pràsàt), 221.

Bàkhèň, 218, 580, 581, 592, 604, 620 et pl. LXXII.

Bak Nam. Archéologie, 190.

Bala, 458, 460.

Bali, v. MARCHAL, 616-622; cf. 483, 586, 587, 604, 605, 606, 607, 609, 611.

Ban Dang, v. Dang (Ban).

Banerji (R. D.), 449.

Bangka. Inscription de —, v. Cœdès, 46-50, 52 sqq. et pl. vi ; cf. 29, 30.
Bangkal (Čandi), v. Marchal, 613.
Bang-mai. Préhistoire, 300.
Ban Hau, v. Hau (Ban).
Ban Hlui. Inscription du Vat —, v. Halliday, 86, 98, n. 1, 102-105.
Ban Mon, v. Mon (Ban).
Ban Na Kay Khia, v. Na Kay Khia (Ban).
Ban Nam Dôn, v. Nam Dôn (Ban).
Ban So, v. So (Ban).
Ban Sôc, v. Sôc (Ban).
Ban Son, v. Son (Ban).
Ban Tac, v. Tac (Ban).
Bantãy Čhmàr, 608.
Bantãy Kdĕi, 216, 578, 579.
Bantãy Samrè, 582, 626.
Bantãy Srĕi, 185, 187, 218, 219, 607, 626.
Bantãy Thlèn, 222, 224.
Ban Xa Ngôm, v. Xa Ngôm (Ban).
Bàphûon, 218, 578, 582, 587.
Barabudur, 481, 482, 591-596, 598, 603, 625, 644.
Bàrày (Vằt), 216, 582.
Barthoux (J.), 449.
Bassac. Archéologie, 190.
Bát âm, 130 et n. 1.
Batavia. Musée de —, v. Musée.
Bát bửu, 115.
Batenburg, 33.
Bàt-một, v. Colani, 214, 300, 307, 310, 361, 364, 385-386, 402, et pl. lx, lxi.
Batteur (Charles), 187-188, 209, 213, 489, 491, 643, 661, 662.
Batu Beragung, 29.
Bau-tro. Préhistoire, 300, 333, 355, 356, 359, 492.
Ba-xa. Préhistoire, 300, 345.
Bay (Lang). Préhistoire, 300.
Bayalangu (Čandi), v. Marchal, 604.
Bàyon, 58, 186, 218, 219, 225, 579, 586, 591, 608, 612, 613, et pl. lxxiii.
Bé de Hai-nan, 440, 442.
Belahan (Čandi), v. Marchal, 612.
Bell (H. C.), 628, 632, 633, 635, 636.
Bĕṅ Mālā, 219, 582.
Bĕṅ Práḥ Dàk, 222.
Bèn-tre. Archéologie, 237, 577.
Benveniste (Emile). Le Sūtra des causes et des effets du bien et du mal, v. *Gauthiot*, 161-162 ; cf. 645.
Berkhout (L.), 45.
Bet. Grotte de —, v. Colani, 381-382 et pl. xl. Cf. Chom Bet.
Bhadanta, 250.
Bhâmaha, 645.
Bhândârkar (R. G.), 29, n. 2.
Bhanurangsi (Prince), 430. Cf. Ong Noi.
Bharhut, 457, 481, 634.
Bhāṣya, 251, 259, 263, n. 4.
Bhattacharyya (Benoytosh), 44, n. 1, 56, n. 1.
Bhattacharyya (Vidhusekhara), 56, n. 1.
Bhavabhûti, 645.
Bhūmi, 18, 257.
Bhūmi Jāva, 53, 54, 656.
Bhuvanekabâhu I, 631.
Bi (Kha), 544.
Biā Sučiḥ, 573, 574.
Biā Thanchan, 573.
Bibliographie. Indochine française, 141-158, 423-436, 493. Chine, 158-168, 436-444. Japon, 168-176. Inde, 176-180, 444-466. Bouddhisme, 444-466, 515. Siam, 466-475. Généralités, 180-184, 476-485.
Bibliographie bouddhique, I, janvier 1928-mai 1929 (CR. par G. Cœdès et E. Gaspardone) 450-453.
Bibliothèque. — de l'Ecole, 186, 191-209, 494-524, 643. — royale du Cambodge, 212, 526.
Bidyalankarana (Prince), 472.
Biên-hoà. Archéologie, 213, 237.
Bima (Čandi), 587, 590.
Bînh (Hà-văn), 136.
Bînh (Phan Kè). Việt Hán văn khảo. Etudes sur la littérature sino-annamite (CR. par Nguyễn-văn-Tố), 141-145.
Binh-ca. Préhistoire, 300.

Bình-định. Archéologie, 214, 234.
Bình-hoà. Archéologie, 185, 215.
Bình-long. Préhistoire, 300, 333.
Bình-thuận, 553, 574, 575.
Birmanie. Archéologie, 595. Epigraphie, 81. Histoire, 425 sqq., passim. Religion, 464.
BLAGDEN (Charles Otto). *Les inscriptions môn du Siam*, v. HALLIDAY, 81-105. — Cf. 31, 32, 46, 52, n., 53, 61, 62, 65, 97, n. 6 et 9, 451, 512, 550 et n., 551.
B'lao, 535, 536, 549, 552.
Bloch (J.), 644.
Blonay (G. de), 646.
Bodh-Gayā, 452.
Bodhicaryāvatāra, 54, 194.
Bodhicittotpādanaçāstra, 54.
Bodhidruma, 633, 638.
Bodhisattva, 42, n. 9, 43, 44, 58, 456, 471.
Bodhisattvāvatāra, 58.
Boers (L. J.), 59.
Bō Ika. Inscription de —, 54.
Bo-ky. Préhistoire, 300.
Boloven. Linguistique, 544.
Bon. Abri sous roche de Lang —, v. COLANI, 361-378 et pl. XL, XLIV-XLVIII, L et LIX; cf. 214, 300.
Bonifacy (Lt-Col A.), 190, 191, 349, 439, n. 4, 491.
Boroboudour, v. Barabudur.
Bosc (J.), 423, 430.
Bosch (F. D. K.), 29, n. 2, 31, 33, n. 1, 38, 39, n. 9, 51, 57, n. 2, 72, 73, 487, 489, 490, 491, 585, 622, 625, 656, 662.
Boschiman, 410, n. 1.
Bồ-Thuận, 186, 487, 557.
Bouchot (J.), 190, 230.
Bouddhisme. Bibliographie, 450-455, 515. Archéologie bouddhique, 181, 210, 217, 221, 446, 457, 458, 478. Le — au Japon, v. *Ishida*, 168-170. Le — au Siam, 425, 467, 468, 469. Le — dans l'Inde, 464, 465, 466. Le — en Annam, v. Phật giáo Nam lai khảo, 151-155. Canons et sectes bouddhiques, v. *Przyluski*, 453-456. Dictionnaire du —, v. Hōbōgirin, 165-168. Epigraphie bouddhique, 30 sqq. Institut bouddhique de Phnom Penh, v. Institut. Littérature bouddhique, v. *Gauthiot* et *Pelliot*, 161-162. Philosophie bouddhique, v. LA VALLÉE POUSSIN, 1-28, 247-298.
Boudet (Paul), 493.
Bouffier (Charles), 538.
Bourgeois (Rémi), 493.
Bouvat (Lucien), 447, n. 1.
Boyer (Paul), 189, 231, 650.
Bradley (C. B.), 425.
Braḥ āyakār pet srec (CR. par G. CŒDÈS), 472-473.
Brahmā, 216, n. 1, 222, 456, 599, 601, 607.
Brahmanisme, 225, 226, 268, 269, 457, 458, 465, 467.
Brandes (Jean Lourens Andries), 29, n. 2, 46, 51.
Bréda (Paul), 214.
Brewster (E.), 476, n. 1.
Brihad-aranyaka-upanishad, 645.
Brown (G. W.), 445.
Brunhes (Jean), 305, n. 3, 309, n. 1.
Buddha, 8, n. 1, 14, 22, 23, 24, n. 1, 43, 54, 83, n. 9, 95, 96, 209, 218 et n., 225, 268, 282, 424, 429, 446, 448, 449, 451, 453, 457, 458, 459, 460, 465, 468, 469, 476, 478, 479, 482, 483, 484, 577, 614, 615, 629, 636, 638, 643, 656, 657.
Buddhabhadra, 152
Buddhaghoṣa, 639.
Bukit (Pura), v. MARCHAL, 620.
Bukit Seguntang, 33, 38.
Bukota, 646.
Bulletin de l'Ecole, 185, 186, 187, 188, 189, 493, 643.
Burengnaung, 427.
Burlingame (E. W.), 468, n. 2.
Burnay (Jean). Lois siamoises. Code de 1805 A. D. XIV. Lois diverses. Texte édité par *Jean Burnay* et *Robert Lingat* (CR. par G. CŒDÈS), 472-473. — Cf. 491, 496, 662.
Burnouf (Emile), 43, 44, 467, n. 2.

Burrows (S. M.), 628, 632.
Bút-tháp, 191, 526.
Bửu-Liêm, v. CLAEYS, 529-532.
Cabaton (Antoine), 544, 545, 550, 551, 645.
Çaçajâtaka, 637.
Cadière (Léopold), 109, n. 3, 125, n. 1, 142, n. 1, 194, 491, 662.
Cai đám, 121, 131, 132, 133.
Çaikṣa, 3, 15, 28, 276, 284, 287, 295.
Çailendra, 29, 37, 57, n. 3.
Çākyamuni, v. Buddha.
Cálukya, 60.
Cāmadevivaṃsa, 467, 469, n. 4, 470.
Cambodge. Chronique, 215-224, 577-583. — Archéologie, 181, 186, 187, 213, 215-223, 225, 226, 238-240, 577-583, 586 sqq., passim, 659. Epigraphie, 192. 223-224. Préhistoire, 303, 321, 322, 359.
Čăṃ Khsàn. Archéologie, 220.
Cam Mon. Préhistoire, 300, 301, n. 2, 305, n. 2, 411, n. 1.
Čampaga. Archéologie, 618.
Cẩm-thủy. Préhistoire, 317.
Cận (Đỗ), 143.
Cẩn (Nguyễn), 117.
Căn (Trịnh), 144.
Čandi. Les — de Java, v. MARCHAL, 587 sqq.
Candrakīrti, 253, n. 1.
Čaṅgal. Inscription de —, 31, 60.
Čanggi. Porte de —, v. MARCHAL, 620-621.
Cảnh, 130, n. 1.
Canivey, 548, 567, 570.
Čăn Sram (Pràsàt), 220.
Cần-thơ. Archéologie, 577.
Çāntideva, 54, 194.
Cao-bằng. Préhistoire, 300, 301, 304.
Cao-lao hạ. Archéologie, 188, 190.
Capper (G.), 627.
Cariputra, 8, 9.
Cashtana, 448.
Cassaigne (Jean), 497, 534, 535, 537.
Çatapatha-Brāhmana, 646.
Cầu-giát. Préhistoire, 300.
Čau Sày, 626.
Cây hương, cây nhang, 111.
Céberet, 429.
Četa, v. MARCHAL, 613-614.
Cetiyapabbata, 635.
Ceylan. Archéologie, v. FINOT et GOLOUBEW, 627-643. Architecture, paysages, scènes populaires, v. *Hurlimann*, 180-181. — Cf. 184, 445, 451.
Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society, 627, 630.
Chakkri (ou Chulalok), 429.
Champa. Archéologie, 181, 185, 188, 209, 213, 214, 226, 231, 244-245, 489, 552-568, 588, 609, 617, 643, 659, 661; v. CLAEYS, 528-533. Ethnographie, 533, 539, 541, 545, n. 2, 546, 547, 548, 549, 554, 559, 566 567, 568, 570, 571, 572, 574, 576. Linguistique, 539, 544. Le Mahāyāna au —, 55, 455.
Chamt'evi, v. *Notton*, 466 sqq.
Chandogya-upaniṣad, traduite et annotée par *Emile Senart* (CR. par G. CŒDÈS), 461-463.
Chang Tch'eng-tsou, 453, 487, 497, 504.
Chan ngo yin kouo king, 162.
Chao Ma, v. Châu Ma.
Chappuis (Louis), 209.
Chatterji (Atull), 646.
Châu Ma, 539.
Chaumont (Chevalier de), 428, 473.
Châu Sơrê, 534, 535, 539, 544, 549, 550, 560, n. 1.
Chavannes (Edouard), 153, 455, 650.
Chạy chữ, 122 et n.
Che-fo-ts'i, 36.
Che king, 121, n. 2.
Che-li-fo-che, 37, 53.
Chéon (Arthur), 136.
Chiên-đàng. Archéologie, 185, 214.
Chiêu (Nguyễn-văn), 574, 575.
Chikuzen, v. *Shimada*, 173-176.
Chil, v. NER, 539, 548-551.
Chine. Bibliographie, 158-168, 436-444. — Art et archéologie, 175, 218, n. 2, 226, 303, 348, 359, n. 1, 484-485, 575-576. Bouddhisme chinois, 452-453;

v. Hōbōgirin, 165-168. Expansion chinoise, v Dennery, 182-184. Histoire, 480-481 ; v. Granet, 158-161. Linguistique, v. Karlgren, 162-164 ; Lieou Fou et Li Kia-jouei, 165. Littérature, v. Bînh (Phan Kè), 141-145. Philosophie, v. Kim (Trần Trọng), 155-156.

Chînh (Nguyễn Hữu), 144.

Chinh (Nguyễn Thiện), 135.

Chinh-phụ ngâm, v. Oánh (Nguyễn Quang), 146-149.

Chipiez (Ch.), 592, 614.

Chợ Gành. Préhistoire, 300, 400.

Choisy (Abbé de). Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686. Précédé d'une étude par Maurice Garçon (CR. par G. Cœdès), 473-475.

Chom Bet. Préhistoire, 300, 361. — Cf. Bet.

Chom Dong. Abris sous roche de —, v. Colani, 378-381 et pl. xl et l, cf. 300, 307, 316, 319, 320, 340, 361, 381, 384, 402, 403, 409.

Chom Dung. Préhistoire, 375, 376.

Chom Van. Grotte de —, v. Colani, 382 et pl. xl ; cf. 300, 307, 361.

Chronique. Indochine française, 185-224, 487-585. Ecole Française d'Extrême-Orient, 185-213, 487-526. Tonkin, 213. Annam, 213-215, 527-576. Cochinchine, 215, 276-277. Cambodge, 215-224, 577-583. Laos, 583-585. Siam, 224-225. France, 225-226, 643-647. Pays-Bas, 227.

Chú (Phan Huy), 142, n. 3, 143, 155.

Chuà, 111, 112.

Chuà Côi, 191, 526-527. — Cf. Thần-tiên.

Chuẩn (Nguyễn-hàm), 117, n. 1.

Chúc-quan. Préhistoire, 300, 333.

Chulalok (ou Chakkri), 429.

Chữ nôm, 144-145.

Churu, v. Ner, 538 sqq. et pl. lxii.

Churu-Prum Kodu, v. Ner, 544-548.

Chu Văn An, v. An (Chu Văn).

Chư vị, 108, 109.

Çiva, 220, 225, 599, 600, 636, 642, et pl. lxxiv-lxxvii.

Çivācārya, 216, n. 1.

Çivapāda, 581.

Claeys (Jean-Yves). Découverte de l'emplacement d'une tour chame à Huê, 528-529. Bijoux chams appartenant à S. A. R. le prince Bửu-Liêm, 529-531. Monuments annamites, 531-532. Monuments chams, 532-533. — CR. : M. Hurlimann, Ceylan et l'Indochine, 180-181. I. Stchoukine, La peinture indienne à l'époque des grands Moghols, 176-180. Id., Les miniatures indiennes de l'époque des Grands Moghols au Musée du Louvre, 180. — Cf. 185, 188, 213, 214, 226, 229, 231, 489-490, 491, 525, 527-533, 643, 661.

Clark (A. C.), 467, n. 2.

Cô (Nguyễn Sĩ), 142.

Cochinchine. Chronique, 215, 576-577. — Archéologie, 187, 213, 236-237, 576-577, 659. Les Chinois en —, 183-184. Préhistoire, 215, 300, 322.

Code siamois de 1805 A. D., v. Burnay, 472-473.

Codrington (H. W.), 629, n. 1.

Cœdès (George). Les inscriptions malaises de Çrīvijaya. Introduction, 29-32 et pl. i. I, Inscription de Kĕdukan Bukit (Palembang), 33-37 et pl. ii. II, Inscription de Talang Tuwo (Palembang), 38-44 et pl. iii-iv. III, Inscription de Karang Brahi (Jambi), 45 et pl. v. IV, Inscription de Kota Kapur (Bangka), 46-50 et pl. vi. Observations générales, 51-64. Lexique, 65-80. Cf. 656-657. — CR. : Annual Bibliography of Indian Archæology for the year 1928, 449. Bibliographie bouddhique, I, 450-451. J. Burnay et R. Lingat, Lois siamoises, 472-473. Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686 par l'Abbé de Choisy, 473-475. G. Courtillier, Les anciennes civilisations de l'Inde, 444-447. R. Grousset, Les civilisations de l'Orient, 481-484. Id., Histoire de l'Extrême-Orient, 478-479. L. de La Vallée Poussin, L'Inde aux

temps des Mauryas et des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tchi, 447-449. *P. Le Boulanger*, Histoire du Laos français, 423-430. *J. Przyluski*, Le Concile de Rājagṛha, 453-456. *E. Senart*, Chāndogya-upaniṣad, 461-463. *Siam*, 471-472. — Cf. 81, 82, 83, n., 87, 89, n. 8, 91, 97, n. 5, 183-185, 188, 201, 224, 225, 321, n. 1, 466, n. 4, 467, n. 1, 468, n. 1, 469 et n., 487, 491, 496, 497, 508, 514, 521, 522, 535, 587, 643, 656.

Co-kho. Préhistoire, 300.

Colani (Madeleine). *Recherches sur le Préhistorique indochinois*. I, *Brève vue d'ensemble d'après les dernières découvertes*. [Stations préhistoriques de l'Indochine,] 299-301. Néolithique, 301. Répartition du Paléo-mésolithique, 301-302. Aire d'extension des calcaires ouralo-permiens, 302-303. La hache bacsonienne, 303-307. Conditions physiques, 307-308. Aires d'extension des Bacsonio-hoabinhiens et des Annamites, 308-310. Les stations bacsonio-hoabinhiennes sont dans des contrées peu habitées actuellement, 311-317. La distinction établie entre le Paléolithique et le Mésolithique est-elle justifiée ? 317-319. Le minerai de fer et le fer dans les stations préhistoriques, 320-321. Sens des migrations préhistoriques. Âge réel du Bacsonien, 321. Résumé, 321-322. II, *Exposé de quelques récentes recherches. Stations préhistoriques d'Annam*, 323. Province de Quảng-bình, 323-324. Pays de Qui-dat, 324-325. Grotte de Yên-lạc, 325-335. Grotte de Kim-bảng, 336-341. Grotte de Xom Thôn, 341. Trois stations néolithiques du « pays de Qui-dat », 341-342. Petite grotte de Xom Thâm, 342-343. Grotte supérieure de Xom Thâm, 343-346. Abri sous roche de Xom Thâm, 346-349. Station préhistorique de la région de Đồng-hới. Abri sous roche de Duc-thi, 349-355. La céramique (Stations néolithiques du Quảng-bình), 356-359. Le pays de Thanh-hoá, 359-361. Stations préhistoriques du bassin du Sông Mã. Abri sous roche de Lang Bon, 361-375. Grotte de Diên-ha, 375-378. Abris sous roche de Chom Dong, 378-381. Grotte de Bet, 381-382. Grotte de Chom Van, 382. Abri sous roche de Thạch-sơn, 383-384. Abri sous roche de Bát-mọt, 385-386. Stations préhistoriques du bassin du Sông Chu. Grottes de Lộc-thịnh, 386-390. Grotte de Mộc-trạch, 390-392. Stations préhistoriques du bassin du Sông Con ou Sông Buoi. Caverne de My-té, 392-396. Abri sous roche de Thạch-lung, 396-397. Hang Dabac, 397. Hang To, 397-399. Grotte située à l'extrémité orientale de la chaîne de Thanh-hoá, 400. Grotte de Đồng-giao, 400-401. Observations complémentaires, 401-403. III, *Manifestations intellectuelles (Mentalité supposée prélogique)*, 404. Pierres à cupules, 404-405. Pierres ornées de lignes marginales, 405. Marques bacsoniennes, 405-406. Dessins gravés sur pierre, 406-409. Observations, 409-412. Dessins pariétaux, 413-414. Addenda, 414-417. Index bibliographique, 418-420. Explication des planches, 420-422. — CR. : *S. Shimada*, Studies on the Prehistoric Site of Okamoto Suku in the Province of Chikuzen, 173-176. *S. Umehara*, Essay on the ancient mirrors from Suku, 173-176. *T. Aoyagi*, Illustrated Description of ancient Objects found at Mikumo Village, 173-176. — Cf. 191, 214-215, 229, 493, 643.

Cổ-loa. Restauration des temples de —, 213, 526.

Collection Emile Senart (CR. par G. Cœdès), 461-463.

Colombo. Musée de —, v. Musée.

Čoṅ, Linguistique, 544.

Confucianisme, v. *Kim (Trần Trọng)*, 155-156.

Congrès international (XVIIIe) des Orientalistes, 227.

Cổ-nhuế. Religion, 124.

Con-ké. Préhistoire, 300.

Conservation des monuments historiques de l'Indochine, 212-213, 244, 245, 659-662.

Constans, 537.

Coomaraswamy (Ananda K.), 195.446, 451, 629, n. 1, 636, 639, n. 1, 641, n. 1.

Cordier (Georges). Dictionnaire annamite-français à l'usage des élèves des écoles et des annamitisants (CR. par NGUYỄN-VĂN-TỐ), 434-436. — Cf. 142, n. 3, 143, n. 1, 146, n. 2, 148, n. 3, 491, 497.

Cordier (Henri), 195, 429, 440, n. 4, 474, n. 2 et 3, 477, n. 3, 493.

Corée. Les Japonais en —, 182. Préhistoire, 174.

Correspondance, 655-657.

Courbin, 645.

Courtillier (Gaston). Les anciennes civilisations de l'Inde (CR. par G. CŒDÈS), 444-447.

Çraddhādhimukta, 21, 22.

Çraddhānusārin, 22.

Črau. Linguistique, 544.

Çrāvakagotra, 22.

Crevost (Ch.), 435, n. 2.

Çrīlabdha (ou Çrīlāta), 289, n. 1.

Çrīvijaya. Inscriptions malaises de —, v. CŒDÈS, 29-80. — Cf. 455, 591, 615, 656.

Crucq (Dr), 625.

Cù-lao Ruà. Préhistoire, 237, 300, 301, 576.

Culte. — du génie tutélaire des villages au Tonkin, v. KHOAN (NGUYỄN-VĂN), 107-139. —s hindo-musulmans dans l'Inde du Nord, v. *Husain*, 463-466.

Cúng, 125, n. 1.

Cung cầm, 113.

Cung-oán ngâm-khúc, v. *Oánh (Nguyễn Quang)*, 146-149.

Cunhac, 567.

Cuom (Lang). Préhistoire, 300 sqq., passim.

Cướp cầu, 122 et n.

Da-bac. Hang —, v. COLANI, 314, 397 et pl. XXXIX.

Đá-bút. Préhistoire, 300, 302 et n., 316, 319, n. 2, 397.

Đài, Đài-ao de Hai-nan, 437, 440, 441.

Đại-bi. Pagode de —, 213.

Đại Nam thiền-uyển chuyền đăng-lục, 155.

Dai Nihon Komonjo, 168. — Cf. Komonjo.

Đại-thừa-đăng, 153.

Đại Việt thông-sử, 154-155.

Daladamaligawa, 639.

Dalat. Ethnographie, 533, 536, 548, 566, 569.

Dalem (Pura), 618.

Dambulla, v. FINOT et GOLOUBEW, 638-639.

Đàm-nhuận, 153.

Daṃrĕi (Prāḥ), 222, 223.

Damrong Ranajubhab, 186, 187, 189, 220, 224, 231, 472, 646.

Dâm thần, 136.

Dàn (Pràsàt), 224.

Dang (Ban). Préhistoire, 300.

Đặng Trần Thường, v. Thường (Đặng Trần).

Đàn xã-tắc, 111.

Đào Duy Từ, v. Từ (Đào Duy).

Đào-thái-Hạnh, v. Hạnh (Đào-thái).

Đa-phúc. Préhistoire, 300, 307, 316, 319, 355 et pl. XLIV, LVII, LVIII.

Dārṣṭāntika, 1, 261, 272, 279.

Da Tiö. Ethnographie, 571, 574 et pl. LXVII.

Déchellette (Joseph), 369, n. 1, 410, n. 2.

Degaldoruwa, 640, 641, 643, n. 1.

De Haan, 586, 602, 611, 622, 625.

Délégation archéologique française en Afghanistan, 645.

Demiéville (Paul). Hōbōgirin. Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme (CR. par E. GASPARDONE), 165-168. — Cf. 42, n. 3, 121, n. 2, 487, 488, 644.

Đền, 110-113.

Deniker (J.), 348, n. 2, 356, n. 3, 444.

Dennery (Etienne). Foules d'Asie. Surpopulation japonaise, expansion chinoise, émigration indienne (CR. par Charles ROBEQUAIN), 182-184.

Desa (Pura), v. MARCHAL, 621.
Desfarges, 429.
Đè-thich, 116, 118.
Devânampiya Tissa, 630, 632, 635.
Devarâja-vihâra, 368.
Devéria (Gabriel), 650.
De Vink, 622, 625.
Dharma, 2-3, 5-8, 10-11, 13-18, 22-23, 26, 27, 249, 251, 252, 254-258, 264, 265, 266, 268-273, 277, 279, 280, 282, 288, 291-296, 298.
Dharmaçalâ, 219.
Dharmanirodha, 2.
Dharmānusārin, 22, 257.
Dharmapâla, 56, n. 3.
Dharmatā, 27.
Dhātu, 11, 18, 259, 261, 263, 271, 290, 292.
Dhyānāntara, 257.
Điện, 111.
Dieng, v. MARCHAL, 586-588, 616.
Diên-ha, v. COLANI, 300, 375-378, 402, 403 et pl. XL.
Dikshit (K. N.), 449.
Dị-nậu. Religion, 136.
Dinaya. Inscription de —, 51.
Đinh. Temple des —, 213.
Đình, v. KHOAN (NGUYỄN-VĂN), 107-139.
Đình-bảng. Đình de —, 188, 191, 489, 493.
Diom. Maison churu à —, 547 et pl. LXVI.
Direction des Archives et Bibliothèques de l'Indochine, 192.
Divākarabhaṭṭa, 224.
Diwekar (H. R.), 645, 646.
Divyawadana Milame, 640.
Djiring. Ethnographie, 534 sqq.
Djokjakarta. Archéologie, 598 sqq., 656.
Đoán (Vũ Duy), 143.
Đoan ngọ (Tết), 120.
Đỗ Cận, v. Cận (Đỗ).
Documents administratifs, 229-245, 659-662.
Documents d'Abhidharma, v. LA VALLÉE POUSSIN, 1-28, 247-298.
Doi (Lang). Préhistoire, 300.
Đôn (Lê qui), 154.
Don (Vat), 86, 87, 98, n. 1, 102, et pl. IX-X.
Dondra, v. FINOT et GOLOUBEW, 629, 641.
Đồng-dương. Archéologie, 55, 185, 188, 210, 455, 483, 532, 629.
Đồng-giao. Grotte de —, v. COLANI, 400-401 et pl. XXXIX ; cf. 300, 316, 323, 400, 403.
Đồng-hới. Préhistoire, v. COLANI, 349-355 ; cf. 214, 301, 306, 323, n. 2, 324, 359, n. 3.
Dong Kuk, 223.
Đông-lâm, 117, 118.
Dong-lay. Préhistoire, 300.
Dong-noi. Préhistoire, 300.
Đồng-phúc-Hộ, v. Hộ (Đồng-phúc).
Đông-sơn. Archéologie, 215, 317 et pl. XXVII.
Đông-thôn. Religion, 136.
Đông-thước. Préhistoire, 300, 305.
Donnai (Haut-). Ethnographie, 548.
Doumer (Paul), 189, 231, 646.
Doun-gé. Préhistoire, 300.
Dourisboure (X.), 438, n. 2, 537, 551.
Đỗ-xá. Religion, 116.
Doudart de Lagrée, 423.
Dran. Ethnographie, 546.
Dravidien, 445.
Dṛṣṭiprāpta, 21, 22, 257.
Dư (Lê), 145, n. 1, 146, 509.
Du (Nguyễn), 142, 145, n. 3, 509.
Du Bruant, 429.
Đức-thi, v. COLANI, 349-355 et pl. XXXIX ; cf. 300, 315, 343, 349, 356, 358, 408, 492.
Duḥkha, 11.
Dumas (E.-J.-M.-A.), 661.
Dumoutier (Gustave), 109, n. 1-3, 115, n. 1-3, 120, n. 1, 122, n. 1, 123 et n., 130, n. 1, 132, n. 1.
Dung (Mạc Đăng), 431.
Dũng-nghĩa. Archéologie, 213.
Dương (Hồ Sĩ), 108, n. 1.

Dương-tân-Phât, v. Phât (Dương-tân).
Dupuy (Frank), 627.
Durand (E.-M.), 546, 559, 562, 563, 564, 565, 573, 575.
Durgâ du Musée de Colombo, 629.
Duroiselle (Charles), 82, 449.
Dussaud (René). Situation de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 643-644. — Cf. 226.
Duṭṭhagâmani, 632.
Duyên-tục. Religion, 135.
Dvijendrapura (= Práḥ Ëinkosëi), 224.
Ecole Française d'Extrême-Orient. Chronique, 185-213, 225, 226, 487-526, 643-644. Documents administratifs, 229-245, 659-662. — Cf. 181, 423, 661.
Ecole supérieure de Pâli de Phnom Penh, 211.
Ëinkosëi (Práḥ), 224.
Elisséev (S.), 484.
Enjolras (F.), 190, 525.
Epictète. Manuel. Traduit par *Phạm Quỳnh* (CR. par NGUYỄN-VĂN-TỐ), 149-151.
Epigraphie, v. Japon, Malaisie, Siam.
Evans (I. H. N.), 299, 303.
Exposition coloniale de Paris, 185, 186, 188, 190, 191, 210, 214, 487, 488, 489, 492, 493.
Extrême-Orient. Arts, v. *Grousset*, 481-485. Histoire, v. *Grousset*, 478-481.
Fa-hien, 633.
Fan Che-hou, 437, n. 1.
Fa Ngom, 423, 425.
Ferrand (Gabriel), 29, n. 12, 30, n. 1, 31, 38, 47, 52, n., 61, 65, 479, 645.
FINOT (Louis). [*Rapport sur une mission archéologique à Ceylan*, par — et Victor GOLOUBEW.] *Archæological Survey*, 627-629. *Musée de Colombo*, 629-631. *Yapahuwa*, 631. *Anurâdhapura*, 631-634. *Mihintale*, 635. *Polonnaruwa*, 635-637. *Sigiri*, 637-638. *Dambulla*, 638-739. *Alu-vihâra*, 639. *Kandy*, 639-640. *Gadala-deniya*, 640. *Gangârâma*, 641. *Dondra*, 641. *Weligama*, 642. *Kelani*, 642-643. — Cf. 55, 185, 186, 189, 217, 231, 321, n. 1, 426, 427, 447, 455, 467, n. 5, 469, n. 2, 470, n. 2, 478, 479, 482, 487, 488, 490, 572, 643, 644, 646.
Fo kiao Nan lai k'ao, v. Phật giáo Nam lai khảo.
Folklore, v. Tonkin.
Fombertaux (L.). Rapport sur les travaux de restauration du Vat Sisaket et du That Luong de Vieng Chan, 583-585. — Cf. 188-189, 191, 213, 242, 490, 643, 661.
Forbé (E), 435, n. 2.
Forbes (Major), 632.
Forbin (Cte de), 473, 474.
Forchhammer (E.), 464, n. 3.
Forke (A.), 163.
Fo tsou t'ong ki, 152.
Fromaget (J.), 306, 318, 417.
Foucher (Alfred), 189, 225, 231, 446, 457, 461, 462, 479, 488, 499, 644, 645.
Fou-nan, 424, 479.
France. Chronique, 225-226, 643-647.
Fukuoka. Préhistoire, 175.
Fyan, 540, n. 1, 556, 568.
Gadala-deniya, v. FINOT et GOLOUBEW, 640.
Galinier (L.), 552.
Gal-vihare, 636.
Gandhâra. Art du —, 456-460.
Gaṇeça, 221, 642.
Gangârâma, v. FINOT et GOLOUBEW, 640, 641.
Gangoly (O.), 450, 635.
Gao (Lang). Préhistoire, 300, 306.
Garçon (*Maurice*), v. *Choisy*, 473-475.
Garnier (Francis), 423.
Garuḍa du Musée de Majakerta, 612.
GASPARDONE (Emile). *Arnold Vissière*, 649-653. — CR. : Bibliographie bouddhique, 452-453. *R. Gauthiot*, *P. Pelliot* et *E. Benveniste*, Le Sûtra des causes et des effets du bien et du mal, 161-162. *M. Granet*, La civilisation chinoise, la vie publique et privée, 158-161. *R. Grousset*, Les civilisations de l'Orient, 484-485. *Id.*,

Histoire de l'Extrême-Orient, 480-481. Hōbōgirin, 1er fasc., 165-168. *M. Ishida*, Shakyō Yori mitaru Narachō Bukkyō no kenkyū, 168-170. *B. Karlgren*, On the authenticity and nature of the Tso chuan, 162-164. *T. T. Kim*, Nho-giáo, t. I, 155-156. *Id.*, Việt-nam sử-lược, 431-432. *K. Kuroita*, Ankoruwato sekichū kibun ni tsuite, 156-158. *Lieou Fou* et *Li Kia-jouei*, Song Yuan Yi-lai sou-tseu pou, 165. *N. Matsumoto*, Le japonais et les langues austro-asiatiques, 170-171. *Id.*, Recherches sur quelques thèmes de la mythologie japonaise, 170-172. *P. Quỳnh*, Le paysan tonkinois à travers le parler populaire, suivi d'un Choix de chansons populaires, 432-434. — Cf. 109, n. 1, 187, 192, 242, 479, 484, 487-488, 643, 644, 655, 662.

Gasquy (J.), 535.

Gati, 11.

Gauḍīdvīpa, 57, n. 3.

Gauthiot (Robert). Le Sûtra des causes et des effets du bien et du mal, édité et traduit d'après les textes sogdien, chinois et tibétains, par *Robert Gauthiot* et *Paul Pelliot*, avec la collaboration d'*Emile Benveniste* (CR. par E. Gaspardone), 161-162.

Gavāṁpati, 456.

Gedong Sanga (Čandi), v. Marchal, 587, 590-591, 616, 622.

Gelgel. Archéologie, 617, 618, 620.

Génibrel (J.- F.- M.), 434, 435.

Génie tutélaire des villages au Tonkin, v. Khoan (Nguyễn-văn), 107-139.

Gérard (A.), 461, 646.

Gerini (G. E.), 36.

Ghose (Rai Sahib Manoranjan), 449.

Gia-định. Archéologie, 237.

Gia-hoa. Préhistoire, 300.

Gia-long, 432, 574, 575.

Giáp (Trần-văn). CR. : Phật giáo Nam lai khảo, 151-155.

Giom Rach, 566.

Giouc-giao. Préhistoire, 300.

Giran (Paul), 109, n. 1 et 3, 112, 118, 119, n. 2, 120, n. 1, 121, n. 2, 123, 125, n. 1, 132, n. 3.

Giri Kusuma (Pura), 622.

Goa Gajah, 617.

Goldschmidt (P.), 628.

Goloubew (Victor). [*Rapport sur une mission archéologique à Ceylan*,] v. Finot, 627-643. — Cf. 177, 186, 191, 225-226, 229, 488, 514, 515, 517, 520, 643, 646.

Gopāla, 56.

Gordon (A.), 637.

Goris (R.), 586, 617, 620, 622.

Gourou (P.), 191.

Gowen (Herbert H.). Histoire de l'Asie. Traduction française du Ct *G. Lepage* (CR. par P. Mus), 476-477.

Graham (W. A.), 471.

Granet (Marcel). La civilisation chinoise. La vie publique et privée (CR. par E. Gaspardone), 158-161. — Cf. 163, 172, n. 1, 476, 480.

Gravelle (Ch.), 525.

Grec. L'Inde au temps des —, v. *La Vallée Poussin*, 447-449.

Gregory (William), 627, 629.

Groslier (G.), 190, 211, 491, 526, 662.

Grousset (René). Histoire de l'Extrême-Orient (CR. par G. Cœdès et E. Gaspardone), 478-481. Les civilisations de l'Orient (Id.), 481-485. — Cf. 446, n. 2.

Guénot, 537.

Guerlach (J.-B.), 537.

Guimet. Musée —, v. Musée.

Gupta, 446, 456, 457, 482.

Gurupañcāçikā, 56, n. 1.

Guwa Kerbau. Kjökkenmödding de —, 307.

Ha-bi. Préhistoire, 300.

Haḍḍa. Fouilles de —, 449.

Hà-đông. Archéologie, 235, 493. Religion, 136.

Hagran, 571.

Hagrô, 571.

Hải-dương. Archéologie, 233, 235, 241, 492, 527. Epigraphie, 192.

Hai-nan, v. *Savina*, 436-441.

Hakata. Préhistoire, 175.
Hà-lam. Préhistoire, 214.
HALLIDAY (R.). *Les inscriptions môn du Siam*, éditées et traduites par R. HALLIDAY, avec la collaboration de C. O. BLAGDEN. [*Introduction*,] 81. *Inscription de Lopburi*, 82-85 et pl. VIII. *Les inscriptions de Lamphun*, 86. *Note sur l'alphabet, l'orthographe et la langue des inscriptions de Lamphun*, par C. O. BLAGDEN, 86-87. *Vat Don*, 87-90 et pl. IX-X. *Vat Kukut* (I), 91-95 et pl. XI-XII. *Vat Sen Khao Ho*, 95-96 et pl. XIII. *Vat Kukut* (II), 96-97 et pl. XIV. *Vat Mahāvan*, 98-102 et pl. XV-XVI. *Vat Ban Hlui*, 102-105 et pl. XVII-XVIII. Traduit de l'anglais par Melle J. WILKIN.
Hamada (K.), 173, 176.
Han. Céramiques des —, 175, 185. Histoire, 159.
Hà-nam. Archéologie, 233, 527. Préhistoire, 300, 306.
Hang Da-bac, v. Da-bac.
Hang Hao, v. Hao.
Hang Oc, v. Oc.
Hang Rao, v. Rao.
Hang To, v. To.
Hanh (Đào-thái), 109, n. 1.
Hạnh (Nguyễn-xuân), 137.
Hành-cung, 111.
Hành-lang, 113.
Hành-thiện. Archéologie, 213.
Haniwa. Archéologie, 175.
Han-moen. Préhistoire, 300.
Hanoi, 234, 493, 513; v. Musée.
Hào (Nguyễn-văn), 575.
Harada (Jiro). Shakyō yori mitaru Narachō Bukkyō no kenkyū, v. *Ishida*, 168-170.
Harihara du Musée de Phnom Penh, 211.
Hārīt', 457, 458.
Harṣa, 645.
Hasuzawa. Hōbōgirin, 168.
Hát-môn. Religion, 117.
Hau (Ban). Préhistoire, 300.
Hậu-cung, 113.
Hậu-lộc, 317.
Hà-văn-Bình, v. Bình (Hà-văn).
Havell (E. B.), 176, 177, n. 1, 636.
Heine-Geldern (Robert), 198, 317, 501.
Helfrich (O. L.), 45.
Hèm, v. KHOAN (NGUYỄN-VĂN), 134-137; cf. 123 et n., 124.
Henry (B. C.), 438, n. 1, 440.
Hérold, 645.
Herzfeld (Dr.), 449.
Hevesy (de), 445.
Hiài, Hiài-ao de Hai-nan. Ethnographie et linguistique, 437, 438-444.
Himitsu, 170.
Hīnayāna, 455, 456.
Hindo-javanais. Art—, v. MARCHAL, 585 sqq.
Hindouisme. — et Islam, v. *Husain*, 463-466. Le tântrisme hindouiste en Indonésie, 59.
Hin Khọn. Inscription de —, 54.
Hirata. Préhistoire, 174.
Hiratsuka. Préhistoire, 174.
Histoire, v. Annam, Asie, Extrême-Orient, Inde, Laos, Siam.
Hiuan-tsang, 8, n. 1, 56, n. 3, 267, n. 1.
Hmawza. Stūpa de —, 449.
Hộ (Đồng-phúc), 435, n. 2.
Hoà-bình. Préhistoire, v. COLANI, 308-317; cf. 215, 299 sqq.
Hoabinhien, v. Hoà-bình.
Hoà-chung. Archéologie, 185, 215.
Hoài-bão trung. Religion, 134.
Hoa-lư. Temple des Lê à —, 213.
Hoàng-cao-Khải, v. Khải (Hoàng-cao).
Hoằng-hoá, 317.
Hoàng Sĩ Khải, v. Khải (Hoàng Sĩ).
Hōbōgirin. Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises, publié sous la direction de *Sylvain Lévi* et *J. Takakusu*. Rédacteur en chef: *Paul Demiéville*. 1er fasc.: A-Bombai (CR. par E. GASPARDONE), 165-168; cf. 187, 487.
Hocart (A. M.), 628.
Hồ Gia Tân, v. Tân (Hồ Gia).

Hokke, 170.
Hoklo de Hai-nan, 437, 442.
Hòn-quản. Archéologie, 215, 438, 576.
Hop (Práḥ), 221.
Hosshō, 169.
Hồ Sĩ Dương, v. Dương (Hồ Sĩ).
Hou Che, 453.
Houei-ming, 153.
Houei-yen, 153.
Huế. Découverte de l'emplacement d'une tour chame à —, v. CLAEYS, 528-529. — Cf. 109, n. 3, 181, 188, 192, 245, 301, 513. V. Musée.
Huệ-đạm, 153.
Huệ-mang, 153.
Humbert-Hesse, 646.
Hưng-Đạo (Trần), 108-109.
Hurlimann (*Martin*). Ceylan et l'Indochine. Architecture, paysages, scènes populaires (CR. par J. Y. CLAEYS), 180-181.
Husain (*Yusuf*). L'Inde mystique au moyen âge. Hindous et Musulmans (CR. par P. MUS), 463-466. — Cf. 646.
Hussein (Yusuf), v. Husain (Yusuf).
Huviṣka, 457.
Ia Pot, 572.
Içānavarman, 225.
Içvarapura, v. Bantãy Srĕi.
Ile de la Tortue, v. Cù-lao Ruà.
Imbault-Huart (C.), 649.
Inde. Bibliographie, 176-180, 444-466. — Archéologie, v. Annual Bibliography..., 449; *Vogel*, 456-460. Emigration indienne, v. *Dennery*, 182-184. Histoire, v. *Courtillier*, 444-447; *La Vallée Poussin*, 447-449. Institut de Civilisation indienne, 644-647. Littérature, 461-463. Peinture, v. *Stchoukine*, 176-180. Religion, v. *Husain*, 463-466.
Indochine. Bibliographie, 141-158, 423-436, 493. Chronique, 185-224, 487-585. — Archéologie, 209-224, 232-245, 631, 659-662; v. *Hurlimann*, 180-181. Les Chinois en —, 183-184. Préhistoire, v. COLANI, 299-316.
Indo-javanais. Art —, v. MARCHAL, 585 sqq.
Indra, 220, 642.
Indravarman I, 597, 598, 620.
Indravarman II, 424.
Inmyo, 170.
Inscription. —s malaises de Çrīvijaya, v. CŒDÈS, 29-80. —s môn du Siam, v. HALLIDAY, 81-105.
Institut bouddhique de Phnom Penh, 185, 190, 211, 212, 501, 502.
Institut de Civilisation indienne, 644-647.
Insulinde. Archéologie, v. MARCHAL, 585-603. Epigraphie, v. CŒDÈS, 29-80.
Ishida (*Mosaku*), Shakyō yori mitaru Narachō Bukkyō no kenkyū, [suivi d'un] Narachō genzai Issaikyō sho mokuroku [et d'un sommaire en anglais par] *Jiro Harada* (CR. par E. GASPARDONE), 168-170.
Islam. Hindouisme et —, v. *Husain*, 463-466. — Cf. 177, 645.
Isurumuniya, 634.
Itatsuki. Préhistoire, 174.
Izanagi, 172.
Izanami, 172.
Izumo, 172.
Jabouille (P.), 188, 213, 534.
Jabung (Čandi), v. MARCHAL, 611.
Jacob (Ch.), 360.
Jagadīçvara (= Lokeçvara), 55, n. 1, 58.
Jago (Čandi), v. MARCHAL, 608-609.
Jahângîr, 178.
Jalatunda, v. MARCHAL, 612-613.
Jambi. Inscriptions malaises de —, v. CŒDÈS, 30, 45; cf. 53, 60.
Japon. Bibliographie, 168-176, 192.— Archéologie, 236; v. *Grousset*, 484-485; *Umehara*, 173-176. Bouddhisme japonais, v. Bibliographie, 452-453; Hōbōgirin, 165-168; *Ishida*, 168-170. Epigraphie, v. *Kuroita*, 156-158. Histoire, 170. Linguistique, v. *Matsumoto*, 170-171. Maison franco-japonaise, v. Maison. Mythologie, v. *Matsumoto*, 170-172. Préhistoire,

v. *Shimada*, 173-176. Surpopulation, v. *Dennery*, 182-184.
Jarai. Ethnographie, 539, 541, 544, 550, et pl. LXIV.
Java. Archéologie, v. MARCHAL, 586 sqq. Epigraphie, 29 sqq.
Jayanâça, 39, 40, 42, 44, 53, 54, 55, 57, 58.
Jayanāga, 53.
Jayanagara, 58.
Jayasingha, 630.
Jayavarman II, 35, n. 1, 53, n., 59, 216, 424.
Jayavarman IV, 223.
Jayavarman V, 219, 221, 605.
Jayavarman VII, 58, 225.
Jeremiassen (C.), 440, n. 5, 444.
Jinakālamālinī, 467, 469, n. 4, 471.
Jiron, 170.
Jīvaka, 152.
Jñāna, 277.
Jñānabhadra, 154.
Jñānaprasthāna, 1, 2, 25, 26, 28.
Jōdo, 170.
Jogimârâ. Fresques de —, 177.
Jojitsu, 169.
Joleaud, 645.
Jouan Yuan, 441, n. 2, 652.
Kabīr, 463, 465-466.
Kægalla, 628.
K'ai-yuan che-kiao lou, 169.
Kala dans l'art indo-javanais, 588 sqq., passim.
Kalasan (Čandi), v. MARCHAL, 597-598; cf. 54, 57, 455, 482, n. 1, 600, 607, 624.
Kaličilik (Čandi), v. MARCHAL, 604, 605.
Kaludiya Pokuna, 635.
Kāmadhātu, 6, 15, 20-21, 22, n. 3, 23, 27, 28, 296, 594.
Kāmanīya (= pratisaṃkhyānirodha), 13.
Kančo, 544.
Kandy, v. FINOT et GOLOUBEW, 639-640, 642.
Kaniṣka, 447, 457, 460.
Kanshin, 169.
Karang Brahi. Inscription de —, v. CŒDÈS, 45 et pl. V; cf. 30, 47, 52, 60.
Karan Go. Ethnographie, 536, 545, n. 2, 546, 547, 563 et pl. LXVII.
Karayot (Palei), 563, 564, 566 et pl. LXV.
Karlgren (Bernard). On the authenticity and nature of the Tso chuan. The authenticity of ancient Chinese texts (CR. par E. GASPARDONE), 162-164. — Cf. 189, 231.
Karmavibhâga, 644.
Karpelès (Suzanne), 190, 212, 491, 526, 577.
Kassapa, 637, 638.
Kaun, 544.
Kâvyâlankâra, 645.
Kay (Lang). Préhistoire, 300, 301, 330.
Kayon. Trésor cham de —, 546, 563, 566.
Kbàl Khlà (Pràsàt), 222.
Kdak (Pràsàt), 222.
Kĕbo Edaṅ (Pura), 616.
Kĕdukan Bukit. Inscription de —, v. CŒDÈS, 33-37 et pl. II; cf. 29, 58, 656.
Kegon, 169.
Kelani, v. FINOT et GOLOUBEW, 631, 642-643.
Kĕlurak. Inscriptions de —, 29, 57, n. 3, 455.
Kemlin (J. E.), 536, 537, 539.
Kéo-phay. Préhistoire, 300, 307, 308, 318, 319, n. 3, 321, n. 2.
Kergaradec (de), 537.
Kern (Hendrik), 29, n., 30-32, 44, 46, 47, n., 48, n., 49 et n., 51, 52, n., 53, 60, 61, 62, 170.
Kern Institute. Annual Bibliography of Indian Archæology (CR. par G. CŒDÈS), 449.
Kerr (A. F. G.), 472.
Ketkar, 646.
Kha, 405, 544.
Khac-kiêm. Préhistoire, 300, 306, 307.
Khắc-niệm thượng. Religion, 137.
Khải (Hoàng-cao), 117.

Khải (Hoàng Sĩ), 143.
Khải-định. Musée —, v. Musée.
Khǎn (Práḥ), 216, 217, 222, 223, 225, 424, 488, 578, 579, 580, 582, 643.
Khāng (Nguyễn), 143.
Khánh-hoà. Citadelle de —, 214.
Khao lão, 121.
Khé-tong. Préhistoire, 306, 323, n. 3, 324, 349, 351, 355, 356.
Khlǎñ (Pràsàt), 219, 578.
Khnât (Vât), 582, 662.
KHOAN (NGUYỄN-VĂN). *Essai sur le đình et le culte du génie tutélaire des villages au Tonkin. Introduction*, 108-112. I, *Le đình, ses caractéristiques*, 113-119. II, *Cérémonies dans le đình*, 119-124. III, *Le rituel*, 124-134. IV, *Quelques hèm singuliers*, 134-137. *Conclusion*, 137-139. Cf. 490, 491, 661, 662.
Khoan (Phùng Khắc), 143.
Khpŭr (Práḥ), 221.
Khuê (Nguyễn Tôn), 144.
Khương-mĩ, 532.
Khuy-sung, 153.
Kidal (Čandi), v. MARCHAL, 609.
Kiệu, 116 et pl. XXIII.
Kil, 534 sqq., 548-551, 560, n. 1, 562, 568-574.
Kim (Trần Trọng). Nho-giáo. La doctrine des lettrés. T. I (CR. par E. GASPARDONE), 155-156, 208. Việt-nam sử-lược (ID.), 431-432.
Kim-bảng. Grotte de —, v. COLANI, 337-341 et pl. XXXIX; cf. 301, 306, 308, 316, 320, 341, 343, 346, 407.
Kinh-chủ. Pagode de —, 241.
Kirivoṅ (Vât), 583.
Kîrtimukha, 588.
K'iu-sou, 528.
Kleça, 251, 254, 257, 277, 282, 283, 284, 287, 291, 292, 296.
Kòḥ (Vât), 583.
Kòḥ Kèr, 187, 220, 221, 223, 224.
Koho, 534 sqq., 566-568.
Komonjo (ou Dai Nihon Komonjo), 168.
Kǒmpoṅ Čăm. Archéologie, 582.
Kǒmpoṅ Čhnaṅ. Archéologie, 190.
Kǒmpoṅ Spān (Vât), 577.
Kǒmpūrs (Pràsàt), 220, 224.
Kon Tu. Linguistique, 544.
Kon N'hô, v. NER, 539, 548-551.
Konow (Sten), 448.
Kontum. Ethnographie, 534 sqq.
Kota Kapur. Inscription de —, v. CŒDÈS, 46-50 et pl. VI; cf. 30-31, 37, 52, 58-61, 65.
Kotes (Čandi), v. MARCHAL, 607.
Kouan Pha Vang. Préhistoire, 300, 492.
K'ouei-tch'ong, 153.
Koutchéen, 645.
Kračàp (Pràsàt), 223.
Kramers (J. H.), 227.
Kravǎñ (Pràsàt), 591.
Krishnavarma (Shyâmaji), 646.
Krom (N. J.), 29, 30, 33, 36, 37, n., 38, 39, 42, 45-47, 51, 52, n., 53, 55, 56, 57, 59, 72, 455, 593.
Kròm (Vât), 582.
Kron Knô, 568, 569.
Kṛṣṇa, 222, 255.
Kṛtanagara, 58.
Krygsman, 625.
Ksānti, 19, 20, 256, 257, 277.
Ksatriya (Pura), v. MARCHAL, 618, 621-622.
Kubur Raja. Inscription de —, 29.
Kuhn (E.), 170.
Kukut. Inscription de Vat —, v. HALLIDAY, 91-95, 96-97. — Cf. 86, 98, n. 4, 181.
Kumāralabdha (ou —lāta), 289, n. 1.
Kumārasvāmi, 223.
Kuno. Hōbōgirin, 168.
Küpper (Dr. H.), 303, n. 4.
Kuroita (Katsumi). Ankoruwatto sekichū kibun ni tsuite (CR. par E. GASPARDONE), 156-158.
Kuṣāṇa, 445, 446, 447, 457.
Kusha, 169.
Kuṭi, 216.
Kuṭīçvara, 216.
Kutthârâja, 642.

Ky. Préhistoire, 300.
Kỳ (Nguyễn-khoa), 552.
Kyansitthâ, 86.
Kyūshū. Préhistoire, 173-175.
La Brosse (Blanchard de), 149, n. 2, 200. Musée —, v. Musée.
Ladell, 472.
Lai de Hai-nan, 440-441.
Lai-tu. Préhistoire, 300.
Lajonquière (E. Lunet de), 219, 221, 222, 223, 582.
La Loubère, 429, 473.
Lāṃbūn, v. Lamphun.
Lam-gan. Préhistoire, 300, 343, 364, 409.
Lamphun. Chronique de —, v. *Notton*, 466-471. Inscriptions de —, v. HALLIDAY, 86-105 et pl. IX-XIV; cf. 81, 82, 181.
Landes (A.), 572.
Lang Bay, v. Bay (Lang).
Lang Bon, v. Bon (Lang).
Lang Cuom, v. Cuom (Lang).
Lang Doi, v. Doi (Lang).
Lang Gao, v. Gao (Lang).
Lang Kay, v. Kay (Lang).
Lang Loi, v. Loi (Lang).
Lang Luc, v. Luc (Lang).
Lang Mi, v. Mi (Lang).
Lang Néo, v. Néo (Lang).
Lang Rang, v. Rang (Lang).
Lạng-sơn. Peintures chinoises représentant les combats de — en 1884-1885, 190, 191. Préhistoire, 300 sqq.
Lang Tieng, v. Tieng (Lang).
Lang Trang, v. Trang (Lang).
Lang Van, v. Van (Lang).
Lang Vanh, v. Vanh (Lang).
Lang Vo, v. Vo (Lang).
Lang Voi, v. Voi (Lang).
Lanier (L.), 428, 474.
Lankârâma (Anurâdhapura), 633.
Lankâtilaka (Polonnaruwa), 636, 637, 640.
Lanman (Charles Rockwell), 189, 231.
Lan Xang, v. Laos.
Laos. Chronique, 583-585. — Archéologie, 188, 241-242, 583-585, 661. Conservation des monuments historiques du —, 213, 659, 661. Histoire, v. *Le Boulanger*, 423-430. Préhistoire, 300, 301, 318, n. 2, 349, 359, 411, n. 1.
Lạp-tiết, 121.
Lap'un, v. Lamphun.
Lat. Ethnographie, 534 sqq., 566-568 et pl. LXIV.
La-trang. Religion, 116, 118.
Lauan, 538, 542, 546, 563-566, 574-575 et pl. LXV-LXVI.
Launay (A.), 428, 474.
LA VALLÉE POUSSIN (Louis de). *Documents d'Abhidharma*, traduits et annotés. Première partie. *Textes relatifs au Nirvāṇa et aux Asaṃskṛtas en général*. I, *Les trois Nirodhas*, 1-23. *Les deux Nirvāṇadhātus*, 24-28. II, *Vibhāṣā, 75, sur l'Ākāśa et l'Ākāśadhātu*, 247-250. III, *Kośa, 1, 5-6. Les trois Asaṃskṛtas*, 251-258. IV, *Kośa, I, 28. L'Ākāśadhātu*, 259-263. V, *Saṃghabhadra, commentaire de Kośa, II, 55 c-d. Les trois Asaṃskṛtas*, 263-267. *Ākāśa*, 267-272. *Pratisaṃkhyānirodha*, 272-292. *Apratisaṃkhyānirodha*, 292-298. — L'Inde aux temps des Mauryas et des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tchi (CR. par G. CŒDÈS), 447-449. — Cf. 44, n. 1 et 2, 55, 56, n. 1, 189, 231, 450, 476, 490, 515, 645, 656.
Lavan, v. Lauan.
Lavé, 544.
Lê. Dynastie des —, 213, 431, 503, 510.
Lễ. Sacrifice —, 125.
Le Boulanger (Paul). Histoire du Laos français. Essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes (CR. par G. CŒDÈS), 423-430.
Lễ cầu mát, 120, n. 2.
Lê Dư, v. Dư (Lê).
Lefèvre-Pontalis (P.), 209, 424.
Lễ hạ-điền, 119, 124.
Lễ hàn thực, v. Tết mồng ba tháng ba.
Lehot, 645.
Leide. Congrès des orientalistes, 227.

Lễ khai ản, 120.
Lễ kỳ yên, 120.
Lê Lợi, v. Lợi (Lê).
Lemarié (Ch.), 435, n. 2.
Le May (R. S.), 426, 427, 472.
Lemire (Charles), 226, 537.
Len-dat. Préhistoire, 300.
Lepage (Ct G.). Trad. : *Herbert H. Gowen*, Histoire de l'Asie (CR. par P. Mus), 476-477.
Lê-quí-Đôn, v. Đôn (Lê-quí).
Lễ sóc, 119, 124.
Lễ thượng-điền, 119, 124.
Lễ thường-tân, 119, 124.
Leuba (Jeanne), 542.
Lévi (Sylvain), 43, 56, n. 1, 165, 168, 187, 189, 231, 321, n. 1, 487, 503, 644, 645, 646, 647, 656, 657.
Lễ vọng, 119, 124.
Lévy-Bruhl (L.), 411, 419.
Li de Hai-nan, 440, 441.
Lịch-triều hiến-chương loại-chí, 143, 155.
Lieou Fou. Song Yuan yi-lai sou-tseu pou, par — et *Li Kia-jouei* (CR. par E. Gaspardone), 165.
Liệu (Phạm), 528.
Liễu-hạnh, 108, 109, n. 1, 111.
Li Kia-jouei. Song Yuan Yi-lai sou-tseu pou, v. *Lieou Fou*, 165.
Lingat (Robert). Lois siamoises, v. *Burnay*, 472-473.
Linguistique, v. Annam, Japon.
Linossier (Raymonde), 450.
Littérature, v. Annam, Bouddhisme, Chine, Inde.
Li Weng-fong, 187.
Lỗ-bộ, 115.
Lơbui. Trésor cham de —, 546, 560, 565 et pl. lxix.
Lộc-ninh. Archéologie, 576.
Lộc-thịnh, v. Colani, 386-390 et pl. xxxix ; cf. 300, 307, 316, 317, 320.
Lohaprâsâda (Anurâdhapura), 632, 633, 634.
Loi de Hai-nan, 440.
Lois siamoises, v. *Burnay*, 472-473.
Loi (Lang). Préhistoire, 300.
Lợi (Lê), 432.
Lokapâla de Kelani, 642.
Lokeçvara, 55, n., 629 et n., 638, 642.
Lolo, 405.
Lom-nhong (Vắt), 577.
Lộng-khê. Religion, 123, 136.
Long-prao, 359.
Long-tcheou. Grottes de —, 303.
Lonprao, v. Long-prao.
Lopburi. Inscription de —, v. Halliday, 82-85 et pl. vii ; cf. 81. Ruines de —, 429.
Louvre, v. Musée.
Luang Prabang, 301, 424, 428.
Luc (Lang). Préhistoire, 300.
Lục-nam, 117, n. 2.
Lumbana (Čandi), 591.
Lumbung (Čandi), v. Marchal, 600-602.
Lượng (Nguyễn Huy), 144.
Lương Thê Vinh, v. Vinh (Lương Thê).
Lương-yên. Préhistoire, 300.
Lý-Ông-Trọng, 116.
Ma. Ethnographie, 535, 541, 549, 560, n. 1 et pl. lxiii.
Maalam. Les Churu de Pơlei —, pl. lxv-lxvi.
Ma Bnơm, v. Ner, 534-535, 538, 539, 544, 566-568.
Mạc Đăng-Dung, v. Dung (Mạc Đăng).
Madhuvana (Prâsât Kômpũs), 224.
Madhyamakavṛtti, 253, n. 1.
Madrolle (Cl.), 440, 443, n. 3.
Mahâbhârata, 428, 446, 644.
Mahâcetiya de Mihintale, 635.
Mahâsena, 635.
Mahâvaṃsa, 633, 635.
Mahâvan. Inscription de Vat —, v. Halliday, 86, 93, n. 1, 98-102.
Mahâvellipur, v. Mavalipuram.
Mahâvihâra (Anurâdhapura), 633, 638.
Mahaxay. Préhistoire, 300, 411, n. 1, 492.

Mahāyāna, 43, 44, 54, 55, 57, 166, 591, 645.
Mahinda, 635.
Ma-houan, 643.
Mai-pha. Préhistoire, 300.
Maison franco-japonaise de Tōkyō, 488, 516, 520, 522, 644.
Maitre (Claude-Eugène), 443, n. 3.
Maitre (Henri), 535, 545, 566, 569.
Majakerta. Musée de —, v. Musée.
Majapahit. Archéologie, 610, 616, 617, 620.
Makara, 459, 596, 599, 612.
Malaisie. Emigration chinoise, 184. Epigraphie, v. Cœdès, 29-80. Préhistoire, 215, 303, n. 3.
Malang. Fouilles au desa —, 622.
Malāyu, 29, 52, 53, 55.
Malwatta vihāra, 640.
Man du Haut-Tonkin, 439.
Mandchourie. Emigration chinoise et japonaise en —, 182, 183.
Mangrai, 425.
Manik Tirtha (Pura), 618.
Mansuy (Henri), 301, 305, 319, 320, 347, 402, 406, n. 2.
Mantrayāna, 56.
Mārā, 465, 466.
Marchal (Henri). [*Rapport sur les monuments de Sek Tà Tuy et de Trapăn Côn*,] 219. [*Rapport sur une mission archéologique à Java et à Bali*,] 585-586. *Caractéristiques des principaux temples de l'art hindo-javanais*, 586. *Java central. Dieng*, 586-590. *Gedong Saaga*, 590-591. *Barabudur*, 591-596. *Čandi Pawon*, 596. *Čandi Mendut*, 596. *Čandi Ngawen*, 596-597. *Groupe de Prambanan. Čandi Kalasan*, 597-598. *Čandi Sari*, 598. *Čandi Prambanan*, 599-600. *Čandi Lumbung*, 600-602. *Čandi Sewu*, 602. *Čandi Plaosan*, 602-603. *Java oriental*, 603. *Grotte de Selamanglen*, 603-604. *Čandi Sanggrahan*, 604. *Čandi Bayalangu*, 604. *Čandi Kaličilik*, 604-605. *Čandi Sawentar*, 605. *Čandi Panataran*, 605-606. *Porte de Plumbangan*, 606-607. *Čandi Kotes*, 607. *Čandi Singasari*, 607-608 et pl. LXXIII. *Čandi Jago*, 608-609. *Čandi Kidal*, 609. *Čandi Pari*, 609-610. *Čandi Putrijavi*, 610. *Čandi Tegawangi*, 610. *Čandi Surawana*, 610-611. *Čandi Jabung*, 611 et pl. LXXIII. *Čandi Badut*, 611-612. *Piscine de Belahan*, 612. *Piscine Jalatunda*, 612-613. *Piscine Tikus*, 613. *Čandi Bangkal*, 613. *Sukuh et Četa*, 613-614. *Musée de Batavia*, 614-616. *Bali*, 616-619. *Tombeaux royaux de Tampaksiring*, 619-620. *Pura Bukit*, 620. *Porte de Čanggi*, 620-621. *Pura Yeh Gangga*, 621. *Pura Desa*, 621. *Pura Ksatriya*, 621-622. *Méthodes en cours au Service archéologique des Indes Néerlandaises pour les reconstructions et l'entretien des monuments anciens*, 622-625. *Possibilités d'adaptation des procédés du Service archéologique des Indes Néerlandaises aux monuments khmèrs*, 625-627 et pl. LXXIV-LXXIX. — Cf. 157, 187, 213, 225, 232, 488, 489, 643, 661.
Maricavatti, 633, 634.
Marie Ier, v. Mayréna.
Marshall (Sir John), 189, 231, 446, 449.
Maspero (Georges), 189, 231, 424, 468, n. 1, 479, 572.
Maspero (Henri), 158, 163, 447, n. 1, 476, 480, 539, 544, 545.
Masson-Oursel (Paul), 644.
Mathurā. Sculpture de —, v. *Vogel*, 456-460 ; cf. 488.
Ma Touan-lin, 437, 441, n. 2 et 3.
Matsumoto (Nobuhiro). Le japonais et les langues austroasiatiques (CR. par E. Gaspardone), 170-171. Recherches sur quelques thèmes de la mythologie japonaise (Id.), 170-172. — Cf. 438, n. 3.
Matsumura, 488.
Maurya. L'Inde au temps des —, v. *La Vallée Poussin*, 447-449.
Mavalipuram, 481, 590, 634.
Mayers (F.), 439, 441, n. 2.
Mayréna, 536, 537.

Medagoda. Pilier de —, 629.
Meillet (Antoine), 162, 189, 231.
Meillier (M.), 190, 582.
Mémoires archéologiques publiés par l'Ecole 488, 493.
Mendut (Candi), 57, n. 2, 483, 596, 597, 603, 624, 625.
Menghin (O.), 321, 420.
Merak (Candi), 605.
Mésolithique, v. COLANI, 299 sqq.
Mi (Lang). Préhistoire, 300.
Mī-tè, v. Mỹ-tè.
Mièu, Miễu, 110, 111.
Mihintale, v. FINOT et GOLOUBEW, 634, 635.
Mikumo, v. *Aoyagi*, 173-176.
Minard, 646.
Mingalazedi. Pagode de —, 596.
Ming-yuan, 153.
Minh-cam. Préhistoire, 300 sqq., passim, 492.
Minh-lé. Préhistoire, 300.
Minh-viên, 153.
Minneriya, 635.
Mīr Chand, 178.
Mīr Sayyid 'Alī, 177.
Mī-sơn, 188, 210, 241, 525, 532.
Missakapabbata, 635.
Mitra (Sailendranath), 448.
Mitter, 646.
M'lon, v. NER, 546, 552-562.
Mlu Prei. Archéologie, 239-240.
Mnong Gar. Ethnographie, 535, 538, 539 et n., 541, n. 3, 542, n. 2, 544, 547, 550, 560, n. 1, 567, 571 et pl. LXIII-LXIV.
Mộc-soa-dề-bà (— Mokṣadeva), 153.
Mộc-trạch, v. COLANI, 390-391 ; cf. 300, 316, 317, 320, 403, 411.
Mœh Taha, 572.
Moggallâna, 637.
Moghols. La peinture indienne à l'époque des Grands —, v. *Stchoukine*, 176-180.
Moï, 226, 244, 497 ; v. NER, 533-576 et pl. LXIII sqq.
Mokien, 565, n. 2.
Mokṣadeva, 153.
Môn. Inscriptions — du Siam, v. HALLIDAY, 81-105.
Mon (Ban). Préhistoire, 300.
Mông. Pagode de —, 361, 386.
Monuments historiques de l'Indochine, 212-213, 232-245, 659-661.
Marimoto, 157, 158.
Morris, 646.
Mouhot (Henri), 423.
Mou-tch'a-ti-p'o (= Mokṣadeva), 153.
Mūlaçāstra, 260, 264, 296, 297, 298.
Mūlasarvāstivādin, 454, 455.
Mūlasarvāstivādanikāya, 55.
Muller (Edward), 628.
Muller-Hess, v. Muller (Ed.).
Muṇḍa, 444, 445.
Mường Chương. Préhistoire, 300.
Mường Khang. Préhistoire, 300.
Murray (A.), 637, 638.
Mus (Paul). CR. : *Herbert H. Gowen*, Histoire de l'Asie, 476-477. *Yusuf Husain*, L'Inde mystique au moyen âge, 463-466. *C. Notton*, Annales du Siam, 466-471. *F. M. Savina*, Monographie de Hai-nan, 436-444. — Cf. 27, n. 4, 186, 203, 229, 487, 491, 643.
Musée. — Albert Sarraut de Phnom Penh, 186, 190, 211, 223, 526. — Blanchard de la Brosse à Saigon, 185, 210, 226, 525-526, 576, 577. — cham de Tourane, 185, 188, 210, 214, 226, 525. — de Batavia, 614-616. — de Colombo, 627, 629-631, 636, 637, 638. — de l'Ecole à Hanoi, 188, 209-210, 226, 524-525, 625. — de Majakerta, 612, 615. — du Louvre, v. *Stchoukine*, 180. — Guimet, 186, 218, n. 2. Kandyan Art Museum, 640. — Khải-định à Huê, 185, 188, 210, 226, 525.
Musulman. Art —, 177, 178. Hindous et Musulmans, v. *Husain*, 463-466. Musulmans chinois, 651.
Mỹ-tè, v. COLANI, 392-396 et pl. XXXIX ; cf. 300 sqq.
Na Ca. Préhistoire, 300.
Na Che. Préhistoire, 300.

Na Con. Préhistoire, 300, 303, n. 1, 304.
Nâg (Kâlidâs), 646.
Nâga, 457, 458.
Nâgacatukka (= Nâga Pokuna), 635.
Nâga Pokuna, 635.
Nagârjuni Konda, 645.
Naivasaṃjñānasaṃjñāyatana, 21.
Na Kay Khia (Ban). Préhistoire, 300.
Nāk Pān, 218, 578, 613.
Nālandā, 56, 57, n. 3, 449, 451.
Nam-định. Archéologie, 233.
Nam Dôn (Ban). Préhistoire, 300.
Nam-minh-thiền-lục, 155.
Na Moun. Préhistoire, 300.
Nam-tôn-pháp-đồ, 155.
Nanjio (Bunyiu), 203, 259, n. 1, 505, 506.
Nāṅ Khmau (Pràsàt), 591.
Nara. Le Bouddhisme de l'époque de —, v. *Ishida*, 168-170.
Narita. Hōbōgirin, 168.
Naudin (Gabrielle), 210, 230, 525.
Nécrologie. Arnold Vissière, 649-653.
Nehan, 170.
Nell (Andreas), 639.
Néo (Lang). Préhistoire, 300, 330, 332.
Néolithique, v. COLANI, 299 sqq. ; cf. 173.
NER (Marcel). [*Au pays du droit maternel. Compte rendu de missions,*] 533. I, *Régions parcourues en 1929 et 1930*, 533-538. II, *Orientation nouvelle de mes recherches*, 533-543 et pl. LXII-LXIV. III, *Les Churu-Prum Kơdu ou Pnong Cham*, 544-548 et pl. LXV-LXVI. IV, *Les Kil, Chil, T'il ou Kon N'hô*, 548-551 et pl. LXVII. V, *Trésors, traditions et vestiges cham*, 552. *De Phanrang à M'lon. Le trésor de Ngo-ya*, 552-562 et pl. LXVIII. *Le trésor de Thanh-hiêu*, 562-563 et pl. LXIX. *Les trésors gardés par les Churu*, 563-566. *Trésors et traditions cham en pays lat, koho et ma bnơm*, 566-568. *Traditions cham en pays kil*, 568-574. *Appendices : Les cachets du trésor de Lauan*, 574-575. *Les sapèques de Panthieng*, 575-576. — Cf. 244, 492.
Ngawen (Candi), v. MARCHAL, 596-597.
Nghê, 116.
Ngọc-lạc, 317, 391, n. 1.
Ngô Thời Nhậm, v. Nhậm (Ngô Thời).
Ngo-ya, v. NER, 552-562, 563, 566 et pl. LXVIII.
Ngự-chế thiền-uyển thông-yếu kế đăng-lục, 155.
Nguyễn-Cẩn, v. Cẩn (Nguyễn).
Nguyễn Chiêu, v. Chiêu (Nguyễn-văn).
Nguyễn Du, v. Du (Nguyễn).
Nguyễn Gia Thiều, v. Thiều (Nguyễn Gia).
Nguyễn-hàm-Chuẩn, v. Chuẩn (Nguyễn-hàm).
Nguyễn Hữu Chỉnh, v. Chỉnh (Nguyễn Hữu).
Nguyễn Huy Lượng, v. Lượng (Nguyễn Huy).
Nguyễn Huy Tự, v. Tự (Nguyễn Huy).
Nguyễn Khăng, v. Khăng (Nguyễn).
Nguyễn-khoa-Kỳ, v. Kỳ (Nguyễn-khoa).
Nguyễn Lai-thạch, v. Tự (Nguyễn).
Nguyễn Phúc Tứ, v. Tứ (Nguyễn Phúc).
Nguyễn Quang-Oánh, v. Oánh (Nguyễn Quang).
Nguyễn Sĩ Cố, v. Cố (Nguyễn Sĩ).
Nguyễn Thiện, v. Thiện (Nguyễn).
Nguyễn Thiện Chính, v. Chính (Nguyễn Thiện).
Nguyễn Thuyên, v. Thuyên (Nguyễn).
Nguyễn Tôn Khuê, v. Khuê (Nguyễn Tôn).
Nguyễn-văn-Chiêu, v. Chiêu (Nguyễn-văn).
Nguyễn-văn-Hào, v. Hào (Nguyễn-văn).
Nguyễn - văn - Khoan, v. Khoan (Nguyễn-văn).
Nguyễn-văn-Tô, v. Tô (Nguyễn-văn).
Nguyễn-văn-Vĩnh, v. Vĩnh (Nguyễn-văn).

Nguyễn-xuân-Hạnh, v. Hạnh (Nguyễn-xuân).
Nhậm (Ngô Thời), 142.
Nhan. Préhistoire, 300.
Nhan-biểu. Stèle de —, 58.
Nhân-lý. Religion, 116.
Nhập tịch, 121.
Nha-trang. Pō Nagar de —, 492.
Nhật-tảo. Religion, 116, 118.
Nhommalat. Poteries de —, 359, 417.
Niḥsaraṇa (= pratisaṃkhyānirodha), 15.
Nikāyasabhāga, 23.
Ninh-bình. Archéologie, 213. Préhistoire, 299, 300, 306.
Ninh-hoà. Citadelle de —, 214.
Ninh-phúc. Restauration de la pagode de —, 526.
Nirodha, v. LA VALLÉE POUSSIN, 1-23, 251 sqq.
Nirodhadhātu, 289-290.
Nirupadhiçeṣa, 24, n. 5, 27, 28, 286.
Nirupadhiçeṣanirvāṇadhātu, 26, 28.
Nirvāṇa, v. LA VALLÉE POUSSIN, 1 sqq., 249 sqq. Cf. 450, 451, 456, 466, 657.
Nissanka Malla, 629, 638, 639.
Nitti (Mlle), 645, 646.
Nội-duệ đông. Religion, 116, 117.
Nokor (Vât), 582.
Nordemann (Ed.), 115, n. 1, 121, n. 1, 130, n. 1, 145, n. 2.
Notgemeinschaft der deutschen Vissenschaft, 191.
Notton (C.). Annales du Siam. I, Chroniques de Suvaṇṇa Khamdëng, Suvaṇṇa K'ôm Khăm, Siṅhanavati. II, Chronique de La : p'un, Histoire de la dynastie Chamt'evi (CR. par P. MUS), 466-471.
Núi Mée, 386, 390.
Oánh (Nguyễn Quang). Ngâm khúc : I, Cung-oán ; II, Chinh-phụ ; III, Tỳ-bà (CR. par NGUYỄN-VĂN-TỐ), 146-149.
Oc. Hang —, 300.
Odend'hal (P.), 544, 546, 550, 551, 565, 566.
Odin (U.), 484.
Okamoto, v. *Shimada*, 173-176.
Oltramare (P.), 646.
Ong-Bê de Hai-nan, 437.
Ông đồng, 109.
Ong Hué, 428.
Ong Noi (prince Bhanurangsi), 430.
Ôn-như hầu, v. Thiều (Nguyễn Gia), 146.
Orang Hutan, 550.
Orient. Amis de l' —, 646. Civilisations, v. *Grousset*, 478-485. Congrès des Orientalistes, 227.
Ōtani (Sonyu). Fondation —, 165, 168.
Oudheidkundige Dienst, 585, 598, 622-627.
Ōyama (Prince), 488.
Padang Chandi. Inscriptions de —, 29.
Pagan. Archéologie, 596. Epigraphie, 82, 97, n. 6.
Pagar Ruyong. Inscription de —, 29.
Pahang, 303, n. 3, 550, 551.
Pajot (L.), 185, 188, 191, 215, 226, 319, n. 2, 490, 492, 524, 527, 532, 643.
Pak-Hin-Boun. Préhistoire, 492.
Pāla. Dynastie des —, 56.
Palembang. Inscriptions malaises de —, v. CŒDÈS, 30 sqq.
Paléolithique, v. COLANI, 299 sqq.
Pāli, 445 ; v. Ecole supérieure de — de Phnom Penh.
Palilày (Práḥ), 218.
Pallava. Art, 588, 590. Epigraphie, 58, n. 3, 60.
Pallegoix (Mgr), 429, n. 1, 471.
Panataran (Čandi), v. MARCHAL, 586, 605-606, 607, 608, 618.
Paṇḍitapremaṇiya (= pratisaṃkhyānirodha), 13.
Pangkal Mundo (= Pangkalan Mĕnduk), 46.
Panthieng. Trésor cham de —, v. NER, 566, 567, 575-576 et pl. LXIX.
Papou, 305, 306, 410.
Parâkramabâhu, 631, 633, 636, 639
Parama (= pratisaṃkhyānirodha), 12
Paranavitana, 633.

Paranjpe, 646.
Pari (Čandi), v. MARCHAL, 609-610, 612.
Parihhāṇadharman, 20-22.
Paris. Exposition coloniale de —, v. Exposition.
Paris (Pierre), 526, 582.
PARMENTIER (Henri). CR. : *J. Ph. Volgel*, La sculpture de Mathurā, 456-460. — Rapport sur l'embellissement du parc et l'aménagement de la forêt d'Aṅkor, 577-578. Rapport sur une mission dans la région Nord-Est du Cambodge, 220-223. — Cf. 176, 187, 192, 213, 223, 224, 484, 488-489, 490, 491, 532, 546, 559, 562, 563, 565, 566, 575, 577, 582, 594, 609, 643, 661.
Parthe. L'Inde au temps des — s, v. *La Vallée Poussin*, 447-449.
Pasquier (Pierre), 188, 359, n. 4, 361, n. 1-2.
Patau San Dit, 571.
Patte (Etienne), 417.
Pavie (Auguste), 423-426, 430, 469, n. 4, 470, n. 6.
Pawon (Čandi), v. MARCHAL, 596, 597, 624.
Pays-bas. Chronique, 227.
Pearson (J.), 628, 629, n. 1.
Pégou, 428.
Peinture, v. Inde.
Pelliot (Paul). Le Sūtra des causes et des effets du bien et du mal, v. *Gauthiot*, 161-162. — Cf. 37, n. 1, 142, n. 1, 144. 153, 154, n. 1, 168, n. 1, 189, 226, 231, 480, 484, 506, 528, n. 2, 652.
Pensée (La) de l'Occident, 149 et n. 2.
Perahera, 640.
Perak. Préhistoire, 303, 307, 322.
Perera (Edw. W.), 629, n. 1, 638.
Perrot (G.), 592, 614.
Perse. Art, 177, 179.
Peyssonnaux (J.-H.), 210, 491, 525, 662.
Phạm-Liệu, v. Liệu (Phạm).
Phạm Quỳnh, v. Quỳnh (Phạm).
Phạm Thái, v. Thái (Phạm).
Phan Huy Chú, v. Chú (Phan Huy).
Phan Kê-Bính, v. Bính (Phan Kè).
Phan-rang. Ethnographie, 533 sqq.
Phan-ri. Ethnographie, 534 sqq.
Phan-thiêt. Ethnographie, 534 sqq.
Phanuphangtuvongs Voradet, 430.
Phât (Dương-tân), 552, 557.
Phật giáo Nam lai khảo (CR. par TRẦN-VĂN-GIÁP), 151-155.
Phật-tích. Pagode de —, 191, 526.
Phaulkon (Constance), 429, 473, 474.
Phimānàkàs, 587, 607.
Phnoṃ Bàkhèṅ, 218.
Phnoṃ Čon Lư (Pràsàt), 222.
Phnom Penh, v. Ecole supérieure de Pāli ; Musée.
Phnoṃ Péñ (Vàt), 577.
Phnoṃ Sandak, 220.
Phố-bình-gia. Préhistoire, 300, 301, 303, 305.
Phra Kring, 218, n. 2.
Phraya Sua Thai, 424.
Phu (Vat). Stèle de —, 224.
Phúc-lương. Préhistoire, 300.
Phù-đổng, 123, 191.
Phú-giầy, 109, n. 1, 111.
Phú-mẫn. Autel du génie du village de —, pl. XX-XXII, XXVI ; cf. 493.
Phum Kebau (= Promtép), 223.
Phum Krebau, 223. — Cf. Phum Kebau.
Phum Mréč, 221.
Phùng Hưng, 144 et n. 2.
Phùng Khắc Khoan, v. Khoan (Phùng Khắc).
Phú-thọ. Religion, 136.
Phu-ve. Préhistoire, 300, 320.
Pi ou Bi (Kha). Linguistique, 544.
Piak. Linguistique, 544.
Pi Bri. Ethnographie, 539, 544, 546, 547, 550.
Pieris (P. E.), 630 et n. 3.
Pim, 537.
Pinault (C^{ne}), 524, 527.
Pīr Badr, v. Badr (Pīr).
Pirey (Henri de), 188, 190, 491.

Pirey (Max de), 190, 491, 575.
Pithu (Práḥ), 218, 578.
Plaosan (Candi), v. MARCHAL, 592, 598, 602-603, 605, 607.
Plumbangan, v. MARCHAL, 606, 607.
Pnoṅ. Linguistique, 544.
Pnoṅ Cham, v. NER, 544-548.
Pnoṅ Kil, 540, 546, 573 et pl. LXII.
Pō Biā Sancan, 573.
Pō Biā Ut, 573.
Poerbatjaraka, 36.
Pō Klauṅ Garai, 552, 590.
P'o-leou (=Tchen-la de terre), 479.
Polonnaruwa, v. FINOT et GOLOUBEW, 627, 628, 631, 635-637, 642.
Pô Métrei (Vât), 582-583.
Pō Nagar, 490, 492, 532.
Pō Nit, 563.
Poṅ Tūrk (Pràsàt), 221.
Pō Romé, 571, 573.
Portugal. Les Portugais à Ceylan, 630 et n. 3, 641.
Potgul-vihar, 636, 637.
Pôthivân (Vât), 582.
Pouzenc, 535, 536.
Práḥ Daṃrĕi, v. Daṃrĕi (Práḥ).
Práḥ Einkosĕi, v. Einkosĕi (Práḥ).
Práḥ Hop, v. Hop (Práḥ).
Práḥ Khǎn, v. Khǎn (Práḥ).
Práḥ Khpūr, v. Khpūr (Práḥ).
Práḥ Palilày, v. Palilày (Práḥ).
Práḥ Pithu, v. Pithu (Práḥ).
Práḥ Vihār, v. Vihār (Práḥ).
Prajñopāyaviniçcayasiddhi, 56.
Prakaraṇa, 23, 249, n. 3, 298.
Prambanan, v. MARCHAL, 586, 590, 592, 597-600, 601, 603, 605, 622, 625.
Pra-mot. Préhistoire, 300.
Praṇīta (= pratisaṃkhyānirodha), 15.
Pràsàt Aban, v. Aban (Pràsàt).
Pràsàt Andóṅ, v. Andóṅ (Pràsàt).
Pràsàt Andóṅ Kŭk, v. Andóṅ Kŭk (Pràsàt).
Pràsàt Bàk, v. Bàk (Pràsàt).
Pràsàt Čăn Sram, v. Čăn Sram (Pràsàt).
Pràsàt Dàn, v. Dàn (Pràsàt).
Pràsàt Kbàl Khlà, v. Kbàl Khlà (Pràsàt).
Pràsàt Kdak, v. Kdak (Pràsàt).
Pràsàt Khǎṅ, v. Khǎṅ (Pràsàt).
Pràsàt Kŏṃpūrs, v. Kŏṃpūrs (Pràsàt).
Pràsàt Kračàp, v. Kračàp (Pràsàt).
Pràsàt Kravǎṅ, v. Kravǎṅ (Pràsàt).
Pràsàt Māṅ Khmau, v. Māṅ Khmau (Pràsàt).
Pràsàt Phnoṃ Čon Lư, v. Phnoṃ Čon Lư (Pràsàt).
Pràsàt Poṅ Tūrk, v. Poṅ Tūrk (Pràsàt).
Pràsàt Rolom, v. Rolom (Pràsàt).
Pràsàt Sek Tà Tuy, v. Sek Tà Tuy (Pràsàt).
Pràsàt Suor Prăt, v. Suor Prăt (Pràsàt).
Pràsàt Tà Kăm, v. Tà Kăm (Pràsàt).
Pràsàt Thom, v. Thom (Pràsàt).
Pràsàt Tonlé Sṅuot, v. Tonlé Sṅuot (Pràsàt).
Pràsàt Trapăṅ Čŏṅ, v. Trapăṅ Čŏṅ (Pràsàt).
Pràsàt Trapăṅ Thnăl, v. Trapăṅ Thnăl (Pràsàt).
Pratisaṃkhyānirodha, v. LA VALLÉE POUSSIN, 1-15, 17, 20, 22, 23, 24, 251 sqq.
Pratītyasamutpāda, 19, 293, 294.
Prativedha (= pratisaṃkhyānirodha), 12.
Prayoga, 22, n. 3.
Préhistoire, v. Indochine.
Prei Vār (Vât), 54.
Pré Rup, 578, 581.
Pring Apus, 622.
Promtép. Archéologie, 223, 238-239.
Protonéolithique, v. COLANI, 299 sqq.
Pṛthagjana, 18-19, 28, 277, 296.
Prum (= Cham), 546, 548.
Przyluski (Jean). Le Concile de Rājagṛha. Introduction à l'histoire des canons et des sectes bouddhiques (CR. par G. CŒDÈS), 453-456. — Cf. 170, 321, n. 1, 425, 440, n. 6, 443, n. 1, 450, 451, 467 et n., 468, n. 2, 644.
Publications de l'Ecole, 186.
Pulatthi (= Polonnaruwa), 635.
Punjai, 97.

Puntadewa (Čandi), 591.
Pur. Linguistique, 544.
Pura Arjuna Matapa, v. Arjuna Matapa (Pura).
Pura Bukit, v. Bukit (Pura).
Pura Dalem, v. Dalem (Pura).
Pura Desa, v. Desa (Pura).
Pura Giri Kusuma, v. Giri Kusuma (Pura).
Pura Kĕbo Ėdan, v. Kĕbo Ėdan (Pura).
Pura Ksatriya, v. Ksatriya (Pura).
Pura Manik Tirtha, v. Manik Tirtha (Pura).
Pura Panataran, v. Panataran.
Pura Yeh Gangga, v. Yeh Gangga (Pura).
Pūrṇavarman. Inscriptions de —, 59, 60.
Putrijavi (Čandi), 610.
Quảng-bình. Archéologie, 188, 213, 226, 349 sqq. et pl. LI-LIV. Préhistoire, v. COLANI, 191, 300 sqq.
Quảng-nam. Archéologie, 188, 210, 214, 236, 241.
Quảng-trị. Préhistoire, 301.
Quan-lợi. Préhistoire, 576.
Quan-viên, 132 sqq.
Quayle, 646.
Qui-dat, v. COLANI, 302, 306, 324 sqq.
Quỳnh (Phạm). Le paysan tonkinois à travers le parler populaire, suivi d'un Choix de chansons populaires (CR. par E. GASPARDONE), 432-434. Trad. : *Epictète*, Manuel (CR. par NGUYỄN-VĂN-TỐ), 149-151. — Cf. 197, 435, n. 1, 506.
Quỳnh (Trương-bội), 137.
Radé, 539, 541, 544, 549, 550, 570, 571, 573.
Raglai, 539, 541, n. 2, 544, 545, 547, 548, 549, 550, 554, 555, 556, 560, n. 1, 562, 566.
Rähder, 646.
Rajagṛha, v. *Przyluski*, 453-456.
Rājakulamahāmantri, 224.
Rājendravarman, 223, 224.
Rāma Khamhèng, 424, 425, 426, 469, n. 4.
Ramakrishna, 646.
Rāmāyaṇa, 36, 65, 226, 428, 446.
Rang (Lang). Préhistoire, 300.
Rao. (Hang) —, 324, 356.
Rào Tru. Préhistoire, 349 sqq.
Ratanaprâsâda, 633.
Rateau, 526.
Ratnâvalī, 645.
Reinach (Salomon), 225.
Religion, v. Inde, Japon, Tonkin.
Renondeau (Cel G.), 205.
Renou (L.), 644, 645.
Report upon Archæological Research in the Department of Literature, Kyoto Imperial University, vol. XI (CR. par M. COLANI), 173-176.
Reungao, 300, 410, n. 2.
Rigaux (M.), 525.
Ritsu, 169.
Rivet (P.), 170.
ROBEQUAIN (Charles). CR. : *E. Dennery*, Foules d'Asie. Surpopulation japonaise, expansion chinoise, émigration indienne, 182-184.— Cf. 191, 309, 321, 360, n. 1, 643.
Robinson (Sir Hercules), 627, 630.
Rolom (Pràsàt), 223.
Rolûos, 216, 219.
Rơngao, v. Reungao.
Rouffaer (G. P.), 45, 46, 53, 72.
Rowlands, 646.
Rūpadhātu, 3, 6, 15, 20, 23, 27, 261, 263, 271, 594, 595.
Russier (H.), 432.
Ruvanwæli, 632, 633, 634, 638.
Sabbadhisiddhi. Inscription de —, 82, 87.
Saigon. Monuments historiques, 236, 576 ; v. Musée.
Sakṛdāgāmin, 20.
Sallet (Dr A.), 190, 206, 214, 453, 489, 492, 498, 507, 508, 523, 525, 566.
Samayavimukta, 21, 22.
Saṃbór, 36, 52, 223.
Saṃbór-Prei Kŭk, 186, 211, 225, 484.

Saṃghabhadra, v. La Vallée Poussin, 251 sqq.
Saṃpăn (Vât), 582.
Samre. Linguistique, 544.
Samrong Sen, 300, 301, 322, 345, 347, 359.
Saṃsāra, 269, 280.
Saṃskāra, 2, 3, 9, 253, 280, 286, 288, 289.
Saṃskṛta, 11, 13, 23, 255, 280, 290, 297, n. 1.
San-fo-ts'i, 36.
Sang Chava Chas (Vât), 577.
Sanggrahan (Čandi), v. Marchal, 604.
Saṅghavarman, 152, 153.
Sang Hyang Kamahāryānikan, 57.
Sankai, 170.
Sanron, 169.
Sang Sung. Inscription de —, 82-85.
Santal de Chota Nagpur, 444.
San-xa. Préhistoire, 300, 307.
Sao-dong. Préhistoire, 300, 330, 332.
Saraha, 56.
Sari (Čandi), v. Marchal, 598, 603.
Sarraut (Albert), 189, 231 ; v. Musée.
Sarvāstivāda, 2, n. 3, 656.
Sât (Xom). Préhistoire, 300.
Satmahalprâsâda, 637.
Sautrāntika, 266 sqq.
Savina (F. M.). Monographie de Hainan (CR. par P. Mus), 436-444. — Cf. 206.
Savvādhisiddhi, 89, 90, 94.
Sawentar (Čandi), v. Marchal, 605.
Schmidt (W.), 170.
Schmitt (J.-F.), 425, 426.
Scythe. L'Inde au temps des — s, v. La Vallée Poussin, 447-449.
Sdŏk Kăk Thoṃ. Stèle de —, 224.
Sédang, 300, 410, n. 2, 541 et pl. LXIV.
Seidenfaden (E.), 225, 472.
Sek Tà Tuy (Prâsât), 187, 219-220.
Selamanglen, v. Marchal, 603-604.
Séma Mưᴐng. Inscription de Vat —, 29, n. 1, 52.
Semar (Čandi), 589.
Sembadra (Čandi), 590.
Senart (Emile). Chāndogya-Upaniṣad, traduite et annotée (CR. par G. Cœdès), 461-463. — Cf. 24, n. 1, 644, 645.
Seng-houei, 153.
Sen Khao Ho. Inscription de Vat —, v. Halliday, 86, 95-96, 97, n. 5.
Sept-Pagodes (Tonkin), 492, 524, 527.
Service archéologique des Indes Néerlandaises, v. Oudheidkundige Dienst.
Sewu (Čandi), 587, 592, 602, 605, 607.
Shahidullah (M.), 451.
Shâh Jahân, 178.
Shiga-shima. Cachet découvert dans l'île de —, 176.
Shimada (Sadahiko). Studies on the Prehistoric Site of Okamoto, Suku, in the Province of Chikuzen (CR. par M. Colani), 173-176. — Cf. 508.
Shiyoda, 158.
Shōron, 170.
Shōsōin, 169, 170.
Shwe Dagon, 595.
Shwe Hmaudau, 595.
Shwe Tshandau, 595.
Siam. Bibliographie, 466-475. Chronique, 224-225. — Annales du —, v. *Notton*, 466-471. Archéologie, 181, 209, 612. Inscriptions môn du —, v. Halliday, 81-105. Lois siamoises, v. *Burnay*, 472-473. Monographie du —, 471-472. — Society, 225, 472. Voyage au —, v. *Choisy*, 473-475.
Siam. Nature and Industry (CR. par G. Cœdès), 471-472. General and Medical Features (Id.), 471-472.
Sigiri, v. Marchal, 628, 631, 637-638.
Siṃhapura (= Trà-kiệu), 226.
Singasari (Čandi), v. Marchal, 607-608.
Siṅhanavati, v. *Notton*, 466-471.
Sino-annamite. Littérature —, v. *Binh (Phan Kè)*, 141-145.
Sisaket (Vat), 188-189, 490, 583-585.
Skandha, 9, 10, 11, 256, 267, 275, 285.

Skinner (C. B.), 632.
Slên (Vât), 583.
Smith (Hugh M.), 472, 645.
So (Ban). Préhistoire, 300.
Sogdien. Texte — du Sūtra des causes et des effets du bien et du mal, v. *Gauthiot*, 161-162.
Sogny (L.), 453.
Solo, 598.
Som Jo. Préhistoire, 300, 307.
Son (Ban). Préhistoire, 300.
Song. Caractères chinois vulgaires depuis les —, v. *Lieou Fou*, 165. Céramiques de l'époque —, 185.
Sông Buoi, v. Sông Con.
Sông Chu. Stations préhistoriques du —, v. COLANI, 386-392.
Sông Con. Stations préhistoriques du — ou Sông Buoi, v. COLANI, 392-401 ; cf. 360.
Sông Hep, 386, 390.
Song kao seng tchouan, 154.
Sông Mã. Stations préhistoriques du —, v. COLANI, 361-386 ; cf. 214, 226, 302, 308, 310, 360, 392, n. 2, 402, 410, 492.
Sông Nan, 325 et n., 337, 338, 341, 342.
Sơn-la. Préhistoire, 305, n. 2.
Sop. Trésor cham de Pơlei —, 563, 564, 566 et pl. LXVIII.
Sopadhiçeṣa, 25, 27, 28.
Spān Prāḥ Daṃrĕi, 222.
Spies (Walter), 619.
Sraḥ Srañ, 218 et pl. XXIX.
Srikandi (Čandi), 588, 589.
Srota-āpanna, 20, 22, n. 3, 256, 295, 296.
Stcherbatski (Th.), 259, n. 1, 450, 509.
Stchoukine (Ivan). La peinture indienne à l'époque des grands Moghols (CR. par J. Y. CLAEYS), 176-180. Les miniatures indiennes de l'époque des Grands Moghols au Musée du Louvre (ID.), 180.
Stchoupak (Mme), 645.
Stein (Sir M. Aurel), 189, 232, 449, 451, 509.
Stern (Ph). 491, 587, 645, 662.
Stieṅ. Linguistique, 544, 547.
Stoeckel (J.), 526, 662.
Strzoda (W.), 439, n. 2, 440, 443, n. 2.
Stutterheim (W. F.), 29, 57.
Suam-son. Préhistoire, 300.
Sučiḥ, v. Biā Sučiḥ.
Sué. Linguistique, 544.
Sukhodaya. 424, 425.
Suku, v. *Shimada*, 173-176.
Sukuh, v. MARCHAL, 613-614.
Sumatra. Archéologie, 226, 615.
Epigraphie, v. CŒDÈS, 29-80. Préhistoire, 210, 299, 303, et n., 365, 368, 369, 370, 372.
Sun Yat-sen University, 187, 453, 487, 494.
Suor Prât (Prāsāt), 219.
Suparṇa, 459.
Surawana (Čandi), v. MARCHAL, 610-611.
Sūryavarman II, 224, 479.
Sūtra. Catalogue des — de l'époque de Nara, v. *Ishida*, 168-170. Le — des causes et des effets du bien et du mal, v. *Gauthiot*, 161-162.
Sūtrālaṃkāra, 656.
Suvaṇṇa Khamdĕng, v. *Notton*, 466-471.
Suvaṇṇa K'ôm Khām, v. *Notton*, 466-471.
Suzuki (Buntarō), 43, 44, n. 1, 54.
Svày Daṃnåk, 222.
Swinhoe (R.), 438, n. 1, 439, 441, n. 1.
Tac (Ban). Préhistoire, 300.
Tachard (G.), 473.
Tagore (Rabindranath), 646.
Ta Huêt, Trésor cham de —, 546, 565.
Tai, 192, 437, 443. Cf. Thai.
Takakusu (Junjirō), 9, n. 1, 15, n. 6, 23, 165, 167, n. 1, 168, 189, 207, 232, 455.
Tà Kām (Prāsāt), 54.
Tà Kèv. Archéologie, 578, 582-583. Epigraphie, 526.

Talang Tuwo. Inscription de —, v. Cœdès, 38-44 et pl. III-IV. Cf. 30, 33, 37, 54, 55, 656.
Tam-giáo nhất-nguyên thuyết, 155.
Tam-giáo thông-khảo, 155.
Tampaksiring. Tombeaux royaux de —, v. Marchal, 619-620.
Tân (Hồ-gia), 108, n. 1.
T'ang-seng, 152, 153.
T'an-hong, 152, 153.
T'an-jouen, 153.
T'an t'ien, 152, 153.
Tantrayāna, 56.
Tântrisme, 56, 57, 59, 455.
Tản-viên, 116, 118.
Tan-yang chan. Préhistoire, 175.
Tà Prohm, 578, 579, 607.
Taren. Linguistique, 514.
Tà Som, 217, 223.
Ta-tch'eng-teng, 153.
Taxila, 446, 449.
Tây-sơn, 432, 574, 575.
Tche-hien, 154.
Tche-hing, 153.
Tche-hong, 153.
Tchen-la, 424, 479.
Tchong-chan, v. Sun Yat-sen University.
Tchong-doi. Préhistoire, 300.
Tchouang Tsö-siuan, 487.
Tchou Hi, 107, 156.
Tề, 125, 126. — đám, v. Cai đám.
Tegawangi (Caṇdi), v. Marchal, 610.
Temple (Richard C.), 464, n. 3.
Tép Praṇàm, 587.
Thạch (Nguyễn Lai-), 145, n. 3.
Thạch-lung. Abri sous roche de —, v. Colani, 300, 314, 396-397, 403.
Thạch-sơn. Abri sous roche de —, v. Colani, 300, 310, 361, 383-384, 402, 405, 407 et pl. XLI.
Thạch-thanh, 317.
Thai, 405, 423, 425. Cf. Tai.
Thái (Phạm), 144.
Thái-bình. Archéologie, 213, 342, 235. Religion, 135, 136.
Thái-hà ấp, 118.
Thái-nguyên. Préhistoire, 300 sqq.
Thâm (Xom), v. Colani, 342 sqq. et pl. LV.
Thanh-hiều. Trésor cham de —, v. Ner, 559, n. 2, 562-563, 566 et pl. LXIX.
Thanh-hoá. Archéologie, 186, 188, 190, 191, 213, 215, 226, 492. Préhistoire, v. Colani, 359-403; cf. 299 sqq., 643.
Thần-quang (Đền), 213.
Thần-sắc, 118.
Thần-tích, 118.
Thần-tiên (Chùa Cói), 191, 526.
Thập-tháp. Inscription de —, 214.
That Luong, 188, 213, 490, 583-585, 661.
Thầy bùa, 109-110.
Thầy pháp, 109-110.
Thầy phù-thủy, 109.
Thiện (Nguyễn), 145.
Thiện-đinh, 108, n. 1.
Thiền-uyển-tập-anh, 155.
Thiều (Nguyễn Gia), marquis de Ôn-như, 142, 146.
Thới-thạnh. Statues trouvées à —, 577.
Thom (Pràsàt), 223.
Thọ-mai gia-lễ, 108, 127.
Thommanon, 626.
Thôn. Grotte de Xom —, v. Colani, 300, 341 et pl. XXXIX.
Thuận-thành (= Bình-thuận), 574, 575.
Thủ-dầu-một. Archéologie, 213, 215.
Thụ-đức. Gisements préhistoriques, 215.
Thưởng (Đặng Trần), 144.
Thường-chiếu, 155.
Thượng-lâm. Grotte de —, 413.
Thượng-nguyên, 120, 124.
Thượng-phú. Grotte de —, 413-414.
Thûpârâma, 632, 633, 634, 636.
Thuyên (Nguyễn, ou Hàn), 142.
Thụy-phương. Religion, 116.
Tia Viang. Ethnographie, 541, n. 2, 554.

Tibet. Texte tibétain du Sūtra des causes et des effets du bien et du mal, v. Gauthiot, 161-162.
Tịch-điền, 111.
Tieng (Lang). Préhistoire, 300, 307.
Tiên-tiên. Religion, 116.
Tikus. Piscine —, v. Marchal, 613.
T'il, v. Ner, 539, 548-551.
Tilakeçvara, 223.
Tĩnh, 111.
Tịnh-mĩ. Trésor cham de —, 562, 563, 566.
Tiu, 130, n. 1.
Tjandi, v. Čandi.
To. Hang —, v. Colani, 397-399 et pl. xxxix, cf. 314.
Tô (Nguyễn-văn). CR.: *P. K. Bình*, Việt Hán văn khảo, 141-145. *G. Cordier*, Dictionnaire annamite-français, 434-436. *Epictète*, Manuel, traduit par *Phạm Quỳnh*, 149-151. *N. Q. Oánh*, Ngâm khúc, 146-149 — Cf. 189, 229, 490, 491; 557.
Tombeaux. — chinois, 226; cf. 175. — japonais, 236.
Tomomatsu (E.), 452, 515.
Ton Keo. Inscription de Vat —, 86.
Tonkin. Chronique, 213, 526-527. — Archéologie, 187-188, 191, 213, 233-235, 241, 659, 661. Chansons populaires, 121, n. 2; v. *Quỳnh (Phạm)*, 432-434. Conservation locale de l'Annam-Tonkin, 213. Culte du génie tutélaire des villages au —, v. Khoan (Nguyễn-văn), 107-139. Les Man du Haut —, 439. Préhistoire, 299 sqq.; cf. 643.
Tonlé Sñuot (Pràsàt), 218.
Torii (R.), 320, n. 4, 359.
Torre, 526, 576.
Touen-houang, 161.
Tou Fou, 655.
Tourane, v. Musée.
Tōyō bunko, 168, n. 1, 488.
Toyotama, 172.
Trà-kiệu (= Siṃhapura), 185, 186, 188, 210, 213, 214, 226, 488, 489, 528, 529.
Tralàč. Archéologie, 582, 583.
Trang (Lang). Préhistoire, 300.
Trần Hưng-Đạo, v. Hưng-Đạo (Trần).
Tranom Sek (Vàt), 577.
Trần Trọng - Kim, v. Kim (Trần Trọng).
Trần-văn-Giáp, v. Giáp (Trần-văn).
Trapǎṅ Čŏṅ (Pràsàt), 187, 219-220, 605.
Trapǎṅ Čruk, 222.
Trapǎṅ Thnăl (Pràsàt), 220.
Trà-vinh. Archéologie, 577.
Trésors chams, v. Ner, 552-568.
Tri-hành, 153.
Tri-hoàng, 153.
Trieng-xen. Préhistoire, 300, 330, 332.
Trinh (Vũ), 144.
Trịnh Căn, v. Căn (Trịnh).
Tripiṭaka, 166, 167, n. 1, 168, 208, 526.
Trong (Trương Ngọc), 144.
Trưng Trắc, Trưng Nhị, 118.
Trung-nguyên, 120, 124.
Trương - bội - Quỳnh, v. Quỳnh (Trương-bội).
Trương-Hát, 116, 117.
Trương-Hòng, 116, 117.
Trương Ngọc - Trong, v. Trong (Trương Ngọc).
Tsong mi, 456, et n.
Tso tchouan, v. *Karlgren*, 162-164.
Từ (Đào Duy), 143.
Tự (Nguyễn Huy), 145 et n.
Tứ (Nguyễn Phúc), 144.
Tứ-chỉ, 111.
Tûol (Pràsàt), 222.
Tư văn, 134.
Tỳ-bà khúc, v. *Oánh (Nguyễn Quang)*, 146-149.
Umehara (Suyeji). Essay on the ancient mirrors from Suku (CR. par M. Colani), 173-176.
Université Sun Yat-sen, v. Sun Yat-Sen.
Upādānaskandha, 283, 285, 290.
Ustād Manṣûr, 178.

Uttara-râma-carita, 645.
Vachet (le P. B.), 428.
Vaibhāṣika, 253, 254, 256, 259, 260, 261.
Vajraçarīra, 42, 55, 656.
Vajracitta, 55, n. 2.
Vajrakāya, 55.
Vajrasattva, 55, 56, n. 1.
Vajravāca (= Samantabhadra), 55, n. 2.
Vajrayāna, 56, 57, 455.
Vâlmiki, 226.
Van (Lang). Préhistoire, 300.
Văn-chỉ, 111.
Van der Meulen (J. K.), 46.
Vanh (Lang). Préhistoire, 300 sqq.
Vạn-kỉ, 153.
Văn-miêu, 111, 112.
Vạn-phúc. Pagode de —, 526.
Van Rijn van Alkemade (J. A.), 45.
Van Ronkel (Ph. S.), 30, 31, 32, 33, 34, n., 35, n., 36, 37, 38, 39, n., 40, n., 41, n., 42, 43, 44, 51, 53, 61, 65, 66, 72, 73, 656.
Van Stein Callenfels (P. V.), 209, 299, 303, 317, n. 1, 321, n. 2, 586, 590, 591, 600, 602, 604, 656.
Vasubandhu, 259, n. 1, 261, 266, 267, 272, 289, n. 1, 297, n. 1, 644, 657.
Vasumitra, 249, 250.
Vắt Añ, v. Añ (Vắt).
Vat Ban Hlui, v. Ban Hlui (Vat).
Vắt Bàrày, v. Bàrày (Vắt).
Vắt Don, v. Don (Vắt).
Vắt Khnắt, v. Khnắt (Vắt).
Vắt Kirivoñ, v. Kirivoñ (Vắt).
Vắt Kòḥ, v. Kòḥ (Vắt).
Vắt Kồṃpoñ Spăn, v. Kồṃpoñ Spăn (Vắt).
Vắt Kròm, v. Kròm (Vắt).
Vắt Kukut, v. Kukut (Vắt).
Vắt Lom-nhong, v. Lom-nhong (Vắt).
Vat Mahāvan, v. Mahāvan (Vat).
Vắt Nokor, v. Nokor (Vắt).
Vắt Phnoṃ Péñ, v. Phnoṃ Péñ (Vắt).
Vat Phu, v. Phu (Vat).
Vắt Pò Métrei, v. Pò Métrei (Vắt).
Vắt Pôthivắn, v. Pôthivắn (Vắt).
Vat Prei Văr, v. Prei Văr.
Vắt Saṃpắn, v. Saṃpắn (Vắt).
Vắt Sang Chava Chas, v. Sang Chava Chas (Vắt).
Văt Séma Mương, v. Séma Mương (Văt).
Vat Sen Khao Ho, v. Sen Khao Ho (Vat).
Vat Sisaket, v. Sisaket (Vat).
Vātsīputriya, 28, 252, 269.
Vắt Slèñ, v. Slèñ (Vắt).
Vat Ton Keo, v. Ton Keo (Vat).
Vắt Tranom Sek, v. Tranom Sek (Vắt).
Veluvanârâma, 636, 637.
Verneau (R.), 317, 318, 420.
Vessagiriya, 634.
Vessantara-jātaka, 162, 637, 641, 642.
Vever (Henri), 484.
Vibhajyavādin, 1, 28.
Vibhāṣā, v. La Vallée Poussin, 1 sqq., 247 sqq.
Vibhīṣana, 642.
Viçeṣa, 22, n. 3.
Vieng Chan. Archéologie, 209, 213, 427, 428, 430, 490, 583-585.
Vieng Să, 29, n. 1.
Vignier (Ch.), 484.
Vihăr (Práḥ), 187, 220, 224.
Vijñānadhātu, 261-262, 271.
Vimukti, 22, n. 3, 276.
Vimuktimārga, 287.
Vinayasamukasa (= vinayānuggaha), 448.
Vinh (Lương Thè) 155.
Vĩnh (Nguyễn-văn), 146, 147, 148, n. 3, 149, n. 2, 193, 197, 200, 201, 202, 208.
Vīrendravijaya, 224.
Viṣṇu, 216, n. 1, 218, 221, 222, 599, 612, 615, 636, 638, 641, 642.
Viṣṇuvardhana, 58.
Vissière (Arnold). Nécrologie, 649-653.
Vo (Lang). Préhistoire, 300, 307, 332.
Võ-cạnh. Inscription de —, 479.
Vogel (*J. Ph.*), La sculpture de Mathurâ (CR. par H. Parmentier), 456-460. — Cf. 52, n., 189, 232, 511, 645.

Vô-hành, 153.
Voi (Lang). Préhistoire, 300, 307.
Vo-muon. Préhistoire, 300, 307, 333.
Vọng-cung, 111.
Voronoff (Dr), 215.
Vrai gmuṃ, 224.
Vũ Duy Đoán, v. Đoán (Vũ Duy).
Vương-tử-Đại, v. Đại (Vương-tử).
Vũ Trinh, v. Trinh (Vũ).
Vyādhapura (= Bà Phnoṃ), 424.
Vyākhyā, v. La Vallée Poussin, 251, 259, 260, 297, n.
Vyālaka, 459.
Wada (Kyūzaemon), 165, 168.
Wahhabisme, 645.
Waley (A.), 653.
Wang Mang, 175.
Watanabe (Kaigyoku), 167, n. 1.
Wayang, 603, 606, 608, 610.
Weinman, 630.
Weligama, v. Finot et Goloubew, 642.
Wensinck (A. J.), 464, n. 4.
Wen-tan (= Tchen-la de terre), 479.
Westenenk (L. C.), 30, n. 6, 33, 38.
Wilkin (Jean), 491, 517, 522.
Wilkin (Mlle J.). Trad. : R. Halliday, *Les inscriptions môn du Siam*, 86-105.
Williams (A. E.), 631.
Winzer (H.), 628.
Wood (W. A. R.), 424, 427, 428, 470, n. 4, 474.
Wou-hing, 153.
Xa-cát. Vestiges d'enceintes à —, 576-577.
Xa Ngôm (Ban). Préhistoire, 300.
Xe trâi (ou cướp câu), 122 et n.
Xieng Mai, 181, 425, 426, 427, 471.
X' Kut. Trésor cham de —, 566, 568.
Xóm Sât, v. Sât (Xóm).
Xóm Thâm, v. Thâm (Xóm).
Xóm Thôn, v. Thôn (Xóm).
Xuân-kham. Préhistoire, 300, 330, 333.
Xuân-lộc, 188, 237.
Xuân-lung. Préhistoire, 300, 316, 317, 397, n. 1.
Yaçovarman, 223, 587.
Yakṣa, 457, 458.
Yakṣiṇī, 457.
Yamada. Hōbōgirin, 168.
Yanagida, 488.
Yang Tch'eng-tche, 487, 496, 512.
Yapahuwa, v. Finot et Goloubew, 629, 631.
Yayoi. Poterie du type de —, 173, 175.
Yeh Gangga (Pura), v. Marchal, 621.
Yên-lạc. Grotte de —, v. Colani, 325-336 et pl. xxxix ; cf. 300 sqq.
Yên-lương. Préhistoire, 300.
Yên-mẫn. Đình de —, 114 et pl. xix, xxiii-xxv.
Yi-tsing, 51, 52, 53, 55, 455, 456, 656.
Yogācāra, 56, 57.
Yoni, 11.
Yrigoyen (le P.), 537.
Yuan. Caractères chinois vulgaires depuis les —, v. *Lieou Fou*, 165.
Yue-tche. L'Inde au temps des —, *La Vallée Poussin*, 447-449 ; cf. 457.
Yun-k'i, 153.
Zābaj, 53.
Zach (E. von), 162.
Zen, 170.

ERRATUM

P. 34, l. 8. *Au lieu de* çrīvijaya siddhayātra, *lire* çrīvijaya jayasiddhayātra.
P. 92, n. 2, l. 4. *Au lieu de* in, *lire* ni.
P. 129, l. 29. *Au lieu de* pris, *lire* prises.
P. 130, n. 1, l. 4. *Au lieu de* Chresthomathie, *lire* Chrestomathie.
P. 131, dern. l. *Au lieu de* rempir, *lire* remplir.
P. 135, l. 4. *Au lieu de* 2^e jour, *lire* 12^e jour.
P. 145, n. 1, l. 5. *Au lieu de* Sichirobei, lire Shichirōbei.
Ib., l. 11. *Au lieu de* Motojiro, *lire* Motojirō.
Ib., l. 13. *Au lieu de* Shichirojiro, *lire* Shichirōjirō.
P. 157, inscription, l. 1. *Au lieu de* 而, *lire* 而.
P. 168, l. 19. *Au lieu de* relieurs, *lire* brocheurs.
P. 169, l. 10. *Au lieu de* d'Asuka, *lire* asuka.
Ib. *Après* hakuhō, *ajouter* 白鳳.
P. 171, n. 1, l. 6. *Au lieu de* pnonétiques, *lire* phonétiques.
P. 172, l. 37. *Au lieu de* composés, *lire* ordonnés.
P. 173, l. 15 ; p. 174, l. 4 ; p. 175, l. 5. *Au lieu de* Kiushû, *lire* Kyûshû.
P. 187, l. 35. *Au lieu de* ar hitecture, *lire* architecture.
P. 194, l. 8. *Au lieu de* Bijutsu Kogeitaikwan, *lire* Bijutsu kōgei taikwan.
P. 199, l. 13. *Au lieu de* Horyoji no hekiwa, *lire* Hōryūji hekiga.
Ib. *Au lieu de* Benrido, *lire* Benridō.
Ib., l. 20. *Au lieu de* Ikaruga no Nokorihikari, *lire* Ikaruga no yokō.
P. 205, av.-dern. l. *Au lieu de* Koriban ryokan-shuk'n kaisetsu, *lire* Kōrai-han ryōganshukyō kaisetsu.
Ib., dern. l. *Au lieu de* Keijo, *lire* Keijō.
Ib. *Au lieu de* Chosen, *lire* Chōsen.
P. 206, l. 30. *Au lieu de* Seisetsu singo, *lire* Sesetsu shingo.
P. 207, l. 28. *Au lieu de* Hohoryukei, *lire* Hōhōryūei.
Ib., l. 43. *Au lieu de* Daijo, *lire* Daijō.
Ib., l. 44. *Au lieu de* Bukkyo-Shiseki Kenkyu-Kwai, *lire* Bukkyō shiseki kenkyū kwai.
P. 208, l. 14. *Au lieu de* The Taishō Issai-kyo Kanko Kwai, *lire* The Taishō Issai-kyō kankō kwai.
P. 302, n. 2, l. 4-5. *Au lieu de* cuisien, *lire* cuisine.
P. 320, l. 21. *Au lieu de* v, *lire* v°.
P. 321, l. 10. *Au lieu de* prouve que, *lire* prouve combien.
P. 324, l. 28. *Au lieu de* forman, *lire* formant.
P. 342, l. 15. *Supprimer* 1°.
P. 347, l. 19. *Au lieu de* les épaisseurs, *lire* les mesures des épaisseurs.
P. 353, l. 35. *Au lieu de* E en H, *lire* A en I.
P. 370, fig. *Au lieu de* Fig. 53, *lire* Fig. 35.

P. 375, l. 1. *Au lieu de* convexe, *lire* convexes.

P. 377, légende de la fig. 47, l. 3. *Au lieu de* F, *lire* P F.

P. 380, n. 1, l. 1. *Au lieu de* au-dessous, *lire* au-dessus.

P. 411, n. 2, l. 2. *Au lieu de* fausse, *lire* fausse ».

P. 420, l. 43. *Au lieu de* Lang Ve, *lire* Lang Vo.

P. 421, l. 3. *Au lieu de* Phuc-ve et de Phu-luong, *lire* Phu-ve et de Phúc-lương.

P. 433, n. 1, l. 1. *Au lieu de* occassion, *lire* occasion.

P. 434, n. 1, l. 2. *Au lieu de* Brunswicg, *lire* Brunschwicg.

P. 436, l. 19. *Au lieu de* d'œuvre, *lire* l'œuvre.

P. 445, l. 5. *Au lieu de* Munda, *lire* Muṇḍa.

P. 449, l. 26. *Au lieu de* Nalandā, *lire* Nālandā.

P. 452, l. 6. *Au lieu de* daigoku, *lire* daigaku.

P. 453, l. 5. *Au lieu de* Chang Tch'eng-tso, *lire* Chang Tch'eng-tsou.

P. 468, n. 2, l. 3. *Au lieu de* Burlingâme, *lire* Burlingame.

P. 469, l. 10. *Au lieu de* resosrtir, *lire* ressortir.

P. 473, n. 2, l. 1. *Au lieu de* J. Burnay, *lire* J. Burnay.

P. 476, l. 35. *Au lieu de* Grane, *lire* Granet.

P. 487, l. 35. *Au lieu de* Chang Tch'eng-tso, *lire* Chang Tch'eng-tsou.

P. 496, l. 40. *Au lieu de* Jd., *lire* Id.

P. 510, l. 25. *Au lieu de* Tse-Ring-Ouang-Gyal (The Riñ Drañ Rgyal), *lire* TSE-RING-OUANG-GYAL (CHE RIÑ DBAÑ RGYAL).

P. 531, l. 39. *Au lieu de* Mais ce qui fait l'intérêt de l'objet, c'est le caractère légèrement gravé sur la face dudit chaton, *lire* Le caractère gravé sur le chaton est le chiffre cambodgien 4.

P. 535, l. 6. *Après* désirable, *ajouter* que.

Ib., l. 19. *Au lieu de* rendent, *lire* rend.

P. 536, l. 24. *Au lieu de* Kon Gung, *lire* Kon Gun.

P. 537, l. 28. *Après* Résidence, *ajouter* avec M. Jérusalemy, qui a une longue expérience des pays moï.

P. 538, l. 24. *Au lieu de* Djarai, *lire* Jarai.

P. 540, l. 9. *Au lieu de* sysème, *lire* système.

P. 542, l. 36. *Au lieu de* pauron, *lire* panron.

P. 543, l. 1. *Au lieu de* Différence, *lire* Différences.

P. 545, n. 2, l. 9. *Au lieu de* origine, *lire* originaire.

P. 547, l. 29. *Au lieu de moī*, *lire* moï.

P. 548, dern. l. *Au lieu de* seigeurs, *lire* seigneurs.

P. 549, dern. l.; p. 552, antép. l. *Au lieu de* Blao, *lire* B'lao.

P. 552, l. 10. *Au lieu de* Bình-thuận, *lire* Ninh-thuận.

P. 555, l. 37. *Au lieu de* I. Mayer, *lire* I Mayer.

P. 559, l. 11. *Au lieu de* patai, *lire* tapai.

P. 563, l. 24. *Après* sous, *ajouter* le.

Ib., l. 25. *Au lieu de* Lavan, *lire* Lauan.

P. 566, l. 5. *Au lieu de* régles, *lire* règles.

P. 574, l. 8. *Après* Appendice, *ajouter* : *Les cachets du trésor de Lauan.*

P. 582, l. 17; p. 587, l. 28. *Au lieu de* Bàphuon, lire Bàphûon.

Ib., l. 24. *Au lieu de* Vàt Khnàt, *lire* Vät Khnät.

P. 591, l. 8. *Au lieu de* asez, *lire* assez.

P. 594, l. 31. *Au lieu de* symhole, *lire* symbole.

P. 598, l. 8. *Au lieu de* premiè e, *lire* première.

P. 611, l. 12-13. *Au lieu de* appartient ... et est ..., *lire* appartiennent ... et sont.

Ib., av.-dern. l. *Au lieu de* supérieures, *lire* supérieures.

P. 621, l. 2. *Au lieu de* vagne, *lire* vague.

P. 630, l. 27. *Au lieu de* le Government Oriental Library, *lire* la Government Oriental Library.

P. 633, l. 8. *Au lieu de* des, *lire* de.

P. 634, l. 1. *Au lieu de* Marîcavati, *lire* Marîcavatti.

Ib., l. 20. *Au lieu de* certaines, *lire* certains.

Ib., dern. l. *Au lieu de* Trinkomali, *lire* Trincomali.

P. 635, l. 42. *Au lieu de* mo uments, *lire* monuments.

P. 641, l. 14. *Au lieu de* Degalderuwa, *lire* Degaldoruwa.

P. 646, l. 28. *Au lieu de* do né, *lire* donné.

P. 656, l. 20. *Au lieu de* l. 10, *lire* l. 8.

Ib., l. 39. *Au lieu de* do t, *lire* dont.

Ib., l. 42. *Au lieu de* Telang Tuwo, *lire* Talang Tuwo.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches hors texte.

Après la page

Pl. I. Carte indiquant les points d'où proviennent les quatre inscriptions de Çrīvijaya. 30
— II. Inscription de Kĕdukan Bukit (I). 34
— III. Inscription de Talang Tuwo (II) (photographie de la pierre) 38
— IV. Inscription de Talang Tuwo (II) (photographie d'un estampage) . . . 40
— V. Inscription de Karang Brahi 44
— VI. Inscription de Kota Kapur 48
— VII. *A*, Dates en chiffres. — *B*, Inscription sur un galet trouvé près de Kota Kapur 52
— VIII. Inscription sur un pilier octogonal provenant du San Sung (Lopburi) 84
— IX. Stèle de Vat Don (Lamphun). Face A. 88
— X. Stèle de Vat Don (Lamphun). Face B 90
— XI. Stèle à deux faces de Vat Kukut (Lamphun). Face A. 92
— XII. Stèle à deux faces de Vat Kukut (Lamphun). Face B. 92
— XIII. Stèle de Vat Sen Khao Ho (Lamphun). 94
— XIV. Stèle à une face de Vat Kukut (Lamphun). 96
— XV. Stèle de Vat Mahāvan (Lamphun). Face A 98
— XVI. Stèle de Vat Mahāvan (Lamphun). Faces A et B 100
— XVII. Stèle de Vat Ban Hlui (Lamphun). Face A. 102
— XVIII. Stèle de Vat Ban Hlui (Lamphun). Face B. 104
— XIX. Vue d'ensemble du *đình* du village de Yên-mẫn, Bắc-ninh. 112
— XX. Autel du génie du village de Phù-mẫn, Bắc-ninh 114
— XXI. *Bát bửu* du village de Phù-mẫn 116
— XXII. Cheval de culte du village de Phù-mẫn. 118
— XXIII. *Kiệu* du village de Yên-mẫn 120
— XXIV. Yên-mẫn. Offrande de prémices : riz gluant, kakis, noix d'arec, poulet, etc. 122
— XXV. Yên-mẫn. Vérification des offrandes 128
— XXVI. Phù-mẫn. Lecture de la prière 130
— XXVII. Poignard, hallebarde et lance en bronze, provenant de Đông-sơn, Thanh-hoá 214
— XXVIII. *A*, Kuṭīçvara (?). Base de la façade Est de l'édicule central. — *B*, Pont khmèr inédit entre les bornes 7 et 8 de la route 66, vu du Nord 216
— XXIX. *A*, Práḥ Khẳn. Gopura IV, Nord. Réfection de la chaussée des géants, côté Est. — *B*, Sráḥ Sraṅ. Terrasse vue du N.-O. . . . 216
— XXX. Tà Som. Gopura I, Ouest, angle N.-E. de la tour, après réparation et remontage du couronnement. 218
— XXXI. Bàkhẻṅ. *A*, Edicules de la base Sud, côté Ouest, vue de l'Ouest.

Après la page

— *B*, Intérieur de la cella de l'édicule à l'angle N.-O. de la pyramide . . . 218
Pl. XXXII. Carte du Groupe et du Parc d'Angkor 242
— XXXIII. Indochine française. Massifs calcaires rocheux et stations préhistoriques (Schéma d'après les recherches faites jusqu'en juillet 1930) . . . 300
— XXXIV. Répartition verticale des protonéolithes. Observations faites dans quelques stations préhistoriques du Tonkin méridional, de l'Annam septentrional, etc. 306
— XXXV. Agglomérations humaines actuelles (province de Hoà-bình) au voisinage des stations préhistoriques de Ha-bi, de Lang Bay, de Lang Vo, de Lang Kay, de Sao-dong, de Lang Mi, de Lang Doi, de Lang Voi, de Doun-gé et de Lang Gao 316
— XXXVI. Agglomérations humaines actuelles (Tonkin méridional) au voisinage des stations préhistoriques de Lang Vanh, de Đa-phúc, de Yên-lương, de Nhan, de Tchong-doi, de Phu-ve et de Phúc-lương . . . 316
— XXXVII. Agglomérations humaines actuelles et stations préhistoriques : *a*) grotte de Lang Bon ; *b*) grotte de Điền-hạ ; *c*) abris sous roche de Chom Dong ; *d*) grotte de Bet ; *e*) grotte de Chom Van ; *f*) abri sous roche de Thạch-sơn ; g) abri sous roche de Bàt-một ; *h*) grotte de Mông ; *i*) grotte de My-té 316
— XXXVIII. Agglomérations humaines actuelles au voisinage de la station préhistorique de Mộc-trạch et de celles de Lộc-thịnh 316
— XXXIX. Stations préhistoriques. Provinces de Thanh-hoá et de Quảng-bình . . . 324
— XL. Stations préhistoriques du bassin du Sông Mã 360
— XLI. Stations préhistoriques du bassin du Sông Mã 382
— XLII. Grotte de Yên-lạc. Paléolithes, etc. 384
— XLIII. Grottes de Yên-lạc et de Kim-bảng. Paléolithes, etc., protonéolithes, néolithe et minerai de fer 384
— XLIV. Abri sous roche de Lang Vanh, de Đa-phúc et de Lang Bon. Protonéolithes, paléolithes, etc., et minerai de fer 386
— XLV. Abri sous roche de Lang Bon. Paléolithes 388
— XLVI. Id. Id. 388
— XLVII. Id. Id. 388
— XLVIII. Id. Paléolithes et protonéolithes. . . . 388
— XLIX. Grottes de Yên-lạc, de Kim-bảng, etc. Pierres à marques bacsoniennes, à traits gravés, etc. 390
— L. Abri sous roche (oriental) de Chom Dong, de Lang Bon, etc. Fac-similé de haches (?), instruments, etc. 392
— LI. Quảng-bình. Céramique des stations néolithiques. 394
— LII. Id. 394
— LIII. Id. 394
— LIV. Quảng-bình et Thanh-hoá. Néolithes, objets de parure et monnaies présumées, poinçons, etc. 396
— LV. Abris sous roche de Duc-thi et de Xom Thâm. Pierres à cupules néolithiques et instruments de fer 398
— LVI. Abri sous roche de Duc-thi. Pierre à cupules néolithiques. . . . 398
— LVII. Abri sous roche de Đa-phúc. Pierre à cupules hoabinhienne. . . . 400

Après la page

Pl. LVIII. Abris sous roche de Đa-phúc et de Đức-thi. Pierres à cupules hoabinhienne et néolithiques 402
— LIX. Abri sous roche de Lang Bon. Régions N. et N.-E. 404
— LX. Abri sous roche de Bàt-một. Vue prise de la plaine 406
— LXI. Id. Régions méridionale et orientale . . . 406
— LXII. Techniques moï : *a* et *b*, Production du feu par frottement ; *c*, Labour (région de Lauan) ; *d*, Charrues churu ; *e*, Canal d'irrigation ; *f*, Travail à la houe de rizière irriguée 540
— LXIII. Costumes cham et moï : *a*, Village cham de An-Phiroi ; *b*, Raglai chamisés de Tia Vang ; *c*, Tuniques ma ; *d*, Tuniques et jupes radé ; *e*, Jupes mnong gar ; *f*, Bang-tà koho et sa famille. 542
— LXIV. Coiffure et ornements moï : *a*, Chapeau sedan ; *b*, Chapeau jarai ; *c*, Femmes lat ; *d*, Mnong Gar ; *e*, Femmes mnong gar ; *f*, Femmes lat. 544
— LXV. Types churu : *a*, Femmes de Pơley Maalam ; *b*, Cai-tổng de Tutra ; *c*, Vieillards (région de Lauan) ; *d*, Bơjiau churu à Karayot ; *e-f*, Han Dan, tri-huyện de Tan Kai, et interprète churu à Dalat. 546
— LXVI. Maisons churu : *a*, sur terre battue ; *b*, sur terre battue, à Diom ; *c*, sur pilotis bas ; *d*, sur pilotis bas, à Diom ; *e*, Grenier à riz à Maalam ; *f*, Maison à étage à Lauan. 548
— LXVII. En pays kil : *a*, Groê et Bnơm ; *b*, Village de Da Tiô ; *c*, Maison à Bon Du Da Mur ; *d*, Maison à Bon Karan Go Kil ; *e*, La fontaine de Bon Kil Kanne ; *f*, Femme de Bon Da Tiô. 550
— LXVIII. Trésors cham : *a*, Cérémonie à Ngo-ya ; *b*, Ngo-ya : objets en or ; *c*, Pơley Sop : casques : *d*, Pơley Sop : robe chinoise ; *e*, Pơley Sop : la pagode ; *f*, Pơley Sop : objets divers. 560
— LXIX. Id. : *a*, Trésor de Pơley Thanh-hiếu : armure ; *b*, Trésor de Pơley Thanh-hiếu : armure et vases ; *c*, Trésor de Pơley Lơbui ; *d*, Trésor de Bon Panthieng 564
— LXX. Práḥ Khẵn : *a*, Gopura IV Nord, façade Nord, vue de l'Ouest ; *b*, Edicule aux colonnes rondes, pierres de l'étage rassemblées devant la face Nord. 580
— LXXI. Pré Rup : *a*, Tour d'angle Sud-Ouest, angle Nord-Est ; *b*, Tour d'angle Nord-Ouest, fausse porte Sud. 582
— LXXII. *A*, Bàkhèṅ. Façade Nord. — *B*, That Luong. Vue d'ensemble de la restauration de basse époque et du pavillon primitif mis à découvert sous les remblais. 584
— LXXIII. *A*, Čandi Singasari. Massif du soubassement montrant le revêtement sans liaison avec l'infrastructure. — *B*, Bàyon. Motif central d'un linteau. — *C*, Čandi Jabung. Tour d'angle du mur d'enceinte. 608
— LXXIV. Prambanan. Temple de Çiva, partie d'étage à reconstituer : *a*, Réunion des assises ; *b*, Mise en place des premières assises 624
— LXXV. Prambanan. Temple de Çiva : *a*, Reconstitution sur le terrain d'une partie d'étage ; *b*, Reconstruction d'un des étages 624
— LXXVI. Prambanan. Temple de Çiva : *a* et *b*, Reconstruction d'un des étages 624
— LXXVII. *A*, Prambanan. Temple de Çiva : Descente des pierres. — *B*,

Après la page

Gedong Sanga. Temple en cours de démolition. 624
Pl. LXXVIII. Prambanan : *a*, Temple Sud. Treuil servant à élever les pierres, l'eau, le ciment ; *b*, Moyen de transport des pierres pour les amener à pied d'œuvre. 624
— LXXIX. Prambanan. Reconstruction du Temple Sud : *a*, Pose des assises du parement ; *b*, Assises du parement extérieur mouluré . . 624

Figures dans le texte.

Pages

Fig. 1. Plan schématique du *đình de* Yên-mân, Bắc-ninh 114
— 2. Aire d'extension de la hache bacsonienne ou protonéolithe 304
— 3. Massifs calcaires dans lesquels se sont développées les industries paléolithique et mésolithique et massifs cristallins et cristallophylliens . 309
— 4. Aire d'extension de la langue annamite 310
— 5. Id. 311
— 6. Agglomérations humaines actuelles au voisinage des stations préhistoriques de Yên-lạc et de Kim-bảng 312
— 7. Agglomérations humaines actuelles au voisinage de la station préhistorique de Đồng-giao I. 313
— 8. Agglomérations humaines actuelles au voisinage des stations préhistoriques de Hang Da Bac, de Hang To et de celle de Thạch-lũng. . 314
— 9. Agglomérations humaines actuelles (province de Quảng-bình) au voisinage de la station préhistorique de Đức-thi 315
— 10. Agglomérations humaines actuelles au voisinage de la station préhistorique à ciel ouvert de Đa-bút I 316
— 11. Répartition des aires rocheuses à l'Ouest et au Sud de Yên-lạc . . . 318
— 12. Grotte de Yên-lạc. Plan 326
— 13. Hache. Profil longitudinal 333
— 14. Id. 333
— 15. Fragment d'une gouge. Face externe 333
— 16. Spatule. Face externe 334
— 17. Grotte de Kim-bảng. Plan 336
— 18. Gouge. *A*, Face interne. *B*, Profil longitudinal. 340
— 19. Petite grotte de Xom Thâm. Plan 342
— 20. Grotte supérieure de Xom Thâm. Plan 344
— 21. Abri sous roche de Xom Thâm. Plan. 346
— 22. Abri sous roche de Đức-thi. Plan 350
— 23. Stations préhistoriques du bassin du Sông Mã. Croquis géologique. . 361
— 24. Abri sous roche de Lang Bon. Plan 362
— 25. Grande hache primitive. *A*, Profil longitudinal. *B*, Profil transversal . 365
— 26. Percuteur. *A*, Profil longitudinal. *B*, Profil transversal. 366
— 27. Disque. *A*, Profil transversal. *B*, Profil longitudinal 366
— 28. Disque. Profil longitudinal. 367
— 29. Racloir percuteur. *A*, Profil longitudinal. *B*, Profil transversal . . . 367

Pages

Fig. 30. Lourd percuteur. Profil longitudinal 368
— 31. Percuteur épais. — 368
— 32. Grande hache. — 368
— 33. Hache à talon. — 369
— 34. Hache. — 369
— 35. Petit disque plat. — 370
— 36. Disque très plat. — 370
— 37 Disque épais. — 370
— 38. Hache courte. — 371
— 39. Hache à tranchant très acéré. 372
— 40. Gouge. *A*, Profil longitudinal. *B*, Face interne 373
— 41. Gouge. *A*, Face. *B*, Profil longitudinal 374
— 42. Petite gouge. *A*, Profil longitudinal. *B*, Face 374
— 43. Demi-hache. *A*, Profil longitudinal. *B*, Face interne. 375
— 44. Curette. — — 375
— 45. Petite hache. *A*, Face externe. *B*, Profil longitudinal. 375
— 46. Grotte obscure de Điền-hạ et grotte de Điền-hạ. Plan 376
— 47. Petite grotte méridionale de Điền-hạ. Plan 377
— 48. Abri sous roche de Chom Dong. Plan. 379
— 49. Abri sous roche oriental de Chom Dong. Plan 380
— 50. Grotte de Bet. Plan 381
— 51. Grotte de Chom Van. Plan. 382
— 52. Abri sous roche de Thạch-sơn. Plan 383
— 53. Abri sous roche de Bât-một. Plan 385
— 54. Stations préhistoriques du Sông Chu. Croquis géologique 386
— 55. Grotte de Lộc-thịnh. Plan 387
— 56. Grotte de Mộc-trạch. Plan 390
— 57. Id. Graphique indiquant le nombre d'objets trouvés 391
— 58. Grotte de Mỹ-tè. Croquis géologique 392
— 59. Id. Plan 393
— 60. Id. Schéma montrant les épaisseurs des dépôts préhistoriques 394
— 61. Id. Graphique indiquant le nombre d'objets trouvés 395
— 62. Abri sous roche de Thạch-lũng. Plan 396
— 63. Id. Croquis géologique. 396
— 64. Grotte de Da bac. Plan. 397
— 65. Grotte To. Plan 398
— 66. Stations préhistoriques de Chợ-gành et de Đồng-giao. Croquis géologique 399
— 67. Grotte de Đồng-giao. Plan. 400
— 68. Pierre plate. Face photographiée 408
— 69. Pierre irrégulière. — 408
— 70. Pierre peu régulière. — 409
— 71. Objet énigmatique en os. *A*, Face photographiée. *B*, Profil transversal. *C*, Coupe des cavités ventriculaires du cœur humain. 412

Pages

Fig. 72. Grottes de Thượng-phú et de Minh-cầm. Plan 413
— 73. Grotte de Thượng-phú. Plan 414
— 74. Id. Gravures pariétales 415
— 75. Id. 416
— 76. Bijou cham (Collection Bửu-Liêm). Plan 530
— 77. Id. Face A 530
— 78. Id. Face B 530
— 79. Id. Perspective 531
— 80. Id. Vue en dessous 531
— 81. Bague chame (Collection Bửu-Liêm) 532
— 82. Plan d'une case moï 555
— 83. Bague chame (Trésor de Ngo-ya) 559
— 84. Paraphe sino-annamite en forme de fleur *(hoa-áp)* 574
— 85. Práḥ Khẵn, gopura IV Nord, tour Ouest. Cavité ménagée dans la couronne de lotus surmontant la tour 579
— 86-8^{7}. Práḥ Khẵn, gopura IV Est, tour Sud. Pierre à dépôt sacré supérieur avec dalle de recouvrement. 580
— 88. Bàkhèṅ, face Ouest, rangée Nord, 1re tour partant de l'axe. Dalle de couverture de dépôt sacré supérieur 580
— 89. That Luong, pavillon Ouest 584
— 90. Dieng. Angle de moulure de base 588
— 91. Id. Redent à emboîtement des assises 589
— 92. Id. Bandeau commun aux moulures de base du sanctuaire et aux moulures hautes du soubassement 589
— 93. Barabudur. Clef d'arc 592
— 94. Čandi Kalasan. Profil du tore 598

TABLE DES MATIÈRES

N°s 1-2.

I. — Documents d'Abhidharma, traduits et annotés par Louis de LA VALLÉE POUSSIN. Première partie. Textes relatifs au Nirvāṇa et aux Asaṃskṛtas en général. I. . . . .

II. — Les inscriptions malaises de Çrīvijaya, par G. CŒDÈS. Introduction. I, Inscription de Kĕdukan Bukit. II, Inscription de Talang Tuwo. III, Inscription de Karang Brahi. IV, Inscription de Kota Kapur. Observations générales. Lexique 29

III. — Les inscriptions môn du Siam, éditées et traduites par R. HALLIDAY. Inscription de Lopburi. Les insriptions de Lamphun : Vat Don, Vat Kukut, Vat Sen Khao Ho, Vat Mahāvan, Vat Ban Hlui. 81

IV. — Essai sur le *đình* et le culte du génie tutélaire des villages au Tonkin, par NGUYỄN-VĂN-KHOAN. Introduction. I, Le *đình*, ses caractéristiques. II, Cérémonies dans le *đình*. III, Le rituel. IV, Quelques *hèm* singuliers. Conclusion. 107

BIBLIOGRAPHIE.

I. — **Indochine française**. — *Phan Kế-Bính*, Việt Hán văn khảo. Etudes sur la littérature sino-annamite (NGUYỄN-VĂN-TỐ), p. 141. — *Nguyễn Quang-Oánh*, Ngâm khúc : I, Cung-oán ; II, Chinh-phụ ; III, Tỳ-bà (ID.), p. 146. — *Epictète*, Manuel, traduit par *Phạm Quỳnh* (ID.), p. 149. — Phật giáo Nam lai khảo (TRẦN-VĂN-GIÁP), p. 151. — *Trần Trọng-Kim*, Nho-giáo. La doctrine des lettrés, I (E. GASPARDONE), p. 155. — *Katsumi Kuroita*, Ankoruwatto sekichū kibun ni tsuite (ID.), p. 156.

II. — **Chine**. — *Marcel Granet*, La civilisation chinoise. La vie publique et la vie privée (E. GASPARDONE), p. 158. — *Robert Gauthiot, Paul Pelliot* et *Emile Benveniste*, Le Sūtra des causes et des effets du bien et du mal (ID.), p. 161. — *Bernard Karlgren*, On the authenticity and nature of the Tso chuan. *Id.*, The authenticity of ancient Chinese texts (ID.), p. 162. — *Lieou Fou* et *Li Kia-jouei*, Song Yuan yi-lai sou-tseu pou (ID.), p. 165. — Hōbōgirin, Dictionnaire encyclopédique du Bouddhisme, 1er fasc.: A-Bombai (ID.), p. 165.

III. — **Japon**. — *Mosaku Ishida*, Shakyō yori mitaru Narachō Bukkyō no kenkyū (E. GASPARDONE), p. 168. — *Nobuhiro Matsumoto*, Le japonais et les langues austro-asiatiques. *Id.*, Recherches sur quelques thèmes de la mythologie japonaise (ID.), p. 170. — *Sadahiko Shimada*, Studies on the Prehistoric Site of Okamoto, Suku in the Province of Chikuzen. *Suyeti Umehara*, Essay

on the ancient mirrors from Suku. *Tanenobu Aoyagi*, Illustrated Description of ancient Objects found at Mikumo Village, Ido-gun in Chikuzen Province (M. Colani), p. 173.

IV. — **Inde.** — *Ivan Stchoukine*, La peinture indienne à l'époque des grands Moghols (J. Y. Claeys), p. 176. — *Id.*, Les miniatures indiennes de l'époque des Grands Moghols au Musée du Louvre (Id.), p. 180.

V. — **Généralités.** — *Martin Hurlimann*, Ceylan et l'Indochine. Architecture, paysages, scènes populaires (J. Y. Claeys), p. 180. — *Etienne Dennery*, Foules d'Asie. Surpopulation japonaise, expansion chinoise, émigration indienne (Ch. Robequain), p. 182.

CHRONIQUE.

Indochine française. Ecole Française d'Extrême-Orient. 185
Tonkin 213
Annam 213
Cochinchine. 215
Cambodge. 215
Siam. 224
France. 225
Pays-Bas 227

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS. 229

Nos 3-4.

I. — Documents d'Abhidharma, traduits et annotés par Louis de La Vallée Poussin. II, Vibhāṣā, 75, sur l'Ākāśa et l'Ākāśadhātu. III, Kośa, I, 5-6. Les trois Asaṃskṛtas. IV, Kośa, I, 28. L'Ākāśadhātu. V, Saṃghabhadra, commentaire de Kośa, II, 55 c-d. Les trois Asaṃskṛtas. Ākāśa. Pratisaṃkhyānirodha. Apratisaṃkhyānirodha 247

II. — Recherches sur le Préhistorique indochinois, par Madeleine Colani. 299
I, *Brève vue d'ensemble d'après les dernières découvertes.* [Stations préhistoriques de l'Indochine,] p. 299. — Néolithique, p. 301. — Répartition du Paléo-mésolithique, p. 301. — Aire d'extension des calcaires ouralo-permiens, p. 302. — La hache bacsonienne, p. 303. — Conditions physiques, p. 307. — Aires d'extension des Bacsonio-hoabinhiens et des Annamites, p. 308. — Les stations bacsonio-hoabinhiennes sont dans des contrées peu habitées actuellement, p. 311. — La distinction établie entre le Paléolithique et le Mésolithique est-elle justifiée ? p. 317. — Le minerai de fer et le fer dans les stations préhistoriques, p. 320. — Sens des migrations préhistoriques. Age réel du Bacsonien, p. 321. — Résumé, p. 321. — II, *Exposé de quelques récentes recherches. Stations préhistoriques d'Annam*, p. 323. — Province de Quảng-bình, p. 323. — Pays de Qui-dat, p. 324. — Grotte de

Yên-lạc, p. 325. — Grotte de Kim-bả g, p. 337. — Grotte de Xom Thôn, p. 341. — Trois stations néolithiques du « pays de Qui-dat », p. 341. — Petite grotte de Xom Thâm, p. 342. — Grotte supérieure de Xom Thâm, p. 343. — Abri sous roche de Xom Thâm, p. 346. — Station préhistorique de la région de Đồng-hới. Abri sous roche de Đức-thi, p. 349. — La céramique (Stations néolithiques du Quảng-bình), p. 356. — Le pays de Thanh-hoá, p. 359. — Stations préhistoriques du bassin du Sông Mã. Abri sous roche de Lang Bon, p. 361. — Grotte de Điền-hạ, p. 375. — Abri sous roche de Chom Dong, p. 378. — Grotte de Bet, p. 381. — Grotte de Chom Van, p. 382. — Abri sous roche de Thạch-sơn, p. 383. — Abri sous roche de Bàt-một, p. 385. — Stations préhistoriques du bassin du Sông Chu. Grottes de Lộc-thịnh, p. 386. — Grotte de Môc-trạch, p. 390. — Stations préhistoriques du bassin du Sông Con ou Sông Buoi. Caverne de My-té, p. 392. — Abri sous roche de Thạch-lũng, p. 396. — Hang Da-bac, p. 397. — Hang To, p. 397. — Grotte située à l'extrémité orientale de la chaîne de Thanh-hoá p. 400. — Grotte de Đồng-giao, p. 400. — Observatio s complémentaires, p. 401. — III, *Manifestations intellectuelles (Mentalité supposée prélogique)*, p. 404. — Pierres à cupules, p. 404. — Pierres ornées de lignes marginales, p. 405. — Marques bacsoniennes, p. 405. — Dessins gravés sur pierre, p. 406. — Observations, p. 409. — Dessins pariétaux, p. 413. — Addenda, p. 414. — Index bibliographique, p. 418. — Explication des planches, p. 420.

BIBLIOGRAPHIE.

. — **Indochine française**. — *Paul Le Boulanger*, Histoire du Laos français. Essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes (G. Cœdès), p. 423. — *Trần Trọng-Kim*, Việt-nam sử-lược (E. Gaspardone), p. 431. — *Phạm Quỳnh*, Le paysan tonkinois à travers le parler populaire, suivi d'un Choix de chansons populaires (Id.), p. 432. — *G. Cordier*, Dictionnaire annamite-français (Nguyễn-văn-Tố), p. 434.

II. — **Chine**. — *F. M. Savina*, Monographie de Hainan (P. Mus), p. 436.

III. — **Inde et Bouddhisme**. — *Gaston Courtillier*, Les anciennes civilisations de l'Inde (G. Cœdès), p. 444. — *Louis de La Vallée Poussin*, L'Inde aux temps des Mauryaset des Barbares, Grecs, Scythes et Yue-tchi (Id.), p. 447. — *Kern Institut, Leyden*, Annual Bibliography of Indian Archæology for the year 1928 (Id.), p. 449. — Bibliographie bouddhique, I, Janvier 1928-mai 1929 (G. Cœdès et E. Gaspardone), p. 450. — *Jean Przyluski*, Le Concile de Rājagṛha (G. Cœdès), p. 453. — *J. Ph. Vogel*, La sculpture de Mathurā (H. Parmentier), p. 456. — Collectio Emile Senart. Chāndogya-Upaniṣad, traduite et annotée par *Emile Senart* (G. Cœdès), p. 461. — *Yusuf Husain*, L'Inde mystique au moyen âge. Hindous et Musulma s (P. Mus), p. 463.

IV. — **Siam**. — C. Notton, Annales du Siam. I, Chroniques de Suvaṇṇa Khamdëng, Suvaṇṇa K'ôm Khăm, Siṅhanavati. II, Chronique de La: p'un, Histoire de la dy astie Chamt'evi (P. Mus), p 466. — Siam, Nature and Industry. General and Medical Features (G. Cœdès), p. 471. — *Jean Burnay* et *Robert Lingat*, Lois siamoises. Code de 1805 A. D. XIV, Lois diverses (Id.), p. 472. — *Abbé de Choisy*, Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686 (Id.), p. 473.

V. — **Généralités**. — *Herbert H. Gowen*, Histoire de l'Asie. Traduction française du Ct *G. Lepage* (P. Mus), p. 476. — *René Grousset*, Histoire de l'Extrême-Orient (G. Cœdès et E. Gaspardone), p. 478. — *Id.*, Les civilisations de l'Orient (Id.), p. 481.

CHRONIQUE.

Indochine française. Ecole française d'Extrême-Orient 487

Tonkin 526

Annam 527

J. Y. Claeys, Découverte de l'emplacement d'une tour chame à Huê, p. 528. — Id., Bijoux chams appartenant à S. A. R. le prince Bửu-Liêm, p. 329. — Id., Monuments annamites, p. 531. — Marcel Ner, [Au pays du droit maternel. Compte rendu de missions,] p. 533. I, Régions parcourues en 1929 et 1930, p. 533. II, Orientation nouvelle de mes recherches, p. 538. III, Les Churu-Prum Kơdu ou Pnong Cham, p. 544. IV, Les Kil, Chil, T'il ou Kon N'hô, p. 548. V, Trésors, traditions et vestiges cham, p. 552. De Phanrang à M'lon. Le trésor de Ngo-ya, p. 552. Le trésor de Thanh-hiêu, p. 562. Les trésors gardés par les Churu, p. 563. Trésors et traditions cham en pays lat, koho et ma bnơm, p. 566. Traditions cham en pays kil, p. 568. Appendices: Les cachets du trésor de Lauan, p. 574. Les sapèques de Panthieng, p. 575.

Cochinchine 576

Cambodge 577

Aṅkor, p. 577. — Travaux de la Conservation d'Aṅkor, p. 579. — Vằt Nokor (Kǒmpoṅ Čåm), p. 582. — Trouvailles archéologiques dans la province de Tà Kèv, p. 582.

Laos 583

L. Fombertaux, [Travaux de restauration du Vat Sisaket et du That Luong de Vieng Chan,] p. 583.

Indes Néerlandaises 585

H. Marchal, [Rapport sur une mission archéologique à Java et à Bali,] p. 585. Caractéristiques des principaux temples de l'art hindo-javanais, p. 585. *Java central*. Dieng, p. 586. Gedong Sanga, p. 590. Barabudur, p. 591. Čandi Pawon, p. 596. Čandi Mendut, p. 596. Čandi Ngawen, p. 596. — Groupe de Prambanan. Čandi Kalasan, p. 597. Čandi Sari, p. 598. Čandi Prambanan, p. 599. Čandi Lumbung, p. 600. Čandi Sewu,

p. 602. Čandi Plaosan, p. 602. — *Java Oriental*, p. 603. Grotte de Selamanglen, p. 603. Čandi Sanggrahan, p. 604. Čandi Bayalangu, p. 604. Čandi Kaličilik, p. 604. Čandi Sawentar, p. 605. Čandi Panataran, p. 605. Porte de Plumbangan, p. 606. Čandi Kotes, p. 607. Čandi Singasari, p. 607. Čandi Jago, p. 608. Čandi Kidal, p. 609. Čandi Pari, p. 609. Čandi Putrijavi, p. 610. Čandi Tegawangi, p. 610. Čandi Surawana, p. 610. Čandi Jabung, p. 611. Čandi Badut, p. 611. Piscine de Belahan, p. 612. Piscine Jalatunda, p. 612. Piscine Tikus, p. 613. Čandi Bangkal, p. 613. Sukuh et Četa, p. 613. Musée de Batavia, p. 614. — *Bali*, p. 616. Tombeaux royaux de Tampaksiring, p. 619. Pura Bukit, p. 620. Porte de Čanggi, p. 620. Pura Yeh Gangga, p. 621. Pura Desa, p. 621. Pura Ksatriya, p. 621. — Méthodes en cours au Service archéologique des Indes Néerlandaises pour les reconstructions et l'entretien des monuments anciens, p. 622. — Possibilités d'adaptation des procédés du Service archéologique des Indes Néerlandaises aux monuments khmèrs, p. 625.

CEYLAN 627

L. FINOT et V. GOLOUBEW, [Rapport sur une mission archéologique à Ceylan,] p. 627. Archæological Survey, p. 627. Musée de Colombo, p. 629. Yapahuwa, p. 631. Anurâdhapura, p. 631. Mihintale, p. 635. Polonnaruwa, p. 635. Sigiri, p. 637. Dambulla, p. 638. Alu-vihâra, p. 639. Kandy, p. 639. Gadala-deniya, p. 640. Gangârâma, p. 641. Dondra, p. 641. Weligama, p. 642. Kelani, p. 642.

FRANCE 643

NÉCROLOGIE.

Arnold Vissière (E. GASPARDONE) 649

CORRESPONDANCE 655

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS 659

INDEX ANALYTIQUE 663

ERRATUM 693

TABLE DES ILLUSTRATIONS 697

TABLE DES MATIÈRES 703

Le Directeur Gérant : G. CŒDÈS.



